



STEPHEN KING

LA TOUR SOMBRE - 7

LA TOUR SOMBRE



STEPHEN KING

LA TOUR SOMBRE

7 LA TOUR SOMBRE

Traduction de l'américain
par Marie de Prémonville
Illustrations de Michael Whelan



Éditions J'ai lu
84, rue de Grenelle, 75007 Paris

LA TOUR SOMBRE – 7
LA TOUR SOMBRE

TITRE ORIGINAL :

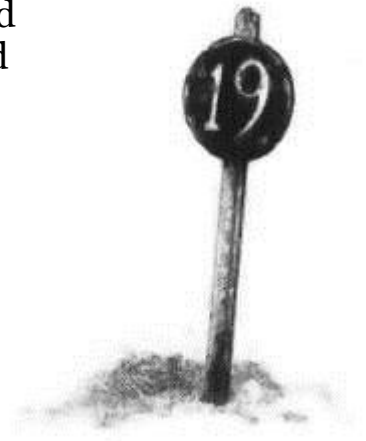
The Dark Tower VII : The Dark Tower

« Bad Company », by Paul Bernard Rodgers,
Simon F. Kirke © 1974 (renewed) WB Music
Corp. and Badco Music Inc. All rights reserved.
Used by permission. WARNER BROS.
PUBLICATIONS U.S. INC., Miami FL 33014

Lyric excerpt from « Hurt » written by Trent
Reznor, copyright 1994 Leaving Hope
Music/TVT Music, Inc. Administered by
Leaving Hope Music, Inc. All rights reserved.
Reprinted by permission.

« The Lion Sleeps Tonight » by George David
Weiss, Luigi Creatore, and Hugo Peretti
© 1961, Renewed Abilene Music, Inc.
Permission secured. All rights reserved.

© 2004, Stephen King
Published by agreement with the author and
the author's agent, Ralph M. Vicinanza, Ltd
Illustrations © 2004, Michael Whelan
Cartes © 2004, Robin Furth
Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 2005



Celui qui parle sans l'écoute d'une oreille attentive est comme muet.

Par conséquent, Fidèle Lecteur, ce dernier livre du cycle de la ***Tour Sombre*** t'est dédié.

Que tes jours soient longs et tes nuits plaisantes.



Aucun son ? Quand le bruit était partout ! Et j'entendis
Le carillon croître à mon oreille. Ces noms à mon oreille tendue
Ceux d'aventuriers perdus,
Mes pairs – celui-ci était si fort, celui-là si hardi,
Et l'autre si chanceux, et tous, vieux amis enfuis
Perdus, perdus ! Un instant sonna le glas du malheur des ans déchus.

Tous, debout là, alignés le long des collines réunis,
Pour me voir avant le grand départ, cadre vivant et plein d'espoir
D'un ultime tableau ! Sur une feuille en flammes dans le soir
Je les vis, tous je les reconnus. Et c'est alors qu'en un geste infini,
Intrépide, je portai à mes lèvres mon cor béni
Et sonnai. « Le Chevalier Roland s'en vint à la Tour Noire »

Robert Browning
« Le Chevalier Roland s'en vint à la Tour Noire »

Je suis né
Un six-coups à la main
Et c'est derrière mon arme levée
Que je mènerai mon dernier assaut.

Bad Company



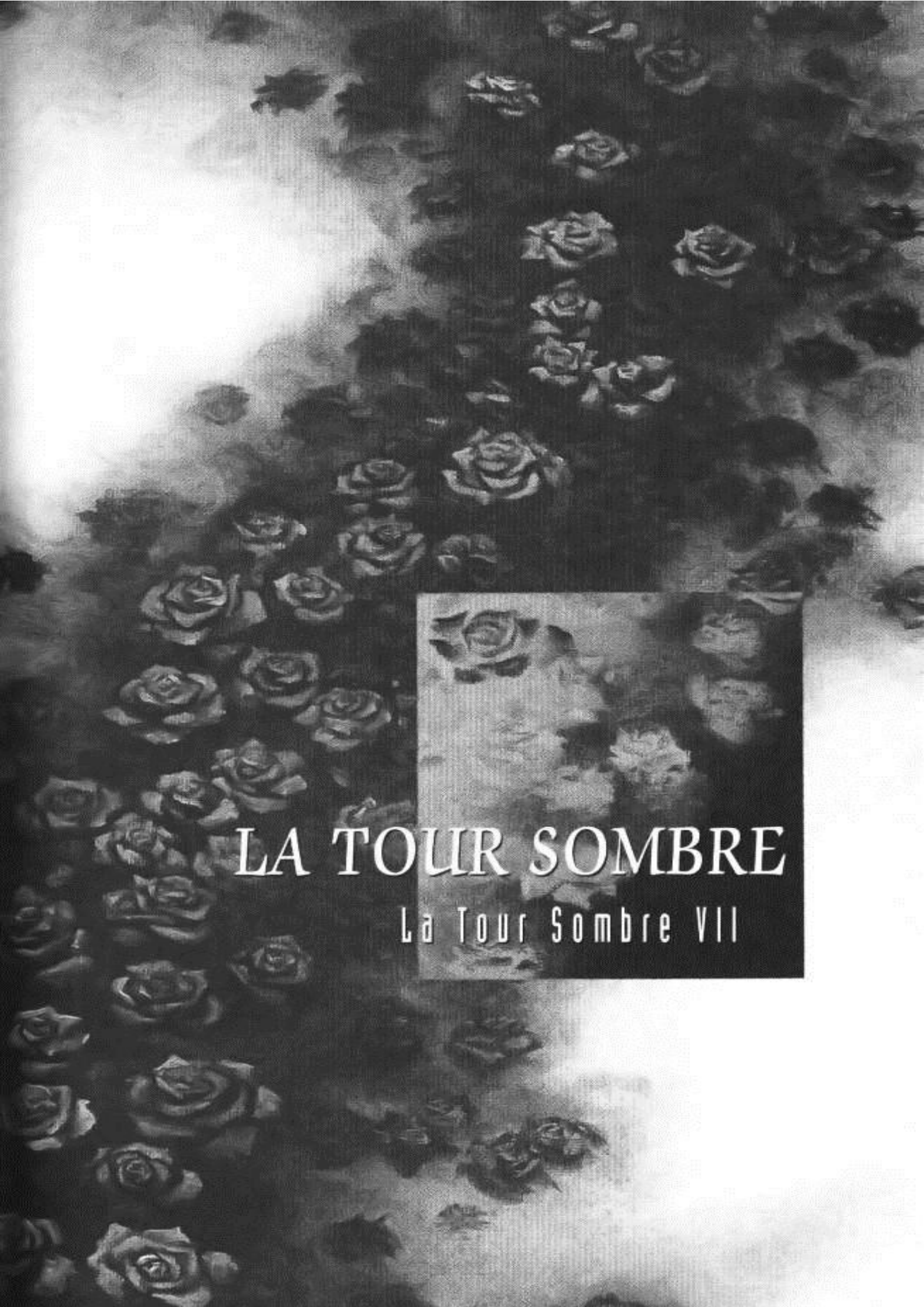
Que suis-je devenu ?
Mon doux ami
Tous ceux que je connus
Finissent par disparaître
Tu pourrais tout posséder
De mon empire de poussière
Je te laisserai sombrer
Je te ferai souffrir

Trent Reznor

19

99

REPRODUCTION
RÉVÉLATION
RÉDEMPTION
RETOUR ÉTERNEL



LA TOUR SOMBRE

La Tour Sombre VII



PREMIÈRE PARTIE

LE PETIT ROI ROUGE

DAN-TETE



Chapitre I

CALLAHAN ET LES VAMPIRES

1

Autrefois, le Père Don Callahan avait été prêtre catholique dans une ville du nom de 'Salem's Lot, une ville qui n'existait plus sur aucune carte. Il s'en moquait. Les concepts tels que le réel n'avaient plus d'importance pour lui.

Cet ancien prêtre tenait à présent dans sa main un objet bien païen, une figurine d'ivoire en forme de tortue. Elle avait une entaille dans le bec et une éraflure en point d'interrogation, sur le dos, mais hormis ces petites imperfections, c'était un objet magnifique.

Magnifique et *puissant*. Il en sentait la force dans sa main, comme des volts qui lui auraient parcouru les doigts.

— Comme elle est jolie, dit-il dans un souffle au garçon qui se tenait à ses côtés. C'est Maturin la Tortue ? C'est elle, n'est-ce pas ?

Ce garçon, c'était Jake Chambers, et il avait fait une grande boucle, avant de revenir quasiment à la case départ, ici, à Manhattan.

— Je ne sais pas, répondit Jake. Probablement. Elle l'appelle la *sköldpadda*, et elle pourrait nous être utile, mais elle ne tuera pas les écumeurs qui nous attendent là-dedans, rappela-t-il avec un mouvement de tête en direction du Cochon du Sud.

Jake se demanda au passage si ce « elle » bien pratique

désignait Susannah ou Mia. Autrefois il aurait dit que ça n'avait pas d'importance, tant les deux femmes étaient intimement liées. À présent, néanmoins, il comprenait que cette distinction était capitale, ou qu'elle le serait bientôt.

— Il n'y a que nous qui puissions le faire, Père. Vous vous en sentez capable ?

Sous-entendu : *de tenir le coup ? De tuer ?*

— Oh oui, dit Callahan d'un ton calme.

Il glissa la tortue d'ivoire, avec ses yeux pleins de sagesse et sa carapace éraflée, dans sa poche de chemise, où elle alla rejoindre les balles du revolver qu'il portait, puis tapota une dernière fois le tissu, pour vérifier que cette astucieuse petite chose était bien en sécurité.

— Je tirerai jusqu'à épuisement de mes munitions, ou jusqu'à la mort. Si j'arrive à court de munitions avant qu'ils me tuent, je les roueraï de coups avec... la crosse.

Il avait marqué une hésitation si brève que Jake ne la releva pas. Mais dans ce court intervalle, le Blanc parla au Père Callahan. C'était là une force qu'il connaissait de longue date, depuis son enfance même, en dépit des quelques années de « mauvaise foi », des années où la compréhension qu'il avait de cette force élémentaire avait d'abord vacillé progressivement, pour finalement se perdre complètement. Mais cette époque était révolue, le Blanc était de nouveau sien, et il dit grand merci à Dieu.

Jake parlait en hochant la tête, Callahan entendit à peine ce qu'il disait. Et peu importait ce que disait le garçon. En revanche, ce que disait cette autre voix – la voix de quelque chose

(*Gan*)

quelque chose de trop grand, peut-être, pour être appelé Dieu – voilà qui importait.

Le garçon doit continuer, lui dit la voix. *Quoi qu'il se passe à l'intérieur, quoi qu'il advienne, le garçon doit continuer. Ton rôle dans cette histoire est presque achevé. Le sien, non.*

Ils dépassèrent le panneau suspendu à son poteau chromé (**FERMÉ POUR CAUSE DE RÉCEPTION PRIVÉE**) avec Ote, le grand ami de Jake, qui trottinait entre eux, la tête haute

et le museau décoré de son habituel sourire jusqu'aux dents. Arrivé en haut des marches, Jake se mit à fouiller dans le sac tissé que Susannah-Mio avait rapporté de Calla Bryn Sturgis, et il empoigna deux des plats qu'il contenait – les Rizas. Il les cogna l'un contre l'autre, opina du chef en les entendant tinter faiblement, puis dit :

— Voyons la vôtre.

Callahan leva le Ruger que Jake avait rapporté de Calla New York, et qui était de retour au bercail ; la vie est une roue et nous disons tous grand merci. Pendant une seconde, le Père tint l'arme à hauteur de sa joue droite, comme un duelliste son fleuret. Puis il toucha sa poche de chemise, bombée et alourdie par les balles. Et par la tortue. La *sköldpadda*.

Jake hocha la tête d'un air satisfait.

— Une fois à l'intérieur, on reste ensemble. Toujours groupés, avec Ote entre nous. À trois. Et une fois partis, on ne s'arrête plus. Jusqu'à la mort.

— On ne s'arrête plus.

— C'est ça. Vous êtes prêt ?

— Oui. L'amour de Dieu t'accompagne, mon garçon.

— Vous aussi, Père. Un... deux... *trois*.

Jake ouvrit la porte et ils pénétrèrent ensemble dans la semi-pénombre et l'odeur rance et douceuse de porc grillé.

2

Jake se précipita vers ce qu'il croyait dur comme fer devoir être sa mort en se remémorant deux choses que lui avait dites Roland Deschain, son vrai père. *Il arrive que des batailles qui ne durent que cinq minutes donnent naissance à des légendes qui perdurent pendant un millénaire. Et Tu n'as pas à mourir heureux, lorsque ton jour viendra, mais tu dois mourir satisfait, car tu auras vécu ta vie du début jusqu'à la fin, et que*

tout sert le ka.

Et c'est l'âme satisfaite que Jake parcourut du regard la devanture du Cochon du Sud.

3

Et aussi avec les idées claires comme de l'eau de roche. Ses sens se trouvaient tellement aiguisés qu'il ne sentait pas seulement l'odeur de porc grillé, mais aussi le romarin dont on avait saupoudré la viande. Il entendait le rythme calme de sa respiration, mais aussi le doux murmure de la marée de son sang, montant vers le cerveau d'un côté de son cou et descendant vers le cœur, de l'autre.

Il se rappela aussi Roland disant que même la plus brève des batailles, depuis la première balle tirée jusqu'au dernier corps à terre, paraissait extrêmement longue à ceux qui y prenaient part. Le temps devenait élastique ; il s'étirait au point de s'évanouir. Jake avait hoché la tête comme s'il comprenait, alors que ce n'était pas le cas.

Maintenant, il comprenait.

Sa première pensée fut qu'ils étaient trop nombreux – beaucoup, beaucoup trop nombreux. Il en dénombra environ une centaine, en majeure partie des créatures comme celles que le Père Callahan avait qualifiées d'« ignobles » (certaines étaient des femmes, mais Jake se dit que le principe devait être le même). Égrenés au milieu d'eux, aussi peu charnus que les *folken* ignobles et, pour certains, aussi maigres que des lames de sabre, avec un teint de cendres et une aura bleue tout autour d'eux, apparaissaient ce qui devait être des vampires.

Ote se tenait aux pieds de Jake, son petit museau de renard arborant un air sévère, et il grondait en sourdine.

Et cette odeur de viande en train de cuire, qui flottait dans l'air et leur parvenait par petites bouffées, ce n'était pas celle du

porc.

4

Il faut qu'il y ait trois mètres entre nous, chaque fois qu'on pourra, Père – c'est ce que Jake lui avait dit, sur le trottoir, et tandis qu'ils approchaient du pupitre du maître d'hôtel, Callahan se glissa à la droite de Jake, respectant la distance de sécurité.

Jake lui avait aussi recommandé de hurler aussi fort qu'il le pouvait, et c'est ce que Callahan s'apprêtait à faire lorsque la voix du Blanc résonna de nouveau à l'intérieur de lui. Rien qu'un mot, mais ce mot lui suffit.

Sköldpadda, dit la voix.

Callahan tenait toujours le Ruger à hauteur de sa joue droite. Il plongea la gauche dans sa poche de chemise. La conscience qu'il avait de la scène se déroulant sous ses yeux ne valait pas l'hyper-vigilance de son jeune compagnon, mais ça ne l'empêchait pas de percevoir beaucoup de choses : les *flambeaux* électriques orange cramoisi accrochés aux murs, les bougies sur chaque table, dans leur petit verre d'un orange plus vif (genre Halloween), et les serviettes de table d'un blanc étincelant. À gauche de la salle à manger pendait une tapisserie représentant des chevaliers et leurs dames, attablés autour d'un grand banquet. Cette scène dégageait une drôle d'impression – Callahan ne savait pas exactement d'où elle provenait, car les divers signaux et stimuli étaient trop subtils –, l'impression de gens reprenant leurs esprits après un grand moment d'émotion : un petit incendie domestique ou, disons, un accident de voiture aperçu dans la rue.

Ou bien l'accouchement d'une de ces dames, se dit Callahan en refermant la main sur la Tortue. *Rien de tel pour faire une petite pause entre les amuse-gueules et l'entrée.*

— Voici venir les ka-mai de Gilead ! s'écria une voix surexcitée et anxieuse.

Pas une voix humaine, en déduisit Callahan, et il n'avait aucun doute là-dessus. Elle était trop *bourdonnante* pour être humaine. Callahan aperçut ce qui ressemblait à un monstre hybride, entre homme et oiseau, qui se tenait au bout de la salle. La créature portait un jean droit et une chemise blanche toute simple, mais la tête qui jaillissait du col était décorée de plumes peintes, d'un jaune foncé et lustré. Ses yeux semblaient des gouttes de goudron liquide.

— *Attrapez-les !* hurla cette chose ridicule et immonde, en balayant d'un geste une serviette de table. Dessous était cachée une arme. Un pistolet, sans doute, mais du genre qu'on voyait dans *Star Trek*. Comment on les appelait, déjà ? Des à-l'air ? Des lacères ?

Peu importait. Callahan disposait lui-même d'une arme bien plus redoutable, et il voulait s'assurer que tous la voyaient bien. D'un revers de main, il balaya les couverts et le photophore de la table la plus proche puis arracha la nappe comme un magicien. Il voulait éviter à tout prix de se prendre les pieds dedans, au moment crucial. Puis, avec une agilité dont il se serait cru incapable encore une semaine plus tôt, il sauta sur une chaise et, de là, sur la table elle-même. Une fois sur la table, il brandit la *sköldpadda*, dont le ventre doux reposait sur le bout de ses doigts, afin que toute l'assistance pût la voir à son aise.

Je pourrais chanter un petit quelque chose, se dit-il. *Un truc du genre Moonlight Becomes You, ou I Left My Heart in San Francisco*¹.

Et à cet instant précis, ils se trouvaient à l'intérieur du Cochon du Sud depuis exactement trente-quatre secondes.

¹ *Moonlight Becomes You* : littéralement : « Le Clair de lune vous va si bien », chanson de Bing Crosby. *I Left My Heart in San Francisco* : littéralement : « J'ai laissé mon cœur à San Francisco », chanson de Frank Sinatra. (N.d.T.)

Tous les profs de lycée s'étant déjà trouvés en face d'une classe de jeunes boutonneux vous le diront : même fraîchement douchés et pomponnés, les adolescents diffusent à cent mètres à la ronde les effluves de ces hormones que leur corps se démène à produire. Tout groupe soumis à une situation de tension sécrète une odeur similaire et Jake, avec ses sens affûtés à l'extrême, la sentait dans cette pièce. Lorsqu'ils passèrent devant le pupitre du maître d'hôtel (le Centre de Chantage, comme son père aimait à l'appeler), l'odeur imprégnant le Cochon du Sud n'était encore que légère, c'était l'odeur de la tension qui redescend après une bagarre. Mais lorsque la créature oiseau se mit à hurler du bout de la salle, Jake sentit plus distinctement les relents dégagés par les clients. Comme un arôme métallique, rappelant suffisamment celui du sang pour lui échauffer l'esprit et réveiller ses émotions. Oui, il vit Titi renverser la serviette posée en cône sur la table la plus proche ; oui, il vit l'arme cachée dessous ; oui, il comprit que Callahan, debout sur une table, était devenu une cible facile. Mais tout ça préoccupait beaucoup moins Jake que cette arme fédératrice qu'était la bouche de Titi. Jake repoussa son bras droit en arrière, dans l'intention d'envoyer le premier de ses dix-neuf plats, et de faire sauter cette tête répugnante, quand Callahan brandit la tortue.

Ça ne marchera pas, pas ici, pensa le garçon, mais avant même que cette idée fût complètement claire dans son esprit, il constata que si, *ça marchait*. Il le sut à leur odeur. Toute trace d'agressivité en avait disparu. Et les rares qui avaient fait mine de se lever de leur chaise – les ignobles avec ce trou sanguinolent au milieu du front, et les vampires avec cette aura bleue qui paraissait s'intensifier – se rassirent d'un seul coup, comme s'ils avaient soudain perdu toute maîtrise de leurs muscles.

— *Attrapez-les ! Ce sont eux, ceux que Sayre a...*

Puis Titi se tut. Sa main gauche – si on pouvait appeler

« main » cette horrible serre – frôla la crosse de son arme high-tech, puis retomba le long de son corps. L'éclat brillant de ses yeux sembla s'éteindre.

— Eux que Sayre... S-S-Sayre a...

Nouvelle pause. Puis l'homme-oiseau dit :

— Oh *sai*, qu'est-ce que cette ravissante chose que vous avez là ?

— Tu sais très bien ce que c'est, répondit Callahan.

Jake se déplaçait, et Callahan était attentif à ce que le jeune garçon lui avait dit, dehors – *Faites en sorte qu'à chaque fois que je tourne la tête sur ma droite, je voie votre profil* –, aussi recula-t-il de la table pour le suivre, tout en tenant toujours la tortue à bout de bras. Il pouvait presque goûter le silence qui baignait la salle, pourtant –

Pourtant il y avait une *autre* salle. Des rires grossiers et des cris rauques de beuverie – une fête, à en juger par le bruit, et tout près. Sur la gauche. Derrière la tenture des chevaliers et de leurs dames en train de festoyer. *Il se passe quelque chose, derrière*, se dit Callahan, *et sûrement pas un championnat international de poker*.

À ses côtés, il entendait la respiration rauque et précipitée d'Ote, qui arborait toujours son sempiternel sourire, parfait petit moteur. Et autre chose, aussi. Un cognement discordant, avec en arrière-plan un cliquetis sourd et rapide. Le mélange des deux fit grincer les dents de Callahan et un frisson glacé lui parcourut la peau. Quelque chose se cachait sous ces tables.

Ote fut le premier à apercevoir les insectes et s'immobilisa comme un chien en arrêt, la patte avant levée et la truffe pointée droit devant lui. Pendant un moment, la seule partie mobile de son corps fut le triangle de velours noir et humide de son museau, se rétractant pour découvrir ses crocs aiguisés, puis se relâchant pour les dissimuler, et se rétractant de nouveau.

Les insectes s'approchèrent. Difficile de dire ce qu'ils étaient exactement, mais Maturin la Tortue, que le Père brandissait toujours sur sa paume, ne leur faisait à l'évidence aucun effet, à eux. Un type gras en smoking à revers écossais prit la parole d'une voix faible, s'adressant à l'homme-oiseau sur un ton interrogatif :

— Ils n'étaient pas censés venir jusqu'ici, Meiman, ni repartir. On nous a bien dit de...

Ote plongea en avant, grognant violemment entre ses dents serrées. C'était un son très inhabituel de sa part, qui évoqua à Callahan une bulle de bande dessinée suspendue au-dessus d'un petit personnage furieux : *Arrrrrrrrr !*

— Non ! s'écria Jake, alarmé. Non, Ote !

Soudain, les cris et les rires de l'autre côté de la tapisserie se turent, comme si les *folken* dissimulés s'étaient brusquement rendu compte qu'il se passait quelque chose dans la salle de devant.

Ote ignore la mise en garde de Jake. Il croqua trois insectes d'affilée, et le craquement de leur carapace résonna avec une clarté ignoble dans l'immobilité générale. Ote ne fit pas mine de les manger et se contenta de repousser les cadavres de côté, des cadavres de la taille d'une souris, en les envoyant voler d'un coup de tête sec et en desserrant brièvement les mâchoires.

Et les autres se précipitèrent de nouveau à couvert, sous les tables.

Il est fait pour ça, pensa Callahan. Peut-être qu'il y a bien bien long, tous les bafouilleux étaient programmés pour ce genre de choses. Comme on dresse certaines races de terriers à –

Un cri rauque provenant de derrière la tenture vint interrompre ces considérations.

— *Des humes !* s'écria une voix.

— *Des ka-humes !* répliqua une deuxième.

Callahan ressentit la pulsion étrange de se mettre à hurler *Gesundheit !*

Mais avant qu'il ait pu ouvrir la bouche, la voix de Roland retentit soudain dans son esprit.

— Jake, va-t'en.

Perplexe, le garçon se tourna vers le Père Callahan. Le garçon avançait les bras croisés, prêt à lancer les Rizas sur le premier ignoble qui ferait mine de bouger. Ote était revenu se poster à ses pieds, mais il balançait la tête de droite à gauche, les yeux brillants à la perspective de voir surgir de nouvelles proies.

— On s'en va ensemble, répondit Jake. Ils sont azimutés, Père ! Et on est tout près ! C'est par ici qu'ils l'ont emmenée... dans cette pièce... puis ils ont traversé les cuisines —

Callahan ne prêta pas attention aux paroles du garçon. Brandissant toujours la tortue au-dessus de sa tête (comme il aurait brandi une lanterne dans une grotte profonde), il s'était tourné vers la tapisserie. Le silence qui était tombé était bien plus effrayant que les cris et les rires de gorge fébriles. Ce silence avait tout d'une arme pointée sur eux. Et le garçon s'était immobilisé.

— Pars tant que tu le peux encore, répéta Callahan en luttant pour garder son calme. Rattrape-la, si tu le peux. C'est ton *dinh* qui te l'ordonne. C'est aussi la volonté du Blanc.

— Mais vous ne pouvez pas —

— *Vas-y, Jake !*

En entendant ce cri, bien que sous le charme de la *sköldpadda*, les ignobles à l'intérieur du Cochon du Sud se mirent à murmurer avec une sorte de malaise, et ils avaient bien de quoi, car ce n'était pas la voix de Callahan qui s'était échappée de la bouche de Callahan.

— *C'est une chance unique, et tu te dois de la saisir ! Retrouve-la ! En tant que dinh, je te l'ordonne !*

Les yeux de Jake s'écarrillèrent lorsqu'il reconnut la voix de Roland dans la gorge du prêtre. Sa mâchoire s'affaissa. Il regarda autour de lui, médusé.

Dans la seconde qui précéda l'ouverture subite de la tapisserie, comme un tissu qui se déchire, Callahan perçut la

sombre farce, ce détail invisible à l'œil insouciant : le pilon qui constituait l'entrée de ce banquet était de forme humaine. Ces chevaliers et leurs dames dégustaient de la chair humaine en trinquant avec du sang. Sur cette tenture se déroulait une scène de communion cannibale.

Et c'est alors que les ancêtres absorbés par leur propre souper déchirèrent cette tapisserie obscène et firent irruption dans la pièce, en poussant des hurlements et en découvrant leurs crocs qui saillaient et déformaient leurs bouches ouvertes à jamais. Leurs yeux tellement noirs paraissaient aveugles et la peau de leurs joues et de leur front – et même du dos de leurs mains – se hérissait de dents pareilles à des tumeurs. Comme les vampires de la salle à manger, ils étaient pourvus d'une aura – non pas bleue, mais d'un violet empoisonné, si foncé qu'il en était presque noir. Une sorte d'humeur suintait du coin de leurs yeux et de la commissure de leurs lèvres. Tous baragouinaient, certains riaient même – pourtant les sons ne semblaient pas émaner d'eux, on aurait dit qu'ils les arrachaient momentanément à l'air ambiant, comme un matériau qu'on aurait pu déchirer vivant.

Et Callahan les reconnut. Bien sûr, qu'il les reconnut. N'était-ce pas par des créatures de leur espèce qu'il avait été envoyé ici ? Et voilà qu'il se retrouvait en présence des *vrais* vampires, des Type Un, cachés tel un secret, et qu'on lâchait à présent sur les intrus.

La tortue qu'il brandissait ne les incommoda pas le moins du monde.

Callahan vit Jake qui les regardait les yeux écarquillés et brillants de terreur, le teint blême, ayant perdu toute volonté en présence de ces monstres de la nature.

Sans avoir aucune idée de ce qui sortirait de sa bouche, Callahan se mit à hurler :

— *Ils vont commencer par tuer Ote ! Ils vont le tuer sous tes yeux et te faire boire son sang !*

Ote aboya en entendant prononcer son nom. Les yeux de Jake parurent soudain s'éclaircir, mais Callahan n'eut pas le temps de contempler plus longtemps le garçon.

La tortue ne les arrêtera pas, mais au moins elle retient les

autres. Les balles non plus ne les arrêteront pas, mais –

Avec une forte impression de *déjà-vu* – et c'était compréhensible, car il avait déjà vécu tout ça, chez ce jeune garçon du nom de Mark Petrie – Callahan plongea la main dans l'échancrure de sa chemise et saisit la croix qu'il portait autour du cou. Elle émit un cliquetis en touchant la crosse du Ruger. La croix était illuminée d'un éclat blanc bleuté. Les deux monstruosité qui s'apprêtaient à fondre sur lui reculèrent avec un hurlement de douleur. Callahan vit la surface de leur peau se mettre à grésiller, puis se liquéfier. Cette vision le remplit d'une joie sauvage.

— Ne m'approchez pas ! s'écria-t-il. C'est le pouvoir de Dieu qui vous l'ordonne ! Le pouvoir du Christ ! C'est le *ka* de l'Entre-Deux-Mondes qui vous l'ordonne ! *C'est le pouvoir du Blanc qui vous l'ordonne !*

L'un d'eux n'en fonça pas moins sur lui, sorte de squelette déformé dans un smoking tout vermoulu de moisissure, qui portait autour du cou comme une très vieille médaille... une Croix de Malte, peut-être ? Il abattit une main aux ongles longs et recourbés sur le crucifix que le Père brandissait devant lui. Callahan le déroba à ses griffes au dernier moment, et les doigts du vampire le manquèrent d'un centimètre. Sans réfléchir, Callahan plongea en avant et alla planter sa croix dans la peau jaune et parcheminée du front de la créature. Le crucifix en or s'enfonça dans la chair comme une broche chauffée à blanc dans du beurre. La chose dans son costume chic lâcha un hurlement de douleur liquide et bascula en arrière. Callahan extirpa la croix de sa chair. L'espace d'une seconde, avant que l'aïeul monstrueux ne porte les griffes à son front, Callahan eut le temps d'apercevoir le trou qu'avait creusé le métal. Puis une matière jaunâtre et épaisse se mit à suinter entre les doigts de la chose. Ses genoux cédèrent et elle s'écroula au sol, entre deux tables. Ses congénères se reculèrent avec dégoût, en hurlant d'indignation. Derrière ses mains croisées, le visage de la créature commençait déjà à se distordre et à s'affaïsser vers l'intérieur. Son aura fut soufflée comme une chandelle et il ne resta plus tout à coup qu'une flaque de chair jaune et liquide dégoulinant telle une vomissure des manches de sa veste et du

bas de son pantalon.

Callahan s'avança vers les autres d'un pas rapide. Sa peur avait disparu. L'ombre de la honte qui planait sur lui depuis que Barlow s'était emparé de sa croix et l'avait brisée, cette ombre avait disparu elle aussi.

Enfin libre, pensa-t-il. Enfin libre, par Dieu Tout-Puissant, je suis enfin libre. Puis : ce doit être la rédemption. Et ça fait du bien, n'est-ce pas ? Oui, un bien fou.

— Repousse-la ! s'écria l'un d'eux, les mains levées pour se protéger le visage. Cette saleté de babiole du Dieu-berger, r'pousse-la, si tu oses !

Saleté de babiole du Dieu-berger, pour sûr. Pourquoi vous reculez, si ça n'est que ça ?

Contre Barlow, il n'avait pas osé relever le défi, et c'est ce qui avait causé sa perte. Au Cochon du Sud, Callahan brandit la croix en face de la chose qui avait eu l'audace de lever la voix.

— Je n'ai pas besoin de mettre ma foi à l'épreuve d'une créature telle que toi, *sai*, lança-t-il d'une voix claire qui résonna haut et fort dans la pièce.

Il avait contraint ces antiquités à reculer quasiment jusqu'à l'arcade par laquelle elles étaient entrées. De grosses tumeurs sombres étaient apparues sur le visage et les mains de celles situées en première ligne, entamant leur peau de papier comme de l'acide.

— Et de toute manière, jamais je n'abandonnerais une si vieille amie. Mais la *repousser* ? Si fait, si tu veux.

Et il fit glisser la croix dans l'encolure de sa chemise.

Plusieurs vampires se jetèrent en avant sur-le-champ, leurs bouches jalonnées de crocs s'entrouvrant en ce qui devait ressembler à un sourire de triomphe. Callahan tendit les mains vers eux. Ses doigts (et le canon du Ruger) scintillaient comme s'il les avait trempés dans un feu glacé. Les yeux de la tortue s'étaient eux aussi remplis de lumière ; sa carapace miroitait.

— Ne m'approchez pas ! hurla Callahan. C'est le pouvoir de Dieu et le Blanc qui vous l'ordonnent !

Quand ce terrible chamane se tourna vers les Aïeux, Meiman des tahines sentit l'horrible et délicieux *glam* de la tortue faiblir quelque peu. Il constata que le garçon avait disparu, ce qui le remplit de désarroi, mais du moins s'était-il enfoncé plus avant, au lieu de s'enfuir, aussi tout allait peut-être pour le mieux. Mais si le garçon trouvait la porte vers Fedic et l'empruntait, alors Meiman se retrouverait sans doute en très délicate posture. Car Sayre rendrait compte de la situation à Walter o'Dim, et Walter la rapporterait au Roi Cramoisi en personne.

Peu importait. Chaque chose en son temps. D'abord, régler son compte au chamane, lâcher les Aïeux contre lui. Puis partir à la poursuite du garçon, peut-être lui crier que son ami avait besoin de lui, finalement, ça pourrait marcher...

Meiman (l'Homme Canari, comme l'aurait appelé Mia, ou Titi, pour Jake) rampa jusqu'à Andrew – le gros homme en smoking à revers écossais – et l'empoigna d'une main, de l'autre saisissant sa gueuse, plus grosse encore. Il leur désigna Callahan, qui leur tournait le dos.

Tirana secoua la tête avec véhémence. Meiman ouvrit le bec et lui adressa un sifflement violent. Elle eut un mouvement de recul. Detta Walker avait déjà planté ses doigts dans le masque que portait Tirana, et ses joues et sa mâchoire pendaient en lambeaux. Au milieu de son front, une plaie rouge s'ouvrait et se refermait comme les branchies d'un poisson à l'agonie.

Meiman se tourna vers Andrew, le relâcha le temps de pointer le doigt en direction du chamane, puis fit glisser les serres qui lui servaient de doigts devant les plumes de sa gorge en un geste funeste et explicite. Andrew acquiesça et repoussa vivement les mains potelées de sa femme, qui tentaient de le retenir. L'ignoble en smoking criard rassembla visiblement son courage. Puis il s'élança avec un cri étranglé, saisissant Callahan à la gorge, non pas avec ses mains, mais en le garrottant de ses avant-bras grassouilleux. Au même instant, sa gueuse plongea et fit voler la tortue des mains du Père, le tout en hurlant. La

sköldpadda roula sur le tapis rouge sombre, rebondit sous l'une des tables et là (comme certain bateau en papier que quelques-uns parmi vous se rappelleront peut-être)², sortit de cette histoire pour toujours.

Les Aïeux demeuraient en arrière, tout comme les Type Trois qui dînaient dans la grand-salle, mais les ignobles flairèrent un moment de faiblesse et tentèrent une approche, d'abord furtivement, puis gagnant progressivement en confiance. Ils encerclèrent Callahan, marquèrent un temps d'arrêt, puis fondirent sur lui en nombre.

— Laissez-moi, au nom de Dieu ! s'écria Callahan, ce qui n'eut bien sûr aucun effet.

À la différence des vampires, les choses à cercle rouge sur le front ne réagissaient pas au nom du Dieu de Callahan. Tout ce qu'il lui restait à faire, c'est espérer que Jake ne s'arrêterait pas, et surtout qu'il ne ferait pas demi-tour. Mais Ote et lui fileraient comme le vent, ils retrouveraient Susannah. Ils la sauveraient, s'ils le pouvaient. Ou mourraient avec elle, dans le cas contraire. Et ils tueraient son bébé, s'il leur en était donné l'occasion. Pour l'amour de Dieu, il s'était trompé, à ce sujet. Ils auraient dû réduire à néant ce bébé dès La Calla, tant qu'ils le pouvaient.

Il sentit quelque chose plonger très profond dans son cou. Les vampires allaient venir, à présent, avec ou sans croix. Ils lui tomberaient dessus comme des requins qu'ils étaient, dès qu'ils auraient reniflé les premiers effluves de son sang gorgé de vie. *Mon Dieu, aidez-moi, prêtez-moi la force*, pensa Callahan, et il sentit la force déferler en lui. Il roula sur la gauche au moment où des griffes déchiquetaient sa chemise, la réduisant en lambeaux. Pendant un instant, sa main droite se retrouva libre, et elle tenait toujours le Ruger. Il le pointa en direction du visage suant, congestionné et affairé de cette espèce de gros tas dénommé Andrew, et appuya le barillet du pistolet (acheté à des fins domestiques, bien longtemps auparavant, par le père de

² Dans *Ça*, autre roman de Stephen King, l'intrigue s'ouvre sur l'image d'un bateau en papier journal dévalant un caniveau débordant d'eau de pluie. Un petit garçon court derrière et se fait massacrer par un clown ignoble dissimulé dans la bouche d'égout dans laquelle disparaît son bateau. (N.d.T.)

Jake, huile de la télé un tantinet paranoïaque) contre la blessure rouge et tendre au milieu du front de la créature.

— *Nooooooon, tu n'oseras pas !* s'exclama Tirana en tendant le bras vers l'arme, faisant finalement éclater le devant de sa robe, libérant ainsi son énorme poitrine. Qui était recouverte d'une couche de fourrure rêche.

Callahan appuya sur la détente. La détonation fut assourdissante et son écho emplit la salle à manger. La tête d'Andrew explosa comme une gourde gonflée de sang, aspergeant les créatures qui s'étaient agglutinées derrière lui. Callahan entendit des cris d'horreur et de surprise. Il eut le temps de se dire : *Ça n'était pas censé se passer comme ça, pas vrai ? Puis : Je suis admis au club ? C'est bon ? Je suis enfin un pistolero ?*

Peut-être pas. Et en face de lui se tenait l'homme-oiseau, debout entre deux tables, son bec s'entrouvrant et se refermant, gonflant le cou d'excitation.

Le sourire aux lèvres, prenant appui sur un coude tandis que le sang s'échappant de sa gorge déchirée se répandait sur le tapis, Callahan visa avec le Ruger de Jake.

— *Non !* s'écria Meiman, en levant ses mains déformées devant son visage, en un geste dérisoire de protection. *Non, vous ne POUVEZ PAS –*

La preuve que je peux, pensa Callahan avec une jubilation de gosse, avant de tirer à nouveau. Meiman fut déporté de deux pas en arrière, puis d'un troisième, chancelant. Il se cogna à une table et s'écroula dessus. Trois plumes jaunes restèrent suspendues dans l'air, puis descendirent doucement, en zigzags paresseux.

Callahan entendit des mugissements féroces, pas des mugissements de peur ou de colère, non, seulement les cris de la faim. L'arôme du sang avait fini par s'insinuer dans les narines blasées des Aïeux et plus rien ne les arrêterait, à présent. Aussi, s'il ne voulait pas les rejoindre –

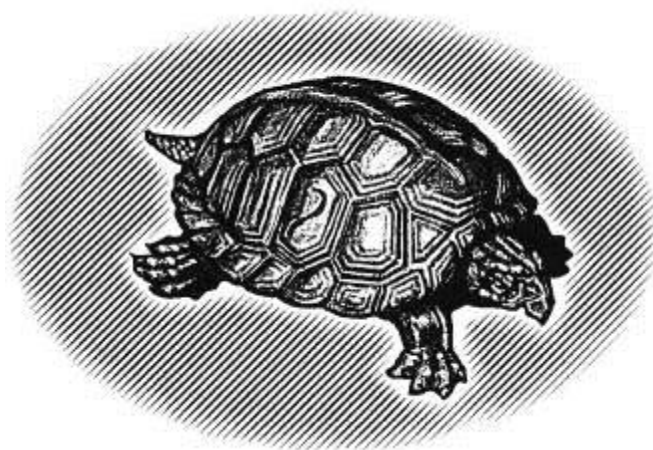
Père Callahan, jadis le Père Callahan de 'Salem's Lot, retourna le canon du Ruger contre lui-même. Il ne perdit pas de temps à contempler les ténèbres de l'éternité dans la gueule de l'arme et l'appuya directement sous son menton.

— Aïle, Roland ! dit-il en sachant
(*la vague ils sont emportés par la vague*)
qu'il était entendu. Aïle, pistolero !

Son doigt se tendit sur la détente à l'instant où ces monstres des ténèbres fondaient sur lui. Il se retrouva enseveli sous la puanteur de leur haleine glaciale et exsangue, mais il ne se laissa pas décourager. Jamais il ne s'était senti si fort. De toutes les années de sa vie écoulée, les plus heureuses avaient été celles du vagabond, non plus prêtre, mais Callahan de La Route, et il sentait qu'il serait bientôt libre de reprendre cette vie-là, et d'errer comme bon lui semblerait, son devoir accompli, ce qui était une bonne chose.

— Puisses-tu trouver ta Tour, Roland, et en forcer l'accès, pour *monter jusqu'au sommet* !

Les dents de ses vieux ennemis, anciens frères et sœurs de cette chose qui se faisait appeler Kurt Barlow, se plantèrent dans sa chair comme des dards. Callahan ne les sentait pas. Et c'est en souriant qu'il appuya sur la détente, leur échappant pour toujours.



Chapitre 2

SOULEVÉS PAR LA VAGUE

1

Alors qu'ils quittaient la demeure de l'écrivain qu'ils étaient venus voir à Bridgton, par ce petit chemin de terre, Eddie et Roland tombèrent sur un camion orange portant l'inscription MAINTENANCE ÉLECTRIQUE DU MAINE sur les flancs. Debout à côté, un homme en gilet orange fluorescent et casque jaune taillait des branchages bas qui menaçaient la sécurité des lignes à haute tension. Et Eddie ressentit-il alors quelque chose de spécial, comme une force qui se rassemblait ? Peut-être anticipait-il la vague qui dévalait le Rayon, se précipitant vers eux ? C'est ce qu'il s'était dit, ensuite, mais il ne pouvait l'affirmer avec certitude. Dieu savait que déjà alors il se trouvait d'humeur étrange, et ça s'expliquait... Combien de gens vont à la rencontre de leur créateur ? Eh bien...

Stephen King n'avait *pas* à proprement parler *créé* Eddie Dean, ce jeune homme dont le Coop City se trouvait à Brooklyn et non pas dans le Bronx – pas encore, pas en 1977, mais Eddie était certain que King finirait par le faire. Comment expliquer autrement sa présence à lui, dans ces lieux ?

Le jeune homme se faufila devant le camion, descendit de voiture et demanda à l'homme en sueur avec son sécateur à la main comment se rendre au Chemin du Dos de la Tortue, dans la ville de Lovell. Le type de la Maintenance électrique du Maine

lui donna volontiers les indications qu'il demandait, puis ajouta :

— Si vous tenez vraiment à aller à Lovell aujourd'hui, il va falloir que vous empruntiez la Route 93. La Route du Marécage, comme les gens d'ici l'appellent.

Il leva la main en direction d'Eddie, en secouant la tête comme un homme qui voit arriver la dispute, alors qu'Eddie n'avait pas ajouté un mot.

— Elle fait dix kilomètres de plus, je sais ! Et puis c'est un vrai traquenard, mon salaud, mais on peut pas traverser East Stoneham, aujourd'hui. Les flics ont tout bouclé. Les Fédéraux, les péquenauds du coin, et même les types du Bureau du Shérif du comté d'Oxford.

— Vous voulez rire ? fit Eddie.

Ce qui lui parut une réponse sans risque.

Le type de la compagnie d'électricité secoua la tête d'un air sombre.

— Personne n'a l'air de savoir ce qui se passe, exactement, mais il y a eu une fusillade – peut-être même des armes automatiques – et des explosions.

Il tapota le vieux talkie-walkie dégingué qu'il portait à la ceinture.

— J'ai même entendu deux trois rumeurs, cet après-midi. Ça m'a pas surpris plus que ça.

Eddie n'avait aucune idée de quelles rumeurs il s'agissait, mais ce qu'il savait, c'est que Roland voulait reprendre la route. Il sentait l'impatience du Pistolero dans sa propre tête. Il *voyait* presque le moulinet impatient de la main, celui qui voulait dire : *On y va, on y va.*

— J'veux parler de terrorisme, précisa le type en gilet orange, avant de baisser la voix. Les gens croient pas que des saloperies pareilles, ça peut arriver en Amérique, mon pote, mais je vais vous dire, c'est pourtant le cas. Si c'est pas aujourd'hui, c'est pour bientôt. Ils vont finir par nous faire sauter la Statue de la Liberté ou l'Empire State Building, moi je vous le dis – les mecs de droite, les mecs de gauche, ou alors ces foutus Arabes. Il y a trop de dingues.

Eddie, qui avait dix ans d'avance et une petite idée de ce qui

allait advenir de son pays, opina du chef.

— Vous avez sûrement raison. En tout cas, merci pour les infos.

— C'est juste pour vous faire gagner du temps.

Et, alors qu'Eddie ouvrait la portière de la Ford de John Cullum, le type ajouta :

— Vous vous êtes battu, monsieur ? Vous m'avez l'air bien amoché. Et puis vous boitez.

Eddie s'était bien battu, aucun doute là-dessus : on lui avait éraflé le bras et fourragé dans le mollet droit. Aucune des deux blessures n'était vraiment grave, et dans la précipitation qui avait suivi, il les avait presque oubliées. Maintenant, la douleur était de retour. Au nom du ciel, qu'est-ce qu'il lui avait pris de refuser les cachets de Percocet d'Aaron Deepneau ?

— Ouais, dit-il, c'est pour ça que je vais à Lovell. Le chien de ce type m'a mordu, et on va en discuter entre hommes.

Farfelu, comme histoire. Il faut dire qu'il n'avait pas de talent particulier pour les intrigues, ce n'était pas lui, l'écrivain. C'était le boulot de King. Quoi qu'il en soit, cela fit l'affaire et il se retrouva au volant de la Ford Galaxie de John Cullum avant que le type de l'électricité ait eu l'occasion de lui poser plus de questions. Eddie n'en demandait pas plus. Il s'empressa de quitter les lieux.

— Tu as obtenu les informations ? s'enquit Roland.

— Ouais.

— Bien. Tout est en train de lâcher à la fois, Eddie. Il faut qu'on retrouve Susannah le plus vite possible. Jake et le Père Callahan, aussi. Et ce bébé, quel qu'il soit, il arrive. Peut-être même qu'il est déjà là.

En sortant de la Route du Kansas, tournez à gauche, avait dit l'électricien à Eddie (le Kansas, comme pour Dorothy, Toto et Tante Em, et tout qui lâche en même temps), et c'est ce qu'il fit. Ce qui les embarqua en direction du nord. Le soleil s'était caché derrière les arbres, plongeant le bitume de la route à deux voies dans l'ombre. Eddie avait une conscience presque physique du temps qui leur échappait, qui lui glissait entre les doigts comme un tissu incroyablement cher et précieux, trop lisse pour qu'on le retienne. Il appuya sur l'accélérateur et la

vieille Ford de John Cullum, en dépit de ses soupapes asthmatiques, redoubla néanmoins d'entrain. Eddie monta jusqu'à quatre-vingts à l'heure et en fit sa vitesse de croisière. Il aurait pu accélérer, mais la Route du Kansas était à la fois très sinueuse et mal entretenue.

Roland avait sorti de sa poche de chemise un morceau de papier qu'il avait déplié, et qu'il inspectait à présent avec attention (même si Eddie doutait que le Pistolero pût réellement déchiffrer le document : les mots écrits en lettres de ce monde demeurerait sans doute toujours un mystère, pour lui). En haut de la petite page, au-dessus de l'écriture tremblotante mais parfaitement lisible d'Aaron Deepneau (et de cet élément essentiel, la signature de Calvin Tower), apparaissait un petit castor dessiné, tout sourire, surmonté de la légende « À FAIRE AVANT D'ÊTRE DÉBORDÉ ». Bien stupide, comme jeu de mots.

Ne me pose pas de questions bêtes, je ne jouerai pas à tes jeux bêtes, pensa Eddie, et le sourire lui vint subitement aux lèvres. Roland s'accrochait toujours à ce point de vue, Eddie l'aurait juré, en dépit du fait qu'à bord de Blaine le Mono, c'étaient effectivement quelques questions bêtes bien amenées qui leur avaient sauvé la vie. Eddie était sur le point de faire remarquer que ce qui se révélerait sans doute le document le plus important de toute l'histoire de l'Humanité – plus encore que la Magna Carta ou que la Déclaration des Droits de l'Homme, ou encore que la Théorie de la Relativité d'Albert Einstein – portait un castor et un jeu de mots débile en en-tête, et il allait demander à Roland s'il connaissait celle de Toto qui... mais avant qu'il pût prononcer le moindre mot, la vague les frappa de plein fouet.

Son pied dérapa sur la pédale d'accélérateur, et ce fut heureux. Si Eddie avait continué à appuyer, lui et Roland auraient sans doute été blessés, voire tués. Lorsque la vague les engloutit, garder le contrôle de la Ford Galaxie de John Cullum cessa subitement d'être une priorité pour le jeune homme. Comme au moment où le wagonnet des montagnes russes arrive en haut de la grande montée, qu'il hésite un instant... qu'il s'incline légèrement... et que subitement il *plonge*... et qu'on tombe, le visage fouetté d'un souffle furieux d'air chaud et estival, avec la cage thoracique qui menace d'exploser et l'estomac qui flotte quelque part, derrière.

À cet instant, Eddie vit que tout ce que contenait la voiture de John Cullum s'était mis à flotter dans l'air – les cendres de sa pipe, deux stylos et un petit bloc anciennement posés sur le tableau de bord, le *dinh* d'Eddie et, constata-t-il, le *ka-mai* de son *dinh*, ce bon vieil Eddie Dean. Pas étonnant qu'il ait les tripes à la fête ! (Il n'avait pas senti que la voiture même, qui avait glissé avant de s'immobiliser sur le bas-côté de la route, flottait elle aussi, se balançant paresseusement d'avant en arrière, à une vingtaine de centimètres au-dessus du sol, comme un petit bateau sur une mer invisible.)

Puis la route de campagne à trois voies disparut. Bridgton disparut. Le monde disparut. Il entendit le carillon du vaadasch, repoussant et qui donnait la nausée, et il eut envie de grincer des dents, en signe de résistance... sauf que ses dents avaient disparu, elles aussi.

Tout comme Eddie, Roland ressentit très clairement qu'il se faisait *soulever*, puis *suspendre*, comme une chose qui aurait perdu ses attaches avec la pesanteur de la Terre. Il entendit lui aussi le carillon du vaadasch, mais comprit que ce n'était pas là le véritable vaadasch – du moins pas le genre de vaadasch qu'ils avaient connu jusqu'ici. Il s'agissait vraisemblablement de ce que Vannay aurait appelé *aven kal*, expression qui signifiait *soulevé par le vent*, ou bien *porté par la vague*. Mais le terme *kal*, à la différence du *ka* plus couramment employé, désignait une force naturelle, d'une puissance désastreuse, non pas un vent mais un véritable ouragan. Non pas une vague, mais un *tsunami*.

C'est le Rayon même qui veut s'adresser à toi, Gabby-la-Pie, lui dit Vannay en pensée – Gabby-la-Pie, ce vieux surnom que Vannay avait attribué par ironie au fils de Stephen Deschain, réputé pour son mutisme. Son brillant professeur à la patte folle avait cessé de l'employer quand Roland avait atteint l'âge de onze ans (et sans doute sur la requête insistante de Cort). *Et tu ferais bien de l'écouter, dans ce cas.*

Je l'écouterai attentivement, répondit Roland, et il se sentit lâché. Il eut un haut-le-cœur, la sensation de ne plus rien peser, puis la nausée.

Le carillon, à nouveau. Puis, tout à coup, il se retrouva en train de flotter, mais cette fois-ci, au-dessus d'une chambre remplie de lits vides. Il lui suffit d'un regard pour s'assurer que c'était là que les Loups emmenaient les enfants qu'ils kidnappaient dans les terres frontalières des Callas. Et tout au bout de la pièce –

Une main lui saisit le bras, chose que Roland aurait crue impossible, dans cet état. Il tourna la tête vers sa gauche et vit Eddie qui flottait à ses côtés, nu comme un ver. Ils étaient nus tous les deux, leurs vêtements étant restés dans le monde de l'écrivain.

Roland avait déjà remarqué ce qu'Eddie lui montrait du

doigt. Au bout de la pièce, on avait réuni deux lits. Une femme blanche était allongée sur l'un d'eux. Ses jambes – celles-là même dont Susannah s'était servi pour leur visite vaadasch à New York, Roland en était persuadé – étaient écartées. Une femme à tête de rat – une tahine, de toute évidence – était penchée au milieu.

À côté de la femme blanche apparaissait une Noire dont les jambes s'arrêtaient à hauteur des genoux. Il avait beau être en train de flotter en apesanteur, tout nauséux et nu comme un bébé, jamais de toute sa vie Roland n'avait été aussi heureux de voir quelqu'un. Il en allait évidemment de même pour Eddie. Roland l'entendit pousser un cri de joie au beau milieu de son cerveau et il tendit la main, pour faire taire le jeune homme. Il *fallait* le faire taire, car Susannah les regardait tous deux, les avait sans doute vus, et si elle leur parlait, il devait se concentrer sur chacune de ses paroles. Car même si ces paroles provenaient bien de sa bouche, c'était probablement le Rayon qui s'exprimerait par elle – la Voix de la Tortue, ou celle de l'Ours.

Les deux femmes portaient des casques métalliques, reliés entre eux par un câble en acier segmenté.

Une sorte de « Mélange des Esprits », comme font les Vulcains³, fit Eddie, envahissant une nouvelle fois l'intérieur de son crâne et couvrant tout le reste. Ou peut-être que –

Silence ! l'interrompit Roland. Silence, Eddie, au nom de ton père !

Un homme en blouse blanche s'empara d'une paire de forceps à l'air cruel posée sur un plateau et repoussa l'infirmière tahine à tête de rat. Il se pencha vers l'avant, scruta l'entrejambe de Mia en brandissant les forceps au-dessus de sa tête. Tout près, vêtu d'un T-shirt portant des inscriptions du monde d'Eddie et de Susannah, se tenait un autre tahine avec une tête d'oiseau marron et féroce.

Il va nous sentir, pensa Roland. Si on reste trop longtemps

³ Dans la série *Star Trek*, les habitants de la planète Vulcain sont doués de pouvoirs psioniques, alliant méditation, concentration, kinesthésie... Spock utilise essentiellement le « Mind-Meld », ou « mélange des esprits », une technique de transmission de pensée par contact, d'union d'une conscience à une autre, qui dure souvent toute une vie. (N.d.T.)

dans les parages, il va certainement nous sentir et donner l'alerte.

Mais Susannah le regardait, et sous le rebord du casque ses yeux étaient pleins de fièvre. De cette fièvre de la compréhension. Ses yeux les *voyaient*, si fait, pour sûr.

Elle ne prononça qu'un seul mot, et en un éclair d'intuition inexplicable mais parfaitement fiable, Roland comprit que ce mot ne provenait pas de Susannah, mais de Mia. Néanmoins, c'était aussi la Voix du Rayon, une force sans doute assez réceptive pour comprendre qu'elle était gravement en danger, et devait impérativement se protéger.

Voll, voilà le mot que prononça Susannah. Il l'entendit dans son esprit, car ils étaient *ka-tet* et *an-tet*. Il le vit aussi se dessiner en silence sur les lèvres de la jeune femme, levées vers ce point où elle les voyait flotter tous les deux, témoins secrets d'une scène qui se produisait dans un autre *où* et un autre *quand*, en cet instant précis.

Le tahine à tête de faucon leva les yeux, essayant sans doute de suivre son regard, ou bien entendant lui aussi le carillon du *vaadasch*, dans ses oreilles à l'acuité surnaturelle. Alors le médecin abaissa les forceps et les enfourna sous la tunique de Mia. Elle poussa un hurlement. Auquel se joignit celui de Susannah. Et comme si l'être sans substance de Roland pouvait se retrouver propulsé par la force de ces hurlements réunis, comme une cosse de laiteron ballottée par une rafale d'octobre, le Pistolero se sentit soulever violemment, et perdre le contact avec la situation, mais il se raccrocha à ce mot unique. Il fit renaître un souvenir éclatant de sa mère penchée au-dessus de lui, alors qu'il était couché. Dans la chambre de toutes les couleurs, c'est là que se situait la scène, et bien sûr il comprenait à présent ces couleurs qu'à l'époque il n'avait fait qu'accepter comme un jeune garçon, acceptées comme seuls savent tout accepter les enfants à peine sortis de leurs langes : avec un émerveillement inconditionnel, avec cette certitude indicible que *tout* vient de la magie.

Sur les fenêtres de la nursery, des vitraux reproduisaient l'Arc-en-Ciel du Magicien avec ses cristaux, bien entendu. Il se rappelait sa mère penchée vers lui, le visage joliment coloré de

cette lumière changeante, son capuchon retombé sur les épaules, de sorte qu'il pouvait suivre la courbe de son cou de son oeil d'enfant

(Tout vient de la magie)

et de son âme d'amant. Il se rappelait s'être imaginé comment il la courtiserait et comment il la volerait à son père. Puis qu'ils se marieraient et qu'ils auraient des enfants à eux, et qu'ils vivraient pour toujours dans ce royaume de conte de fées appelé Bel-Scintille. Et elle chantait pour lui, Gabrielle Deschain chantait pour son petit garçon aux grands yeux graves levés vers elle, la tête posée sur l'oreiller, le visage déjà marqué des multiples couleurs mouvantes de sa vie d'errance – sa mère qui chantait une petite chanson idiote et cadencée qui faisait :

*Petit oiseau, bébé adoré,
Amène donc ici ton panier
Va, cours, vole
Et rapporte de quoi remplir ton panier !*

De quoi remplir mon panier, se dit-il alors qu'il était projeté, en apesanteur dans les ténèbres et le refrain terrible du carillon du vaadasch. Les paroles elles-mêmes avaient un certain sens, celui des vieux nombres, c'est ce qu'elle lui avait répondu, quand il avait posé la question. Car l'ancienne comptine disait non pas *va, cours, vole*, mais *vak, kour, voll* : dix-sept, dix-huit, dix-neuf.

Voll, c'est dix-neuf, se dit-il. *Bien entendu, tout est dix-neuf*. Puis Eddie et lui se retrouvèrent de nouveau dans la lumière, une lumière orangée chargée de fièvre, dans laquelle apparurent Jake et Callahan. Il vit même Ote, posté aux pieds de Jake, la fourrure ébouriffée sur le dos et les babines retroussées, découvrant les crocs.

Vak, kour, voll, se répéta Roland en regardant son fils, ce garçon si petit, tellement seul en face de tous ces ennemis, dans la grande salle du Cochon du Sud. *Voll, c'est dix-neuf. De quoi remplir mon panier. Mais quel panier ? Qu'est-ce que ça signifie ?*

À côté de la Route du Kansas, la vieille Ford de douze ans de John Cullum (cent cinquante-cinq mille au compteur, mais démarrant au quart de tour, comme aimait à le répéter le bonhomme) jouait paresseusement à la bascule au-dessus du bas-côté, les pneus avant effleurant le tapis herbeux puis se soulevant doucement, de sorte que les roues arrière puissent embrasser furtivement la terre tendre. À l'intérieur, deux hommes qui n'avaient pas seulement l'air inconscients, mais *transparents*, se balançaient mollement au diapason du véhicule, comme des cadavres dans une épave engloutie. Et autour d'eux flottaient les débris qui s'amoncellent dans ces vieilles voitures qui ont vu du pays : cendres, stylos et blocs-notes, quelques cacahuètes centenaires et une pièce d'un penny sorties de sous la banquette arrière, et des aiguilles de pin sur les tapis de sol, et même un tapis en suspension. Dans l'obscurité de la boîte à gants, des objets percutaient timidement les parois.

Un passant serait sans doute resté pétrifié devant le spectacle inouï de ces objets – et de ces gens ! Des gens qui *avaient l'air morts* ! – en train de flotter dans la voiture, comme des débris en apesanteur dans une capsule. Mais *personne* ne passa aux alentours. Les habitants de cette rive de Long Lake regardaient pour la plupart vers l'autre rive, en direction d'East Stoneham, bien qu'il n'y eût plus vraiment grand-chose à contempler. Même la fumée avait presque disparu.

La voiture flottait paresseusement, et à l'intérieur Roland de Gilead s'éleva lentement vers le toit ; sa nuque vint s'appuyer contre le tissu sale, et ses jambes se dégagèrent du siège passager pour suivre le reste de son corps dans son ascension. Eddie fut d'abord maintenu en place par le volant, puis un mouvement latéral aléatoire le fit glisser sur le côté et il s'éleva

lui aussi, le visage détendu, comme en plein rêve. Un filet de bave argentée s'échappait des commissures de ses lèvres et flottait, brillant et constellé de bulles minuscules, à côté de sa joue durcie de sang séché.

5

Roland savait que Susannah l'avait vu, et qu'elle avait probablement vu Eddie aussi. C'est pourquoi elle s'était donné tant de peine pour parler, pour prononcer ce mot unique. Jake et Callahan, cependant, ne les virent ni l'un ni l'autre. Le garçon et le Père avaient pénétré dans le Cochon du Sud, ce qui était ou très courageux ou très stupide, et à présent toute leur concentration était nécessairement mobilisée par ce qu'ils y avaient trouvé. Téméraire ou pas, Roland éprouvait une fierté farouche à l'égard de Jake. Il vit que le garçon avait mis en place la *canda* entre lui et Callahan : cette distance (variable en fonction des situations) qui permettait à deux pistoleros surpassés en nombre par leurs ennemis de ne pas se faire tuer simultanément d'une même balle. Ils étaient venus tous deux dans l'intention de combattre. Callahan portait le pistolet de Jake... et autre chose, également : une sorte de figurine sculptée. Roland était presque certain qu'il s'agissait d'un can-tah, un des petits dieux. Le garçon avait les Rizas de Susannah, ainsi que leur fourre-tout, qu'il avait récupéré seuls les dieux savaient où.

Du coin de l'œil, le Pistolero aperçut une grosse femme dont l'apparence humaine s'interrompait au niveau du cou. Au-dessus de son triple menton flasque, le masque qu'elle portait pendait en lambeaux. En apercevant la tête de rat qui pointait dessous, Roland comprit subitement beaucoup de choses. Certaines auraient pu lui apparaître clairement plus tôt, si seulement son attention – tout comme celle du garçon et du prêtre en cet instant précis – ne s'était pas concentrée sur

d'autres priorités.

Sur les ignobles de Callahan, par exemple. Il s'agissait sans doute de tahines, des êtres issus ni du *Prim* ni du royaume de la Nature, des créatures abâtardies surgies d'un entre-deux innommable. Ces ignobles n'avaient rien en commun avec ceux que Roland appelait les Lents Mutants, car ces derniers étaient le triste résultat des guerres insensées des Grands Anciens, et de leurs expériences désastreuses. Non, il s'agissait certes de véritables tahines, connus aussi sous le nom de troisième peuple, ou de can-toi, et : oui, Roland aurait dû s'en douter. Combien des tahines servaient aujourd'hui l'être qu'on désignait sous le nom de Roi Cramoisi ? Quelques-uns ? Une majorité ?

Tous ?

Si la troisième hypothèse était la bonne, Roland se dit que la route vers la Tour serait en effet difficile. Mais porter le regard au-delà de l'horizon n'était pas vraiment dans la nature du Pistolero, et dans ce registre, son manque d'imagination était probablement une bénédiction.

6

Il vit ce qu'il lui fallait voir. Bien que les can-toi – les ignobles de Callahan – aient encerclé Jake et Callahan de toutes parts (eux-mêmes n'avaient pas encore aperçu le duo derrière eux, qui montait la garde près de la porte d'entrée donnant sur la 61^e Rue), le Père les avait paralysés avec sa figurine sculptée, tout comme Jake avait pu envoûter les gens avec la clé qu'il avait découverte dans le terrain vague. Un tahine jaune avec un corps d'homme et une tête de waseau avait une sorte de pistolet à portée de main, mais ne faisait pas mine de vouloir s'en emparer.

Il y avait pourtant un autre problème, un problème que l'œil de Roland, entraîné à saisir instantanément toutes les

embûches et tous les pièges, n'avait manqué de remarquer dès la première seconde. Il vit la parodie blasphématoire du banquet de la Dernière Confrérie d'Eld accrochée au mur, et en saisit la pleine signification juste avant qu'elle se déchire. Et cette odeur : pas seulement de la chair, mais de la chair humaine. Encore un détail qu'il aurait pu anticiper, s'il avait eu le temps d'y réfléchir... mais la vie à Calla Bryn Sturgis lui avait laissé peu de temps pour la réflexion. À La Calla, comme dans un livre de contes bien ficelé, les choses s'étaient enchaînées à un rythme effréné.

Pourtant tout était plutôt clair, à présent, pas vrai ? Ces ignobles n'étaient peut-être que des tahines, des ogres mangeurs d'enfants, si cela vous sied. Ceux derrière la tapisserie étaient ce que le Père Callahan appelait des Type Un, des vampires que Roland lui-même connaissait sous le nom d'Aïeux, sans doute les survivants les plus épouvantables et les plus puissants de la récession du *Prim*, il y avait bien bien long. Et si de simples tahines se contentaient de se tenir là, bouche bée devant le *sigleu* que brandissait le Père Callahan, les Aïeux en revanche ne s'y reprendraient pas à deux fois.

Et soudain, des insectes se déversèrent de sous la table, dans un brouhaha de cliquetis infernaux. Roland en avait déjà vu, et s'il entretenait encore des doutes quant à ce qui se cachait derrière cette tenture, l'apparition des insectes les fit immédiatement voler en éclats. C'étaient des parasites, des buveurs de sang, des prostituées : des en-tiques. Pas vraiment dangereux tant qu'on avait un bafouilleux dans la pièce, mais quand on apercevait autant de petits docteurs dans les parages, les Aïeux n'étaient souvent pas bien loin.

Et tandis qu'Ote se jetait à l'assaut des insectes, Roland de Gilead fit la seule chose qui lui vint à l'esprit : il descendit vers Callahan.

Dans Callahan.

*Père, je suis là.
Si fait, Roland. Qu'est-ce –
Pas le temps. SORTEZ-LE D'ICI. Vous le devez. Sortez-le d'ici
tant qu'il est encore temps !*

Et c'est ce que Callahan essaya de faire. Le garçon, bien entendu, ne voulut pas partir. En le regardant à travers les yeux du Père, Roland se dit avec une certaine amertume : *J'aurais dû mieux lui enseigner la trahison. Pourtant les dieux savent que j'ai fait de mon mieux.*

— Pars tant que tu le peux encore, dit Callahan à Jake, luttant pour garder son calme. Rattrape-la, si tu le peux. C'est ton *dinh* qui te l'ordonne. C'est aussi la volonté du Blanc.

Ces mots auraient dû le décider, mais tel ne fut pas le cas. Il continua d'argumenter – bons dieux, il était presque aussi teigneux qu'Eddie ! – et Roland prit les choses à bras-le-corps.

Père, laissez-moi faire.

Roland prit le contrôle sans attendre de réponse. Il sentait déjà la vague, l'*aven kal*, qui commençait à se retirer. Et les Aïeux apparaîtraient d'une seconde à l'autre.

— *Vas-y, Jake !* s'écria-t-il en utilisant la bouche et les cordes vocales du Père comme haut-parleur.

S'il avait dû réfléchir à la marche à suivre dans une situation de ce genre, il aurait été bien en mal de trancher, mais il faut dire qu'il n'avait jamais eu tendance à préméditer les choses. Et il ressentit un élan de gratitude en voyant le garçon écarquiller subitement les yeux, en reconnaissant sa voix.

— *C'est une chance unique, et tu te dois de la saisir ! Retrouve-la ! En tant que dinh, je te l'ordonne !*

Puis, comme dans le bloc opératoire avec Susannah, il se sentit une nouvelle fois soulevé comme une plume en apesanteur, arraché au corps et à l'esprit de Callahan comme une toile d'araignée ou des duvets de pissenlit. L'espace d'une seconde, il essaya de redescendre en battant l'air des bras, tel un nageur luttant contre un courant violent, juste le temps d'atteindre la côte, mais c'était impossible.

— *Roland !*

C'était la voix d'Eddie. Complètement désemparée.

— *Doux Jésus, Roland, qu'est-ce que c'est que ces trucs, au nom du ciel ?*

La tapisserie s'était déchirée. Les créatures qui se précipitèrent avaient un air antique et anormal, leurs visages de sorciers pullulaient de dents poussant dans tous les sens, leurs babines se retroussaient sur des crocs aussi épais que les poignets du Pistolero, et dans la barbe de plusieurs jours qui maculait leurs mentons ridés luisaient du sang et des lambeaux de viande.

Et pourtant – dieux, ô dieux – le garçon ne bougeait toujours pas !

— *Ils vont commencer par tuer Ote !* hurla Callahan.

Sauf que Roland n'eut pas l'impression que c'était *bien* Callahan. Pour lui c'était la voix d'Eddie, usant du même procédé que Roland. Le jeune homme avait dû trouver des courants plus cléments, ou bien il avait plus de force. Assez en tout cas pour rentrer après que Roland s'était fait expulser.

— *Ils vont le tuer sous tes yeux et te faire boire son sang !*

Et cet argument l'emporta. Le garçon se retourna et s'enfuit, Ote galopant à ses pieds. Il coupa sous le nez du tahine-waseau, entre deux *folken* ignobles, mais aucun ne fit mine d'essayer de l'attraper au passage. Médusés, ils fixaient toujours la Tortue posée sur la paume de Callahan.

Les Aïeux ne prêtèrent aucune attention au garçon qui s'enfuyait, comme Roland l'avait prévu. Il avait appris à travers l'histoire du Père que l'un des Aïeux était venu dans la petite ville de 'Salem's Lot, où le prêtre prêchait, à l'époque. Le Père

avait survécu à cette expérience – chose peu commune pour ceux qui se retrouvaient nez à nez avec de tels monstres, après avoir perdu leurs armes et leurs *sigleus* de pouvoir – mais cette créature avait forcé Callahan à boire de son sang souillé, avant de le laisser repartir. Il l'avait marqué, pour que les siens puissent le reconnaître. Ceux-là même.

Callahan brandissait sa croix-*sigleu* dans leur direction mais avant que Roland pût en voir plus, il fut de nouveau aspiré par les ténèbres. Le carillon se remit à tinter, le rendant fou de son tintinnabusement entêtant. Faiblement, quelque part, il entendit Eddie crier. Roland tendit la main vers lui dans le noir, effleura le bras du jeune homme puis le perdit, trouva sa main, et s'y cramponna. Ils roulèrent et roulèrent encore, s'accrochant l'un à l'autre, luttant pour ne pas être séparés, et pour ne pas se perdre dans ces ténèbres sans porte, entre les mondes.



Chapitre 3

EDDIE PASSE UN APPEL

1

Eddie se retrouva dans la vieille voiture de John Cullum dans un état comparable à celui qui suivait ses cauchemars, quand il était adolescent : ébouriffé et suffoquant de terreur, complètement désorienté, ne se rappelant plus bien qui et encore moins où il était.

Il comprit en une seconde que, si incroyable que ça pût paraître, Roland et lui flottaient dans les bras l'un de l'autre, comme des fœtus jumeaux dans la matrice, sauf qu'il n'y avait pas de matrice. Un stylo et un bloc-notes passèrent sous son nez. Ainsi qu'un objet en plastique jaune qu'il reconnut – une cassette audio huit pistes.

Ne perds pas ton temps avec ça, John, pensa-t-il. C'est une fausse piste. C'est bien un gadget sans avenir, tu peux me croire.

Quelque chose lui râpait la nuque. Le plafonnier de la vieille Ford Galaxie de John Cullum ? Bon Dieu, il lui semblait bien que –

Puis la gravité reprit ses droits et ils retombèrent, et autour d'eux toutes sortes d'objets incongrus. Le tapis de sol qui flottait dans l'habitacle se retrouva à califourchon sur le volant. Le ventre d'Eddie percuta violemment la tranche de son siège et l'air explosa hors de ses poumons dans un grand « pchhh ».

Roland atterrit à ses côtés, sur sa mauvaise hanche. Il émit une sorte d'abolement rauque, puis se réinstalla comme il put dans le siège passager.

Eddie s'apprêtait à dire un mot, lorsque la voix de Callahan lui emplit la tête : *Aïe, Roland ! Aïe, Pistolero !*

Quel effort psychique surhumain le Père avait-il dû fournir, pour se faire entendre depuis cet autre monde ? Et derrière lui, assourdis mais *audibles*, il perçut des cris de triomphe bestial. Des rugissements plus que des mots.

Les yeux écarquillés et affolés d'Eddie se plantèrent dans ceux, bleus et délavés, de Roland. Il saisit la main gauche du Pistolero, en pensant : *Il s'en va. Grands dieux, je crois que le Père s'en va.*

Puisses-tu trouver ta Tour, Roland, et en forcer l'accès...

— pour monter jusqu'au sommet, conclut Eddie, dans un souffle.

Ils étaient de retour dans la voiture de John Cullum, garée – de travers, mais garée quand même – sur le bas-côté de la Route du Kansas par ce début de soirée estivale et ombragée. Pourtant, ce que vit Eddie, c'est la lumière orange et diabolique de ce restaurant qui n'était pas du tout un restaurant, mais un repaire de cannibales. L'idée même qu'une chose pareille pût *exister*, et qu'il passe chaque jour des gens devant leur immonde cachette sans savoir ce qu'elle abritait, des gens que marquaient et jugeaient ces yeux avides et invisibles –

Mais au beau milieu de ces réflexions, il poussa un hurlement de douleur, quand des dents fantômes vinrent se planter dans son cou, ses joues et son ventre. Sa bouche fut aspirée en un baiser d'ortie, et ses testicules se firent embrocher. Il mugit, battant l'air de sa main libre, jusqu'à ce que Roland l'empoigne et le tire vers le bas.

— Arrête, Eddie. Arrête, ils sont partis.

Une pause. L'étau se desserra et la douleur faiblit. Roland avait raison, évidemment. Contrairement au Père, eux s'en étaient tirés. Eddie vit que Roland avait les yeux brillants de larmes.

— Lui aussi, il est parti. Le Père.

— Les vampires ? Tu sais, les cannibales ? Est-ce que... est-ce

qu'ils... ?

Eddie ne put finir sa phrase. Imaginer le Père Callahan devenu l'un d'entre *eux* était tout bonnement insupportable, et il lui était impossible de le formuler à voix haute.

— Non, Eddie. Pas du tout. Il —

Roland dégaina le pistolet qu'il portait toujours. Son flanc ventru et métallique étincelait dans la lumière du soir. Il enfonça profondément le canon sous son menton, sans quitter une seconde Eddie des yeux.

— Il leur a échappé, articula Eddie.

— Si fait, et ils doivent en être fous de rage.

Eddie hocha la tête, soudain épuisé. Et ces blessures qui le faisaient de nouveau souffrir. Non, qui *sanglotaient* de nouveau.

— Bien, dit-il. Maintenant range-moi ce truc avant de te tirer une balle dans la tête.

Et, tandis que Roland s'exécutait :

— Qu'est-ce qui vient de nous arriver ? Est-ce qu'on est allés *vaadasch*, ou bien c'était encore un Tremblement de Rayon ?

— Un peu des deux, je dirais. Il existe un phénomène du nom d'*aven kal*, comme un raz-de-marée qui court le long du Rayon. Et c'est par lui qu'on a été soulevés.

— C'est comme ça qu'on a pu voir ce qu'on voulait voir.

Roland y réfléchit un moment, puis secoua la tête avec détermination.

— Nous avons vu ce que le *Rayon* a bien voulu nous montrer. Là où il veut que nous allions.

— Roland, tu as étudié ces trucs-là, enfant ? Est-ce que c'est ton vieux pote Vannay qui t'a fait un cours de... je ne sais pas, moi... d'Anatomie des Rayons et de l'Arc-en-Ciel du Magicien ?

Roland eut un large sourire.

— Oui, j'imagine qu'on nous a enseigné ce genre de choses, à la fois en Histoire et en Summa Logicales.

— Logi-quoi ?

Roland ne répondit pas. Il regardait par la vitre de la voiture de Cullum, tentant toujours de reprendre son souffle — au sens propre et au sens figuré. Et ici, ce n'était pas si difficile. Le coin de Bridgton lui rappelait un peu certain terrain vague de sa

connaissance, à Manhattan. Car il y avait un générateur, dans les parages. Pas *sai* King, comme Roland l'avait d'abord cru, mais le potentiel de *sai* King... ou ce que *sai* King serait peut-être capable de devenir, s'il en avait le temps et l'espace. King n'était-il pas lui aussi emporté sur l'*aven kal*, engendrant peut-être même la vague qui le soulevait ?

Un homme ne peut pas se tirer lui-même par les bretelles, même en y mettant toute sa bonne volonté, leur avait seriné Cort, alors que Roland, Cuthbert, Alain et Jamie n'étaient encore que des bambins. Cort qui s'exprimait avec ce ton plein d'assurance et de bonne humeur qui avait progressivement dégénéré en rudesse, à mesure que son dernier bataillon de goujats s'était approché de l'âge de l'épreuve. Mais au sujet des bretelles, peut-être Cort s'était-il trompé. Peut-être que, dans certaines circonstances, un homme *pouvait* bel et bien se tirer tout seul par les bretelles. Ou donner naissance à un univers tout entier, par son nombril, comme on racontait que l'avait fait Gan. En tant qu'écrivain, King n'était-il pas un créateur ? Et en fin de compte, toute création ne consistait-elle pas à engendrer quelque chose à partir de rien – à voir tout un monde dans un grain de sable, ou à se tirer soi-même par les bretelles ?

Et que faisait-il, assis là à tenir ces longues réflexions philosophiques, alors que deux des membres de son *ka-tet* manquaient à l'appel ?

— Remets-moi ce chariot en route, dit Roland, essayant d'ignorer le doux bourdonnement en arrière-plan – impossible de déterminer si c'était la Voix du Rayon ou la Voix de Gan le Créateur.

— Il faut qu'on se rende au Chemin du Dos de la Tortue, dans cette ville de Lovell, et qu'on voie si on ne peut pas y trouver un passage vers Susannah.

Et pas que vers Susannah, d'ailleurs. Si Jake réussissait à échapper aux griffes des monstres du Cochon du Sud, lui aussi se dirigerait vers elle. Roland en était persuadé.

Eddie tendit le bras vers le levier de vitesse – en dépit de toutes ses acrobaties, la vieille Galaxie de Cullum n'avait toujours pas rendu l'âme – mais le relâcha presque aussitôt. Il pivota vers Roland et posa sur le Pistolero un regard morne.

— Quelle peine te tourmente, Eddie ? Quelle qu'elle soit, répands-la au plus vite. Le bébé arrive, en ce moment même – peut-être est-il déjà là. Bientôt ils ne se soucieront plus du tout d'elle !

— Je sais, acquiesça Eddie. Mais on ne peut pas aller à Lovell.

Il fit la grimace, comme si ces simples paroles suscitaient chez lui une douleur physique. Et Roland considéra que c'était sans doute le cas.

— Pas encore.

2

Ils restèrent assis en silence un moment, à écouter le doux bourdonnement du Rayon, un bourdonnement qui se muait parfois en un chœur de voix joyeuses. Ils restèrent assis à scruter les ombres croissantes dans les arbres, où se tapissaient un million de visages et un million d'histoires, dites-moi Ô Porte Dérobée, dites-moi Ô Perdu.

Eddie s'attendait presque à voir Roland lui hurler dessus – ça n'aurait pas été la première fois – ou peut-être à le rouer de coups, comme avait coutume de le faire Cort, le vieux professeur du Pistolero, lorsque ses disciples se montraient lents ou contrariants. Eddie espérait presque qu'il le ferait. Un bon coup dans les gencives lui remettrait peut-être les idées en place, par Shardik.

Sauf que le problème n'est pas d'avoir les idées troubles ou claires, se dit-il. Tu as la tête plus froide que lui. Et dans le cas contraire, tu pourrais laisser tomber ce monde-ci et te lancer aux trousses de ta femme perdue.

Roland finit par prendre la parole.

— Alors quoi ? C'est ça ?

Il se pencha pour attraper le morceau de papier plié orné de

l'écriture nerveuse d'Aaron Deepneau. Le Pistolero l'examina pendant quelques secondes, puis d'une chiquenaude l'envoya sur les genoux d'Eddie, avec une petite grimace de dégoût.

— Tu sais combien je t'aime, lâcha Eddie à voix basse et tendue. Tu le *sais*.

Roland hocha la tête, mais sans le regarder. Il semblait fixer ses bottes élimées et poussiéreuses, et le tapis de sol crasseux, côté passager. Et ces yeux baissés, ce regard qu'il ne voulait pas poser sur ce jeune homme qui en était presque venu à idolâtrer Roland de Gilead, brisèrent le cœur d'Eddie Dean. Pourtant il insista. S'ils avaient jamais eu droit à l'erreur, c'était bien terminé. C'était la fin de la partie.

— Je me précipiterais vers elle à la seconde, si je pensais que c'était la chose à faire. À *la seconde*, Roland ! Mais il *faut* qu'on termine le boulot, dans ce monde-ci. Parce que ce monde-ci est à sens unique. Quand on sera partis aujourd'hui, 9 juillet 1977, on ne pourra jamais revenir à cette date. On —

— Eddie, on s'est déjà dit tout ça.

Toujours sans le regarder.

— Oui, mais est-ce que tu *comprends* vraiment ce que je dis ? On n'a qu'une balle à tirer, qu'un Riza à lancer. C'est pour ça qu'on est venus à Bridgton, au départ ! Dieu sait que moi je voulais filer au Chemin du Dos de la Tortue dès que John Cullum nous en a parlé, mais j'ai pensé qu'il fallait d'abord qu'on voie l'écrivain, pour lui parler. Et j'avais raison, n'est-ce pas ?

Il le suppliait presque, à présent.

— *N'est-ce pas ?*

Roland finit par le regarder, et Eddie s'en réjouit. C'était déjà assez difficile comme ça, assez *misérable*, sans avoir à supporter de voir son *dinh* détourner et baisser le regard.

— Et peut-être que ça n'aura aucune incidence, qu'on reste un peu plus. Si on se concentre sur ces deux femmes allongées côte à côte dans ces deux lits, Roland — si on se concentre sur Suze et Mia *telles qu'on les a vues pour la dernière fois* —, alors il nous sera peut-être possible de pénétrer dans leur histoire à ce moment précis. Pas vrai ?

Au bout d'un long temps de réflexion, pendant lequel Eddie

ne sut pas dire s'il avait respiré ou pas, le Pistolero hocha la tête. Cela ne pourrait pas se produire s'ils trouvaient sur le Chemin du Dos de la Tortue ce que le Pistolero désignait comme « portes des Anciens », parce que ces portes étaient *dédiées*, et qu'elles réapparaissaient toujours au même emplacement. Mais s'ils devaient trouver une porte *magique*, quelque part sur le Chemin en question, à Lovell, une porte laissée en arrière au moment où le *Prim* s'était retiré, alors oui, peut-être pourraient-ils pénétrer là où ils le souhaitent. Mais les portes de ce genre pouvaient aussi jouer des tours. Ils l'avaient découvert à leurs dépens, dans la Grotte des Voix, quand la porte qui s'y trouvait avait envoyé Jake et Callahan à New York, au lieu de Roland et Eddie, faisant ainsi voler en éclats tous leurs plans, les expédiant au Pays de Dix-Neuf.

— Que doit-on faire d'autre ? demanda Roland.

Il n'y avait dans sa voix aucune colère, mais Eddie y perçut de la fatigue et de l'incertitude.

— Quoi que ce soit, ce ne sera pas une mince affaire. C'est la seule chose que je puisse te garantir.

Eddie prit l'acte de vente et le considéra avec un air plus sinistre et lugubre qu'aucun Hamlet de toute l'histoire du théâtre contemplant le crâne du malheureux Yorick. Puis il releva les yeux et les posa sur Roland.

— Ce papier nous assure la propriété du terrain vague et de la rose qui y pousse. Il faut qu'on l'apporte à Moses Carver, des Industries Dentaires Holmes. Et où est-ce qu'on va le trouver ? On n'en sait rien.

— Pour tout dire, Eddie, on n'est même pas sûrs qu'il soit toujours en vie.

Eddie lâcha un petit rire féroce.

— Tu dis vrai, grand merci ! Pourquoi est-ce que je ne fais pas demi-tour, Roland ? Je n'ai qu'à nous ramener chez Stephen King. On pourrait le taper de vingt ou trente dollars – parce que, mon frère, je ne sais pas si tu as remarqué, mais on n'a pas un kopeck sur nous, à nous deux. Mais, surtout, on pourrait le forcer à nous créer un bon vieux privé de la vieille école, un type avec la dégaine de Bogart et les méthodes de Clint Eastwood. Et il n'aura qu'à nous retrouver ce Carver, *lui* !

Il secoua la tête, comme pour en effacer le contenu. Le murmure des voix bourdonnait doucement à ses oreilles, antidote parfait à l'insupportable carillon du vaadasch.

— Ce que je veux dire, c'est que ma femme est quelque part, et qu'elle a des gros soucis, aussi bien elle s'est fait dévorer vivante par des vampires ou des insectes vampires, et moi je suis assis là au bord d'une route de campagne, avec un type dont les seules compétences consistent à descendre les gens, et je discute du moyen de mettre sur pied une putain de *multinationale* !

— Ralentis, ordonna Roland.

Maintenant qu'il s'était résigné à rester un peu plus longtemps dans ce monde, il paraissait plus calme.

— Dis-moi ce qu'on doit faire, d'après toi, avant de pouvoir frapper la route et déguerpir pour de bon de ce *où* et de ce *quand*.

Et c'est ce que fit Eddie.

3

Roland en avait déjà entendu une bonne partie, mais sans mesurer complètement à quel point la situation dans laquelle ils se retrouvaient était complexe. Ils étaient propriétaires du terrain vague sur la 2^e Avenue, certes, mais le fondement sur lequel reposait cette propriété était un document holographique qui aurait paru plus que contestable, devant un tribunal, particulièrement si les puissances-qui-étaient de la Sombra Corporation lâchaient leurs avocats sur cet os-là.

Eddie voulait porter cette assignation à Moses Carver, s'il le pouvait, ainsi que cette information d'importance : sa filleule, Odetta Holmes, portée disparue depuis treize ans, à l'été 1977, était vivante et en bonne santé, et souhaitait par-dessus tout que Carver assume la garde, non seulement du terrain vague lui-

même, mais de certaine rose sauvage qui y poussait.

Il faudrait se montrer suffisamment convaincant auprès de Moses Carver – s’il était toujours en vie – pour faire absorber la Tet Corporation par les Industries Holmes (et vice versa). Et ce n’était pas tout ! Il faudrait qu’il consacre le temps qu’il lui restait à vivre (et Eddie avait dans l’idée que Carver devait approcher de l’âge d’Aaron Deepneau, à l’époque) à bâtir un géant de la finance et de l’industrie dont le seul but réel serait de contrecarrer les projets de deux autres géants, Sombra et North Central Positronics, et de les attendre à chaque tournant. Voire de les prendre à la gorge et de les achever, pour les empêcher de devenir un monstre laissant derrière lui son sillage de mort dans les terres ravagées de l’Entre-Deux-Mondes, et blessant mortellement la Tour Sombre elle-même.

— Peut-être qu’on aurait dû laisser cette *signation* à *sai* Deepneau, dit Roland après qu’Eddie eut fini de lui présenter la situation. Au moins il aurait pu localiser ce Carver et lui raconter notre histoire à notre place.

— Non, on a bien fait de la garder.

C’était bien là une des rares choses dont Eddie était certain.

— Si on avait laissé ce bout de papier à Aaron Deepneau, tu peux être sûr qu’il serait réduit en cendres, à l’heure qu’il est.

— Tu penses que Tower se serait repenti d’avoir signé le marché et qu’il aurait persuadé son ami de détruire l’acte ?

— Je le sais, affirma Eddie. Mais même si Deepneau avait réussi à tenir tête au blabla infernal de son vieil ami, pendant des heures et des heures – « Brûle-le, Aaron, ils m’ont forcé la main, et maintenant ils veulent me pigeonner, tu le sais aussi bien que moi, brûle-le et on pourra envoyer les flics aux troussees de ces *momsters* » –, tu penses vraiment que Moses Carver croirait une histoire aussi frappadingue ?

Roland eut un pâle sourire.

— À mon avis, le problème ne serait pas qu’il la croie ou pas, Eddie. Parce que, si tu y réfléchis une seconde, je te prie, quelle proportion de notre histoire frappadingue Aaron Deepneau a-t-il seulement entendue ?

— Pas assez, convint Eddie.

Il ferma les yeux et appuya la base de ses paumes contre ses

paupières. Fort.

— Je ne vois qu'une personne qui serait capable de convaincre Moses Carver de faire ce qu'on lui demandera de faire, et pour l'instant elle est occupée ailleurs. Pendant l'année 99. Et d'ici là, Carver sera aussi mort que Deepneau, et peut-être que Tower lui-même.

— Eh bien, que peut-on faire sans elle ? Qui te donnerait satisfaction ?

Eddie se disait que peut-être Susannah pourrait revenir en 1977 sans eux, puisque *elle*, au moins, n'y était pas encore venue. Enfin... elle était venue vaadasch, mais pour lui ça ne comptait pas vraiment. Il supposait qu'elle se retrouverait peut-être bannie de 1977 sur le simple prétexte qu'elle faisait partie du *ka-tet* de Roland et d'Eddie. Ou sur d'autres prétextes, d'ailleurs. Eddie n'en savait rien. Lire toutes les clauses avant de signer pour trouver la petite bête n'avait jamais été dans ses habitudes. Il se tourna vers Roland pour lui demander son avis, mais Roland le devança.

— Et notre dan-tete ?

Eddie avait beau comprendre le terme – il signifiait bébé dieu, ou petit sauveur – il ne comprit pas tout de suite où le Pistolero voulait en venir. Puis, subitement, tout lui parut clair. Leur dan-tête de Waterford ne leur avait-il pas prêté la voiture dans laquelle ils se tenaient en ce moment même, grand merci ?

— *Cullum* ? C'est de lui que tu veux parler, Roland ? Le type avec sa vitrine pleine de balles de base-ball dédicacées ?

— Tu dis vrai, répondit Roland.

Il parlait de ce ton sec qui révélait non pas de l'amusement, mais une légère exaspération.

— Et surtout, ne laisse pas déborder ton enthousiasme devant cette idée.

— Mais... tu lui as dit de s'en aller ! Et il était d'accord pour partir !

— Et tu trouves qu'il se réjouissait vraiment d'aller rendre visite à son ami, dans le Vermong ?

— Vermont, corrigea Eddie, incapable de réprimer un petit sourire.

Pourtant, sourire ou pas, ce qu'il ressentait le plus fortement,

c'était un profond désarroi. Il avait dans l'idée que cet horrible raclement qu'il entendait en imagination était la main droite à deux doigts de Roland, en train de fourrager au fond du canon.

Roland haussa les épaules, comme s'il se moquait complètement que Cullum ait parlé de se rendre dans le Vermont, ou dans la Baronnie de Garlan.

— Réponds à ma question.

— Eh bien...

Cullum n'avait pas exactement exprimé de l'euphorie à l'état pur, à l'idée de partir. Depuis le début, il avait plus réagi comme l'un des *leurs* que comme l'un des mangeurs d'herbe parmi lesquels il vivait (Eddie reconnaissait les mangeurs d'herbe avec une facilité déconcertante, puisqu'il en avait été un lui-même, avant que Roland vienne le kidnapper et commence à lui enseigner ses leçons de tuerie). Cullum avait été très intrigué par les pistoleros, et curieux de savoir ce qui les amenait dans cette petite ville. Mais Roland avait su se montrer très emphatique, et il avait le don de se faire obéir des gens.

À présent, il dessinait des moulinets avec sa main droite, son vieux geste d'impatience. *Fais vite, au nom de ton père. Chie ou descends de la chaise.*

— J'imagine qu'il n'avait pas vraiment *envie* d'y aller. Mais ça ne veut pas dire qu'il soit toujours chez lui, à East Stoneham.

— Pourtant il y est. Il n'est *pas* parti.

Eddie réussit tant bien que mal à empêcher sa mâchoire de s'ouvrir en grand.

— Comment le sais-tu ? Tu es entré en contact par le *shirting*, c'est ça ?

Roland secoua la tête.

— Alors comment —

— Le *ka*.

— Le *ka* ? Le *ka* ? Et qu'est-ce que c'est censé vouloir dire, bordel ?

Roland avait le visage hagard et épuisé, et la peau blême, en dessous de son bronzage.

— Qui d'autre connaissons-nous, dans cette partie du monde ?

— Personne, mais —

— Alors c'est lui.

Roland s'exprimait d'une voix monocorde, comme s'il se contentait d'énoncer des évidences à un enfant : en haut, c'est au-dessus de ta tête, en bas, c'est vers tes pieds.

Eddie s'apprêtait à lui répondre que c'était stupide, rien que de la pure superstition, mais il décida de se taire. Si on exceptait Deepneau, Tower, Stephen King et cette horreur de Jack Andolini, John Cullum était *bel et bien* la seule personne qu'ils connaissaient dans cette partie du monde (ou à ce niveau de la Tour). Et après ce qu'Eddie avait vu au cours des derniers mois – bon Dieu, au cours de la dernière *semaine* – qui pouvait-il accuser de céder à la superstition ?

— D'accord, admit le jeune homme. On devrait peut-être tenter le coup.

— Comment entrer en contact avec lui ?

— On peut l'appeler de Bridgton. Mais dans une histoire, Roland, un personnage secondaire tel que John Cullum ne quitterait *jamais* le banc des remplaçants pour venir sauver la partie. On ne trouverait pas ça réaliste.

— Dans la vie, répliqua Roland, je suis certain que ça arrive tout le temps.

Et Eddie éclata de rire. Qu'est-ce qu'il pouvait bien faire d'autre ? C'était du Roland tout craché.

4

BRIDGTON (RUE PRINCIPALE) 2

HIGHLAND LAKE 3

HARRISON 5

WATERFORD 9

SWEDEN 13

LOVELL 27

FRYEBURG 36

Ils venaient tout juste de dépasser ce panneau, quand Eddie se tourna vers Roland.

— Fouille un peu dans la boîte à gants, histoire de voir si le *ka* ou le Rayon ou je ne sais qui d'autre ne nous aurait pas laissé un peu de monnaie, pour la cabine.

— La boîte à... Tu veux dire, ce petit panneau, là ?

— Ouais.

Roland commença par essayer de tourner le petit bouton chromé qui se trouvait au milieu, puis changea de tactique et appuya dessus. Le contenu de la boîte n'était pas bien excitant, et leur petite escapade en apesanteur n'avait rien arrangé. Il vit des reçus de cartes de crédit, un très vieux tube de pâte à dents qu'Eddie appelait du « dents-qui-fri-sent » (Roland put déchiffrer les mots **HOLMES DENTAIRE** presque sans effort), une fauteur graffie montrant une petite fille tout sourire – la nièce de Cullum, peut-être bien – à dos de poney, un bâtonnet qu'il prit d'abord pour de la dynamite (et dont Eddie lui expliqua qu'il s'agissait d'une fusée de détresse, à utiliser en cas d'urgence), un magda-zine... et une boîte à cigares. Roland ne put lire le mot inscrit dessus, mais ça ressemblait à *Plages*. Il montra la boîte à Eddie, dont le regard s'éclaira.

— Ça dit « Péages », commenta-t-il. Tu as peut-être raison, concernant Cullum et le *ka*. Ouvre-la, Roland, s'il te sied.

L'enfant qui avait confectionné cette boîte l'avait décorée d'un petit loquet charmant (et plutôt maladroit) sur le devant, pour la tenir fermée. Roland le fit glisser, ouvrit la boîte et exposa au regard d'Eddie un grand nombre de pièces de monnaie d'argent.

— Est-ce que ça suffira pour appeler la maison de *sai* Cullum ?

— Ouais. On dirait bien qu'il y aurait de quoi appeler Fairbanks, en Alaska. Mais ça ne nous sera pas d'une grande utilité, si Cullum est en route pour le Vermont.

La place centrale de Bridgton était flanquée sur un de ses côtés d'une épicerie et d'une pizzeria. Une salle de cinéma (« La Lanterne Magique ») et un grand magasin (Reny's) leur faisaient face. Entre le cinéma et le grand magasin apparaissait un petit recoin équipé de bancs et de trois cabines téléphoniques.

Eddie passa la main dans la boîte de Cullum et en sortit six dollars en petite monnaie, qu'il tendit à Roland.

— Je veux que tu ailles là-bas, dit-il en montrant l'épicerie du doigt, et que tu m'achètes une boîte d'aspirine. Tu sauras la reconnaître ?

— De l'astine. Je la reconnaîtrai.

— Je veux la plus petite taille de boîte, parce que six dollars, ça ne fait pas lourd. Ensuite, va juste à côté, dans la boutique qui s'appelle « Pizzas et sandwiches de Bridgton ». S'il te reste au moins seize de ces petites pièces, dis-leur que tu veux un grand mixte.

Roland opina de la tête, ce qui ne suffit pas à Eddie.

— Je voudrais t'entendre le dire.

— Un miste.

— *Mixte*.

— *Micste*.

— Mi —

Eddie abandonna.

— Roland, essaie « club », pour voir.

— Club.

— Très bien. S'il te reste au moins seize de ces pièces, demande un club. Tu saurais dire « avec plein de mayo » ?

— Plein de mayo.

— Ouais. S'il t'en reste moins de seize, demande un sandwich au salami. Dis bien *sandwich*, pas popkin.

— Un sandy-tcho salami.

— Ça fera l'affaire. Et ne dis rien d'autre, sauf si c'est vraiment nécessaire.

Roland hocha la tête. Eddie avait raison, il valait mieux ne pas parler. Il suffisait aux gens de le regarder pour savoir, au fond d'eux-mêmes, qu'il n'était pas du coin. Et ils avaient une fâcheuse tendance à s'écarter sur son passage. Autant ne pas en rajouter.

Le Pistolero porta la main à sa hanche gauche en se retournant, une vieille habitude qui cette fois-ci ne lui procura aucun soulagement. Ses deux revolvers se trouvaient dans le coffre de la Galaxie de Cullum, enroulés dans leurs ceinturons.

Avant qu'il ait pu s'éloigner, Eddie l'attrapa par l'épaule. Le Pistolero pivota, les sourcils arqués, et posa ses yeux délavés sur son ami.

— On a une expression, dans notre monde, Roland. On dit « faire contre mauvaise fortune bon cœur ».

— Ce qui veut dire ?

— Exactement ce qu'on est en train de faire, mon vieux. Souhaite-moi bonne chance.

Roland hocha la tête.

— Si fait, je te la souhaite. Je nous la souhaite à tous deux.

Il s'éloignait déjà, quand Eddie le rappela. Cette fois-ci, il lut sur le visage du Pistolero les signes d'une légère impatience.

— Ne te fais pas tuer en traversant la rue, lança le jeune homme, avant de se mettre à imiter le parler de John Cullum. Y a des types pôs bien embouchés, et i'vont pas à ch'vôl.

— Va passer ton appel, Eddie, répondit Roland avant de traverser la grand-rue de Bridgton avec une lente assurance, et cette démarche chaloupée de laquelle il avait parcouru mille autres grand-rues dans mille autres petites villes.

Eddie l'observa un moment, puis se tourna vers le téléphone et parcourut la notice. Puis il décrocha le combiné et composa le numéro des Renseignements.

« Il n'est pas parti », avait dit le Pistolero avec cette certitude impassible, en parlant de John Cullum. Et pourquoi ? Parce que Cullum était l'autre bout du fil, ils n'avaient personne d'autre à appeler. Autrement dit, encore un coup du foutu vieux *ka* de Roland de Gilead.

Après une brève attente, l'opératrice des Renseignements lui cracha le numéro de Cullum. Eddie essaya de le mémoriser – il avait toujours été bon, pour se rappeler les chiffres, Henry l'appelait parfois le Petit Einstein – mais cette fois-ci, il ne se sentit pas très assuré. Il avait l'impression qu'il était arrivé des bricoles ou bien à ses facultés de penser en général (ce qu'il ne croyait pas vraiment), ou bien à sa capacité à se remémorer certains artefacts de ce monde (ce qui lui paraissait plus plausible). En réclamant le numéro pour la deuxième fois – ce coup-ci, il le nota sur la couche de poussière qui s'était accumulée sur la petite tablette de la cabine – Eddie se surprit à se demander s'il serait toujours capable de lire un roman, ou de suivre l'intrigue d'un film, à partir des images se succédant sur l'écran. Il en doutait pas mal. Et quelle importance ? Juste à côté, La Lanterne Magique jouait *La Guerre des Étoiles*, et le jeune homme se dit que s'il arrivait dans la clairière au bout du sentier sans avoir revu Luke Skywalker ni entendu la respiration poussive de Dark Vador, il ne s'en porterait pas plus mal.

— Merci, madame, dit-il à l'opératrice, et il s'apprêtait à composer le numéro quand une série d'explosions derrière lui le fit sursauter.

Il pivota, le cœur battant à tout rompre, la main droite plongeant instinctivement à la ceinture – prêt à affronter des Loups, ou des écumeurs, ou peut-être même ce salopard de Flagg...

Mais il ne vit qu'une brochette de gamins assis sur un canapé, leurs visages niais et brunis par le soleil complètement hilares. L'un d'eux venait de lancer un chapelet de pétards, sans doute un reste du 4 Juillet – les mêmes que ceux avec lesquels

jouaient les gamins de Calla Bryn Sturgis.

Si j'avais eu un pistolet sur moi, j'aurais probablement descendu deux ou trois de ces morveux, se dit-il. *Tu veux faire l'andouille ? Ben voilà une bonne façon de commencer.* Oui. Très bien. Et peut-être aussi qu'il n'en aurait rien fait. Quoi qu'il en soit, il lui fallait bien admettre qu'il n'était plus vraiment en sécurité, dans ces contrées plus civilisées.

— Faudra t'y faire, murmura-t-il, avant d'ajouter l'expression fétiche du grand sage & éminent junkie, face aux petits problèmes de la vie : *Mon pote*.

Il composa le numéro de John Cullum sur le vieux cadran rotatif, et lorsqu'il entendit une voix de robot – l'arrière-arrière-arrière-grand-mère de Blaine le Mono, peut-être – lui demander d'insérer quatre-vingt-dix *cents*, Eddie mit un dollar. Au diable l'avarice, il était en train de sauver le monde.

La sonnerie retentit une fois... puis deux... et on décrocha !

— John ! hurla presque Eddie. Bordel, mon pote ! John, c'est –

Mais à l'autre bout, la voix répondait déjà. En digne enfant de la fin des années quatre-vingt, Eddie savait que ça n'augurait rien de bon.

— ... êtes bien chez John Cullum, de l'entreprise Cullum, petits travaux et entretien, fit la voix de Cullum avec son fameux accent traînant du Sud. J'ai dû m'absenter en urgence, voyez-vous, et je peux pas dire exactement quand je serai de retour. Si ça cause du dérangement, je vous en demande bien pardon, z'avez qu'à appeler Gary Cromwell, au 926-5555, ou Junior Baker, au 929-4211.

Le découragement d'Eddie – son décourôg'ment, comme aurait dit Cullum – avait fondu comme neige au soleil dès qu'il avait entendu la voix du bonhomme dire qu'il ne savait pas exactement quand il serait de retour. Parce que Cullum était là, dans son petit terrier de hobbit sur la rive ouest de l'Étang de Keywadin, assis dans son canapé bien rembourré de hobbit, ou bien dans un de ses fauteuils de hobbit assortis. Assis là à filtrer ses appels grâce à sa vieille guimbarde de répondeur du milieu des années soixante-dix. Et Eddie le savait, parce que... eh bien...

Parce qu'il le savait, point barre.

L'enregistrement sommaire ne parvenait pas à masquer la pointe d'humour qui perçait dans la voix de Cullum, à la fin de son message.

— Bon, et si vous êtes toujours décidé à causer à votre serviteur, ben laissez un message après le bip sonore. Mais la faites pas trop longue.

Le dernier mot sonnait comme *langue*.

Eddie attendit le bip et articula :

— C'est Eddie Dean, à l'appareil, John. Je sais que vous êtes là, et je crois même que vous attendiez mon appel. Ne me demandez pas *pourquoi* je crois ça, parce que pour dire vrai je n'en sais rien, mais —

Dans son oreille résonna un grand raclement, et la voix de Cullum — sa voix *en direct* — lui répondit.

— Salut, fiston, on dirait qu'mon cas vous intéresse toujours ?

L'espace d'une seconde, Eddie se retrouva trop confus pour réagir, car il avait entendu *On dirait qu'mon ka vous intéresse toujours*.

— Gamin ? T'es toujours dans la course ? s'enquit la voix soudain inquiète de Cullum.

— Ouais, fit Eddie, et vous aussi. Je croyais que vous étiez en route pour le Vermont, John.

— Eh bien, je vais te dire une chose. On s'est pas autant amusés dans ce bled depuis que le marchand de chaussures de South Stoneham a flambé, en 1923. La flicaille avait bloqué toutes les routes autour de la ville.

Eddie était sûr et certain que la flicaille laissait sortir ceux en mesure de montrer des papiers en règle, mais il préféra se concentrer sur un autre sujet.

— Vous essayez de me faire croire que vous n'auriez pas réussi à quitter la ville sans voir un seul flic, si vous vous en aviez eu envie ?

Il y eut une courte pause. Eddie sentit quelque chose à côté de lui. Sans se retourner, il sut que c'était Roland. Qui d'autre en ce bas monde baladerait cette odeur — subtile mais inimitable — d'un autre monde ?

— Oh, eh bien, finit par répondre Cullum, peut-être bien que je connais une ou deux routes à travers bois qui ressortent de Lovell. L'été a été sec, alors j pense bien qu mon camion passerait sans problème.

— Une, ou deux ?

— On va dire trois ou quatre.

Silence. Eddie n'intervint pas. Il s'amusait trop pour ça.

— On peut arrondir à cinq-six, corrigea Cullum.

Une fois encore, Eddie choisit de ne pas piper mot.

— Huit, finit par lâcher Cullum.

Et quand Eddie éclata de rire, Cullum se joignit à lui.

— Qu'est-ce que t'as derrière la tête, fiston ?

Eddie jeta un regard vers Roland, qui tenait une boîte d'aspirine entre les deux doigts rescapés de sa main droite. Eddie s'en empara avec reconnaissance.

— Je voudrais que vous veniez à Lovell. Il semblerait qu'on ait encore un peu à palabrer, en fin de compte.

— Pour sûr, et on dirait bien qu j'étais au courant, fit Cullum, même si j'en étais pas vraiment conscient. J'arrêtais pas de me dire : « Je vais prendre la route pour Montpellier vite fait », et pourtant je me retrouvais avec des tas de trucs à faire ici, avant de partir. Si tu avais appelé il y a cinq minutes, ça aurait sonné occupé, parce que je causais avec Charlie Beemer. C'est sa femme et sa belle-sœur, qui se sont fait tuer à l'épicerie, tu vois. Et puis je me suis dit : « Bon sang, j'vais faire un grand coup de ménage avant de partir, avant de charger mon barda dans le camion et de prendre la route. » Rien de bien extraordinaire, mais j crois bien que j'attendais ton appel depuis que je suis rentré ici. Où vous allez ? Au Chemin du Dos de la Tortue ?

Eddie ouvrit avidement la boîte d'aspirine et contempla les petits cachets, sagement alignés. Drogué un jour, drogué à vie, constata-t-il. Même pour ces trucs-là.

— Pour sûr, fit-il en se moquant à peine.

Il avait attrapé le truc des accents régionaux, depuis ce jour où il avait vu débouler Roland, dans un Delta 901 en descente sur Kennedy Airport.

— Vous disiez bien que ce chemin représentait juste un crochet de trois kilomètres, à partir de la Route 7, pas vrai ?

— Bien vrai. Y a de sacrées belles maisons, sur le Chemin du Dos de la Tortue.

Il marqua un temps d'arrêt, pour réfléchir.

— Et un paquet qui sont à vendre. On a repéré pas mal d'entrants, dans ce coin-là, récemment. Je vous l'ai dit, il me semble. Ce genre de choses, ça rend les gens nerveux, et les riches, du moins, ils peuvent se permettre de partir, quand ça les empêche de dormir.

Eddie ne pouvait plus attendre. Il engloutit trois aspirines, dégustant leur goût amer, quand il les sentit se dissoudre sur sa langue. Mais bien que la douleur fût lancinante, il aurait pu en supporter deux fois plus, si seulement il avait eu des nouvelles de Susannah. Mais elle restait silencieuse. Eddie avait l'impression que la ligne de communication entre eux, déjà aléatoire, avait été réduite à néant par l'arrivée du satané bébé de Mia.

— Les gars, vous feriez bien de garder vos feux à portée de main, si vous avez l'intention d'aller sur le Chemin du Dos de la Tortue, à Lovell, conseilla Cullum. Pour ma part, je crois bien que je vais mettre ma carabine dans le camion avant de lever les voiles.

— Pourquoi pas ? convint Eddie. Cherchez donc votre voiture sur le chemin. Elle y sera.

— Pour sûr, impossible de rater c'te vieille Galaxie, acquiesça Cullum. Dis-moi une chose, fiston. Je vais pas dans le Vermont, mais j'ai comme l'impression que vous voulez m'envoyer quelque part, si je suis d'accord. Ça t'ennuierait de me dire où ?

Eddie pensa que Mark Twain aurait sans doute intitulé le chapitre suivant des aventures trépidantes de John Cullum *Un p'tit gars du Maine dans la cour du Roi Cramoisi*, mais il le garda pour lui.

— Vous êtes déjà allé à New York ?

— Bon d'là, oui. J'y ai fait escale pendant quarante-huit heures, quand j'étais dans l'armée.

Le dernier mot traîna de manière un peu ridicule.

— Je suis allé au Radio City Music Hall et à l'Empire State Building, ça, au moins, je m'en souviens. J'ai dû voir deux ou trois autres trucs pour touristes, parce que je me suis fait

soulager de trente billets, et que deux mois plus tard, on a diagnostiqué une belle chaude-pisse.

— Cette fois, vous serez trop occupé pour la chaude-pisse. Prenez vos cartes de crédit. Je sais que vous en avez, parce que j'ai vu des facturettes dans votre boîte à gants.

Il ressentit la pulsion presque malade de prononcer les derniers mots à la Cullum, « bouette à gonts ».

— Sacré grabuge, là-dedans, j'intuite ? demanda le bonhomme d'un ton égal.

— Pour sûr, on dirait les restes d'une chaussure, après que le chien se serait amusé avec. On se verra à Lovell, John.

Eddie raccrocha. Il jeta un œil au sac que portait Roland et haussa les sourcils.

— C'est un sanditch club, fit le Pistolero. Avec plein de maillot, comme tu dis. Personnellement, j'aurais préféré une sauce qui ressemble moins à du foutre, mais du moment que ça te sied.

Eddie écarquilla les yeux.

— Bon sang, voilà qui donne vachement faim.

— Tu dis vrai ?

Eddie dut se rappeler une nouvelle fois que Roland n'avait quasiment aucun humour.

— Je le dis, je le dis. Viens. Je peux manger mon sandwich fromage-foutre en conduisant. Et puis il faut qu'on discute de la suite.

7

Ils s'accordèrent à dire que la suite, c'était d'abord raconter à Cullum autant que sa crédulité (et sa santé mentale) pourrait en supporter. Et puis, si tout se passait bien, ils pourraient lui confier l'acte de vente vital et l'envoyer auprès d'Aaron Deepneau. Avec des consignes très strictes, afin de s'assurer

qu'il discuterait avec Deepneau en personne, en se méfiant de Calvin Tower.

— À eux deux, Cullum et Deepneau sauront retrouver la trace de Moses Carver, expliqua Eddie. Et je pense pouvoir donner à Cullum assez d'informations concernant Suze – des détails intimes – pour convaincre Carver qu'elle est toujours en vie. Mais après ça... eh bien, ça dépendra beaucoup de ces deux gars, s'ils ont su se montrer persuasifs. Et de leur envie d'œuvrer pour la Tet Corporation, dans leur vieil âge. Hé, on pourrait bien avoir des surprises ! Je n' imagine pas Cullum en costume-cravate, mais parcourir le pays histoire de mettre des bâtons dans les roues des petites affaires de la Sombra ?

Il y réfléchit une seconde, la tête penchée, puis opina avec un sourire.

— Ouais, ça je l'vois bien.

— Le parrain de Susannah pourrait bien être un drôle de vieux bonhomme lui-même, fit remarquer Roland. D'une autre couleur, c'est tout. Ce genre de types parlent un langage à eux, quand ils sont an-tet. Et peut-être bien que je pourrais donner à John Cullum quelque chose qui l'aidera à convaincre Carver de se jeter dans le bain avec nous.

— Un *sigleu* ?

— Oui.

Eddie parut intrigué.

— Quel genre de *sigleu* ?

Avant que Roland ait pu répondre, Eddie écrasa la pédale de frein. Ils étaient arrivés à Lovell, sur la Route 7. Devant eux, zigzaguant le long du bas-côté, ils aperçurent un vieillard à la chevelure blanche et hirsute. Il portait un morceau de tissu sale et lourd qu'il aurait été impossible de qualifier de robe. Ses bras et ses jambes maigres étaient zébrés d'égratignures. Et d'ampoules, aussi, rouges et à vif. Il allait pieds nus, et en guise d'orteils, il exhibait des griffes jaunes et visiblement acérées. Carré sous l'aisselle, il tenait un objet en bois tout fendu, qui évoquait une lyre brisée. Eddie se fit la remarque que rien n'aurait eu l'air plus déplacé sur une route comme celle-ci, où les seuls piétons qu'ils avaient croisés étaient des joggeurs – visiblement pas du coin – à l'air concentré et par couples

assortis, dans leurs shorts en nylon, leurs casquettes de baseball et leurs T-shirts (l'un d'eux portant même l'inscription **NE TIREZ PAS SUR LES TOURISTES**).

La chose qui errait le long du fossé de la Route 7 se tourna vers eux, et Eddie lâcha un cri d'épouvante involontaire. Les yeux de la créature dégouлинаient sur l'arête de son nez, évoquant des œufs au plat dans une poêle. Un croc lui sortait de la narine, comme une crotte de nez en os. Pourtant, le pire de tout était cet éclat vert mat qu'irradiait son visage, comme si sa peau avait été recouverte d'une fine couche de grua fluorescent.

La créature les vit et se précipita dans les bois, laissant tomber sa lyre brisée.

— *Doux Jésus !* hurla Eddie.

Si c'était là un entrant, il espérait ne plus jamais en croiser un de sa vie.

— Arrête-toi, Eddie ! s'écria Roland, avant d'aplatir la paume de sa main contre le tableau de bord, lorsque la vieille Ford de Cullum s'immobilisa en crabe en soulevant des nuages de poussière, tout près de l'endroit où la chose avait disparu.

— Ouvre l'arrière-train, ordonna le Pistolero en ouvrant sa portière. Prends mon décimeur.

— Roland, je ne voudrais pas dire, mais on est un peu pressés, là, et on a encore cinq kilomètres à faire, avant d'arriver au Chemin du Dos de la Tortue. Je pense vraiment qu'il faudrait qu'on...

— *Ferme ta grande gueule d'imbécile et obéis !* gronda Roland, en courant jusqu'à l'orée des bois.

Le Pistolero inspira profondément, et lorsqu'il cria à l'intention de la créature, la puissance de sa voix donna la chair de poule au jeune homme. Il n'avait entendu Roland parler de la sorte qu'une ou deux fois, mais entre-temps il avait rapidement oublié que c'était le sang d'un Roi qui coulait dans ses veines.

Il cria plusieurs phrases dont Eddie ne comprit pas le sens, puis une qu'il déchiffra : « Avance donc, Enfant de Roderick, toi qui es meurtri, toi qui es perdu, et incline-toi devant moi, Roland, fils de Steven, de la lignée d'Arthur l'Aîné ! »

Pendant un moment, rien ne se produisit. Eddie ouvrit le

coffre et en sortit le pistolet de Roland. Le Pistolero s'en empara sans un regard pour le jeune homme, sans parler d'un remerciement quelconque.

Trente secondes s'écoulèrent. Eddie s'apprêta à parler, et c'est alors que le feuillage poussiéreux au bord de la route se mit à trembler. Quelques secondes plus tard, l'ignoble hybride réapparut. Il tituba, la tête baissée. Sur le devant de sa robe apparaissait une large auréole humide. Eddie sentit les relents d'urine malade, une odeur forte et monstrueuse.

Alors la créature mit un genou en terre et porta la main à son front, en un geste résigné d'allégeance qui donna à Eddie envie de sangloter.

— Aïe, Roland de Gilead, Roland d'Eld ! Voudras-tu me montrer un *sigleu*, mon cher ?

Dans une cité du nom de River Crossing, une vieille femme qui se faisait appeler Tantine Talitha avait donné au Pistolero une croix d'argent, sur une fine chaîne. Depuis il la portait autour du cou. Il porta la main à sa gorge et l'extirpa de sous sa chemise, l'exposant au regard de la créature agenouillée – un lent mutant en train de mourir du mal des radiations, pensa Eddie – et la chose poussa un cri d'extase déchirant.

— Souhaites-tu recevoir la paix, à la fin de ton périple, toi Enfant de Roderick ? Souhaites-tu la paix de la clairière ?

— Si fait, mon cher, dit le mutant en pleurant, avant d'ajouter tout un *läius* dans un *charabia* qu'Eddie fut bien incapable de comprendre.

Le jeune homme observa la Route 7 dans les deux sens, s'attendant à voir apparaître des véhicules – on était au beau milieu de l'été, de la haute saison, après tout – mais il ne vit rien venir. La chance était toujours de leur côté. Pour l'instant, du moins.

— Combien êtes-vous, dans les parages ? demanda Roland, interrompant l'entrant.

Tout en parlant, il dégaina son revolver et leva le vieil engin de mort jusqu'à sa poitrine.

L'Enfant de Roderick tendit les mains vers l'horizon, sans lever les yeux.

— Delah, pistolero, car ici les mondes sont fragiles, je dis

anro con fa ; sey-sey desene fanno billet cobair can. I Che-vin devar dan do. Pasque ch'étais pien désolé pour eux. Can-toi, cantah, can Discordia, aven la cam mah can. May-mi ? Iffin lah vainen, eth –

— Combien de *dan devar* ?

La chose réfléchit à la question de Roland, puis étendit les doigts (il y en avait bien dix, remarqua Eddie), cinq fois de suite. Cinquante. Mais cinquante quoi, Eddie n'en savait rien.

— Et Discordia ? ajouta Roland d'un ton sec. Tu dis vrai ? Assurément ?

— Oh, si fait, ainsi dis-je, Chevin de Chayven, fils d'Hamil, ménestrel des Plaines du Sud-qui-furent, où je vivais jadis.

— Dis-moi le nom de la ville sise à proximité de Château Discordia, et je te libérerai.

— Ah, pistolero, tous sont morts, là-bas.

— Je ne le crois pas. Dis-le.

— Fedic ! s'écria Chevin de Chayven, *musica* errant qui n'aurait jamais pu soupçonner que sa vie s'achèverait là, dans une contrée si lointaine et si étrangère – non pas dans les plaines de l'Entre-Deux-Mondes, mais dans les montagnes du Maine Occidental.

La créature leva soudain vers Roland son épouvantable visage rayonnant. Elle étendit les bras, comme si elle s'était fait crucifier.

— *Fedic, aux frontières de Tonnefoudre, sur le Sentier du Rayon ! Sur V Shardick, V Maturin, la Route de la Tour Som...*

L'arme de Roland ne parla qu'une seule fois. La balle frappa la chose agenouillée au milieu du front, achevant la destruction de son visage en ruine. Elle fut projetée en arrière, et Eddie vit sa chair partir en fumée verte, aussi évanescence qu'une aile de frelon. L'espace d'une seconde, Eddie vit les dents de Chevin de Chayven flotter en l'air comme un funeste chapelet de corail, puis elles disparurent.

Roland abaissa son arme et la rangea dans son holster. Puis il pointa les deux doigts qui lui restaient à la main droite et les porta devant son visage, en signe de bénédiction.

— Va en paix, dit le Pistolero.

Puis il défit la boucle de son ceinturon et l'enroula autour du

pistolet.

— Roland, est-ce que c'était... un lent mutant ?

— Si fait, je suppose qu'on pourrait l'appeler ainsi, pauvre vieillard. Mais les Rodericks viennent d'au-delà de toutes les terres que j'ai connues, même si avant que le monde change, ils prêtaient grâce à Arthur l'Aîné.

Il se tourna vers Eddie, ses yeux bleus scintillant dans son visage fatigué.

— Fedic, c'est là que Mia est allée accoucher, j'en suis certain. C'est là qu'elle a emmené Susannah. Près du dernier château. Il va finalement falloir qu'on retourne à Tonnefoudre, mais l'urgence, c'est Fedic. C'est bon à savoir.

— Il a dit qu'il était désolé pour quelqu'un. Pour qui ?

Roland se contenta de secouer la tête, sans répondre à la question d'Eddie. Un camion Coca-Cola les dépassa à vive allure, et le tonnerre gronda au loin, vers l'ouest.

— Fedic de la Discordia, murmura le Pistolero. Fedic de la Mort Rouge. Si on peut sauver Susannah – et Jake –, on fera machine arrière, en direction des Callas. Mais nous n'y retournerons que lorsque notre tâche sera accomplie. Et quand nous reprendrons la route du sud-est, alors...

— Quoi ? demanda Eddie, la gorge serrée. Alors quoi, Roland ?

— Alors plus rien ne nous arrêtera, jusqu'à la Tour.

Il tendit les mains, et observa leur léger tremblement. Puis il leva les yeux vers Eddie. Il avait l'air fatigué, mais pas apeuré.

— Jamais je n'ai été aussi proche. J'entends tous mes amis disparus, et leurs pères disparus, qui murmurent à mon oreille. Ils murmurent dans le souffle de la Tour même.

Eddie contempla le Pistolero pendant une bonne minute, à la fois fasciné et effrayé, puis fournit un effort presque physique pour briser le charme.

— Bon, fit-il en se dirigeant vers la portière conducteur de la Ford, si jamais une de ces voix te souffle quoi dire à Cullum – le meilleur moyen de le convaincre de faire ce qu'on attend de lui –, n'hésite pas à me tenir au courant.

Eddie monta en voiture et ferma sa portière avant que Roland ait pu répondre. En imagination, il revit Roland lever

son gros revolver. Il le revit viser la créature agenouillée, et appuyer sur la détente. C'était là l'homme qu'il disait son *dinh*, et son ami. Mais pouvait-il affirmer sans ciller que Roland ne lui réserverait pas le même traitement... à lui ou à Suze... ou à Jake... si son cœur lui dictait que cela le rapprocherait de sa Tour ? Il ne pouvait l'affirmer. Et pourtant il le suivrait. Il l'aurait suivi, même s'il avait été certain dans son cœur – oh, Dieu l'en garde ! – que Susannah était morte. Parce qu'il le fallait. Parce que Roland était devenu pour lui bien plus qu'un *dinh* ou qu'un ami.

— Mon père, murmura Eddie à mi-voix, juste avant que Roland ne grimpe à ses côtés.

— Tu m'as parlé, Eddie ?

— Oui. J'ai dit une sacrée paire, voilà ce qu'on est.

Roland acquiesça d'un hochement de tête. Eddie enclencha la première et engagea de nouveau la Ford dans le Chemin du Dos de la Tortue. Toujours au loin – mais un peu plus près qu'auparavant – le tonnerre gronda de nouveau.



Chapitre 4

DAN-TETE

1

Alors que l'heure du bébé approchait, Susannah Dean jeta un regard autour d'elle, faisant de nouveau le décompte de ses ennemis, comme Roland le lui avait enseigné.

Tu ne dois jamais dégainer, lui avait-il appris, avant de savoir combien sont contre toi, ou bien avant d'être sûre et certaine que tu n'as aucun moyen de le savoir, ou bien avant d'avoir décidé que le jour de ta mort est venu.

Elle aurait donné cher pour se débarrasser de cet horrible casque qu'on lui avait fixé sur la tête, qui lui perforait le cerveau et déchiffrait ses pensées. Mais, quel que fût cet engin, il se souciait peu des calculs de Susannah. Ce qui était décidément une bonne chose.

Il y avait Sayre, le grand chef. *L'ignoble*, avec un de ces yeux rouges sanguinolents vibrant au milieu du front. Il y avait Scowther, le médecin penché entre les jambes de Mia, se préparant à officier pour l'accouchement. Sayre avait légèrement malmené le docteur, quand ce dernier avait fait preuve d'un petit peu trop d'arrogance, mais ça n'avait pas l'air d'avoir nui à son efficacité. Cinq autres ignobles venaient compléter l'équipe de Sayre, mais elle n'avait retenu que deux de leurs noms. Celui avec les bajoues de bouledogue et le double bide dégoulinant s'appelait Haber. À côté d'Haber se tenait la

chose-oiseau avec les plumes marron sur la tête et les yeux vicieux de faucon. Son nom semblait être Jey, ou peut-être Gee. Ça en faisait sept, tous armés de ce qui ressemblait à des armes automatiques, rangées dans des crocs de débardeur. Celui de Scowther pointait négligemment sous sa blouse blanche, à chaque fois qu'il se baissait. Susannah avait déjà décidé que ce serait le sien.

Elle avait aussi dénombré trois choses humanoïdes, pâles et attentives, au-delà du lit de Mia. Ceux-là, avec leur aura bleu sombre, c'étaient les vampires, Susannah en était pratiquement certaine. Sans doute du genre que leur avait décrit Callahan, les Type Trois. (Une fois, le Père les avait appelés « requins pilotes »). Ce qui faisait dix. Deux des vampires portaient des bahs, le troisième une sorte de sabre électrique, qui en veille ne formait qu'un bâton luminescent. Si elle réussissait à s'emparer de l'arme de Scowther (*quand* tu réussiras à t'en emparer, ma grande, corrigea-t-elle – elle avait lu *La Puissance de la Pensée Positive*, et elle croyait toujours en chacune des paroles du Révérend Peale⁴), elle commencerait par s'attaquer à l'homme au sabre électrique. Dieu seul savait les ravages qu'une telle arme pouvait engendrer, mais Susannah Dean n'avait pas très envie de le découvrir par elle-même.

Elle nota aussi la présence d'une infirmière à tête de ragondin gris. L'œil rouge et pulsatile au milieu de son front fit penser à Susannah que la plupart des autres *folken* ignobles portaient des masques humains, sans doute pour ne pas effrayer leur gibier, en se baladant dans les rues de New York. Peut-être n'avaient-ils pas tous l'air de rats, en dessous, mais elle aurait juré qu'aucun d'entre eux n'avait le physique de Cary Grant. L'infirmière à tête de rongeur était la seule dans la pièce à ne pas porter d'arme – du moins, à ce que pouvait en voir Susannah.

Onze en tout. Onze, dans cette vaste infirmerie quasi déserte qui ne se situait pas dans les entrailles de Manhattan,

⁴ Le Révérend et franc-maçon Norman Vincent Peale est l'auteur de livres intitulés entre autres *La Puissance de la Pensée Positive*, *Quand on veut on peut*, ou *L'enthousiasme fait la différence*. (N.d.T.)

contrairement à ce qu'on essayait de lui faire croire. Et si elle voulait leur régler leur compte, il lui faudrait passer à l'action pendant qu'ils s'occuperaient du bébé de Mia – de son précieux *p'tit gars*.

— Docteur, il arrive ! s'exclama l'infirmière, transportée d'excitation.

Et il arrivait, en effet. Susannah dut s'arrêter de compter, sous la violence de la douleur qui la terrassa. Qui les terrassa toutes deux. Les enterrant vivantes. Elles hurlèrent en tandem. Scowther ordonnait à Mia de *pousser*, de *pousser MAINTENANT !*

Susannah ferma les yeux et se mit à pousser de concert, car c'était aussi son bébé... ou ça l'avait été. Et lorsqu'elle sentit la douleur s'échapper d'elle comme un tourbillon d'eau filant dans un égout noir, elle ressentit un chagrin tel qu'elle n'en avait jamais connu. Car c'était en Mia que le bébé s'enfuyait. Les dernières lignes du message vivant que le corps de Susannah avait été conçu pour transmettre. C'était la fin. Quoi qu'il pût arriver ensuite, c'était la fin de cette aventure-là, et Susannah lâcha un cri de soulagement et de regret mêlés. Un cri qui était en soi comme un chant.

Et alors, avant que ne commence l'horreur – cette chose tellement terrible qu'elle s'en rappellerait chaque détail comme si un projecteur était braqué dessus, et ce, jusqu'à son entrée dans la clairière au bout du sentier –, elle sentit l'emprise d'une petite main bouillante autour de son poignet. Susannah tourna la tête, balançant ce faisant le poids malfaisant du casque. Elle entendait ses propres halètements. Ses yeux se plantèrent dans ceux de Mia. Mia entrouvrit les lèvres et prononça une seule parole. Susannah l'entendit résonner au-dessus des rugissements de Scowther (il était penché et scrutait l'entrejambe de Mia, brandissant les forceps à hauteur de son front). Pourtant elle l'entendit bel et bien, et comprit que Mia tentait de tenir sa promesse.

Je te libérerai, si j'en ai l'occasion, lui avait dit sa ravisseuse, et ce mot que Susannah entendait à présent en esprit et déchiffrait sur les lèvres de la femme en plein travail était *voll*.

Susannah, tu m'entends ?

Je t'entends très bien, répondit Susannah.

Et tu comprends notre marché ?

*Si fait. Je t'aide à t'échapper avec ton p'tit gars, si je le peux.
Et toi...*

Tue-nous, si tu n'y parviens pas ! acheva la voix de Mia, avec férocity.

Jamais elle n'avait crié si fort. C'était en partie dû au câble qui les reliait l'une à l'autre, en déduisit Susannah.

Dis-le, Susannah, fille de Dan !

Je vous tuerai tous les deux, si tu...

Elle s'interrompt. Mia semblait satisfaite, ce qui était une bonne chose, car Susannah n'aurait pu poursuivre, si leurs deux vies en dépendaient. Son regard s'était posé sur l'immense plafond de cette pièce gigantesque, au-dessus des rangées de lits. Et là elle aperçut Eddie et Roland. Ils étaient flous et flottants, apparaissant et disparaissant au plafond, la dévisageant comme des poissons fantômes.

Une autre douleur la frappa, moins fort, cette fois-ci. Elle sentait ses cuisses se durcir, pousser, mais tout ça lui semblait très loin. Sans importance. Ce qui comptait, c'était de savoir si ce qu'elle voyait était bien réel. Était-il possible que son esprit à bout de forces, tentant de s'échapper par tous les moyens, ait pu créer une hallucination pour la soulager ?

Elle le croyait presque. Elle l'aurait sans doute cru, s'ils n'avaient pas été tous les deux nus comme des vers, et entourés d'un ramassis de vieilleries : un bloc-notes, une cacahuète, des cendres, un penny. Et un tapis de sol, Bon Dieu ! Un tapis de sol de voiture, avec la marque Ford imprimée dessus.

— Docteur, j'aperçois la t...

Un râle indigné accueillit l'intrusion de Scowther qui, en parfait gentilhomme, bouscula sans ménagement l'Infirmière Tête-de-Rat pour se rapprocher du giron de Mia. Peut-être avec l'intention d'extirper le p'tit gars avec les dents, qui sait. La chose-faucon, Jey ou Gee, discutait avec Haber dans un dialecte bourdonnant et surexcité.

Ils sont vraiment là, se dit Susannah. Ce tapis de sol en est la preuve.

Elle aurait été incapable de dire *en quoi* le tapis de sol constituait une preuve de quoi que ce soit, mais elle le savait. Et

elle murmura le mot que Mia lui avait donné : *voll*. C'était un mot de passe. Il ouvrirait au moins une porte, peut-être un grand nombre de portes. Il ne traversa pas l'esprit de Susannah de mettre en doute la parole de Mia. Elles étaient liées, pas seulement par le câble et ces casques qui les maintenaient attachées ensemble, mais par l'acte bien plus primitif (et ô combien plus puissant) de donner la vie. Non, Mia n'avait pas menti.

— *Tu vas pousser, espèce de sale garce, bons dieux !* rugit Scowther, et Roland et Eddie disparurent tout à coup pour de bon, comme balayés par la force du souffle de cet homme.

Susannah se tourna sur le côté, sentant ses cheveux collés à son crâne par paquets, consciente de la sueur que déversait son corps, par litres entiers. Elle se hissa un peu plus près de Mia ; un peu plus près de Scowther ; un peu plus près de la crosse hachurée de l'arme automatique de Scowther.

— Reste tranquille, frangine, écoute-moi, je te prie, fit l'un des ignobles en lui touchant le bras.

Il avait la main froide et flasque, recouverte de gros anneaux graisseux. Sous la caresse, elle sentit sa peau rétrécir.

— Ce sera fini dans une minute, et alors tous les mondes changeront. Quand ce petit-là rejoindra les Briseurs à Tonnefoudre –

— La ferme, Straw ! aboya Haber, en repoussant en arrière la créature qui tentait de consoler Susannah.

Puis il se concentra de nouveau sur l'accouchement.

Mia arquait le dos en gémissant. L'infirmière à tête de rat posa les mains sur les hanches de la jeune femme et les repoussa doucement vers le lit.

— Que nenni, que nenni, pousse avec le ventre.

— *Bouffe ta merde, espèce de salope !* hurla Mia.

Susannah ne ressentit qu'une faible réplique de sa contraction, une vague douleur, puis plus rien. Le lien entre elles s'amenuisait.

Réunissant tout son pouvoir de concentration, Susannah s'écria au cœur de son propre esprit :

— *Hé ! Hé, madame Positronics ! Toujours là ?*

— La connexion... est coupée, répondit l'aimable voix de

femme.

Comme la première fois, elle parlait au centre de la tête de Susannah, mais cette fois-ci elle lui parut affaiblie, pas plus dangereuse qu'une voix à la radio, qu'on entend brouillée à cause des interférences atmosphériques.

— Je répète : la connexion... est coupée. Nous espérons que vous garderez un bon souvenir de North Central Positronics et que vous vous adresserez à nous pour toutes vos opérations cérébrales. Sans oublier Sombra Corporation ! Leader de la communication d'esprit à esprit, depuis des millénaires !

Un biiiiip à faire grincer les dents stria le cerveau de Susannah, puis le lien disparut complètement. Pas seulement la voix de d'hôtesse de l'air exaspérante, mais aussi *tout le reste*. Elle avait l'impression qu'on venait de lui retirer un corset très serré et douloureux.

Mia poussa un nouveau hurlement, et Susannah émit un cri bien à elle. En partie parce qu'elle refusait que Sayre et ses sbires sachent que la connexion entre Mia et elle s'était brisée ; mais aussi par pur chagrin. Elle avait perdu une femme qui était devenue, en quelque sorte, une vraie sœur.

— *Susannah ! Suze, est-ce que tu es là ?*

Elle sursauta et se redressa sur un coude en entendant cette nouvelle voix, oubliant complètement la femme à ses côtés, l'espace d'une seconde. Mais... c'était –

— *Jake ? C'est toi, trésor ? C'est toi, pas vrai ? Tu m'entends ?*

— *OUI ! s'exclama-t-il. Enfin ! Bon Dieu, à qui tu parlais ? Continue à hurler, que je puisse venir dans ton esp...*

La voix se tut, mais elle eut le temps d'entendre la pétarade d'une fusillade, en arrière-plan. Jake, tirant sur quelqu'un ? Elle se dit que non. Elle pensait plutôt que c'était *sur lui* qu'on tirait.

— Maintenant ! brailla Scowther. *Maintenant*, Mia ! Pousse ! C'est maintenant ou jamais ! Donne tout ce que tu as ! *POUSSE !*

Susannah tenta de rouler plus près de l'autre femme – *oh, je suis inquiète, j'ai besoin de réconfort, regardez comme je suis inquiète, tout ce que je veux, c'est un peu de réconfort pour calmer mon inquiétude, c'est tout* – mais le type du nom de Straw la tira en arrière. Le câble en métal segmenté se balançait et s'étira entre eux.

— Garde tes distances, espèce de garce, fit Straw.

Et pour la première fois, Susannah entrevit la possibilité de ne pas réussir à s'emparer de l'arme de Scowther. Ou d'aucune autre arme, d'ailleurs.

Mia hurla de plus belle, implorant un dieu étrange, dans une langue étrange. Lorsqu'elle essaya de soulever sa taille de la table d'opération, l'infirmière – Alia, Susannah croyait se rappeler que l'infirmière s'appelait Alia – la força à baisser les hanches et Scowther lâcha un aboiement bref qui semblait exprimer de la satisfaction. Bientôt il reposa les forceps qu'il brandissait.

— Pourquoi faites-vous ça ? demanda Sayre.

Sous les jambes tendues de Mia, les draps étaient détrempés de sang, et le patron avait l'air agité.

— On n'en a plus besoin ! répondit Scowther d'un ton jovial. Elle a été taillée pour faire des bébés, elle pourrait accoucher en pleine rizière, et sans manquer un grain de riz à la cueillette. Et le voilà, comme du papier à musique !

Scowther fit mine d'empoigner l'énorme bassine posée sur le lit voisin, puis se ravisa en semblant comprendre qu'il manquait de temps et engouffra directement ses mains roses et sans gants entre les cuisses de Mia. Cette fois-ci, lorsque Susannah fit un effort pour se rapprocher de Mia, Straw n'intervint pas. Tous autant qu'ils étaient, ignobles et vampires, observaient la scène de la nativité avec une fascination absolue, pour la plupart agglutinés au pied des deux lits qu'on avait réunis en un seul.

Seul Straw se trouvait près de Susannah. Le vampire au sabre de feu venait de se faire rétrograder ; elle décida que Straw serait le premier à trinquer.

— *Encore une fois ! s'époumona Scowther. Pour ton bébé !*

Tout comme les ignobles et les vampires, Mia avait oublié Susannah. Ses yeux blessés et submergés de douleur étaient fixés sur Sayre.

— Est-ce que je pourrai l'avoir, monsieur ? Je vous en prie, dites que je pourrai l'avoir, même pour un tout petit moment !

Sayre lui prit la main. Le masque qui lui recouvrait le visage sourit.

— Oui, ma chérie. Le p'tit gars est à toi pour des années et des années. Pousse seulement une dernière fois.

Mia, ne crois pas un mot de ses mensonges ! hurla Susannah, mais son cri se perdit. C'était peut-être aussi bien. Il valait mieux qu'on l'oublie complètement, pour l'instant.

Elle concentra ses pensées dans une nouvelle direction.

— *Jake ! Jake, où es-tu ?*

Pas de réponse. Pas bon signe. Plaise à Dieu qu'il fût toujours en vie.

Peut-être qu'il est juste occupé. À s'enfuir... à se cacher... à se battre. Le silence ne signifie pas forcément que...

Mia émit ce qui ressemblait à un chapelet d'obscénités, tout en poussant. Les lèvres de son vagin déjà distendu s'ouvrirent plus large. Un flot de sang soudain s'échappa d'elle, élargissant l'auréole en forme de delta qui souillait à présent les draps. Et tout à coup, sur fond d'océan écarlate, Susannah vit apparaître une couronne noire et blanche. Le blanc, c'était la peau. Et le noir, la chevelure.

La tache noire et blanche parut se rétracter et Susannah crut un instant que le bébé essayait de faire machine arrière, pas prêt à affronter le monde, mais Mia était au bout de sa patience. Elle poussa avec une puissance considérable, ses poings serrés et tremblants devant ses yeux plissés, et découvrant les dents. Une veine pulsait dangereusement au milieu de son front. Une autre apparut le long de son cou.

— *HIIIIII-YAAAAAAAH !* hurla-t-elle. *COMMALA, ESPÈCE DE PETIT BÂTARD ! VIENS COMME-À-COMMALA !*

— Dan-tete, murmura Jey, la chose-faucon.

Et les autres reprirent l'incantation en chœur, dans un chuchotement plein de déférence : *Dan-tete... dan-tete... commala dan-tete*. La venue du petit dieu.

Cette fois-ci, la tête du bébé sembla se précipiter dehors. Susannah vit ses mains repliées sur sa poitrine ensanglantée, avec ses minuscules poings tremblants de vie. Elle vit des yeux bleus, grands ouverts, et fut frappée par leur maturité, et leur ressemblance avec ceux de Roland. Elle vit des cils noirs de jais. De minuscules gouttelettes de sang les ornaient, comme une parure natale barbare. Susannah vit – et elle sut qu'elle ne l'oublierait jamais – la lèvre inférieure du bébé riper une seconde sur la lèvre de la vulve de sa mère. La bouche du bébé s'entrouvrit, révélant une rangée de petites dents parfaitement alignées, sur la mâchoire inférieure. C'étaient bien des dents – pas des crocs, mais de petites dents parfaites –, pourtant les voir dans la bouche d'un nouveau-né donna la chair de poule à Susannah. De même que la vision du pénis de l'enfant, totalement disproportionné et en pleine érection. Susannah évalua qu'il était plus long que son petit doigt à elle.

Dans un rugissement de douleur et de triomphe, Mia se dressa sur les coudes, les yeux saillants et baignés de larmes. Elle tendit les bras et saisit la main de Sayre avec une poigne de fer, au moment où Scowther s'emparait adroitement du bébé. Sayre poussa un glapissement et tenta de se dégager, mais autant essayer de se débarrasser de... eh bien, d'un shérif adjoint d'Oxford, dans le Mississippi. La petite incantation s'était tue, et il y eut un instant de silence éberlué. Grâce à son ouïe surentraînée, Susannah entendit clairement les os du poignet de Sayre s'écrabouiller.

— *EST-CE QU'IL EST VIVANT ?* hurla Mia à la face de Sayre affolé. *DIS-LE-MOI, ESPÈCE DE FILS DE PUTE VÉROLÉ, DIS-MOI SI MON P'TIT GARS EST VIVANT !*

Scowther souleva le p'tit gars à hauteur de son visage, de sorte qu'ils se retrouvèrent tous deux face à face. Les yeux marron du médecin rencontrèrent le regard bleu acier du bébé. Et tandis que le p'tit gars restait là, suspendu entre les mains de Scowther, son pénis tendu d'un air de défi, Susannah vit

distinctement la marque écarlate, sur le talon gauche de l'enfant. Comme si ce pied avait été trempé dans le sang, juste avant que le corps du bébé quitte la matrice de Mia.

Plutôt que de lui tapoter les fesses, Scowther souffla par petits coups directement dans les yeux du p'tit gars. Le bébé de Mia cligna des paupières en une mimique comique (et indéniablement humaine) de surprise. Il inspira à son tour, retint son souffle une seconde, puis laissa l'air s'échapper. Il avait beau être le Roi des Rois, ou le pourfendeur de tous les mondes, il entrait dans l'existence comme l'avaient fait tant d'autres avant lui, dans un braillement d'indignation. Mia fondit en larmes de reconnaissance, en entendant ce cri. Les créatures démoniaques réunies autour de la nouvelle mère étaient peut-être les esclaves du Roi Cramoisi, mais cela ne les rendait pas pour autant insensibles au spectacle auquel elles venaient d'assister. Il y eut un tonnerre de rires et d'applaudissements. Susannah constata avec dégoût qu'elle se joignait instinctivement à eux. Le bébé balaya les alentours du regard, avec une expression ébahie.

Sanglotante, les larmes lui ravinant les joues et la morve lui coulant du nez, Mia tendit les bras.

— Donnez-le-moi ! pleurnicha-t-elle.

Ainsi pleurnichait Mia, fille de personne et mère d'un seul.

— Laissez-moi le tenir ! Je vous en supplie, laissez-moi tenir mon fils ! Donnez-moi mon p'tit gars ! Donnez-moi mon précieux !

Et au son de la voix de sa mère, le bébé *tourna la tête*. Susannah aurait cru une telle chose impossible, mais elle aurait cru tout aussi impossible de voir naître un enfant totalement éveillé, avec une bouche pleine de dents et une érection de tous les diables. Pourtant, hormis ces détails, le bébé lui semblait parfaitement normal : grassouillet et bien formé, humain, et donc chéri. Il y avait bien cette marque rouge sur son talon, mais combien d'enfants, par ailleurs complètement normaux, naissaient avec une tache de naissance ou une autre minuscule anomalie ? Son propre père n'était-il pas né avec une main rouge, selon la légende familiale ? Quant à cette marque, on ne la verrait même pas, sauf peut-être à la plage.

Tenant toujours le nouveau-né près de son visage, Scowther jeta un regard à Sayre. Il y eut un instant suspendu, pendant lequel Susannah aurait aisément pu s'emparer de l'automatique de Scowther. L'idée ne lui traversa même pas l'esprit. Elle avait oublié le cri télépathique de Jake ; elle avait oublié aussi facilement la visite étrange de son mari et de Roland. Elle était aussi fascinée que Jey, Straw, Haber et toute la clique, fascinée en cet instant précis par l'arrivée d'un enfant dans ce monde éreinté.

Sayre hocha la tête de manière quasi imperceptible, et Scowther déposa bébé Mordred, qui gémissait toujours (et qui regardait toujours par-dessus son épaule, vraisemblablement en direction de sa mère) dans les bras impatients de Mia.

Mia le tourna et le retourna pour pouvoir le contempler, et le cœur de Susannah se glaça de désarroi et d'horreur. Car Mia était devenue folle. C'était là, dans ses yeux, criant d'évidence. C'était dans la façon qu'avait sa bouche de se tordre et de sourire en même temps, tandis que de la bave rosie et épaissie par le sang de sa langue qu'elle avait mordue lui dégoulinait sur le menton. Et surtout, c'était dans son rire triomphal. Peut-être reviendrait-elle à la lucidité dans les jours à venir, mais –

C'te ga'ce va jamais 'ev'ni', intervint Detta sans aucune compassion. *L'est allée t'op loin, pis l'a fallu qu'elle s'en déba'asse, c'est t'op pou'elle. Elle a pété un câble, tu l'sais aussi bien qu'moi !*

— Oh, quelle beauté ! ronronna Mia. Oh, vois tes yeux bleus, ta peau aussi blanche que le ciel avant les premières neiges de la Pleine Terre ! Vois tes tétons, ces petites baies parfaites, vois ta bite et tes couilles, aussi lisses et douces que de la peau de pêche !

Elle jeta un regard autour d'elle, d'abord vers Susannah – la dévisageant sans la reconnaître le moins du monde, à l'évidence – puis vers le reste de l'assemblée.

— *Regardez un peu mon p'tit gars, bande de misérables, bande de gonicks, mon précieux, mon bébé, mon garçon !* leur hurla-t-elle, leur cracha-t-elle au visage comme un ordre, riant avec ses yeux déments et pleurant avec sa bouche tordue. *Voyez pour quoi j'ai renoncé à l'éternité ! Voyez mon Mordred, voyez-*

le bien, car jamais plus vous n'en verrez de tels que lui !

En haletant violemment, elle couvrit de baisers le visage sanguinolent et effaré du bébé, se souillant la bouche au point de ressembler à une ivrogne qui aurait essayé de se mettre du rouge à lèvres. Elle riait en embrassant le pli rebondi dans le cou de son enfant, ses tétons, son nombril, le petit bout saillant de son pénis, et – le brandissant de plus en plus haut dans ses bras tremblants, cet enfant qu'elle voulait appeler Mordred et qui la fixait avec ce regard comique et ahuri – elle embrassa ses genoux et chacun de ses pieds minuscules. Et ce fut le premier bruit de succion que Susannah devait entendre dans cette pièce : non pas celui du bébé tétant sa mère, mais celui de la bouche de Mia embrassant les deux petits pieds parfaits.

3

Cet enfant-là est la malédiction de mon dinh, pensa froidement Susannah. Si je ne peux rien faire d'autre, je pourrais au moins m'emparer de l'arme de Scowther et l'abattre. Ce serait l'affaire de deux secondes.

Avec sa rapidité – sa troublante rapidité de pistolero – c'était tout à fait possible. Mais elle se retrouva incapable du moindre mouvement. Elle avait anticipé de nombreuses fins à cette scène, mais certes pas la folie soudaine de Mia, jamais cette fin-là, qui l'avait prise totalement au dépourvu. Susannah se dit soudain qu'elle avait sans doute de la chance que la connexion Positronics se soit interrompue à temps. Dans le cas contraire, elle aurait peut-être fini aussi décervelée que Mia.

Et cette connexion pourrait bien se rétablir, ma fille – tu ne crois pas que tu ferais mieux de passer à l'action, tant que tu en as les moyens ?

Mais le problème, c'était justement qu'elle n'en avait pas les moyens. Elle était paralysée par l'émerveillement, totalement

esclave.

— Arrête ! aboya Sayre à son intention. Ton travail ne consiste pas à le lécher des pieds à la tête, mais à le nourrir ! Si tu veux le garder, tu ferais bien de te dépêcher ! Donne-lui le sein ! Ou bien dois-je faire appeler une nourrice ? Elles sont légion, prêtes à donner leur vie pour un tel honneur !

— Jamais... de... la... *VIE !* hurla Mia en riant à gorge déployée, mais elle porta l'enfant à son sein et d'une main impatiente, écarta le col de la chemise de nuit blanche toute simple qu'on lui avait mise, dénudant son sein droit. Susannah vit clairement pourquoi les hommes étaient envoûtés par elle. Même en cet instant, son sein dessinait un globe d'ivoire parfait, couronné d'une pointe de corail, qui semblait plus fait pour une main et un désir d'homme que pour nourrir un bébé. Mia hissa le p'tit gars jusqu'au téton. Pendant une seconde, il tâtonna avec ce même air comique que quand il la fixait sans comprendre, le visage heurtant le téton, puis s'écartant d'elle comme s'il rebondissait sur la chair. Puis il s'approcha de nouveau, et sa petite bouche rose se referma sur le petit bouton rose et durci du sein de Mia, et il commença à téter.

Mia se mit à caresser la tête de son p'tit gars, lissant les boucles brunes emmêlées et trempées de sang, riant toujours aux éclats. Mais aux oreilles de Susannah, ce rire ressemblait à un long hurlement hoquetant.

Un bruit de ferraille au niveau du sol annonça un robot à l'approche. Il ressemblait assez à Andy, le Robot Messenger – même taille, environ deux mètres, même allure dégingandée, mêmes yeux bleus électriques, même corps articulé et étincelant. Il portait contre lui une grande boîte en verre remplie de lumière verte.

— Qu'est-ce que c'est que ce putain de truc ? aboya Sayre, visiblement hors de lui et plein de suspicion.

— Une couveuse, répondit Scowther. J'ai pensé qu'il vaudrait mieux prendre trop de précautions que pas assez.

Lorsqu'il se retourna vers Sayre, son holster à hauteur d'aisselle pivota vers Susannah. L'opportunité était encore plus belle, la meilleure qu'elle ait eue jusqu'ici et elle le savait, mais avant qu'elle ait pu s'emparer de l'arme, le p'tit gars de Mia se

transforma.

4

Susannah vit de la lumière rouge glisser sur la peau lisse du nourrisson, depuis le sommet de son crâne jusqu'à son talon gauche taché. Pas une rougeur, mais un *rougeoiement*, qui éclairait l'enfant de l'extérieur : Susannah l'aurait juré. Et soudain, alors que le bébé reposait sur le ventre dégonflé de Mia, les lèvres refermées sur son téton, au flash rouge succéda une noirceur, qui monta en s'accroissant, transformant le petit être en gnome sombre, comme le négatif de l'enfant rose qui s'était échappé du giron de Mia. Au même moment, son corps se ratatina, ses jambes remontèrent pour venir se fondre dans son ventre, sa tête glissa de côté – entraînant le sein de Mia avec elle – et s'agglutina sur son cou, qui se mit à gonfler comme le goitre d'un crapaud. Ses yeux bleus virèrent au noir goudron, puis repassèrent au bleu.

Susannah essaya de crier, mais n'y parvint pas.

Des tumeurs apparurent sur les flancs noirs de la chose, puis en éclatant libérèrent des pattes. La marque rouge du talon était toujours visible, mais s'était muée en une tache hideuse, comme le sceau écarlate sur le ventre d'une tarentule noire. Car c'était bien ce qu'était devenu l'enfant : une araignée. Pourtant tout de lui n'avait pas disparu. Une excroissance blanche saillait sur le dos de l'animal. Et Susannah y vit une tête minuscule et déformée, ornée de deux étincelles bleues en guise d'yeux.

— Qu'est-ce que – s'exclama Mia en se hissant de nouveau sur un coude.

Du sang s'était mis à couler de sa poitrine. Le bébé le buvait comme du lait, n'en perdant pas une goutte. Aux côtés de Mia, Sayre se tenait aussi immobile qu'une statue, bouche bée, les yeux saillant de leurs orbites. Quoi qu'il ait attendu de cette

naissance – quoi qu'on lui ait raconté –, rien ne l'avait visiblement préparé au spectacle qu'il avait sous les yeux. La partie Detta de Susannah prit un plaisir puéril et vicieux à contempler l'expression de cet homme en état de choc. On aurait dit le comique Jack Benny dans un grand jour.

Pendant une seconde, seule Mia parut se rendre compte de ce qui s'était produit, car son visage s'allongea avec une expression d'horreur indescriptible – et peut-être aussi, de douleur. Puis son sourire revint, ce sourire angélique de madone. Elle tendit la main et caressa le monstre changeant suspendu à sa mamelle, l'araignée noire avec sa tête humaine microscopique et la tache rouge sur son ventre couvert de poils drus.

— *N'est-il pas beau ? s'écria-t-elle. Mon fils n'est-il pas magnifique, aussi doux que le soleil d'été ?*

Ce furent ses dernières paroles.

5

Son visage ne se figea pas vraiment – il *s'immobilisa*. Ses joues, son front et sa gorge, tout échauffés par l'effort de l'accouchement quelques minutes plus tôt, pâlirent brutalement et prirent cette teinte cireuse des pétales d'orchidée. Ses yeux brillants se glacèrent dans leurs orbites. Et soudain, Susannah eut l'impression de regarder non pas une *femme* allongée sur un lit, mais le *dessin* d'une femme. Un dessin d'une habileté extraordinaire, mais fait de papier et de fusain, ainsi que de quelques touches pâles d'aquarelle.

Susannah se remémora comment elle était retournée à l'hôtel Hyatt Plaza-Park, après sa première visite au Château Discordia, et comment elle était arrivée ici, à Fedic, après sa dernière palabre avec Mia, à l'abri du merlon. Comment le ciel, le château et la pierre même du merlon s'étaient déchirés. Et

alors, comme si la force de sa pensée l'avait provoqué, c'est le visage de Mia qui se déchira, de la racine des cheveux jusqu'au menton. Ses yeux fixes basculèrent de part et d'autre de la déchirure. Ses lèvres s'ouvrirent en deux sourires jumeaux et déments. Et ce n'est pas du sang qui jaillit de la fissure grandissante qui la défigurait, mais une poudre blanche à l'odeur rance. Il revint à Susannah des fragments incertains de T.S. Eliot

(des hommes vides des pantins la tête remplie de paille)

et de Lewis Carroll

(car tu n'es rien d'autre qu'un jeu de cartes)

avant que le dan-tete de Mia ne relève sa tête innommable des restes de son premier festin. Sa bouche souillée de sang s'ouvrit et il tenta de se hisser, en s'aidant de ses pattes arrière qui cherchaient prise sur le ventre flasque de sa mère, et se mit à boxer de ses pattes avant, comme à l'intention de Susannah.

Il poussa un cri perçant de triomphe, et s'il avait choisi en cet instant de s'attaquer à l'autre femme qui l'avait nourri en son sein, Susannah Dean serait sans doute morte aux côtés de Mia. Au lieu de quoi la créature retourna sur le sein dégonflé qui lui avait donné sa première tétée, et le déchira. Susannah l'entendit mâchonner joyeusement de la chair humide. Puis il se mit à fouiller dans le trou qu'il avait creusé, et la minuscule tête humaine disparut derrière le nuage de fumée blanche qui s'échappa de la tête de Mia. On entendit un bruit de succion violent et presque mécanique, et Susannah se dit : *Il est en train d'aspirer toute son humidité, tout ce qui reste de liquide. Et regardez-moi ça ! Regardez-le enfler ! Comme une sangsue sur le cou d'un cheval !*

Et c'est alors qu'une voix à l'accent anglais ridicule – avec cette intonation snob, aristocratique et désuète – dit :

— Pardonnez-moi, messieurs, mais aurez-vous l'usage de cette couveuse, pour finir ? Car la situation me paraît avoir quelque peu changé, si je puis me permettre.

C'est ce qui extirpa Susannah de sa paralysie. Elle se redressa vivement sur une main, et de l'autre s'empara du pistolet automatique de Scowther. Elle tira d'un coup sec, mais l'arme était fixée par la crosse et ne voulait pas céder. De l'index

elle dénicha le petit loquet de sécurité et le poussa. Elle fit pivoter le pistolet, encore dans son holster, et le pointa contre la cage thoracique de Scowther.

— Qu'est-ce que c' — commença-t-il, mais du majeur elle pressa la détente, tout en tirant de toutes ses forces sur l'étui.

Les lanières qui ficelaient Scowther tinrent bon, mais la plus fine, qui retenait le holster, lâcha d'un seul coup et tandis que Scowther basculait sur le côté, baissant les yeux vers le trou noir et fumant qui était apparu dans sa blouse blanche, Susannah prit pleine possession de son arme. Elle abattit Straw et le vampire qui se tenait près de lui, celui au sabre électrique. Pendant une seconde, le vampire resta là, à contempler le dieu-araignée qui avait tellement ressemblé à un bébé, puis son aura s'éteignit comme une chandelle qu'on souffle. La chair de la chose disparut instantanément. Il ne resta plus qu'une chemise vide dans un jean vide. Puis les vêtements s'effondrèrent par terre.

— *Tuez-la !* se mit à hurler Sayre, s'emparant de son propre revolver. *Tuez-moi cette chienne !*

Susannah roula sur le côté, s'éloignant de l'araignée gigantesque accroupie sur le cadavre de sa mère en train de se désincarner rapidement, tentant d'arracher son casque au moment où elle basculait du lit. Pendant une seconde d'une douleur insupportable, elle crut que l'engin ne voudrait pas se détacher, puis elle heurta le sol, enfin libérée. Le casque pendait sur le côté du lit, et Susannah aperçut une couronne de ses cheveux collés sur le rebord métallique. La chose-araignée, momentanément délogée de son perchoir quand le corps de sa mère sursauta, poussa un vagissement de colère.

Susannah roula sous le lit pour éviter une rafale qui piquait sur elle. Elle entendit un grand *SPROINK* lorsqu'une des balles heurta un des ressorts. Elle aperçut les pieds et les mollets poilus de l'infirmière à tête de rat et lui logea une balle dans le genou. L'infirmière lâcha un cri, se retourna et s'éloigna d'une démarche boitillante, en poussant des couinements perçants.

Sayre se pencha en avant, visant le lit double, juste au-delà du corps évidé de Mia. Trois trous noirs et fumants apparaissaient déjà dans le tapis au sol. Avant qu'il ait pu en

percer un quatrième, l'une des pattes de l'araignée lui caressa la joue, déchirant le masque qu'il portait, dévoilant en dessous sa peau poilue. Sayre recula vivement en poussant un cri. L'araignée se rua sur lui avec un vagissement terrible. La chose blanche perchée sur son dos – une nodosité à tête humaine – fixait Sayre, comme pour le prévenir qu'il ferait bien de rester à distance de sa proie. Puis la tête se tourna vers la femme, qui ne ressemblait plus du tout à une femme. On aurait plutôt dit les restes d'une momie antédiluvienne, dont ne subsistaient que des lambeaux de tissu et de la poudre d'os.

— Je dois dire que tout cela est quelque peu déconcertant, fit remarquer le robot portant la couveuse. Dois-je me retirer ? Peut-être devrais-je revenir quand la situation se sera éclaircie ?

Susannah roula dans l'autre sens, sortant de sous le lit. Elle remarqua que deux des ignobles avaient pris leurs jambes à leur cou. Jey, l'homme-faucon, ne parvenait visiblement pas à se décider. Rester ou partir ? Susannah trancha pour lui, lui collant une balle en pleine tête. Du sang et des plumes marron et lustrées volèrent.

Susannah se releva comme elle put, s'agrippant au bord du lit pour reprendre son équilibre, tendant l'arme de Scowther devant elle. Elle en avait eu quatre. L'infirmière à tête de rat et un des autres s'étaient enfuis. Sayre avait lâché son arme et tentait de se cacher derrière le robot à la couveuse.

Susannah abattit les deux vampires restants, ainsi que l'ignoble à tête de bouledogue. Ce dernier – Haber – n'avait pas oublié Susannah ; il attendait son heure, afin de pouvoir tirer à vue. Elle l'atteignit en premier et le regarda s'écrouler en arrière avec une profonde satisfaction. Pour elle, Haber était le plus dangereux de tous.

— Madame, je me demandais si vous pouviez me renseigner – commença le robot.

Susannah tira deux balles dans sa tête d'acier rutilant, éteignant les yeux bleus électriques. C'était là un tour que lui avait enseigné Eddie. Une sirène monstrueuse se déclencha immédiatement. Susannah eut l'impression que, si elle l'écoutait pendant trop longtemps, elle finirait sourde.

— *JE SUIS AVEUGLE, BLESSÉ PAR BALLE !* s'époumona le robot,

toujours sur ce ton grotesque à la que-diriez-vous-d'une-bonne-tasse-de-thé-très-chère. *VISION ZÉRO, JE DEMANDE DE L'AIDE, CODE 7, AU SECOURS, VOUS DIS-JE !*

Sayre se recula de la carcasse de métal, les mains en l'air. À cause des hurlements de la sirène et des jérémiades du robot, Susannah ne put entendre ce que lui criait ce salaud, mais elle lut sur ses lèvres : *Je me rends, voulez-vous bien me croire ?*

L'idée la fit sourire, sans même qu'elle en eût conscience. Sans une pointe d'humour ou un soupçon de pitié. Et ce sourire n'avait qu'une seule signification : elle voulait le voir lui lécher les moignons, comme lui avait forcé Mia à lui lécher les bottes. Mais elle n'avait pas de temps à perdre. Au rictus de Susannah, il comprit qu'il était condamné et fit mine de s'enfuir. Susannah lui tira deux balles dans la tête – une pour Mia, l'autre pour le Père Callahan. Le crâne de Sayre explosa dans une orgie de sang et de cervelle. Il s'agrippa au mur, en arracha une étagère chargée d'ustensiles et de matériel, puis tomba raide mort.

Susannah visait à présent le dieu-araignée. La minuscule tête humaine posée sur son dos noir et hirsute se tourna vers elle. Les yeux bleus, dérangeants, si semblables à ceux de Roland, se plantèrent dans ceux de la jeune femme.

— *Non, tu ne peux pas ! Tu ne dois pas ! Car je suis le seul héritier du Roi !*

— *Ah non, je ne peux pas ?* lui lança-t-elle en levant son arme. *Oh, trésor, si tu savais à quel point tu... te... PLANTES !*

Mais avant qu'elle ait pu appuyer sur la détente, un coup de feu éclata derrière elle. Une balle lui érafla le cou, creusant un sillon brûlant. Susannah réagit instantanément, pivotant et se jetant à terre. L'un des ignobles qui s'étaient enfuis avait eu des remords et fait machine arrière. Susannah lui mit deux balles dans la poitrine, ce qui lui fit mortellement regretter ce dernier excès de zèle.

Elle se retourna, cherchant encore la bagarre – oui, c'était bien ça qu'elle voulait, c'était pour ça qu'elle était faite, et elle serait éternellement reconnaissante envers Roland de le lui avoir révélé –, mais tous étaient morts ou déjà loin. L'araignée s'empressa de sauter de son lit sur ses multiples pattes, abandonnant le cadavre desséché de sa mère. Elle tourna

brièvement sa tête de bébé immaculé vers Susannah.

— *Tu ferais bien de me laisser passer, Noiraude, ou bien –*

Elle fit feu sur la chose mais, ce faisant, elle trébucha sur la main tendue du cadavre de l'homme-faucon. La balle qui aurait dû tuer cette abomination partit de travers, et alla se planter dans une de ses huit pattes poilues. Un liquide jaune et rougeâtre, tenant plus du pus que du sang, s'écoula de la jointure de la patte. La créature poussa un hurlement de douleur et de surprise mêlées. Malgré le vacarme assourdissant de la sirène et du robot, Susannah perçut très distinctement ce cri à l'intérieur de son crâne.

— *Tu me le paieras ! Mon père et moi, nous te le ferons payer ! Tu nous supplieras à genoux de t'achever, tu nous imploreras !*

— *Tu n'en auras pas l'occasion, trésor*, répliqua Susannah en essayant d'y mettre toute la confiance qu'elle put, ne voulant pas laisser la bête soupçonner ce qu'elle redoutait : que l'automatique de Scowther était à sec. Elle visa avec une détermination inutile et l'araignée s'enfuit précipitamment, se jetant tout d'abord derrière le robot qui braillait, puis s'engouffrant dans une porte sombre.

Très bien. Pas génial, pas la solution idéale, mais au moins elle était toujours en vie, et c'était déjà du pur bonheur.

Et le fait que toute la fine équipe de Sayre soit éliminée ou en cavale ? Pas mal, ça aussi.

Susannah balança l'arme de Scowther et en choisit une autre, un Walther PPK, cette fois-ci. Elle l'extirpa du croc de débardeur de Straw, puis lui fit les poches, y dénichant une demi-douzaine de chargeurs supplémentaires. Elle songea une seconde à ajouter le sabre électrique du vampire à son arsenal, puis décida de le laisser là où il était. Mieux valait se servir des outils qu'elle maîtrisait.

Elle tenta d'entrer en contact avec Jake, mais elle ne s'entendait plus penser, aussi se tourna-t-elle vers le robot.

— *Hé, mon vieux ! Fais-moi taire cette foutue sirène, qu'est-ce que tu en dis ?*

Elle ne savait absolument pas si elle obtiendrait le moindre résultat, mais le fait est que ça fonctionna. Le silence qui suivit

fut immédiat et délicieux, il avait la texture sensuelle de la soie moirée. Le silence pourrait lui être utile. Si elle devait essuyer une contre-attaque, au moins les entendrait-elle arriver. La vérité, la vérité dans toute son horreur ? Elle *souhaitait* qu'il y ait une contre-attaque, elle *voulait* qu'ils viennent, aussi insensé que ça pût paraître. Elle avait une arme et le sang chaud. C'était tout ce qui comptait.

(Jake ! Jake, tu m'entends, gamin ? Si tu m'entends, réponds à ta grande sœur !)

Rien. Pas même l'écho lointain d'une fusillade. Il était hors d'att...

Puis un mot, un seul – était-ce seulement un mot ?

(wimebawoué)

Plus important encore : était-ce seulement Jake ?

Elle ne pouvait en être certaine, mais elle avait tendance à croire que oui. Et ce mot lui paraissait familier, bizarrement.

Susannah se concentra du mieux qu'elle put, essayant d'appeler plus fort, cette fois-ci, et c'est alors qu'il lui vint une idée étrange, trop puissante même pour être qualifiée d'intuition. Jake essayait de faire le moins de bruit possible. Il se... cachait ? Peut-être s'apprêtait-il à tendre une embuscade ? L'idée paraissait grotesque, mais peut-être qu'il avait un coup de sang, lui aussi. Elle n'en savait rien, mais elle se dit que, ou bien il lui avait envoyé exprès ce mot farfelu

(wimebawoué)

ou bien il lui avait échappé. Quoi qu'il en soit, mieux valait sans doute laisser le gosse vivre un peu sa vie.

— Je dis, je suis aveugle, blessé par balle ! insista le robot.

Il parlait toujours fort, mais l'intonation s'était un peu rapprochée de la normale.

— Je ne vois rien du tout, que diable, et j'ai cette couveuse –

— Lâche l'affaire, fit Susannah.

— Mais –

— J'ai dit *lâche l'affaire*, mon poteau.

— Je vous demande bien pardon, madame, mais mon nom est Nigel le Majordome, et je ne vois vraiment pas –

Pendant cette petite conversation, Susannah s'était rapprochée en rampant – pourquoi négliger les bons vieux

moyens de locomotion, sous prétexte qu'on s'était vu offrir des petites vacances avec des jambes – et put déchiffrer le nom et le numéro de série imprimés sur le ventre du robot d'acier chromé.

— Nigel DNK 45932, lâche-moi cette putain de boîte en verre, grand merci !

Le robot (affublé du label DOMESTIQUE, juste en dessous de son numéro) lâcha l'incubateur et se mit à geindre dès que la boîte explosa à ses pieds métalliques.

Susannah se tracta jusqu'à lui et dut vaincre une pointe d'appréhension pour réussir à saisir la main à trois doigts de fer. Elle dut se rappeler que ce n'était pas là Andy de Calla Bryn Sturgis, et que Nigel ne *pouvait* connaître Andy. Peut-être ce robot-majordome était-il assez sophistiqué pour aspirer à la vengeance – c'était en tout cas clairement le cas d'Andy – mais on ne pouvait aspirer à ce qu'on ne concevait même pas.

En tout cas, elle l'espérait.

— Nigel, soulève-moi.

Les servomoteurs se mirent à vrombir lorsqu'il s'inclina.

— Non, mon chou, il faut que tu avances un peu plus. Il y a des éclats de verre, là où tu es.

— Pardonnez-moi, madame, mais je suis aveugle. Et je crois bien que c'est vous qui m'avez tiré dans les yeux.

Oh. Ce petit détail.

— Eh bien, s'exclama-t-elle en tentant de camoufler sa peur sous une irritation feinte, je ne vois pas comment je pourrais te les réparer si tu ne me soulèves pas, n'est-ce pas ? Maintenant agite-toi un peu, si cela te sied. Le temps file.

Nigel s'avança, écrasant le verre brisé sous ses pieds, et se dirigea vers la voix. Susannah résista au mouvement de recul qui lui vint instinctivement, et constata dès qu'il la saisit que le Robot Domestique avait des manières très douces. Il la souleva dans ses bras.

— Maintenant, emmène-moi jusqu'à la porte.

— Madame, je vous demande pardon, mais il y a *un grand nombre* de portes en Seize. Et plus encore sous le château.

Susannah ne put contenir sa curiosité.

— Combien ?

Il marqua une courte pause.

— Je dirais qu'il en reste cinq cent quatre-vingt-quinze en état de fonctionner.

Elle remarqua instantanément que cinq cent quatre-vingt-quinze pouvait se réduire à dix-neuf. Se réduire à *voll*.

— Ça t'embêterait de me porter jusqu'à celle par laquelle je suis entrée, avant le début de la fusillade ? demanda la jeune femme en désignant l'extrémité de la pièce.

— Non, madame, cela ne me dérangerait pas du tout, mais j'ai le regret de vous apprendre que cela ne vous apportera rien de bon, répondit Nigel de son ton snob. Cette porte, la NEW YORK # 7/FEDIC, est à sens unique.

Nouvelle pause. Des relais se mirent à cliqueter dans le dôme chromé de sa tête.

— En outre, elle a brûlé, après la dernière utilisation. Comme vous le diriez peut-être, elle est allée dans la clairière au bout du sentier.

— Oh, voilà qui est *magnifique* ! s'écria Susannah, en se rendant cependant compte que le rapport de Nigel ne la surprenait pas outre mesure.

Elle se remémora le bourdonnement infernal qu'elle avait entendu juste avant que Sayre la pousse violemment de l'autre côté, elle se rappela s'être dit, même dans son état de détresse, que cette chose était mourante. Et effectivement, elle était morte.

— *Magnifique*, vraiment !

— Je vous sens contrariée, madame.

— Je veux, mon neveu, que je suis contrariée ! C'était déjà assez compliqué que cette foutue porte soit à sens unique ! Et maintenant elle est définitivement fermée !

— Il ne reste que la suppléante, fit Nigel.

— La suppléante ? De quelle suppléante tu parles ?

— Je parle de la NEW YORK #9/FEDIC. Il fut un temps où on comptait plus de trente portes à sens unique New York-Fedic, mais je crois que la #9 est la seule encore valide. Toutes les fonctions de la NEW YORK #7/FEDIC ont dû être reportées sur la #9.

Voll, se dit-elle... pria-t-elle. *Il parle de voll, je crois. Ô mon*

Dieu, j'espère ne pas me tromper.

— Tu veux parler de mots de passe, de ce genre de choses, Nigel ?

— Eh bien, oui, madame.

— Emmène-moi à la porte #9.

— Comme vous voudrez.

Nigel remonta vivement l'allée centrale, au milieu des centaines de lits vides dont les draps blancs et raides scintillaient sous les plafonniers étincelants. L'imaginaire de Susannah se peupla un instant d'enfants hurlants et terrorisés, fraîchement débarqués de Calla Bryn Sturgis, et peut-être aussi des autres Callas. Elle vit non pas une seule infirmière à tête de rat, mais des bataillons entiers d'infirmières, impatientes de planter ces casques dans le crâne des enfants kidnappés et d'entamer la procédure qui... qui quoi ? Qui les anéantissait. Qui aspirait leur intelligence et détraquait leurs hormones de croissance, les détruisant à tout jamais. Susannah se dit qu'au départ la douce voix qu'ils entendaient dans leur tête devait leur remonter le moral, cette voix si accueillante, qui les faisait entrer dans le monde merveilleux de North Central Positronics et du Groupe Sombra. Ils devaient s'arrêter de pleurer, et leurs yeux se remplir d'espoir. Ils se disaient peut-être même que ces infirmières en uniformes blancs étaient gentilles, malgré leurs visages poilus et effrayants et leurs crocs jaunes. Aussi gentilles que la voix de la dame dans leur tête.

Et alors venait le bourdonnement, gagnant rapidement en volume à mesure qu'il progressait vers les confins de leur crâne, et la pièce se remplissait de nouveau de hurlements d'effroi –

— Madame ? Tout va bien ?

— Oui. Pourquoi cette question, Nigel ?

— Je crois que vous avez frissonné.

— Peu importe. Contente-toi de m'emmener jusqu'à la porte vers New York, celle encore en état de marche.

Une fois qu'ils eurent quitté l'infirmerie, Nigel lui fit rapidement descendre un couloir, puis un autre. Ils débouchèrent sur des escalators qui avaient l'air de s'être figés des siècles plus tôt. Au milieu de l'un d'eux, une boule métallique sur pattes fit clignoter ses yeux rougeoyants en direction de Nigel et poussa un « *Hop ! Hop !* ». Nigel répondit « *Hop ! Hop !* » lui aussi, puis glissa à Susannah (sur ce ton de confiance qu'adoptent parfois les nantis quand ils parlent des Populations Défavorisées) :

— C'est un Contremaître Mécano, et il est coincé là depuis plus de huit cents ans – ses circuits ont disjoncté, j'imagine. Pauvre petite chose ! Mais il s'efforce toujours de faire de son mieux.

À deux reprises, Nigel lui demanda si elle pensait qu'on pourrait lui réparer les yeux.

La première fois, Susannah répondit qu'elle n'en savait rien. La seconde – un peu désolée pour lui, qu'elle ne voyait plus comme une machine –, elle lui demanda ce que *lui* il en pensait.

— Ce que je pense, c'est que c'est bientôt la fin du service, pour moi.

Puis il ajouta quelque chose qui donna à Susannah la chair de poule.

— Ô Discordia !

Les frères Diem sont morts, se dit-elle en se remémorant – ou bien n'était-ce qu'un rêve ? Une vision ? Un aperçu de sa Tour à *elle* ? – un détail de son périple avec Mia. Ou était-ce à Oxford, Mississippi ? Ou bien les deux ? *Papa Doc Duvalier est mort. Christa McAuliffe est morte. Stephen King est mort, le célèbre écrivain du Maine a été tué alors qu'il se promenait, Ô Discordia, Ô perdu.*

Mais qui était ce Stephen King ? Et cette Christa McAuliffe, d'ailleurs ?

Ils dépassèrent un des ignobles qui avaient assisté à la mise au monde du monstre de Mia. Il se tenait recroquevillé sur le sol

du couloir comme une crevette humaine, son arme dans une main, et un trou sur la tempe. Susannah supposa qu'il s'était suicidé. Et ça se tenait, en un sens. Parce que les choses avaient mal tourné, pas vrai ? Et si le bébé de Mia ne trouvait pas rapidement le chemin de la maison, Grand Papa Rouge allait entrer dans une rage noire. Peut-être même qu'il piquerait une colère, même si Mordred trouvait son chemin tout seul.

Son *autre* père. Car c'était là un monde de jumeaux et de jeux de miroirs, et Susannah en comprenait à présent plus qu'elle ne le souhaitait, concernant ce qu'elle avait vu. Mordred était un jumeau, lui aussi, une créature à la Docteur Jekyll et Mister Hyde, avec deux facettes. Aussi lui fallait-il se rappeler le visage de deux pères.

Ils croisèrent bon nombre d'autres cadavres. Pour Susannah, tous avaient l'air de s'être suicidés. Elle demanda à Nigel s'il le savait – à l'odeur, ou à d'autres indices – mais il prétendit ne pas pouvoir dire.

— Il en reste combien, d'après toi ? s'enquit-elle bientôt.

Son sang s'était un peu refroidi, avec le temps, et à présent elle se sentait nerveuse.

— Pas beaucoup, madame. Je pense que la plupart ont changé de décor. Très probablement pour rejoindre la Derva.

— La Derva ? Qu'est-ce que c'est ?

Nigel répondit qu'il était terriblement confus, mais que c'était là une information confidentielle, et qu'elle ne pourrait y avoir accès qu'en échange du mot de passe adéquat. Susannah hasarda un *voll*, mais sans succès. Idem avec *dix-neuf* et avec sa dernière tentative, *quatre-vingt-dix-neuf*. Elle devrait se contenter de savoir que la plupart de ses ennemis étaient partis.

Nigel prit à gauche, s'engageant dans un couloir jalonné de portes, des deux côtés. Elle le fit s'arrêter assez longtemps pour en ouvrir une, mais elle ne trouva rien derrière susceptible de l'intéresser. Elle donnait sur un bureau, déserté depuis longtemps, à en juger par l'épaisse couche de poussière qui s'y était accumulée. Sur l'un des murs, une affiche attira son attention. Il s'agissait d'un poster représentant un groupe d'ados lancés dans des déhanchements effrénés, avec la légende suivante, en grosses lettres bleues :

**ÉCOUTEZ-MOI ÇA, LES CHATS
DE GOUTTIÈRE ET LES P'TITES CHATTES
QUI SE DÉHANCHENT ! MOI J'AI FAIT
LA FÊTE AVEC ALAN FREED !
CLEVELAND, OHIO, OCTOBRE 1954**

5

Susannah était presque certaine que l'artiste sur scène était Richard Penniman⁶. Les habitués des clubs folk comme elle affectaient un dédain particulier pour tout ce qui faisait plus de bruit que Phil Ochs, mais la vérité, c'est que Suze avait toujours eu un faible pour Little Richard. Mince alors, Mam'zelle Molly⁷, t'aimais te trémousser, pour sûr. Ça devait lui venir de Detta.

Est-ce qu'à une époque ces gens ont utilisé ces portes pour aller se balader dans les divers où et quand de leur choix ? Se servaient-ils du pouvoir du Rayon pour transformer certains des niveaux de la Tour en attractions touristiques ?

Elle posa la question à Nigel, qui répondit qu'il était bien certain de ne pas en avoir la moindre idée. Il avait toujours l'air de regretter la perte de ses yeux.

Ils finirent par déboucher dans une rotonde qui résonnait, avec des portes distribuées sur toute la circonférence. Au sol, les dalles de marbre étaient disposées en damier noir et blanc ; Susannah se rappelait avoir vu ce motif lors de certains de ses

⁵ Alan Freed (1922-1963) : Animateur de radio américain, passionné de musique noire américaine, ayant beaucoup contribué dans les années cinquante à la diffusion du rhythm'n'blues, qu'il rebaptisa rock'n'roll pour éviter les préjugés racistes. (N.d.T.)

⁶ Richard Penniman (né en 1932) : surnommé « Little Richard », chanteur américain ayant commencé sa carrière dans le blues et le gospel dans les années cinquante, pour opter ensuite pour le rock'n'roll (il est l'auteur du tube *Tutti Frutti* d'Elvis Presley, entre autres), puis la variété. Aussi connu pour ses textes tendancieux et son comportement outrancier sur scène. (N.d.T.)

⁷ Référence à un titre célèbre de Little Richard, *Good Golly Miss Molly*. (N.d.T.)

rêves confus, dans lesquels Mia partait nourrir son p'tit gars. Au-dessus, très haut, des constellations d'étoiles électriques clignotaient dans un firmament bleuté, à présent tout craquelé de fissures. Cet endroit lui évoquait le berceau de Lud, et plus encore la gare de Grand Central. Quelque part dans les murs, des filtres ou des turbines de climatisation rouillés tournaient paresseusement. L'odeur ambiante lui était étrangement familière, et après un bref effort de mémoire, Susannah l'identifia : c'était le désinfectant Comet. Ils étaient partenaires du *Juste Prix*, qu'elle regardait parfois à la télé, quand il lui arrivait d'être chez elle le matin. « *Ici Don Pardo. Je vous prie d'accueillir notre invité, M. Bill Cullen⁸ !* » Susannah eut un léger vertige et dut fermer les yeux.

« *Bill Cullen est mort. Don Pardo est mort. Martin Luther King est mort, assassiné à Memphis. Règne Discordia !* »

Doux Jésus, ces voix ne se taieraient-elles donc jamais ?

Elle rouvrit les yeux et aperçut des portes estampillées SHANGHAI/FEDIC, BOMBAY/FEDIC, et DALLAS (NOVEMBRE 1963)/FEDIC. Sur d'autres apparaissaient des runes qui n'avaient pour elle aucun sens. Nigel s'immobilisa enfin en face d'une porte qu'elle reconnut sans peine.

NORTH CENTRAL POSITRONICS
NEW YORK/FEDIC
SÉCURITÉ MAXIMALE

Tout cela, Susannah l'avait vu de l'autre côté, mais en dessous de la mention CODE VERBAL D'ENTRÉE EXIGÉ on lisait le message suivant, d'un rouge clignotant qui ne lui inspira rien de bon :

#9, DERNIÈRE SUPPLÉANTE

⁸ Don Pardo et Bill Cullen : célèbres acteurs et présentateurs américains, ayant animé de nombreuses émissions de radio, puis de télévision à partir des années quarante. (N.d.T.)

— Que voudriez-vous faire, à présent, madame ? demanda Nigel.

— Pose-moi par terre, mon chou.

Elle eut juste le temps de se demander ce qu'elle ferait si le robot refusait d'obéir, mais il n'hésita pas une seconde. Elle reprit ses bonnes vieilles méthodes et avança en sautillant jusqu'à la porte, sur laquelle elle posa les mains bien à plat. La texture sous ses doigts n'évoquait ni le bois ni le métal. Elle crut entendre un très léger bourdonnement. Elle songea à essayer son *voll* – sa version à elle de *Sésame, ouvre-toi* –, puis abandonna l'idée. Il n'y avait même pas de poignée. À sens unique, c'était à sens unique. Finie la rigolade.

(*JAKE !*)

Elle mit toutes ses forces dans cet appel.

Pas de réponse. Pas même un faible

(*wimebawoué*)

qui n'avait aucun sens. Elle patienta encore un peu, puis se retourna et s'assit dos contre la porte. Elle déposa entre ses cuisses les chargeurs qu'elle avait récupérés, et se cala le Walther PPK dans la main droite. Une bonne arme sous la main n'était pas du luxe, dans sa situation, le dos appuyé contre une porte verrouillée ; elle en apprécia le poids dans sa main. Autrefois, elle et d'autres s'étaient entraînés aux techniques de contestation, dont l'une s'appelait résistance passive. Ce qui consistait à s'allonger sur le sol d'une salle de restaurant, à se protéger les parties intimes, et à ne pas répondre à ceux qui vous frappaient, qui vous invectivaient et insultaient vos parents. Et à chanter comme la mer, malgré ses chaînes. Que diraient ses vieux amis de ce qu'elle était devenue ?

— Tu sais quoi ? lança Susannah. J'en ai rien à foutre. La résistance passive est morte, elle aussi.

— Madame ?

— Non, rien, Nigel.

— Madame, puis-je vous demander –

— Ce que je fais ?

— Exactement, madame.

— J'attends un ami, mon poteau. J'attends juste un ami.

Elle crut que DNK 45932 allait lui rappeler que son nom était Nigel, mais il n'en fit rien. Il préféra lui demander jusqu'à quand elle comptait attendre cet ami. Susannah répondit : « Jusqu'à ce que les poules aient des dents », ce qui provoqua chez le robot un long silence. Puis il finit par suggérer :

— Dans ce cas, puis-je me retirer, madame ?

— Comment feras-tu, pour voir ?

— Je suis passé en infrarouge. C'est moins satisfaisant que la macrovision aux rayons X en trois dimensions, mais cela suffira à me mener aux aires de réparation.

— Et dans ces aires de réparation, il y a quelqu'un qui saura te remettre d'aplomb ? demanda Susannah, par simple curiosité.

Elle poussa le loquet de sécurité de la crosse de son Walther, et le cliquetis métallique et huileux qu'il produisit lui procura un certain plaisir primaire.

— Je n'en ai aucune idée, madame, pas la moindre. Mais la probabilité est très faible, sans doute inférieure à un pour cent. Si personne ne vient, alors, tout comme vous, j'attendrai.

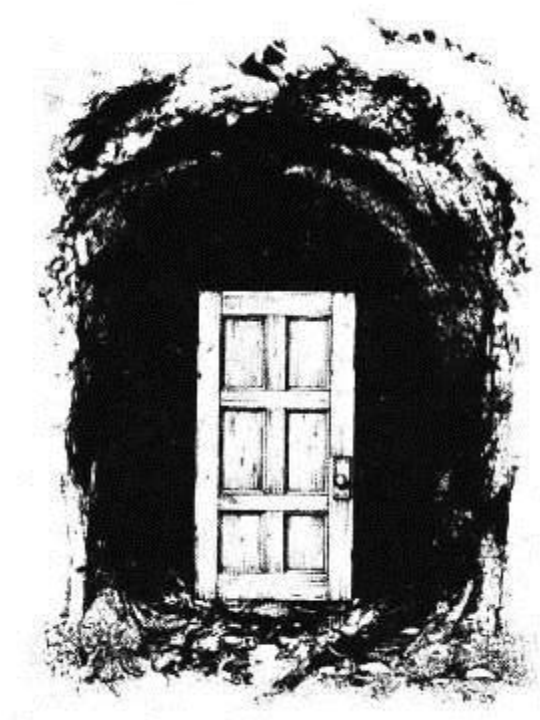
Elle acquiesça, se sentant soudain épuisée, et certaine que c'était là que prenait fin cette grande quête – ici, le dos contre cette porte. Mais on ne pouvait baisser les bras, n'est-ce pas ? Baisser les bras, c'était bon pour les lâches, pas pour les pistoleros.

— Grand bien t'en fasse, Nigel – merci pour la balade. Que tes journées soient longues et tes nuits plaisantes. J'espère que tu retrouveras tes yeux. Désolée de t'avoir tiré dessus, mais j'étais comme qui dirait sous pression, et je ne savais pas dans quel camp tu étais.

— Tous mes meilleurs vœux vous accompagnent, madame.

Susannah opina du chef. Nigel s'éloigna d'un pas pesant et ainsi elle se retrouva seule, appuyée contre cette porte vers New York. À attendre Jake. À écouter Jake.

Tout ce qu'elle entendit, c'est le ronronnement rouillé des mécanismes agonisant dans les murs.



Chapitre 5

DANS LA JUNGLE, TERRIBLE JUNGLE

1

La seule chose qui évita à Jake de mourir avec le Père, c'est la menace que les ignobles et les vampires ne tuent Ote. Il n'y avait pas lieu de tergiverser. Jake hurla :

(OTE, À MOI !)

avec toute la force psychique qu'il put réunir, et Ote se mit à trotter prestement sur ses talons. Jake dépassa deux ignobles hypnotisés par la tortue et s'engouffra par une porte RÉSERVÉ AU PERSONNEL. Lui et Ote passèrent de l'éclat mat rouge-orangé du restaurant à une zone de lumière blanche et vive, imprégnée d'odeurs de cuisine âcres et de chair carbonisée. De la vapeur lui sauta au visage, chaude et humide

(la jungle)

plantant peut-être le décor de la scène qui allait suivre

(la terrible jungle)

ou peut-être pas. Ses pupilles se rétrécirent et sa vision s'éclaircit. C'est alors qu'il comprit qu'il se trouvait dans les cuisines du Cochon du Sud. Et ce n'était d'ailleurs pas la première fois. Un jour, peu de temps avant l'arrivée des Loups à Calla Bryn Sturgis, Jake avait suivi Susannah (sauf qu'à ce moment-là, elle était Mia) à l'intérieur d'un rêve où elle fouillait les recoins d'une vaste cuisine désertée, à la recherche de nourriture. Cette cuisine-là, sauf qu'à présent c'était la cohue.

Un énorme cochon crépitait sur une broche métallique au-dessus d'un brasier gigantesque, les flammes venaient lécher chaque goutte de graisse à travers la grille incrustée de croûtes de viande. De part et d'autre du feu se dressaient d'imposants fourneaux de cuivre, sur lesquels fumaient des casseroles presque aussi grandes que Jake lui-même. Une créature à peau grise était en train de touiller, une créature tellement hideuse que Jake eut à peine la force de soutenir sa vue. Des défenses saillaient de chaque côté de sa bouche aux lèvres grises et charnues. Ses joues ornées de fanons pendaient en un amas de chair flasque recouvert de verrues. Pour couronner cette vision de cauchemar, la chose portait un tablier de cuisine blanc souillé d'éclaboussures diverses, et une toque rappelant un gros pop-corn gonflé d'air. Au-delà de cette apparition, quasiment englouties par la vapeur, deux autres créatures vêtues de blanc faisaient la vaisselle côte à côte, dans un évier double. Toutes deux portaient des lenges autour du cou. L'une d'elles était un humain, un garçon d'environ dix-sept ans. L'autre ressemblait à une sorte de chat de gouttière monstrueux avec des jambes.

— *Vai, vai, los mostros ados, tre cannits en founs !* brailla le chef en toque à l'intention des deux grouillots.

Il n'avait pas repéré Jake. En revanche, l'une des créatures – le chat – l'aperçut. Il aplatit les oreilles en arrière et se mit à cracher. Sans même y réfléchir, Jake lança l'Oriza qu'il tenait dans la main droite. Le plat s'envola en chantant dans l'air vaporeux et trancha net le cou du chat, aussi suavement qu'un couteau dans du beurre. La tête bascula dans l'évier avec un bruit d'éclaboussure savonneuse, après avoir jeté un dernier regard vert étincelant.

— *San fai, can dit los !* s'écria le chef.

Ou bien il n'avait pas pris conscience de ce qui s'était produit, ou bien il n'en comprenait pas le sens. Il se tourna vers Jake. En dessous de son front tombant et grumeleux apparaissait une paire d'yeux bleu-gris chassieux, les yeux d'un être doué de sensibilité. En le voyant de front, Jake comprit de quoi il s'agissait : d'une sorte de phacochère intelligent et bizarre. Ce qui signifiait qu'il était en train de faire cuire ses semblables. Ce qui, au Cochon du Sud, ne détonnait pas

franchement.

— *Can fob ados ain-tet fah ! She-so pan ! Vai !* lança-t-il à Jake.

Puis, pour parfaire la démente totale de la situation, il ajouta :

— Et si fous ne frottez pas correctement, *pas la peine te commencer !*

L'autre marmiton, celui à figure humaine, gesticulait visiblement pour le mettre en garde, mais le chef n'y prêta aucune attention. Il semblait penser que Jake, puisqu'il avait tué une de ses aides, allait maintenant prendre le relais et assumer la tâche du chat mort.

Jake lança l'autre plat, qui vint zébrer le cou du phacochère, le coupant net au milieu de son laïus. Trois ou quatre litres de sang jaillirent instantanément sur le fourneau situé à droite de la bête, puis se mirent à noircir et à crépiter dans une ignoble odeur de grillé. La tête du phacochère s'inclina sur la gauche puis bascula en arrière, sans se détacher complètement. La chose – qui mesurait bien deux mètres – fit trois pas vers la gauche en chancelant, et s'affala en étreignant le cochon embroché. La tête se détacha un peu plus et s'affaissa sur l'épaule droite de Phaco-Chef. Un de ses yeux se mit à fixer les plafonniers fluorescents nimbés de vapeur. La chaleur scella les mains du cuisinier sur la chair cuite, et elles commencèrent à fondre. Puis la chose trébucha vers l'avant, dans les flammes vives, et sa tunique prit feu.

Jake fit volte-face juste à temps pour apercevoir le marmiton qui fondait sur lui, armé d'un couteau de boucher dans une main, et d'un couperet dans l'autre. Jake se saisit d'un Riza dans son sac mais retint son geste, malgré la voix intérieure qui lui claironnait d'y aller, de foncer sans attendre, de tailler à ce salopard ce que Margaret Eisenhart appelait autrefois une « coupe sombre ». Cette expression avait déclenché l'hilarité chez les autres Sœurs du Plat. Pourtant, malgré son irrésistible envie de lancer, il retint son bras.

Ce qu'il vit, c'est un jeune garçon au teint gris et cireux, presque jaunâtre sous la lumière criarde des cuisines. Il avait l'air à la fois terrifié et mal nourri. Jake leva le plat en guise de

sommatation, et le jeune garçon s'immobilisa. Ce n'était pas le Riza qu'il fixait, mais Ote, planté aux pieds de Jake. La fourrure du bafouilleux était hérissée sur son dos, lui donnant l'air deux fois plus volumineux, et il montrait les dents.

— Est-ce que tu — commença Jake, mais alors la porte du restaurant s'ouvrit à la volée.

L'un des ignobles entra en trombe. Sans l'ombre d'une hésitation, Jake lança le plat. Il gémit dans l'air blanc et embué et alla décapiter l'intrus avec une précision sanglante, lui tranchant la gorge juste au-dessus de la pomme d'Adam. Le corps sans tête pencha à gauche, puis à droite, comme un artiste sur scène saluant son public en une pirouette comique, puis il s'effondra.

Jake s'était immédiatement armé d'un plat dans chaque main, et avait croisé les bras sur la poitrine, dans la posture que *sai* Eisenhart appelait « la charge ». Il jeta un regard au jeune garçon, qui brandissait toujours son couteau et son couperet. Pas très convaincant, néanmoins, remarqua Jake. Il tenta de nouveau de lui parler.

— Est-ce que tu parles français ?

— Oui-la, fit le marmiton.

Il lâcha le fendoir, de manière à pouvoir lever la main, ou plus exactement son pouce et son index rougis par l'eau de vaisselle. Il les tint écartés de quelques centimètres.

— Mais chuste un petit peu. Chai commencé en arrifant ici.

Il ouvrit l'autre main et le couteau alla rejoindre le fendoir sur le sol carrelé de la cuisine.

— Tu viens de l'Entre-Deux-Mondes ? demanda Jake. Oui, pas vrai ?

Il n'avait pas l'impression de se trouver en face d'un foudre d'intelligence (« pas un petit crack », aurait raillé Elmer Chambers), mais il était au moins assez malin pour avoir le mal du pays. Malgré la terreur qui l'envahissait, Jake perçut comme une lueur dans le regard du garçon.

— Oui-la. Je fiens de Ludweg, moi.

— Près de la Cité de Lud ?

— Au nord, que ça te plaise ou que ça te plaise pas. Tu fas me tuer, gouchat ? Chai pas enfie de mourir, même si che suis pien

triste.

— Je ne te tuerais pas, si tu me dis la vérité. Est-ce qu'une femme est passée par ici ?

Le garçon hésita.

— Si fait. Sayre et sa carte personnelle l'ont emmenée. Elle était toute confuse, celle-là, sa tête elle allait dans tous les sens...

Il joignit le mime à la parole, ce qui lui donna plus que jamais l'air de l'idiot du village. Jake repensa à Sheemie, dans le récit que Roland leur avait fait de ses aventures à Mejis.

— Mais elle était vivante.

— Ouair. Che l'ai entendue respirer, moi.

Jake vérifia d'un regard que personne n'arrivait par la porte. Pas encore. Il fallait partir, pourtant –

— Comment t'appelles-tu, louchon ?

— Jochabim, c'est mon nom, fils d'Hossa.

— Eh bien, écoute-moi attentivement, Jochabim. Au-delà de cette cuisine, il y a un monde du nom de New York, où les ados comme toi sont libres. Je te suggère de sortir de là, tant que tu le peux.

— Ils me ramèneraient, et ils me tonneraient le fouet.

— Non, tu ne comprends pas, c'est très grand. Comme Lud, quand Lud était encore –

Il contempla le visage impavide de Jochabim et pensa : *Non, c'est moi qui ne comprends pas. Et si je reste là à essayer de convaincre ce gars de désertier, je ne récolterai que ce que je –*

La porte vers le restaurant s'ouvrit de nouveau violemment. Cette fois-ci, deux ignobles tentèrent de la franchir en même temps et se retrouvèrent coincés une seconde, épaule contre épaule. Jake lança ses deux plats et les regarda se croiser dans les volutes de vapeur. Les deux nouveaux venus furent décapités, au moment même où ils bondissaient dans la pièce. Ils s'affalèrent vers l'arrière, et la porte se referma une nouvelle fois. À l'École Piper, Jake avait eu un cours sur la Bataille des Thermopyles, lorsque les Grecs avaient piégé les soldats de l'armée persane, dix fois plus nombreux qu'eux. Les Grecs avaient entraîné leurs ennemis dans un étroit défilé ; lui avait la porte de cette cuisine. Tant qu'ils débarquaient un par un ou

deux par deux – et ils y étaient forcés, sauf s'ils trouvaient le moyen de le déborder par le côté –, il pouvait les cueillir sans peine.

Du moins jusqu'à ce qu'il se retrouve à court d'Orizas.

— Des fusils ? demanda-t-il à Jochabim. Est-ce qu'il y a des fusils, ici ?

Jochabim fit non de la tête, mais compte tenu du regard exaspérant et chargé d'intensité du jeune homme, il était difficile de savoir s'il signifiait *Il n'y a pas de fusils ici* ou *Je ne t'intuite pas*.

— D'accord, j'y vais, finit par dire Jake. Et si tu n'en fais pas autant avant que ce soit trop tard, Jochabim, c'est que tu es encore plus stupide que tu en as l'air. Ce qui n'est pas peu dire. Il y a des *jeux vidéo*, là-bas, mon pote – réfléchis-y.

Jochabim persista avec son regard *duh*, et Jake décida d'abandonner. Il s'apprêtait à appeler Ote quand il entendit une voix s'adresser à lui, depuis l'embrasement de la porte.

— Hé, gamin.

Une voix de dur. De conspirateur. De type qui sait. La voix d'un homme qui vous descendrait pour cinq billets ou coucherait avec votre copine à tout moment, se dit Jake.

— Ton ami le paternel est mort. En fait, à force de résister, le paternel a fini en *plat de résistance*. Si tu sors maintenant, en arrêtant la comédie, tu as des chances d'éviter de servir de dessert.

— Retournez-la et enfoncez-vous-la dans le cul, pour voir.

Cette dernière réplique sembla même traverser le mur de débilité de Jochabim, car il prit un air choqué.

— Je te donne une dernière chance, fit la voix dure et avisée. Sors de là.

— Entrez plutôt, vous ! contra Jake. J'ai plein de plats !

Et il ressentit effectivement la pulsion insensée de se jeter en avant, de franchir cette porte comme une balle et d'aller livrer bataille à ces ignobles dans la salle de restaurant, de l'autre côté. Et d'ailleurs l'idée n'était pas si folle que ça, comme Roland n'aurait pas manqué de le dire ; c'est la dernière chose à laquelle ils se seraient attendus, et Jake avait même une chance de réussir à les faire paniquer, avec une demi-douzaine de plats

lancés à grande vitesse, et à les mettre en déroute.

Le problème, c'étaient les monstres en train de se repaître derrière la tapisserie. Les vampires. *Eux* ne paniqueraient pas, Jake le savait. Il avait dans l'idée que, si les Aïeux avaient pu venir dans la cuisine (mais peut-être était-ce seulement le manque d'intérêt qui les retenait dans la salle à manger – ça et les derniers lambeaux du cadavre du Père), il serait déjà mort. Et Jochabim aussi, probablement.

Il mit un genou en terre et murmura :

— Ote, trouve Susannah ! en accompagnant son ordre d'une image mentale rapide.

Le bafouilleux adressa un dernier regard dubitatif dans sa direction, puis se mit à renifler le sol. Les dalles récemment lessivées étaient encore humides, et Jake craignait que le bafouilleux ne réussisse pas à trouver l'odeur. Puis Ote lâcha un seul cri bref – qui tenait plus de l'abolement canin que du cri humain – et se précipita vers le milieu de la cuisine, entre les fourneaux et les plans de travail, la truffe collée au sol, ne s'écartant de sa trajectoire que pour contourner rapidement le cadavre fumant de Phaco-Chef.

— Écoute-moi, espèce de petit bâtard ! cria l'ignoble de l'autre côté de la porte. Je suis en train de perdre patience !

— Très bien ! s'exclama Jake. Viens-y donc ! Histoire qu'on voie si tu sauras ressortir !

Il porta le doigt à ses lèvres, faisant signe à Jochabim de se taire. Il s'apprêtait à faire volte-face et à détalier – il ne savait absolument pas combien de temps il lui restait avant que le jeune domestique se mette à hurler que le gamin et son bafouilleux ne tenaient plus le Col des Thermopyles – quand Jochabim s'adressa à lui à voix basse, dans un souffle.

— Quoi ? demanda Jake, en lui lançant un regard incertain.

À l'oreille, il avait entendu le gamin murmurer *attention à l'esprison*, mais ça ne voulait rien dire. Pas vrai ?

— Attention à l'esprison, répéta Jochabim, beaucoup plus clairement cette fois-ci, avant de retourner à ses casseroles et à son eau savonneuse.

— *Quel* esprison ? demanda-t-il, mais Jochabim fit mine de ne pas l'avoir entendu et Jake n'avait pas le temps de le mettre à

la question.

Il courut pour rattraper Ote, en jetant des regards par-dessus son épaule. Si deux ou trois ignobles décidaient de bondir dans la pièce, Jake aimait autant être le premier à le savoir.

Mais personne ne vint, du moins pas avant qu'il ait suivi Ote hors de la pièce, pour se retrouver dans la réserve du restaurant, une salle remplie jusqu'au plafond de cartons et sentant le café et les épices. Elle rappelait la réserve de l'Épicerie Générale d'East Stoneham, mais en plus propre.

2

Dans un des coins de la réserve du Cochon du Sud, Jake aperçut une porte. Derrière apparaissait un escalier pavé qui descendait vers Dieu savait quelles profondeurs. Il était éclairé par des ampoules basse tension protégées par des appliques en verre trouble, constellées de mouches. Ote se mit à dévaler les marches sans hésitation, sautillant avec une régularité comique, synchronisant train avant et train arrière en une sorte de petit bondissement. Il gardait la truffe collée aux marches, et Jake savait qu'il était sur la piste de Susannah : il le percevait dans l'esprit de son petit ami sur pattes.

Jake tenta de compter les marches, réussit à aller jusqu'à cent vingt, puis perdit prise sur les nombres. Il se demanda s'ils se trouvaient toujours à New York (ou en dessous). À un moment, il crut entendre un grondement lointain et familier, et décida que si c'était un métro, alors ils étaient toujours dans le coin.

Ils finirent par atteindre le pied des escaliers. Ils débouchèrent dans un gigantesque vestibule voûté qui rappelait un hall de grand hôtel, mais sans l'hôtel autour. Ote le traversa, truffe toujours au sol, remuant sa petite queue en tortillon. Jake dut courir pour le rattraper. À présent que le sac était moins

plein, les Rizas étaient ballottés d'avant en arrière avec un bruit métallique. Tout au bout de la salle voûtée, Jake aperçut un kiosque, avec un écriteau sur la vitrine poussiéreuse, qui disait : SOUVENIRS DE NEW-YORK, DERNIÈRE CHANCE ! Et, sur un autre : VISITE DU 11 SEPTEMBRE 2001 ! ENCORE QUELQUES TICKETS DISPONIBLES POUR CET ÉVÉNEMENT INOUBLIABLE ! ACCÈS INTERDIT AUX ASTHMATIQUES SANS AUTORISATION MÉDICALE.

Jake se demanda ce que pouvait bien avoir d'aussi fabuleux le 11 septembre 2001 et se dit que, finalement, il n'avait peut-être pas très envie de le savoir.

Tout à coup, il entendit tonner dans sa tête, aussi clairement que si on lui criait dans l'oreille :

— *Hé ! Hé, madame Positronics ! Toujours là ?*

Jake n'avait aucune idée de qui était cette Mme Positronics, mais il reconnut distinctement la voix qui posait cette question.

— *Susannah !* s'écria-t-il en s'arrêtant net devant le kiosque.

Sur son visage, un sourire de surprise et de joie lui donnait de nouveau l'air d'un enfant.

— *Suze, tu es là ?*

Il entendit un cri de joie en réponse.

Prenant conscience de ce que Jake ne le suivait plus de près, Ote se retourna et lâcha un « *Ake-Ake !* » d'impatience. Mais pour l'instant Jake était trop absorbé pour se préoccuper de lui.

— Je t'entends ! hurla-t-il. Enfin ! Bon Dieu, mais à qui tu parlais ? Continue à hurler, que je puisse venir dans ton esp...

De derrière lui – peut-être du haut de ce long escalier, peut-être déjà plus bas – quelqu'un s'écria :

— C'est lui !

Il y eut des coups de feu, mais Jake les entendit à peine. Avec un sentiment d'horreur indescriptible, il constata que quelque chose avait rampé à l'intérieur de son crâne. Comme une main mentale. Il se dit qu'il s'agissait probablement de l'ignoble qui lui avait parlé à travers la porte. La main de l'ignoble avait dû dénicher des interrupteurs dans une sorte de Dogan de Jake Chambers, et il était en train de jouer avec. En train d'essayer

(de me plaquer au sol me plaquer au sol là de m'enfoncer les pieds dans le sol)

de l'arrêter. Et cette voix était entrée en lui parce que,

pendant qu'il envoyait ou recevait des messages, il était ouvert –

— *Jake ! Jake, où es-tu ?*

Il n'avait pas le temps de lui répondre. Autrefois, en essayant d'ouvrir la Porte Dérobée de la Grotte des Voix, Jake avait convoqué la vision d'un million de portes s'ouvrant à la volée. Cette fois-ci, il en visionna une seule en train de se refermer violemment, dans un gigantesque « boum » du tonnerre de Dieu.

Et juste à temps, avec ça. L'espace d'une seconde, ses pieds restèrent fichés dans le sol poussiéreux, puis quelque chose poussa un cri de douleur et se retira de lui. Le libéra.

Jake se remit en mouvement, d'abord de manière saccadée, puis reprenant de la vitesse. Bon Dieu, il était moins une ! Très loin, il entendit Susannah prononcer son nom, mais il n'osa pas se précipiter en avant et s'ouvrir pour répondre. Il lui restait seulement à espérer qu'Ote s'accrocherait à sa piste, et qu'elle continuerait d'émettre.

3

Il se dit ensuite qu'il aurait dû se mettre à chanter la chanson de la radio de Mme Shaw juste après le dernier appel de Susannah, mais il n'y avait aucun moyen d'être vraiment certain. Autant essayer de repérer la seconde précise où commence la migraine, ou le moment où on est en train d'attraper un rhume. Ce dont Jake était certain, c'était d'avoir entendu d'autres coups de feu, et même le bourdonnement strident d'un ricochet, mais tout ça se trouvait loin derrière, et bientôt il ne prit plus la peine de se baisser pour esquiver (ou de regarder en arrière). De plus, Ote filait maintenant à un bon rythme, secouant pour de bon ses petites fesses poilues. Des machines enterrées cognaient sourdement et sifflaient

bruyamment. Des rails d'acier affleuraient sur le sol du passage, et Jake en vint à penser qu'il y avait eu autrefois une ligne de tram, ou un engin de ce genre. À intervalles réguliers, des communiqués officiels (PATRICIA EN TÊTE ; FEDIC ; AVEZ-VOUS VOTRE PASSE BLEU ?) étaient imprimés sur les murs. À certains endroits, des carreaux étaient tombés, à d'autres des rails avaient disparu et de temps à autre, une flaque d'eau stagnante ancienne et grouillant de vermine remplissait ce qui ressemblait à s'y méprendre à un nid-de-poule. Jake et Ote passèrent devant deux ou trois véhicules évoquant un croisement entre une voiturette de golf et un wagon plat. Ils rencontrèrent également un robot à tête de navet dont les yeux rouges électriques clignotèrent faiblement tandis qu'il éructait un croassement rauque qui avait peut-être été *halte*. Jake brandit l'un des Orizas, sans savoir si ce serait de la moindre utilité contre une machine comme celle-là, si elle s'en prenait à lui ; mais le robot ne bougea pas. L'ultime clignotement des diodes fatiguées de ses yeux semblait avoir épuisé le peu d'énergie restant dans ses batteries, ses cellules énergétiques ou son jeton atomique, ou quoi que ce soit qui lui servait de carburant. De loin en loin surgissait un graffiti. Deux d'entre eux lui étaient familiers. Le premier disait VIVE LE ROI CRAMOISI, avec l'œil rouge en guise de point, au-dessus de chaque I. Le second était signé BANGO SKANK ' 84. *Bon sang*, se dit Jake distraitement, *ce Bango, il a vu du pays*. Puis il s'entendit pour la première fois chanter à voix basse. Pas vraiment des mots, rien qu'un très vieux refrain presque oublié, tiré d'une de ces chansons que Mme Shaw écoutait à la radio, dans la cuisine : « A-wimebawoué, a-wimebawoué, a-wi-i-i-i-immm-bawoué... »

Il s'interrompit net, hérissé par ce marmonnement scandé, presque une incantation, un talisman. Il ordonna à Ote de s'arrêter.

— Faut que je fasse la vidange, mon petit pote.

— Ote !

Les oreilles dressées, et la fin du message vibrant dans ses yeux brillants : *Ne sois pas trop long*.

Jake fit gicler l'urine sur l'un des murs carrelés. De la mousse verdâtre suintait entre les carreaux. Il chercha à

discerner des bruits de poursuite – et ne fut pas déçu. Combien en restait-il ? Et quel genre de bestioles ? Roland l'aurait sans doute su, lui, mais Jake n'en avait aucune idée. À en croire les échos, on aurait dit un régiment.

Tandis qu'il secouait les dernières gouttes, Jake Chambers prit soudain conscience que jamais plus le Père ne ferait ça, que jamais plus il ne lui adresserait son large sourire en pointant le doigt vers lui, que jamais plus il ne se signerait avant le repas. Ils l'avaient tué. Ils avaient pris sa vie. Ils lui avaient volé son souffle et arrêté les battements de son cœur. À part peut-être de celle de ses rêves, le Père avait à présent disparu de l'histoire. Jake se mit à pleurer. Tout comme son sourire, ses larmes lui redonnèrent soudain l'air d'un enfant. Ote s'était retourné, trépignant de se remettre en chasse, mais regardait par-dessus son épaule avec un air indéniablement inquiet.

— Ça va, lui assura Jake en reboutonnant sa braguette et en s'essuyant les joues du poignet.

Sauf que ça n'allait pas. Il n'était pas seulement triste, ou en colère, ou effrayé de savoir les ignobles à ses trousses. À présent que la poussée d'adrénaline était quelque peu redescendue, il se rendit compte qu'il était aussi affamé que triste. Et fatigué, aussi. *Fatigué ?* Au bord de l'épuisement, oui. Il ne se rappelait pas la dernière fois qu'il avait dormi. Il s'était fait aspirer par la porte en direction de New York, ça il se le rappelait bien, et Ote qui avait failli se faire renverser par un taxi, et ce Révérend de la Bombe Divine, avec un nom qui lui faisait penser à Jimmy Cagney jouant George M. Cohan dans ce vieux film en noir et blanc qu'il avait vu à la télé quand il était petit, dans sa chambre. Parce que, ça lui revenait maintenant, il y avait une chanson dans ce film, à propos d'un type qui s'appelait Harrigan : *H-A-deux R-I ; Harrigan, c'est moi*. Il se rappelait ces trucs-là, mais pas la dernière fois qu'il avait avalé un repas digne de...

— *Ake !* aboya Ote, aussi implacable que le destin.

Si les bafouilleux avaient un point de rupture, se dit Jake avec lassitude, Ote en était encore loin.

— *Ake-Ake !*

— Ouais-ouais, fit-il en s'écartant du mur en poussant sur la

main. Ake-Ake va filer comme le vent. Vas-y, trouve Susannah.

Il aurait voulu traîner la patte, mais traîner la patte ne les aurait vraisemblablement pas avancés à grand-chose. Même marcher, simplement, n'aurait pas suffi. Il fit subir le martyre à ses jambes et se mit à trotter, se remettant malgré lui à chantonner à voix basse, cette fois en retrouvant les bonnes paroles : « *Dans la jungle, terrible jungle, le lion dort ce soir... dans la jungle, paisible jungle, le lion dort ce soir... ohhhh.* » Et il repartit d'un « *wimebawoué, wimebawoué, wimebawoué* » qui n'avait aucun sens, sorti du transistor de la cuisine, toujours branché sur les vieux tubes, sur WCBS... mais est-ce que des bribes décousues de vieux films ne venaient pas s'enrouler autour de ses souvenirs de cette chanson en particulier ? Pas une chanson tirée de *Yankee Doodle Dandy*⁹, mais d'un autre film ? Avec des monstres effrayants ? Qu'il aurait vu quand il était encore tout petit, à peine sortis de ses

(lenges)

couches ?

« *Près du village, joli village, le lion dort ce soir... près du village, paisible village, le lion dort ce soir... HOUH-oh, a-wimebawoué, a-wimebawoué...* »

Il s'interrompt, le souffle court, se frottant le flanc. Il avait un point de côté, rien de bien grave, du moins pas encore assez douloureux pour l'arrêter. Mais cette matière visqueuse... visqueuse et verdâtre, suintant entre les carreaux... suintant à travers l'ancien enduit entre les carreaux de céramique foutus, parce qu'on était

(dans la jungle)

très profond sous la ville, aussi profond que dans les catacombes

(wimebawoué)

ou que –

— Ote ! s'exclama-t-il à travers ses lèvres gercées. Bon Dieu, il avait tellement soif !

⁹ *Yankee Doodle Dandy* : film de Michael Curtiz, sorti en 1942, retraçant la vie du célèbre compositeur, acteur, danseur et chanteur George M. Cohan (surnommé « Yankee Doodle Dandy »), avec James Cagney dans le rôle-titre. (N.d.T.)

— Ote, ce n'est pas n'importe quelle matière visqueuse, c'est de l'*herbe*. Ou des herbes... ou...

Ote aboya le nom de son ami, mais Jake le remarqua à peine. L'écho de leurs poursuivants leur parvenait toujours (il s'était même un peu rapproché), mais, dans l'immédiat, il choisit de les ignorer, eux aussi.

De l'herbe, poussant à travers le mur carrelé.

Débordant du mur.

Il baissa les yeux et vit encore de l'herbe, un vert éclatant aux reflets presque mauves sous les lumières fluorescentes, poussant du sol. Et des éclats de carrelage brisé, réduits en tessons et en fragments, comme des reliques des Grands Anciens, ces ancêtres qui avaient vécu et bâti des édifices, avant que les Rayons se brisent et que le monde commence à changer.

Il se baissa. Tendit la main dans l'herbe. En rapporta des éclats de céramique, oui, mais aussi de la *terre*, la terre de

(*la jungle*)

quelque catacombe enfouie, ou de quelque tombeau ou peut-être —

Il avait aussi ramené un scarabée qui courait dans la terre, un scarabée avec une marque rouge sur le dos, comme un sourire sanglant, et Jake le jeta par terre avec un petit cri de dégoût. La Marque du Roi ! Vrai ! Il revint à lui et se rendit compte qu'il avait mis un genou en terre, en pleine fouille archéologique, comme le héros dans un vieux film, alors que la meute se rapproche. Et Ote le fixait, les yeux brillant d'angoisse.

— *Ake ! Ake-Ake !*

— Ouais, fit-il en se hissant sur ses pieds. J'arrive. Mais, Ote... qu'est-ce que c'est que cet endroit ?

Ote ne pouvait savoir pourquoi l'anxiété pointait dans la voix de son *ka-dinh*, mais ce qu'il voyait n'avait pas changé, et ce qu'il sentait n'avait pas changé. C'était son odeur à *elle*, celle que le garçon lui avait demandé de trouver et de suivre. Et la piste était plus fraîche, à présent. Il se précipita dans son sillage éclatant.

Cinq minutes plus tard, Jake s'arrêta de nouveau et s'écria :

— Ote ! Attends une minute !

Son point de côté était revenu, en plus violent ; mais ce n'était pourtant pas ce qui l'avait arrêté. *Tout* avait changé. Ou était en train de changer. Et, Dieu lui vienne en aide, il croyait savoir *en quoi*.

Au-dessus de lui, les lumières fluorescentes brillaient toujours, mais les murs carrelés se hérissaient de verdure. L'air était devenu moite et humide, détrem pant sa chemise qui lui collait à la peau. Un beau papillon orange, d'une taille impressionnante, voleta devant ses yeux écarquillés. Jake essaya de l'attraper d'un geste vif, mais l'insecte lui échappa sans mal. Presque joyeusement, lui sembla-t-il.

Le couloir carrelé était devenu un sentier de jungle. Devant eux, il montait en pente douce jusqu'à une percée dans la végétation luxuriante, sans doute une sorte de clairière. Au-delà, Jake apercevait de grands arbres anciens surgissant dans la brume, leurs troncs tapissés de mousse, leurs branches enroulées de plantes grimpantes. Il vit aussi des fougères géantes et, à travers la dentelle de verdure, un ciel brûlant de jungle. Il savait qu'ils se trouvaient en dessous de New York, c'était forcément New York, mais –

Il entendit un cri rappelant celui d'un singe, si proche qu'il sursauta et leva les yeux, certain qu'il verrait l'animal juste au-dessus de sa tête, lui adressant un rictus gigantesque, derrière une rampe de projecteurs. Et soudain, lui glaçant les sangs, monta le rugissement féroce d'un lion. D'un lion qui, de toute évidence, ne *dormait pas*.

Il était sur le point de battre en retraite, et à bride abattue, quand il comprit subitement qu'il ne le *pouvait pas* ; parce qu'il se retrouverait nez à nez avec les ignobles (sans doute menés par celui qui lui avait appris que le *paternel* avait fini en *plat de résistance*). Et Ote levait vers lui ses yeux scintillant d'impatience, n'attendant que de pouvoir repartir. Ote n'était

pas une andouille, pourtant il ne montrait aucun signe d'alerte, en tout cas pas concernant ce qui les attendait plus avant.

Pour sa part, le bafouilleux ne pouvait toujours pas comprendre quel était le problème. Il savait que le garçon était fatigué – il le sentait – mais il savait aussi que Ake avait peur. De quoi ? Il y avait en effet des odeurs déplaisantes dans cet endroit, et parmi elles l'odeur de beaucoup d'hommes, mais pas de danger immédiat. Et puis, surtout, il y avait son odeur à *elle*. Sa piste à elle. *Très fraîche, à présent. Presque là.*

— *Ake ! jappa-t-il de nouveau.*

Jake avait retrouvé son souffle.

— D'accord, fit-il en regardant autour de lui. Okay, mais doucement.

— *ment*, dit Ote, mais même Jake put déceler la désapprobation criante qui pointait dans la voix du bafouilleux.

Jake ne se décida à bouger que parce qu'il n'avait pas le choix. Il se mit à gravir la pente, à suivre la piste de verdure (pour Ote, la voie était parfaitement libre, et ce depuis qu'ils avaient débouché des escaliers) vers la trouée bordée de lierre et de fougères, vers le cri du singe dément et le rugissement – à vous pétrifier les testicules – du lion en chasse. La chanson dansait une ronde infernale autour de son esprit

(dans le village... dans la jungle...chut mon chéri, ne gigote pas mon chéri...)

et à présent il en avait trouvé le titre, et même le nom du groupe

(c'étaient « les Tokens¹⁰ », avec leur chanson, « Le Lion dort ce soir », qui est sorti du top 50, mais pas de nos cœurs)

qui la chantait, mais qu'est-ce que c'était que ce *film* ? Comment s'appelait ce foutu *fi*...

Jake atteignit le sommet de la montée, et l'orée de la clairière. Il glissa un œil dans l'entrelacs de larges feuilles vertes et de fleurs mauves éclatantes (un minuscule ver tortillait son corps vert au cœur de l'une d'elles), et tandis qu'il observait, le

¹⁰ *The Tokens* : groupe de musique américain formé en 1955, auteur de nombreux tubes dans les années soixante, notamment *The Lion Sleeps Tonight* (« Le Lion dort ce soir »). (N.d.T.)

titre du film lui revint, et la chair de poule lui recouvrit instantanément tout le corps, de la tête aux pieds. Une seconde plus tard, le premier dinosaure surgit de la jungle (terrible jungle) et pénétra dans la clairière.

5

*Il était une fois, il y a bien longtemps
(c'est bon, pour sûr)
Alors qu'il n'était encore qu'un jeune goujat
(il y en a pour toi et pour moi, c'est sûr)
il y a bien longtemps quand mère est allée à Montréal avec
son club, et que père est allé à Vegas pour l'inauguration des
nouvelles émissions de la rentrée de septembre
(confiture et thé à la mûre)
il y a bien longtemps quand 'Bama n'avait que quatre –*

6

*'Bama c'est comme ça que la seule bonne personne
(Mme Shaw Mme Greta Shaw)
le surnomme. Elle découpe la croûte du pain pour ses
sandwiches, elle affiche ses dessins de maternelle sur le frigo
avec des aimants en plastique en forme de fruits, elle l'appelle
'Bama et ce nom a quelque chose de spécial pour lui
(pour eux)
parce qu'un dimanche après-midi alors qu'il avait bu son
père lui a appris à chanter « On y va, on y va, préparez-vous au
combat, on n'a pas peur on s'cachera pas, c'est nous la marée*

rouge d'Ala-BAMA ! » et elle l'appelle 'Bama, c'est un nom secret et eux ils savent ce que ça veut dire mais personne d'autre ne le sait, c'est comme avoir une maison dans laquelle on peut entrer, une maison en sécurité au milieu des bois effrayants alors que dehors tout autour les ombres ressemblent à des monstres à des ogres et à des tigres.

(« Tigre, tigre, qui brûle de tous ses feux », lui chante sa mère, c'est comme ça qu'elle voit les berceuses, sinon elle a aussi « J'ai entendu voler une mouche... au moment de ma mort », ce qui donne à 'Bama Chambers une chair de poule monstre, même s'il n'ose jamais le lui dire ; parfois la nuit et aussi pendant la sieste de l'après-midi il reste allongé dans son lit à se dire j'entendrai une mouche voler et ce sera la messagère de ma mort, mon cœur s'arrêtera et ma langue tombera au fond de ma gorge comme une pierre dans un puits et voilà les souvenirs qu'il refoule)

C'est bon d'avoir un nom secret et quand il découvre que mère va à Montréal au nom de l'art et que père va à Vegas pour participer au lancement de la nouvelle grille des programmes de la Chaîne devant les Huiles il supplie sa mère de demander à Mme Greta Shaw de rester avec lui et sa mère finit par céder. Le Petit Jakie sait bien que Mme Shaw n'est pas sa mère et Mme Greta Shaw lui a dit plus d'une fois qu'elle n'était pas sa mère

(« J'espère que vous comprenez que je ne suis pas votre mère, 'Bama », dit-elle en lui tendant une assiette, et sur cette assiette il y a un sandwich au beurre de cacahuète, au bacon et à la banane, avec la croûte découpée comme seule Greta Shaw sait la découper, « parce que ça ne fait pas partie de mes affectations »)

(et Jakie – sauf que là il est 'Bama, entre eux deux il est 'Bama – ne sait pas exactement comment lui dire qu'il le sait, il le sait, il le sait, mais il fera avec jusqu'à ce qu'il fasse une vraie rencontre ou jusqu'à ce qu'il soit assez grand pour dépasser sa peur de la Messagère de la Mort)

Et Jakie dit Ne vous inquiétez pas, tout va bien, mais il est quand même content que Mme Shaw soit d'accord pour rester, plutôt que la dernière jeune fille au pair en date, celle qui porte

des jupes courtes et qui est toujours en train de jouer avec ses cheveux et son rouge à lèvres et qui n'en a strictement rien à foutre de lui et qui ne sait pas que dans le secret de son cœur il est 'Bama, et bon sang cette petite Daisy Mae

(C'est comme ça que son père appelle toutes les jeunes filles au pair)

ce qu'elle est stupide stupide stupide. Mme Shaw n'est pas stupide, elle. Mme Shaw lui prépare un goûter qu'elle appelle parfois le Thé de l'Après-midi ou même le Haut Thé, et peu importe ce que c'est – du fromage blanc et des fruits, un sandwich sans croûte, du gâteau avec de la crème anglaise, des canapés restant du cocktail de la veille – elle chante cette même petite chanson en le préparant : « Un p'tit en-cas, c'est bon pour sûr, il y en a pour toi et pour moi, c'est sûr, confiture et thé à la mûre. »

Il a une télé dans sa chambre, et chaque jour, quand ses parents sont partis après l'école il mange son goûter là et il regarde et regarde et regarde et il entend sa radio dans la cuisine, toujours des vieux tubes, toujours WCBS, et parfois il l'entend, elle, il entend Mme Greta Shaw chanter sur Wanda Jackson ou Lee Dorsey¹¹, et parfois il se raconte que ses parents meurent dans un accident d'avion et alors elle devient bel et bien sa mère en quelque sorte et elle l'appelle mon pauvre petit gars et pauvre petit même perdu et alors par la grâce de quelque transformation magique elle ne prend plus seulement soin de lui mais elle l'aime, elle l'aime et l'aime et l'aime comme lui il l'aime, elle est sa mère (ou peut-être sa femme, il ne fait pas très bien la différence entre les deux), mais elle l'appelle 'Bama et non trésor

(comme sa vraie mère)

ou le petit crack

(comme son père)

et il a beau savoir que c'est là une idée idiote, y penser dans son lit c'est rigolo, y penser ça lui évite de se tordre les boyaux

¹¹ Wanda Jackson : chanteuse de rock américaine, devenue célèbre dès la fin des années cinquante. Lee Dorsey : chanteur de rock'n'roll américain, auteur de nombreux tubes durant les années soixante. (N.d.T.)

avec la Messagère de la Mort qui viendra bourdonner au-dessus de son cadavre quand il sera mort la langue au fond de la gorge comme un caillou dans un puits. L'après-midi quand il rentre de la maternelle (le temps qu'il sache pourquoi ça s'appelle maternelle, il aura atteint l'âge de changer d'école), il regarde Million Dollar Movie¹² dans sa chambre. Dans Million Dollar Movie, ils diffusent exactement le même film à la même heure – quatre heures – tous les jours pendant une semaine. La semaine précédente ses parents sont partis et Mme Greta Shaw est restée coucher au lieu de rentrer chez elle

(Ô quelle extase, car Mme Greta Shaw renie Discordia, faites-moi donc un amen)

Il y avait de la musique en stéréo tous les jours, il y avait les vieux tubes dans la cuisine

(sur WCBS, dites Bombe divine, un peu pour voir)

et à la télé James Cagney se pavane en chapeau melon en chantant Harrigan – H-A-deux R-I, Harrigan, c'est moi ! Et aussi la chanson qui dit qu'il est un neveu bien vivant de mon bon vieil Oncle Sam).

Et puis commence une nouvelle semaine, la semaine où ses parents sont partis, et un nouveau film, et la première fois qu'il le voit il est carrément mort de trouille, les gars. Ce film, il s'appelle Le Peuple des Abîmes¹³, avec M. César Romero, et quand Jake le reverra (à l'âge avancé de dix ans), il se demandera comment il a pu avoir peur d'un film aussi crétin que celui-là. Parce que ça parle d'explorateurs qui se perdent dans la jungle, tu vois, et qu'il y a des dinosaures dans la jungle, et à quatre ans il ne se rendait pas compte que ces dinosaures c'étaient rien d'autre que des PUTAINS DE DESSINS ANIMÉS, exactement comme Titi et Sylvestre et Popeye le Marin, ho-ho-ho, donnez-moi une petite Olive. Le premier dinosaure

¹² *Million Dollar Movie* : émission de télévision américaine rediffusant le même film tous les soirs par cycles d'une semaine, très populaire dès les années soixante. (N.d.T.)

¹³ *Le Peuple des Abîmes* : film fantastique et d'horreur de Michael Carreras, réalisé en 1968 (titre original : *The Lost Continent*). Les personnages échouent sur une île peuplée de créatures monstrueuses. (N.d.T.)

qu'il voit est un tricératops qui surgit de la jungle d'un pas maladroit et la fille exploratrice

(une Fabuleuse Pépé, comme son père l'aurait sans doute appelée, c'est ce que son père dit toujours de celles que sa mère appelle Les Filles d'un Certain Genre)

elle hurle à gorge déployée, et Jake aussi hurlerait bien s'il le pouvait, mais sa poitrine est paralysée par la terreur, oh voici venir Discordia incarnée ! Dans les yeux du monstre il voit le néant qui signifie la fin de toute chose, parce que les supplications ne seront d'aucun effet sur un monstre pareil, il est trop stupide, tout ce que font les cris, c'est attirer l'attention du monstre, et c'est le cas, il se tourne vers la Daisy Mae, la Fabuleuse Pépée, et dans la cuisine (terrible cuisine) il entend les Tokens, qui sont sortis du top 50 mais pas de nos cœurs, ils chantent leur chanson sur la jungle, paisible jungle, et là, sous les yeux agrandis d'horreur de ce petit garçon, s'étend une jungle qui est tout sauf paisible, et ce n'est pas un lion mais une chose énorme qui ressemble à un rhinocéros mais en plus gros, et il a un genre de collerette en os autour du cou, et après vérification Jake apprendra qu'on appelle ces monstres-là des tricératops, mais pour l'instant il n'a pas de nom, ce qui est encore pire, sans nom c'est encore pire. « Wimebawoué » chantent les Tokens, « Wiiiime-ba-wouééééé », et bien sûr César Romero abat le monstre juste avant qu'il déchiquette la fille, la Fabuleuse Pépée, membre après membre, et sur le coup tout va bien, sauf que cette nuit-là le monstre revient, le tricératops revient, il est dans son placard à lui, parce que même à quatre ans il comprend que parfois son placard n'est pas vraiment son placard, que sa porte peut s'ouvrir sur des endroits différents où des choses encore pires l'attendent.

Il se met à hurler, la nuit il peut hurler, et Mme Greta Shaw entre dans sa chambre. Elle s'assied au bord de son lit, le visage fantomatique à cause d'un masque de beauté bleu-gris qu'elle s'est étalé sur la figure, et elle lui demande : qu'est-ce qui ne va pas, 'Bama, et il arrive vraiment à le lui dire. Il n'aurait jamais pu le dire à son père ou à sa mère, déjà pour commencer il aurait fallu que l'un d'eux soit là, et bien sûr ce n'est pas le cas, mais à Mme Shaw il peut le raconter, parce

que, bien qu'elle ne soit pas très différente des autres domestiques – les baby-sitters nounous filles au pair puéricultrices –, elle est un petit peu différente, assez pour accrocher ses dessins sur le frigo avec les petits aimants, assez pour que ça change tout, assez pour maintenir debout la tour de la santé mentale d'un gamin bêta, dites alléluia, dites trouvée pas dérobée, dites amen.

Elle écoute tout ce qu'il a à dire, elle hoche la tête, elle lui fait répéter tri-CÉR-a-TOPS, jusqu'à ce qu'il le prononce correctement. Ça va mieux, en le prononçant correctement. Et alors elle dit, « autrefois ces choses existaient, mais elles sont mortes il y a cent millions d'années, 'Bama. Peut-être même plus. Maintenant ne me dérangez plus, parce que moi aussi j'ai besoin de dormir ».

Jake regarde Le Peuple des Abîmes dans Million Dollar Movie chaque jour de cette semaine-là. À chaque fois qu'il le regarde, ce film lui fait un peu moins peur. Une fois, Mme Greta Shaw entre et en regarde une partie avec lui. Elle lui apporte son goûter, un grand bol de muesli Hawaiian Fluff (et elle s'en est pris un aussi) et elle lui chante sa merveilleuse petite chanson : « Un p'tit en-cas, c'est bon pour sûr, il y en a pour toi et pour moi, c'est sûr, confiture et thé à la mûre. » Il n'y a pas de mûre dans l'Hawaiian Fluff, bien sûr, et ils ne boivent pas du thé mais un fond de jus de raisin Welch, mais Mme Greta Shaw dit que c'est l'intention qui compte. Elle lui a appris à dire À-vot'-santé-ma-bonn'-dame avant de boire, et à trinquer verre contre verre. Jake trouve que c'est trop cool, qu'il y a pas plus classe.

Bientôt les dinosaures débarquent. 'Bama et Mme Greta Shaw sont assis côte à côte, en train de manger leur bol de muesli, et ils en regardent un gros (Mme Greta Shaw dit que ceux-là on les appelle les Tyranno-Zoo-Russe) en train de boulotter le méchant explorateur. « Des dinosaures de dessin animé », renifle Mme Greta Shaw. « Ils auraient pu faire mieux, quand même. » Pour Jake, c'est la critique de film la plus brillante qu'il ait entendue de toute sa vie. Brillante et utile.

Ses parents finissent par rentrer. Top Hat¹⁴ passe pendant une semaine dans Million Dollar Movie et les terreurs nocturnes du Petit Jakie ne sont jamais mentionnées. Il finit par oublier sa peur du tricératops et du Tyranno-Zoo-Russe.

7

À présent, allongé dans l'herbe haute et verte, scrutant la clairière brumeuse à travers les feuilles d'une fougère, Jake découvrit qu'il y avait des choses qu'on n'oubliait *jamais*.

Attention à l'esprison, avait dit Jochabim, et en baissant les yeux vers le lourd dinosaure – tricératops de dessin animé dans une jungle réelle, comme un crapaud imaginaire dans un jardin réel – Jake se rendit compte que c'était ça. C'était l'esprison, le piège mental. Ce tricératops n'était pas réel, en dépit de ses rugissements féroces, et même si Jake le sentait bien – la végétation fétide qui pourrissait dans les plis tendres de ses pattes, la merde séchée collée à son vaste derrière cuirassé, et cette interminable chique dégoulinant entre ses gigantesques mâchoires ornées de défenses – et s'il entendait son souffle court. Il ne *pouvait* pas être réel, c'était un *dessin animé*, bon sang !

Pourtant, il le savait assez réel pour pouvoir le tuer. S'il descendait là-bas, le tricératops de bande dessinée le déchiquetterait aussi facilement qu'il aurait déchiqueté la Fabuleuse Pépée, si César Romero n'était pas apparu juste à temps pour loger une balle dans LE Point Vulnérable, avec sa carabine de chasseur de gros gibier. Jake avait réussi à se débarrasser de la main qui avait essayé de lui tripoter les manettes du cerveau – il avait fait claquer toutes les portes tellement fort qu'il en avait tranché net les doigts de l'intrus –

¹⁴ *Top Hat* : comédie musicale de Mark Sandrich, avec Fred Astaire et Ginger Rogers (1935). (N.d.T.)

mais là, c'était autre chose. Il ne pouvait pas se contenter de fermer les yeux et de passer à côté ; c'était un vrai monstre qu'avait créé son esprit traître, un monstre vraiment capable de le mettre en pièces.

Il n'y avait aucun César Romero ici pour l'en empêcher. Pas de Roland non plus.

Il n'y avait que les ignobles, qui lui collaient au train et se rapprochaient à chaque seconde.

Et comme pour mettre l'accent sur cette réalité, Ote se retourna en arrière et lâcha un aboiement, clair et perçant.

Le tricératops l'entendit et rugit en réponse. Jake s'attendait à ce qu'Ote se blottisse contre lui en entendant cet écho effroyable, mais Ote garda le regard fixé au-dessus de l'épaule de Jake. C'était des *ignobles* qu'Ote s'inquiétait, pas du tricératops en dessous d'eux ou du Tyranno-Zoo-Russe qui viendrait derrière, ou...

Parce que Ote ne le voit pas, se dit-il.

Il joua un peu avec cette idée et ne réussit pas à en venir à bout. Ote ne l'avait pas senti ou entendu non plus. La conclusion était incontournable : pour Ote, le terrible tricératops et la jungle en dessous n'existaient tout simplement pas.

Ce qui ne change rien au fait que pour moi, si. Ce piège m'a été tendu à moi, ou à quiconque doté d'une imagination, susceptible de passer dans le coin. Encore un gadget des Grands Anciens, sans aucun doute. Dommage qu'il ne soit pas cassé, comme la plupart de leurs autres trucs, pas de pot. Je vois ce que je vois et je ne peux rien y fai –

Non, une seconde.

Attendez une seconde.

Jake ne mesurait absolument pas la qualité de sa connexion mentale avec Ote, mais il se dit qu'il n'allait pas tarder à le découvrir.

— Ote !

Les cris des ignobles étaient devenus monstrueusement proches. Bientôt ils verraient le garçon et le bafouilleux, en arrêt, et ils chargeraient. Ote les sentait approcher, pourtant le regard qu'il posa sur Jake était plutôt calme. Sur son Jake bien-

aimé, pour qui il mourrait sur-le-champ, s'il le fallait.

— Ote, tu peux changer de place avec moi ?

Il se trouva que la réponse était oui.

8

Ote se leva en titubant, Ake dans les bras, vacillant d'avant en arrière, horrifié de constater combien la marge d'équilibre du garçon était restreinte. L'idée de marcher ainsi, même sur une courte distance, sur seulement *deux* pattes, était terriblement décourageante, pourtant il le faudrait bien, et immédiatement, avec ça. C'était Ake qui le disait.

Pour sa part, Jake sut qu'il devrait fermer ses yeux d'emprunt. Il se trouvait dans la tête d'Ote, pourtant il voyait toujours le tricératops ; à présent il voyait même un ptérodactyle parcourant l'air chaud au-dessus de la clairière, ses ailes de cuir déployées pour attraper les courants thermiques qui soufflaient des ventilateurs.

Ote ! Il va falloir que tu fasses ça tout seul. Et si on veut rester devant eux, c'est maintenant ou jamais.

— Ake ! répliqua Ote et il tenta un pas en avant.

Le corps du garçon se balança de droite à gauche, mettant à l'épreuve les limites de son propre équilibre. Le stupide corps-à-deux-pattes-seulement d'Ake bascula sur le côté. Ote essaya de rectifier le tir mais ne fit qu'aggraver les choses, s'écroulant sur la droite et envoyant la tête poilue d'Ake cogner par terre.

Ote tenta d'exprimer sa frustration par un aboiement. Ce qui sortit de la bouche d'Ake ne fut qu'un stupide son qui tenait presque du mot :

— Aboie ! Bois ! *Merde*-aboe !

— Je l'entends ! s'écria quelqu'un. Courez ! Allez, magnez-vous le train, pour une fois, bande de cons de bons à rien ! Avant que ce petit salopard atteigne la porte !

Ake n'avait pas l'ouïe très fine, mais les murs carrelés amplifiaient les sons, et c'était une bonne chose. Ote entendait distinctement l'écho de leur course.

— *Il faut que tu te relèves et que tu coures !* essaya de hurler Jake, mais ce qui sortit tenait plus d'une phrase en forme d'aboïement confus : *Ake-Ake, lève ! Cours !*

Dans d'autres circonstances tout ça lui aurait sans doute paru très drôle, mais pas là.

Ote réussit à se relever en plaquant le dos d'Ake contre le mur et en poussant sur les jambes d'Ake. Il avait enfin trouvé les commandes du véhicule ; elles se trouvaient dans ce lieu qu'Ake appelait le *Dogan* et elles étaient plutôt faciles à utiliser. À sa gauche, néanmoins, un couloir voûté conduisait dans une pièce immense, remplie de machines qui miroitaient. Ote savait que, s'il se rendait dans cette pièce – l'antichambre dans laquelle Ake conservait toutes ses merveilleuses pensées et toute sa réserve de mots –, il s'y perdrait pour toujours.

Heureusement, il n'eut pas à le faire. Tout ce dont il avait besoin se trouvait dans le Dogan. Pied gauche... en avant (*et une pause*). Pied droit... en avant (*et une pause*). Bien tenir cette chose qui ressemble à un bafou-bafouilleux mais qui est en réalité ton ami et se servir de l'autre bras pour maintenir l'équilibre. Résister à la pulsion de tomber à quatre pattes et de ramper. Ses poursuivants le rattraperont, s'il fait ça. Il ne sent plus leur odeur (forcément, avec cette minuscule petite boule ridicule qu'Ake appelle une truffe), mais il en est absolument certain.

De son côté, Jake les sentait distinctement, il y en a au moins une douzaine, peut-être même plutôt seize. Leurs corps étaient de parfaits moteurs de puanteur, et ils propulsaient leur arôme devant eux comme un nuage répugnant. Il sentait les asperges que l'un d'eux avait mangées au dîner ; il sentait aussi le parfum déviant du cancer qu'un autre développait, probablement au cerveau ou à la gorge.

Puis il entendit de nouveau rugir le tricératops. La chose-oiseau croisant dans les airs au-dessus d'eux lui répondit.

Jake ferma les yeux – enfin, les yeux d'Ote. Dans le noir, les déhanchements du bafouilleux contre lui étaient bien pires.

Jake se prit à craindre, s'il devait supporter ça encore longtemps, de vomir bientôt tripes et boyaux. Appelez-moi donc 'Bama-le-Marin-qu'a-l'mal-de-mer.

Vas-y, Ote, envoya-t-il en pensée. Aussi vite que tu peux. Ne retombe pas, mais... aussi vite que tu peux !

9

Si Eddie avait été présent, il se serait sans doute remémoré Mme Mislaburski, de l'immeuble en haut de la rue : Mme Mislaburski en février, après une tempête de neige, quand le trottoir était gelé et qu'ils ne l'avaient pas encore salé. Mais, verglas ou pas verglas, rien n'aurait pu l'empêcher d'aller chercher son petit morceau quotidien de viande ou de poisson au Marché de Castle Avenue (ou d'aller à la messe le dimanche, car Mme Mislaburski était de loin la catholique la plus fervente de tout Co-op City). Alors la voilà qui arrivait, ses grosses jambes tendues, dans leur collant de contention rose bonbon, d'un bras serrant son sac à main contre sa gigantesque poitrine, de l'autre tentant de maintenir son équilibre, la tête baissée, cherchant des yeux les petits tas de cendres indiquant que des gardiens d'immeubles étaient déjà passés par là (Jésus Marie Mère de Dieu, bénis soient ces saints hommes-là), mais aussi les plaques vicieuses qui la prendraient en traître, oups-là, faisant voler ses gros genoux roses, et elle se retrouverait sur le derrière, ou même sur le dos, on pouvait se briser la colonne vertébrale, comme ça, on pouvait se retrouver *paralysé* comme la fille de cette pauvre Mme Bernstein, dans l'accident de voiture à Mamaroneck, ça arrivait, ce genre de choses. Aussi ignorait-elle les sifflets des enfants (parmi lesquels on trouvait souvent Henry Dean et son petit frère Eddie) et poursuivait son chemin, la tête baissée et le bras tendu, son solide petit sac à main noir de vieille dame serré contre son ventre, bien décidée,

si elle devait voler les quatre fers en l'air, à protéger le contenu de son sac à tout prix : elle s'aplatirait dessus comme un joueur de rugby sur le ballon après un essai.

C'est ainsi que marchait Ote de l'Entre-Deux-Mondes, dans le corps de Jake, le long du couloir qui (en tout cas pour lui) ressemblait plus ou moins à n'importe quel autre couloir. La seule différence à ses yeux, c'étaient les trois trous de chaque côté, avec de gros yeux en verre qui regardaient vers l'extérieur, des yeux qui produisaient un bourdonnement bas et constant.

Dans ses bras, il tenait ce qui ressemblait à un bafouilleux qui fermait les yeux de toutes ses forces. S'il les avait ouverts, Jake aurait sans doute compris qu'il s'agissait d'appareils de projection. Ou bien il n'aurait rien vu du tout.

Avançant à faible allure (Ote savait qu'ils gagnaient du terrain, mais il savait aussi qu'il valait mieux marcher lentement que tomber par terre), les jambes bien écartées et traînant les pieds, tenant fermement Ake contre lui comme Mme Mislaburski son sac les jours de verglas, ainsi passa-t-il devant les yeux de verre. Le bourdonnement s'affaiblit. Était-il assez loin ? Il l'espérait. Marcher comme un humain était tout bonnement impossible, trop éprouvant pour les nerfs. De même que se trouver si près de toute la mécanique de pensée d'Ake. Il eut la pulsion de se retourner pour y jeter un œil – tous ces magnifiques panneaux réfléchissant la lumière ! – mais n'en fit rien. S'il regardait, il se retrouverait peut-être bien sous hypnose. Ou pire.

Il s'immobilisa.

— Jake ! Regarde ! Là !

Jake tenta de répondre *okay* et c'est un aboiement qui sortit. Rigolo, pas vrai ? Il ouvrit les yeux avec précaution et vit des murs carrelés des deux côtés. Il y avait de l'herbe et de minuscules pousses de fougères, entre les carreaux, pourtant c'était bien de la céramique. C'était bien un couloir. Il regarda derrière lui et vit la clairière. Le tricératops les avait oubliés. Il se livrait à un combat à mort avec le Tyranno-Zoo-Russe, scène qu'il se rappela clairement avoir vue dans *Le Peuple des Abîmes*. La Fabuleuse Pépée avait observé la bataille, bien à l'abri dans les bras de César Romero, et au moment crucial où le Tyranno-

Zoo-Russe de bande dessinée avait refermé sa mâchoire fatale sur la tête du tricératops, la fille avait enfoui le visage contre la poitrine virile de l'explorateur.

— Ote ! aboya Jake, mais aboyer ne suffisait pas, alors il passa en mode « pensée ».

On rechange de place !

Ote fut trop heureux de s'exécuter – jamais il n'avait autant souhaité quelque chose – mais avant qu'ils aient pu procéder à l'échange, leurs poursuivants les aperçurent.

— *Là !* s'exclama celui à l'accent de Boston – celui qui avait déclaré que le *paternel* avait fini en *plat de résistance*. Là ! Les vòala ! Attrapez-les ! Abattez-les !

Et, alors que Jake et Ote croisaient leurs esprits et réincorporaient leurs enveloppes respectives, les premières balles se mirent à cliqueter autour d'eux comme si quelqu'un claquait des doigts.

10

Le meneur de la bande lancée à leurs trousses était un certain Flaherty. Des dix-sept créatures, il était le seul hume. Tous les autres, sauf un, étaient des ignobles et des vampires. Le dernier était un tahine avec la tête d'une hermine intelligente et une paire de jambes gigantesques et poilues jaillissant d'un bermuda. Au bout des jambes en question apparaissaient des pieds étroits terminés par une corne acérée. Un seul coup de pied de Lamla aurait découpé en deux un homme de bonne taille. Flaherty – élevé à Boston, depuis vingt ans au service du Roi dans une tripotée de versions de New York de la fin du XX^e siècle – avait réuni sa bande aussi vite que possible, dans un véritable calvaire de peur et de fureur. *Plus rien ne rentre au Cochon*, voilà ce que Sayre avait dit à Meiman. Et ce qui réussirait *quand même* à entrer ne devait sous aucun prétexte

en ressortir. Et ça valait encore plus pour le Pistolero et chacun des membres de son *ka-tet*. Ces petits plaisantins avaient depuis longtemps dépassé les bornes, pas besoin d'être dans les hautes sphères pour le comprendre. Mais à présent Meiman, que ses rares amis appelaient le Canari, était mort et le gosse avait trouvé le moyen de leur échapper. Un *gamin*, nom de Dieu ! Un putain de *gamin* ! Mais comment étaient-ils censés deviner que tous les deux, ils possédaient un totem aussi puissant que cette tortue ? Si ce satané truc n'avait pas rebondi sous une des tables, peut-être bien qu'il les tiendrait encore en respect, tous.

Flaherty savait que c'était la vérité, mais ce qu'il savait aussi, c'est que jamais Sayre n'accepterait une excuse pareille. Et même, il ne donnerait pas à Flaherty l'ombre d'une chance de s'en servir. Non, il serait mort bien avant ça, et tous les autres aussi. Étalés par terre, avec les insectes docteurs se repaissant de leur sang.

Il était facile de dire que le gamin serait bloqué à la porte, qu'il ne connaîtrait pas – qu'il ne *pourrait pas* connaître – les mots de passe qui l'ouvriraient, mais Flaherty ne pouvait plus se fier à des idées pareilles, malgré l'envie qu'il en avait. Ils avançaient sans filet, et Flaherty se sentit submerger par une grande vague de soulagement en apercevant le gamin et son petit copain à fourrure à l'arrêt un peu plus loin. Plusieurs des ignobles firent feu, mais les manquèrent. Flaherty n'en fut pas surpris. Entre eux et le gamin s'étirait une étendue de verdure, une putain de jungle en dessous de la ville, voilà à quoi ça ressemblait, et il y avait même de la brume en train de se lever, qui ne leur facilitait pas la tâche, pour viser. Et ces dinosaures de bande dessinée complètement ridicules ! L'un d'eux leva vers eux sa tête dégoulinante de sang et se mit à rugir, serrant contre sa cage thoracique en écailles ses pattes minuscules.

On dirait un dragon, se dit Flaherty, et sous ses yeux, le dinosaure de dessin animé *devint* un dragon. Il grogna et lança une gerbe de feu qui enflamma plusieurs pieds de lierre et tout un pan de mousse. Pendant ce temps, le gamin s'était remis en route.

Lamla, le tahine à tête d'hermine, se fraya un chemin en tête et brandit un poing recouvert de fourrure à hauteur de son

front. Flaherty retourna le salut avec impatience.

— Qu'est-ce que c'est que ça, en bas, Lam ? Tu le sais ?

Flaherty lui-même n'était jamais descendu en dessous du Cochon du Sud. Quand il se déplaçait pour affaires, c'était toujours entre les différents New York, ce qui veut dire qu'il utilisait ou bien la porte sur la 47^e Rue, entre la 1^{re} et la 2^e Avenue, ou bien celle qui donnait dans un hangar désaffecté sur Bleecker Street (sauf que dans certains mondes, le hangar devenait un immeuble jamais achevé de construire), ou encore le sens interdit de la 94^e (cette dernière était la plupart du temps détraquée, et bien sûr personne ne savait la réparer). Il existait d'autres portes dans la ville – New York regorgeait de portails vers d'autres *où* et d'autres *quand* – mais celles-là étaient les seules encore en état de marche.

Avec celle vers Fedic, évidemment. Celle droit devant.

— C'est un mirageur, dit la chose-hermine.

Sa voix rappelait un grondement humide, qui n'avait rien d'humain.

— Cette machine-là se balade et va chercher ce qu'on craint le plus, puis elle le rend réel. Sayre a dû la mettre en route quand lui et son *tet* sont passés, avec la gueuse à peau noire. Pour brouiller sa piste, vous intuisez.

Flaherty acquiesça. Un esprison. Très intelligent. Mais est-ce qu'il était vraiment bon ? Parce que ce maudit chiard avait réussi à passer, pas vrai ?

— Ce que le gamin a vu va se transformer en nos peurs à nous, ajouta le tahine. Ça marche à l'imagination.

L'imagination. Flaherty s'empara de ce mot.

— Super. Quoi qu'ils voient quand ils seront en bas, dites-leur de l'ignorer.

Il leva un bras pour donner le signal à ses hommes, très soulagé par ce que Lam venait de lui dire. Parce qu'il leur fallait reprendre la chasse, et plus vite que ça. Sayre (ou Walter o'Dim, ce qui était encore pire) les tuerait probablement jusqu'au dernier s'ils ne parvenaient pas à arrêter ce babé-morveux. Et Flaherty craignait *réellement* l'idée des dragons, pour tout arranger. Depuis ce jour où son père lui avait lu une histoire de ce genre, quand il était petit.

Le tahine l'arrêta avant qu'il ait pu donner le feu vert.

— Qu'est-ce qu'il y a, Lam ? grogna Flaherty.

— Vous ne comprenez pas. Ce qui se trouve en bas est assez réel pour vous tuer. Pour nous tuer *tous*.

— Et qu'est-ce que tu vois, toi, alors ?

Ce n'était pas le moment de se montrer curieux, mais ç'avait toujours été l'engeance de Conor Flaherty.

Lamla baissa la tête.

— Je ne souhaite pas en parler. C'est plutôt moche. Le problème, *sai*, c'est qu'on va tous mourir ici, si on n'est pas prudents. Ce qui vous est arrivé ferait peut-être l'effet d'un infarctus ou d'une attaque à un type qui s'est fait charcuter, mais ce sera ce que vous voyez en bas. Quiconque croit que l'imagination ne peut tuer est un imbécile.

À présent, tous les autres s'étaient réunis derrière le tahine. Ils alternaient les regards vers Lamla et en direction de la clairière embrumée. Flaherty n'aimait pas ce qu'il lisait sur leurs visages, pas du tout, même. Descendre un ou deux des plus récalcitrants à se voiler la face rendrait peut-être aux autres leur enthousiasme, mais à quoi bon, si Lamla disait vrai ? Ces maudits Grands Anciens, toujours à laisser traîner leurs jouets derrière eux ! Des jouets dangereux ! Comme ils lui compliquaient la vie ! Maudits soient-ils, jusqu'au dernier !

— Alors comment fait-on pour passer ? gémit Flaherty. Et pendant qu'on y est, comment cette *petite frappe* a fait pour passer ?

— Pour la petite frappe, je n'en sais rien, répondit Lamla, mais ce qu'on doit commencer par faire, nous, c'est tirer dans ces projecteurs.

— Les projecteurs ? mais *quels* projecteurs, bordel ?

Lamla tendit le bras vers la clairière en contrebas... ou plutôt vers le couloir, si ce que disait ce monstre à la con était vrai.

— Là, fit Lam. Je sais que vous ne les voyez pas, mais vous pouvez me croire sur parole, ils sont bien là. De chaque côté.

Flaherty observait avec une certaine fascination la jungle brumeuse de Jake se transformer sous ses yeux, pour devenir la grande forêt obscure, comme dans *Il y a bien longtemps, au temps où tout le monde vivait dans la grande forêt obscure et*

où personne ne vivait ailleurs, un dragon vint tout saccager.

Flaherty n'avait aucune idée de ce que Lamla ou le reste de ses hommes voyaient, mais sous ses yeux, le dragon (qui encore peu de temps auparavant était un Tyranno-Zoo-Russe) saccageait tout consciencieusement, mettant le feu aux arbres et battant la campagne en quête de petits garçons catholiques à dévorer.

— Je ne vois *RIEN* ! hurla-t-il au visage de Lamla. Ce que je crois, c'est que tu as perdu ta putain de *TÊTE* !

— Je les ai vus éteints, répondit calmement Lamla, et je crois me rappeler à peu près où ils se trouvent. Si vous me laissez prendre quatre hommes pour tirer de chaque côté, je pense qu'il ne nous faudra pas longtemps pour les détruire tous.

Et qu'est-ce que Sayre dira, quand je lui apprendrai qu'on a bousillé son précieux esprison ? aurait pu répliquer Flaherty. *Qu'est-ce que Walter o'Dim dira, puisqu'on en parle ? Parce qu'on ne peut pas réparer ce qui est crâné, en tout cas pas des gars comme nous, qui savons faire du feu en frottant deux bouts de bois l'un contre l'autre, mais pas beaucoup plus.*

Il aurait pu le dire, mais il n'en fit rien. Parce que attraper ce gosse avait plus d'importance que n'importe quel gadget antédiluvien créé par les Grands Anciens, même un gadget aussi époustouflant que cet esprison-là. Et c'était Sayre qui l'avait activé, pas vrai ? Dites si fait ! S'il fallait s'expliquer, Sayre n'avait qu'à s'en charger ! Que Sayre fasse son *mea culpa* aux grands pontes et jacasse jusqu'à ce qu'ils le fassent taire ! Pendant ce temps, ce bons dieux de babé-morveux continuait de reconstituer la piste que Flaherty (qui se voyait déjà recevoir les honneurs pour s'être précipité si vaillamment dans la brèche) et ses hommes avaient quasiment réduite à néant. Si seulement l'un d'entre eux avait eu la chance de toucher le gamin, quand lui et son sac de fourrure de pote étaient en vue ! On met ses désirs dans une main, on chie dans l'autre, histoire de voir laquelle des deux se remplit le plus vite...

— Prends les meilleurs tireurs, fit Flaherty avec son accent à la J.F. Kennedy. Qu'on en finisse.

Lamla désigna trois ignobles et un des vamps, en plaça deux de chaque côté, et leur débita des instructions rapides dans une

autre langue. Flaherty en déduisit que deux d'entre eux étaient déjà descendus là-bas et, comme Lam, se rappelaient à peu près où se situaient les projecteurs dans les murs.

Pendant ce temps, le dragon de Flaherty – ou, pour être plus précis, le dragon de son *pa* – continuait à tout saccager dans la profonde forêt sombre (la jungle ayant complètement disparu) et mettait le feu partout.

Finalement – bien que cela parût une éternité à Flaherty, il ne fallut en réalité pas plus de trente secondes – les tireurs d'élite firent feu. Presque instantanément, forêt et dragon s'évanouirent sous les yeux de Flaherty, comme des séquences d'un film surexposées.

— *C'est l'un de ceux-là, les louchons !* brailla Lamla de sa voix qui virait au cri de mouton, dès qu'il montait d'un ton. *Videz vos chargeurs ! Videz vos chargeurs, pour l'amour de vos pères !*

La moitié de cette petite bande n'en a sans doute jamais eu, se dit Flaherty avec une certaine morosité. Puis il entendit l'éclat distinct du verre qui se brise et le dragon s'immobilisa en plein mouvement, des volutes de flammes et de fumée sortant de sa bouche et de ses narines, de même que des ouïes sur les côtés de sa gorge blindée.

Encouragés par leur résultat, les tireurs d'élite accélérèrent la cadence et, quelques secondes plus tard, la clairière et le dragon pétrifié s'évanouirent. À leur place ne subsistèrent que des couloirs carrelés, et sur la poussière du sol, les traces de ceux qui les avaient parcourus en dernier. De chaque côté apparaissaient les projecteurs énucléés.

— Très bien ! s'exclama Flaherty après avoir adressé à Lamla un signe d'approbation. Maintenant on se lance aux trousses du gosse, et au pas de course, et on va l'attraper, et on va ramener sa tête au bout d'une pique ! Vous êtes avec moi ?

Ils rugirent en un chœur féroce, Lamla avec plus de véhémence encore que les autres, les yeux brillant d'une sinistre lueur jaune-orangé qui rappelait le souffle du dragon.

— Très bien ! exulta Flaherty en se lançant dans un air que n'importe quel instructeur des Marines aurait reconnu : « *Peu importe où vous fuirez –* »

— *PEU IMPORTE OÙ VOUS FUIREZ !* aboyèrent-ils en chœur en se mettant à courir, à quatre de front, au travers de ce qui avait été la jungle de Jake.

Sous leurs pieds crissait le verre brisé.

— *On vous ramèn'ra sans tarder !*

— *ON VOUS RAMÈN'RA SANS TARDER !*

— *Vous pouvez courir à Lud ou Cain –*

— *VOUS POUVEZ COURIR À LUD OU CAIN !!*

— *On bouffra vos couilles en gratin !*

Ils répétèrent tous en chœur, et Flaherty accéléra encore un peu la cadence.

11

Jake les entendit de nouveau approcher, comme-à-commala. Il les entendit se jurer de lui bouffer les couilles en gratin.

Allez-y, ramenez-la, se dit-il, mais il fit quand même de son mieux pour courir plus vite. Il s'inquiéta de constater qu'il n'y arrivait pas. Le tour de passe-passe mental avec Ote l'avait tout de même un petit peu fatigé...

Non.

Roland lui avait enseigné que se leurrer soi-même n'était autre que de l'orgueil camouflé, et qu'il ne fallait pas s'autoriser ce genre de caprice. Jake avait fait de son mieux pour tenir compte de ce conseil, en conséquence de quoi il dut bien admettre que la « fatigue » ne rendait pas bien compte de sa situation. Ce point de côté s'était étendu, il lui était poussé des crocs qui remontaient jusque sous son aisselle. Il savait qu'il avait gagné du terrain sur ses poursuivants. Il savait aussi, à les entendre brailler en cadence, qu'ils étaient en train de rattraper leur retard. Bientôt ils se remettraient à tirer sur Ote et lui, et comme des types en pleine course tiraient souvent comme de la merde, on pouvait toujours avoir un coup de chance.

À présent il distinguait quelque chose devant eux, qui bouchait le couloir. Tout en s'approchant, Jake prit le temps de se demander ce qu'il ferait, si Susannah ne se trouvait pas de l'autre côté. Ou bien si elle s'y trouvait, mais ne voyait pas de moyen de l'aider.

Eh bien, Ote et lui se défendraient, voilà tout. Aucune couverture, pas moyen de rejouer la scène du Col des Thermopyles, ce coup-ci, mais il lancerait le plat et ferait tomber quelques têtes, avant qu'ils viennent à bout de lui.

Si c'était nécessaire, bien entendu.

Peut-être qu'il n'aurait pas à le faire.

Jake courut bruyamment en direction de la porte, l'air lui brûlant la gorge – presque littéralement – tout en se disant : *C'est aussi bien. De toute façon je n'aurais pas pu courir encore très longtemps.*

Ote y parvint le premier. Il posa les pattes avant contre le bois fantôme et leva la tête, comme s'il déchiffrait les mots imprimés sur le panneau et le message qui clignotait en dessous. Puis son regard revint sur Jake, qui arrivait pantelant, se tenant l'aisselle d'une main, les Orizas rescapés s'entrechoquant dans leur sac dans un brouhaha métallique.

NORTH CENTRAL POSITRONICS, LTD
NEW YORK/FEDIC

SÉCURITÉ MAXIMALE
CODE VERBAL D'ENTRÉE EXIGÉ
#9 DERNIÈRE SUPPLÉANTE

Il essaya de faire tourner le bouton, mais ce ne fut là qu'une formalité. Lorsque le métal glacé refusa de bouger entre ses doigts, il ne prit pas la peine d'essayer une nouvelle fois et se mit à frapper des deux mains sur la porte.

— Susannah ! Si tu es là, laisse-moi entrer !

Pas pour tout l'or des foutus Incas, entendit-il son père répondre, puis sa mère, sur un ton beaucoup plus grave, comme si elle savait que raconter des histoires, c'était du sérieux : *J'ai entendu une mouche bourdonner... au moment de ma mort.*

Rien ne lui parvint, de l'autre côté de la porte. Mais derrière lui, les voix de la troupe du Roi Cramoisi se rapprochaient sensiblement.

— *Susannah* ! beugla-t-il.

Ne recevant toujours pas de réponse, il fit volte-face, plaqua le dos contre la porte (n'avait-il pas toujours su que ça se terminerait ainsi, adossé contre une porte verrouillée ?) et saisit un Oriza dans chaque main. Ote se tenait entre ses pieds, la fourrure hérissée sur l'échine, et la douce peau de velours de sa truffe retroussée pour découvrir ses crocs.

Jake croisa les bras, prenant la pose de « la charge ».

— Allez, venez donc, bande de salauds. Pour Gilead et l'Aîné. Pour Roland, fils de Steven. Pour moi et Ote.

Au début, il était trop concentré sur ce qu'il avait à faire pour bien mourir, en emmenant au moins l'un d'eux avec lui (le type qui lui avait appris que le *paternel* avait fini en *plat de résistance* aurait été son morceau de choix) et plus s'il le pouvait, pour s'apercevoir que la voix qu'il avait entendue provenait de derrière la porte, et non pas de son propre esprit.

— Jake ! C'est vraiment toi, trésor ?

Il écarquilla les yeux. Oh pitié faites que ce ne soit pas une ruse. Parce que si c'en était une, ce serait probablement la dernière que Jake verrait.

— Susannah, ils arrivent ! Est-ce que tu sais comment —

— *Oui* ! Ça doit toujours être *voll*, tu m'entends ? Si Nigel dit vrai, le mot de passe devrait être *vo*...

Jake ne lui donna pas l'occasion de répéter. Il les voyait à présent débouler vers lui, en mettant la gomme. Certains d'entre eux agitaient des armes et tiraient déjà en l'air.

— *Voll* ! hurla-t-il à pleins poumons. *Voll* pour la Tour ! *Ouvre-toi ! Ouvre-toi, saloperie !*

Contre son dos, la porte entre New York et Fedic s'ouvrit avec un cliquetis. En tête du groupe de tueurs, Flaherty vit toute la scène, éructa le juron le plus ignoble de tout son répertoire, et tira une seule et unique balle. Il était bon tireur, et il mit dans ce coup-là toute la force de sa volonté (qui était loin d'être négligeable), afin de guider le projectile. Il aurait sans aucun doute transpercé le front de Jake au-dessus de l'œil gauche, lui

vrillant le cerveau et mettant un terme à sa vie, si une main puissante aux doigts bruns n'avait pas saisi le garçon par le col au même moment, le tirant en arrière sur fond de sifflement strident d'ascenseur, ce sifflement qui résonne sans interruption entre les différents niveaux de la Tour Sombre. La balle bourdonna près de son oreille, mais sans y entrer.

Ote suivit Jake, répétant le nom de son ami dans un aboiement perçant – *Ake-Ake ! Ake-Ake !* – et la porte se referma violemment derrière eux. Flaherty l'atteignit vingt secondes plus tard et tambourina dessus jusqu'à s'en faire saigner les poings (lorsque Lamla essaya de l'en empêcher, Flaherty le repoussa avec une telle férocité que le tahine s'étala de tout son long), mais il n'y avait plus rien à faire. Tambouriner ne le mena nulle part. Rien ne le mena plus nulle part.

À la toute dernière minute, le garçon et le bafouilleux leur avaient faussé compagnie. Et le temps d'un petit sursis, le cœur du *ka-tet* de Roland demeura uni.



Chapitre 6

SUR LE CHEMIN DU DOS DE LA TORTUE

1

Voyez, je vous prie, et regardez bien, car c'est l'un des lieux les plus splendides qui demeurent, en Amérique. Je voudrais vous montrer un chemin de terre tout simple du Maine Occidental, qui serpente le long d'une corniche escarpée et recouverte de bois denses, et débouche en pointe au nord et au sud sur la Route 7, à environ trois kilomètres d'intervalle. Juste à l'ouest de cette corniche, comme une monture de joaillier, le paysage dessine une fossette de verdure profonde. Au fond – pierre dans la monture – apparaît le Lac Kezar. Comme tous les lacs de montagne, il peut changer d'aspect jusqu'à une demi-douzaine de fois par jour, car ici le climat est plus que capricieux. À moitié fou serait parfaitement approprié. Les autochtones seront ravis de vous parler des tempêtes de neige qui se sont déjà abattues ici en plein mois d'août (c'était en 1948) et une fois même au beau milieu de la Fête nationale¹⁵ (en 1959). Et ils seront encore plus exaltés en vous faisant le récit détaillé de la tornade qui est venue balayer la surface gelée du lac en janvier 1971, aspirant la neige et engendrant un mini-tourbillon avec des éclairs en son centre. Difficile de croire à ce

¹⁵ Le 4 juillet (Fête de l'Indépendance). (*N.d.T.*)

temps sans queue ni tête, mais allez donc interroger Gary Barker, si vous ne me croyez pas ; il a la preuve en photos.

Aujourd'hui le lac au fond de l'enclave est plus noir que le plus sombre des péchés, reflétant les têtes de cumulo-nimbus qui s'accumulent au-dessus de ses eaux, et rendant encore plus lugubre l'atmosphère ambiante. De temps à autre un dard argenté vient zébrer ce miroir d'obsidienne, lorsqu'un éclair surgit des nuages comme un poignard. Le tonnerre parcourt les cieux congestionnés d'est en ouest, en grondant, comme les roues d'un gigantesque *bucka* de pierre dans un chemin céleste. Les pins et les chênes et les bouleaux sont immobiles et le monde entier retient son souffle. Toutes les ombres ont disparu. Les oiseaux se sont tus. Dans le ciel un nouveau chariot avance solennellement en grondant, et dans son sillage – écoutez donc ! – on entend un moteur. Peu après la Ford Galaxie poussiéreuse de John Cullum apparaît avec le visage anxieux d'Eddie Dean tendu au-dessus du volant, les phares déjà allumés dans l'obscurité croissante.

2

Eddie ouvrit la bouche pour demander à Roland combien de temps encore ils devraient rouler, mais il le savait très bien. La pointe sud du Chemin du Dos de la Tortue était indiquée par un panneau orné d'un grand 1 noir, et chacune des bifurcations à gauche, vers le lac, était signalée de la même manière, mais avec un chiffre plus élevé. Ils aperçurent de l'eau à travers les arbres, mais les maisons elles-mêmes se situaient en contrebas, nichées hors de leur vue. Eddie sentait comme un goût d'ozone et d'huile électrique à chaque inspiration et dut par deux fois se tapoter les cheveux sur la nuque, ayant vraiment l'impression qu'ils s'étaient dressés tout seuls sur sa tête. Ce n'était pas le cas, mais ça ne changea strictement rien à l'état d'anxiété mêlée

d'une ivresse étrange qui traversait tout son être, qui lui soulevait le plexus comme un disjoncteur en surchauffe, et se diffusait ensuite dans tout son corps. C'était dû à l'orage, bien entendu. Il faisait juste partie de ces gens qui les sentent arriver avec leurs nerfs. Mais jamais il n'en avait senti approcher de semblable à celui-ci.

Ce n'est pas que l'orage, et tu le sais très bien.

Non, bien sûr que non. Même s'il pensait que tous ces volts fous en liberté pourraient peut-être faciliter l'entrée en contact avec Susannah. Les ondes allaient et venaient comme parfois dans les stations de radio lointaines, la nuit, mais depuis leur rencontre avec

(Toi Enfant de Roderick, toi abîmé, toi perdu)

Chevin de Chayven, c'était devenu beaucoup plus fort. Parce qu'il soupçonnait toute cette partie du Maine d'être translucide, et proche de nombreux mondes. Tout comme leur *ka-tet*, qui était de nouveau presque au complet. Car Jake se trouvait avec Susannah, et ils semblaient tous deux sains et saufs, pour l'instant ; en outre ils avaient mis une porte massive entre eux et leurs poursuivants. Pourtant quelque chose les attendait, ces deux-là – quelque chose dont Susannah ne voulait pas parler, ou qu'elle ne parvenait pas à éclaircir. Eddie avait senti à la fois l'horreur qu'inspirait cette chose à la jeune femme et sa peur panique qu'elle revienne, et il croyait savoir de quoi il s'agissait : du bébé de Mia. Qui était aussi celui de Susannah, d'une manière qu'il ne comprenait pas encore complètement. Comment une femme armée pouvait-elle avoir peur d'un nouveau-né, voilà qui lui échappait, mais ce qu'il savait, c'est qu'elle était affolée, et qu'elle devait avoir de bonnes raisons de l'être.

Ils passèrent devant un panneau indiquant FENN, 16, puis un autre disant ISRAËL, 18. Puis la route décrivit une courbe et Eddie écrasa les freins de la Galaxie, arrêtant net la voiture dans un nuage de poussière. Garé sur le bord de la route, à côté d'un panneau BECKHARDT, 20, se trouvait une camionnette Ford qui leur était familière, et un homme plus familier encore, appuyé nonchalamment contre l'aile rouillée du véhicule ; il était vêtu d'un jean à revers et d'une chemise de batiste impeccablement

repassée, boutonnée jusqu'à son menton rasé de frais. Il portait en outre une casquette de base-ball aux couleurs des Red Sox de Boston, légèrement penchée sur le côté, comme pour dire *Je t'ai grillé au poteau, mon vieux*. Il tirait sur sa pipe, de laquelle montait une fumée bleue qui semblait suspendue autour de son visage ridé et jovial, dans l'air chargé de fièvre, qui attendait l'orage.

Eddie vit tout ça avec une clarté amplifiée par son état de nervosité extrême, conscient qu'il souriait comme quand on croise un vieil ami dans un lieu insolite – au milieu des Pyramides en Égypte, sur le vieux marché de Tanger, sur une île au large de Formose, ou bien sur le Chemin du Dos de la Tortue, par un après-midi orageux de l'été 1977. Et Roland souriait, lui aussi. Cette grande brute, ce truand affreux – qui souriait ! Il fallait encore croire aux miracles, semblait-il.

Ils descendirent de voiture et allèrent rejoindre John Cullum. Roland leva le poing à son front et fléchit légèrement le genou.

— Aïe, John. Je vous vois fort bien.

— Pour sûr, je vous vois, moi aussi, répondit John Cullum. Comme le nez au milieu de la figure.

Il esquissa un salut sous la visière de sa casquette, puis il adressa un mouvement de menton à Eddie.

— Jeune homme.

— Que vos journées soient longues et vos nuits plaisantes, fit Eddie en portant les doigts à son front.

Il n'était pas de ce monde, plus de ce monde, et c'était un soulagement pour lui, de ne plus avoir à faire semblant.

— C'est un bien joli dicton, fit remarquer John, avant d'ajouter : Je vous ai battus, sur ce coup-là. Je m'en doutais un peu, à vrai dire.

Roland balaya du regard les bois environnants, puis la bande sombre et chargée au-dessus de leurs têtes.

— Je pense que ça n'est pas exactement l'endroit...

Dans sa voix perçait l'ombre d'une question.

— Nan, ça n'est pas l'endroit où vous voulez atterrir, confirma John en tirant sur sa pipe. L'endroit qui vous intéresse, je suis passé devant, en chemin. Si vous voulez vous

rendre là-bas, je vais vous dire une bonne chose, vous allez rester comme deux ronds de flanc. J'ai jamais vu un truc pareil.

Pendant un instant, son visage rayonna comme celui d'un gamin qui vient d'attraper sa première luciole dans un pot en verre, et Eddie comprit qu'il pesait ses mots.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y a, là-bas ? Des entrants ? Ou une porte ?

L'idée lui traversa l'esprit... puis ne le quitta plus.

— C'est bien une porte, n'est-ce pas ? Et elle est ouverte !

John commença par secouer la tête, puis parut réfléchir.

— C'est p't-être bien une porte, faisant durer le mot comme quelque chose de très précieux, comme un long soupir à la fin d'une rude journée : une *poooooorte*. On peut pas dire que ça *ressemble* franchement à une porte, mais... pour sûr. Ça pourrait. Y aurait quelque chose dans cette lumière-là ?

Il eut l'air de faire des calculs.

— Pour sûr. Mais je pense que vous voulez palabrer, les gars, et si on va là-bas, à Cara Qui Rit, il n'y aura pas de palabre. Il n'y aura que vous, bouche bée.

Cullum balança la tête en arrière et éclata de rire.

— Et moi tout pareil !

— C'est quoi, Cara Qui Rit ? hasarda Eddie.

John haussa les épaules.

— Des tas de gens qui ont des propriétés en bord de mer donnent des noms à leurs maisons. Ça doit être parce qu'elles leur coûtent un paquet, alors ils veulent que ça en jette. Bref, Cara est vide, en ce moment. Elle appartient à une famille de Washington, les McCray, mais ils l'ont mise en vente. Ils ont pas eu de pot. Le type a fait une attaque, et elle...

Il mima quelqu'un en train de boire à la bouteille.

Eddie hocha la tête. Il y avait pas mal de choses qu'il ne comprenait pas, dans cette quête de la Tour, mais il y en avait aussi un certain nombre qu'il percevait d'instinct. L'une d'elles était que le cœur de l'activité des entrants dans cette partie du monde était cette maison sur le Chemin du Dos de la Tortue que John Cullum appelait Cara Qui Rit. Et quand ils arriveraient là-bas, ils constateraient que le numéro à l'entrée serait le 19.

Il leva les yeux et vit que les lourds nuages glissaient vers

l'ouest, au-dessus du Lac Kezar. Vers les Monts Blancs, aussi – ce qu'on appelait sans doute Discordia, dans un monde pas si loin de celui-ci – et le long du Sentier du Rayon.

Toujours le long du Sentier du Rayon.

— Qu'est-ce que vous suggérez, John ? demanda Roland.

Cullum fit un signe de tête en direction du panneau BECKHARDT.

— J'entretiens la propriété de Dick Beckhardt depuis la fin des années cinquante. Un sacré chic type. L'est à Washington, ces temps-ci, travaille pour le gouvernement Carter (*Caaaaalteeeeeul*). J'ai les clés. Je me suis dit qu'on pourrait p't-être faire une pause là-bas. Il y fait chaud et sec, et je pense qu'on pourra pas en dire autant, si on reste plantés là. Vous aurez qu'à raconter votre histoire, et moi j'écouterai – si y a bien un truc que je sais faire, c'est ça – et pendant ce temps-là on fait la route jusqu'à Cara. Je... eh bien, *jamais*...

Il secoua la tête, prit sa pipe d'une main et les fixa tous deux avec un regard totalement ébahi.

— Jamais j'ai vu un truc pareil, je peux vous le dire. En fait, je savais même pas comment regarder.

— Allons-y, l'interrompit Roland. Nous ferons tous la route dans votre cartomobile, si cela vous sied.

— Ça me sied tout à fait bien, opina John en montant à l'arrière.

3

La maison de Dick Beckhardt se situait environ six cents mètres plus bas, elle avait des murs en lambris et tout le confort possible, un poêle dans le salon et un tapis galonné au sol. Une grande baie vitrée donnait à l'ouest et Eddie resta un moment là, à regarder dehors, malgré l'urgence qui les pressait. Le lac avait pris des teintes d'ébène morte qui donnaient froid dans le

dos – *comme l’œil d’un zombie*, se dit-il, sans avoir la moindre idée d’où lui venait cette image. Il se disait que, si le vent se levait (ce qui se produirait sans doute quand la pluie viendrait), la surface de l’eau se mettrait à moutonner, ce qui rendrait le spectacle moins effrayant. On n’aurait plus cette impression d’être *observé*.

John Cullum prit place à la table de pin verni de Dick Beckhardt, retira son chapeau et le tint entre les doigts crispés de sa main droite. Il jeta à Roland et à Eddie un regard grave.

— On se connaît fichtrement bien, pour des types qui se connaissent depuis pas bien longtemps, fit-il. Vous trouvez pas ?

Tous deux acquiescèrent. Eddie s’attendait à tout moment à entendre le vent se lever, mais le monde s’obstinait à retenir son souffle. Il était prêt à parier que ce serait la tempête du siècle, quand elle se déclencherait.

— C’est comme ça que les types se connaissent, dans l’Armée, ajouta John. À la guerre. (*L’Aaaaaalméééée* et *guêêêlle* avec un accent de la Nouvelle-Angleterre tellement marqué qu’il en devenait inimitable). C’est toujours comme ça, dans les moments importants, j’ai r’marqué.

— Si fait, confirma Roland. « La mitraille, ça crée des liens », comme on a coutume de dire.

— Ah oui ? Je sais que vous avez des choses à me raconter, mais avant de commencer, il faut que moi je vous dise quelque chose. Et je veux bien embrasser un cochon si ça vous met pas le sourire.

— Quoi ? demanda Eddie.

— Eldon Royster, le Shérif du comté, il a mis quatre types en garde à vue, à Auburn, il y a une heure ou deux. Il semblerait qu’ils aient essayé de fausser compagnie à un barrage de police sur la route des bois, et qu’ils se soient méchamment embourbés.

John remit sa pipe en bouche, sortit une allumette de sa poche de chemise et posa le pouce sur la pointe. Pour l’instant, il n’avait visiblement pas l’intention de la gratter.

— Et la raison pour laquelle ils essayaient de filer en douce, c’est qu’ils trimballaient un véritable arsenal (*alse-nal*). Des

mitraillettes, des grenades, et aussi quelques-uns de ces trucs qu'on appelle des C-4. L'un de ces types, je crois bien vous avoir entendus dire son nom – Jack Andolini ?

Et sur ces mots, il enflamma la pointe bleue soufrée de son allumette.

Eddie s'affala sur l'une des chaises très chics de *sai* Beckhardt, leva le nez vers le plafond et laissa échapper un rire tonitruant à faire vibrer la charpente. Quand on le chatouillait un peu, constata Roland, personne ne savait rire comme Eddie Dean. Du moins pas depuis que Cuthbert Allgood avait pénétré dans la clairière au bout du sentier.

— Le beau Jack Andolini, le cul posé dans une taule de campagne de l'État du Maine ! Qu'on me roule dans le sucre et qu'on me traite de gaufre à la confiture ! Si mon frère Henry pouvait être encore en vie pour voir ça !

Et c'est alors qu'Eddie prit conscience de ce qu'Henry *était* sans doute vivant en ce moment même – une version de lui, du moins. À supposer que les frères Dean existent dans ce monde-ci.

— Pour sûr, je m'disais bien que ça vous ferait plaisir, fit John en approchant du foyer de sa pipe la flamme qui consumait l'allumette à toute vitesse. Il était visiblement ravi, lui aussi. Il souriait tellement qu'il avait du mal à allumer son tabac.

— Oh, bon sang de bonsoir, fit Eddie en s'essuyant les yeux. Voilà qui éclaire ma journée. Voire toute cette foutue *année*.

— Et ce n'est pas tout, fit John. Mais on va s'arrêter là pour le moment.

Sa pipe avait enfin démarré, et il s'installa plus confortablement dans sa chaise, le regard passant de l'un à l'autre de ces étranges vagabonds qu'il ne connaissait pas la veille encore. Des hommes dont le *ka* était maintenant intimement lié au sien, pour le meilleur et pour le pire, dans la richesse et dans la pauvreté.

— Pour l'instant, je voudrais entendre votre histoire. Et savoir un peu ce que vous attendez de moi.

— Quel âge avez-vous, John ? lui demanda Roland.

— Je suis encore assez jeune pour démarrer au quart de tour,

répondit John, un peu froidement. Et toi, mon pote ? Combien de fois tu as soufflé les bougies ?

Roland lui adressa un sourire – le genre qui signifiait *c'est pigé, on peut passer à autre chose*.

— C'est Eddie qui parlera pour nous deux, fit-il.

Ils en avaient décidé ainsi sur le chemin, en revenant de Bridgton.

— Mon histoire à moi est bien trop longue.

— Vraiment ? Vous dites ainsi ?

— Si fait. Qu'Eddie vous raconte son histoire, ce qu'il aura le temps d'en dire, et ensuite nous vous dirons tous deux ce que nous attendons de vous, et alors, si vous êtes d'accord, il vous donnera quelque chose qu'il vous faudra remettre à un certain Moses Carver... et moi je vous en donnerai une autre.

John Cullum réfléchit un instant, puis hocha la tête. Il se tourna vers Eddie.

Eddie inspira profondément.

— Ce qu'il faut que vous sachiez avant tout, c'est que j'ai rencontré ce type ici présent au beau milieu d'un avion allant de Nassau, aux Bahamas, jusqu'à Kennedy Airport, à New York. À l'époque j'étais accro à l'héroïne, et mon frère également. Je faisais la mule, avec un chargement de cocaïne.

— Et c'était quand, fiston ? demanda John Cullum.

— Pendant l'été 1987.

Ils purent lire l'étonnement sur le visage de Cullum, mais aucune trace d'incrédulité.

— Alors vous venez *vraiment* de l'avenir ! Boudiou !

Il se pencha en avant, dans les volutes de fumée odorantes.

— Fils, raconte ton histoire. Et n'en saute pas une seule ligne, bon Dieu.

Il fallut à Eddie près d'une heure et demie – et par souci de concision, il en sauta bel et bien quelques passages. Lorsqu'il eut fini, une nuit précoce s'était installée sur le lac, en contrebas. Et l'orage qui menaçait n'éclatait toujours pas, mais ne changeait pas de décor non plus. Au-dessus de la maison de Dick Beckhardt le tonnerre grondait parfois, claquant si violemment par moments qu'ils sursautaient tous les trois. Un éclair vint perforer le lac étroit en son centre, illuminant brièvement toute la surface d'un voile délicat, mauve et nacré. Le vent se leva, faisant vibrer des voix dans les arbres, et Eddie pensa *ça va venir, c'est sûr, ça va craquer maintenant*, mais rien ne se produisit. L'orage, comme immobile, ne s'éloigna pas et cet état de suspension, comme une épée retenue par un fil presque invisible, lui rappela la longue et étrange grossesse de Susannah, qui avait maintenant pris fin. Vers sept heures il y eut une coupure de courant et John fouilla dans les placards de la cuisine, finissant par dénicher une cargaison de bougies, tandis qu'Eddie continuait à parler – des anciens de River Crossing, des déments de la cité de Lud, des paysans terrorisés de Calla Bryn Sturgis, où ils avaient rencontré un prêtre défroqué qui semblait tout droit sorti d'un livre. John posa les bougies sur la table, ainsi que des crackers et du fromage, et une bouteille de thé glacé. Eddie termina par leur visite à Stephen King, racontant comment le Pistolero avait hypnotisé l'écrivain de sorte qu'il ne se rappelle rien, puis expliquant qu'ils avaient entraperçu leur amie Susannah, avant d'appeler John Cullum parce que, comme l'avait dit Roland, ils n'avaient personne d'autre à appeler, dans ce monde. Lorsque Eddie se tut, Roland parla de leur rencontre avec Chevin de Chayven, sur le chemin qui les avait menés ici. Le Pistolero posa la croix d'argent qu'il avait montrée à Chevin sur la table, près de l'assiette de fromage. John caressa les fins maillons de la chaîne de son pouce épais.

Puis, pendant un long moment, ce fut le silence.

Lorsqu'il n'en put plus, Eddie demanda au vieux bricoleur ce qu'il avait cru, de toute cette histoire.

— Le tout, répondit-il sans l'ombre d'une hésitation. Il faut que vous preniez soin de cette rose, à New York, pas vrai ?

— Oui, acquiesça Roland.

— Parce que c'est elle qui a sauvé un des Rayons, alors que presque tous les autres ont été détruits par ces espèces de télépathes, là, les Briseurs.

Eddie fut abasourdi de constater avec quelle rapidité et quelle aisance Cullum avait tout emmagasiné, mais peut-être que ça n'avait rien d'extraordinaire. *Les yeux neufs voient plus clair*, comme aimait à le répéter Susannah. Et Cullum était typiquement ce que les Gris de Lud auraient appelé un « mec gâche ».

— Oui, fit Roland. Vous dites vrai.

— La rose prend soin d'un des Rayons. C'est Stephen King qui est responsable de l'autre. En tout cas, c'est ce que vous croyez.

— Ça vaut le coup de le surveiller, John, affirma Eddie. Ne serait-ce que parce qu'il file un mauvais coton. Mais une fois qu'on aura quitté ce monde de 1977, on ne pourra pas revenir vérifier que tout va bien pour lui.

— King n'existe dans aucun des autres mondes ? demanda John.

— Sans doute pas, dit Roland.

— Et même s'il existe, ajouta Eddie, ce qu'il y fait n'a aucune importance. Le monde-clé, c'est celui-ci. Celui-ci, et celui d'où vient Roland. Ces deux mondes sont jumeaux.

Il jeta un œil à Roland, pour avoir confirmation. Roland opina du chef et alluma la dernière des cigarettes que John lui avait données plus tôt.

— Je pourrais peut-être garder un œil sur Stephen King, proposa John. Il n'a pas à le savoir, d'ailleurs. Enfin, si je reviens de votre foutu boulot à New York, je veux dire. Je me suis fait une petite idée de l'affaire, mais vous feriez p't-être mieux de me mettre les points sur les i.

De la poche arrière de son jean il extirpa un vieux carnet, avec les mots Mead Mémo inscrits sur la couverture verte. Il le

feuilleta presque jusqu'à la fin, trouva une page vierge, sortit un crayon à papier de sa poche de chemise, en lécha la mine (Eddie réprima un frisson) et les fixa tous deux avec cet air du bon élève le jour de la rentrée.

— Maintenant, mes chéris, pourquoi vous ne raconteriez pas le reste à l'Oncle John ?

5

Cette fois, c'est Roland qui monopolisa la parole, et bien qu'il eût moins à dire qu'Eddie, il lui fallut quand même une demi-heure, car il s'exprima avec beaucoup de précaution, se tournant de temps à autre vers Eddie, lorsqu'il ne trouvait pas un mot, ou une expression. Eddie avait déjà vu se côtoyer le tueur et le diplomate en Roland de Gilead, mais c'était la première fois qu'il voyait clairement le héraut, le messenger qui tenait à l'intégrité de sa mission. Dehors, l'orage refusait toujours d'éclater ou de passer son chemin.

Le Pistolero finit par se reculer dans sa chaise. Dans la lueur jaune des bougies, son visage paraissait à la fois très ancien et d'un charme étrange. En l'observant, Eddie se dit pour la première fois que le mal était peut-être plus grave que ce que Rosalita Munoz appelait l'« arthrite sèche ». Roland avait perdu du poids, et les cernes noirs sous ses yeux lui donnaient un air malade. Il but d'une traite un verre entier de thé rouge, puis demanda :

— Comprenez-vous ce que je vous dis ?

— Pour sûr.

Pas un mot de plus.

— Vous l'intuisez clairement, si fait ? insista Roland. Pas de questions ?

— Je crois pas, non.

— Redites-le, alors, nous vous écoutons.

John avait noirci deux pages de son écriture arrondie. À présent il les parcourait consciencieusement, hochant la tête pour lui-même, une fois ou deux. Puis il grogna et replaça son carnet dans sa poche. *C'est peut-être un péquenaud de province, mais il est loin d'être stupide*, pensa le jeune homme. *Et la rencontre avec lui n'a rien à voir avec la chance ; le ka était vraiment dans un très bon jour.*

— Aller à New York, récapitula John. Trouver ce gars, Aaron Deepneau. Ne pas y mêler son pote. Convaincre Deepneau que prendre soin de cette rose dans son terrain vague est quasiment la chose la plus importante au monde.

— Vous pouvez même retirer le « quasiment », corrigea Eddie.

John opina, comme si ça allait de soi. Il s'empara du papier avec le castor en en-tête et le fourra dans son énorme portefeuille. Lui remettre la promesse de vente avait été l'une des choses les plus difficiles qu'Eddie ait eu à faire depuis qu'il avait passé la porte dérobée et s'était retrouvé propulsé à East Stoneham, et il était à deux doigts de l'arracher à Cullum avant qu'elle disparaisse dans le vieux Lord Buxton du vieil homme. Il comprenait soudain beaucoup mieux ce qu'avait dû ressentir Calvin Tower.

— Parce que vous êtes propriétaires du terrain vague, vous l'êtes aussi de la rose, les gars, conclut John.

— C'est la Tet Corporation qui en est propriétaire, rectifia Eddie. Corporation dont vous êtes sur le point de devenir vice-président exécutif.

John Cullum n'eut pas l'air impressionné par son nouveau titre putatif.

— Deepneau est censé rédiger les articles pour la fusion et s'assurer que la Tet est bien légale. Ensuite on ira voir ce Moses, pour être sûr que *lui* monte à bord. C'est ça qui risque d'être coton (*Coooootôn*), mais on va faire tout notre possible.

— Mettez-vous donc la croix de Tantine autour du cou, suggéra Roland. Et quand vous rencontrerez *sai* Carver, montrez-la-lui. Vous aurez sans doute du mal à le convaincre que vous êtes du bon droit. Mais vous devez d'abord souffler dessus, comme ça.

Sur la route du retour de Bridgton, Roland avait demandé à Eddie s'il lui venait à l'esprit un secret – dérisoire ou important, peu importait – que Susannah et son parrain auraient pu partager, autrefois. Et il s'était trouvé qu'Eddie en avait un à l'esprit, et il fut sidéré d'entendre Susannah le prononcer, depuis la croix posée sur la table en pin de Dick Beckhardt.

— On a enterré Pimsy sous le pommier, pour qu'il puisse regarder les bourgeons tomber, au printemps, fit la voix de la jeune femme. Et Pop Mose m'a dit d'arrêter de pleurer, parce que Dieu pense que si on pleure trop longtemps un animal...

Là les mots s'évanouirent, d'abord en un murmure, puis ce fut le silence. Mais Eddie se rappelait la suite et la répéta à haute voix :

— ... que pleurer un animal trop longtemps est un péché. Elle disait que Pop Mose lui avait dit qu'elle pouvait se rendre de temps à autre sur la tombe de Pimsy, et lui murmurer « Sois heureux au Paradis », mais qu'elle ne devait le raconter à personne, car les prêcheurs n'aiment pas beaucoup l'idée que les animaux domestiques vont au Paradis. Et elle a gardé le secret. Elle ne me l'a raconté qu'à moi.

Se remémorant sans doute cette confidence d'après l'amour, dans le noir, Eddie eut un sourire douloureux.

John Cullum regarda la croix, puis leva vers Roland des yeux écarquillés.

— Qu'est-ce que c'est ? Une sorte de magnétophone, c'est ça ? C'est ça, pas vrai ?

— C'est un *sigleu*, fit Roland, sans perdre patience. Il pourra vous être utile, avec ce type, Carver, si jamais il « joue au con », comme dirait Eddie.

Le Pistolero eut un petit sourire. Il aimait bien cette expression, « jouer au con ». Il la comprenait.

— Mettez-la.

Mais Cullum n'en fit rien. Du moins, pas immédiatement. Pour la première fois depuis qu'ils avaient croisé le chemin du vieux bonhomme – y compris durant toute la fusillade à l'Épicerie Générale –, il eut l'air réellement déstabilisé.

— Est-ce que c'est de la magie ? demanda-t-il.

Roland haussa les épaules avec impatience, comme pour

signifier à John que ce terme n'avait aucun sens dans ce contexte, et se contenta de répéter :

— Mettez-la.

Avec précaution, comme s'il craignait que la croix de Tantine Talitha ne se mette à rougeoyer à tout moment et ne le brûle gravement, John Cullum s'exécuta. Il baissa la tête pour l'observer (et l'espace d'un instant, son long visage de gars du Nord s'orna d'un double menton comique de patricien), puis la glissa sous sa chemise.

— Boudiou, répéta-t-il, très doucement.

6

Conscient qu'il prononçait ces paroles qu'on avait un jour prononcées pour lui, Eddie Dean ordonna :

— Récite le reste de ta leçon, John d'East Stoneham, et sois sincère.

Quand John Cullum s'était levé ce matin-là, il n'était qu'un simple homme à tout faire, un homme de l'ombre et de l'anonymat. Et il se coucherait ce soir-là avec l'éventualité de devenir l'un des personnages les plus importants de ce monde, un véritable prince de la Terre. S'il redoutait cette perspective, il n'en montra rien. Peut-être ne la mesurait-il pas encore tout à fait.

Mais Eddie était certain du contraire. C'était là l'homme que le *ka* avait placé sur leur route, et il était à la fois gâche et courageux. Si à cet instant Eddie avait été Walter (ou Flagg, comme Walter aimait parfois à se faire appeler), il aurait tremblé, à n'en pas douter.

— Eh bien, fit John, vous vous en battez bien le coquillard, de savoir qui dirige cette compagnie, mais vous voulez que la Tet absorbe Holmes, parce qu'à partir de maintenant, ça n'a plus rien à voir avec le dentifrice et les couronnes, même si la

couverture tient encore un petit moment.

— Et qu'est-ce que —

Eddie s'interrompt. John brandit sa main noueuse pour le faire taire. Eddie essaya d'imaginer une calculatrice Texas Instruments dans cette main-là et se rendit compte que ça ne lui posait aucun problème. Bizarre.

— Laisse-moi une seconde, jeune homme, et je vais te le dire.

Eddie se recula dans sa chaise, mimant le geste de refermer une fermeture éclair sur ses lèvres.

— Veiller à ce que la rose soit à l'abri, première priorité. Ensuite protéger l'écrivain, deuxième priorité. Mais au-delà de ça, avec ce gars, Deepneau, et cet autre gars, Carver, va falloir qu'on monte l'une des corporations les plus puissantes au monde. On fera dans l'immobilier, on travaillera avec... euh...

Il ressortit le vieux carnet vert, le consulta rapidement, puis le rangea.

— On travaillera avec des « développeurs informatiques » (peu importe ce que c'est), parce que c'est eux qui lanceront la prochaine vague technologique. Et il y a trois mots qu'on doit absolument se rappeler.

Il les compta sur ses doigts.

— Microsoft. Micropuces. Intel. Et peu importe la taille qu'on atteint — et à quelle *vitesse* —, notre véritable boulot se résume à ces trois priorités : protéger la rose, protéger Stephen King, et tenter de pigeonner deux autres compagnies, chaque fois qu'on le pourra. La première s'appelle Sombra. L'autre...

Il hésita un quart de seconde.

— L'autre, c'est North Central Positronics. Sombra fait surtout dans le dur, d'après vous autres. Positronics... eh bien, ils sont dans la science et les gadgets, même pour moi ça paraît évident. Si Sombra veut un lopin de terre, la Tet essaie de l'avoir en premier. Si North Central lorgne sur un brevet, on essaie de le déposer avant eux, ou du moins de les empêcher de le déposer. Voire de le laisser à un tiers, si on doit en arriver là.

Eddie hochait la tête, approuvant tout le discours. Il n'avait pas suggéré de lui-même cette alternative ; le vieux bonhomme l'avait devinée tout seul.

— Nous voilà, les Trois Mousquetaires Édentés, les Vieux

Schnoques de l'Apocalypse, et on est censés empêcher ces deux géants d'arriver à leurs fins, par tous les moyens, loyaux ou déloyaux. Les coups sous la ceinture sont les bienvenus.

John sourit de toutes ses dents.

— J'ai jamais été à Harvard — *Haaaaa-vââââ'd* —, mais pour ce qui est de filer un coup de genou bien placé, je crois que je m'en tirerai aussi bien qu'un autre.

— Bien, approuva Roland. Puis, en se levant : Bon, je pense qu'il est temps pour nous de...

Eddie l'arrêta d'un geste de la main. Oui, lui aussi voulait rejoindre Susannah et Jake. Il avait hâte de serrer son amour dans ses bras et de lui recouvrir le visage de baisers. Il lui semblait qu'il s'était écoulé des années, depuis qu'il l'avait vue pour la dernière fois, sur la Route de l'Est, à Calla Bryn Sturgis. Pourtant il ne pouvait pas en rester là aussi facilement que Roland, qui avait passé sa vie à se faire obéir et pour qui voir un illustre inconnu prêter allégeance et risquer sa vie était devenu une sorte de routine. Ce qu'Eddie voyait, de l'autre côté de la table en pin de Dick Beckhardt, ce n'était pas un instrument comme un autre, mais un type de la campagne, indépendant, volontaire et vif comme une flèche... mais vraiment trop vieux pour ce qu'ils lui demandaient de faire. Et puisqu'on parlait d'âge, que dire d'Aaron Deepneau, le Freluquet de la Chimio ?

— Mon ami veut se remettre en chemin, et moi aussi, expliqua Eddie. On en a encore beaucoup devant nous.

— Je le sais. C'est écrit sur ta tête, fiston. Comme une cicatrice.

Eddie était fasciné par cette idée que le devoir et le *ka* pouvaient laisser une trace physique, une marque qui pour certains pouvait ressembler à une décoration, et pour d'autres à une cicatrice qui défigure. Dehors, le tonnerre éclata et un éclair zébra le ciel.

— Mais... pourquoi vous feriez tout ça ? demanda Eddie. Il faut que je sache. Pourquoi vous vous donneriez tout ce mal pour deux types que vous venez à peine de rencontrer ?

John considéra la question. Il toucha la croix qu'il porterait désormais jusqu'à sa mort, en 1989 — la croix donnée à Roland par une vieille femme, dans une ville oubliée. Il la toucherait

exactement de la même manière, dans les années à venir, au moment de prendre une grande décision (la plus grande d'entre elles consisterait sans doute à rompre tout accord entre la Tet et IBM, une compagnie de plus en plus désireuse de faire affaire avec North Central Positronics), ou de préparer une action à couvert (balancer des bombes incendiaires dans les locaux de l'Entreprise Sombra à New Delhi, par exemple, l'année qui précéderait sa mort). La croix devait parler une fois à Moses Carver, puis elle ne parlerait plus jamais en présence de Cullum, même en soufflant dessus de toutes ses forces ; mais parfois, alors qu'il s'endormirait la main serrée autour du petit objet, il lui arriverait de penser : *C'est un sigleu. C'est un sigleu, très cher – un signe venu d'un autre monde.*

Le seul regret qu'il éprouverait vers la fin (outre les ruses et les coups bas qui s'étaient révélés nécessaires, et qui avaient coûté plus d'une vie humaine), ce serait de ne jamais avoir eu l'occasion de visiter ce monde de l'autre côté, qu'il avait entraperçu un soir d'orage, sur le Chemin du Dos de la Tortue, dans la ville de Lovell. De temps à autre, le *sigleu* de Roland lui enverrait le rêve d'un champ recouvert de roses, et d'une tour d'un noir de suie. Parfois il serait hanté par des visions terribles, celles de deux yeux cramoisis qui flottaient dans le vide, scrutant sans fin l'horizon. Parfois, en rêve, il croirait entendre le son d'un cor. De ces rêves-là, les derniers, il se réveillerait en larmes, des larmes de nostalgie, de deuil et d'amour. Il se réveillerait la main serrée autour de la croix, récitant tout bas : *Je renie Discordia et je ne regrette rien. J'ai craché dans les yeux sans corps du Roi Cramoisi et je m'en réjouis. C'est de mon plein gré que j'ai partagé le sort du ka-tet du Pistolero, et que j'ai servi le Blanc, et jamais je n'ai douté de ce choix.*

Pourtant, il aurait donné cher pour faire un tour, ne serait-ce qu'une fois, dans cet autre pays : celui de l'autre côté de la porte.

Pour l'heure, il répondit au jeune homme :

— Tout ce que vous voulez, vous autres, c'est bien. Je ne pourrais pas le dire plus clairement. Je vous crois. (Il hésita un instant.) Je crois *en vous*. Ce que je vois dans vos yeux est sincère.

Eddie crut qu'il avait terminé, et c'est alors que Cullum lui

adressa un grand sourire de gosse.

— Et il me semble bien que ce que vous m’ donnez, c’est les clés d’un méga-engin – *ângiiin*. Qui refuserait d’allumer le moteur, juste pour voir l’effet que ça fait ?

— Vous n’avez pas peur ? demanda Roland.

Cullum réfléchit une seconde, puis hocha la tête :

— Pour sûr, que j’ai peur.

— Bien, fit simplement Roland.

7

C’est sous un ciel noir et bouillonnant qu’ils retournèrent sur le Chemin du Dos de la Tortue, dans la voiture de Cullum. La haute saison avait beau battre son plein et la plupart des bungalows au bord du Lac Kezar avaient beau être pour la plupart occupés, ils ne croisèrent pas un seul véhicule, ni dans un sens ni dans l’autre. Sur le lac, tous les bateaux s’étaient réfugiés à l’abri depuis longtemps.

— Je vous avais dit que j’avais autre chose pour vous, fit John en se rendant à l’arrière de son camion, où une cantine métallique verrouillée était calée contre la cabine.

Le vent avait fini par se lever. Il faisait voler autour de sa tête des mèches de fins cheveux blancs. Il composa un code, fit sauter un cadenas et renversa le couvercle de la cantine. Il en sortit deux sacs poussiéreux que les vagabonds reconnurent immédiatement. L’un d’eux avait presque l’air neuf, à côté de l’autre, qui avait revêtu cette non-couleur usée de la poussière du désert, et que fermait un long lacet de cuir brut.

— Nos *gunnas* ! s’exclama Eddie, tellement ravi – et tellement *abasourdi* – qu’il en cria presque de joie. Comment *diable* est-ce que vous avez –

John leur adressa un sourire qui augurait bien de son avenir, comme filou de première : perplexe en apparence, rusé en

profondeur.

— Bonne surprise, pas vrai ? C'est c'que j'me suis dit moi-même. Je suis retourné jeter un œil à la boutique de Chip – ce qu'il en reste, on va dire –, quand c'était encore la confusion générale. Il y avait des gens qui couraient dans tous les sens, et puis il fallait recouvrir les cadavres, et puis disposer la bande jaune tout autour du bâtiment... et puis quelqu'un a posé ces sacs-là sur le côté, et ils avaient l'air de se sentir tellement seuls que...

Il haussa une épaule osseuse.

— ... que je les ai embarqués.

— Ça devait être pendant qu'on rendait visite à Calvin Tower et Aaron Deepneau, dans leur cabane de location, en déduisit Eddie. Après que vous êtes rentré chez vous, soi-disant pour faire vos bagages et partir pour le Vermont. Je me trompe ?

Tout en parlant, il caressait le flanc de son sac. Cette douceur au toucher, il la connaissait par cœur. N'avait-il pas abattu lui-même le cerf dont la peau avait servi à le confectionner ? N'avait-il pas gratté les poils avec le couteau de Roland, et cousu lui-même la poche, avec l'aide de Susannah ? C'était peu après que le grand robot Shardik avait failli étripier le jeune homme. Quelque part au siècle dernier, semblait-il.

— P'sûr, fit le vieux bonhomme, et lorsque son sourire s'adoucit encore, les derniers doutes d'Eddie à son sujet s'envolèrent en fumée.

Ils avaient trouvé l'homme qu'il fallait, dans ce monde-ci. Il disait vrai, et merci beaucoup-beaucoup à Gan.

— Enfile ton arme, Eddie, ordonna Roland en lui tendant le vieux revolver à crosse de bois de santal.

Mon arme. Maintenant il l'appelle mon arme. Eddie eut comme un petit frisson.

— Je croyais qu'on allait rejoindre Susannah et Jake.

Mais il n'en prit pas moins l'arme, et se la fixa volontiers à la ceinture.

Roland hocha la tête.

— Mais je crois bien qu'on a des comptes à régler, avant ça, avec ceux qui ont tué Callahan et essayé de tuer Jake.

L'expression de son visage ne changea pas, mais autant

Eddie Dean que John Cullum sentirent un grand froid les envahir. L'espace d'une seconde, il leur fut presque impossible de regarder le Pistolero en face.

Et c'est ainsi que fut prononcée – bien qu'ils n'en fussent pas informés, et c'était là une miséricorde qu'ils étaient bien loin de mériter – la peine de mort à l'encontre de Flaherty, de Lamla le tahine, et de leur ka-tet.

8

Ô *mon Dieu*, essaya de prononcer Eddie, mais aucun son ne sortit.

Il avait vu une grande lueur devant eux, alors qu'ils remontaient le Chemin du Dos de la Tortue vers le nord, se guidant en suivant l'unique feu arrière de la fourgonnette de Cullum. Il avait d'abord cru qu'il s'agissait des projecteurs à l'entrée de la propriété d'un magnat du pétrole quelconque. Mais la lueur continuait de croître, éclat bleu doré sur leur gauche, à l'endroit où la corniche descendait en pente douce vers le lac. À mesure qu'ils approchaient de la source lumineuse (le fourgon de Cullum glissant à présent au ralenti), Eddie se retrouva bouche bée, le bras tendu vers un disque brillant qui s'était détaché et avançait vers eux en changeant de couleur, passant du bleu au doré puis au rouge, et du rouge au doré, pour redevenir bleu. En son centre apparaissait ce qui ressemblait à un insecte doté de quatre ailes. Et alors qu'il montait en flèche au-dessus du véhicule pour gagner la profondeur des bois, sur le côté est de la route, il tourna la tête vers eux et Eddie constata que l'insecte avait un visage humain.

— Qu'est-ce que... mon Dieu, Roland, *qu'est-ce que* –

— Un tahine, se contenta de commenter Roland.

Dans la lumière croissante, il avait un air calme et fatigué.

D'autres cercles brillants se détachèrent du cœur et se mirent

à fuser en une danse splendide, comme des comètes. Eddie aperçut des mouches, de minuscules colibris ornés de pierres précieuses, et ce qui ressemblait à des grenouilles ailées. Et au-delà...

Le feu arrière du camion de Cullum clignota vivement, mais Eddie était tellement absorbé par le spectacle qu'il aurait embouti le véhicule, si Roland ne l'avait pas rappelé à la réalité. Eddie gara la Galaxie sans même prendre la peine de freiner ou d'éteindre le moteur. Puis il sortit de voiture et se dirigea vers l'allée bitumée qui descendait le long des bois. Il avançait dans la lumière délicate, les yeux écarquillés, ébahi. Cullum le rejoignit et resta debout là, à regarder en bas. L'allée était flanquée de deux panneaux. Celui à gauche indiquait CARA QUI RIT, et celui de droite, 19.

— C'est quelque chose, pas vrai ? dit doucement Cullum.

Ça, tu l'as dit, essaya d'articuler Eddie, mais une fois encore, aucun son ne voulut sortir, et il dut se contenter d'un souffle rauque.

La plus grande partie de la lumière provenait de la forêt, à l'est de la route, et à gauche de l'allée d'entrée de Cara Qui Rit. À cet endroit, les arbres – en majorité des pins, des épicéas et des bouleaux inclinés par une tempête de neige à la fin de l'hiver – s'épandaient à perte de vue, et des centaines de silhouettes déambulaient là avec solennité, comme dans une salle de bal de campagne, traînant leurs pieds nus sur le tapis de feuilles. Certains étaient à l'évidence des Enfants de Roderick, et aussi crânés que Chevin de Chayven. Leur peau était recouverte de plaies dues aux radiations, et peu d'entre eux avaient encore des cheveux, mais la lumière dans laquelle ils évoluaient les nimbait d'une beauté presque trop éblouissante pour qu'on y pose le regard. Eddie vit une femme borgne portant ce qui ressemblait à un enfant mort. Elle regarda le jeune homme avec une expression de grande tristesse et ses lèvres remuèrent, mais Eddie n'entendit rien. Il leva le poing à son front et fléchit le genou. Puis il se toucha le coin de l'œil et pointa le doigt vers elle. *Je vous vois*, signifiait son geste... du moins l'espérait-il. *Je vous vois très bien*. La femme portant l'enfant mort ou endormi lui rendit son geste, puis disparut hors de sa vue.

Au-dessus de leurs têtes, le tonnerre claqua vivement et des éclairs transpercèrent la lueur en son centre. Un pin centenaire, dont le tronc vigoureux était ceint de mousse, fut frappé par la foudre et s'ouvrit en deux, de haut en bas. Les deux pans de tronc basculèrent de part et d'autre, et Eddie vit que le cœur de l'arbre était en feu. Et une gigantesque gerbe d'étincelles – pas des flammes, mais comme un souffle éthéré, qui rappelait les feux follets – monta en tourbillonnant jusqu'à l'ourlet ventru des nuages. Au cœur de ces étincelles, Eddie vit des corps minuscules en train de danser, et l'espace d'un instant il ne put respirer. C'était comme s'il observait une escadrille entière de Fées Clochette, qui apparaissaient et disparaissaient.

— Regarde-moi ça, fit John avec déférence. Des entrants ! Boudiou, il y en a des *centaines* ! Si seulement mon ami Donnie pouvait voir ça.

Eddie lui donna raison : il y avait probablement des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants qui allaient et venaient dans les bois en contrebas, traversant la lumière, s'évanouissant, réapparaissant. Tandis qu'il les contemplait, il sentit une goutte froide lui couler sur la nuque, suivie d'une deuxième, puis d'une troisième. Le vent s'engouffra en rafales à travers les arbres, soulevant une nouvelle gerbe d'étincelles remplies de ces créatures célestes et transformant l'arbre éventré en une paire de torches vives.

— Viens, fit Roland en saisissant Eddie par le bras. Il va se mettre à pleuvoir des cordes et tout va s'éteindre comme une chandelle. Et si on est encore de ce côté à ce moment-là, on risque de rester coincés ici.

— Où est-ce que – commença Eddie, puis il vit.

Au bout de l'allée, là où le couvert des arbres débouchait sur un éboulis de rochers descendant jusqu'au lac, se trouvait le cœur de la lueur, pour l'instant trop éclatante pour leurs pupilles. Roland traîna le jeune homme dans cette direction. John Cullum demeura comme hypnotisé par les entrants pendant quelques secondes, puis tenta de les suivre.

— Non ! cria Roland par-dessus son épaule.

À présent la pluie tombait dru, les gouttes glacées qui venaient s'écraser sur sa peau étaient de la taille d'une pièce de

monnaie.

— Vous avez à faire, John ! Adieu, et bon vent à vous !

— Et à vous aussi, les gars ! répondit John.

Il s'immobilisa et agita la main dans leur direction. Un éclair trancha les nuages à la manière d'une lame, illuminant brièvement son visage d'un bleu éclatant et d'un noir profond.

— À vous aussi !

— Eddie, nous allons courir droit dans le cœur de cette lumière, ordonna Roland. Ce n'est pas une porte des Grands Anciens, mais une porte du *Prim* – c'est de la magie *pure*, tu intuits. Elle nous emmènera là où nous voudrons, si nous nous concentrons suffisamment.

— Où est-ce que –

— On n'a pas le temps ! Jake m'a dit où, à travers le *shining* ! Contente-toi de me tenir la main et de ne penser à rien ! Je sais où nous emmener !

Eddie voulut lui demander s'il en était absolument certain, mais ils n'avaient plus le temps. Roland se mit à courir. Eddie l'imita. Ils descendirent la pente à bonne vitesse et débouchèrent en pleine lumière. Eddie en sentit le souffle sur sa peau, comme exhalé par un million de petites bouches. Leurs bottes faisaient crisser l'épais tapis de feuillage. À sa droite se dressait l'arbre en flammes. Il percevait l'odeur de la sève et le chuintement de l'écorce en train de se consumer. Ils se rapprochèrent du cœur lumineux. Tout d'abord Eddie vit le Lac Kezar à travers puis il sentit une force phénoménale le tirer sous la pluie battante, et l'aspirer comme un aimant à l'intérieur de cet éclat aveuglant rempli de murmures. L'espace d'un instant il entrevit la forme d'une porte. Alors il s'agrippa de plus belle à la main de Roland et ferma les yeux. Le sol recouvert de feuilles s'évanouit sous ses pieds et ils s'envolèrent.



Chapitre 7

ENFIN RÉUNIS

1

Flaherty se tenait près de la porte New York/Fedic, qui portait la cicatrice de plusieurs coups de feu mais avait tenu bon, barrière infranchissable, que ce foutu gamin avait pourtant réussi à franchir. Lamla se tenait en silence aux côtés de Flaherty, attendant que sa rage explose. Les autres attendaient eux aussi, maintenant le même silence prudent.

Flaherty finit par ralentir la cadence de ses coups contre le panneau de bois. Il termina par une grande claque avec le plat de la main, et Lamla grimaça en voyant le sang gicler des jointures de l'hume.

— Quoi ? aboya Flaherty, en voyant sa réaction. *Quoi ?* Tu as quelque chose à dire ?

Lamla n'aimait pas du tout ces cercles blancs sous les yeux de Flaherty, ou ces roses rouge vif qui avaient fleuri sur ses pommettes. Il aimait encore moins la manière dont la main de Flaherty avait bondi sur la crosse du Glock automatique qu'il portait sous l'aisselle.

— Non, répondit-il. Non, *sai*.

— Vas-y, dis ce que tu as derrière la tête, dis-le, je te prie, insista Flaherty.

En essayant de sourire, il ne réussit à produire qu'un rictus hideux – l'air mauvais d'un dément. Doucement, dans un

bruissement à peine audible, le reste de la bande recula.

— Parce que d'autres auront beaucoup à dire. Alors pourquoi tu n'ouvriras pas le feu, mon goujat ? Je l'ai perdu ! Je t'en prie, jette la première pierre, espèce d'enfoiré d'erreur de la Nature !

Je suis mort, pensa Lamla. Après toute une vie de bons et loyaux services au Roi, il aura suffi d'une petite grimace par mégarde en présence d'un homme qui se cherche un bouc émissaire, et je suis mort.

Il regarda autour de lui, pour être sûr que personne ne viendrait lui prêter main forte, et dit :

— Flaherty, si je vous ai offensé de quelque manière, j'en suis dés...

— Oh, ça, pour m'avoir offensé, tu m'as *offensé* ! hurla Flaherty, son accent de Boston plus flagrant que jamais, sous l'effet de la colère. Je suis certain que c'est moi qui vais payer pour la bourde de ce soir, si fait, mais je crois que toi aussi tu vas payer...

Il y eut comme un appel d'air autour d'eux, comme si le couloir même venait d'inspirer violemment. La chevelure de Flaherty et la fourrure de Lamla frissonnèrent. La clique d'ignobles et de vampires de Flaherty se retourna lentement. Soudain l'un d'entre eux, un vamp du nom d'Albrecht, poussa un hurlement et fit un bond de côté, révélant à la vue de Flaherty deux nouveaux venus, deux hommes couverts de gouttes de pluie qui dessinaient des cercles sombres sur leurs jeans, leurs bottes et leurs chemises. À leurs pieds apparaissaient des *gunna-gar* tout poussiéreux et ils portaient tous deux des armes à la taille. Flaherty aperçut les crosses en bois de santal juste avant que le plus jeune dégaine, plus rapide que l'éclair, et comprit instantanément ce qui avait fait fuir Albrecht. Une seule race d'hommes portait des armes de cette nature.

Le plus jeune ne tira qu'un coup. La chevelure blonde d'Albrecht voleta comme si une main invisible l'avait giflé et il s'effondra en avant, s'évaporant dans ses vêtements.

— Aïe, esclaves du Roi, fit le plus vieux.

Il s'exprimait d'une voix calme, sur le ton de la conversation. Flaherty – les mains toujours en sang à cause de sa crise de

colère contre cette porte à travers laquelle avait disparu ce babé-morveux – ne parvint pas à cerner l’individu. C’était bien lui, on les avait mis en garde contre lui, ce ne pouvait être que Roland de Gilead, mais comment diable était-il arrivé jusqu’ici, pour les cueillir par surprise ? *Comment ?*

Roland les passa tous en revue, de ses yeux bleus et froids.

— Qui parmi cette horde pitoyable se fait appeler *dinh* ? Celui-là nous fera-t-il l’honneur d’avancer d’un pas, ou non ? Non ?

Il ne les quittait pas des yeux. Il éloigna sa main gauche de la crosse de son arme et la porta au coin de sa bouche, où avait fleuri un petit sourire sarcastique.

— Non ? Comme c’est dommage ! Tu es bel et bien un lâche, après tout, voilà qui me désole. Toi qui as tué un prêtre et pourchassé un gosse, mais n’as pas le courage d’affronter les conséquences de tes actes. Vous êtes des lâches et des fils de lâ –

Flaherty fit un pas en avant, sa main droite et sanglante fermement agrippée à la crosse de l’arme accrochée sous son aisselle gauche, dans son croc de débardeur.

— C’est moi, Roland-de-Steven.

— Ainsi tu connais mon nom ?

— Si fait ! Je reconnais ton nom à ton visage, et ton visage à ta bouche. C’est la même bouche que celle de ta mère, qui a sucé John Farson avec tant de jubilation, jusqu’à vomir son –

Tout en parlant, Flaherty dégaina, une ruse de guérillero qu’il avait dû roder avec succès. Et bien qu’il fût rapide et que l’index gauche de Roland se trouvât encore à hauteur de sa bouche, le Pistolero le battit sans mal. Sa première balle alla se glisser entre les lèvres du chef des écumeurs de Jake, faisant exploser les incisives de la mâchoire supérieure, dont Flaherty avala les éclats osseux dans son dernier soupir. La seconde lui transperça le front entre les sourcils et il se retrouva propulsé contre la porte New York/Fedic, son Glock inutile lui glissant de la main pour aller tirer une dernière salve sur le sol du couloir.

Le plus gros de la bande dégaina dans la seconde qui suivit. Eddie abattit les six de devant, ayant pris soin de recharger après avoir tiré sur Albrecht. Lorsque son barillet fut vide, il

roula derrière son *dinh* pour recharger à nouveau, comme on le lui avait enseigné. Roland cueillit les cinq suivants, puis roula prestement derrière Eddie, qui abattit tous les autres, sauf un.

Lamla s'était montré trop malin pour essayer, aussi fut-il le dernier encore debout. Il leva ses mains vides, avec leurs doigts recouverts de fourrure et leurs paumes lisses.

— M'accorderas-tu la grâce, pistolero, si je promets de partir en paix ?

— Pas une seconde, répliqua Roland en armant son revolver.

— Alors sois maudit, charyou-ka, fit le tahine.

Et Roland de Gilead le tua net, et Lamla de Galee tomba mort.

2

La troupe de Flaherty gisait au pied de la porte comme un tas de rondins, Lamla devant, tourné vers le sol. Pas un d'entre eux n'avait eu la moindre occasion de tirer. Dans le couloir carrelé flottait un nuage de fumée bleue et puante. Puis les purificateurs d'air se mirent en route, haletant laborieusement dans le mur, et les pistoleros sentirent sur leur visage l'air brassé, puis aspiré.

Eddie rechargea son arme – son arme à lui, désormais, c'est ce qu'on lui avait dit – et la laissa retomber dans son ceinturon. Puis il s'approcha des corps et en écarta distraitement quatre d'un coup sec, histoire de pouvoir accéder à la porte.

— Susannah ! Suze, est-ce que tu es là ?

Est-ce qu'aucun de nous, à part dans ses rêves, s'attend réellement à retrouver un jour ceux qu'il aime le plus au monde, même lorsqu'il ne les quitte que quelques minutes, pour une simple course ou une autre futilité quelconque ? Non, pas du tout. Sitôt qu'on les quitte des yeux, c'est comme si au plus profond de son cœur on les croyait déjà morts. Après avoir reçu

autant, se dit-on, comment espérer ne pas être déchu comme Lucifer, comme châtiment de cet orgueil stupéfiant, pour avoir tant présumé de notre amour ?

Aussi Eddie ne s'attendait-il pas à l'entendre répondre – jusqu'au moment où sa voix lui parvint, comme issue d'un autre monde, juste à travers l'épaisseur du bois.

— Eddie ? Trésor, c'est bien toi ?

La tête d'Eddie, qui avait pourtant un air tout à fait normal une seconde plus tôt, lui parut soudain peser le plomb. Il l'appuya contre la porte. De même, il dut fermer ses paupières trop lourdes. Le poids devait être celui des larmes, car son visage se retrouva soudain ruisselant. Eddie sentit les larmes chaudes comme du sang dévaler ses joues. Et la main de Roland, sur son dos.

— Susannah, dit-il, les yeux toujours fermés et les doigts écartés sur le panneau de bois. Tu peux l'ouvrir ?

Ce fut Jake qui répondit.

— Non. Mais toi, tu peux.

— Quel est le mot de passe ? demanda Roland.

Son regard allait de la porte à la portion de couloir dans son dos, comme s'il espérait voir arriver des renforts (car il se sentait très remonté), mais le couloir carrelé demeurerait vide.

— Quel est le mot de passe, Jake ?

Il y eut une pause – brève, mais qui parut à Eddie durer une éternité – puis ils prononcèrent le mot d'une seule voix.

— *Voll.*

Eddie ne se sentit pas le courage de le prononcer lui-même ; il avait la gorge trop remplie de larmes. Roland n'eut pas ce problème. Il tira encore quelques cadavres pour dégager le passage (y compris celui de Flaherty, qui arborait toujours son ultime rictus) et prononça le mot de passe. Une fois encore, la porte entre les mondes s'ouvrit avec un déclic. C'est Eddie qui l'écarta en grand et c'est alors qu'ils se retrouvèrent de nouveau face à face tous les quatre, Susannah et Jake dans un monde, Roland et Eddie dans un autre, avec entre eux une membrane translucide et miroitante, comme du mica vivant. Susannah tendit les mains, qui plongèrent à travers la membrane comme des mains émergeant d'un corps fait d'eau qui se serait retourné

sur lui-même, comme par magie.

Eddie les prit dans les siennes. Il laissa les doigts de Susannah se refermer sur les siens, et l'attirer vers Fedic.

3

Le temps que Roland passe de l'autre côté, Eddie avait déjà soulevé Susannah de terre et la tenait serrée dans ses bras. Quant au garçon, il leva les yeux vers le Pistolero. Aucun d'eux ne sourit. Ote était assis aux pieds de Jake et souriait pour eux deux.

— Aïe, Jake, dit Roland.

— Aïe, Père.

— Veux-tu m'appeler ainsi ?

Jake acquiesça.

— Oui, si je le peux.

— Voilà qui me réjouirait pour toujours, dit Roland.

Puis, doucement – comme quelqu'un accomplissant une action qui ne lui est pas familière –, il tendit les bras. Levant vers lui son regard grave, sans le quitter des yeux une seconde, le jeune Jake vint se blottir entre ces mains de tueur et attendit qu'elles se referment dans son dos. Il avait rêvé de cet instant, mais jamais il n'aurait osé raconter ses rêves.

Pendant ce temps, Susannah couvrait le visage d'Eddie de baisers.

— Ils ont failli avoir Jake, raconta-t-elle. Je me suis assise de mon côté de la porte... et j'étais tellement épuisée que je me suis assoupie. Il a dû m'appeler trois ou quatre fois, avant que je...

Plus tard il écouterait son récit, il en écouterait chaque mot, jusqu'au dernier. Plus tard viendrait le temps de la palabre. Pour l'heure, il mit la main sur son sein – son sein gauche, pour pouvoir sentir les battements forts et réguliers de son cœur – et la fit taire en l'embrassant.

Jake demeurait silencieux. Il se tenait debout, la tête tournée afin que sa joue repose contre la taille de Roland. Il avait fermé les yeux. Il sentait l'odeur de pluie, de poussière et de sang, sur la chemise du Pistolero. Il repensa à ses parents, qu'il avait perdus. À son ami Benny, qui était mort. Au Père, finalement vaincu par ceux qu'il avait fuis pendant si longtemps. Cet homme qu'il serrait contre lui l'avait déjà trahi, pour la Tour, il l'avait laissé tomber, et Jake ne pouvait assurer qu'une telle chose ne se reproduirait pas. Certes, un long chemin les attendait, et il y aurait des passages difficiles. Pourtant, en cet instant, il était comblé. Son âme était calme et son cœur souffrant en paix. Cette étreinte était tout ce dont il avait besoin.

Et il demeura là, les yeux fermés, à penser *Mon père est venu me chercher*.



DEUXIÈME PARTIE
LE PARADIS BLEU



DEVAR TOI

Chapitre 1

LE DEVAR-TETE

1

Les quatre voyageurs réunis (cinq, en comptant Ote de l'Entre-Deux-Mondes) se tenaient au pied du lit de Mia, à fixer ce qui restait du *duox* de Susannah, de sa jumelle, autrement dit. Sans les vêtements vides dessinant la silhouette du cadavre, aucun d'eux n'aurait sans doute pu identifier clairement ce qu'ils avaient sous les yeux. Même l'enchevêtrement de cheveux au-dessus de la calebasse éventrée qui avait été la tête de Mia avait l'air tout sauf humain ; ç'aurait pu être un lapin du désert particulièrement gros.

Roland observait ces indices qui disparaissaient sous ses yeux, se demandant comment il pouvait rester si peu de chose d'une femme dont l'unique obsession – le p'tit gars, le p'tit gars, encore et toujours le p'tit gars – avait été si près de ruiner leur entreprise tout entière. Et sans eux, qui resterait-il pour tenir tête au Roi Cramoisi et à son diabolique chancelier ? John Cullum, Aaron Deepneau, et Moses Carver. Trois vieillards, dont l'un malade de la bouche noire, qu'Eddie appelait quand-serf.

Voilà ce que tu as fait, se dit-il, en contemplant captivé le visage qui retournait à la poussière. *Voilà ce que tu as fait, et tu aurais fait bien pire, si fait, sans l'ombre d'un doute ou d'un scrupule, et c'est ainsi que périra le monde, me semble-t-il,*

victime non pas de la haine, mais de l'amour. Car depuis toujours, l'amour est la plus destructrice de toutes les armes.

Il se pencha, respirant ce parfum qui rappelait celui des vieilles fleurs et des anciennes épices, et expira. Ce qui ressemblait vaguement à une tête s'envola en poussière comme le duvet d'un pissenlit ou d'un laiteron.

— Elle ne voulait aucun mal à l'univers, dit Susannah, la voix mal assurée. Tout ce qu'elle voulait, c'est ce qu'est en droit d'attendre une femme : avoir un enfant. Quelqu'un à aimer et à élever.

— Si fait, acquiesça Roland. Tu dis vrai. C'est ce qui rend sa mort si tragique.

— Parfois je me dis qu'on s'en porterait tous mieux, si les gens bien intentionnés pouvaient juste aller crever dans leur coin, hasarda Eddie.

— Alors *nous* on ne ferait pas long feu, Grand, souligna Jake.

Ils réfléchirent à ce constat, et Eddie se surprit à se demander combien d'hommes ils avaient déjà tués, avec leurs bonnes intentions. Il se fichait des méchants, mais il y en avait eu d'autres – Susan, l'amour perdu de Roland, n'était qu'une d'entre eux.

Puis Roland délaissa les restes du cadavre de Mia et s'approcha de Susannah, assise sur l'un des lits voisins, les mains croisées entre ses cuisses.

— Raconte-moi tout ce qui t'est arrivé, depuis que tu nous as laissés sur la Route de l'Est, après la bataille. Il faut que nous –

— Roland, je n'ai jamais eu l'intention de vous laisser. C'était Mia. Elle a pris le contrôle. Si je n'avais pas eu un endroit où aller – un Dogan – elle aurait sans doute pris *complètement* le contrôle.

Roland hocha la tête, pour lui exprimer qu'il comprenait.

— Quoi qu'il en soit, raconte-moi comment tu es arrivée à ce devar-tete. Et Jake, ce sera ton tour, ensuite.

— Devar-tete, répéta Eddie.

L'expression lui était vaguement familière. Cela avait-il à voir avec Chevin de Chayven, le lent mutant aux souffrances duquel Roland avait mis fin, à Lovell ? Il lui semblait bien que oui.

— Qu'est-ce que c'est ?

D'un geste de la main, Roland balaya toute la pièce remplie de lits, chacun équipé de son casque et de son câble métallique articulé. Ces lits sur lesquels les dieux seuls savaient combien d'enfants des Callas s'étaient fait massacrer, allongés là.

— Ça signifie « petite prison », ou « chambre de torture ».

— Elle m'a pas l'air si petite, à moi, commenta Jake.

Il n'aurait pas su dire exactement combien de lits se trouvaient là, mais il estimait leur nombre à trois cents. Trois cents, au moins.

— Il se pourrait qu'on en croise une plus grande, avant la fin de cette aventure. Raconte ton histoire, Susannah, et toi aussi, Jake.

— Et où ira-t-on, ensuite ? demanda Eddie.

— C'est peut-être leur récit qui nous le dira, répondit Roland.

2

Roland et Eddie écoutèrent dans un silence fasciné le récit alterné des aventures de Susannah et de Jake. Roland interrompit Susannah une première fois lorsqu'elle parla de Mathiessen van Wyck, qui lui avait donné son argent et avait réservé pour elle une chambre d'hôtel. Le Pistolero interrogea Eddie au sujet de la tortue, dans la doublure du sac.

— Je ne *savais pas* que c'était une tortue. J'ai pris ça pour un caillou.

— Si tu répètes ce passage, j'écouterai volontiers, dit Roland.

Alors, en se concentrant, essayant de n'omettre aucun détail (car tout ça paraissait tellement loin, à présent), Eddie raconta comment lui et le Père Callahan s'étaient rendus à la Grotte de la Porte et avaient ouvert la boîte en bois fantôme contenant la Treizième Noire. Ils s'attendaient à ce que le Cristal noir ouvre la porte, et c'est ce qui s'était produit, mais avant ça...

— On a mis la boîte dans le sac. Celui qui portait l'inscription RIEN QUE DES STRIKES À L'ENTRE-DEUX-QUILLES côté New York, et RIEN QUE DES STRIKES DANS L'ENTRE-DEUX-MONDES, côté Calla Bryn Sturgis. Vous vous rappelez ?

Ils se le rappelaient tous.

— Et j'ai senti quelque chose, dans la doublure du sac. Je l'ai dit à Callahan, et...

Eddie retourna les faits dans sa tête.

— ... et il a dit : « Ce n'est pas le moment de s'en préoccuper », ou quelque chose dans ce goût-là. J'étais d'accord. Je me rappelle m'être dit qu'on avait déjà assez de mystères comme ça sur les bras, sans s'en rajouter. Roland, qui diable a pu mettre ce truc dans le sac, d'après toi ?

— Et pendant qu'on y est, qui a laissé ce sac dans le terrain vague ? ajouta Susannah.

— Et la clé ? renchérit Jake. C'est dans ce même terrain vague que j'ai trouvé la clé du manoir de Dutch Hill. C'était la rose ? Est-ce que ça peut être la rose qui... je ne sais pas... qui les fabrique ?

Roland y réfléchit.

— Si je devais prendre les paris, je dirais que c'est *sai King* qui nous a laissé ces signes et ces *sigleus*.

— L'écrivain, fit Eddie.

Il considéra cette perspective, puis se mit à hocher lentement la tête. Il se rappelait vaguement un concept appris au lycée... le dieu dans la machine, ça s'appelait. Il y avait aussi une expression latine sophistiquée, mais ça ne lui revenait pas. Il devait probablement être en train d'écrire le nom de Mary Lou Kenopinsky sur son bureau, quand les autres gamins prenaient sagement des notes. L'idée de base, c'était que, si un dramaturge se retrouvait coincé, il pouvait toujours envoyer un dieu, qui débarquait du ciel dans un *bucka* décoré de fleurs, pour venir à la rescousse des personnages dans la panade. Ce qui réjouissait sans doute les amateurs les plus fervents, qui croyaient que Dieu – pas la version avec effets spéciaux qui déboulait d'une plate-forme suspendue au-dessus du public, mais le Dieu qui était aux cieux – sauvait *réellement* ceux qui le méritaient. Les idées de ce genre étaient sans doute démodées,

en ces temps modernes, mais Eddie pensait que les écrivains populaires – ce que *sai* King avait l'air de devoir devenir – devaient encore se servir de ce procédé, en le déguisant seulement un peu mieux. Des petites écoutes de secours. Des cartes qui disaient VOUS SORTEZ DE PRISON, ou VOUS RÉCHAPPEZ DE L'ATTAQUE DES PIRATES, ou encore EXÉCUTION REPOUSSÉE POUR CAUSE D'ORAGE ÉNORME ET DE COUPURES D'ÉLECTRICITÉ. Le dieu dans la machine (qui n'était autre que l'écrivain), dans son travail de fourmi, faisait de son mieux pour garder ses personnages à l'abri des ennuis, afin que son récit ne s'achève pas sur une phrase pitoyable du genre « et tout le *ka-tet* fut balayé sur Jéricho Hill et les méchants l'emportèrent, vive Discordia, on fera mieux la prochaine fois (mais *quelle* prochaine fois, ah-ah), FIN ».

Des petits filets de secours, comme une clé. Sans parler d'une figurine en forme de tortue.

— S'il a mis ce genre de choses dans son histoire, suggéra Eddie, c'était bien après qu'on l'a vu, en 1977.

— Si fait, acquiesça Roland.

— Et je ne pense pas qu'il les ait trouvées tout seul, ajouta le jeune homme. Pas vraiment. Lui il est juste... je ne sais pas... juste un...

— Un guignol ? hasarda Susannah, le sourire aux lèvres.

— Non ! trancha Jake, l'air un peu choqué. Pas un guignol. C'est un émissaire. Un diffuseur.

Il repensait à son père, et au travail de ce dernier, au sein de la Chaîne.

— Bingo, fit Eddie en tendant l'index en direction du garçon.

Et cette idée en amena une autre : si Stephen King n'était pas resté en vie assez longtemps pour écrire ces choses-là, la clé et la tortue n'auraient plus été là, quand ils en auraient eu besoin. Jake se serait fait dévorer par le Gardien du manoir de Dutch Hill... à supposer qu'il fût arrivé si loin, ce qui n'aurait sans doute pas été possible. Et s'il avait échappé au monstre de Dutch Hill, il se serait fait gober par les Aïeux – les vampires Type Un de Callahan –, au Cochon du Sud.

Susannah songea à leur raconter la vision qu'elle avait eue, tandis que Mia entamait son ultime voyage, depuis le Plaza-

Park, jusqu'au Cochon du Sud. Dans cette vision, elle s'était retrouvée coffrée dans une cellule à Oxford, Mississippi, et elle avait entendu des voix à la télé, quelque part. Chef Huntley, Walter Conkrite, Frank McGee : des présentateurs qui récitaient les noms de tous les morts. Certains de ces noms, elle les connaissait, comme le Président Kennedy, ou les frères Diem. D'autres, comme Christa McAuliffe, non. Mais l'un des noms était celui de Stephen King, elle en était presque certaine. Le partenaire de Chet Huntley

(Bonne nuit Chet bonne nuit David)

disait que Stephen King avait été renversé et tué par une fourgonnette Dodge alors qu'il se promenait près de chez lui. King avait cinquante-deux ans, selon Brinkley.

Si Susannah leur avait dit tout ça, beaucoup de choses auraient peut-être tourné différemment, ou pas du tout. Alors qu'elle s'apprêtait à le faire – une poussière qui tombe sur la colline fait rouler un caillou, qui entraîne une pierre plus grosse, qui elle-même fait basculer deux rochers, qui provoquent un glissement de terrain –, ils entendirent le déclic métallique d'une porte qui s'ouvre et des bruits de pas à l'approche. Ils firent tous volte-face, Jake s'emparant d'un Riza, et les autres, de leurs armes.

— On se calme, les gars, murmura Susannah. Tout va bien. Je connais ce type.

Et, se tournant vers DNK 45932, DOMESTIQUE, elle lança :

— Je ne m'attendais pas à te revoir si vite. En fait, je ne m'attendais pas à te revoir *du tout*. Quoi de neuf, Nige, mon pote ?

Ainsi, cette fois-ci, une histoire qui aurait dû être racontée ne le fut pas, et le *deus ex machina* qui aurait pu descendre des cieux pour venir sauver un écrivain qui avait rendez-vous avec une fourgonnette Dodge un jour du printemps 1999, en fin d'après-midi, demeura où il était, suspendu très haut au-dessus des mortels qui jouaient leurs rôles à ses pieds.

Ce qu'il y avait de bien avec les robots, se dit Susannah, c'est que, pour la plupart, ils n'étaient pas rancuniers. Nigel lui raconta que personne n'avait su réparer son dispositif visuel (il aurait pu le faire lui-même, ajouta-t-il, si on lui avait laissé l'accès aux pièces, aux disques et aux logiciels adéquats), aussi était-il revenu par ici, en se guidant par infrarouge, pour ramasser les restes de la couveuse cassée (et complètement inutile). Il remercia Susannah de sa sollicitude et se présenta à ses amis.

— Enchanté, Nigel, fit Eddie, mais il va falloir que tu t'occupes de ces réparations, j'intuïte, sinon on ne pourra pas te garder.

Eddie parlait d'une voix plaisante et il avait rengainé son arme, mais il gardait la main posée sur la crosse. En réalité, il était un peu affolé par la ressemblance entre Nigel et certain robot messenger de sa connaissance, dans la ville de Calla Bryn Sturgis. Et celui-là était *vraiment* du genre rancunier.

— Non, reste, fit Roland. Nous aurons peut-être des tâches à te confier, mais pour l'instant j'aimerais autant que tu ne fasses aucun bruit. Que tu coupes le contact, si cela te sied.

Ou pas, impliquait le ton de sa remarque.

— Certainement, *sai*, répondit Nigel avec son accent british snob. Vous pourrez me réactiver en prononçant la phrase suivante : *Nigel, j'ai besoin de toi*.

— Excellent, commenta Roland.

Nigel replia ses bras d'acier maigrichons (mais puissants, à n'en pas douter) contre son torse et s'immobilisa.

— Revenu chercher les bouts de verre, s'émerveilla Eddie. Peut-être que la Tet Corporation pourrait les commercialiser. Toutes les ménagères d'Amérique rêveraient d'en avoir deux – un pour la maison, et un pour le jardin.

— Moins on touchera à la science, mieux on se portera, déclara Susannah d'un air sombre.

En dépit de son petit somme contre la porte New

York/Fedic, elle était blême, visiblement complètement épuisée.

— Regarde où ça a mené ce monde.

Roland adressa un signe de tête à Jake, qui raconta ses aventures et celles du Père Callahan, dans le New York de 1999. Il commença par le taxi qui avait failli renverser Ote, et poursuivit jusqu'à leur assaut final, à deux contre les ignobles et les vampires, dans la salle du Cochon du Sud. Il n'omit pas de raconter comment ils s'étaient débarrassés de la Treizième Noire, en la stockant dans une consigne du World Trade Center, où elle resterait à l'abri jusqu'au début juin 2002, ou encore comment ils avaient trouvé la tortue que Susannah avait laissée derrière elle comme un message dans une bouteille, dans le caniveau devant le Cochon du Sud.

— Que tu es courageux, dit la jeune femme en ébouriffant la chevelure du garçon.

Puis elle se pencha pour caresser la tête d'Ote. Le bafouilleux étira son long cou pour profiter au mieux des caresses, les yeux mi-clos, un sourire animant sa petite tête finaude.

— Sacrement courageux. Grand merci-5C, Jake.

— Merci, Ake ! acquiesça Ote.

— Sans la tortue, ils nous auraient eus tous les deux.

Jake s'exprimait d'une voix assurée, mais il avait pâli.

— Et le Père... il...

Jake essuya une larme du plat de sa main, et leva les yeux vers Roland.

— Tu as utilisé la voix pour me forcer à partir. Je t'ai entendu.

— Oui, il le fallait, dit le Pistolero. C'est exactement ce qu'il aurait voulu que tu fasses.

— Ils ne l'ont pas eu... les vampires. Il s'est servi de mon Ruger avant qu'ils prennent son sang et qu'ils le changent en l'un d'eux. De toute façon, je ne crois pas que c'est ce qu'ils auraient fait. Je crois qu'ils l'auraient mis en pièces et qu'ils l'auraient dévoré. Ils étaient *cinglés*.

Roland hocha la tête.

— La dernière chose qu'il ait envoyée – je crois qu'il l'a dite à voix haute, mais je n'en suis pas certain – c'est...

Jake essaya de se rappeler. À présent il pleurait à chaudes

larmes.

— Il a dit : « Puisses-tu trouver ta Tour, Roland, et en forcer l'accès, pour monter jusqu'au sommet ! » Et ensuite...

Jake souffla doucement entre ses lèvres pincées.

— Disparu. Comme la flamme d'une bougie. Parti vers d'autres mondes, quels qu'ils soient.

Il se tut. Ils se turent tous, et ce silence était volontaire. Puis Eddie le rompit.

— Très bien, puisqu'on est tous à nouveau réunis... C'est quoi, la suite du programme ?

4

Roland s'assit en grimaçant, puis lança à Eddie Dean un regard qui voulait dire – beaucoup plus clairement qu'il n'aurait pu le signifier avec des mots – *Pourquoi mets-tu ma patience à l'épreuve ?*

— D'accord, fit Eddie. C'est juste une sale habitude. Et arrête de me lancer ce regard.

— De quelle sale habitude veux-tu parler, Eddie ?

Ces derniers temps, Eddie repensait moins souvent à sa dernière et éprouvante année de toxicomane, avec son frère Henry, pourtant il y repensa à cet instant. Mais il n'aimait pas en parler, non pas parce qu'il avait honte – Eddie se disait vraiment qu'il avait passé ce cap-là – mais parce qu'il sentait chez le Pistolero une impatience croissante, dès qu'Eddie tentait d'expliquer les choses en y mêlant son grand frère. Et c'était peut-être de bonne guerre. Henry avait incontestablement été une force décisive dans l'évolution de la vie d'Eddie, d'accord. Tout comme Cort avait été la force décisive dans l'évolution de la vie de Roland... sauf que le Pistolero ne parlait pas de son vieil instructeur *sans arrêt*.

— Le fait de poser des questions dont je connais déjà les

réponses, répondit le jeune homme.

— Et quelle est la réponse, cette fois-ci ?

— On va remonter jusqu'à Tonnefoudre, avant de prendre le chemin de la Tour. Ou bien on va tuer les Briseurs, ou bien on va les libérer. N'importe quoi, pourvu que les Rayons soient en sûreté. On tuera Walter, ou Flagg, quel que soit son nom. Parce que c'est lui, le chef des troupes, pas vrai ?

— C'était lui, acquiesça Roland, mais un nouveau joueur est entré en scène, désormais.

Il jeta un œil en direction du robot.

— Nigel, j'ai besoin de toi.

Nigel décroisa les bras et releva la tête.

— En quoi puis-je vous être utile ?

— En me trouvant de quoi écrire. Tu sauras faire ça ?

— Des stylos, des crayons, et de la craie dans le casier du Surveillant, tout au bout de la Salle d'Extraction. En tout cas il y en avait, la dernière fois que j'ai eu l'occasion d'y passer.

— La Salle d'Extraction, répéta Roland d'un air pensif, en observant les lits disposés en rangs serrés. C'est ainsi que vous l'appellez ?

— Oui, *sai* – puis, d'une voix presque craintive : Les élisions vocales et les fricatives laissent entendre que vous êtes en colère. Est-ce le cas ?

— Ils ont amené ici des enfants par centaines, par milliers – des enfants en bonne santé, pour la plupart, dans un monde où il en naît tellement difformes – et ils leur ont aspiré le cerveau. Pourquoi devrais-je être en colère ?

— *Sai*, croyez bien que je n'en ai aucune idée, dit Nigel.

Peut-être regrettait-il d'avoir décidé de revenir.

— Mais je n'ai jamais participé aux procédures d'extraction, je vous l'assure. Je suis responsable des tâches domestiques, ce qui inclut l'entretien.

— Apporte-moi un crayon et un morceau de craie.

— *Sai*, vous n'allez pas me détruire, n'est-ce pas ? C'est le Dr Scowther qui était responsable des extractions, au cours de ces douze ou quatorze dernières années, et le Dr Scowther est mort. Cette dame-*sai* l'a abattu, et avec sa propre arme.

Une pointe de reproche perçait dans la voix de Nigel,

étonnamment expressive, malgré son registre limité.

Roland se contenta de répéter :

— Apporte-moi un crayon et un morceau de craie, et fissa-fissa.

Nigel s'exécuta.

— Quand tu dis « un nouveau joueur », tu veux parler du bébé, dit Susannah.

— Certes. Il a deux pères, ce bah-bo.

Susannah acquiesça. Elle se remémora le récit que lui avait fait Mia pendant leur visite vaadasch dans la ville abandonnée de Fedic – abandonnée... sauf par la clique de Sayre, Scowther, et les Loups en maraude. Deux femmes, l'une blanche et l'autre noire, l'une enceinte et l'autre pas, assises sur leurs chaises devant le Gin-Puppie Saloon. C'est là que Mia en avait tellement raconté à la femme d'Eddie Dean – plus qu'ils en savaient tous, sans doute.

C'est là qu'ils m'ont transformée, lui avait dit Mia, ce « ils » désignant probablement Scowther et l'équipe médicale. Et des magiciens ? Dans le genre des Manni, mais qui seraient passés du côté obscur ? Peut-être. Qui pouvait le dire ? Dans la Salle d'Extraction, on l'avait rendue mortelle. Puis, avec le sperme de Roland déjà en elle, il s'était passé autre chose. Mia ne se souvenait pas de grand-chose, seulement d'une obscurité rougeâtre. Susannah se demandait à présent si le Roi Cramoisi lui était apparu en personne, la chevauchant de son gigantesque et ancestral corps d'araignée, ou bien si son innommable semence avait été transportée autrement, mélangée à celle de Roland. Quoi qu'il en soit, le bébé était devenu cet hybride hideux que Susannah avait aperçu : non pas un loup-garou, mais une *araignée*-garou. Et maintenant il évoluait en liberté, quelque part. Peut-être était-il ici même, à les observer palabrer, alors que Nigel rapportait déjà toutes sortes d'ustensiles d'écriture.

Oui, se dit-elle. *Il nous observe. Et il nous hait... mais pas tous de la même manière. C'est surtout Roland que le dan-tete déteste. Son père originel.*

Elle frissonna.

— Mordred compte te tuer, Roland, dit-elle. C'est son boulot.

C'est pour ça qu'il a été conçu. Pour mettre fin à ta vie, et à ta quête, et à la Tour.

— Oui, répondit Roland, et pour régner à la place de son père. Car le Roi Cramoisi est âgé, et j'en arrive à croire de plus en plus qu'il est emprisonné, d'une manière ou d'une autre. Si tel est le cas, alors ce n'est plus lui, notre véritable ennemi.

— Est-ce qu'on va aller au château de l'autre côté de Discordia ? demanda Jake.

C'étaient ses premiers mots depuis une demi-heure.

— On va y aller, pas vrai ?

— Je crois, oui, confirma Roland. *Le Casse Roi Russe*, comme l'appellent les anciennes légendes. Nous irons là-bas en *ka-tet* et nous détruirons ce qui s'y trouve.

— Ainsi soit-il, fit Eddie. Par Dieu, ainsi soit-il.

— Si fait, acquiesça le Pistolero. Mais notre première tâche, ce sont les Briseurs. Ce Tremblement de Rayon que nous avons ressenti à Calla Bryn Sturgis, juste avant de venir ici, nous indique qu'ils en ont presque terminé. Et même si ce n'est pas le cas —

— Notre boulot consiste à mettre fin à leur manège, compléta Eddie.

Roland hocha la tête. Il avait l'air plus épuisé que jamais.

— Si fait. Les tuer ou les libérer. Dans un cas comme dans l'autre, il nous faut les empêcher d'agir sur les deux Rayons qui restent. Et nous devons achever ce dan-tete. L'héritier du Roi Cramoisi... et le mien.

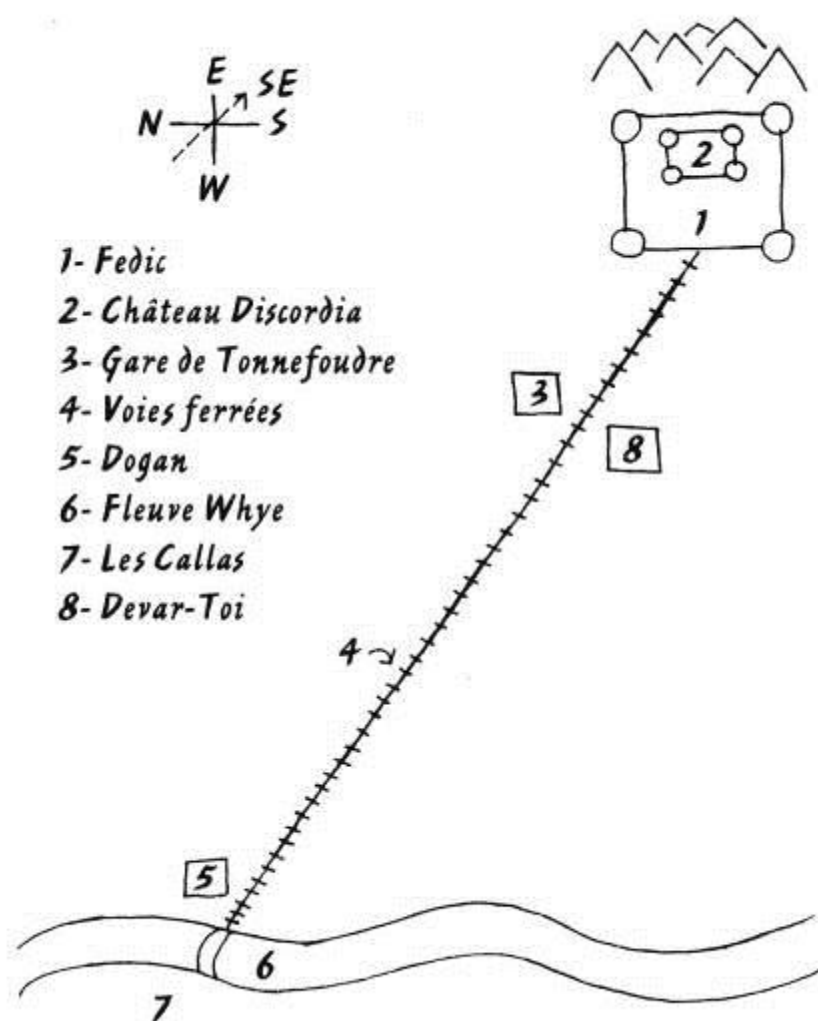
5

Nigel se révéla très utile (pas seulement à Roland et à son *ka-tet*, malheureusement). Pour commencer, il rapporta deux crayons, deux stylos (dont une véritable antiquité qui aurait eu sa place chez un notaire à la Dickens) et trois morceaux de craie,

le dernier monté dans un écrin en argent qui évoquait un rouge à lèvres de luxe. Roland choisit cet article et en donna un autre morceau à Jake.

— Je ne peux pas écrire de mots que tu puisses comprendre facilement, mais nos chiffres sont les mêmes, à peu de chose près, expliqua-t-il. Écris ce que je te dicte, Jake, et applique-toi.

Jake obéit. Le résultat fut schématique mais assez compréhensible, une sorte de carte avec légende.



— Fedic, fit Roland en désignant le 1, puis il tira un trait à la craie pour le relier au 2. Et voici le Château Discordia, avec les portes, en sous-sol. Un sacré labyrinthe, d'après ce que j'ai compris. Il y aura un passage, qui nous mènera d'ici jusque là-

bas, sous le château. Maintenant, Susannah, redis-nous comment les Loups passent, et ce qu'ils font.

Il lui tendit la craie dans son étui.

Elle la prit, constatant avec une pointe d'admiration qu'elle se taillait quand on s'en servait. Juste une petite ruse, mais du genre astucieux.

— Ils arrivent à cheval par une porte à sens unique, qui les amène ici, expliqua-t-elle en traçant une ligne entre le 2 et le 3, que Jake avait appelé Gare de Tonnefoudre. À mon avis, on ne pourra pas la rater, parce qu'elle doit être *énorme*, à moins qu'ils passent en file indienne.

— C'est peut-être ce qu'ils font, suggéra Eddie. Sauf erreur de ma part, ils sont bien obligés de faire avec ce que les Grands Anciens leur ont laissé.

— Tu ne fais pas erreur, répondit Roland. Continue, Susannah.

Il n'était pas accroupi, mais assis, sa jambe droite raidie allongée sur le côté. Eddie se demanda si la douleur dans sa hanche était très forte, et s'il lui restait de l'huile-de-chat de Rosalita, dans son sac qu'il venait de récupérer. Le jeune homme en doutait.

Susannah poursuivit.

— Les Loups arrivent à cheval de Tonnefoudre, le long des rails de chemin de fer, du moins jusqu'à ce qu'ils quittent l'obscurité... ou les ténèbres... Tu sais ce que c'est exactement, toi, Roland ?

— Non, mais on le saura bien assez tôt.

Il fit son petit geste impatient de la main gauche pour l'inciter à poursuivre.

— Ils traversent le fleuve vers les Callas et ils enlèvent les enfants. Quand ils reviennent à la Gare de Tonnefoudre, j' imagine qu'ils doivent embarquer leurs montures et leurs prisonniers dans un train et rentrer à Fedic par cette voie-là, parce qu'ils ne peuvent pas utiliser la porte, dans ce sens-là.

— Si fait, je crois que c'est ainsi qu'ils procèdent, acquiesça Roland. Ils contournent le devar-toi – la prison qui porte le numéro 8 – pour l'instant.

— Scowther et ses médecins nazis se servent de ces casques

accrochés aux lits pour extraire quelque chose de la tête des gosses. C'est ça qu'ils donnent aux Briseurs. Ils le leur font manger, ou ils le leur injectent, j'imagine. Les enfants et ce qu'ils leur ont retiré du cerveau retournent à la Gare de Tonnefoudre, par la porte. On renvoie les gosses à Calla Bryn Sturgis, et peut-être aux autres Callas, et dans ce qu'on appelle le devar-toi...

— Eh bien, Mam'Scarlett, elle est se'vie, fit Eddie d'un air lugubre.

C'est le moment que choisit Nigel pour intervenir, l'air très jovial.

— Que diriez-vous de croquer un morceau, *sais* ?

Jake interrogea son estomac et constata qu'il gargouillait. C'était horrible, d'être aussi affamé, si peu de temps après la mort du Père – et après tout ce qu'il avait vu au Cochon du Sud – pourtant il mourait bel et bien de faim.

— Il y a à manger, Nigel ? Vraiment ?

— Bien sûr, jeune homme, répondit le robot. Rien que des conserves, j'en ai peur, mais je peux vous proposer plus de deux douzaines de denrées différentes, des haricots cuisinés, du thon, plusieurs variétés de soupes –

— Pour moi, ce sera du thon, fit Roland, mais apporte un échantillon, si tu veux bien.

— Certainement, *sai*.

— J'imagine que tu ne peux pas me préparer rapido un petit Elvis Spécial, dit Jake avec envie. Avec du beurre de cacahuètes, de la banane et du bacon.

— Doux Jésus, fiston, fit Eddie. Je ne sais pas si ça se voit sous cette lumière, mais je viens de virer au vert pomme.

— Je n'ai ni bacon ni bananes, malheureusement, dit Nigel avec regret (et en prononçant « banâââne » très à la british), en revanche, j'ai du beurre de cacahuètes, et trois sortes de confitures. Et du beurre de pommes, également.

— Le beurre de pommes, c'est parfait, fit Jake.

— Continue, Susannah, suggéra Roland alors que Nigel s'éloignait. Même si je sais bien que je n'ai pas à te presser ainsi. Après avoir mangé quelque chose, il faudra nous reposer.

Il avait l'air tout sauf réjoui par cette idée.

— Je crois qu'il n'y a pas grand-chose à ajouter, dit la jeune femme. Ça a l'air confus, comme ça – même sur la carte, ça n'est pas très clair, parce qu'on n'a pas d'échelle – mais pour résumer, ils décrivent une boucle, tous les vingt-quatre ans, en moyenne : de Fedic à Calla Bryn Sturgis, puis retour à Fedic avec les gosses, pour procéder à l'extraction. Puis ils remmènent les gosses aux Callas et le contenu de leur cerveau dans cette prison où se trouvent les Briseurs.

— Le devar-toi, dit Jake.

Susannah acquiesça.

— La question, c'est comment interrompre ce cycle ?

— On emprunte la porte vers la Gare de Tonnefoudre, expliqua Roland, et de la gare, on se rend là où sont retenus les Briseurs. Et là...

Son regard se posa tour à tour sur chacun des membres de son *ka-tet*, puis il leva un doigt et esquissa un geste très explicite, celui de tirer au pistolet.

— Il y aura des gardiens, intervint Eddie. Peut-être même la grosse cavalerie. Et si on est débordés ?

— Ce ne sera pas la première fois, fit remarquer le Pistolero.



Chapitre 2

L'ESPION

1

Nigel revint les bras chargés d'un plateau de la taille d'une roue de charrue. Il y avait entassé des sandwiches, deux bouteilles thermos remplies de soupe (au bœuf et au poulet), ainsi que des boissons en boîte. Il y avait du Coca, du Sprite, du Nozz-A-La, et un breuvage du nom de E-sprit-E. Eddie fit une tentative avec ce dernier et déclara qu'il n'y avait pas de mots pour décrire quelque chose d'aussi immonde.

Ils purent tous constater que Nigel n'était plus ce joyeux drille pimpant qu'il avait été pendant Dieu sait combien de décennies ou de siècles. Sa tête en forme de losange ne cessait de balancer de droite à gauche. Quand elle basculait à gauche il scandait « *one, two, three !* », qui devenait à droite « *Ein, zwei, drei !* ». À hauteur de son diaphragme, un claquement sourd résonnait à intervalles réguliers.

— Qu'est-ce qui ne va pas, trésor ? demanda Susannah au moment où le robot domestique déposait le plateau entre eux.

— Après auto-examen avancé des fonctions, le diagnostic suggère une panne généralisée attendue dans les deux à six heures, répondit Nigel sur un ton morne mais posé. Des défauts préexistants dans les circuits logiques, contenus en quarantaine jusqu'à ce jour, ont affecté le SMG.

Sa tête bascula violemment sur la droite.

— *Ein, zwei, drei !* Mort ou vif, tu as Greg dans l'œil !

— C'est quoi, le SMG ? demanda Jake.

— Et c'est qui, ce Greg ? ajouta Eddie.

— SMG signifie Systèmes Mentaux Généraux, expliqua Nigel. Il en existe deux, le rationnel et l'irrationnel. Le conscient et le subconscient, si vous préférez. Pour ce qui est de Greg, il s'agit de Greg Stillson, un personnage du roman que je suis en train de lire. Très agréable. Ça s'appelle *Dead Zone*, de Stephen King. Quant à savoir pourquoi j'ai mis cela sur le tapis, je n'en ai aucune idée.

2

Nigel leur expliqua que les atteintes des circuits logiques étaient courantes, chez ce qu'il appela les Robots Asimov. Plus le robot était intelligent, plus les atteintes des circuits étaient nombreuses... et plus tôt elles apparaissaient. Les Grands Anciens (Nigel les appelait les Créateurs) avaient compensé cette avarie en mettant au point un système de quarantaine, qui traitaient les dérapages mentaux comme s'il s'agissait de la variole ou du choléra (Jake se dit alors que c'était vraiment un bon moyen de traiter la maladie mentale, même s'il se doutait que les psychiatres n'aimeraient pas beaucoup l'idée, parce que ce genre de solution les mettrait assez vite au chômage). Nigel pensait que se faire tirer dans les yeux avait entraîné une réaction post-traumatique qui avait affaibli ses systèmes de survie mentale, et qu'à présent il se promenait dans ses circuits toutes sortes d'éléments nocifs, entamant ses facultés déductives et inductives, ballottant ses systèmes logiques de droite à gauche. Il assura à Susannah qu'il ne lui en voulait pas le moins du monde. Susannah leva le poing à son front et lui dit merci beaucoup beaucoup. À dire vrai, elle ne croyait pas

totallement ce que racontait ce bon vieux DNK 45932, même si elle aurait été incapable d'expliquer pourquoi. C'était peut-être un vieux reste de leur séjour à Calla Bryn Sturgis, où un robot pas si différent de Nigel s'était révélé un sale petit goujat rancunier. Et il n'y avait pas que ça.

J'espionne avec mon petit œil, pensa Susannah.

— Tends les mains, Nigel.

Lorsque le robot obéit, ils purent tous voir les cheveux rêches pris entre ses doigts d'acier, et il y avait aussi une goutte de sang sur sa... comment fallait-il l'appeler, d'ailleurs ? Sa jointure ?

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle en brandissant quelques-uns des cheveux.

— Pardon, M'dame, je ne...

Vois rien, bien sûr. Nigel marchait aux infrarouges, mais il n'avait plus d'yeux, grâce aux bons soins de Susannah Dean, fille de Dan, pistolero du Ka-Tet de Dix-Neuf.

— Ce sont des cheveux, ou des poils. Et j'aperçois aussi du sang.

— Ah, oui, fit Nigel. Des rats dans la cuisine, M'dame. Je suis programmé pour éliminer la vermine, quand je la détecte. Et il y en a pas mal, ces derniers temps, je suis désolé de vous le dire. Le monde change.

Puis, inclinant brutalement la tête vers la gauche :

— *One, two, three ! Minnie c'est la souris for me !*

— Hum... et tu as tué Mickey et Minnie avant ou après avoir fait les sandwiches, Nige, mon vieux pote ? demanda Eddie.

— Après, *sai*, je vous le garantis.

— Eh bien, je vais passer mon tour, si ça ne te fait rien. J'ai déjà pris un hot-dog, dans le Maine, et il me colle à l'estomac comme une saloperie.

— Tu devrais dire *one, two, three*, lui suggéra Susannah.

Les mots étaient sortis tout seuls.

— J'implore ton pardon ?

Eddie était assis, le bras autour de la taille de sa femme. Depuis qu'ils s'étaient retrouvés, tous les quatre, il touchait Susannah dès qu'il en avait l'occasion, comme pour vérifier qu'elle n'était pas une illusion.

— Rien.

Plus tard, quand Nigel serait hors de la pièce, ou hors d'usage, elle lui parlerait de son intuition. Selon elle, les robots comme Nigel et Andy, tels ceux des romans d'Isaac Asimov qu'elle avait lus adolescente, n'étaient pas censés mentir. Peut-être Andy avait-il été modifié, ou s'était modifié lui-même, aussi avait-il contourné le problème. Ce qui n'était pas le cas de Nigel : il y avait même un problème beaucoup-beaucoup. Elle avait dans l'idée qu'à la différence d'Andy, Nigel avait un bon fond, mais oui – ou il avait menti, ou bien il avait maquillé la vérité, concernant les rats dans le cellier. Et peut-être pas que là-dessus. *Ein, zwei, drei* et *One, two, three* étaient sa soupape personnelle, pour lâcher la vapeur. Pour un temps, du moins.

C'est Mordred, se dit-elle en regardant autour d'elle. Elle prit un sandwich parce qu'il fallait qu'elle mange – tout comme Jake, elle mourait de faim – mais elle avait soudain perdu l'appétit, et elle sut qu'elle ne savourerait pas ce qu'elle enfournait. *Il s'en est pris à Nigel, et maintenant il nous observe, quelque part. Je le sais – je le sens.*

Et, tout en arrachant une première bouchée de cette viande mystère sous vide qui attendait depuis des siècles, elle ajouta pour elle-même :

Une mère sent ces choses-là.

3

Aucun d'eux ne souhaitait dormir dans la Salle d'Extraction (même s'ils auraient eu tout le choix, avec trois centaines de lits impeccablement faits), ni dans la ville déserte, dehors, aussi Nigel les emmena-t-il dans ses quartiers, s'arrêtant de temps à autre pour se vider brutalement la tête et compter jusqu'à trois en anglais ou en allemand. Puis il se mit à ajouter des chiffres dans une autre langue qu'aucun d'eux ne reconnut.

Ils traversèrent ainsi une cuisine – toute d'inox, remplie de

machines ronronnant doucement, très différente de la vieille réserve dans laquelle Susannah s'était retrouvée vaadasch, sous le Château Discordia. Ils aperçurent la pagaille mise par Nigel en préparant leur modeste repas, mais pas trace de rats, morts ou vifs. Personne ne le fit remarquer.

Susannah sentait aller et venir le regard de l'espion sur eux.

Derrière la cuisine se trouvait un ravissant appartement de trois pièces, vraisemblablement les pénates de Nigel. Il n'y avait pas de chambre, mais en plus du salon et de l'office plein à craquer de matériel de surveillance, ils débouchèrent dans un charmant petit bureau tapissé de livres, au milieu duquel trônaient un bureau de chêne massif et un bon fauteuil, sous un lampadaire halogène. L'ordinateur posé sur la table sortait des usines North Central Positronics, ce qui ne les surprit guère. Nigel leur apporta des oreillers et des couvertures, en leur assurant qu'ils étaient tout propres.

— Tu dors peut-être debout, mais visiblement tu aimes bien t'asseoir pour lire un bon livre, comme tout le monde, fit Eddie.

— Oh, oui, certainement, un-deux-deux-trois-la-la, acquiesça Nigel. Je sais apprécier un bon livre. C'est inclus dans ma programmation.

— Nous dormirons six heures, puis nous reprendrons la route, les informa Roland.

Pendant ce temps, Jake examinait plus attentivement les livres. Ote le suivait pas à pas, toujours sur ses talons, tandis que le garçon lisait les titres sur le dos des ouvrages, en sortant un de temps à autre pour y jeter un coup d'œil.

— Il a tout Dickens, on dirait bien. Et Steinbeck, aussi... Thomas Wolfe... pas mal de Zane Grey... un certain Max Brand... un autre du nom d'Elmore Léonard... et le très populaire Steve King.

Ils prirent tous le temps d'observer les deux étagères de livres de Stephen King, soit plus de trente en tout, dont quatre au moins étaient très gros, et deux de véritables pavés. King n'avait visiblement pas chômé, depuis l'époque de Bridgton. Le volume le plus récent s'intitulait *Cœurs perdus en Atlantide*, et l'année de publication leur était très familière : 1999. Les seuls livres manquants, pour ce qu'ils purent en voir, étaient ceux qui

parlaient d'eux. À supposer que King ait continué et les ait écrits. Jake consulta les pages de fin pour vérifier les dates, mais il n'y avait que peu de trous évidents. Ce qui ne signifiait peut-être rien, car il avait énormément écrit.

Susannah posa la question à Nigel, qui répondit qu'il n'avait jamais lu aucun livre de Stephen King parlant de Roland de Gilead ou de la Tour Sombre. Sur ces bonnes paroles, il bascula violemment la tête à gauche et se mit à compter en anglais, en allant jusqu'à dix, cette fois-ci.

— N'empêche, suggéra Eddie après que Nigel se fut retiré de la pièce en cliquetant, en craquant et en caquetant. Je parie qu'on pourrait en tirer des tas d'informations. Roland, tu crois qu'on devrait emballer les bouquins de Stephen King et les emporter avec nous ?

— Peut-être, mais on ne le fera pas. Ils pourraient brouiller les cartes.

— Pourquoi dis-tu ça ?

Roland se contenta de secouer la tête. Il ne savait pas pourquoi il disait ça, mais il savait qu'il avait raison.

4

Le centre névralgique de la Gare Expérimentale de l'Arc 16 se situait quatre étages en dessous de la Salle d'Extraction, de la cuisine, et du bureau de Nigel. On accédait à la Suite de Contrôle par un vestibule en forme de capsule. Ce sas ne s'ouvrait que de l'extérieur, à l'aide de trois barrettes d'identification, insérées l'une après l'autre. La musique d'ambiance diffusée dans les sous-sols du Dogan de Fedic rappelait des airs des Beatles, mais interprétés par le quatuor à cordes « Les Comateux ».

La Suite de Contrôle se composait de plus d'une douzaine de pièces, mais la seule qui nous intéresse était celle remplie

d'écrans de télé et de matériel de sécurité. Parmi ces équipements, on notait une horde de robots tueurs, petits mais vicieux, dotés de vifs d'argent et de pistolets laser. Un autre était censé vaporiser du gaz mortel (du même genre que celui utilisé par Blaine pour massacrer la population de Lud), dans l'éventualité d'une attaque hostile. Ce qui, aux yeux de Mordred Deschain, était présentement le cas. Il avait tenté d'activer à la fois l'armée de robots tueurs et le gaz toxique. Aucun des deux n'avait fonctionné. Et Mordred se retrouvait avec le nez en sang, un gros bleu sur le front et la lèvre inférieure enflée, car il était tombé de la chaise sur laquelle il s'était assis et avait roulé sur le sol, braillant d'une voix suraiguë et puérile qui était loin de refléter l'ampleur réelle de sa fureur.

Les voir sur cinq écrans différents et se trouver dans l'incapacité de les tuer ou de les atteindre ! Pas étonnant qu'il pique une telle colère ! Il avait senti les ténèbres vivantes se refermer sur lui, les ténèbres qui annonçaient sa mutation, et il s'était astreint à garder son calme, pour empêcher le phénomène. Il avait déjà découvert que cette transformation de son être humain en être araignée (et vice versa) consommait une énergie considérable. Plus tard, tout ça n'aurait peut-être plus aucune importance, mais pour l'instant il lui fallait être prudent, s'il ne voulait pas jeûner comme une abeille dans une zone calcinée.

Ce que je vais vous montrer est bien plus extraordinaire que ce que nous avons vu jusqu'ici, et je dois vous prévenir que votre impulsion première sera de rire aux éclats. Pas de problème. Riez, si vous le devez. Mais ne quittez pas ce spectacle des yeux, car voici une créature capable de faire des dégâts considérables, jusqu'aux confins les plus secrets de votre imagination. Rappelez-vous qu'elle est née de deux pères, tous deux de redoutables tueurs.

Quelques heures après sa naissance, le p'tit gars de Mia pesait déjà dix kilos et avait l'apparence d'un bébé de six mois. Mordred ne portait rien, sauf une couche en tissu improvisée que Nigel lui avait enfilée en apportant au nourrisson son premier repas, dans le grand monde sauvage du Dogan. Cet enfant avait *besoin* d'une couche, parce qu'il n'était pas encore capable de retenir ses déjections. Il comprenait qu'il maîtriserait vite ces fonctions – peut-être même avant la fin de la journée, s'il poursuivait à ce rythme-là – mais rien n'allait assez vite, à son goût. Pour l'instant, il restait emprisonné dans ce stupide corps de nourrisson.

Se retrouver piégé de la sorte était une monstruosité. Tomber de sa chaise et ne rien pouvoir faire d'autre, à part rester allongé là, à agiter ses bras et ses jambes contusionnés, à saigner et à brailler ! DNK 45932 serait venu le ramasser, n'aurait pas pu résister aux ordres du fils du Roi, pas plus qu'un morceau de plomb lâché par la fenêtre ne peut résister aux lois de l'attraction, mais Mordred n'avait pas osé l'appeler. Cette garce marron soupçonnait déjà que quelque chose clochait, du côté de Nigel. La garce marron était méchamment perceptive, et Mordred lui-même était diablement vulnérable. Il savait contrôler le moindre rouage de la Gare de l'Arc 16, la maîtrise des machines faisait partie de ses nombreux talents, mais allongé là sur le sol de la salle avec son panneau CENTRE DE CONTRÔLE sur la porte (on l'appelait « La Tête », il y avait bien bien long, avant que le monde change), Mordred allait bientôt comprendre qu'il y avait très peu de machines à contrôler. Pas étonnant que son père veuille mettre la Tour par terre et tout reprendre de zéro ! Ce monde-ci était brisé.

Il lui avait fallu redevenir araignée pour remonter sur sa chaise, où il avait repris sa forme humaine... mais le temps que s'effectue la transformation, son estomac criait famine, et sa bouche salivait de faim. Ce n'était pas seulement la mutation qui épuisait toute son énergie, il en était presque certain.

L'araignée était plus proche de sa forme véritable, et lorsqu'il endossait cette forme-là, son métabolisme s'emballait. Ses pensées changeaient, aussi, et tout ça possédait un certain attrait, car ses pensées humaines étaient teintées d'émotions (sur lesquelles il semblait n'avoir aucune emprise, même s'il pensait y arriver, avec le temps), des émotions déplaisantes, pour la plupart. En araignée, les pensées qui l'habitaient n'étaient pas du tout de vraies pensées, du moins pas au sens humain. C'étaient des choses sombres et mugissantes qui semblaient surgir d'un sol intérieur humide. Elles parlaient de

(MANGER)

et de

(VAGABONDER)

et de

(VIOLER)

et de

(TUER)

Tous les merveilleux moyens possibles pour accomplir ces hauts faits se mirent à gronder dans la conscience rudimentaire du dan-tete, comme de gigantesques machines illuminées qui filaient à toute allure, insouciantes, à travers les ténèbres les plus profondes. Penser de la sorte – lâcher sa partie humaine – était une perspective monstrueusement séduisante, mais il se disait que, s'il faisait une chose pareille maintenant, alors qu'il était encore quasiment sans défense, il réussirait à se faire tuer.

Et ç'avait presque été le cas. Il leva le bras droit – rose, et lisse et parfaitement nu – afin de pouvoir jeter un œil à sa hanche droite. C'était là que la garce marron lui avait logé une balle et bien que Mordred eût grandi considérablement depuis, qu'il eût doublé aussi bien en poids qu'en taille, la plaie était restée béante et il en suintait du sang et une sécrétion ressemblant à de la moutarde, d'un jaune sombre et à l'odeur infecte. Il se disait que cette blessure dans son corps humain ne guérirait jamais. De même que son autre corps ne pourrait jamais faire repousser la patte que cette garce lui avait estropiée. Et si elle n'avait pas trébuché – grâce au *ka*, si fait, il n'en doutait pas une seconde – ce n'est pas la patte mais la tête, que cette balle lui aurait arrachée, et alors le jeu aurait pris fin,

parce que –

Il entendit un bourdonnement rauque et brutal. Il se tourna vers le moniteur qui couvrait l'autre côté de l'entrée principale et aperçut le robot domestique qui se tenait devant la porte, un sac dans la main. Le sac se convulsait, et le bébé aux cheveux noirs et à la couche mal ajustée assis devant sa rangée d'écrans se mit instantanément à saliver. Il tendit une main potelée et touchante et alla appuyer sur une série de boutons. La porte extérieure incurvée de la salle de sécurité s'ouvrit en coulissant et Nigel pénétra dans le vestibule, conçu comme un sas. Mordred appuya ensuite sur le bouton ouvrant la porte intérieure, et tapa la combinaison 2-5-4-1-3-1-2-1, mais son habileté motrice était encore quasiment nulle, et il s'en trouva récompensé par un nouveau bourdonnement nerveux et une voix de femme exaspérante (exaspérante parce qu'elle lui rappelait celle de la garce marron), qui disait : « VOUS N'AVEZ PAS COMPOSÉ LE BON CODE DE SÉCURITÉ POUR CETTE PORTE. VOUS AVEZ DROIT À UNE AUTRE TENTATIVE DANS LES DIX SECONDES. DIX... NEUF... »

Mordred aurait lancé un *va te faire foutre*, s'il avait pu parler, mais tel n'était pas le cas. Ce qu'il pouvait faire de mieux, c'était cette espèce de babil ridicule qui aurait sans doute fait pousser à Mia des cris de fierté maternelle. Il ne s'embarrassa pas des boutons ; il avait trop envie de ce que le robot lui apportait dans ce sac. Ces rats (car il supposait qu'il s'agissait de rats) étaient bien vivants, cette fois-ci. *Vivants*, par Dieu, avec le sang qui courait toujours dans leurs veines.

Mordred ferma les yeux et se concentra. La lumière rouge que Susannah avait vue avant sa première transformation se mit de nouveau à circuler sous sa peau claire, depuis le sommet de son crâne jusqu'à son talon taché. Lorsque la lumière passa sous la plaie béante dans la hanche du nourrisson, le flux épais de sang et de sécrétion se mit à couler brièvement plus fort, et Mordred poussa un cri rauque de douleur. Il porta la main à sa hanche et étala du sang sur son petit ventre arrondi, en un geste de réconfort inconscient. En une seconde, un pan de ténèbres vint remplacer l'éclat rouge, tandis que la silhouette du nourrisson se mettait à trembloter. Cependant, cette fois-ci, il

ne se produisit aucune transformation. Le bébé s'effondra de nouveau dans sa chaise, la respiration saccadée, un petit filet clair d'urine gouttant de son pénis et venant tacher le devant de la serviette qu'il portait. Un « pop » étouffé monta de sous le panneau de contrôle, en face de la chaise sur laquelle le bébé était affalé de travers, haletant comme un chien.

À l'autre bout de la pièce, une porte portant l'inscription ACCÈS PRINCIPAL s'ouvrit en coulissant. Nigel entra d'un pas lourd et flegmatique, balançant sa tête en capsule de droite à gauche quasi continuellement, comptant non plus en deux ou trois langues, mais dans une bonne douzaine.

— Monsieur, je ne peux vraiment pas continuer à...

Mordred émit un gloussement joyeux du genre gou-gou-ga-ga, et tendit les mains vers le sac. La pensée qu'il envoya était d'une clarté et d'une froideur indubitables : *La ferme. Donne-moi ce dont j'ai besoin.*

Nigel lui posa le sac sur les genoux. De l'intérieur monta un couinement presque humain, et c'est seulement alors que Mordred comprit que les convulsions provenaient d'une seule et unique créature. Pas un rat, alors ! Quelque chose de plus gros ! De plus gros et de plus sanguinolent !

Il ouvrit le sac et jeta un œil à l'intérieur. Une paire d'yeux cerclés d'or lui adressa un regard suppliant. Pendant un moment, il crut que c'était l'oiseau qui volait la nuit, l'oiseau qui faisait hou-hou, il ne connaissait pas son nom, et c'est alors qu'il vit que l'animal avait de la fourrure, pas des plumes. C'était un troken, connu dans la majeure partie de l'Entre-Deux-Mondes sous le nom de bafou-bafouilleux, et celui-ci venait sans doute de quitter sa mère.

Là, tout doux, envoya-t-il, sentant la salive lui monter à la bouche. Toi et moi on est dans le même bateau, mon petit louchon – on est des orphelins dans un monde dur et cruel. Reste tranquille, et moi je te réconforterai.

Contrôler une créature aussi jeune et aussi simple que celle-là n'était pas si différent de ce qu'il faisait avec les machines. Mordred inspecta ses pensées et localisa le nœud qui dirigeait ce petit amas de volonté. Il alla le chercher d'une main faite de pensée – faite de sa volonté – et s'en empara. Pendant une

seconde, il put entendre la voix intérieure de la créature, craintive et pleine d'espoir

(Ne me faites pas de mal je vous en prie ne me faites pas de mal ; je vous en prie laissez-moi en vie ; je veux vivre m'amuser jouer un petit peu ; ne me faites pas de mal je vous en prie ne me faites pas de mal je vous en prie laissez-moi en vie)

et il répondit :

Tout va bien, n'aie pas peur, mon louchon, tout va bien.

Le bafouilleux dans le sac (que Nigel avait trouvé dans la salle des machines, séparé de sa mère et de ses frères et sœurs par la fermeture d'une porte automatique) se détendit – pas vraiment confiant, mais *espérant* faire confiance.

6

Dans le bureau de Nigel, on avait baissé les lampes, qui ne brillaient qu'au quart de leur puissance. Lorsque Ote se mit à gémir, Jake se réveilla instantanément. Les autres restèrent plongés dans le sommeil, du moins pour le moment.

Qu'est-ce qui ne va pas, Ote ?

Le bafouilleux ne répondit pas, mais ne cessa pas son grondement de gorge. Ses yeux cerclés d'or scrutaient le coin obscur au bout du bureau, comme s'il y voyait quelque chose de terrible. Jake se rappelait qu'il scrutait avec la même angoisse les coins d'ombre de sa chambre, en se réveillant en sursaut à cause d'un cauchemar, aux premières heures du jour, un cauchemar avec Frankenstein ou Dracula ou

(le Tyranno-Zoo-Russe)

un autre croquemitaine quelconque. Dieu seul savait quoi. Et à présent qu'il se disait que les bafouilleux faisaient peut-être des cauchemars eux aussi, il essaya plus que jamais d'entrer en contact avec Ote. D'abord il ne sentit rien, puis il lui vint une

image lointaine et floue

(des yeux des yeux plongés dans le noir et qui regardent)

de quelque chose qui ressemblait à un bafou-bafouilleux dans un sac.

— Chuuuuut, murmura-t-il à l'oreille d'Ote, lui passant les bras autour du cou. Ne les réveille pas, ils ont besoin de dormir.

— Mir, fit Ote, à voix très basse.

— Tu as juste fait un cauchemar, poursuivit Jake doucement. Moi aussi, j'en fais, parfois. Ce n'est pas la réalité. Personne ne t'a mis dans un sac. Rendors-toi.

— Toi.

Ote posa la truffe sur sa patte droite.

— Ote chu-tè-toi.

C'est ça, lui envoya Jake en pensée. *Ote, chut, tais-toi.*

Les yeux cerclés d'or, toujours troublés, restèrent encore ouverts un moment. Puis Ote cligna d'un œil à l'intention de Jake, et ferma les yeux. Quelques minutes plus tard, le bafouilleux s'était rendormi. Tout près, quelque part, un des siens était mort... mais la mort faisait partie de la vie. La vie était dure, elle l'avait toujours été.

Ote rêvait qu'il se trouvait avec Jake sous le grand globe orange de la Lune du Colporteur. Jake, qui dormait lui aussi, entra en contact avec lui par le *shining* et rêva lui aussi de la Lune de ce bon vieux Camelot.

Ote, qui est mort ? lui demanda Jake sous le clin d'œil averti du Colporteur.

Ote, dit son ami. *Delah*. Beaucoup.

Sous le regard orange de la Lune de ce bon vieux Camelot, Ote ne dit plus rien ; en fait, il avait trouvé un rêve dans son rêve, et Jake l'y accompagna. Ce rêve-là était mieux. Ils jouaient tous les deux dans la lumière du soleil. Ils furent rejoints par un autre bafouilleux : pas très joyeux, à le regarder. Il essaya de leur parler, mais ni Jake ni Ote ne comprenaient ce qu'il disait, car il parlait en anglais.

Mordred n'avait pas assez de forces pour soulever le bafouilleux hors du sac, et Nigel ne pouvait ou ne voulait l'aider. Le robot se contenta de rester debout près de la porte du Centre de Contrôle, balançant sa tête de droite à gauche, comptant et cliquetant plus fort que jamais. Une odeur de chaud commençait à monter de ses circuits internes.

Mordred réussit à retourner le sac et le bafouilleux, qui devait avoir à peine six mois, lui tomba sur les genoux. Il avait les yeux mi-clos, mais ses iris jaunes et noirs étaient ternes et immobiles.

Mordred balança la tête en arrière, avec une grimace de concentration. La lumière rouge parcourut de nouveau son corps, et ses cheveux commencèrent à se dresser sur sa tête. Mais une seconde plus tard, le corps auquel ils étaient rattachés disparut, et l'araignée apparut. Elle arrima quatre de ses sept pattes autour du corps du bafouilleux, et le porta sans effort à sa bouche avide. En vingt secondes, il eut complètement saigné l'animal. Il plongea les crocs dans le ventre doux du bafouilleux, le déchira, le souleva plus haut, et engloutit les viscères qui coulaient : des chapelets de viande dégoulinante, délicieuse et pleine d'énergie. La bête alla ronger plus profond, en poussant de petits gémissements de satisfaction étouffés, faisant craquer la colonne vertébrale du bafouilleux et aspirant le petit filet de moelle. C'était le sang qui était le plus énergétique – oui, toujours le sang, comme les Aïeux le savaient bien – mais il y avait aussi de la force dans la viande. En restant un bébé humain (Roland avait utilisé le vieux terme affectueux de Gilead, *bah-bo*), il n'aurait pu tirer aucune nourriture de la viande ou du jus. Il se serait étouffé, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Mais en araignée –

Il termina son repas et lâcha le cadavre par terre, tout comme il l'avait fait avec ceux des rats, qu'il avait vidés jusqu'à la moelle. Nigel, le majordome affairé et dévoué, s'était chargé des premiers. Mais pas de celui-ci. Nigel se tint là, silencieux, et

Mordred eut beau répéter en beuglant Nigel, j'ai besoin de toi !, rien n'y fit. Autour du robot, l'odeur de plastique brûlé était devenue assez forte pour activer les ventilateurs. DNK 45932 se tenait là, sa tête sans yeux tournée vers la gauche. Il lançait un regard étrangement interrogateur, comme s'il était mort sur le point de poser une question importante : *Quel est le sens de la vie*, peut-être, ou encore *De quelle couleur était le cheval blanc d'Henri IV* ? Quoi qu'il en soit, sa carrière de rabatteur de rats et de bafouilleux avait pris fin.

Pour l'instant, Mordred débordait d'énergie – quel repas merveilleux et revigorant il avait fait – mais ça ne durerait pas. Et en restant sous sa forme d'araignée, il entamerait encore plus vite cette réserve. Cependant, s'il redevenait bébé, il ne serait même plus capable de descendre de cette chaise sur laquelle il était assis, ou de remettre sa couche – qui, bien sûr, avait glissé au cours de sa transformation. Pourtant il *fallait* qu'il se retransforme, parce que, en araignée, il n'arrivait pas à réfléchir clairement. Alors, pour ce qui était d'une quelconque stratégie de destruction... même pas la peine d'y penser.

L'excroissance blanche sur le dos de l'araignée ferma ses yeux humains, et le corps noir rayonna d'un éclat rouge. Les pattes se rétractèrent vers l'intérieur, puis disparurent. L'excroissance, qui formait la tête du bébé, se mit à croître et se fit de plus en plus détaillée, tandis que le corps pâlassait et prenait peu à peu forme humaine. Les yeux bleus de l'enfant – ses yeux de bombardier, ses yeux de pistolero – lançaient des éclairs. Il regorgeait encore de l'énergie de la chair et du sang du bafouilleux, il les sentait en lui, dans ce corps se précipitant vers sa nouvelle forme, mais une quantité non négligeable de cette réserve (comme la mousse sur un verre de bière) s'était déjà évaporée. Et ce n'était pas dû qu'aux transformations, d'ailleurs. Le fait est qu'il grandissait à toute allure. Une croissance aussi vertigineuse nécessitait un apport constant de nourriture, et ça ne courait pas les rues, dans la Gare Expérimentale de l'Arc 16. Ou à Fedic, d'ailleurs. Il y avait des boîtes de conserve et des repas en sachets argentés, et des boissons énergétiques en poudre, oui-là, il y en avait tout un stock ; mais rien de tout ça ne le nourrirait comme il avait besoin d'être nourri. Il lui fallait

de la chair fraîche, et plus encore que ça, il lui fallait du *sang*. Et le sang d'animaux endiguerait l'avalanche de sa croissance, mais ça n'aurait qu'un temps. Très bientôt il aurait besoin de sang humain, ou bien son rythme de croissance commencerait par se ralentir, pour finalement s'arrêter. Alors viendrait la douleur de la faim, mais cette douleur, qui lui vrillerait incessamment les tripes comme une foreuse, cette douleur ne serait rien, comparée à la souffrance mentale et spirituelle de les regarder, *eux*, sur tous ces écrans vidéo : toujours vivants, leur confrérie réunie, avec ce grand réconfort d'avoir une cause à servir.

La souffrance de le voir *lui*, Roland de Gilead.

Comment savait-il toutes ces choses, lui, Mordred ? se demanda-t-il. Par sa mère ? Pour certaines, oui, car il avait senti jaillir en lui un million de pensées et de souvenirs de Mia (pour un certain nombre, volés à Susannah), quand il s'était nourri d'elle. Mais comment savait-il que c'était la même chose avec les Aïeux ? Ou que par exemple un vampire allemand qui buvait le sang de vie d'un Français pouvait parler français pendant une semaine à dix jours, le parler comme si c'était sa langue maternelle, puis ce don, de même que les souvenirs de la victime, s'évanouissait peu à peu...

Comment pouvait-il savoir une chose comme celle-là ?

Cela avait-il de l'importance ?

À présent, il les regardait dormir. Le garçon, Jake, s'était réveillé, mais brièvement. Auparavant, Mordred les avait regardés manger, quatre idiots et un bafouilleur – pleins de sang, pleins d'énergie – en train de dîner ensemble, assis en cercle. Ils s'asseyaient toujours en cercle, même pour s'arrêter cinq minutes sur la piste, ils le faisaient sans même s'en rendre compte, leur cercle qui mettait le reste du monde à l'écart. Mordred n'avait pas de cercle, lui. Il avait beau être tout jeune, il comprenait déjà que *l'extérieur* était son *ka*, tout comme le *ka* du vent d'hiver consiste à ne souffler que sur la moitié de la rose des vents : du nord à l'est, puis en sens inverse, pour revenir vers le nord austère. Il l'acceptait, pourtant il ne les en regardait pas moins avec ce ressentiment de l'intrus, sachant qu'il allait leur faire du mal, et il en ressentait une amère satisfaction. Il venait de deux mondes, de l'union prédite du *prim* et de l'*Am*,

de *gadosh* et de *godosh*, de *Gan* et de *Gilead*. En un sens, il était comme Jésus-Christ, mais il était aussi *plus pur* que l'homme-dieu-berger, parce que le dieu-berger n'avait qu'un seul vrai père, qui était aux deux hypothétiques, et un beau-père sur Terre. Ce pauvre vieux Joseph, qui portait les cornes que Dieu Lui-même lui avait mises sur la tête.

Mordred Deschain, pour sa part, avait deux pères *véritables*. Et l'un d'eux était endormi sous ses yeux, sur cet écran.

Tu te fais vieux, Père, se dit-il. Et cette pensée lui procurait un plaisir pervers. Il se sentait aussi petit et misérable... pas plus gros qu'un... qu'une araignée, qui observe depuis sa toile. Mordred était jumeau, et le resterait jusqu'à la mort de Roland de la lignée d'Eld, et la disparition de tout son *ka-tet*. Et cette voix pressante, qui lui disait d'aller trouver Roland, pour l'appeler père ? D'appeler ses frères Eddie et Jake, et Susannah sa sœur ? C'était la voix crédule de sa mère. Ils le tueraient avant même qu'il ait pu prononcer une seule parole (à supposer qu'il ait pu émettre autre chose que cet insupportable babil de bébé). Ils lui arracheraient les parties et les donneraient en pâture au bafouilleux de ce sale gosse. Et ils enterreraient son cadavre castré, et viendraient chier sur la terre où il reposerait, et puis ils changeraient de décor.

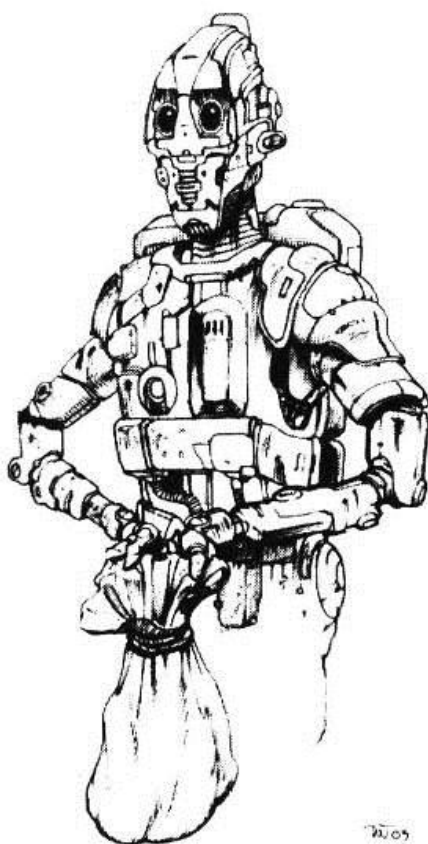
Tu te fais enfin vieux, Père, et maintenant tu marches en boitant, et à la fin du jour je te vois froter ta hanche, de ta main qui désormais tremble légèrement.

Regardez, si vous le voulez. Voici un bébé, assis là, du sang ruisselant sur sa peau blanche. Voici un bébé sanglotant des larmes silencieuses et sinistres. Voici un bébé qui en sait à la fois trop et trop peu, et bien qu'il nous faille garder nos doigts à l'abri de sa bouche (car il mord, ce galopin ; il mord comme un bébé crocodile), il nous est permis d'avoir quelque peu pitié de lui. Si le *ka* est un train – et c'en est un, un mono gigantesque qui fend l'air, peut-être fou, peut-être pas –, alors ce vicieux petit lycanthrope en est l'otage le plus vulnérable, non pas attaché aux rails comme la petite Nell, mais accroché aux phares de l'engin.

Il peut bien se raconter qu'il a deux pères, et peut-être y a-t-il du vrai là-dedans, mais on ne voit ici ni père ni mère. Il a dévoré

sa mère vive, vrai, il l'a dévorée beaucoup beaucoup, elle a même été son premier repas, et avait-il seulement le choix ? Il est le tout dernier miracle qui sera jamais engendré par la Tour Sombre, l'alliance balafree du rationnel et de l'irrationnel, du naturel et du surnaturel, et pourtant le voilà seul, seul et affamé. Le destin attend peut-être de lui qu'il dirige une série d'univers (ou qu'il les détruise tous), mais jusqu'ici il n'a réussi à affirmer son pouvoir que sur un vieux robot domestique qui a maintenant rejoint la clairière au bout du sentier.

Il contemple le Pistolero endormi avec un mélange d'amour et de haine, avec envie et aversion. Mais supposez un instant qu'il aille les trouver et qu'il ne se fasse *pas* tuer ? Et s'ils étaient prêts à l'accueillir ? Voilà une idée ridicule, bien sûr, mais retenons-la, pour les nécessités de la discussion. Même dans ce cas, il serait contraint d'accepter la suprématie de Roland, de le reconnaître comme *dinh*, et voilà qui serait impossible, impossible, oui, impossible.



Chapitre 3

LE FILAMENT SCINTILLANT

1

— Tu les observais, fit une voix douce et enjouée.

Puis la voix se lança dans une comptine sans queue ni tête que Roland se serait rappelée sans peine, depuis l'enfance : « Petite fleurette, Mouche ton nez ma fillette ! Il est joli, il est beau ! Oh oui vraiment qu'il est beau ! Mon doux chéri mon bah-bo ! »

— As-tu aimé ce que tu as vu avant de t'endormir ? Les regardais-tu changer avec le reste de ce monde en faillite ?

Il devait s'être écoulé une dizaine d'heures, depuis que Nigel le robot domestique avait accompli son dernier devoir. Mordred, qui en fait s'était profondément endormi, tourna la tête en direction de la voix de l'inconnu sans aucune surprise ni vertige dû au sommeil. Il vit un homme en jean et blouson à capuche, debout sur les dalles grises du Centre de Contrôle. Son *gunna* – rien qu'un sac de marin usé – reposait à ses pieds. Il avait les joues rosies, un beau visage, des yeux étincelants. Il tenait un pistolet automatique, et en regardant dans l'œil noir de sa gueule, Mordred Deschain comprit pour la deuxième fois que même les dieux pouvaient mourir, une fois leur essence divine diluée dans le sang humain. Mais il n'avait pas peur. Pas de celui-là. Il posa effectivement de nouveau le regard sur le moniteur diffusant les images de l'appartement de Nigel, ce qui

lui confirma que le nouveau venu disait vrai : il était vide.

L'inconnu souriant, qui semblait avoir surgi du sol même, leva la main qui ne tenait pas le pistolet et écarta un pan de capuche qui lui masquait le visage. Mordred aperçut un éclat métallique. Une sorte de treillis de fer tapissait l'intérieur de la capuche.

— Je l'appelle mon « bonnet de pensée », dit l'étranger. Je ne peux entendre tes pensées, c'est un inconvénient certain, mais toi tu ne peux pénétrer mon esprit, ce qui est un...

(Ce qui est un avantage certain, tu en conviendras)

— Ce qui est un avantage certain, tu en conviendras.

Son blouson était orné de deux écussons. L'un de l'US ARMY, avec un oiseau – un oiseau-aigle, pas un oiseau houhou. L'autre était un nom : RANDALL FLAGG. Mordred découvrit (sans surprise, là encore) qu'il savait lire sans difficultés.

— Parce que si tu ressembles un tant soit peu à ton père – ton père *rouge*, j'entends – alors tes pouvoirs mentaux pourraient bien dépasser la simple communication.

L'homme dans sa parka eut un petit rire sot. Il ne voulait pas que Mordred sente sa peur. Peut-être avait-il réussi à se convaincre lui-même qu'il n'avait *pas* peur, qu'il était venu jusqu'ici de son plein gré. Peut-être que c'était le cas. Mordred s'en moquait, de toute manière. Tout comme il se moquait des projets de l'homme, qui bouillonnaient dans sa tête comme de la soupe chaude. Cet homme croyait-il réellement que son « bonnet de pensée » avait aveuglé ses facultés ? Mordred scruta de plus près, creusa plus profond, et constata que la réponse était oui. Très commode.

— Quoi qu'il en soit, un peu de protection ne peut pas faire de mal. La prudence est toujours la voie la plus sûre. Comment crois-tu que j'aie survécu à la chute de Farson et à la mort de Gilead ? Je ne voudrais pas que tu entres dans ma tête et que tu me pousses du dernier étage, vois-tu. Mais pourquoi ferais-tu une chose pareille ? Tu as besoin de quelqu'un, de moi, maintenant que ton tas de boulons s'est tu, et que tu n'es qu'un bah-bo qui ne peut pas remettre sa lenge tout seul autour de son cul dégueulasse !

L'étranger – qui n'était pas du tout un étranger – éclata de rire. Mordred restait assis sur sa chaise, à le regarder. Sur la joue de l'enfant s'attardait une zébrure rose, car il avait dormi la joue appuyée contre sa petite main.

Le nouveau venu reprit :

— Je crois que nous pouvons très bien communiquer si je parle et que tu réponds par oui ou par non, ou que tu secoues la tête pour dire non. Tape sur ta chaise, si tu ne comprends pas. Rien de plus simple ! Tu es d'accord ?

Mordred hocha la tête. Le nouveau venu trouvait l'éclat bleu et imperturbable de ses yeux un tantinet dérangeant – *très* dérangeant, pour tout dire – mais essaya de ne pas le montrer. Il se demanda encore s'il avait bien fait de venir ici, mais il avait suivi la piste de Mia depuis qu'elle s'était fait engrosser, et pour quelle raison, sinon en arriver là ? C'était là un jeu dangereux, certes, mais à présent il n'y avait plus que deux créatures capables de déverrouiller la porte au pied de la Tour, avant que la Tour ne tombe... ce qui arriverait, et bientôt, parce que l'écrivain n'avait plus que quelques jours à vivre dans ce monde, et que les derniers Livres de la Tour – trois derniers livres – restaient à écrire. Dans le dernier effectivement écrit dans ce monde-clé, le *ka-tet* de Roland avait banni *sai* Randy Flagg d'un palais de rêves sur une autoroute, un palais qui avait rappelé à Eddie, Susannah et Jake le Château du Grand et Terrible Oz (Oz le Roi Vert, si cela vous sied). En fait, ils avaient bien failli tuer ce bon vieux guignol de Walter o'Dim, et d'aucuns auraient presque pu dire que tout était bien qui finissait bien. Mais au-delà de la page 863 de *Magie et Cristal*, Stephen King n'avait plus écrit un mot sur Roland et la Tour Sombre, et pour Walter, tout était effectivement bien qui finissait bien. Les habitants de Calla Bryn Sturgis, les enfants crânés, Mia et le bébé de Mia : toutes ces choses dormaient encore à l'état inachevé dans le subconscient de l'écrivain, des créatures sans vie emprisonnées derrière une porte dérobée. Et à présent, Walter jugeait qu'il était trop tard pour les libérer. Même si King avait été diablement rapide, dans sa carrière – un auteur réellement talentueux qui avait viré à l'artiste approximatif et minable (quoique riche), un Algemon Swinburne à court de vers, si cela

vous sied –, il ne pouvait aller au-delà des cent premières pages de ce récit dans le temps qui lui restait encore, pas même en écrivant nuit et jour.

Trop tard.

Il y avait eu un choix à faire, comme Walter le savait très bien : il s'était trouvé au *Casse Roi Russe*, et il l'avait vu dans la boule de cristal que la Vieille Chose Rouge possédait encore (même si aujourd'hui elle devait croupir dans un coin oublié du château). À l'été 1997, King avait clairement imaginé l'histoire des Loups, des jumeaux, et des plats volants appelés Orizas. Mais tout ça lui avait paru un travail trop considérable. Il avait préféré se lancer dans un livre mêlant les histoires en une trame aléatoire, un livre intitulé *Cœurs perdus en Atlantide*, et même maintenant, dans sa maison du Chemin du Dos de la Tortue (où il n'avait jamais aperçu un seul entrant), l'auteur dilapidait le peu de temps qu'il lui restait en écrivant sur la paix et l'amour au Vietnam. Il est vrai que l'un des personnages de ce qui serait le dernier livre de King aurait son rôle à jouer dans l'histoire de la Tour Sombre telle qu'elle aurait dû être, mais ce bonhomme – un vieux type aux multiples talents – n'aurait jamais l'occasion de prononcer les répliques vraiment importantes. Charmant.

Dans le seul monde qui comptait vraiment, le monde véritable où on ne revenait jamais en arrière et où il n'y avait pas de deuxième chance (je vous dis vrai), on était le 12 juin 1999. Et le temps imparti à l'auteur s'était réduit à une peau de chagrin de moins de deux cents heures.

Walter o'Dim savait qu'il ne disposait pas d'autant pour atteindre la Tour Sombre, parce que le temps (comme le métabolisme de certaines araignées) était plus rapide et plus brûlant de ce côté-ci. Disons cinq jours. Cinq et demi, tout au plus. C'était ce dont il disposait pour atteindre la Tour Sombre, avec dans son *gunna* le pied marqué et amputé de Mordred Deschain... pour ouvrir la porte tout en bas et gravir ces escaliers remplis de murmures... pour passer devant la cellule du Roi Rouge emprisonné...

S'il pouvait trouver un véhicule... ou la bonne porte...

Était-il trop tard pour devenir le Dieu de Tous ?

Peut-être pas. Quoi qu'il en soit, quel mal y avait-il à

essayer ?

Walter o'Dim avait erré longtemps, et sous cent identités différentes, mais la Tour avait toujours été son but ultime. Tout comme Roland, il voulait monter au sommet et voir ce qui y vivait. S'il y avait quelque chose.

Il n'appartenait à aucune coterie, à aucun culte, à aucune obédience et à aucune des factions qui s'étaient fait jour dans ces années de confusion, depuis que la Tour s'était mise à vaciller, bien qu'il en ait porté les *sigleus*, chaque fois qu'il avait pu en tirer avantage. Ce n'était que récemment qu'il était entré au service du Roi Cramoisi. Et à celui de John Farson, l'Homme de Bien qui avait précipité la chute de Gilead, ce dernier bastion de la civilisation, dans une vague de sang et de tueries. À cette époque, Walter avait largement contribué à ces massacres, vivant une longue vie qui n'était pas tout à fait mortelle. Il avait été témoin de la fin de ce qu'il avait alors pris pour le dernier *ka-tet* de Roland, à Jéricho Hill. *Témoin* ? Il péchait là par excès de modestie, par tous les dieux et tous les poissons ! Sous le nom de Rudin Filaro, il avait combattu, le visage peinturluré de bleu, il avait hurlé et mené l'assaut avec le reste de ces barbares puants et il avait tué de ses mains Cuthbert Allgood en personne, d'une flèche dans l'œil. Pourtant, pendant toutes ces années, il n'avait pas quitté la Tour des yeux. C'était peut-être la raison pour laquelle ce maudit Pistolero – tandis que le soleil se couchait sur cette journée de travail, Roland de Gilead avait été le dernier d'entre eux – avait réussi à s'échapper, à demi enfoui dans un tombereau rempli de cadavres, pour ramper de sous les corps massacrés au coucher du soleil, juste avant que l'on n'enflamme le bûcher.

Il avait vu Roland des années plus tôt, à Mejis, et là encore il avait raté de peu sa proie (même s'il rejetait grandement la faute sur Eldred Jonas, avec sa voix tremblante et ses longs cheveux gris, et Jonas avait payé pour ça). Le Roi lui avait dit alors qu'ils n'en avaient pas terminé avec Roland, que le Pistolero serait à l'origine de leur fin et qu'il précipiterait la chute même de ce qu'il essayait de sauver. Walter n'en avait pas cru un mot, jusqu'à ce jour, dans le Désert Mohaine, où il avait découvert que certain pistolero était à ses trousses, un pistolero vieilli par

les ans écoulés. Et ce n'est qu'avec la réapparition de Mia, qui venait accomplir une ancienne et solennelle prophétie en donnant naissance au fils du Roi Cramoisi, qu'il ne l'avait réellement cru. Certes, la Vieille Chose Rouge ne lui était plus d'aucune utilité, mais même enfermé dans sa prison et dans sa folie, cet être – cette *chose* – demeurerait dangereux.

Néanmoins, jusqu'à la rencontre avec Roland qui l'avait enfin achevé – qui lui avait offert un destin au-delà de ses espérances, peut-être – Walter o'Dim n'était rien de plus qu'un vagabond rescapé des temps anciens, qu'un mercenaire animé de la vague ambition de pénétrer dans la Tour avant qu'elle ne soit mise à terre. N'était-ce pas ce qui, au départ, l'avait amené au Roi Cramoisi ? Si. Et ce n'était pas sa faute, si ce grand dieu-araignée avait perdu l'esprit.

Peu importait. Voilà qu'il avait trouvé son fils, marqué à l'identique au talon – Walter voyait la marque, en cet instant même – et tout s'équilibrait. Bien sûr, il lui faudrait faire preuve de prudence. Cette chose assise sur sa chaise avait beau paraître sans défense, avait beau même se *croire* sans défense, il ne fallait pas la sous-estimer, sous le simple prétexte qu'elle avait l'apparence d'un bébé.

Walter glissa le pistolet dans sa poche (pour l'instant ; seulement pour l'instant) et tendit ses mains vides, tournées vers le haut. Puis il serra un poing et le porta à son front. Lentement, sans quitter une seconde Mordred des yeux, par crainte qu'il se transforme à nouveau (Walter avait déjà assisté à la métamorphose, et avait vu ce qu'il était advenu de la mère de cette petite bête), le nouveau venu mit un genou en terre.

— Aïle, Mordred Deschain, fils de Roland de Gilead-qui-fut et du Roi Cramoisi dont le nom était jadis prononcé du Monde Ultime jusqu'à l'Hors-Monde. Aïle, toi fils de deux pères, tous deux descendants d'Arthur l'Aîné, premier roi à avoir régné après que le *prim* se fut retiré, et Gardien de la Tour Sombre.

Tout d'abord, il ne se passa rien. Dans le Centre de Contrôle, seuls pesaient le silence et les relents entêtants des circuits grillés de Nigel.

Puis le bébé tendit ses poings potelés, les ouvrit, et leva les mains : *Lève-toi, serf, et viens à moi.*

2

— Il vaut mieux que tu évites de « penser fort », quoi qu’il en soit, dit le nouveau venu, en s’approchant. Ils savaient que tu étais ici, et Roland est un sacré rusé ; il est gâche-delah, on peut le dire. Autrefois il m’a rattrapé, tu sais, et j’ai bien cru que j’étais perdu. Vraiment, je l’ai cru.

L’homme qui se faisait parfois appeler Flagg (à un autre niveau de la Tour, il avait conduit un monde entier à la destruction, sous ce nom) avait sorti de son *gunna* des crackers et du beurre de cacahuètes. Il avait demandé l’autorisation de son nouveau *dinh* et le bébé (bien qu’affamé lui-même) avait hoché royalement la tête. À présent, Walter était assis en tailleur sur le sol, à manger rapidement, à l’abri de son bonnet de pensée, inconscient de cet intrus qui s’était glissé en lui et qui pillait tout ce qu’il savait. Il n’avait rien à craindre, tant que le pillage n’était pas achevé, mais après ça –

Mordred brandit une petite main rondelette et esquissa gracieusement dans l’air un point d’interrogation.

— Comment je me suis enfui ? demanda Walter. Eh bien, j’ai fait ce que tout véritable cozeur aurait fait en pareilles circonstances – je lui ai dit la vérité ! Je lui ai montré la Tour, du moins plusieurs niveaux de la Tour. Ce qui l’a abasourdi, purement et simplement, et tant qu’il était ainsi ouvert, j’ai prélevé une page de son propre livre et je l’ai hypnotisé. Nous nous sommes retrouvés dans une de ces fistules du temps qui tournoient parfois autour de la Tour, et le monde changeait tout autour de nous, tandis que nous palabrons dans ce lieu d’ossements, si fait ! J’ai apporté d’autres ossements – des ossements humains – et pendant qu’il dormait je les ai habillés de ce qu’il restait de mes propres vêtements. J’aurais pu le tuer, alors, mais que serait-il advenu de la Tour, si je l’avais fait,

hein ? Et de *toi*, pendant qu'on y est ? Jamais tu ne serais venu au monde. Il est juste de dire, Mordred, qu'en laissant Roland en vie et en lui permettant de tirer ses trois cartes, je t'ai sauvé la vie, et ce avant que cette vie soit même conçue, voilà ce que j'ai fait. Ensuite je me suis enfui jusqu'au rivage – j'avais bien besoin de vacances, hé ! Quand Roland y est arrivé à son tour, il est parti dans une direction, vers les trois portes. Je suis parti dans l'autre, Mordred, mon cher, et me voici !

Il éclata de rire, faisant voler les miettes de crackers sur son menton et sa chemise. Mordred sourit, mais intérieurement il était révolté. C'est avec ça qu'il était supposé faire équipe ? Avec ça ? Ce gobeur de crackers crachant ses miettes, trop imbu de ses propres exploits passés pour sentir dans quel danger il se trouvait, ou mesurer combien ses défenses étaient entamées ? Par tous les dieux, il *méritait* de mourir ! Mais avant d'y veiller, Mordred avait besoin de deux autres choses. La première était de savoir où étaient partis Roland et ses amis. La seconde était de se nourrir. Et ce crétin lui serait utile pour les deux. Et qu'est-ce qui allait lui faciliter le travail ? Eh bien, le fait que Walter se faisait trop vieux – vieux et d'une assurance infecte – et trop vaniteux pour s'en rendre même compte.

— Tu te demandes sans doute pourquoi je suis ici, et non pas en train de mener les affaires de ton père, n'est-ce pas ? fit Walter.

Ce n'était pas le cas, mais Mordred n'en hocha pas moins la tête. Son estomac gargouillait furieusement.

— En réalité, c'est ce que je fais en ce moment, dit Walter en esquissant son sourire charmeur (quelque peu gâché par le beurre de cacahuètes sur ses dents).

Il avait dû savoir, autrefois, que toute affirmation qui commence par « en réalité » est presque toujours un mensonge. Plus maintenant. Il était trop vieux pour le savoir. Trop vaniteux pour le savoir. Trop stupide pour se le rappeler. Mais il n'en demeurerait pas moins prudent. Il sentait la force de cet enfant. Dans sa tête ? En train de fourrager dans sa tête ? Certainement pas. Cette chose enfermée dans ce corps de bébé était puissante, mais sûrement pas *aussi* puissante.

Walter se pencha en avant d'un air sérieux, en serrant les

genoux.

— Ton Père Rouge est... indisposé. C'est la conséquence du fait d'avoir vécu si longtemps si près de la Tour, et d'y avoir pensé si fort, je n'en doute pas. Il dépend de toi d'achever ce qu'il a commencé. Et je suis venu t'aider dans cette tâche.

Mordred opina du chef, comme s'il était content. Il *était* content. Mais ah ! Il avait tellement faim, aussi.

— Tu as pu te demander comment je t'ai rejoint, dans cette chambre censément « sécurisée », ajouta Walter. En réalité, j'ai contribué à bâtir cet endroit, il y a bien bien long, comme dirait Roland.

Encore cette expression, aussi explicite qu'un clin d'œil.

Il avait placé l'arme dans la poche gauche de sa parka. Maintenant, de la droite, il extirpa un gadget de la taille d'un paquet de cigarettes, en sortit une antenne argentée, et appuya sur un bouton. Un pan de carreaux gris glissa en silence, révélant une volée de marches. Mordred hocha la tête. Walter – ou Randall Flagg, si c'est ainsi qu'il se faisait généralement appeler – était bien apparu du sol. Une ruse géniale, mais il avait autrefois été le magicien de cour de Steven, le père de Roland, n'est-ce pas ? Sous le nom de Marten. L'homme aux multiples visages et aux multiples ruses, voilà ce qu'était Walter o'Dim, mais pas aussi malin qu'il le croyait, loin de là. Car Mordred possédait à présent la chose ultime qu'il cherchait, à savoir le moyen par lequel Roland et ses amis étaient sortis d'ici. Plus besoin d'aller le déterrer dans l'esprit de Walter, finalement. Tout ce qu'il avait à faire, c'est suivre la piste de cet imbécile.

Mais avant ça, cependant...

Le sourire de Walter s'était quelque peu estompé.

— Vous avez dit quelque chose, Sire ? Car il m'a semblé entendre le son de votre voix, dans un coin de ma tête.

Le bébé secoua la tête. Et qui a l'air plus sincère qu'un bébé ? Son visage ne reflète-t-il pas l'essence même de la candeur et de l'innocence ?

— Je veux bien t'emmener avec moi et les prendre en chasse, si tu veux m'accompagner, reprit Walter. Quelle équipe nous ferions ! Ils sont partis pour le devar-toi de Tonnefoudre,

relâcher les Briseurs. J'ai déjà promis de retrouver ton père – ton père *Blanc* – et son *ka-tet*, s'ils osaient s'aventurer plus loin, et j'ai bien l'intention de tenir cette promesse. Car, entends-moi bien, Mordred, le Pistolero Roland Deschain m'a fait face à chaque tournant, et je n'en supporterai pas plus. Pas *une seconde de plus* ! Tu m'entends ?

De rage, sa voix était montée d'un cran.

Mordred hocha la tête d'un air innocent, écarquillant ses jolis yeux de bébé en une expression mimant la peur, la fascination, peut-être les deux. Et Walter o'Dim semblait s'enorgueillir de ce regard et la seule question, à présent, c'était quand le prendre – maintenant ou plus tard ? Mordred avait très faim, mais il se dit qu'il essaierait de tenir encore un petit moment. Observer cet imbécile, le regarder sceller les dernières secondes de sa destinée avec une telle sincérité avait quelque chose de fascinant.

Une fois encore, Mordred dessina un point d'interrogation dans l'air.

Le dernier vestige de sourire disparut des lèvres de Walter.

— Ce que je veux vraiment ? C'est ce que tu demandes ?

Mordred fit oui de la tête.

— Ça n'a rien à voir avec la Tour Sombre, si tu veux tout savoir. C'est Roland qui occupe mes pensées et mon cœur. Je veux le voir mort.

Walter s'exprimait sur un ton irrévocable, sans sourire.

— Pour ces lieues poussiéreuses sur lesquelles il m'a pourchassé ; pour les ennuis qu'il m'a causés ; et pour le Roi Rouge, aussi – le *véritable* Roi, tu intuits. Pour son orgueil, à refuser d'abandonner sa quête, peu important les obstacles placés sur son chemin. Et surtout, pour la mort de sa mère, que j'ai aimée jadis – puis, à mi-voix – : ou que j'ai convoitée, du moins. Quoi qu'il en soit, c'est lui qui l'a tuée. Mais peu importe quel rôle Rhéa du Côos et moi avons joué, c'est le garçon lui-même qui a mis fin à sa vie, avec ses damnés pistolets, sa tête lente et ses mains rapides.

Pour ce qui est de la fin de l'univers... je suggère qu'on la laisse venir, par la glace, par le feu ou par les ténèbres. Qu'est-ce que l'univers a fait pour moi, pour que je regrette sa

disparition ? Tout ce que je sais, c'est que Roland de Gilead a déjà vécu trop longtemps *et que je veux voir ce fils de pute six pieds sous terre*. Et ceux qu'il a tirés comme compagnons aussi.

Pour la troisième et dernière fois, Mordred dessina un point d'interrogation suspendu.

— Il n'y a qu'une seule porte en état de marche, entre ici et le devar-toi, jeune maître. C'est celle que les Loups utilisent... ou utilisaient. Je pense qu'ils ont fait leur dernière excursion, néanmoins, voilà ce que je pense. Roland et ses amis en ont réchappé, mais ce n'est pas grave, ils auront tout ce qu'il faut pour les occuper, là où ils débarqueront – ils trouveront sans doute l'accueil un peu... chaleureux ! Peut-être même qu'on pourra prendre soin d'eux, quand ils auront à s'inquiéter des Briseurs, de ce qu'il reste des Enfants de Roderick et des véritables Gardes du Guet. Ça te plairait ?

Le nourrisson fit oui de la tête, sans l'ombre d'une hésitation. Il porta alors les doigts à sa bouche et se mit à les mâchouiller.

— Oui, fit Walter, dégainant de nouveau son sourire éclatant. Tu as faim, bien sûr. Mais mon petit doigt me dit qu'on peut trouver mieux que des rats et des bafou-bafouilleux à peine sevrés, en guise de dîner. N'est-ce pas ?

Mordred acquiesça de nouveau. Son petit doigt lui disait la même chose.

— Veux-tu que je joue le gentil pa et que je te porte ? demanda Walter. Comme ça tu n'auras pas à te retransformer en araignée. Beurk ! Pas facile d'aimer cette apparence-là... ni même de la tolérer, pour tout dire.

Mordred tendait déjà les bras.

— Tu ne vas pas me chier dessus, n'est-ce pas ? demanda Walter d'un air détaché, s'arrêtant à quelques pas de l'enfant.

Il glissa la main dans sa poche, et Mordred se rendit compte avec une pointe d'angoisse que ce salaud de fourbe lui cachait quelque chose, depuis le début : il avait compris que son soi-disant « bonnet de pensée » était inefficace. Donc, il projetait de se servir de son arme, finalement.

Le fait est que Mordred accordait bien trop de crédit à Walter o'Dim, mais n'est-ce pas là un trait commun à la jeunesse, peut-être même un moyen de survie ? Pour un goujat ouvrant des yeux écarquillés sur ce monde, les ruses grossières du plus gauche des prestidigitateurs prenaient des airs de miracles. Walter ne comprit pas pleinement ce qui se passait avant que la partie soit bien engagée, mais c'était un survivant rusé comme un renard, je dis vrai, et lorsqu'il comprit, il comprit tout d'un seul coup.

Prenez cette expression, *l'éléphant au milieu du salon*, qu'on utilise pour décrire la vie avec un toxicomane, un alcoolique ou un auteur de sévices. Les gens qui n'ont pas connu ce genre de relations vous demanderont parfois : « Comment avez-vous pu laisser cette situation durer pendant toutes ces années ? Vous ne voyiez donc pas *l'éléphant au milieu du salon* ? » Et il est tellement difficile, pour quelqu'un qui baigne dans un environnement normal, de comprendre la réponse qui se rapproche le plus de la vérité : « Désolé, mais il était déjà là quand j'ai emménagé. Je ne savais pas qu'il s'agissait d'un *éléphant*, j'ai cru que ça *faisait partie des meubles*. » Et il y a le moment (*hein-hein*) où certains – les plus chanceux – ouvrent les yeux et où la différence leur saute subitement aux yeux. Et ce moment était venu, pour Walter. Venu trop tard, mais pas de grand-chose.

Tu ne vas pas me chier dessus, n'est-ce pas ?, telle fut sa question. Mais entre les mots *chier* et *dessus*, il comprit soudain qu'un intrus s'était introduit chez lui... *et qu'il était là depuis le début*. Et ce n'était pas un bébé, mais un adolescent, un grand échalas qui penchait la tête, le visage marqué par l'acné, et des yeux trahissant une curiosité morne. C'était sans doute la vision la meilleure et la plus fidèle que Walter pouvait livrer de Mordred Deschain tel qu'il se montrait à cet instant : un jeune délinquant entré par effraction, et qui s'était sans doute shooté avec un truc en bombe.

Et il était là *depuis le début* ! Bon Dieu, comment avait-il pu passer à côté ? Ce voyou ne se cachait même pas ! Il se trouvait là ouvertement, debout, appuyé contre le mur, la gueule béante et prenant tout.

Ses projets d'emmener Mordred avec lui – de l'utiliser pour mettre fin à la vie de Roland (si les gardes du devar-toi ne s'en chargeaient pas avant, évidemment), puis de tuer ce petit bâtard et de prélever son précieux pied gauche – s'écroulèrent instantanément. La seconde d'après, un nouveau plan se fit jour, la simplicité incarnée. *Je ne dois pas lui laisser voir que je sais. Un coup, c'est tout ce que je peux m'offrir, et encore, c'est seulement parce que je dois prendre le risque. Puis je m'enfuis. S'il est mort, tant mieux. Sinon, il finira bien par mourir de faim* –

Et c'est alors que Walter se rendit compte que sa main n'avait pas bougé. Quatre de ses doigts ceignaient la crosse de son arme dans la poche de sa veste, mais ils s'étaient immobilisés. L'un d'eux tout près de la détente, mais il était dans l'incapacité de le bouger. Comme si on l'avait coulé dans le béton. Et à présent, Walter voyait clairement pour la première fois le filament scintillant. Il surgit de la bouche rose et édentée du bébé assis sur sa chaise, traversa la pièce en miroitant au milieu des lumières, puis l'encercla lui à hauteur de la poitrine, lui collant les bras au corps. Il concevait bien que ce filament n'était pas *réellement* là... pourtant, en quelque sorte, si.

Il ne pouvait plus bouger.

4

Mordred ne vit pas le filament scintillant, peut-être parce qu'il n'avait pas lu *Watership Down*. Il avait pourtant eu l'occasion d'explorer l'esprit de Susannah, et ce qu'il voyait en ce moment même ressemblait étrangement au Dogan de

Susannah. Sauf qu'au lieu d'interrupteurs portant les mentions P'TIT GARS ou TEMP. ÉMOTIONNELLE, il vit ceux qui contrôlaient les déplacements de Walter (qu'il plaça immédiatement sur O), ainsi que ses réflexions et ses motivations. Il s'agissait sans nul doute d'une configuration plus complexe que celle dans la tête du bébé bafouilleux – il n'avait trouvé là que quelques nodules simples, comme des nœuds plats – mais rien de trop difficile à manipuler.

Le seul problème, c'est qu'il n'était qu'un bébé.

Un foutu *bébé* coincé sur une chaise.

Et s'il voulait vraiment transformer cette boucherie sur pattes en assiette anglaise, il lui fallait faire vite.

5

Walter o'Dim n'était pas trop vieux pour se montrer encore crédule, il le comprenait à présent – il avait sous-estimé ce petit monstre, il s'était trop fié à ses apparences, négligeant ce qu'il *savait* de cette créature – mais du moins pouvait-il éviter cet écueil de la jeunesse : la panique totale.

S'il a l'intention de faire quoi que ce soit à part rester assis sur cette chaise à me regarder, il va falloir qu'il se transforme. Et alors il aura moins prise sur moi. Ce sera mon unique chance. Ça n'est pas grand-chose, mais c'est tout ce qu'il me reste.

À cet instant précis il aperçut une lumière rouge éclatante, balayant la peau du bébé des orteils jusqu'au sommet du crâne. Dans son sillage, le corps rose et rebondi du *bah-bo* se mit à s'assombrir et à gonfler, les pattes d'araignée jaillirent de ses flancs. Au même moment, le filament scintillant qui sortait de la bouche du nourrisson disparut et Walter sentit la sangle qui l'étouffait se desserrer.

Pas le temps de prendre même le risque d'un seul coup de

feu, plus maintenant. Cours... fuis cette chose. C'est tout ce que tu peux faire. Tu n'aurais jamais dû venir ici. Tu as laissé ta haine du Pistolero t'aveugler, mais peut-être qu'il n'est pas trop ta –

Alors que ses pensées fusaient à travers son esprit, il se tourna vers la trappe et il s'apprêtait à poser le pied sur la première marche, lorsque le filament scintillant réapparut. Cette fois-ci, il ne lui enserra pas la poitrine, mais immédiatement la gorge, comme un garrot.

Haletant et crachant, les yeux saillant de leurs orbites, Walter fit volte-face en chancelant. Autour de son cou, la boucle se resserra insensiblement. Et il sentit comme une main invisible lui balayer le front et faire basculer sa capuche en arrière. Il s'était toujours habillé de la sorte, autant que possible ; dans certaines provinces du sud de Garlan, on le connaissait sous l'identité de *Walter Hodji*, le dernier mot signifiant à la fois *dim* et *capuche*. Mais cette tenue-ci (empruntée dans une demeure déserte de French Landing, dans le Wisconsin) ne lui avait vraiment pas porté bonheur, pas vrai ?

Peut-être que me voici finalement arrivé à la clairière au bout du sentier, se dit-il en voyant l'araignée lui fondre dessus, avec ses sept pattes, cette chose vivante et bouffie (plus vivante que le bébé, si fait, et au moins quatre mille fois plus laide) avec cette excroissance monstrueuse sur le dos, cette tête humaine qui scrutait le monde, depuis son promontoire poilu. Sur le ventre, Walter aperçut la marque rouge qui se trouvait sur le talon du bébé. Elle avait pris une forme de sablier, comme celle que porte la veuve noire femelle, et il comprit que c'était cette marque-là qu'il recherchait ; tuer le bébé et l'amputer de son pied n'auraient sans doute servi à rien. Apparemment, il s'était trompé sur toute la ligne.

L'araignée bascula sur ses quatre pattes arrière. Les trois de devant se mirent à tripoter le jean de Walter, dans un bruit de déchirure lent et épouvantable. Les yeux saillants de la chose se fixèrent sur lui, avec cette curiosité de l'intrus, qu'il s'était déjà imaginée avec une précision douloureuse.

Oh oui, j'ai bien peur que ce soit la clairière au bout du sentier, pour toi.

Cette voix gigantesque dans sa tête. Qui lui fracassait le crâne, comme à l'intérieur d'un haut-parleur.

Mais tu me réservais le même sort, pas vrai ?

Non ! Du moins pas tout de suite...

Mais c'est ce que tu voulais ! « Ce n'est pas à un baratineur qu'on apprend à dire des conneries », comme dirait Susannah. Alors voici que je fais une petite faveur à celui que tu appelles mon Père Blanc. Tu n'étais peut-être pas son plus grand ennemi, Walter Padick (comme on t'appelait lorsque tu parus, il y a bien bien long), mais tu étais le plus ancien, je te l'accorde. Et aujourd'hui je t'écarte de son chemin.

Walter n'avait pas mesuré qu'il s'accrochait encore à une lueur d'espoir, il ne l'avait pas mesuré avec cette chose ignoble en face de lui, dressée sur ses pattes arrière, et qui le contemplait avec des yeux mornes et affamés et les babines luisantes de salive, il ne l'avait pas mesuré jusqu'au moment où il entendit, pour la première fois depuis un millier d'années, le nom d'un garçon originaire d'une ferme de Delain : Walter Padick. Walter, fils de Sam le Meunier, de la Baronnie de Grand-Est. Celui qui s'était enfui à treize ans, qui s'était fait violer par-derrière par un autre vagabond un an plus tard et avait pourtant résisté à la tentation de rentrer chez lui en rampant. Au lieu de quoi il avait changé de décor, et poursuivi sa destinée.

Walter Padick.

Au son de cette voix, cet homme qui s'était parfois fait appeler Marten, Richard Fannin, Rudin Filaro, et Randall Flag (entre autres très nombreuses identités) abandonna tout espoir, sauf celui de bien mourir.

J'ai faim, Mordred lô faim, scanda la voix implacable à l'intérieur de la tête de Walter, une voix qui venait à lui par le biais du filament scintillant de la volonté du petit roi. ***Mais je veux manger comme il faut, en commençant par les amuse-gueule. Tes yeux, je pense. Donne-les-moi.***

Walter se débattit vigoureusement, mais sans grand succès. Le filament était trop puissant. Il se vit lever les mains et les agiter devant son visage. Il vit ses doigts s'arrondir en forme de

crochets. Ils relevèrent ses paupières comme des stores, puis vidèrent les orbites, en pénétrant par le dessus. Il entendit très distinctement le bruit que produisirent ses propres doigts en arrachant les tendons qui permettaient à ses yeux de bouger, et les nerfs optiques qui relayaient tous ces messages fabuleux. Le son qui marqua la fin de sa vision fut sourd et mouillé. Des éclairs rouge vif de lumière envahirent tout son crâne, puis les ténèbres s'engouffrèrent pour l'éternité. Dans le cas de Walter, l'éternité serait de courte durée, mais si l'on peut dire que la durée est une notion subjective (et la plupart d'entre nous le savent bien), alors elle fut bien *trop* longue.

Donne-les-moi, je dis ! Fini de tergiverser ! J'ai faim !

Walter o'Dim – maintenant Walter o'Ténèbres – retourna les mains et lâcha ses yeux. Ils entraînaient des filaments sanguinolents, prenant des apparences de têtards. D'une pichenette, l'araignée en fit sauter un en l'air. L'autre alla rebondir sur le sol, où une pince étonnamment agile à l'extrémité d'une patte le ramassa et le fourra dans la gueule de l'animal. Mordred le goba comme un grain de raisin, mais sans l'avaler ; il préféra laisser le jus délicieux dégouliner dans sa gorge. Charmant.

Maintenant, la langue, s'il te plaît.

Walter enveloppa une main obéissante autour de sa langue et tira, mais ne réussit qu'à la détacher partiellement. L'extrémité était trop glissante. Il en aurait pleuré, de torture et de frustration, si les orbites sanglantes vidées de ses yeux avaient pu produire des larmes.

Il s'y reprit une deuxième fois, mais l'araignée était trop impatiente pour attendre.

Penche-toi ! Tire la langue comme si tu allais lécher le con de ta chérie. Dépêche-toi, au nom de ton père ! Mordred a faim !

Walter, encore trop conscient de ce qui lui arrivait, se débattait contre cette horreur si vive avec aussi peu de succès que contre la précédente. Il se pencha en avant, les mains appuyées sur les cuisses et la langue en sang pendant de guingois entre ses lèvres, s'agitant avec lassitude, tandis que les

muscles au fond de sa bouche, baignant dans leur hémorragie, tentaient vainement de la tenir accrochée. Une fois encore, Walter entendit le bruit de déchirure, alors que les pattes avant de Mordred grattaient son jean. La gueule poilue de l'araignée se referma autour de la langue de Walter, se mit à la sucer comme une friandise pendant une ou deux secondes d'extase, puis l'arracha d'un seul coup de tête. Walter – réduit à la cécité et au mutisme – n'émit qu'un unique hurlement de douleur et bascula, tenant son visage déformé entre ses mains, se balançant d'avant en arrière sur les carreaux.

Mordred mordit la langue dans sa bouche. Elle éclata dans une gerbe de sang voluptueuse qui balaya momentanément toute velléité de pensée. Walter avait roulé sur le côté et cherchait la trappe à tâtons, obéissant à cette petite voix à l'intérieur qui lui disait de tenir bon, d'essayer d'échapper au monstre qui le dévorait vivant.

Une fois le goût du sang dans sa bouche, Mordred perdit tout intérêt pour les préliminaires. Il se trouvait réduit à son expression la plus instinctive, l'appétit. Il bondit sur Randall Flagg, Walter o'Dim, Walter Padick-qui-fut. Il y eut encore des cris, mais rien que quelques-uns. Et c'est ainsi que disparut le vieil ennemi de Roland.

6

Cet homme qui avait été quasi immortel (expression au moins aussi stupide que « des plus uniques ») fit un repas légendaire. Après avoir bâfré de la sorte, le premier réflexe de Mordred – un réflexe puissant mais pas insurmontable – fut de vomir. Il le maîtrisa, comme il maîtrisa son réflexe suivant, encore plus fort : reprendre sa forme de bébé et dormir.

S'il devait trouver la porte dont avait parlé Walter, le meilleur moment pour le faire, c'était maintenant, et sous une

forme corporelle qui lui permettrait d'avancer à bonne allure : celle de l'araignée. Aussi passa-t-il à côté du cadavre desséché sans un regard, pour ficher le camp par la trappe, descendre les escaliers et débouler dans le couloir en dessous. Le passage sentait fortement l'alcali et semblait avoir été creusé dans le lit rocailleux du désert.

Toutes les connaissances de Walter – au moins quinze siècles de savoir – mugissaient furieusement dans son cerveau.

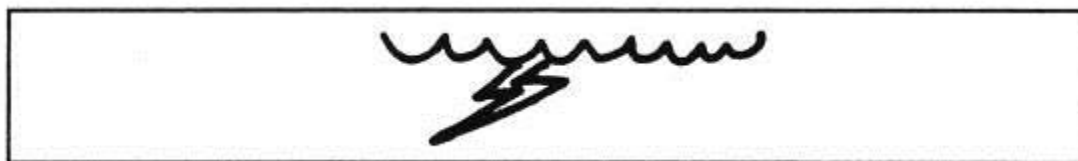
La piste de l'homme sombre aboutissait à une cage d'ascenseur. Lorsque Mordred appuya de sa pince hérissée de poils sur le bouton montée, rien ne se produisit, hormis un bourdonnement fatigué beaucoup plus haut, et une odeur de cuir brûlé derrière le panneau. Aussi l'araignée se mit-elle à escalader le mur intérieur de la cabine, fit sauter la trappe d'entretien de sa patte élancée et se glissa à travers. Il dut forcer un peu et n'en fut pas particulièrement surpris : il avait sensiblement grossi.

Il se hissa le long du câble

(La petite bête qui monte qui monte)

et déboucha sur la porte par laquelle ses sens lui dirent que Walter était entré dans l'ascenseur, puis lui avait fait faire son dernier service. Vingt minutes plus tard (et toujours tout grisé par ce sang merveilleux : on aurait dit qu'il y en avait des *hectolitres*) il atteignit un point où la piste de Walter se divisait en deux. Ce qui aurait dû le rendre perplexe, car par bien des aspects il n'était encore qu'un enfant, mais c'est alors que l'odeur des autres se joignit à celle de Walter. Mordred choisit cette voie, suivant désormais Roland et son *ka-tet* plutôt que le magicien. Walter avait dû les suivre pendant un moment, puis faire demi-tour pour trouver Mordred. Et son destin.

Vingt minutes plus tard, ce petit galopin se retrouva devant une porte estampillée non pas d'un mot mais d'un *sigleu* qu'il déchiffra sans peine :



La seule question était de savoir s'il fallait l'ouvrir maintenant, ou attendre. Son impatience puérile hurlait en faveur de la première option, sa prudence croissante plaidait pour la seconde. Il venait de faire un bon repas et n'avait pas besoin de plus de nourriture, tout particulièrement s'il reprenait sa forme d'hume pour un temps. De plus, Roland et ses amis se trouvaient peut-être encore de l'autre côté de cette porte. Et si c'était le cas, et qu'ils dégainaient en l'apercevant ? Ils étaient diablement rapides, et les balles pouvaient le tuer.

Il *pouvait* attendre. Il ne ressentait aucun besoin urgent, au-delà de ce caprice de gosse qui veut tout et *tout de suite*. Et il n'était certes pas animé de la même haine vivace que Walter. Ses sentiments à lui étaient bien plus complexes, teintés de tristesse et de solitude et – oui, mieux valait l'admettre – d'amour. Mordred constata qu'il avait envie de savourer cette mélancolie pendant un moment. Il y aurait de la nourriture à profusion, de l'autre côté de la porte, il en était certain, et il pourrait manger. Et grandir. Et observer. Il observerait son père, et sa sœur-mère, et ses *ka-frères*, Eddie et Jake. Il les regarderait établir leur campement pour la nuit, allumer leur feu, s'installer en cercle autour. Il observerait depuis cet endroit, *l'extérieur*. Peut-être le sentiraient-ils et jetteraient-ils des regards troublés dans l'obscurité, se demandant ce qui s'y cachait.

Il s'approcha de la porte, se dressa sur ses pattes arrière et frappa sur le bois, par curiosité. Dommage qu'il n'y ait pas un trou de serrure, vraiment. Et il ne courrait sans doute aucun danger, s'il y allait maintenant. Qu'avait dit Walter, déjà ? Que le *ka-tet* de Roland avait l'intention de délivrer les Briseurs, qui qu'ils soient (c'était dans l'esprit de Walter, mais Mordred n'avait pas pris la peine d'aller le chercher).

Ils auront tout ce qu'il faut pour les occuper, là où ils débarqueront – ils trouveront sans doute l'accueil un peu... chaleureux !

Est-ce que Roland et ses enfants s'étaient fait... tuer, de l'autre côté ? Victimes d'une embuscade ? Mordred se dit qu'il l'aurait senti, si c'était arrivé. Qu'il l'aurait senti en esprit,

comme un Tremblement de Rayon.

Quoi qu'il en soit, il allait attendre un peu avant de se faufiler par cette porte, avec son *sigleu* de nuage et d'éclair. Et une fois qu'il serait passé ? Eh bien, il les trouverait. Et il espionnerait leur palabre. Et il les observerait, aussi bien réveillés qu'endormis. Et surtout, il observerait celui que Walter appelait son Père Blanc. Son seul *véritable* père, à présent, si Walter avait dit vrai, au sujet du Roi Cramoisi qui serait devenu fou.

Et pour le moment ?

Pour le moment, je vais peut-être dormir un peu.

L'araignée escalada le mur de cette pièce, tapissé de multiples objets qui pendaient, et se tissa une toile. Mais c'est un bébé – nu, et ayant l'air d'avoir au moins un an – qui s'y coucha, la tête en bas, suspendu au-dessus des prédateurs qui pourraient s'aventurer dans les parages.



Chapitre 4

LA PORTE VERS TONNEFOUDRE

1

Lorsque les quatre vagabonds s'éveillèrent (Roland le premier, au bout de six heures exactement), il y avait de nouveaux popkins entassés sur un plateau recouvert d'un torchon, et aussi des boissons. Cependant, nulle trace du robot domestique.

— Très bien, ça suffit, dit Roland après avoir appelé Nigel trois fois. Il nous a prévenus qu'il était en bout de course. On dirait bien que, pendant notre sommeil, il a atteint la ligne d'arrivée.

— Il faisait quelque chose contre son gré, fit Jake.

Il avait le visage pâle et gonflé. Roland crut d'abord qu'il avait dormi trop profondément, puis il se demanda comment il avait pu se montrer aussi stupide. Le garçon avait pleuré le Père Callahan.

— Il faisait quoi ? demanda Eddie, en balançant son sac sur son épaule, avant de hisser Susannah sur sa hanche. Pour qui ? Et pourquoi ?

— Je ne sais pas, répondit Jake. Il ne *voulait pas* que je le sache, et je ne me sentais pas à l'aise, à l'idée d'aller fouiller. Je sais que ce n'était qu'un robot, mais avec son gentil accent anglais et tout, il était aussi plus que ça, on aurait dit.

— Voilà un scrupule qu'il va te falloir dépasser, conseilla

Roland, aussi doucement qu'il le put.

— Est-ce que je suis lourde, trésor ? demanda gaiement Susannah à Eddie. Ou peut-être devrais-je dire : « Est-ce que ce bon vieux fauteuil roulant ne te manque pas trop ? Sans parler du harnais. »

— Suze, tu détestais ce harnais sac à dos, tu l'as détesté dès le premier jour, et on le sait tous les deux.

— C'est pas c'que je demandais, et *toi* tu le sais.

Roland était toujours fasciné de voir Detta se glisser l'air de rien dans la voix de Susannah, ou – encore plus effrayant – dans les expressions de son visage. L'intéressée ne semblait pas se rendre compte de ces incursions, de même que son mari, en cet instant.

— Je te porterais jusqu'au bout du monde, fit Eddie d'un ton sentimental, en l'embrassant sur le bout du nez. À moins que tu reprennes cinq kilos, bien sûr. Alors il faudra que je t'abandonne en route et que je me cherche une princesse plus légère.

Elle lui balança un coup dans les côtes – un vrai coup – et se tourna vers Roland.

— C'est fichrement grand, par ici, une fois qu'on est en sous-sol. Comment on va faire pour trouver la porte qui mène à Tonnefoudre ?

Roland secoua la tête. Il n'en savait rien.

— Et toi, Cisco ? demanda Eddie à Jake. C'est toi qui es fort, avec le *shining*. Tu pourrais pas l'utiliser pour trouver cette porte qu'on cherche ?

— Peut-être, si je savais par où commencer. Mais je ne sais pas.

Et sur ces bonnes paroles, ils se tournèrent tous les trois vers Roland. Non, tous les quatre, pour être précis. Car même ce fichu bafouilleux maudit des dieux le fixait. Eddie aurait réussi à trouver une blague, pour atténuer le malaise qu'il aurait ressenti, à se faire examiner ainsi par quatre paires d'yeux. D'ailleurs Roland en chercha désespérément une. Un truc du genre « trop d'mirettes, pas de miracles », peut-être ? Non. Cet adage, qu'il avait entendu dans la bouche de Susannah, parlait de cuisiniers et de potage. Il finit donc simplement par dire :

— On va fouiner un peu aux alentours, comme les limiers, quand ils ont perdu une piste, et on verra bien ce qu'on trouvera.

— Peut-être un nouveau fauteuil roulant pour moi, suggéra Susannah avec bonne humeur. Ce sale petit Blanc n'arrête pas de balader ses mains partout sur mon corps pur.

Eddie lui adressa un regard sincère.

— S'il était aussi pur que tu le dis, chérie, il ne serait pas ouvert comme ça.

2

C'est Ote qui prit finalement le contrôle de la situation et qui les guida, mais seulement après qu'ils furent retournés à la cuisine. Les humains exploraient les lieux avec un manque de méthode qui commençait à perturber franchement Jake, quand Ote se mit à aboyer son nom.

— *Ake ! Ake-Ake !*

Ils rejoignirent le bafouilleux près d'une porte entrouverte portant l'inscription NIVEAU C. Ote s'éloigna de quelques pas dans le couloir, puis jeta un regard par-dessus son épaule, les yeux brillants. En constatant qu'ils ne le suivaient pas, il aboya pour signifier sa déception.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Roland. On devrait le suivre ?

— Oui, fit Jake.

— Quelle piste il a pu retrouver ? fit Eddie. Tu as une idée ?

— Peut-être quelque chose dans le Dogan, avança Jake. Le vrai, celui sur les bords de la Whye. Là où Ote et moi on a surpris le Pa de Ben Slightman et le... vous savez bien... le robot.

— Jake ? demanda Eddie. Ça va, petit ?

— Oui.

Mais le fait est que ça lui avait fait un coup, de repenser au

hurlement du Pa de Benny. Andy le Robot Messenger, visiblement fatigué des jérémiades de Slightman, lui avait tiré ou pincé le coude – un nerf, sans doute – et Slightman s'était mis à « brailler comme une chouette », comme aurait pu dire Roland (et sans doute avec une pointe de mépris, en passant). Slightman le jeune était au-delà de tout ça, à présent, et c'est cette prise de conscience – imaginer ce garçon, autrefois plein de vie et de joie, et aujourd'hui aussi froid que la vase au fond de la rivière – qui avait fait marquer un temps d'arrêt au fils d'Elmer. Il fallait bien mourir, certes, et Jake espérait s'en tirer au moins honorablement, quand l'heure viendrait. Après tout, il s'entraînait pour ça depuis assez longtemps. Mais c'était l'idée de la tombe qui lui faisait peur. L'idée d'être allongé. D'être allongé-là-en-continuant-à-être-mort.

L'odeur d'Andy – froide, mais huileuse et bien reconnaissable – remplissait tout le Dogan, sur l'autre rive de la Whye, car Slightman l'Aîné et lui s'y étaient retrouvés maintes et maintes fois, avant l'attaque des Loups, et l'accueil triomphal de Roland et de sa drôle d'équipe. L'odeur n'était pas exactement la même, mais elle ne manquait pas d'intérêt. C'était sans nul doute la seule odeur familière qu'Ote avait dénichée jusqu'ici, et il voulait la suivre.

— Attends une minute, attends une minute, fit Eddie. J'aperçois quelque chose qui pourrait nous être utile.

Il déposa Susannah, traversa la cuisine, et revint en poussant une table en acier sans doute utilisée pour transporter des piles d'assiettes fraîchement lavées ou des ustensiles volumineux.

— Saperlipopette, tu fais des vrilles, choupette, lança le jeune homme en hissant Susannah sur la table.

Elle se mit à l'aise, s'accrochant aux bords, tout en gardant un air dubitatif.

— Et quand on se retrouvera au pied d'un escalier ? Tu feras quoi, biquet ?

— Quand biquet arrivera devant un pont, biquet brûlera le pont, répondit le jeune homme en poussant la table vers le couloir. Allez, hue, Ote ! Bougez-vous, les huskies !

— Ote ! Ski !

Le bafouilleux ne se fit pas prier et se mit à trotter,

baissant la tête de temps à autre pour enfouir sa truffe dans l'odeur, mais surtout par acquit de conscience. La piste était trop fraîche et trop évidente pour qu'il ait le moindre doute. C'était l'odeur des Loups qu'il avait trouvée. Au bout d'une heure de marche, ils franchirent une porte de la largeur d'un hangar portant un panneau CHEVAUX. Derrière, la piste les mena jusqu'à une autre porte, cette fois indiquant AIRE DE RAVITAILLEMENT, et RÉSERVÉ AU PERSONNEL (aucun d'eux, pas même Jake – et ce, malgré son incontestable don de *shining* – n'eut conscience à quelque moment que ce soit d'être suivis par Walter o'Dim, pendant une partie de leur périple. Sur le garçon, cependant, le « bonnet de pensée » de l'homme à capuchon fonctionnait très bien. Lorsque Walter se serait assuré de l'endroit où les menait le bafouilleux, il ferait demi-tour et retournerait tenir palabre avec Mordred – ce qui se révélerait une grossière erreur, mais la bonne nouvelle, c'était que ce serait aussi pour lui la dernière).

Ote s'assit devant la porte close, le genre qui s'ouvrait dans les deux sens, sa petite queue de dessin animé collée à son arrière-train, et se mit à aboyer.

— *Ake, ouv-ouv ! Ouve, Ake !*

— Ouais, ouais, une minute, dit Jake. Garde ta salive.

— AIRE DE RAVITAILLEMENT, commenta Eddie, au moins il y a un peu d'espoir.

Ils poussaient toujours Susannah sur sa table en acier, ayant réussi à négocier sans trop de difficultés la descente du seul escalier qu'ils avaient croisé (de quelques marches seulement). Susannah était passée devant, sur les fesses (son mode de déplacement habituel), et Eddie et Roland avaient suivi en portant l'engin. Jake s'était intercalé entre Susannah et les hommes, le pistolet d'Eddie dégainé, le long canon de l'arme calé dans le creux de l'épaule, position connue sous le nom de « la garde ».

Roland dégaina à son tour, plaça son pistolet dans le creux de son épaule droite, et poussa la porte. Il la franchit en s'accroupissant légèrement, prêt à plonger dans une direction ou dans l'autre, ou à sauter en arrière, si la situation l'exigeait.

Mais la situation n'exigea rien de tel. Si Eddie était passé en

premier, il aurait pu croire (ne serait-ce que quelques secondes) qu'il se faisait attaquer par des Loups volants, un peu du genre des singes volants dans *Le Magicien d'Oz*. Roland, pour sa part, ne débordait pas d'imagination, et bien que la plupart des rampes fluorescentes au plafond de cet énorme espace qui rappelait une grange aient rendu l'âme, il ne gaspilla pas son temps – ni son adrénaline – à se méprendre sur la nature des objets suspendus : il s'agissait de robots pilleurs cassés, en attente d'être réparés.

— Vous pouvez entrer, lança-t-il, et ses paroles lui revinrent en écho.

Quelque part, dans l'ombre de la charpente, des battements d'ailes résonnèrent. Des hirondelles, ou des rouilleaux d'étable qui avaient trouvé un passage, depuis l'extérieur.

— Je pense que tout va bien.

Ils entrèrent à leur tour, et restèrent plantés à un moment, contemplant le décor dans un silence fasciné. Seul l'ami à quatre pattes de Jake ne parut pas impressionné. Ote profitait de cette pause pour se faire un brin de toilette, d'abord le flanc gauche, puis le droit. Toujours assise sur sa table roulante en inox, Susannah finit par prendre la parole.

— Je vais vous dire, j'en ai vu, du pays, mais un truc pareil, jamais.

Les autres étaient dans le même cas. Cette pièce gigantesque était bondée de Loups qui semblaient suspendus en plein vol. Certains portaient leur cape verte à capuche à la Dr Doom¹⁶, d'autres pendaient là, seulement vêtus de leur armure métallique. Certains étaient décapités, à d'autres il manquait un bras ou une des deux jambes. Leurs visages gris acier découvraient toujours les dents en un rictus plus ou moins hostile, selon l'éclairage. Un amas de capes vertes et de gants dépareillés jonchait le sol. Et à une quarantaine de mètres (la pièce dans sa totalité devait mesurer environ deux cents mètres de long) se trouvait un seul et unique cheval gris, allongé sur le dos, les jambes dressées à angle droit vers le plafond. Il n'avait

¹⁶ En français : Dr Fatalis, ennemi juré des 4 Fantastiques, dans la série éponyme de bande dessinée publiée par les Éditions Marvel. (N.d.T.)

plus de tête. De son cou émergeait un entrelacs de fils électriques gainés de jaune, de vert et de rouge.

C'est avec précaution qu'ils emboîtèrent le pas à Ote, qui traversait la pièce en trotinant, sans paraître s'inquiéter le moins du monde. En roulant, la table métallique faisait ici un vrai vacarme, qui résonnait comme un écho sinistre. Susannah gardait le nez en l'air. À cause du manque de lumière, dans ce lieu qui avait dû briller autrefois de mille feux, elle avait d'abord cru que les Loups flottaient, maintenus par un système d'apesanteur quelconque. Puis ils débouchèrent sur une zone mieux éclairée, et elle aperçut les câbles.

— C'est ici qu'ils devaient les réparer, dit-elle. Enfin, s'il restait quelqu'un pour s'en charger.

— Et c'est sans doute là-bas qu'ils rechargeaient leurs batteries, suggéra Eddie en désignant du doigt une série de renforcements, le long du mur du fond, qu'ils commençaient à voir plus distinctement.

Dans certains se tenaient des Loups, droits comme des i. D'autres stalles étaient vides, et on apercevait des prises alignées.

Soudain, Jake éclata de rire.

— Quoi ? demanda Susannah. Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien. C'est juste que...

Son rire repartit de plus belle, un son fabuleusement jeune dans cette pièce macabre.

— C'est juste qu'on dirait des types dans le métro, alignés devant les cabines téléphoniques, en train d'appeler le bureau, ou leur petite femme.

Eddie et Susannah y réfléchirent quelques instants, puis éclatèrent de rire à leur tour – Roland en déduisit donc que Jake devait avoir raison. Après tout ce qu'ils avaient traversé, plus rien ne le surprenait. C'est d'entendre l'enfant rire qui lui réchauffa le cœur. Il était normal que Jake pleure la perte du Père, mais il était bon de constater qu'il savait encore rire. Très bon, assurément.

La porte qu'ils cherchaient se situait à gauche des alcôves de rechargement. Ils reconnurent tous le *sigleu* avec le nuage et l'éclair, le même que celui du mot laissé par « R.F. » au dos d'une page du *Zonzon Quotidien d'Oz*, mais cette porte était très différente de celles qu'ils avaient rencontrées jusqu'ici. Mis à part le *sigleu*, elle était entièrement utilitaire. Sous la couche de peinture verte, on voyait qu'elle était en acier, non pas en bois de fer ou en bois fantôme, plus lourd. Elle était encastrée dans un montant gris, en acier lui aussi, doté de part et d'autre de raccords électriques isolés, épais comme une cuisse. Ils couraient vraisemblablement dans l'un des murs. De derrière ce mur montait un grondement sourd qu'Eddie crut reconnaître.

— Roland, dit-il à voix basse. Tu te rappelles le Portail du Rayon auquel on est arrivés, presque au début de notre voyage ? Avant même que Jake rejoigne notre joyeuse bande ?

Roland acquiesça.

— Quand on a abattu les petits Gardiens. L'escorte de Shardik. Ceux qui avaient survécu.

Eddie confirma d'un signe de tête.

— J'ai posé l'oreille contre cette porte, pour écouter. Et j'ai pensé : « *Tout est silence dans les corridors de la mort. Ce sont les corridors de la mort, où les araignées tissent leur toile et où les grands circuits se taisent, l'un après l'autre.* »

Il l'avait récité à voix haute, mais Roland ne fut pas surpris qu'Eddie ne se le rappelle pas. Il avait été hypnotisé, ou presque.

— À l'époque, on était à l'extérieur, poursuivit Eddie. Mais plus maintenant. Maintenant on est à l'intérieur.

Il désigna la porte ouvrant sur Tonnefoudre, puis du doigt retraça le parcours des gros câbles.

— Le système qui alimente ce truc-là ne m'a pas l'air bien en point. Si on doit s'en servir, je suggère qu'on le fasse tout de suite. La porte pourrait se refermer pour de bon à n'importe quel moment, et qu'est-ce qu'on fera ?

— Il faudra appeler Nouvelles Frontières, fit Susannah d'un air rêveur.

— Je ne crois pas, non. On se retrouvera cuits... comment tu dis, Roland ?

— Cuits comme un cochon dans le four à houblon. « Ce sont les chambres de la ruine. » Tu as dit ça, aussi. Tu t'en souviens ?

— Je l'ai *dit* ? À voix haute ?

— Si fait, dit le Pistolero en les menant à la porte.

Il tendit le bras, toucha le bouton, puis retira la main.

— C'est chaud ? demanda Jake.

Roland secoua la tête.

— Électrifié ? suggéra Susannah.

Le Pistolero secoua de nouveau la tête.

— Alors vas-y, tente le coup, lança Eddie. Allons guincher un coup.

Ils s'agglutinèrent derrière Roland. Eddie avait de nouveau hissé Susannah sur sa hanche et Jake avait pris Ote dans ses bras. Son éternel sourire aux lèvres, le bafouilleux haletait. Ses yeux cerclés d'or scintillaient comme de l'onyx poli.

— Et qu'est-ce qu'on fait —

Si elle est verrouillée, avait l'intention d'ajouter Jake, mais avant qu'il en ait eu le temps, Roland saisit le bouton de la main droite (il tenait son pistolet dans la gauche) et tira, ouvrant la porte. Derrière le mur, les machines passèrent à la vitesse supérieure, dans un grondement presque désespéré. Jake crut renifler une odeur de brûlé. Il était en train de se dire qu'il se faisait sans doute des idées, quand certains des ventilateurs suspendus au-dessus d'eux se mirent à tourner. Ils étaient aussi bruyants que des bombardiers sur la piste de décollage, dans un film sur la Seconde Guerre mondiale, et les cinq compagnons sursautèrent. Susannah porta même la main à sa tête, comme pour se protéger d'une éventuelle chute d'objets.

— Allons, fit sèchement Roland. Dépêchons.

Il franchit la porte sans un regard en arrière. Pendant la seconde où il se trouvait entre les deux côtés, il eut l'air brisé en deux morceaux. Derrière le Pistolero, Jake aperçut une vaste pièce lugubre, bien plus spacieuse encore que l'aire de ravitaillement. Et des raies argentées qui s'entrecroisaient,

comme des rayons de lumière vive.

— Allez, Jake, dit Susannah. À ton tour.

Jake inspira profondément et franchit le pas. Il ne ressentit pas de turbulence, comme celle qu'il avait éprouvée dans la Grotte des Voix. Pas de carillon non plus. Il ne partit pas vaadasch, pas même une seconde. Au lieu de quoi il eut la sensation monstrueuse qu'on le retournait littéralement, et il fut pris d'assaut par la nausée la plus violente qu'il ait connue de sa vie. Il bascula en avant, et ses genoux se dérochèrent sous lui. La seconde d'après il était par terre. Ote fut éjecté de ses bras. Jake s'en rendit à peine compte. Il fut pris de haut-le-cœur. À quatre pattes à côté de lui, Roland était dans le même état. Près d'eux monta le teuf-teuf d'un moteur et le *ding-ding-ding* insistant d'une cloche, et une voix dans un haut-parleur.

Jake tourna la tête, s'apprêtant à dire à Roland qu'il comprenait maintenant pourquoi on envoyait des *robots* par cette foutue porte, mais il dut d'abord vomir. Les restes de son dernier repas vinrent décorer le ciment craquelé d'un amas fumant.

Il entendit Susannah hurler :

— Non ! *Non !* d'une voix affolée. Repose-moi ! Eddie, repose-moi, je t'en prie, avant que je –

Elle fut interrompue par des jappements violents. Eddie réussit à la poser sur le sol en béton avant de se retourner pour se joindre au Chœur des Dégueulis.

Ote tomba sur le côté, toussa d'une voix rauque, puis se remit sur pattes. Il avait l'air assommé et désorienté... ou peut-être Jake projetait-il seulement sur le bafouilleux ce qu'il ressentait lui-même.

La nausée commençait quelque peu à s'estomper quand il perçut l'écho de bruits de pas. Trois hommes accouraient vers eux, vêtus de jeans, de chemises en batiste bleues et de drôles de chaussures faites maison. En tête venait un homme âgé avec une tignasse blanche échevelée. Tous trois tendaient les mains en l'air.

— Pistoleros ! s'écria l'homme à cheveux blancs. Vous êtes des pistoleros ? Si oui, ne tirez pas ! Nous sommes de votre côté !

Roland, qui n'avait pas l'air en état de tirer sur qui que ce soit (*encore que, je ne parierais pas là-dessus*, se dit Jake), essaya de se relever, y parvint presque, puis dut remettre un genou en terre pendant qu'un nouveau haut-le-cœur le secouait. L'homme à cheveux blancs le saisit par le poignet et le hissa debout sans cérémonie.

— Ces nausées sont atroces, reconnut le vieillard, je suis bien placé pour le savoir. Heureusement, ça passe rapidement. Il faut que vous veniez avec nous, tout de suite. Je sais que vous n'en avez pas franchement envie, mais vous voyez, il y a une alarme dans le bureau du ki'-dam, et...

Il s'interrompit net. Ses yeux, presque aussi bleus que ceux de Roland, s'écarquillèrent. Même dans la pénombre, Jake vit le visage du vieil homme devenir blanc comme un linge. Ses amis l'avaient rejoint, mais il ne parut pas le remarquer. C'était Jake Chambers qu'il dévisageait ainsi.

— Bobby ? fit-il à voix tellement basse que c'était ; peine un murmure. Mon Dieu, tu es bien Bobby Garfield ?



Chapitre 5

STEEK-TETE

1

Les compagnons de l'homme à chevelure blanche étaient beaucoup plus jeunes que lui (Roland aurait même dit de l'un d'eux qu'il sortait à peine de l'adolescence), et tous deux avaient l'air absolument terrifiés. Terrifiés à l'idée de se faire descendre par erreur, bien sûr – c'est pourquoi ils s'étaient précipités vers eux, les mains en l'air –, mais aussi terrifiés par autre chose, parce qu'ils devaient avoir compris à présent qu'ils n'allaient pas se faire assassiner à main levée.

Le doyen du groupe eut comme un spasme qui le fit sursauter, et l'extirpa de ses pensées intimes.

— Bien sûr que non, tu n'es pas Bobby Garfield, murmura-t-il. Pour commencer, tu n'as pas la bonne couleur de cheveux... et...

— Ted, il faut qu'on se *barre d'ici*, lança le plus jeune des trois sur un ton d'urgence. Et je veux dire *immédiatement*.

— Oui, acquiesça le vieux, sans pourtant quitter Jake des yeux.

Il se passa la main sur les yeux (il fit penser à Eddie à un médium de fête foraine s'appêtant à faire son tour), puis reprit une contenance normale.

— Oui, bien sûr.

Il se tourna vers Roland.

— Vous êtes le *dinh* ? Roland de Gilead ? Roland de la lignée d'Eld ?

— Oui, je... commença Roland, puis il bascula en avant dans un nouveau haut-le-cœur.

Il ne sortit de sa gorge qu'un long filet de salive argenté. Il avait déjà restitué sa part de soupe et de sandwich à la Nigel. Il porta ensuite un poing légèrement tremblant à son front en guise de salut, et articula :

— Oui. Vous avez l'avantage sur moi, *sai*.

— Peu importe, répondit l'homme aux cheveux blancs. Voulez-vous venir avec nous ? Vous et votre *ka-tet* ?

— Pour sûr, dit Roland.

Derrière lui, Eddie se pencha pour vomir une nouvelle fois.

— Bon *Dieu* ! s'exclama-t-il d'une voix entrecoupée. Moi qui pensais que voyager en car était ce qu'il y avait de pire ! À côté, traverser le pays en Greyhound, ce serait comme... comme...

— Comme une cabine en première à bord du *Queen Mary*, compléta Susannah d'une toute petite voix.

— Allez ! reprit le plus jeune d'une voix impatiente. Si la Fouine est en route avec toute sa clique de tahines, il sera là dans cinq minutes !

— Oui, répéta l'homme à toison blanche. Il faut vraiment y aller, monsieur Deschain.

— Passez devant, dit Roland. Nous vous suivons.

2

Ils ne débouchèrent pas dans une gare ferroviaire, mais plutôt dans une sorte de gigantesque gare de triage couverte. Les raies argentées que Jake avait aperçues se révélèrent être des rails qui s'entrecroisaient, au moins soixante-dix paires distinctes. Sur quelques-uns, de gros moteurs boudinés automatisés allaient et venaient, accomplissant des tâches

devenues obsolètes depuis des siècles. L'un d'eux poussait un wagon plat rempli de poutrelles rouillées. Un autre se mit à brailler d'une voix synthétique : « Un Camka-A est demandé au Port numéro 9. Camka-A au Port numéro 9, s'il vous plaît. »

Jouer aux échasses sauteuses sur la hanche d'Eddie commençait à redonner le mal de mer à Susannah, mais elle avait attrapé l'impatience contagieuse du vieillard aussi sûrement qu'un rhume. Et maintenant elle savait ce qu'étaient les tahines : des créatures monstrueuses à corps d'homme et à tête d'oiseau ou de bête sauvage. Elles lui rappelaient ces trucs dans les tableaux de Bosch, *Le Jardin des Délices*.

— Trésor, il va peut-être falloir que je revomisse, dit-elle. Mais ne t'avise pas de ralentir, si ça me prend.

Eddie émit un grognement qu'elle prit pour une réponse affirmative. Elle voyait la sueur perler sur la peau pâle du jeune homme et en était désolée pour lui. Il était aussi nauséux qu'elle. Maintenant elle savait l'effet que ça faisait, de passer par un système scientifique de téléportation qui aurait bien eu besoin de deux ou trois réglages. Elle se demanda si elle se sentirait un jour capable de renouveler l'expérience, si elle le devait.

Jake leva les yeux et vit un toit constitué de millions de panneaux de formes et de tailles différentes : c'était comme regarder une mosaïque de céramique peinte d'un gris uniforme. Puis un oiseau voleta à travers l'un des panneaux, et Jake comprit qu'il ne s'agissait pas d'ardoises mais de plaques de verre, dont certaines étaient brisées. La couleur gris foncé était vraisemblablement celle du monde extérieur, à Tonnefoudre. *Comme une éclipse permanente*, se dit-il avec un frisson. À ses côtés, Ote eut une nouvelle quinte rauque, puis se remit à trotter, en secouant la tête.

Ils passèrent devant une poignée de machines échouées – des générateurs, à première vue – puis pénétrèrent dans un labyrinthe de wagons disposés pêle-mêle, très différents de ceux tractés par Blaine le Mono. Certains rappelèrent à Susannah les trains de banlieue qu'elle aurait pu apercevoir à la gare de Grand Central, dans son New York de 1964. Et comme pour confirmer cette impression, elle remarqua que l'un d'eux portait l'inscription **VOITURE-BAR** sur le côté. Pourtant d'autres semblaient bien plus anciens que celui-là, faits non pas de chrome brossé mais d'acier noir et ornés de rivets, le genre de wagon passagers qu'on verrait dans un vieux western, ou dans une série télé comme *Maverick*¹⁷. Sur le côté se tenait un robot avec des câbles jaillissant de son cou tous azimuts. Sous le bras, il portait sa tête – affublée d'un képi vert avec un écusson CONDUCTEUR DE CLASSE A.

Susannah tenta d'abord de garder en mémoire leur itinéraire dans ce labyrinthe, puis décida qu'elle avait mieux à faire de son énergie. Ils finirent par déboucher à une quinzaine de mètres d'une cabane à murs de bardeaux, portant l'inscription allitérative CARGAISON/BAGAGES ÉGARÉS, au-dessus de la porte. Ils en étaient séparés par une chape de béton craquelé jonchée de wagons abandonnés, de pièces détachées de grues empilées, ainsi que de deux Loups morts. *Non*, corrigea Susannah, *de trois*. Le troisième s'appuyait contre le mur dans la pénombre, juste au coin de la cabane CARGAISON/BAGAGES ÉGARÉS.

— Allons-y, fit le vieil homme à tignasse blanche, on n'est plus très loin. Mais il faut se dépêcher, parce que si les tahines de la Maison des Cœurs Brisés nous rattrapent, ils vous tueront.

— Ils nous tueront, nous aussi, intervint le plus jeune des trois.

¹⁷ *Maverick* : série western américaine diffusée de 1957 à 1961, avec James Garner et Jack Kelly. (N.d.T.)

D'un geste de la main, il balaya les cheveux qui lui tombaient sur le visage.

— Nous tous, sauf Ted. Ted est le seul d'entre nous à être indispensable. Mais il est trop modeste pour le dire.

Au-delà de la cabane CARGAISON/BAGAGES ÉGARÉS se trouvait le BUREAU DE CHARGEMENT (ce qui parut assez logique à Susannah, finalement). Le type à cheveux blancs essaya d'ouvrir la porte, mais elle était verrouillée. Ce qui parut plus le réjouir que l'affecter.

— Dinky ? fit-il.

Dinky était apparemment le plus jeune des trois. Il saisit le bouton de porte et Susannah entendit un craquement sec, à l'intérieur. Dinky recula. Lorsque Ted essaya de nouveau, la porte s'ouvrit sans peine. Ils pénétrèrent dans un bureau sombre, coupé en deux par un comptoir haut. Dessus était posé un carton qui pour un peu aurait rendu Susannah nostalgique : PRENEZ UN NUMÉRO ET ATTENDEZ.

Lorsque la porte fut refermée, Dinky saisit de nouveau le bouton. Un autre claquement sec résonna.

— Vous venez de la reverrouiller, constata Jake.

Il avait pris un air accusateur, mais un sourire lui était monté aux lèvres, et son visage reprenait des couleurs.

— Pas maintenant, s'il vous plaît, dit l'homme à cheveux blancs – Ted. Pas le temps. Suivez-moi, je vous prie.

Il fit basculer un segment du comptoir et les conduisit de l'autre côté. Derrière se trouvait une sorte de bureau contenant deux robots qui avaient l'air morts depuis longtemps, et trois squelettes.

— Mais pourquoi diable est-ce qu'on n'arrête pas de trouver des os partout ? s'exclama Eddie.

Lui aussi se sentait mieux et ne faisait que penser à voix haute, n'espérant pas vraiment une réponse. Il en reçut pourtant une. De Ted.

— Vous avez entendu parler du Roi Cramoisi, jeune homme ? Oui, bien sûr que oui. Je crois qu'à une époque il a recouvert toute cette partie du monde de gaz toxique. Pour rire, sans doute. Il a tué presque tout le monde. Et ces ténèbres en sont le résultat. Il est fou, bien sûr. C'est en partie le problème.

Par ici.

Il leur fit franchir une porte marquée privé, qui ouvrait sur une pièce qui avait dû autrefois faire office de bureau pour un grand ponton du monde merveilleux des expéditions et des cargaisons. Susannah vit des traces sur le sol, suggérant que quelqu'un était venu sur les lieux récemment. Peut-être ces trois hommes eux-mêmes. Sous une couche de vingt centimètres de poussière poilue pointait un bureau, flanqué de deux chaises et d'un canapé. Derrière le bureau, une fenêtre. Des stores devaient autrefois l'obstruer, mais ils s'étaient écroulés par terre, révélant une vue aussi inhospitalière que fascinante. Les terres au-delà de la Gare de Tonnefoudre rappelaient les étendues plates et désertes sur les rives de la Whye, en plus rocailleuses et encore plus lugubres.

Et en plus sombres, bien sûr.

Des rails (sur lesquels reposaient des trains immobilisés pour l'éternité) rayonnaient en étoile comme une toile d'araignée métallique. Au-dessus, un ciel gris ardoise semblait s'affaisser sur eux, pour un peu ils auraient pu le toucher. Entre ciel et terre, l'air était étrangement *épais*. Susannah se rendit compte qu'elle plissait les yeux pour y voir mieux, bien qu'il n'y eût ni brume ni brouillard.

— Dinky ? fit l'homme à cheveux blancs.

— Oui, Ted.

— Qu'as-tu laissé comme surprise à notre ami la Fouine ?

— Un drone d'entretien, répondit Dinky. Ça fera comme s'il avait réussi à dégoter la porte de Fedic, déclenché l'alarme, et s'était fait griller sur les rails tout au bout de la gare de triage. Il y en a quelques-uns qui sont encore chauds. On voit des oiseaux morts tout le temps, dans les parages, grillés comme des chips, mais même un gros rouilleau suffirait pas à déclencher l'alarme. Tandis qu'un drone... je suis presque certain qu'il va gober l'histoire. Pas folle, la Fouine, mais ça sera très crédible.

— Bien. C'est très bien. Regardez là-bas, pistoleros.

Du doigt, Ted leur indiqua un promontoire rocheux et escarpé, à l'horizon. Susannah le vit sans peine ; au milieu de ce décor de ténèbres, tous les horizons paraissaient proches. Elle ne nota rien de remarquable, pourtant, rien que des plis

d'ombre sur de l'ombre, et des pentes stériles de cailloux éboulés.

— C'est Can Steak-Tete.

— La Petite Aiguille, décoda Roland.

— Excellente traduction. C'est là que nous allons.

Susannah sentit ses espoirs s'effondrer. Cette montagne – ou peut-être appelait-on ce genre d'excroissance une butte – devait se trouver à dix ou quinze kilomètres. À la limite de leur champ de vision, en tout cas. Eddie et Roland et les deux plus jeunes de la bande de Ted ne pourraient pas la porter si loin, du moins elle ne le croyait pas. Et comment savoir s'ils pouvaient faire confiance à ces hommes, de toute façon ?

D'un autre côté, a-t-on vraiment le choix ? se demanda-t-elle.

— Nous n'aurons pas à vous porter, lui dit Ted, mais Stanley aura besoin de votre aide. Nous joindrons les mains, comme pour une séance de spiritisme. Je vous demanderai à tous de visualiser cet amas rocheux, quand nous passerons. Et de garder ce nom bien clair dans votre esprit : Steak-Tete, la Petite Aiguille.

— Ouaouh, ouaouh, fit Eddie.

Ils approchaient d'une nouvelle porte, ouvrant sur un placard, celle-ci. Des cintres métalliques et une vieille veste rouge étaient suspendus à l'intérieur. Eddie agrippa Ted par l'épaule et le fit pivoter.

— Quand nous passerons quoi ? Où ? Parce que si c'est une porte comme la dernière qu'on a...

Ted leva les yeux vers Eddie – les leva vraiment, car Eddie était plus grand que lui – et Susannah fut témoin d'une chose incroyable et consternante. Les yeux de Ted eurent l'air de *trembler* dans leurs orbites. Une seconde plus tard, elle comprit ce qui se passait réellement : les pupilles du vieillard se dilataient et rétrécissaient à un rythme rapide et dérangeant. Comme si elles n'arrivaient pas à déceler s'il faisait clair ou sombre, dans la pièce.

— Ce n'est pas du tout une porte qu'il nous faudra franchir, du moins pas du genre de celles que vous connaissez déjà. Il va falloir me faire confiance, jeune homme. Écoutez.

Tous se turent, et Susannah entendit le grondement de moteurs à l'approche.

— C'est la Fouine, leur annonça Ted. Accompagnée de tahines, sans doute, au moins quatre, peut-être même une demi-douzaine. S'ils nous surprennent ici, Dink et Stanley mourront certainement. Ils n'auront même pas besoin de nous *prendre*, nous *surprendre* suffira. Nous risquons notre vie, pour vous. Ce n'est pas un jeu, aussi je vous demande d'arrêter de poser des questions, et de me *suivre* !

— Nous vous suivrons, dit Roland. Et nous penserons à la Petite Aiguille.

— Steek-Tete, renchérit Susannah.

— Et vous ne serez plus malades, intervint Dinky. Promis.

— Dieu merci, lâcha Jake.

— Dieu-assis, acquiesça Ote.

Pour sa part, Stanley, le troisième membre de la bande de Ted, ne pipa mot.

4

Ce n'était qu'un placard, et un placard de service, avec ça – étroit, et sentant le moisi. La vieille veste rouge était ornée d'une barrette de cuivre sur la poche de poitrine, avec l'inscription CHEF DE CHARGEMENT. Stanley les conduisit au fond, où ils se heurtèrent à un mur aveugle. Des portemanteaux tintinnabulèrent. Jake dut faire attention de ne pas marcher sur Ote. Il avait toujours eu une petite tendance à la claustrophobie, et il sentait les doigts grassouilleux de Madame Panique lui caresser la nuque, d'un côté puis de l'autre. Les Rizas s'entrechoquaient doucement dans leur sac. Sept personnes et un bafou-bafouilleux s'entassant dans un placard de service abandonné ? De la folie furieuse. Il entendait toujours le grondement des moteurs. Menés par la Fouine.

— Joignez les mains, murmura Ted. Et concentrez-vous.
— Steek-Tete, répéta Susannah, mais cette fois avec une pointe de doute, sembla-t-il à Jake.

— Petite Aigui... commença Eddie, puis il s'arrêta net.

Le mur aveugle au fond du placard avait disparu. À sa place était apparue une petite clairière cernée par des rochers d'un côté, et par un flanc de colline broussailleux et à pic de l'autre. Jake aurait parié qu'il s'agissait de Steek-Tete, et si c'était là une issue à cet espace confiné, il s'en trouvait ravi.

Stanley émit un petit grognement de douleur ou d'effort, peut-être des deux. L'homme avait les yeux fermés, et des larmes perlaient sous ses paupières.

— Maintenant, fit Ted. Fais-nous passer, Stanley.

Se tournant vers les autres, il ajouta :

— Et aidez-le, si vous le pouvez ! Aidez-le, au nom de vos pères !

Jake essaya de fixer une image de l'amas rocheux que Ted leur avait montré, à travers la fenêtre du bureau. Ce faisant, il s'avança, la main dans celle de Roland devant lui, et dans celle de Susannah, derrière. Il sentit un courant d'air froid sur sa peau voilée de sueur et posa le pied sur la pente rocailleuse de Steek-Tete, à Tonnefoudre, avec une pensée fugitive pour M. C.S. Lewis, et pour l'armoire merveilleuse qui menait à Narnia¹⁸.

5

Ce n'est pas à Narnia qu'ils se retrouvèrent.

Il faisait froid, à flanc de coteau, et bientôt Jake se mit à

¹⁸ Dans le deuxième roman de la série *Les Chroniques de Narnia*, *L'armoire magique*, de C.S. Lewis, les jeunes héros se retrouvent projetés dans le monde de Narnia en pénétrant dans une armoire aux pouvoirs étranges. (N.d.T.)

frissonner. En regardant par-dessus son épaule, il ne vit nulle trace du portail par lequel ils étaient passés. L'air était *dim* et il y flottait des relents âcres et pas particulièrement plaisants, une odeur de pétrole. Une petite grotte apparaissait dans un repli de la pente rocheuse (encore une sorte de placard) et Ted alla y chercher un tas de couvertures et un bidon qui se révéla rempli d'eau au goût prononcé d'alcali. Jake et Roland se drapèrent chacun d'une couverture simple. Eddie en prit deux et les enroula autour de Susannah et lui. Jake, qui essayait d'empêcher ses dents de se mettre à claquer (s'il laissait faire, il serait impossible de s'arrêter), enviait ces deux-là de pouvoir partager leur chaleur.

Dink s'était couvert lui aussi, mais ni Ted ni Stanley ne semblaient souffrir du froid.

— Regardez, en bas, dit Ted à Roland et aux autres.

Il pointait le doigt en direction de la toile d'araignée tissée par les rails. Jake apercevait le vaste toit en verre de la gare de triage, ainsi qu'une structure à toit vert, d'environ six cents mètres de long, à côté. Les rails partaient en étoile, tous azimuts. *La Gare de Tonnefoudre*, s'émerveilla-t-il. *Là où les Loups mettaient les enfants kidnappés dans le train, et les envoyaient le long du Sentier du Rayon, jusqu'à Fedic. Là aussi qu'ils les ramenaient après qu'ils avaient été crânés.*

Après tout ce qu'il avait traversé, il était difficile pour Jake de croire qu'ils se trouvaient là, à une dizaine de kilomètres, seulement deux minutes plus tôt. Il soupçonnait qu'ils avaient tous joué un rôle, tous contribué à maintenir le portail ouvert, mais que c'était le dénommé Stanley qui l'avait créé. Il lui trouvait à présent le visage pâle et l'air fatigué, presque lessivé. Il vacilla même, et Dink (surnom malheureux s'il en était, de l'avis de Jake)¹⁹ le rattrapa par le bras et l'aida à se redresser. Stanley ne parut pas s'en rendre compte. Il contemplait Roland avec une sorte d'admiration effrayée.

Il n'y a pas que ça, se dit Jake. Et ce n'est pas exactement de la peur non plus. C'est quelque chose d'autre. Mais quoi ?

¹⁹ Littéralement, *dink* signifie « zizi », dans le parler des petits enfants. (N.d.T.)

Aux abords de la gare ils tombèrent sur deux buckas à moteur avec de gros pneus ballons – des tout-terrain. Jake en déduisit que c'étaient ceux de la Fouine (qui que fût ce personnage) et de ses potes tahines.

— Comme vous aurez pu le déduire, leur raconta Ted, il y a une alarme dans le bureau du Surveillant du Devar-Toi. Dans le bureau du *gardien*, si vous préférez. Elle se déclenche dès que quelqu'un ou quelque chose utilise la porte entre l'aire de chargement de Fedic et cette gare là-bas...

— Je crois que le terme que vous avez employé pour le désigner, dit Roland sur un ton sec, n'était ni surveillant ni gardien, mais ki'-dam.

Dink eut un petit rire.

— Ça c'est bien observé, mon pote.

— Que signifie ki'-dam ? demanda Jake, bien qu'il en eût une petite idée.

Il y avait cette expression des gens de La Calla : boîte-tête, boîte-cœur, et boîte-raclée, ou ki'boîte. Ce qui signifiait, de haut en bas, les processus de pensée, les émotions, et les fonctions intestinales. Les fonctions animales, en d'autres termes. Ki'boîte pouvait se traduire grossièrement par *boîte à merde*, si on était d'humeur vulgaire.

Ted haussa les épaules.

— Ki'-dam veut dire cerveau-de-merde. C'est le surnom que Dinky a trouvé à *sai* Prentiss, le Maître Devar. Mais tu le savais déjà, non ?

— Sans doute, acquiesça Jake. En quelque sorte.

Ted l'observa longuement et lorsque Jake put nommer cette expression sur son visage, il identifia plus facilement celle de Stanley, alors qu'il dévisageait Roland. Non pas avec peur, mais avec fascination. Jake avait la nette impression que Ted pensait encore à la ressemblance frappante entre lui et un garçon du nom de Bobby, et il était presque certain que Ted savait qu'il possédait le don de *shining*. Quelle était la source de la fascination de Stanley ? Peut-être Jake exagérait-il un peu les choses. Peut-être Stanley était-il seulement impressionné de voir un pistolero en chair et en os.

De but en blanc, Ted se détourna de Jake et s'adressa à

Roland.

— Maintenant, regardez par là, dit-il.

— *Ouaouh !* s'exclama Eddie. Mais qu'est-ce que c'est, *bon sang* ?

Susannah était aussi amusée que stupéfaite. Ce que Ted leur montrait lui rappelait l'épopée biblique de Cecil B. DeMille, *Les Dix Commandements*, notamment la scène où Moïse faisait s'ouvrir la Mer Rouge, qui ressemblait à s'y méprendre à de la gelée de fruits, et Dieu qui parlait dans le buisson ardent avec la voix de Charles Laughton. Quoi qu'il en soit c'était bel et bien stupéfiant. Dans le genre effets-spéciaux-ringards-fabriqués-à-Hollywood, évidemment.

Ce qu'ils virent, c'est un unique éclair, rebondi et magnifique, jaillissant à pic d'une trouée dans les nuages ventrus. Il déchirait l'air étrangement sombre comme un projecteur et venait éclairer une enceinte située à quelque dix kilomètres de la Gare de Tonne foudre. Et « quelque dix kilomètres » était réellement l'appréciation la plus précise qu'on pût donner, car il n'y avait plus dans ce monde ni nord ni sud, en tout cas ni nord ni sud sur lesquels on pût compter. Il n'y avait plus désormais que le Sentier du Rayon.

— Dinky, il y a une paire de jumelles dans –

— La grotte du bas, c'est ça ?

— Non, je les ai remontées, la dernière fois que nous sommes venus ici, répondit Ted en prenant soin de ne pas perdre patience. Elles sont sur le tas de cageots, juste à l'entrée. Va les chercher, s'il te plaît.

Eddie remarqua à peine cette petite scène secondaire, tant il était charmé (et fasciné) par cet unique et formidable rayon de soleil, venant illuminer un pan de terre verdoyant et joyeux, aussi improbable dans ce désert obscur et stérile que... eh bien, que Central Park pour des touristes du Midwest lors de leur première visite à New York.

Il apercevait des immeubles ressemblant à des dortoirs de lycée – des *chouettes* dortoirs – et d'autres qui avaient l'air de vieux manoirs confortables, avec de grandes étendues de pelouse, à leurs pieds. À l'extrémité de la zone éclairée par le rayon de soleil apparaissait ce qui ressemblait à une rue bordée

de boutiques. La parfaite petite rue principale d'une bourgade américaine typique, à un détail près : dans toutes les directions, elle se heurtait au désert sombre et rocailleux. Il aperçut quatre tours de pierre, dont les murs étaient joliment recouverts de lierre. Non, il en dénombra six, à bien y regarder. Les deux autres disparaissaient presque complètement derrière des bouquets de vieux ormes gracieux. Des ormes en plein désert !

Dink revint avec une paire de jumelles qu'il tendit à Roland, qui secoua la tête.

— Il ne faut pas lui en vouloir, glissa Eddie. Ses yeux... eh bien, disons seulement qu'ils sont différents. Mais je ne dirais pas non à un petit coup d'œil, personnellement.

— Moi non plus, renchérit Susannah.

Eddie lui donna les jumelles.

— Honneur aux dames.

— Non, vraiment, je...

— *Arrêtez*, grogna presque Ted. Notre temps est compté, et nous prenons des risques énormes. Ne gaspillez pas le premier et n'accroissez pas les seconds, si vous le voulez bien.

Susannah se sentit heurtée, mais retint sa réplique. Elle préféra prendre les jumelles, les porta à ses yeux et les régla. Ce qu'elle vit ne fit que confirmer cette impression qu'elle observait un parfait petit campus universitaire se fondant harmonieusement dans le village voisin. *Pas de tensions et d'incompréhensions, ici, je parie*, se dit-elle. *Je suis sûre qu'Ormeville et la Fac des Briseurs s'entendent comme le pain et la confiture, comme Abbott et Costello, comme cul et chemise.* À chaque fois qu'il y avait une nouvelle de Ray Bradbury dans le *Saturday Evening Post*, elle le repliait pour la placer en première page, elle adorait Bradbury, et ce qu'elle voyait dans ces jumelles lui faisait penser à Greentown, ce village d'Illinois déserté et idéalisé, chez cet auteur²⁰. Le genre d'endroits où les adultes s'asseyaient sous la véranda dans des

²⁰ Ray Bradbury (né en 1920) : écrivain américain de nouvelles et de romans de science-fiction (notamment *Fahrenheit 451* et *Chroniques martiennes*). Dans son roman *La Foire des ténèbres* (1962), la vie de la petite ville paisible de Greentown tourne au cauchemar avec l'arrivée du sinistre Mr Dark et de ses attractions ambulantes. (*N.d.T.*)

rocking-chairs, à boire de la limonade tandis que les gamins jouaient à s'attraper à la lampe de poche, dans le crépuscule estival grouillant d'insectes et de lucioles. Et le campus à côté ? Pas d'alcool, là-bas, en tout cas pas de débordements. Pas de joints ou de barbituriques ou de rock'n'roll, non plus. C'était le genre d'endroit où les filles disaient bonsoir aux garçons d'un chaste et ardent baiser sur la joue, trop heureuses de rentrer à l'heure, pour ne pas faire mauvaise impression auprès de la surveillante du dortoir. Un endroit où le soleil brillait tout le jour, où Perry Como et les Andrews Sisters passaient à la radio, et où personne ne soupçonnait qu'ils vivaient tous dans les ruines d'un monde qui avait changé.

Si, se dit-elle froidement. Certains d'entre eux le savent. C'est pour ça que ces trois-là se sont pointés à notre rencontre.

— C'est le Devar-Toi, fit Roland d'une voix monocorde — ce n'était pas une question.

— Ouais, fit Dinky. Ce bon vieux Devar-Toi.

Il se tenait près de Roland, et tendait le bras en direction d'une grande bâtisse blanche, à côté des dortoirs.

— Vous voyez le truc blanc ? C'est la Maison des Cœurs Brisés, c'est là que vivent les can-toi. Ted les appelle les hommes de l'ombre, les Crapules de bas étage. Ce sont des hybrides humains-tahines. Et eux n'appellent pas cet endroit le Devar-Toi, ils l'appellent Algul Siento, ce qui veut dire —

— Le Paradis Bleu, dit Roland, et Jake comprit subitement pourquoi.

Toutes les bâtisses, à l'exception des tours de pierre, avaient un toit de tuiles bleues. Non pas Narnia, mais le Paradis Bleu. Où une poignée de types s'affairaient à précipiter la fin du monde.

De tous les mondes.

— C'est vraiment l'endroit le plus délicieux du monde, du moins depuis la chute du Monde de l'Intérieur, fit remarquer Ted. N'est-ce pas ?

— Ravissant, en effet, acquiesça Eddie.

Il avait au moins un millier de questions, et supposait que Jake et Susannah en avaient au moins autant de leur côté, mais ce n'était pas le moment de les poser. Quoi qu'il en soit, il continua à fixer cette merveilleuse petite oasis d'une cinquantaine d'hectares, au-dessous d'eux. Le seul petit coin de verdure ensoleillé de tout Tonnefoudre. Le seul coin *agréable*. Et pourquoi pas ? Rien que le meilleur, pour Nos Potes les Briseurs.

Et, malgré lui, une question lui échappa pourtant.

— Ted, pourquoi le Roi Cramoisi veut-il mettre la Tour par terre ? Est-ce que vous le savez ?

Ted lui adressa un regard furtif. Eddie le trouva froid, voire glacial, jusqu'au moment où l'homme esquissa un sourire. Et alors, tout son visage s'illumina. Et il avait laissé tomber ce tour de passe-passe flippant avec ses yeux, et c'était un *gros* progrès.

— Il est fou, répondit Ted. Complètement cinglé. Il a un petit vélo dans la tête, il fait même des cascades avec. Je ne vous l'avais pas dit ?

Et, sans attendre la réponse d'Eddie :

— Oui, c'est très agréable, ici. Qu'on l'appelle Devar-Toi, la Grande Prison, ou Algul Siento, c'est un vrai bijou.

— Plutôt classe, comme décor, acquiesça Dinky.

Même Stanley jetait sur la petite communauté baignée par le soleil un vague regard d'envie.

— C'est la nourriture qui est exceptionnelle, continua Ted, et le programme change deux fois par semaine, au Cinéma Le Bijou. Et si on ne veut pas aller au cinéma, on peut rapporter des films chez soi, avec les DVD.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Eddie, puis il secoua la tête. Peu importe. Continuez.

Ted haussa les épaules, comme pour dire : *Qu'est-ce qu'il vous faut de plus ?*

— Le sexe absolument céleste, pour commencer, intervint Dinky. C'est de la simulation, mais ça reste incroyable – je l'ai fait avec Marilyn Monroe, Madonna et Nicole Kidman, le tout dans la même semaine.

Il énumérait les noms avec une sorte de fierté un peu gênée.

— J'aurais pu les prendre toutes en même temps, si j'avais voulu. La seule chose à laquelle on voit qu'elles ne sont pas réelles, c'est quand on leur souffle directement dessus, de près. La partie sur laquelle on souffle, elle... elle disparaît, en quelque sorte. C'est un peu dérangent.

— Alcool ? Drogue ? demanda Eddie.

— Alcool en quantité limitée, répondit Ted. Si vous êtes féru d'œnologie, par exemple, vous aurez accès à de vraies perles à chaque repas.

— Qu'est-ce que c'est, l'œnologie ? demanda Jake.

— La science du snobisme aviné, trésor, répondit Susannah.

— Si vous arrivez au Paradis Bleu accro à quelque chose, ajouta Dinky, ils vous font décrocher. Gentiment. Les deux ou trois types qui ont joué les durs à cuire dans ce domaine...

Son regard croisa brièvement celui de Ted. Le vieil homme haussa les épaules et fit oui de la tête.

— Ces gars-là, ils ont disparu.

— En réalité, les ignobles n'ont pas *besoin* de nouveaux Briseurs, dit Ted. Ils en ont largement assez ici pour terminer le travail.

— Combien ? demanda Roland.

— Environ trois cents, fit Dinky.

— Trois cent sept, pour être exact, le corrigea Ted. Nous sommes cantonnés dans cinq dortoirs, même si l'image qu'évoque ce mot n'est pas réaliste. Nous avons nos propres appartements, et autant – ou aussi peu – de contacts avec nos semblables Briseurs que nous le souhaitons.

— Et vous savez ce que vous faites ? demanda Susannah.

— Oui. Même si la plupart ne passe pas beaucoup de temps à y réfléchir.

— Je ne comprends pas pourquoi ils ne se mutinent pas.

— C'est quoi, votre *quand*, m'dame ? lui demanda Dinky.

— Mon... ?

Puis, comprenant la question :

— 1964.

Il soupira en secouant la tête.

— Alors vous n'avez pas entendu parler de Jim Jones et du Temple du Peuple²¹. Ça s'explique plus facilement, quand on est au courant de ça. Presque un millier de personnes se sont suicidées, dans ce complexe religieux qu'un gars-Jésus de San Francisco avait fondé à Guyana. Ils ont bu du jus de fruits empoisonné dans un baquet, pendant que lui les regardait depuis le perron de sa maison, en leur braillant des histoires sur sa mère, au porte-voix.

Susannah le fixait avec une expression incrédule et horrifiée, et Ted avec une impatience mal camouflée. Il devait pourtant trouver là-dedans quelque chose d'important, car il ne dit mot.

— Presque mille, répéta Dinky. Parce qu'ils étaient perdus, et seuls, et qu'ils croyaient que Jim Jones était leur ami. Parce que – vous pigez – *ils n'avaient nulle part où retourner*. Et c'est comme ça aussi, ici. Si les Briseurs s'unissaient, ils pourraient créer un marteau mental qui enverrait bouler Prentiss et la Fouine et les tahines et les can-toi à l'autre bout de la galaxie. Au lieu de ça, il n'y a que moi, Stanley, et le grand choucho des Briseurs, j'ai nommé l'extraordinaire et incontournable Theodore Brautigan de Milford, dans le Connecticut. Diplômé de Harvard en 1920, Club Théâtre, Atelier Débats d'idées, rédacteur de *L'Écarlate* et – bien sûr ! – Grand Merdeux des Bêta Phi.

— Pouvons-nous nous fier à vous trois ? s'enquit Roland.

Dans sa bouche, cette question paraissait à tort vaine, presque glissée pour meubler la conversation.

— Il le faudra bien, suggéra Ted. Vous n'avez personne d'autre. Et nous non plus.

— Si on était de leur côté, fit remarquer Dinky, vous ne

²¹ En 1978, le Révérend fanatique Jim Jones conduit 914 de ses disciples, membres du Temple du Peuple, au suicide collectif par empoisonnement, à Guyana. (N.d.T.)

pensez pas qu'on aurait autre chose à se mettre aux pieds que des mocassins faits main, avec des foutus pneus en caoutchouc ? Au Paradis Bleu, on obtient tout ce qu'on veut, sauf quelques trucs de base. Des trucs qu'on ne voit pas forcément comme indispensables, mais qui... eh bien, disons qu'il est plus difficile de décamper quand on n'a rien d'autre que des pantoufles Algul Siento, on va dire ça comme ça.

— J'ai toujours du mal à le croire, dit Jake. Tous ces gens qui travaillent à briser les Rayons, je veux dire. Je ne veux pas vous offenser, mais —

Dinky lui tomba dessus, les poings serrés, un sourire crispé et furieux sur le visage. Ote s'interposa immédiatement, avec un grondement de gorge rauque, les babines retroussées. Ou bien Dinky ne le vit pas, ou bien il n'y prêta aucune attention.

— Ah ouais ? Tu sais quoi, gamin ? Ben ça m'offense. J'suis offensé comme un enculé. Comment tu pourrais savoir ce que ça fait, toi, de passer sa vie à l'extérieur de tout, d'être toujours la risée de tout le monde, d'être éternellement Carrie à ce foutu bal de fin d'année ?

— Qui ? demanda Eddie, mais Dinky était sur sa lancée, et ne lui prêta pas la moindre attention.

— Là, en bas, il y a des types qui ne peuvent ni marcher ni parler. Une nana sans bras. Plusieurs hydrocéphales, ce qui veut dire que leur foutu crâne va jusqu'au *New Jersey*.

Il tendait les mains de part et d'autre de sa tête, à cinquante centimètres au moins de chaque côté, ce que tous virent comme exagéré. Plus tard, ils devaient découvrir que tel n'était pas le cas.

— Et ce pauvre vieux Stanley, il fait partie de ceux qui ne peuvent pas parler.

Roland jeta un regard en direction du jeune homme, avec son visage blafard et mal rasé, et sa tignasse noire et bouclée. Et le Pistolero eut presque un sourire.

— Moi je crois qu'il sait parler.

Puis, s'adressant directement à l'intéressé :

— Portes-tu le nom de ton père, Stanley ? Je crois que oui.

Stanley baissa la tête et le rouge lui monta aux joues, pourtant il souriait. Et en même temps, il se remit à pleurer.

Est-ce que quelqu'un peut me dire ce qui se passe ici, bon sang ? se demanda Eddie.

Ted se le demandait visiblement, lui aussi.

— *Sai* Deschain, je me demande si je pourrais vous poser une q...

— Non, non, j'implore votre pardon, l'interrompit Roland. Pour l'instant, votre temps est compté, vous nous l'avez dit et nous le sentons tous. Les Briseurs savent-ils comment on les nourrit ? *Ce qu'on leur donne à manger*, pour accroître leurs pouvoirs ?

Ted s'assit subitement sur un rocher, et se mit à contempler la toile d'araignée argentée des rails, en contrebas.

— C'est lié aux enfants qu'ils amènent à la Gare, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Ils ne le savent pas, et *je* ne le sais pas, affirma Ted de la même voix pesante. Pas vraiment. On nous donne des dizaines de cachets par jour. On en reçoit matin, midi et soir. Certains sont des vitamines. D'autres ont pour but évident de nous maintenir dans un état de docilité. J'ai eu de la chance, j'ai pu purger mon organisme sans séquelles, et celui de Dinky, et celui de Stanley. Seulement... pour que cette purge fonctionne, pistolero, il faut le *vouloir*, vous comprenez ?

Roland opina de la tête.

— Longtemps je me suis dit qu'ils devaient aussi nous donner une sorte de... je ne sais pas... de stimulant cérébral... mais avec toutes ces pilules, impossible de dire desquelles il s'agit. Celles qui font de nous des cannibales, ou des vampires, ou les deux.

Il marqua une pause, observant le rayon de soleil invraisemblable. Il tendit les mains sur le côté. Dinky prit l'une, Stanley l'autre.

— Regardez ça, conseilla Dinky. Ça vaut le détour.

Ted ferma les yeux. Les deux autres l'imitèrent. Pendant quelques secondes, il n'y eut rien d'autre à regarder que trois hommes surplombant le désert obscur, fixant le rayon de soleil à la Cecil B. DeMille... car ils le *regardaient* bel et bien, Roland le savait. Même les yeux fermés.

Le rayon clignota. Et pendant l'espace d'une dizaine de secondes, le Devar-Toi se trouva plongé dans les ténèbres ambiantes, ainsi que la Gare de Tonnefoudre, et les pentes de Steek-Tete. Puis cette absurde lueur dorée réapparut. Dinky émit un soupir rauque (mais pas mécontent) et recula, se détachant de Ted. Un instant plus tard, Ted lâcha la main de Stanley et se tourna vers Roland.

— C'est vous qui avez fait ça ? demanda le Pistolero.

— À nous trois, oui, répondit Ted. Mais c'est surtout Stanley. Il est extrêmement puissant, comme émissaire. Une des rares choses qui terrifient Prentiss et les ignobles et les tahines, c'est de perdre leur lumière artificielle. Ce qui arrive de plus en plus souvent, vous savez, et pas seulement parce que nous bidouillons le système. Le système est simplement en train...

Il haussa les épaules.

— ... en train de lâcher.

— Comme tout le reste, fit remarquer Eddie.

Ted se tourna vers lui, le visage grave.

— Mais pas assez vite, monsieur Dean. Ce bricolage avec les deux derniers Rayons doit cesser, et vite, sinon il n'y aura plus rien à faire. Dinky, Stanley et moi, nous vous aiderons si nous le pouvons, même si cela signifie tuer tous les autres.

— Pour sûr, fit Dinky avec un sourire vide. Si le Révérend Jim Jones a su le faire, pourquoi pas nous ?

Ted lui adressa un regard réprobateur, puis se tourna de nouveau vers le *ka-tet* de Roland.

— Il ne sera peut-être pas nécessaire d'en arriver là. Mais si c'est le cas...

Il se leva brusquement et saisit le bras de Roland.

— Sommes-nous des cannibales ? demanda-t-il d'une voix coupante, presque stridente. Avons-nous mangé ces enfants que les Capes Vertes ramènent des Terres Frontalières ?

Roland demeura silencieux. Ted se tourna vers Eddie.

— Je veux savoir.

Eddie ne répondit pas, lui non plus.

— Madame-sai ? tenta Ted, en s'adressant à la femme en appui sur la hanche du jeune homme. Nous sommes disposés à vous aider. Ne m'aidez-vous donc pas, en me disant ce que je

demande ?

— Le savoir changera-t-il quoi que ce soit ? demanda Susannah.

Ted la fixa pendant quelques secondes, puis se tourna vers Jake.

— Tu pourrais vraiment être le jumeau de mon jeune ami. Tu le sais, fiston ?

— Non, mais ça ne me surprend pas. C'est comme ça que ça marche, par ici. Tout... euh... concorde.

— Alors, me diras-tu ce que je veux savoir ? Bobby le ferait, lui.

Pour que tu puisses te bouffer de remords ? pensa Jake. *Te bouffer toi-même au lieu de les bouffer, eux ?*

Il secoua la tête.

— Je ne suis pas Bobby. Que je lui ressemble tellement n'y change rien.

Ted soupira et hocha la tête.

— Vous faites corps, tous ensemble, et je ne vois pas comment il en serait autrement. Vous êtes *ka-tet*, après tout.

— Faut qu'on y aille, fit Dink à Ted. On est déjà restés trop longtemps ici. Le problème, c'est pas seulement d'être là à temps pour l'appel ; moi et Stanley, faut encore qu'on gâchaille leur putain de télémètre, pour que quand ils viendront vérifier, Prentiss et la Fouine, ils disent : « Teddy B était présent tout le long. Et Dinky Earnshaw aussi et Stanley Ruiz, aucun problème avec ces gars-là. »

— Oui, acquiesça Ted. J'imagine que tu as raison. Encore cinq minutes ?

Dinky hocha la tête à contrecœur. Le vent leur apporta le son d'une sirène affaibli par la distance, et le jeune homme eut un sourire sincère de stupéfaction, qui découvrit ses dents.

— Ça les *contrarie* tellement, quand il entre un peu de lumière, quand ils doivent faire face à ce qui les entoure vraiment, à cette version pourrie de l'hiver nucléaire.

Ted mit les mains dans ses poches pendant un moment, regardant ses pieds, avant de lever les yeux vers Roland.

— Il est temps que cesse toute cette... comédie grotesque. Nous reviendrons tous les trois demain, si tout se passe bien. En

attendant, il y a une grotte plus spacieuse, environ trente mètres plus bas, sur l'autre versant, de l'autre côté de la Gare de Tonnefoudre et d'Algul Siento. Vous y trouverez de la nourriture, des sacs de couchage, et un réchaud marchant au propane. Ainsi qu'une carte très sommaire de l'Algul. Je vous ai aussi laissé un magnétophone, et un certain nombre de cassettes. Elles ne vous expliqueront sans doute pas tout ce que vous voudrez savoir, mais elles combleront néanmoins quelques blancs. Pour l'instant, contentez-vous de me croire si je vous dis qu'Algul Siento n'est pas aussi charmant qu'il en a l'air. Ces tours recouvertes de lierre sont des miradors. Il y a trois séries de clôtures entourant les lieux, et si on essaie de sortir, la première série vous envoie un avertissement –

— Comme des barbelés, précisa Dink.

— La deuxième vous fiche une torgnole à vous envoyer dans les vapes, poursuivit Ted. Et la troisième –

— Je crois qu'on a compris l'idée, l'interrompt Susannah.

— Et les Enfants de Roderick ? demanda Roland. Ils ont quelque chose à voir avec le Devar, car nous en avons rencontré un en chemin, qui nous l'a dit.

Susannah jeta un regard en direction d'Eddie, en haussant les sourcils. Eddie lui répondit par un regard qui signifiait *je te raconterai plus tard*. C'était là un instant de communication limpide et sans paroles, le genre d'instant qui sont une évidence, pour ceux qui s'aiment.

— Ces espèces de *branleurs*, fit Dinky, non sans une pointe de compassion. Ce sont des... comment on les appelle, déjà, dans les vieux films ? Bref, ils ont un traitement de faveur, quoi. Ils vivent dans un petit village, à environ trois kilomètres de la gare, dans cette direction – il l'indiqua du doigt. Ils font des petits travaux d'entretien, à l'Algul, et il doit y en avoir trois ou quatre assez habiles pour réparer les toitures... changer des bardeaux, ce genre de choses. Je ne sais pas ce qu'il y a comme polluants dans l'air, par ici, mais ces pauvres schnocks y sont particulièrement sensibles. Sauf que sur eux ça ressemble au mal des radiations, pas seulement des furoncles ou de l'eczéma.

— Ne m'en parle pas, fit Eddie en se remémorant ce pauvre vieux Chevin de Chayven, son visage rongé par les plaies, et sa

toge toute détrempée d'urine.

— Ce sont des *folken* vagabonds, intervint Ted. Des Bédouins. Je crois qu'ils suivent les rails de chemin de fer, pour la plupart. Il y a des catacombes, sous la gare et sous Algul Siento. Les Rods s'y retrouvent bien, là-dessous. Il y a des tonnes de nourriture, et deux fois par semaine, ils en rapportent au Devar, sur des traîneaux. On ne mange quasiment plus que ça, d'ailleurs. C'est bon, mais...

Il haussa les épaules.

— Tout est en train de se casser la figure, et ça va vite, fit Dinky sur un ton inhabituellement lugubre. Mais comme vous l'a dit le monsieur, le vin est sensass.

— Si je vous demandais d'amener un des Enfants de Roderick avec vous, demain, intervint soudain Roland. Vous pourriez le faire ?

Ted et Dinky échangèrent un regard alarmé. Puis ils se tournèrent tous deux vers Stanley. Stanley hocha la tête, haussa les épaules et tendit les mains ouvertes devant lui, comme pour dire : *Pour quoi faire, Pistolero ?*

Pendant quelques secondes, Roland resta perdu dans ses pensées. Puis il se tourna vers Ted.

— Amenez-en un à qui il reste au moins un demi-cerveau, lui recommanda Roland. Dites-lui « Dan-sur, dan tur, dan Roland, dan Gilead ». Répétez, pour voir.

Ted le répéta sans une seconde d'hésitation.

Roland hocha la tête.

— S'il hésite encore, dites-lui que Chevin de Chayven a dit qu'il devait vous suivre. Ils parlent un langage simple, n'est-ce pas ?

— Pour sûr, fit Dinky. Mais, monsieur... vous ne pourrez pas laisser un Rod venir ici, vous voir de ses yeux, et ensuite le relâcher. Ils ont la bouche cousue au milieu, mais qui fuit des deux côtés.

— Amenez-m'en un, se contenta de répéter Roland, et nous verrons bien. J'ai ce que mon *ka-mai* Eddie appelle une « intuition ». Vous intuïtez, la pensée-intuition ?

Ted et Dinky opinèrent.

— Si ça fonctionne, tant mieux. Sinon... soyez certain que le

gars que vous amèneriez ne racontera à personne ce qu'il aura vu ici.

— Vous le tueriez, si votre intuition ne paie pas ? demanda Ted.

Roland hocha la tête.

Ted eut un petit rire amer.

— Bien sûr que vous le tueriez. Ça me rappelle ce passage dans *Huckleberry Finn*, où Huck aperçoit un bateau à vapeur exploser. Il court annoncer la nouvelle à Miss Watson et à la veuve Douglas, et quand l'une d'elles lui demande s'il y a des morts, Huck répond sans se démonter le moins du monde : « Non, m'dame, rien qu'un nègre. » Dans ce cas précis, on pourra dire : « Rien qu'un Rod. Le Pistolero avait une intuition, mais ça n'a pas tourné comme il voulait. »

Roland lui adressa un sourire froid, qui dévoila largement ses dents, ce qui ne lui ressemblait pas. Eddie l'avait déjà vu faire et se réjouissait qu'il ne lui fût pas adressé à lui.

— J'ai cru que vous aviez mesuré les enjeux, *sai* Ted. Me serais-je trompé ?

Ted soutint son regard pendant quelques instants, puis baissa les yeux vers le sol. Ses lèvres marmonnèrent un message inaudible.

Pendant ce temps, Dink semblait engagé dans une palabre silencieuse avec Stanley.

— Si vous voulez un Rod, finit-il par dire, on vous en trouvera un. Ça n'est pas un problème. Le problème, ce sera plutôt de réussir à venir ici tout court. Si on n'y arrive pas...

Roland attendit patiemment que le jeune homme achève sa phrase. Lorsqu'il la laissa en suspens, le Pistolero demanda clairement :

— Si vous n'y arrivez pas, que voulez-vous que nous fassions ?

Ted haussa les épaules. Une réplique parfaite du mouvement de Dinky, au point d'en être comique.

— De votre mieux. Il y a également des armes, dans la grotte. Une douzaine de ces boules électriques qu'ils appellent vifs d'argent. Un certain nombre de mitraillettes, aussi, j'ai entendu les ignobles les appeler des fusils à rafales. Ce sont des AR-15 de

l'Armée américaine. Et il y a d'autres armes dont je ne suis pas très sûr.

— Il y a un genre de sabre laser de science-fiction, comme dans les films, expliqua Dinky. Je pense que c'est censé désintégrer les trucs, mais ou bien je suis trop demeuré pour l'allumer, ou bien la batterie est morte.

Il se tourna vers l'homme à cheveux blancs avec un air anxieux.

— Ça fait cinq minutes, et même plus. Il faut qu'on se mette un œuf dans la chaussure et qu'on frappe la route, Tedster. En voiture.

— Oui. Eh bien, nous serons de retour demain. Peut-être que d'ici là vous aurez trouvé un plan.

— Parce que *vous*, vous n'en avez pas ? demanda Eddie, surpris.

— *Mon* plan à moi, c'était la fuite, jeune homme. Ce qui paraissait une idée brillante, sur le coup. J'ai réussi à remonter jusqu'au printemps 1960. Ils m'ont rattrapé et ils m'ont ramené, avec l'aide de la mère de mon jeune ami Bobby. Et maintenant, il faut vraiment que nous –

— Encore une minute, si cela vous sied, fit Roland en s'approchant de Stanley.

L'homme baissa les yeux vers ses pieds, mais ses joues mal rasées prirent de nouveau de bonnes couleurs. Et...

Il tremble, remarqua Susannah. *Comme un animal dans les bois, qui croise un être humain pour la première fois.*

Stanley devait avoir dans les trente-cinq ans, mais il pouvait être plus vieux. Son visage avait cet aspect lisse et désinvolte que Susannah associait à certaines lacunes mentales. Ted et Dinky avaient tous deux des boutons, mais pas Stanley. Roland posa la main sur l'avant-bras de l'homme et lui adressa un regard direct. Les yeux du Pistolero ne rencontrèrent d'abord qu'une masse de boucles sombres.

Dinky reprit la parole. Ted le fit taire d'un geste.

— Ne me regarderas-tu pas dans les yeux ? demanda Roland.

Il s'exprimait avec une douceur que Susannah avait rarement entendue dans sa bouche.

— Ne me regarderas-tu pas dans les yeux, avant de partir,

Stanley, fils de Stanley ? Sheemie-qui-fut ?

Susannah sentit sa mâchoire inférieure s'ouvrir en grand. À ses côtés, Eddie poussa un grognement, comme s'il venait de prendre un coup de poing dans l'estomac.

Mais Roland est vieux... tellement vieux ! Ce qui veut dire que, si cet homme est le garçon d'auberge qu'il a connu à Mejis... celui avec son âne et sa sombrera rose... alors lui aussi doit avoir...

L'homme releva lentement la tête. Des larmes roulaient à gros flots sur ses joues.

— Ce bon vieux Will Dearborn, dit-il.

Il avait la voix rauque, et elle montait et descendait, comme si ses cordes vocales n'avaient pas servi depuis longtemps.

— Je vous demande grand pardon, *sai*. Si vous deviez sortir votre arme et m'abattre, je le comprendrais. Je le comprendrais très bien.

— Pourquoi parles-tu ainsi, Sheemie ? demanda Roland de cette même voix douce.

Les larmes de Stanley se mirent à dévaler plus vite.

— Vous m'avez sauvé la vie. Arthur et Richard aussi, mais c'était surtout vous, ce bon vieux Will Dearborn, qui était en réalité Roland de Gilead. Et moi je l'ai laissée mourir ! Elle que vous aimiez ! Et que j'aimais, moi aussi !

Le visage de l'homme se tordit de douleur, et il essaya de se dégager de Roland, mais le Pistolero le retint.

— Rien de tout ça n'était ta faute, Sheemie.

— J'aurais dû mourir pour elle ! s'écria-t-il. C'est moi qui aurais dû mourir à sa place ! Je suis un imbécile ! Un idiot, comme ils disaient !

Il se donna une claque au beau milieu de la figure, dans un sens puis dans l'autre, s'imprimant sur les joues des traces rouge vif. Avant qu'il remette ça, Roland lui attrapa la main et le força à la baisser le long du corps.

— C'est Rhéa qui a fait tout le mal, lui dit Roland.

Stanley – qui avait été Sheemie, une éternité plus tôt – scruta le visage de Roland, cherchant à percer son regard.

— Si fait, poursuivit Roland, hochant la tête. C'était la Côos... et moi, aussi. J'aurais dû rester avec elle. S'il y a dans cette

histoire quelqu'un qui n'a rien à se reprocher, Sheemie – *Stanley* – c'est bien toi.

— C'est ainsi que vous dites, pistolero ? Vrai de vrai ?

Roland opina de la tête.

— Nous en palabrerons autant qu'il te plaira, si nous avons le temps, et nous évoquerons le bon vieux temps, mais pas maintenant. Pas le temps, pour l'instant. Tu dois repartir avec tes amis, et moi rester avec les miens.

Sheemie le fixa pendant encore quelques instants, et oui, Susannah revit en lui le garçon qui s'affairait dans la taverne, il y avait bien bien long. Une taverne à l'enseigne du Repos des Voyageurs, où il ramassait les chopes de bière vides, puis les lâchait dans le tonneau à vaisselle près de l'élan à deux têtes connu sous le nom de Gai Luron, essayant d'éviter les gifles éventuelles de Coraline Thorin et les coups de pied encore plus méchants que lui envoyait parfois cette catin vieillissante du nom de Pettie le Trottin. Elle revoyait le garçon qui avait failli se faire tuer pour avoir renversé de l'alcool sur les bottes d'un dur appelé Roy Depape. C'est Cuthbert qui avait fait échapper Sheemie à la mort, ce soir-là... mais c'est Roland, connu des habitants de la ville sous le nom de Will Dearborn, qui les avait tous sauvés.

Sheemie plaça les bras autour du cou de Roland et le serra contre lui. Roland sourit, et caressa la chevelure bouclée de sa main droite estropiée. Un sanglot tonitruant comme un coup de klaxon s'échappa de la gorge de Sheemie. Susannah vit des larmes perler au coin des yeux du Pistolero.

— Si fait, dit Roland à voix si basse qu'elle en était presque inaudible. J'ai toujours su que tu étais spécial. Bert et Alain aussi le pensaient. Et voilà que l'on se retrouve, quelle heureuse rencontre que la nôtre, plus loin sur le sentier. Quelle heureuse rencontre que la nôtre, Sheemie, fils de Stanley. Bien heureuse, en effet. Bien heureuse.



Chapitre 6

LE MAÎTRE DU PARADIS BLEU

1

Pimli Prentiss, le Maître d'Algul Siento, se trouvait aux toilettes lorsque Finli (connu dans certains quartiers sous le surnom de la Fouine) frappa à la porte. Prentiss examinait son teint sous la lumière implacable de la barre au néon accrochée au-dessus du lavabo. Dans le miroir grossissant, sa peau ressemblait à une plaine grise trouée de cratères, qui n'était pas sans rappeler la surface lunaire des terres perdues qui s'étendaient au-delà de l'Algul. Le furoncle sur lequel il se concentrait à cet instant ressemblait à un volcan en éruption.

— Qui me demande ? brailla Prentiss, bien qu'il en eût une petite idée.

— Finli o'Tego.

— Entre donc, Finli ! beugla-t-il sans quitter des yeux le miroir.

Ses doigts, se resserrant de part et d'autre du bouton infecté, paraissaient monstrueux. Il appuya.

Finli traversa le bureau de Prentiss et se planta dans l'embrasure de la porte des toilettes. Il dut se pencher légèrement en avant, pour regarder dans la pièce. Il mesurait plus de deux mètres, ce qui était très grand, même pour un tahine.

— Rentré de la gare en moins de deux, dit Finli.

Comme la plupart des tahines, sa voix vacillait frénétiquement entre le glapissement et le grognement. Pimli trouvait qu'ils rappelaient tous les hybrides de *L'île du Docteur Moreau*, d'H.G. Wells, et il s'attendait à tout moment à les entendre s'exclamer tous en chœur : « Ne sommes-nous pas des hommes ? » Finli était allé chercher ça dans son esprit une fois, et lui avait carrément demandé des comptes. Prentiss avait répondu avec une franchise absolue, sachant que dans une société où la télépathie basique était la règle, la franchise était toujours la meilleure technique. La *seule* technique, quand on traitait avec les tahines. En outre, il aimait bien Finli o'Tego.

— Tu reviens de la gare, parfait, fit Pimli. Et qu'est-ce que tu y as trouvé ?

— Un drone d'entretien. On dirait qu'il s'est égaré du côté de l'Arc 16 et que —

— Attends, l'interrompit Prentiss. Si tu veux bien, si tu veux bien, merci.

Finli attendit. Prentiss se pencha encore plus près du miroir, fronçant le nez sous l'effet de la concentration. Le Maître du Paradis Bleu était grand lui aussi, environ un mètre quatre-vingt-cinq, et doté d'un énorme ventre qui s'affaissait, porté par de longues jambes aux cuisses carrées. Il se dégarnissait et avait pris le teint rosâtre du buveur chevronné. On lui aurait donné la cinquantaine. En tout cas, il se *sentait* la cinquantaine (plus jeune, même, s'il n'avait pas passé la nuit de la veille à faire la fête avec Finli et une poignée de can-toi). Il avait bien cinquante ans, en arrivant ici, il y avait un sacré bail. Au moins vingt-cinq ans, et peut-être qu'il visait un peu bas. Le temps vous jouait des tours, de ce côté, tout comme l'orientation, et on avait vite fait de perdre toute notion des deux. Il y avait aussi des *folken* qui perdaient carrément l'esprit. Et s'ils perdaient leur machine à soleil pour de bon —

La pointe du furoncle gonfla... tremblota... éclata. Ah !

Le surplus de pus sanguinolent sauta sur le côté et alla asperger le miroir, pour ensuite se mettre à dégouliner lentement le long de la paroi légèrement concave. Pimli Prentiss l'essuya du bout du doigt, se retourna pour le jeter dans les cabinets, puis se ravisa et offrit son doigt à Finli.

Le tahine secoua la tête, puis émit une sorte de soupir exaspéré qu'aurait reconnu tout adepte forcené des régimes et guida le doigt du maître dans sa bouche. Il suça le pus puis relâcha le doigt avec un « pop » distinct.

— Je ne devrais pas, mais je ne peux pas résister, dit Finli. Vous ne m'avez pas dit que les *folken* de l'autre côté avaient décidé que manger du bœuf saignant était mauvais pour eux ?

— Oui-la, confirma Pimli en essuyant son furoncle (qui suintait toujours) avec un kleenex.

Il vivait ici depuis un bon bout de temps, et il n'en partirait plus, pour toutes sortes de raisons. Mais jusqu'à récemment, il s'était tenu au courant des derniers événements. Jusqu'à la dernière – pouvait-on appeler ça une année ? – il s'était régulièrement procuré le *New York Times*. Il avait un petit faible pour le *Times*, il adorait faire les mots croisés quotidiens. C'était comme une bouffée d'air qui lui rappelait chez lui.

— Pourtant ils continuent à en manger, comme si de rien n'était.

— Oui-la, je suppose que beaucoup continuent.

Il ouvrit l'armoire à pharmacie et en sortit une bouteille d'eau oxygénée.

— C'est votre faute, à me le mettre sous le nez comme ça, dit Finli. Non pas que ce genre de trucs soit mauvais pour nous, normalement. C'est une gâterie naturelle, comme le miel ou les fruits sauvages. Le problème, c'est Tonnefoudre.

Et, comme pour enfoncer le clou, Finli ajouta :

— La majeure partie de ce qui pousse ici n'est pas de bon aloi, peu importe que ça ait bon goût. Du poison, voyez-vous.

Prentiss imprégna une boule de coton d'eau oxygénée et en tamponna la plaie sur sa joue. Il savait exactement de quoi parlait Finli, et comment pourrait-il prétendre le contraire ? Avant d'arriver ici et d'endosser le costume du Maître, il n'avait plus vu un bouton sur sa peau depuis plus de trente ans. À présent il avait le front et les joues couverts de furoncles, de l'acné dans le creux des tempes, d'horribles foyers de points noirs autour du nez et un kyste sur la nuque qu'il allait bientôt faire retirer par Gangli, le médecin du complexe (il trouvait que Gangli était un nom monstrueux, pour un médecin, quelque

part entre *ganglion* et *gangrène*). Les tahines et les can-toi étaient moins sujets aux problèmes dermatologiques, mais leur chair avait tendance à se craquer plus spontanément, ils souffraient de saignements de nez, et même des plaies mineures – comme une éraflure sur un rocher ou une piqure d'épine – pouvaient provoquer l'infection et la mort, si elles n'étaient pas traitées immédiatement. Jadis les antibiotiques avaient fait un tabac contre ce genre d'infections ; mais plus maintenant. Il en allait de même avec les petits bijoux pharmaceutiques tels que Roaccutane. C'était à cause de l'environnement, bien sûr ; la mort suintait de la terre et des rochers qui les entouraient. Si on voulait noircir un peu le tableau, il n'y avait qu'à jeter un œil aux Rods, qui n'étaient pas beaucoup mieux que des Lents Mutants, ces derniers temps. Bien sûr, eux s'aventuraient assez loin, au... était-ce toujours le sud-est ? Ils s'aventuraient loin dans la direction de cette faible lueur rouge qu'on apercevait à la nuit tombée, et tout le monde savait que c'était encore pire, dans ce coin-là. Pimli ne savait pas si c'était vrai, mais il soupçonnait que si. On n'appelait pas les terres au-delà de Fedic Discordia pour rien. Ça ne devait rien avoir d'une station balnéaire.

— Tu en reveux ? proposa-t-il à Finli. J'en ai deux ou trois sur le front qui me paraissent bien mûrs.

— Non pas, ce que je veux, c'est faire mon rapport, vérifier les bandes vidéo et le télémètre, faire un tour de reconnaissance rapide au Bureau, et puis pointer avant de partir. Après ça je m'offrirai un bain chaud et environ trois heures en compagnie d'un bon livre. Je suis en train de lire *L'Obsédé*.

— Et ça te plaît, constata Prentiss, fasciné.

— Beaucoup, grand merci. Ça me rappelle notre situation, ici. Sauf qu'il me semble que nos buts à nous sont un peu plus nobles et nos motivations un peu plus élevées que le simple appétit sexuel.

— Nobles ? C'est comme ça que tu vois les choses ?

Finli haussa les épaules et ne trouva rien à répondre. Entrer dans le détail de ce qui se passait au Paradis Bleu était peu souhaitable, et on se pliait volontiers à cette règle implicite.

Prentiss mena Finli jusqu'à son bureau-bibliothèque

personnel, qui donnait sur la partie du Paradis Bleu appelée l'Allée. Finli dut se baisser pour éviter le plafonnier, avec cette grâce inconsciente héritée d'un long entraînement. Prentiss lui avait dit un jour (après quelques verres de graf) qu'il aurait fait un pivot d'enfer, pour la NBA.

— La première équipe intégralement tahine, avait-il dit. On vous appellerait Les Monstres, mais qu'est-ce que ça fait ?

— Ces basketteurs, ils récoltent tout ce qu'il y a de mieux, non ? s'était enquis Finli.

Il avait une tête de fouine aux poils lustrés, et de grands yeux noirs. Pas plus expressifs que des yeux de poupée, pour Pimli. Il portait des tas de chaînes en or – c'était devenu la mode chez le personnel du Paradis Bleu, et un marché énorme s'était improvisé ces dernières années. Il s'était aussi fait couper la queue. C'était sans doute une erreur, avait-il avoué à Prentiss, une nuit où ils étaient tous les deux saouls. Incroyablement douloureux, et ça lui vaudrait sans doute d'atterrir dans l'Enfer des Ténèbres à la fin de sa vie terrestre, sauf si...

Sauf s'il n'y avait rien. C'était une idée que Pimli refusait avec tout son cœur et tout son esprit, mais il lui fallait bien admettre (ne serait-ce que pour lui-même) que l'idée le hantait parfois, pendant ses rondes de nuit. Contre ce genre de pensées, il existait des petites pilules spéciales, pour dormir. Et Dieu, bien sûr. Sa foi que toutes choses servaient la volonté de Dieu, et de la Tour elle-même.

Quoi qu'il en soit, Pimli avait confirmé que oui, les basketteurs – les basketteurs *américains*, du moins – obtenaient toujours le meilleur, y compris qu'ils voyaient passer plus de minous qu'une foutue lunette de toilettes. Cette remarque avait déclenché chez Finli un franc fou rire, au point que des larmes rougeâtres avaient perlé au coin de ses yeux étrangement inexpressifs.

— Et le mieux, avait poursuivi Pimli, écoute bien : tu pourrais jouer pour l'éternité, si on s'en tient aux critères de la NBA. Par exemple, entends-moi bien, le joueur le plus admiré dans mon bon vieux pays (bien que je ne l'aie jamais vu jouer, c'était après mon époque) était un gars du nom de Michael Jordan, et –

— S’il était un tahine, il serait quoi ? l’avait interrompu Finli.
Ils jouaient souvent à ce petit jeu, surtout après deux ou trois verres.

— Une fouine, en fait, et le genre fouine fatale, tu vois, avait répondu Pimli sur le ton de la surprise, ce qui avait paru hautement comique à Finli.

Une fois encore, il s’était plié en deux de rire, jusqu’aux larmes.

— Mais sa carrière tout entière s’est bouclée en moins de quinze ans, en incluant une retraite anticipée, et un ou deux retours. Combien d’années tu pourrais jouer à un jeu qui consiste juste à aller et venir en courant le long d’un terrain de campa pendant environ une heure, Fin ?

Finli o’Tego, qui à l’époque avait largement dépassé les trois cents ans, avait haussé les épaules et tendu la main vers l’horizon. Delah. Des années au-delà du grand décompte.

Et depuis combien de temps le Paradis Bleu – le Devar-Toi, pour les pensionnaires les plus récents, Algul Siento pour les tahines et les Rods –, depuis combien de temps cette prison existait-elle ? Delah, une fois encore. Mais si Finli avait raison (et le cœur de Pimli lui disait que Finli avait forcément raison), alors on approchait de la fin de delah. Et qu’est-ce que lui, autrefois Paul Prentiss de Rahway, dans le New Jersey, aujourd’hui Pimli Prentiss de l’Algul Siento, pouvait bien y faire ?

Il ne pouvait faire que son travail.
Son foutu travail.

2

— Alors, dit Pimli en s’asseyant dans l’une des deux bergères à oreilles situées près de la fenêtre, tu as trouvé un drone d’entretien. Où ça ?

— Près de l'embranchement où la Voie 97 quitte la gare de triage. Les rails sont encore chauds – il y a même ce qu'on appelle un « troisième rail » – ceci explique cela. Alors, après notre départ, vous appelez et dites qu'il y a eu une seconde *alerte*.

— Oui. Et tu as trouvé – ?

— Rien du tout. Cette fois-ci, rien du tout. Il s'agit probablement d'un dysfonctionnement, peut-être même provoqué par la première alerte.

Il haussa les épaules, exprimant par ce geste ce qu'ils savaient tous deux : tout partait en capilotade. Et plus ils se rapprochaient de la fin, plus ça allait vite.

— Toi et tes gars, vous avez bien inspecté les lieux, dis-moi ?

— Bien sûr. Pas d'intrus.

Ils réfléchissaient tous les deux en termes d'intrus humains, tahines, can-toi ou mécaniques. Personne parmi la petite bande de Finli n'avait pensé à lever la tête et il y avait fort à parier qu'ils auraient manqué Mordred, même s'ils l'avaient fait : une araignée aussi grosse qu'un berger des Pyrénées, tapie dans l'ombre sous l'avant-toit de la gare, retenue par un petit hamac tissé.

— Tu vas procéder à une nouvelle vérification du télémètre, du fait de cette deuxième alerte ?

— En partie, répondit Finli. Mais c'est surtout parce que tout ça me paraît un coup de jarnac.

C'était là une expression qu'il avait empruntée à un de ces romans policiers de l'autre côté – leur lecture le fascinait – et il l'utilisait à la moindre opportunité.

— Un coup de jarnac à quel point ??

Finli se contenta de secouer la tête. Il n'aurait su le dire.

— Mais le télémètre ne ment pas. En tout cas, c'est ce qu'on m'a appris.

— Tu le mets en doute ?

Mesurant qu'il se trouvait à nouveau sur un terrain glissant – qu'ils s'y trouvaient tous les deux – Finli hésita, puis décida de se jeter à l'eau.

— On arrive à la fin des temps, patron. Je mets quasiment tout en doute, nom d'un chien.

— Est-ce que cela inclut ton devoir, Finli o'Tego ?

Finli secoua la tête, sans l'ombre d'une hésitation. Non, ça n'incluait pas son devoir. C'était pareil pour eux tous, y compris l'ancien Paul Prentiss de Rahway. Pimli se remémora cette phrase d'un vieux soldat – peut-être ce bon vieux Doug MacArthur, qui disait : « Lorsque mes yeux se fermeront dans la mort, messieurs, ma dernière pensée ira à ce corps. Et au corps. Et au corps. » Pour sa part, les dernières pensées de Pimli iraient sans doute à Algul Siento. Car que lui restait-il d'autre ? Pour reprendre les paroles d'un autre grand Américain – ou plutôt une grande Américaine, Martha Reeves, de Martha et les Vandellas – il n'avait nulle part où s'enfuir, bébé, nulle part où se cacher. La situation leur avait échappé, ils dévalaient la pente sans freins, et ils n'avaient plus rien d'autre à faire qu'à profiter de la balade.

— Ça te dirait, un peu de compagnie, pendant ta ronde ? demanda Pimli.

— Pourquoi pas ? répondit la Fouine.

Il sourit, révélant une rangée de dents affûtées comme des rasoirs. Et se mit à entonner, d'une étrange voix tremblotante :

— « Rêve avec moi... je suis en route vers la lune de mes ancêtres... »

— Donne-moi une minute, fit Pimli en se levant.

— Pour la prière ? demanda Finli.

Pimli s'immobilisa dans l'embrasement de la porte.

— Oui. Puisque tu poses la question. Un commentaire, peut-être, Finli o'Tego ?

— Une suggestion, éventuellement.

La chose à corps d'homme et à tête de fouine marron et lustrée souriait toujours.

— Si la prière élève tellement l'âme, pourquoi vous agenouillez-vous dans la même pièce que celle où vous vous asseyez pour chier ?

— Parce que la Bible préconise, quand on a de la compagnie, de s'isoler dans son intimité, pour prier. D'autres questions ?

— Non pas, nenni.

Finli agita une main désinvolte.

— Fais de ton mieux et de ton pire, comme disent les Manni.

3

Dans la salle de bains, Paul de Rahway rabattit le couvercle des toilettes, s'agenouilla sur le carrelage, et croisa les mains.

Si la prière élève tellement l'âme, pourquoi vous agenouillez-vous dans la même pièce que celle où vous vous asseyez pour chier ?

Peut-être que j'aurais dû répondre que c'est pour rester humble, se dit-il. Pour garder ma place. C'est de la poussière que nous sommes nés, et c'est à la poussière que nous retournerons, et s'il y a une pièce où cette réalité est difficile à oublier, c'est bien celle-ci.

— Dieu, commença-t-il, accorde-moi la force quand je suis faible, des réponses quand je suis perdu, du courage quand la peur me gagne. Aide-moi à ne pas faire de mal à quiconque ne le mérite pas, et pour ceux qui le méritent, seulement s'ils ne me laissent pas d'autre choix. Seigneur...

Et agenouillé ainsi devant la cuvette des toilettes, cet homme sur le point de demander à Dieu de lui pardonner de travailler à la chute de la Création (et cela sans aucun sens de l'ironie), nous ferions bien de l'observer un peu plus attentivement. Ça ne prendra qu'un instant, car Pimli Prentiss n'est pas central, dans le récit des aventures de Roland et de son *ka-tet*. Pourtant c'est là un homme fascinant, plein de méandres, de contradictions et d'impasses. C'est un alcoolique qui croit très fort à un Dieu personnel, un homme plein de compassion qui s'apprête maintenant à renverser la Tour, et à envoyer voler les milliards de mondes qui tournent autour de son axe dans les ténèbres, dans des milliards de directions différentes. Il mettrait illico Dinky Earnshaw et Stanley Ruiz à mort, s'il savait ce qu'ils manigancent... et presque chaque année, il passe la Fête des Mères en larmes, car il aimait sincèrement sa Ma, et elle lui

manque cruellement. Et en ce qui concerne l'Apocalypse, il est tout à fait l'homme de la situation, lui qui sait s'agenouiller et qui s'adresse au Seigneur des Esprits comme à un vieil ami.

Et c'est là l'ironie de la situation : Paul Prentiss pourrait parfaitement illustrer une publicité qui dirait : « J'ai trouvé mon emploi dans le *New York Times*. » En 1970, fraîchement sorti de la prison alors connue sous le nom d'Attica (lui et Nelson Rockefeller avaient raté la grosse émeute, au moins), il avait repéré une petite annonce dans le *Times* qui disait :

**ON RECHERCHE : SURVEILLANT QUALIFIÉ
AVEC GRAND SENS DE LA DISCIPLINE POUR POSTE
À RESPONSABILITÉS DANS UN INSTITUT PRIVÉ**

Gros revenus ! Bénéfices garantis !

Mobilité géographique nécessaire !

Les gros revenus s'étaient révélés être ce que sa chère Ma aurait appelé « un mensonge pur sucre », car il n'y avait pas de revenus du tout, pas dans le sens où l'aurait compris un surveillant qualifié américain... mais pour les bénéfices... ouais, les bénéfices étaient exceptionnels. Pour commencer, il s'était vautré dans le sexe comme il se vautrait maintenant dans la nourriture et l'alcool, mais ce n'était pas l'essentiel. L'essentiel, aux yeux de *sai* Prentiss, c'était de savoir ce qu'on attendait de la vie. Si c'était seulement regarder les zéros s'aligner sur son relevé de compte en banque, alors on n'avait rien à faire à Algul Siento... ce qui pour lui serait terrible, parce qu'une fois qu'on avait signé, impossible de faire machine arrière. C'était tout pour le corps. Et le corps. Et de temps à autre, quand il fallait faire un exemple, en refroidir un ou deux, de corps.

Ce qui collait à cent pour cent, les doigts dans le nez, à Maître Prentiss, qui avait eu droit à sa cérémonie tahine de baptême officiel douze ans plus tôt et ne l'avait jamais regretté. Paul Prentiss était devenu Pimli Prentiss. C'était ce jour-là qu'il avait détourné le cœur et l'esprit de ce qu'il appelait aujourd'hui le « côté Amérique ». Et ce n'était pas parce qu'il avait goûté au Paradis Bleu la meilleure omelette norvégienne et le meilleur champagne de sa vie. Non plus parce qu'il avait expérimenté le

simu-sexe avec des centaines de femmes superbes. C'était parce que c'était son boulot, et qu'il avait bien l'intention de le finir. Parce qu'il en était venu à croire que leur travail au Devar-Toi était autant celui de Dieu que du Roi Cramoisi. Et derrière l'idée de Dieu apparaissait un concept encore plus puissant : l'image de milliards d'univers entassés dans un œuf que lui, autrefois Paul Prentiss de Rahway, tournant à quarante mille dollars par an, avec un ulcère à l'estomac et un mauvais bilan médical validé par un syndicat corrompu, tenait aujourd'hui dans le creux de sa main. Il comprenait qu'il se trouvait lui aussi à l'intérieur de cet œuf, et qu'il paierait de sa propre chair, à l'instant où il l'écraserait. Mais s'il y avait un paradis et un Dieu dedans, ces deux-là devaient transcender le pouvoir de la Tour. C'est à ce paradis-là qu'il irait, et il s'agenouillerait devant ce trône pour demander le pardon de ses péchés. Et on lui souhaiterait la bienvenue, d'un jovial *Bien joué, bon et loyal serviteur*. Et sa Ma serait là, et elle le serrerait dans ses bras, et ils entreraient ensemble dans la confrérie de Jésus. Ce jour viendrait, Pimli en était convaincu, et sans doute avant le retour de la Lune de la Moisson.

Il ne se considérait pas comme un cinglé de religieux. Pas du tout. Toutes ces pensées au sujet de Dieu et du Paradis, il les gardait pour lui. Pour le reste du monde, il n'était qu'un quidam faisant son travail, et il avait l'intention de le terminer en beauté. Il ne se voyait certes pas comme un méchant, mais aucun homme réellement dangereux ne s'était jamais vu comme tel. Il suffisait de repenser à Ulysses S. Grant, général de la guerre de Sécession qui avait dit qu'il comptait poursuivre les combats, même si ça devait prendre tout l'été.

Et à Algul Siento, l'été touchait à sa fin.

La tanière du Maître était un petit bungalow tranquille, au bout de l'Allée. On l'appelait la Maison Shapleigh (Pimli ne savait absolument pas pourquoi) et, bien sûr, les Briseurs l'appelaient la Maison de la Merde. À l'autre bout de l'Allée se trouvait un édifice bien plus grand – une folie ravissante de l'époque de la Reine Anne, appelée (pour des raisons tout aussi obscures) la Maison Damli. Elle n'aurait pas détonné, le long d'une rue du Mississippi. Les Briseurs la surnommaient la Maison des Cœurs Brisés, ou parfois l'Hôtel des Cœurs Brisés. Très bien. C'était là que les tahines et un gros renfort de can-toi vivaient et travaillaient. Quant aux Briseurs, ils n'avaient qu'à se défouler avec leurs petites blagues, et autant les laisser croire que le personnel n'en savait rien.

Pimli Prentiss et Finli o'Tego remontèrent l'Allée dans un silence amical... sauf, bien sûr, lorsqu'ils croisèrent des Briseurs qui avaient quartier libre, seuls ou à plusieurs. Pimli saluait chacun d'entre eux avec une courtoisie sans faille. Leur réponse variait entre le petit cri joyeux et le grognement maussade. Pourtant ils manifestèrent tous une réaction, ce que Pimli considérait comme une victoire. Car il les aimait bien. Ils étaient plus faciles à encadrer que les meurtriers, les violeurs et les braqueurs d'Attica.

Certains lisaient de vieux journaux ou des magazines. Un groupe de quatre jouait au fer à cheval. Un autre se trouvait sur le green. Tanya Leeds et Joey Rastosovich jouaient aux échecs sous un bel orme centenaire et le soleil leur mouchetait le visage. Ils l'accueillirent avec un plaisir non feint, et pourquoi s'en étonner ? Tanya Leeds était devenue Tanya Rastosovich, car Pimli les avait mariés un mois plus tôt, tout comme le capitaine à bord de son navire. Et il se disait que c'était bien ce qu'il était, en un sens : le capitaine du bon vieux rafiot l'*Algul Siento*, vaisseau de croisière qui voguait sur les eaux noires de Tonnefoudre, dans son propre rayon de soleil. Le soleil s'éteignait de temps à autre, vrai, mais aujourd'hui la panne

avait été minime, seulement quarante-trois secondes.

— Comment va, Tanya ? Joseph ?

Toujours Joseph, jamais Joey, du moins jamais en face ; il n'aimait pas ça.

Ils répondirent que tout allait bien et lui adressèrent un de ces sourires hébétés d'extase sexuelle dont seuls sont capables les jeunes mariés. Finli ne dit rien aux Rastosovich, mais en approchant du bout de l'Allée, côté Maison Damli, il s'arrêta devant un jeune homme assis sur un banc en faux marbre, sous un arbre, en train de lire.

— *Sai* Earnshaw ? l'interpella le tahine.

Dinky leva les yeux, les sourcils arqués en une expression de curiosité polie. Son visage impassible était constellé d'une mauvaise acné.

— Vous lisez *Le Mage*, à ce que je vois, dit Finli, presque timidement. Je suis moi-même en train de lire *L'Obsédé*²² Quelle coïncidence !

— Si vous le dites, répondit Dinky, toujours impavide.

— Je me demandais ce que vous pensiez de Fowles ? Je suis occupé, pour l'instant, mais peut-être pourrions-nous en discuter plus tard ?

Sans se départir de cette expression vide et polie, Dinky répondit :

— Peut-être que plus tard vous pourriez prendre votre exemplaire de *L'Obsédé* – un grand format, j'espère – et vous le carrer dans votre cul poilu. Dans le sens de la largeur.

Le sourire plein d'espoir de Finli s'évanouit. Il esquissa un salut discret mais parfaitement réglementaire.

— Désolé de vous trouver dans de telles dispositions, *sai*.

— Dégage de là, lança Dinky en rouvrant son livre et en le levant ostensiblement à hauteur de son visage.

Pimli et Finli o'Tego reprirent leur chemin. Pendant la période de silence qui suivit, la Maître d'Algul Siento tenta plusieurs angles d'approche, cherchant à savoir si Finli avait été profondément heurté par le commentaire du jeune homme. Le

²² *Le Mage et L'Obsédé* : romans de John Fowles, auteur anglais né en 1926. (N.d.T.)

tahine était fier de sa capacité à lire et à apprécier la littérature hume, ça Pimli le savait. Et c'est alors que Finli lui facilita la tâche, en se posant les deux mains aux longs doigts – il n'avait pas le derrière particulièrement poilu, mais les mains, si – sur l'entrejambe.

— Je vérifie juste que mes couilles sont toujours là, fit-il, et Pimli eut le sentiment que la bonne humeur qu'il entendait dans la voix du Chef de la Sécurité était bien réelle, et pas forcée.

— Je suis désolé, glissa Pimli. S'il y a quelqu'un au Paradis Bleu qui se fait une crise d'angoisse existentielle post-adolescente, c'est bien *sai* Earnshaw.

— Voilà qui me déchire, gémit Finli.

Et lorsque le Maître lui lança un regard alarmé, Finli répondit par un grand sourire, dévoilant sa rangée de dents minuscules et acérées.

— C'est une réplique célèbre tirée du film *La Fureur de vivre*, précisa-t-il. Dinky Earnshaw me fait penser à James Dean.

Il réfléchit quelques instants.

— Sans le côté beauté ténébreuse, bien sûr.

— Un cas intéressant, commenta Prentiss. Il avait été recruté pour un programme d'assassinats mené par une filiale de Positronics. Il a tué son supérieur et il s'est enfui. Nous l'avons rattrapé, bien entendu. Il n'a jamais réellement posé problème – pas à nous – mais il ne peut pas s'empêcher d'avoir cette attitude d'emmerdeur.

— Mais à vos yeux, il ne représente pas un problème.

Pimli lui adressa un regard en biais.

— Y a-t-il quoi que ce soit que tu *sentes*, toi, et que je devrais savoir ?

— Non, non. Je ne vous ai jamais vu aussi nerveux que ces dernières semaines. Bon sang, appelons un chat un chat – aussi *paranoïaque*.

— Mon grand-père répétait souvent ce proverbe : « On ne s'inquiète de lâcher les œufs que quand on approche de la maison. » Et nous, nous approchons de la maison, maintenant.

Il disait vrai. Dix-sept jours plus tôt, peu avant que le dernier convoi de Loups ne déboule au galop par la porte de l'aire de

ravitaillement de l'Arc 16, leur équipement entreposé dans la cave de la Maison Damli avait relevé la première entaille appréciable dans le Rayon Ours-Tortue. Depuis, le Rayon de l'Aigle et du Lion avait lâché. Bientôt ils n'auraient plus besoin des Briseurs. Bientôt la désintégration de l'avant-dernier Rayon se produirait, avec ou sans leur aide. C'était comme si un objet en équilibre précaire s'était subitement mis à osciller. Bientôt il dépasserait son point d'équilibre parfait de manière irrémédiable, et alors il tomberait. Ou, dans le cas de ce Rayon, il claquerait. Un clin d'œil et puis plus rien. C'est la Tour qui allait tomber. Le dernier Rayon, celui du Loup et de l'Éléphant, tiendrait pendant encore une semaine, ou peut-être un mois, mais guère plus.

Cette perspective aurait dû ravir Pimli, pourtant tel n'était pas le cas. En grande partie parce que ses pensées s'étaient de nouveau tournées vers les Capes Vertes. Une soixantaine environ étaient partis pour La Calla, la dernière fois, le déploiement habituel, et ils auraient dû être revenus dans les soixante-douze heures, avec leur prise d'enfants de La Calla. Comme à l'accoutumée.

Mais là... rien.

Il demanda à Finli ce que *lui*, il en pensait.

Finli s'arrêta net. Il prit un air grave.

— Je pense qu'il s'agit peut-être d'un virus.

— J'implore ton pardon ?

— Un virus informatique. C'est déjà arrivé maintes fois, avec notre installation de Damli, et il ne faut pas oublier une chose : même s'ils sont la terreur d'une poignée de fermiers, les Capes Vertes ne sont rien d'autre que des ordinateurs sur pattes.

Il marqua une pause.

— Ou alors les *folken* de La Calla ont trouvé le moyen de les tuer. Est-ce que je serais surpris d'apprendre qu'ils se sont enfin mis debout, pour combattre ? Un peu, mais pas tant que ça. Tout particulièrement si quelqu'un avec des tripes s'est porté volontaire pour leur donner un coup de main.

— Quelqu'un comme un pistolero, par exemple ?

Finli lui adressa un regard à deux doigts de la condescendance.

Ted Brautigan et Stanley Ruiz remontaient le trottoir sur des vélos à dix vitesses, et lorsque le Maître et le Chef de la Sécurité levèrent la main à leur intention, ils leur rendirent tous deux leur salut. Brautigan ne sourit pas, mais Ruiz si, de ce sourire sincère et débridé du véritable attardé mental. Il avait beau avoir des yeux globuleux, une éternelle barbe de trois jours, et les lèvres brillantes de salive, c'était là un sacré balaise, Dieu lui en était témoin, et un homme de cette trempe aurait pu faire pire que s'acoquiner avec Brautigan, qui avait changé du tout au tout, depuis qu'on l'avait ramené de sa petite « escapade » dans le Connecticut. Pimli trouva amusant de constater que les deux hommes portaient des casquettes de tweed identiques – leurs vélos aussi étaient les mêmes. Mais le regard de Finli l'amusa beaucoup moins.

— Arrête ça.

— Arrêter quoi, *sai* ?

— De me regarder comme si j'étais un gosse qui vient de faire basculer ses boules de glace par terre, et que j'étais trop bête pour m'en rendre compte.

Mais Finli ne recula pas. Il reculait rarement, et c'était là une des choses que Pimli appréciait hautement, chez lui.

— Si vous ne voulez pas que les gens vous regardent comme un enfant, il faut veiller à ne pas vous comporter comme tel. Ces rumeurs de pistoleros sortis tout droit de l'Entre-Deux-Mondes pour sauver la mise des plus démunis, elles courent depuis mille ans et plus. Et à ce jour, pas un seul témoignage authentifié. Personnellement, je m'attendrais plus volontiers à une visite de votre Homme-Jésus.

— Les Rods disent que –

Finli grimâça, comme s'il venait de prendre un coup sur la tête.

— Ne commencez pas, avec ce que disent les Rods. Vous respectez trop mon intelligence – et la vôtre – pour ça. Leur cerveau a pourri encore plus vite que leur peau. Quant aux Loups, laissez-moi suggérer ce concept radical : peu importe où ils se trouvent, ou ce qui leur est arrivé. Nous avons assez de stimulant cérébral pour terminer le boulot, et c'est tout ce qui m'intéresse.

Le Chef de la Sécurité se tint un moment au pied des marches qui menaient au porche de la Maison Damli. Du regard il suivait les deux hommes sur leurs vélos identiques et fronçaient les sourcils d'un air pensif.

— Brautigan nous a causé beaucoup de problèmes.

— N'est-ce pas ! fit Pimli en partant d'un rire contrit. Mais cette époque est révolue. On lui a fait savoir que ses chers amis dans le Connecticut – un gamin du nom de Robert Garfield, et une fillette appelée Carole Gerber – mourront immédiatement s'il fait le moindre écart. Et puis il a fini par comprendre que, bien que bon nombre de ses camarades Briseurs le regardent comme un mentor, et que certains, comme ce simplet avec qui il se promène, l'idolâtrèrent... eh bien, ses idées... philosophiques, dirons-nous, n'intéressent personne. Plus maintenant, en tout cas. Et puis j'ai eu une discussion avec lui, après son retour. À cœur ouvert.

Finli eut l'air de l'apprendre.

— À quel propos ?

— De certains faits de la vie. *Sai* Brautigan a fini par admettre que ses pouvoirs uniques n'ont plus l'importance qu'ils avaient autrefois. On est allé trop loin, pour ça. Les deux Rayons restants vont lâcher, avec ou sans son aide. Et il sait qu'au bout du compte il y aura forcément... de la confusion. De la peur et de la confusion.

Pimli hocha lentement la tête.

— Brautigan veut être présent à la fin, ne serait-ce que pour reconforter ceux comme Stanley Ruiz, quand le ciel se déchirera. Viens, allons jeter un dernier coup d'œil aux cassettes et au télémètre. Par acquit de conscience.

Et c'est côte à côte qu'ils gravirent les marches en bois de la Maison Damli.

Deux can-toi attendaient pour escorter le Maître et son Chef de la Sécurité en bas. Pimli remarqua intérieurement combien il était étrange que tout le monde – Les Briseurs autant que le personnel d'Algul Siento – en fût venu à les appeler « les ignobles ». Parce que cette expression avait été inventée par Brautigan. « Quand on parle des anges, on entend battre leurs ailes », aurait pu dire la Ma bien-aimée de Prentiss, et Pimli supposait que, s'il existait de véritables manimaux en cette fin du vrai monde, alors les ignobles feraient bien mieux l'affaire que les tahines. Lorsqu'on les voyait sans leurs étranges masques vivants, on pouvait penser qu'ils *étaient* des tahines, avec des têtes de rats. Mais à la différence des véritables tahines, qui considéraient les humes (à quelques rares exceptions près, comme Pimli lui-même), comme une race inférieure, les can-toi vénéraient la forme humaine telle une divinité. Portaient-ils ces masques pour leur rendre hommage ? Ils restaient bouche cousue à ce sujet, mais Pimli ne pensait pas que c'était leur motivation principale. Pour lui, en faisant ça, ils croyaient *devenir* humains – c'est pourquoi, quand ils enfilait leur masque pour la première fois (il s'agissait de chair humaine, cultivée spécialement pour cet usage), ils prenaient également un nom humain, pour accompagner leur aspect humain. Pimli savait qu'ils croyaient devoir un jour remplacer les êtres humains, après la Chute... *comment* ils pouvaient s'imaginer une chose pareille, cependant, voilà qui le dépassait. Il y aurait le Paradis, après la Chute, c'était une évidence pour quiconque avait lu l'Apocalypse... mais la Terre ?

Une Terre *nouvelle*, peut-être, mais Pimli n'en était même pas certain.

Deux agents de sécurité can-toi, Beeman et Trelawney, se tenaient au bout du couloir, surveillant le haut des escaliers qui descendaient à la cave. Aux yeux de Pimli, tous les can-toi, même ceux à cheveux blonds et de carrure fine, ressemblaient étrangement à cet acteur de cinéma des années quarante et

cinquante, Clark Gable. Ils avaient tous ces lèvres épaisses et sensuelles et ces oreilles en ailes de chauve-souris. Pourtant, quand on s'approchait tout près, on apercevait les rides artificielles sur le cou et derrière les oreilles, là où les masques humains se mettaient à plisser en se fondant dans la chair poilue et hérissée de dents, leur véritable nature (qu'ils l'acceptent ou pas). Et puis il y avait les yeux. Ils étaient cernés de poils et en regardant attentivement, on comprenait que ce qu'on avait pris pour des *orbites* n'était en fait que des trous dans ces incroyables masques vivants. Parfois on entendait le masque lui-même respirer, ce que Pimli trouvait à la fois bizarre et légèrement révoltant.

— Aïe, dit Beeman.

— Aïe, dit Trelawney.

Pimli et Finli leur rendirent leur salut, ils portèrent tous le poing à leur front et Pimli prit la tête du cortège pour descendre les escaliers. Dans le couloir d'en bas, en passant devant deux panneaux qui disaient respectivement NOUS DEVONS TOUS TRAVAILLER À UN ENVIRONNEMENT SANS FEU et VIVENT LES CAN-TOI, Finli dit, à mi-voix :

— Ils sont *tellement* bizarres.

Pimli sourit et lui mit une claque dans le dos. Voilà pourquoi il aimait vraiment Finli o'Tego : ils étaient comme bonnet blanc et blanc bonnet, ils pensaient toujours pareil.

6

La majeure partie du sous-sol de la Maison Damli était une grande pièce bourrée à craquer de matériel. Tout ne fonctionnait pas, et une partie des instruments qui fonctionnaient bel et bien ne leur était d'aucune utilité (car ils n'en comprenaient pas la moitié), mais ils étaient très au fait de l'équipement de surveillance et du télémètre qui mesurait les

sombres, ou unités d'énergie psychique dépensée. Il était formellement interdit aux Briseurs d'utiliser leurs capacités psychiques en dehors du Bureau. La plupart des hommes et des femmes étaient tellement conditionnés qu'ils étaient incapables d'uriner sans les stimuli visuels qui leur assuraient qu'ils pouvaient y aller. Ça allait rarement plus loin que de refilet une migraine à quelqu'un qu'ils n'aimaient pas, ou renverser un bac le long de l'Allée, mais les hommes de Pimli enregistraient tout, et les écarts considérés comme « volontaires » étaient punis, légèrement pour les délits mineurs, avec une sévérité graduelle pour les récidives. Et, comme Pimli aimait à le répéter aux nouveaux venus sur le ton de la leçon (du moins, à l'époque où il y avait *encore* des nouveaux venus) : « Soyez certains que votre péché vous rattrapera. » L'évangile selon Finli était encore plus direct : *Le télémètre ne ment jamais*.

Aujourd'hui ils ne trouvèrent rien d'autre que de petites anomalies passagères, sur les relevés du télémètre. Aussi insignifiantes que des enregistrements de pets ou de rots sur une écoute. Les cassettes et les mains courantes de l'équipe de garde ne révélèrent rien de plus intéressant.

— Satisfait, *sai* ? demanda Finli, avec un je-ne-sais-quoi dans la voix qui poussa Pimli à faire brutalement volte-face et à lui adresser un regard cassant.

— Et *toi* ?

Finli o'Tego poussa un soupir. Dans des moments de ce genre, Pimli regrettait que Finli ne soit pas hume, ou de n'être pas lui-même un vrai tahine. Le problème, c'étaient les yeux noirs inexpressifs de Finli. Il avait presque les yeux en boutons de bottines d'une poupée de chiffon, et il était tout bonnement impossible de déchiffrer quoi que ce soit dans son regard. Sauf, peut-être, si on était soi-même tahine.

— Je ne me suis pas senti satisfait depuis des semaines, finit par répondre Finli. Je bois trop de graf pour m'endormir, puis je me traîne pendant toute la journée, à rembarquer tous ceux qui passent par là. C'est en partie dû à la perte de communications depuis la disparition du dernier Rayon —

— Tu sais que c'était inévitable —

— Oui, bien sûr que je le sais. Ce que je dis, c'est que j'essaie

de trouver des raisons rationnelles pour expliquer des sentiments irrationnels, et que ce n'est jamais bon signe.

Sur le mur du fond s'étalait une photo des Chutes du Niagara. Un garde can-toi l'avait retournée, tête en bas. Les ignobles considéraient que mettre les photos à l'envers était le comble absolu, en matière d'humour. Pimli ne savait pas pourquoi. Mais au fond, qui en avait quoi que ce soit à foutre ? *Je sais faire mon foutu boulot*, se dit-il en replaçant les Chutes du Niagara dans le bon sens. *Je sais le faire, et il n'y a que ça qui compte, grand merci à Dieu et à l'Homme-Jésus.*

— On a toujours su que la situation allait devenir loufoque, à la fin, dit Finli. Alors je me dis que c'est juste ça. Ce... vous savez...

— Ce pressentiment, compléta feu Paul Prentiss.

Puis il sourit de toutes ses dents et posa son index droit sur un anneau fait de son pouce et de son index gauches. Ce geste tahine signifiait *Je te dis la vérité.*

— Ce sentiment *irrationnel.*

— Oui-la. Je sais bien sûr que ce maudit Lion en sang n'est pas réapparu dans le nord, et je ne crois pas non plus que le soleil se refroidisse de l'intérieur. J'ai entendu des récits disant que le Roi Rouge était devenu fou, et que le Dan-Tete allait prendre sa place, et tout ce que je peux dire, c'est : « Je le croirai quand je le verrai. » Pareil pour cette merveilleuse nouvelle, selon laquelle un homme-pistolero aurait déboulé de l'ouest pour sauver la Tour, comme le prédisent les vieux contes et les vieilles chansons. Des conneries, de A à Z.

Pimli lui donna une nouvelle claque dans le dos.

— Ça me réchauffe le cœur, de te l'entendre dire !

Et c'était vrai. Finli o'Tego avait abattu un sacré boulot, depuis qu'il avait pris le poste de Chef. Son équipe d'encadrement avait bien dû sacrifier une demi-douzaine de Briseurs au cours des ans – rien que des idiots avec le mal du pays, essayant de s'échapper – et en faire lobotomiser deux autres, mais Ted Brautigan était le seul à avoir réussi à « faire le mur » (cette expression-là, Finli l'avait attrapée dans un film intitulé *Stalag 17*), et ils l'avaient ramené par la peau du cou, par Dieu. Les can-toi s'en étaient enorgueillis, et le Chef de la

Sécurité n'avait rien objecté, mais Pimli connaissait la vérité : c'est Finli qui avait tout orchestré, chaque mouvement, du début à la fin.

— Mais ce n'est peut-être pas qu'une histoire de nerfs, ce pressentiment, poursuivit Finli. Je crois *réellement* que, parfois, les gens peuvent avoir des intuitions de bonne foi.

Il éclata de rire.

— Comment ne pas le croire, dans un endroit infesté à ce point d'images de précog et de postcog ?

— Mais pas de téléports, corrigea Pimli. N'est-ce pas ?

La téléportation était le seul talent prétendument extraordinaire devant lequel tout le personnel du Devar tremblait, et à raison. Les dégâts potentiels de la téléportation étaient incommensurables. Rapporter deux hectares d'espace sidéral, par exemple, et créer un ouragan causé par l'appel d'air. Heureusement, il existait un test très simple permettant d'isoler ce talent (facile à administrer, bien que l'équipement requis fût encore un legs du vieux peuple et qu'aucun d'eux ne sût combien de temps encore il fonctionnerait) et une procédure tout aussi simple (elle aussi léguée par les Grands Anciens) pour déconnecter des circuits organiques aussi dangereux. Le Dr Gangli était en mesure de régler le compte d'un téléport en moins de deux minutes. « C'est tellement simple qu'à côté une vasectomie ressemble à de la neurochirurgie », avait-il dit un jour.

— Absolument aucun putain de téléport, claironna Finli en conduisant Pimli jusqu'à une console qui rappelait sinistrement la visualisation du Dogan de Susannah Dean. Il désigna deux cadrans marqués d'éraflures des Grands Anciens (des marques similaires à celles laissées sur la Porte Dérobée). Les aiguilles des deux cadrans reposaient sur le 0 situé à gauche. Lorsque Finli les tapota de ses pouces poilus, elles sursautèrent puis retombèrent.

— Nous ne savons pas ce que ces cadrans étaient censés mesurer, au départ, expliqua-t-il. Mais il y a une chose qu'ils mesurent à coup sûr, c'est le potentiel de téléportation. Nous avons vu des Briseurs essayer de dissimuler ce talent, et ça ne marche pas. S'il y avait un téléport dans la bergerie, Pimli o'New

Jersey, ces aiguilles danseraient la gigue jusqu'à la marque cinquante, ou même quatre-vingts.

— Bien.

Mi-souriant, mi-grave, Pimli se mit à compter sur ses doigts.

— Pas de téléports. Pas de Lion revenant du nord, pas d'homme-pistolero. Oh, et les Capes Vertes ont succombé à un virus informatique. Si c'est tout ce qu'on a, qu'est-ce qui te tracasse tellement ? Il est où, ce coup de jarnac ?

— C'est parce que la fin est proche, j'imagine, dit Finli avec un profond soupir. Je vais doubler la garde pour la ronde de nuit, en tout cas. Et les humes le long de la clôture, aussi.

— Parce que tu sens le coup de jarnac, fit Pimli, un petit sourire aux lèvres.

— Le coup de jarnac, oui-là.

Finli ne souriait pas, lui. Ses petites dents rusées restèrent camouflées à l'intérieur de son museau marron et lustré.

Pimli lui donna une claque dans le dos.

— Allez, viens faire un tour dans le Bureau. Voir tous ces Briseurs à l'œuvre te remontera peut-être le moral.

— Peut-être bien, oui, acquiesça Finli, mais toujours sans sourire.

— Ça va aller, Fin, dit Pimli d'une voix douce.

— Sans doute, oui, fit le tahine en balayant d'un regard dubitatif l'équipement autour d'eux, puis Beeman et Trelawney, les deux ignobles qui attendaient respectueusement à la porte que les deux gros bonnets aient fini leur palabre.

— Sans doute.

Sauf que dans son cœur, il n'y croyait pas. La seule chose dont son cœur était certain, c'est qu'il ne restait aucun téléport à Algul Siento.

Le télémètre ne mentait jamais.

Beeman et Trelawney les escortèrent tout le long du couloir lambrissé du sous-sol, jusqu'à l'ascenseur réservé au personnel, lambrissé lui aussi. Il y avait un extincteur accroché au mur de la cabine, ainsi qu'un panonceau rappelant aux *Devar-folken* qu'il fallait qu'ils travaillent ensemble à un environnement sans feu.

Celui-là aussi s'était fait mettre la tête en bas.

Le regard de Pimli croisa celui de Finli. Le Maître crut déceler une pointe d'amusement dans l'œil de son Chef de la Sécurité, mais peut-être au fond n'avait-il aperçu que le reflet de son sens de l'humour à lui, comme son propre visage dans un miroir. Finli décrocha le panonceau sans un mot et le replaça à l'endroit. Aucun d'eux ne fit de commentaire sur le mécanisme de l'ascenseur, qui faisait un brouhaha de mauvais augure. Si sur cette façon qu'avait la cabine de trembler sur son axe. Si elle s'immobilisait, la fuite par la trappe du haut ne poserait aucun problème, même pour un gars légèrement enveloppé (euh... très enveloppé) comme Prentiss. La Maison Damli n'avait rien d'un gratte-ciel, et il y avait tout le renfort nécessaire à portée de main.

Ils atteignirent le troisième étage, et le panneau sur la porte fermée de l'ascenseur se révéla être dans le bon sens. Il indiquait RÉSERVÉ AU PERSONNEL, et SI VOUS AVEZ ATTEINT CET ÉTAGE PAR ERREUR, REDESCENDEZ IMMÉDIATEMENT, VOUS NE SEREZ PAS SANCTIONNÉ SI VOUS FAITES UN RAPPORT IMMÉDIATEMENT.

Tout en sortant sa carte-clé, Finli demanda avec une désinvolture qui pouvait être feinte (avec ces *foutus* yeux noirs indéchiffrables) :

— Vous avez des nouvelles de *sai* Sayre ?

— Non, répliqua Pimli (plutôt cassant). Et d'ailleurs je n'en attends pas vraiment. Il y a une raison à notre isolement ici, volontairement oubliés au milieu du désert, comme les scientifiques du Projet Manhattan, dans les années quarante. La dernière fois que je l'ai vu, il m'a dit que ce serait

probablement... eh bien, la dernière fois que je le voyais.

— On se détend. Je posais juste la question comme ça.

Il fit glisser sa carte-clé dans la fente et la porte de l'ascenseur s'ouvrit en coulissant, dans un crissement infernal.

8

Le Bureau était une grande pièce tout en longueur et haute sous plafond, située au centre de Damli. Elle était elle aussi lambrissée et s'élevait sur l'équivalent de trois étages, jusqu'à un toit en verrière, qui laissait le soleil si cher payé d'Algul déverser sa lumière à l'intérieur. Sur le balcon en face de la porte par laquelle étaient entrés Prentiss et le Tego se trouvait un trio insolite, constitué d'un tahine à tête de corbeau du nom de Jakli, d'un technicien can-toi appelé Conroy et de deux gardes humes dont Pimli ne se rappela pas instantanément les noms. Tahines, can-toi et humes s'entendaient durant les heures de travail, selon un principe de courtoisie prudente – et parfois fragile –, mais personne ne s'attendait à les voir faire ami-ami une fois sortis du boulot. Et le balcon était strictement interdit, pour ce qui concernait les « mondanités ». Les Briseurs en dessous n'étaient ni des animaux dans un zoo ni des poissons exotiques dans un aquarium. Pimli (et Finli o'Tego avait surenchéri) avait été très clair sur ce point, auprès de son personnel. Le Maître d'Algul Siento n'avait eu à lobotomiser qu'un seul employé, depuis toutes ces années qu'il occupait sa fonction, un hume parfaitement demeuré du nom de David Burke, qui avait purement et simplement lancé quelque chose – est-ce que c'étaient des cosses de cacahuètes ? – sur la tête des Briseurs, en dessous. Lorsque Burke avait compris que le Maître allait réellement le faire lobotomiser, il avait supplié qu'on lui laisse une seconde chance, en promettant que jamais plus il ne ferait une chose aussi stupide et dégradante. Pimli avait fait la

sourde oreille. Il avait saisi l'occasion de faire un exemple qui marquerait les esprits pour des années, voire des décennies. À présent, on croisait cet idiot de Burke (au sens littéral du terme), se baladant sur l'Allée ou près de La Frontière-Ouest, la bouche molle et le regard vaguement perplexe – *je me rappelle presque qui je suis, je me rappelle presque ce que j'ai fait pour en arriver là*, disaient ces yeux. Il était devenu l'exemple vivant de ce qui ne se faisait tout simplement pas, en présence de Briseurs au travail. Mais aucune règle n'interdisait explicitement aux membres du personnel de monter au balcon, et ils le faisaient tous de temps à autre.

Parce que c'était rafraîchissant.

Tout d'abord, se trouver à proximité des Briseurs à l'œuvre rendait tout discours superflu. Ce qu'il appelait « le bon esprit » commençait à agir quand on remontait le couloir du troisième étage depuis l'un des ascenseurs, et en ouvrant les portes donnant sur le balcon, on se faisait assaillir par le bon esprit qui montait à la tête, ouvrant toutes sortes de portes de perception. Pimli s'était dit à maintes occasions qu'Aldous Huxley serait devenu complètement dingue, dans un endroit comme celui-là. Parfois on se retrouvait avec les talons quittant le sol en une sorte de flottement foireux, en apesanteur. Ce qu'on avait dans les poches avait tendance à en sortir et à voltiger en l'air. Des situations déconcertantes semblaient se résoudre, dès l'instant où on tournait ses pensées vers elles. Si on avait oublié quelque chose, un rendez-vous à cinq heures ou le deuxième prénom de son beau-frère, par exemple, c'était là qu'il fallait venir pour s'en souvenir. Et même si on se rendait compte que ce qu'on avait oublié était important, on ne se sentait jamais abattu. Les *folken* quittaient le balcon avec le sourire aux lèvres, même s'ils y étaient montés de l'humeur la plus massacrate qui fût (l'humeur massacrate était une excellente raison de monter, d'ailleurs). C'était comme si une sorte de gaz hilarant, invisible à l'œil et impossible à mesurer, même par le télémètre le plus sophistiqué de la terre, se dégageait en continu des Briseurs, en dessous.

Tous les deux, ils adressèrent un aïe au trio de l'autre côté, puis s'approchèrent de la large rambarde de chêne et se

penchèrent pour regarder en bas. Cette pièce spacieuse aurait pu être la bibliothèque bien fournie de quelque club londonien bon ton. Des lampes à l'éclat tamisé, pour beaucoup par d'authentiques abat-jour Tiffany, étaient posées sur de petites tables ou scintillaient sur les murs (lambrissés de chêne, cela allait de soi). Les tapis étaient turcs, et d'un raffinement exquis. Il y avait un Matisse sur un mur, un Rembrandt sur un autre... et sur un troisième, la *Mona Lisa*. L'original, pas cette pâle copie exhibée au Louvre, sur la Terre Clé. Un homme se tenait devant, les mains croisées dans le dos. D'en haut on aurait dit qu'il étudiait la toile – essayant de déchiffrer ce fameux sourire énigmatique, peut-être – mais Pimli n'était pas dupe. Les hommes et les femmes avec un magazine à la main avaient l'air de lire, quant à eux ; mais quiconque les observant d'un peu plus près aurait constaté que leur regard était perdu au-dessus de leur *National Geographic* ou à côté de leur *Newsweek*. Une gamine de onze ou douze ans en ravissante robe d'été à rayures qui avait dû coûter mille six cents dollars dans une boutique pour jeunes mamans débordées était assise devant une maison de poupée près de la cheminée, mais Pimli savait qu'elle ne prêtait aucune attention à cette délicieuse réplique de Damli.

Trente-trois, ils étaient trente-trois, en bas. Trente-trois en tout. À huit heures, une heure après l'extinction du soleil artificiel, trente-trois Briseurs frais et dispos entreraient en groupe. Et il y avait un type – un et un seul – qui allait et venait comme bon lui semblait. Un type qui avait fait le mur sous les barbelés et qui n'avait pas payé pour ça... sauf qu'on l'avait ramené, et pour cet homme-là, c'était assez cher payé.

Et comme si cette pensée l'avait convoqué, la porte au bout de la pièce s'ouvrit, et Ted Brautigan se glissa furtivement à l'intérieur. Il portait toujours sa casquette de tweed. Daneeka Rostov leva les yeux de sa maison de poupée et lui sourit. Brautigan lui répondit par un clin d'œil. Pimli donna un petit coup de coude à Finli.

Finli : (*Je le vois*)

Mais ils faisaient plus que le voir. Ils le *sentaient*. À la seconde où Brautigan avait pénétré dans la pièce, ceux sur le balcon – et, plus important encore, ceux au rez-de-chaussée –

avaient senti une onde de puissance. Ils ne savaient toujours pas vraiment ce qu'ils avaient dégoté, avec Brautigan, et le matériel d'évaluation ne leur était guère utile sur ce plan (ce vieux chien en avait fait sauter quelques pièces lui-même, et à dessein, le Maître en était convaincu). S'il n'était pas seul de son espèce, les ignobles n'en avaient jamais rencontré d'autres, au cours de leurs chasses aux jeunes talents (chasses aujourd'hui suspendues : ils avaient tous les talents nécessaires, pour terminer ce boulot). Mais *la* chose qui paraissait claire, c'était la faculté de catalyseur de Brautigan. Il n'était pas seulement un médium puissant en soi, il était en mesure de stimuler les dons des autres, rien qu'en se tenant près d'eux. Les pensées de Finli, généralement illisibles même pour les Briseurs, scintillaient à présent dans l'esprit de Pimli en lettres de néon.

Finli : *(Il est extraordinaire)*

Pimli : *(Et, pour autant que nous le sachions, unique en son genre. Tu as vu ce truc)*

Image : des pupilles qui se dilatent et se rétrécissent à toute vitesse.

Finli : *(Oui. Vous savez ce qui provoque ça)*

Pimli : *(Pas du tout. Et je m'en fiche, cher Finli. Je m'en fiche. Ce vieux)*

Image : un vieux bâtard avec de la bardane dans sa fourrure emmêlée, clopinant sur trois pattes.

(en a presque fini avec son travail. Presque temps de)

Image : un pistolet, le Beretta de l'un des gardes humes, appuyé sur la tempe du vieux bâtard.

Trois étages en dessous d'eux, le sujet de leur conversation ramassa un journal (c'étaient tous de vieux journaux, aussi vieux que Brautigan lui-même, périmés depuis des années), s'assit dans un fauteuil club en cuir bien rembourré, tellement volumineux qu'il parut presque engloutir l'homme. Ce dernier se mit apparemment à lire.

Pimli sentit la force psychique passer devant eux, les traverser, monter vers la lucarne et la traverser aussi, s'élever vers le Rayon qui courait juste au-dessus d'Algul, s'attaquer à lui, l'ébréchant, l'érodant, frottant sans relâche contre le flux. Creusant des trous dans la magie. Travaillant patiemment à

arracher les yeux de l'Ours. À craqueler la carapace de la Tortue. À briser le Rayon qui reliait Shardik à Maturin. Et à terrasser la Tour qui se tenait entre eux.

Pimli se tourna vers son compagnon et ne fut pas surpris de constater qu'il pouvait à présent voir les petites dents rusées dans la tête de la Fouine. Enfin, il souriait ! Il ne fut pas plus surpris de découvrir qu'il parvenait à déchiffrer le regard de ces yeux noirs. Dans des circonstances ordinaires, les tahines étaient en mesure d'envoyer et de recevoir des communications mentales très simples, mais ne pouvaient être télépathes. Ici, cependant, tout changeait. Ici –

— Ici Finli o'Tego était en paix. Ses préoccupations
(*le coup de jarnac*)

avaient disparu. Du moins pour le moment.

Pimli envoya à Finli une série d'images vives : une bouteille de champagne se brisant sur la coque d'un bateau ; des centaines de chapeaux noirs de bacheliers américains lancés en l'air ; un drapeau qu'on plantait au sommet de l'Everest ; un couple s'échappant en riant d'une chapelle, baissant la tête sous la volée de riz ; une planète – la Terre – se mettant soudain à briller d'un éclat aveuglant.

Des images qui disaient toutes la même chose.

— Oui, acquiesça Finli, et Pimli se demanda comment il avait pu un jour trouver ces yeux noirs indéchiffrables. Oui, effectivement. La victoire nous attend.

À cet instant, aucun des deux ne regardait en bas. S'ils l'avaient fait, ils auraient vu Ted Brautigan – un vieux chien, certes, et fatigué, mais peut-être pas *aussi* fatigué que le pensaient certains – qui levait les yeux vers eux.

Avec une ombre de sourire, un sourire bien à lui.

Il ne pleuvait jamais, dehors, du moins n'avait-il jamais plu depuis l'arrivée de Pimli ; mais parfois, dans les ténèbres impénétrables des nuits d'Algul, on entendait de violentes salves de tonnerre sec. La plupart des membres du personnel du Devar-Toi étaient entraînés à dormir sous le feu répété, mais Pimli se réveillait fréquemment, son cœur battant à tout rompre dans sa gorge, le Notre Père défilant inconsciemment dans son esprit comme un cercle de ruban rouge.

Plus tôt dans la journée, en parlant avec Finli, le Maître d'Algul Siento avait utilisé l'expression *coup de jarnac* avec un sourire embarrassé, et ça s'expliquait. C'était là une expression décalée, comme s'il avait employé un refrain enfantin, comme *am-stram-gram* ou *un-deux-trois-soleil*.

À présent, allongé dans son lit de la Maison Shapleigh (ou Maison de la Merde, pour les Briseurs), diamétralement opposée à la Maison Damli, à l'autre bout de l'Allée, Pimli se remémorait ce sentiment – cette *certitude* pure et dure – que tout allait bien se passer. Succès assuré, juste une question de temps. Sur le balcon, Finli avait partagé cette certitude, mais Pimli se demandait si le Chef de la Sécurité était en ce moment les yeux grands ouverts tout comme lui, à se dire combien il était facile de se fourvoyer, en présence de Briseurs à l'œuvre. Parce que, grand merci, ils envoyaient leur gaz hilarant. Leur vibration de bon esprit.

Et supposons... juste comme ça... que quelqu'un soit en train de *canaliser* cette impression ? Qu'il leur envoie comme une berceuse ? *Endors-toi, Pimli, endors-toi, Finli, plongez dans le sommeil, mes petits enfants...*

Ridicule, comme idée. Complètement paranoïaque. Pourtant, quand un double roulement de tonnerre remonta de ce qui devait encore être le sud-est – en provenance de Fedic et de Discordia, pour résumer –, Pimli Prentiss se redressa dans son lit et alluma sa lampe de chevet.

Finli avait parlé de doubler la garde, cette nuit, à la fois dans

les miradors et le long des clôtures. Peut-être demain pourraient-ils la tripler. Simplement par précaution. Et parce que pécher par suffisance si près du but serait vraiment une très mauvaise chose.

Pimli se leva de son lit, grande silhouette avec son tablier de sapeur poilu, vêtue seulement d'un bas de pyjama bleu. Il pissa, puis s'agenouilla devant le couvercle refermé des toilettes, croisa les mains et pria jusqu'à ce que le sommeil le gagne. Il pria pour pouvoir accomplir son devoir. Il pria pour pouvoir voir les ennuis avant que les ennuis ne le voient. Il pria pour sa Ma, tout comme Jim Jones avait prié pour la sienne en regardant les disciples alignés se diriger vers le baquet de jus de fruits empoisonné. Il pria jusqu'à ce que meure le tonnerre, réduit à un chevrottement sénile, puis il retourna se coucher, ayant retrouvé son calme. Sa dernière pensée avant de sombrer fut qu'il faudrait tripler la garde dès le lendemain matin, et c'est la première chose qui lui vint à l'esprit lorsqu'il ouvrit les yeux dans cette chambre baignée de lumière artificielle. Parce que ce n'était qu'en approchant de la maison qu'on prenait soin de ne pas casser les œufs.



Chapitre 7

KA-SHUME

1

Une sensation d'étrangeté et de tristesse mêlées gagna insidieusement les pistoleros, après le départ de Brautigan et de ses amis, mais tout d'abord personne ne la mentionna. Chacun d'eux pensait être le seul à ressentir cette mélancolie. Roland, dont on aurait pu s'attendre à ce qu'il reconnaisse ce sentiment (le ka-shume, l'aurait appelé Cort), l'attribua plutôt aux inquiétudes liées au lendemain et surtout à l'atmosphère débilitante de Tonnefoudre, où le jour était faible et la nuit profonde et aveugle.

Il y avait certes de quoi les occuper, après le départ de Brautigan, Earnshaw et Sheemie Ruiz, l'ami d'enfance de Roland (Eddie et Susannah avaient chacun essayé de parler de Sheemie au Pistolero, mais Roland s'était débarrassé d'eux. Jake, si fort qu'il fût avec le *shining*, n'avait même pas tenté le coup. Roland n'était pas prêt à reparler de ces jours anciens, du moins pas encore). Un sentier descendait le Steek-Tete en le contournant, et ils trouvèrent la grotte dont leur avait parlé le vieil homme derrière un camouflage habile de rochers et de buissons poussiéreux. Cette grotte-ci était beaucoup plus vaste que celle située plus haut, avec des lanternes à gaz suspendues à des pitons plantés dans la paroi rocheuse. Jake et Eddie en allumèrent deux de chaque côté, et ils se mirent tous quatre à

examiner en silence le contenu de la grotte.

La première chose que remarqua Roland, ce furent les sacs de couchage : un quatuor de duvets alignés le long du mur de gauche, et qu'on avait posés avec sollicitude sur des matelas pneumatiques. Les sacs portaient une étiquette PROPRIÉTÉ DE L'ARMÉE AMÉRICAINE, à côté des quatre sacs, un cinquième matelas pneumatique était recouvert de serviettes de toilette. *Ils attendaient quatre personnes et un animal* constata le Pistolero. *De la précognition, ou bien nous épiaient-ils ? Et quelle importance ?*

Un objet emmaillotté dans du plastique était posé sur un baril portant l'inscription DANGER ! MUNITIONS ! Eddie retira le plastique protecteur, révélant une machine à bobines. L'une des bandes était chargée. Roland ne parvenait pas à déchiffrer le mot unique sur le devant de la machine parlante et demanda à Susannah de le lui lire.

— Wollensak, fit-il. C'est une firme allemande. Dans ce domaine-là, c'est eux les meilleurs.

— Non, plus maint'nant, ma choute, fit Eddie. Dans mon *quand*, on aimait répéter : « T'en as rêvé ? Sony l'a fait ! » *Eux*, ils font un lecteur que tu peux t'accrocher à la ceinture. Ils appellent ça un baladeur. Je te parie que ce dinosaure-là pèse au moins dix kilos. Plus, avec les piles.

Susannah examinait les boîtes des trois cassettes empilées à côté du Wollensak, à la recherche d'inscriptions.

— J'ai hâte d'entendre ce qu'il y a là-dessus, dit-elle.

— Quand le jour sera tombé, peut-être, tempéra Roland. Pour l'instant, voyons ce que nous avons d'autre.

— Roland ?

Le Pistolero se tourna vers Jake. Il y avait dans le visage du jeune garçon quelque chose qui adoucissait presque toujours l'expression de Roland, quand il le regardait. Ce qui ne rendait pas à proprement parler le Pistolero beau, mais qui donnait à ses traits une qualité qu'ils n'avaient pas d'ordinaire. Susannah pensait que c'était le regard de l'amour. Et peut-être aussi une pointe d'espoir pour l'avenir.

— Qu'est-ce qu'il y a, Jake ?

— Je sais qu'on va devoir se battre —

— Rejoignez-nous la semaine prochaine pour *Retour à OK Corral*, avec Van Heflin et Lee Van Cleef, murmura Eddie en se dirigeant vers le fond de la grotte. Il y trouva un engin beaucoup plus volumineux, recouvert de ce qui ressemblait à un plaid écossais de déménageur.

— Mais quand ? poursuivit le garçon. Demain ?

— Peut-être. Je pense que ce sera plutôt après-demain.

— J'ai un terrible pressentiment, fit Jake. Pas vraiment de la peur —

— Tu crois qu'ils vont nous battre, trésor ? demanda Susannah.

Elle posa la main sur la nuque de Jake et le regarda attentivement. Elle avait appris à respecter ses sentiments. Elle se demandait parfois dans quelle mesure il devait ce qu'il était aujourd'hui à l'affrontement avec cette créature, la chose dans le manoir de Dutch Hill. Pas de robot, alors, pas de vieux jouet au mécanisme rouillé. Le gardien de la porte était un véritable survivant du *Prim*.

— Tu sens une raclée dans l'air, c'est ça ?

— Je ne crois pas. Je ne sais pas ce que c'est. Je n'ai ressenti ce genre de chose qu'une seule fois auparavant, et c'était juste avant...

— Juste avant quoi ? demanda Susannah, mais avant que Jake ait pu répondre, Eddie les interrompit.

Roland en fut heureux.

Juste avant de tomber. C'était ce que Jake allait dire. Juste avant que Roland me laisse tomber.

— Nom de *Dieu* ! Venez voir un peu, les gars ! Il faut que vous voyiez ça !

Eddie avait retiré le plaid, découvrant un véhicule à moteur qui ressemblait à un croisement entre un quad et un tricycle géant. Il était doté de pneus ballons striés en zigzag. Toutes les commandes se trouvaient sur le guidon. Une carte à jouer avait été glissée sur le tableau de bord rudimentaire. Roland sut ce qu'elle représentait avant même qu'Eddie la tire et la retourne. On y voyait une femme avec un châle sur la tête, et un rouet. C'était la Dame d'Ombres.

— On dirait que notre ami Ted t'a laissé une monture,

choupette, fit Eddie.

Susannah s'était précipitée en rampant. Elle leva les bras.

— Fais-moi monter ! Mets-moi dessus, Eddie !

Il s'exécuta, et lorsqu'elle se trouva en selle, à tenir un guidon au lieu de rênes, le véhicule avait l'air fait pour elle. Susannah appuya sur un bouton rouge, et le moteur ronronna, si bas qu'on l'entendait à peine. Il marchait à l'électricité, pas à l'essence, Eddie en était presque certain. Comme une voiturette de golf, mais sans doute en beaucoup plus rapide.

Susannah se tourna vers eux, un sourire radieux illuminant son visage. Elle donna une petite tape à la nacelle marron foncé du trois-roues.

— Appelez-moi Miss Centaure ! J'ai cherché cet engin toute ma vie, sans même savoir qu'il existait.

Aucun d'eux ne remarqua l'expression affligée qui s'était subitement peinte sur le visage du Pistolero. Il se pencha pour ramasser la carte qu'Eddie avait laissé tomber par terre, afin que personne d'autre ne le fasse.

Oui, c'était bien elle, pas de doute – la Dame d'Ombres. Sous son châle, elle avait l'air de sourire avec ruse et de sangloter en même temps. La dernière fois qu'il avait vu cette carte, elle était dans la main d'un homme qui se faisait parfois appeler Walter, parfois Flagg.

Tu ne mesures pas à quel point tu es proche de la Tour, maintenant, avait-il dit. *Des mondes tournent autour de ta tête.*

Et voilà qu'il reconnaissait ce sentiment qui s'était insinué en eux : ni tracas, ni lassitude, mais le ka-shume. Il n'y avait pas vraiment de traduction pour ce terme plombé de malédiction, mais il signifiait qu'on pressentait une rupture dans un *ka-tet*.

Walter o'Dim, son ennemi de toujours, était mort. Roland l'avait su dès la seconde où il avait aperçu le visage de la Dame d'Ombres. Bientôt l'un des siens mourrait aussi, sans doute au cours de la bataille à venir, pour mettre fin à l'œuvre macabre du Devar-Toi. Et une fois encore, la balance qui avait momentanément penché en leur faveur reprendrait sa position initiale.

Il ne traversa jamais l'esprit de Roland que celui qui mourrait, ce serait peut-être lui.

2

Il y avait trois noms de firmes, sur le véhicule qu'Eddie baptisa immédiatement « Le Tricycle de Croisière de Suze ». Le premier était Honda, le deuxième, Takuro (comme dans cette importation extrêmement populaire avant la Supergrippe, la Takuro Spirit). Le troisième était North Central Positronics. Ah, et un quatrième : ARMÉE AMÉRICAINE, comme dans PROPRIÉTÉ DE.

Susannah se montra réticente à descendre, mais finit par se soumettre. Dieu savait qu'ils avaient encore beaucoup à voir : cette grotte était une véritable caverne aux trésors. Le goulet plus étroit regorgeait de vivres (pour la plupart, des surgelés sous vide qui n'atteindraient pas les sommets gastronomiques de la boustifaille de Nigel, mais qui au moins les nourriraient), de l'eau en bouteille, des boissons en boîtes (plein de Coca et de Nozz-A-La, mais rien d'alcoolisé), et le fameux réchaud au propane. Ainsi que des caisses débordant d'armement. Certaines portaient la mention ARMÉE AMÉRICAINE, mais pas toutes.

Alors leurs aptitudes élémentaires se révélèrent : l'aloï véritable, aurait dit Cort. Ces talents et ces intuitions qui auraient pu rester en veille pendant la majorité de leur vie, ne se réveillant que de temps à autre, assez longtemps pour leur causer des problèmes, si Roland ne les avait pas volontairement exaltées... dorlotées... ni aiguisé leurs dents pour en faire des armes mortelles.

Ils n'échangèrent pas un mot lorsque Roland sortit de son sac un large instrument pour faire levier et déloger le couvercle des caisses. Susannah oublia le Tricycle de Croisière qu'elle avait attendu toute sa vie ; Eddie oublia de faire des blagues ; Roland oublia son mauvais pressentiment. Ils s'absorbèrent tous dans l'arsenal qu'on leur avait laissé, et dont pas un

élément ne leur demeura très longtemps mystérieux.

Il y avait une caisse de fusils AR-15, dont les canons étaient emballés dans la graisse, les mécanismes embaumant l'huile de banane. Eddie remarqua les sélecteurs supplémentaires, et jeta un œil à la caisse posée à côté. À l'intérieur, recouverts de plastiques et également emballés dans la graisse, se trouvaient des tambours métalliques. Ils rappelaient les mitraillettes qu'on voyait dans les épopées de gangsters à la *Bonnie and Clyde*, mais en plus gros. Eddie sortit l'un des AR-15, le tourna entre ses mains et trouva exactement ce qu'il cherchait : un clip qui permettait d'accrocher ces tambours aux fusils, les transformant en coupe-choux ultra-rapides. Combien de tirs par tambour ? Cent ? Cent vingt-cinq ? Assez pour balayer une compagnie entière, voilà qui était certain.

Il vit également une boîte de ce qui ressemblait à des roquettes, avec les lettres STS peintes sur le côté. Dans un casier derrière, appuyés contre le mur de la grotte, se trouvaient une demi-douzaine de lance-roquettes manuels. Roland lui montra du doigt le symbole atomique peint sur chacun d'eux et secoua la tête. Il ne voulait pas se servir d'armes susceptibles de lâcher des radiations fatales, quelle que fût la puissance de ces armes. Il était disposé à tuer les Briseurs, s'il fallait en arriver là pour les empêcher de détruire le Rayon, mais seulement en dernier recours.

À côté d'un casier métallique rempli de masques à gaz (Jake leur trouva un air épouvantable, comme si on avait coupé la tête à des insectes bizarres) reposaient deux caisses d'armes de poing : pistolets à canon courbe avec la marque coyote frappée en relief sur la crosse, automatiques Cobra Stars massifs. Jake se sentait attiré par ces deux types d'armes (en réalité, son cœur était attiré par *toutes* les armes), mais il prit l'un des Stars, parce qu'il lui rappelait un peu le pistolet qu'il avait perdu. Le chargeur se trouvait dans la crosse et contenait quinze ou seize balles. Pas besoin de compter, à l'œil il *savait*.

— Eh ! fit Susannah, qui était retournée près de l'entrée de la grotte. Venez voir un peu. Des vifs d'argent.

— Vérifie sur le couvercle de la caisse, recommanda Jake tandis qu'ils la rejoignaient.

Susannah l'avait posé à côté ; Jake s'en saisit et l'étudia avec admiration. On y voyait le visage souriant d'un garçon affublé d'une cicatrice en forme d'éclair sur le front. Il portait des lunettes rondes et pointait ce qui ressemblait à une baguette magique en direction d'un vif d'argent flottant dans l'air. Dessous apparaissait la légende suivante :

**PROPRIÉTÉ DU 449^e ESCADRON
24 « VIFS D'ARGENT »**

MODÈLE HARRY POTTER

DE SÉRIE 465-17— CC NDJKR

**« Le 449, faut pas le chercher ! »
On va botter le cul au « Serpentard » qui est en vous !**

Ils dénombrèrent deux douzaines de vifs d'argent dans la caisse, emballés comme des œufs dans leurs petites coques et leurs copeaux de plastique. Aucun des membres de la bande de Roland n'avait eu l'occasion d'en voir de vivants d'aussi près, durant la bataille avec les Loups, mais ils disposaient d'un certain laps de temps pour satisfaire leur curiosité la plus naturelle. Ils prirent chacun un vif d'argent dans la main. Ils avaient la taille d'une balle de tennis, en nettement plus lourd. La surface en était quadrillée, leur donnant l'apparence de globes marqués des lignes de latitude et de longitude. Ils avaient l'air en acier, tout en étant légèrement malléables au toucher, comme du caoutchouc très rigide.

Une plaque d'identité apparaissait sur chaque vif d'argent, ainsi qu'un bouton à côté.

— C'est ça qui les réveille, murmura Eddie, et Jake hocha la tête.

Ils notèrent également un petit creux dans la surface courbe, permettant juste d'y glisser le bout du doigt. Jake appuya dessus sans la moindre crainte que la chose explose, ou qu'il en jaillisse une mini-scie rotative qui lui tranche les doigts. On utilisait ce petit creux pour accéder à la programmation. Il ne savait pas où

il était allé chercher ça, mais le fait est qu'il le savait.

À la surface du vif d'argent, un segment incurvé glissa avec un *Aouuuuum* affaibli. Apparurent alors quatre diodes minuscules, dont trois éteintes et la dernière émettant un lent clignotement orange foncé. Sept petites fenêtres affichaient 0 00 00 00. Sous chacune d'elles se trouvait un bouton tellement minuscule qu'il aurait fallu la pointe d'un trombone pour appuyer dessus. « De la taille d'un trou du cul d'insecte », grommellerait Eddie un peu plus tard, en s'escrimant à en programmer un. À droite de ces fenêtres deux autres boutons portaient respectivement les mentions R et A.

Jake le montra à Roland.

— Le premier, c'est pour « Régler », et le deuxième, pour « Attendre ». Tu ne penses pas ? Moi c'est ce que je pense.

Roland acquiesça d'un hochement de tête. Jamais auparavant il n'avait vu une arme de ce genre – en tout cas, pas en gros plan – mais la présence des petites fenêtres rendait en effet évident le rôle des boutons. Et il imaginait que les vifs d'argent pourraient leur être utiles, plus utiles peut-être que les longs-tireurs avec leurs obus atomiques. RÉGLER et ATTENDRE.

RÉGLER... et ATTENDRE.

— Est-ce que Ted et ses potes ont laissé tout ça ici pour nous ? demanda Susannah.

Roland se dit que peu importait qui avait entreposé tout ça – c'était là, et ça lui suffisait – mais il opina de la tête.

— Comment ? Et où est-ce qu'ils ont déniché tout ça ?

Roland n'en savait rien. Ce qu'il savait, c'est que cette grotte était un ma'sun – un trésor de guerre. Au-dessous d'eux, des hommes faisaient la guerre à la Tour que la lignée de l'Aîné avait fait le serment de protéger. Son *tet* et lui allaient leur tomber dessus par surprise et avec des instruments comme ceux-là, ils frapperaient et frapperaient encore, jusqu'à ce que leurs ennemis se retrouvent allongés par terre, les bottes pointant vers le ciel.

Ou bien que leurs bottes à eux pointent vers le ciel.

— Peut-être qu'il l'explique, sur une des cassettes qu'il nous a laissées, suggéra Jake.

Il avait enclenché la sécurité de son Cobra automatique et il

le glissa dans le sac, avec ce qui restait d'Orizas. Susannah s'était elle aussi munie d'un Cobra, après l'avoir fait tourner sur son doigt une fois ou deux, à la Annie Oakley.

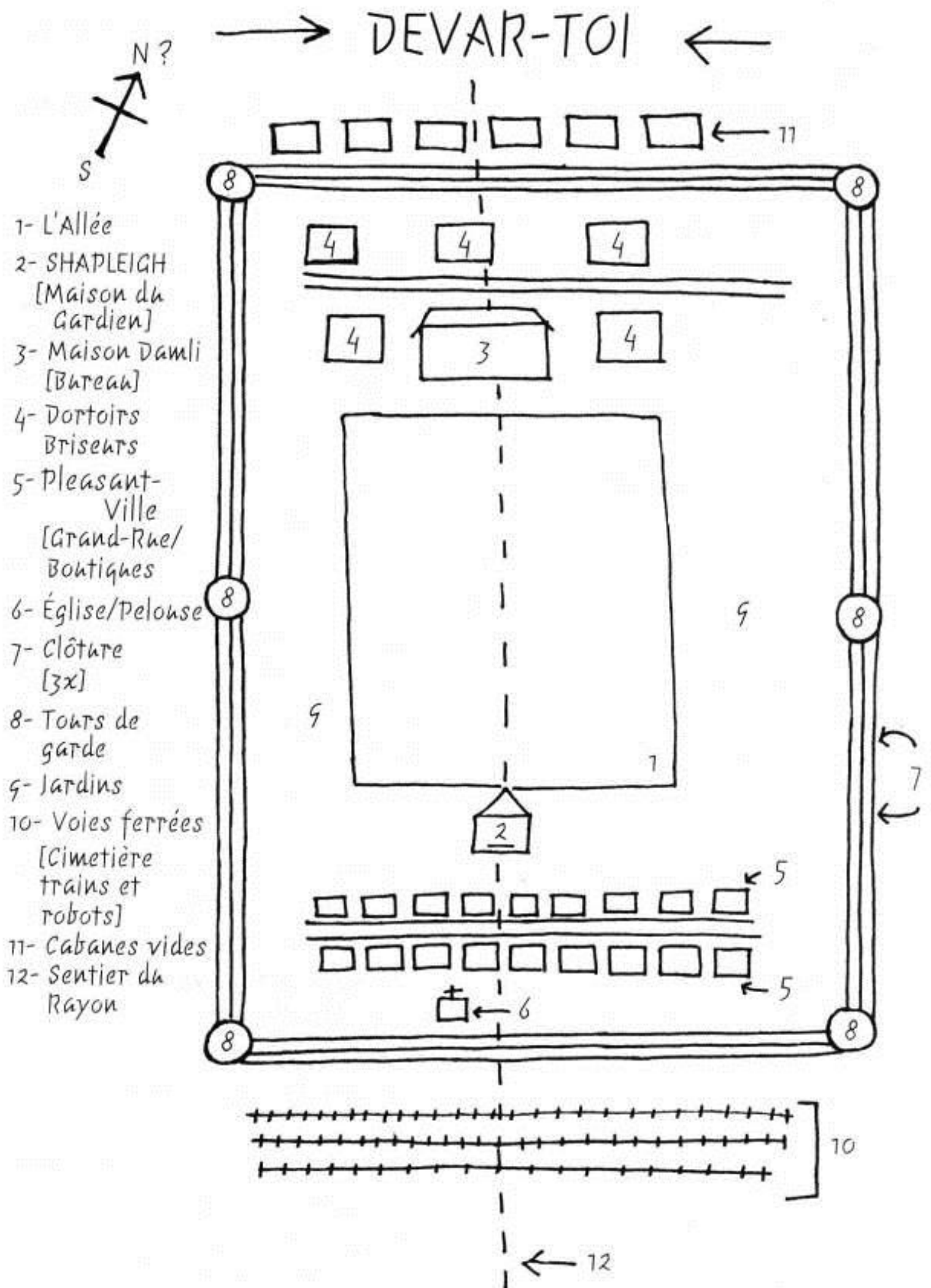
— Peut-être bien, dit-elle en adressant un sourire au garçon.

Cela faisait longtemps que Susannah ne s'était pas sentie aussi bien, physiquement. Tellement *non enceinte*. Pourtant elle avait l'esprit troublé. Ou peut-être était-ce son moral.

Eddie brandit un morceau de tissu roulé comme un parchemin, et retenu par trois brins de ficelle.

— Ce type, Ted, il a dit qu'on trouverait une carte du camp-prison. Je parie que c'est ça. Quelqu'un d'autre à part moi voudrait y jeter un œil ?

Ils se rapprochèrent tous. Jake aida Eddie à dérouler le tissu. Brautigan les avait prévenus qu'il s'agissait d'une carte grossière, et c'était bien le cas. Rien de plus qu'une série de ronds et de carrés. Susannah vit le nom de la petite ville – Pleasantville – et repensa à Ray Bradbury. Jake était quant à lui titillé par la rose des vents rudimentaire, car le dessinateur avait ajouté un point d'interrogation à côté du N de « nord ».



Tandis qu'ils étudiaient ce piètre exercice en cartographie, un long cri chevrotant s'éleva de l'obscurité, dehors. Eddie, Susannah et Jake balayèrent les alentours d'un regard anxieux. Ote leva le nez, émit un bref grondement de gorge, puis reposa la tête sur ses pattes avant et eut l'air de se rendormir : *Va au diable, vilain, j'suis avec mes potes et j'ai même pas peur.*

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Eddie. Un coyote ? Un chacal ?

— Un chien du désert, acquiesça distraitement Roland.

Il s'était accroupi sur les talons (ce qui donnait à penser que sa hanche allait mieux, du moins temporairement), les bras encerclant ses tibias. Il ne quittait pas des yeux les ronds et les carrés grossiers sur le tissu.

— Can-toi-tete.

— Comme dans *Dan-Tete* ? demanda Jake.

Roland ignora la question. Il ramassa la carte et sortit de la grotte avec, sans se retourner. Les autres échangèrent un regard avant de le suivre, en s'enveloppant de leurs couvertures comme d'un châte.

3

Roland retourna là où Sheemie (avec l'aide de ses amis) les avait fait passer. Cette fois, le Pistolero utilisa les jumelles pour observer le Paradis Bleu à loisir. Quelque part derrière eux, le chien du désert hurla de nouveau sa plainte solitaire dans les ténèbres.

Et Jake se dit que les ténèbres étaient devenues plus ténébreuses encore. Lorsque le jour déclinait, les yeux s'adaptaient à la lumière changeante, mais par contraste, ce grand soleil-projecteur paraissait encore plus éclatant. Il était presque certain que le principe avec ce soleil-là, c'était le tout ou

rien. On l'allume, on l'éteint, rien entre les deux. Peut-être même qu'ils le laissaient briller toute la nuit, mais Jake en doutait. Le système nerveux était programmé pour le déclin progressif de la lumière, jusqu'à la nuit, il avait appris ça en cours de biologie. On pouvait s'accommoder de longues périodes de lumière – les gens le faisaient tous les ans, dans les régions de l'Arctique – mais ça pouvait vraiment vous embrouiller la tête. Jake se dit que les types aux commandes, là-bas, ne voudraient pas abîmer leurs Briseurs, s'ils pouvaient l'éviter. Et ils voudraient aussi préserver leur « soleil » aussi longtemps que possible. Tout ici était vieux et sujet aux pannes.

Roland finit par faire passer les jumelles à Susannah.

— Regarde particulièrement les bâtiments à chaque extrémité du rectangle de pelouse, je te prie.

Il déroula la carte comme un personnage sur le point de déclamer son annonce dans une pièce de théâtre, y jeta un coup d'œil furtif, puis déclara :

— Ils portent les numéros 2 et 3, sur la carte.

Susannah les étudia avec attention. Celui marqué 2, la Maison du Gardien, était un petit bungalow peint en bleu électrique, avec l'avant-toit blanc. Sa mère aurait sans doute appelé cette bâtisse une maison de conte de fées, du fait des couleurs vives et des fioritures tarabiscotées, au bord du toit.

La Maison Damli était beaucoup plus grande, et Susannah, à la jumelle y vit entrer et en sortir plusieurs personnes. Certaines avaient l'air de civils désinvoltés. D'autres paraissaient bien plus – oh, disons : sur leurs gardes. Et elle en aperçut deux ou trois croulant sous des tas de paquets. Elle tendit les jumelles à Eddie en lui demandant si c'étaient là des Enfants de Roderick.

— Je crois, oui. Mais je ne peux pas en être complètement...

— Peu importe les Rods, fit Roland. Pour l'instant. Que penses-tu de ces deux bâtisses, Susannah ?

— Eh bien, fit-elle en procédant avec prudence (elle n'avait en fait pas la moindre idée de ce qu'il attendait d'elle), elles sont toutes deux très bien entretenues, surtout en comparaison de certaines ruines que nous avons eu l'occasion de croiser, au cours de notre périple. Celle qu'ils appellent la Maison Damli est particulièrement belle. Du style dit de la Reine Anne, et...

— Sont-elles en bois, d'après toi, ou est-ce simplement une imitation ? Je m'intéresse particulièrement à celle appelée Damli.

Susannah dirigea de nouveau les jumelles dans cette direction, puis les donna à Eddie. Il regarda à son tour, puis les fit passer à Jake. Tandis que Jake observait les lieux, un « clic » tout à fait audible roula vers eux sur des kilomètres... et le projecteur solaire à la Cecil B. DeMille qui illuminait le Devar-Toi s'éteignit brutalement, les laissant dans une profonde obscurité pourpre qui tournerait bientôt au noir complet.

Et le chien du désert se remit à hurler, faisant se dresser les poils sur les bras de Jake. Le son monta... monta... et se tut brusquement sur une ultime syllabe étouffée. Comme un dernier cri de surprise, et Jake sut avec certitude que le chien du désert était mort. Quelque chose avait rampé par-derrière, et quand la grosse lampe s'était éteinte...

Il y avait toujours de la lumière, en bas, constata-t-il : une double rangée blanche qui devait délimiter les rues de « Pleasantville », des cercles jaunes, sans doute des arcs à vapeur de sodium, jalonnant les divers chemins de ce que Susannah appelait la Fac des Briseurs... et des lampes torches dessinant leurs motifs aléatoires dans le noir.

Non, se dit le jeune garçon, pas des lampes torches. Des projecteurs. Comme ceux des prisons, dans les films.

— Rentrons, suggéra-t-il. Il n'y a plus rien à voir, et je n'aime pas rester là, comme ça, dans le noir.

Roland acquiesça. Ils le suivirent en file indienne, Eddie portant Susannah et Jake fermant la marche, Ote sur ses talons. Il s'attendait à chaque seconde à entendre un second chien du désert reprendre la plainte de son congénère, mais rien ne se produisit.

— Elles sont en bois, fit Jake.

Il était assis en tailleur sous l'une des lanternes à gaz, laissant la lumière blanche et bienvenue lui baigner le visage.

— Du bois, confirma Eddie.

Susannah hésita une seconde, sentant bien qu'il s'agissait là d'une question d'importance et se repassant en esprit ce qu'elle avait vu. Puis elle hocha la tête à son tour.

— Du bois. J'en suis quasiment certaine. *Surtout* celle appelée la Maison Damli. Une bâtisse Reine Anne en pierre ou en brique, et camouflée pour faire passer ça pour du bois ? Ça n'a aucun sens.

— Si ça peut leurrer les éventuels vagabonds qui envisageraient de la brûler, suggéra Roland, alors ça a un sens. À l'évidence.

Susannah y réfléchit. Il disait vrai, bien entendu, mais —

— Je maintiens : du bois.

Roland opina du chef.

— Moi aussi.

Il avait trouvé une grande bouteille verte avec une étiquette **PERRIER**. Il l'ouvrit et s'assura que Perrier, c'était bien de l'eau. Il prit cinq gobelets et en versa une rasade dans chacun. Il les déposa devant Jake, Susannah, Eddie et Ote, et en garda un pour lui.

— M'appelles-tu ton *dinh* ? demanda-t-il à Eddie.

— Oui, Roland, tu sais que oui.

— Partageras-tu le khéf avec moi, en buvant cette eau ?

— Oui, si tu le souhaites.

Eddie avait commencé par sourire, mais à présent il était redevenu grave. Cette sensation était de retour. Le ka-shume, un mot de contrition qu'il ne connaissait pourtant pas encore.

— Bois, serf.

Eddie ne raffolait pas franchement du surnom de serf, néanmoins il but l'eau. Roland s'agenouilla devant lui et déposa un baiser furtif sur les lèvres d'Eddie.

— Je t'aime, Eddie, dit-il.

Et dehors, dans ces ruines qu'était Tonnefoudre, un vent du désert se leva, emportant une poussière sableuse et empoisonnée.

— Eh bien... je t'aime, moi aussi, répondit le jeune homme, à sa grande surprise. Qu'est-ce qui ne va pas ? Et ne me dis pas qu'il n'y a rien du tout, parce que je sens que si.

— Rien du tout, fit le Pistolero avec un sourire, mais jamais Jake n'avait entendu autant de tristesse dans sa voix, ce qui le terrifia.

— C'est seulement le ka-shume. Tous les *ka-tets* l'ont toujours ressenti... mais à présent que nous sommes à nouveau réunis, nous partageons l'eau. Nous partageons notre khéf. « Car nous sommes de bons camarades. »

Il jeta un regard à Susannah.

— M'appelles-tu dinh ?

— Oui, Roland, je t'appelle dinh.

Elle était très pâle, mais peut-être était-ce dû à la lumière blanche qui tombait des lanternes.

— Partageras-tu le khéf avec moi, en buvant cette eau ?

— Avec plaisir, dit-elle en lui prenant le gobelet en plastique des mains.

— Bois, serf.

Elle but, sans quitter les yeux de Roland de son regard sombre et grave. Elle repensa aux voix qu'elle avait entendues dans son rêve, à la prison d'Oxford : celui-ci est mort, celui-là est mort. Ô Discordia, et les ombres se firent plus profondes encore.

Roland l'embrassa sur les lèvres.

— Je t'aime, Susannah.

— Je t'aime aussi.

Le Pistolero se tourna vers Jake.

— M'appelles-tu dinh ?

— Oui.

Sa pâleur à lui était en revanche indiscutable ; même ses lèvres étaient blêmes.

— Le ka-shume, ça signifie la mort, n'est-ce pas ? Pour lequel d'entre nous ?

— Je ne le sais point, répondit Roland. Et l'ombre peut encore se lever, car la roue ne cesse de tourner. N'as-tu pas ressenti le ka-shume quand Callahan et toi êtes entrés au milieu de tous ces vampires ?

— Si.

— Le ka-shume pour vous deux ?

— Oui.

— Et pourtant te voilà. Notre *ka-tet* est fort, il a déjà survécu à maints dangers. Il peut survivre à celui-ci, aussi.

— Mais je sens –

— Oui, acquiesça Roland.

Sa voix était douce, mais il avait ce regard affreux. Ce regard qui allait au-delà du simple chagrin, ce regard qui disait que tout pouvait arriver, que la Tour était au-delà, que la Tour Sombre était au-delà et que c'était là qu'allaient son cœur, son âme, son *ka* et son *khef*.

— Oui, je le sens moi aussi. Nous le sentons tous. C'est pourquoi nous prenons l'eau ensemble, pour consolider notre confrérie. Partageras-tu le *khef* avec moi, en buvant cette eau ?

— Oui.

— Bois, serf.

Ce que fit Jake. Puis, avant que Roland ait pu l'embrasser, il se jeta au cou du Pistolero et lui chuchota fiévreusement à l'oreille :

— Roland, je t'aime.

— Je t'aime aussi, répondit le Pistolero en libérant le garçon.

Dehors, une nouvelle rafale siffla. Jake attendit qu'une créature quelconque pousse un cri – de triomphe, peut-être. Mais rien.

Le sourire aux lèvres, Roland se tourna vers le bafou-bafouilleux.

— Ote de l'Entre-Deux-Mondes, m'appelles-tu *dinh* ?

— Dinh ! aboya Ote.

— Partageras-tu le *khef* avec moi, en buvant cette eau ?

— Khef ! Ô !

— Bois, serf.

Ote glissa sa truffe dans le gobelet en plastique – opération en soi délicate – et lapa l'eau jusqu'à la dernière goutte. Puis il

releva la tête, attendant la suite. Des gouttes de Perrier brillaient dans ses moustaches.

— Ote, je t'aime, dit Roland en baissant le visage à portée des dents affûtées du bafouilleux.

Ote lui lécha la joue une seule fois, puis fourra de nouveau le nez dans le gobelet, espérant avoir raté une goutte ou deux.

Roland tendit les mains. Susannah prit l'une, et Jake l'autre. Bientôt ils furent tous reliés. *Comme des alcooliques à la fin d'une réunion des A.A.*, pensa Eddie.

— Nous sommes *ka-tet*, récita Roland. Nous sommes un en plusieurs, la multiplicité faite unité. Nous avons partagé l'eau et nous avons partagé nos vies et notre quête. Si l'un de nous devait tomber, celui-là ne serait pas perdu, car nous ne faisons qu'un, et nous ne l'oublierons pas, même dans la mort.

Ils se tinrent les mains encore un moment. Puis Roland fut le premier à lâcher.

— Quel est ton plan ? lui demanda Susannah.

Elle ne l'appela pas trésor. Elle ne l'appelait plus jamais ni comme ça ni d'aucun autre surnom affectueux, pour autant que Jake l'ait remarqué.

— Tu veux bien nous le dire ?

D'un mouvement de la tête, Roland désigna le magnétophone Wollensak, toujours posé sur son baril.

— Peut-être que nous devrions d'abord écouter ça. J'ai les grandes lignes de mon plan, mais ce que Brautigan a à dire pourrait bien nous fournir quelques-uns des détails.

5

La nuit à Tonnefoudre est l'essence même de l'obscurité : ni lune ni étoiles. Pourtant, si l'on voulait se tenir sur le seuil de la grotte dans laquelle Roland et son tet viennent de partager le khéf, et où ils s'apprêtent à écouter les cassettes que Ted

Brautigan leur a laissées, on verrait deux charbons ardents flottant dans ces ténèbres battues par le vent. Si l'on décidait de gravir ce sentier sur le flanc de Steak-Tete vers ces charbons ardents (proposition dangereuse, dans une telle pénombre), on finirait par croiser une araignée à sept pattes, présentement vautrée sur le cadavre saigné à blanc d'un coyote mutant. Ce can-toi-tete était littéralement un pauvre bâtard, avec ce moignon de cinquième patte au milieu du poitrail et cette masse molle comme de la gelée pendant entre ses pattes arrière comme un pis déformé ; cependant sa chair nourrit Mordred, et son sang – bu à longues gorgées fumantes – est aussi doux qu'un vin sirupeux. À dire vrai, il y a toutes sortes de choses bonnes à manger, par ici. Mordred n'a peut-être pas d'amis pour le transporter avec les bottes de sept lieues de la téléportation, mais il a trouvé le chemin depuis la Gare de Tonnefoudre jusqu'au Steak-Tete tout sauf ardu.

Il en a entendu assez pour savoir avec certitude ce que son père mijote : une attaque surprise des installations en bas. Ils vont être sacrément débordés en nombre, mais la bande de tireurs de Roland lui est farouchement dévouée, et ils n'ont peur de rien. Une folie pareille est une arme encore plus redoutable.

Il semble que Mordred soit né avec une bonne dose de connaissances intuitives. Il sait, par exemple, que son Père Rouge, avec les mêmes informations dont dispose aujourd'hui Mordred, aurait envoyé des nouvelles de la présence du Pistolero au Maître ou au Chef de la Sécurité du Devar-Toi. Et alors un peu plus tard cette nuit-là, c'est le *ka-tet* de l'Entre-Deux-Mondes qui se serait retrouvé victime d'une embuscade. Ils auraient été tués dans leur sommeil, peut-être bien, laissant ainsi les Briseurs poursuivre leur tâche pour le Roi. Mordred n'est pas né avec la connaissance de cette tâche, mais il est doué de logique, et a l'ouïe fine. Il comprend désormais ce que manigancent les pistoleros : ils sont venus briser les Briseurs.

Mordred pourrait certes arrêter tout ça, mais il n'a pas d'intérêt pour les projets et les ambitions de son Père Rouge. Il découvre que ce qui l'excite réellement, c'est cette solitude amère d'être à l'extérieur, exclu. De regarder avec la froideur d'un enfant qui observe la vie et la mort et la guerre et la paix à

travers la paroi de verre de son vivarium.

Laisserait-il ce ki'-dam-là tuer pour de bon son Père Blanc ? Oh, probablement pas. Mordred se réserve ce plaisir personnellement, et il a ses raisons ; il a déjà ses raisons. Mais quant aux autres – le jeune homme, la femme court-jambes, le gamin – oui, si le ki'-dam Prentiss prend le dessus, qu'il ne se gêne pas et qu'il en tue un ou tous les trois. Et Mordred Deschain respectera les règles du jeu. Il ne fera que regarder. Il écouterait. Il entendrait les hurlements, sentirait la chair brûlée et contemplerait le sang qui détrempera la terre. Et alors, s'il juge Roland en danger, lui, Mordred, il interviendra. Au nom du Roi Cramoisi, si ça lui paraît une bonne idée, mais en fait en son nom à lui, et pour ses raisons à lui, qui se résument à cette évidence : *Mordred, l'ô faim*.

Et si Roland et son *ka-tet* remportaient la partie ? S'ils gagnaient et se rapprochaient de la Tour ? Mordred ne pense pas que ça risque vraiment d'arriver, car étrangement il est aussi membre de ce *ka-tet*, il partage leur khéf et ressent ce qu'ils ressentent. Il sent la rupture imminente de leur confrérie.

Ka-shume ! se dit Mordred, tout sourire. Il n'y a plus qu'un œil, au milieu de la tête du chien du désert. L'une des pattes poilues de l'araignée le caresse, puis l'arrache. Mordred le gobe comme un grain de raisin, puis se retourne vers la lueur blanche des lanternes à gaz qui filtre sous la couverture que Roland a suspendue pour obstruer l'entrée de la grotte.

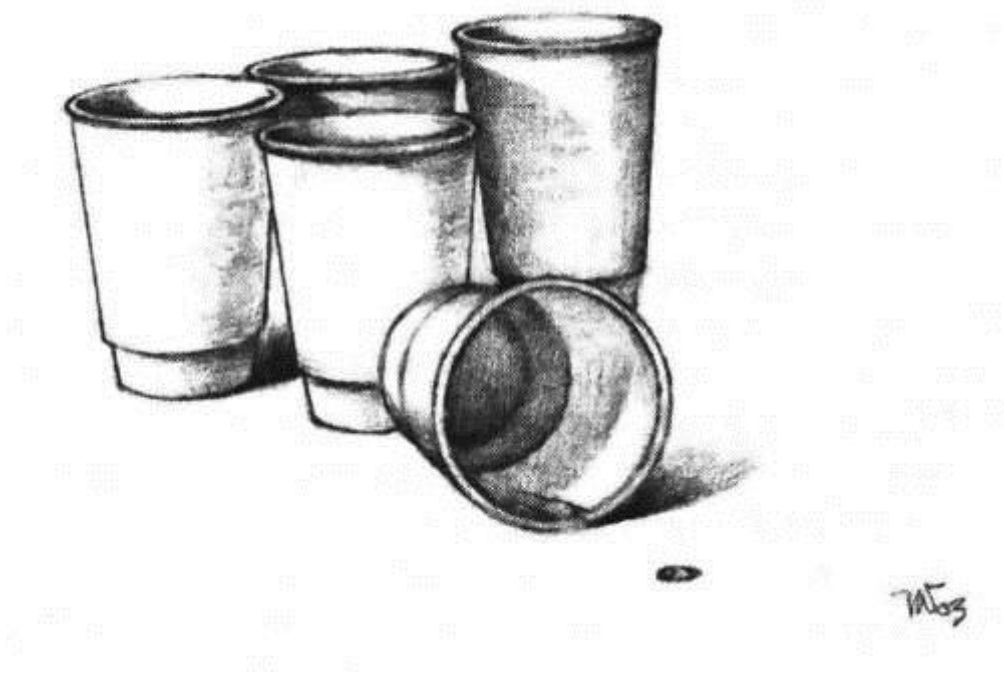
Pourrait-il se rapprocher ? Assez près pour les écouter ?

Mordred se dit qu'il le pourrait, surtout avec ce vent qui masque le bruit de ses mouvements. Excitante perspective.

Il descend en crabe en direction des étincelles vagabondes, vers les murmures de la voix montant du magnétophone et vers les pensées de ceux qui l'écoutent : ses frères, sa mère-sœur, le bafou apprivoisé et bien sûr, les surveillant tous, le Grand Ka-Papa Blanc.

Mordred rampe aussi près qu'il l'ose et s'aplatit dans les ténèbres glaciales et venteuses, malheureux et savourant son malheur, rêvant ses rêves d'exclu. À l'intérieur, derrière la couverture, il y a la lumière. Qu'ils en profitent, si ça les chante ; que la lumière soit, pour l'instant. Mais lui, Mordred, finira par

l'éteindre. Et dans le noir, il se délectera de plaisir.



Chapitre 8

NOTES PRISES DANS LA MAISON EN PAIN D'ÉPICES

1

Eddie regarda les autres. Jake et Roland étaient assis sur les sacs de couchage qu'on leur avait laissés. Ote dormait en rond aux pieds de Jake. Susannah s'était confortablement calée sur le siège de son Tricycle de Croisière. Satisfait, Eddie hocha la tête et appuya sur le bouton LECTURE du magnétophone. La cassette se mit à se dérouler... il y eut un silence... la bande qui défilait... le silence... puis, après s'être raclé la gorge, Ted Brautigan se mit à parler. Ils l'écoutèrent pendant plus de quatre heures, Eddie remplaçant chaque bande qui s'achevait par la suivante, sans prendre la peine de la rembobiner.

Personne ne suggéra de faire une pause, Roland moins que quiconque, qui écoutait dans un silence fasciné, même lorsque les élancements reprirent dans sa hanche. Roland pensait mieux comprendre, maintenant. Il savait en tout cas qu'ils avaient une véritable occasion d'arrêter ce qui était en train de se produire, dans la petite ville en contrebas. Le savoir l'effrayait, car leurs chances de réussite étaient minces. Le sentiment de ka-shume le démontrait clairement. Et on ne pouvait mesurer réellement les enjeux avant d'avoir vu la déesse dans sa robe blanche, la déesse-chienne dont la manche découvrait un superbe bras blanc, tandis qu'elle murmurait : *Viens à moi, cours vers moi.*

Oui, c'est possible, tu atteindras peut-être ton but, tu peux gagner, alors cours vers moi, donne-moi tout ton cœur. Et si je le brise ? Si l'un de vous tombe, tombe dans le gouffre de coffah (cet endroit que vos nouveaux amis appellent l'enfer) ? C'est vraiment trop dommage.

Oui, si l'un d'eux tombait dans le coffah et brûlait en vue des fontaines, ce serait vraiment trop dommage. Et cette garce en robe blanche ? Eh bien, elle mettrait les mains sur ses hanches et balancerait la tête en arrière, dans un gigantesque éclat de rire qui durerait jusqu'à la fin du monde. Tant de choses dépendaient de cet homme dont la voix lasse et raisonnable s'élevait à présent dans la grotte. La Tour Sombre même dépendait de lui, car Brautigan était un homme aux pouvoirs époustouflants.

Le plus surprenant, c'est qu'on aurait pu dire la même chose de Sheemie.

2

— Essai, un, deux... un, deux... essai, test cassette. Ici Ted Stevens Brautigan, c'est un essai...

Une courte pause. La cassette tournait, une des bobines se dévidant dans l'autre.

— Très bien. Fabuleux, en fait. Je n'étais pas certain que cet engin marcherait, surtout ici, mais ça a l'air d'aller. Je me suis préparé à cet exercice en essayant de vous imaginer tous les quatre – tous les cinq, en comptant le petit ami du jeune garçon – en train de m'écouter, parce que j'ai toujours trouvé que la visualisation était une excellente technique pour se mettre en condition. Malheureusement, dans le cas présent, ça ne marche pas. Sheemie m'envoie de très bonnes images mentales – des images brillantes, je dois même dire – mais Roland est le seul d'entre vous qu'il ait réellement vu, et cela

remonte à la chute de Gilead, et ils étaient tous deux très jeunes. Sauf votre respect, les gars, mais je soupçonne que le Roland qui arrivera à Tonnefoudre aujourd'hui ne ressemblera pas beaucoup au jeune homme que mon ami Sheemie vénérât tellement.

Où es-tu, aujourd'hui, Roland ? Dans le Maine, à chercher l'écrivain ? Celui qui m'a créé moi aussi, en quelque sorte ? À New York, à tenter de retrouver la femme d'Eddie ? Est-ce qu'aucun d'entre vous est seulement encore en vie ? Je sais que les chances que vous atteigniez Tonnefoudre sont minimales. Le *ka* vous mène vers le Devar-Toi, mais un anti-fea très puissant, mis en branle par celui que vous appelez le Roi Cramoisi, œuvre contre vous et votre *tet* de mille façons différentes. Quoi qu'il en soit...

Était-ce Emily Dickinson, qui appelait l'espoir « la chose à plumes » ? Je ne m'en souviens pas. Il y a beaucoup de choses que je ne me rappelle plus, mais il semble que je me rappelle comment me battre. C'est peut-être une bonne chose. *J'espère* que c'est une bonne chose.

Vous ne vous demandez pas une seconde où je suis, pour enregistrer tout ça, madame et messieurs ?

Non, ils ne se l'étaient pas demandé. Ils étaient assis là, hypnotisés par le son légèrement poussiéreux de la voix de Brautigan, faisant tourner une bouteille de Perrier et des biscuits.

— Eh bien je vais vous le dire, poursuit Brautigan, d'abord parce que les trois d'entre vous qui viennent d'Amérique trouveront sans doute cela amusant, mais surtout parce que cela vous sera peut-être utile, lorsque vous élaborerez un plan pour détruire ce qui se passe à Algul Siento.

Tandis que je vous parle, je suis assis dans un fauteuil taillé dans un bloc de chocolat. L'assise est un gros chamallow bleu, et je doute que même les matelas pneumatiques que nous avons l'intention de vous laisser soient plus confortables. On pourrait croire que ce genre de coussin serait collant, mais pas du tout. Les murs de cette pièce – ainsi que la cuisine, que j'aperçois derrière l'arcade en boules de gomme située à ma gauche – sont faits de sucres d'orge verts, jaunes et rouges. Si vous léchez le

vert, vous constaterez qu'il a le goût de citron vert. Le rouge est à la framboise. Même si le goût (dans tous les sens de ce terme farceur) n'a pas grand-chose à faire dans les choix de Sheemie, en tout cas c'est l'impression que j'ai. Je crois tout simplement qu'il a gardé une tendresse enfantine pour les couleurs vives et primaires.

Roland hocha la tête en souriant légèrement.

— Mais je dois quand même dire, fit sèchement la voix du magnétophone, que j'aimerais bien avoir ne serait-ce qu'une pièce au décor plus discret. Dans les tons bleus, peut-être. Ou un camaïeu de teintes automnales, ce serait encore mieux.

Puisqu'on parle de teintes automnales, les escaliers sont eux aussi en chocolat. La rambarde est un sucre d'orge arrondi au bout. On ne peut pas parler des « escaliers qui mènent à l'étage », parce qu'il n'y a *pas* d'étage. Par la fenêtre on aperçoit des voitures qui ont un air suspect de bonbons avec des roues, et la rue elle-même a l'air en réglisse. Mais si on ouvre la porte et qu'on monte ne serait-ce qu'une marche vers Twizzler Avenue, on se retrouve à la case départ. Dans ce qu'on pourrait aussi appeler le « monde réel », faute d'une expression plus subtile.

La Maison de la Sorcière, ou encore la Maison en Pain d'Épices – nous l'appelons ainsi, parce qu'à l'intérieur flotte toujours une odeur de pain d'épices chaud, tout juste sorti du four –, est tout autant une création de Dinky que de Sheemie. Dink a atterri dans le dortoir de Corbett avec Sheemie, et il a entendu Sheemie pleurer en s'endormant, un soir. Beaucoup de gens dans cette situation auraient passé leur chemin, et je me rends compte que personne ne ressemble moins au Bon Samaritain que Dinky Earnshaw. Cependant, au lieu de passer son chemin, il a frappé à la porte des appartements de Sheemie, et il a demandé s'il pouvait entrer.

Si on lui pose la question aujourd'hui, Dinky vous dira qu'il n'y a pas de quoi en faire toute une affaire. « Je venais d'arriver, je me sentais seul, et je voulais me faire des amis », vous dira-t-il. « Entendre un type chouiner comme ça, ça m'a fait penser que lui aussi, il avait peut-être besoin d'un ami. » Comme si c'était la chose la plus naturelle qui soit. C'est peut-être vrai

dans la plupart des endroits, mais pas à Algul Siento. Et c'est cela qu'il faut surtout comprendre avant tout, je crois, si vous voulez nous comprendre, *nous*. Aussi pardonnez-moi si je m'appesantis un peu sur le sujet.

Certains des gardes humes nous appellent des morks, d'après une série télé avec des extraterrestres²³. Les morks sont les créatures les plus égoïstes qui soient sur Terre. Antisociaux ? Pas exactement. Certains sont au contraire extrêmement *sociaux*, mais seulement dans la mesure où ça les aide à obtenir ce qu'ils veulent ou ce dont ils ont besoin. Très rares sont les morks sociopathes, mais la plupart des sociopathes sont des morks, si vous voyez ce que je veux dire. Le plus célèbre d'entre eux, et Dieu merci les ignobles ne nous l'ont jamais amené ici, était un tueur en série du nom de Ted Bundy.

Si vous avez une ou deux cigarettes en trop, vous ne trouverez pas compagnon plus compréhensif – ou flagorneur – qu'un mork qui a besoin d'une sèche. Mais une fois qu'il l'a, cependant, plus de traces de lui.

La plupart des morks – je veux dire quatre-vingt-dix-huit à quatre-vingt-dix-neuf pour cent d'entre eux – auraient entendu les sanglots de l'autre côté de cette porte, et n'auraient même pas fait mine de ralentir le pas. Dinky, lui, a frappé et demandé s'il pouvait entrer, alors qu'il était nouveau dans le coin et légitimement perdu (il pensait aussi qu'on allait le punir pour le meurtre de son ancien patron, mais il nous faut garder cette histoire pour un autre jour).

Et nous devrions considérer les choses du point de vue de Sheemie. Je répète que quatre-vingt-dix-huit ou quatre-vingt-dix-neuf pour cent des morks auraient répondu à une question de ce genre en beuglant « Allez au diable ! », ou même « Va te faire foutre ! ». Pourquoi ? Parce que nous avons une conscience aiguë d'être différents de la majorité des gens, et que cette différence est rarement appréciée. Pas plus que les premiers hommes de Neandertal n'apprécièrent les premiers Cro-Magnons qui pointèrent leur nez dans les parages, j'imagine.

²³ *Mork et Mindy* : série américaine avec Robin Williams, diffusée par ABC dans les années soixante-dix. (N.d.T.)

Les morks n'aiment pas être pris au dépourvu.

Une pause. La bande continuait de défiler. Tous les quatre entendaient presque Brautigan réfléchir intensément.

— Non, ce n'est pas tout à fait exact, finit-il par ajouter. Ce que les morks n'aiment pas, c'est être surpris dans un état de vulnérabilité émotionnelle. La colère, le bonheur, les larmes de joie ou d'hystérie, ce genre de manifestations. C'est comme si vous autres vous retrouviez dans une situation dangereuse, sans vos armes.

Pendant longtemps, j'ai été seul, ici. J'étais un mork avec des émotions, que ça me plaise ou non. Et puis est arrivé Sheemie, assez courageux pour accepter d'être réconforté, si on lui offrait du réconfort. Et Dink, désireux de faire un geste vers lui. La majorité des morks sont des introvertis égoïstes, se faisant passer pour des individualistes acharnés, et le personnel d'Algul adore ça, vous pouvez me croire. Il n'existe pas communauté plus facile à diriger que celle qui rejette le concept même de communauté. Vous voyez pourquoi j'ai été attiré par Sheemie et Dinky, et la chance que j'ai eue de les trouver ?

Susannah glissa sa main dans celle d'Eddie. Il la prit et la serra avec douceur.

— Sheemie avait peur du noir, poursuivit la voix de Ted. Les Crapules de bas étage – je les mets tous dans le même panier, car ils sont tous aussi ignobles, bien qu'il y ait aussi des tahines et des humes à l'œuvre ici, en plus des can-toi –, ils disposent d'une douzaine de tests sophistiqués pour évaluer le potentiel psychique, mais ils n'ont pas eu l'air de se rendre compte qu'ils avaient attrapé un idiot qui avait peur du noir. Pas de chance pour eux.

Dinky a tout de suite compris le problème, et il l'a résolu en racontant des histoires à Sheemie. Les premières étaient des contes de fées, dont *Hansel et Gretel*. Sheemie était fasciné par l'idée d'une maison en bonbon, et n'arrêtait pas de demander des détails à Dinky. Aussi, voyez-vous, c'est en fait Dinky qui a imaginé le fauteuil en chocolat, avec le coussin en gros chamallow bleu, et l'arcade en boules de gomme, et la rambarde en sucre d'orge. Pendant une courte période, il y a bel et bien eu un étage. Pour les lits des Trois Ours. Mais Sheemie n'a jamais

vraiment apprécié cette histoire et quand elle lui est sortie de la tête, le premier étage de Casa Pain d'Épices...

Ted Brautigan émit un petit gloussement.

— On pourrait dire qu'il s'est biodégradée, j'imagine. Quoi qu'il en soit, je crois que l'endroit dans lequel je me trouve en ce moment est en fait une fistule dans le temps, ou...

Il marqua une nouvelle pause. Puis soupira.

— Écoutez, il y a un milliard d'univers, qui contiennent un milliard de réalités différentes. C'est une chose que j'ai fini par comprendre, depuis qu'ils m'ont ramené de force de ce que ce ki'-dam s'entête à appeler ma « petite escapade dans le Connecticut ». Espèce de salopard de lèche-bottes !

C'était de la haine véritable, dans la voix de Brautigan, constata Roland. Et c'était une bonne chose. La haine était une bonne chose. Et utile.

— Ces réalités sont comme un labyrinthe de miroirs, sauf qu'il n'existe pas deux reflets rigoureusement identiques. Je finirai peut-être par revenir à cette image, mais pas encore. Ce que je veux vous faire comprendre – ou seulement accepter – pour l'instant, c'est que le réel est *organique*, le réel est *vivant*. Il est comme un muscle. Ce que fait Sheemie, c'est percer un trou dans ce muscle, avec une seringue mentale. Il n'y a que lui qui dispose de cette aiguille, parce qu'il est spécial –

— Parce que c'est un mork, murmura Eddie.

— Chut ! ordonna Susannah.

— ... l'utiliser, conclut Ted.

(Roland songea à rembobiner la cassette pour retrouver les mots manquants, puis décida que ça n'avait pas d'importance.)

— C'est un endroit hors du temps, hors du réel. Je sais que vous savez des bribes de choses, concernant le fonctionnement de la Tour Sombre. Vous en comprenez le but d'unification. Eh bien, considérez la Maison en Pain d'Épices comme une galerie donnant sur la Tour : en venant ici, on est à l'extérieur de la Tour, mais toujours *rattaché* à la Tour. C'est un endroit réel – assez réel pour que j'en revienne avec des taches de colorant sur mes mains et mes vêtements – mais un endroit auquel seul Sheemie Ruiz a accès. Et une fois qu'on y est, ça ressemble à ce qu'il veut. On pourrait se demander, Roland, si vous et vos amis

aviez la moindre idée de ce qu'était Sheemie, et de ce qu'il pouvait faire, quand vous l'avez rencontré à Mejis.

Roland tendit alors le bras pour appuyer sur le bouton STOP du magnétophone.

— Nous savions qu'il était... étrange, dit-il aux autres. Nous savions qu'il était spécial. Parfois Cuthbert disait : « Mais qu'est-ce qu'il a, ce garçon ? Il me donne des frissons. » Et puis il a débarqué à Gilead, lui et sa mule, Cappi. Et nous *savions* que c'était impossible, mais il se passait tant de choses alors, qu'un garçon de saloon venu de Mejis – pas finaud, mais jovial et serviable – était le cadet de nos soucis.

— Il s'est téléporté, n'est-ce pas ? demanda Jake.

Roland, qui n'avait encore jamais entendu ce mot avant ce jour, acquiesça instantanément.

— Sur une partie du trajet, du moins. Forcément. Pour commencer, comment aurait-il pu traverser le Fleuve Xay ? Il n'y avait qu'un seul pont, un pauvre pont en cordages, et une fois qu'on l'a eu passé, Alain les a coupés. Nous l'avons regardé tomber dans l'eau, quelque mille pieds plus bas.

— Peut-être qu'il a fait le tour, suggéra Jake.

Roland hocha la tête.

— Peut-être, oui. Mais ça lui aurait fait faire un détour d'au moins six cents roues.

Susannah émit un sifflement.

Eddie attendit de voir si Roland avait quelque chose à ajouter. Quand il parut clair que tel n'était pas le cas, il enclencha de nouveau le bouton LECTURE. La voix de Ted s'éleva dans la grotte.

— Sheemie est un téléport. Dinky lui-même est un pre-cog... entre autres. Malheureusement, bon nombre d'issues lui sont fermées, dans l'avenir. Et si vous vous demandez si le jeune *sai* Earnshaw prévoit comment tout cela va se terminer, la réponse est non.

Quoi qu'il en soit, voici ce trou hypodermique dans la chair vivante du réel... cette galerie qui court sur le flanc de la Tour Sombre... cette Maison en Pain d'Épices. Un lieu réel, bien que ça vous paraisse sans doute difficile à croire. C'est ici que nous emmagasinerons les armes et le matériel de camping que nous

avons l'intention de vous laisser, dans l'une des grottes au bout de Steek-Tete, et c'est ici que j'enregistre cette cassette. Quand j'ai quitté ma chambre avec cette machine antédiluvienne mais efficace sous le bras, il était dix heures quatorze du matin, heure locale. Quand j'y retournerai, il sera dix heures quatorze du matin. Peu importe le temps que ça me prendra ici. Et ce n'est qu'un des avantages considérables de la Maison en Pain d'Épices.

Je veux que vous compreniez bien une chose – peut-être que Roland, le vieil ami de Sheemie, la comprend déjà –, c'est que nous sommes trois rebelles dans une société dont la devise serait : pas de vagues, rien qui dépasse, même si ça signifie la fin de toute existence... et le plus tôt sera le mieux. Nous possédons un certain nombre de talents hautement utiles, et en les mettant en commun, nous avons réussi à garder une longueur d'avance. Mais si Prentiss ou Finli o'Tego – c'est le Chef de la Sécurité de Prentiss – découvrent ce qu'on est en train d'essayer de faire, Dinky nourrira les vers de terre avant la tombée de la nuit. Et Sheemie aussi, très probablement. Moi je ne me serais sans doute pas inquiété tout de suite, pour des raisons que je vais vous expliquer, mais si Pimli Prentiss s'aperçoit que nous avons l'intention de lui mettre un vrai pistolero sur le dos – un pistolero qui a déjà orchestré la mort de plus de cinq douzaines de Capes Vertes, tout près d'ici – alors même ma propre vie sera en jeu.

Une pause.

— Pour le peu qu'elle vaut.

Il s'interrompt un long moment. La bande était à présent à demi dévidée.

— Alors écoutez, et je vous conterai l'histoire d'un homme infortuné et malchanceux. Ce sera peut-être une histoire un peu trop longue, car vous manquez de temps. Auquel cas je suis certain que trois d'entre vous au moins connaîtront l'utilité du bouton AVANCE RAPIDE. Quant à moi, je me trouve dans un lieu où les pendules sont obsolètes et où le brocoli est sans doute interdit par la loi. J'ai tout mon temps.

Eddie fut de nouveau frappé par la lassitude dans la voix de cet homme.

— Je vous suggère seulement de n'accélérer la bande que si vous le devez vraiment. Comme je l'ai déjà dit, vous trouverez peut-être des choses utiles dans ce récit, bien que je ne sache pas quoi. J'ai trop le nez dessus. Et j'en ai assez d'être toujours sur mes gardes, pas seulement quand je suis éveillé, mais quand je dors, aussi. Si je n'arrivais pas à m'évader de temps à autre pour venir dormir tranquillement à la Maison en Pain d'Épices, il y a longtemps que les gars can-toi de Finli nous auraient embarqués tous les trois. Il y a un canapé dans le coin, lui aussi fait de ces merveilleux chamallows non collants. Je peux m'y allonger, y piquer un somme, avoir tous les cauchemars nécessaires à ma santé mentale. Et puis je retourne au Devar-Toi, où mon travail ne consiste pas seulement à me protéger moi-même, mais à protéger Sheemie et Dink, également. À m'assurer que quand nous œuvrons à couvert, il apparaisse sur ce putain de télémètre que nous sommes restés exactement là où nous étions censés être : dans nos appartements, dans le Bureau, peut-être en train de gober un film au Bijou ou d'acheter des glaces à l'épicerie d'Henry Graham, après la séance. Cela signifie aussi continuer à Briser, et chaque jour je sens le Rayon sur lequel nous travaillons en ce moment – Ours et Tortue – plier de plus en plus.

Dépêchez-vous d'arriver, messieurs. C'est tout ce que je vous souhaite. Faites aussi vite que vous le pourrez. Parce qu'il n'y a pas que moi, ici. Dinky a un caractère de cochon et une fâcheuse tendance à avoir la dent dure, et à se lancer dans des tirades légèrement grossières, si on le pousse un peu. Dans un état pareil, quelque chose pourrait lui échapper. Et Sheemie a beau faire de son mieux, il suffirait que quelqu'un lui pose la mauvaise question ou le prenne la main dans le sac quand je ne suis pas dans les parages pour rattraper le coup...

Brautigan ne poursuivit pas le raisonnement. Et compte tenu de son auditoire, ça n'était pas nécessaire.

3

Lorsqu'il reprend son récit, c'est pour leur raconter qu'il est né à Milford, dans le Connecticut, en 1898. Nous avons tous déjà entendu des introductions de ce genre, assez pour savoir qu'elles sont l'annonce – pour le meilleur ou pour le pire – d'un passage autobiographique. Pourtant, tandis qu'ils écoutent cette voix, les pistoleros se sentent habités d'une autre familiarité, et elle vaut aussi pour Ote. Tout d'abord ils se trouvent dans l'incapacité de la nommer, puis elle finit par leur apparaître comme une évidence. L'histoire de Ted Brautigan, Comptable Vagabond plutôt que Prêtre Vagabond, est par bien des aspects semblable à celle du Père Donald Callahan. Ils pourraient presque être jumeaux. Et le sixième spectateur – celui tapi derrière l'entrée obstruée de la grotte, dans les ténèbres battues par le vent – écoute avec une compassion et une compréhension croissantes. Et comment faire autrement ? L'alcool ne joue peut-être pas un rôle majeur dans le récit de Brautigan, mais il reste une histoire de dépendance et d'isolement, l'histoire d'un exclu.

4

À l'âge de dix-huit ans, Theodore Brautigan est reçu à Harvard, où son Oncle Tim est également allé, et l'Oncle Tim – lui-même sans enfants – est plus que disposé à payer la scolarité de Ted. Et pour autant que le sache Timothy Atwood, tout se passe de manière très claire : il fait une offre, l'offre est acceptée, le neveu brille dans tous les domaines, le neveu passe son diplôme et se prépare à entrer dans l'affaire de vente de meubles de son oncle, après six mois passés à visiter l'Europe

de l'après-Première Guerre mondiale.

Ce que l'Oncle Tim ne sait pas, c'est qu'avant d'intégrer Harvard, Ted essaie de s'engager dans ce qui sera bientôt connu sous le nom de Force Expéditionnaire Américaine. « Mon garçon », lui dit le médecin, « c'est un sacré souffle au cœur que tu as là, et ton ouïe n'est pas suffisante. Et maintenant tu vas me dire que tu es venu jusqu'ici sans te douter que ces détails te disqualifieraient d'office ? Parce que, pardonne-moi si je suis à côté, mais tu m'as l'air plus intelligent que ça. »

Et alors Ted Brautigan fait quelque chose qu'il n'a jamais fait auparavant, qu'il s'est juré de ne jamais faire. Il demande au médecin de l'Armée de choisir un chiffre, non pas entre un et dix, mais entre un et mille. Pour lui faire plaisir (il pleut à Hartford, ce qui veut dire que tout est ralenti au bureau de recrutement), le médecin pense au chiffre 748. Ted le devine. Puis il devine 419... 89... et 997. Quand Ted l'invite à penser à un personnage célèbre, vivant ou mort, et quand Ted lui dit Andrew Johnson, pas Jackson, mais Johnson, le médecin finit par être abasourdi. Il appelle un autre médecin, un ami à lui, et Ted leur refait le même numéro... à une différence près. Il demande au médecin de choisir un chiffre entre un et un million, puis il annonce au type qu'il pense à 87 416. Le deuxième médecin a un moment de surprise – d'ébahissement, pour tout dire – puis il retourne sa veste et y va d'un grand sourire goguenard. « Désolé, fiston, tu ne t'es trompé que d'environ cent trente mille. » Ted le regarde, sans sourire, sans réagir le moins du monde au sourire goguenard, mais il n'a que dix-huit ans, il est encore assez jeune pour être sidéré par une propension au mensonge aussi évidente qu'inutile. Entretemps, le sourire goguenard de Docteur Numéro Deux commence à pâlir de lui-même. Docteur Numéro Deux se tourne vers Docteur Numéro Un et dit : « Regarde-moi ses yeux, Sam. Regarde ce qui est en train d'arriver à ses yeux. »

Le premier médecin essaie de diriger la lumière d'un ophtalmoscope dans l'œil de Ted, et Ted le repousse d'un geste impatient. Il a accès aux miroirs, et il a déjà remarqué que ses pupilles ont parfois tendance à se dilater et à se contracter, il a

conscience du moment où ça se produit, même s'il n'a pas de miroir sous la main, il ressent comme un bégaiement dans l'œil, et ça ne l'intéresse pas, surtout pas maintenant. Ce qui l'intéresse en ce moment, c'est que le Docteur Numéro Deux se fout de sa gueule, et qu'il ne sait pas pourquoi. « Écrivez le chiffre, cette fois-ci », propose-t-il. « Écrivez-le pour ne pas pouvoir tricher. »

Docteur Numéro Deux fanfaronne. Ted réitère le défi. Docteur Sam sort un morceau de papier et un stylo, et le deuxième médecin les prend. Il est sur le point d'écrire un chiffre, quand il se ravise soudain, lance le stylo sur le bureau de Sam et dit : « C'est une arnaque de rue tout ce qu'il y a de plus banale, Sam. Si tu ne vois pas ça, c'est que tu es aveugle. » Et il sort d'un pas pesant.

Ted invite le Docteur Sam à penser à un membre de sa famille, n'importe lequel, et bientôt Ted dit à Sam qu'il pense à son frère Guy, mort de l'appendicite à l'âge de quatorze ans, et que depuis lors, la mère de Sam dit que Guy est son ange gardien. Cette fois-ci, on dirait que Docteur Sam vient de prendre une gifle. Et pour finir, il a peur. Que ce soit à cause du va-et-vient dans les pupilles de Ted, ou bien de sa démonstration de télépathie au pied levé, sans frottement de front spectaculaire ni autres artifices, pas de « je vois une image... attendez, ça vient... », toujours est-il que le Docteur Sam a peur. Il met le tampon REJETÉ sur le bulletin de Ted, un gros tampon rouge, et il essaie de se débarrasser de lui – suivant, qui veut aller en France renifler un bon coup de gaz moutarde ? – mais Ted lui saisit le bras, avec douceur mais fermeté.

— Écoutez-moi, dit Ted Brautigan. Je suis un authentique télépathe. Je le soupçonne depuis que j'ai six ou sept ans – depuis que j'ai l'âge de connaître le mot lui-même – et je le sais avec certitude depuis mes seize ans. Je pourrais être très utile aux Renseignements de l'Armée, et ma mauvaise ouïe et mon souffle au cœur n'auraient aucune incidence pour un poste de ce genre. Et pour ce truc avec mes yeux ?

Il sort une paire de lunettes de soleil de sa poche de chemise, et les met sur son nez.

— Ta-da !

Il adresse au Docteur Sam un sourire plein d'espoir. Sans succès. Un huissier d'armes se tient à la porte du bureau temporaire de recrutement du service des sports du Lycée d'East Hartford, et le médecin l'appelle.

— *Ce jeune homme est exempté et j'en ai assez de discuter avec lui. Vous seriez bien aimable de l'escorter hors de nos locaux.*

À présent c'est le bras de Ted qu'on agrippe, et pas avec douceur.

— *Attendez une minute ! proteste Ted. Il n'y a pas que ça ! J'ai quelque chose d'encore plus précieux ! Je ne sais pas s'il y a un mot pour ça, mais...*

Mais il ne peut pas finir, car l'huissier d'armes le traîne dehors et le pousse vivement le long du couloir, sous l'œil de garçons et de filles bouche bée et qui ont exactement son âge. Il existe bel et bien un mot, et ce n'est que des années plus tard qu'il l'apprendra, au Paradis Bleu. Ce mot, c'est facilitateur, et pour Paul « Pimli » Prentiss, c'est ce qui fait de Ted Stevens Brautigan l'hume le plus précieux de l'univers.

Pas en ce jour de 1916, cependant. En ce jour de 1916, on le traîne sans ménagement le long du couloir et on l'abandonne sur les marches en granit devant la porte principale, et un homme avec un accent du Sud à couper au couteau lui dit « T'as pôs intérêt à t'repointer, gô' ». Après réflexion, Ted décide que l'huissier d'armes ne lui donne pas le signal du départ ; « gô », mais que dans ce contexte, c'est sa prononciation de « gars ».

Pendant un petit moment, Ted reste là où on l'a laissé. Il se demande Qu'est-ce qu'il faut pour vous convaincre ? ou encore Comment peut-on être aussi aveugle ? Il n'arrive pas à croire à ce qui vient de lui arriver.

Pourtant il faut bien qu'il le croie, parce qu'il est bien là, dehors. Et au bout de dix kilomètres de marche dans les environs d'Hartford, il croit comprendre autre chose, aussi. On ne le croira jamais. Aucun d'eux ne le croira. Jamais. Ils refuseront de voir qu'un type qui peut lire dans l'inconscient collectif du Haut Commandement allemand pourrait avoir sa

petite utilité. Un type qui pourrait raconter au Haut Commandement allié où les Allemands vont frapper un grand coup. Un type qui peut faire un truc comme ça quatre ou cinq fois – même rien qu’une ou deux ! – pourrait bien être en mesure de mettre fin à la guerre avant Noël. Mais il n’en aura pas la chance, parce qu’ils ne vont pas la lui donner, sa chance. Et pourquoi ça ? Ça a un rapport avec le fait que le deuxième médecin ait changé son chiffre quand Ted l’a trouvé, pour refuser ensuite d’en écrire un autre. Parce que tout au fond d’eux-mêmes, quelque part, ils veulent se battre, et qu’un type comme lui ficherait tout en l’air.

C’est un truc dans ce goût-là.

Qu’ils aillent se faire foutre, dans ce cas. Il ira à Harvard aux frais de son oncle.

Et c’est ce qu’il fait. Harvard est exactement ce qu’a décrit Dinky, et plus encore : le Club Théâtre, les Débats d’idées, la revue Écarlate, la Confrérie des Mathématiciens Fous et, bien sûr, la cerise sur le gâteau, Les Petits Merdeux de Phi Bêta. Il fait même économiser quelques dollars à Tonton en décrochant son diplôme en avance.

Il est dans le sud de la France, la guerre est terminée depuis longtemps, quand il reçoit un télégramme : ONCLE DÉCÉDÉ STOP RENTRE VITE STOP.

Le mot-clé semblait être STOP.

Dieu sait que ce fut un des grands tournants. Il rentra chez lui, oui, et il donna du réconfort là où on avait besoin de réconfort, oui. Mais au lieu d’entrer dans le commerce des meubles, Ted décide de dire STOP à son ascension vers la réussite matérielle et de dire GO à sa descente vers l’obscurité financière. Au cours de la longue histoire de cet homme, le kate de Roland n’entend pas une seule fois Ted Brautigan regretter son anonymat volontaire et le passage sous silence de son talent caché : voici un talent précieux, mais dont personne au monde ne veut.

Et, bon Dieu, il finit par le comprendre ! Tout d’abord, son « talent surnaturel » (comme l’appellent parfois ces magazines de science-fiction au rabais) est un vrai danger, physiquement parlant, dans certaines circonstances. Les mauvaises

circonstances.

En 1935, dans l'Ohio, il fait de Ted Brautigan un meurtrier.

Il ne doute pas que d'aucuns trouveraient ce terme exagéré, mais il tient à en juger par lui-même dans ce cas précis, merci beaucoup, vraiment, et lui il dit que c'est exactement le mot qui convient. Il est à Akron et c'est le crépuscule d'été dans les tons bleus et les gosses jouent au foot avec une boîte de conserve au bout de Stossy Avenue et au base-ball à l'autre bout et Brautigan se tient au coin de la rue dans un costume léger, il se tient contre un poteau peint d'une rayure blanche, la rayure blanche qui signale un arrêt de bus. Derrière lui il a une confiserie déserte avec un aigle de l'Armée peint sur une des fenêtres et un message à la craie sur une autre, qui dit : ILS SONT ENTRAIN DE TUÉ LE PETIT HOMME. Ted se tient là avec sa mallette éraflée et un sac en papier kraft – une côtelette de porc, son dîner, il l'a acheté à la Boucherie Fantaisie de M. Dale – quand tout à coup on lui rentre dedans par-derrière et il se cogne au poteau téléphonique avec sa rayure blanche. C'est le nez qui prend. Il se casse le nez. Le sang gicle. Puis c'est la bouche qui cogne, et il sent ses dents trancher l'ourlet moelleux de ses lèvres, et tout à coup sa bouche se remplit d'un goût salé, comme du jus de tomate chaud. Il sent un choc mat dans le bas du dos et un bruit de déchirement. Dans la violence du choc, son pantalon lui descend au milieu des fesses, il tire-bouchonne comme un pantalon de clown, et tout à coup un type en T-shirt et pantalon de gabardine brillant sur le derrière descend Stossy Avenue en courant en direction du jeu de base-ball, avec ce truc qui claque dans sa main droite, qui claque comme une langue de cuir marron, et bon sang, ce truc c'est le portefeuille de Ted Brautigan. Il vient de se faire dépouiller de son portefeuille, bon Dieu !

Le crépuscule violet de cette nuit d'été s'obscurcit soudain et c'est la nuit noire, puis le ciel s'éclaircit de nouveau, puis redevient sombre. Ce sont ses yeux, ils refont ce tour étrange qui a tellement sidéré le deuxième médecin, presque vingt ans auparavant, mais Ted s'en rend à peine compte. Son attention est fixée sur l'homme en fuite, ce salopard qui vient de lui piquer son portefeuille, sans oublier de lui ruiner le portrait, au

passage. Jamais de toute sa vie il ne s'est senti dans une telle colère, jamais, et bien que la pensée qu'il envoie à cet homme soit inoffensive, presque gentille

(dis-moi mon pote je t'aurais volontiers donné un dollar si tu l'avais demandé peut-être même deux)

elle a le poids fatal d'un javelot lancé à pleine vitesse. Et c'est vraiment un javelot. Il faut à Ted un certain temps pour l'admettre pleinement, mais le moment venu il comprend qu'il est un assassin et qu'il y a un Dieu, Ted Brautigan devra un jour se tenir devant Son trône et répondre de ce qu'il vient de faire. L'homme en fuite a l'air de trébucher sur quelque chose, pourtant il n'y a rien, rien que HARRY AIME BELINDA griffonné à la craie sur le trottoir crevassé. Cette déclaration est entourée de griffonnages enfantins – des étoiles, une comète, un croissant de lune – qu'il en viendra plus tard à craindre. Ted a lui-même l'impression qu'il vient de prendre une lance dans le milieu du dos, mais lui au moins est toujours debout. Et ce n'est pas ce qu'il voulait. Il faut le dire. Il sait au fond de lui qu'il ne l'a pas fait exprès. C'est juste que... sa surprise s'est transformée en colère.

Il ramasse son portefeuille et voit les gamins jouant au baseball qui le regardent, bouche bée. Il brandit son portefeuille dans leur direction, comme un pistolet avec un canon mou, et le garçon avec son manche à balai scié dans les mains a un mouvement de recul. C'est ce mouvement, bien plus que le corps en train de s'affaler, qui hantera les rêves de Ted pendant l'année qui suivra, puis à intervalles réguliers, jusqu'à la fin de ses jours. Parce qu'il aime les gosses, il ne leur ferait jamais peur pour s'amuser. Et il sait ce qu'eux voient : un type avec son pantalon presque aux genoux (au point qu'on voit son caleçon dessous – et il pourrait avoir le machin en train de voler au vent, ça ferait même une petite touche finale magique), un portefeuille à la main et un air de cinglé sur sa foutue gueule.

— Vous n'avez rien vu ! leur crie-t-il. Vous m'entendez, maintenant ! Vous m'entendez ! Vous n'avez rien vu !

Puis il remonte son pantalon. Puis il retourne là où il a laissé sa mallette, il la ramasse, mais pas la côtelette de porc

dans son sac en papier kraft, au diable la côtelette de porc, il a perdu l'appétit en même temps que ses incisives. Puis il jette un dernier regard au corps sur le trottoir, et aux gamins apeurés. Et il s'enfuit. Et ça devient sa routine.

5

La deuxième cassette arriva à sa fin, libérant la bande qui se mit à tourner avec un *fouip-fouip-fouip* paresseux.

— Doux Jésus, fit Susannah. Doux Jésus, pauvre homme.

— C'était il y a si longtemps, ajouta Jake en secouant la tête, comme pour la vider.

Pour lui, les années entre son *quand* et celui de M. Brautigan représentaient un gouffre sans fond.

Eddie se saisit de la troisième cassette et la plaça dans l'appareil, en haussant les sourcils à l'intention de Roland. Le Pistolero fit un moulinet avec un doigt, son vieux geste familier qui signifiait on y va, on y va.

Eddie glissa le bout de la bande dans la tête de lecture. Il n'avait jamais fait ça auparavant, mais pas besoin d'être ingénieur en astrophysique, comme disait le proverbe. La voix lasse reprit le fil de son récit, parlant de la Maison en Pain d'Épices que Dinky Earnshaw avait faite pour Sheemie, ce lieu tout rouge créé à partir de rien, si ce n'est l'imagination. Une galerie sur le flanc de la Tour, comme l'avait appelée Brautigan.

Il avait tué cet homme (par accident, personne n'aurait dit le contraire ; ils vivaient au rythme de leurs armes, et savaient faire la différence entre *par accident* et *volontairement* sans avoir à débattre) autour de sept heures du soir. À neuf heures ce même jour, Ted Brautigan était dans un train vers l'ouest. Trois jours plus tard il épluchait les petites annonces d'emploi dans le journal de Des Moines, à la recherche d'un poste de comptable. Il avait d'ores et déjà appris quelque chose sur lui-même, il

savait combien il lui faudrait être prudent. Il ne pouvait plus se permettre le luxe de la colère, même lorsqu'elle était justifiée. En temps normal il n'était qu'un télépathe standard, capable d'épater un peu la galerie – il pouvait vous dire ce que vous aviez mangé, et où se trouvait la dame de cœur avant même que le petit filou au coin de la rue avec son arnaque ne le sache lui-même – mais en colère, il avait accès à cette lance, à cette lance redoutable...

— Et juste au passage, ça n'est pas tout à fait vrai, dit la voix dans le magnétophone. Quand je dis que je n'étais qu'un télépathe standard, je veux dire. J'en avais conscience depuis mon plus jeune âge, quand je n'étais encore qu'un gamin qui essaie de se faire enrôler dans l'Armée. Mais je ne connaissais pas le terme exact.

Ce mot, c'était *facilitateur*, comme il devait le découvrir. Et il serait bientôt persuadé que certaines personnes – certains *chasseurs de talents* – l'observaient dès ce moment-là, le jaugeaient, avaient conscience qu'il était différent des autres télépathes, mais sans savoir *en quoi* consistait cette différence. Pour commencer, les télépathes qui n'étaient pas originaires de la Terre Clé (c'était leur expression) étaient rares. Ensuite, dès le milieu des années trente, Ted s'était rendu compte que ce qu'il avait était *contagieux*, quand il se trouvait en présence d'une personne dans un état de grande émotion, que pendant un court laps de temps cette personne devenait elle aussi télépathe. Ce qu'il ne savait pas, c'est que ceux qui étaient *déjà* télépathes devenaient plus puissants.

De manière exponentielle.

— Mais je mets la charrue avant les bœufs, se corrigea-t-il.

Il avait erré de ville en ville, vagabond en costume dans la voiture voyageurs plutôt qu'en salopette dans le wagon de marchandises, ne restant jamais assez longtemps où que ce fût pour y poser ses valises. Et rétrospectivement, il se disait que même à l'époque il savait qu'il était observé. C'était une intuition, comme ces bizarreries qu'on perçoit parfois du coin de l'œil. Il devint conscient de *certain types* de gens, par exemple. Certains étaient des femmes, d'autres des hommes, ils avaient tous un goût appuyé pour les vêtements voyants, le

steak saignant et les voitures de couleurs aussi criardes que celles de leurs costumes. Ils avaient les traits étrangement épais et bizarrement inexpressifs. Un air que bien plus tard il associerait aux idiots qui s'étaient fait refaire le visage par des chirurgiens esthétiques charlatans. Au cours de cette période d'une vingtaine d'années – mais encore une fois, sans en être conscient, juste du coin de l'œil – il prit conscience du fait que, peu importe la ville dans laquelle il se trouvait, ces mêmes symboles enfantins avaient une fâcheuse tendance à apparaître sur les clôtures, les vérandas et les trottoirs. Des étoiles et des comètes, des planètes à anneau et des croissants de lune. Parfois, un œil rouge. Il lui arrivait aussi de voir un jeu de marelle dans les parages, mais pas toujours. Plus tard, dit-il, tout s'était agencé de manière un peu folle, mais pas dans les années trente, quarante, ni même au début des années cinquante, quand il errait. Non, à cette époque, il était encore un peu comme Docteur Un et Docteur Deux, il ne voulait pas voir ce qu'il avait pourtant sous le nez, parce que c'était... dérangeant.

Et c'est alors, à peu près au moment où la guerre de Corée tirait à sa fin, qu'il avait vu l'Annonce. Elle promettait LE TRAVAIL DE TOUTE UNE VIE et ajoutait que si on avait LES COMPÉTENCES REQUISES, il ne serait posé ABSOLUMENT AUCUNE QUESTION. Venait ensuite une énumération des qualités nécessaires, et une formation de comptable en faisait partie. Brautigan était certain que cette annonce était parue dans les journaux de tout le pays. Lui la trouva dans *L'Abeille* de Sacramento.

— Bon sang de merde ! s'exclama Jake. C'est dans ce même journal que le Père Callahan a appris que son ami George Magruder...

— Chut, ordonna Roland. Écoute.

Ils écoutèrent.

Les tests sont menés par des humes (terme que Brautigan n'apprendra que dans quelques semaines – pas avant d'avoir quitté l'année 1955 et d'être entré dans le non-temps de l'Algul). Le recruteur qu'il finit par rencontrer à San Francisco est un hume lui aussi. Ted apprendra (entre autres nombreuses choses) que ces déguisements que portent les ignobles, surtout ces masques, ne sont pas bien faits, surtout quand on se trouve près d'eux. Quand on est proche d'eux, on voit la vérité toute nue : ce sont des hybrides humes/tahines qui prennent très à cœur cette question de leur devenance, avec une ferveur religieuse. Le meilleur moyen de se retrouver dans les bras d'un ignoble, avec un jeu de dents meurtrières d'ignoble en train de vous chercher la carotide, c'est de déclarer que tout ce qu'ils font, c'est devenir plus vieux et plus laids. Cette marque rouge sur leur front – l'œil du Roi – disparaît généralement, quand ils se trouvent du côté Amérique (où elle s'assèche, comme un furoncle qui sommeille), et leurs masques prennent un aspect organique à vous donner la chair de poule, sauf derrière les oreilles, où la chair poilue et hérissée de dents affleure, et à l'intérieur des narines, où on aperçoit des dizaines de petits cils mouvants. Mais qui est assez impoli pour aller regarder dans les narines de son voisin, sincèrement ?

Quoi qu'ils pensent, quand on se retrouve tout proche, il y a vraiment un truc qui cloche chez eux, côté Amérique, et on ne voudrait pas faire peur au poisson avant d'avoir correctement installé le filet... Alors on a mis des humes (abréviation que les can-toi n'osent même pas utiliser ; ils la trouvent dégradante, comme « vamp », ou « nègre ») qui procèdent aux examens, qui se chargent des entretiens, que des humes dans les premiers temps, quand on passe le premier barrage de l'entretien professionnel, côté Amérique, pour se retrouver à Tonnefoudre.

Ted passe les tests, en même temps qu'une centaine d'autres types environ, dans un gymnase qui lui rappelle celui d'East

Hartford. On a rempli celui-là de rangées et de rangées de bureaux, comme dans une salle d'étude (on a soigneusement disposé les tapis d'athlétisme en dessous, pour éviter que les pieds métalliques des vieux bureaux n'entament le parquet ciré). Mais au bout de la première batterie de tests – un diagnostic de quatre-vingt-dix minutes en maths, anglais et questions de vocabulaire – la moitié des bureaux s'est vidée. Au bout de la deuxième manche, la salle s'est vidée aux trois quarts. La deuxième manche est composée de questions plutôt bizarres, des questions extrêmement subjectives, et dans plusieurs cas, Ted donne une réponse à laquelle il ne croit pas, parce qu'il pense – peut-être le sait-il – que ceux qui ont organisé ces tests attendent une réponse différente de celle que lui (et la plupart des gens) aurait donnée, en temps normal. Par exemple, voici une de ces petites perles :

23. Vous vous arrêtez à côté d'une voiture qui s'est retournée dans le fossé, au bord de la route. Piégé à l'intérieur se trouve un Jeune Homme qui appelle au secours. Vous criez : « Vous êtes blessé, Jeune Homme ? », et il vous répond : « Je ne crois pas ! » Dans le champ près de la voiture, vous trouvez une Sacoche remplie d'Argent. Que faites-vous ?
- a. Vous sauvez le Jeune Homme et lui rendez son Argent.
 - b. Vous sauvez le Jeune Homme et insistez pour déposer l'Argent au Commissariat le plus proche.
 - c. Vous prenez l'Argent et reprenez votre chemin, sachant que bien que la route soit peu fréquentée, quelqu'un finira bien par venir à son secours.
 - d. Aucune des réponses citées.

S'il s'était agi d'un questionnaire pour la police de Sacramento, Ted aurait entouré le « b » sans l'ombre d'une hésitation. Il n'est peut-être rien de plus qu'un vagabond sillonnant le pays, mais sa mère n'a pas élevé des idiots, merci beaucoup. D'ailleurs ce serait le bon choix dans presque toutes les circonstances – c'est la réponse sans risques, la réponse qui

n'attire pas d'ennuis. Et comme solution de repli, celle qui dit : « Je ne sais foutrement pas ce que c'est que cette histoire, mais j'ai au moins l'honnêteté de le dire », il y a le « d ».

C'est pourquoi Ted entoure le « c », mais pas nécessairement parce que c'est ce qu'il ferait, dans pareille situation. Il a tendance à penser qu'il serait plutôt du genre « a », se disant qu'il pourrait au moins poser au « Jeune Homme » quelques questions concernant son butin. Et si on n'en venait pas carrément à la torture pure et simple (parce qu'il saurait le fin mot de l'histoire, n'est-ce pas, peu importe que le « Jeune Homme » soit bavard ou pas sur le sujet), eh bien super, voilà ton pognon, vaya con Dios. Et pourquoi ? Parce qu'il se trouve que Ted Brautigan est convaincu que le propriétaire de la confiserie n'a pas tout faux : ILS SONT ENTRAIN DE TUÉ LE PETIT HOMME.

Alors il entoure le « c », et cinq jours plus tard il se retrouve dans le vestibule d'un studio de danse qui a fait faillite, en plein San Francisco (on lui a payé son billet de train depuis Sacramento), en compagnie de trois autres hommes et d'une adolescente à l'air maussade (cette gamine était autrefois Tanya Leeds de Bryce, dans le Colorado, apprendra-t-il plus tard). Plus de quatre cents personnes s'étaient pointées au gymnase pour les tests, attirées par le jackpot promis par l'annonce. Des andouilles de boucs émissaires, pour la plupart. Et voici qu'ils ne sont plus que quatre moutons. Un pour cent. Et même ça, comme le découvrira Brautigan avec le temps, c'est une pêche miraculeuse.

On finit par le faire entrer dans un bureau portant l'écriteau PRIVÉ. Il est rempli à craquer d'accessoires de danse poussiéreux. Un baraqué aux traits durs, en costume marron, est assis sur une chaise pliante, entouré d'une collection incongrue de tutus roses et vaporeux. Un vrai crapaud dans un jardin imaginaire, se dit Ted.

Le type se penche en avant, appuyant les bras sur ses cuisses éléphantiques. « Monsieur Brautigan, dit-il, que je sois ou non un crapaud, je peux vous offrir le boulot de votre vie. Je peux aussi vous renvoyer avec une poignée de main et un “merci beaucoup de vous être déplacé”. Tout dépendra de votre

réponse à une question. Une question sur une question, en fait. »

L'homme, dont le nom se révèle être Frank Armitage, tend à Ted une feuille de papier. Dessus est soulignée en gros la Question 23, celle sur le Jeune Homme et la Sacoche remplie d'Argent.

« Vous avez entouré la réponse “c”, résume Frank Armitage. Alors maintenant, sans une seconde d'hésitation, je vous prie de me dire pourquoi. »

« Parce que c'était la réponse “c” que vous vouliez », répond Ted sans une seconde d'hésitation.

« Et comment le savez-vous ? »

« Parce que je suis télépathe, répond Ted. Et que c'est ça que vous cherchez, en vérité. »

Il essaie de maintenir un visage impassible, et croit y arriver plutôt pas mal, mais à l'intérieur il se sent gagné par un intense et joyeux soulagement. Parce qu'il a trouvé du boulot ? Non. Parce qu'ils sont sur le point de lui faire une offre qui ferait paraître mesquin le gros lot du Loto ? Non.

Parce que enfin quelqu'un veut bien de son don.

Parce que enfin quelqu'un veut bien de lui.

7

L'offre s'était bel et bien révélée un attrape-nigauds, mais Brautigan eut l'honnêteté d'avouer sur sa cassette qu'il y serait sans doute allé de toute manière, même s'il l'avait su.

— Parce que le talent n'est pas fait pour être tu, le talent *ne sait pas* se taire, expliqua-t-il. Que ce soit un talent de perceur de coffres-forts, de médium, ou de prodige du calcul mental à dix chiffres, il supplie qu'on se serve de lui. Il ne se tait jamais. Il vous réveille au milieu de la nuit, alors que vous êtes épuisé, en hurlant : « Sers-toi de moi, sers-toi de moi, sers-toi de moi !

J'en ai assez de rester assis là ! Utilise-moi, tête de con, utilise-moi ! »

Jake éclata de rire, d'un rire bruyant de préadolescent. Il se couvrit la bouche de la main, mais ne put s'empêcher de continuer à glousser. Ote leva vers lui ses yeux noirs dans lesquels flottait un anneau d'or, avec son rictus diabolique sur les lèvres.

Et là, dans cette pièce remplie de tutus roses à fanfreluches, avec son feutre en arrière sur sa coupe en brosse, Armitage avait demandé à Ted s'il avait déjà entendu parler des « Militaires du Génie maritime du sud des États-Unis ». Quand Ted avait répondu par la négative, Armitage lui avait raconté qu'un consortium de riches hommes d'affaires sud-américains, essentiellement brésiliens, avait engagé un groupe de camionneurs, de maçons et de voyous américains, en 1946. Plus de cent, en tout. C'étaient eux, les « American Seabees ». Le consortium les employait tous pour une période de quatre ans, à différents niveaux de salaires, mais toujours très généreusement – au point que c'en était presque embarrassant. Un conducteur de bulldozer pouvait se retrouver avec un contrat annuel de vingt mille dollars, par exemple, ce qui à l'époque était une aubaine. Mais ce n'était pas tout : il y avait la prime équivalant à un an de salaire. Soit un total de cent mille dollars. Si, bien sûr, le type acceptait une seule et unique condition, peu courante : y aller, bosser, et ne pas revenir avant quatre ans, sauf si le boulot était terminé. Deux jours de repos par semaine, comme en Amérique, et des congés payés chaque année, comme en Amérique, mais dans la pampa. Impossible de retourner en Amérique du Nord (ou même à Rio) avant la fin du contrat de quatre ans. En cas de décès en Amérique du Sud, on était enterré là-bas – personne ne paierait le transport du cadavre jusqu'à Perpète-les-Oies. Mais on recevait cinquante mille dollars d'entrée, et soixante jours pour les dépenser, les mettre de côté, les investir ou les claquer comme on voulait. Si on choisissait l'investissement, ces cinquante mille pouvaient se convertir en soixante-quinze mille, quand on émergeait de la jungle avec un bronzage intégral, la panoplie de muscles tout nouveaux tout beaux et assez d'histoires à raconter pour tenir

un siècle. Et, bien sûr, une fois dehors on avait ce que les Angliches aimaient appeler l'« autre moitié », pour couronner le tout.

C'était comme ça que ça se passait, avait dit Armitage sans détour. Le bas de l'échelle s'en tirait avec un quart de million, et le haut, avec un demi.

— Ce qui paraissait incroyable, commenta la voix de Ted dans le Wollensak. Forcément, fichtre. Ce n'est que bien plus tard que j'ai mesuré combien on était bon marché, pour eux, même à ce prix-là. Dinky est particulièrement éloquent sur le sujet de leur avarice... « leur » avarice, en l'occurrence, étant celle de tous les bureaucrates du Roi. Il dit que le Roi Cramoisi essaie de précipiter la fin de toute création sans dépasser son budget, et bien sûr il a raison, mais je pense que même Dinky se rend compte – jamais il ne l'admettra, bien entendu – que si on offre trop à un homme, il refuse tout bonnement de le croire. Ou alors, selon son degré d'imagination (beaucoup de télépathes et de precogs n'ont pratiquement pas d'imagination), il sera *dans l'incapacité* de le croire. Dans notre cas, la période d'apprentissage devait durer six ans, avec renouvellement possible, et Armitage voulait une réponse immédiate. Il existe peu de techniques aussi efficaces, mesdames et messieurs, que de tournebouler l'esprit de votre cible, de l'appâter avec une grosse somme, avant de le sidérer avec le coup de grâce.

Et je me suis retrouvé sidéré comme il faut, vous pouvez me croire, aussi ai-je accepté immédiatement. Armitage m'a annoncé que mon quart de million m'attendrait à la Sea-man's Bank de San Francisco dans l'après-midi même, et que je pourrais le retirer dès que j'y serais. Je lui ai demandé s'il fallait que je signe un contrat. Il a tendu la main – de la taille d'un jambonneau – en me disant que c'était ça, notre contrat. J'ai voulu savoir où j'allais et ce que j'y ferais – toutes ces questions que j'aurais dû poser dès le début, vous en conviendrez, mais j'étais tellement abasourdi que ça ne m'a même pas traversé l'esprit.

De plus, j'étais presque certain de le savoir. Je croyais que j'allais travailler pour le gouvernement. Le genre Guerre Froide. La filière « télépathie » de la CIA ou du FBI, installée sur une île

du Pacifique. Je me rappelle avoir pensé que ça ferait un sacré scénario pour une pièce radiophonique.

Armitage m'a répondu : « Vous voyagerez loin, Ted, mais vous aurez aussi du travail tout près. C'est tout ce que je peux vous dire pour l'instant. En vous recommandant de ne pas dire un mot de cet arrangement pendant les huit semaines qui précéderont votre... euh... traversée. Rappelez-vous qu'une parole peut ruiner tous les espoirs. Au risque de vous rendre paranoïaque, je vous dirais de partir du principe que vous êtes surveillé. »

Et évidemment, que j'étais surveillé. Plus tard – *trop* tard, en quelque sorte – je me suis repassé le film de mes deux mois suivants, à San Francisco, et je me suis rendu compte que les can-toi m'épiaient, à chaque seconde.

Les ignobles.

8

— Armitage et deux autres humes nous ont retrouvés à l'entrée de l'Hôtel Mark Hopkins, poursuit la voix du magnétophone. Je me rappelle la date avec une clarté parfaite : c'était le jour d'Halloween, en 1955. À cinq heures de l'après-midi. Moi, Jace McGovern, Dave Ittaway, Dick... je ne me souviens pas de son nom de famille, il est mort environ six mois plus tard, Humma a dit que c'était de pneumonie et le reste des ki'cans a corroboré son histoire – ki'can signifie en quelque sorte « gens de merde », ou « merde-*folken* », au cas où ça vous intéresserait – mais c'était un suicide, et moi au moins je le savais. Quant aux autres... eh bien, vous vous rappelez Docteur Numéro Deux ? Les autres étaient et sont comme lui. « Ne me dis pas ce que je ne veux pas savoir, *sai*, ne viens pas saccager ma vision du monde. » Quoi qu'il en soit, la dernière, c'était Tanya Leeds. Costaude, cette petite...

Une pause, un dé clic. Puis la voix de Ted reprit, paraissant un peu plus claire. La troisième cassette touchait presque à sa fin. *Il doit vraiment avoir flambé le reste de l'histoire*, pensa Eddie, et il constata que cette idée le décevait. Une chose qu'on pouvait déjà dire de Ted, c'est qu'il était un sacré fileur de récits.

— Armitage et ses collègues ont débarqué dans un break Ford, ce qu'on appelait un « woody », en ces jours heureux. Ils nous ont emmenés à l'intérieur des terres, jusqu'à une ville du nom de Santa Mira. La rue principale était pavée. Les autres, en terre battue. Je me rappelle qu'il y avait des tas de derricks, qui ressemblaient un peu à de grosses mantes religieuses... sauf qu'alors il faisait déjà sombre et que ce n'étaient que des formes se découpant sur fond de ciel.

Je m'attendais à ce qu'on arrive dans une gare ferroviaire, ou routière, avec un bus portant un panonceau COMPTABLES derrière le pare-brise. Au lieu de quoi nous avons débarqué dans cet entrepôt vide avec son enseigne EMBARQUEMENT/CHARGEMENT SANTA MIRA qui pendait de guingois à l'entrée et une pensée m'a traversé l'esprit, claire comme le jour, envoyée par Dick-je-ne-sais-plus-quoi. *Ils vont nous tuer*, pensait-il. *Ils nous ont amenés ici pour nous tuer et nous voler notre truc.*

Quand on n'est pas télépathe, on ne peut pas mesurer à quel point une chose de ce genre est effrayante. Cette certitude, elle... elle vous envahit la tête. J'ai vu Dave Ittaway pâlir, et bien que Tanya n'ait pas émis un seul son – elle était costaude, cette petite, je vous l'ai dit –, il faisait assez clair dans la voiture pour voir qu'elle avait les larmes aux yeux.

Je me suis penché vers elle, j'ai pris les mains de Dick dans les miennes, et je les ai serrées fort quand il a essayé de se libérer. Je lui ai envoyé la pensée suivante : *Ils ne nous ont pas donné un quart de million à chacun, dont la majeure partie est toujours planquée en sécurité à la Seaman's Bank, tout ça pour nous entraîner dans le maquis, histoire de nous piquer nos montres.* Et Jace m'a répondu en pensée : *Je n'ai même pas de montre. J'ai mis la mienne au clou il y a deux ans à Albuquerque, et le temps que je songe à en racheter une – vers minuit, hier – tous les magasins étaient fermés et j'étais trop bourré pour descendre de mon tabouret de bar, de toute façon.*

Ça nous a détendus, et on s'est tous mis à rire. Armitage nous a demandé ce qui nous mettait tellement en joie, et ça nous a encore plus détendus, parce qu'on avait quelque chose qu'eux n'avaient pas, on pouvait communiquer d'une manière qui leur était inaccessible. Je lui ai dit « rien du tout » et j'ai serré un petit coup les mains de Dick. Ça a fait l'affaire. Je l'ai... « facilité », je suppose. C'était mon coup d'essai. Le premier d'une longue série. C'est une des raisons pour lesquelles je suis tellement fatigué. Tout ce facilitage, ça vous épuise un homme.

Armitage et ses sbires nous ont fait entrer. L'endroit était déserté, mais au bout il y avait une porte avec trois mots écrits à la craie sur le panneau, entourés de lunes et d'étoiles. GARE DE TONNEFOUDRE, ça disait. Sauf que, eh bien, il n'y avait pas de *gare* : ni rails, ni bus, ni route, à part celle qu'on avait empruntée pour venir jusqu'ici. Il y avait des fenêtres, de part et d'autre de la porte, et rien de l'autre côté du bâtiment, à part deux ou trois bâtiments plus petits – des hangars abandonnés, dont l'un n'était plus qu'une coquille calcinée – et de la brousse jonchée de déchets.

Dave Ittaway a dit : « Qu'est-ce qu'on va faire de l'autre côté ? », et l'un des types a répondu : « Vous verrez bien. » Et ça, oui, on a vu.

« Honneur aux dames », a dit Armitage en ouvrant la porte.

Derrière, il faisait noir, mais d'un noir *différent*. D'un noir *plus noir*. Si vous avez déjà vu Tonnefoudre de nuit, vous voyez de quoi je parle. Et les sons étaient différents, eux aussi. Et là ce bon vieux Dick a eu comme des regrets, il a voulu faire demi-tour. L'un des types a dégainé une arme. Et je n'oublierai jamais ce qu'Armitage a dit. Parce qu'il avait une voix... gentille. « Trop tard pour changer d'avis. Maintenant il faut aller de l'avant. »

Et je crois que dès cet instant j'ai su que cette histoire de contrat de six ans, renouvelable à volonté, c'était ce que mon ami Bobby Garfield et son ami Sully-John auraient appelé « du baratin de baltringues ». Non pas que nous puissions lire dans leurs pensées. Ils portaient tous des chapeaux, vous voyez. On ne voit jamais un ignoble – ou *une* ignoble, d'ailleurs – sans son chapeau. Ceux de ces hommes ressemblaient à de bons vieux feutres mous, du genre que portaient la plupart des types, à

l'époque. Mais ce n'étaient pas des couvre-chefs ordinaires. C'étaient des bonnets de pensée. À part que « bonnets *anti-pensée* » serait plus adéquat ici ; ils étouffent les pensées de ceux qui les portent. Si on essaie de progner quelqu'un qui en porte un – *progner*, c'est le terme qu'emploie Dinky pour dire « lire dans les pensées » – on n'obtient qu'un bourdonnement grouillant de murmures. Très désagréable, un peu comme le carillon du vaadasch. Si vous l'avez déjà entendu, vous imaginez. Ça décourage les efforts, et l'effort est bien la dernière chose qui intéresse la plupart des télépathes de l'Algul. Ce qui intéresse le plus les Briseurs, Mesdames et Messieurs, c'est de ne pas faire de vagues, et que rien ne dépasse. Et vous n'en mesurerez toute la portée – toute la monstruosité – qu'en reculant d'un pas et en regardant vers l'avenir. Encore une chose qui passionne très peu les Briseurs, l'avenir. On entend souvent un proverbe – un petit poème – circuler sur le campus, ou bien on le lit, tracé à la craie sur les murs : « Profite de la balade, mets à fond le ventilateur, travaille bien ton bronzage, t'as rien à perdre mon coco. » C'est beaucoup plus fort que « on se calme ». Les implications de ces petits vers de mirliton sont fort déplaisantes. Je ne sais pas si vous en avez bien conscience.

Eddie pensait en avoir bien conscience, pour sa part, et il lui traversa l'esprit que son frère Henry aurait fait un Briseur absolument merveilleux. Si tant est qu'il ait pu emporter son héroïne et ses albums de Creedence Clearwater Revival, bien sûr.

Ted marqua un temps d'arrêt plus long, puis il eut un petit rire contrit.

— Je crois que le moment est venu d'abréger un peu les choses. On a passé la porte, pour résumer. Si vous l'avez fait vous-mêmes, vous savez que ça peut être très désagréable, si la porte n'est pas en parfait état de marche. Et la porte entre Santa Mira, en Californie, et Tonnefoudre était en meilleur état qu'un certain nombre que j'ai eu l'occasion d'emprunter, depuis.

Pendant un moment, il n'y a rien eu d'autre que les ténèbres, et les hurlements de ce que les tahines appellent les chiens du désert. Puis des lumières se sont brusquement allumées, et on a vu ces... ces *choses* avec des têtes d'oiseaux et de fouines, et

même une avec une tête de taureau, avec les cornes et tout. Jace s'est mis à crier, et moi aussi. Dave Ittaway a fait volte-face et essayé de s'enfuir, mais Armitage l'a alpagué. Et même, où aurait-il pu aller ? Repasser la porte ? Elle s'était refermée, et pour autant que je sache, elle est à sens unique. La seule d'entre nous à ne pas avoir prononcé une syllabe, c'est Tanya, et quand elle a levé les yeux vers moi, ce que j'ai vu dans ses yeux et lu dans ses pensées, c'est du soulagement. Parce qu'on savait, voyez-vous. Nous n'avions pas les réponses à toutes les questions, mais aux deux plus importantes, si. Où étions-nous ? Dans un autre monde. Quand allions-nous rentrer ? Jamais, de notre vivant. Notre argent allait rester à la Seaman's Bank de San Francisco jusqu'à ce qu'il y en ait des millions, et personne pour les dépenser, jamais. Nous étions là sur le long terme.

Il y avait un bus, avec un chauffeur du nom de Phil. « Appelez-moi Phil le Cador, je m'fais vieux et alors, mais rassurez-vous, j'vais pas vous mettre dans l'décor », a-t-il dit. Il avait une odeur de court-circuit et il faisait plein de petits clics discordants, sous sa carrosserie. Ce bon vieux Phil est mort, à présent, balancé dans la décharge des trains et des robots avec Dieu seul sait combien d'autres pauvres bougres, mais ils ont largement assez de petites mains mécaniques pour les aider à finir ce qu'ils ont commencé, j'en suis sûr.

Dick s'est évanoui dès qu'on est ressortis côté Tonnefoudre, mais le temps de voir apparaître les lumières du complexe, il était revenu à lui. Il avait la tête posée sur les genoux de Tanya, et je me rappelle le regard de reconnaissance qu'il lui a lancé. C'est drôle, ce que la mémoire décide de se rappeler, n'est-ce pas ? Ils nous ont fait passer un contrôle au portail. Nous ont assigné nos numéros de dortoirs, puis d'appartements, ont veillé à ce qu'on ait à manger... et c'était un sacré repas, vous pouvez me croire. Le premier d'une longue série.

Le lendemain, nous sommes allés travailler. Et, si on excepte ma « petite escapade dans le Connecticut »²⁴, nous n'avons jamais cessé de travailler, depuis.

Il marqua une nouvelle pause.

²⁴ Celle-ci fait l'objet du roman *Cœurs perdus en Atlantide*. (N.d.T.)

— Dieu nous vienne en aide, nous n'avons jamais cessé de travailler depuis lors. Et, Dieu nous pardonne, la plupart d'entre nous sont heureux. Parce que la seule chose que demande le talent, c'est qu'on s'en serve.

9

Il leur raconte ses premières gardes au Bureau, et le moment où il a compris – pas au fur et à mesure, mais au contraire presque immédiatement – qu'ils n'allaient pas traquer des espions ou lire dans les pensées de scientifiques russes, « ou ce genre de foutaises de l'espace », comme dirait Dinky (Dinky n'était pas là dès le début, à la différence de Sheemie). Non, ce qu'ils vont devoir faire, c'est briser quelque chose. Il le sent, pas seulement dans le ciel d'Algul Siento, mais partout autour d'eux, jusque sous leurs pieds.

Pourtant il est assez satisfait. La nourriture est bonne, et bien que ses appétits sexuels se soient calmés au fil des ans, il ne dit pas non quand il s'agit de s'envoyer en l'air, ne serait-ce que pour se rappeler régulièrement que le simu-sexe n'est rien d'autre que de la masturbation avec accessoires. Mais pour s'être envoyé en l'air de temps à autre avec une pute, comme beaucoup d'hommes sur la route, il peut aussi témoigner que ce sexe-là non plus n'est pas très éloigné de la masturbation : vous la lui mettez aussi fort que vous le pouvez, vous suez comme un cheval, et elle répète « oh bébé-bébé-bébé », en se demandant en fait si elle devrait refaire le plein de la voiture, ou quel jour son groupe préféré passe au Rouge et Blanc, déjà ? Comme pour la plupart des choses de la vie, il faut avoir recours à son imagination, et c'est une chose que Ted sait faire, il est bon pour le vieux truc de la visualisation, merci beaucoup. Il aime bien avoir un toit au-dessus de la tête, il aime bien la compagnie – les gardes restent des gardes,

d'accord, mais il les croit quand ils disent que leur boulot consiste tout autant à empêcher le mal d'entrer qu'à empêcher les Briseurs de sortir. Il s'entend bien avec la plupart de ses copensionnaires, aussi. Et au bout d'un an ou deux, il se rend compte que ses copensionnaires ont besoin de lui, de manière étrange. Il sait les réconforter quand ils voient tout en rouge ; il sait apaiser leurs accès de vague à l'âme et de mal du pays. Il lui suffit d'une petite heure de conversation à mi-voix. Et c'est une bonne chose, à l'évidence. Peut-être que tout est bien, finalement – en tout cas, c'est ce qu'il ressent. Avoir le mal du pays, c'est humain. Mais briser, c'est divin. Il essaie d'expliquer ça à Roland et à son tet, mais le mieux qu'il réussisse à faire, c'est dire que c'est un peu comme réussir à gratter ce point dans le dos que vous n'arrivez pas à atteindre et qui vous rend dingue, à vous démanger doucement mais sûrement. Il aime aller au Bureau, ils aiment tous ça. Il aime ce qu'il ressent, assis là, dans le parfum du beau bois et du beau cuir, à chercher... chercher... jusqu'au moment où, tout à coup, aahhh. Nous y voilà. On a alpagué quelque chose, et on se balance comme un singe au bout d'une branche. On brise, bébé, et briser, c'est divin.

Dinky avait dit un jour que le Bureau était le seul endroit au monde où il se sentait en contact avec lui-même, et que c'était pour ça qu'il voulait qu'il soit fenné. Brûlé, même, si possible. « Parce que je sais de quel genre de conneries je suis capable, quand je suis en contact avec moi-même », avait-il dit à Ted. « Quand je tombe vraiment dans le panneau, mon vieux. » Et Ted savait exactement de quoi il parlait. Parce que, au Bureau, c'était toujours trop beau pour être vrai. On s'asseyait, éventuellement on prenait un magazine, on regardait les photos de mannequins et les pubs pour la margarine, les photos de stars de cinéma et de belles voitures, et on sentait son esprit s'élever. Le Rayon était tout autour, c'était comme se trouver au milieu d'un vaste couloir de force, mais l'espoir s'élevait toujours vers le toit, et quand il arrivait là-haut, il tombait toujours dans ce bon vieux panneau... le panneau coulissant.

Peut-être qu'autrefois, juste après que le Prim s'était retiré,

quand l'écho de la voix de Gan résonnait encore dans les chambres du macrovers, les Rayons étaient lisses et polis, mais ce temps-là était révolu. À présent la Voie de l'Ours et de la Tortue est cabossée et érodée, remplie d'anses et de cols et de baies et de crevasses, jalonnée de creux dans lesquels on peut glisser les doigts pour assurer sa prise, et parfois on se hisse, et parfois on se coule à l'intérieur comme une goutte d'acide qui pourrait penser, et qui creuserait sa voie. Et toutes ces sensations procurent un plaisir intense. Presque sexuel.

Et pour Ted il y a autre chose, quelque chose en plus, bien qu'il ne sache pas qu'il est le seul à l'avoir, jusqu'à ce que Trampas le lui dise. Trampas n'a pas l'intention de lui dire quoi que ce soit, mais il a ce sale eczéma, voyez-vous, alors ça change tout. Difficile de croire que c'est une maladie du cuir chevelu qui permettra peut-être de sauver la Tour Sombre, mais l'idée n'est pas totalement tirée par les cheveux. Même pas du tout tirée par les cheveux.

10

— Il y a environ cent quatre-vingts personnes employées à plein temps à Algul Siento, récapitula Ted. Je ne suis pas du genre à dire aux gens comment faire leur travail, mais je vous conseille de prendre de quoi noter, ou au moins d'ouvrir grand les oreilles. En gros, c'est soixante par garde de huit heures, et qui se divisent en trois fois vingt. Ce sont les tahines qui ont la vue la plus perçante, et qui tiennent les miradors, en général. Les humes forment des patrouilles le long de la clôture extérieure. Avec des armes, j'entends – de durs calibres. Sur le pont supérieur, on trouve Prentiss, le Maître, et Finli o'Tego, le Chef de la Sécurité – respectivement hume et tahine – mais la plupart des flottants sont des can-toi... des ignobles, vous comprenez.

La majorité des ignobles ne s'entendent pas avec les Briseurs. À la rigueur un brin de camaraderie virile, mais c'est le maximum. Dinky m'a dit un jour qu'ils sont jaloux de nous car nous sommes ce qu'ils appellent des « humes infinis ». Tout comme les gardes humes, les can-toi portent des bonnets de pensée quand ils sont en service, pour que nous ne puissions pas les proguer. Le fait est que bon nombre de Briseurs n'ont jamais essayé de proguer qui ou quoi que ce soit hormis le Rayon, au cours de ces dernières années, et peut-être ne peuvent-ils plus rien faire d'autre. L'esprit est aussi un muscle et comme tous les muscles, il s'atrophie si on ne s'en sert pas.

Une pause. Un déclic sur la bande. Puis la voix, de nouveau :

— Je ne vais pas pouvoir terminer. Je suis déçu, mais pas vraiment surpris. Ceci sera donc ma dernière histoire, les amis. Je suis désolé.

Un bruit grave. Liquide, Susannah l'aurait juré. Ted reprenait une gorgée d'eau.

— Vous ai-je déjà dit que les tahines n'ont pas besoin de bonnet de pensée ? Ils parlent parfaitement le français, et j'ai pu constater que certains avaient quelques capacités à proguer eux-mêmes, qu'ils pouvaient envoyer et recevoir – au moins un petit peu – mais si on creuse un peu, on ne trouve que ces ondes de brouillage stridentes, qui ressemblent à des interférences mentales – du bruit blanc. Je pensais que c'était un mécanisme de protection ; Dinky pense que c'est leur manière de *penser*. Quoi qu'il en soit, ça leur facilite la tâche. Ils n'ont pas à se rappeler sans cesse de mettre leur chapeau le matin, avant de sortir !

Trampas était l'un des can-toi vagabonds. Vous le croiserez peut-être un jour en train de sillonner les rues de Pleasantville, ou bien assis sur l'un des bancs qui bordent l'Allée, en train de lire un livre d'épanouissement personnel du genre *La Pensée Positive en sept leçons*. Puis, le lendemain, vous le trouverez là, appuyé contre le mur de la Maison des Cœurs Brisés, à prendre le soleil. Il en va de même avec les autres can-toi flottants. S'il y a une stratégie derrière tout ça, je n'ai jamais pu la percer à jour, et Dinky non plus. On ne pense pas qu'il y en ait une.

Ce qui a toujours distingué Trampas des autres, c'est cette

absence totale de jalousie. Il est réellement amical – ou il l’était. Par bien des aspects, il ne ressemblait pas du tout à un ignoble. Peu de ses collègues can-toi ont l’air de l’apprécier. Ce qui est plutôt ironique, parce que si la *devenance* existe bien, alors Trampas est l’un des rares à en avoir fait quelque chose. Le simple fait de rire, par exemple. Quand la plupart des ignobles rient, on dirait une volée de cailloux dévalant une goulotte à charbon métallique : ça vous frissonne de partout, comme dirait Tanya. Quand Trampas rit, lui, c’est un peu haut perché, mais il fait un bruit normal. Parce qu’il rit *vraiment*, je pense. Instinctivement. Alors que les autres se forcent.

Quoi qu’il en soit, un jour j’ai entamé une conversation avec lui. Dans la rue principale, à la sortie du Bijou. C’était la énième rediffusion de *La Guerre des Étoiles*. S’il y a un film dont les can-toi ne se lassent jamais, c’est bien *La Guerre des Étoiles*.

Je lui ai demandé s’il savait d’où venait son nom. Il m’a dit que oui, bien sûr, qu’il venait de son clan-fam. Chaque can-toi reçoit un nom hume de son clan-fam, tôt ou tard ; c’est comme un gage de maturité. Dinky dit qu’ils récoltent ce nom-là la première fois qu’ils arrivent à se faire prendre par-derrière avec succès, mais ça c’est du Dinky tout craché. La vérité, c’est que nous ne savons pas et que ça n’a pas d’importance, mais certains de ces noms sont carrément hilarants. On a ce type qui ressemble à Rondo Hatton, un acteur des années trente qui souffrait d’acromégalie et qui jouait les monstres et les psychopathes, mais ils l’ont appelé Minipousse. Et puis il y en a un qui s’appelle Loup-Garou et un autre, Van Gogh Baez.

Susannah, qui était une vieille adepte de la musique folk de Bleecker Street, se plongeait la tête dans les mains pour étouffer un accès de fou rire.

— Bref, je lui ai dit que Trampas était un personnage d’un célèbre western intitulé *Le Virginien*²⁵. Un second couteau, dans l’ombre du héros, mais c’est Trampas qui a la réplique tirée du livre, que tout le monde se rappelle : « *Souris*, en disant

²⁵ *Le Virginien* : série américaine western mettant en scène James Drury, diffusée de 1962 à 1970, inspirée du roman d’Owen Wister (1902). (N.d.T.)

ça ! » Ça a fait rire notre Trampas, et j'ai fini par lui raconter toute l'intrigue autour d'un café.

Nous sommes devenus amis. Je le tenais au courant de ce qui se passait dans notre petite communauté de Briseurs, en échange de quoi il me racontait toutes sortes de petites choses innocentes mais intéressantes, sur ce qui se passait de son côté de la clôture. Il se plaignait aussi de son eczéma, qui lui mettait le crâne à la torture. Il n'arrêtait pas de soulever son chapeau – un genre de petit béret, mais en jean – pour se gratter le cuir chevelu. Il déclarait que c'était le pire emplacement possible, pire qu'en bas, sur le petit caporal. Et petit à petit, je me suis rendu compte qu'à chaque fois qu'il soulevait son chapeau pour se gratter, je pouvais lire dans ses pensées. Pas seulement celles du dessus, mais *toutes*. En faisant vite – et j'avais appris la rapidité – je pouvais faire mon choix, exactement comme j'aurais choisi un article dans une encyclopédie, en tournant les pages. Enfin, ça n'était pas *exactement* la même chose ; c'était plutôt comme allumer et éteindre un transistor en pleine diffusion d'une nouvelle émission.

— Bordel, s'exclama Eddie en reprenant un biscuit.

Il aurait donné un bras pour un peu de lait dans lequel le tremper. Les biscuits sans lait, c'était comme des Oréo sans le fourrage blanc au milieu.

— Imaginez que vous allumez une télé ou une radio à fond, reprit Ted de sa voix rouillée et épuisée. Puis que vous l'éteignez... à tout'veitesse.

Il avait fait exprès d'accélérer le débit, ce qui fit sourire tout le monde – y compris Roland.

— Ça vous donnera une idée de l'effet produit. Maintenant je vais vous dire ce que ça m'a appris. Je soupçonne que vous le savez déjà, mais je ne peux pas courir le risque que vous l'ignoriez. C'est trop important.

Il existe une Tour, Mesdames et Messieurs, comme vous le savez *forcément*. Il fut un temps où six Rayons s'y croisaient, à la fois pour y puiser leur puissance – c'est une source de pouvoir absolument prodigieuse – et pour lui prêter main forte, comme des câbles avec un émetteur radio. Quatre de ces Rayons ont désormais disparu, très récemment, pour le quatrième. Les

deux seuls restants sont le Rayon de l'Ours, Voie de la Tortue – le Rayon de Shardik – et le Rayon de l'Éléphant, Voie du Loup – celui que d'aucuns appellent le Rayon de Gan.

Je me demande si vous pouvez imaginer l'horreur que j'ai ressentie en constatant ce que je faisais réellement, au Bureau. En grattant innocemment ce petit point qui me démangeait. Même si tout le long je savais que c'était quelque chose d'important – je le *savais*.

Et il y avait pire encore, une chose que je n'avais pas soupçonnée, une chose qui ne s'appliquait qu'à moi. Je savais que je n'étais pas comme les autres, par certains aspects ; pour commencer, j'étais le seul Briseur capable de ressentir une once de compassion. Quand ils voient tout en rouge, je vous l'ai dit, c'est moi qu'ils viennent trouver. Pimli Prentiss, le Maître, a marié Tanya et Joey Rastosovich – il a insisté, il ne voulait pas entendre une seule objection, il répétait sans cesse que c'était là son privilège et sa responsabilité, qu'il était comme le capitaine d'un vieux navire de croisière – et bien sûr, ils l'ont laissé faire. Mais après ça, ils sont venus dans mes appartements pour me dire : « Marie-nous, *toi*. Alors seulement on sera vraiment mariés. »

Et il m'arrive de me demander : « Tu croyais réellement que c'était tout ce qu'on attendait de toi ? Avant de fréquenter Trampas et d'écouter chaque fois qu'il soulève son chapeau pour se gratter, tu croyais vraiment que ce qui te différenciait des autres, c'était de ressentir dans ton âme un peu de compassion et d'amour ? Ou alors est-ce que pour ça aussi, tu te racontais des histoires ? »

Je ne saurais pas répondre avec certitude à cette question, mais peut-être suis-je innocent, dans ce cas précis. Je ne comprenais vraiment pas que mon talent allait bien au-delà de celui de proguer et de Briser. Je suis comme un micro pour un chanteur, ou un stéroïde pour un muscle. Je les... *dope*. Disons qu'il existe une unité de force – appelons-la *sombres*, si vous le voulez bien. Au Bureau, à vingt ou trente, mettons qu'ils soient capables de produire cinquante sombres par heure, sans moi. Et *avec* moi ? Ça saute à *cinq cents* sombres à l'heure. Et ça saute instantanément.

En écoutant les pensées de Trampas, j'ai compris qu'ils me considéraient comme la prise du siècle, peut-être même de tous les temps, le seul Briseur réellement indispensable. Je les avais déjà aidés à faire lâcher un Rayon, et je leur faisais gagner des siècles sur celui de Shardik. Et quand le Rayon de Shardik lâchera, Mesdames et Messieurs, celui de Gan n'en aura plus pour très longtemps. Et quand le Rayon de Gan lâchera lui aussi, la Tour Sombre s'écroulera, ce sera la fin de la Création, et l'œil de l'Existence même deviendra aveugle.

Je ne sais pas comment j'ai réussi à empêcher Trampas de voir ma détresse. Et j'ai des raisons de croire que je ne me suis pas montré aussi impénétrable que je le croyais à l'époque.

Je savais qu'il fallait que je sorte de là. Et c'est alors que Sheemie est venu me trouver pour la première fois. Je suis *persuadé* qu'il m'avait percé à jour dès le début, mais même maintenant je ne peux en être certain, et Dinky non plus. Tout ce que je sais, c'est qu'un soir il est venu chez moi et m'a envoyé cette pensée : « Je vous ferai un trou, *sai*, si vous le voulez, et vous pourrez leur tirer votre révérence. » Je lui ai demandé ce qu'il entendait par là, et il s'est contenté de me regarder. C'est fou ce qu'un simple regard peut dire, n'est-ce pas ? *Ne faites pas injure à mon intelligence. Ne me faites pas perdre mon temps. Ne gaspillez pas le vôtre.* Je n'ai pas lu ça en pensée, pas du tout. C'est sur son visage que je l'ai lu.

Roland émit un grognement d'approbation. Ses yeux brillants étaient fixés sur les rouleaux mouvants de la cassette.

— Je lui ai quand même demandé où mènerait le trou. Il a répondu qu'il ne savait pas — qu'il fallait que j'accepte de prendre le risque. Mais même avec cette condition, je n'y ai pas réfléchi très longtemps. Si je tardais à me décider, j'avais peur de trouver des raisons de rester. Je lui ai dit : « Vas-y, Sheemie — aide-moi à leur tirer ma révérence. »

Il a fermé les yeux en se concentrant, et instantanément un coin de ma chambre a disparu. Je voyais les voitures passer. Elles étaient déformées, mais c'étaient bien des voitures américaines. Je n'ai plus posé de questions, j'ai foncé. Je n'étais pas certain que je pourrais passer complètement dans cet autre monde, mais j'en étais arrivé à un point où je me fichais même

de ça. Je me disais que mourir était peut-être la meilleure chose que j'avais à faire. Ça les ralentirait, au moins.

Et juste avant que je plonge, Sheemie m'a envoyé cette pensée : « Cherchez mon ami Will Dearborn. Son vrai nom est Roland. Ses amis sont morts, mais je sais que lui non, parce que je l'entends encore. C'est un pistolero, et il s'est fait de nouveaux amis. Amenez-les ici et ils s'arrangeront pour que ces méchants arrêtent de faire du mal au Rayon, exactement comme il a empêché Jonas et ses amis de me tuer. » Pour Sheemie, ça équivalait à un véritable sermon-fleuve.

J'ai fermé les yeux, et j'ai plongé. Pendant une seconde je me suis senti la tête en bas, mais rien de plus. Pas de carillon, pas de nausée. Très agréable, du moins en comparaison de la porte de Santa Mira. Je me suis retrouvé à quatre pattes au bord d'une autoroute très fréquentée. Il y avait un vieux journal dans les herbes du bas-côté. Je l'ai ramassé et j'ai vu que j'avais atterri au mois d'avril 1960, presque cinq ans après que Armitage et ses amis nous avaient menés à l'abattoir à Santa Mira, de l'autre côté du pays. J'avais les yeux posés sur le *Courant* d'Hartford. Et cette autoroute, c'était la bretelle de Merritt.

— Sheemie sait faire des portes magiques ! s'exclama Roland.

Il nettoyait son revolver tout en écoutant le récit de Brautigan, mais il le mit soudain de côté.

— C'est ça, la téléportation ! *C'est ça que ça veut dire !*

— Chut, Roland, conseilla Susannah. Ça doit être sa fameuse aventure du Connecticut. Je veux entendre cette partie-là.

11

Mais aucun d'eux n'entend l'histoire de Ted dans le Connecticut. Il déclare qu'il la garde « pour un autre jour », et

explique à ses auditeurs qu'il s'est fait rattraper à Bridgeport alors qu'il essayait d'accumuler assez d'argent liquide pour disparaître définitivement. Les ignobles l'avaient jeté dans une voiture, ramené à New York, dans un bouge du nom du Cochon du Sud. De là il était retourné à Fedic, et de Fedic à la Gare de Tonnefoudre. De la gare il était revenu au Devar-Toi, oh Ted, on est tous tellement contents de vous revoir, bienvenue à la maison.

La quatrième cassette est à présent déroulée aux trois quarts, et Ted n'a plus qu'un filet de voix enrouée. Néanmoins, il poursuit hardiment.

— Je n'étais pas parti longtemps, mais pendant mon absence, le temps avait fait un de ses bonds en avant imprévisibles. Humma o'Tego était hors jeu, peut-être à cause de moi, et Prentiss du New Jersey, le ki'dam, était entré en scène. Lui et Finli m'ont interrogé bon nombre de fois, dans les appartements du Maître. Il n'y eut pas de torture physique – j' imagine qu'ils me considéraient encore comme trop important pour prendre le risque de m'abîmer – mais ce ne fut pas une partie de plaisir, et ils mirent mon esprit salement à l'épreuve. Ils m'expliquèrent aussi très clairement que, si j'essayais de nouveau de m'enfuir, mes amis du Connecticut seraient immédiatement mis à mort. J'ai répondu : « Mais vous ne comprenez pas, les gars ? Si je continue mon boulot, ils sortent, de toute manière. Tout le monde sort de scène, à l'exception peut-être de celui que vous appelez le Roi Cramoisi. »

Prentiss a mis ses mains l'une contre l'autre, les doigts en clocher, avec cet air insupportable qu'il a, et il m'a dit : « C'est peut-être vrai, ou peut-être pas, sai, mais si ça l'est, quand nous "sortirons" comme vous dites, nous ne souffrirons pas. Tandis que le Petit Bobby et la Petite Carol... sans parler de la mère de Carol et de l'ami de Bobby, Sully-John... » Il n'a pas eu à terminer sa phrase. Je ne sais toujours pas s'ils ont mesuré à quel point ils m'ont fait peur, en menaçant mes jeunes amis. Et combien ils m'ont mis en colère, aussi.

Toutes leurs questions se ramenaient à deux points, aux deux choses qu'ils voulaient réellement savoir : pourquoi je

m'étais enfui, et qui m'y avait aidé. J'aurais pu rester en boucle sur le mode nom-prénom-matricule, mais j'ai décidé de tenter le coup, et de me montrer un peu plus expansif. Si j'avais voulu m'enfuir, c'est parce qu'à travers ce que disaient certains des gardes can-toi, j'avais compris ce que nous faisons réellement, et que cette idée ne me plaisait pas. Quant à savoir comment j'étais sorti, je leur ai dit que je n'en savais rien. Que je m'étais couché un soir, pour me réveiller près de la route Merritt. Ils ont commencé par se moquer de mon histoire, pour y croire à moitié, surtout parce que je n'ai pas varié d'un iota, à chaque fois que j'ai dû la leur répéter. Et bien sûr ils mesuraient déjà mon pouvoir, et savaient que j'étais différent des autres.

« Est-ce que vous croyez être un téléport par le subconscient, sai ? » m'a demandé Finli.

« Comment je pourrais le savoir ? » lui ai-je répliqué – toujours répondre par une question, je pense que c'est une bonne règle pendant un interrogatoire, tant que ça reste un interrogatoire peu musclé, comme celui-là. « Je n'ai jamais ressenti une aptitude de ce genre, mais on ne sait pas toujours ce qui se tapit dans notre subconscient, n'est-ce pas ? »

« Vous feriez mieux d'espérer que ce ne soit pas votre cas, a répondu Prentiss. Nous pouvons admettre et tirer profit de n'importe quel talent, même le plus loufoque, ici. Tous sauf celui-là. Ce talent-là, monsieur Brautigan, signerait l'arrêt de mort d'un employé même aussi précieux que vous. » Je n'étais pas certain de le croire, mais plus tard Trampas me donna des raisons de penser que Prentiss avait peut-être dit la vérité. Quoi qu'il en soit, c'était ma version des faits, et je ne m'en suis jamais écarté.

Le domestique de Prentiss, un type du nom de Tassa – un hume, soit dit en passant –, apportait des biscuits et des boîtes de Nozz-A-La (j'aime bien ça, parce que ça me rappelle le goût du cola), et Prentiss m'offrait tout ce que je voulais... si bien sûr je leur disais où j'avais récolté mes informations, et comment j'avais quitté Algul Siento. Puis c'était reparti pour toute la série des questions, sauf que cette fois Prentiss et la Fouine mâchonnaient leurs biscuits et buvaient le Nozzie. Par moments ils cédaient et me donnaient une gorgée et une

bouchée. Pour les interrogatoires, je crois qu'il leur manquait un petit côté nazi, s'ils voulaient venir à bout de mes secrets. Ils ont essayé de me proguer, bien sûr, mais... vous avez déjà entendu ce vieux proverbe qui dit que ce n'est pas à un vieux baratineur qu'on apprend à dire des conneries ?

Eddie et Susannah acquiescent. Jake aussi, qui l'a entendu prononcer par son père au cours de ses nombreuses conversations concernant les Programmes de la Chaîne.

— Je parie que oui, reprend Ted. Eh bien, il est aussi juste de dire qu'on ne peut pas proguer un prog. Du moins pas celui qui a atteint un certain degré de compréhension. Et j'ai intérêt à en venir à l'essentiel avant que ma voix me fasse définitivement faux bond.

Un jour, environ trois semaines après que les ignobles m'ont ramené de force, Trampas est venu vers moi, en pleine rue principale, à Pleasantville. Entre-temps j'avais rencontré Dinky, je l'avais identifié comme une âme sœur, et avec son aide, je commençais à mieux connaître Sheemie. Outre mes interrogatoires à la Maison du Gardien, il se passait un tas de choses. J'avais à peine eu le temps de penser à Trampas, depuis mon retour, mais lui n'avait pas pensé à grand-chose d'autre qu'à moi. Comme je le découvris très vite.

« Je connais les réponses aux questions qu'ils vous posent sans arrêt, me dit-il. Ce que j'ignore, c'est pourquoi vous ne m'avez pas encore dénoncé. »

Je lui ai dit que l'idée ne m'avait jamais traversé l'esprit – que je n'avais pas été élevé de cette manière, pour cafarder. Et puis, ce n'était pas comme s'ils me collaient un bâton électrifié dans le rectum, ou qu'ils m'arrachaient les ongles... même s'ils auraient pu avoir recours à ces techniques, avec un autre que moi. Le pire qu'ils m'aient fait était de me faire baver devant un plat de biscuits posé sur le bureau de Prentiss pendant une heure et demie, sans m'en donner un seul.

« J'ai commencé par être en colère contre vous, dit Trampas, et puis j'ai compris – à contrecœur – que j'aurais sans doute fait pareil, à votre place. La semaine de votre retour, je n'ai pas beaucoup dormi, je peux vous le dire. Je restais allongé dans mon lit, à Damli, m'attendant à les voir

débarquer à tout instant, pour m'emmener. Vous avez une petite idée de ce qu'ils me feraient, s'ils découvraient que c'est moi, n'est-ce pas ? »

Je lui ai répondu que non, alors il m'a expliqué qu'il se ferait sermonner par Gaskie, le lieutenant de Finli, pour se faire ensuite envoyer manu militari dans les terres perdues, ou bien pour mourir dans la Discordia, ou pour trouver un emploi au château du Roi Rouge. Mais un tel voyage ne se ferait pas sans mal. Au sud-est de Fedic, on pouvait attraper des saletés comme la Dévorante (le cancer, sans doute, mais d'un genre très rapide, très douloureux, et très vicieux), ou bien ce qu'on appelait la Folle. Les Enfants de Roderick attrapent couramment ces deux maux, et d'autres, aussi. Les maladies de peau mineures à Tonnefoudre – l'eczéma, les furoncles, les plaques – ne sont que le début des problèmes, dans le Monde Ultime. En cas d'exil, entrer au service de la cour du Roi Cramoisi serait le seul espoir. Il était certain qu'un can-toi comme Trampas ne pouvait se rendre aux Callas. Elles sont plus près, réelles, et il y a du vrai soleil, là-bas. Mais vous imaginez ce qui pourrait arriver à un ignoble ou à un tahine, dans l'Arc des Callas.

Le ka-tet de Roland l'imagine très bien.

« N'exagérez pas, lui ai-je répondu, comme pourrait le dire Dinky, le petit nouveau, je ne vais pas laver mon linge sale sur tous les toits. C'est aussi simple que ça. Il n'y a rien de chevaleresque là-dedans. »

Il a ajouté qu'il m'en était reconnaissant quoi qu'il en soit, puis il a regardé autour de lui et il a dit, à voix très basse : « Je vous remercierai de votre gentillesse, Ted, en vous conseillant de vous montrer aussi coopératif que vous le pourrez. Je ne dis pas qu'il faut que vous me créiez des ennuis, mais je ne veux pas que vous vous en attiriez plus. Peut-être qu'ils n'ont pas autant besoin de vous que vous le pensez. »

Et maintenant, Mesdames et Messieurs, je voudrais que vous m'écoutiez attentivement, car ce qui suit pourrait bien être d'une importance capitale ; je n'en sais rien, pour tout dire. Tout ce que je sais avec certitude, c'est que ce que Trampas m'a dit ensuite m'a plongé dans un effroi profond. Il

a dit que de tous les mondes de l'autre côté, il y en a un qui est unique. On l'appelle le Monde Réel. Tout ce que Trampas a l'air d'en savoir, c'est qu'il est réel au même titre que l'Entre-Deux-Mondes l'était, avant que les Rayons commencent à décliner et que l'Entre-Deux-Mondes change. Du côté Amérique de ce Monde « Réel », d'après lui, le temps se contracte parfois, mais il ne défile que dans un sens : vers l'avant. Et dans ce monde vit un homme qui joue aussi le rôle de facilitateur, d'une certaine manière ; peut-être même est-il une sorte de gardien mortel du Rayon de Gan.

12

Roland jeta un regard à Eddie, et au moment où leurs yeux se croisèrent, ils articulèrent tous deux en silence le même mot : *King*.

13

— *Trampas m'a raconté que le Roi Cramoisi avait essayé de tuer cet homme, mais que le ka l'avait toujours protégé. « On dit que son chant a mis en mouvement la boucle, a dit Trampas, bien que personne ne semble savoir ce que ça veut dire, exactement. » Maintenant, cependant, le ka – non pas le Roi Rouge, mais ce bon vieux ka – a décrété que cet homme, ce gardien ou je ne sais quoi, devait mourir. Il s'est arrêté, voyez-vous. Quel que soit le chant qu'il était censé chanter, il s'est arrêté, et ça a fini par le rendre vulnérable. Mais pas face au Roi Cramoisi. Trampas me répétait ça sans cesse. Non, c'est*

face au ka qu'il est vulnérable. « Il ne chante plus. Son chant, celui qui compte, s'est achevé. Il a oublié la rose. »

14

Dehors, dans le silence, Mordred entendit cela et se retira pour y réfléchir.

15

— Trampas ne m'a raconté tout ça que pour que je comprenne que je n'étais plus totalement indispensable. Bien sûr, ils veulent me garder ; j'imagine qu'ils auraient un certain orgueil à venir à bout du Rayon de Shardik avant que la mort de cet homme ne fasse rompre le Rayon de Gan.

Une pause.

— Voient-ils la folie fatale d'une race qui vacille au bord de l'amnésie, et qui va finir par basculer dans le gouffre ? Visiblement pas. Si tel était le cas, pour commencer, ils ne se précipiteraient pas, c'est certain. Ou n'est-ce là qu'un simple manque d'imagination ? On n'aime pas à penser qu'une carence aussi primaire que celle-là pourrait déclencher la fin, et pourtant...

Exaspéré, Roland décrivit un moulinet avec la main, comme si le vieil homme dont ils écoutaient la voix pouvait le voir. Il voulait entendre, entendre clairement et jusqu'au moindre mot, ce que le garde can-toi savait au sujet de Stephen King, au lieu de quoi Brautigan s'était lancé dans une digression discursive sans queue ni tête. Ce qui était compréhensible – le pauvre homme était visiblement épuisé –, mais il y avait ici quelque chose de plus important que tout le reste. Eddie le savait, lui aussi. Roland le lisait sur le visage tendu du jeune homme. Ils baissèrent tous les deux les yeux pour voir la bande marron restante – épaisse d'à peine quelques millimètres, désormais – fondre à vue d'œil.

— ... pourtant nous ne sommes que de pauvres humes plongés dans les ténèbres de l'ignorance, et je suppose que ces choses-là nous dépassent, en tout cas qu'on ne peut avoir aucune certitude, dans ce domaine...

Il pousse un long soupir de lassitude. La bande tourne, dévidant son dernier rouleau, glissant inutilement sous la tête de lecture. Puis, enfin :

— J'ai demandé le nom de cet homme magique, et Trampas a répondu : « Je ne le sais point, Ted, mais ce que je sais, c'est qu'il n'y a plus de magie en lui, car il a abandonné ce que le ka attendait de lui qu'il fasse, quoi que ce soit. Si nous le laissons livré à lui-même, le Ka de Dix-Neuf (celui de son monde), et le Ka de Quatre-Vingt-Dix-Neuf (celui de notre monde) s'allieront pour... »

Puis plus rien. C'est là que s'arrête la bande.

18

La bobine continua de tourner, et l'extrémité brillante du ruban marron se mit à claquer, avec son *fouip-fouip-fouip* lent, jusqu'à ce qu'Eddie se penche en avant et appuie sur le bouton STOP. Il marmonna « Putain ! » entre ses dents.

— Pile quand ça commençait à devenir intéressant, commenta Jake. Et toujours ces chiffres. Dix-neuf... et quatre-vingt-dix-neuf.

Il marqua une pause, puis les dit à la suite l'un de l'autre.

— Dix-neuf et quatre-vingt-dix-neuf.

Puis une troisième fois :

— 1999. L'Année Clé dans le Monde Clé. Là où Mia est allée accoucher. Là où se trouve la Treizième Noire, à présent.

— Monde Clé, Année Clé, répéta Susannah.

Elle sortit la bande de la machine, la souleva à hauteur d'une des lampes et la fixa pendant un instant, avant de la replacer dans sa boîte.

— Là où le temps ne va que dans une seule direction. Comme il se doit.

— Gan a *créé* le temps, dit Roland. C'est ce que racontent les anciennes légendes. Gan s'est élevé du néant – dans certains récits, c'est de la mer, mais dans tous les cas, ça désigne le *Prim* – et il a fabriqué le monde. Puis d'une pichenette du doigt il l'a fait tourner, et c'est ainsi qu'est apparu le Temps.

Quelque chose était en train de prendre forme dans la grotte. Comme une révélation. Ils le sentaient tous, et c'était aussi près d'éclater que l'avait été le ventre de Mia, à la fin. Dix-neuf. Quatre-vingt-dix-neuf. Ces chiffres les hantaient. Ces chiffres avaient surgi partout. Ils les avaient vus dans le ciel, écrits sur des palissades en bois, entendus en rêves.

Ote leva la tête, les oreilles dressées, les yeux brillants.

— Quand Mia a quitté la chambre que nous avons prise au Plaza-Park, reprit Susannah, pour aller au Cochon du Sud – la chambre 1919, au fait –, je suis tombée dans une sorte de transe. J’ai rêvé... d’une prison... de présentateurs de radio qui annonçaient qu’untel, untel, et untel étaient morts...

— Tu nous l’as raconté, fit Eddie.

Elle secoua violemment la tête.

— Pas *tout*. Je ne vous ai pas tout raconté. Parce qu’une partie paraissait n’avoir aucun sens. Entendre Dave Garroway annoncer que le petit *garçon* du Président Kennedy était mort, par exemple – le petit John-John, lui qui a salué le cercueil de son papa quand on a retiré le catafalque. Je ne vous l’ai pas raconté, parce que cette partie-là, c’était n’importe quoi. Jake, Eddie, est-ce que le petit John-John Kennedy est mort, dans vos *quand* ? Dans n’importe lequel de vos *quand* ?

Ils firent tous les deux non de la tête. Jake n’était même pas sûr de savoir de qui Susannah parlait.

— Pourtant *si*. Dans le Monde-Clé, et dans un *quand* ultérieur à tous les nôtres. Je parie que c’était dans le *quand* de 99. Ainsi périt le fils du dernier pistolero, Ô Discordia. Ce que je crois maintenant, c’est que j’entendais un truc du genre rubrique nécrologique du supplément « célébrités » de *Time*. Toutes les différentes époques se mélangeaient. John-John Kennedy, puis Stephen King. Je n’avais jamais entendu parler de lui, mais David Brinkley disait qu’il avait écrit *Salem*. C’est bien le livre dans lequel apparaît le Père Callahan, pas vrai ?

Roland et Eddie acquiescèrent.

— Le Père Callahan nous a raconté son histoire.

— Ouais, fit Jake. Mais qu’est-ce que...

Elle ne tint pas compte de sa remarque. Elle avait les yeux embrumés, et lointains. Des yeux à un regard de tout comprendre.

— Et voici venir Brautigan, qui se joint au *ka-tet* de Dix-Neuf, et il raconte sa propre histoire. Et regardez ! Regardez le compteur du magnétophone !

Ils se penchèrent. Dans la petite fenêtre du compteur, ils lurent :

1999

— Je pense que King a aussi écrit l'histoire de Ted, dit Susannah. Quelqu'un veut parier quand cette histoire est sortie, ou sortira, dans le Monde Clé ? En quelle année ?

— En 1999, assena Jake à mi-voix. Mais pas la partie qu'on a entendue. Celle qu'on n'a *pas* entendue, justement. L'Aventure de Ted dans le Connecticut.

— Et vous l'avez rencontré, commenta Susannah en regardant son *dinh* et son mari. Vous avez rencontré Stephen King.

Une fois encore, ils acquiescèrent.

— C'est lui qui a créé le Père, qui a créé Brautigan, qui nous a créés, *nous*.

Elle se parlait comme à elle-même. Puis elle secoua soudain la tête.

— Non. « Toutes choses servent le Rayon. » Il nous a... *facilités*.

— Ouais, fit Eddie en opinant. Ouais, okay. Tout m'a l'air de coller.

— Dans mon rêve, j'étais dans une cellule, dit-elle. Je portais les vêtements que j'avais quand on m'a arrêtée. Et David Brinkley a dit que Stephen King était mort, malheur, Discordia – quelque chose dans ce goût-là. Brinkley a dit qu'il était...

Elle s'interrompit, fronçant les sourcils. Elle aurait demandé à Roland de l'hypnotiser pour que le souvenir lui revienne, si ç'avait été nécessaire. Mais ce ne fut pas le cas.

— Brinkley a dit que King s'était fait renverser par une fourgonnette alors qu'il se promenait, près de chez lui, à Lovell, dans le Maine.

Eddie sursauta. Roland se redressa, les yeux brûlants.

— Tu dis ainsi ?

Susannah hocha la tête d'un air catégorique.

— *Il a acheté la maison du Chemin du Dos de la Tortue ! rugit le Pistolero.*

Il tendit le bras et attrapa Eddie par la chemise. Eddie ne

parut même pas s'en rendre compte.

— Bien sûr, qu'il l'a achetée ! Le *ka* parle et le vent souffle ! Il a poussé un peu plus avant sur le Sentier du Rayon, et il a acheté une maison là où il est le plus fragile ! Là où nous avons vu les entrants ! Où nous avons discuté avec John Cullum, avant de franchir la porte ! En doutes-tu ? *En doutes-tu une seule foutue seconde ?*

Eddie secoua la tête. Bien sûr que non, il n'en doutait pas. Il y avait eu un déclic, comme quand, à la fête foraine, on frappe de toutes ses forces sur la pédale avec le maillet, et que le plomb monte jusqu'en haut, et fait tinter la cloche. On repartait avec une poupée, quand on faisait sonner la cloche. Mais est-ce que c'était parce que King avait décidé que c'était une poupée ? Parce que King venait du monde où Gan a créé le temps d'une pichenette de l'index ? Parce que si *King* dit que c'est une poupée, on dit *tous* que c'est une poupée, et on dit aussi grand merci ? S'il s'était mis en tête que le prix, si on faisait sonner la Cloche de la Force, c'était une peluche, est-ce que tout le monde dirait amen à la peluche ? Pour Eddie, la réponse était oui. Aussi sûrement que Co-op City se trouvait à Brooklyn.

— David Brinkley a dit que King avait cinquante-deux ans. Vous qui l'avez rencontré, les garçons, faites un petit calcul rapide. Est-ce qu'il pouvait avoir cinquante-deux ans, en 1999 ?

— Tu peux parier ta vertu là-dessus, fit Eddie.

Il adressa à Roland un regard sombre et désespéré.

— Et comme ce dix-neuf, c'est le chiffre qu'on n'arrête pas de trouver sur notre chemin — Ted Stevens Brautigan, allez-y, comptez-moi ces lettres ! —, je vous parie que ça n'est pas seulement une question d'année. Dix-neuf...

— C'est une date, suggéra Jake d'une voix monocorde. C'est sûr. La Date Clé de l'Année Clé, dans le Monde Clé. Le dix-neuf quelque chose, de l'année 1999. Probablement un mois d'été, vu qu'il était sorti se promener.

— *C'est l'été* en ce moment, *là-bas*, dit Susannah. On est au mois de juin. Le mois 6. Retournez le 6 et vous obtenez un 9.

— Ouais, et « niche » est une anagramme de « chien », si on va par là, fit remarquer Eddie, l'air cependant mal à l'aise.

— Moi je crois qu'elle a raison, intervint Jake. Je pense que

c'est le 19 juin. C'est ce jour-là que King prendra la route infernale et la *probabilité* qu'il reprenne l'histoire de la *Tour Sombre* – *notre* histoire – est totalement kaput. Le Rayon de Gan va disparaître avec le tout. Il restera le Rayon de Shardik, mais il est déjà très abîmé.

Il se tourna vers Roland, le visage pâle, les lèvres presque bleues.

— Il va craquer comme une brindille.

— Peut-être même que ça s'est déjà produit, dit Susannah.

— Non, répliqua Roland.

— Comment peux-tu en être certain ? demanda-t-elle.

Il lui lança un sourire glacial, sans une pointe d'humour.

— Parce que si c'était le cas, nous ne serions plus là.

19

— Comment on peut empêcher ça ? lança Eddie. Ce type, Trampas, il a dit à Ted que c'était le *ka*.

— Il s'est peut-être trompé, suggéra Jake d'une voix mal assurée, un peu traînante. C'était seulement une rumeur, alors peut-être qu'il a mal compris. Et puis, eh ! Peut-être que King en a encore pour un mois, jusqu'en juillet. Ou même août. Et pourquoi pas septembre ? Ça pourrait être septembre, vous ne croyez pas ? Septembre, c'est le mois 9, après tout...

Ils se tournèrent tous vers Roland, qui s'était assis les jambes tendues devant lui.

— C'est là que j'ai mal, dit-il, comme s'il se parlait à lui-même.

Il se toucha la hanche droite... puis les côtes... puis le côté de la tête.

— J'ai des maux de tête. De plus en plus violents. Je n'ai pas jugé utile de vous en parler.

De sa main droite atrophiée, il descendit le long de sa hanche

droite.

— C'est là qu'il sera touché. Une hanche éclatée. Les côtes en mille morceaux. La tête écrasée. Balancé mort dans le fossé. Le *ka...* et la fin du *ka*.

Ses yeux s'éclaircirent et il se tourna vers Susannah, de l'urgence dans le regard.

— À quelle date tu étais à New York ? Rafraîchis-moi la mémoire.

— Le 1^{er} juin 1999.

Roland hocha la tête et s'adressa à Jake.

— Et toi ? Pareil, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Alors... Fedic... une pause... puis droit sur Tonnefoudre.

Il s'interrompit, parut réfléchir, puis articula quatre mots en les accentuant.

— Il reste du temps.

— Mais le temps avance plus vite, par ici...

— Et s'il fait encore un bond en avant...

— Le *ka...*

Leurs paroles se chevauchaient. Puis ils se turent tous de nouveau, le regard fixé sur le Pistolero.

— On peut changer le *ka*, fit Roland. Ça s'est déjà fait. Il y a toujours un prix à payer – le *ka-shume*, peut-être bien –, mais ça peut se faire.

— Et comment on arrivera là-bas ? demanda Eddie.

— Il n'y a qu'un moyen, répondit Roland. Il faut que Sheemie nous y envoie.

Le silence pesait sur la grotte, brisé seulement par le grondement lointain du tonnerre qui donnait son nom à cette triste terre.

— Nous avons deux tâches à accomplir, résuma Eddie. L'écrivain et les Briseurs. Par quoi on commence ?

— Par l'écrivain, conseilla Jake. Tant qu'on a encore le temps de le sauver.

Mais Roland secouait la tête.

— Comment ça, non ? s'écria Eddie. Et pourquoi, non ? Tu peux me le dire ? Tu sais bien comme le temps est glissant, là-bas ! Impossible de revenir en arrière ! Si on rate la fenêtre, on

n'aura jamais de seconde chance !

— Mais il faut aussi qu'on mette le Rayon de Shardik en sécurité, objecta Roland.

— Est-ce que tu essaies de dire que Ted et ce Dinky ne laisseraient pas Sheemie nous aider, tant qu'on ne les aurait pas aidés, nous ?

— Non. Sheemie le ferait pour moi, j'en suis sûr. Mais imaginez qu'il se passe quelque chose, pendant qu'on sera dans le Monde Clé ? On resterait en rade, en 1999.

— Il y a la porte sur le Chemin du Dos de la Tortue... commença Eddie.

— Même si elle est toujours là en 1999, Eddie, Ted nous a dit que le Rayon de Shardik commence déjà à plier.

Roland secoua la tête.

— Mon cœur me dicte que cette prison là-bas est notre point de départ. Si l'un de vous peut me prouver le contraire, je l'écouterai, et bien volontiers.

Personne ne dit mot. À l'extérieur de la grotte, le vent soufflait toujours.

— Il nous faut consulter Ted, avant de prendre cette décision, finit par dire Susannah.

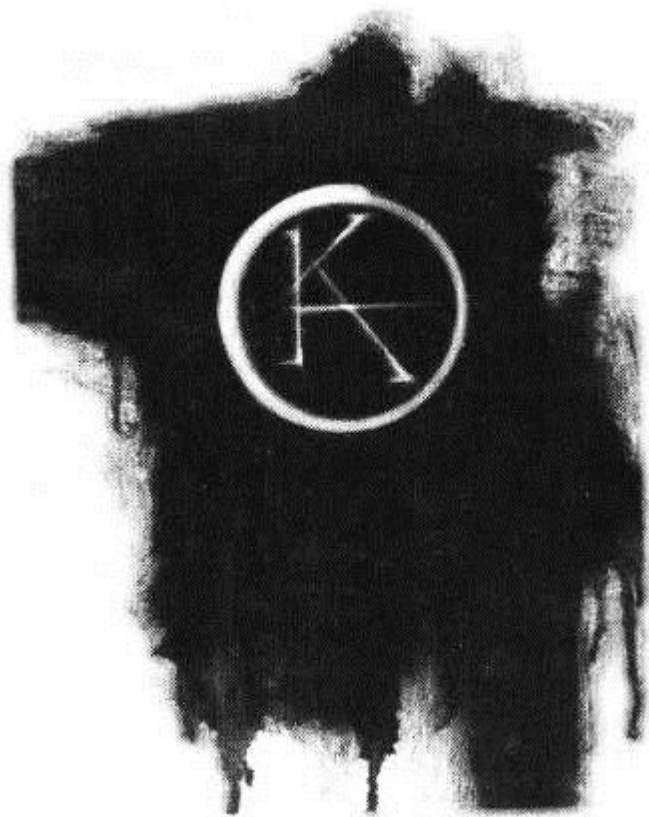
— Non, répondit Jake.

— Non ! renchérit Ote.

Sans surprise : si Jake le disait, Ote était prêt à signer tout de suite, pas de problème.

— C'est Sheemie qu'il faut consulter, suggéra Jake. Demandez à Sheemie ce que *lui*, il nous conseille.

Lentement, Roland hocha la tête.



Chapitre 9

DES TRACES SUR LE SENTIER

1

Lorsque Jake s'éveilla après une nuit peuplée de rêves troublés, pour la plupart ayant pour décor le Cochon du Sud, un filet de lumière blafarde filtrait à l'intérieur de la grotte. À New York, c'était le genre de lumière qui lui donnait toujours envie de sécher l'école et de passer toute la journée sur le canapé, à lire, à regarder des jeux à la télé, et à somnoler tout l'après-midi. Eddie et Susannah étaient blottis ensemble dans le même sac de couchage. Ote avait déserté le lit qui lui avait été assigné pour venir dormir auprès de Jake. Le bafouilleux s'était couché en U, la truffe en appui sur la patte gauche. La plupart des gens auraient pensé qu'il dormait, mais Jake aperçut l'éclat d'or rusé entre les paupières, et il sut qu'Ote observait les alentours. Le sac du Pistolero était ouvert, et vide.

Jake y réfléchit quelques instants, puis se leva et alla voir dehors. Ote le suivit, trotinant silencieusement sur la terre battue tandis que Jake s'engageait sur le sentier.

Roland était blême et n'avait pas l'air en forme, mais il s'était accroupi sur les talons, et Jake décida que, s'il était assez souple pour prendre cette position, c'est qu'il devait aller bien. Le jeune garçon vint s'accroupir aux côtés du Pistolero, les mains ballantes, entre ses genoux. Roland lui jeta un regard sans dire un mot, puis reporta son attention sur cette prison que les employés appelaient Algul Siento, et que les pensionnaires appelaient le Devar-Toi. Au-dessus et en dessous d'eux, le décor flou s'illuminait paresseusement. Le soleil – électrique, atomique, autre – ne brillait pas encore.

Ote s'affala à côté de Jake dans un petit appel d'air (« wouf »), puis parut se rendormir. Jake ne fut pas dupe.

— Aïe et qu'heureux soit le jour, finit par hasarder Jake, quand le silence lui parut trop oppressant.

Roland acquiesça.

— Heureux pour qui le voit.

Lui avait l'air aussi heureux qu'une marche funèbre. Le Pistolero qui avait dansé un commala endiablé à la lueur des flambeaux à Calla Bryn Sturgis aurait pu être dans la tombe depuis mille ans.

— Comment te sens-tu, Roland ?

— Assez bien pour m'accroupir.

— Si fait, mais comment te sens-tu ?

Roland lui lança un regard, puis fouilla dans sa poche pour en extraire son sachet de tabac.

— Vieux et perclus de douleurs, comme tu le sais sans doute. Veux-tu fumer ?

Jake y réfléchit, puis hocha la tête.

— Elles seront courtes, l'avertit Roland. Il y avait dans mon sac des tas de choses que j'ai été heureux de retrouver, mais pas beaucoup d'herbe-à-fumer.

— Garde-la pour toi, si tu veux.

Roland sourit.

— L'homme incapable de partager son vice ferait bien de s'en

défaire.

Il roula deux cigarettes, à l'aide d'une sorte de grande feuille qu'il avait déchirée en deux, puis il en tendit une à Jake, et les alluma toutes deux avec une allumette qu'il gratta sur son pouce. Dans l'air glacé et immobile de Can Steek-Tete, la fumée resta suspendue entre eux, puis s'éleva lentement. Jake trouva le tabac chaud, âpre et rance, mais il n'eut pas un mot de plainte. Il aimait ça. Il repensa à toutes les fois où il s'était promis de ne jamais fumer comme son père – jamais de la vie – et voilà que c'était exactement ce qu'il était en train de faire, voilà qu'il s'y mettait. Et avec l'accord de son nouveau père, sinon son approbation.

Roland tendit le doigt et alla toucher le front de Jake... puis sa joue gauche... son nez... son menton. Le dernier contact lui fit un peu mal.

— Les boutons, expliqua Roland. C'est l'air de cet endroit.

Il soupçonnait qu'il s'agissait aussi du contrecoup émotionnel – le chagrin dû à la disparition du Père – mais faire savoir au garçon ce qu'il pensait ne ferait qu'accroître sa tristesse, déjà très vive.

— Toi tu n'en as pas un seul, fit remarquer Jake. Tu as la peau aussi nette que celle d'un bébé. Veinard.

— Pas de boutons, acquiesça Roland en fumant.

Au-dessous d'eux, dans la lumière qui filtrait, dormait le village. *Le paisible village*, pensa Jake, mais il n'avait pas seulement l'air paisible ; il avait l'air raide mort. Puis il aperçut deux silhouettes, à peine plus grosses que des têtes d'épingles, depuis cette hauteur, se dirigeant l'une vers l'autre. Des gardes humes en train de patrouiller le long de la clôture externe, présuma-t-il. Ils se réunirent en une seule tête d'épingle pendant assez longtemps pour que Jake s' imagine leur palabre, puis la tête d'épingle se dédoubla à nouveau.

— Pas de boutons, mais ma hanche me fait souffrir le martyre, cette saloperie. Comme si quelqu'un l'avait ouverte pendant la nuit, pour la remplir de verre pilé. Du verre *brûlant*. Mais il y a bien pire.

Il se toucha le côté droit de la tête.

— J'ai l'impression d'avoir le crâne fracassé.

— Tu crois vraiment que ce sont les blessures de Stephen King, que tu ressens ?

Plutôt que de faire une réponse verbale, Roland préféra poser son index gauche sur son pouce et son auriculaire droits, réunis en un anneau. Geste qui signifiait : *je dis la vérité*.

— Quelle poisse, commenta Jake. Pour lui comme pour toi.

— Peut-être ; peut-être pas. Parce que, réfléchis un peu, Jake ; réfléchis bien. Seules les choses vivantes sont capables de ressentir. Ce que je ressens suggère que King ne sera pas tué sur le coup. Ce qui veut aussi dire qu'il sera peut-être plus facile à sauver.

Jake se dit que ça pouvait aussi seulement signifier que King allait rester allongé sur le bas-côté dans une agonie semi-consciente pendant un bon moment avant de rendre l'âme, mais il jugea bon de n'en rien dire. Roland pouvait bien croire ce qu'il voulait. Mais il y avait autre chose. Quelque chose qui préoccupait bien plus Jake, et qui le mettait mal à l'aise.

— Roland, puis-je te parler dan-dinh ?

Le Pistolero fit oui de la tête.

— Si tu le souhaites.

Il marqua un temps d'arrêt. Il eut un petit froncement au coin gauche de la bouche qui n'était pas vraiment un sourire.

— S'il te *sied*.

Jake rassembla tout son courage.

— Pourquoi es-tu tellement en colère, maintenant ? Contre *quoi* es-tu en colère ? Ou contre qui ?

Ce fut son tour de marquer une pause.

— Est-ce que c'est contre moi ?

Roland haussa brusquement les sourcils, puis eut un petit rire bref.

— Pas contre toi, Jake. Pas une seconde. Jamais de la vie.

Jake en rougit de plaisir.

— J'oublie toujours combien tu es devenu fort, au *shining*. Tu aurais fait un sacré Briseur, aucun doute.

Ce n'était pas une réponse, mais Jake ne s'embarrassa pas à le faire remarquer. Et à l'idée de devenir un Briseur, il eut du mal à réprimer un frisson de dégoût.

— Tu ne devines pas ? demanda Roland. Si tu sais que j'en ai

royalement ras le cul, comme dirait Eddie, tu ne sais pas pourquoi ?

— Je pourrais aller voir, mais ce serait impoli.

Mais c'était bien plus que ça. Jake se rappelait vaguement une histoire dans la Bible, avec Noé qui s'était retrouvé bourré sur l'arche, alors que lui et ses fils attendaient la fin du Déluge. Un des fils était tombé sur son paternel, saoul sur sa couchette, et il s'était moqué de lui. Dieu l'en avait puni. Aller fouiner dans les pensées de Roland n'était pas exactement la même chose que le voir ivre – et se moquer de lui – mais ça n'en était pas très éloigné.

— Tu es un garçon fin, dit Roland. Fin et bon, si fait.

Et bien que le Pistolero parlât d'un air presque absent, si Jake avait dû mourir en cet instant, il serait mort heureux. De quelque part en dessous et au-delà d'eux monta un « clic » retentissant, et d'un seul coup, le rayon de soleil de synthèse transperça le Devar-Toi d'un coup de lance lumineuse. Un instant plus tard, ils entendirent l'écho assourdi d'un air de musique ; *Hey Jude*, version ascenseur et supermarché. Il était temps de se lever et de briller, en contrebas. Une nouvelle journée de Brisage venait de commencer. Même si, pensait Jake, le Brisage ne devait jamais s'arrêter vraiment.

— On va jouer à un jeu, toi et moi, proposa Roland. Tu essaies de pénétrer dans ma tête, pour voir contre qui je suis en colère. Moi j'essaie de t'empêcher d'entrer.

Jake remua légèrement.

— Ça ne me paraît pas très drôle, comme jeu, Roland.

— Peu importe, j'aimerais jouer contre toi.

— Très bien, si tu le souhaites.

Jake ferma les yeux et invoqua une image du visage fatigué et pas rasé de Roland. Ses yeux bleus scintillants. Il dessina une porte juste au-dessus des yeux, au milieu – une petite porte, avec un bouton doré – et tenta de l'ouvrir. Pendant un instant, le bouton tourna. Puis il se figea. Jake renforça la pression. Le bouton se remit à tourner, puis s'immobilisa de nouveau. Jake ouvrit les yeux et s'aperçut que de petites gouttes de sueur perlaient au front de Roland.

— C'est stupide. Je ne fais qu'aggraver ta migraine.

— Ne t'occupe pas. Fais de ton mieux.

De mon pire, plutôt, pensa Jake. Mais s'il leur fallait jouer ce jeu, il ne déclarerait pas forfait. Il ferma de nouveau les yeux, et de nouveau vit la petite porte entre les sourcils emmêlés de Roland. Cette fois-ci il y mit plus de force, la faisant monter rapidement. Ça lui rappelait un peu un bras de fer. Au bout d'un moment, le bouton tourna une dernière fois, et la porte s'ouvrit. Roland poussa un grognement, puis lâcha un rire douloureux.

— Ça suffit pour moi, supplia-t-il. Par les dieux, tu es doué !

Jake n'y prêta pas attention. Il rouvrit les yeux.

— L'écrivain ? King ? Pourquoi es-tu en colère contre *lui* ?

Roland soupira et jeta le mégot rougeoyant de sa cigarette. Jake avait déjà terminé la sienne.

— Parce que nous avons deux tâches à accomplir, là où il ne devrait y en avoir qu'une. Si on a la deuxième sur le dos, c'est la faute de *sai* King. Il savait ce qu'il était censé faire, et je crois que dans une certaine mesure il savait qu'en le faisant, il serait en sécurité. Mais il avait *peur*, et il était *fatigué*.

Roland retroussa la lèvre supérieure avec une pointe de mépris.

— Maintenant ses fers sont dans le feu, et il faut qu'on les en retire. Ce qui va nous coûter, et sans doute très cher.

— Tu es en colère contre lui parce qu'il a peur ? Mais...

Jake fronça les sourcils.

— Mais comment il n'aurait pas peur ? Ce n'est qu'un écrivain. Un fileur de contes, pas un pistolero.

— Je le sais, fit Roland. Mais je ne crois pas que ce soit la peur qui l'ait arrêté, Jake, en tout cas pas *seulement* la peur. Il est paresseux, aussi. Je l'ai senti, quand on l'a rencontré. Et je suis sûr qu'Eddie aussi. Il a regardé le boulot pour lequel il était fait, et ça l'a découragé, et il s'est dit : « D'accord, je vais me trouver un boulot *plus facile*, un qui convienne mieux à mes goûts et à mes capacités. Et s'il y a des problèmes, ils s'occuperont de moi. Ils seront *obligés* de s'occuper de moi. » Et c'est ce qu'on fait.

— Il ne t'a pas plu.

— Non, confirma Roland. Pas du tout. Et je ne lui fais pas confiance non plus. J'ai déjà rencontré des fileurs de contes,

Jake, et ils sont tous plus ou moins taillés dans le même bois. Ils racontent des histoires parce qu'ils ont peur de la vie.

— C'est ainsi que tu dis ?

Jake se dit que c'était là une idée bien lugubre. Mais il dut pourtant admettre qu'elle avait des accents de vérité.

— Si fait. Mais...

Il haussa les épaules. *C'est pourtant comme ça que ça se passe*, voulait dire ce haussement d'épaules.

Le *ka-shume*, pensa Jake. Si leur *ka-tet* rompait, et si c'était la faute de King...

Et quoi, si c'était la faute de King ? Ils se vengeraient de lui ? C'était une idée de pistolero. Et une idée stupide, aussi stupide que celle de se venger de Dieu.

— Mais on est coincés, conclut Jake.

— Si fait. Ce qui ne m'empêcherait pas de lui botter son cul lâche et paresseux, si j'en avais l'occasion.

Jake éclata de rire, ce qui fit sourire le Pistolero. Puis Roland se remit debout avec une grimace, s'agrippant la hanche à deux mains.

— *Saloperie*, grommela-t-il.

— Ça fait mal, hein ?

— Peu important mes petites douleurs et mes petits malheurs. Viens avec moi. Je vais te montrer quelque chose de plus intéressant.

En boitant légèrement, Roland conduisit Jake sur le sentier, là où il s'enroulait autour du flanc de la petite montagne rebondie, serpentant probablement jusqu'au sommet. Là le Pistolero essaya de s'accroupir, grimaça et choisit de se caler sur un genou, plutôt. De la main droite, il désigna le sol.

— Que vois-tu ?

Jake mit lui aussi un genou en terre. Le sol était jonché de cailloux et d'éclats de rochers dus aux éboulis. L'astragalus qui le recouvrait était piétiné çà et là. Au-delà de l'endroit où ils se trouvaient tous deux agenouillés, deux branches de ce que Jake prit pour un arbuste de mesquite étaient brisées. Il se pencha pour respirer l'arôme léger et âcre de la sève. Puis il examina de nouveau les traces dans l'éboulis. Il y en avait plusieurs, étroites et peu profondes. S'il s'agissait d'une piste, elle n'était certes pas

humaine. Celle d'un chien du désert, à la rigueur.

— Tu sais ce qui a fait ça ? demanda Jake. Si tu le sais, dis-le – ne m'oblige pas à jouer à tord-bras pour te le faire avouer.

Roland eut un sourire furtif.

— Suis-les un peu. Vois ce que tu trouves.

Jake se leva et marcha lentement le long des traces, penché à partir de la taille, comme un petit garçon qui a mal au ventre. La piste contourna un rocher. Il y avait de la poussière sur la pierre, et des traces – comme si quelque chose aux poils raides s'était brièvement frotté là, en passant.

Le garçon trouva également quelques poils noirs et drus.

Il en ramassa un, puis ouvrit immédiatement les doigts et souffla dessus, pour en chasser le contact sur sa peau, avec un frisson de révolulsion. Roland observa la scène avec une grande attention.

— On dirait qu'une oie vient de marcher sur ta tombe.

— C'est horrible ! fit Jake, en bégayant légèrement. Ô mon Dieu, qu'est-ce que c'était ? Qu'est-ce qui n-n-nous observait ?

— Celui que Mia appelle Mordred.

La voix de Roland n'avait pas changé, mais Jake se rendit compte qu'il lui était presque impossible de regarder le Pistolero dans les yeux ; ils étaient la tristesse incarnée.

— Le p'tit gars dont elle prétend que je suis le père.

— Il était là ? Cette nuit ?

Roland acquiesça.

— À écouter...

Jake ne put achever. Roland s'en chargea.

— À écouter notre palabre et nos plans, si fait, je le crois. Et aussi le récit de Ted.

— Mais tu n'en es pas certain. Ces marques pourraient avoir été laissées par n'importe quoi.

Pourtant, la seule chose à laquelle Jake associait ces traces, à présent qu'il avait entendu le récit de Susannah, c'étaient les pattes d'un monstre araignée.

— Avance encore un peu.

Jake lui lança un regard interrogateur, et Roland hocha la tête. Le vent soufflait, leur apportant la musique d'ambiance en provenance de la prison (en ce moment, il croyait reconnaître

Bridge Over Troubled Water), ainsi que le roulement lointain du tonnerre, comme des os dévalant une pente.

— Qu'est-ce que...

— Suis-les, ordonna Roland en désignant d'un mouvement de la tête l'éboulis rocailleux sur le sentier en pente.

Jake s'exécuta, sachant qu'il s'agissait d'une autre leçon – avec Roland, il y avait école tous les jours. Même quand on se trouvait dans l'ombre de la mort, il restait des leçons à apprendre.

De l'autre côté du rocher, le sentier continuait tout droit sur environ vingt-cinq mètres, avant de se remettre à sinuer et de disparaître. Sur la partie rectiligne, les traces étaient très distinctes. Trois d'un côté, quatre de l'autre.

— Elle a dit qu'elle lui avait fait sauter une patte, rappela Jake.

— Et c'est ce qu'elle a fait.

Jake essaya de visualiser une araignée à sept pattes de la taille d'un humain, et échoua. Il soupçonna simplement qu'il ne *voulait pas* la visualiser.

Au-delà de la courbe suivante, au milieu du chemin, se trouvait un cadavre desséché. Jake était quasiment certain qu'il avait été éventré, mais c'était difficile à dire. Il ne retrouva ni viscères, ni sang, ni mouches en train de fureter. Rien qu'un tas de matière poussiéreuse et sale qui ressemblait vaguement – *très vaguement* – à une créature canine.

Ote s'en approcha, la renifla, puis leva la patte et pissa sur les restes. Il retourna aux côtés de Jake avec l'air suffisant d'un homme d'affaires qui vient de boucler un gros contrat.

— C'était le dîner de notre visiteur d'hier soir, commenta Roland.

Jake inspectait les alentours.

— Est-ce qu'il nous observe, en ce moment ? Qu'en penses-tu ?

— J'en pense qu'on a besoin de sommeil, en pleine croissance.

Jake ressentit un pincement déplaisant d'émotion et l'écarta sans y prêter plus d'attention. De la jalousie ? Certainement pas. Comment aurait-il pu être jaloux d'une chose qui avait débuté

dans la vie en dévorant sa propre mère ? Le monstre était lié à Roland par le sang, certes – son fils légitime, si on voulait vraiment faire le difficile –, mais ce n'était rien de plus qu'un accident.

Ou non ?

Jake prit conscience de ce que Roland l'observait attentivement, d'une manière qui le mit mal à l'aise.

— Mon royaume pour tes pensées, saperlote, fit le Pistolero.

— Non, rien. Je me demandais juste où il s'est caché.

— Difficile à dire. Il doit y avoir des centaines de trous, rien que dans cette colline. Viens.

Roland reprit le sentier jusqu'au rocher où Jake avait trouvé les poils noirs et drus ; une fois qu'il se tint là, il se mit à effacer méthodiquement les traces que Mordred avait laissées.

— Pourquoi fais-tu ça ? demanda le garçon, d'une voix plus cassante qu'il l'aurait voulu.

— Pas besoin qu'Eddie et Susannah l'apprennent. Tout ce qu'il veut, c'est observer, pas se mêler de nos affaires. Du moins pour l'instant.

Comment tu le sais ? voulut demander Jake, mais il sentit revenir ce pincement – celui qui ne pouvait *absolument pas* être de la jalousie – et il se ravisa. Roland n'avait qu'à penser ce qu'il voulait. Ce qui n'empêcherait pas Jake de garder les yeux grands ouverts. Et si Mordred se montrait assez inconscient pour faire une apparition...

— C'est surtout pour Susannah que je m'inquiète, ajouta Roland. Elle est la plus susceptible de se laisser distraire par la présence du p'tit gars. Et ses pensées seraient pour lui les plus faciles à décrypter.

— Parce que c'est la mère de cette chose, confirma Jake.

Il ne remarqua pas l'expression qu'il s'était mis à employer. Roland si.

— Ils sont tous les deux reliés, si fait. Puis-je compter sur toi pour garder ce secret ?

— Bien sûr.

— Et essaie de protéger ton esprit – c'est important, aussi.

— Je peux essayer, mais...

Jake haussa les épaules pour signifier qu'il ne savait pas

vraiment comment il était censé faire.

— Bien, commenta Roland. Et j'en ferai autant.

Le vent soufflait de nouveau par fortes rafales. *Bridge Over Troubled Water* avait maintenant laissé place (Jake en aurait juré) à un morceau des Beatles, celui avec le refrain qui se terminait par *bip-bip-mmm-bip-bip, yeah !* Est-ce qu'ils la connaissaient, celle-là, dans les villes mourantes et poussiéreuses, entre Gilead et Mejis ? Y avait-il dans certaines de ces villes un Sheb qui jouait *Drive My Car* en jagtime, sur un piano désaccordé, pendant que les rayons s'affaiblissaient et que la colle qui maintenait les mondes ensemble se mettait à filer et que les mondes eux-mêmes s'affaissaient ?

Il secoua la tête d'un mouvement vif et rude, comme pour la vider. Roland l'observait toujours, et Jake en ressentit un inexplicable éclair d'irritation.

— Je saurai tenir ma langue, Roland, et j'essaierai au moins de garder mes réflexions pour moi. Ne t'inquiète pas pour moi.

— Je ne m'inquiète pas, répondit le Pistolero.

Et Jake dut lutter contre la tentation d'aller scruter les pensées dans la tête de son dinh, pour voir s'il disait vrai. Il pensait toujours que ce genre de pratique n'était pas une bonne idée, et pas seulement pour des questions de politesse. La méfiance était une sorte d'acide. Leur *ka-tet* était déjà assez fragilisé, et ils avaient du travail à accomplir.

— Bien, fit Jake. C'est bien.

— Bien ! renchérit Ote, sur ce petit ton jovial qui disait *Tout est réglé, alors*, et qui les fit tous deux sourire.

— Nous savons qu'il est là, reprit Roland, et il est fort probable qu'il ne sache pas que nous savons. Compte tenu des circonstances, tout est vraiment au mieux.

Jake opina du chef. Cette idée lui fit retrouver un peu de tranquillité d'esprit.

Susannah émergea de l'entrée de la grotte, rampant à toute vitesse comme à son habitude, tandis qu'ils y revenaient tous les deux. Elle renifla l'air ambiant et fit la grimace. Lorsqu'elle les aperçut, la grimace se transforma en grand sourire.

— Regardez-moi ces beaux gosses ! Vous êtes debout depuis longtemps, les garçons ?

— Pas très, non, fit Roland.
— Et comment vous sentez-vous ?
— Bien. Je me suis réveillé avec un mal de tête, mais il a presque disparu, à présent.
— Vraiment ? demanda Jake.
Le Pistolero hocha la tête et lui posa la main sur l'épaule, la serrant doucement.
Susannah voulut savoir s'ils avaient faim. Roland acquiesça. Jake en fit autant.
— Eh bien, entrez donc, et nous verrons ce que nous pouvons faire pour remédier à cette situation.

3

Susannah dégota des œufs en poudre et des boîtes de corned-beef haché. Eddie quant à lui dénicha un ouvre-boîtes et un petit réchaud au gaz. Après quelques secondes de soliloque à mi-voix, il réussit à le mettre en route et eut un petit sursaut lorsque le réchaud se mit à parler.

— Bonjour ! Je suis rempli aux trois quarts de gaz en bouteille Sapète, disponible chez Procamping, Kibrultou, et tous magasins spécialisés ! Quand on demande du Sapète, on demande la qualité ! Il fait bien sombre, ici, pas vrai ? Puis-je vous être utile ? Recettes ? Temps de cuisson ?

— Tu pourrais m'être utile en commençant par la fermer, lança Eddie, et le réchaud se tut.

Il se surprit à se demander s'il l'avait offensé, puis si peut-être il devrait directement se faire hara-kiri, et soulager le monde d'un problème.

Roland ouvrit quatre boîtes de pêches au sirop, les renifla, puis hocha la tête.

— Elles ont l'air bien. Sucrées.

Ils terminaient tout juste ce festin quand l'air devant la

grotte se mit à miroiter. Une seconde plus tard, Ted Brautigan, Dinky Earnshaw et Sheemie Ruiz apparurent. À leurs côtés, servile et effrayé, habillé d'un bleu de travail délavé et en lambeaux, se tenait le Rod que Roland leur avait demandé d'amener.

— Venez donc manger quelque chose, dit Roland sur un ton aimable, comme si un quatuor de téléports débarquant au milieu de la pièce était chose tout à fait courante. On a tout ce qu'il faut.

— Peut-être qu'on va sauter le petit déjeuner, suggéra Dinky. On n'a pas beaucoup de t...

Avant qu'il ait pu finir, les jambes de Sheemie flanchèrent et il s'effondra à l'entrée de la grotte, les yeux roulant en arrière et virant au blanc, une fine écume de bave moussant entre ses lèvres gercées. Il se mit à trembler et à se convulser, ses jambes battant l'air en vain, ses mocassins de caoutchouc labourant la terre du talus.



Chapitre 10

LA DERNIÈRE PALABRE (LE RÊVE DE SHEEMIE)

1

Susannah n'aurait pas qualifié ce qui suivit de charivari ; il aurait fallu une douzaine de personnes au moins pour créer un tel chahut, et ils n'étaient que sept. Huit, en comptant le Rod, et il n'était pas question de le laisser de côté, parce qu'il était responsable d'une grande partie de ce bazar. En voyant Roland, il tomba à genoux, leva les mains au-dessus de sa tête comme un arbitre signalant une transformation réussie, et se mit à faire des salamalecs empressés. À chaque exclamation, il se frappait le front au sol. En même temps, il bafouillait à tue-tête dans son étrange langage tout en voyelles. Tout ce temps-là, en effectuant ses mouvements de gymnastique de l'extrême, il ne quittait pas Roland des yeux. Pour Susannah, ça ne faisait pas l'ombre d'un doute, il saluait Roland comme une sorte de dieu.

Ted tomba lui aussi à genoux, mais c'était de Sheemie qu'il se préoccupait. Le vieil homme posa les mains de chaque côté de la tête de son ami, pour l'empêcher de la secouer violemment d'avant en arrière. Déjà, la vieille connaissance de Roland du temps de Mejis s'était coupé la joue sur un caillou tranchant, coupure qui se trouvait dangereusement près de son œil gauche. Et le sang se mit à couler des commissures de ses lèvres, dévalant ses joues mal rasées.

— Donnez-moi quelque chose à lui mettre dans la bouche ! s'écria Ted. Réagissez, quoi ! Il est en train de se *déchiqueter* !

Le couvercle en bois était toujours appuyé contre la caisse ouverte de vifs d'argent. Roland le fit vivement basculer du genou – nulle trace d'arthrite sèche dans cette hanche-là pour l'instant, remarqua Susannah – et le fit éclater en morceaux. Susannah attrapa au vol un éclat de planche, puis se tourna vers Sheemie. Pas besoin de s'agenouiller, pour elle ; elle était à genoux en permanence. Une des extrémités du morceau de planche était hérissée d'échardes. Elle enroula une main protectrice autour et plaça le bout de bois dans la bouche de Sheemie. Il le mordit avec une telle violence qu'elle entendit un craquement.

Pendant ce temps, le Rod persistait dans son incantation haut perchée. Les seuls mots qu'elle identifia au milieu de ce charabia furent *Aïle, Roland, Gilead, et Eld*.

— Que quelqu'un le fasse taire ! s'écria Dinky, et Ote se mit à aboyer.

— Ne t'occupe pas du Rod, attrape les pieds de Sheemie ! ordonna Ted d'un ton sec. Maintiens-le immobile !

Dinky tomba à genoux et saisit Sheemie par les chevilles ; un de ses pieds avait perdu sa ridicule chaussure en caoutchouc, l'autre la portait toujours.

— Ote, chut ! fit Jake, et Ote obéit.

Mais il se tenait presque aplati au sol, ses quatre pattes courtaudes écartées, la fourrure gonflée au point qu'il paraissait avoir doublé de volume.

Roland s'accroupit près de la tête de Sheemie, les avant-bras dans la poussière de la grotte, la bouche tout près de l'oreille de son vieil ami. Il se mit à murmurer. Susannah n'entendait presque rien, à cause du Rod qui babillait de sa voix de fausset, mais elle entendit distinctement *Will Dearborn-qui-fut et tout va bien et, crut-elle, repos*.

Quoi qu'il dît, il parut se faire entendre. Petit à petit, Sheemie se détendit. Elle vit Dinky relâcher progressivement son emprise sur les chevilles de l'ancien garçon d'auberge, prêt cependant à les plaquer de nouveau au sol, si Sheemie se remettait à donner des coups. Les muscles autour de la bouche

de Sheemie se détendirent également, et ses dents se desserrèrent. Le morceau de bois, toujours planté dans ses incisives supérieures, parut léviter. Susannah le retira doucement de sa bouche, et considéra avec stupéfaction les trous ourlés de sang qu'il avait creusés dans le bois mou, sur une profondeur parfois d'un bon centimètre. La langue de Sheemie pendait au coin de sa bouche, ce qui lui rappela l'air qu'avait Ote quand il faisait la sieste, couché sur le dos, les quatre pattes aux quatre points de la boussole.

On n'entendait plus à présent que le Rod psalmodiant comme un commissaire-priseur, et le grondement sourd qui montait des entrailles d'Ote, tandis qu'il se tenait auprès de Jake d'un air protecteur, observant le nouveau venu de ses yeux rétrécis.

— Tais-toi et reste tranquille, ordonna Roland au Rod, avant d'ajouter autre chose dans une autre langue.

Le Rod s'arrêta au beau milieu d'une nouvelle incantation, les mains en suspens au-dessus de la tête, les yeux fixés sur Roland. Eddie vit que la moitié du nez du Rod avait été rongée par une plaie purulente aussi rouge qu'une fraise. Le Rod posa ses paumes pleines de croûtes et de terre sur ses yeux, comme si le Pistolero dégageait une lumière trop vive, et il bascula sur le côté. Il remonta les genoux contre sa poitrine, émettant ainsi un énorme pet.

— Harpo a parlé, lança Eddie, et cette blague bien envoyée fit rire Susannah malgré elle.

Puis le silence retomba, hormis le gémissement du vent dehors, les échos de la musique enregistrée en provenance du Devar-Toi et le grondement distant du tonnerre, qui semblait toujours charrier des os.

Cinq minutes plus tard, Sheemie rouvrit les yeux, s'assit et regarda autour de lui avec cet air ébahi de celui qui ne sait pas où il se trouve, comment il est arrivé là, et pourquoi. Puis son regard se posa sur Roland et son pauvre visage épuisé s'éclaira d'un sourire.

Roland le lui rendit, et tendit les bras.

— Peux-tu venir jusqu'à moi, Sheemie ? Sinon c'est moi qui viendrai à toi, pour sûr.

Sheemie rampa à quatre pattes jusqu'à Roland de Gilead, ses cheveux noirs et sales dans les yeux, et posa la tête sur l'épaule du Pistolero. Susannah sentit des larmes lui piquer les yeux et détourna le regard.

2

Quelque temps plus tard, Sheemie se retrouva assis contre le mur de la grotte, la nuque calée sur le plaid de déménageur qui recouvrait auparavant le Tricycle de Croisière de Suzie. Eddie lui avait offert un soda, mais Ted avait suggéré que de l'eau serait plus recommandée. Sheemie but la première bouteille de Perrier d'une seule traite, et en sirotait à présent une deuxième. Les autres buvaient du café instantané, tous sauf Ted. Lui avait préféré un Nozz-A-La.

— Je ne sais pas comment vous faites pour supporter ce truc, lui avoua Eddie.

— Chacun ses goûts, disait la vieille fille en embrassant la vache, répliqua Ted.

Seul l'Enfant de Roderick n'avait rien pris. Il restait planté là, à l'entrée de la grotte, les mains fermement appuyées sur les yeux. Il tremblait légèrement.

Ted avait ausculté Sheemie entre ses deux bouteilles d'eau, lui prenant le pouls, lui inspectant l'intérieur de la bouche, et lui tâtant le crâne à la recherche de points sensibles. À chaque fois qu'il demandait à Sheemie si ça faisait mal, ce dernier secouait solennellement la tête, sans quitter Roland des yeux pendant tout l'examen. Après lui avoir palpé les côtes (« Ça chatouille, *sai*, ça oui », commenta Sheemie avec le sourire), Ted déclara qu'il se portait comme un charme.

Eddie, qui voyait distinctement les yeux de Sheemie (l'une des lanternes à gaz était accrochée à proximité et diffusait son éclat vif sur le visage de Sheemie), se dit que c'était là un

mensonge digne du Président le plus roué.

Susannah était en train de faire cuire une tournée d'œufs en poudre et de corned-beef. (Le réchaud s'était remis à parler – « Je vous remets la même chose, pas vrai ? » avait-il demandé sur un ton jovial et approbateur.) Eddie attrapa le regard de Dinky Earnshaw et dit :

— Ça te dirait de faire quelques pas dehors avec moi, pendant que Suze nous prépare une bonne bouffe ?

Dinky jeta un œil en direction de Ted, qui hocha la tête, puis se tourna de nouveau vers Eddie.

— Si tu veux. On a un peu plus de temps, ce matin, mais ça ne veut pas dire qu'on a les moyens de le perdre.

— J'avais compris, le rassura Eddie.

3

Le vent avait gagné en puissance, mais au lieu de rafraîchir l'air, il accentuait la puanteur qui l'imprégnait. Une fois, au lycée, lors d'une sortie scolaire, Eddie avait visité une raffinerie de pétrole, dans le New Jersey. Jusqu'à ce jour, il croyait que c'était sans conteste la pire odeur qu'il avait sentie de sa vie ; deux filles et trois garçons de son groupe avaient même vomi leur déjeuner. Il se rappelait que leur guide avait éclaté de rire de bon cœur, en leur disant : « Rappelez-vous que c'est l'odeur de l'argent – ça aide. » Peut-être que la Raffinerie de Perth était peut-être toujours numéro un au classement, mais c'était uniquement parce que l'odeur qu'il sentait en ce moment était moins suffocante. Et au passage, qu'est-ce qu'il y avait dans cette histoire de Raffinerie de Perth qui lui paraissait tellement familier ? Il n'en savait rien, et ça n'avait probablement pas tellement d'importance, mais c'était étrange, cette façon qu'avaient les choses de revenir en boucle, dans le coin. Sauf que l'expression « en boucle » n'était pas adéquate, n'est-ce

pas ?

— Elles font écho, murmura Eddie. C'est plus ça.

— Je te demande pardon, partenaire ?

Ils se tenaient une fois de plus sur le sentier, à contempler les toits bleus des bâtiments au loin, et l'entrelacs des wagons à l'arrêt, et ce petit village tellement parfait. Parfait jusqu'au moment où on se rappelait qu'il se tapissait derrière une triple clôture de barbelés, dont l'une électrifiée, capable de tuer un homme dès la première décharge.

— Rien. C'est quoi, cette odeur ? Tu as une idée ?

Dinky secoua la tête, mais tendit le doigt en direction de la prison, vers ce qui pouvait être le sud, ou l'est, ou aucun des deux.

— Un poison quelconque, par là-bas, c'est tout ce que je sais, répondit-il. Une fois j'ai demandé à Finli et il a dit qu'autrefois il y avait des usines, dans cette direction. Un truc Positronics. Tu connais ce nom ?

— Oui. Mais c'est qui, ce Finli ?

— Finli o'Tego. Le type qui dirige toute la sécurité, aussi connu sous le nom de la Fouine. Un tahine. Quels que soient vos projets, il va falloir que vous passiez par lui pour les réaliser. Et il ne va pas vous faciliter la tâche. Le voir étalé raide mort sur le sol me donnerait l'impression que c'est un jour férié. Au fait, mon vrai nom, c'est Richard Earnshaw. Je suis sacrément content d'te rencontrer, l'ami.

Il tendit la main. Eddie la serra.

— Moi c'est Eddie Dean. Aussi connu sous le nom d'Eddie de New York, ici, à l'ouest des Pecos. La femme, c'est Susannah. Mon épouse.

Dinky hocha la tête.

— Hein-hein. Et le garçon, c'est Jake. Jake de New York, lui aussi.

— Jake Chambers, c'est ça. Écoute, Rich...

— Je salue ton effort, dit-il en souriant, mais je suis Dinky depuis trop longtemps pour changer maintenant, j'imagine. Et ça pourrait être pire. Pendant un temps j'ai travaillé au Supermarché Super Discount avec un type d'une vingtaine d'années qu'on avait surnommé Gégé le Putain de Geai Bleu. Il

aura quatre-vingts ans et il sera incontinent, que les gens continueront de l'appeler comme ça.

— À moins d'avoir du courage, de la technique, et de la chance, commenta Eddie, *personne* n'atteindra l'âge de quatre-vingts ans. Ni dans ce monde ni dans aucun autre.

Dinky eut l'air alarmé, puis morne.

— Tu marques un point.

— Ce type que Roland connaît, il a l'air mal en point, lança Eddie. Tu as vu ses *yeux* ?

Dinky approuva, plus morne que jamais.

— Je crois que ces petites taches de sang dans le blanc de l'œil, ça s'appelle des pétéchie. Un truc comme ça.

Puis, en ayant l'air de s'excuser, ce qui parut extrêmement bizarre à Eddie dans de telles circonstances, il ajouta :

— Je ne sais pas si je le prononce bien.

— Je me fiche de savoir comment on les appelle, mais c'est mauvais signe. Et qu'il pique ce genre de crise...

— Ça n'est pas une façon très gentille de le dire, fit remarquer Dinky.

Mais Eddie s'en foutait royalement, que ce soit gentil ou pas.

— Ça lui est déjà arrivé ?

Dinky détourna légèrement le regard et le porta sur ses pieds, qu'il remuait nerveusement. La réponse parut assez claire à Eddie.

— Combien de fois ?

Eddie espéra qu'il avait l'air moins épouvanté qu'il l'était vraiment. Il avait vu assez de petites pointes injectées de sang dans les yeux de Sheemie pour leur donner l'air de s'être fait saupoudrer de paprika. Sans parler des grosses, dans les coins.

Toujours sans le regarder, Dinky leva quatre doigts.

— Quatre fois ?

— Sûr, acquiesça Dinky.

Il inspectait toujours ses mocassins de fortune.

— Si on compte à partir de la fois où il a envoyé Ted dans le Connecticut, en 1960. C'était comme si ça avait fait lâcher quelque chose, à l'intérieur de lui.

Il leva les yeux, tenta un sourire.

— Mais hier il ne s'est pas évanoui, quand on est retournés

tous les trois au Devar.

— Que je vérifie si j'ai bien compris. Dans cette prison là-bas, vous avez toutes sortes de péchés véniels, mais un seul péché mortel : la téléportation.

Dinky y réfléchit. Les règles n'étaient certes pas aussi libérales pour les tahines et les can-toi ; ils pouvaient se retrouver exilés ou lobotomisés pour quantité de raisons, notamment des fautes telles que se montrer négligent, embêter les Briseurs, ou faire preuve de cruauté injustifiée. Par le passé – on le lui avait raconté – un ignoble avait violé un Briseur, expliquant en toute bonne foi au dernier Maître du camp que ça faisait partie de sa *devenance* – le Roi Cramoisi en personne était censé être apparu à ce type en rêve, et lui avoir ordonné de le faire. Le can-toi avait été condamné à mort. Les Briseurs avaient été conviés à assister à l'exécution (qui consistait à tirer une simple balle dans la tête du condamné), qui s'était tenue au milieu de la grand-rue de Pleasantville.

Dinky raconta cette histoire à Eddie, pour admettre ensuite que oui, pour les pensionnaires du moins, la téléportation était le seul péché mortel. Pour autant qu'il sache, du moins.

— Et Sheemie est votre téléport, poursuivit Eddie. Vous autres, vous l'aidez – vous le *facilitez*, pour reprendre le terme de Tedster – et vous le couvrez en trafiquant les rapports...

— Ils n'ont pas idée comme c'est facile de bidouiller leur télémètre, fit Dinky en riant presque. Crois-moi, partenaire, ils en seraient *choqués*. La partie difficile, c'est de s'assurer qu'on ne fait pas péter tout le bazar.

Eddie s'en fichait totalement, de ça aussi. Ça fonctionnait. C'était tout ce qui comptait. Et Sheemie fonctionnait, lui aussi... mais pour combien de temps encore ?

— ... mais c'est lui qui fait tout, conclut Eddie. Sheemie.

— Sûr.

— Il est le seul à *pouvoir* le faire.

— Sûr.

Eddie réfléchit aux deux tâches qu'ils avaient à accomplir : libérer les Briseurs (ou les tuer, s'il n'y avait pas d'autre moyen de les arrêter) et empêcher l'écrivain de se faire renverser et tuer par une fourgonnette, pendant sa promenade. Roland

pensait qu'ils parviendraient peut-être à accomplir les deux, mais ils auraient besoin des dons de téléportation de Sheemie, au moins deux fois. De plus, leurs visiteurs devraient repasser la triple clôture quand ils en auraient fini avec la palabre du jour, ce qui voulait probablement dire qu'il lui faudrait le refaire une troisième fois.

— Il dit que ça ne fait pas mal, ajouta Dinky. Si c'est ce qui t'inquiète.

À l'intérieur de la grotte, les autres éclatèrent de rire, sans doute de joie de voir Sheemie revenu à lui, ou en train de manger, et ils avaient tous l'air d'être les meilleurs amis du monde.

— Ce n'est pas ça, non. D'après Ted, qu'est-ce qui arrive à Sheemie, quand il téléporte ?

— Il fait des hémorragies cérébrales, répondit promptement Dinky. Des petites attaques minuscules à la surface de son cerveau.

Du doigt, il tapota différents points de son crâne, pour accompagner ses paroles.

— Bing, bing, bing.

— Est-ce que ça empire ? Oui, pas vrai ?

— Écoute, si tu penses que c'est mon idée, qu'il nous emmène en balade à droite et à gauche, je peux te dire que tu te plantes.

Eddie leva la main, comme un flic en train de faire la circulation.

— Non, non. J'essaie juste de mieux comprendre ce qui se passe.

Et quelles sont nos chances.

— Je déteste qu'on l'utilise comme ça ! explosa Dinky.

Sa voix ne quittait pas les graves, de sorte que ceux dans la grotte ne puissent pas l'entendre, mais Eddie ne le soupçonna pas une seconde d'exagérer. Dinky était vraiment ébranlé.

— Lui, ça ne le dérange pas – il *veut* le faire – et ça aggrave les choses, au lieu de les arranger. Cette façon qu'il a de regarder Ted...

Il haussa les épaules.

— C'est le regard d'un chien qui aurait dégoté le meilleur

maître de l'univers. Il regarde ton dinh de la même manière, comme je suis sûr que tu l'as remarqué.

— S'il le fait, c'est précisément *pour* mon dinh, précisa Eddie, et c'est pour ça que c'est bien. Tu ne le croiras peut-être pas, Dink, mais...

— Mais toi si.

— Totalement. Et maintenant, voici la seule question importante : est-ce que Ted a la moindre idée du temps qu'il reste à Sheemie ? Si on considère que, désormais, il peut attendre un coup de main de ce côté-ci ?

À *qui t'essaies d'remonter l'moral, frangin ?* s'exclama soudain la voix d'Henry, dans sa tête. Toujours aussi cynique. À *lui, ou à toi-même ?*

Dinky observait Eddie comme s'il était complètement fou, ou du moins un brin retardé.

— Ted était comptable. Parfois précepteur. Journalier sur les chantiers, quand il ne trouvait rien de mieux. Il n'est pas docteur.

Mais Eddie n'avait pas l'intention d'en rester là.

— Qu'est-ce qu'il en dit ?

Dinky marqua une pause. Le vent soufflait. La musique leur parvenait par bribes. Plus loin, le tonnerre marmonnait dans l'obscurité.

— Trois ou quatre fois, peut-être, finit-il par répondre. Mais les effets sont de pire en pire. Peut-être deux fois seulement. Mais on n'a aucune garantie, okay ? Il peut très bien tomber raide mort d'une attaque massive, la prochaine fois qu'il accouchera de ce trou par lequel on passe.

Eddie chercha quelle autre question il pourrait poser, mais n'en trouva aucune. La dernière réponse balayait pas mal le sujet, et lorsque Susannah les appela de l'intérieur de la grotte, leur demandant de venir les rejoindre, il fut plus qu'heureux de s'exécuter.

Sheemie Ruiz avait recouvré l'appétit, ce qu'ils considérèrent tous comme un bon signe, et il bouloottait joyeusement son repas. Les éclats de sang dans ses yeux s'étaient quelque peu dissipés, mais on les voyait toujours distinctement. Eddie se demandait ce que les gardes en penseraient, là-bas au Paradis Bleu, s'ils les remarquaient, et il se demandait aussi si Sheemie pourrait porter des lunettes de soleil sans susciter de commentaires.

Roland avait remis le Rod debout, et conversait à présent avec lui, au fond de la grotte. Enfin... en quelque sorte. Le Pistolero parlait et le Rod écoutait, jetant parfois de petits regards de terreur et de respect vers le visage de Roland. Pour Eddie c'était du charabia, mais il réussit à identifier deux mots : Chevin et Chayven. Roland demandait à ce Rod s'il connaissait celui qu'ils avaient croisé en train de tituber au bord de la route, à Lovell.

— Est-ce qu'il a un nom ? demanda Eddie à Dink et à Ted, en se resservant une deuxième assiette.

— Moi je l'appelle Chucky, fit Dinky. Parce qu'il ressemble un peu à la poupée de ce film d'horreur que j'ai vu, une fois.

Eddie eut un grand sourire.

— *Jeu d'enfant*, ouais. Je l'ai vu. Après ton *quand*, Jake. Et *bien longtemps* après le tien, Suziella.

Il y avait quelque chose qui clochait dans les cheveux de ce Rod, mais son visage joufflu constellé de taches de rousseur et ses yeux bleus paraissaient sains.

— Vous pensez qu'il saurait garder un secret ?

— Si personne ne le lui demande, c'est sûr, répondit Ted.

Ce qui, du point de vue d'Eddie, n'était pas une réponse très réjouissante.

Au bout de cinq minutes de discussion environ, Roland parut satisfait et rejoignit les autres. Il s'accroupit – ce qui ne lui posa aucun problème, maintenant qu'il s'était dégourdi les articulations – et regarda Ted.

— Ce type s'appelle Haylis de Chayven. Est-ce qu'on remarquera sa disparition ?

— C'est peu probable, fit Ted. Les Rods apparaissent par petits groupes, à la barrière située derrière les dortoirs, à la recherche de travail. S'ils ne se montrent pas, personne ne vient les réclamer.

— Bien. Maintenant – combien de temps dure une journée, ici ? Avons-nous vingt-quatre heures, entre aujourd'hui et demain à la même heure ?

Ted parut s'intéresser à la question, et la considéra pendant un moment avant de répondre.

— Disons vingt-cinq. Peut-être un peu moins. Parce que le temps ralentit, du moins ici. À mesure que les Rayons s'affaiblissent, il semble que l'écart aille croissant entre les mondes, pour ce qui est du déroulement du temps. C'est sans doute l'un des points de tension majeurs.

Roland hocha la tête. Susannah lui offrit de la nourriture et il déclina avec un mot de remerciement. Derrière eux, le Rod était assis sur une caisse, fixant ses pieds nus et recouverts de plaies. Eddie fut surpris de voir Ote s'approcher du bonhomme, et plus encore de voir que le bafouilleux autorisait Chucky (ou plutôt Haylis) à lui caresser la tête de sa patte déformée.

— Et y a-t-il une heure de la matinée où les choses là-bas sont peut-être un peu moins... je ne sais pas...

— Une heure un peu désorganisée ? suggéra Ted.

Roland acquiesça.

— Avez-vous entendu le son d'une corne, il y a un petit moment ? demanda Ted. Juste avant que nous apparaissions ?

Ils secouèrent tous la tête.

Ted n'en eut pas l'air surpris.

— Mais vous avez entendu la musique se mettre en route, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Susannah, en offrant à Ted une nouvelle boîte de Nozz-A-La.

Il l'accepta et la savoura avec délectation. Eddie essaya de ne pas frissonner.

— Merci, madame. Quoi qu'il en soit, la corne annonce le changement d'équipe. C'est alors que la musique démarre.

— Je la déteste, cette musique, commenta Dinky d'un air morne.

— S'il y a un moment où le contrôle se relâche un peu, c'est celui-là, conclut Ted.

— Et à quelle heure de l'horloge ça se situe ? demanda Roland.

Ted et Dinky échangèrent un regard dubitatif. Dinky leva huit doigts, les sourcils haussés en forme de question. Il eut l'air soulagé quand Ted hocha instantanément la tête.

— Oui, à huit heures, confirma Ted, puis il éclata de rire, avec un petit hochement de tête cynique. Après tout ça signifie quoi, huit heures, dans un monde où cette prison là-bas est un coup à l'est, un coup complètement ailleurs ?

Mais Roland vivait depuis bien longtemps dans un monde en dissolution, bien avant que Ted Brautigan ne rêve même d'un endroit tel qu'Algul Siento, et le fait que les points de repère de la vie réelle aient commencé à vaciller ne le perturbait pas plus que ça.

— Environ vingt-cinq heures, à partir de maintenant, résuma Roland. Ou un peu moins.

Dinky hocha la tête.

— Mais si vous comptez sur une confusion totale, oubliez. Ils connaissent les lieux. Ce sont des vieux routards.

— Même, fit Roland. Ça reste ce qu'on a de mieux à faire.

Il se tourna alors vers sa vieille connaissance de Mejis. Et lui fit signe d'approcher.

5

Sheemie posa immédiatement son assiette par terre, vint à Roland et lui tendit le poing.

— Aïe, Roland, Will Dearborn-qui-fut.

Roland lui rendit ses salutations, puis se tourna vers Jake. Le

garçon lui adressa un regard incertain. Sur un signe de tête de Roland, il s'approcha cependant. Jake et Sheemie se tenaient à présent face à face, Roland accroupi entre eux, ne regardant aucun des deux en particulier, à présent qu'ils étaient réunis.

Jake porta le poing à son front.

Sheemie lui rendit la pareille.

Jake baissa les yeux vers Roland et demanda :

— Que veux-tu ?

Roland ne répondit pas, il se contenta de regarder sereinement vers l'entrée de la grotte, comme s'il y avait dans ces ténèbres apparemment infinies quelque chose qui attirait son attention. Et Jake comprit ce qu'il voulait, aussi sûrement que s'il avait eu recours au *shining* sur l'esprit de Roland pour le découvrir (ce qu'il n'avait pas fait, assurément). Ils étaient arrivés à un carrefour. C'est Jake qui avait suggéré que c'était à Sheemie de leur dire quelle bifurcation choisir. Sur le coup, ça lui avait paru une très bonne idée – allez savoir pourquoi. Maintenant, en regardant attentivement ce visage fervent, pas très futé, et ces yeux injectés de sang, Jake se posait deux questions : qu'est-ce qui avait bien pu lui prendre de suggérer ce genre de choses, et pourquoi personne (Eddie, par exemple, qui gardait plutôt la tête sur les épaules, malgré tout ce qu'ils avaient traversé) ne lui avait dit, gentiment mais fermement, que remettre leur avenir entre les mains de Sheemie Ruiz était une idée stupide. Carrément barjo, comme auraient dit ses anciens codétenus de l'École Piper. Et voilà que Roland, qui croyait que, même dans l'ombre de la mort, il y avait encore des leçons à apprendre, voulait que Jake pose la question qu'il avait soulevée comme un grand, et dont la réponse révélerait de manière flagrante quel écervelé superstitieux il était devenu. Mais après tout, pourquoi ne pas la poser, cette question ? Et même si ça revenait à tirer à pile ou face, quel mal y avait-il à ça ? Jake était arrivé, au bout d'une vie courte mais indéniablement intéressante, à un endroit où on croisait des portes magiques, des majordomes mécaniques, des télépathes (ce qu'il était un peu lui-même, du moins dans une certaine mesure), des vampires et des araignées géantes. Alors, pourquoi ne pas laisser Sheemie décider ? Il *fallait* qu'ils choisissent un

chemin, après tout, et ils avaient traversé trop de trucs abracadabrants pour s'inquiéter d'une broutille pareille, passer pour un idiot devant ses compagnons. *De plus*, se dit-il, *si je ne suis pas entouré d'amis, ici, je ne le serai jamais.*

— Sheemie, dit-il.

Planter le regard dans ces yeux avait quelque chose d'horrible, mais il se força à le faire.

— Nous poursuivons une quête. Ce qui signifie que nous avons une tâche à accomplir. Nous...

— Vous devez sauver la Tour Sombre, termina Sheemie. Et mon vieil ami devra y entrer, et monter jusqu'au sommet, et voir ce qu'il y aura à voir. Il y aura peut-être une renaissance, ou peut-être la mort, ou encore les deux. Autrefois il était Will Dearborn, si fait. Pour moi, il était Will Dearborn.

Jake lança un regard à Roland, toujours accroupi, regardant vers l'extérieur. Mais Jake constata que son visage était devenu pâle et avait pris un air étrange.

L'un des doigts de Roland se mit à décrire son moulinet impatient.

— Oui, nous sommes censés sauver la Tour Sombre, acquiesça Jake.

Et il crut comprendre en partie le désir violent de Roland de la voir et d'y pénétrer, même si ça devait le tuer. Qu'y avait-il, au centre de l'univers ? Quel homme (ou quel garçon) pouvait ne pas se poser la question, une fois qu'elle était formulée, et ne pas vouloir voir ?

Même si regarder devait le rendre fou ?

— Mais pour faire ça, nous avons deux tâches à accomplir. L'une implique de revenir dans notre monde pour sauver un homme. Un écrivain qui raconte notre histoire. L'autre tâche est celle dont nous parlons. Libérer les Briseurs.

L'honnêteté le poussa à ajouter :

— Ou les arrêter, du moins. Tu comprends ?

Mais cette fois-ci, Sheemie ne répondit pas. Il regardait dans la même direction que Roland, vers les ténèbres. Il avait le visage de quelqu'un sous hypnose. Ce spectacle mit Jake mal à l'aise, mais il s'exhorta à tenir bon. Maintenant qu'il en était arrivé là, quel autre choix avait-il que de poursuivre ?

— La question que nous nous posons, c'est de savoir par quoi il nous faut commencer. On pourrait dire que sauver l'écrivain a l'air plus facile, car on ne rencontrerait pas d'obstacle... pour autant qu'on sache, du moins... mais il y a une chance pour que... eh bien...

Jake ne voulut pas ajouter *une chance que la téléportation te tue*, aussi se retrouva-t-il piégé dans un silence malaisé.

Pendant un moment il crut que Sheemie n'allait pas répondre, leur laissant la responsabilité de décider s'il fallait retenter le coup ou non, mais c'est alors que l'ancien garçon d'auberge prit la parole. Ce faisant, il ne regarda aucun d'eux, se contentant de scruter les ténèbres au-delà de l'entrée de la grotte, dans le *dim* de Tonnefoudre.

— J'ai fait un rêve, la nuit dernière, pour sûr, répondit Sheemie de Mejis, dont la vie avait été autrefois sauvée par trois jeunes pistoleros de Gilead. J'ai rêvé que j'étais de retour au Repos des Voyageurs, sauf que Coraline n'était pas là, ni Stanley, ni Pettie, ni Sheb – celui qui jouait du piano. Y avait que moi, et je nettoyait par terre à la serpillière, en chantant *Amour insouciant*. Et puis les portes à battants se sont mises à crier, ce drôle de bruit qu'elles font, vous savez...

Jake vit que Roland hochait la tête, un sourire s'attardant discrètement sur ses lèvres.

— J'ai levé les yeux, reprit Sheemie, et alors un garçon est entré.

Son regard glissa sur Jake puis revint sur l'entrée de la grotte.

— Il vous ressemblait, jeune *sai*, ça oui, comme si vous étiez duox. Il avait le visage couvert de sang, il avait perdu un œil, ça ruinait tout, et il marchait en boitant. Il avait l'air d'un revenant, pour sûr, et il m'a fait une peur bleue, et ça m'a fait de la peine, aussi, de le voir comme ça. J'ai continué à nettoyer, en me disant que si je faisais ça, il ne me remarquerait peut-être pas, et qu'il s'en irait.

Jake se rendit compte qu'il connaissait cette histoire. Avait-il assisté à la scène ? Avait-il été ce garçon ensanglanté ?

— Sauf qu'il te regardait droit dans les yeux..., murmura Roland, toujours accroupi, le regard toujours perdu dans

l'obscurité.

— Oui, Will Dearborn-qui-fut, droit dans les yeux, il me regardait, et il m'a dit : « Pourquoi dois-tu me faire du mal, à moi qui t'aime tellement ? Quand je ne peux rien faire d'autre, quand je ne veux rien faire d'autre, car c'est l'amour qui m'a fait et qui m'a nourri et... »

— « ... et qui m'a offert des jours meilleurs », murmura Eddie.

Une larme roula de sa paupière et vint dessiner une tache noire sur le sol poussiéreux de la grotte.

— ... et qui m'a offert des jours meilleurs ? Pourquoi voudrais-tu me couper, et me défigurer, et me remplir de malheur ? Je ne t'ai aimé que pour ta beauté, comme autrefois tu m'as aimé pour la mienne, à l'époque où le monde n'avait pas encore changé. À présent tu me balafres avec des clous et tu me mets des gouttes de mercure brûlant dans les narines, tu as lâché sur moi les animaux, et ils m'ont dévoré les entrailles. Autour de moi se réunissent les can-toi et leurs rires ne me laissent pas en paix. Pourtant je t'aime toujours et je te servirais et pour toi je ramènerais même la magie, si tu m'y autorisais, car c'est le lot qu'a tiré mon cœur, lorsque je me suis relevé du *Prim*. Et autrefois j'étais fort et beau et bien portant, mais à présent la force s'en est presque allée.

— Alors tu as pleuré, fit Susannah.

Et Jake pensa : *Bien sûr, qu'il a pleuré*. Il pleurait lui-même. De même que Ted, et Dinky Earnshaw. Seul Roland gardait les yeux secs, et le Pistolero était pâle, tellement pâle.

— Il s'est mis à sangloter, dit Sheemie (des larmes lui coulaient sur les joues, alors qu'il racontait son rêve). Et moi aussi, car je voyais qu'il avait été beau comme le jour. Il a ajouté : « Si la torture devait s'arrêter maintenant, je pourrais encore m'en remettre – sinon ma beauté, au moins ma force... »

— Mon *kes*, dit Jake, et bien qu'il n'eût jamais entendu ce mot auparavant, il le prononça correctement, comme si c'était *kiss*.

— ... et mon *kes*. Mais encore une semaine... peut-être même cinq jours... ou même trois... et il sera trop tard. Même si la torture s'arrête, je mourrai. Et tu mourras toi aussi car, quand

l'amour quitte le monde, tous les cœurs s'arrêtent. Parlez-leur de mon amour et parlez-leur de ma douleur et parlez-leur de mon espoir, qui est toujours vivant. Car c'est tout ce que j'ai, tout ce que je suis et tout ce que je demande. » Puis le garçon s'est retourné et il est sorti. La porte à battants a refait son bruit. *Scriiiiiic.*

À présent il regardait Jake, et il lui sourit comme quelqu'un qui vient de se réveiller.

— Je ne peux pas répondre à votre question, *sai*.

Il se frappa le front du poing.

— Pas grand-chose là-haut, comme cervelle, moi – rien que des toiles d'araignée. Cordelia Delgado le disait, et je pense bien qu'elle avait raison.

Jake ne répondit rien. Il était abasourdi. Il avait rêvé de ce même garçon défiguré, mais pas dans un saloon ; c'était dans Gage Park, le parc où ils avaient vu Charlie le Tchou-Tchou. La nuit dernière. Ça devait être ça. Il ne se l'était pas rappelé jusqu'à cet instant, et ne se le serait sans doute jamais rappelé si Sheemie n'avait pas raconté son propre rêve. Roland, Eddie et Susannah avaient-ils eux-mêmes fait une version de ce rêve ? Oui. Il le voyait à leurs visages, de même qu'il voyait que Ted et Dinky semblaient émus, mais seulement perplexes.

Roland se leva avec une petite grimace, porta brièvement la main à sa hanche et dit :

— Grand merci-*sai*, Sheemie, tu nous as été d'un grand secours.

Sheemie eut un sourire incertain.

— Comment j'ai fait ça ?

— Peu importe, mon ami.

Roland se tourna vers Ted.

— Mes amis et moi allons faire un tour rapide dehors. Nous devons parler an-tet.

— Bien sûr, fit Ted en secouant la tête comme pour s'éclaircir les idées.

— Ménagez ma tranquillité d'esprit, et faites-la courte, intervint Dinky. Normalement ça va encore, mais je ne voudrais pas trop tirer sur la corde.

— Est-ce qu'il faudra qu'il vous fasse rentrer de la même

manière ? demanda Eddie en désignant Sheemie d'un signe de tête.

Cette question était à l'évidence rhétorique. Comment pourrait-il les ramener tous les trois autrement qu'ainsi ?

— Eh bien, ouais, mais... fit Dinky.

— Alors je dirais que vous tirez sur la corde de toutes vos forces, là.

Sur ces mots, Eddie, Susannah et Jake suivirent Roland à l'extérieur de la grotte. Ote resta derrière, assis aux côtés de son nouvel ami, Haylis de Chayven. Jake s'en sentit étrangement déconcerté. Il ne s'agissait pas de jalousie, mais plutôt d'une forme de vive appréhension. Comme s'il avait sous les yeux un mauvais augure, que quelqu'un de plus sage que lui – un des Manni, peut-être – pourrait interpréter. Mais voudrait-il seulement en connaître le sens ?

Peut-être pas.

6

— Je ne me souvenais pas de mon rêve, jusqu'au moment où il a raconté le sien, commença Susannah, et s'il ne l'avait *pas* raconté, je ne me le serais sans doute jamais rappelé.

— Ouais, fit Jake.

— Mais à présent je m'en souviens plutôt clairement, poursuivit-elle. J'étais dans cette station de métro, et le garçon a descendu les escaliers...

— J'étais à Gage Park...

— Et moi sur le terrain de jeu de Markey Avenue, là où Henry et moi on jouait au basket à un contre un, termina Eddie. Dans mon rêve, le gosse au visage ensanglanté portait un T-shirt qui disait : ON NE S'ENNUIE PAS UNE SECONDE...

— ... DANS L'ENTRE-DEUX-MONDES, conclut Jake, et Eddie lui adressa un regard alarmé.

Jake s'en rendit à peine compte. Ses pensées avaient bifurqué.

— Je me demande si Stephen King utilise ses rêves, quand il écrit. Vous voyez, comme levure, pour faire monter l'intrigue.

C'était là une question à laquelle aucun d'eux ne pouvait répondre.

— Roland ? fit Eddie. Où étais-tu, dans ton rêve ?

— Au Repos des Voyageurs, où d'autre ? Ne m'y suis-je pas trouvé avec Sheemie, il y a bien bien long ?

Avec mes amis, disparus depuis longtemps, aurait-il pu ajouter, mais il n'en fit rien.

— J'étais assis à la table favorite d'Eldred Jonas, à jouer au Surveille-Moi à une main.

— Ce garçon dans le rêve, c'était le *Rayon*, n'est-ce pas ? demanda Susannah à voix presque basse.

En voyant Roland hocher la tête, Jake se rendit compte que Sheemie leur avait bel et bien indiqué quelle tâche était la plus urgente, finalement. Il le leur avait dit sans l'ombre d'un doute.

— L'un de vous a-t-il des questions ? demanda Roland.

À tour de rôle, ses compagnons secouèrent la tête.

— Nous sommes un *ka-tet*, lança Roland.

— *Nous sommes un seul en plusieurs, la multiplicité faite unité*, répondirent-ils tous à l'unisson.

Roland s'attarda encore quelques instants, les regardant tous – faisant plus que les regarder, avec l'air de savourer leurs visages –, puis il les remmena à l'intérieur.

— Sheemie, appela-t-il.

— Oui, *sai* ! Oui, Roland, Will Dearborn-qui-fut !

— Nous allons sauver ce garçon dont tu nous as parlé. Nous allons empêcher les méchants de lui faire plus de mal.

Sheemie sourit, mais d'un sourire désemparé. Il ne se rappelait plus le garçon de son rêve, plus maintenant.

— Bien, *sai*, c'est bien !

Roland s'adressa à Ted.

— Une fois que Sheemie vous aura ramenés, mettez-le au lit. Ou bien, si ça risque d'attirer l'attention, assurez-vous qu'il se repose bien.

— On peut le faire porter pâle, un petit rhume, et lui éviter

d'aller au Bureau, acquiesça Ted. Le rhume est monnaie courante, côté Tonnefoudre. Mais il faut que vous compreniez bien que nous ne pouvons rien garantir. Il peut réussir à nous ramener cette fois-ci, et alors...

Il fit claquer ses doigts dans l'air.

Sheemie l'imita en riant, faisant de même avec ses deux mains. L'estomac noué, Susannah détourna le regard.

— Je le sais, rappela Roland.

Et bien qu'il n'eût pas réellement changé de ton, chaque membre de son *ka-tet* sut que c'était une bonne chose que cette palabre touche presque à sa fin. Roland avait atteint les limites de sa patience.

— Gardez-le au calme, même s'il va bien et qu'il se sent en forme. Nous n'aurons pas besoin de lui, pour ce que j'ai en tête, et ce, grâce aux armes que vous nous avez laissées.

— Ce sont de bonnes armes, confirma Ted. Mais sont-elles assez bonnes pour balayer soixante hommes, can-toi et tahines ?

— Vous deux, ferez-vous front avec nous, une fois que le combat aura débuté ? demanda Roland.

— Avec le plus grand plaisir, fit Dinky, découvrant les dents en un rictus étonnamment vicieux.

— Oui, acquiesça Ted. Et il se pourrait que je dispose d'une autre arme. Avez-vous écouté les cassettes que je vous avais laissées ?

— Oui, répondit Jake.

— Alors vous connaissez l'histoire du type qui m'a volé mon portefeuille.

Cette fois-ci, ils hochèrent tous la tête.

— Et cette jeune femme ? demanda Susannah. C'est une dure à cuire, vous avez dit. Et Tanya et son fiancé ? Ou son mari, si c'est bien ce qu'il est ?

Ted et Dinky échangèrent un bref regard dubitatif, puis secouèrent la tête en même temps.

— Autrefois, peut-être, dit Ted. Mais plus maintenant. Elle est mariée, à présent. Tout ce qu'elle veut, c'est faire des câlins avec son cher et tendre.

— Et Briser, ajouta Dinky.

— Mais est-ce qu'ils ne comprennent donc pas...

Mais Susannah ne put terminer sa phrase. Elle était hantée par des bribes de ce rêve, non pas le sien, mais celui de Sheemie. *A présent tu me balafres avec des clous*, avait dit le garçon du rêve à Sheemie. Le garçon du rêve qui avait été beau, autrefois.

— Ils ne *veulent pas* comprendre, leur dit Ted gentiment.

Du coin de l'œil, il aperçut l'expression sombre d'Eddie et secoua la tête.

— Mais je ne vous laisserai pas les haïr pour autant. Vous, *nous* aurons peut-être à tuer certains d'entre eux, mais je ne vous laisserai pas les haïr. Ils ne leur ont pas ôté la compréhension par l'appât du gain ou par la peur, mais simplement par le désespoir.

— Et parce que Briser, c'est divin, ajouta Dinky.

Lui aussi fixait Eddie.

— De même que pour vous, la demi-heure qui suit la fusillade peut être divine. Si vous voyez ce que je veux dire.

Eddie soupira, fourra les mains dans ses poches et se tut.

Sheemie les surprit tous en ramassant l'une des mitraillettes Coyote et en la brandissant en décrivant un large arc de cercle. Si elle avait été chargée, la grande quête de la Tour Sombre se serait achevée à cette seconde, dans cette grotte.

— Moi aussi, je me battrai ! s'écria-t-il. *Pan, pan, pan ! Bam-bam-bam-ba-dam !*

Eddie et Susannah se baissèrent vivement ; instinctivement, Jake se jeta devant Ote. Ted et Dinky levèrent les mains devant leur visage, comme si cela avait pu les sauver d'une rafale d'environ cent balles de haut-calibre, gainées d'acier. Roland prit calmement l'engin des mains de Sheemie.

— Ton heure viendra, mais après qu'on aura mené et gagné cette première bataille. Sheemie, vois-tu le bafouilleux de Jake ?

— Si fait, il est avec le Rod.

— Il sait parler. Vois si tu peux l'amener à te parler.

Sheemie obéit et se rendit aux côtés de Chucky/Haylis, qui caressait toujours la tête d'Ote. Il mit un genou en terre et se mit à essayer de convaincre le bafouilleux de dire son nom. L'animal s'exécuta presque immédiatement, et avec une clarté remarquable. Sheemie éclata de rire, et Haylis l'imita. On aurait

dit deux gosses de La Calla. Des crânés, peut-être.

Pendant ce temps, Roland se tourna vers Ted et Dinky, ses lèvres serrées dessinant une fine ligne blanche sur son visage sévère.

7

— Il faut qu'il reste à l'écart, quand commencera la fusillade, fit le Pistolero en mimant une clé tournant dans une serrure. Si nous perdons, ce qui lui arrivera ensuite n'a pas d'importance. Si nous gagnons, nous aurons besoin de lui au moins une fois encore. Sans doute deux.

— Pour aller où ? demanda Dinky.

— Dans l'Amérique du Monde Clé, expliqua Eddie. Dans une petite ville du Maine Occidental appelée Lovell. En juin 1999, aussitôt que le permettra le temps à sens unique.

— C'est à partir du moment où il m'a envoyé dans le Connecticut que les crises de Sheemie ont commencé, semble-t-il, fit Ted à mi-voix. Vous savez que vous renvoyer en Amérique ne fera probablement qu'aggraver son état, n'est-ce pas ? Voire le tuer ?

Il parlait d'une voix factuelle. *C'est juste pour savoir, messieurs.*

— Nous le savons, confirma Roland, et quand l'heure viendra, je lui expliquerai clairement le risque qu'il court, et je lui poserai la qu...

— Oh, mon vieux, vous pouvez vous la fourrer là où le soleil brille pas, celle-là, fit Dinky.

Sa réplique rappela tellement à Eddie son propre comportement – celui qu'il avait eu au cours des premières heures passées sur le rivage de la Mer Occidentale, alors qu'il était confus, hors de lui, en manque d'héroïne – qu'il eut comme une sensation de *déjà-vu*.

— Si vous lui ordonniez de se faire flamber vif sous vos yeux, la seule faveur qu'il vous demanderait, c'est de lui donner une allumette. Il vous prend pour le Christ en personne.

Susannah attendit, dans un mélange d'effroi et d'intérêt presque lascif, la réaction de Roland. Il n'en eut aucune. Roland se contenta de fixer Dinky, les pouces glissés sous le ceinturon de son arme.

— Vous vous rendez forcément compte qu'un homme mort ne pourra pas vous ramener d'Amérique, glissa Ted sur un ton plus raisonnable.

— Nous franchirons cette barrière-là, quand et si nous le devons, dit Roland. En attendant, nous avons un certain nombre d'autres barrières à franchir.

— Je suis heureuse qu'on commence par le Devar-Toi, quels que soient les risques, dit Susannah. Ce qui se passe là-bas est une véritable abomination.

— Oui, m'dame, fit Dinky d'une voix traînante, en soulevant un chapeau imaginaire. J'dirais que c'est l'mot.

Dans la grotte, la tension se relâcha. Derrière eux, Sheemie demandait à Ote de rouler sur le dos, ce que le bafouilleux faisait bien volontiers. Le Rod arborait un grand sourire naïf. Susannah se demanda depuis combien de temps Haylis de Chayven n'avait plus ressorti ce sourire, qui avait une sorte de charme enfantin.

Elle songea à demander à Ted s'il existait un moyen de savoir quel jour on était, en Amérique, en ce moment, puis se ravisa. Si Stephen King était mort, ils le sauraient. Roland l'avait dit, et elle ne doutait pas qu'il disait vrai. Pour l'instant l'écrivain allait bien, il jetait consciencieusement son temps et sa précieuse imagination par les fenêtres, dans un quelconque projet insignifiant, pendant que le monde auquel il était destiné à donner vie continuait de s'empoussiérer dans son esprit. Si Roland était en colère contre lui, il n'y avait là rien d'étonnant. Elle-même était un petit peu énervée, pour tout dire.

— Quel est votre plan, Roland ? demanda Ted.

— Il repose sur deux hypothèses : qu'on puisse les prendre par surprise, et semer la panique dans leurs rangs. Je ne crois pas qu'ils s'attendent à être interrompus, dans ces derniers

jours. De Pimli Prentiss jusqu'au garde hume le moins gradé le long de la clôture, ils n'ont aucune raison de craindre qu'on les dérange dans leur travail, encore moins qu'on les attaque. Si mes hypothèses se vérifient, nous réussirons. Si nous échouons, au moins ne vivrons-nous pas assez longtemps pour voir les Rayons lâcher et la Tour s'effondrer.

Roland reprit la carte sommaire de l'Algul et la posa à plat sur le sol de la grotte. Tous se réunirent autour de lui.

— Ces voies de chemin de fer, dit-il en indiquant le point numéroté 10. Certains des moteurs hors d'usage et des wagons qui sont à l'arrêt dessus se situent à moins de vingt mètres de la clôture sud, du moins c'est ce qu'il semble, aux jumelles. Est-ce que j'ai raison ?

— Ouais, fit Dinky en désignant du doigt le milieu de la ligne la plus proche. Autant appeler ça le sud, de toute façon – ça ou autre chose. Il y a un wagon sur cette voie qui se trouve vraiment près de la clôture. Dix mètres à peine. Il porte l'inscription LIGNE SOO, sur le côté.

Ted opina du chef.

— Bonne couverture, commenta Roland. Excellente couverture.

Il désigna ensuite la zone située au-delà de la limite nord du complexe.

— Et ici, toutes sortes de petits apprentis.

— Autrefois ils contenaient des fournitures, précisa Ted, mais aujourd'hui la plupart sont vides, je pense. Pendant un temps, un groupe de Rods a dormi là, mais il y a six ou huit mois, Pimli et la Fouine les ont fichus dehors.

— Encore une couverture, qu'ils soient occupés ou non. Le terrain, autour et derrière, est-il dégagé et plutôt plat ? Sans obstacles ?

Du pouce il désigna le Tricycle de Croisière de Suzie.

Ted et Dinky échangèrent un regard.

— Absolument, répondit Ted.

Susannah attendit de voir si Eddie protesterait, avant de savoir ce que Roland avait en tête. Il n'en fit rien. Très bien. Elle réfléchissait déjà aux armes qu'elle voudrait. Quels fusils.

Roland resta encore assis en silence pendant quelques

instants, à scruter la carte, paraissant presque communier avec elle. Lorsque Ted lui offrit une cigarette, le Pistolero l'accepta. Puis il prit la parole. À deux reprises, il dessina sur le flanc d'une caisse d'armes, avec un morceau de craie. Deux fois également il traça des flèches sur la carte, l'une pointée vers ce qu'ils appelaient le nord, l'autre vers le sud. Ted posa une question ; Dinky, une autre. Derrière eux, Sheemie et Haylis jouaient avec Ote comme deux enfants. Le bafouilleux imitait leurs rires avec une précision affolante.

Lorsque Roland eut fini, Ted Brautigan dit :

— Vous avez l'intention de verser une grande quantité de sang.

— Bien sûr que oui, autant que je pourrai.

— Risqué, pour la dame, fit remarquer Dink, la regardant elle, puis son mari.

Susannah ne dit rien. Eddie non plus. Il reconnaissait qu'il y avait un risque. Il comprenait aussi pourquoi Roland voulait placer Suze au nord du complexe. Le Tricycle de Croisière lui donnerait de la mobilité, ce qui leur serait utile. Quant au risque, ils étaient six, comptant en exterminer soixante. Voire plus. Bien sûr que ce serait risqué, bien sûr qu'il y aurait du sang versé.

Du sang et du feu.

— Je pourrai peut-être bricoler un ou deux autres fusils, dit Susannah.

Ses yeux avaient pris leur éclat à la Detta Walker.

— Téléguidés, comme un avion miniature. Je ne sais pas. Mais je bougerai, pas de problème. Comme de la graisse sur un gril bouillant.

— Est-ce que ça peut marcher ? demanda Dinky sans prendre de gants.

Un sourire sans joie se dessina sur les lèvres de Roland.

— Ça va marcher.

— Comment pouvez-vous dire ça ? demanda Ted.

Eddie se remémora la réflexion de Roland, avant qu'ils appellent John Cullum, et il aurait pu répondre à cette question à sa place, mais c'était au dinh de leur *ka-tet* qu'il revenait de donner des réponses – s'il y consentait –, aussi laissa-t-il à

Roland le soin de le faire.

— Parce qu'il le faut, dit le Pistolero. Je ne vois pas d'autre issue.



Chapitre 11

L'ATTAQUE D'ALGUL SIENTO

1

Ils se retrouvèrent vite au lendemain, peu de temps avant que le son de la corne signale le changement d'équipe du matin. La musique allait bientôt se mettre en route, le soleil s'allumer, et l'équipe de nuit des Briseurs sortir du Bureau par la gauche, pour laisser la nouvelle équipe entrer en scène par la droite. Tout se passait comme prévu, pourtant Pimli Prentiss avait dormi moins d'une heure la nuit précédente, et même pendant ce court repos, son sommeil avait été hanté de rêves amers et chaotiques. Vers quatre heures du matin (ou plutôt quand son réveil *prétendit* qu'il était quatre heures, car qui savait quelle heure il était vraiment et quelle importance, tellement près de la fin ?), il s'était finalement levé pour aller s'asseoir dans le fauteuil de son bureau, à regarder l'Allée encore plongée dans le noir, encore déserte à cette heure, à l'exception d'un robot solitaire et inutile qui s'était mis en tête de patrouiller, agitant vainement vers le ciel ses six bras ornés de pinces. Les robots toujours en état de marche se détraquaient chaque jour un peu plus, mais leur retirer leur batterie pouvait se révéler dangereux, car certains étaient piégés et explosaient dès qu'on s'y risquait. On ne pouvait rien faire à part s'accommoder de leurs bizarreries et se rappeler que tout serait bientôt fini, gloire à Jésus et à Dieu le Père tout-puissant. L'ancien Paul Prentiss

avait ouvert le tiroir de son bureau, il en avait sorti un .40 Peacemaker Colt, et se l'était posé sur les genoux. C'était celui avec lequel le Maître précédent, Humma, avait exécuté Cameron, le violeur. Pimli n'avait jamais eu à exécuter qui que ce fût, au cours de son mandat, et il s'en réjouissait, mais sentir l'arme posée sur ses genoux, en sentir le poids emblématique, lui procurait toujours un certain réconfort. Quant à savoir pourquoi il avait besoin de réconfort pendant les gardes de nuit, notamment quand tout se passait si bien, il n'en avait pas la moindre idée. Tout ce qu'il savait avec certitude, c'est qu'il y avait eu quelques anomalies du côté de ce que Finli et Jenkins (leur technicien en chef) aimaient appeler le Profond Télémètre, comme s'il s'agissait d'instruments au fond de l'océan, au lieu d'un placard en sous-sol adjacent à la longue pièce basse qui renfermait le reste de l'équipement encore utilisable. Pimli reconnut ce qu'il ressentait – autant appeler un chat un chat – comme le pressentiment d'une fin imminente. Il essaya de se dire que ce n'était rien, juste ce que décrivait le proverbe de son grand-père – qu'il était presque arrivé à la maison, et qu'il était donc temps de s'inquiéter pour les œufs.

Il avait fini par se rendre à la salle de bain, où il avait refermé le couvercle des toilettes, et s'était agenouillé pour prier. Et il se tenait là, immobile, mais quelque chose avait changé dans l'atmosphère ambiante. Il n'avait pas entendu de bruits de pas, mais il savait que quelqu'un était entré dans le bureau. La logique lui soufflait qui ce devait être. Pourtant, sans même ouvrir les yeux, les mains toujours jointes et en appui sur les toilettes, il avait appelé :

— Finli ? Finli o'Tego ? Est-ce toi ?

— Ouair, patron, c'est moi.

Que faisait-il là, avant le signal de la corne ? Tout le monde, y compris les Briseurs, savait quel mordu de sommeil Finli la Fouine était. Mais chaque chose en son temps. En cet instant précis, Pimli s'entretenait avec le Seigneur (même si, à dire vrai, il s'était quasiment endormi à genoux, jusqu'au moment où quelque instinct très profondément enfoui l'avait averti qu'il n'était plus seul au premier étage de la Maison du Gardien). Il était impensable de moucher un invité aussi éminent que le

Seigneur Dieu des Esprits, aussi termina-t-il sa prière – « accorde-moi la grâce d’accomplir Ta volonté, Amen ! » – avant de se relever en grimaçant. Son fichu dos ne se souciait pas une seconde du ventre qu’il devait tracter, côté face.

Finli se tenait près de la fenêtre, tendant le Peacemaker vers la lumière blafarde, le tournant et le retournant pour admirer l’ouvrage délicat des plaques de la crosse.

— C’est bien celui qui a souhaité bonne nuit à Cameron, n’est-ce pas ? demanda Finli. Cameron le violeur.

Pimli acquiesça.

— Prends garde, fiston, il est chargé.

— Un six-coups ?

— Huit ! Es-tu aveugle ? Regarde la taille du barillet, pour l’amour de Dieu.

Finli ne se donna pas cette peine, et rendit l’arme à Pimli.

— Je sais appuyer sur la détente, ça oui, et c’est tout ce qu’il y a à savoir, côté fusils.

— Si fait, s’il est chargé. Que fais-tu debout à cette heure, à ennuyer un homme pendant ses grâces matinales ?

Finli lui lança un regard.

— Si je devais vous demander pourquoi je *vous* trouve en pleine prière, habillé et coiffé et non pas en peignoir et encore à moitié endormi, quelle réponse vous feriez ?

— Je te dirais que j’ai le trac. C’est aussi simple que ça. Et toi aussi, visiblement.

Finli sourit, sous le charme.

— Le trac ! Est-ce que c’est comme avoir la chair de poule, et faire sa tête de linotte, et sentir le coup de jarnac ?

— En quelque sorte, oui-là.

Le sourire de Finli s’élargit, mais Pimli trouva qu’il n’avait pas l’air tout à fait sincère.

— J’aime beaucoup ! J’aime vraiment beaucoup ! Traqué ! Traquenard !

— Non, rectifia Pimli. C’est « avoir le trac », c’est l’expression exacte.

Le sourire de Finli s’évanouit instantanément.

— J’ai aussi le trac. J’ai la chair et la poule. Je sens le coup de jarnac. Vous êtes la tête et je suis la linotte.

— De nouvelles anomalies au Profond Télémètre ?

Finli haussa les épaules, puis hocha la tête. Le problème avec ce Profond Télémètre, c'était qu'aucun d'eux n'était certain de ce qu'il mesurait. C'était peut-être l'activité télépathique, ou (Dieu les en préserve) la téléportation, ou encore des turbulences intenses dans la trame du réel – qui préfiguraient la secousse finale et fatale du Rayon de l'Ours. Impossible à dire. Mais cet équipement autrefois inactif et silencieux s'était réveillé de plus en plus fréquemment, au cours des quatre derniers mois environ.

— Qu'en dit Jenkins ? demanda Pimli.

Tout en parlant, il glissa machinalement le .40 dans son croc de débardeur – nous rapprochant inexorablement de ce que vous ne voulez pas entendre et de ce que je ne veux pas raconter.

— Jenkins dit ce qui lui passe par la bouche sur le tapis volant de sa langue, répliqua le Tego avec un haussement d'épaules grossier. Vu qu'il ne sait même pas ce que veulent dire les symboles sur les cadrans et les écrans vidéo du Profond Télémètre, à quoi bon lui demander son avis ?

— Tout doux, fit le Maître en posant la main sur l'épaule de son Chef de la Sécurité.

Il fut surpris (et un peu alarmé) de sentir que la chair sous la jolie chemise de couturier de Finli vibrait légèrement. Ou tremblait, peut-être.

— Tout doux, l'ami. Je posais la question, rien de plus.

— Je ne peux pas dormir, je ne peux pas lire, je n'arrive même pas à baiser, dit Finli. J'ai essayé les trois, par Gan ! Accompagnez-moi jusqu'à la Maison Damli, vous voulez bien, et jetez un œil à ces fichus relevés. Peut-être que vous serez plus inspiré.

— Je suis chef d'équipe, pas technicien, répondit doucement Pimli, mais en se dirigeant déjà vers la porte. Néanmoins, puisque je n'ai rien de mieux à faire...

— Peut-être que c'est juste parce que la fin approche, suggéra Finli en s'arrêtant devant la porte. Comme si on pouvait prendre ça à la légère...

— C'est peut-être ça, acquiesça Pimli d'un ton calme, et une

petite promenade matinale ne peut pas faire de ma... Hé ! Hé, toi ! Toi là-bas ! Le Rod ! Tourne-toi quand je te parle, si tu ne veux pas d'ennuis !

Le Rod, un type maigrelet vêtu d'une vieille salopette en jean (au niveau des fesses, le tissu qui bâillait était devenu complètement blanc), obéit. Il avait les joues potelées et constellées de taches de rousseur, et les yeux d'un bleu charmant, malgré son regard alarmé. Il n'aurait pas eu l'air mal, sans ce nez, presque complètement dévoré d'un côté, lui donnant un air étrangement inachevé. Il portait un panier. Pimli était quasiment certain qu'il avait déjà vu ce bah-bo traîne-savates se balader dans le ranch, mais il n'aurait pas pu en jurer. Pour lui, tous les Rods se ressemblaient.

Peu importait. L'identification, c'était le travail de Finli et il prenait les choses en main à présent, sortant un gant en caoutchouc de sa ceinture et l'enfilant en se dirigeant vers le Rod. La créature eut un mouvement de recul et se plaqua au mur, serrant son panier d'osier contre lui, et lâcha un énorme pet qui devait être purement nerveux. Pimli dut se mordre les joues, et pas qu'un peu, pour empêcher son sourire de le trahir.

— Nenni, nenni, *nenni* ! s'écria le Chef de la Sécurité en giflant violemment le Rod de sa main fraîchement gantée (il ne pouvait se permettre de toucher les Enfants de Roderick, de laisser leurs peaux entrer en contact, car ces Rods véhiculaient trop de maladies).

De la bave vola de la bouche du Rod, et du sang de son nez.

— Ne me parle pas avec ta ki'boîte, *sai* Haylis ! Le trou que tu as dans la tête ne vaut pas beaucoup mieux, mais lui au moins est capable de me saluer avec respect. Il a intérêt, d'ailleurs !

— Aïe, Finli o'Tego, marmonna Haylis, en se donnant un coup de poing sur le front si fort que l'arrière de son crâne rebondit contre le mur en faisant *bonk* !

Cela fit l'affaire : Pimli aboya un éclat de rire, malgré lui. Ce que Finli ne pourrait pas lui reprocher, lorsqu'ils s'achemineraient vers la Maison Damli, car lui aussi souriait. Même si Pimli se doutait que le Rod du nom d'Haylis ne trouverait pas dans ce sourire une grande source de réconfort. On y voyait pointer trop de dents affûtées.

— Aïle, Finli du Guet, que vos journées soient longues et vos nuits plaisantes, *sai* !

— Voilà qui est mieux, convint Finli. Pas beaucoup mieux, mais un peu quand même. Que diable fais-tu ici, avant la Corne et le Soleil ? Et dis-moi un peu ce que tu as dans ta bascarde, crétin ?

Haylis la serra un peu plus fort contre lui, les yeux brûlants d'inquiétude. Le sourire de Finli disparut instantanément.

— Fais basculer le couvercle et montre-moi ce que tu as dans ta bascarde à la seconde, goujat, ou bien tu ramasseras tes dents sur la moquette.

Il avait prononcé ces paroles en un grognement grave et suave.

L'espace d'un instant, Pimli crut que le Rod ne s'exécuterait pas, et il en ressentit un pincement d'alarme très vif. Puis, lentement, le type fit glisser le couvercle de son panier d'osier. C'était un panier avec des poignées, connu dans le territoire de Finli sous le nom de bascarde. Avec réticence, le Rod le lui tendit. Ce faisant, il ferma ses yeux blessés et chassieux et détourna la tête, comme anticipant un coup.

Finli se pencha pour regarder. Pendant un long moment, il ne dit rien, puis à son tour lâcha un rire rauque ; puis il invita Pimli à jeter un œil. Le Maître reconnut immédiatement ce qu'il avait sous les yeux, mais il lui fallut encore un temps pour comprendre ce que ça signifiait. Puis son esprit revint à la scène où il avait fait éclater son furoncle, et avait offert le pus sanguinolent à Finli, comme on offrirait un reste de petits fours à un ami, à la fin d'une soirée. Au fond du panier du Rod se trouvait un petit tas de mouchoirs en papier sales. Des Kleenex, en fait.

— Est-ce Tammy Kelly qui t'a envoyé ramasser les déchets, ce matin ? demanda Pimli.

Le Rod hocha craintivement la tête.

— T'a-t-elle dit que tu pouvais prendre tout ce que tu trouverais et qui te ferait envie, dans les poubelles ?

Il pensait que le Rod allait mentir. Si tel était le cas, le Maître ordonnerait à Finli de tabasser ce type, en guise de leçon de franchise.

Mais le Rod – Haylis – secoua la tête d'un air triste.

— Très bien, dit Pimli, soulagé.

Il était vraiment trop tôt pour les coups, les braillements et les larmes. Rien de tel pour vous ruiner le petit déjeuner.

— Tu peux y aller, et emporte ton trophée. Mais la prochaine fois, goujat, demande la permission ou bien tu quitteras les lieux en piteux état. Tu intuites ?

Le Rod hocha énergiquement la tête.

— Va-t'en, va-t'en donc ! Sors de chez moi, hors de ma vue !

Ils le regardèrent s'éloigner, avec son panier de mouchoirs souillés qu'il dégusterait sans doute comme du nougat, et tous deux luttèrent pour afficher un air sérieux jusqu'à ce que ce pauvre fils de personne défiguré ait disparu. Et alors ils laissèrent éclater leur fou rire comme un raz-de-marée. Finli o'Tego tituba contre le mur avec tant de force qu'il en décrocha un tableau, puis il glissa au sol, en rugissant de manière hystérique. Pimli s'enfouit la tête dans les mains et rit jusqu'à en irriter sa gorge massive. Le rire effaça la tension dans laquelle chacun d'eux avait entamé sa journée, déchargeant instantanément leurs batteries.

— Dangereux délinquant, en effet ! lança Finli dès qu'il fut de nouveau en état de parler, et en s'essuyant les yeux d'une main poilue ressemblant singulièrement à une patte.

— Le Saboteur de Morve ! renchérit Pimli.

Son visage avait viré au rouge vif. Ils échangèrent un regard et repartirent de plus belle, se roulant par terre en riant à gorge déployée, au point de réveiller la gouvernante, tout là-haut au troisième étage. Tammy Kelly dormait dans son lit étroit, écoutant ces ka-mai du dessous, les yeux levés au ciel dans l'obscurité. Les hommes étaient tous les mêmes, pour elle, peu importait leur peau.

À l'extérieur, le Maître hume et le Chef de la Sécurité tahine remontèrent l'Allée, bras dessus, bras dessous. Pendant ce temps, l'Enfant de Roderick se précipita par le portail nord, tête baissée, le cœur battant follement la chamade dans sa poitrine. C'était moins une ! Si fait ! Si Tête de Fouine lui avait demandé : « Haylis, est-ce que tu as déposé quelque chose ? », il aurait menti de son mieux, mais quelqu'un comme lui ne pouvait pas

leurrer quelqu'un comme Finli o'Tego ; jamais de la vie ! Il aurait été découvert, pas de doute. Mais il n'avait *pas* été découvert, gloire à Gan. La chose en forme de boule que le Pistolero lui avait donnée était à présent bien au chaud dans la chambre du fond, bourdonnant toute seule. Il l'avait cachée dans la corbeille à papier, et recouverte de mouchoirs neufs pris dans la boîte posée sur la table de toilette, comme on le lui avait dicté. Personne ne lui avait dit qu'il pouvait emporter les mouchoirs sales, mais il n'avait pu résister à leur délicieuse odeur sirupeuse. Ce qui avait très bien arrangé ses affaires, pas vrai ? Ouair ! Car au lieu de lui poser toutes sortes de questions auxquelles il n'aurait pas su répondre, ils s'étaient moqués de lui et l'avaient laissé partir. Il aurait voulu pouvoir gravir la montagne et jouer à nouveau avec le bafouilleux, ça oui, mais le vieux hume à chevelure blanche du nom de Ted lui avait dit de partir, loin-loin, une fois son petit travail accompli. Et s'il entendait des coups de feu, Haylis devait se cacher jusqu'à ce que ça se termine. Et c'est ce qu'il ferait – oh oui, point douteux. Est-ce qu'il n'avait pas fait ce que Roland de Gilead avait exigé de lui ? La première des boules ronronnantes se trouvait à présent à Feveral, l'un des dortoirs, il y en avait deux autres à la Maison Damli, là où travaillaient les Briseurs et où travaillaient les gardes entre leurs rondes, et la dernière dormait dans la Maison du Maître... où il avait bien failli se faire prendre ! Haylis ne savait pas ce que faisaient les boules qui bourdonnaient, et il ne voulait pas le savoir. Il s'en irait, peut-être avec son amie, Garma, s'il réussissait à la trouver. S'il y avait une fusillade, ils se cacheraient dans un grand trou, et il partagerait ses Kleenex avec elle. Certains ne portaient que des traces de mousse à raser, mais sur d'autres il avait vu de la morve fraîche ou de grosses vermillles, il sentait leur arôme envoûtant en ce moment même. Il garderait le plus gros de ceux-là, celui avec du sang tout gélatineux, rien que pour Garma, et peut-être qu'elle le laisserait faire fripoti-fripota. Haylis pressa le pas, souriant à la perspective de faire fripoti-fripota avec Garma.

Assise sur son Tricycle de Croisière dans la cachette qu'offrait l'un des appentis vides au nord du complexe, Susannah regarda Haylis s'éloigner. Elle remarqua que le pauvre *sai* défiguré souriait tout seul, aussi supposa-t-elle que tout s'était bien passé, de son côté. Ce qui était vraiment une bonne nouvelle. Une fois qu'il fut hors de sa vue, elle reporta son attention sur son côté d'Algul Siento.

Elle voyait les deux tours de pierre (seulement la moitié supérieure de celle située à sa gauche, cependant ; le reste se cachait derrière un pan de colline). Elles étaient entravées par un treillis serré et végétal rappelant du lierre. Cultivé, sans doute pas sauvage, supposa Susannah, étant donné l'aridité de la campagne environnante. Il y avait un type dans la tour ouest, assis dans ce qui ressemblait à un fauteuil rembourré, peut-être même inclinable. Debout près de la rambarde de la tour ouest se tenaient un tahine à tête de castor et un ignoble (ou si c'était un hume, Susannah se dit qu'elle avait rarement vu une telle erreur de la nature), en pleine conversation, attendant très clairement le son de la corne qui les relèverait de leurs fonctions et leur permettrait d'aller prendre le petit déjeuner à l'intendance. Entre les deux gardes, elle apercevait la triple clôture, dont les lignes étaient suffisamment espacées pour laisser la place à d'autres sentinelles de faire leur ronde sans craindre de prendre un coup d'électricité fatal. Cependant elle ne vit personne, ce matin. Les rares *folken* qui se déplaçaient à l'intérieur de la clôture se promenaient sans but, visiblement peu pressés d'arriver à destination (quelle qu'elle fût). À moins que la scène nonchalante qui se jouait sous ses yeux fût l'arnaque du siècle, Roland avait raison. Ils étaient aussi vulnérables qu'une portée de porcelets engraisés à qui on servait leur dernier repas juste à la porte de l'abattoir. Comme-à-commala, les belles cô'tlettes que v'là. Et pendant que les pistoleros cherchaient en vain des armes téléguidées, ce qu'ils avaient en revanche découvert, c'est que trois des mitraillettes de science-fiction étaient équipées de

mollettes portant l'inscription ALTERNATIF. Eddie avait dit que ces mitraillettes devaient être des *lacères*, sauf qu'aux yeux de Susannah elles n'avaient rien de coupe-choux. Jake avait suggéré d'en prendre une avec eux, et d'aller l'essayer hors de vue du Devar-Toi, mais Roland avait immédiatement posé son veto. C'était la veille au soir, alors qu'ils passaient en revue leur plan pour la centième fois au moins.

— Il a raison, gamin, avait dit Eddie. Ces rigolos en bas se rendraient sans doute compte qu'on tire avec ces engins, même s'ils n'entendaient ou ne voyaient rien. On ne sait pas quel genre de vibrations leur télémètre est capable d'enregistrer.

À l'abri dans l'ombre, Susannah avait installé les trois « lacères ». Le moment venu, elle enclencherait les molettes « ALTERNATIF ». Les fusils marcheraient peut-être, renforçant ainsi l'effet qu'ils espéraient créer. Ou peut-être pas. Elle tenterait le coup quand viendrait l'heure, c'était tout ce qu'elle pouvait faire.

Le cœur battant à tout rompre, Susannah attendit d'entendre résonner la musique. La corne. Et, si les vifs d'argent que le Rod avait embusqués fonctionnaient comme Roland le *croyait*, la fusillade.

— L'idéal serait qu'ils s'affolent tous pendant les cinq ou dix minutes de la relève, avait dit le Pistolero. Quand tout le monde va et vient en faisant signe à ses amis et en échangeant les derniers potins. On ne peut pas s'attendre à ça – pas vraiment – , mais on peut toujours espérer.

Oui, on pouvait toujours espérer... mais mets tes espoirs dans une main et chie dans l'autre, histoire de voir laquelle des deux se remplit le plus vite. Quoi qu'il en soit, ce serait à elle de décider quand tirer le premier coup de feu. Après, tout serait plus fissa-fissa.

Je Vous en prie, mon Dieu, aidez-moi à choisir le bon moment.

Elle attendit, une des carabines Coyote calée au creux de l'aisselle. Lorsque la musique se déclencha – une version enregistrée de ce qu'elle crut reconnaître comme *At's Amore*, Susannah sursauta sur le siège de son TCS et appuya par mégarde sur la détente. Si la sécurité n'avait pas été enclenchée,

elle aurait logé une rafale de balles dans le toit de l'appentis, ce qui aurait bien précipité les choses. Mais Roland l'avait bien éduquée, et la détente ne céda pas sous son doigt. Son pouls doubla néanmoins de cadence – tripla même, peut-être – et elle sentit la sueur perler sur ses flancs, alors qu'il faisait encore frais.

La musique avait démarré, ce qui était bon signe. Mais la musique en elle-même ne suffisait pas. Elle s'installa mieux sur la selle de son tcs, attendant le cri de la corne.

3

— Dino Martino, fit Eddie à voix presque inaudible.

— Hmmm ? demanda Jake.

Ils s'étaient tous les trois embusqués derrière le wagon de marchandises LIGNE SOO, en se frayant un chemin au milieu des carcasses de moteurs et de vieilles voitures. Les deux portes latérales du wagon étaient ouvertes, et ils avaient tous trois jeté un œil à travers, en direction de la clôture, des miradors au sud, du village de Pleasantville, qui consistait en une unique rue. Le robot à six bras qui patrouillait un peu plus tôt sur l'Allée était venu jusqu'ici, paradant dans la rue principale devant les boutiques vieillotées (et fermées), hurlant à la cantonade ce qui ressemblait à des équations mathématiques, hurlant à s'en décrocher les... poumons ?

— Dino Martino, répéta Eddie.

Assis aux pieds de Jake, Ote leva vers Eddie ses yeux brillants et cerclés d'or. Le jeune homme se pencha pour lui tapoter vivement la tête.

— C'est Dean Martin qui chantait cette chanson, à l'origine.

— Ah ouais ? demanda Jake, l'air sceptique.

— Ouais. Sauf que nous on la chantait en yaourt, ça donnait n'importe quoi. Du genre « Ouais, mange ton boulgouuuuuur,

c'est bon, c'est l'amouuuuuur... »

— Voudrais-tu bien te taire, je te prie ? murmura Roland.

— Tu ne vas pas me dire que tu sens déjà la fumée ? fit Eddie.

Jake et Roland secouèrent la tête. Roland portait son gros engin à crosse de bois de santal. Jake avait un AR-15, mais il s'était remis le sac d'Orizas sur l'épaule, et pas seulement pour se porter bonheur. Si tout se passait bien, lui et Roland s'en serviraient bien assez tôt.

4

Comme la plupart des hommes disposant de ce qu'on appelle une « aide ménagère », Pimli Prentiss ne considérait pas vraiment ses employés comme des créatures pouvant avoir des buts, des ambitions et des sentiments – comme des humes, en d'autres termes. Tant qu'il trouvait quelqu'un pour lui servir son whisky de l'après-midi et poser sa côtelette (saignante) dans son assiette à six heures et demie, il ne s'embarrassait pas de réflexions à leur sujet. Il aurait été abasourdi d'apprendre que Tammy (sa gouvernante) et Tassa (son valet) se détestaient cordialement. Mais après tout, ils se traitaient l'un l'autre avec un respect parfait – bien que glacial – quand il était dans les parages.

Sauf que Pimli n'était pas dans les parages, ce matin, lorsque *At's Amore* (interprété par les Mille Cordes Raides au grand complet) jaillit des haut-parleurs cachés d'Algul Siento. Le Maître remontait l'Allée en compagnie de Jakli, un technicien tahine à tête de corbeau, et de son Chef de la Sécurité. Ils discutaient du Profond Télémètre, et Pimli ne songeait pas une seconde à cette maison qu'il venait de quitter pour la dernière fois. Pas une seconde il ne lui traversa l'esprit que Tammy Kelly (toujours en robe de chambre) et Tassa de Sonesh (toujours en

pantalon de pyjama en soie) étaient sur le point d'en venir aux mains, concernant les réserves de l'office.

— Regarde-moi ça ! s'écria-t-elle, tandis qu'ils se tenaient au milieu de la cuisine, plongée dans l'obscurité.

Il s'agissait d'une grande pièce, et hormis trois d'entre elles, toutes les ampoules avaient lâché. Il ne restait que quelques ampoules aux Magasins, et elles étaient déjà mises de côté pour le Bureau.

— Regarder quoi ?

Boudeur. Faisant la *moue*. Et est-ce que ce n'étaient pas des restes de rouge à lèvres, sur sa petite bouche fourbe de petit Cupidon ? Il lui semblait bien que si.

— Tu ne vois donc pas les trous sur les étagères ? lança-t-elle avec indignation. Regarde ! Plus de haricots...

— Il s'en fiche, haricots ou pas haricots, vous le savez très bien...

— Plus de thon non plus, et tu vas aussi me dire qu'il n'en mange pas, de ça ? Il en mangerait jusqu'à ce que ça lui ressorte par les oreilles, et tu le sais bien !

— Vous ne pouvez pas...

— Plus de soupe non plus...

— Mon cul qu'il y en a plus ! s'écria-t-il. Regardez là, et là, et l...

— Pas les Campbell's Tamater qu'il préfère ! hurla-t-elle de plus belle, se rapprochant de lui, sous l'effet de la colère.

Jamais auparavant leurs altercations n'avaient dégénéré en bataille rangée, mais Tassa avait dans l'idée que c'était peut-être le jour ou jamais. Et s'il devait en être ainsi, magnifique-là ! Il adorait l'idée de coller une droite à cette espèce de vieille truie pète-sec.

— Est-ce que tu vois des Campbell's Tamater, Tassa-de-je-ne-sais-pas-où ?

— Vous ne pouvez pas en rapporter une boîte vous-même ? lança-t-il en avançant à son tour d'un pas.

Ils se retrouvèrent pratiquement nez à nez, et bien que la femme fût large et le jeune garçon plutôt freluquet, le valet du Maître ne montra aucun signe de peur. Tammy cligna des yeux, et pour la première fois depuis que Tassa était entré dans la

cuisine d'un pas traînant – pour prendre une tasse de café, grand merci – une expression autre que l'irritation passa sur le visage de la gouvernante. Ç'aurait pu être de la nervosité ; peut-être même de la peur.

— Avez-vous donc les bras si mous, Tammy-de-je-ne-sais-pas-où, que vous ne puissiez rapporter un carton de boîtes de soupe des Magasins ?

Piquée, elle se redressa de toute sa hauteur. Ses bajoues (graisseuses et brillantes sous sa crème de nuit) tremblotèrent d'indignation.

— Rapporter des denrées a toujours fait partie des affectations du valet ! Et tu le sais parfaitement !

— La loi ne dit nulle part que vous ne pouvez pas donner un coup de main. Je tondais sa pelouse hier, comme vous devez le savoir, et je vous ai vue assise dans la cuisine avec un verre de thé glacé, pour sûr, aussi à l'aise que la Vieille Ellie, dans votre fauteuil préféré.

Elle se hérissa, abandonnant toute peur éventuelle, tant l'outrage était grand.

— J'ai autant le droit de me reposer que qui que ce soit d'autre ! Je venais de nettoyer par terre...

— Il m'a plutôt semblé que c'est Dobbie qui l'avait fait.

Dobbie était un robot domestique de la catégorie des « elfes de maison », modèle ancien mais toujours efficace²⁶.

Ce discours ne fit qu'échauffer Tammy plus encore.

— Et qu'est-ce que tu sais des tâches ménagères, espèce de petit pédé qui minaude ?

La couleur envahit les joues habituellement pâles de Tassa. Il prit conscience de ce qu'il avait machinalement serré les poings, en sentant ses ongles soigneusement entretenus entamer la chair de ses paumes. Il lui traversa l'esprit que ce genre de pinaillage puéril et mesquin était totalement ridicule, surtout en un moment pareil, quand toutes choses touchaient à leur fin. Ils se comportaient comme deux imbéciles se chamaillant tels des

²⁶ King fait ici un second clin d'œil à la saga *Harry Potter*, de J. K. Rowling, puisque l'elfe Dobbie est un personnage qui apparaît dans le deuxième volume *Harry Potter et la chambre des secrets*. (N.d.T.)

chiffonniers au bord même du gouffre, mais il s'en fichait. Cette vieille truie obèse le critiquait sournoisement depuis des années, et voilà que la vraie raison éclatait au grand jour. La vérité toute nue, enfin.

— C'est ce qui te dérange vraiment, me concernant, *sai* ? s'enquit-il d'une voix douce. Que j'astique le pieu au lieu de le planter, c'est tout ?

À présent c'étaient des torches et non plus des roses, qui flamboyaient aux joues de Tammy Kelly. Elle n'avait jamais eu l'intention d'aller si loin, mais maintenant qu'elle y était – *qu'ils* y étaient, parce que, si bataille il devait y avoir, c'était autant sa faute à lui que la sienne à elle – elle ne reculerait pas. Plutôt mourir.

— La Bible du Maître dit qu'être pédé, c'est un péché, lui dit-elle d'un ton pudibond. Je l'ai lu moi-même, pour sûr. Dans le Lévitoc, chapitre trois, verset...

— Et qu'est-ce qu'il dit du péché de gourmandise, le Lévitoc, au juste ? Qu'est-ce qu'il dit d'une femme avec des nichons gros comme des traversins et un cul large comme une table de cuis...

— Qu'est-ce que la taille de mon cul vient faire là-dedans, espèce de petit *suceur de bites* !

— Au moins, je peux me dégoter un homme, moi, dit-il d'une voix suave, je ne suis pas obligé de me coucher avec un linge à poussière...

— Comment oses-tu ? hurla-t-elle d'une voix stridente. Ferme ta sale bouche de vipère, avant que je te la claque moi-même !

— ... pour me débarrasser des toiles d'araignée dans mon minou, pour pouvoir...

— Je vais te faire sauter les dents si tu ne...

— ... me fourrer le doigt dans ma vieille tarte aux maquereines fatiguée.

Puis il lui vint quelque chose qui l'offenserait peut-être même encore plus.

— Ma vieille tarte aux maquereines fatiguée et *dégoûtante* !

À son tour elle serra les poings, qui étaient trois fois plus volumineux que ceux du jeune garçon.

— Au moins, moi, je n'ai jamais...

— N’allez pas plus loin, *sai*, je vous prie.

— ... je n’ai jamais laissé un homme avec son sale vieux... un sale... vieux...

L’air perplexe, elle laissa sa phrase en suspens et se mit à renifler. Il se mit lui aussi à renifler, et se rendit compte que l’odeur dans la pièce n’était pas récente. Elle lui emplissait les narines depuis le début de leur dispute. Mais elle était à présent plus forte.

Tammy dit :

— Est-ce que tu sens...

— ... de la fumée ! lança-t-il.

Ils échangèrent un regard alarmé, oubliant leur dispute qui cinq secondes auparavant était sur le point de dégénérer. Les yeux de Tammy se fixèrent sur le cadre suspendu au-dessus du poêle. Il y en avait de pareils dans tout Algul Siento, car la majorité des bâtiments du complexe étaient en bois. En *vieux* bois. NOUS DEVONS TOUS TRAVAILLER À CRÉER UN ENVIRONNEMENT SANS FEU, disait l’inscription.

Tout près – dans le couloir de derrière – l’un des détecteurs de fumée encore en état de marche se déclencha en une sonnerie stridente et effrayante. Tammy se précipita dans l’office pour prendre l’extincteur qui s’y trouvait.

— Va chercher celui de la bibliothèque ! hurla-t-elle.

Tassa détala sans un mot de protestation. Le feu était la seule chose qu’ils craignaient tous.

5

Gaskie o’Tego, le Chef de la Sécurité Adjoint, se tenait dans le vestibule du Dortoir Federal, celui situé directement derrière la Maison Damli, à papoter avec James Cagney. Cagney était un can-toi roux qui adorait les chemises western et les santiags, qui rajoutaient dix centimètres à son petit mètre soixante-cinq. Ils

avaient tous deux un dossier à la main et ils discutaient des changements qu'il faudrait apporter à la sécurité de Damli, dans la semaine à venir. Six des gardes assignés à la deuxième équipe avaient été terrassés par ce que Gangli, le médecin du complexe, avait identifié comme une maladie hume du nom de « légionelle ». La maladie était chose courante à Tonnefoudre – c'était dans l'air, comme tout le monde le savait, et les restes empoisonnés des Grands Anciens – mais elle tombait toujours mal. Gangli disait qu'ils avaient de la chance de n'avoir jamais été soumis à un véritable fléau, comme la Mort Noire ou les Chauds Frissons.

Derrière eux, dans l'arrière-cour pavée de la Maison Damli, se jouait un match de basket matinal, plusieurs tahines et gardes can-toi (qui seraient officiellement en service dès que résonnerait la corne) contre une équipe de racaille recrutée parmi les Briseurs. Gaskie regarda Joey Rastosovich se prendre un panier monumental – *swish*. Trampas piégea la balle et l'emporta hors du terrain, soulevant brièvement son bonnet pour se gratter le crâne. Gaskie n'aimait pas trop Trampas, car il avait un goût tout à fait déraisonnable pour ces animaux surdoués dont il avait la charge. Non loin de là, assis sur le perron du dortoir et regardant lui aussi la partie, il vit Ted Brautigan. Comme toujours, il sirotait un Nozz-A-La.

— Ouais, pour résumer, fit James Cagney sur le ton du type qui veut en finir avec une discussion ennuyeuse, si ça ne te dérange pas de suspendre deux ou trois des humes de la clôture, pour un jour ou deux...

— Qu'est-ce que Brautigan fait debout de si bonne heure ? l'interrompt Gaskie. D'habitude on ne le voit jamais émerger avant midi. C'est comme ce gosse avec qui il a fait ami-ami. Comment il s'appelle ?

— Earnshaw ?

Brautigan avait aussi fait ami-ami avec ce demeuré de Ruiz, mais Ruiz n'était plus un gamin.

Gaskie acquiesça.

— Si fait, Earnshaw, c'est ça. Il est de service, ce matin. Je l'ai vu un peu plus tôt, au Bureau.

Cag (comme l'appelaient ses amis) s'en foutait royalement,

de savoir pourquoi Brautigan s'était levé avec les petits oiseaux (non pas qu'il restât tant de petits oiseaux que ça, du moins à Tonnefoudre). Tout ce qu'il voulait, c'était régler cette histoire de tableau de service, pour pouvoir rentrer à la Maison Damli et se faire servir une assiette d'œufs brouillés. L'un des Rods avait déniché de la ciboulette fraîche Dieu sait où, enfin c'était ce qu'il avait entendu, et...

— Tu ne sens pas quelque chose, Cag ? demanda soudain Gaskie o'Tego.

Ce can-toi qui aimait se prendre pour James Cagney songea à demander à Gaskie s'il avait pété, puis se ravisa et ravala sa réplique hautement humoristique. Parce qu'il se trouvait qu'il sentait bel et bien quelque chose. Est-ce que c'était de la fumée ?

Cag se dit que oui.

6

Ted était assis sur les marches froides du Dortoir Feveral, respirant l'air puant et écoutant les humes et les tahines s'injurier d'un bout à l'autre du terrain de basket (les can-toi quant à eux s'interdisaient de se laisser aller à une telle vulgarité). Son cœur battait fort, mais pas si vite que ça. S'il fallait franchir un Rubicon, il se rendit compte qu'il l'avait traversé bien longtemps auparavant. Peut-être la nuit où les ignobles l'avaient ramené de force du Connecticut, ou plus vraisemblablement le jour où il avait approché Dinky avec l'idée de faire signe aux pistoleros, puisque Sheemie Ruiz insistait sur le fait qu'ils étaient tout près. À présent il était tendu, certes (à bloc, aurait dit Dinky), mais nerveux ? Non. Les crises de nerfs, à ses yeux, c'était bon pour ceux qui n'avaient pas encore réussi à trancher une fois pour toutes.

Derrière lui, il entendit l'un des demeures (Gaskie) demander à l'autre demeuré (Cagney) s'il ne sentait pas quelque

chose, et Ted sut avec certitude que Haylis avait accompli sa part du boulot. Le plan était en marche. Ted mit la main à sa poche et en sortit un morceau de papier. Dessus s'étalait un alexandrin parfait, bien que ce ne fût pas du Racine : *TOUS AU SUD, MAINS EN L'AIR, VOUS AUREZ LA VIE SAUVE.*

Il le contempla fixement, s'apprêtant à émettre.

Derrière lui, dans la salle de jeu de Feveral, un détecteur de fumée se mit en route, dans un braiment insupportable.

On y va, on y va, se dit-il, et il regarda vers le nord, là où il espérait que se cachait leur premier tireur – la femme.

7

Alors qu'il avait parcouru les trois quarts de l'Allée en direction de la Maison Damli, Maître Prentiss s'immobilisa, avec Finli d'un côté, et Jakli de l'autre. La corne n'avait toujours pas résonné, mais une sonnerie braillait à tue-tête dans leur dos. Ils étaient à peine en train de se retourner qu'un deuxième braiment s'éleva de l'autre bout du complexe – côté dortoir.

— Bon sang, qu'est-ce que... commença Pimli.

C'est que ça ? s'apprêtait-il à dire, et c'est alors qu'il vit Tammy Kelly surgir de la Maison du Gardien, avec Tassa, son valet, galopant sur ses talons. Tous deux agitaient les bras au-dessus de leur tête.

— *Au feu !* hurla Tammy. *Au feu !*

Au feu ? Mais c'est impossible, fut la première pensée qui vint à l'esprit de Pimli. *Car si c'est bien le détecteur de fumée que j'entends hurler chez moi, et également le détecteur de fumée que j'entends dans l'un des dortoirs, alors ça doit certainement...*

— Ça doit être une fausse alerte, dit-il à Finli. C'est ce qui arrive à ces détecteurs de fumée quand leur batterie...

Avant qu'il ait pu conclure cette affirmation pleine d'espoir,

une des fenêtres latérales de la Maison du Gardien explosa, faisant voler les éclats de verre à l'extérieur. Puis il y eut une bouffée d'air orange et enflammé.

— Mes dieux ! s'exclama Jakli d'une voix sourde. C'est bien du feu !

Pimli contemplait la scène, bouche bée. Et tout à coup, un détecteur *de plus* se déclencha, celui-ci en hoquets stridents. Grand Dieu, doux Jésus, c'était l'une des alarmes de la Maison Damli ! Il n'avait rien pu se passer à...

Mais Pimli n'eut pas le temps de répondre à cette question, car la corne résonna, indiquant le changement d'équipe. Et c'est alors qu'il mesura combien ils seraient vulnérables, dans les sept minutes à venir. Vulnérables à toutes sortes de choses.

Il refusa d'admettre le mot *attaque*, il lui refusa l'accès à son conscient. Du moins pour l'instant.

8

Dinky Earnshaw était assis dans son fauteuil rembourré depuis une éternité, lui semblait-il, à attendre impatiemment que la fête commence. En général, se trouver dans le Bureau lui remontait le moral – bon sang, ça remontait le moral de *tout le monde*, c'était l'effet du « bon esprit » – mais aujourd'hui il ne sentait que les nœuds de la tension qui se resserraient de plus en plus autour de ses tripes. Du coin de l'œil, il apercevait de temps à autre les tahines et les can-toi qui se penchaient du balcon pour les surveiller, chevauchant la vague du bon esprit, mais il ne craignait pas de se faire progner par eux. De ça, au moins, il était à l'abri.

Est-ce que c'était une alarme incendie, qu'il entendait ? De Feveral, peut-être ?

Peut-être, mais peut-être pas. Personne d'autre ne semblait avoir remarqué.

Attends, s'ordonna-t-il. Ted t'a bien prévenu que ce serait le plus difficile, pas vrai ? Et au moins, Sheemie est hors de danger. Sheemie est à l'abri dans sa chambre, et le Dortoir Corbett est hors d'atteinte du feu. Alors calme-toi. Détends-toi.

C'était bien le braiment d'une alarme incendie. Dinky en était certain. Enfin... *presque* certain.

Il avait un magazine de mots croisés ouvert sur les genoux. Depuis environ cinquante minutes, il remplissait une grille de lettres complètement au hasard, se moquant totalement des définitions. À présent, en haut de la page, il écrivit en gros caractères gras : TOUS AU SUD, MAINS EN L'AIR, VOUS AUREZ LA VIE SAU

C'est à ce moment-là que l'une des alarmes du premier étage, probablement celle de l'aile ouest, se déclencha dans un gazouillement braillard. Plusieurs des Briseurs, arrachés en sursaut à leur concentration somnolente, poussèrent un cri de surprise. Dinky cria lui aussi, mais de soulagement. Mais il n'y avait pas que du soulagement, dans sa voix. De la joie ? Ouais, ça ressemblait bien à de la joie. Parce que, quand l'alarme s'était mise à beugler, il avait senti éclater le bourdonnement puissant du bon esprit. L'étrange force unie des Briseurs avait sauté comme un circuit électrique en surcharge. Pour l'instant, du moins, l'attaque contre le Rayon s'était interrompue.

En attendant, il avait un travail à accomplir. Assez tergiversé. Il se leva, faisant glisser le magazine de mots croisés sur le tapis turc, et lança son esprit vers les Briseurs présents dans la pièce. Ce qui fut facile : avec l'aide de Ted il s'était entraîné quasi quotidiennement, en prévision de ce moment précis. Et si ça marchait ? Si les Briseurs saisissaient sa pensée, et l'amplifiaient, transformant en un ordre autoritaire ce que Dinky seul ne pouvait que suggérer ? Alors leur voix s'élèverait, accord dominant d'une nouvelle Gestalt du bon esprit.

Du moins c'est ce qu'il espérait.

(C'EST LE FEU, LES AMIS, IL Y A LE FEU DANS LE BÂTIMENT)

Comme pour souligner son propos, une explosion assourdie résonna, suivie d'une bouffée de fumée qui s'infiltra entre les pales du ventilateur. Les Briseurs regardèrent autour d'eux avec des yeux écarquillés et hébétés, certains même se mirent

debout.

Alors Dinky envoya :

(NE VOUS INQUIÉTEZ PAS NE PANIQUEZ PAS TOUT VA BIEN DIRIGEZ-VOUS VERS)

Il leur transmettait une image parfaitement répétée de l'escalier nord, puis il ajouta des Briseurs dans l'escalier. Des Briseurs en train de gravir l'escalier nord, des Briseurs en train de traverser les cuisines. Les craquements du feu, l'odeur de fumée, mais en provenance du dortoir des gardes, dans l'aile ouest. Quelqu'un serait-il en mesure de mettre en question la véracité de son émission mentale ? Quelqu'un se demanderait-il qui transmettait ce message, ou pourquoi ? Pas maintenant. Pour l'instant ils avaient peur. Pour l'instant ils *attendaient* que quelqu'un leur dise quoi faire, et ce quelqu'un, c'était Dinky Earnshaw.

(L'ESCALIER NORD MONTEZ PAR L'ESCALIER NORD ET SORTEZ SUR LA PELOUSE ARRIÈRE)

Et ça marcha. Ils se dirigèrent dans cette direction. Comme des moutons suivant un bélier, ou des chevaux derrière un étalon. Certains avaient saisi les deux idées de base

(PAS DE PANIQUE PAS DE PANIQUE)

(ESCALIER NORD ESCALIER NORD)

et les diffusaient à leur tour. Et, mieux encore, Dinky les entendit descendre du balcon, aussi. Des can-toi et des tahines qui observaient de là-haut.

Personne ne se mit à courir, personne ne paniqua, mais l'exode vers l'escalier nord avait commencé.

9

Susannah était assise à califourchon sur le TCS, à la fenêtre du cabanon où elle se cachait, ne s'inquiétant plus d'être aperçue. Les détecteurs de fumée – au moins trois – miaulaient

à tue-tête. Une alarme incendie toussait encore plus fort. En provenance de la Maison Damli, elle en était presque certaine. Comme en réponse à cet appel, une série de klaxons tonitruants se déclenchèrent au bout du complexe, côté Pleasantville. Une volée de cloches se joignit bientôt au vacarme.

Avec tout ce remue-ménage au sud, la jeune femme embusquée au nord du Devar-Toi ne s'étonna pas de ne voir que le dos des trois gardes postés dans les tours de guet recouvertes de lierre. Trois lui paraissait peu, mais c'était déjà cinq pour cent de l'effectif total. Un bon début.

Susannah baissa les yeux sur le barillet de son arme, puis les posa au sol et se mit à prier. *Mon Dieu accordez-moi de viser juste... viser juste...*

Bientôt.

C'était pour bientôt.

10

Finli agrippa le bras du Maître. Pimli se dégagea et se dirigea en direction de sa maison, fixant d'un air incrédule la fumée qui se déversait à présent à gros bouillons de la fenêtre du côté gauche.

— Patron ! s'écria Finli, en lui attrapant de nouveau le bras. Patron, ne vous occupez pas de ça ! C'est des Briseurs qu'il faut s'inquiéter ! Des *Briseurs* !

Mais il ne réussit pas à se faire entendre, contrairement aux beuglements assourdissants de l'alarme de la Maison Damli. Pimli se retourna dans cette direction, et l'espace d'une seconde, son regard croisa les petits yeux noirs d'oiseau de Jakli. Il n'y vit rien d'autre que de la panique, ce qui eut l'effet pervers mais bienvenu de calmer Pimli lui-même. Des sirènes et des alarmes dans tous les coins. Et un klaxon aux pulsations sonores régulières, qu'il n'avait jamais entendu auparavant. En

provenance de Pleasantville ?

— Allons, patron ! supplia presque Finli o'Tego. Il faut qu'on s'assure que les Briseurs vont bien...

— De la fumée ! s'écria Jakli, en battant l'air de ses ailes noires (et absolument inutiles). De la fumée à la Maison Damli, de la fumée à Feveral, aussi !

Pimli l'ignora. Il extirpa le Peacemaker de son croc de débardeur, se demandant en un éclair quelle intuition le lui avait fait prendre. Il n'en avait aucune idée, mais il se réjouit du poids de l'arme dans sa main. Derrière lui, Tassa beuglait – Tammy aussi – mais Pimli ne se préoccupa d'aucun d'eux. Son cœur battait furieusement dans sa poitrine, mais il avait retrouvé son calme. Finli avait raison. Seuls comptaient les Briseurs, pour le moment. S'assurer qu'ils n'allaient pas perdre le tiers de leurs médiums surentraînés dans un court-circuit électrique ou un acte de sabotage foireux. Il adressa un signe de tête à son Chef de la Sécurité et ils partirent en courant en direction de la Maison Damli, avec Jakli jacassant et battant des ailes dans leur dos comme un rescapé d'un dessin animé de la Warner Bros. Plus haut, Gaskie braillait. C'est alors que Pimli o'New Jersey entendit un bruit qui lui glaça les sangs, un *pan-pan-pan* rapide et saccadé. Si un abruti était en train de tirer sur ses Briseurs, eh bien la tête de cet abruti finirait au bout d'une pique, par tous les dieux. Il ne lui avait pas encore traversé l'esprit que ce puisse être les gardes et non les Briseurs qui subissaient l'attaque. Finli, pourtant légèrement plus rusé, n'y avait pas pensé non plus. Il se passait trop de choses, trop vite.

11

À l'extrémité sud du complexe, le klaxon poussait son cri syncopé avec une violence à faire exploser les tympans.

— Doux Jésus ! s'exclama Eddie, sans entendre le son de sa propre voix.

Dans les miradors, les gardes s'étaient détournés, scrutant le nord. Eddie ne voyait pas encore de fumée. Peut-être les gardes le pouvaient-ils, en revanche, depuis leur poste d'observation en hauteur.

Roland agrippa l'épaule de Jake, puis désigna le wagon de marchandises LIGNE SOO. Jake acquiesça et rampa dessous, Ote sur ses talons. Roland tendit les deux mains en direction d'Eddie – *Reste où tu es !* – puis suivit Jake. De l'autre côté du wagon, le garçon et le Pistolero se relevèrent, côte à côte. Les sentinelles auraient pu les voir clairement, si l'attention de ces vaillants défenseurs n'avait pas été distraite par les détecteurs de fumée et les alarmes beuglant aux quatre coins du complexe.

Soudain la façade entière de la Compagnie Électronique de Pleasantville disparut dans une crevasse dans le sol. Un camion de pompiers rouge vif et chromé jaillit du garage jusqu'ici camouflé. Une rangée de loupottes rouges puisaient le long de son flanc allongé, et une voix amplifiée se mit à hurler : « *DÉGAGEZ LE PASSAGE ! LAISSEZ PASSER L'ÉQUIPE ANTI-INCENDIE BRAVO ! DÉGAGEZ LE PASSAGE ! LAISSEZ PLACE À L'ÉQUIPE D'INTERVENTION BRAVO !* »

Il ne devait pas y avoir de fusillade de ce côté du Devar, pas encore. L'extrémité sud du complexe devait paraître sûre aux pensionnaires de plus en plus effrayés d'Algul Siento : ne vous inquiétez pas, les amis, voici votre havre contre la tempête de merde inattendue qui s'abat sur vous en ce jour.

Le Pistolero alla pêcher un Riza dans la réserve de Jake et fit signe au garçon d'en prendre un lui aussi. Puis Roland désigna le garde dans la tour de droite, faisant une nouvelle fois signe à Jake. Le garçon hocha la tête, croisa le bras en travers du torse et attendit que Roland lui donne le feu vert.

Une fois que tu entendras la sirène qui annonce la relève des équipes de nuit, avait dit le Pistolero à Susannah, prends-les par surprise. Fais autant de dégâts que possible, mais ne les laisse pas deviner qu'ils affrontent une seule personne, au nom de ton père !

Comme s'il avait besoin de le lui préciser.

Elle aurait pu avoir les trois gardes du guet dans leur tour, tant que résonnait la sirène, mais quelque chose lui dit d'attendre. Quelques secondes plus tard, elle eut l'occasion de s'en réjouir. La porte arrière de la maison Reine Anne s'ouvrit à la volée, avec une telle violence que le gond supérieur éclata. Des Briseurs jaillirent en vrac, s'accrochant à leurs voisins dans un accès de panique (*voici donc les destructeurs en puissance de l'univers, se dit-elle, rien que des moutons*), et parmi eux elle aperçut une demi-douzaine de ces horreurs à têtes d'animaux, et au moins quatre de ces humanoïdes monstrueux, avec leurs masques.

Susannah commença par le garde de la tour ouest, et avait déjà changé de cible, visant les deux de la tour est, avant que la première victime de la Bataille d'Algul Siento ait basculé par-dessus la rambarde et se soit écrasée au sol, la cervelle lui dégoulinant dans les cheveux et le long des joues. La mitrailleuse Coyote, en position intermédiaire, crachait par lentes rafales de trois balles : *Pan ! Pan ! Pan !*

Le tahine et l'ignoble dans la tour est se mirent à tourner en sens inverse l'un de l'autre, comme des ballerines en plein ballet. Le tahine s'effondra sur la passerelle qui ceignait la tour. L'ignoble tituba jusqu'à la rambarde, puis bascula dans le vide, les talons de ses bottes tendus vers le ciel, puis piqua tête la première vers le sol. Elle entendit le crac de sa nuque qui se rompait.

Deux ou trois des Briseurs qui grouillaient à la porte aperçurent la chute de ce malheureux et poussèrent un hurlement.

— Les mains en l'air !

Elle reconnut la voix de Dinky.

— Les mains en l'air, si vous êtes Briseur !

Personne ne discuta l'idée. En pareilles circonstances, quiconque avait l'air de savoir ce qui se passait se retrouvait immédiatement aux commandes. Certains des Briseurs – mais pas tous, pas encore – levèrent les mains. Ce qui ne fit aucune différence pour Susannah. Elle n'avait pas besoin de bras en l'air pour distinguer un mouton d'un bouc. Sa vision jouissait soudain d'une clarté redoutable.

Elle actionna la molette, la pressant de la position rafales à tir simple et se mit à viser les gardes qui avaient surgi du Bureau parmi les Briseurs. *Tahine... can-toi, celui-là c'est bon... une hume, mais ne la tue pas, c'est une Briseuse, même si elle n'a pas les mains en l'air... ne me demande pas comment je le sais, mais je le sais...*

Susannah appuya sur la détente de la Coyote et la tête de l'hume situé juste à côté de la femme en pantalon rouge vif explosa dans une brume de sang et d'os. Les Briseurs braillaient comme des enfants, regardant autour d'eux, les yeux leur sortant des orbites, les mains en l'air. Et Susannah entendit de nouveau Dinky, mais pas sa voix physique, cette fois-ci. C'était sa voix mentale, et elle était bien plus sonore :

(TOUS AU SUD MAINS EN L'AIR, VOUS AUREZ LA VIE SAUVE)

C'était le signal pour qu'elle sorte de sa cachette et se mette en marche. Elle avait eu huit des mauvais garçons du Roi Cramoisi, en comptant les trois dans leurs miradors – non pas que ce fût tellement un exploit, vu leur état de panique – et elle n'en voyait pas d'autres, du moins pour l'instant.

Susannah actionna manuellement l'accélérateur de la poignée et engagea le TCS vers l'un des autres cabanons abandonnés. La reprise de l'engin était tellement sensible qu'elle faillit bien dégringoler du siège. Tout en essayant de ne pas rire (et en riant quand même), elle hurla à pleins poumons, avec la diction à la Detta Walker la plus ordurière qu'elle réussit à produire :

So'tez d'là, bande d'enculés ! Au sud, tout l'monde ! Levez les mains, qu'on vous confonde pas avec ces salopa'ds ! Tous ceux

qui lèvent pas les mains vont s'et'ouver avec une balle dans la tête ! Vous pouvez m'c'oi'e !

Tout en braillant ainsi, elle passa la porte du cabanon, et fit par inadvertance frotter un des pneus ballons de son véhicule contre le chambranle – pas assez fort heureusement pour faire chavirer le véhicule. Dieu merci, car elle n'aurait jamais eu la force de le remettre d'aplomb seule, dans le cas contraire. À l'intérieur, une « lacère » était disposée sur un trépied pliable. Elle poussa la molette sur MARCHE et se demanda si elle avait autre chose à faire avec la molette ALTERNATIF, lorsque le canon de l'arme émit un rayon aveuglant de lumière rouge pourpre, qui traversa tout droit la triple clôture jusqu'au complexe, et alla forer un large trou béant dans le toit de la Maison Damli. Susannah eut l'impression qu'il avait la taille d'un cratère d'obus.

Très bien, pensa-t-elle. Il faut que je mette les autres en route.

Elle se demanda cependant si elle en aurait le temps. Déjà d'autres Briseurs se ralliaient au discours de Dinky, le diffusant de plus en plus fort :

(TOUS AU SUD ! MAINS EN L'AIR ! VOUS AUREZ LA VIE SAUVE !)

Elle fit basculer la molette de la Coyote sur automatique et inclina l'arme vers le point le plus haut du dortoir le plus proche pour sécuriser le tir. Les balles gémirent et ricochèrent. Du verre se brisa. Des Briseurs hurlèrent et déboulèrent par le côté de la Maison Damli, les bras en l'air. Susannah aperçut Ted, du même côté. Il était difficile à rater, car il avançait à contre-courant. Dinky et lui se donnèrent une brève accolade, puis ils levèrent les mains et rejoignirent le flot de Briseurs s'acheminant vers le sud, eux qui perdraient bientôt leur statut de stars, pour ne devenir qu'un groupe de réfugiés luttant pour leur survie sur une terre sombre et empoisonnée.

Elle en avait eu huit, mais ça ne suffisait pas. La faim s'était emparée d'elle, cette faim sèche. Ses yeux voyaient tout. Elle espérait que d'autres tahines, d'autres ignobles et d'autres gardes humes apparaîtraient sur le côté de la Maison Damli.

Elle en voulait plus.

13

Sheemie Ruiz habitait au Dortoir Corbett, qui se trouvait être le dortoir exact que Susannah, sans le savoir, venait de plomber d'au moins une centaine de balles. S'il s'était trouvé sur son lit, il aurait très certainement été tué. Au lieu de quoi il était à genoux, au pied de son lit, en train de prier pour que ses amis aient la vie sauve. Il ne leva même pas la tête lorsque la fenêtre vola en éclats, mais ses supplications redoublèrent. Il entendait les pensées de Dinky

(TOUS AU SUD)

lui marteler le crâne, puis il perçut d'autres flux de pensée qui s'y ralliaient,

(MAINS EN L'AIR)

formant un fleuve. Puis ce fut la voix de *Ted*, pas seulement à l'unisson des autres, mais les amplifiant, transformant ce qui avait été un fleuve

(VOUS AUREZ LA VIE SAUVE)

en océan. Sans en avoir conscience, Sheemie modifia le contenu de sa prière. *Notre Père*, et *Protégez mes copains* devint *Tous au sud les mains en l'air, vous aurez la vie sauve*. Il ne s'interrompit même pas lorsque les réservoirs de propane situés derrière la cafétéria de la Maison Damli explosèrent dans un vacarme ahurissant.

14

Gangli Tristum (pour vous ce sera *Docteur Gangli*, je vous prie, grand merci) était par bien des aspects l'homme le plus

craint de la Maison Damli. C'était un can-toi ayant pris – par perversité pure et simple – un nom tahine plutôt qu'humain, et il tenait l'infirmierie au troisième étage de l'aile ouest d'une main de fer. Et sur des rollers.

L'ambiance était plutôt détendue dans les locaux quand Gangli remplissait de la paperasse dans son bureau, ou faisait ses visites (ce qui la plupart du temps revenait à saluer des Briseurs enrhumés dans leurs dortoirs), mais lorsqu'il sortait, tout l'étage – infirmières et employés d'entretien aussi bien que patients – se taisait instantanément, soudain nerveux. Un nouveau venu pouvait rire, en apercevant pour la première fois cette chose courtaude à large mâchoire et au teint mat, descendant lentement l'allée centrale entre les lits, les bras croisés sur le stéthoscope qui lui pendait autour du cou, le bout de sa blouse blanche flottant derrière lui (un des Briseurs avait un jour lâché : « On dirait John Irving qui aurait raté son lifting »). Cependant, celui *pris* en train de rire ne rirait plus jamais. Le Docteur Gangli avait la langue bien pendue, et personne ne se moquait impunément de ses rollers.

En ce moment, il ne glissait pas réellement dessus, mais il volait littéralement le long des allées, ses roues d'acier (car son équipement datait de bien avant les rollerblades) grondant sur le bois dur.

— Tous les papiers ! hurlait-il. Vous m'entendez ?... Si je perds un seul dossier dans tout ce bordel, *un seul dossier, bons dieux*, je boufferai les yeux de quelqu'un pour accompagner mon thé cet après-midi !

Bien entendu, les patients étaient déjà partis. Il les avait sortis du lit et dirigés vers l'escalier dès le premier cri du détecteur, dès la première bouffée de fumée. Un certain nombre de garçons de salle – ces sales petits dégonflés, il les connaissait tous jusqu'au dernier, et un rapport complet serait fait sur eux, l'heure venue – avaient fui avec les malades, mais il en était resté cinq, dont son assistant personnel, Jack London. Gangli se sentait fier d'eux, même si c'était difficilement décelable dans les échos impérieux de sa voix, tandis qu'il allait et venait dans les allées, allait et venait dans la fumée qui s'épaississait.

— Prenez les papiers, vous m'entendez ? Vous avez intérêt,

par tous les dieux qu'on ait jamais vus debout ou à quatre pattes ! Vous avez *intérêt* !

Un éclair rouge traversa la vitre de la fenêtre. Une arme, de toute évidence, puisque le projectile alla faire exploser le mur de verre qui séparait le bureau de Gangli de la salle, et enflamma instantanément son fauteuil favori.

Gangli se baissa et glissa sous le rayon, sans ralentir une seconde.

— Nom de Gan ! s'écria l'un des garçons de salle.

C'était un hume, extraordinairement laid, les yeux saillant de son visage pâle.

— Qu'est-ce que c'était que ça, bon s...

— On s'en fiche ! aboya Gangli. On s'en fiche de ce que c'est, espèce d'abruti fini à la pisse ! Trouve-moi ces foutus papiers ! *Trouve-moi mes foutus papiers, bordel de merde !*

Quelque part devant le bâtiment – sur l'Allée ? – il entendit approcher un véhicule de secours, hurlant et bringuebalant. « *DÉGAGEZ LE PASSAGE ! LAISSEZ PLACE À L'ÉQUIPE D'INTERVENTION BRAVO !* »

Gangli n'avait jamais entendu parler d'une quelconque équipe d'intervention Bravo, mais il y avait tant de choses qu'on ne savait pas, par ici. Après tout, il utilisait à peine le tiers de l'équipement qui encombrait ses propres quartiers chirurgicaux ! Peu importait, l'essentiel pour l'instant...

C'est alors que les arrivées de gaz derrière la cuisine explosèrent. Il y eut un vacarme assourdissant – qui parut monter de juste en dessous d'eux – et Gangli Tristum fut projeté dans les airs, les roues métalliques de ses patins tournant toujours. Les autres voltigèrent également, et soudain l'air enfumé se remplit de feuilles volantes. En les voyant ainsi, sachant qu'ils allaient tous brûler et qu'il aurait de la chance s'il ne subissait pas le même sort, le Docteur Gangli n'eut qu'une pensée, claire comme de l'eau de roche : la fin était en avance.

Roland entendit l'ordre télépathique

(TOUS AU SUD MAINS EN L'AIR, VOUS AUREZ LA VIE SAUVE)

battre sous son crâne. L'heure était venue. Il adressa un signe de tête à Jake et les Orizas se mirent à voler. Leur sifflement surnaturel parut dérisoire au milieu de la cacophonie générale, pourtant l'un des gardes dut entendre quelque chose approcher, car il commença à pivoter... jusqu'à ce que le bord affûté du plat vienne le décapiter. Sa tête bascula en arrière et dégringola, les cils battant toujours sous l'effet de la surprise. Le corps sans tête avança de deux pas puis, les deux bras par-dessus la rambarde, bascula dans le vide. Le sang giclait de son cou tranché en un flot criard. L'autre garde était déjà à terre.

Eddie roula sans peine sous le wagon LIGNE SOO et bondit sur ses pieds, côté complexe. Deux autres camions de pompiers automatiques surgirent de la station elle aussi dissimulée auparavant par la façade de la boutique d'électronique. Ils n'avaient pas de roues et paraissaient avancer sur des coussins d'air comprimé. Quelque part vers le nord du campus (car c'est ainsi que l'esprit d'Eddie persistait à dénommer le Devar-Toi), une explosion fit trembler l'air. Bien. Charmant.

Roland et Jake s'armèrent de nouveaux Orizas dans le sac en osier et s'en servirent pour trancher dans le vif de la triple clôture. Le barbelé sous haute tension céda dans une salve de grésillements et de craquements, accompagnée d'un bref éclair électrique bleuté. Puis ils pénétrèrent à l'intérieur. Se déplaçant rapidement et sans un mot, Ote galopant toujours sur les talons de Jake, ils dépassèrent les tours de guet à présent sans surveillance. Ils débouchèrent sur un passage qui se glissait entre l'Épicerie Henry Graham et la Librairie de Pleasantville.

Au bout de la ruelle, ils constatèrent que la Rue Principale était totalement déserte, bien qu'on pût encore sentir dans l'air un relent piquant et électrique (une odeur de station de métro, pensa Eddie), provenant des deux derniers camions de pompiers, ajoutant à la puanteur ambiante. Au loin, des sirènes

incendie poussaient des cris en boucle et les détecteurs de fumée sonnaient toujours. Ici, à Pleasantville, Eddie ne pouvait s'empêcher de penser à la Rue Principale de Disneyland : pas un papier gras dans le caniveau, pas de graffitis grossiers sur les murs, pas même un voile de poussière sur les vitres des fenêtres. C'était là que venaient les Briseurs souffrant du mal du pays, pour prendre une petite bouffée d'Amérique, pensa-t-il, mais est-ce qu'aucun d'eux ne voulait mieux, quelque chose de plus *réaliste* que cette nature morte fantastique, en plastique ? Peut-être qu'avec des gens sur les trottoirs et dans les boutiques, les lieux avaient l'air plus engageants, mais c'était difficile à croire. Du moins *lui* avait du mal à le croire. Mais c'était peut-être juste son chauvinisme de gars de la ville.

En face des Chaussures de Pleasantville, de Mode du Gay Pari, d'Actuel Coiffure et du Cinéma Le Bijou (**VENEZ DONC IL FAIT FRAIS À L'INTÉRIEUR** disait la banderole accrochée sous l'auvent). Roland leva la main, dirigeant Eddie et Jake de ce côté de la rue. C'était là, si tout se passait comme il le souhaitait (ce qui n'était pratiquement jamais le cas), qu'ils monteraient leur embuscade. Ils traversèrent en s'accroupissant, Ote ne quittant pas Jake d'une semelle. Jusqu'ici tout semblait se dérouler comme sur des roulettes, ce qui rendait le Pistolero vraiment nerveux.

16

Tout général rompu au combat vous le dira, même pour une action de petite envergure (comme c'était le cas), il vient toujours un moment où toute cohérence s'effondre, de même que toute suite et toute logique dans le déroulement des événements. Ce sont ces trous qui sont ensuite remaniés par les historiens. Il leur faut recréer le mythe de la cohérence, et ce besoin est peut-être une des raisons majeures de l'existence de

l'Histoire, à l'origine.

Quoi qu'il en soit, nous avons atteint ce point, celui où la Bataille d'Algul Siento décida d'elle-même de prendre une vie, une vie dans le camp des bons, et tout ce que je peux faire, c'est mettre en valeur des détails çà et là, en espérant que vous saurez vous-même remettre de l'ordre dans ce chaos généralisé.

17

Trampas, l'ignoble souffrant d'eczéma qui avait involontairement révélé tant d'informations à Ted, se précipita dans le flot de Briseurs qui fuyaient la Maison Damli et en attrapa un, un ancien charpentier famélique à la calvitie marquée, du nom de Birdie McCann.

— Birdie, qu'est-ce qui se passe ? hurla Trampas.

Il portait son bonnet de pensée, ce qui signifiait qu'il ne pouvait partager le flux télépathique environnant.

— Qu'est-ce qui se passe, tu le s...

— Une fusillade ! brailla Birdie en se dégageant de l'emprise de l'ignoble. *Ça tire de partout !* Ils sont là-bas ! fit-il en tendant vaguement la main derrière lui.

— Qui ? Comb...

— *Faites attention, bande d'imbéciles, il ne ralentit pas !* aboya Gaskie o'Tego, quelque part dans leur dos.

Trampas leva les yeux et constata avec horreur que le plus gros des camions de pompiers déboulait au milieu de l'Allée en vrombissant et en bringuebalant, tous feux étincelants, flanqué de deux pompiers en acier accrochés à l'arrière. Pimli, Finli et Jakli firent un bond de côté. De même que Tassa le domestique. Mais Tammy Kelly gisait face contre terre dans le gazon, dans une soupe de sang qui se répandait à vue d'œil. Elle s'était fait aplatis par l'Équipe d'Intervention Anti-incendie Bravo, qui n'avait pas réellement combattu d'incendie depuis plus de huit

cents ans. Au moins Tammy ne se plaindrait-elle plus jamais.

Et...

— *DÉGAGEZ LE PASSAGE !* claironna le camion de pompiers.

Derrière lui, deux de ses congénères firent une embardée rouge vif, contournant chacun la Maison du Gardien par un côté. Une fois encore, Tassa le domestique sauta hors de la chaussée, juste à temps pour sauver sa peau.

— *PLACE À L'ÉQUIPE D'INTERVENTION ANTI-INCENDIE BRAVO !*

Une excroissance métallique se souleva au milieu du corps du camion, se scinda en deux et s'ouvrit. Un tourniquet métallique se mit à lancer des jets d'eau sous pression dans huit directions différentes.

— *DÉGAGEZ LE PASSAGE POUR L'ÉQUIPE D'INTERVENTION ANTI-INCENDIE BRAVO !*

Et...

James Cagney – le tahine qui discutait avec Gaskie dans le vestibule du Dortoir de Fernal lorsque les ennuis avaient commencé, vous vous rappelez ? – comprit ce qui allait se passer et se mit à hurler à l'intention des gardes qui sortaient de l'aile ouest de Damli en titubant, les yeux rougis, crachant leurs poumons, certains avec le pantalon en flammes, et quelques-uns – oh, gloire à Gan, à Bessa et à tous les dieux – munis d'armes.

Cag leur cria de dégager le passage et s'entendit à peine lui-même, dans ce brouhaha, il vit Joey Rastosovich en tirer deux sur le côté et vit ce gamin, Earnshaw, en pousser un autre sans ménagement. Une partie des rescapés toussant et sanglotant aperçut le camion qui fonçait droit sur eux et le groupe se dispersa de lui-même. La seconde d'après, l'Équipe d'Intervention Anti-incendie Bravo faisait un strike parmi les gardes de l'aile ouest encore à sa portée, sans ralentir une seconde, creusant un sillon depuis la Maison Damli, faisant gicler de l'eau tous azimuts. Et...

— Doux Jésus, non, gémit Pimli Prentiss.

Il se plaqua les mains sur les yeux. Finli, quant à lui, fut incapable de détourner le regard. Il vit un ignoble – Ben Alexander, il l'aurait presque juré – se faire broyer par les énormes roues du camion. Il en vit un autre se faire

emplafonner par la grille du pare-chocs puis écraser contre le mur de la Maison Damli, faisant voler éclats de bois et de verre, puis traversant une cloison partiellement dissimulée derrière un massif de fleurs étiolées. Une roue bascula dans la cage d'escalier menant à la cave et une voix synthétique se mit à marteler :

— *ACCIDENT ! PRÉVENIR LA CASERNE ! ACCIDENT !*

Sans déconner, Sherlock, se dit Finli en regardant le sang sur la pelouse avec une sorte de fascination écoeurée. Combien de ses hommes et de ses précieux pensionnaires ce foutu camion détraqué avait-il broyés ? Six ? Huit ? Une putain de douzaine ?

De derrière la Maison Damli monta de nouveau ce *pan-pan-pan* effrayant, le cri des armes automatiques.

Un gros Briseur du nom de Waverly le bouscula. Finli l'attrapa avant qu'il ait pu filer.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Qui vous a dit d'aller au sud ?

Contrairement à Trampas, Finli ne portait aucun couvre-chef, et le message

(TOUS AU SUD MAINS EN L'AIR, VOUS AUREZ LA VIE SAUVE)

lui martelait le crâne avec une telle force qu'il lui était quasiment impossible de penser à quoi que ce fût d'autre.

À côté de lui, Pimli – luttant pour reprendre ses esprits – se saisit de cette pensée scandée et y imprima une des siennes : *C'est forcément Brautigan, pour s'emparer d'une idée et l'amplifier à ce point. Qui d'autre ?*

Et...

Gaskie attrapa Cag puis Jakli et leur cria de réunir tous les gardes armés et de les mettre au travail, pour encadrer les Briseurs qui se dirigeaient vers le sud par l'Allée, et aussi par les rues de part et d'autre de l'Allée. Ils le regardèrent avec des yeux écarquillés et ahuris – des yeux où se lisait la panique – et il crut qu'il allait se mettre à hurler de fureur. Et voilà que déboulaient les deux autres camions de pompiers, toutes sirènes dehors. Le plus gros des deux percuta deux Briseurs, les projetant au sol et leur roulant dessus. L'une de ces nouvelles victimes était Joey Rastosovich. Quand le camion fut passé, labourant l'herbe de ses pneus à air comprimé, Tanya tomba à genoux aux côtés de

son mari mourant et leva les mains vers le ciel. Elle s'époumonait, pourtant Gaskie l'entendait à peine. Des larmes de frustration et de peur perlèrent au coin de ses yeux. *Sales chiens*, se dit-il. *Sales chiens qui nous prennent en traîtres !*

Et...

Au nord du complexe d'Algul, Susannah sortit à découvert et avança sur la triple clôture. Cette initiative ne faisait pas partie du plan, mais ce besoin de continuer à tirer, de continuer à les démolir, était plus fort que jamais. Elle ne pouvait tout bonnement pas s'en empêcher, et Roland aurait compris. En outre, la fumée qui montait en tourbillonnant de la Maison Damli avait momentanément obscurci tout le secteur. Les rayons rouges des « lacères » striaient l'air, tour à tour visibles et invisibles – comme une sorte de message en morse –, et Susannah se rappela qu'il ne fallait pas qu'elle se place sur leur ligne de mire, à moins de vouloir se retrouver avec un sillon de cinq centimètres de largeur sur toute la longueur de son corps.

Elle utilisa les balles de la Coyote pour couper la clôture de son côté – couche externe, couche intermédiaire, couche interne – et disparut dans la fumée qui se dissipait, tout en rechargeant.

Et...

Le Briseur du nom de Waverly essaya de se dégager de l'emprise de Finli. *Nenni, nenni, pas de ça, je te prie*, pensa Finli. Il empoigna plus fermement l'homme – qui avait été bibliothécaire, ou quelque chose dans ce genre, dans sa vie d'avant Algul – et le rapprocha de lui, puis le gifla deux fois, avec une telle force qu'il s'en fit mal à la main. Waverly poussa un cri de douleur et de surprise.

— *Qui est embusqué là derrière, bordel ?* gronda Finli. *QUI EST EN TRAIN DE FAIRE ÇA, PUTAIN ?*

Les camions de pompiers s'étaient immobilisés devant la Maison Damli et déversaient des tombereaux d'eau dans la fumée. Finli ne savait pas si ce serait utile, mais au moins ça ne ferait pas de mal. Et au moins ces foutus engins n'étaient pas allés s'écraser contre l'immeuble qu'ils étaient censés sauver, comme l'avait fait le premier.

— *Monsieur, je n'en sais rien !* sanglota Waverly. Le sang

coulait à gros bouillons d'une de ses narines et du coin de sa bouche. *Je ne sais pas, mais il doit y en avoir cinquante, peut-être même cent, de ces diables ! C'est Dinky qui nous a fait sortir ! Dieu bénisse Dinky Earnshaw !*

Pendant ce temps, Gaskie o'Tego enveloppa sa grosse main autour de la nuque de James Cagney, et la deuxième autour du cou de Jakli. Gaskie avait comme l'impression que ce fils de pute de tête de corbeau de Jakli était sur le point de se carapater en courant, mais ce n'était pas le moment de se préoccuper de ce genre de choses. Il avait besoin des deux.

Et...

— Patron ! cria Finli. Patron, attrapez le gamin Earnshaw ! Il y a quelque chose qui pue, dans cette histoire !

Et...

Avec le visage de Cag appuyé contre une joue et celui de Jakli contre l'autre, la Fouine (qui ne pensait pas plus clairement que tout le monde, en cette sinistre matinée) réussit finalement à se faire entendre. Gaskie quant à lui répétait ses ordres : aller chercher les gardes armés et les positionner autour des Briseurs en débâcle. *« N'essayez pas de les arrêter, mais restez avec eux ! Et au nom du ciel, faites attention qu'ils ne se fassent pas électrocuter ! Gardez-les à distance de la clôture, s'ils dépassent la Rue Principa... »*

Mais il ne put finir son sermon. Une silhouette surgit de l'épais nuage de fumée et piqua droit sur lui. C'était Gangli, le médecin du complexe, sa blouse blanche en feu, ses rollers toujours aux pieds.

Et...

Secouée par une quinte de toux, Susannah Dean prit néanmoins position au coin arrière gauche de la Maison Damli. Elle vit trois de ces salopards – Gaskie, Jakli et Cagney, si elle avait su leurs noms. Avant qu'elle ait pu viser, le tourbillon de fumée les masqua de nouveau. Lorsqu'il se dissipa, Jakli et Cag avaient disparu, partis battre le rappel des gardes armés pour leur faire jouer les chiens de berger, chargés au moins de protéger leurs brebis paniquées, même s'ils ne parvenaient pas à les arrêter tout de suite. Gaskie était toujours là, et Susannah le cueillit d'une seule balle dans la tête.

Pimli ne s'en aperçut pas. Il devenait clair à ses yeux que toute cette confusion n'était que de surface. Et très vraisemblablement orchestrée. La décision des Briseurs de migrer loin des attaquants situés au nord d'Algul leur était venue un peu trop vite, tout ça était un peu trop organisé.

Peu importe Earnshaw, se dit-il, *c'est à Brautigan que je veux parler.*

Mais avant qu'il ait pu retrouver Ted, Tassa se jeta contre lui en une étreinte frénétique et terrifiée, bredouillant que la Maison du Gardien était en feu, et qu'il avait peur, terriblement peur que tous les vêtements du Maître, tous ses livres...

Pimli Prentiss le repoussa avec brutalité, d'un coup de poing terrible sur le côté du crâne. Le pouls de la pensée unifiée des Briseurs (non plus bon esprit, mais mauvais esprit, désormais) battait et jacassait

(MAINS EN L'AIR, VOUS AUREZ)

follement sous son crâne, menaçant de réduire à néant toute pensée autre. C'était cet enfoiré de Brautigan qui avait fait ça, il le *savait*, et ce salopard était trop loin devant... à moins que...

Pimli regarda le Peacemaker entre ses mains, l'observa un moment, puis le fourra dans son croc de débardeur, sous son bras gauche. Il voulait ce putain de Brautigan vivant. Ce putain de Brautigan avait quelques explications à lui fournir. Sans compter ce foutu boulot de Briseur qu'il n'avait pas terminé.

Pan-pan-pan. Des balles volant partout tout autour de lui. Des gardes humains courant en tous sens, des tahines et des can-toi en pleine déroute. Et, doux Jésus, si peu d'entre eux étaient armés ! Surtout des humes descendus pour leur ronde dans la clôture. Ceux responsables des Briseurs n'avaient pas réellement *besoin* d'armes, parce que dans l'ensemble les Briseurs étaient aussi dociles que des perruches et l'idée d'une attaque provenant de l'extérieur paraissait totalement ridicule, jusqu'à...

Jusqu'à ce que ça se produise, se dit-il, en apercevant Trampas du coin de l'œil.

— Trampas ! brailla-t-il. *Trampas !* Hé, cow-boy ! Attrape Earnshaw et amène-le-moi ! *Attrape Earnshaw !*

Au milieu de l'Allée, le bruit était un peu moins

assourdissant et Trampas entendit très clairement la requête de *sai* Prentiss. Il partit en flèche sur les traces de Dinky et saisit le jeune homme par un bras.

Et...

La jeune Daneeka Rostov, onze ans, sortit du tourbillon de fumée qui obscurcissait à présent tout le bas de la Maison Damli, traînant deux chariots rouges derrière elle. Daneeka avait le visage rouge et enflé ; des larmes lui coulaient des yeux. Elle pliait sous l'effort tandis qu'elle tirait Baj, assis dans l'un des chariots à jouets, et Sej, assis dans l'autre. Tous deux avaient une tête énorme et de petits yeux pleins de sagesse, le faciès de surdoués hydrocéphales, mais Sej était affublé de deux moignons de bras qu'il agitait. Tous deux bavaient abondamment et poussaient des halètements entrecoupés de haut-le-cœur.

— Aidez-moi ! réussit à supplier Dani, prise d'une quinte de toux effroyable. Que quelqu'un m'aide, avant qu'ils s'étouffent !

Dinky l'aperçut et se dirigea vers elle. Trampas le retint, même s'il paraissait clair que c'était à contrecœur.

— Non, Dink, dit-il sur un ton d'excuse, mais avec fermeté. Laisse quelqu'un d'autre s'en occuper. Le patron veut te par...

Et c'est alors que réapparut Brautigan, le teint livide, la bouche réduite à une simple ligne, comme une couture lui barrant le bas du visage.

— Lâche-le, Trampas. Je t'aime bien, mon vieux, mais ne t'avise pas de te fourrer dans nos pattes aujourd'hui.

— Ted ? Qu'est-ce que...

Dink se dirigea de nouveau vers Dani. Trampas le tira de nouveau en arrière. Plus loin, Baj s'évanouit et bascula tête la première du chariot. Il eut beau atterrir sur l'herbe tendre, sa tête produisit un horrible bruit de fruit pourri qui éclate, comme si son crâne se *fendait* en deux, et Dani Rostov poussa un hurlement.

Dinky plongea dans sa direction. Trampas le retint une nouvelle fois, plus violemment. Ce faisant il dégaina le Colt Woodsman.³⁸ qu'il portait dans son propre croc de débardeur.

Il n'était plus temps de raisonner. Ted Brautigan ne s'était plus servi de sa lance mentale depuis l'attaque du voleur de

portefeuille, à Akron, en 1935 ; il ne l'avait pas même utilisée lorsque les ignobles l'avaient rattrapé à Bridgeport, Connecticut, en 1960, même si la tentation avait été déchirante. Il s'était promis de ne plus jamais y avoir recours, et il n'avait certainement aucune envie de la lancer sur

(souris, *en disant ça*)

Trampas, qui l'avait toujours traité avec décence. Mais il lui fallait se rendre à l'extrémité sud du complexe avant que l'ordre soit rétabli, et il avait bien l'intention de s'y rendre en compagnie de Dinky.

Et puis, il était furieux. Pauvre petit Baj, toujours prêt à sourire à tout le monde, pour un oui ou pour un non !

Il se concentra et sentit une douleur sourde et nauséuse lui vriller le cerveau. La lance mentale vola. Trampas relâcha Dinky et adressa à Ted un regard de reproche incrédule que ce dernier devait se rappeler jusqu'à la fin de ses jours. Puis Trampas s'agrippa la tête de chaque côté comme un homme en proie à la migraine la plus effroyable de l'univers et tomba raide mort sur la pelouse, la gorge gonflée et la langue pendant de la bouche.

— Allons-y ! s'écria Ted, en saisissant Dinky par le bras.

Dieu merci, Prentiss avait momentanément détourné le regard, distrait par une nouvelle explosion.

— Mais... Dani... et Sej !

— Elle peut s'occuper de Sej !

Puis il envoya mentalement le reste de son message :

(*maintenant qu'elle n'a plus à tirer Baj en même temps*)

Ted et Dinky détalèrent, tandis que Pimli Prentiss se retournait, contemplait le corps de Trampas d'un air hébété et leur braillait de s'arrêter – au nom du Roi Cramoisi.

Finli o'Tego brandit son arme, mais avant qu'il ait pu tirer, Daneeka Rostov avait fondu sur lui, le mordant et le griffant. Elle ne pesait presque rien, mais sur le coup, son attaque le prit tellement par surprise qu'elle faillit presque le renverser à terre. Il enroula un bras poilu et musclé autour du cou de la petite et la fit voler de côté, mais alors Ted et Dinky étaient déjà presque hors de portée, contournant la Maison du Gardien par le côté gauche pour disparaître dans la fumée.

Finli stabilisa son arme à deux mains, inspira profondément,

retint son souffle et tira un seul coup. Le sang jaillit du bras du vieil homme ; Finli l'entendit crier et le vit vaciller. Puis le jeune chien attrapa le vieux cabot et ils coupèrent au coin de la maison.

— Je ne vous lâcherai pas ! tempêta Finli dans leur dos, Oui-là, j'arrive, et quand je vous attraperai, je vous ferai regretter d'être nés !

Mais bizarrement, cette menace sonna horriblement creux.

À présent, toute la population d'Algul Siento – Briseurs, tahines, gardes humes, can-toi avec leur troisième œil sanguinolent rougeoyant au milieu du front – était emportée par le raz-de-marée, vers le sud. Et Finli constata une chose qui ne lui plut pas du tout : dans ce flot mouvant, les Briseurs, et *seuls les Briseurs*, avançaient les mains en l'air. S'il se trouvait d'autres écumeurs, plus loin sur la route, ils n'auraient aucune difficulté à distinguer ceux à épargner de ceux à abattre froidement, n'est-ce pas ?

Et...

Dans sa chambre du troisième étage du Dortoir Corbett, toujours à genoux au pied de son lit recouvert de bris de verre, toussant à cause de la fumée qui entrainait par bouffées par la fenêtre béante, Sheemie eut la révélation qu'il attendait... ou bien son imagination s'adressa à lui, au choix. Quoi qu'il en soit, il bondit sur ses pieds. Ses yeux, habituellement amicaux mais toujours déconcertés par un monde qu'ils ne comprenaient pas totalement, étaient clairs et remplis de joie.

— *LE RAYON DIT GRAND MERCI !* cria-t-il à la pièce vide.

Il regarda autour de lui, heureux comme Ebenezer Scrooge découvrant que les esprits avaient tout fait en une seule nuit, et se précipita en courant vers la porte, ses chaussons faisant crisser le verre pilé éparpillé par terre. Un éclat acéré se planta dans son pied – portant la mort sur sa pointe, s'il avait su, grand pardon, dites Discordia – mais dans sa liesse il ne sentit rien. Il fonça dans le vestibule, puis dévala les escaliers.

Sur le palier du deuxième étage, Sheemie croisa une vieille Briseuse du nom de Belle o'Rourke, la prit dans ses bras et la secoua comme un prunier.

— *LE RAYON DIT GRAND MERCI !* hurla-t-il à la femme ahurie

qui le regardait sans comprendre. *LE RAYON DIT QUE TOUT PEUT ENCORE S'ARRANGER ! PAS TROP TARD ! JUSTE À TEMPS !*

Il bondit de nouveau, pressé d'aller annoncer la bonne nouvelle (bonne pour lui, en tout cas), et...

Dans la Rue Principale, Roland regarda d'abord Eddie Dean, puis Jake Chambers.

— Ils arrivent, et c'est là qu'il va nous falloir les accueillir. Attendez que je donne l'ordre, et alors tenez bon et soyez sincères.

18

Les premiers à apparaître furent trois Briseurs, courant à perdre haleine, les bras levés. Ils traversèrent ainsi la rue, sans apercevoir Eddie, qui se trouvait dans la guérite du Bijou (il avait fait éclater les vitres sur les trois côtés avec la crosse en bois de santal de son pistolet, autrefois celui de Roland), ou Jake (assis dans une berline Ford sans moteur garée devant la Boulangerie de Pleasantville), ou encore Roland lui-même (camouflé par un mannequin dans la vitrine du Mode Gay Pari).

Ils atteignirent l'autre trottoir et regardèrent autour d'eux, désespérés.

Allez-y, leur envoya Roland en pensée, Partez d'ici, prenez la ruelle, partez tant que vous le pouvez encore.

— Allons-y, hurla l'un d'entre eux.

Et alors ils se mirent tous à descendre en courant la ruelle entre l'épicerie et la librairie. Il en apparut un autre, puis deux, puis le premier du groupe de gardes, un hume armé d'un pistolet qu'il tenait à hauteur de son visage terrifié, aux yeux écarquillés. Roland l'aperçut... et retint ses balles.

Les employés du Devar continuèrent d'affluer, déboulant entre les bâtiments dans la Rue Principale. Ils se dispersèrent en tous sens. Comme Roland l'avait attendu et espéré, ils

tentaient d'encadrer les pensionnaires et d'endiguer leur flot. Essayant d'empêcher leur retraite de virer en débâcle.

— *Formez deux colonnes !* hurlait un tahine à tête de corbeau à bout de souffle, d'une voix sourde. *Formez deux colonnes et retenez-les entre les deux, au nom de vos pères !*

L'un des autres, un tahine roux avec la chemise qui claquait au vent, se mit à brailler :

— *Et la clôture, Jakli ? Qu'est-ce qu'on fait s'ils foncent sur la clôture ?*

— *Ça, on ne pourra rien y faire, Cag, seulement...*

Un Briseur hurlant à pleins poumons passa en courant devant le corbeau, et ce dernier – Jakli – lui donna un coup d'une telle force que le malheureux s'étala de tout son long au milieu de la rue.

— Restez groupés, bande d'asticots ! vociféra-t-il. Courez si ça vous chante, mais faites-le avec un minimum de discipline !

Comme s'il pouvait être question de discipline au milieu d'un carnaval pareil, se dit Roland (non sans une certaine satisfaction). Puis au roux, celui du nom de Jakli cria :

— Laissez-en griller un ou deux – les autres les verront, ça les arrêtera !

Les choses allaient se compliquer, si Eddie ou Jake se mettaient à tirer maintenant, mais ils ne bougèrent pas. Les trois pistoleros observaient depuis leurs cachettes respectives, tandis qu'une forme d'ordre naissait peu à peu du chaos. D'autres gardes apparurent. Jakli et le rouquin les dirigèrent en deux colonnes, qui formèrent un couloir de la largeur approximative de la rue. Quelques Briseurs leur échappèrent avant que le couloir fût complètement imperméable, mais quelques-uns seulement.

Un nouveau tahine apparut, à tête de fouine celui-là, qui prit le commandement des mains de Jakli. Il frappa un ou deux Briseurs dans le dos, pour leur faire accélérer la cadence.

De l'extrémité sud de la Rue Principale monta un cri désespéré :

— La clôture est coupée !

Puis un autre :

— Je crois que les gardes sont morts !

Lequel cri fut suivi d'un hurlement d'horreur, et Roland sut aussi clairement que s'il l'avait vu de ses yeux qu'un Briseur malchanceux venait de buter sur la tête tranchée d'un garde qui avait roulé dans l'herbe.

Le bredouillement terrifié résonnait toujours au loin quand Dinky Earnshaw et Ted Brautigan apparurent entre la boulangerie et le magasin de chaussures, si près de la cachette de Jake qu'il aurait pu les toucher en tendant le bras par la vitre de sa portière. Ted s'était fait toucher au bras. Sa manche de chemise droite était imbibée de rouge du coude jusqu'au poignet, mais il avançait toujours – avec un peu d'aide de la part de Dinky, qui avait passé le bras autour de lui. Tandis qu'ils traversaient tous deux en courant le groupe hostile des gardes, Ted se retourna et adressa un regard droit en direction de la cachette de Roland, et le maintint quelques secondes. Puis lui et Earnshaw disparurent dans la ruelle.

Ils étaient donc en sécurité, du moins pour le moment, et c'était une bonne chose. Mais où était le gros bonnet ? Où se trouvait Prentiss, le responsable de ce lieu monstrueux ? Roland les voulait tous les deux, lui et cette face de fouine là-bas – coupez la tête du serpent, et le serpent meurt. Mais ils ne pouvaient pas se permettre de rester trop longtemps embusqués. Le flot de Briseurs en fuite se tarissait. Le Pistolero ne pensait pas que *sai* la Fouine attendrait les traînants. Il voudrait empêcher ses précieux pensionnaires de se faufiler par la clôture ouverte. Il savait qu'ils n'iraient pas loin, vu la campagne stérile et lugubre qui les entourait, mais il savait sans doute aussi que, s'il y avait des attaquants au nord du complexe, il y aurait peut-être des sauveteurs les attendant au...

Et il déboula enfin, merci aux dieux et à Gan – *sai* Pimli Prentiss, titubant, blessé, et à l'évidence en état de choc, son croc de débardeur chargé se balançant d'avant en arrière sous son bras charnu. Du sang coulait de l'une de ses narines et du coin de son œil, comme si toute cette excitation avait provoqué la rupture d'une artère quelconque à l'intérieur de sa tête. Il se dirigea vers la Fouine en vacillant légèrement de droite à gauche – ce vacillement d'ivrogne que Roland regretterait de toute son âme, en pensant à l'issue finale de cette matinée –

dans l'intention sans doute de prendre les opérations en main. Leur accolade, brève mais pleine d'ardeur, visant à donner du réconfort et à en recevoir de l'autre, dit à Roland tout ce qu'il avait besoin de savoir de leur relation.

De son arme il visa l'arrière du crâne de Prentiss, appuya sur la détente et regarda voler le sang mêlé de cheveux. Les mains du Maître se tendirent vers le ciel, doigts écartés sur fond de ténèbres, puis il s'écroula pratiquement aux pieds de la Fouine abasourdie.

Comme en réponse, le soleil atomique s'alluma, baignant le monde de lumière.

— *Aïe, pistoleros, tuez-les tous !* cria Roland, en éventant la gâchette de son revolver, cette machine à meurtre antique, du plat de sa main droite.

Quatre étaient tombés sous ses balles avant que les gardes, alignés comme autant de pigeons d'argile dans un stand de tir, aient enregistré ses coups de feu, sans parler d'avoir la moindre réaction.

— *Pour Gilead, pour New York, pour le Rayon, pour vos pères ! Entendez-moi, entendez-moi bien ! N'en laissez pas un debout ! TUEZ-LES TOUS !*

Et c'est ce qu'ils firent : le Pistolero de Gilead, l'ancien drogué de Brooklyn, l'enfant esseulé autrefois connu de Mme Greta Shaw sous le nom de Bama. Venant du sud, derrière eux, traversant sur son TCS des banderoles de fumée qui allaient en s'épaississant (ne déviant de sa trajectoire rectiligne qu'une seule fois, pour éviter le cadavre aplati d'une certaine Tammy), surgit un quatrième personnage : celle autrefois rompue aux techniques de contestation pacifiques, et qui avait aujourd'hui embrassé, totalement et sans l'ombre d'un regret, la voie du fusil. Susannah repéra trois gardes humes qui traînaient et un tahine en fuite. Ce dernier portait une mitraillette à l'épaule, mais ne fit pas mine de l'attraper. Il se contenta de lever ses bras au poil abondant et lustré – sa tête rappelait vaguement celle d'un ours – et supplia qu'on l'épargnât. N'oubliant pas tout ce qui s'était passé ici, surtout pas que des cerveaux d'enfants réduits en purée avaient été servis aux tueurs de Rayon pour maintenir leur rentabilité maximale, Susannah décida d'ignorer

sa requête, mais ne lui laissa cependant pas le temps de craindre pour sa vie.

Le temps qu'elle descende la ruelle entre le cinéma et le salon de coiffure, la fusillade avait cessé. Finli et Jakli étaient mourants ; James Cagney était mort, son masque d'hume à moitié arraché de sa tête de rat répugnante ; et à leurs côtés gisaient trois douzaines de leurs congénères, tout aussi morts. Leur sang engorgeait les caniveaux auparavant immaculés de Pleasantville.

Il y avait encore des gardes dans le complexe, à n'en pas douter, mais pour l'instant ils étaient à couvert, persuadés qu'ils étaient de subir l'assaut d'une centaine au moins de tueurs chevronnés, des pirates débarqués de Dieu savait où. La majorité des Briseurs d'Algul Siento se trouvaient sur la zone gazonnée entre l'arrière de la Rue Principale et les tours de guet sud, agglutinés comme les moutons qu'ils étaient. Insoucieux de son bras en sang, Ted avait déjà commencé à prendre les choses en main et à faire l'appel.

Puis tout le contingent nord de l'armée des écumeurs apparut au bout de la ruelle, près du cinéma : une femme noire court-jambes montée sur un tricycle tout-terrain. D'une main elle conduisait et de l'autre maintenait la mitrailleuse Coyote en équilibre sur le guidon. Elle aperçut les cadavres empilés dans la rue et hocha la tête d'un air satisfait mais peu réjoui.

Eddie surgit de la guérite et la prit dans ses bras.

— Hé, trésor, hé, murmura-t-elle en lui glissant des baisers dans le cou avec une sensualité qui le fit frissonner.

Puis Jake apparut – ayant perdu ses couleurs du fait du massacre, mais calme – et elle passa le bras autour de ses épaules pour l'attirer contre elle. Son regard croisa incidemment celui de Roland, debout sur le trottoir derrière les trois qu'ils avaient tirés vers l'Entre-Deux-Mondes. Son arme pendait contre sa cuisse gauche, et avait-il conscience de cette expression d'envie, sur son visage ? S'en rendait-il compte une seule seconde ? Elle en doutait, et son cœur s'élança vers lui.

— Viens ici, Gilead, dit-elle. C'est une embrassade *de groupe*, et tu fais partie du groupe.

L'espace d'une seconde, elle crut qu'il n'avait pas compris

l'invitation, ou bien qu'il faisait semblant de ne pas comprendre. Puis il s'approcha, prenant seulement le temps de rengainer son arme et d'attraper Ote. Il se glissa entre Jake et Eddie. Ote sauta sur les genoux de Susannah comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle au monde. Puis le Pistolero passa un bras autour de la taille d'Eddie et l'autre autour de celle de Jake. Susannah tendit les bras vers le haut (temporairement déstabilisé, le bafouilleux se mit à chercher un appui en une petite danse comique) et les enroula autour du cou de Roland, venant déposer un baiser chaleureux sur son front tanné par le soleil. Jake et Eddie éclatèrent de rire. Roland se joignit à eux, et sur ses lèvres se dessina le sourire de ceux que le bonheur vient de prendre par surprise.

J'aimerais que vous les regardiez bien, réunis ainsi ; je voudrais que vous les regardiez attentivement. Vous le voulez bien ? Ils sont tous collés autour du tcs, à fêter leur victoire par une grande embrassade. Je voudrais que vous les regardiez ainsi, non pas parce qu'ils viennent de remporter une grande bataille – ils ne sont pas dupes, aucun d'eux ne l'est – mais parce que en cet instant ils sont un *ka-tet* pour la dernière fois. C'est ici que s'achève l'histoire de leur confrérie, dans cette rue fabriquée de toutes pièces et sous ce soleil artificiel. La suite du récit sera courte et brutale, comparée à tout ce qui est survenu auparavant. Car lorsqu'un *ka-tet* est brisé, la fin est toujours proche.

Grand pardon.

19

Pimli Prentiss vit de ses yeux mourants et encroûtés de sang le plus jeune des deux hommes se détacher du groupe et s'approcher de Finli o'Tego. Le jeune homme s'aperçut que Finli bougeait toujours et il se baissa vers lui, posant un genou au sol.

La femme, à présent descendue de son tricycle à moteur, ainsi que le garçon se mirent à faire le tour de leurs victimes et à abattre les rares encore en vie. Même en train de mourir lui-même d'une balle dans la tête, Pimli y vit de la pitié plutôt que de la cruauté. Et lorsque le travail serait terminé, Pimli se dit qu'ils retrouveraient sans doute le reste de leurs amis lâches et sournois pour fouiller les bâtiments d'Algul Siento encore debout, afin de débusquer les gardes qui restaient et de les descendre sur-le-champ. *Vous n'en trouverez pas beaucoup, mes amis les chiens-couards*, pensa-t-il. *Vous venez de balayer les deux tiers de mes hommes, ici même*. Et combien de ces attaquants Maître Pimli, le Chef de la Sécurité Finli et leur équipe avaient-ils rayés de la carte, en retour ? Pour ce qu'en savait Pimli, pas un seul.

Mais peut-être pouvait-il remédier à cette situation. Sa main droite entama son lent et douloureux voyage jusqu'au croc de débardeur, et le Peacemaker qui y était logé.

Pendant ce temps, Eddie avait posé le canon du revolver de Gilead à crosse en bois de santal contre la tempe de la Fouine. Son doigt appuyait déjà sur la détente lorsqu'il vit la Fouine, bien que saignant abondamment de la poitrine et à l'article de la mort, le regarder avec une conscience limpide. Il vit aussi autre chose, quelque chose qu'il n'aima pas beaucoup, et qu'il prit pour du mépris. Il leva les yeux, vit Susannah et Jake en train d'inspecter les corps à l'est du champ de bataille, vit Roland là-bas sur le trottoir, discutant avec Ted et Dinky tout en nouant un bandage de fortune autour du bras du premier. Les deux anciens Briseurs l'écoutaient avec attention, et bien qu'arborant tous deux un air dubitatif, ils hochaient la tête.

Eddie reporta son attention sur le tahine mourant.

— Tu es au bout du sentier, mon ami, dit-il. Au fond du puits, je dirais. As-tu quelque chose à dire, avant d'entrer dans la clairière ?

Finli fit oui de la tête.

— Dis-le, alors, mon pote. Mais si tu veux aller jusqu'au bout, à ta place je la ferais courte.

— Toi et les tiens n'êtes qu'une meute de chiens-couards, réussit à articuler Finli.

Il était probablement blessé au cœur – c'était l'impression qu'il avait, du moins – mais il fallait qu'il dise ce qu'il avait à dire. Il fallait que ce soit dit, et il exhorta son cœur affaibli à tenir jusqu'au bout. Puis il mourrait et accueillerait les ténèbres avec soulagement.

— Des chiens-couards puant la pisse, qui tuent des hommes en traîtres. Voilà ce que j'ai à dire.

Eddie eut un sourire sans joie.

— Et qu'est-ce que tu penses de chiens-couards qui se serviraient d'enfants pour tuer en traîtres le monde entier, mon ami ? *L'univers* tout entier ?

La Fouine plissa les yeux, comme s'il ne s'était pas attendu à une réponse de ce genre. À aucune réponse, même.

— J'avais... des ordres.

— Je n'ai aucun doute là-dessus. Et tu les as suivis jusqu'au bout. Amuse-toi bien, en enfer, à Na'ar, quel que soit le nom que tu lui donnes.

Il appuya le canon de son arme contre la tempe de Finli et pressa la détente. La Fouine eut un sursaut, un seul, puis s'immobilisa. Eddie se releva en grimaçant.

Du coin de l'œil, il aperçut du mouvement et vit qu'un autre – le patron du cirque – avait réussi à se hisser sur un coude. Et il levait son arme, le Peacemaker .40 qui avait autrefois exécuté un violeur. Eddie avait des réflexes rapides, mais il n'eut pas le temps de le vérifier. Le Peacemaker vrombit une fois, faisant gicler le feu, et le sang jaillit du front d'Eddie Dean. Une boucle de cheveux se souleva sur sa nuque, au moment où la balle ressortait. Il plaqua la main sur le trou qui était apparu juste au-dessus de son œil droit, comme s'il venait de se rappeler soudain une chose capitale, mais un poil trop tard.

Roland pivota sur les talons éculés de ses bottes, dégainant son propre revolver en un mouvement trop rapide pour l'œil. Jake et Susannah se retournèrent eux aussi. Susannah vit son mari, debout au milieu de la rue, la main appuyée contre le front.

— Eddie ? *Trésor* ?

Pimli se débattait pour réarmer son revolver, la lèvre

supérieure relevée, comme un chien découvrant les babines dans l'effort. Roland lui tira une balle dans la gorge et le Maître d'Algul Siento bascula sur le côté gauche, son pistolet encore chaud volant de sa main pour aller s'écraser avec un bruit métallique près du corps de son ami la Fouine. Il s'arrêta presque aux pieds d'Eddie.

— *Eddie !* hurla Susannah en se mettant à ramper vers lui, se hissant sur les mains avec fureur.

Il n'est pas trop gravement blessé, se dit-elle, non, pas gravement, mon Dieu, faites que mon homme ne soit pas gravement blessé...

C'est alors qu'elle vit le sang couler entre ses doigts serrés et goutter sur la poussière de la rue, et qu'elle sut que c'était grave.

— Suze ? appela-t-il, la voix parfaitement claire. Suzie, où es-tu ? Je n'y vois rien.

Il avança d'un pas, puis de deux, de trois... et s'écroula face au sol, tout comme l'avait prévu le Gran-Pere Jaffords, si fait, dès l'instant où il avait posé les yeux sur lui. Car ce garçon était un pistolero, vrai, et c'était la seule fin possible pour un homme tel que lui.



Chapitre 12

LE *TET* SE BRISE

1

La nuit trouva Jake Chambers assis, inconsolable, devant la Taverne du Trèfle, à l'extrémité est de la Rue Principale de Pleasantville. Une équipe d'entretien robotisée avait ramassé les cadavres des gardes, ce qui était déjà un soulagement. Ote reposait sur les genoux du garçon depuis plus d'une heure. D'ordinaire, jamais il ne serait resté si près pendant tout ce temps, mais il semblait comprendre que Jake avait besoin de lui. Et plus d'une fois, Jake sanglota dans la fourrure du bafouilleux.

Tout au long de cette journée interminable, Jake avait entendu deux voix différentes dans son esprit. Ce qui lui était déjà arrivé auparavant, mais plus depuis des années ; plus depuis l'époque où, très jeune encore, il avait soupçonné qu'il souffrait d'une sorte de dépression étrange, invisible pour le radar parental.

Eddie est en train de mourir, disait la première voix (celle qui répétait autrefois qu'il y avait bien des monstres dans le placard, et qu'ils allaient bientôt en sortir pour venir le dévorer vivant). *Il est dans une chambre du Dortoir Corbett et Susannah est auprès de lui et il ne veut pas la fermer, mais il est en train de mourir.*

Non, répliqua la deuxième voix (celle qui lui affirmait –

faiblement – que les monstres, ça n’existait pas). *Non, ce n’est pas possible. Eddie, c’est... Eddie ! Et en plus, il est ka-tet. Il mourra peut-être quand on atteindra la Tour Sombre, peut-être qu’on mourra tous en atteignant la Tour, mais pas maintenant, pas ici, c’est de la folie.*

Eddie est en train de mourir, reprit la première, implacable. *Il a un trou dans la tête, tellement gros que ton poing tiendrait dedans, et il est en train de mourir.*

La deuxième voix ne sut pas quoi répliquer, cette fois-ci, et ses récriminations se firent de plus en plus faibles.

Même le fait de savoir qu’ils avaient très probablement sauvé le Rayon (en tout cas Sheemie avait l’air convaincu que c’était le cas ; il avait parcouru tout le campus étrangement silencieux du Devar-Toi en claironnant à tue-tête la nouvelle – *LE RAYON DIT QUE TOUT IRA BIEN ! LE RAYON DIT GRAND MERCI !*), rien ne pouvait apaiser Jake. La perte d’Eddie, c’était trop cher payer, même pour une issue telle que celle-ci. Et la rupture du tet était un prix encore plus inacceptable. À chaque fois que Jake y pensait, il sentait une nausée immonde lui retourner l’estomac, et il adressait des prières inexprimables à Dieu, à Gan, à l’Homme Jésus, à tous à la fois, pour qu’ils fassent un miracle et sauvent la vie d’Eddie.

Il pria même l’écrivain.

Sauvez la vie de mon ami et nous sauverons la vôtre, implora-t-il Stephen King, cet homme qu’il n’avait jamais vu. *Sauvez Eddie et nous empêcherons cette camionnette de vous renverser. Je le jure.*

Puis il revit Susannah en train de hurler le nom d’Eddie, en train d’essayer de le retourner, et Roland qui passait les bras autour d’elle en disant *Il ne faut pas faire ça, Susannah, il ne faut pas le déranger*, et il la revit se débattre comme une diablesse, le visage dément, le visage *changeant* à chaque personnalité différente qui semblait l’habiter pendant quelques secondes, avant de disparaître. *Je dois l’aider !* avait-elle sangloté avec sa voix de Susannah, celle que connaissait Jake, avant de hurler d’une voix plus brutale : *Lâche-moi, enculé ! Laisse-moi lui fai’e du vaudou, j’veis fai’e ma p’tite danse, i’va s’lever et ma’cher, tu vas voi’ça ! C’est su !* Et Roland qui la

tenait serrée contre lui tout le long, qui la tenait et la berçait tandis qu'Eddie gisait dans la rue, mais pas mort, il aurait presque mieux valu qu'il soit mort (même si sa mort signifierait la fin des négociations pour un miracle, la fin de tout espoir), mais Jake voyait ses doigts couverts de poussière tressauter, et il l'entendait marmonner de manière incohérente, comme un homme qui parle dans son sommeil.

Puis Ted s'était approché, suivi de près par Dinky, ainsi que deux ou trois autres Briseurs plus hésitants. Ted s'était agenouillé près de la femme qui hurlait et se débattait et avait fait signe à Dinky de se placer de l'autre côté. Ted avait pris une de ses mains, puis invité Dinky à faire de même, d'un signe de tête. Et alors quelque chose avait fusé d'eux – une onde profonde et apaisante. Elle n'était pas destinée à Jake, pas du tout, même, pourtant il en avait reçu une partie et avait senti son cœur emballé ralentir sa course. Il avait scruté le visage de Ted Brautigan et s'était aperçu que ses yeux faisaient de nouveau leur tour, les pupilles se dilatant et se rétractant, se dilatant et se rétractant.

Les cris de Susannah avaient faibli, se réduisant à de petits gémissements de douleur. Elle s'était penchée vers son mari, et quand elle avait incliné la tête, ses yeux avaient versé des larmes sur le dos de la chemise d'Eddie, dessinant de petits ronds noirs, comme des gouttes de pluie. C'est à ce moment-là que Sheemie avait surgi d'une des ruelles, lançant ses hosannas réjouis à qui voulait les entendre – « *LE RAYON DIT PAS TROP TARD ! LE RAYON DIT JUSTE À TEMPS, LE RAYON DIT GRAND MERCI ET QU'ON LE LAISSE CICATRISER !* » – tout en boitant salement d'un pied (aucun d'eux ne s'en inquiéta ni même le remarqua). Dinky parla à voix basse à la foule grossissante de Briseurs venus voir le pistolero mortellement blessé, et plusieurs allèrent trouver Sheemie pour lui dire de se taire. Dans le centre du Devar-Toi les alarmes hurlaient toujours, mais les camions de pompiers avaient réussi à maîtriser les trois feux les plus menaçants (ceux de la Maison Damli, de La Maison du Gardien et du Dortoir Feveral).

Ce que Jake se rappelait ensuite, c'étaient les doigts de Ted – des doigts incroyablement doux – écartant les cheveux d'Eddie sur sa nuque, révélant un large trou rempli d'une gelée

sanglante. Il y avait de petites paillettes blanches, dans la masse rouge sombre. Jake avait voulu croire qu'il s'agissait d'éclats d'os. Mieux valait ça que de supposer que c'étaient des morceaux du cerveau d'Eddie.

À la vue de cette blessure terrible, Susannah s'était redressée brutalement et s'était remise à hurler. À se débattre. Ted et Dinky (lequel était blanc comme un linge) avaient échangé un regard, puis resserré leur emprise sur les mains de la jeune femme, pour lui envoyer une nouvelle fois

(paix bien-être silence attente calme doucement paix)

ce message apaisant autant fait de couleurs – un bleu froid se dissolvant en petites particules grises et tranquilles – que de mots. Pendant ce temps, Roland lui retenait les épaules.

— Est-ce qu'on peut faire quelque chose pour lui ? avait-il demandé à Ted. Quoi que ce soit ?

— On peut l'installer confortablement, avait répondu le vieil homme. On peut faire ça, au moins.

Puis il avait pointé le doigt en direction du Devar.

— Est-ce que vous n'avez pas une tâche à finir là-bas, Roland ?

Pendant une seconde, Roland n'avait pas vraiment eu l'air de comprendre. Puis il avait contemplé les cadavres des gardes à terre et avait fini par réagir.

— Si. Je suppose que si. Jake, tu peux m'aider ? Si ceux qui restent devaient trouver un nouveau chef et se regrouper... ça n'irait pas du tout.

— Et Susannah ? avait demandé Jake.

— Susannah va nous aider à trouver un endroit où installer confortablement son mari, afin qu'il y meure aussi paisiblement que possible, avait répondu Ted Brautigan. N'est-ce pas, ma douce ?

Elle l'avait regardé avec une expression pas totalement vide ; la compréhension (et la supplication) contenue dans ce regard était allée droit au cœur de Jake, comme un stalactite le transperçant.

— Est-ce qu'il *doit* mourir ? avait-elle demandé.

Ted avait porté la main de Susannah à ses lèvres.

— Oui. Il doit mourir et vous devez le supporter.

— Alors il faut que vous fassiez quelque chose pour moi, avait-elle dit en touchant la joue de Ted du bout de ses doigts.

Jake eut l'impression que ces doigts étaient froids. Froids.

— Quoi donc, ma chérie ? Tout ce qui sera en mon pouvoir.

Il avait enveloppé les doigts de Susannah

(paix bien-être silence attente calme doucement paix)

dans les siens.

— Arrêtez ce que vous faites, sauf si je vous dis le contraire, avait-elle répondu.

Il l'avait regardée avec surprise. Puis il s'était tourné vers Dinky, qui s'était contenté de hausser les épaules. Il avait alors reporté son attention sur la jeune femme.

— Vous ne devez pas utiliser votre bon esprit pour apaiser mon chagrin, parce que je veux ouvrir la bouche et le boire jusqu'à la lie. Jusqu'à la dernière goutte.

Pendant un moment, Ted s'était tenu là, la tête baissée, les sourcils froncés. Puis il avait relevé les yeux et avait adressé à la jeune femme le sourire le plus doux que Jake ait jamais vu.

— Si fait, jeune dame, avait-il répondu. Nous ferons ce que vous nous demandez. Mais si vous avez besoin de nous... *quand* vous aurez besoin de nous...

— Je vous appellerai, avait conclu Susannah, en tombant une nouvelle fois à terre, à côté de l'homme gisant qui marmonnait.

2

Tandis que Roland et Jake regagnaient la ruelle qui allait de nouveau les mener au cœur du Devar-Toi, où ils remettraient à plus tard le deuil de leurs amis tombés au combat en réglant son compte à quiconque leur tiendrait encore tête, Sheemie attrapa le coin de la chemise de Roland et se mit à le secouer.

— Le Rayon dit grand merci, Will Dearborn-qui-fut.

À force de crier, il s'était cassé la voix et parlait dans un

souffle rauque.

— Le Rayon dit que tout ira peut-être bien. Il est comme neuf. *Mieux qu'avant.*

— C'est bien, dit Roland.

Et Jake était d'accord.

Il n'y avait pas eu d'explosion de joie, cependant, et il n'y en avait pas plus maintenant. Jake ne cessait de repenser au trou que les doigts doux de Ted Brautigan avaient révélé. Ce trou rempli de gelée rouge.

Roland passa le bras autour des épaules de Sheemie, le serra, et lui donna un baiser. Ravi, Sheemie eut un grand sourire.

— Je t'accompagnerai, Roland. Veux-tu bien de moi, mon ami ?

— Pas cette fois-ci, répondit le Pistolero.

— Pourquoi pleures-tu ? demanda Sheemie.

Jake avait vu toute joie quitter brutalement le visage de Sheemie, laissant place à l'inquiétude. Pendant ce temps, d'autres Briseurs retournaient vers la Rue Principale, fourmillant par petits groupes. Jake avait lu la consternation sur leurs visages, tandis qu'ils considéraient le Pistolero... et aussi une sorte de curiosité ébahie... et, dans certains cas, une hostilité évidente. Presque de la haine. Il n'avait pas vu trace de gratitude, et pour cette raison, lui les haïssait.

— Mon ami est blessé. Je pleure pour lui, Sheemie. Et pour sa femme, qui est aussi mon amie. Veux-tu bien te rendre auprès de Ted et de *sai* Dinky, et essayer de l'apaiser, elle, si elle demande à être apaisée ?

— Si tu veux, si fait ! Je ferais tout, pour toi !

— Grand merci-*sai*, fils de Stanley. Et aide-les, s'ils déplacent mon ami.

— Ton ami Eddie, celui qui est blessé !

— Si fait, il s'appelle Eddie, tu dis vrai. Aideras-tu Eddie ?

— Si fait !

— Et il y a encore une chose...

— Si fait ? demanda Sheemie, puis il eut l'air de se rappeler quoi. Si fait ! Je vous aiderai à partir, à voyager au loin, toi et tes amis ! Ted me l'a dit. « Fais un trou, il m'a dit, comme celui que tu as fait pour moi. » Seulement ils l'ont ramené. Les méchants.

Ils avaient des armes. Vous, ils ne vous ramèneront pas, les méchants, parce qu'ils sont morts ! Le Rayon est en paix !

Et Sheemie se mit à rire, écho discordant à l'oreille attristée de Jake.

À celle de Roland aussi, sans doute, car son sourire manquait de naturel.

— Quand l'heure viendra, Sheemie... bien que je pense que Susannah reste ici, à attendre notre retour.

Si nous revenons un jour, pensa Jake.

— Mais j'ai une autre tâche à te confier, je pense que tu en seras capable. Pas exactement faire voyager quelqu'un dans un autre monde, mais pas très loin, néanmoins. J'en ai parlé à Ted et à Dinky, et ils t'en parleront à leur tour, quand Eddie sera soulagé. Voudras-tu bien les écouter ?

— Si fait ! Et j'aiderai, si je le peux !

Roland lui donna une tape sur l'épaule.

— Bien !

Et Jake et le Pistolero disparurent dans la direction de ce qui aurait pu être le nord, afin de terminer ce qu'ils avaient commencé.

3

Dans les trois heures qui avaient suivi, ils avaient éliminé quatorze gardes de plus, des humes, pour la plupart. Roland avait surpris Jake – du moins, un peu – en ne tuant que les deux qui leur tiraient dessus, de derrière le camion de pompiers qui s'était retrouvé une roue coincée dans l'escalier de la cave. Il s'était contenté de désarmer les autres et il avait épargné leurs vies, en les prévenant que tout garde qui se trouverait encore dans le complexe du Devar-Toi au moment du changement d'équipe, en fin d'après-midi, serait exécuté sur-le-champ.

— Mais où est-ce qu'on va aller ? avait demandé un tahine

avec une tête de coq d'un blanc neigeux coiffée d'un grand chapeau rouge à large bord (il rappela à Jake Foghorn Leghorn, le personnage de dessin animé).

Roland avait secoué la tête.

— Je me fiche de savoir où vous atterrirez, du moment que vous avez disparu au prochain signal de la sirène, vous intuisez. Vous avez œuvré pour l'enfer, ici, mais l'enfer a refermé ses portes, et je veillerai à ce que jamais elles ne se rouvrent, ces portes-là.

— Que voulez-vous dire ? avait repris le tahine à tête de coq, d'une voix presque timide.

Mais Roland avait refusé de répondre, et s'était contenté d'ordonner à cette créature de faire passer le message à tous ceux qu'elle croiserait.

La plupart des tahines et des can-toi qui restaient avaient quitté Algul Siento deux par deux ou trois par trois, sans protester, jetant de temps à autre un regard nerveux par-dessus leur épaule. Jake s'était dit qu'ils avaient raison d'avoir peur, parce que, en ce jour, le visage de son dinh était absorbé par ses pensées, et marqué d'un chagrin redoutable. Eddie Dean gisait sur son lit de mort, et Roland de Gilead ne supporterait pas la moindre contrariété.

— Qu'est-ce que tu vas faire de cet endroit ? avait demandé Jake après que la sirène de l'après-midi eut résonné.

Ils étaient passés devant la carcasse fumante de la Maison Damli (où les robots pompiers avaient posé des panneaux tous les cinq mètres, disant ATTENTION, NE PAS PÉNÉTRER, ENQUÊTE EN COURS), pour rejoindre Eddie.

Roland avait seulement secoué la tête, sans répondre.

Sur l'Allée, Jake avait aperçu six Briseurs debout en cercle, se tenant les mains. On aurait dit un groupe en pleine séance de spiritisme. Sheemie était là, ainsi que Ted, et Dani Rostov ; il avait également vu une jeune femme, une femme plus âgée et un homme robuste ressemblant à un banquier. Derrière eux, allongés et les pieds sortant de sous des couvertures, une cinquantaine de gardes étaient alignés, ceux tués pendant cette attaque-éclair.

— Est-ce que tu sais ce qu'ils sont en train de faire ? avait

demandé Jake, en parlant des *folken* en plein spiritisme.

Roland avait jeté un regard bref en direction du cercle de Briseurs.

— Oui.

— Alors ?

— Pas pour l’instant, avait répliqué le Pistolero. Pour l’instant nous allons présenter nos respects à Eddie. Tu vas avoir besoin de toute la sérénité dont tu seras capable, et pour cela tu vas devoir te vider l’esprit.

4

À présent, assis avec Ote devant la Taverne du Trèfle vide, avec ses enseignes au néon et son juke-box muet, Jake mesurait combien Roland avait eu raison, et combien il lui en était reconnaissant. Au bout d’environ quarante-cinq minutes, le Pistolero l’avait regardé et, voyant la détresse immense dans laquelle il se trouvait, il l’avait autorisé à quitter la pièce où gisait Eddie – Eddie qui abandonnait à chaque seconde une nouvelle parcelle de vitalité, laissant l’empreinte de sa remarquable volonté sur chaque centimètre de la tapisserie de sa vie.

Le petit groupe réuni par les soins de Ted Brautigan avait transporté le jeune pistolero jusqu’au Dortoir Corbett, où on l’avait installé dans la chambre spacieuse située au premier étage des appartements du surveillant. Les porteurs étaient restés dans la cour du dortoir et, au fil de l’après-midi, ils y avaient été rejoints par le reste des Briseurs. Quand Roland et Jake étaient arrivés, une femme rousse et grassouillette s’était interposée devant Roland.

Madame, à votre place je ne ferais pas ça, avait pensé Jake. Pas cet après-midi.

En dépit des bouleversements et des péripéties du jour, cette

femme (qui rappelait à Jake la Présidente à vie du club très chic dont sa mère était membre) avait trouvé le temps de se tartiner d'une couche plutôt impressionnante de maquillage : de la poudre, du fard à joues, du rouge à lèvres aussi vif que la carrosserie du camion de pompiers du Devar-Toi. Elle s'était présentée sous le nom de Grâce Rumbelow (anciennement d'Aldershot, dans le Hampshire, en Angleterre) et avait exigé de savoir ce qui allait se passer maintenant – où ils iraient, ce qu'ils feraient, qui prendrait soin d'eux. Les mêmes questions que celles qu'avait posées le tahine à tête de coq, mais formulées différemment.

— Parce qu'on a pris *soin* de nous, avait harangué Grâce Rumbelow de sa voix retentissante (Jake avait été fasciné par son accent snob et sa voix haut perchée), et nous ne sommes pas en position, du moins pour l'instant, de prendre soin de nous-mêmes.

Des voix s'étaient élevées pour confirmer.

Roland l'avait considérée des pieds à la tête, et quelque chose dans son expression avait fait tomber le simulacre d'indignation de la femme plantée en face de lui.

— Dégagez de mon chemin, avait dit le Pistolero, ou bien je vous pousserai moi-même.

Elle avait pâli sous son masque de poudre et s'était exécutée sans ajouter un mot. Un pépiement de désapprobation avait suivi Jake et Roland à l'intérieur du Dortoir Corbett, mais ne démarrant qu'après que le Pistolero fut hors de leur vue et qu'ils n'eurent plus à craindre le feu dérangeant de ses yeux bleu acier. Les Briseurs évoquaient à Jake ces gamins avec lesquels il était allé en classe à l'École Piper, des crétins qui se décidaient à gueuler *cette dissert elle est nulle ou je te ferai bouffer mon sac...* une fois que le prof avait quitté la salle.

Le couloir du premier étage du Dortoir Corbett scintillait sous les plafonniers fluorescents et sentait fortement la fumée, qui dérivait de la Maison Damli et du Dortoir Feveral. Dinky Earnshaw était assis sur une chaise pliante à droite de la porte marquée APPARTEMENTS DU SURVEILLANT, à fumer une cigarette. Il leva les yeux à l'approche de Roland et de Jake, et d'Ote, qui comme à son habitude ne quittait pas le jeune garçon d'une

semelle.

— Comment va-t-il ? demanda le Pistolero.

— Il est en train de mourir, mon vieux, fit Dinky, puis il haussa les épaules.

— Et Susannah ?

— Elle est forte. Une fois qu'il sera parti...

De nouveau Dinky haussa les épaules, comme pour dire que tout pouvait basculer dans un sens ou dans l'autre.

Roland frappa doucement à la porte.

— Qui est-ce ? fit la voix étouffée de Susannah.

— Roland et Jake, répondit le Pistolero. Tu veux bien nous laisser entrer ?

Le silence qui suivit parut anormalement long à Jake. Roland en revanche n'en eut pas l'air surpris. Ni Dinky, d'ailleurs.

Susannah finit par répondre :

— Entrez.

Ce qu'ils firent.

5

Assis avec Ote dans l'obscurité apaisante, attendant que Roland l'appelle, Jake réfléchissait à la scène qu'il avait eue sous les yeux, dans la pièce assombrie. À ça, et aux trois quarts d'heure interminables qui s'étaient écoulés avant que Roland prenne conscience de son désarroi et le laisse sortir, lui disant qu'il le rappellerait quand il serait « temps ».

Jake avait été témoin de la mort de nombreuses fois, depuis qu'il avait été tiré dans l'Entre-Deux-Mondes, et il avait fait avec. Il avait même fait l'expérience de sa propre mort, même s'il ne s'en rappelait pas grand-chose. Mais il s'agissait là de la mort d'un ka-mi, et ce qui était en train de se dérouler dans la chambre du surveillant lui paraissait juste totalement vain. Et

sans fin. Jake regrettait de tout son cœur de ne pas être resté dehors, avec Dinky. Ce n'était pas comme ça qu'il voulait se rappeler son ami expert en vannes et au sang parfois un peu chaud.

Pour commencer, Eddie avait l'air plus qu'affaibli, allongé ainsi dans le lit du surveillant, la main dans celle de Susannah. Il avait l'air vieux, et (Jake détestait cette idée) stupide. Ou peut-être que le mot, c'était *sénile*. Sa bouche s'était affaissée sur les côtés, creusant des rides profondes. Susannah lui avait nettoyé le visage, mais la barbe de plusieurs jours sur ses joues lui donnait un air sale. Il avait des cernes violets sous les yeux, presque comme si ce salopard de Prentiss l'avait frappé, avant de l'abattre. Les yeux eux-mêmes étaient fermés, mais on les voyait rouler sans cesse sous le voile fin de ses paupières, comme si Eddie était en train de rêver.

Et il parlait. Un flot continu de mots murmurés. Jake avait reconnu quelques-unes des choses qu'il avait dites, et d'autres non. Certaines avaient un minimum de sens, mais pour la plupart, c'était ce que son ami Benny aurait appelé du *ki-come* : du n'importe quoi. De temps à autre, Susannah prenait un chiffon dans une bassine posée sur la table de nuit, elle l'essorait et le passait sur le front et les lèvres desséchées de son mari. Une fois, Roland s'était levé, avait pris la bassine, était allé la vider dans la salle de bain, puis l'avait remplie de nouveau avant de la rapporter à Susannah. Elle l'avait remercié à voix basse, d'une voix parfaitement aimable. Un peu plus tard, Jake était allé changer l'eau à son tour, et elle l'avait remercié de la même manière. Comme si elle n'avait même pas remarqué leur présence.

Nous y allons pour elle, avait dit Roland à Jake. *Parce que plus tard elle se rappellera qui était là, et qu'elle sera reconnaissante.*

Mais comment en être sûr ? se demandait maintenant Jake, dans le noir, devant la Taverne du Trèfle. Est-ce qu'elle serait vraiment reconnaissante ? Si Eddie Dean se retrouvait sur son lit de mort à quoi ? vingt-cinq ou vingt-six ans, n'était-ce pas la faute de Roland ? D'un autre côté, sans Roland, jamais elle n'aurait rencontré Eddie, pour commencer. Tout ça était trop

compliqué. Comme cette idée des mondes multiples, avec un New York dans chacun, ça lui donnait mal à la tête.

Gisant là sur son lit de mort, Eddie avait demandé à son frère Henry pourquoi il oubliait toujours de tirer la chasse.

Il avait demandé à Jack Andolini qui l'avait frappé avec le méchant bâton.

Il s'était écrié :

— Regarde ça, Roland, c'est Gros-Blair, ce bon vieux George, il est de retour !

Puis :

— Suze, si tu arrivais à lui raconter celle de Dorothy et du bonhomme en fer-blanc, je lui raconterai le reste.

Et c'est alors que le cœur de Jake s'était figé :

— Je ne vise pas avec ma main. Celui qui vise avec sa main a oublié le visage de son père.

À ces mots, Roland avait pris la main d'Eddie dans la sienne et il l'avait serrée dans le noir (car on avait baissé les stores).

— Si fait, Eddie, tu dis vrai. Veux-tu ouvrir les yeux et voir mon visage, mon ami ?

Mais Eddie n'avait pas ouvert les yeux. Au lieu de ça, et Jake avait senti son cœur se glacer un peu plus, le jeune homme avec son bandage inutile autour de la tête avait murmuré :

— Tout est oubli, dans les corridors de pierre de la mort. Voyez les chambres de la ruine, où les araignées tissent leurs toiles et où les grands circuits se taisent, l'un après l'autre.

Après ça, il n'y avait plus rien eu d'intelligible pendant un moment, rien que ce marmonnement incessant. Jake avait changé l'eau de la bassine, et lorsqu'il était revenu, Roland avait remarqué son visage livide et ses traits tirés, et l'avait envoyé dehors.

— Mais...

— Allez, vas-y, trésor, avait dit Susannah. Mais surtout fais attention. Il pourrait en rester quelques-uns, dehors, qui attendent leur revanche.

— Mais comment je vais...

— Je t'appellerai, le moment venu, avait répondu Roland en tapotant la tempe de Jake d'un de ses doigts rescapés de la main droite. Tu m'entendras.

Jake aurait voulu embrasser Eddie avant de partir, mais il avait eu peur. Non pas d'attraper la mort d'Eddie comme un rhume – il était bien trop mûr pour ces superstitions –, mais il craignait que même le contact de ses lèvres suffise à pousser Eddie dans la clairière au bout du sentier.

Et alors Susannah lui en aurait voulu.

6

Dans le couloir, à l'extérieur, Dinky lui avait demandé comment ça allait.

— Vraiment mal. Vous auriez une autre cigarette ?

Dinky avait haussé les sourcils, mais il avait donné une clope à Jake. Le garçon l'avait tassée contre son ongle de pouce, comme il avait vu faire le Pistolero avec ses cigarettes sur mesure, puis il avait accepté le feu que lui offrait Dinky et avait inhalé profondément. La fumée le brûlait toujours mais plus autant que la première fois. Sa tête avait tourné légèrement, mais il n'avait pas toussé. *Bientôt je serai complètement rodé, s'était-il dit. Si je réussis à retourner un jour à New York, peut-être que je pourrais aller travailler pour la Chaîne, dans le service de mon père. Je suis déjà bon, à la Mise à Mort.*

Il avait levé la cigarette à hauteur de ses yeux, petit missile blanc avec de la fumée qui lui sortait de la tête au lieu du derrière. Le mot CAMEL était écrit juste en dessous du filtre.

— Je m'étais juré de ne jamais faire ça, avait-il dit à Dinky. Jamais de la vie. Et voilà que j'en ai une dans la main.

Il avait éclaté de rire. D'un rire amer, d'un rire d'*adulte*, et il avait frissonné en entendant le son sortir de sa bouche.

— Je travaillais pour un type, avant de venir ici, avait fait Dinky. M. Sharpton, il s'appelait. Il disait toujours que *jamais*, c'est le mot que Dieu guette, quand il veut rigoler un bon coup.

Jake n'avait rien trouvé à répondre. Il repensait à Eddie

parlant des chambres de la ruine. Jake avait suivi Mia dans une chambre de ce genre, une fois, en rêve. À présent Mia était morte. Callahan était mort. Et Eddie était mourant. Il repensait à tous ces corps gisant là, dehors, sous des couvertures, tandis que le tonnerre roulait au loin, comme charriant des os. Il repensait à l'homme qui avait abattu Eddie, basculant sur le côté quand la balle de Roland l'avait achevé. Il essayait de se rappeler la fête de bienvenue qu'on leur avait organisée à Calla Bryn Sturgis, la musique et la danse et les flambeaux de couleur, mais la seule chose qui lui apparaissait clairement, c'est la mort de Benny Slightman, un autre ami à lui. Ce soir le monde semblait fait de mort.

Lui-même était mort et revenu : revenu vers l'Entre-Deux-Mondes, et vers Roland. Tout l'après-midi, il avait essayé de croire que la même chose pourrait arriver à Eddie, et quelque part il savait que non. Le rôle de Jake dans ce récit n'était pas terminé. Celui d'Eddie, si. Jake aurait donné vingt ans de sa vie – trente ans ! - pour ne pas y croire, pourtant c'était le cas. Il s'était dit qu'il avait dû le progner.

Les chambres de la ruine, où les araignées tissent leurs toiles et où les grands circuits se taisent, l'un après l'autre.

Jake connaissait une araignée. L'enfant de Mia était-il en train de contempler tout ce spectacle ? En train de s'amuser de leur histoire ? À taper du pied et à brailler comme un putain de fan de foot dans les gradins ?

Oui. Je sais qu'il nous regarde. Je le sens.

— Ça va, gamin ? avait demandé Dinky.

— Non. Non, ça ne va pas.

Et Dinky avait hoché la tête, comme s'il s'agissait d'une réponse parfaitement raisonnable. *Eh bien, s'était dit Jake, il devait sans doute s'y attendre. C'est un télépathe, après tout.*

Comme pour souligner cette évidence, Dinky avait demandé où se trouvait Mordred.

— Vous ne tenez pas à le savoir, avait répondu le garçon. Croyez-moi.

Il avait jeté sa cigarette à demi fumée (« Tout le cancer du poumon est là, dans le dernier quart », avait pour coutume de dire son père sur le ton de la certitude absolue, en tendant le

doigt vers une de ses propres cigarettes, comme un vendeur de télé-achat) et il avait quitté le Dortoir Corbett. Il était sorti par la porte de derrière, espérant éviter ainsi les groupes de Briseurs anxieux, et ç'avait été un succès. Il se trouvait à présent à Pleasantville, assis au bord du trottoir comme un de ces sans-abri qu'on voyait à New York, à attendre qu'on l'appelle. À attendre la fin.

Il avait pensé entrer dans la taverne, voire se servir une bière (s'il avait l'âge de fumer et de tuer des gens, il avait forcément l'âge de boire une bière), peut-être juste pourvoir si le juke-box marcherait sans pièces. Il aurait parié qu'Algul Siento était exactement ce que l'Amérique allait devenir, selon son père : une société sans argent, et ce vieux modèle Seeborg devait être réglé pour lancer la musique dès qu'on appuyait sur un bouton. Et il était persuadé que, s'il jetait un œil à la chanson numéro 19, il y trouverait *Someone Saved My Life Tonight*, d'Elton John.

Il se leva, et c'est alors que vint l'appel. Il ne fut pas le seul à l'entendre. Ote lâcha un couinement bref et douloureux. Roland aurait aussi bien pu se tenir en face d'eux.

À moi, Jake, et fais vite. Il s'en va.

7

Jake se précipita dans les ruelles, contourna la Maison du Gardien qui fumait toujours (Tassa le domestique, qui avait ignoré l'ordre de Roland de quitter les lieux, ou bien n'en avait pas été informé, était assis en silence sous la véranda, en kilt et sweat-shirt, la tête dans les mains) et remonta l'Allée au pas de course, jetant au passage un regard anxieux à la longue file de corps alignés qui jalonnaient son chemin. La ronde d'apprentis spirites qu'il avait vue un peu plus tôt avait disparu.

Je ne pleurerai pas, se promit-il avec détermination. *Si je*

suis assez grand pour fumer et pour avoir envie de me servir une bière, je suis bien assez grand pour contrôler mes stupides yeux. Je ne pleurerai pas.

Sachant très bien qu'il pleurerait très certainement.

8

Sheemie et Ted avaient rejoint Dinky devant la porte de la chambre du surveillant. Dinky avait cédé sa chaise à Sheemie. Ted avait l'air fatigué, mais Sheemie quant à lui avait l'air d'une tartine de merde, se dit Jake : les yeux injectés de sang, une croûte de sang au bord du nez et d'une oreille, les joues ternes. Il avait retiré un de ses chaussons et se massait le pied comme s'il avait mal. Pourtant, il avait très nettement l'air heureux. Peut-être même exalté.

— Le Rayon dit que tout ira peut-être bien, jeune Jake, dit-il. Le Rayon dit pas trop tard. Le Rayon dit grand merci.

— C'est bien, répondit Jake en tendant la main vers le bouton de la porte.

Il entendait à peine ce que disait Sheemie. Il se concentrait
(ne pas pleurer, ne pas lui rendre les choses plus difficiles, à elle)

afin de maîtriser ses émotions, une fois à l'intérieur. Puis Sheemie dit une chose qui le fit reculer à toute vitesse.

— Pas trop tard dans le Monde Réel, non plus. On le sait. On a regardé. On a vu le panneau qui bouge. Pas vrai, Ted ?

— Voilà qui est vrai.

Ted avait un Nozz-A-La posé sur les genoux. Il le porta à sa bouche et en but une gorgée.

— Quand tu entreras, Jake, dis à Roland que si c'est le 19 juin 1999 qui vous intéresse, alors c'est encore bon. Mais votre marge de manœuvre fond à vue d'œil.

— Je lui dirai, promet Jake.

— Et rappelle-lui que le temps fait parfois des bonds, de ce côté-là. Qu'il a des ratés de transmission, comme une vieille radio. Ça peut continuer comme ça pendant un moment, malgré le rétablissement du Rayon. Et une fois que le 19 sera passé...

— Il ne reviendra jamais, compléta Jake. Pas là-bas. Nous le savons.

Il ouvrit la porte et se glissa dans les ténèbres de la chambre du surveillant.

9

Un simple disque de lumière jaune vive, diffusée par la lampe posée sur la table de chevet, éclairait le visage d'Eddie Dean. Il projetait l'ombre de son nez sur sa joue gauche, et creusait les orbites sombres de ses yeux fermés. Susannah était agenouillée sur le sol près de son lit, lui tenant les deux mains dans les siennes, et les yeux baissés sur son visage. Son ombre allongée s'étendait sur le mur derrière elle. Roland était assis de l'autre côté du lit, dans l'obscurité profonde. Le long monologue murmuré par le mourant avait pris fin, et sa respiration avait perdu tout semblant de régularité. Il prenait parfois une inspiration profonde, retenait son souffle quelques secondes, puis relâchait l'air en une expiration lente et sifflante. Sa poitrine demeurait immobile si longtemps que Susannah le considérait alors d'un air inquiet, les yeux brillants d'angoisse, jusqu'à l'inspiration suivante.

Jake s'assit sur le lit, aux côtés de Roland, regarda Eddie, puis Susannah, puis se tourna avec hésitation vers le Pistolero. Dans le noir, il ne vit rien d'autre sur son visage que de l'abattement.

— Ted m'a dit de te dire qu'on est presque le 19 juin, côté Amérique, s'il te plaît et grand merci. Et aussi que le temps pouvait avoir des ratés.

Roland acquiesça de la tête.

— Pourtant nous devons attendre que tout soit fini ici, je pense. Ce ne sera plus long, et nous lui devons ça.

— Combien de temps, encore ? murmura Jake.

— Je ne sais pas. Je pensais qu'il serait peut-être parti avant que tu arrives ici, même en courant...

— C'est ce que j'ai fait, dès que j'ai atteint la pelouse...

— ... mais, comme tu vois...

— Il se bat comme un lion, intervint Susannah, et le fait que ce soit pour elle la dernière fierté à laquelle se raccrocher déchira le cœur de Jake. Mon homme se débat comme un lion. Peut-être qu'il a encore un mot à dire.

10

Et c'est ce qu'il fit. Cinq minutes interminables après l'arrivée de Jake dans la chambre, Eddie ouvrit les yeux.

— Sue... Su... sie...

Elle se pencha plus près de lui, lui tenant toujours les mains, lui souriant, toute sa concentration tendue vers lui. Et dans un effort que Jake n'aurait jamais cru possible, Eddie libéra une de ses mains, la balança légèrement vers la droite, et attrapa les nœuds serrés de la chevelure de Susannah. Si le poids de son bras tirant sur les racines lui fit mal, elle n'en montra rien. Le sourire qui s'épanouit sur ses lèvres était rayonnant, accueillant, presque sensuel.

— Eddie ! Bienvenue parmi nous !

— C'est pas... à un vieux baratineur... qu'on apprend..., chuchota-t-il. Je ne reviens pas, ma chérie, je m'en vais.

— Arrête de dire des âner...

— Chut.

Elle obéit. La main prise dans ses cheveux tira plus fort. Elle approcha docilement le visage de celui de son mari et embrassa

ses lèvres vivantes une dernière fois.

— Je... t'attendrai, dit-il en produisant un effort monumental à chaque syllabe.

Jake vit des gouttes de sueur perler à son front, dernier message de ce corps mourant au monde des vivants, et c'est seulement en cet instant que le cœur du garçon comprit ce que sa tête savait depuis des heures. Il se mit à pleurer. Des larmes qui brûlaient, des larmes de vitriol. Lorsque Roland lui prit la main, Jake la serra avec fureur. Il ressentait autant de peur que de tristesse. Si ça pouvait arriver à Eddie, ça pouvait arriver à n'importe qui. Ça pouvait lui arriver à lui.

— Oui, Eddie. Je sais que tu m'attendras.

— Dans...

Il prit une série de ses longues inspirations essoufflées et misérables. Il avait les yeux brillants comme des pierres précieuses.

— Dans la clairière.

Une nouvelle inspiration. La main serrée autour des mèches de Susannah. La lumière de la lampe les embrassant tous deux de son halo jaune et mystique.

— Celle au bout du sentier.

— Oui, mon amour.

Elle avait retrouvé une voix calme, mais une larme tomba sur la joue d'Eddie et longea sa mâchoire.

— Je t'entends très bien. Attends-moi et je te retrouverai, et nous partirons ensemble. Et alors je marcherai, sur mes propres jambes.

Eddie lui sourit, puis tourna les yeux vers Jake.

— Jake... à moi.

Non, pensa le jeune garçon, pris de panique, *non, je ne peux pas, je ne peux pas*.

Mais déjà il se penchait tout près, dans l'odeur de la fin. Il voyait la fine couche de sable juste sous la ligne des cheveux d'Eddie, devenue collante en se mêlant aux minuscules gouttelettes de sueur.

— Attends-moi aussi, fit Jake à travers ses lèvres insensibilisées. D'accord, Eddie ? On s'en ira tous ensemble. On sera redevenus un *ka-tet*, comme avant.

Il essaya de sourire, mais n'y parvint pas. Son cœur avait trop mal pour un sourire. Il se demanda même s'il n'allait pas exploser dans sa poitrine, comme explosent parfois les pierres dans le brasier. Il avait appris cette anecdote de son ami Benny Slightman. La mort de Benny avait été triste, mais celle-ci était mille fois pire. *Cent mille* fois pire.

Eddie secouait la tête.

— Pas... si vite, l'ami.

Il inspira de nouveau puis fit la grimace, comme si l'air était bourré de piquants qu'il était le seul à sentir. Et il se mit à murmurer – pas par faiblesse, se dit ensuite Jake, mais parce que c'était entre eux deux.

— Surveillance... Mordred. Surveillance... Dandelo.

— Dent-de-lion ? Eddie, je ne...

— *Dandelo*.

Il écarquilla les yeux. Produisit un effort surhumain.

— Protège... ton... dinh... de Mordred. De Dandelo. Toi... Ote. *Votre* boulot.

Des yeux il désigna Roland, puis son regard revint sur Jake.

— *Shhh*.

Puis :

— Protège...

— Je... je le ferai. On le fera.

Eddie eut un petit hochement de tête, puis regarda Roland. Jake se déplaça sur le côté et le Pistolero se pencha pour recevoir les dernières paroles d'Eddie.

11

Jamais, jamais de sa vie Roland n'avait vu œil si vif, pas même à Jéricho Hill, quand Cuthbert lui avait fait son au revoir plein d'éclats de rire.

Eddie sourit.

— On aura eu... de sacrés moments.

Roland hocha de nouveau la tête.

— Tu... tu...

Mais Eddie ne put finir. Il leva la main et décrivit un moulinet affaibli.

— J'ai dansé, acquiesça Roland. J'ai dansé le commala.

— *Oui*, articula Eddie, avant d'inspirer de nouveau dans un sifflement déchirant.

— Pour la dernière fois.

— Merci pour cette seconde chance. Merci... Père.

Ce fut tout. Les yeux d'Eddie le fixaient toujours, et ils reflétaient toujours cette vivacité, mais il ne trouva pas de souffle pour appuyer ce dernier mot, *Père*. La lumière jaune coulait sur les poils de ses bras nus, les transformant en or. Le tonnerre murmura au loin. Puis les yeux d'Eddie se fermèrent, et sa tête bascula sur le côté. Son travail était terminé. Il avait quitté le sentier, pour pénétrer dans la clairière. Ils s'assirent autour de lui en cercle, mais ils n'étaient plus un *ka-tet*.

12

Une demi-heure plus tard, Roland, Jake, Ted et Sheemie étaient assis sur un banc, au milieu de l'Allée. Dani Rostov et le type à l'air d'un banquier étaient tout près, également. Susannah se trouvait encore dans la chambre du surveillant, à nettoyer le corps de son mari pour les funérailles. De là où ils étaient, ils l'entendaient. Elle chantait. Toutes ses chansons étaient celles qu'ils avaient entendu Eddie chanter au cours de leur périple. L'une était *Born To Run*. Une autre, *La Chanson du Riz*, de Calla Bryn Sturgis.

— Il faut qu'on parte, et sur-le-champ, dit Roland.

Il avait porté la main à sa hanche et se la frottait, encore et encore. Jake l'avait vu sortir un flacon de cachets d'aspirine

(déniché Dieu savait où) de son sac et en avaler trois sans eau.

— Sheemie, veux-tu bien nous envoyer là-bas ?

Sheemie fit oui de la tête. Il avait clopiné jusqu'au banc, en s'appuyant sur l'épaule de Dinky, et aucun d'eux n'avait encore eu l'occasion de jeter un œil à sa blessure. Un petit boitillement paraissait tellement dérisoire, à côté de tous leurs tracas. De toute évidence, si Sheemie Ruiz devait mourir cette nuit-là, ce serait en ouvrant une porte de fortune entre Tonnefoudre et l'Amérique. La moindre tentative de téléportation pouvait lui être fatale – est-ce qu'un malheureux pied douloureux pouvait rivaliser avec ça ?

— J'essaierai. J'essaierai de toutes mes forces, ça oui.

— Ceux qui nous ont aidés à aller jeter un œil à New York nous aideront cette fois encore, ajouta Ted.

C'est Ted qui avait deviné comment établir le courant, quand il se trouvait côté Amérique du Monde Clé. Lui, Dinky, Fred Worthington (le banquier) et Dani Rostov étaient tous allés à New York, et ils étaient tous capables d'invoquer des images assez claires de Times Square : les lumières, la foule, les frontons des cinémas... et, surtout, le téléscripateur géant qui vantait les attractions du jour aux passants qui défilaient en dessous, réalisant un circuit complet entre Broadway et la 48^e Rue en trente secondes environ. Le trou s'était ouvert assez longtemps pour les informer de l'examen par des experts légistes de l'ONU de charniers au Kosovo, et aussi que Al Gore, le Vice-Président des États-Unis, avait passé la journée à New York pour sa campagne électorale, et que Roger Clemens avait marqué treize fois la veille contre les Texas Rangers, ce qui n'avait quand même pas empêché les Yankees de perdre le match.

Avec l'aide des autres, Sheemie aurait pu garder le trou ouvert un bon moment (les autres avaient contemplé l'effervescence éclatante de New York avec une sorte d'avidité et de fascination, et à présent ils ne Brisaient plus, ils Ouvraient, et ils Voyaient), sauf qu'il se trouva que ça n'était pas nécessaire. Après les scores de base-ball, la date et l'heure s'étaient mises à défiler en lettres d'un jaune-vert fluorescent : 18 JUIN 1999, 9 : 19.

Jake s'apprêtait à demander comment ils pouvaient être sûrs que c'était bien le Monde Clé qu'ils avaient observé, celui dans lequel il restait à Stephen King moins d'une journée à vivre, mais il se ravisa. La réponse était contenue dans l'heure, espèce d'idiot, et elle était toujours la même : en additionnant les chiffres 9 : 19, on obtenait dix-neuf.

13

— Et c'était il y a combien de temps ? demanda Roland.

Dinky fit un calcul rapide.

— Je dirais il y a cinq heures, au moins. Si je me repère par rapport à la sirène du changement d'équipe, et au moment où le soleil s'est éteint.

Ce qui veut dire qu'il est deux heures et demie du matin, en ce moment, de l'autre côté, compta Jake sur ses doigts. Il avait du mal à réfléchir, pour l'instant, même une simple addition était ralentie par les pensées concernant Eddie, mais il se rendit compte qu'avec un peu de volonté il y arrivait quand même. Sauf qu'on ne peut pas compter vraiment sur ces cinq heures, parce que le temps passe plus vite, côté Amérique. Ce qui allait peut-être changer, maintenant que les Briseurs avaient arrêté de rouer de coups le Rayon – ça allait peut-être se réguler de soi-même – mais sans doute pas encore. En ce moment ça doit encore défiler à toute vitesse.

Et il pouvait y avoir des ratés.

Stephen King pouvait être assis devant sa machine à écrire, le matin du 19 juin, frais et dispos, et la seconde d'après... boum ! Couché à la morgue le soir du même jour, huit ou douze heures englouties en un clin d'œil, et sa famille endeuillée assise sous un rond de lumière, à essayer de décider quel genre de cérémonie Stephen King aurait souhaité, partant du principe que ce ne serait pas dans son testament... essayant même de

déterminer où il aurait aimé être enterré. Et la Tour Sombre ? La version de la Tour Sombre par Stephen King ? Ou la version de Gan, ou la version du *Prim* ? Perdues à jamais, toutes autant qu'elles étaient. Et ce bruit qu'on entend ? Eh bien, ça doit être le Roi Cramoisi, qui rit et rit et rit, quelque part au fin fond de Discordia. Et peut-être que Mordred l'Araignée rigole avec lui.

Pour la première fois depuis la mort d'Eddie, quelque chose d'autre que du chagrin vint au premier plan de l'esprit de Jake. Un cliquetis faible, comme celui qu'avaient émis les vifs d'argent quand Roland et Eddie les avaient programmés. Juste avant de les confier à Haylis pour qu'il les camoufle. C'était le bruit du temps, et le temps n'était pas leur ami.

— Il a raison, fit Jake. Il faut qu'on y aille tant qu'on peut encore faire quelque chose.

— Est-ce que Susannah... commença Ted.

— Non, l'interrompt Roland. Susannah restera ici, et vous l'aidez à enterrer Eddie. Vous êtes d'accord ?

— Oui. Bien sûr, si c'est ce que vous souhaitez.

— Si nous ne sommes pas de retour dans...

Roland se mit à compter intérieurement, un œil fermé, l'autre perdu dans les ténèbres.

— Si nous ne sommes pas de retour à cette heure-ci dans deux nuits, partez du principe que nous sommes revenus dans le Monde Ultime par Fedic.

Oui, supposez qu'on est à Fedic, pensa Jake. Bien sûr. Parce que ça servirait à quoi de faire l'autre supposition, beaucoup plus logique, à savoir qu'on sera ou morts, ou perdus entre les mondes, vaadasch pour l'éternité ?

— Fedic, vous intuiez ? demanda Roland.

— Au sud, par là, n'est-ce pas ? fit Worthington.

Il s'était approché aux côtés de Dani, la petite de onze ans.

— Ou ce qui *était* le sud ? Trampas et quelques-uns des can-toi en pariaient comme si c'était une terre hantée.

— Elle est bien hantée, aucun doute, affirma Roland d'un air lugubre. Dans l'hypothèse où nous ne réussirions pas à revenir ici, pourrez-vous mettre Susannah dans un train pour Fedic ? Je sais qu'au moins quelques-uns des trains circulent encore, à cause des...

— Des Capes Vertes ? fit Dinky, en hochant la tête. Ou des Loups, si c'est comme ça que vous les appelez. Tous les trains de la ligne D circulent encore. Ils sont automatiques.

— Ce sont des monos ? Est-ce qu'ils parlent ? demanda Jake, repensant à Blaine.

Dinky et Ted échangèrent un regard dubitatif, puis Dinky reporta son attention sur Jake et haussa les épaules.

— Comment on le saurait ? J'en sais plus sur les *bonnets* D que sur la ligne D, et je crois qu'on peut dire ça de tout le monde, ici. Des Briseurs, du moins. J'imagine que certains des gardes doivent en savoir un peu plus. Ou ce type, là.

Du pouce il désigna Tassa, toujours assis sous la véranda de la Maison du Gardien, la tête dans les mains.

— Quoi qu'il en soit, on dira à Susannah d'être prudente, murmura Roland à Jake.

Jake acquiesça. C'était sans doute ce qu'ils pouvaient faire de mieux, mais il avait une dernière question. Il nota mentalement qu'il faudrait qu'il la pose à Ted ou à Dinky, s'il avait l'occasion de le faire sans que Roland entende. Il n'aimait pas l'idée de laisser Susannah derrière – tout son instinct et tout son cœur lui hurlaient de ne pas le faire – mais il savait aussi qu'elle refuserait de laisser Eddie sans sépulture, et Roland le savait, lui aussi. Ils pourraient la forcer à venir, mais seulement en la ligotant et en la bâillonnant, ce qui ne ferait que rendre les choses encore plus compliquées qu'elles l'étaient déjà.

— Il est bien possible, reprit Ted, que quelques Briseurs soient intéressés par un voyage en train avec Susannah.

Dani hocha la tête.

— On n'est pas franchement aimés, dans les parages, depuis qu'on vous a aidés. C'est Ted et Dinky qui essuient les plâtres, mais quelqu'un m'a craché au visage, il y a une demi-heure. J'étais retournée dans ma chambre chercher ça.

Elle brandit un Winnie l'Ourson usé et visiblement très aimé.

— Je ne pense pas qu'ils feront quoi que ce soit tant que vous serez là, mais une fois que vous serez repartis...

Elle haussa les épaules.

— Mon vieux, je ne pige pas, là, lança Jake. Ils sont *libres*.

— Libres de faire quoi ? demanda Dinky. Réfléchis-y. La

plupart sont des désaxés, côté Amérique. La cinquième roue du carrosse. Ici on était des stars, et on avait le meilleur. Et maintenant, tout ça, c'est fini. Quand on y pense comme ça, est-ce que c'est si difficile à comprendre ?

— Oui, maintint Jake d'un ton brusque.

Il se dit qu'il n'avait sans doute *pas envie* de comprendre.

— Et ce n'est pas tout ce qu'ils ont perdu, leur dit calmement Ted. Il y a un roman de Ray Bradbury, intitulé *Fahrenheit 451*. « C'était un plaisir de brûler », c'est la première phrase du livre. Eh bien c'était aussi un plaisir de Briser.

Dinky hochait la tête. Ainsi que Worthington et Dani Rostov. Même Sheemie avait l'air d'accord.

14

Eddie gisait dans ce même cercle de lumière, mais il avait à présent le visage immaculé, et le drap du lit du surveillant était proprement rabattu sur son ventre. Susannah lui avait mis une chemise blanche fraîche, qu'elle avait dégotée quelque part (dans l'armoire du surveillant, supposa Jake), et elle avait aussi dû dénicher un rasoir, car il avait les joues toutes lisses. Jake essaya d'imaginer Susannah assise là, en train de raser le visage de son mari mort – en train de chanter « Comme-à-commala, le riz est juste là » – et il n'y parvint tout d'abord pas. Puis, tout d'un coup, l'image lui apparut, une image tellement puissante qu'une fois encore il dut lutter pour ne pas exploser en sanglots.

Elle écouta attentivement Roland, assise sur le lit, les mains croisées sur ses genoux, les yeux baissés. Le Pistolero lui trouvait un air de vierge timide accueillant une demande en mariage.

Lorsqu'il eut terminé, elle ne dit mot.

— Est-ce que tu as compris ce que je viens de te dire, Susannah ?

— Oui, répondit-elle, toujours sans lever les yeux. Je dois enterrer mon homme. Ted et Dinky m'aideront, au moins pour empêcher leurs *amis* – elle souligna ce mot d'une petite intonation sarcastique et amère qui redonna quelque peu espoir à Roland... elle était toujours là, finalement, semblait-il – de l'emmener et de pendre son cadavre à un pommier mutant.

— Et ensuite ?

— Ou bien vous trouvez un moyen de revenir ici, et alors nous repartirons pour Fedic ensemble, ou bien Ted et Dinky me mettront dans un train et j'irai seule.

Non seulement Jake détesta ce ton froid et détaché qu'elle employait, mais il se sentit terrifié.

— Tu sais pourquoi nous devons retourner de l'autre côté, n'est-ce pas ? demanda-t-il, de l'angoisse dans la voix. Je veux dire, tu le *sais*, n'est-ce pas ?

— Pour sauver l'écrivain, tant qu'il est encore temps.

Elle avait pris une des mains d'Eddie dans la sienne, et Jake remarqua, fasciné, que ses ongles étaient parfaitement propres. Il se demanda avec quoi elle avait réussi à retirer la couche de crasse – le surveillant possédait-il un de ces mini-coupe-ongles, comme celui que le père de Jake gardait en permanence dans sa poche, en porte-clés ?

— Sheemie dit qu'on a sauvé le Rayon de l'Ours et de la Tortue. Nous *pensons* avoir sauvé la rose. Mais il nous reste au moins une tâche à accomplir. L'écrivain. Ce feignant *d'écrivain*.

Alors elle leva les yeux, et ils lancèrent des éclairs. Jake se dit soudain que c'était peut-être une bonne chose, que Susannah ne soit pas avec eux au moment où ils se retrouveraient en face de *sai* King – si ça devait jamais arriver.

— Vous avez *inté'êt* à le sauver, lança-t-elle.

Roland comme Jake reconnurent les accents sournois de cette chapardeuse de Detta.

— Après ce qui s'est passé aujourd'hui, vous avez plutôt *inté'êt*. Et cette fois, Roland, dis-lui bien de ne pas arrêter d'écrire. Quoi qu'il arrive, même s'il chope un cancer, ou la gangrène de la bite. Qu'il ne s'embarrasse pas avec le Prix Pulitzer, non plus. Dis-lui de continuer, et de *terminer* cette putain d'*histoire*.

— Je transmettrai le message, lui assura Roland.

Elle hocha la tête.

— Tu viendras nous rejoindre, quand ce boulot sera achevé, dit Roland, en levant légèrement la voix sur le dernier mot, comme s'il s'agissait presque d'une question. Tu viendras avec nous, pour accomplir la fin, n'est-ce pas ?

— Oui. Pas parce que je le veux – j'ai perdu la foi, et mes tripes, si tu veux savoir – mais parce que *lui* il voulait que je le fasse.

Tendrement, très tendrement, elle reposa la main d'Eddie sur le torse du jeune homme, à côté de l'autre. Puis elle tendit le doigt en direction de Roland. Un doigt qui tremblait très légèrement.

— Et ne me sors pas une connerie du genre « nous sommes *ka-tet*, nous sommes un en plusieurs, la multiplicité faite unité ». Parce qu'elle est finie, cette époque-là. Pas vrai ?

— Oui, dit Roland. Mais la Tour est toujours debout. Et elle attend.

— J'ai perdu le goût de ça aussi, mon grand.

Pas tout à fait *J'ai pe' du l'goût d'ça aussi, mon g'and*, mais presque.

— En vérité.

Mais Jake comprit que ce n'était *pas* la vérité. Elle n'avait pas perdu le désir de voir la Tour, pas plus que Roland ne l'avait perdu. Pas plus que Jake lui-même. Leur tet avait beau être brisé, le *ka* demeurerait. Et elle le sentait aussi sûrement qu'eux.

15

Ils l'embrassèrent (et Ote lui lécha le visage) avant de partir.

— Sois prudent, Jake, lui dit Susannah. Reviens-moi en un seul morceau, tu m'entends ? Eddie t'aurait dit la même chose.

— Je sais, fit Jake en l'embrassant une nouvelle fois.

Il souriait, car il entendait la voix d'Eddie lui dire de faire gaffe à ses fesses, qu'il avait déjà une grosse fissure, et se remit à pleurer pour la même raison. Susannah le tint contre elle quelques secondes encore, puis elle le laissa aller et se retourna vers son mari, tellement immobile et froid dans le lit du surveillant. Jake comprit qu'elle n'avait pas beaucoup de temps à consacrer à Jake Chambers, ou au chagrin de Jake Chambers, dans l'immédiat. Le sien était trop immense.

16

À la porte des appartements, Dinky patientait. Roland faisait un petit tour avec Ted, et ils étaient déjà au bout du couloir, absorbés dans leur conversation. Jake supposa qu'ils reprendraient la direction de l'Allée, où Sheemie (avec un peu d'aide des autres) essaierait une nouvelle fois de les envoyer côté Amérique. Ce qui lui rappela quelque chose.

— Les trains de la ligne D, ils vont au sud, ou vers ce qui est censé être le sud, pas vrai ?

— Plus ou moins, partenaire, acquiesça Dinky. Certaines de ces machines ont des noms, comme *Pluie Délicieuse*, ou *Esprit du Pays de la Neige*, mais ils ont tous des lettres et des numéros.

— Ce D, c'est pour Dandelo ?

Dinky le regarda en fronçant les sourcils, perplexe.

— Dandelo ? Qu'est-ce que c'est que ce foutu truc ?

Jake secoua la tête. Il n'avait aucune envie de révéler à Dinky où il avait entendu ce mot.

— Eh bien, je n'en sais rien, enfin je n'en suis pas sûr, poursuivit Dinky tandis qu'ils se remettaient en marche. Mais j'ai toujours pensé que ce D signifiait Discordia. Parce que c'est là que tous les trains sont censés atterrir, tu vois – quelque part au fin fond des plus mauvaises des Malterres de l'univers.

Jake opina. Ça se tenait. D pour Discordia. À la rigueur.

— Tu n’as pas répondu à ma question. C’est quoi, un Dandelo ?

— Rien qu’un mot que j’ai vu écrit sur le mur, à la Gare de Tonnefoudre. Ça ne signifie sans doute rien du tout.

17

À l’extérieur du Dortoir Corbett, une délégation de Briseurs attendait. Ils avaient l’air maussades et apeurés. *D pour Dandelo*, se dit Jake. *D pour Discordia*. *Et D pour Désespoir, aussi*.

Roland se planta face à eux, les bras croisés sur la poitrine.

— Qui parle en votre nom ? demanda-t-il. Si l’un d’entre vous est votre porte-parole, qu’il s’avance, car notre temps ici s’achève.

Un monsieur à cheveux gris – encore un type avec une tête de banquier, pour tout dire – fit un pas en avant. Il portait un pantalon de costume gris, une chemise blanche ouverte au col, et un gilet gris, ouvert lui aussi. Le gilet pochait. L’homme qui le portait également.

— Vous nous avez pris notre vie, dit-il.

Il avait prononcé ces mots avec une sorte de satisfaction morose – comme s’il avait toujours su que les choses se termineraient ainsi (ou que la fin ressemblerait à ça).

— La vie que nous connaissions. Qu’allez-vous donner en échange, monsieur Gilead ?

Un murmure d’approbation accueillit cette question. Jake Chambers l’entendit, et ressentit une colère telle qu’il n’en avait jamais ressenti de toute sa vie. Sa main, comme mue par une volonté propre, se posa sur la mitraillette Coyote, la caressa et trouva dans ce contact une sorte de réconfort glacé. Voire un instant de répit dans son chagrin. Et Roland le sentit, car il

tendit la main dans son dos et la posa sur celle de Jake. Il la serra jusqu'à ce que le jeune garçon lâche son arme.

— Je vais vous dire ce que je vous donne en échange, puisque vous le demandez. J'ai voulu que cet endroit, où vous vous êtes nourris de cerveaux d'enfants sans défense dans le but de détruire l'univers, soit rayé de la carte par le feu, jusqu'à la dernière brindille. J'avais l'intention de faire exploser certaines boules volantes en notre possession, afin de réduire en miettes ce qui ne voudrait pas brûler. J'avais l'intention de vous indiquer la direction du Fleuve Whye et des vertes Callas qui s'étendent au-delà, et de vous y envoyer avec cette malédiction que m'a apprise mon père : que vos jours soient longs, mais pas en bonne santé.

Un murmure plein de ressentiment monta, mais pas un regard n'osa chercher celui de Roland. L'homme qui avait accepté de parler en leur nom (et même dans l'état de fureur où il se trouvait, Jake dut bien lui reconnaître du courage) vacillait sur ses pieds, comme s'il était sur le point de s'évanouir.

— Les Callas se trouvent toujours dans cette direction, ajouta Roland en tendant la main. Si vous y allez, certains d'entre vous – beaucoup, peut-être – mourront sans doute en chemin, car il se trouve sur cette route des animaux qui ont faim, et de l'eau bien souvent empoisonnée. Je ne doute pas que les *folken* de La Calla sauront qui vous êtes, et ce que vous avez fait, même si vous leur mentez, car ils ont parmi eux des Manni, et les Manni voient loin. Cependant vous y trouverez peut-être le pardon au lieu de la mort, car dans des cœurs comme ceux de ces gens, la capacité à pardonner est bien plus grande que le sera jamais la vôtre à comprendre. Ou la mienne, d'ailleurs.

» Je ne doute pas non plus qu'ils vous mettront au labeur et que le reste de votre existence ne se passera pas dans le confort que vous avez connu, mais dans l'effort et la sueur, pourtant je vous exhorte à y aller, ne serait-ce que pour trouver la rédemption, après ce que vous avez fait !

— Nous ne *savions pas* ce que nous faisions, espèce d'homme charyou ! hurla furieusement une femme à l'arrière.

— *SI, VOUS LE SAVIEZ*, brailla Jake en réponse, si fort qu'il vit des points noirs consteller soudain son champ de vision et que

la main de Roland se plaqua instantanément sur la sienne pour la retenir.

Aurait-il vraiment décimé la foule avec sa Coyote, ajoutant encore à l'odeur de mort qui baignait ce terrible endroit ? Il n'en savait rien. Ce qu'en revanche il savait, c'est qu'un pistolero pouvait perdre le contrôle de ses mains, sitôt qu'il y plaçait une arme.

— Comment pouvez-vous prétendre le contraire ? *Vous saviez !*

— Voici ce que je donnerai, si cela vous sied, reprit Roland. Mes amis et moi — ceux d'entre nous qui ont survécu, même si je sais que celui qui gît mort là-bas aurait été d'accord, et c'est pourquoi je parle aussi en son nom —, nous laisserons cet endroit dans l'état où il est. Vous avez assez de nourriture pour tenir jusqu'à la fin de vos jours, je n'en doute pas, et des robots pour la préparer, faire votre lessive et vous torcher le cul, si c'est ce dont vous croyez avoir besoin. Si vous préférez le purgatoire à la rédemption, alors restez ici. Si j'étais vous, je ferais le voyage. Je suivrais les voies ferrées, je sortirais des ténèbres. Dites-leur ce que vous avez fait avant qu'ils le découvrent, mettez-vous à genoux, tête nue, et implorez leur pardon.

— Jamais ! cria catégoriquement quelqu'un, mais Jake eut l'impression que certains avaient l'air moins déterminés.

— Comme vous voudrez. Ce sera mon dernier mot en la matière, et le prochain qui m'adressera la parole pourrait bien se retrouver silencieux à jamais, car une amie à moi est en train de préparer un autre de mes amis, son propre mari, pour qu'il repose en terre, et je suis rempli de fureur et de chagrin. Vous désirez parler ? Osez-vous provoquer ma fureur ? Si tel est le cas, voici ce qui vous attend.

Il dégaina son arme et la posa en appui sur le creux de son épaule. Jake s'avança à ses côtés, brandissant enfin sa propre arme.

Il y eut un moment de silence, puis l'homme qui avait parlé se retourna.

— Ne nous tuez pas, monsieur, vous en avez fait assez, dit quelqu'un avec amertume.

Roland ne répondit pas, et la foule commença à se disperser.

Certains s'éloignèrent en courant, ce qui fit tache d'huile. Ils s'enfuirent en silence, sauf quelques-uns qui sanglotaient, et bientôt les ténèbres les eurent avalés.

— Ouaouh, fit Dinky, d'une voix douce, empreinte de respect.

— Roland, dit Ted, ce n'était pas entièrement leur faute. Je croyais vous avoir expliqué ça, mais j'imagine que je n'ai pas fait du très bon travail.

Roland rengaina son pistolet.

— Vous avez fait de l'excellent travail. C'est pourquoi ils sont toujours en vie.

Ils avaient de nouveau tout le côté de la Maison Damli pour eux seuls. Roland vit Sheemie s'approcher en boitant. Ses yeux ronds étaient pleins de gravité.

— Peux-tu me montrer où tu veux aller, mon ami ? Peux-tu me montrer l'endroit ?

L'endroit. Roland s'était tellement concentré sur le *quand* qu'il avait à peine pensé au *où*. Et ses souvenirs de la route de Lovell sur laquelle ils avaient roulé étaient plutôt succincts. Eddie conduisait la voiture de John Cullum, et Roland était profondément absorbé par ses propres pensées, focalisé sur ce qu'il allait dire au bonhomme pour le convaincre de les aider.

— Ted t'a-t-il montré un endroit, avant que tu l'envoies là-bas ? demanda-t-il à Sheemie.

— Si fait, c'est ce qu'il a fait. Seulement il ne savait pas qu'il était en train de me le montrer. C'était une image-bébé... je ne sais pas comment te dire exactement... stupide tête ! Pleine de toiles d'araignée !

Sheemie serra le poing et se donna un coup entre les yeux.

Roland arrêta la main de Sheemie avant qu'il pût se frapper une nouvelle fois et lui déroula les doigts. Il fit cela avec une douceur déconcertante.

— Non, Sheemie. Je crois comprendre. Tu as trouvé une pensée... un souvenir datant de quand il était petit garçon.

Entre-temps, Ted s'était approché.

— Bien sûr, c'est ça, dit-il. Je ne sais pas pourquoi ça ne m'a pas frappé plus tôt. C'était trop simple, peut-être. J'ai grandi à Milford, et l'endroit où j'ai atterri en 1960 était à deux pas, en

termes de distance géographique. Sheemie a dû trouver un souvenir de promenade en carriole, ou peut-être une virée par le tram de Hartford pour voir mon oncle Jim et ma tante Molly, à Bridgeport. Quelque chose dans mon subconscient.

Il secoua la tête.

— Je savais bien que l'endroit où j'ai atterri me semblait familier mais, bien sûr, c'était des années plus tard. Il n'y avait pas la Merritt, quand j'étais jeune.

— Est-ce que tu peux me montrer une image comme celle-là ? demanda Sheemie à Roland, d'une voix pleine d'espoir.

Roland repensa une fois de plus à l'endroit où ils s'étaient garés sur la Route 7, à Lovell, l'endroit où il avait fait sortir Chevin de Chayven des bois, mais il n'avait aucune vision claire. Pas de repère dans le décor qui distingue cet endroit-là d'un autre. Rien qui lui revînt en mémoire, en tout cas.

Une autre idée lui traversa l'esprit. Une idée en rapport avec Eddie.

— Sheemie !

— Si fait, Roland de Gilead, Will Dearborn-qui-fut !

Roland tendit les mains et les plaça de chaque côté du crâne de Sheemie.

— Ferme les yeux, Sheemie, fils de Stanley.

Sheemie s'exécuta, puis ses mains vinrent agripper la tête de Roland. Le Pistolero ferma les yeux à son tour.

— Dis ce que je vois, Sheemie, dit-il. Dis où nous devrions aller. Vois-le très bien.

Et c'est ce que fit Sheemie.

18

Alors qu'ils se tenaient là, Roland en train de projeter et Sheemie en train de visualiser, Dani Rostov appela doucement Jake.

Quand il se trouva près d'elle, elle hésita, soudain peu sûre de ce qu'elle allait dire ou faire. Il commença à l'interroger, mais elle le fit taire d'un baiser. Elle avait les lèvres d'une douceur à peine croyable.

— C'est pour te souhaiter bonne chance, dit-elle.

Et lorsqu'elle vit son air ébahi et mesura la puissance de ce qu'elle venait de faire, sa timidité s'effaça. Elle lui passa les bras autour du cou (son Winnie l'Ourson à la main – Jake en sentit la matière molle contre son dos) et l'embrassa de nouveau. Il sentit la pression de ses seins durs et minuscules, et il devait se rappeler cette sensation jusqu'à la fin de sa vie. Il se la rappellerait, *elle*, jusqu'à la fin de sa vie. Comme si c'était la veille.

— Et ça, c'est pour moi.

Elle se retira aux côtés de Ted Brautigan, les yeux baissés et les joues brûlantes, avant qu'il ait pu dire un mot. Non pas qu'il s'en sentît capable, même si sa vie en avait dépendu. Il avait la gorge bien trop serrée.

Ted le regarda et sourit.

— On juge tous les suivants d'après le premier. Tu peux me croire. Je sais de quoi je parle.

Jake était toujours dans l'incapacité de dire quoi que ce soit. Elle aurait aussi bien pu lui avoir balancé un coup de poing dans la tête, au lieu de l'embrasser sur la bouche. Le choc était comparable.

19

Un quart d'heure plus tard, ce sont quatre hommes, une fille, un bafou-bafouilleux et un garçon hébété, stupéfait (et très fatigué), qui se tenaient dans l'Allée. Ils semblaient n'avoir cette immense pelouse que pour eux. Le reste des Briseurs avait totalement disparu. De là où il se trouvait, Jake voyait la fenêtre

éclairée du premier étage du Dortoir Corbett, là où Susannah préparait son homme. Le tonnerre grondait. Ted parlait de nouveau comme il l'avait fait dans ce placard de la Gare de Tonnefoudre avec la veste rouge, quand la mort d'Eddie était encore impensable :

— Joignez les mains. Et concentrez-vous.

Jake tendit la main vers celle de Dani Rostov, mais Dinky secoua la tête avec un petit sourire :

— Tu pourras peut-être lui prendre la main un autre jour, héros, mais pour l'instant tu es le dindon de la farce, tu te places au milieu. Et ton dinh est le deuxième.

— Donnez-vous les mains, fit Sheemie.

Il y avait dans sa voix des accents d'autorité calme que Jake ne lui avait jamais entendus.

— Ça aidera.

Jake cala Ote dans sa chemise.

— Roland, est-ce que tu as pu montrer à Sheemie...

— Regarde, répondit le Pistolero en lui prenant les mains, tandis que les autres formaient un cercle serré autour d'eux. Regarde. Je pense que tu verras.

Une couture scintillante apparut dans les ténèbres, dissimulant Sheemie et Ted à la vue de Jake. Pendant une seconde elle tremblota et s'obscurcit, et Jake crut qu'elle allait disparaître. Puis la balafre se remit à scintiller et s'élargit. Très faiblement (comme on entend lorsqu'on est sous l'eau), il entendit le bruit d'une voiture ou d'un camion qui passait, dans cet autre monde. Il vit un immeuble, avec un petit parking asphalté, devant. Trois voitures et un pick-up y étaient garés.

La lumière du jour ! se dit-il, consterné. Car si le temps ne revenait pas en arrière dans le Monde Clé, ça signifiait que le temps avait bel et bien eu un raté, qu'il avait glissé. S'ils étaient bien dans le Monde Clé, alors on était le samedi 19 juin, de l'année...

— Vite ! hurla Ted de l'autre côté de ce trou miroitant dans la toile du réel. Si vous devez y aller, allez-y maintenant ! Il va s'évanouir ! Si vous y allez...

Roland tira brusquement Jake vers l'avant, faisant rebondir son sac sur son dos dans le mouvement.

Attends ! eut envie de crier Jake. *J'ai oublié mes affaires !*

Mais c'était trop tard. Il sentit comme des mains énormes lui écrasant la poitrine et tout l'air qui jaillissait subitement hors de ses poumons. Il se dit, *changement de pression*. Il eut alors l'impression de tomber *vers le haut*, puis il roula sur le revêtement du parking, son ombre accrochée à ses talons, à loucher et à grimacer, se demandant dans un recoin reculé de son esprit depuis combien de temps ses yeux n'avaient plus été exposés à l'éclat naturel de cette bonne vieille lumière du jour. Pas depuis qu'ils avaient pénétré dans la Grotte de la Porte, à la poursuite de Susannah, peut-être.

Il entendit très faiblement quelqu'un – la fille qui l'avait embrassé, lui sembla-t-il – lui lancer un *bonne chance*, puis tout disparut. Tonnefoudre disparut, et le Devar-Toi, et les ténèbres. Ils se trouvaient côté Amérique, sur le parking où la mémoire de Roland et le pouvoir de Sheemie – amplifié par celui des quatre autres Briseurs – les avaient conduits. C'était l'Épicerie Générale d'East Stoneham, où Roland et Eddie s'étaient fait prendre en embuscade par Jack Andolini. Sauf qu'à moins d'une erreur horrible, c'était vingt-deux ans plus tôt. Là, on était le 19 juin 1999, et l'horloge dans la vitrine (*C'EST TOUJOURS L'HEURE D'UN BON STEAK DU SANGLIER !* était écrit en rond sur le cadran) indiquait qu'il était quatre heures moins dix-neuf de l'après-midi.

Leur temps était presque écoulé.



TROISIÈME PARTIE

DANS CETTE BRUME
VERTE ET OR



VES'-KA GAN

Chapitre 1

Mme TASSENBAUM VA VERS LE SUD

1

La rapidité surnaturelle avec laquelle il se servait de ses mains ne frappa jamais Jake Chambers comme une évidence, en tant que telle. Tout ce qu'il savait, c'est que, quand il quitta le Devar-Toi la tête en bas pour rejoindre l'Amérique, sa chemise – gonflée par le poids du bafouilleux qu'il tenait contre lui – sortait de son jean. L'animal, qui n'était jamais très chanceux dès qu'il s'agissait de passer entre deux mondes (la dernière fois, il avait failli se faire écrabouiller par un taxi), bascula dans le vide. Presque n'importe qui d'autre au monde aurait été incapable d'empêcher sa chute (chute qui n'aurait sans doute même pas blessé Ote), mais Jake n'était pas n'importe qui. Le *ka* l'avait tellement voulu qu'il avait même trouvé un moyen de déjouer la mort pour le placer aux côtés de Roland. Ses mains jaillirent à une telle vitesse que le mouvement les rendit momentanément totalement floues. Lorsqu'elles réapparurent clairement, l'une d'elles était fermement accrochée à la touffe de poils laineux sur le cou d'Ote, et l'autre dans la fourrure plus courte et drue, à hauteur de sa croupe. Jake déposa son ami sur l'asphalte. Ote leva les yeux vers lui et émit un aboiement bref et éloquent. Qui paraissait contenir non pas une, mais *deux* idées importantes : *merci*, et *ne refais plus jamais ça*.

— Allons-y, fit Roland. Il faut nous dépêcher.

Jake le suivit en direction du magasin, Ote reprenant sa place habituelle aux pieds du garçon. Il y avait une enseigne accrochée à la porte, avec une petite ventouse en caoutchouc, et qui disait : « NOUS SOMMES OUVERTS, VENEZ DONC NOUS RENDRE UNE PETITE VISITE », exactement comme en 1977. Et scotché dans la vitrine, sur la gauche :

ENEZ TOUS AU
1^{ER} DÎNER AMICAL « SPÉCIAL CHILI » DE LA PAROISSE
Samedi 19 juin 1999
Croisement de la Route 7 et de Klatt

SALLE PAROISSIALE (à l'arrière)
17 h-19 h 30

À LA CONGRÉG,
« ON SERA TOUJOURS CONTENTS
DE TE VOIR LÀ, VOISIN ! »

Jake se dit : *ce dîner va commencer dans une heure environ. Ils doivent déjà être en train de mettre les nappes et de faire le plan de table.*

À droite de la porte, une annonce bien plus surprenante attirera leur attention :

1^{ère} Église des Entrants de Lovell-Stoneham
Voulez-VOUS vous joindre à nous pour la Prière ?
Services le dimanche à 10 h
Et le jeudi à 19 h

Soirée spéciale Juniors tous les mercredis de 19 à 21 h !

Jeux ! Musique ! Lectures saintes !

**** ET ****

DES NOUVELLES FRAÎCHES DES ENTRANTS !

Hé, les jeunes !

« Seuls les ringards seront en retard !!! »

« Nous cherchons la Porte du Paradis – la chercherez-vous avec nous ? »

Jake se surprit à repenser à Harrigan, le prêcheur de rue à l'angle de la 2^e Avenue et de la 46^e Rue, et il se demanda par laquelle de ces deux églises il aurait été attiré. Sa tête lui aurait sans doute dit de tenter la Congrég, mais son *cœur*...

— Dépêche-toi, Jake, répéta Roland, et une clochette tinta, lorsqu'il ouvrit la porte.

Une bouffée d'odeurs sauta au visage de Jake, lui rappelant (comme elles l'avaient rappelé à Eddie) l'épicerie de Took, dans la grand-rue de La Calla : café, bonbons à la menthe, tabac et salami, huile d'olive... et aussi les relents salés de la saumure, le sucre et les épices, que du bon.

Il suivit Roland à l'intérieur, et il se rendit compte qu'il avait quand même emporté deux choses, en fin de compte. La mitraillette Coyote coincée dans la ceinture de son jean, et le sac d'Orizas qui pendait toujours à son épaule gauche, bien calé de sorte que la demi-douzaine de plats restants se trouverait à portée de sa main droite, en cas de nécessité.

2

Wendell « Chip » McAvoy se trouvait au comptoir de l'épicerie, à peser une portion non négligeable de dinde fumée au miel pour Mme Tassenbaum, et avant que résonne le carillon de la porte, ce qui allait une fois de plus mettre sens dessus dessous la vie de Chip (*T'as fait le coup de la tortue*, disaient les vieux de la vieille quand leur voiture virait dans le fossé), ils discutaient de la prolifération des scooters des mers sur l'Étang de Keywadin... ou plutôt, c'était Mme Tassenbaum qui en discutait.

Pour Chip, Mme T. était plus ou moins l'archétype de la

vacancière : riche comme Crésus (son mari, du moins, qui avait su surfer sur la vague des « point com »), bavarde comme une perruche qui aurait bu, et aussi barjo qu'Howard Hughes en plein trip à la morphine. Elle avait les moyens de s'offrir un yacht géant (et deux douzaines de scooters des mers pour le tirer, si ça lui chantait), mais elle venait faire son marché de ce côté-ci du lac dans une vieille barque cabossée, l'amarrant pile là où John Cullum avait pour coutume de se mettre, jusqu'à Ce Jour-là (comme avec les années, son récit s'était épuré, s'était poli tel un vieux meuble en tek, Chip avait de plus en plus tendance à y associer des majuscules, à les mettre dans sa voix quand il parlait de Ce Jour-là, avec ce même ton révérencieux qu'utilisait le Révérend Conveigh au sujet de Notre Seigneur). La Tassenbaum était bavarde, commère, belle (enfin, dans son genre, si on n'avait rien contre le maquillage et la laque), bourrée de fric et républicaine. Dans ces circonstances, Chip McAvoy considérait comme parfaitement légitime de glisser le pouce sur le coin du plateau de la balance... astuce que lui avait enseignée son père, lui disant que c'était presque un devoir de rouler les visiteurs si ces derniers en avaient les moyens, mais qu'il ne fallait jamais rouler les gens de chez soi, pas même s'ils étaient aussi riches que cet écrivain, King, de Lovell, là-bas. Pourquoi ? Parce que ça finissait toujours par se savoir, et que bientôt on se retrouvait à devoir chercher des clients hors de la ville, ce qui devenait plutôt difficile en plein mois de février, quand il y avait des congères de deux mètres au bord de la Route 7. Mais on n'était pas en février, et Mme Tassenbaum – une vraie Fille d'Abraham, impossible de le cacher – n'était pas du coin. Non, Mme Tassenbaum et son Crésus point com de mari repartiraient pour New York dès que les premières feuilles tomberaient. C'est pourquoi Chip n'avait strictement aucun scrupule à transformer ses six dollars de dinde en sept dollars et quatre-vingts *cents*, le tout d'une petite pression du pouce sur le plateau de la balance. Ça ne lui coûtait pas non plus de dire amen à tout ce qu'elle racontait, y compris quand elle changea de sujet pour raconter quel homme monstrueux était ce Bill Clinton, alors qu'en fait Chip avait voté deux fois pour Bubba et qu'il aurait bien remis ça une troisième fois, si la Constitution

lui avait permis un mandat de plus. Bubba était finaud, il avait un talent pour convaincre tous ces mous du genou de faire ce qu'il voulait, il n'avait pas *complètement* oublié les travailleurs, et par Lord Harry il se tapait tout ce qui passait, il voyait plus de minous qu'une lunette de toilettes.

— Et maintenant voilà que *Gore* s'attend tout simplement... à se faire élire dans la foulée ! dit Mme Tassenbaum, en fouillant dans son sac à la recherche de son carnet de chèques (la dinde sur la balance prit magiquement cinquante grammes supplémentaires, et c'est alors que la prudence dicta à Chip d'arrêter les frais). Il prétend avoir inventé Internet ! Ha ! Comme si je ne savais pas de quoi je parle ! Pour tout dire, je le connais personnellement, l'homme qui a *réellement* inventé Internet !

Elle releva les yeux (le pouce de Chip s'était raisonnablement éloigné de la balance, il avait de l'instinct avec ces choses-là, pour sûr) et adressa à Chip un petit sourire malicieux. Elle baissa la voix, prenant un ton confidentiel à la « ça reste entre nous ».

— C'est bien normal, je dors dans le même lit que lui depuis presque vingt ans !

Chip poussa un éclat de rire jovial, retira la dinde de la balance et la déposa sur une feuille de papier blanc. Il n'était pas mécontent d'abandonner le sujet des scooters des mers, vu qu'il venait d'en commander un chez Viking Motors (« Les p'tits gars des gadgets »), à Oxford.

— Je vois ce que vous voulez dire ! Ce gars, Gore, il est trop vicieux !

Mme Tassenbaum hochait la tête d'un air réjoui, aussi Chip décida-t-il d'en rajouter une petite couche. Ça ne pouvait pas faire de mal, non de non.

— Prenez ses cheveux, par exemple – comment on peut faire confiance à un homme qui se met autant de gomina dans les...

C'est à ce moment-là que résonna le carillon de l'entrée. Chip leva les yeux. Il vit. Il se figea. Il était passé un foutu paquet d'eau sous les ponts, depuis Ce Jour-là, mais Wendell « Chip » McAvoy reconnut l'homme qui avait causé tant de problèmes à la seconde où il franchit la porte. Il y avait des visages qu'on

n'oubliait pas, un point c'est tout. Et n'avait-il pas toujours su, dans le secret de son cœur, que cet homme aux terribles yeux bleus n'avait pas terminé son œuvre et qu'il reviendrait ?

Pour lui ?

Cette idée le sortit de sa paralysie. Chip se retourna et décala. Il ne fit pas plus de trois pas avant qu'un coup de feu éclate dans la boutique, aussi clair que le tonnerre – la pièce était plus spacieuse et plus coquette qu'en 77, Dieu bénisse son père d'avoir insisté pour prendre cette assurance ruineuse – et Mme Tassenbaum poussa un cri perçant. Trois ou quatre personnes qui déambulaient dans les rayons firent volte-face avec une expression de surprise, et l'une d'elles s'écroula évanouie sur le sol. Chip eut le temps d'enregistrer qu'il s'agissait de Rhoda Beemer, la fille aînée de l'une des deux femmes qui avaient été tuées ici même, Ce Jour-là. Il lui sembla que le temps s'était replié sur lui-même, et que c'était Ruth qui gisait là, avec une boîte de maïs roulant de sa main sur le sol. Il entendit le sifflement d'une balle au-dessus de sa tête, comme une abeille en colère, et il s'immobilisa, les mains en l'air.

— Ne tirez pas, monsieur ! s'entendit-il supplier d'une voix maigrelette et tremblante de vieillard. Prenez tout ce qu'il y a dans la caisse, mais ne me tuez pas !

— Retournez-vous, fit la voix de l'homme qui avait fait le coup de la tortue à la vie de Chip Ce Jour-là, cet homme qui avait bien failli le faire tuer (il avait passé deux semaines à l'hôpital de Bridgton, doux Jésus) et qui avait à présent reparu comme un vieux monstre dans un placard d'enfant. Les autres, tous à terre, mais vous, épicier, retournez-vous. Retournez-vous et regardez-moi. Regardez-moi bien.

3

L'homme vacilla sur ses pieds et, l'espace d'une seconde,

Roland crut bien qu'il allait s'évanouir, au lieu de se retourner. Peut-être une partie de son cerveau, concentrée sur l'instinct de survie, lui suggéra-t-elle qu'il risquait plus de se faire tuer en tombant dans les vapes, car l'épicier réussit à tenir sur ses pieds et finit par se retourner pour faire face au Pistolero. Il était habillé de manière étrangement semblable à la dernière fois que Roland était venu. Sa cravate noire et son tablier de boucher noué haut sur la taille auraient pu être les mêmes qu'à l'époque. Il plaquait toujours ses cheveux en arrière sur le crâne ; toutefois ils n'étaient plus poivre et sel, mais complètement blancs, à présent. Roland se remémora la façon dont le sang avait jailli de la tempe gauche de l'épicier quand une balle – tirée par Jack Andolini lui-même, pour autant que le Pistolero le sache – l'avait éraflé. Une cicatrice grise et épaisse signalait désormais l'emplacement de la blessure. Roland eut le sentiment que l'homme se coiffait de manière à montrer la balafre plutôt qu'à la camoufler. Ou bien il avait eu ce jour-là la chance des idiots, ou bien le *ka* l'avait sauvé. Roland avait tendance à opter pour le *ka*.

À en juger par l'expression maladive de reconnaissance qu'il lut dans le regard de l'épicier, lui aussi.

— Est-ce que vous avez une cartomobile, ou un camiobile, ou bien un tac-scie ? demanda Roland en maintenant le canon de son arme contre l'estomac de l'homme.

Jake s'approcha aux côtés de Roland.

— Qu'est-ce que vous conduisez ? C'est ce qu'il veut dire.

— Un camion ! réussit à articuler l'épicier. Une camionnette International Harvester ! Elle est dehors, sur le parking !

Il se mit subitement à fouiller sous son tablier, et surpris, Roland se retrouva à deux doigts de lui mettre une balle dans le ventre. L'épicier – Dieu merci – ne parut pas s'en apercevoir. Tous les clients de la boutique étaient à présent étendus face contre terre, y compris la femme qui se trouvait près du comptoir. Roland sentait l'odeur de la viande qu'elle était en train d'acheter, et son estomac se mit à gargouiller. Il était fatigué et affamé, écrasé de chagrin, et il avait trop de choses en tête qu'il lui fallait régler, beaucoup trop. Son esprit n'arrivait plus à suivre. Jake aurait dit qu'il avait besoin de « faire un

break », mais il ne voyait pas de « break » se profiler dans leur avenir immédiat.

L'épicier lui tendait un jeu de clés. Il avait les doigts qui tremblaient, et les clés tintinnabulaient. Le soleil de la fin d'après-midi qui se glissait par les fentes des stores projetait des motifs compliqués dans les yeux du Pistolero. L'homme en tablier avait commencé par bouger subitement la main sans même lui demander la permission, et voilà que maintenant il lui agitait des objets métalliques sous le nez, pour aveugler l'adversaire. On aurait dit qu'il faisait tout son possible pour se faire tuer. Mais c'était déjà la même chose, le jour de l'embuscade, pas vrai ? L'épicier (alors plus rapide de mouvement, et l'échine moins courbée qu'aujourd'hui) les avait suivis, lui et Eddie, comme un chat qui n'arrêtait pas de leur tourner dans les pattes, visiblement inconscient des balles qui volaient tout autour d'eux (tout comme il n'avait pas paru prendre conscience de celle qui lui avait balaféré la tête). À un moment, se rappelait Roland, il avait parlé de son fils, presque comme un client chez le coiffeur, qui discute en attendant son tour de passer au bac. Un ka-mai, et les ka-mai se retrouvaient souvent à l'abri des coups. Du moins jusqu'à ce que le *ka* se fatigue de leurs mimiques et les écrase sans pitié.

— Prenez le camion, prenez-le et partez ! lui disait l'épicier. Il est à vous ! Je vous le donne ! Vraiment !

— Si vous n'arrêtez pas immédiatement de m'éblouir avec vos clés, *sai*, ce que je vais surtout prendre, c'est votre dernier soupir.

Il y avait encore une horloge derrière le comptoir. Il avait déjà remarqué que ce monde était truffé d'horloges, comme si ceux qui vivaient ici pensaient qu'ainsi ils pourraient changer le temps. Dix minutes de quatre heures, ce qui signifiait qu'ils étaient côté Amérique depuis déjà neuf minutes. Le temps s'accélérait, s'accélérait. Quelque part, près d'ici, Stephen King faisait certainement sa promenade de l'après-midi, et se trouvait dans un danger mortel, sans le savoir. Ou bien était-il déjà trop tard ? Ils étaient toujours partis du principe – Roland, en tout cas – que la mort de l'écrivain les terrasserait, comme un autre Tremblement de Rayon, mais peut-être que non. Peut-

être que l'impact de sa mort serait plus progressif.

— Quelle distance, d'ici au Chemin du Dos de la Tortue ? aboya Roland, à l'intention de l'épicier.

Le vieux *sai* se contenta de le fixer, les yeux écarquillés et rendus humides par la terreur. Jamais de sa vie Roland n'avait eu autant envie de tuer un homme... ou du moins de le frapper d'un coup de crosse, il avait l'air aussi stupide qu'une chèvre qui se serait coincé la patte dans un trou.

Puis la femme allongée au pied du comptoir à viande prit la parole. Elle levait les yeux vers Roland et Jake, les mains serrées dans le bas de son dos.

— C'est à Lovell, monsieur. C'est à environ huit kilomètres d'ici.

Il suffit à Roland d'un regard dans ses yeux – grands et marron, effrayés mais pas paniqués – pour savoir que c'était elle qu'il lui fallait, bien plus que l'épicier. À moins que, bien sûr...

Il se tourna vers Jake.

— Peux-tu conduire le camion sur huit kilomètres ?

Roland vit que le garçon voulait répondre oui, puis qu'il comprenait qu'il ne pouvait prendre le risque de tout faire échouer au dernier moment en essayant de faire une chose que lui – le petit citadin – n'avait jamais faite de sa vie.

— Non, répondit-il. Je ne crois pas. Et toi ?

Roland avait observé Eddie en train de conduire la voiture de John Cullum. Ça n'avait pas l'air si difficile... mais il devait compter avec sa hanche. Rosa lui avait dit que l'arthrite sèche progressait très vite – comme un feu poussé par des vents farouches, avait-elle dit – et à présent il mesurait ce qu'elle avait voulu dire. Sur la piste de Calla Bryn Sturgis, sa douleur dans la hanche se résumait à un petit pincement de temps à autre. Maintenant c'était comme si on lui avait injecté du plomb en fusion dans la tête d'os, puis qu'on l'avait enveloppée de fils barbelés. La douleur irradiait tout le long de la jambe, jusque dans la cheville droite. Il avait vu Eddie jouer avec les pédales, jongler entre celle qui faisait accélérer l'engin et celle qui le faisait ralentir, le tout en utilisant le pied droit. Ce qui signifiait que sa hanche serait en perpétuel mouvement.

Il ne se croyait pas capable d'une chose pareille. Pas sans

prendre des risques énormes.

— Je ne crois pas, dit-il.

Il prit les clés des mains de l'épicier, puis baissa les yeux vers la femme allongée au pied du comptoir.

— Levez-vous, *sai*, ordonna-t-il.

Mme Tassenbaum s'exécuta, et lorsqu'elle fut sur ses pieds, Roland lui donna le trousseau de clés. *Je n'arrête pas de rencontrer des gens utiles, par ici*, se dit-il. *Si celle-ci est aussi précieuse que John Cullum s'est révélé l'être, on peut encore s'en tirer.*

— Vous allez nous conduire, mon jeune ami et moi-même, jusqu'à Lovell.

— Au Chemin du Dos de la Tortue, dit-elle.

— Vous dites vrai, je dis grand merci.

— Est-ce que quand vous serez arrivé à destination, vous me tuerez ?

— Uniquement si vous traînassez.

Elle parut réfléchir, puis hocha la tête.

— Alors je ne traînerai pas. Allons-y.

— Bonne chance, madame Tassenbaum, fit l'épicier d'une petite voix, tandis qu'elle se dirigeait vers la porte.

— Si je ne reviens pas, dit-elle, rappelez-vous seulement ceci : c'est mon mari qui a inventé Internet – lui et ses amis, en partie chez CalTech et en partie dans leur garage. Et certainement pas Al Gore.

L'estomac de Roland se remit à gargouiller. Il se pencha par-dessus le comptoir (l'épicier eut un mouvement de recul, comme s'il soupçonnait Roland d'être porteur de la Peste Rouge), attrapa le paquet de dinde de la femme, et s'en fourra trois tranches dans la bouche. Il tendit le reste à Jake, qui en mangea deux tranches puis baissa les yeux vers Ote, qui jetait sur la viande un regard de convoitise.

— Je te donnerai ta part en montant dans le camion, promit le jeune garçon.

— Mion, fit Ote avec beaucoup d'emphasis. Part !

— Jésus Marie Joseph, commenta l'épicier.

Le fort accent du Nord de l'épicier avait peut-être du charme, mais ce n'était pas le cas de sa camionnette. Ce n'était pas une boîte automatique, pour commencer. Irene Tassenbaum, de Manhattan, n'avait plus conduit de modèle de ce genre depuis l'époque où elle était encore Irene Cantora, de Staten Island. Et jamais elle n'avait manipulé un levier de vitesse.

Jake était assis à côté d'elle, les pieds autour du levier en question, Ote (mâchant toujours ses tranches de dinde) sur les genoux. Roland se glissa sur le siège passager, en essayant de ne pas grogner quand l'éclair de douleur lui déchira la jambe. Irene oublia de débrayer en démarrant, et le véhicule fit un bond en avant, puis s'immobilisa brutalement. Heureusement, il parcourait les routes du Maine Occidental depuis le milieu des années soixante, et ce fut un sursaut modéré de vieille jument, plutôt qu'une ruade de jeune poulain fougueux. Sinon Chip McAvoy aurait une fois encore perdu au moins l'une de ses splendides vitrines. Ote agita les pattes pour retrouver son équilibre sur les genoux de Jake, et cracha sa bouchée de dinde, accompagnée d'un juron qu'il avait appris d'Eddie.

Irene regarda le bafouilleux avec des yeux ronds et ébahis.

— Est-ce que cette créature vient bien de dire *bordel*, jeune homme ?

— Peu importe ce qu'il a dit, répliqua Jake.

Il avait la voix qui tremblait. Les aiguilles de la pendule Sanglier marquaient à présent quatre heures moins cinq. Tout comme pour Roland, jamais le temps n'avait paru à Jake aussi incontrôlable qu'en cet instant.

— Appuyez sur cet embrayage et sortez-nous de ce trou.

Heureusement, le mode d'emploi du changement de vitesse était incrusté sur le pommeau du levier, et encore déchiffrable. Mme Tassenbaum appuya sur l'embrayage avec sa basket, tortura le levier un instant, puis finit par trouver la marche arrière. La camionnette recula vers la Route 7 dans une série de bonds désordonnés, puis s'immobilisa à cheval sur la ligne

blanche. Elle tourna de nouveau la clé de contact, comprenant trop tard qu'elle avait encore oublié de débrayer, et l'engin eut encore quelques convulsions. Roland et Jake avaient plaqué les mains contre le tableau de bord métallique et poussiéreux, où un autocollant délavé proclamait : L'AMÉRIQUE ! AIMEZ-LA OU QUITTEZ-LA ! en bleu, blanc et rouge. Cette série de sursauts était finalement une bonne chose, car au même moment, un camion chargé de troncs d'arbres – il fut impossible pour Roland de ne pas repenser à celui qui s'était renversé, la dernière fois qu'ils étaient venus ici – apparut en haut de la côte, au nord de la boutique. Si la camionnette n'avait pas sauté en arrière dans le parking de l'épicerie (emboutissant l'aile d'une voiture garée là, en s'immobilisant), ils se seraient fait percuter par le milieu. Et très probablement tuer. Le camion fit des zigzags, klaxon hurlant, roulant des nuages de poussière avec ses roues arrière.

La créature sur les genoux du garçon – pour Mme Tassenbaum, elle ressemblait à un croisement bizarre entre un chien et un raton laveur – se remit à aboyer.

Bordel, elle en était presque certaine.

L'épicier et les autres clients s'étaient alignés contre la vitrine à l'intérieur du magasin, et elle comprit subitement ce que devait ressentir un poisson dans un aquarium.

— Madame, est-ce que vous savez conduire ce truc, ou non ? hurla le gosse.

Il portait une espèce de sac à l'épaule. Il lui rappelait un sac de vendeur de journaux, sauf qu'il était en cuir au lieu d'être en toile, et qu'il trimballait des assiettes à l'intérieur.

— Je sais le conduire, jeune homme, ne vous inquiétez pas pour ça.

Elle se sentait terrifiée, et en même temps... est-ce que tout ça ne lui *plaisait* pas ? Elle en avait bien l'impression. Depuis au moins dix-huit ans, elle n'avait pas été autre chose qu'un objet de décoration appartenant au grand David Tassenbaum, un personnage faire-valoir dans la célébrité croissante de sa vie, la femme qui disait « essayez donc un de *ceux-là* » en faisant passer les amuse-gueules pendant les cocktails. Et voilà que subitement elle se trouvait au centre de quelque chose, et elle avait dans l'idée qu'il s'agissait de quelque chose de grande

importance.

— Respirez à fond, dit l'homme au visage tanné par le soleil.

Ses yeux bleus éclatants s'accrochèrent aux siens, et alors il lui fut difficile de penser à quoi que ce soit d'autre. Et cette sensation-là était plaisante, elle aussi. *Si c'est ça l'hypnose*, se surprit-elle à penser, *il devrait l'enseigner à l'école*.

— Retenez votre souffle, puis relâchez tout. Et ensuite, *conduisez-nous*, au nom de votre père.

Elle prit une grande inspiration, comme il le lui avait recommandé, et soudain le jour lui parut plus éclatant – presque aveuglant. Et elle entendit vaguement des voix qui chantaient. Des voix charmantes. L'autoradio était-il allumé, et réglé sur une émission qui diffusait de l'opéra ? Pas le temps de vérifier. Mais quoi que ce fût, c'était agréable. Aussi apaisant que cette profonde inspiration.

Mme Tassenbaum appuya sur l'embrayage et redémarra le moteur. Cette fois-ci elle trouva la marche arrière du premier coup et recula avec une certaine fluidité jusque sur la route. Lorsqu'elle tenta la marche avant, elle enclencha par erreur la seconde au lieu de la première, et le véhicule faillit bien s'arrêter net lorsqu'elle relâcha l'embrayage, mais alors le moteur parut avoir pitié d'elle. Dans un sifflement de pistons en folie et un martèlement frénétique sous le capot, ils prirent enfin la direction du nord, vers la ligne Stoneham-Lovell.

— Vous savez où se trouve le Chemin du Dos de la Tortue ? lui demanda Roland.

Devant eux, près d'un panneau portant l'inscription CAMPING FANTASTIQUE, une camionnette bleue cabossée bifurqua sur la route.

— Oui, dit-elle.

— Vous en êtes sûre ?

La dernière chose que souhaitait le Pistolero, c'était se retrouver à perdre un temps précieux à chercher le chemin où vivait King.

— Oui. Nous avons des amis qui habitent là. Les Beckhardt.

Pendant un moment, Roland chercha à l'aveuglette, se rappelant avoir entendu ce nom quelque part, sans se rappeler où. Puis tout s'éclaira. Beckhardt était le nom du propriétaire du

bungalow où Eddie et lui avaient tenu leur ultime palabre avec John Cullum. Il ressentit un grand coup dans le cœur en repensant à Eddie tel qu'il était lors de cet après-midi d'orage, encore tellement fort et plein de vie.

— D'accord, fit-il. Je vous crois.

Elle lui lança un regard, par-dessus le garçon assis entre eux.

— Vous m'avez l'air très pressé, monsieur – comme le Lapin Blanc dans *Alice au Pays des Merveilles*. Quel est donc ce rendez-vous important pour lequel vous êtes presque en retard ?

Roland secoua la tête.

— Ne vous en occupez pas. Contentez-vous de conduire.

Il jeta un œil à l'horloge du tableau de bord, mais elle ne marchait pas, elle s'était arrêtée il y avait bien bien long, ses aiguilles indiquant (bien sûr) 9 h 19.

— Peut-être n'est-il pas encore trop tard, dit-il, tandis que devant eux, incognito, la camionnette bleue s'engageait sur la route.

Elle fit un écart sur la ligne blanche, et Mme Tassenbaum retint de justesse un bon mot sur les gens qui se mettaient à boire avant cinq heures du soir, mais la camionnette bleue opta pour le nord, gravit le flanc de colline, et disparut en direction de Lovell.

Mme Tassenbaum oublia la camionnette bleue. Elle avait des préoccupations bien plus intéressantes. Par exemple...

— Vous n'êtes pas obligé de répondre à cette question si vous n'en avez pas envie. Mais j'avoue que je suis curieuse. Tous les deux... êtes-vous des entrants ?

5

Bryan Smith avait passé les deux ou trois dernières nuits – avec ses deux Rottweilers de la même portée, qu'il a appelés

Mitraille et Pistolet – au Camping Fantastique, juste à la jonction entre Lovell et Stoneham. C'est joli, par là, près de la rivière (les gens du coin appellent la structure branlante en bois qui passe au-dessus le Pont Fantastique, et Bryan a bien compris qu'il s'agit d'une blague, et qu'elle est plutôt bonne, les gars). Parfois, aussi, des gens – genre hippies venus des bois de Svoeden, Harrison et Waterford, principalement – se pointent avec de la drogue à fourguer. Bryan aime bien se sentir cool, il aime bien se lâcher, si cela vous sied, et en ce dimanche après-midi, il se relâche, justement... pas complètement, pas comme il aime, mais assez pour que ça lui donne un petit creux. Ils ont des Mars, à l'épicerie de Lovell. Rien de mieux qu'un bon Mars quand on a un petit creux.

Il sort du camping et s'engage sur la Route 7, sans même jeter un œil à ce qui arrive dans l'autre sens, puis dit : « Oups, j'ai encore oublié ! » Pas de circulation, heureusement. Plus tard – surtout après la fête du 4 juillet, et jusqu'à Labor Day²⁷ – il y aura des voitures plus qu'il n'en veut, le bled en sera truffé, et alors il restera plus près de chez lui. Il sait qu'il n'est pas très bon conducteur ; encore une contravention pour excès de vitesse ou un pet en passant et on va lui retirer son permis pour six mois. Encore.

Mais cette fois-ci, aucun problème. Rien d'autre sur cette route qu'un vieux pick-up, et encore, il est à au moins cinq cents mètres.

— Essaie un peu d'me rattraper, pour voir, cow-boy, dit-il en gloussant.

Il ne sait pas pourquoi c'est « cow-boy » qui lui est venu, alors qu'il avait plutôt « enculé » en tête, comme dans « essaie un peu d'me rattraper pour voir, enculé », mais tel quel ça sonne bien. C'était le truc à dire. Il voit qu'il fait des zigzags et corrige un peu la trajectoire.

— C'est reparti pour un tour ! s'écrie-t-il, et il part d'un autre gloussement haut perché.

C'est reparti pour un tour, elle est bien, celle-là, il s'en sert

²⁷ Labor Day : aux États-Unis, Fête du Travail, qui a lieu le premier lundi de septembre. (N.d.T.)

avec les filles. Une autre pas mal, c'est de faire tourner le volant à droite, à gauche, pour faire des loopings avec la caisse, et alors tu dis : Ah, bon Dieu, j'ai dû trop forcer sur le sirop pour la toux ! Des répliques comme ça, il en connaît un paquet, une fois il a même pensé écrire un bouquin qui s'appellerait Les Bonnes Blagues pour la Route, est-ce que ce serait pas génial, Bryan Smith qui écrit un livre comme ce King, là-bas, à Lovell !

Il allume la radio (le camion fait une embardée sur le bas-côté moelleux de la route, la poussière vole, mais il ne verse pas dans le fossé) et il dégote Steely Dan, qui chante Hey Nineteen. Elle est bonne, celle-là ! Pour sûr, elle est trop bonne celle-là, c'est le délire ! Il accélère un peu, pour coller à la musique. Il jette un œil dans le rétro central, et il voit ses chiens, Mitraille et Pistolet, qui regardent son siège, l'œil brillant. D'abord il croit que c'est lui qu'ils regardent, peut-être même qu'ils sont en train de se dire que c'est vraiment un gars super, et puis il se demande comment il peut être aussi bête. Il y a une glacière calée derrière le siège conducteur, avec une livre de viande hachée fraîche, à l'intérieur. Il a l'intention de la faire cuire plus tard, sur son feu de camp, au camping. Ouais, et avec deux trois Mars pour le dessert, nom de Dieu qu'est-ce que ça va être cool ! Les Mars, c'est trop bon, c'est le délire !

— Les gars, oubliez la glacière, dit Bryan Smith aux chiens, qui le regardent dans le rétro.

Cette fois-ci, la camionnette tangué carrément, il traverse la ligne blanche à une vitesse de quatre-vingts kilomètres heure. Heureusement – ou malheureusement, tout dépend du point de vue – il n'arrive rien en face. Rien ne vient entraver la remontée de Bryan Smith vers le nord.

— Vous foutez la paix à cette viande, c'est mon casse-croûte.

Il prononce « côsse-croûte », comme le ferait John Cullum, mais le visage reflété dans le rétro, ce visage qui surveille les chiens aux yeux brillants, c'est celui de Sheemie Ruiz. Quasiment trait pour trait.

Sheemie pourrait être le jumeau de Bryan Smith.

Irene Tassenbaum conduisait à présent le camion avec plus d'assurance, levier de vitesse ou pas. Elle regrettait presque de devoir bifurquer à droite dans trois cents mètres, parce qu'il lui faudrait de nouveau utiliser l'embrayage, pour rétrograder, cette fois-ci. Mais c'était bien le Chemin du Dos de la Tortue, droit devant eux, et c'est au Chemin du Dos de la Tortue que ces gars voulaient aller.

Des entrants ! C'est ce qu'ils lui avaient dit, et *elle* les croyait sur parole, mais qui d'autre les croirait ? Chip McAvoy, peut-être, et certainement le Révérend Peterson, de cette folle Église des Entrants, à Stoneham, mais qui d'autre ? Son mari, par exemple ? Nan. Jamais de la vie. David Tassenbaum ne considérait comme réel que ce qui tenait sur une puce électronique. Elle se demanda – et ce n'était pas la première fois, ces derniers temps – si à quarante-sept ans elle était trop vieille pour envisager le divorce.

Elle repassa en seconde sans faire trop hurler le moteur, mais alors, au moment où elle allait s'engager dans le chemin, elle dut repasser la première en catastrophe, quand ce vieux pick-up stupide se mit à grogner et à haleter. Elle s'attendait à ce que l'un de ses passagers y aille de sa petite remarque finaude (peut-être même que le chien mutant du garçon lancerait encore un *bordel*), mais tout ce que dit l'homme assis sur le siège à côté d'elle fut :

— Ce n'est plus du tout pareil.

— Vous êtes venu quand, pour la dernière fois ? lui demanda Irene Tassenbaum.

Elle envisagea de repasser en seconde, puis décida de laisser les choses telles quelles. « Tant que ça n'est pas cassé, pas la peine de réparer », comme disait David.

— Ça fait un moment, admit l'homme.

Elle n'arrêtait pas de lui lancer des regards en coin. Il y avait en lui quelque chose d'étrange et d'exotique – dans ses yeux, surtout. Comme s'ils avaient vu des choses qu'elle n'aurait pu

imaginer, même en rêve.

Arrête un peu, s'exhorta-t-elle. C'est sans doute un traîne-savates débarqué de Portsmouth, dans le New Hampshire.

Mais elle en doutait. Ce garçon, il était peu commun, lui aussi – avec son espèce de chien croisé exotique –, mais ce n'était rien, comparé à cet homme au visage hagard et aux incroyables yeux bleus.

— Eddie disait que ça formait une boucle, dit le garçon. Peut-être que la dernière fois vous êtes arrivés dans l'autre sens.

L'homme parut réfléchir à cette hypothèse, puis hocha la tête.

— De l'autre côté, ça donne sur Bridgton ? demanda-t-il à la femme.

— Oui, absolument.

L'homme aux yeux bleus opina.

— Nous allons chez l'écrivain.

— Cara Qui Rit, fit-elle instantanément. C'est une belle maison. Je l'ai aperçue depuis le lac, mais je ne sais pas quelle allée...

— La dix-neuf, répondit l'homme.

Ils passèrent devant le numéro vingt-sept. En prenant le Chemin du Dos de la Tortue dans ce sens-là, les numéros allaient décroissant.

— Qu'est-ce que vous lui voulez, si ce n'est pas indiscret ?

C'est le garçon qui répondit.

— Nous voulons lui sauver la vie.

7

Roland reconnut immédiatement l'allée qui descendait raide, bien qu'il l'eût vue pour la dernière fois sous des cieux noirs et menaçants d'orage, et que son attention eût été alors concentrée sur les tahines volants et scintillants. Aujourd'hui, nulle trace de

tahines ou d'autres créatures sauvages dans les airs. Les bardeaux du toit de la maison en contrebas avaient été gainés de cuivre, depuis sa dernière visite, et la partie boisée qui l'entourait était devenue une vaste pelouse, mais le chemin était le même, avec un panneau indiquant « CARA QUI RIT » sur la gauche, et un autre à droite portant le numéro 19, en gros chiffres. Au-delà s'étendait le lac, d'un bleu étincelant dans la lumière vive de l'après-midi.

Du lac monta la plainte d'un petit moteur poussé à fond. Roland lança un regard à Jake et les joues pâles ainsi que les yeux écarquillés et effrayés du garçon l'alarmèrent.

— Quoi ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Il n'est pas là, Roland. Ni lui ni aucun des membres de sa famille. Il n'y a que le type qui tond la pelouse.

— C'est ridicule, tu ne peux pas..., commença Mme Tassenbaum.

— Je le sais ! lui cria Jake. Je le sais, madame !

Roland regardait Jake avec une fascination totalement transparente et horrifiée... mais dans l'état dans lequel il se trouvait, ou bien le garçon ne comprit pas ce regard, ou bien il l'ignora complètement.

Pourquoi mens-tu, Jake ? pensa le Pistolero. Puis, immédiatement : *Il ne ment pas.*

— Et si ça s'est déjà produit ? lança Jake.

Et : oui, il s'inquiétait pour King, mais Roland ne pensait pas que c'était là toute la cause de son inquiétude.

— Et s'il est déjà mort, et que sa famille n'est pas là parce que la police l'a appelée, et...

— Ça ne s'est pas encore produit, le coupa Roland, mais c'était la seule chose dont il était certain.

Qu'est-ce que tu sais, Jake, et pourquoi ne veux-tu pas me le dire ?

Mais il n'avait pas le temps de s'appesantir là-dessus.

8

L'homme aux yeux bleus avait l'air calme, en parlant au garçon, mais Irene Tassenbaum ne le trouvait pas calme du tout, au fond. Et ces voix qui chantaient, qu'elle avait remarquées en sortant de l'Épicerie Générale d'East Stoneham, elles avaient changé. Leur chant était toujours doux, mais n'y avait-il pas une pointe de désespoir, en arrière-plan, aussi ? Elle en avait bien l'impression. Comme une plainte aiguë qui lui battait aux tempes.

— Comment tu peux le savoir ? hurla le garçon du nom de Jake à l'homme – son père, d'après ce qu'elle avait cru comprendre. Comment tu peux en être si sûr, putain ?

Au lieu de répondre à la question du gosse, l'homme du nom de Roland la regarda, *elle*. Mme Tassenbaum sentit la chair de poule courir sur la peau de ses bras et de son dos.

— Continuez, *sai*, si cela vous sied.

Elle jeta un regard dubitatif en direction du chemin abrupt qui menait à Cara Qui Rit.

— Si j'obéis, je n'arriverai sans doute pas à remonter la côte avec ce tas de ferraille.

— Il le faudra, pourtant, dit Roland.

9

L'homme qui tondait la pelouse était le serf de King, en déduisit Roland, ou ce qui en tenait lieu, dans ce monde. Sous son chapeau, il avait les cheveux blancs, mais le dos droit et le corps vigoureux, portant ses années sans trop d'efforts. Lorsque la camionnette s'engagea dans l'allée qui descendait en pente raide jusqu'à la maison, l'homme marqua une pause, le bras

appuyé sur la poignée de la tondeuse. Quand la portière côté passager s'ouvrit et que le Pistolero descendit de voiture, il actionna un levier et la machine s'arrêta. Il retira également son chapeau – sans avoir exactement conscience de le faire, nota Roland. Puis son regard enregistra la présence du pistolet accroché à la hanche de Roland, et ses yeux s'arrondirent assez grand pour faire disparaître ses pattes-d'oie.

— Salut, m'sieur, dit-il d'un ton prudent.

Il me prend pour un entrant, se dit Roland. *Exactement comme elle.*

Et en un sens c'est ce qu'ils étaient, lui et Jake, des entrants. Seulement ils avaient débarqué dans un *où* et un *quand* où c'était chose commune.

Et où le temps filait à toute allure.

Roland prit la parole sans laisser à l'homme l'occasion de poursuivre.

— Où sont-ils ? Où est-il ? Stephen King ? Parle, homme, et dis-moi la vérité !

Le chapeau tomba des doigts de l'homme et alla se poser à ses pieds, sur l'herbe fraîchement coupée. Ses yeux noisette, fascinés, se plantèrent dans ceux de Roland : l'oiseau contemplant le serpent.

— Fambly est de l'autre côté du lac, dans la maison qu'ils ont, là-bas. Chez l'vieux Schindler. Ils font une sorte de fête, faut croire. Steve a dit qu'il irait y faire un tour avec la voiture, après sa promenade.

Et d'un geste vague il désigna une petite voiture noire garée au bout de l'allée, dont on n'apercevait que le nez, au coin de la maison.

— Où est-ce qu'il se promène ? Le sais-tu ? Dis-le à cette dame !

Le vieil homme jeta un regard bref par-dessus l'épaule de Roland, puis revint sur le Pistolero.

— Ça s'rait plus simple que j'vous y conduise moi-même.

Roland sembla y réfléchir, mais pas plus d'une seconde. Plus simple, effectivement. Mais plus compliqué, d'un autre côté, si on considérait que King serait ou sauvé, ou perdu. Parce qu'ils avaient trouvé cette femme sur la route du *ka*. Et quel que fût le

rôle qu'elle ait à jouer, si mineur fût-il, c'était elle qu'ils avaient trouvée en premier sur le Sentier du Rayon. Et c'était aussi simple que ça, finalement. Quant à l'importance de son rôle, mieux valait ne pas trop présumer de ce genre de choses à l'avance. Eddie et lui n'avaient-ils pas cru que John Cullum, rencontré sur cette même route, dans la même épicerie à quelque trois roues au nord, ne jouerait qu'un rôle insignifiant dans leur histoire ? Pourtant ç'avait été tout le contraire.

Toutes ces réflexions traversèrent sa conscience en moins d'une seconde, les informations (*l'intuition*, aurait dit Eddie) s'enchaînèrent avec une efficacité mentale fulgurante.

— Non, répondit-il en désignant la femme du pouce, par-dessus son épaule.

— Dis-lui. *Maintenant*.

10

Le garçon – Jake – s'était abandonné dans le siège, les mains ballantes, le long du corps. Le chien bizarre levait vers le visage du gosse un regard anxieux, mais le gosse ne le voyait pas. Il avait les yeux fermés, et Irene Tassenbaum crut d'abord qu'il s'était évanoui.

— Fiston ? Jake ?

— Je l'ai, dit le garçon, sans ouvrir les yeux. Pas Stephen King – lui je ne peux pas le contacter avec le *shining* – mais l'autre. Je dois le ralentir. Comment je peux le ralentir ?

Mme Tassenbaum avait assez écouté son mari au travail – à se tenir de longs monologues à mi-voix – pour reconnaître quelqu'un qui parlait tout seul. Et elle n'avait aucune idée de qui parlait le garçon, sauf qu'il ne s'agissait pas de Stephen King. Ce qui laissait environ six milliards de possibilités, en gros.

Toujours est-il qu'elle répondit quand même, parce qu'elle savait ce qui la ralentissait toujours, *elle*.

— C'est dommage qu'il n'ait pas envie d'aller aux toilettes.

11

Il n'y a pas encore de fraises dans le Maine, pas si tôt dans la saison, mais il y a des framboises. Justine Anderson (de May-brook, dans le comté de New York) et Elvira Toothaker (son amie de Lovell) se baladent au bord de la Route 7 (la vieille route de Fryeburg, comme Elvira l'appelle encore) avec leurs seaux en plastique, faisant leur cueillette dans les buissons qui courent sur au moins cinq cents mètres, le long du vieux mur de pierre. C'est Garrett McKeen qui a bâti ce mur il y a une centaine d'années, et c'est à l'arrière-petit-fils de Garrett que Roland de Gilead est en train de parler, en ce moment même. Le ka est une roue, vous intuïtez.

Les deux femmes ont pris grand plaisir à leur promenade d'une heure, non pas parce qu'elles ont l'une ou l'autre un amour particulier des framboises (Justine ne compte même pas manger les siennes, parce qu'elle se retrouve toujours avec des grains coincés entre les dents), mais parce qu'elle leur a donné l'occasion de rattraper les potins sur leurs familles respectives, et de rire un peu en repensant aux premières années de leur amitié, qui était alors la chose la plus importante de leur vie d'adolescentes. Elles s'étaient rencontrées au Lycée Vassar (il y avait mille ans, leur semblait-il) et elles avaient porté ensemble la Guirlande de Pâquerettes, pour leur remise de diplôme. C'est de ça qu'elles reparlaient, lorsque la camionnette bleue – un Dodge Caravan de 1985, Justine reconnaît la marque et le modèle parce que son fils aîné s'en est acheté une exactement pareille, quand sa tribu a commencé à s'agrandir – déboule au coin de Chez Merlder Restaurant Allemand et Brathaus. Elle occupe toute la largeur de la route, à faire des zigzags, soulevant de la

poussière sur le bas-côté gauche, avant de rebondir au milieu de l'asphalte, puis d'aller mordre sur l'autre bas-côté. La deuxième fois que ça se produit – et alors c'est droit sur elles que la camionnette fonce, et à fond la caisse – Justine se dit que l'engin va bel et bien verser dans le fossé (qu'il va « faire le coup de la tortue », comme on disait dans les années quarante, quand elles étaient à Vassar, toutes les deux), mais le conducteur redresse le cap et regagne la chaussée juste à temps.

— Regarde, il est saoul, ou quelque chose comme ça ! s'exclame Justine, alarmée.

Elle tire Elvira en arrière, mais elles se retrouvent acculées au vieux mur de pierre, avec son banc de framboisiers. Leurs pantalons se prennent dans les ronces (Dieu merci, aucune de nous ne portait de short, se dira Justine plus tard... quand elle aura le temps d'y réfléchir) et arrachent de petites peluches de tissu.

Justine se dit qu'elle devrait passer le bras autour des épaules de son amie et les faire basculer toutes deux par-dessus le mur qui lui arrive à la taille – un flip-flap, comme en cours de gym, il y a bien des années de ça – mais avant qu'elle ait eu le temps de se décider, la camionnette bleue est près d'elles, et au moment où elle passe, elle est à peu près recentrée sur la route, et ne représente plus un danger pour les deux femmes.

Justine la regarder filer dans un beuglement assourdi de musique rock, le cœur battant à tout rompre, et sur la langue le goût froid et métallique d'une substance que son corps a dû sécréter – très probablement de l'adrénaline. Et à mi-chemin de la colline, la camionnette bleue recommence ses acrobaties et traverse la ligne blanche. Le conducteur corrige le tir... non, il corrige trop. Une fois encore le véhicule va manger le bas-côté, faisant voler la poussière jaune sur cinquante mètres.

— Bon Dieu, j'espère que Stephen King va voir ce connard, lance Elvira.

Elles ont dépassé l'écrivain environ cinq cents mètres plus haut, ils se sont dit bonjour. Tout le monde en ville a dû le voir se promener l'après-midi, un jour ou l'autre.

Comme si le conducteur de la camionnette avait entendu

Elvira Toothaker le traiter de connard, les feux de stop s'allument tout à coup. Le véhicule dérive jusque sur le bas-côté et s'immobilise. Quand la portière s'ouvre, ces dames entendent beugler la musique. Elles entendent aussi le conducteur – un homme – qui hurle après quelqu'un (Elvira et Justine ont pitié de la personne coincée en voiture avec ce type-là, par un bel après-midi ensoleillé de juin). « Tu laisses ça tranquille, t'entends ? » crie le type. « C'est pas pour toi, t'entends ? » Puis il se penche à l'arrière de la voiture, il en retire un bâton, et s'en sert pour écarter les ronces contre le mur, puis il l'enjambe. La camionnette est à l'arrêt sur le bas-côté, moteur tournant toujours, portière ouverte, avec de la fumée qui sort d'un côté, et de la musique à fond de l'autre.

— Mais qu'est-ce qu'il fiche ? demande Justine, un peu nerveuse.

— La vidange, à mon avis, suggère son amie. Mais si M. King là-bas a de la chance, s'il a choisi l'itinéraire Numéro Deux, ça lui donnera peut-être le temps de quitter la Route 7 et de reprendre le Chemin du Dos de la Tortue.

Tout à coup, Justine n'a plus du tout envie de ramasser des framboises. Tout ce qu'elle veut, c'est rentrer chez elle se faire une tasse de thé bien fort.

Le type ressort des buissons d'un pas vif mais en boitillant, et utilise à nouveau son bâton pour passer le mur.

— J'imagine qu'il n'aura pas eu besoin de prendre l'itinéraire Numéro Deux, conclut Elvira, et alors que le chauffard remonte à bord de sa camionnette bleue, les deux femmes plus toutes jeunes se regardent et se mettent à glousser.

12

Roland observait le vieil homme qui donnait des instructions

à la femme – il parlait de prendre Warrington's Road comme raccourci – et c'est alors que Jake ouvrit les yeux. Roland trouva au garçon un air incroyablement las.

— J'ai réussi à le faire s'arrêter pour pisser. Maintenant il est en train de farfouiller derrière son siège. Je ne sais pas ce qu'il fabrique, mais ça ne le retiendra pas très longtemps. Roland, ça va mal. On est terriblement en retard. Il faut y aller.

Roland se tourna vers la femme, espérant que sa décision de ne pas mettre le vieil homme à sa place au volant était bien la bonne.

— Vous savez où aller ? Vous comprenez ?

— Oui. Il faut remonter Warrington jusqu'à la Route 7. On y va parfois dîner, à Warrington. Je la connais, cette route.

— Je peux pas vous garantir que vous le croiserez, en passant par là, dit le type de l'entretien. Mais c'est probable.

Il se baissa pour ramasser son chapeau et se mit à en épousseter les brins d'herbe fraîchement tondue. Il le fit en longs gestes lents, comme un homme perdu dans ses rêves.

— Pour sûr, ça m'paraît probab'.

Et alors, toujours comme un homme dans un rêve, il se cala le chapeau sous le bras, leva le poing à son front et plia la jambe devant l'inconnu avec son gros revolver à la hanche. Et pourquoi s'en priver ?

Après tout l'inconnu était entouré d'un halo de lumière blanche.

13

Lorsque Roland se réinstalla dans l'habitacle du camion de l'épicier – tâche rendue plus difficile encore par la douleur qui croissait rapidement dans sa hanche droite – il posa instinctivement la main sur la jambe gauche de Jake, et subitement, aussi simplement que ça, il sut ce que le garçon lui

cachait, et pourquoi. Il craignait que, s'il savait, l'attention du Pistolero se relâche. Ce n'était pas le ka-shume que Jake avait ressenti, ou bien Roland l'aurait éprouvé, lui aussi. Et *comment* pourrait-il y avoir du ka-shume parmi eux, quand leur tet était déjà brisé ? Leur pouvoir spécial, plus grand qu'eux tous, peut-être hérité du Rayon même, avait disparu. À présent ils n'étaient plus que trois amis (quatre, en comptant le bafouilleux), unis par une seule et même cause. Et ils pouvaient sauver King. Jake le savait. Ils pouvaient sauver l'écrivain et, ce faisant, se rapprocher d'un pas de leur but : sauver la Tour. Mais l'un d'eux allait mourir, dans cette épreuve.

Jake savait cela, aussi.

14

Il vint alors à Roland un vieux dicton – que son père lui avait appris – qui disait : *Si le ka en décide ainsi, alors ainsi soit-il.* Oui, très bien. Ainsi soit-il.

Au cours des longues années qu'il avait passées sur les traces de l'homme en noir, le Pistolero aurait juré que rien dans l'univers tout entier n'aurait su le faire renoncer à la Tour. N'avait-il pas littéralement tué sa propre mère pour elle, au tout début de sa terrible carrière ? Mais en ces temps-là il n'avait pas d'amis, pas d'enfant, et (il avait horreur de devoir l'admettre, mais c'était la vérité) pas de cœur. Il était ensorcelé par cette froide aventure que ceux qui ne savent pas aimer prennent pour de l'amour. À présent il avait un fils, on lui avait accordé une seconde chance, et il avait changé. Sachant que l'un d'entre eux devait mourir pour sauver l'écrivain – que leur confrérie devait se réduire encore, et si vite – ne le ferait pas renoncer. Il s'assurerait seulement que ce serait Roland de Gilead, et non Jake de New York, qui tiendrait lieu de sacrifice, cette fois-ci.

Le garçon savait-il que Roland avait percé son secret ? Il

n'avait pas le temps de s'en soucier, pour l'instant.

Roland claqua la portière du camioBILE et se tourna vers la femme.

— Vous vous appelez Irene ?

Elle fit oui de la tête.

— Conduisez, Irene. Aussi vite que si vous aviez Monseigneur Pied-Fourchu au train, et qu'il avait la ferme intention de vous violer, je vous prie. La Route de Warrington. Et si on ne le voit pas là, la Route 7. Vous voulez bien ?

— Si je veux, bordel ! dit Mme Tassenbaum, en enclenchant la première avec une autorité indiscutable.

Le moteur hurla, mais le camion démarra en marche arrière, comme si l'engin avait tellement peur de la tâche à accomplir qu'il préférait finir dans le lac. Elle changea alors de vitesse et le vieux International Harvester bondit en avant et s'attaqua à la pente raide du chemin, laissant derrière lui un sillage de fumée bleue et de caoutchouc brûlé.

L'arrière-petit-fils de Garrett McKeen les regarda s'éloigner, bouche bée. Il n'avait aucune idée de ce qui venait de se passer, mais il avait l'intuition que beaucoup de choses dépendraient de ce qui allait se passer ensuite.

Peut-être même que *tout* en dépendrait.

15

C'était bizarre, d'avoir envie de pisser à ce point, parce que c'était la dernière chose qu'avait faite Bryan Smith avant de quitter le Camping Fantastique. Et après avoir escaladé ce putain de mur en pierre, il avait à peine pu faire quelques gouttes, même s'il avait cru que sa vessie allait exploser, tellement il avait envie. Bryan espère qu'il n'a pas chopé un truc à la prostate ; c'est bien le dernier truc dont il ait besoin, des problèmes de prostate. Il a déjà assez de problèmes comme

ça, bon sang d'bois.

Ouais, maintenant qu'il s'est arrêté, autant essayer de recaler la glacière derrière le siège – les chiens la matent toujours avec la langue qui pend. Il tente de la glisser sous le siège, mais ça n'entre pas – pas assez de dégagement. Au lieu de ça, il pointe un doigt crasseux vers ses Rotts en leur répétant pas touche à la glacière et à la viande qui est dedans, c'est à lui, c'est son casse-croûte. Il songe même à leur promettre d'en mélanger un peu à leur Purina, s'ils sont bien sages. Pour Bryan Smith, ça représente un gros effort de réflexion, mais la solution simplissime qui consiste à faire passer la glacière à l'avant, sur le siège passager, ne lui traverse pas une seconde l'esprit.

— Vous touchez pas à ça ! leur répète-t-il, et d'un bond il reprend sa place au volant.

Il claque la portière, jette un œil dans le rétro central et voit deux vieilles dames là-bas (il ne les avait pas vues avant, parce qu'il n'était pas exactement en train de regarder la route, quand il les a dépassées), leur adresse un petit signe qu'elles ne verront jamais à travers le pare-brise arrière répugnant, puis reprend son chemin sur la Route 7. À la radio maintenant ils passent Gangsta Dream 19, d'Owt-Ray-Juss, et Bryan monte le son (du coup il retraverse la ligne blanche et se retrouve sur la file d'en face – c'est le genre à ne pas pouvoir régler la radio sans la regarder). Le rap ça arrache ! Et le métal aussi, ça arrache ! Tout ce qu'il lui faut pour que ce soit le bonheur, c'est un titre d'Ozzy – Crazy Train, ce serait le top.

Et puis deux ou trois Mars, aussi.

16

Mme Tassenbaum émergea comme une fusée de l'allée de Cara Qui Rit, dans le Chemin du Dos de la Tortue, en seconde,

faisant gémir le moteur du vieux pick-up (s'il y avait eu un compte-tours sur le tableau de bord, l'aiguille aurait forcément été dans le rouge), et les quelques outils éparpillés à l'arrière dansant des claquettes sur la tôle rouillée.

Roland n'était pas très doué pour le *shining* – même pas du tout, comparé à Jake – mais il avait rencontré Stephen King, et il l'avait plongé dans le sommeil trompeur de l'envoûte. C'était un lien très fort entre deux êtres, aussi ne fut-il pas totalement surpris lorsqu'il entra en contact avec l'esprit que Jake n'avait pas réussi à atteindre. Et le fait que King ait été en train de penser à eux fut forcément d'un certain secours.

Ça lui arrive souvent, pendant sa promenade, se dit Roland. Quand il est seul, il entend le Chant de la Tortue et il sait qu'il a un travail à accomplir. Un travail auquel il se dérobe. Eh bien, mon ami, c'est aujourd'hui que tu vas le finir.

S'ils réussissaient à le sauver, bien sûr.

Il se pencha par-dessus Jake et s'adressa à la femme.

— Vous ne pouvez pas faire accélérer cet engin maudit des dieux ?

— Si, je crois que si.

Puis, se tournant vers Jake :

— Tu sais vraiment lire dans les pensées, fiston, ou est-ce que c'est seulement un jeu entre ton ami et toi ?

— Je ne lis pas dans les pensées, pas vraiment, mais j'entre en contact avec l'esprit.

— J'espère de tout mon cœur que c'est bien vrai, parce que le Chemin du Dos de la Tortue est plutôt accidenté, et pas assez large pour deux voitures. Si tu sens qu'il vient quelqu'un en face, il faudra me le dire.

— D'accord.

— Excellent, lança Irene Tassenbaum.

Elle eut un large sourire. Vraiment, elle n'avait plus aucun doute à ce sujet : c'était la meilleure chose qui lui soit jamais arrivée. La plus *excitante*. Maintenant, en plus d'entendre des voix qui chantaient, elle voyait des visages dans les feuillages des arbres sur le bord de la route, comme s'ils étaient observés par une foule. Elle percevait une force extraordinaire s'accumulant tout autour d'eux et elle se sentit soudain sous

l'emprise d'un vertige : l'intuition que, si elle appuyait sur l'accélérateur du vieux camion rouillé de Chip McAvoy, il irait plus vite que la lumière. Comme dopé par cette énergie autour d'eux, il pourrait même remonter le temps.

Eh bien, pourquoi on n'irait pas un peu voir de plus près ? se dit-elle. Elle positionna le camion au milieu du Chemin du Dos de la Tortue, enfonça l'embrayage et passa la troisième. Le vieil engin ne bondit pas plus vite que la lumière, il ne se mit pas à remonter le temps, mais l'aiguille du compteur de vitesse monta jusqu'à quatre-vingts... puis au-delà. Le camion gravit une colline, et en passant de l'autre côté, il vola un bref instant au-dessus de la chaussée.

Il y avait au moins quelqu'un d'heureux, dans cette histoire. Irene Tassenbaum poussa un cri d'excitation.

17

Stephen King fait deux promenades, une petite et une longue. La petite le conduit jusqu'à l'intersection de la Route de Warrington et de la Route 7, puis retour chez lui, à Cara Qui Rit, en sens inverse. Ce qui fait environ cinq kilomètres. La promenade longue, qu'il surnomme volontiers « Marche ou crève » (et c'est le titre d'un livre qu'il a écrit sous le pseudo Bachman, avant que le monde change) l'entraîne au-delà de l'intersection, puis le long de la Route 7 jusqu'à Slab City Road, puis à nouveau sur la Route 7 jusqu'à Berry Hill, en contournant la Route de Warrington. Dans cette promenade-là, il rentre chez lui par le nord du Chemin du Dos de la Tortue, et il parcourt sept kilomètres. C'est celle qu'il a choisie pour aujourd'hui, mais quand il arrive au croisement de la 7 et de Warrington, il s'arrête, et il envisage vaguement d'opter pour la version courte. Il fait toujours bien attention de rester sur le bas-côté, bien que la circulation soit peu dense sur la Route 7,

même l'été. Le seul moment où cette route est très fréquentée, c'est au moment de la Foire de Fryeburg, et ce n'est pas avant la première semaine d'octobre. Mais il a une bonne visibilité, globalement. S'il déboule un chauffard (ou un soûlard), on le voit arriver à cinq cents mètres, ce qui donne pas mal de temps pour évacuer les lieux. Il n'y a qu'une colline à l'aveugle, celle située juste après l'intersection de Warrington. C'est aussi une colline aérobique, elle vous remet la vieille pompe en route comme il faut, et est-ce que ça n'est pas exactement pour ça qu'il fait ces stupides promenades ? Pour faire la promo de ce que les présentateurs télé appellent « une bonne santé cardiovasculaire » ? Il a arrêté de boire, il a arrêté de se droguer, il a presque arrêté de fumer, et il fait de l'exercice. Qu'est-ce qu'il pourrait faire de plus ?

Pourtant une voix continue de lui chuchoter des choses à l'oreille. Quitte la route principale, elle dit. Retourne jusque chez toi. Il te restera une heure avant d'aller les rejoindre tous, à cette fête de l'autre côté du lac. Tu pourras travailler. Peut-être même commencer le nouveau volume de ta série de la Tour Sombre. Tu sais bien que ça te travaille.

Si fait, pour sûr que ça le travaille, mais il a toujours une histoire en cours, et ça lui plaît bien comme ça. Se remettre au récit de la Tour, ça veut dire nager en eaux profondes. Peut-être même se noyer. Pourtant, debout à ce carrefour, il comprend tout à coup que, s'il rentre plus tôt, il va bel et bien s'y remettre. Il ne pourra pas s'en empêcher. Il lui faudra écouter ce qu'il appelle parfois Ves'-Ka Gan, le Chant de la Tortue (et aussi parfois le Chant de Susannah). Il va bazarder l'histoire en cours, tourner le dos à la terre sûre, et plonger une nouvelle fois dans ces eaux sombres. Il l'a déjà fait quatre fois mais, cette fois-ci, il lui faudra nager jusque sur l'autre rive.

Nager ou se noyer.

— Non, dit-il.

Il parle à voix haute, et où est le problème ? Il n'y a personne pour l'entendre, ici. Il perçoit vaguement le bruit d'un véhicule à l'approche – ou est-ce qu'il y en a deux ? Un sur la Route 7 et un sur celle de Warrington – mais c'est tout.

— Non, répète-t-il. Je vais marcher, et ensuite je vais aller

faire la fête. Plus d'histoire à écrire aujourd'hui. Surtout pas celle-là.

Et alors, laissant l'intersection derrière lui, il entreprend de gravir la colline abrupte, avec sa visibilité très courte. Il marche en direction du bruit du camion Dodge Caravan, qui est aussi le bruit que fait sa mort imminente. Le ka du monde rationnel veut le voir mourir ; celui du Prim veut qu'il survive, et chante son chant. Alors par ce bel après-midi ensoleillé, dans le Maine Occidental, la force irrésistible se précipite vers son objet immobile et pour la première fois depuis que le Prim s'est retiré, tout monde et toute existence se tournent vers la Tour Sombre qui se dresse au bout de Can'-Ka No Rey, ce qui signifie les Champs Rouges de Personne. Même le Roi Cramoisi interrompt son hurlement de colère. Car c'est la Tour Sombre qui décidera.

— La résolution exige un sacrifice, dit King.

Et bien que personne ne l'entende hormis les oiseaux et qu'il n'ait lui-même aucune idée du sens de ses paroles, il n'en est pas troublé. Il passe son temps à marmonner tout seul. C'est comme s'il avait dans la tête une Grotte des Voix, une grotte remplie d'imitateurs brillants – mais pas nécessairement intelligents.

Il marche ainsi, balançant les bras le long de son jean, sans avoir conscience que ce sont

(ne sont pas)

les derniers battements de son cœur, que ce sont

(ne sont pas)

les dernières pensées qui germeront dans son esprit, que ce sont

(ne sont pas,)

les dernières prophéties de ses voix d'oracle.

— Ves'-Ka Gan, dit-il, amusé par les sonorités – mais attiré, aussi.

Il s'est promis qu'il essaierait de ne pas truffer ses délires de la Tour Sombre de mots imprononçables dans une langue inventée (pour ne pas dire complètement foirée) – son correcteur à New York, Chuck Verrill, en supprimera la majorité s'il commence – mais on dirait que son esprit se

remplit tout seul de ces mots et de ces expressions : ka, ka-tet, sai, soh, can-toi (celui-là, au moins, il vient d'un autre de ses livres, Désolation), tahine. Le Cirith Ungol de Tolkien et le Nyarlathotep, de H.P. Lovecraft, ne sont-ils pas tout près ?

Il rit, puis entonne une chanson que lui a donnée une de ses voix. Il se dit qu'il ne manquera pas de s'en servir dans la prochaine aventure du Pistolero, quand il rendra enfin sa voix à la Tortue.

— Commala-un-deux, chante-t-il tout en marchant, il y a un jeune homme armé d'un pistolet, le jeune homme de ses yeux a perdu la prunelle, quand sa chérie s'est fait la belle.

Ce jeune homme, c'est Eddie Dean ? Ou bien Jake Chambers ?

— Eddie, lance-t-il à voix haute. C'est Eddie, le rebelle avec sa belle.

Il est tellement absorbé par ses pensées que tout d'abord il ne voit pas le toit de la camionnette Dodge Caravan bleue qui déboule face à lui, dans son horizon proche, aussi ne se rend-il pas compte que ce véhicule n'est pas du tout sur la chaussée, mais sur le bas-côté sur lequel il se trouve en ce moment même. Il n'entend pas non plus l'accélération furieuse du camion qui fonce derrière lui.

18

Malgré la musique à fond, Bryan entend le frottement du couvercle de la glacière, et quand il jette un œil dans le rétro, il est à la fois consterné et scandalisé de voir que Mitraille, toujours le plus insolent de ses deux Rotts, a sauté de l'arrière du camion dans la cabine. Il a les pattes arrière posées sur la banquette crasseuse, il agite sa queue boudinée et il a la truffe dans la glacière de Bryan.

En pareilles circonstances, un conducteur raisonnable

s'arrêterait sur le bas-côté pour s'occuper de son animal désobéissant. Mais Bryan Smith, lui, n'a jamais eu de bonnes notes en logique, au volant, et son casier le prouve. Au lieu de se ranger sur le côté, il fait un écart sur la droite, tenant le volant de la main gauche et essayant de la droite de frapper la tête plate du Rottweiler, sans aucun succès.

— Laisse ça tranquille ! hurle-t-il à Mitraille, tandis que la camionnette fonce droit vers le fossé. Tu m'entends, Mitraille ? T'es bête ou quoi ? J'ai dit lâche ça !

Il réussit à écarter la tête du chien pendant une seconde ou deux, mais ses doigts ne trouvent pas de fourrure à laquelle s'accrocher et Mitraille, bien qu'il soit loin d'être un génie, est assez malin pour comprendre qu'il a au moins encore une chance d'attraper ce truc dans son papier blanc, ce truc qui dégage cette odeur rouge irrésistible. Il plonge sous la main de Bryan et se saisit du paquet entre ses mâchoires.

— Lâche ça ! braille Bryan. Tu lâches ça... TOUT DE SUITE !

Et pour avoir plus d'amplitude pour se pencher derrière le siège, il appuie fermement sur les deux pieds. Malheureusement, l'un d'eux est posé sur l'accélérateur. La camionnette se lance à l'assaut de la colline dans une pointe de vitesse. En cet instant précis, Bryan est tellement énervé et scandalisé qu'il en a oublié où il se trouve (sur la Route 7) et ce qu'il est supposé y faire (conduire un camion). Tout ce qui l'intéresse, c'est d'arracher ce foutu paquet de viande de la gueule de Mitraille.

— Donne-moi ça ! crie-t-il en tirant dessus.

Tout en remuant la queue encore plus vigoureusement (pour le chien, ce repas est aussi devenu un jeu), Mitraille tire de plus belle. On entend le bruit du papier qui se déchire. La camionnette a maintenant complètement quitté la chaussée. Au-delà s'étend un bosquet de pins, illuminé d'un voile de brume verte et or. Bryan ne pense qu'à cette viande. On ne lui fera pas manger de la viande à la bave de chien, faudrait voir à se mettre ça dans le crâne.

— Donne ça ! hurle-t-il sans voir l'homme se dressant sur sa trajectoire, sans voir non plus la camionnette qui bondit juste derrière lui, ni la portière s'ouvrir côté passager, ni cette

espèce d'échalas de cow-boy sauter en vol, dégainant au passage un revolver à grosse crosse jaune dans un holster à la taille, avant de rouler au sol. Le monde de Bryan Smith se résume en cet instant à un chien très vilain et à un paquet de viande. Et tandis qu'ils se battent, des roses rouges apparaissent sur le papier comme des tatouages.

19

— Le voici ! s'exclama le garçon du nom de Jake, mais Irene Tassenbaum l'avait très bien vu tout seule.

Stephen King portait un jean, une chemise de travail en batiste, et une casquette de base-ball. Il se trouvait bien au-delà de l'intersection de Warrington et de la Route 7, il avait gravi environ un quart de la côte.

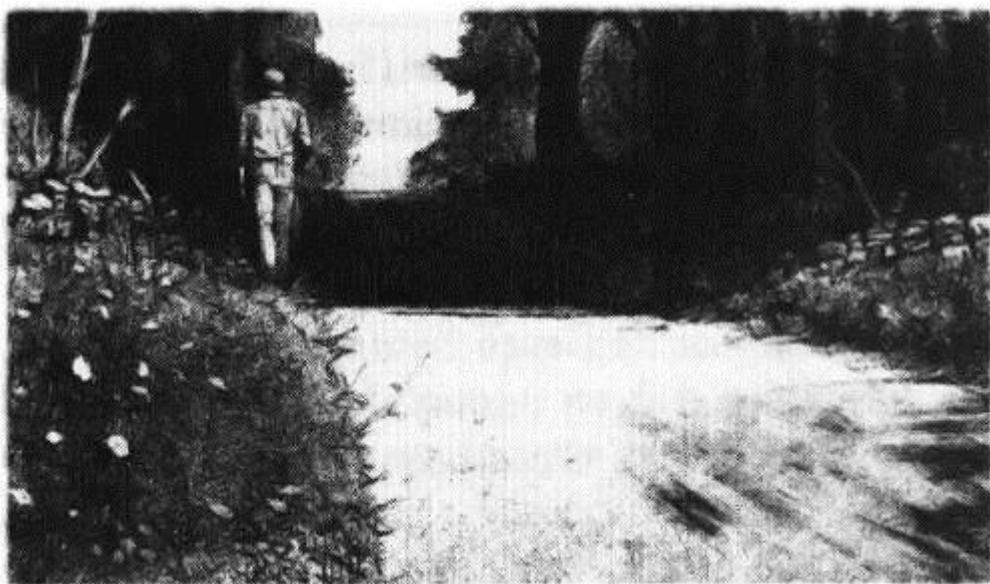
Elle enfonça l'embrayage à fond, rétrograda en seconde comme un pilote de Formule 1 qui aperçoit le drapeau quadrillé, puis braqua à gauche, les deux mains rivées au volant. Le pick-up de Chip McAvoy branla mais ne bascula pas. Elle entrevit un éclat métallique tandis qu'un véhicule atteignait le sommet de la colline, en sens inverse. La colline sur laquelle se trouvait King. Elle entendit l'homme assis à côté d'elle hurler :

— Collez-vous derrière lui !

Elle obéit, même si elle voyait à présent que le véhicule en face avait quitté la route, et risquait donc de les heurter de plein fouet. Sans parler de Stephen King, qui se retrouverait écrabouillé dans un sandwich métallique.

La portière s'ouvrit à la volée et le dénommé Roland sauta et roula à moitié hors du camion.

Et ensuite, les choses allèrent très, très vite.



Chapitre 2

VES'-KA GAN

1

Et ce qui se passa fut d'une simplicité redoutable : la hanche malade de Roland le trahit. Il tomba à genoux dans un cri de fureur, de douleur et de consternation mêlées. Puis un corps obscurcit momentanément la lumière du jour, celui de Jake qui bondit par-dessus le Pistolero d'une seule enjambée. Dans la cabine, Ote aboyait furieusement :

— *Ake-Ake ! Ake-Ake !*

— *Jake, non !* hurla Roland.

Et il vit tout avec une clarté insupportable. Le garçon attrapa l'écrivain par la taille au moment où le véhicule bleu – ni un camion ni une voiture, mais plutôt un croisement entre les deux – fonçait sur eux dans un vacarme de musique dissonante. Jake fit basculer King sur la gauche, faisant bouclier avec son propre corps, aussi fut-ce lui que le camion percuta. Derrière le Pistolero, à présent à genoux, les mains en sang enterrées dans la poussière, la femme de l'épicerie poussa un hurlement.

— *JAKE, NON !* tempêta de nouveau Roland, mais trop tard.

Ce garçon qu'il considérait comme son fils disparut sous le véhicule bleu. Le Pistolero aperçut une petite main tendue – qu'il n'oublierait jamais – puis elle disparut, elle aussi. King, d'abord heurté par Jake, puis par le poids du camion qui écrasait l'enfant, fut projeté au bord du petit bosquet à trois

mètres du point d'impact. Il atterrit sur le flanc droit, et sa tête heurta une pierre, assez fort pour faire voler sa casquette. Puis il roula, tentant peut-être de se remettre debout. Ou peut-être ne tentant rien du tout, car ses yeux étaient deux billes, et en état de choc.

Le conducteur braqua son volant au maximum et la camionnette passa à gauche de Roland, le ratant de quelques centimètres à peine, lui envoyant en plein visage un nuage de poussière. Déjà il ralentissait, peut-être freinait-il à fond, maintenant qu'il était trop tard. Il heurta le capot du pick-up par le côté, ce qui acheva de le ralentir, sans cependant faire de gros dégâts. Avant de s'arrêter complètement, il tamponna de nouveau King, cette fois-ci allongé sur le sol. Roland entendit le craquement sec d'un os qui casse. Suivi par un cri de douleur de l'écrivain. Et alors Roland fut certain de l'origine de la douleur dans sa hanche. Ça n'avait jamais été de l'arthrite sèche.

Il se remit sur ses pieds en titubant, prenant très vaguement conscience de ce que la douleur avait totalement disparu. Il jeta un regard en direction du corps de Stephen King formant des angles contre nature, sous le pneu avant gauche du véhicule bleu, et ne put s'empêcher de penser *Bien fait !* avec une sauvagerie aveugle. *Bien fait ! Si quelqu'un doit mourir ici, que ce soit toi ! Au diable le nombril de Gan, au diable les histoires qui en sortent, au diable la Tour, que ce soit toi, pas mon garçon !*

Le bafouilleux passa comme une flèche devant Roland, se précipitant auprès de Jake, allongé sur le dos à l'arrière de la camionnette, le pot d'échappement soufflant de la fumée bleue dans ses yeux ouverts. Ote n'hésita pas une seconde, il s'empara du sac d'Orizas toujours accroché à l'épaule de Jake et s'en servit pour éloigner le corps du garçon du camion, centimètre après centimètre, soulevant de petits nuages de poussière avec ses petites jambes courtaudes et musclées. Du sang coulait des oreilles de Jake, et de la commissure de ses lèvres. Les talons de ses bottillons laissèrent un double sillon dans la terre et dans le lit brun d'aiguilles de pin.

Roland s'approcha de Jake en vacillant et tomba à genoux à côté de lui. Sa première pensée fut que Jake allait peut-être s'en

tirer, après tout. Les membres étaient droits, dieux merci, et la marque qui lui barrait le nez et une de ses joues imberbes était de l'huile teintée de rouille et non du sang, comme il l'avait d'abord cru. Il y avait bien du sang qui coulait de ses oreilles, oui, et aussi de sa bouche, mais il s'agissait peut-être seulement d'une coupure qu'il se serait faite avec ses dents, ou bien...

— Va voir l'écrivain, fit Jake.

Il avait la voix calme, pas du tout modifiée par la douleur. On aurait pu croire qu'ils étaient tranquillement assis autour d'un feu de camp, après une journée de marche, à attendre ce qu'Eddie aimait à appeler les rations... ou, s'il se sentait d'humeur particulièrement joviale (ce qui était souvent le cas), les rations et les « buvances ».

— L'écrivain peut attendre, répondit sèchement Roland, en pensant intérieurement : *On vient de me donner un miracle. Il est la combinaison de ce corps de garçon pas tout à fait terminé et encore souple, et de cette terre molle qui s'est affaissée sous lui quand le camioBILE de cet enfoiré lui a roulé dessus.*

— Non, dit Jake, il ne peut pas.

Et lorsqu'il bougea pour essayer de s'asseoir, sa chemise se tendit un peu plus contre son corps, et Roland aperçut l'innommable concavité de son torse. Un nouveau flot de sang coula de la bouche de Jake et lorsqu'il essaya de parler de nouveau, il ne parvint qu'à tousser. Le cœur de Roland se tordit comme un chiffon dans sa poitrine et il se demanda comment il pouvait continuer de battre, devant un spectacle pareil.

Ote poussa un gémissement plaintif, le prénom de Jake mêlé de sanglots, qui donna la chair de poule au Pistolero.

— N'essaie pas de parler. Il y a peut-être quelque chose de brisé à l'intérieur. Une côte, ou peut-être deux.

Jake tourna la tête. Il cracha un caillot de sang – une partie se mit à couler comme du jus de tabac à chiquer – et saisit le poignet de Roland. Son emprise était ferme. Ainsi que sa voix, claire et distincte.

— *Tout est brisé. Ce corps est en train de mourir... Je le sais, je l'ai déjà vécu.*

Et ce qu'il dit ensuite, Roland le pensait juste avant qu'ils

repartent de Cara Qui Rit :

— Si le *ka* le veut ainsi, qu'il en soit ainsi. *Occupe-toi de l'homme que nous sommes venus sauver !*

Il lui fut impossible de nier cette autorité, dans la voix et le regard du garçon. C'était joué, à présent, le Ka de Dix-Neuf avait fait son temps. Sauf, peut-être, pour King. L'homme qu'ils étaient venus sauver. Quelle proportion de leur destin avait dansé au bout de ces doigts voltigeurs, tachés par le tabac ? Tout ? Une partie seulement ? Ceci ?

Quelle que fût la réponse, Roland aurait pu le tuer à mains nues, alors qu'il était allongé là, crucifié par la machine qui lui avait roulé dessus, sans se soucier une seconde que King n'ait pas été au volant du camion. S'il avait fait ce que le *ka* attendait de lui, jamais il ne se serait trouvé là, quand cet imbécile se serait pointé, et la poitrine de Jake n'aurait pas cet horrible renfoncement. C'était trop, si tôt après l'embuscade contre Eddie.

Et pourtant...

— Ne bouge pas, dit-il en se relevant. Ote, ne le *laisse* pas bouger.

— Je ne bougerai pas.

Chaque mot d'une clarté et d'une assurance remarquables. Mais à présent, Roland voyait du sang tacher le bas de sa chemise et l'entrejambe de son jean, fleurir là comme des roses rouges. Une fois déjà il était mort et il était revenu. Mais pas de ce monde-ci. Dans ce monde, la mort, c'était toujours pour de bon.

Roland se retourna vers l'écrivain.

2

Quand Bryan Smith tenta de se dégager de derrière son volant, Irene Tassenbaum le repoussa violemment contre le

dossier de son siège. Ses chiens, flairant peut-être l'odeur du sang, ou celle d'Ote, ou les deux, sautillaient en aboyant sauvagement derrière lui. La radio martelait à présent une espèce de morceau hystérique de heavy metal. Elle crut que sa tête allait exploser, non pas à cause du choc de ce qui venait de se passer, mais simplement à cause du vacarme. Elle aperçut le revolver du type sur le tapis de sol et s'en empara. La petite partie de son cerveau encore capable de réfléchir de manière cohérente fut ébahie par le poids de cette chose. Néanmoins, elle le pointa vers l'homme, puis se pencha devant lui et tapa un grand coup sur le bouton de l'autoradio. Une fois ces fichues guitares hurlantes dégagées, elle entendit de nouveau le chant des oiseaux, ainsi que les aboiements de deux chiens, et les hurlements d'un troisième... d'une créature, quoi.

— Reculez votre camion, pour dégager le type que vous avez renversé, ordonna-t-elle. Lentement. Et si vous roulez encore une fois sur le gosse, je vous jure que je vous éclate votre cervelle de crétin.

Bryan Smith fixa sur elle des yeux perplexes et injectés de sang.

— Quel gosse ?

3

Lorsque la roue avant de la camionnette se dégacha du corps de l'écrivain, Roland constata que ses jambes étaient tordues vers la droite en un angle anormal, et qu'une bosse déformait le côté de son jean. Le fémur, sans doute. Il s'était en outre ouvert le front, et tout le côté droit de son visage était baigné de sang. Il avait l'air en pire état que Jake, bien pire, mais un seul regard suffit au Pistolero pour évaluer que, s'il avait le cœur solide et que le choc ne l'avait pas tué, il s'en tirerait probablement. Et il revit Jake saisir l'homme par la taille, le protéger en faisant

bouclier, encaissant l'impact de son petit corps.

— Encore vous, dit King à voix basse.

— Vous vous souvenez de moi.

— Oui. Maintenant.

King se passa la langue sur les lèvres.

— Soif.

Roland n'avait rien à boire, et même dans le cas contraire, il n'aurait pas donné à King plus que les quelques gouttes nécessaires pour s'humecter les lèvres. Le liquide pouvait entraîner des vomissements, en cas de blessures, et les vomissements pouvaient causer l'étouffement.

— Désolé, dit-il seulement.

— Non, vous ne l'êtes pas.

Il se lécha de nouveau les lèvres.

— Jake ?

— Là-bas, par terre. Vous le connaissez ?

King essaya de sourire.

— Je l'ai écrit. Où est celui qui vous accompagnait ? Où est Eddie ?

— Mort, fit Roland. Dans le Devar-Toi.

King fronça les sourcils.

— Le Devar... ? Je ne connais pas.

— Non. C'est pour ça qu'on est ici. Qu'il fallait qu'on vienne. Un de mes amis est mort, un autre est peut-être mourant, et le *tet* est brisé. Tout ça parce qu'un homme paresseux et craintif a interrompu le travail auquel le *ka* le destinait.

Pas de circulation, sur la route. Hormis les aboiements des chiens, les hurlements du bafouilleux, et le gazouillis des oiseaux, le monde était silencieux. Ils auraient pu être suspendus dans le temps.

Peut-être qu'on l'est vraiment, se dit Roland. Désormais il en avait vu assez pour croire que c'était possible. *Tout* était possible.

— J'ai perdu le Rayon, avoua King, allongé sur son lit d'aiguilles de pin, au bord du bosquet.

La lumière de ce début d'été fusait tout autour de lui, en une brume verte et or.

Roland passa la main dans le dos de King et l'aida à se

redresser. L'écrivain poussa un cri de douleur lorsque la bosse de sa hanche droite roula dans les restes brisés et comprimés de l'os, mais il ne protesta pas. Roland tendit la main en direction du ciel. De gros nuages blancs et joufflus – *los angeles*, comme les appelaient les cow-boys de Mejis – reposaient immobiles sur fond bleu, sauf ceux juste au-dessus d'eux. Ceux-là traversaient le ciel en se hâtant, comme si un fin filet de vent les poussait.

— Là ! murmura furieusement Roland à l'oreille égratignée et remplie de terre de l'écrivain. Juste au-dessus de toi ! Tout autour de toi ! Ne le sens-tu pas ? Ne le vois-tu pas ?

— Si, fit King. Je le vois, maintenant.

— Si fait, et il a toujours été là. Vous ne l'avez pas perdu, vous avez seulement détourné votre œil de lâche. Mon ami a dû vous sauver, pour que vous le voyiez à nouveau.

De la main gauche, Roland fouilla dans son ceinturon et en sortit une balle. Au début, ses doigts refusèrent de se livrer à ce bon vieux tour d'agilité ; ils tremblaient trop fort. Il ne réussit à les immobiliser qu'en se disant que plus l'exercice lui prendrait de temps, plus il risquait d'être interrompu, ou de voir mourir Jake pendant qu'il s'occupait de ce misérable rebut de l'humanité.

Il leva les yeux et vit la femme qui tenait en respect le conducteur du camion, avec son arme. Très bien. *Elle* était très bien. Pourquoi Gan n'avait-il pas confié l'écriture de cette histoire à quelqu'un comme elle ? En tout cas, son instinct de la garder avec eux avait été le bon. Même le raffut infernal des chiens et du bafouilleux s'était calmé. Ote nettoyait l'huile et la terre sur le visage de Jake à coups de langue, pendant que dans la camionnette Mitraille et Pistolet engouffraient la viande hachée, cette fois sans intervention intempestive de leur maître.

Roland se retourna vers King, et la balle fit sa vieille danse sur le dos de sa main, entre ses doigts. King sombra presque immédiatement, comme la plupart des gens qui ont déjà été hypnotisés. Il gardait les yeux ouverts, mais ils semblaient regarder au-delà du Pistolero, à travers lui.

Le cœur du Pistolero lui hurlait d'en finir le plus vite possible, mais sa tête n'était pas dupe. *Il ne faut pas bâcler les choses. Sauf si tu tiens vraiment à rendre le sacrifice de Jake*

inutile.

La femme le regardait, de même que le conducteur de la camionnette, assis dans l'entrebâillement de la portière. Roland vit que *sai* Tassenbaum se débattait, mais Bryan Smith, lui, avait suivi King au pays du sommeil. Ce qui ne surprit pas le Pistolero outre mesure. Si cet homme avait la moindre idée de ce qu'il venait de faire, il était naturel qu'il saisisse n'importe quelle occasion de s'en évader. Même temporaire.

Le Pistolero dirigea de nouveau son attention vers cet homme qui devait être son biographe, sans doute. Il utilisa la même procédure que la première fois. Quelques jours auparavant, dans sa vie. Plus de deux décennies plus tôt, dans celle de l'écrivain.

— Stephen King, me voyez-vous ?

— Pistolero, je vous vois très bien.

— Quand m'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Quand on habitait Bridgton. Quand mon *tet* était jeune. Quand j'apprenais juste à écrire.

Il marqua une pause, puis il donna à Roland l'indication probablement la plus significative pour lui, indication différente pour chaque homme :

— Quand je buvais encore.

— Êtes-vous endormi, en ce moment ?

— Profondément.

— Êtes-vous dans la douleur ?

— En plein dedans, oui. Je vous remercie.

Le bafou-bafouilleux se remit à hurler. Roland tourna la tête, terrifié à la perspective de ce que ce hurlement pouvait signifier. La femme s'était approchée de Jake, et s'agenouillait à ses côtés. Roland fut soulagé de voir Jake passer le bras autour du cou de la femme, et attirer son visage près de sa bouche, pour lui parler à l'oreille. S'il avait assez de force pour faire ça...

Arrête ! Tu as vu cette difformité sous sa chemise ! Tu ne peux pas te permettre de perdre du temps à espérer.

Il se trouvait confronté à un cruel paradoxe : parce qu'il aimait Jake, il devait le laisser mourir auprès d'Ote et d'une femme qu'ils avaient rencontrée à peine une heure plus tôt.

Peu importait. Il avait à faire avec King, pour l'instant. Si

Jake devait entrer dans la clairière pendant qu'il avait le dos tourné... *si le ka en décidait ainsi, ainsi soit-il.*

Roland convoqua toute sa volonté et sa concentration. Il les condensa en une pointe brûlante, puis les dirigea de nouveau vers l'écrivain.

— Êtes-vous Gan ? demanda-t-il brusquement, sans savoir pourquoi cette question lui venait – mais sachant que c'était la *bonne* question.

— Non, répondit immédiatement King.

Du sang provenant de sa coupure à la tête lui coula dans la bouche, et il le recracha, sans même cligner des yeux.

— J'ai cru l'être, autrefois, mais c'était l'effet de l'alcool. Et de l'orgueil, je suppose. Aucun écrivain n'est Gan – aucun peintre, aucun sculpteur, aucun compositeur. Nous sommes kas-ka Gan. Pas *ka*-Gan, mais *kas*-ka Gan. Vous comprenez ? Vous... vous intuisez ?

— Oui, dit Roland.

Les prophètes de Gan ou les hérauts de Gan : l'expression pouvait signifier indifféremment les deux. Et il sut pourquoi il avait posé cette question.

— Et ce chant que vous chantez, c'est le *Ves'-Ka Gan*. N'est-ce pas ?

— Oh *oui* ! fit King en souriant. Le Chant de la Tortue. Il est beaucoup trop ravissant pour un type comme moi, qui sais à peine siffler un air !

— Je m'en moque, dit le Pistolero.

Il réfléchit aussi intensément que le lui permettait son esprit embrumé.

— Et maintenant, vous êtes blessé.

— Est-ce que je suis paralysé ?

— Je ne sais pas.

Et je m'en fiche.

— Tout ce que je sais, c'est que vous êtes en vie, et que quand vous pourrez de nouveau écrire, vous chercherez à entendre le Chant de la Tortue, le *Ves'-Ka Gan*, comme vous l'avez fait autrefois. Paralysé ou pas. Et cette fois-ci vous le chanterez jusqu'à la fin de la chanson.

— D'accord.

— Vous...

— Et Urs-Ka Gan, le Chant de l'Ours, l'interrompit King.

Puis il secoua la tête, bien que ce fût visiblement douloureux, malgré l'état d'hypnose.

— Urs-A-Ka Gan.

Le Cri de l'Ours ? Le *Hurlement* de l'Ours ? Roland ne savait pas lequel. Il lui faudrait espérer que ça n'avait pas d'importance, que ce n'était là que le délire d'un écrivain en train de couper les cheveux en quatre.

Une voiture tractant un camping-car passa devant la scène de l'accident sans même ralentir, puis deux grosses motos filèrent à toute vitesse en sens inverse. Et il vint à Roland une pensée étrangement convaincante : le temps ne s'était pas arrêté, mais eux se trouvaient, pour l'instant, *dim*. Et par là, protégés par le Rayon, qui ne subissait plus d'assaut destructeur et était donc en mesure de les aider, du moins un peu.

4

Répète-le-lui. Il faut qu'il n'y ait aucun malentendu. Et pas de faiblesses, comme il en a déjà eu.

Roland se pencha jusqu'à ce que leurs deux visages soient tout près de se toucher, leurs nez à un millimètre l'un de l'autre.

— Cette fois-ci, vous chanterez la chanson jusqu'au bout, vous écrirez l'histoire jusqu'au bout. Est-ce que vous intuisez vraiment ?

— « Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants », fit King d'une voix rêveuse. J'aimerais pouvoir écrire une fin de ce genre.

— Et moi donc.

Et c'était bien ce qu'il souhaitait le plus au monde. En dépit de son chagrin, le temps des larmes n'était pas encore venu. Ses yeux étaient comme deux pierres brûlantes dans sa tête. Peut-

être les larmes viendraient-elles plus tard, quand ce qui s'était produit ici commencerait à lui apparaître dans toute sa réalité et son ampleur.

— Je ferai ce que vous dites, pistolero. Peu importe comment tournera le récit, quand les pages viendront à manquer.

La voix même commençait à manquer à King. Roland se dit qu'il sombrerait bientôt dans l'inconscience.

— Je suis désolé pour vos amis, sincèrement, je le suis.

— Merci, dit Roland, réprimant difficilement la pulsion d'attraper la gorge de l'écrivain à pleines mains et de serrer jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Il se releva, mais King ajouta quelque chose qui l'arrêta net.

— Vous l'avez cherché, son chant à *elle*, comme je vous avais dit de le faire ? Le Chant de Susannah ?

— Je... oui.

Et alors King se força à se redresser sur un coude, et bien qu'à l'évidence il n'ait plus beaucoup de forces, sa voix s'éleva, claire et distincte :

— Elle a besoin de vous. Et vous, d'elle. Maintenant laissez-moi tranquille. Gardez votre haine pour ceux qui la méritent vraiment. Je ne suis pas plus responsable de votre *ka* que je ne le suis de Gan ou du monde, et nous le savons tous les deux. Laissez ces enfantillages derrière vous – et votre chagrin, aussi – et faites ce que vous voudriez que je fasse.

La voix de King monta en un cri rauque. Il attrapa le poignet de Roland et le serra avec une force incroyable.

— *Finissez le travail !*

Lorsque Roland essaya de répliquer, rien ne lui vint, d'abord. Il dut commencer par s'éclaircir la gorge.

— Dormez, *sai* – dormez et oubliez tout le monde présent ici, sauf l'homme qui vous a renversé.

— Je marchais... et ce type m'a renversé.

— Il n'y avait personne d'autre, ici. Ni moi, ni Jake, ni cette femme.

— Personne d'autre, acquiesça King. Juste moi et lui. Il dira la même chose ?

— Oui-là. Bientôt vous dormirez très profondément. Plus tard vous ressentirez peut-être la douleur, mais pour l'instant

vous ne sentez rien.

— Pas de douleur pour l'instant. Dormir profondément.

La silhouette tordue de King se détendit sur son lit d'aiguilles de pin.

— Cependant, avant de vous endormir, écoutez encore un instant, ordonna Roland.

— J'écoute.

— Une femme viendra peut-être à v... Attendez une seconde. Est-ce qu'il vous arrive de rêver que vous faites l'amour avec des hommes ?

— Vous me demandez si je suis gay ? Un homosexuel refoulé, peut-être ? fit King d'une voix lasse, mais amusée.

— Je ne sais pas. (Roland marqua une pause). J'imagine, oui.

— La réponse est non. Il m'arrive de rêver que je fais l'amour avec des femmes. Un peu moins maintenant, en vieillissant... et peut-être plus du tout pour un bon moment, désormais. Cette espèce de con m'a vraiment bousillé.

Pas autant qu'il a bousillé mon garçon, pensa Roland avec amertume, mais il ne dit mot.

— Si tu ne rêves que d'amour avec des femmes, alors c'est une femme qui viendra peut-être à toi.

— Vous dites ainsi ?

King avait l'air vaguement intéressé.

— Oui. Si elle vient, elle sera ravissante. Elle vous parlera du plaisir et du réconfort qui vous attendent dans la clairière. Elle se fera peut-être appeler Morphine ou Morphie, Fille du Sommeil, ou encore Selena, Fille de la Lune. Elle vous offrira son bras et proposera de vous y conduire. Vous devrez refuser.

— Je devrai refuser.

— Même si vous êtes tenté par ses yeux et par ses seins.

— Même, acquiesça King.

— Et pourquoi refuserez-vous, *sai* ?

— Parce que le chant n'est pas terminé.

Roland se sentit enfin satisfait. Mme Tassenbaum était agenouillée près de Jake. Le Pistolero les ignora tous deux et se dirigea vers l'homme assis au volant de son chariot à moteur, celui qui avait causé tous ces dégâts. L'homme avait les yeux vides et écarquillés, et la mâchoire qui pendait mollement. Un

filet de bave dégoulinait de son menton mal rasé.

— Vous m'entendez, *sai* ?

L'homme hocha la tête d'un air craintif. Derrière lui, les deux chiens s'étaient tus. Deux paires d'yeux brillants fixèrent le Pistolero, de l'arrière du véhicule.

— Comment vous appelez-vous ?

— Bryan, si cela vous sied – Bryan Smith.

Non, cela ne lui seyait pas du tout. Encore un qu'il aurait aimé étrangler. Une autre voiture passa sur la route, et cette fois-ci, la personne au volant klaxonna au passage. Quelle que fût leur protection, elle n'allait pas tenir très longtemps.

— *Sai* Smith, tu viens de renverser un homme, avec ta voiture, ton camiobile, quel que soit le nom que tu lui donnes.

Bryan Smith se mit à trembler des pieds à la tête.

— J'ai jamais eu le moindre PV, gémit-il, et voilà que j'me r'trouve à renverser le type le plus connu de tout l'État ! C'est mes chiens, 's'battaient.

— Ce ne sont pas vos mensonges qui me mettent en colère, le coupa Roland, mais la peur qui les provoque. Ferme donc ta bouche.

Bryan Smith obéit. Lentement, son visage tournait au blanc cireux.

— Vous étiez seul, quand vous l'avez heurté. Personne d'autre ici que vous et le conteur. Vous comprenez ?

— J'étais seul. Monsieur, est-ce que vous êtes un entrant ?

— Peu importe ce que je suis. Vous êtes allé vérifier qu'il était toujours en vie.

— Toujours en vie, super, fit Smith. J'ai jamais voulu faire de mal à qui qu'ce soit, sérieux.

— Il vous a parlé. C'est comme ça que vous avez su qu'il était en vie.

— Oui ! dit Smith, le sourire aux lèvres. Puis, fronçant les sourcils : Et qu'est-ce qu'il a dit ?

— Vous avez oublié. Vous étiez nerveux, et affolé.

— Affolé et nerveux. Nerveux et affolé. Pour sûr.

— Maintenant, reprenez le volant. Et alors vous vous réveillerez, petit à petit. Et quand vous arriverez à une maison ou à une boutique, vous direz qu'il y a un homme blessé, sur la

route. Un homme qui a besoin d'aide. Répétez, et soyez sincère.

— Je reprends le volant.

Il caressa ledit volant comme s'il avait déjà hâte d'être parti. Roland se doutait que c'était le cas.

— Je me réveille, petit à petit. Quand j'arrive à une maison ou une boutique, je leur dis que Stephen King est blessé sur le bord d'la route, et qu'il a besoin d'aide. Je sais qu'il est en vie, parce qu'il m'a parlé. C'était un accident.

Il marqua une pause.

— Pas ma faute. Il marchait sur la route.

Nouvelle pause.

— Sûrement.

Après tout, est-ce que ça m'importe vraiment, sur le dos de qui tout ce bazar retombe ? se demanda Roland. À la vérité, il s'en moquait. Quoi qu'il en soit, King se remettrait à écrire. Et Roland espérait presque que ce serait *lui* qui paierait, parce que tout était sa faute. Il n'avait rien à faire là, de toute manière.

— Partez, maintenant, ordonna-t-il à Bryan Smith. Je ne veux plus vous voir.

Smith fit démarrer sa camionnette avec un air de profond soulagement. Roland ne prit pas la peine de le regarder s'éloigner. Il se dirigea vers Mme Tassenbaum et tomba à genoux à côté d'elle. Ote s'était assis près de la tête de Jake. Le bafouilleux s'était tu, sachant que ses gémissements ne seraient plus entendus de celui qu'il pleurerait. Ce que le Pistolero craignait le plus au monde s'était finalement produit. Tandis qu'il parlait à deux hommes qu'il méprisait, le garçon qu'il aimait plus que tout – plus que quiconque dans sa vie, même Susan Delgado – avait péri sous ses yeux pour la deuxième fois. Jake était mort.

— Il vous a parlé, dit Roland.

Il prit Jake dans ses bras et se mit à le bercer doucement, d'avant en arrière. Les Rizas tintaient dans leur sac. Il sentait déjà le froid envahir le corps du garçon.

— Oui.

— Qu'a-t-il dit ?

— De revenir vous chercher, « quand le travail ici serait fini ». Ce sont ses mots exacts. Et puis il a murmuré : « Dites à mon père que je l'aime. »

Roland émit un son déchirant, étouffé et désespéré, qui remonta du plus profond de sa gorge. Il se rappela Fedic, juste après qu'ils avaient passé la porte. *Aïe, Père*, avait dit Jake. Roland l'avait pris dans ses bras, alors. Sauf qu'à ce moment-là il avait senti battre le cœur du garçon. Il aurait tout donné pour le sentir battre à nouveau.

— Ce n'est pas tout, ajouta-t-elle. Mais avons-nous le temps maintenant, surtout si je peux vous le dire plus tard ?

Roland comprit immédiatement où elle voulait en venir. L'histoire qu'allaient raconter Bryan Smith et Stephen King était toute simple. Elle ne prévoyait pas la présence d'un vagabond efflanqué avec un gros pistolet, ou d'une femme aux cheveux grisonnants. Encore moins d'un enfant mort avec un sac rempli de plats affûtés et une mitraillette dans la ceinture de son pantalon.

La seule question était de savoir si oui ou non cette femme allait revenir. Elle n'était pas la première qu'il avait réussi à amener à faire des choses qu'elle n'aurait pas faites en temps normal, mais il savait que la situation pourrait lui apparaître différemment, une fois qu'elle ne serait plus en présence du Pistolero. Lui demander sa parole – *Jurez-vous de revenir me chercher*, sai ? *Le jurez-vous sur le cœur arrêté de ce garçon ?* – n'était pas la bonne solution. Elle pouvait être très sincère sur le coup et y réfléchir à deux fois, passée la première colline.

Pourtant, quand il avait eu l'occasion d'emmener l'épicier à qui appartenait le camion, il ne l'avait pas fait. Il n'avait pas non plus choisi le vieillard qui tondait la pelouse chez l'écrivain.

— Plus tard, ça ira. Pour l'heure, dépêchez-vous de partir. Si pour une raison ou pour une autre vous sentez que vous ne pourrez pas revenir, je ne vous en voudrai pas.

— Où vous iriez, tout seul ? demanda-t-elle. Comment *sauriez-vous* où aller ? Ce n'est pas votre monde. N'est-ce pas ?

Roland ignora la question.

— Si quand vous revenez la première fois, il y a encore du monde – agents de la paix, gardes du guet, dos bleus, je ne sais pas –, passez sans vous arrêter. Revenez une demi-heure plus tard. S'ils sont toujours là, ne vous arrêtez pas. Continuez comme ça jusqu'à ce qu'il n'y ait plus personne.

— Est-ce qu'ils remarqueront mon manège ?

— Je ne sais pas. D'après vous ?

Elle réfléchit un instant, puis, souriant presque :

— Les flics ? Dans ce bled ? Sans doute pas.

Il hocha la tête, convaincu par son raisonnement.

— Quand vous aurez l'impression que la voie est libre, arrêtez-vous. Vous ne me verrez pas, mais moi je vous verrai. J'attendrai jusqu'à la nuit. Si alors vous n'êtes pas revenue, je m'en irai.

— Je reviendrai vous chercher, mais pas dans cette misérable guimbarde qu'ils osent appeler une camionnette. Je serai au volant d'une Mercedes-Benz S600, annonça-t-elle avec une pointe de fierté.

Roland n'avait aucune idée de ce qu'était une Mercedes-Baine, mais il acquiesça comme s'il voyait de quoi il s'agissait.

— Partez. Nous parlerons plus tard, quand vous serez revenue.

Si vous revenez, se dit-il.

— Je pense que vous aurez besoin de ceci, dit-elle en glissant le revolver de Roland dans son holster.

— Grand merci, *sai*.

— Je vous en prie.

Il la regarda retourner jusqu'au vieux camion (dont il était certain qu'elle s'était mise à bien l'aimer, malgré son discours

méprisant) et se hisser sur le siège, côté conducteur. Et en la regardant, il comprit qu'il lui manquait quelque chose, et que ce quelque chose pourrait bien se trouver dans le camion.

— *Hé, oh !*

Mme Tassenbaum avait déjà la main sur la clé de contact. Elle suspendit son geste et adressa un regard interrogateur au Pistolero. Roland reposa Jake avec précaution sur la terre dans laquelle il allait bientôt être enseveli (et c'est cette pensée qui lui avait fait rappeler Mme Tassenbaum) et se releva. Il grimaça et porta la main à sa hanche. Mais c'était le fait de l'habitude. Il ne ressentait aucune douleur.

— Quoi ? demanda-t-elle en le voyant approcher. Si je ne pars pas au plus vite...

Autant ne pas partir du tout.

— Oui. Je sais.

Il inspecta l'arrière de la camionnette. Au milieu des outils éparpillés il distingua une forme carrée, sous une bâche bleue. Les bords de la bâche étaient repliés sous l'objet pour éviter qu'il éclate. Lorsque Roland dégagea la bâche, il vit huit ou dix boîtes de ce gros papier raide qu'Eddie appelait du « carrethon ». Elles étaient assemblées pour former un cube. L'image imprimée sur le dessus lui révéla qu'elles contenaient des boîtes de bière. Il n'aurait pas pris plus de soin s'il s'était agi d'explosifs ultrasensibles.

C'était la bâche, qu'il voulait.

Il recula du camion avec le tissu dans les bras et lança :

— *Maintenant* vous pouvez y aller.

Elle fit tourner la clé, mais ne démarra pas immédiatement.

— Monsieur, je voulais vous dire... toutes mes condoléances. Je vois bien ce que ce garçon représentait pour vous.

Roland Deschain inclina la tête, mais ne dit rien.

Irene Tassenbaum le fixa encore quelques secondes, se remémora cette évidence, que les mots étaient parfois bien inutiles, puis fit démarrer le moteur en claquant sa portière. Il la regarda reprendre la route (elle avait désormais une maîtrise parfaite de l'usage de l'embrayage), amorçant un tournant raide pour reprendre la direction du nord, vers East Stoneham.

Toutes mes condoléances.

Et il se retrouvait seul avec son deuil. Seul avec Jake. Pendant une seconde, Roland resta debout, à contempler le petit bosquet longeant la grand-route, à contempler aussi deux des trois êtres qui s'étaient retrouvés là : un homme, inconscient, et un garçon, mort. Roland avait les yeux secs et brûlants, il les sentait battre dans ses orbites, et il crut qu'il avait de nouveau perdu la faculté de pleurer. Il trouva cette idée horrifiante. S'il était incapable de verser la moindre larme après tout ça – après avoir tout regagné, puis tout reperdu –, à quoi bon ? Aussi ce fut pour lui un immense soulagement, lorsqu'elles vinrent enfin. Elles coulèrent de ses yeux, venant apaiser cet éclat d'un bleu presque dément. Elles dévalèrent ses joues sales. Il pleura presque en silence, pourtant il y eut un sanglot, et Ote l'entendit. Il leva la truffe vers le couloir de nuages fuyant à vive allure, et poussa un seul hurlement. Puis il se tut, lui aussi.

6

Ote à ses talons, Roland porta Jake dans les bois. Que le bafouilleux sanglotât lui aussi n'était pas pour surprendre Roland ; il l'avait déjà vu pleurer, auparavant. Et l'époque à laquelle il croyait que les démonstrations d'intelligence (et de compassion) d'Ote n'étaient sans doute rien de plus qu'un don d'imitation était révolue depuis bien bien long. Ce qui occupait surtout l'esprit de Roland, et accompagnait ces quelques pas, c'est une prière pour les morts qu'il avait entendu dire à Cuthbert, lors de leur dernière campagne ensemble, celle qui s'était achevée à Jéricho Hill. Il doutait que Jake eût besoin d'une prière pour l'accompagner là-haut, mais le Pistolero avait besoin de s'occuper l'esprit, qu'il ne sentait pas très vaillant, en cet instant. S'il s'aventurait trop loin dans la mauvaise direction, il se briserait certainement. Peut-être plus tard pourrait-il céder

à l'hystérie – ou même à l'irina, la folie qui soigne – mais pas maintenant. Il ne romprait pas maintenant. Il ne laisserait pas la mort de cet enfant ne rimer à rien.

L'éclat vert et or qu'on ne retrouve à l'été que dans les forêts (et les *vieilles* forêts, encore, comme celle que parcourait l'Ours Shardik) se fit soudain plus profond. Il se glissait au travers des arbres en rayons sombres, et l'endroit où Roland choisit finalement de s'arrêter ressemblait plus à une église qu'à une clairière. Il avait parcouru approximativement deux cents pas depuis la route, en direction de l'ouest. Il déposa Jake et scruta les alentours. Il vit deux boîtes de bière rouillées et quelques douilles vides, sans doute laissées par des chasseurs. Il les jeta plus loin dans les bois, pour que les lieux soient propres. Puis il baissa les yeux vers Jake, essuyant ses larmes pour le voir aussi clairement que possible. Le visage de l'enfant était aussi propre que la clairière même, Ote y avait veillé, mais l'un des yeux de Jake restait ouvert, donnant au garçon un air taquin et maléfique que Roland ne put tolérer. Du doigt il lui referma la paupière, et lorsqu'elle se rouvrit, comme poussée par un ressort (comme un store capricieux, voilà l'image qui lui vint), il lécha la partie charnue de son pouce et le passa de nouveau sur la paupière, pour la lisser. Cette fois, elle demeura close.

Il y avait des traces de sang et de terre, sur la chemise de Jake. Roland la lui retira, puis ôta sa propre chemise et l'enfila sur le corps du garçon, en le manipulant comme une poupée. La chemise lui arrivait presque aux genoux, mais Roland ne tenta pas de la rentrer dans le pantalon de Jake ; portée ainsi, elle dissimulait les taches de sang à l'entrejambe.

Ote observa toute la scène, ses yeux cerclés d'or brillants de larmes.

Roland s'attendait à trouver un sol mou, sous l'épais tapis d'aiguilles de pin, et il l'était. Tandis qu'il creusait la tombe de Jake, il se fit une frayeur en entendant un bruit de moteur, en provenance de la route. D'autres chariots à moteur étaient passés, depuis qu'il avait amené Jake dans les bois, mais il reconnut les ratés dissonants de celui-ci. L'homme à la camionnette bleue était de retour. Roland n'était pas absolument certain qu'il reviendrait.

— Reste ici, dit-il au bafouilleux. Garde ton maître.

Mais c'était incorrect.

— Reste et garde ton ami.

Il n'aurait pas été exceptionnel pour Ote de répéter cet ordre (*Res'*, voilà le mieux qu'il aurait pu faire) à voix basse, en imitant le Pistolero, mais cette fois-ci il ne dit rien. Roland le regarda s'allonger près de la tête de Jake, et gober une mouche qui s'apprêtait à se poser sur le nez du jeune garçon. Satisfait, Roland hocha la tête, puis repartit en direction de la route.

7

Le temps que Roland l'ait à nouveau dans son champ visuel, Bryan Smith était sorti de son chariot à moteur. Il s'était assis sur le mur de pierre, sa canne posé sur les genoux (Roland n'avait aucun moyen de savoir si cette canne était une supercherie, ou si l'homme en avait réellement besoin, et d'ailleurs il s'en moquait). King avait vaguement repris conscience, et les deux hommes discutaient.

— Je vous en prie, dites-moi que c'est seulement foulé, disait l'écrivain d'une voix faible et inquiète.

— Nan ! J'dirais que vous avez la jambe cassée en six, p't-être même sept morceaux.

Maintenant qu'il avait eu le temps de se poser un peu et peut-être même d'inventer une histoire, Bryan Smith n'avait pas seulement l'air calme, mais presque joyeux.

— Remontez-moi le moral, ne vous gênez pas, lança King.

La partie visible de son visage était très pâle, mais le filet de sang coulant de sa blessure à la tempe s'était presque arrêté.

— Vous auriez une cigarette ?

— Nan, répondit Smith sur ce même ton étrangement joyeux. J'ai arrêté.

Bien que pas particulièrement doué pour le *shining*, Roland

l'était assez pour savoir que c'était un mensonge. Mais Smith n'en avait que trois, et il ne voulait pas les partager avec cet homme, qui pouvait sans doute s'offrir assez de cigarettes pour remplir tout le camion. *En plus*, se dit Smith...

— En plus, les gens qui ont eu un accident sont pas censés fumer, fit-il d'un air docte.

King hocha la tête.

— Mal à respirer, moi.

— Y a p't-être aussi une côte ou deux. Je m'appelle Bryan Smith. C'est moi qui vous ai renversé. Désolé.

Il tendit la main et – chose incroyable – King la serra.

— Ça m'était jamais arrivé, un truc pareil, reprit Smith. J'avais même jamais eu un seul PV.

Peut-être King eut-il conscience de l'énormité de ce mensonge, mais il choisit de ne pas faire de commentaire. Il avait autre chose en tête.

— Monsieur Smith... Bryan... est-ce qu'il y avait quelqu'un d'autre, ici ?

Au milieu des arbres, Roland se raidit.

Smith eut réellement l'air d'y réfléchir. Il farfouilla dans sa poche, en sortit une barre Mars et entreprit de la déballer. Puis il secoua la tête.

— Rien qu vous et moi. Mais j'ai appelé les secours, l'ambulance et les pompiers, à l'épicerie. Ils ont dit qu'ils avaient quelqu'un tout près. Qu'ils seraient là au plus vite. Vous inquiétez pas.

— Vous savez qui je suis.

— Pour *sûr* que j'sais ! fit Bryan Smith, en gloussant.

Il prit une bouchée de sa friandise et poursuivit, tout en mâchant.

— J vous ai tout d suite reconnu. J'ai vu tous vos films. Mon préféré, c'est celui avec le saint-bernard. C'était quoi, déjà, le nom du chien ?

— Cujo, précisa King.

C'était un mot que Roland connaissait, qu'il avait parfois entendu dans la bouche de Susan, alors qu'ils étaient seuls. À Mejis, *cujo* signifiait « gentil ».

— Ouais ! C'était génial ! Ça foutait trop les j'tons ! Je suis

bien content que le p'tit gars s'en soit tiré !

— Dans le livre, il meurt.

Puis King ferma les yeux et se rallongea, dans l'attente.

Smith reprit une bouchée de son Mars, énorme, cette fois-ci.

— Et j'ai bien aimé l'adaptation télé avec le clown, aussi.

Trop cool !

King ne répondit rien. Il gardait les yeux fermés, mais Roland trouva que le mouvement profond et régulier de sa poitrine était bon signe. Très bon signe.

Puis un camion arriva vers eux en vrombissant, et s'arrêta en faisant un écart. Le nouveau chariot à moteur était environ de la taille d'un bucka funéraire, mais orange au lieu de noir, et bardé de loupottes clignotantes. Roland ne fut pas mécontent de le voir rouler sur les traces du camion de l'épicier, avant de s'arrêter.

Roland s'attendait presque à en voir surgir un robot, mais c'est un homme qui sortit du bucka. Il alla fouiller à l'arrière et en extirpa une trousse de chirurgien. S'étant assuré que tout irait bien de ce côté-ci, Roland retourna auprès de Jake, se déplaçant de nouveau avec toute sa grâce inconsciente : pas une brindille ne craqua, pas un oiseau surpris ne s'envola.

8

Seriez-vous étonné, après tout ce que nous avons vu ensemble et tous les secrets qui nous ont été révélés, d'apprendre qu'à cinq heures et quart de l'après-midi, Mme Tassenbaum alla garer le vieux camion de Chip McAvoy dans l'allée d'arrivée d'une maison que nous avons déjà visitée ? Probablement pas, car le *ka* est une roue, et tout ce qu'il sait faire, c'est tourner. Au cours de notre dernière visite ici, en 1977, la maison comme le hangar à bateaux sur les rives du Lac Keywadin étaient peints en blanc, bordés de vert. Les

Tassenbaum, qui avaient acheté la propriété en 1994, avaient peint le tout dans des tons crème très harmonieux (pas de rebord coloré ; pour Irene Tassenbaum, le rebord, c'était bon pour les gens qui n'arrivent pas à se décider). Ils ont aussi ajouté un panneau « COUCHER DE SOLEIL », sur un poteau au début de l'allée, et pour l'administration, ça fait partie de leur adresse postale, mais pour les gens du coin, la maison au sud du Lac Keywadin restera toujours chez le vieux John Cullum.

Elle gara le camion à côté de sa Benz rouge sombre et pénétra dans la maison, répétant intérieurement ce qu'elle raconterait à David pour expliquer qu'elle était arrivée dans le pick-up de l'épicier du coin, mais Coucher de Soleil résonnait de ce bourdonnement si caractéristique des maisons vides ; elle le reconnut immédiatement. Elle était rentrée dans bon nombre d'endroits vides, déjà – des appartements, au début, puis des maisons de plus en plus grandes, avec le temps. Non pas que David ait eu pour habitude d'aller boire ou courir le jupon, juste ciel, non. Non, lui et ses amis se retrouvaient en général dans le garage de l'un ou de l'autre, dans une cave ou un entrepôt quelconque, à boire du vin bon marché et de la bière au litre, à inventer Internet et tous les logiciels nécessaires à son bon fonctionnement, et au confort de l'utilisateur. Les profits, même si nombreux sont ceux qui ne le croiraient pas, n'avaient été qu'un effet secondaire. Le silence qui accueillait souvent leurs femmes à la maison en était un autre. Au bout d'un moment, le bourdonnement de ce silence finissait par vous taper sur les nerfs, il vous rendait *dingue*, même, mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui elle était ravie d'avoir la maison rien qu'à elle.

Est-ce que tu coucheras avec le Shérif Dillon, s'il veut de toi ?

Voilà une question à laquelle elle n'avait même pas à réfléchir. La réponse était oui, elle coucherait avec lui, s'il voulait d'elle : par le côté, par-derrière, en levrette, ou bien carrément à la sauvage, si ça pouvait lui faire plaisir.

Mais il ne voudrait pas – même s'il n'avait pas porté le deuil de son jeune

(sai ? fils ?)

ami, il ne voudrait pas coucher avec elle, elle et ses rides, ses

cheveux grisonnants aux racines, sa bouée autour de la taille que ses vêtements de créateur ne parvenaient à dissimuler qu'imparfaitement. L'idée même était ridicule.

Mais oui, s'il voulait d'elle, elle était d'accord.

Elle regarda sur le réfrigérateur, et là, tenu par un des aimants (**NOUS, POSITRONICS, NOUS CONSTRUISONS L'AVENIR CIRCUIT APRÈS CIRCUIT**, disait celui-là), elle trouva un petit mot.

Ree...

Tu voulais que je me détende, eh bien je me détends
(non mais !)

À savoir : je suis parti pêcher avec Sonny Emerson, d'l'aut'côté du lac, pour sûr, pour sûr. Serai rentré avant 7h, sauf si les insectes sont trop méchants. Si je ramène une perche, tu voudras bien la nettoyer et la préparer ?

D.

P-S : il se passe quelque chose à l'épicerie, ils ont ramené 3 voitures de police. Des **ENTRANTS**, peut-être bien ???? Si tu as des infos, tiens-moi au courant.

Elle lui avait dit qu'elle irait à l'épicerie cet après-midi – acheter des œufs et du lait dont elle n'avait bien sûr jamais vu la couleur – et il s'était contenté de hocher la tête. *Oui ma chérie, très bien ma chérie*. Mais son mot ne révélait pas l'ombre d'une inquiétude, la preuve qu'il ne s'était pas rappelé ce qu'elle lui avait dit. Mais à quoi s'attendait-elle, aussi ? Avec David, ça entrait par une oreille et ça ressortait par l'autre. Bienvenue dans le Monde des Génies.

Elle retourna le papier, prit un stylo dans le mug où ils étaient rangés, hésita, puis écrivit :

David,

Il s'est passé quelque chose, et je dois partir quelque temps. Au moins 2 jours, peut-être même 3 ou 4. Ne t'inquiète surtout pas pour moi et n'en parle à personne, SURTOUT PAS À LA POLICE. Une histoire de chat errant.

Est-ce qu'il y comprendrait quelque chose ? Elle pensait que oui, s'il se rappelait leur première rencontre. À la SPA de Santa Monica, au milieu des chenils, à l'arrière : la naissance de l'amour sur fond de jappements et d'abolements. Ça lui rappelait James Joyce, bon Dieu. Il avait amené un chien errant qu'il avait trouvé dans une rue de banlieue près de l'appartement où il séjournait avec une demi-douzaine d'amis intellos. Elle cherchait un chaton pour pimenter un peu sa vie, n'ayant pour résumer aucun ami. À l'époque il avait encore tous ses cheveux. Elle trouvait les femmes qui se les teignaient plutôt amusantes. Le temps était un voleur, et une des premières choses qu'il vous volait, c'est votre sens de l'humour.

Elle hésita, puis ajouta :

*Je t'aime,
Ree*

Était-ce toujours vrai ? Eh bien, mieux valait le laisser, de toute façon. C'était sale, de raturer ce qu'on avait écrit. Elle remit le papier sur le réfrigérateur, avec le même vieil aimant pour le tenir en place. Elle prit les clés de la Mercedes dans le petit panier près de la porte, puis se souvint de la barque, toujours amarrée au petit bout de ponton, derrière l'épicerie. Elle serait très bien, là-bas. Puis elle pensa à autre chose, à une chose que lui avait dite le garçon. *Il ne sait pas ce que c'est que l'argent.*

Elle se rendit dans l'office, où ils gardaient toujours un

rouleau de billets de cinquante (il y avait des coins dans ce bled où elle aurait juré qu'ils n'avaient même jamais *entendu parler* de la MasterCard) et en prit trois. Elle s'éloigna, haussa les épaules, puis revint prendre les trois autres. Pourquoi pas, après tout ? Aujourd'hui elle vivait dangereusement.

En sortant, elle s'arrêta de nouveau pour considérer le mot qu'elle avait laissé. Et, pour une raison qu'elle était incapable de s'expliquer, elle retira l'aimant Positronics et le remplaça par un quartier d'orange. Puis elle sortit.

Peu importait l'avenir. Pour l'instant, elle avait largement de quoi s'occuper avec le présent.

9

Le bucka d'urgence était reparti, emmenant l'écrivain vers l'hôpital ou l'infirmerie la plus proche, supposait Roland. Les officiers de paix étaient arrivés au moment même où l'engin partait, et ils passèrent environ une demi-heure à parler avec Bryan Smith. Le Pistolero entendait leur palabre de là où il était, juste derrière la première côte. Les questions des dos bleus étaient claires et posées, les réponses de Smith de vagues marmonnements. Roland ne vit aucune raison d'interrompre sa tâche. Si les bleus venaient par ici et le voyaient, il s'occuperait d'eux. Il se contenterait de les neutraliser, sauf s'ils lui rendaient la vie impossible ; les dieux savaient qu'il y avait eu assez de tuerie comme ça. Mais quoi qu'il en soit, il enterrerait ses morts.

Il enterrerait ses morts.

Dans la clairière, la ravissante brume vert et or s'intensifia. Les moustiques le trouvèrent, mais Roland ne prit pas la peine de s'interrompre pour les écarter, qu'ils boivent tout leur saoul et s'en aillent piquer ailleurs, chargés de leur cargaison de sang. Tandis qu'il terminait de creuser la tombe à la main, il entendit des moteurs démarrer, le ronron doux de deux voitures et le

grondement plus irrégulier du camiobile de Smith. Il n'avait entendu la voix que de deux officiers de paix, ce qui signifiait qu'à moins qu'il y ait eu un troisième dos bleu qui n'avait rien à dire, ils avaient permis à Smith de repartir sans encombre. Roland trouva la chose plutôt étrange, mais – tout comme de savoir si King était paralysé ou pas – il n'en avait cure. Tout ce qui importait, c'était ce qu'il était en train de faire ; tout ce qui importait pour lui, c'était de prendre soin des siens.

Il fit trois allers et retours pour ramasser des pierres, parce qu'une tombe creusée à la main était forcément creuse, et que, même dans un monde aussi policé que celui-là, les animaux avaient toujours faim. Il entassa les pierres à la tête du trou, cicatrice doublée de terre si riche qu'elle ressemblait à du satin noir. Ote était allongé près de la tête de Jake, à regarder le Pistolero aller et venir, sans un mot. Il avait toujours été différent de ceux de son espèce, de ce qu'étaient devenus ses semblables, depuis que le monde avait changé. Roland avait même été jusqu'à supposer que c'étaient ses bavardages incessants qui avaient coûté à Ote sa place dans le *tet* – il s'en était fait exclure sans ménagement, d'ailleurs. Quand ils avaient croisé ce bonhomme pour la première fois, pas très loin de la ville de River Crossing, il était squelettique, avec une morsure à moitié cicatrisée sur le flanc. Le bafouilleux avait tout de suite aimé Jake. « Aussi clair que la Terre veut le jour », comme aurait dit Cort (ou le père de Roland, d'ailleurs). Et c'est à Jake que le bafouilleux avait le plus parlé. Roland se disait presque qu'Ote deviendrait peut-être complètement muet, maintenant que le garçon était mort, et cette pensée lui rappela cruellement tout ce qui était perdu.

Il se remémora le garçon, debout devant les habitants de Calla Bryn Sturgis à la lueur des flambeaux, avec son visage jeune et beau, comme s'il était éternel. *Je m'appelle Jake Chambers, fils d'Elmer, de la Lignée d'Eld, du KA-TET de Quatre-vingt-dix-neuf*, avait-il dit, et oh, si fait, voilà qu'il y était, en quatre-vingt-dix-neuf, avec sa tombe fraîchement creusée, qui l'attendait.

Roland se remit à sangloter. Il s'enfouit le visage dans les mains et se mit à se balancer d'avant en arrière, en appui sur les

genoux, dans le parfum sucré de la sève de pin, regrettant amèrement de n'avoir pu s'affranchir du *ka* avant que ce vieux démon plein de patience lui ait enseigné le prix véritable de sa quête. Il aurait tout donné pour changer le cours de ce qui s'était produit, tout, pour refermer ce trou sans rien à l'intérieur, mais il se trouvait à présent dans le monde dans lequel le temps était à sens unique.

10

Lorsqu'il eut repris ses esprits, il enroula Jake avec précaution dans la bâche bleue, arrangeant une sorte de capuche autour du visage pâle et immobile de l'enfant. Il recouvrirait ce visage pour de bon au moment de refermer la tombe, mais pas avant.

— Ote, demanda-t-il. Tu veux dire au revoir ?

Ote leva les yeux vers Roland, et pendant un moment le Pistolero ne fut pas certain qu'il avait compris la question. Puis le bafouilleux tendit le cou et caressa une dernière fois le visage du garçon d'un coup de langue.

— Ake, dieu, dit-il.

Jake, adieu ou bien « Jake, à Dieu », ça revenait au même, de toute façon.

Le Pistolero prit l'enfant dans ses bras (comme il était léger, ce petit qui avait sauté du grenier à foin avec Benny Slightman, qui avait combattu les vampires avec le Père Callahan ; étonnamment léger comme si le poids de son corps s'était envolé avec sa vie) et le déposa dans le trou. Un peu de terre tomba sur une de ses joues et Roland l'épousseta. Après quoi il ferma de nouveau les yeux pour réfléchir. Puis, enfin – la voix entrecoupée de sanglots –, il parla. Il savait que toute traduction dans la langue de ce monde serait maladroite, pourtant il fit de son mieux. Si l'homme-esprit de Jake rôdait

dans les parages, c'était ce langage-là qu'il comprendrait.

« Le temps file, le glas sonne, la vie passe,
aussi entends ma prière.
La naissance n'est rien que la mort commencée,
aussi entends ma prière.
La mort est sans voix, aussi entends ma voix. »

Ces paroles s'envolaient dans la brume vert et or. Roland les laissa partir, puis attaqua la suite. Il parlait plus vite, à présent.

« Voici Jake, qui a servi son *ka* et son tet.
Je dis vrai.
Que le regard miséricordieux de S'mana soigne
son cœur. Je dis je vous prie.
Que les bras de Gan le soulèvent des ténèbres
de cette terre. Je dis je vous prie.
Entoure-le, Gan, de lumière.
Remplis-le, Chloé, de force.
S'il a soif, donne-lui de l'eau dans la clairière.
S'il a faim, donne-lui à manger dans la clairière.
Que sa vie sur cette terre et la douleur de sa mort ne soient
qu'un rêve à son âme qui s'éveille, et que son regard
tombe sur chaque vision d'enchantement ; qu'il retrouve
les amis qu'il avait perdus, et que tous ceux dont il
appelle le nom lui répondent en retour par le sien.
Voici Jake, qui vécut une bonne vie, qui aima les siens, et qui
mourut comme en décida le *ka*.
Tout homme te doit une mort. Voici Jake. Donne-lui la
paix. »

Il resta agenouillé quelques instants, les mains croisées entre les genoux, à penser qu'il n'avait pas compris le pouvoir réel du chagrin, ni la douleur du regret, jusqu'à cette seconde.

Je ne supporte pas de le laisser partir.

Mais une fois encore, ce cruel paradoxe : s'il ne le laissait pas partir, son sacrifice était vain.

Roland ouvrit les yeux et dit :

— Au revoir, Jake. Je t'aime, mon enfant.

Puis il referma la capuche bleue sur le visage du garçon, pour le protéger de la pluie qui allait venir.

11

Lorsque la tombe fut remplie et les pierres disposées dessus, Roland retourna à la route et inspecta les traces des divers véhicules, afin de voir ce qu'elles racontaient, et tout simplement parce qu'il n'avait rien d'autre à faire. Lorsqu'il eut fini cette tâche insignifiante, il s'assit sur un tronc renversé. Ote était resté près de la tombe, et Roland se dit qu'il élirait peut-être domicile là. Il appellerait le bafouilleux au moment du retour de Mme Tassenbaum, mais il savait qu'Ote ne viendrait peut-être pas. Si tel était le cas, cela signifierait qu'Ote avait décidé de rejoindre son ami dans la clairière. Le bafouilleux allait simplement monter la garde auprès de la tombe de Jake jusqu'à mourir de faim, ou être tué par un prédateur quelconque. Cette idée ne faisait qu'accroître le chagrin de Roland, mais la décision appartenait à Ote.

Dix minutes plus tard, le bafouilleux sortit tout seul du bois et vint s'asseoir près de la botte gauche de Roland.

— Bon garçon, dit Roland en caressant la tête du bafouilleux.

Ote avait décidé de vivre. C'était une petite chose, mais une bonne chose.

Dix minutes plus tard, une voiture rouge sombre se rangea presque sans aucun bruit approximativement à l'endroit où King s'était fait renverser et Jake, tuer. Elle s'immobilisa. Roland ouvrit la portière côté passager et monta, toujours en grimaçant pour une douleur qui avait disparu. Ote sauta entre ses pieds sans qu'on lui ait rien demandé, se mit en boule la truffe contre le flanc, et parut s'endormir.

— Vous avez pu vous occuper de votre garçon ? demanda

Mme Tassenbaum en démarrant.

— Oui. Grand merci-sai.

— J’imagine que je ne pourrai pas mettre une marque particulière, dit-elle. Mais plus tard je pourrai planter quelque chose. Vous avez une idée de ce qui lui aurait plu, d’après vous ?

Roland leva les yeux et, pour la première fois depuis la mort de Jake, il sourit.

— Oui. Une rose.

12

Ils roulèrent pendant environ vingt minutes en silence. Elle s’arrêta dans une petite boutique au bord de la route au-delà de la limite de Bridgton, et elle y prit de l’essence dans une pompe : MOBIL, une marque que Roland avait déjà croisée, au cours de ses vagabondages. Lorsqu’elle alla payer, il leva les yeux vers *los angeles*, qui traversaient le ciel de leur course nette et précise. Le Sentier du Rayon, et déjà plus fort, à moins que ce ne fût que le fruit de son imagination. Mais ça n’avait pas grande importance. Si le Rayon n’était pas plus fort maintenant, il le serait bientôt. Ils avaient réussi à le sauver, mais Roland n’en ressentait aucune joie.

Quand Mme Tassenbaum ressortit, elle avait à la main un débardeur avec l’image d’un chariot-bucka – un *vrai* chariot-bucka – surmontée de mots écrits en arc de cercle. Il reconnut MAISON, mais rien d’autre. Il lui demanda ce que disaient les mots.

— JOURNÉES DE LA MAISON DE RETRAITE DE BRIDGTON, DU 27 AU 30 JUILLET 1999, lut-elle. Mais peu importe ce que ça dit, du moment que ça vous recouvre le torse. Tôt ou tard il faudra qu’on s’arrête, et on a un dicton, dans le coin : « Pas de chemise, pas de chaussures, pas de service. » Vos bottes ont l’air éculées et fichues, mais j’imagine qu’elles passeront la porte à peu près

partout. Mais sans le haut ? Hein-hein, pas question, Gaston. Je vous trouverai une vraie chemise plus tard – une avec un col – et un pantalon décent, aussi. Ce jean est tellement sale que si vous le retiriez, il tiendrait debout tout seul.

Elle se lança dans un débat intérieur bref mais intense, puis décida de plonger :

— Et puis vous avez environ deux milliards de cicatrices. Et je ne parle que de la partie visible de votre corps.

Roland ne réagit pas.

— Vous avez de l'argent ? demanda-t-il simplement.

— J'ai emporté trois cents dollars en rentrant chez moi prendre ma voiture, et j'en avais trente ou quarante sur moi. Et des cartes de crédit, mais votre jeune ami m'a dit d'utiliser du liquide, autant que possible. Jusqu'à ce que vous continuiez seul de votre côté. Il dit qu'il y a peut-être des gens qui vous cherchent. Il les a appelés « les ignobles ».

Roland acquiesça. Oui, il y aurait des ignobles dehors, et après tout ce que lui et son *ka-tet* avaient fait pour contrer les plans de leur maître, ils allaient avoir deux fois plus hâte d'avoir sa tête. En flammes, et au bout d'une pique, de préférence. Et aussi celle de *sai* Tassenbaum, s'ils apprenaient son existence.

— Qu'est-ce que Jake vous a dit d'autre ? demanda Roland.

— Que je dois vous emmener à New York, si vous êtes d'accord, il a dit qu'il y avait une porte qui vous emmènerait dans un endroit appelé Faydag.

— Il y avait autre chose ?

— Oui, il a dit qu'il y avait un autre endroit où vous voudriez peut-être vous rendre, avant de vous servir de la porte.

Elle lui adressa un petit regard timide, de côté.

— C'est le cas ?

Il y réfléchit, puis opina.

— Et puis il a parlé au chien. On aurait dit qu'il lui donnait... des ordres ? Des instructions ?

Elle le regarda d'un air dubitatif.

— Ça pourrait être ça ?

Roland pensait que oui. À cette femme, Jake ne pouvait que demander quelque chose... Mais à Ote... eh bien ça expliquerait pourquoi le bafouilleux n'était pas resté près de la tombe, quelle

que fût l'envie qu'il en avait.

Ils roulèrent en silence pendant un moment. La route sur laquelle ils se trouvaient les conduisit à une autre plus fréquentée, remplie de voitures et de camions fonçant à toute allure sur plusieurs voies. Elle dut s'arrêter à un péage et donner de l'argent pour pouvoir continuer. L'agent du péage était un robot avec un panier en guise de bras. Roland pensa qu'il pourrait dormir, mais il voyait le visage de Jake dès qu'il fermait les yeux. Puis celui d'Eddie, avec son bandage lui recouvrant inutilement le front. *Si c'est ce qui me vient quand je ferme les yeux*, se dit-il, *à quoi ressembleront mes rêves ?*

Il rouvrit les yeux et regarda la route, tandis qu'ils descendaient une rampe inclinée et pavée, qui les infiltra dans la circulation serrée sans la moindre interruption. Il se pencha pour regarder par la vitre, de son côté. Il y avait des nuages, *los angeles*, qui défilaient au-dessus d'eux, dans la même direction. Ils se trouvaient toujours sur le Sentier du Rayon.

13

— Monsieur ? Roland ?

Elle crut qu'il somnolait les yeux ouverts. Assis dans le siège-baquet passager, les mains posées sur les genoux, la main valide repliée sur la main mutilée, la dissimulant. Elle se fit la remarque qu'elle n'avait jamais vu quelqu'un qui ait l'air aussi peu à sa place dans une Mercedes-Benz. Ou dans quelque voiture que ce soit. Elle se dit aussi qu'elle n'avait jamais vu un homme à l'air aussi fatigué.

Mais il n'est pas au bout du rouleau. Je pense qu'il est à mille lieues d'être au bout du rouleau, même s'il a l'impression du contraire.

— Cet animal... Ote, c'est ça ?

— Ote, oui.

En entendant son nom à deux reprises, le bafouilleux leva la tête, mais ne répéta pas la syllabe comme il l'aurait fait la veille encore.

— C'est un chien ? Pas vraiment, n'est-ce pas ? C'est autre chose...

— Pas c'est, *il* est. Et non, il n'est pas un chien.

Irene Tassenbaum ouvrit la bouche, puis la referma.

Ce qui fut difficile, car le silence en société ne lui venait pas naturellement. Et qu'elle se trouvait en présence d'un homme qu'elle trouvait séduisant, malgré tout son chagrin et son épuisement (peut-être même à cause d'eux, dans une certaine mesure). Un enfant mourant lui avait demandé d'emmener cet homme à New York et de l'aider à se rendre là où il voudrait, une fois là-bas. Il lui avait appris que son ami en savait encore moins sur New York que sur l'argent, et elle le croyait sans difficulté. Mais elle croyait aussi que cet homme était dangereux. Elle avait envie de poser des questions, mais... et s'il y répondait ? Elle avait compris que, moins elle en savait, plus elle aurait de chances, une fois qu'il aurait disparu, de réintégrer la vie qu'elle avait vécue jusqu'à quatre heures moins le quart de l'après-midi. De s'y fondre comme cette bretelle venait se fondre dans l'autoroute. Ce serait le mieux.

Elle alluma la radio et trouva une station qui passait *Amazing Grace*. Lorsqu'elle tourna de nouveau la tête vers son étrange compagnon, elle vit qu'il avait le regard perdu dans le ciel qui s'assombrissait, et qu'il pleurait. Puis elle s'aventura à jeter un œil à ses pieds et elle y vit quelque chose de bien plus étrange, quelque chose qui retourna son cœur comme il ne l'avait plus été depuis quinze ans, lorsqu'elle avait perdu le seul et unique enfant qu'elle avait réussi à porter.

L'animal, le non-chien, cet Ote... il pleurait, lui aussi.

Elle sortit de la 95 juste avant la frontière du Massachusetts, et elle les enregistra dans deux chambres jumelles, dans un palace du nom de « Brise Marine ». Elle n'avait pas pensé à prendre ses lunettes pour conduire, celles qu'elle appelait ses lunettes « mate-cul-de-mouche », (« quand je porte ces trucs, je verrais le cul d'une mouche », avait-elle coutume de dire), et, quoi qu'il en soit, elle n'aimait pas conduire de nuit. Lunettes mate-cul-de-mouche ou pas, conduire de nuit lui mettait les nerfs à vif, et c'était la migraine à tous les coups. Avec la migraine, elle ne leur serait d'aucune utilité ni à l'un ni à l'autre, et son Zomig était bêtement resté dans l'armoire à pharmacie, à East Stoneham.

— Par ailleurs, dit-elle à Roland, si cette Tet Corporation que vous cherchez se trouve dans un immeuble de bureaux, vous ne pourrez pas y entrer avant lundi, de toute façon. Ce qui était probablement inexact. C'était le genre d'homme à entrer là où il voulait. Impossible de l'en empêcher. Elle supposait que ça faisait partie de son charme, pour un certain type de femmes.

Néanmoins, il n'objecta rien, lorsqu'elle s'arrêta au motel. Non, il n'irait pas dîner dehors avec elle, aussi chercha-t-elle un fast-food acceptable le plus proche possible ; elle rapporta de quoi grignoter de chez KFC. Ils dînèrent dans la chambre de Roland. Irene prépara une assiette pour Ote sans qu'on lui ait rien demandé. Ote ne mangea qu'un seul morceau de poulet, le tenant proprement entre ses pattes avant, puis il alla dans la salle de bain, et s'endormit sur le tapis au pied de la baignoire.

— Pourquoi appellent-ils cet endroit « Brise Marine » ? demanda Roland.

Contrairement à Ote, il goûtait un peu de tout, mais sans aucun signe de plaisir. Il mangeait comme un homme en train de travailler.

— Je ne sens pas l'odeur de l'océan.

— Eh bien, on doit probablement pouvoir, quand le vent souffle dans le bon sens, et qu'il y a vraiment une tornade. C'est

ce qu'on appelle une liberté poétique, Roland.

Il hocha la tête, faisant preuve d'une compréhension inattendue (pour elle, du moins).

— De jolis mensonges, résuma-t-il.

— Oui, j'imagine.

Elle alluma la télévision, pensant que ça le distrairait, et elle fut choquée par sa réaction (même si intérieurement elle dut bien reconnaître que ça l'amusait). Lorsqu'il lui dit qu'il ne voyait pas les images, elle ne sut pas du tout comment le prendre. Elle crut d'abord qu'il s'agissait d'une critique détournée et *terriblement* intellectuelle du média lui-même. Puis elle se dit ensuite qu'il parlait peut-être (de manière tout aussi détournée) de son chagrin, de son deuil. Ce n'est que lorsqu'il lui dit qu'il entendait les voix, ça oui, mais qu'il ne voyait que des lignes qui le faisaient larmoyer, qu'elle comprit qu'il lui disait littéralement la vérité : il ne voyait pas les images à l'écran. Ni la rediffusion de *Roseanne*, ni la pub pour les suppositoires, ni le présentateur du journal local. Elle attendit qu'on parle de l'affaire Stephen King (on l'avait emmené par hélicoptère à l'Hôpital Général du Maine Occidental, à Lewiston, où il avait subi en début de soirée une opération qui avait apparemment sauvé sa jambe droite – état jugé stationnaire, d'autres opérations prévues, rétablissement long et incertain), puis elle éteignit le poste.

Elle nettoya les restes de leur dîner – il y avait *tellement* de déchets, avec ces en-cas KFC, allez savoir pourquoi – et souhaita à Roland bonne nuit d'une voix incertaine (ce à quoi il répondit de manière distraite, comme s'il n'était pas vraiment là, ce qui la rendit triste et nerveuse), puis se rendit dans sa chambre, juste à côté. Là elle regarda environ une heure d'un vieux film dans lequel Yul Brunner jouait le rôle d'un robot cow-boy devenu complètement dingue, avant d'éteindre et de se rendre à la salle de bain, en vue de se laver les dents. C'est alors qu'elle se rendit compte – *évidemment*, ma grande ! – qu'elle avait oublié sa brosse à dents. Elle fit de son mieux avec son doigt, puis se coucha en culotte et soutien-gorge (pas de chemise de nuit non plus). Elle resta une heure ainsi, avant de se rendre compte qu'elle guettait les bruits de l'autre côté du mur fin comme du

papier cigarette, et un bruit en particulier : la détonation du revolver qu'il avait eu la délicatesse de ne pas porter dans la chambre d'hôtel. Cette détonation, unique et fracassante, qui indiquerait qu'il avait mis fin à son chagrin de la manière la plus radicale et la plus directe.

Quand elle ne parvint plus à supporter le silence de l'autre côté du mur, elle se leva, se rhabilla et sortit regarder les étoiles. Et là, assis au bord du trottoir, elle trouva Roland, avec le non-chien à ses côtés. Elle songea à lui demander comment il avait pu sortir de sa chambre sans qu'elle s'en aperçoive (les murs étaient tellement fins, et elle avait écouté tellement *fort*), mais elle se ravisa. Elle préféra lui demander ce qu'il faisait dehors, et elle se trouva complètement prise au dépourvu, à la fois par sa réponse et par l'expression transparente de son visage, lorsqu'il leva les yeux vers elle. Elle continuait d'attendre de lui une certaine patine de civilisation – une ou deux mondanités. Mais non. Sa franchise avait quelque chose de terrifiant.

— J'ai peur de dormir, dit-il. J'ai peur que mes amis morts viennent à moi, et que les voir me tue.

Elle le regarda attentivement, dans ces lumières mêlées : celle provenant de sa chambre à elle, et cet horrible éclat tranchant d'Halloween des néons du parking. Son cœur battait si fort qu'elle avait tout le torse qui tremblait. Pourtant, lorsqu'elle parla, sa voix paraissait plutôt calme.

— Ça vous aiderait si je dormais près de vous ?

Il réfléchit, puis hocha la tête.

— Oui, je pense que oui.

Elle le prit par la main et ils rentrèrent dans la chambre qu'elle avait réservée pour lui. Il retira ses vêtements sans la moindre gêne apparente et elle contempla, frappée de peur et de fascination, les cicatrices qui zébraient et entaillaient le haut de son corps : le pli rouge boursoufflé d'une balafre au couteau sur le biceps, la zébrure laiteuse d'une brûlure sur l'autre, les hachures blanches des coups de fouet entre et sur les omoplates, et trois cratères profonds qui ne pouvaient être que de vieilles traces de balles. Sans compter, bien sûr, les doigts manquants à sa main droite. Elle était curieuse, pourtant elle n'aurait jamais osé poser la moindre question à ce sujet.

Elle retira elle aussi ses vêtements, puis, après un moment d'hésitation, son soutien-gorge. Elle avait les seins qui tombaient, et sur l'un d'eux apparaissait une cicatrice aussi, celle non pas laissée par une balle, mais par l'ablation d'une tumeur mammaire. Et alors ? Elle n'avait jamais été un mannequin Élite, même dans ses jeunes années. Et même dans ses jeunes années, elle ne s'était jamais considérée comme un cul et des seins ambulants. D'ailleurs personne d'autre non plus n'avait fait cette erreur de jugement – et surtout pas son mari.

Elle garda sa culotte, cependant. Si elle s'était épilé correctement le maillot, peut-être qu'elle l'aurait retirée. Si elle avait su, en se levant ce matin, qu'elle allait se retrouver au lit avec un inconnu dans un motel de seconde zone, alors qu'un animal non identifié somnolait sur le tapis de la salle de bain. Et pour le coup, elle aurait embarqué sa brosse à dents et un tube de Colgate, aussi.

Lorsqu'il mit ses bras autour d'elle, elle se raidit avec un petit soupir de choc, puis se détendit. Mais très lentement. Il appuya ses hanches contre ses fesses, et elle sentit le poids considérable de son matériel. Mais apparemment il ne cherchait que du réconfort ; il avait le pénis mou.

Il lui attrapa le sein gauche, et fit courir son pouce dans le creux laissé par l'opération.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Eh bien, fit-elle (et sa voix n'était plus calme du tout), si on en croit mon médecin, dans les cinq ans ce serait devenu un cancer. Alors ils l'ont découpé avant que ça... je ne sais pas exactement. Les métastases, c'est plus tard, quand il y en a.

— Avant que ça fleurisse ? suggéra-t-il.

— Oui. C'est ça. C'est bien.

À présent elle avait le téton dur comme la pierre, et il devait le sentir. Oh, c'était tellement étrange.

— Pourquoi votre cœur bat-il si fort ? Est-ce que je vous fais peur ?

— Je... oui.

— N'ayez pas peur, dit-il. La tuerie est terminée.

Il marqua une longue pause, dans le noir. Ils entendaient le bourdonnement affaibli des voitures sur la bretelle.

- Pour le moment, ajouta-t-il.
- Oh, dit-elle d'une petite voix. Bien.

Sa main à lui sur son sein. Son souffle dans son cou. Au bout d'un temps interminable qui pouvait aussi bien avoir duré une heure que cinq minutes, la respiration de l'homme ralentit, et elle sut qu'il s'était endormi. Elle était à la fois contente et déçue. Quelques minutes plus tard, elle s'endormit elle-même, et ce fut sa meilleure nuit depuis longtemps. S'il eut des cauchemars avec ses amis disparus, il ne la dérangerait pas. Lorsqu'elle se réveilla le lendemain matin, il était huit heures, et il se tenait nu à la fenêtre, scrutant dehors par une fente dans le rideau, qu'il retenait du doigt.

- Vous avez dormi ? demanda-t-elle.
- Un peu. On peut repartir ?

15

Ils auraient pu atteindre Manhattan autour de quinze heures, et l'entrée en ville aurait été beaucoup plus facile un dimanche après-midi qu'un lundi matin en pleine heure de pointe, mais dans New York les chambres d'hôtel étaient chères, et même en n'en partageant qu'une seule, il faudrait avoir recours aux cartes de crédit. Ils passèrent la nuit dans un Motel 6 à Harwich, dans le Connecticut. Elle ne prit qu'une chambre, et cette nuit-là il lui fit l'amour. Non pas exactement parce qu'il le voulait, sentit-elle, mais parce qu'il comprenait que c'était ce qu'elle voulait, elle. Ce dont elle avait besoin, peut-être.

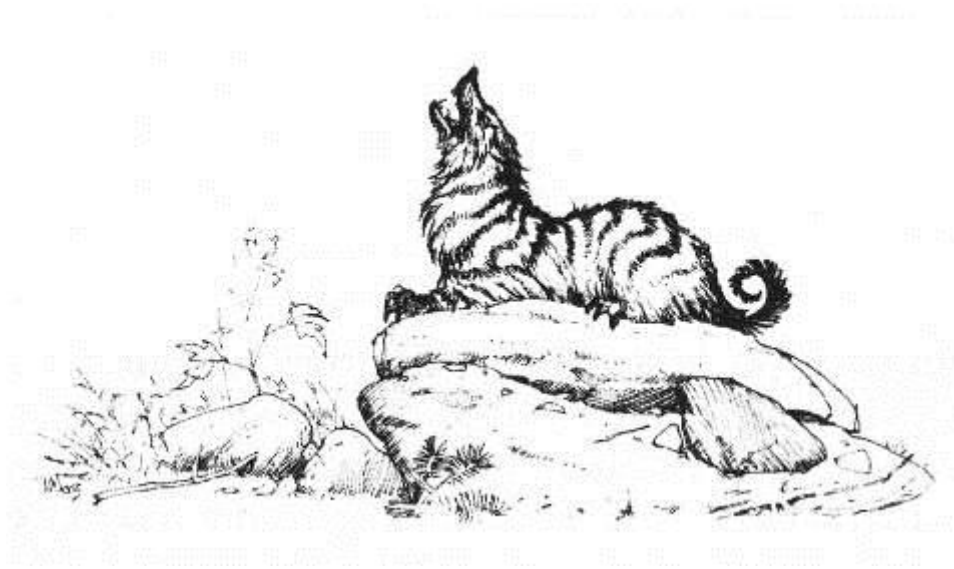
Ce fut extraordinaire, bien qu'elle eût été bien incapable de dire précisément pourquoi. Malgré le contact de ces cicatrices sous ses doigts – rugueuses pour certaines, lisses pour d'autres – elle eut la sensation de faire l'amour à un rêve. Et cette nuit-là, elle rêva bel et bien. D'un champ rempli de roses,

avec une immense tour en pierre noir ardoise, tout au bout. À mi-hauteur, des lampes rouges scintillaient... sauf qu'elle avait l'impression qu'il ne s'agissait pas de lampes du tout, mais d'yeux.

Des yeux *terribles*.

Elle entendit le chant de nombreuses voix, de milliers de voix, et comprit que certaines étaient les voix de ses amis à lui, de ses amis perdus. Elle se réveilla avec des larmes sur les joues et un sentiment de deuil, alors même qu'il était encore allongé à ses côtés. Après aujourd'hui, elle ne le verrait plus. Et ça valait mieux. Pourtant, elle aurait donné tout ce qu'elle avait pour qu'il lui refasse l'amour une seule fois, même si elle mesurait bien que ce n'était pas vraiment à elle qu'il avait fait l'amour. Même quand il était venu en elle, ses pensées étaient au loin, avec ces voix.

Ces voix perdues.



Chapitre 3

RETOUR À NEW YORK (ROLAND MONTRE PATTE BLANCHE)

1

Le matin du lundi 21 juin de l'année 1999, le soleil brillait sur New York, comme si Jake Chambers ne gisait pas mort dans un monde, et Eddie Dean dans un autre. Comme si Stephen King ne gisait pas aux Soins Intensifs de l'Hôpital de Lewiston, n'émergeant que par brefs intervalles dans la lumière de la conscience. Comme si Susannah Dean n'était pas assise, seule avec son chagrin, à bord d'un train filant sur des rails antédiluviens et aléatoires, à travers les terres perdues de Tonnefoudre, vers la ville fantôme de Fedic. D'autres avaient choisi de l'accompagner dans ce voyage, du moins jusque-là, mais elle leur avait demandé de lui laisser de l'espace, et ils avaient honoré son souhait. Elle savait que pleurer la soulagerait, qu'elle se sentirait mieux, mais jusqu'ici elle n'y était pas arrivée – quelques larmes égarées, telles des averses insignifiantes dans le désert, c'est tout ce qu'elle avait réussi à verser – bien qu'elle eût ce sentiment effroyable que les choses étaient bien pires que ce qu'elle en savait.

Putain, c'est pas un « sentiment », vociféra Detta avec dédain, dans un recoin bien caché, tandis que Susannah regardait défiler les terres perdues noires et rocheuses et les occasionnels villes ou villages en ruine, abandonnés lorsque le

monde avait changé. *T'as une putain d'intuition, ma fille ! La seule question à laquelle tu peux pas 'épond'e, c'est d' savoir lequel est en t'ain de' end' visite à ton homme dans la clai'ière en c'moment : le Bon la B'ute et le T'uand, ou not'Jeune Maît'.*

— Je vous en prie, non, murmura-t-elle. Je vous en prie, aucun des deux, mon Dieu, je ne peux pas supporter d'en perdre encore un.

Mais Dieu demeura sourd à sa prière, Jake demeura mort, la Tour Sombre resta debout au bout de Can'-Ka No Rey, projetant son ombre sur un million de roses hurlantes, et à New York le chaud soleil d'été brilla indifféremment sur les justes et les injustes.

Donnez-moi un alléluia, vous voulez bien ?

Grand merci-sai.

Et maintenant que quelqu'un me balance à tue-tête un bon vieil amen, bombe divine.

2

Mme Tassenbaum gara sa voiture au parking de la 63^e Rue (le panneau sur le trottoir montrait un chevalier en armure au volant d'une Cadillac, sa lance saillant vaillamment par la vitre côté conducteur), où elle et David louaient deux box à l'année. Ils avaient un appartement juste à côté, et Irene demanda à Roland s'il voulait y monter faire un brin de toilette... même s'il n'avait pas l'air si mal, elle dut bien se l'avouer. Elle lui avait acheté un jean neuf et une chemise blanche à boutons, dont il avait roulé les manches aux coudes. Elle s'était aussi procuré un peigne et un tube de mousse coiffante fixation forte, tellement forte que la composition moléculaire de ce truc devait plus se rapprocher de la super-glue que de la gomina. En coiffant cette touffe rebelle de cheveux poivre et sel en arrière, elle avait révélé les traits séduisants et anguleux d'un croisement

intéressant : celui d'un Quaker et d'un Cherokee, elle aurait dit. Il avait de nouveau glissé le sac d'Orizas sur son épaule. Il y avait aussi glissé son arme, ceinturon enroulé autour du holster. Il l'avait recouvert du T-shirt de la Maison de Retraite, pour éviter les regards inquisiteurs.

Roland secoua la tête.

— J'apprécie votre offre, mais je préférerais en finir au plus vite avec ce que j'ai à faire, puis retourner chez moi.

Il balaya d'un regard triste la foule qui défilait sur les trottoirs.

— Si ce « chez moi » existe.

— Vous pourriez rester un jour ou deux à l'appartement, pour vous reposer, suggéra-t-elle. Je resterais avec vous.

Et je te baiserais à t'en faire oublier ton nom, si cela te sied, se dit-elle, et elle ne put retenir un sourire.

— Je veux dire, je sais que vous ne voudrez pas, mais je voulais que vous sachiez que l'offre tient toujours.

Il hocha la tête.

— Grand merci, mais il y a une femme qui a besoin que je la rejoigne aussi vite que je le pourrai.

Il avait l'impression de dire un mensonge, et un mensonge grotesque, avec ça. S'il se fondait sur ce qui s'était passé, Susannah Dean avait autant besoin de Roland de Gilead dans sa vie que des bah-bos au berceau de mort-aux-rats dans leur biberon du soir. Néanmoins, Irene Tassenbaum l'accepta. Et une partie d'elle était en fait nerveuse à l'idée de retourner auprès de son mari. Elle l'avait appelé la veille au soir (depuis une cabine située à deux kilomètres du motel, par mesure de sécurité), et il semblait qu'elle avait enfin réussi à attirer de nouveau l'attention de David Seymour Tassenbaum. À côté de la rencontre avec Roland, l'attention accordée par David n'était qu'un prix de consolation, mais c'était mieux que rien, nom d'un chien. Roland Deschain allait disparaître de sa vie très bientôt, la laissant retrouver toute seule le chemin de la Nouvelle-Angleterre et expliquer comme elle pourrait ce qui lui était arrivé. Une partie d'elle pleurait cette perte toute proche, mais elle avait vécu assez d'aventures au cours des quarante-huit dernières heures pour tenir jusqu'à la fin de ses jours, n'est-ce

pas ? Et aussi de quoi réfléchir, ça oui. Pour commencer, il semblait que le monde était plus fluctuant qu'elle l'avait jamais imaginé. Et la réalité plus vaste.

— D'accord, dit-elle. C'est au coin de la 2^e Avenue et de la 46^e Rue que vous voulez aller en premier, n'est-ce pas ?

— Oui.

Susannah n'avait pas eu l'occasion de leur raconter vraiment ses aventures depuis le moment où Mia avait pris en otage leur corps commun, mais le Pistolero savait qu'il y avait un grand immeuble – ce qu'Eddie, Jake et Susannah appelaient un gratte-ciel – qui se dressait maintenant à l'ancien emplacement du terrain vague, et que la Tet Corporation devait se trouver à l'intérieur.

— Est-ce qu'on aura besoin d'un tac-scie ?

— Est-ce que votre ami à fourrure peut faire un ou deux kilomètres à pattes ? C'est à vous de décider, mais je ne dirais pas non à la perspective de me dégourdir un peu les jambes.

Roland ne se figurait toujours pas ce que représentait un kilomètre, mais il avait très envie de le découvrir, maintenant que la douleur sourde et insupportable dans sa hanche droite avait disparu. C'était Stephen King qui la ressentait à présent, avec celle de ses côtes écrabouillées et de l'éraflure à la tempe droite. Roland ne lui enviait pas ces douleurs, mais au moins elles étaient retournées à leur véritable propriétaire.

— Allons-y, dit-il.

3

Quinze minutes plus tard, il se tenait sur le trottoir opposé à la grosse structure sombre qui se jetait à l'assaut du ciel d'été, essayant d'empêcher sa mâchoire de se déboîter, voire de lui tomber directement sur les genoux. Ce n'était pas la Tour Sombre, pas sa Tour Sombre, du moins (bien qu'il n'eût pas été

surpris d'apprendre qu'il y avait des gens travaillant dans cette tour-ciel-là – parmi lesquels des lecteurs des aventures de Roland – qui appelaient exactement ainsi le 2 Hammarskjöld Plaza), mais il ne doutait pas que c'était la représentante de la Tour dans le Monde Clé, au même titre que la rose incarnait un champ entier de roses. Ce champ qu'il avait vu de nombreuses fois en rêve.

De là où il était, il entendait les voix chanter, par-dessus la bousculade et le grondement de la circulation. La femme dut l'appeler trois fois par son prénom, puis finir par le secouer par la manche, pour attirer son attention.

Lorsqu'il se tourna vers elle, à contrecœur, il constata que ce n'était pas la tour qu'elle contemplait, pour sa part (elle avait grandi à une heure de Manhattan, et les gratte-ciel, c'était la routine, pour elle), mais le petit square de poche, de leur côté de la rue. Elle avait un air totalement réjoui.

— Est-ce que ce n'est pas ravissant, comme endroit ? J'ai dû passer cent fois, au coin de cette rue, et je ne l'avais jamais remarqué, avant aujourd'hui. Vous voyez la fontaine ? Et la sculpture en forme de tortue ?

Il les voyait, oui. Et même si Susannah ne leur avait pas raconté cette partie de son histoire, Roland savait qu'elle était venue ici – avec Mia, fille de personne – et qu'elle s'était assise sur le banc le plus proche de la statue avec sa carapace humide. Il la voyait presque de ses yeux.

— J'aimerais entrer, dit timidement la femme. Est-ce qu'on peut ? Est-ce qu'on a le temps ?

— Oui, répondit-il, en franchissant derrière elle la petite grille en fer forgé.

4

Le petit parc était calme, mais pas totalement silencieux.

— Vous entendez ces gens qui chantent ? demanda Mme Tassenbaum, presque dans un souffle. Une chorale, quelque part, vous pensez ?

— Vous pouvez parier jusqu'à votre dernier dollar, dit Roland, pour le regretter immédiatement.

Il avait appris cette expression d'Eddie, et l'entendre lui fit mal. Il se dirigea vers la tortue et mit un genou en terre pour l'examiner de plus près. Un petit éclat manquait au bec, comme une dent cassée. Sur le dos elle avait une éraflure en forme de point d'interrogation, et une inscription d'un rose passé.

— Qu'est-ce que ça dit ? demanda la femme. Je vois que ça parle d'une tortue, mais je ne déchiffre pas le reste.

— Vois la TORTUE comme elle est ronde.

Il n'eut pas besoin de lire.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Ce serait trop long à expliquer, répondit Roland en se relevant. Vous voulez m'attendre ici, pendant que je monte ? demanda-t-il avec un mouvement de la tête en direction de la tour, avec ses carreaux noirs scintillant au soleil.

— Oui. Je veux bien. Je vais m'asseoir sagement sur ce banc, au soleil, et vous attendre. C'est... rafraîchissant. Ça vous paraît complètement fou ?

— Non. Irene, si quelqu'un dont l'allure ne vous inspire pas devait vous adresser la parole – ça me paraît peu probable, parce que vous êtes ici en lieu sûr, mais c'est toujours possible – , concentrez-vous aussi fort que vous le pourrez, et appelez-moi.

Les yeux d'Irene s'arrondirent.

— Vous voulez parler de perception extrasensorielle ?

Il n'avait aucune idée de ce qu'était la perception extrasensorielle, mais il comprit le sens de ce qu'elle disait, et acquiesça.

— Vous pourriez entendre ? Vous m'entendriez, *moi* ?

Il ne pouvait l'affirmer avec certitude. L'immeuble était peut-être équipé de systèmes de brouillage, comme les bonnets de pensée que portaient les can-toi, ce qui rendrait toute communication impossible.

— Peut-être. Mais comme je viens de le dire, il est peu probable qu'il y ait le moindre problème. C'est un endroit sûr.

Elle regarda la tortue, avec sa carapace miroitant sous les embruns de la fontaine.

— Oui, n'est-ce pas ?

Elle amorça un sourire, qui disparut brutalement.

— Vous allez revenir, dites ? Vous ne me laisseriez pas tomber comme ça, sans même...

Elle haussa une épaule, ce qui lui donna soudain l'air très jeune.

— Sans même dire au revoir ?

— Jamais de la vie. Et les affaires que j'ai à régler dans cette tour là-bas ne devraient pas prendre bien longtemps.

En fait, il ne s'agissait pas du tout d'affaires... sauf si, bien sûr, la personne qui dirigeait maintenant la Tet Corporation avait des comptes à régler avec *lui*.

— Il nous reste un endroit où aller, et c'est là qu'Ote et moi vous dirons au revoir.

— Okay, dit-elle en s'asseyant sur le banc, le bafouilleux à ses pieds.

Le bout du banc était mouillé, et elle portait un pantalon neuf (acheté dans la même boutique de fortune où elle avait dégoté la chemise et le jean de Roland), mais ça ne la déranger pas. Il sécherait vite par un temps aussi chaud et ensoleillé, et elle se rendit compte qu'elle avait envie de rester près de la tortue. Pour étudier ses minuscules yeux intemporels, tout en écoutant le doux chant des voix. Elle se dit que ce serait très reposant. Ce n'était pas là un mot qu'elle avait pour coutume d'associer à New York, mais c'était là un endroit très peu « New York », avec son atmosphère calme et paisible. Elle se dit qu'elle amènerait peut-être David ici, que s'ils s'asseyaient tous les deux sur ce banc, il écouterait le récit des trois jours qu'elle venait de vivre sans la prendre pour une folle furieuse. Ou pas tout à fait furieuse.

Roland s'éloigna d'une démarche pleine d'aisance – comme un homme qui pourrait marcher pendant des jours et des semaines sans varier de rythme. *Je n'aimerais pas l'avoir à mes trousses*, se dit-elle, et elle frissonna un peu à cette idée. Il atteignit la petite grille métallique par laquelle il allait rejoindre le trottoir, et se retourna vers elle une fois de plus. Il parla d'une

voix douce et chantante.

Vois la TORTUE comme elle est ronde,
Sur son dos repose le monde
Son esprit, quoique lent, est toujours très gentil ;
Il tient chacun de nous dans ses nombreux replis.
Sur son dos la vérité va bien accompagnée
Même si elle ne s'en trouve pas aidée.
La mer et la terre elle aime également
Et même moi, malheureux enfant.

Puis il la laissa sans un regard en arrière, s'éloignant d'un pas net et vif. Assise sur son banc, elle le regarda attendre que le feu passe au signal « PASSEZ PIÉTONS », agglutiné avec les autres ; puis traverser avec eux, avec sur l'épaule son sac en cuir qui rebondissait légèrement sur sa hanche. Elle le regarda gravir les marches du 2 Hammarskjöld Plaza et disparaître à l'intérieur. Alors elle se laissa aller en arrière, ferma les yeux et écouta les voix chanter. Au bout d'un moment, elle se rendit compte qu'au moins deux des mots qui constituaient leur chant étaient son propre nom.

5

Il sembla à Roland qu'une multitude de *folken* se déversaient dans ce bâtiment, mais c'était là la perception d'un homme qui avait passé les dernières années de sa quête dans des lieux quasiment déserts. S'il était venu à neuf heures moins le quart, quand les gens continuaient d'arriver, plutôt qu'à onze heures moins le quart, il aurait été abasourdi par le flot humain. À présent, la plupart de ceux qui travaillaient ici s'étaient déjà installés dans leurs bureaux et leurs cubes, et produisaient du papier et des octets de données.

Les fenêtres du hall d'entrée étaient en verre transparent, sur au moins deux étages, peut-être trois. Par conséquent le hall était baigné de lumière, et lorsqu'il pénétra à l'intérieur, le chagrin qui l'habitait depuis la seconde où il s'était agenouillé aux côtés d'Eddie dans la rue de Pleasantville s'évanouit. À l'intérieur, les voix chantaient plus fort, pas vraiment une chorale, mais un grand chœur. Et il constata qu'il n'était pas le seul à les entendre. Dans la rue, il avait vu les gens se presser, la tête baissée et un air absent de concentration sur le visage, comme s'ils faisaient exprès de ne pas voir la beauté délicate et périssable de cette journée qui leur avait été donnée. Alors qu'ici, ils ne pouvaient pas s'empêcher de ressentir au moins une partie de cette mélodie à laquelle s'accordait avec délice le Pistolero, et qu'il buvait comme de l'eau dans le désert.

Comme en rêve, il glissa sur le sol en marbre rose, dans l'écho du claquement de ses talons et la douce conversation des Orizas dans son sac. Il pensa : *Les gens qui travaillent ici souhaiteraient y vivre. Ils n'en ont pas forcément pleinement conscience, mais c'est le cas. Les gens qui travaillent ici trouvent des prétextes pour travailler tard. Et ils vivront des vies longues et productives.*

Au centre de cette grande pièce haute qui résonnait, le luxueux carrelage en marbre cédait la place à un carré de terre humble et sombre. Le périmètre était entouré de cordes de velours rouge vin, mais Roland sut que la présence même de ces cordes était inutile. Personne ne viendrait enfreindre la tranquillité de ce petit jardin, pas même un can-toi désespéré lancé dans une mission suicide, décidé à se faire un nom. C'était une terre sacrée. Il remarqua trois palmiers nains, plantes qu'il n'avait plus revues depuis son départ de Gilead : *Spathiphyllum*, c'est ainsi qu'on appelait cette variété, là-bas, si sa mémoire ne le trahissait pas, mais peut-être avaient-ils un autre nom, dans ce monde-ci. Il y avait aussi d'autres plantes, mais seule une comptait.

Au milieu du carré de terre, seule, trônait la rose.

On ne l'avait pas replantée là : Roland le vit instantanément. Non. Elle se trouvait exactement au même emplacement qu'en 1977, lorsque le décor qui l'entourait n'était encore qu'un terrain

vague, jonché de déchets et de briques cassées, affublé d'un panneau qui annonçait l'arrivée prochaine du Complexe Résidentiel de la Baie de la Tortue, que construiraient les Entreprises Mills et Sombra Promotion. Cet immeuble, avec ses cent étages et tout ce qu'il contenait, avait pris la place du complexe, et *autour* de la rose. Et quelles que fussent les affaires qui se concluaient ici, elles étaient très secondaires, par rapport à sa vraie nature.

Le 2 Hammarskjöld Plaza était un lieu saint.

6

Roland sentit qu'on lui tapotait l'épaule et fit volte-face si subitement qu'il suscita des regards alarmés. Il était alarmé lui-même. Depuis des années – peut-être depuis les premières années de son adolescence – personne n'avait été assez silencieux pour venir le toucher sans qu'il l'entende. Et sur ce sol en marbre, il aurait assurément dû...

La jeune femme (extrêmement belle) qui s'était approchée de lui fut visiblement surprise par la soudaineté de sa réaction. Mais lorsque les mains du Pistolero bondirent pour l'attraper par les épaules, elles se refermèrent sur le vide, produisant un petit claquement qui résonna depuis le plafond, un plafond au moins aussi haut que l'était celui du Berceau de Lud. La femme avait de grands yeux verts et prudents, et Roland aurait pu jurer qu'il n'y avait aucun mal en eux, mais quand même, d'abord se faire surprendre, puis *rater* son but comme ça...

Il baissa les yeux vers les pieds de la femme, et eut une partie au moins de sa réponse. Elle portait des chaussures comme il n'en avait jamais vu, avec de grosses semelles en mousse et ce qui devait être de la toile, sur le dessus. Des chaussures qui permettaient de se déplacer aussi silencieusement qu'avec des mocassins, sur une surface dure. Quant à cette femme elle-

même...

Il vint à Roland une étrange et double certitude, en la regardant : premièrement, qu'il avait « vu le bateau dans lequel elle était arrivée », comme on disait parfois à Calla Bryn Sturgis pour décrire une ressemblance familière ; deuxièmement, qu'une société de pistoleros était en train de se constituer dans ce monde, ce Monde Clé particulier, et qu'il venait juste de se faire accoster par l'un d'entre eux.

Et quel meilleur endroit pour pareil accostage qu'en vue de la rose ?

— Je vois votre père dans votre visage, mais ne peux tout à fait le nommer, dit Roland à voix basse. Dites-moi qui il était, si cela vous sied.

La femme sourit, et Roland crut presque trouver le nom qu'il cherchait. Puis il lui échappa, comme c'était souvent le cas avec ce genre de choses : la mémoire pouvait faire sa timide.

— Vous ne l'avez jamais rencontré... bien que je puisse comprendre pourquoi vous pensez que si. Je vous expliquerai plus tard, si vous voulez, mais pour l'instant je dois vous accompagner en haut, monsieur Deschain. Il y a quelqu'un qui souhaite...

Pendant une seconde elle eut l'air d'essayer de se concentrer, comme si elle pensait qu'on lui avait enseigné un certain mot dans le seul but qu'elle soit la risée de tous en l'employant. Puis une fossette se dessina au coin de sa bouche et ses yeux verts se plissèrent en un regard enchanteur qui avait l'air de dire : *Eh bien, si c'est une blague, allons-y jusqu'au bout.*

— ... quelqu'un qui souhaite *palabrer* avec vous, finit-elle.

— Très bien.

Elle lui toucha délicatement l'épaule, pour le retenir encore un moment là où il était.

— On m'a demandé de m'assurer que vous liriez bien le panneau dans le Jardin du Rayon. Vous voulez bien ?

La réponse de Roland fut sèche, mais un peu contrite.

— Je veux bien, si je le peux, dit-il, j'ai toujours eu des difficultés avec votre langue écrite, même si les mots semblent sortir assez naturellement, quand je me trouve de ce côté-ci.

— Je pense que vous arriverez à le lire. Tentez le coup,

suggéra-t-elle.

Et elle lui toucha de nouveau l'épaule, le faisant doucement pivoter vers le carré de terre dans le hall – non pas de la terre rapportée dans une brouette par une équipe de zélés jardiniers, mais la terre même de ce lieu, le sol qu'on avait peut-être labouré, mais pas changé.

Il n'eut d'abord pas plus de succès avec les petits signes en cuivre dans le jardin qu'avec la plupart de ceux aperçus dans des vitrines, ou sur la couverture des « magda-zi-nes ». Il était sur le point de le lui dire, de demander à la femme au visage familier de le lui lire, lorsque les lettres changèrent, se transformant en Grandes Lettres de Gilead. Il fut dès lors en mesure de déchiffrer, sans aucun problème. Quand il eut fini, les lettres changèrent de nouveau.

— Joli tour. Est-ce qu'il a réagi à mes pensées ?

Elle sourit – elle avait les lèvres recouvertes d'une couche de matière rose qui ressemblait à du sucre – et opina.

— Oui, si vous étiez juif, le texte serait apparu en hébreu. Si vous étiez russe, ce serait en cyrillique.

— Vous dites vrai ?

— Vrai.

Le hall avait retrouvé son rythme normal... sauf que, Roland le sentait, le rythme dans ce bâtiment-là devait être bien différent de celui des autres immeubles d'affaires. Les habitants de Tonnefoudre passeraient leur vie à souffrir de petits maux tels que furoncles, eczéma et migraines. Et à la fin, ils mourraient (sans doute dans leur jeune âge) d'une grosse maladie bien douloureuse, probablement les cancers qui vous rongeaient à toute vitesse et vous brûlaient les nerfs comme un feu de broussailles. Ici, c'était tout le contraire : santé et harmonie, bonne volonté et générosité. Ces *folken*-ci n'entendaient pas le chant de la rose, enfin pas exactement, mais ce n'était pas nécessaire. Ils avaient beaucoup de chance, et d'une certaine manière, chacun d'entre eux en avait conscience... et c'était là leur grande chance. Il les regarda entrer et se diriger vers les boîtes montantes qu'on appelait A-100-sœurs, d'un pas rapide, balançant leurs sacs et leurs paquets, leur paquetage et leur gunna, et pas une trajectoire ne

décrivait une ligne droite parfaite, depuis les portes. Quelques-uns des visiteurs s'orientaient vers ce qu'elle avait appelé le Jardin du Rayon, mais même ceux que leurs pas ne portaient pas là faisaient un léger crochet dans cette direction, comme attirés par un aimant très puissant. Et si quoi que ce soit essayait de faire du mal à la rose ? Il y avait un vigile, montant la garde, assis derrière un petit bureau près des A-100-sœurs, constata Roland, mais il était vieux et gros. Et ça n'avait pas d'importance. Si qui que ce soit tentait un assaut, tout le monde dans le hall entendrait mentalement un hurlement d'alerte, un hurlement aussi perçant et impératif que ces ultrasons que seuls les chiens perçoivent. Et ils se jetteraient tous sur l'assassin potentiel de la rose. Ils le feraient sans une seconde d'hésitation, ni le moindre souci de leur propre sécurité. La rose avait réussi à se protéger elle-même, tant qu'elle poussait au milieu des déchets et des mauvaises herbes du terrain vague (ou du moins à attirer ceux susceptibles de la protéger), et ça n'avait pas changé.

— Monsieur Deschain ? Vous êtes prêt à monter, à présent ?

— Si fait, dit-il. Menez-moi où vous voudrez.

7

La familiarité qu'il avait ressentie devant le visage de la jeune femme prit tout son sens lorsqu'ils atteignirent l'A-100-sœur. C'est peut-être de la voir de profil qui créa un déclic, quelque chose dans la ligne de sa pommette. Il se rappela Eddie, lui racontant sa conversation avec Calvin Tower, après que Jack Andolini et George Biondi avaient quitté le Restaurant Spirituel de Manhattan. Tower lui avait parlé de la famille de son plus vieil ami. *Ils aiment se vanter d'avoir l'enseigne de cabinets d'avocats la plus courte de tous le pays. Elle dit simplement* « DEEPNEAU ».

— Êtes-vous la fille de *sai* Aaron Deepneau ? lui de-manda-t-il. Certainement pas, vous êtes trop jeune. Sa petite-fille, peut-être ?

Le sourire de la jeune femme s'évanouit.

— Aaron n'a jamais eu d'enfants, monsieur Deschain. Je suis la petite-fille de son frère aîné, mais mes parents et mon grand-père sont tous morts jeunes. C'est Airy qui m'a élevée, pour ainsi dire.

— C'est comme ça que vous l'appeliez ? Airy ?

Roland était sous le charme.

— Ça m'a pris enfant et ça nous est resté, voilà tout.

Elle tendit la main, en souriant de nouveau.

— Nancy Deepneau. Et je suis ravie de vous rencontrer. Un peu effrayée, aussi, mais ravie.

Roland lui serra la main, mais d'un geste superficiel, à peine plus qu'un frôlement. Puis, avec infiniment plus de sentiment (car c'était là le rituel avec lequel il avait grandi, celui qu'il comprenait), il porta le poing à son front et fléchit la jambe.

— Que vos journées soient longues et vos nuits plaisantes, Nancy Deepneau.

Son sourire s'élargit subitement, lui illuminant le visage.

— Et le double du compte pour vous, Roland de Gilead ! Le double du compte pour vous.

L'A-100-sœur arriva, ils montèrent dans la cabine, et se rendirent au quatre-vingt-dix-neuvième étage.

8

Les portes s'ouvrirent sur un large vestibule. Le sol était recouvert d'une moquette d'un rose sombre parfaitement assortie à la teinte de la rose. En face de l'A-100-sœur, Roland vit une porte en verre portant l'inscription **TET CORPORATION**. Au-delà, il aperçut un autre vestibule plus petit, avec une femme

assise à un bureau, parlant en apparence toute seule. À droite de la porte du vestibule se trouvaient deux hommes en costume de ville. Ils discutaient ensemble, les mains dans les poches, apparemment détendus, mais Roland sentit bien que ce n'était que de façade. Et qu'ils étaient armés. Leurs vestes de costume étaient bien coupées, mais tout homme qui sait où chercher un pistolet le voit au premier coup d'œil, s'il y en a un. Ces deux types allaient rester dans ce vestibule pendant une heure ou deux (il était difficile, même pour des hommes très entraînés, d'être totalement alertes pendant plus longtemps), à papoter l'air de rien dès qu'ils entendraient l'A-100-sceur arriver, prêts à bondir s'ils pressentaient le moindre problème. Roland approuvait.

Il ne s'éternisa pas à observer les gardes, cependant. Une fois qu'il les eut identifiés pour ce qu'ils étaient, il laissa son regard vagabonder là où il en avait eu envie dès lors que les portes de l'A-100-sceur avaient coulé. À sa gauche, une grande image en noir et blanc était accrochée au mur. Une photographie (au départ, il croyait que le mot était *fauteur-graphie*) d'environ un mètre cinquante sur un mètre, sans cadre, tellement fondue dans le mur qu'on aurait dit un trou percé dans une vision anormalement immobile. Trois hommes en jean et en chemise ouverte au col y étaient assis sur une barrière, les talons de leurs bottes arrimés à la barre du bas. Combien de fois, se demanda Roland, avait-il vu des cow-boys ou des *pastorillas* dans cette pose même, à regarder les chevaux sauvages se faire marquer, châtrer ou débourrer ? Combien de fois s'était-il tenu ainsi lui-même, parfois en compagnie d'un ou plusieurs membres de son ancien *tet* – Cuthbert, Alain, Jamie DeCurry – assis de chaque côté de lui, comme John Cullum et Aaron Deepneau près de cet homme noir à lunettes cerclées d'or, avec sa minuscule moustache blanche ? Ce souvenir lui fit mal, et pas seulement mal en esprit ; son ventre se serra et les battements de son cœur s'accéléchèrent. Les trois hommes sur la photo avaient été surpris en train de rire, et il en résultait une sorte de perfection atemporelle, l'un de ces rares moments où les hommes se trouvent heureux d'être ce qu'ils sont, et là où ils sont.

— Les Pères Fondateurs, commenta Nancy, d'une voix à la

fois triste et amusée. Cette photo a été prise au cours d'une retraite directoriale, en 1986. À Taos, au Nouveau-Mexique. Trois gars de la ville au pays des vaches, qu'est-ce que vous dites de ça ? Et est-ce qu'ils n'ont pas l'air de s'amuser comme des fous ?

— Vous dites vrai, dit Roland.

— Vous les connaissez tous les trois ?

Roland hocha la tête. Il les connaissait, il pouvait le dire, même s'il n'avait jamais réellement rencontré Moses Carver, l'homme au milieu. L'associé de Dan Holmes, et parrain d'Odetta. Sur la photo il avait l'air d'un robuste et fringant septuagénaire, mais en 1986, il devait plutôt avoisiner les quatre-vingts printemps. Peut-être même quatre-vingt-cinq. Bien sûr, Roland en avait pleinement conscience, il y avait un atout de taille, dans ce jeu-là : cette chose merveilleuse qu'il venait de voir dans le hall de cet immeuble. La rose n'était pas plus une fontaine de jouvence que la tortue dans le petit square n'était le vrai Maturin, mais est-ce qu'il aurait dit qu'elles avaient toutes deux des qualités bienfaisantes ? Oui, il le croyait. Des dons de guérison ? Oui, aussi. Croyait-il que les neuf années de vie qu'avait reçues Aaron entre 1977 et l'époque de cette photo, en 1986, étaient un cadeau du *Prim*, plus efficace que les cachets et les traitements médicaux ? Non. Ces trois hommes – Carver, Cullum et Deepneau – s'étaient réunis dans leurs vieux jours, de manière presque magique, pour lutter pour la rose. Pour le Pistolero, leur histoire en soi aurait fait un livre, et sans doute un livre passionnant et plein de rebondissements. Pour Roland, les choses étaient d'une simplicité extrême : la rose avait exprimé sa gratitude.

— Quand sont-ils morts ? demanda-t-il à Nancy Deepneau.

— C'est John Cullum qui est parti le premier, en 1989. Victime d'une blessure par balle. Il a tenu douze heures, à l'hôpital, assez longtemps pour que tout le monde puisse lui dire au revoir. Il était à New York, pour le conseil d'administration annuel. Selon la Police de New York, c'est une rixe de rue qui a mal tourné. Nous pensons pour notre part qu'il a été tué par un agent soit de Sombra, soit de North Central Positronics. Sûrement l'un des can-toi. Il y avait eu d'autres tentatives, qui

avaient échoué.

— Sombra, et North Central Positronics, ça revient au même, précisa Roland. Ce sont deux instruments du Roi Cramoisi dans ce monde.

— Nous le savons, dit-elle en désignant du doigt l'homme à gauche, sur la photo, celui auquel elle ressemblait tant. Oncle Aaron a vécu jusqu'en 1992. Quand vous l'avez rencontré... c'était en 1977 ?

— Oui.

— Eh bien, en 1977, personne n'aurait parié qu'il vivrait aussi longtemps.

— Est-ce que les *fayen-folken* l'ont tué, lui aussi ?

— Non, il a eu une rechute de son cancer, c'est tout. Il est mort dans son lit. J'étais là. La dernière chose qu'il ait dite, c'était : « Dis à Roland que nous avons fait de notre mieux. » Et c'est ce que je fais.

— Grand merci-sai.

Il perçut l'accent rauque de sa propre voix qui se brisait, et espéra qu'elle prendrait ça pour un peu de brusquerie. Ils étaient nombreux, à avoir fait de leur mieux, pour lui, n'est-ce pas ? Très nombreux, à commencer par Susan Delgado, il y avait si longtemps.

— Vous allez bien ? demanda-t-elle d'une voix douce et compatissante.

— Oui. Tout va bien. Et Moses Carver. Quand est-il mort, lui ?

Elle haussa les sourcils et se mit à rire.

— Quoi ?

— Regardez par vous-même !

Du doigt elle désigna les portes en verre. À l'intérieur, venant dans leur direction, à la hauteur de la femme assise à son bureau et qui avait l'air de parler toute seule, il aperçut un homme ratatiné, à la chevelure libre et vaporeuse, et des sourcils blancs assortis. Il avait la peau sombre, mais la femme sur le bras de laquelle il s'appuyait était plus mate encore. Il était grand – un mètre quatre-vingt-dix, si on ne tenait pas compte de la courbure de son dos – mais la femme était plus grande encore, près de deux mètres. Elle n'était pas belle à

proprement parler, mais son visage avait un charme sauvage. C'était le visage d'un guerrier.

Le visage d'un pistolero.

9

Si Moses Carver s'était tenu droit, Roland et lui auraient pu se regarder les yeux dans les yeux. Dans l'état actuel des choses, Carver devait lever un peu la tête, ce qu'il faisait en l'inclinant légèrement, comme un oiseau. Il semblait incapable de pencher réellement le cou ; l'arthrite le lui avait verrouillé. Il avait les yeux marron, et le blanc était si terreux qu'il était difficile de dire où s'arrêtait l'iris, plein d'éclats de rire derrière les lunettes cerclées d'or. Il portait toujours sa minuscule moustache blanche.

— Roland de Gilead ! s'exclama-t-il. Comme j'ai souhaité vous rencontrer, monsieur ! Je crois bien que c'est ce qui m'a gardé en vie si longtemps, depuis que John et Aaron nous ont quittés. Lâche-moi une minute, Marian, lâche-moi ! J'ai quelque chose à faire !

Marian Carver le lâcha et adressa un regard à Roland. Il n'entendit pas la voix de la femme dans sa tête, et ce ne fut pas nécessaire. Ce qu'elle avait à lui dire était limpide, dans ses yeux : *Rattrapez-le, s'il tombe*, sai.

Mais l'homme que Susannah appelait Pop Mose ne tomba pas. Il porta à son front son poignet tordu par l'arthrite, puis fléchit le genou droit, reportant tout le poids de son corps sur sa jambe tremblante.

— Aïe, dernier des pistoleros, Roland Deschain venu de Gilead, fils de Steven et véritable descendant d'Arthur l'Aîné et de la lignée d'Eld. Moi, dernier membre de ce que nous appelons entre nous le *Ka-Tet* de la Rose, je vous salue.

Roland porta à son tour le poignet à son front, et fit plus que

plier la jambe : il mit un genou en terre.

— Aïe, Pop Mose, parrain de Susannah, dinh du *Ka-Tet* de la Rose, je vous salue de tout mon cœur.

— Grand merci, répondit le vieil homme, puis il éclata de rire comme un petit garçon. Heureuse rencontre que la nôtre, dans la Maison de la Rose ! Ce qui devait devenir la Tombe de la Rose ! Ha ! Dites-moi le contraire ! Allez-y !

— Nenni, car ce serait un mensonge.

— Eh bien dis-le ! lança-t-il dans un grand rire qui voulait dire « va au diable ! ». Mais la joie me fait oublier mes bonnes manières, Pistolero. Cette belle et remarquable femme à mes côtés, il serait naturel pour vous de l'appeler ma petite-fille, car j'avais soixante-dix ans, l'année de sa naissance, ce qui remonte à 1969. Mais pour dire la vérité (*pou'di'l'vérité* fut ce que Roland entendit), parfois les bonnes choses de la vie, on s'y met tard, et avoir des enfants (*d'z'enfon*), ça en fait partie, si vous voulez mon avis. Ce qui est une façon bien détournée de dire que voici ma fille, Marian Odetta Carver, Présidente de la Tet Corporation depuis que je me suis retiré en 1997, à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans. Et je peux vous dire que ça casserait les couilles de pas mal de monde, dans les clubs huppés du coin, de savoir que cette affaire, qui vaut maintenant plus de dix milliards de dollars, est dirigée par une négresse !

Son accent, qui allait en s'accentuant, lui fit prononcer cette dernière phrase : *que c't'affai', qui vaut maint'nant plus d'dix millia'd'dolla', est di'igée pa'une néeéégouesse !*

— Arrête, Papa, dit la grande femme derrière lui, d'une voix douce mais qui ne souffrait aucune contradiction. Sinon tu vas faire sonner l'alarme de ce moniteur cardiaque que tu portes, et cet homme n'a pas beaucoup de temps.

— Elle me mène à la baguette ! s'écria le vieil homme d'un air indigné.

Ce disant, il inclina la tête vers Roland et lui adressa un clin d'œil rempli de ruse et d'un humour indescriptible, du côté que sa fille ne pouvait voir.

Comme si elle n'était pas au fait de tous tes tours, vieil homme, pensa Roland, amusé jusque dans son chagrin. Comme si elle n'était pas au fait depuis des années et des années –

delah.

Marian Carver reprit la parole.

— Nous aimerions palabrer avec vous pendant un petit moment, Roland, mais il faut d'abord que je vérifie quelque chose.

— Pas besoin d'ça ! s'exclama le vieil homme, de plus en plus indigné. Qu'est-ce que tu veux vérifier, ma fille ? Non mais j'ai élevé une crétine, ou quoi ?

— Il a sans doute raison, commenta Marian. Mais mieux vaut être trop prudent...

— ... que désolé, acheva la Pistolero. C'est une bonne règle, si fait. Que souhaitez-vous voir ? Qu'est-ce qui vous dira que je suis bien qui je prétends être, et vous le fera croire ?

— Votre arme, répondit-elle.

Roland retira le T-shirt de la Maison de Retraite du sac en cuir, puis en sortit le holster. Il déroula le ceinturon et extirpa le pistolet à crosse en bois de santal. Il entendit Marian Carver pousser un petit soupir bref et admiratif, et préféra ne pas relever. Il remarqua que les deux gardes en costume s'étaient approchés, les yeux écarquillés.

— Vous voyez ça ! cria Moses Carver. Tous autant que vous êtes ! Mon *Dieu* ! Autant raconter à vos gran-babés que vous avez vu Excalibur, l'Épée d'Arthur, car c'est exactement la même chose !

Roland tendit l'arme de son père à Marian. Il savait qu'elle devait le prendre pour avoir confirmation de son identité de pistolero, avant de le mener dans les entrailles de la Tet Corporation (où les mauvaises personnes pouvaient faire des dommages considérables), mais l'espace d'un instant, elle fut incapable de remplir ses responsabilités. Puis elle se munit de courage et se saisit de l'arme, ouvrant grands les yeux en sentant son poids. En veillant à ce qu'aucun de ses doigts n'entre en contact avec la détente, elle approcha le barillet à hauteur de ses yeux, puis trouva un symbole gravé dans le canon, près de la gueule :



— Vous voulez bien me dire ce que c'est que ça, monsieur Deschain ? demanda-t-elle.

— Bien sûr, si vous m'appellez Roland.

— Si vous le souhaitez, j'essaierai.

— C'est la marque d'Arthur, dit-il en la dessinant lui-même du doigt. La seule marque sur la porte de sa tombe, si cela vous sied. C'est sa marque de dinh, elle signifie BLANC.

Le vieil homme tendit ses mains tremblantes, en silence mais avec une autorité certaine.

— Est-il chargé ? demanda Marian à Roland, puis, avant qu'il pût répondre : bien sûr que oui, il l'est.

— Donnez-le-lui, dit Roland.

Marian eut l'air dubitatif, et les deux gardes plus encore, mais Pop Mose tendait toujours les mains, attendant qu'on y dépose le décimeur, et Roland hocha la tête. La femme tendit à contrecœur l'arme à son père. Le vieillard la prit, la soupesa à deux mains, et fit quelque chose qui réchauffa et glaça en même temps le cœur du Pistolero : de ses vieilles lèvres plissées, il embrassa le canon du pistolet.

— Quel goût a-t-il ? demanda Roland, avec une véritable curiosité.

— Le goût des ans, Pistolero, répondit Moses Carver. Comme moi.

Et sur ces paroles il tendit l'arme à la jeune femme, la crosse en avant.

Elle la rendit à Roland, comme heureuse de se débarrasser de son poids grave et meurtrier, et le Pistolero l'enroula de nouveau dans son ceinturon.

— Entrez, proposa-t-elle. Et puisque vous manquez de temps, nous le rendrons aussi joyeux que le permettra votre chagrin.

— Amen ! lança le vieil homme, en donnant une claque sur l'épaule de Roland. Elle est toujours vivante, mon Odetta – elle que vous appelez Susannah. C'est toujours ça. J'ai pensé que

vous seriez heureux de le savoir, monsieur.

Et Roland était bel et bien heureux. Il hocha la tête en signe de remerciement.

— Venez, Roland, dit Marian Carver. Soyez le bienvenu chez nous, car c'est aussi chez vous, et nous savons qu'il y a peu de chances que vous y reveniez jamais.

10

Le bureau de Marian Carver était situé dans le coin nord-ouest du quatre-vingt-dix-neuvième étage. Tous les murs étaient faits de verre, sans un seul étau, et le Pistolero se retrouva le souffle coupé, devant la vue. Se trouver là à contempler le décor, c'était comme se tenir en apesanteur au-dessus d'une ligne de toits plus fabuleuse que dans ses rêves les plus fous. Pourtant il l'avait déjà vue auparavant, car il reconnut le pont suspendu, ainsi que quelques-uns des immeubles à proximité. C'était bien compréhensible qu'il reconnaisse ce pont, quand on considérait qu'ils avaient failli mourir dessus, dans un autre monde. C'était sur ce pont que Jake s'était fait kidnapper par Gasher, pour être emmené dans le repaire de l'Homme Tic-Tac. Cette vue était celle de la Cité de Lud, telle qu'elle devait être dans ses jeunes années.

— Vous l'appellez New York ? N'est-ce pas ?

— Oui, confirma Nancy Deepneau.

— Et ce pont, là-bas, qui descend en piqué ?

— Le Pont George-Washington. Ou le GW, si vous êtes du coin.

Ainsi contemplait-il le pont qui non seulement les avait menés à Lud, mais près duquel le Père Callahan avait entamé ses années de vagabondage, en quittant New York. Roland se rappelait son histoire, dans les détails.

— Désirez-vous quelque chose à boire ? proposa Nancy.

Il commença par décliner son offre, puis se rendit compte qu'il avait la tête qui tournait, et changea d'avis. Quelque chose à boire, oui, mais seulement si ça lui aiguissait les esprits.

— Du thé, si vous en avez. Du thé chaud et fort. Avec du sucre et du miel. C'est possible ?

— C'est possible, dit Marian en appuyant sur un bouton, sur son bureau. Elle se mit à parler à quelqu'un que Roland ne voyait pas, et tout à coup, la femme avec son bureau à l'extérieur – celle qui avait l'air de parler toute seule – lui parut nettement moins étrange.

Une fois passée la commande de boissons chaudes et de sandwiches (que Roland ne pouvait appeler autrement que *popkins*, et il ne pensait plus changer), Marian se pencha en avant et capta le regard de Roland.

— C'est une heureuse rencontre que la nôtre, à New York, Roland, je l'espère, mais notre temps ici n'est pas... n'est pas *vital*. Et j'ai la nette impression que vous savez pourquoi.

Le Pistolero parut y réfléchir, puis il hocha la tête. Avec un peu de circonspection, mais au fil des ans, il avait acquis une certaine prudence. Pour d'autres – parmi lesquels Alain Johns, ou encore Jamie DeCurry – le sens de la précaution était inné, mais ça n'avait jamais été le cas pour Roland, dont la tendance naturelle avait toujours été de tirer d'abord et de poser des questions ensuite.

— Nancy vous a fait lire la plaque dans le Jardin du Rayon, poursuivit Marian. Est-ce que...

— Le Jardin du Rayon, par Dieu ! s'exclama Moses Carver.

Sur le chemin du bureau de sa fille, dans le couloir, il avait subtilisé une canne, dans un porte-parapluies en forme de pied d'éléphant, et il en martelait à présent la moquette coûteuse, pour scander ses paroles. Marian fit preuve d'une patience angélique.

— Je dis Bombe *Divine* !

— L'amitié récente de mon père avec le Révérend Harrigan, qui est entouré de sa cour juste en dessous de nos fenêtres, n'est pas ce qui me réjouit le plus dans la vie, soupira Marian. Mais peu importe. Avez-vous lu la plaque, Roland ?

Il acquiesça. Nancy Deepneau avait utilisé un autre mot – un

signe ou un *sigleu* – mais il comprit que ça revenait au même.

— Les lettres se sont transformées en Grandes Lettres. J’ai pu lire sans difficulté.

— Et que disait le message ?

— DON DE LA TET CORPORATION, EN HOMMAGE À EDWARD CANTOR DEAN ET JOHN « JAKE » CHAMBERS.

Il marqua une pause.

— Puis ça disait : « Cam-a-cam-mal, Pria-toi, Gan de-lah », ce qu’on pourrait traduire par : LE BLANC TRIOMPHE DU ROUGE, TELLE EST LA VOLONTÉ ÉTERNELLE DE GAN.

— Pour nous, ça dit : LE BIEN TRIOMPHE DU MAL, TELLE EST LA VOLONTÉ DE DIEU, expliqua Marian.

— Dieu soit loué ! lança Moses Carver, en martelant le sol de sa canne. Que le *Prim* s’élève !

On frappa un coup léger à la porte, et la femme du bureau au-dehors entra, un plateau d’argent entre les mains. Roland contempla avec fascination le petit bouton noir suspendu à hauteur de ses lèvres, ainsi que le casque étroit qui disparaissait dans ses cheveux. Sans doute un équipement pour parler à distance. Nancy Deepneau et Marian Carver l’aidèrent à poser les tasses de thé fumantes, les bols de sucre et de miel, ainsi que le pot de crème. Il y avait aussi une assiette de sandwiches. L’estomac de Roland gargouilla. Il pensa à ses amis en terre – plus de popkins, pour eux – et aussi à Irene Tassenbaum, assise seule dans le petit parc de l’autre côté de la rue, à l’attendre patiemment. Chacune de ces pensées prise isolément aurait suffi à lui couper l’appétit, mais son estomac émit de nouveau son cri effronté. Certaines parties chez un homme n’avaient pas de conscience, et il devait savoir ça depuis l’enfance. Il se servit un popkin, versa une cuillerée énorme de sucre dans son thé, puis ajouta du miel, pour faire bonne mesure. Il voulait faire aussi rapidement que possible et retourner au plus vite auprès d’Irene, mais en attendant...

— J’espère que cela vous siéra, monsieur, fit Moses Carver en soufflant sur sa tasse. Par-dessus les dents, par-dessus les gencives, préparez-vous les boyaux, ça arrive ! Héé !

— Papa et moi, nous avons une maison à Montauk Point, dit Marian en versant un nuage de lait dans son café, et nous y

étions justement le week-end dernier. Vers cinq heures et quart, le samedi, j'ai reçu un appel de l'un des agents de sécurité d'ici. C'est l'Association Hammarskjöld Plaza qui les emploie, mais la Tet Corporation leur donne une prime pour qu'ils nous informent... de certains faits importants, dirons-nous... dès qu'ils se produisent. Nous avons surveillé cette plaque au milieu du hall avec infiniment d'intérêt, à l'approche du 19 juin, Roland. Seriez-vous surpris d'apprendre que, jusqu'à approximativement cinq heures moins le quart de l'après-midi de ce jour-là, on lisait : DON DE LA TET CORPORATION, EN HOMMAGE À LA FAMILLE DU RAYON, ET EN SOUVENIR DE GILEAD ?

Roland réfléchit à cette nouvelle tout en sirotant son thé (qui était chaud, fort et bon), puis secoua la tête.

— Non.

Elle se pencha en avant, les yeux brillants.

— Et pourquoi dites-vous cela ?

— Parce que jusqu'à dimanche après-midi, entre quatre et cinq heures, rien n'était sûr. Même en ayant neutralisé les Briseurs, rien n'était sûr tant que Stephen King n'était pas à l'abri.

Il regarda autour de lui.

— Vous êtes au courant, pour les Briseurs ?

Marian hocha la tête.

— Pas dans les détails, mais nous savons que le Rayon qu'ils étaient en train de détruire est à présent sauvé, et qu'il n'était pas endommagé de manière irréversible.

Elle hésita, avant d'ajouter :

— Et nous avons appris, pour votre deuil. Vos deux deuils. Nous sommes tellement désolés, Roland.

— Ces garçons sont à l'abri dans les bras de Jésus, dit le père de Marian. Et même s'ils ne le sont pas, ils sont ensemble dans la clairière.

Roland, qui voulait le croire, hocha la tête en disant grand merci. Puis il se tourna de nouveau vers Marian.

— On est passés très près, avec l'écrivain. Il a été blessé, et gravement. Jake est mort en le sauvant. Il a mis son corps entre King et le camion qui lui aurait pris la vie.

— King survivra, dit Nancy. Et il va se remettre à écrire.

Nous savons cela de source très sûre.

— Laquelle ?

Marian se pencha en avant.

— Dans une minute. L'important, Roland, c'est que nous le croyons, que nous en sommes certains, et la sécurité de King dans les années à venir signifie que vous avez accompli votre mission auprès du Rayon : Ves'-Ka Gan.

Roland acquiesça. Le chant allait se poursuivre.

— Il nous reste beaucoup de pain sur la planche, poursuivit Marian, au moins encore trente ans de travail, d'après nos calculs, mais...

— Mais c'est *notre* travail, pas le vôtre, dit Nancy.

— Vous tenez ça de cette même « source sûre » ? s'enquit Roland, sirotant toujours son thé.

Il avait beau être bouillant, il avait déjà englouti la moitié de cette grande tasse.

— Oui. Votre quête pour mettre en déroute les forces du Roi Cramoisi est un succès. Le Roi Cramoisi lui-même...

— Ça n'a *jamais* été la quête de cet homme-là, et tu l'sais parfaitement ! s'indigna le centenaire assis près de la belle femme noire, frappant de nouveau le sol de sa canne. Sa quête...

— Papa, ça suffit.

Sa voix claqua avec une telle dureté que le vieil homme cligna des yeux.

— Nenni, laissez-le parler, dit Roland, et tous les regards se tournèrent vers lui, pleins de surprise (et d'un peu de peur, aussi) devant cette réplique cinglante comme un coup de fouet. Laissez-le parler, car il dit vrai. Si nous devons tout mettre au clair, autant jouer cartes sur table. Pour moi, les Rayons n'ont jamais été que le moyen de parvenir à mes fins. S'ils avaient rompu, la Tour serait tombée. Si la Tour avait chu, je ne l'aurais jamais atteinte, et n'aurais pu la gravir jusqu'à son sommet.

— Vous êtes en train de dire que vous tenez plus à la Tour Sombre qu'à la survie de l'univers, résuma Nancy Deepneau.

Elle s'était exprimée sur un ton qui disait « attendez, que je sois bien sûre de vous avoir compris, là », et regardait Roland avec un mélange d'ébahissement et de mépris.

— Qu'à la survie de *tous* les univers.

— La Tour Sombre *est* l'existence même, dit Roland, et j'ai sacrifié maints amis au fil des ans, pour l'atteindre, dont un garçon qui m'appelait son père. J'ai sacrifié ma propre âme dans ce marché, dame-sai, alors détournez ce miroir effronté de ma vue. Faites vite et faites bien, je vous prie.

Il parlait avec politesse, mais aussi une froideur redoutable. Toute couleur avait déserté le visage de Nancy Deepneau, et la tasse entre ses mains tremblait si fort que Roland tendit la main et la lui prit, pour qu'elle ne la renverse pas et se brûle.

— Ne le prenez pas mal. Comprenez-moi, car plus jamais nous ne parlerons. Ce qui est fait est fait dans les deux mondes, bon ou mauvais, pour le *ka* ou contre lui. Pourtant il y a au-delà de ces mondes plus que ne peut en embrasser votre connaissance, et plus derrière eux que votre imagination ne pourra jamais le concevoir. J'ai peu de temps, alors changeons de décor.

— Bien dit, monsieur ! gronda Moses Carver, en tambourinant avec sa canne.

— Si je vous ai offensé, j'en suis terriblement désolée, dit Nancy.

Roland ne répondit rien, car il savait qu'elle n'était pas le moins du monde désolée – elle avait peur de lui, voilà tout. Il y eut un moment de silence gêné, que Marian Carver finit par rompre.

— Nous n'avons pas de Briseurs, pour notre part, Roland, mais au ranch de Taos, nous employons une douzaine de télépathes et de precogs. Ce à quoi ils arrivent en combinant leurs efforts est parfois incertain, mais toujours plus important que ce qu'ils font isolément. Vous connaissez l'expression « bon esprit » ?

Le Pistolero opina.

— Ils produisent une version du bon esprit, même si je me doute que c'est bien moins puissant que ce qu'étaient capables de faire les Briseurs de Tonnefoudre.

— Parce qu'il y en avait des centaines, grommela le vieil homme. Et qu'on leur donnait du carburant.

— Et aussi parce que les serviteurs du Roi étaient plus qu'heureux de kidnapper les Briseurs particulièrement

puissants, ajouta Nancy. Ils n'avaient que ce que nous appellerons le « dessus du panier ». Mais les nôtres nous ont été plutôt utiles.

— Qui a eu l'idée de mettre des gens comme eux à votre service ? demanda Roland.

— Si étrange que ça puisse vous paraître, l'ami, dit Moses, c'est Cal Tower. Il n'a jamais beaucoup participé – à part collectionner ses livres et traîner ses guêtres, cette espèce de gros salaud de feignant radin et tatillon...

D'un regard, sa fille le mit en garde. Roland dut batailler pour sauver la face. Moses Carver avait beau avoir cent ans, il avait résumé l'essence de Calvin Tower en une seule expression.

— Quoi qu'il en soit, il a lu cette histoire de réunions de télépathes dans des livres de science-fiction. Vous connaissez, la science-fiction ?

Roland secoua la tête.

— Peu importe. La majorité, c'est des conneries, mais de temps en temps il y a une idée qui se tient, dans le lot. Écoutez un peu, et je vais vous en raconter une bonne. Vous comprendrez, si vous savez de quoi ont discuté Tower et votre ami M'sieur Dean, il y a vingt-deux ans, quand M'sieur Dean est venu sauver Tower de ces deux sales brutes de Blancs.

— Papa, fit Marian sur un ton d'avertissement, arrête un peu le discours nègre, maintenant. Tu es vieux mais tu n'es pas stupide.

Il la regarda. Ses yeux terreux se mirent à pétiller de malice et de bonne humeur. Il adressa un nouveau regard à Roland, et lui refit un de ses clins d'œil de filou.

— Ces deux sales brutes de métèques de Blancs !

— Eddie m'en a parlé, oui, acquiesça Roland.

Carver abandonna le registre insultant. Ses paroles se firent tendues.

— Alors vous savez qu'ils ont parlé d'un livre intitulé *Le Hogan*, de Benjamin Slightman. Il y avait une coquille dans le titre du livre, de même que le nom de l'auteur, et c'est pile le genre de choses qui rendaient fou ce vieux grassouillet.

— Oui.

Le titre était devenu *Le Dogan*, mot qui avait pris beaucoup

de sens, pour Roland et son tet.

— Eh bien, après la visite de votre ami, Cal Tower s'est intéressé de près à ce type, et il a découvert qu'il avait écrit quatre autres romans, sous le nom de *Daniel Holmes*. Il était aussi blanc qu'un verre de lait, le gars Slightman, mais il se trouve que le pseudonyme qu'il avait choisi était le nom du père d'Odetta. Et je parie que ça ne vous surprend pas des masses, je me trompe ?

— Non, en effet, approuva Roland.

Ce n'était là qu'un petit déclic, au moment où l'engrenage du *ka* tombait en place.

— Et tous ces livres qu'il a écrits sous le nom d'Holmes, c'étaient des histoires de science-fiction interminables, sur le gouvernement qui louait les services de télépathes et des precogs pour découvrir des choses. Et c'est là que *nous*, on a trouvé l'idée.

Il regarda Roland et donna un coup triomphal de sa canne.

— Et il n'y a pas que ça, loin de là, mais j'imagine que vous n'avez pas le temps. On en revient toujours à ça, pas vrai ? Le temps. Et dans ce monde, il file à sens unique.

Il prit un air mélancolique.

— Je donnerais très cher, Pistolero, pour revoir ma filleule, mais j'imagine que ça n'est pas écrit comme ça dans les cartes, n'est-ce pas ? À moins que nous nous retrouvions dans la clairière.

— Je pense que vous dites vrai, lui dit Roland, mais je lui transmettrai votre message, et je lui dirai que je vous ai trouvé toujours plein de verve et de feu...

— Je dis Dieu, je dis Bombe Divine ! s'exclama le vieillard, en scandant ses paroles de coups de canne. Dites-le, mon frère ! Et surtout, dites-le-lui à *elle* !

— Je le ferai.

Roland termina son thé, puis posa la tasse vide sur le bureau de Marian Carver et se leva en portant machinalement la main à sa hanche droite. Il lui faudrait longtemps pour s'habituer à la disparition de la douleur, plus de temps sans doute qu'il n'en avait devant lui.

— À présent je dois prendre congé. Il y a un endroit, pas très

loin d'ici, où je dois me rendre.

— Vous savez où, dit Marian. Il y aura quelqu'un pour vous accueillir, à votre arrivée. Nous avons gardé les lieux, pour que vous y veniez en sécurité, et si la porte que vous cherchez est toujours là-bas, et toujours en état de marche, vous pourrez la traverser.

Roland esquissa une révérence.

— Grand merci-*sai*.

— Mais restez assis quelques instants encore, si vous le voulez bien. Nous avons des cadeaux pour vous, Roland. Ils ne valent pas ce que vous avez fait pour nous – que ç'ait été votre but ou pas – mais ce sont des choses dont vous aurez peut-être besoin, quoi qu'il en soit. L'une d'elles, ce sont des nouvelles données par nos agents à Taos. Une autre provient de... – elle réfléchit – ... de chercheurs plus normaux, de gens qui travaillent pour nous, dans cet immeuble même. Ils se font appeler les Calvin, pas par une quelconque inclination religieuse. C'est peut-être un petit hommage à M. Tower, mort d'une attaque cardiaque dans sa nouvelle boutique, il y a neuf ans. Ou peut-être est-ce seulement une blague.

— Si c'est le cas, elle est mauvaise, grogna Moses Carver.

— Et puis il y a aussi deux autres surprises... de notre part. De la part de Nancy, de moi et de mon Papa, et d'un autre, qui a repris sa route. Voulez-vous bien rester assis quelques instants encore ?

Il avait beau avoir hâte de repartir, Roland fit ce qu'on lui demandait. Pour la première fois depuis la mort de Jake, une émotion vraie et autre que le chagrin s'était emparée de lui.

La curiosité.

11

— Pour commencer, les nouvelles en provenance du

Nouveau-Mexique, dit Marian lorsque Roland se rassit. Ils vous ont observés autant qu'ils l'ont pu, et bien que ce qu'ils aient vu côté Tonnerre ait été flou, dans le meilleur des cas, ils pensent qu'Eddie a dit quelque chose à Jake Chambers – peut-être quelque chose d'important – peu de temps avant de mourir. Sans doute lorsqu'il était couché à terre, avant de... je ne sais pas...

— Avant de glisser dans la pénombre ? suggéra Roland.

— Oui, approuva Nancy Deepneau, c'est ce que nous pensons. Enfin, c'est ce qu'ils pensent, je veux dire. Nos Briseurs à nous.

Marian la regarda en fronçant les sourcils, signifiant qu'elle n'était pas le genre de femme à se laisser interrompre. Puis elle dirigea de nouveau son attention vers Roland.

— Il est plus facile pour nos agents de voir des choses de ce côté-ci, et plusieurs d'entre eux sont sûrs d'eux – pas catégoriques, mais sûrs d'eux – pour dire que Jake a pu transmettre ce message avant de mourir à son tour.

Elle marqua une courte pause.

— Cette femme avec qui vous voyagez, Mme Tannenbaum...

— Tassenbaum, corrigea Roland.

Il le fit sans réfléchir, parce qu'il avait l'esprit occupé ailleurs. Furieusement occupé.

— Tassenbaum, approuva Marian. Elle vous a sans doute répété une partie de ce que Jake lui avait dit, dans les derniers instants, mais il y a peut-être autre chose. Non pas quelque chose qu'elle voudrait garder pour elle, mais une chose dont elle n'aurait pas mesuré l'importance. Vous voudrez bien lui redemander de vous répéter tout ce que Jake a dit, avant que vos chemins se séparent ?

— Oui, répondit Roland.

Bien sûr, qu'il le ferait, mais il n'avait pas le sentiment que Jake avait transmis le message d'Eddie à Mme Tassenbaum. Non, pas à elle. Il se rendit compte qu'il avait à peine pensé à Ote, depuis qu'ils avaient garé la voiture d'Irene, mais Ote était bien évidemment avec eux. En ce moment même, il était couché aux pieds d'Irene, assise dans le petit parc au coin de la rue, tous les deux au soleil à l'attendre.

— Bon, dit-elle. C'est très bien. Changeons de sujet.

Marian ouvrit le grand tiroir central de son bureau. Elle en sortit une enveloppe matelassée, ainsi qu'une petite boîte en bois. Elle tendit l'enveloppe à Nancy Deepneau. Quant à la boîte, elle la posa devant elle, sur le bureau.

— Pour la suite, c'est à Nancy de le dire, et je te demanderai d'ailleurs d'être brève, Nancy, parce que cet homme semble avoir hâte de repartir au plus vite.

— Dis-le, fit Moses en tapant de sa canne sur le sol.

Nancy le regarda, puis Roland... ou pas loin de lui, du moins. La couleur lui montait aux joues, et elle avait l'air troublée.

— Stephen King, commença-t-elle avant de s'éclaircir la gorge et de répéter.

Puis elle parut ne pas savoir comment poursuivre, et le rouge de ses joues s'accentua.

— Prenez une inspiration profonde, conseilla Roland, retenez l'air un moment.

Elle obéit.

— Maintenant expirez.

De nouveau elle s'exécuta.

— Maintenant, dites-moi ce que vous avez à me dire, Nancy, nièce d'Aaron.

— Stephen King a écrit une quarantaine de livres, commença-t-elle.

Elle était toujours très rouge (Roland se dit qu'il découvrirait assez tôt la signification de sa réaction), mais sa voix était nettement plus calme.

— Un nombre incroyable d'entre eux, même parmi ceux écrits dans ses jeunes années, sont reliés de près ou de loin à la Tour Sombre. C'est comme s'il avait toujours eu cette histoire à l'esprit, depuis le tout début.

— J'ai la certitude de ce que vous supposez, répondit Roland en croisant les mains. Je dis grand merci.

La réaction du Pistolero sembla l'apaiser un peu plus.

— D'où les Calvin, précisa-t-elle. Trois hommes et deux femmes avec des talents d'érudition, et qui ne font rien d'autre de huit heures du matin à quatre heures du soir que lire les œuvres de Stephen King.

— Ils ne font pas que les lire, précisa Marian. Ils font des recoupements par lieux, par personnages, par thèmes – ce qu'ils peuvent trouver –, même par noms de marques.

— Une partie de leur travail consiste à chercher les références à des personnes vivant ou ayant vécu dans le Monde Clé, reprit Nancy. Des personnes réelles, pour résumer. Et des références à la Tour Sombre, bien sûr.

Elle lui tendit l'enveloppe, et Roland sentit à l'intérieur les coins de ce qui ne pouvait être qu'un livre.

— Si King a jamais écrit un *livre-clé*, Roland – en dehors de la série de la Tour Sombre elle-même, je veux dire –, nous pensons que c'est celui-ci.

Le rabat de l'enveloppe était tenu fermé par une boucle. Roland adressa à Marian et à Nancy un regard de côté. Toutes deux hochèrent la tête. Le Pistolero fit sauter la boucle et tira hors de l'enveloppe un volume très épais, avec une couverture rouge et blanche. Pas d'image, rien que le nom de Stephen King et un seul autre mot.

Rouge pour le Roi, Blanc pour Arthur l'Aîné, pensa-t-il. *Le Blanc triomphe du Rouge, telle est la volonté éternelle du ka.*

Ou peut-être n'était-ce là qu'une coïncidence.

— Quel est ce mot ? demanda Roland.

— *Insomnie*, dit Nancy. Cela signifie...

— Je sais ce que ça signifie, l'interrompit Roland. Pourquoi me donnez-vous ce livre ?

— Parce que l'intrigue s'articule autour de la Tour Sombre, expliqua Nancy, et parce qu'on y trouve un personnage du nom d'Ed Deepneau. C'est le méchant de l'histoire, il se trouve.

Le méchant de l'histoire, se dit Roland. *Pas étonnant qu'elle ait pris des couleurs.*

— Vous avez quelqu'un de ce nom, dans votre famille ? demanda-t-il.

— Autrefois, oui. À Bangor, qui est la ville à laquelle fait référence King quand il parle de Derry (comme dans ce livre). Le véritable Ed Deepneau est mort en 1947, l'année de naissance de King. Il était bibliothécaire, et n'aurait pas fait de mal à une mouche. Celui d'*Insomnie* est un fou qui tombe sous l'emprise du Roi Cramoisi. Il essaie de transformer un avion en

bombe volante et de le faire s'écraser contre une tour, pour tuer des milliers de personnes.

— Prions pour que ça n'arrive jamais, dit le vieillard d'un air sombre, regardant dehors la ligne d'horizon new-yorkaise, peuplée de gratte-ciel. Dieu sait que ça pourrait.

— Dans l'histoire son plan échoue, dit Nancy. Il y a effectivement des gens qui se font tuer, mais le personnage principal, un vieux monsieur du nom de Ralph Roberts, réussit à empêcher le pire.

Roland observait attentivement la petite-nièce d'Aaron Deepneau.

— Et le Roi Cramoisi est mentionné, là-dedans ? *Par son nom ?*

— Oui, confirma-t-elle. Le Ed Deepneau de Bangor – le *véritable* Ed Deepneau – était un cousin de mon père, très éloigné. Les Calvin pourraient vous montrer l'arbre généalogique si vous le souhaitiez, mais il n'y a qu'un lien très indirect avec mon oncle Aaron. Nous pensons que King s'est peut-être servi de ce nom dans le livre pour attirer votre attention – ou la nôtre – sans même se rendre compte de ce qu'il faisait.

— Un message de son sous-esprit, songea le Pistolero à voix haute.

— De son subconscient, oui ! dit Nancy, l'air réjoui. C'est exactement ce que nous pensons !

Ce n'était pas *exactement* ce que pensait Roland, néanmoins. Le Pistolero se remémorait comment il avait envouté King, en l'an 1977. Comment il lui avait dit de chercher à entendre le Ves'-Ka Gan, le Chant de la Tortue. Le sous-esprit de King, cette partie de lui qui n'avait jamais cessé d'obéir à l'ordre sous hypnose, avait-il glissé un extrait du Chant de la Tortue dans ce livre ? Un livre que les Serviteurs du Roi avaient peut-être négligé, parce qu'il ne faisait pas partie du « Cycle de la Tour Sombre » ? Roland pensait que c'était possible, et que le nom Deepneau pouvait en effet tenir lieu de *sigleu*. Mais...

— Je ne peux pas le lire. Un mot par-ci, par-là, peut-être, mais pas plus.

— Vous non, mais ma fille, si. Ma fille Odetta, que vous

appelez Susannah.

Roland hocha lentement la tête. Et même s'il commençait réellement à avoir des doutes, son esprit lui renvoya une image très nette d'elle et lui assis autour d'un feu – un grand, car la nuit était froide – avec Ote entre eux. Dans les rochers au-dessus d'eux, le vent gémissait son amère mélodie hivernale, mais ils s'en moquaient, ils avaient l'estomac plein, le corps réchauffé, vêtu de peaux de bêtes qu'ils avaient tuées eux-mêmes, et ils avaient ce récit pour les divertir.

L'histoire de l'insomnie, par Stephen King.

— Elle vous la lira en chemin, suggéra Moses. Sur votre dernier chemin, je dis Bombe.

Oui, se dit Roland. Une dernière histoire à entendre, un dernier chemin à parcourir. Celui qui mène à Can'-Ka No Rey, et à la Tour Sombre. Ou du moins se plaît-on à le croire.

— Dans cette histoire, reprit Nancy, le Roi Cramoisi utilise Ed Deepneau pour tuer un enfant particulier, un garçon du nom de Patrick Danville. Juste avant le coup fatal, alors que Patrick et sa mère attendent qu'une femme prononce un discours, le garçon fait un dessin, un qui vous montre vous, Roland, et le Roi Cramoisi, apparemment emprisonné au sommet de la Tour Sombre.

Roland sursauta sur son siège.

— Au *sommet* ? Emprisonné au *sommet* ?

— Doucement, intervint Marian. Du calme, Roland. Les Calvin analysent les ouvrages de Stephen King depuis des années, dans les moindres mots et les moindres allusions, et tout ce qu'ils produisent est transféré à nos *folken* du bon esprit, au Nouveau-Mexique. Bien que ces deux groupes ne se soient jamais rencontrés, il serait tout à fait approprié de dire qu'ils travaillent ensemble.

— Non pas qu'ils soient toujours d'accord, glissa Nancy.

— Ça, on peut dire qu'ils ne le sont pas souvent ! s'exclama Marian sur le ton exaspéré de quelqu'un qui a dû arbitrer plus que son lot de chamailleries. Mais il y a une chose sur laquelle ils tombent bel et bien d'accord, c'est sur le fait que les références de King à la Tour Sombre sont presque systématiquement cryptées, et que parfois elles n'ont même

aucun sens.

Roland acquiesça.

— Il en parle parce que son sous-esprit y pense sans arrêt, mais parfois il bascule dans le charabia.

— Oui, confirma Nancy.

— Mais vous ne pensez visiblement pas que tout ce livre soit une fausse piste ou bien vous n'insisteriez pas pour me le donner.

— Certes, dit Nancy. Mais ça ne signifie par nécessairement que le Roi Cramoisi soit réellement enfermé au *sommet* de la Tour. Même si je pense que ce n'est pas impossible.

Roland réfléchit à sa propre conviction, qui était que le Roi était enfermé à l'extérieur de la Tour, sur une sorte de balcon. S'agissait-il d'une réelle intuition, ou simplement d'un leurre auquel il voulait croire ?

— Quoi qu'il en soit, nous pensons que vous devriez partir à la recherche de ce Patrick Danville, dit Marian. Tout le monde s'accorde à dire que c'est une personne réelle, mais nous n'avons pu trouver aucune trace de lui, ici. Peut-être en trouverez-vous à Tonnefoudre.

— Ou au-delà, suggéra Moses.

Marian acquiesça.

— D'après l'histoire que King raconte dans *Insomnie* – vous le constaterez par vous-même – Patrick Danville meurt jeune. *Mais ce n'est peut-être pas vrai.* Vous comprenez ?

— Je ne suis pas certain, non.

— Quand vous trouverez Patrick Danville – ou quand lui vous trouvera –, il se peut qu'il soit toujours le garçon décrit dans ce livre, expliqua Nancy, ou bien qu'il soit aussi vieux que l'Oncle Mose.

— Pas d'pot, si c'est le cas ! s'écria le vieillard avec un gloussement.

Roland souleva le livre, regarda de plus près la couverture rouge et blanche, passa le doigt sur les lettres légèrement en relief qui dessinaient un mot qu'il ne pouvait déchiffrer.

— Ça n'est qu'une histoire, n'est-ce pas ?

— Depuis le printemps 1970, lorsqu'il a tapé la phrase *L'homme en noir fuyait à travers le désert et le Pistolero le*

suivait, dit Marian Carver, très peu des choses que Stephen King a écrites n'étaient « que des histoires ». Ce n'est peut-être pas ce qu'il croit. Nous si.

Mais toutes ces années passées à guetter le Roi Cramoisi vous ont peut-être appris à avoir peur de votre ombre, si cela vous sied, se dit Roland. Puis, à voix haute :

— Quoi d'autre, alors, si ce ne sont pas des histoires ?

C'est Moses Carver qui répondit.

— Peut-être des bouteilles à la mer, c'est ce qu'on pense.

Dans la manière qu'il avait de prononcer ce mot – *ponse*, quasiment – Roland entendit un écho déchirant de Susannah, et eut soudain envie de la voir, pour vérifier qu'elle allait bien. C'était là un désir si fort qu'il lui laissa un goût amer dans la bouche.

— ... cette vaste mer.

— J'implore votre pardon, dit le Pistolero, je rêvassais.

— Je disais qu'on pense que Stephen King nous lance des bouteilles dans la vaste mer. Celle qu'on appelle le *Prim*. Dans l'espoir qu'elles vous atteindront, et que les messages qui se trouvent à l'intérieur vous rendront possible, à vous et mon Odetta, d'atteindre votre but.

— Ce qui nous amène à nos ultimes cadeaux, glissa Marian. Nos vrais cadeaux. Tout d'abord...

Elle lui tendit la boîte.

Le couvercle s'articulait sur une charnière. Roland posa la main à plat sur le dessus, dans l'intention de le faire basculer vers l'arrière, puis il se ravisa. Il marqua un temps d'arrêt et dévisagea ses interlocuteurs. Ils le regardaient tous avec de l'espoir et une sorte d'intérêt suspendu, expression qui le mit mal à l'aise. Une idée totalement folle (mais étonnamment convaincante) lui vint à l'esprit : qu'il se trouvait présentement en face des véritables agents du Roi Cramoisi, et que la dernière chose qu'il verrait en ouvrant cette boîte, ce serait un vif d'argent amorcé, en plein compte à rebours, à quelques clics à peine de l'explosion du monde entier autour de lui. Et que le dernier son qu'il entendrait, ce serait leur éclat de rire fou, et leur triomphal *Aïe au Roi Rouge* ! Ce n'était pas impossible, effectivement, mais il arrivait un moment où il fallait faire

confiance, parce que l'alternative à la confiance, c'était la folie.

Si le ka en décide ainsi, qu'il en soit ainsi, pensa-t-il en ouvrant la boîte.

12

À l'intérieur, sur du velours bleu nuit (qui était, à leur su ou à leur insu, la couleur de la Cour Royale de Gilead), reposait une montre, lovée au centre d'une chaîne enroulée. Gravés sur le couvercle, il distingua trois symboles : une clé, une rose et – au milieu, légèrement au-dessus des deux autres – une tour avec un chapelet de fenêtres minuscules s'enroulant à l'extérieur en spirale ascendante.

Roland fut ébahi de sentir une nouvelle fois les larmes lui monter aux yeux. Lorsqu'il tourna de nouveau le regard vers eux – deux jeunes femmes et un vieil homme, le cerveau et les tripes de la Tet Corporation – il en vit d'abord six au lieu de trois. Il cligna des yeux pour faire se dissiper les doubles fantômes.

— Ouvrez-la, et regardez à l'intérieur, suggéra Moses Carver. Et pas besoin de cacher vos larmes en notre compagnie, fils de Steven, car nous ne sommes pas de ces machines par lesquelles nous remplaceraient volontiers les autres, s'ils le pouvaient.

Roland vit que le vieillard parlait sincèrement, car des larmes glissaient le long de l'ébène usée de ses joues. Nancy Deepneau sanglotait elle aussi sans s'en cacher. Et Marian Carver avait beau se prévaloir sans doute d'être de nature plus vaillante, ses yeux s'étaient voilés d'un vernis mouillé plutôt suspect.

Il abaissa le petit levier actionnant le ressort, et le dessus de la montre s'ouvrit. Dedans, des aiguilles finement ouvragées donnaient l'heure avec une précision parfaite, il en était certain. Au-dessous, dans son propre cadran miniature, une unique

trotteuse courait après les secondes. Et à l'intérieur du couvercle était gravée l'inscription suivante :

A LA MAIN DE ROLAND DESCHAIN
DE LA PART DE
MOSES ISAAC CARVER
MARIAN ODETTA CARVER
NANCY REBECCA DEEPNEAU

AVEC TOUTE NOTRE GRATITUDE
LE BLANC TRIOMPHE DU ROUGE, TELLE
EST LA VOLONTE ETERNELLE DE DIEU

— Grand merci-sai, dit Roland d'une voix rauque et tremblante. Je vous remercie, et mes amis se joindraient à moi, s'ils pouvaient encore prendre la parole.

— Dans nos cœurs ils parlent bel et bien, Roland, dit Marian, et sur votre visage, nous les voyons très bien.

Moses Carver avait le sourire aux lèvres.

— Dans notre monde, Roland, donner une montre en or à quelqu'un a un sens particulier.

— Et quel est donc ce sens ? demanda Roland.

Il porta la montre – sans conteste l'objet le plus raffiné qu'il ait eu en main de toute sa vie – à son oreille pour écouter le tic-tac délicat et précis de son mécanisme.

— Que son travail est accompli et qu'il est temps qu'il aille à la pêche, ou jouer avec ses petits-enfants, expliqua Nancy Deepneau. Mais nous vous l'avons offerte pour une autre raison. Qu'elle compte les heures qui vous séparent de votre but, et vous avertisse quand vous vous en approcherez.

— Comment pourrait-elle faire une chose pareille ?

— Nous avons un serviteur du bon esprit exceptionnel, au Nouveau-Mexique, reprit Marian. Il s'appelle Fred Towne. Il voit beaucoup de choses et se trompe rarement. Cette montre est une Patek Philippe, Roland. Elle a coûté dix-neuf mille dollars, et les fabricants garantissent un remboursement intégral si elle avance ou retarde ne serait-ce que d'une

nanoseconde. Il n'y a pas besoin de la remonter, car elle fonctionne sur pile – *pas* fabriquée par North Central Positronics, ni une de ses filiales quelconques, je peux vous l'assurer – qui durera cent ans. Selon Fred, quand vous approcherez de la Tour Sombre, la montre pourrait bien s'arrêter, cependant.

— Ou se mettre à marcher à l'envers, à remonter le temps, dit Nancy. Aussi, surveillez-la.

Moses Carver ajouta :

— Je crois que vous le ferez, n'est-ce pas ?

— Si fait, acquiesça Roland.

Il rangea précautionneusement la montre dans une de ses poches (non sans avoir longuement contemplé la gravure sur le couvercle) et la boîte dans une autre.

— J'observerai cette montre très attentivement.

— Il y a autre chose qu'il vous faudra surveiller, dit Marian. C'est Mordred.

Roland attendit.

— Nous avons des raisons de croire qu'il a assassiné celui que vous appelez Walter.

Elle marqua un temps d'arrêt.

— Et je vois bien que cela ne vous surprend pas. Puis-je vous demander pourquoi ?

— Walter a enfin déserté mes rêves, tout comme la douleur a déserté ma tête et ma hanche droite. La dernière fois qu'il m'a rendu visite pendant mon sommeil, c'était à Calla Bryn Sturgis, la nuit du Tremblement de Rayon.

Il ne tenait pas à leur décrire combien ces rêves étaient effroyables, des cauchemars dans lesquels il errait, seul et perdu, le long d'un couloir interminable, froid et humide, des toiles d'araignée lui balayant le visage. Puis il y avait eu le martèlement précipité de quelque chose qui fondait sur lui dans les ténèbres (par-derrière, ou peut-être par au-dessus), et juste avant qu'il se réveille en sursaut, le reflet d'yeux rougeoyants et le murmure d'une voix inhumaine : « *Père* ».

Ils l'observaient d'un air sombre. Marian finit par intervenir.

— Méfiez-vous de lui, Roland. Fred Towne, l'homme dont je vous ai parlé, dit : « Mordred, lô faim. » Il dit que c'est une faim,

au sens propre. Fred est un homme courageux, mais il a peur de votre... de votre ennemi.

De mon fils, pourquoi ne le dis-tu pas ? pensa Roland, pourtant il croyait connaître la réponse. Elle ne disait pas tout par égard pour ses sentiments à lui.

Moses Carver se leva et posa sa canne contre le bureau de sa fille.

— J'ai encore quelque chose pour vous, sauf que c'est à vous depuis le début – à vous de le porter et de le déposer à terre, quand vous arriverez à destination.

Roland se sentit très perplexe, et il fut plus perplexe encore en voyant le vieil homme déboutonner sa chemise. Marian fit mine de l'aider et il la découragea d'un geste impatient de la main. Sous sa chemise il portait un maillot de corps de vieillard, le genre que le Pistolero appelait un glissoir. Dessous se dessinait une forme que Roland identifia immédiatement, et il eut l'impression que son cœur s'arrêtait de battre dans sa poitrine. L'espace d'une seconde il se retrouva projeté dans le bungalow au bord du lac – chez Beckhardt, avec Eddie à ses côtés – et il s'entendit dire : *Mettez la croix de Tantine autour de votre cou, et quand vous verrez sa Carver... Mais tout d'abord...*

La croix se trouvait au bout d'une chaîne en or à maillons fins. Moses Carver tira sur la chaîne pour la dégager de son glissoir, regarda la croix quelques instants, leva les yeux vers Roland avec un petit sourire aux lèvres, puis les posa de nouveau sur l'objet. Il souffla dessus. Lointaine et douce monta la voix de Susannah, et le Pistolero sentit les poils de ses bras se hérissier :

— On a enterré Pimsy sous le pommier...

Puis elle se tut. Pendant quelques instants il n'y eut plus rien, et Carver, cette fois-ci les sourcils froncés, inspira profondément, s'apprêtant à souffler de nouveau. Ce ne fut pas nécessaire. Aussitôt s'éleva la voix traînante de John Cullum, avec son fort accent du Nord, non pas de la croix elle-même, mais de juste au-dessus.

— On a fait de notre mieux, partenaire – *pôrt'naire* – et j'espère que ça suffira. J'ai toujours su que c'était juste un prêt,

alors la voilà retournée à son propriétaire. Vous savez où ça va se terminer, je...

À ce moment précis, ses mots, qui avaient commencé à s'affaiblir dès « la voilà », devinrent inaudibles, même pour l'ouïe affûtée de Roland. Il en avait entendu assez, cependant. Il prit la croix de Tantine Talitha, qu'il avait promis de déposer au pied de la Tour Sombre, et la repassa autour de son cou, une nouvelle fois. Elle lui était revenue, et qu'y avait-il de surprenant à ça ? Le *ka* n'était-il pas une roue ?

— Je vous dis grand merci, *sai* Carver. Pour moi, pour mon *ka-tet-qui-fut*, et au nom de la femme qui me l'a donnée.

— Ne me remerciez pas, dit Moses Carver. Remerciez plutôt John Cullum. Il me l'a donnée sur son lit de mort. Ce type avait un sacré coffre.

— Je... commença Roland, et pendant un instant il ne parvint pas à ajouter quoi que ce soit – il avait le cœur trop plein. Je vous remercie tous, finit-il par poursuivre.

Il inclina la tête vers eux, la paume droite au front, les yeux fermés.

Lorsqu'il les rouvrit, Moses Carver tendait ses vieux bras maigres vers lui.

— À présent il est temps pour nous de reprendre notre route, et vous la vôtre. Passez vos bras autour de moi, Roland, et embrassez-moi sur la joue en signe d'adieu, si vous le voulez bien, et pensez à ma fille, car j'aimerais tant lui dire au revoir, si je le pouvais.

Roland fit ce qu'on lui demandait, et dans un autre monde, somnolant à bord d'un train roulant vers Fedic, Susannah porta la main à sa joue, car il lui semblait que Pop Mose était venu à elle et avait passé le bras autour d'elle pour lui dire : au revoir, bonne chance, bon voyage.

Lorsque Roland sortit de l'A-100-sœur dans le hall, il ne fut pas surpris de voir une femme en pull vert-de-gris et pantalon couleur mousse debout en face du jardin, avec quelques autres *folken* respectueux. Un animal qui n'était pas tout à fait un chien était assis à côté de sa chaussure gauche. Roland s'approcha d'elle et lui toucha doucement le coude. Irene Tassenbaum se tourna vers lui, les yeux agrandis par l'émerveillement.

— Vous l'entendez ? demanda-t-elle. C'est comme ce chant qu'on a entendu à Lovell, mais en cent fois plus doux.

— Je l'entends, oui.

Puis il se pencha pour prendre Ote dans ses bras. Il scruta le regard cerclé d'or du bafouilleux, tandis que les voix chantaient derrière eux.

— Ami de Jake, dit-il, quel message t'a-t-il donné ?

Ote essaya, mais tout ce qu'il réussit à articuler fut un mot qui ressemblait à *Dandy-o*, ce qui rappela vaguement à Roland une chanson à boire, et qui rimait avec *Adeline c'est une coquine oh-oh*.

Roland posa le front contre le front d'Ote et ferma les yeux. Il sentait le souffle chaud du bafouilleux. Et plus encore : une odeur au cœur de sa fourrure, l'odeur du foin dans lequel Jake et Benny Slightman avaient sauté, presque hier encore. En esprit, mêlée au doux chant des voix, il entendit la voix de Jake Chambers pour la toute dernière fois :

Dis-lui qu'Eddie a dit « Surveillance Dandelo ». N'oublie pas !

Et Ote n'avait pas oublié.

Une fois dehors, alors qu'ils descendaient les marches du 2 Hammarskjöld Plaza, une voix pleine de déférence les interpella :

— Monsieur ? Madame ?

C'était un homme en costume et casquette noirs. Il se tenait à côté de la voiture la plus longue et la plus sombre que Roland ait vue de sa vie. Rien que la regarder mit le Pistolero mal à l'aise.

— Qui nous envoie un bucka-cercueil ? demanda-t-il.

Irene Tassenbaum eut un sourire. La rose l'avait rassérénée – excitée et enivrée, aussi – mais elle se sentait toujours fatiguée. Et elle avait également hâte de pouvoir contacter David, qui à l'heure qu'il était devait être malade d'inquiétude.

— Ce n'est pas un corbillard, c'est une limousine. Une voiture pour les gens exceptionnels... ou qui se croient exceptionnels.

Puis, au chauffeur :

— Pendant le trajet, est-ce que quelqu'un dans vos bureaux pourra vérifier des horaires d'avion, pour moi ?

— Bien sûr, madame. Puis-je vous demander votre compagnie de prédilection et votre destination ?

— Pour la destination : Portland, dans le Maine. Ma compagnie de prédilection est Air Élastique, s'ils ont des vols cet après-midi.

Les vitres de la limousine étaient en verre fumé, l'intérieur était plongé dans la pénombre, avec des loupiotes de couleur. Ote sauta sur la banquette et contempla avec intérêt le décor urbain qui défilait. Roland fut passablement intrigué de constater la présence d'un bar très bien garni, le long de son siège. Il songea à prendre une bière et se ravisa, persuadé que même un alcool léger suffirait à lui embrouiller les esprits. Irene n'eut pas tant de scrupules. Elle se servit une petite bouteille de ce qui ressemblait à du whisky et tendit le verre dans la

direction de Roland.

— Que votre route soit toujours ascendante et le vent toujours dans votre dos, me foine bucko, dit-elle.

Roland hocha la tête.

— Très beau toast. Grand merci-*sai*.

— Je viens de passer les trois jours les plus fascinants de ma vie. C'est moi qui vous dis grand merci-*sai*. Merci de m'avoir choisie.

Et de m'avoir baisée, pensa-t-elle, tout en le gardant pour elle. Elle et Dave s'offraient parfois encore un petit câlin, mais rien de comparable à ce qu'elle avait vécu la nuit précédente. Jamais ça n'avait été comparable à ça. Et si Roland n'avait pas eu d'autres choses en tête ? Il était fort probable qu'elle serait grimpée au rideau et qu'elle aurait explosé comme un pétard de carnaval.

Roland opina et se mit à regarder défiler les rues de la ville – de cette version de Lud, encore jeune et pleine de vie.

— Et votre voiture ? demanda-t-il.

— Si nous voulons la récupérer avant notre retour à New York, nous enverrons quelqu'un la chercher et la ramener dans le Maine. L'Audi de David nous suffira sans doute. C'est l'un des avantages d'être riche – pourquoi est-ce que vous me regardez comme ça ?

— Vous avez une cartomobile qui s'appelle *Eddie* ?

— C'est un nom de marque.

— Ah.

Roland fit comme s'il avait compris.

— Roland, je peux vous poser une question ?

Il dessina son moulinet de la main, pour lui signifier de poursuivre.

— Quand on a sauvé l'écrivain, est-ce qu'on a aussi sauvé le monde ? C'est ce qu'on a fait, d'une certaine manière, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Comment se fait-il qu'un écrivain, qui n'est même pas très bon – et je sais de quoi je parle, j'ai lu quatre ou cinq de ses livres –, puisse être responsable du destin du monde ? Ou de tout l'univers ?

— S'il n'est pas très bon, pourquoi ne vous êtes-vous pas arrêtée au premier ?

Mme Tassenbaum sourit.

— Touché. Il est lisible, en fait. Je veux bien lui accorder ça — il sait raconter de bonnes histoires, mais il n'a pas d'oreille, concernant la mélodie de la langue. J'ai répondu à votre question, maintenant répondez à la mienne. Dieu sait que les auteurs persuadés que le monde entier dépend de leur vocation, ça existe. Je pense à Norman Mailer, mais aussi à Shirley Hazzard ou à John Updike. Mais ici, il semblerait que ce soit vraiment le cas. Comment c'est arrivé ?

Roland haussa les épaules.

— Il entend les bonnes voix et chante les bonnes chansons. Le *ka*, pour résumer.

Ce fut au tour d'Irene Tassenbaum de faire comme si elle avait compris.

15

La limousine s'arrêta devant un immeuble doté d'un auvent vert. Un autre homme en costume bien coupé se tenait près de la porte. Les marches du perron étaient ceinturées par un ruban jaune. Dessus étaient imprimés des mots que Roland ne put déchiffrer.

— Ça dit : « SCÈNE DE CRIME, NE PAS PÉNÉTRER », lui dit Mme Tassenbaum. Mais on dirait que c'est là depuis un moment. D'ordinaire je crois qu'ils retirent le ruban quand ils ont fini avec leurs appareils photo, leurs petites brosses et tout ça. Vous devez avoir des amis puissants.

Roland était en effet persuadé que le ruban était en place depuis un moment. Trois semaines, grosso modo. Depuis que Jake et le Père Callahan avaient fait leur entrée au Cochon du Sud, certains de courir à leur mort, mais allant tout de même de

l'avant. Il vit qu'il restait une petite flaque au fond du verre d'Irene et il l'avalait, faisant la grimace en sentant la chaleur de l'alcool, mais se réjouissant de la brûlure.

— Ça va mieux ? demanda-t-elle.

— Si fait, merci.

Il réajusta sur son épaule le sac contenant les Orizas et sortit de la voiture, Ote sur ses talons. Irene prit quelques secondes pour parler au chauffeur, qui semblait avoir réussi à régler ses histoires de voyage. Roland se baissa pour passer sous le ruban, puis demeura un instant où il était, à écouter le vacarme et le chahut de la ville, en ce jour radieux de juin, en savourant l'effervescence adolescente. Il ne verrait plus d'autre ville, il était au moins quasiment certain de ça. Et c'était peut-être aussi bien. Il avait comme l'intuition qu'après New York, toutes les autres lui paraîtraient un cran en dessous.

Le garde – de toute évidence un agent au service de la Tet Corporation, pas un garde du Guet de la ville – le rejoignit sur le trottoir.

— Si vous voulez entrer, monsieur, il faudra que vous me montriez quelque chose d'abord.

Roland extirpa une nouvelle fois son ceinturon du sac, en déroula le holster et exhiba l'arme de son père. Cette fois il ne proposa pas de la faire soupeser au garde, et ce gentilhomme n'en fit pas la demande. Il se contenta d'examiner la gravure sur le canon. Puis il hocha la tête d'un air respectueux et fit un pas en arrière, dégageant le passage.

— Je vais déverrouiller la porte. Une fois à l'intérieur, vous êtes seul. Vous comprenez, n'est-ce pas ?

Roland, qui avait passé l'essentiel de sa vie seul, fit oui de la tête.

Avant qu'il ait pu bouger, Irene le prit par le coude, le fit pivoter et lui passa les bras autour du cou. Elle s'était aussi achetée une paire de chaussures à talons plats, et elle n'eut qu'à pencher légèrement la tête en arrière pour regarder le Pistolero droit dans les yeux.

— Fais attention à toi, cow-boy.

Elle l'embrassa furtivement sur la bouche – le baiser d'une amie – puis s'agenouilla pour caresser Ote.

— Et fais attention au petit cow-boy, aussi.
— Je ferai de mon mieux. Tu te souviendras de ta promesse, pour la tombe de Jake ?

— Une rose, dit-elle. Oui, je m'en souviendrai.
— Grand merci.

Il la regarda encore quelques instants, puis écouta sa petite voix intérieure – le chant de son intuition – et prit une décision. Du sac contenant les Orizas, il sortit l'enveloppe du livre épais... celui que Susannah ne lui lirait jamais au bord du chemin, finalement. Il le déposa entre les mains d'Irene.

Elle l'examina, les sourcils froncés.

— Qu'est-ce qu'il y a, là-dedans ? On dirait un livre.

— Oui-là. Un livre de Stephen King. *Insomnie*, il s'appelle. As-tu lu celui-ci ?

Elle sourit légèrement.

— Nenni, je ne l'ai pas lu. L'as-tu lu toi-même ?

— Non, et je ne le lirai pas. Il me paraît *piégé*.

— Je ne comprends pas.

— Il me paraît... *fragile*.

Il pensait à Verrou Canyon, à Mejis.

Elle soupesa l'enveloppe.

— À moi il me paraît sacrément lourd. Un vrai pavé de Stephen King, pas de doute. Il vend au gramme, et l'Amérique achète au kilo.

Roland ne sut que secouer la tête.

— Peu importe, dit Irene. Je fais la maligne, parce que cette bonne vieille Ree n'est pas douée pour les au revoir, c'est comme ça depuis toujours. Tu veux que je garde ce truc, c'est ça ?

— Oui.

— Okay. Peut-être que quand le Grand Steve sortira de l'hôpital, je le lui ferai signer. Parce que selon moi, il me doit bien un autographe.

— Ou un baiser, dit Roland, en en prenant un lui-même.

Maintenant qu'il n'avait plus le livre entre les mains, il se sentait bizarrement plus léger. Plus libre. Plus *en sécurité*. Il l'attira contre lui et la serra dans ses bras. Irene Tassenbaum lui rendit son étreinte avec une intensité égale.

Puis Roland la lâcha, se toucha délicatement le front du poing et se tourna vers la porte du Cochon du Sud. Il l'ouvrit et se glissa à l'intérieur sans se retourner. Il avait constaté que c'était toujours plus facile.

16

Le poteau chromé qui se trouvait à l'extérieur le soir où Jake et le Père Callahan étaient venus ici avait été transféré dans le hall, par sécurité. Roland buta dessus, mais ses réflexes étaient plus rapides que jamais, et il s'en empara avant qu'il ne basculât. Il lut lentement l'enseigne accrochée au bout, épelant les mots à voix haute et ne comprenant vraiment le sens que d'un seul : FERMÉ. Les flambeaux électriques orange qui avaient éclairé la salle à manger étaient éteints, mais les lumières d'urgence sur batterie étaient allumées, emplissant la zone au-delà du hall et du bar d'un éclat blanc aveuglant. À gauche il vit une arcade, et une autre salle, derrière. Là pas de lumière blafarde ; dans cette partie du Cochon du Sud, il faisait noir comme dans un four. La lumière provenant de la salle à manger principale semblait ramper sur environ un mètre cinquante – juste assez pour illuminer l'extrémité d'une longue table – puis s'interrompait brutalement. La tapisserie dont avait parlé Jake avait disparu. Elle se trouvait peut-être dans le commissariat de police le plus proche, étiquetée comme pièce à conviction, ou bien peut-être avait-elle rejoint le cabinet de curiosités d'un collectionneur farfelu. Roland respirait l'arôme éventé de la viande grillée, diffus et déplaisant.

Dans la salle à manger principale, deux ou trois tables étaient renversées. Roland aperçut des taches sur la moquette rouge, plusieurs auréoles sombres qui étaient sans doute du sang, et une matière jaune aux allures de moutarde qui était... autre chose.

R'pousse-la !

Et la voix du Père, comme un écho lointain à l'oreille de Roland, sans la moindre peur : *Je n'ai pas besoin de mettre ma foi à l'épreuve...*

Le Père. Encore un ami qu'il avait laissé derrière lui.

Roland repensa brièvement à la figurine en forme de tortue, cachée dans la doublure du sac qu'ils avaient trouvé dans le terrain vague, mais il ne perdit pas de temps à la chercher. Si elle se trouvait ici, il se disait qu'il en aurait sans doute entendu la voix, l'appelant dans le silence. Non. Quiconque avait récupéré la tapisserie des chevaliers-vampires au banquet avait sans doute raflé également la *sköldpadda*, sans savoir de quoi il s'agissait, sinon quelque chose d'étrange, détaché du monde. Dommage, elle aurait pu être bien utile.

Le Pistolero changea de décor, se faufilant prestement entre les tables, Ote sur ses talons.

17

Il s'arrêta dans la cuisine le temps de se demander ce qu'en avaient pensé les Gardes du Guet de la Police de New York. Il aurait parié qu'ils n'avaient jamais vu une chose pareille, dans cette ville de machines bien rodées et de lumières artificielles. Dans cette cuisine, Hax, le cuisinier qu'il se rappelait le mieux de son enfance (et sous les pieds du cadavre duquel il avait avec son meilleur ami répandu des miettes de pain pour les oiseaux), se serait senti chez lui. Les fourneaux étaient éteints depuis des semaines, mais l'odeur de la viande qui avait rôti ici – variété qu'on appelait le porc long – était prégnante et dégoûtante. Il aperçut d'autres traces de la bataille, ici aussi (une casserole encroûtée de crasse renversée sur les carreaux verts, du sang cuit et noir sur l'un des poêles), et Roland s'imaginait Jake en plein combat, traversant la cuisine. Pas paniqué, non, pas lui.

Lui avait pris le temps de demander des informations au marmiton.

— *Comment t'appelles-tu, louchon ?*

— *Jochabim, fils d'Hossa.*

Jake leur avait raconté cette partie de son histoire, mais ce n'était pas le souvenir qui murmurait en cet instant aux oreilles de Roland. C'étaient les voix des morts. Il avait déjà entendu des voix comme celles-là, auparavant, et il savait les reconnaître.

18

Ote reprit la piste comme il l'avait fait lors de sa dernière visite dans ces lieux. Il sentait l'odeur d'Ake, faible et triste. Ake avait repris sa route à présent, mais pas très loin. Il était bon, Ake était bon, Ake attendrait, et le moment venu – quand le travail que lui avait confié Ake serait terminé – Ote le rattraperait, il le rejoindrait et ils seraient comme avant. Il avait l'odorat fin, il chercherait une piste plus récente que celle-ci, quand l'heure viendrait de chercher. Ake lui avait sauvé la vie, ce qui n'était pas si important. Ake l'avait sauvé de la solitude et de la honte, après qu'Ote s'était fait bannir par le *tet* de son espèce, et ça c'était important.

En attendant, il avait un travail à finir. Il conduisit l'homme Olan dans l'office. La porte secrète menant à l'escalier s'était refermée, mais l'homme Olan chercha à tâtons au milieu des étagères recouvertes de boîtes de conserve, jusqu'à ce qu'il ait trouvé le moyen de l'ouvrir. Tout était tel qu'ils l'avaient laissé : le grand escalier qui descendait sous la lueur blafarde des ampoules au plafond, le relent moisi qui saturait l'air. Il sentait les rats qui grouillaient dans le mur ; des rats et d'autres choses, aussi, dont des insectes comme ceux qu'il avait tués, la dernière fois qu'Ake et lui étaient venus. Ç'avait été un bon moment, et il serait ravi d'en coincer encore quelques-uns, s'il en croisait. Ote

espérait que les insectes se montreraient, qu'ils viendraient le provoquer, mais bien sûr ils n'en firent rien. Ils avaient peur, et ils avaient raison d'avoir peur, car son espèce à lui avait de tout temps déclaré la guerre à la leur.

Il se mit à descendre les marches, l'homme Olan derrière lui.

19

Ils passèrent devant le kiosque déserté avec ses panneaux jaunis par le temps (SOUVENIRS DE NEW YORK, DERNIÈRE CHANCE, ET VISITE DU 11 SEPTEMBRE 2001), et quinze minutes plus tard – Roland consulta sa nouvelle montre pour être bien sûr de l'heure – ils débouchèrent sur une portion de couloir jonchée de bris de verre. Roland prit Ote dans ses bras, pour éviter qu'il se coupe les coussinets. Sur les deux murs il vit les débris de sortes d'écoutilles en verre. En regardant à l'intérieur, il trouva un mécanisme compliqué. Ils avaient bien failli piéger Jake, ici même, le prendre dans les filets d'une sorte de piège mental, mais une fois encore, Jake avait eu assez d'intelligence et de courage pour en réchapper. *Il a survécu à tout, sauf à un homme trop négligent et trop stupide pour conduire simplement son bucka sur une route déserte*, pensa Roland avec amertume. *Et l'homme qui l'a amené là – cet homme-là, aussi*. C'est alors qu'Ote lui aboya quelque chose, et Roland comprit subitement que, sous le coup de sa colère contre Bryan Smith (et contre lui-même), il serrait le petit bonhomme beaucoup trop fort.

— J'implore ton pardon, Ote, dit-il en le reposant à terre.

Ote se remit à trotter sans aucun commentaire, et peu de temps après, Roland arriva à proximité des cadavres éparpillés de ces raclures qui avaient harcelé son garçon depuis le Cochon du Sud. Ici aussi, imprimées dans la poussière qui tapissait le sol de ce vieux couloir, il vit les traces qu'Eddie et lui avaient

faites, en arrivant. Et de nouveau il entendit une voix fantôme, celle de l'homme qui menait les écumeurs.

Je reconnais ton nom à ton visage, et ton visage à ta bouche. C'est la même bouche que celle de ta mère, qui a sucé John Farson avec tant de jubilation, jusqu'à vomir son –

Roland retourna le corps du bout du pied (un hume du nom de Flaherty, dont le pa avait dû truffer le crâne d'histoires de dragons, mais le Pistolero n'en avait cure) et il scruta le visage mort, sur lequel se propageait déjà un voile de moisissure. À ses côtés gisait le tahine à tête d'hermine dont l'ultime saillie avait été *Alors sois maudit, charyou-ka*. Et au-delà des cadavres empilés de ces deux-là et de leurs comparses se trouvait la porte qui l'emmènerait pour de bon loin du Monde Clé.

À compter qu'elle soit toujours en état de marche.

Ote s'en approcha et s'assit devant, observant Roland. Le bafouilleux haletait, mais son vieux rictus gentiment diabolique avait disparu. Roland rejoignit la porte à son tour et posa les mains contre le bois fantôme au grain serré. Du plus profond du bois, il sentit monter une vibration sourde et inégale. Cette porte fonctionnait encore, mais peut-être plus pour très longtemps.

Il ferma les yeux et repensa à sa mère, penchée vers lui alors qu'il était dans son petit lit (depuis combien de temps avait-il quitté le berceau, il ne se le rappelait pas, mais ce ne pouvait être depuis très longtemps). Le visage constellé des couleurs projetées par le vitrail de la chambre, Gabrielle Deschain devait plus tard mourir de ces mains qu'elle caressait avec tant de légèreté et de tendresse avec la paume de la sienne. Fille de Candor le Grand, épouse de Steven, mère de Roland, elle lui chantait des berceuses, l'emmenant vers ces terres du rêve connues des enfants seuls.

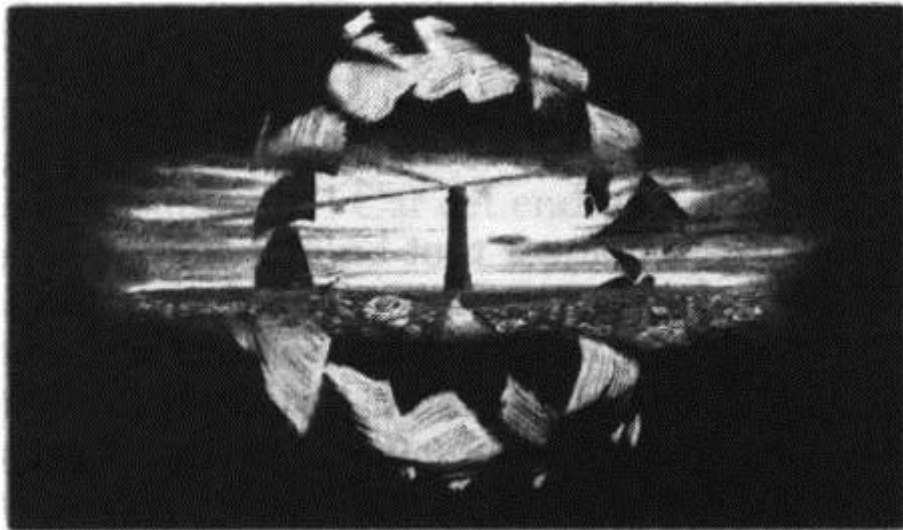
*Petit oiseau, bébé adoré,
Amène donc ici ton panier,
Va, cours, vole
Et rapporte de quoi remplir ton panier*

J'ai voyagé si loin, se dit-il, les mains posées contre la porte

de bois fantôme. *J'ai voyagé si loin et blessé tellement de cœurs et d'âmes en chemin, blessé ou tué, et ce que j'ai pu sauver l'a été par accident, et ne pourra jamais rien pour le salut de mon âme, si d'aventure j'en ai une. Pourtant une chose est sûre : je suis au début de ma dernière piste, et il n'est nul besoin que je la parcoure seul, si Susannah accepte de m'accompagner. Il se peut qu'il reste de quoi remplir mon panier.*

— Voll, dit Roland, et il rouvrit les yeux pour voir la porte s'ouvrir.

Ote bondit lestement de l'autre côté. Il entendit le hurlement strident du vide entre les mondes et passa la porte à son tour, la claquant derrière lui, toujours sans un regard en arrière.



Chapitre 4

FEDIC (DEUX VISIONS)

1

Regardez un peu comme tout brille, ici !

La dernière fois que nous sommes venus, Fedic était morne et sans ombres, mais il y avait une raison à cela : ce n'était pas le véritable Fedic, mais un substitut vaadasch. Un lieu que Mia connaissait et se rappelait bien (tout comme elle se rappelait l'allure du château, où elle se rendait souvent avant que les circonstances – en la personne de Walter o'Dim – lui donnent un corps physique) et qu'elle pouvait par conséquent recréer. Aujourd'hui, cependant, ce village déserté est presque trop éclatant pour nos pupilles (mais nous verrons sans doute plus clairement lorsque nos yeux s'y seront habitués, après la pénombre de Tonnefoudre et le passage sous le Cochon du Sud). Chaque ombre est tranchante, comme si on l'avait découpée dans du feutre noir, et déposée sur l'oggan. Le ciel est d'un bleu éclatant, sans un nuage. L'air est frais et vif. Le vent gémissant sous les toits des bâtisses vides et dans les fortifications de Château Discordia est automnal, et étrangement replié sur lui-même. À l'arrêt dans la gare de Fedic attend une locomotive atomique – ce qu'on appelait un sur-moteur, chez les Grands Anciens – portant de chaque côté l'inscription ESPRIT DE TOPEKA. Les vitres de la cabine de pilotage profilée sont presque opaques, recouvertes du sable du désert

qui est venu les fouetter pendant des siècles, mais cela a peu d'importance. *L'Esprit de Topeka* a fait son dernier voyage, et même lorsqu'il circulait normalement, jamais un hume ne guida sa course. Derrière la locomotive, trois wagons seulement. Il en avait une douzaine, le jour où l'engin a quitté la Gare de Tonnefoudre pour son dernier trajet, et il y en avait toujours une douzaine lorsqu'il est arrivé en vue de cette ville fantôme, mais...

Ah, mais c'est à Susannah de raconter cette histoire, et nous l'écouterons la dire à cet homme qu'elle appelait du nom de dinh, lorsqu'il avait encore un *ka-tet* à guider. Et voici Susannah elle-même, assise telle que nous l'avons vue une fois déjà, devant le Gin-Puppie Saloon. Garé près de la rampe d'attache se trouve son destrier de chrome, qu'Eddie a surnommé le Tricycle de Croisière de Suzie. Elle a froid, et n'a même pas un petit pull sur le dos, mais son cœur lui dit que son attente touche à sa fin. Et comme elle espère que son cœur dise vrai ! Car cet endroit est hanté. Pour Susannah, la plainte du vent ressemble trop aux cris de détresse des enfants qu'on amenait ici pour crâner leur corps et assassiner leur esprit.

À côté de la baraque préfabriquée rouillée (la Gare Expérimentale de l'Arc 16, si cela vous sied de vous le rappeler), se trouvent les chevaux cyborg gris. Quelques-uns sont encore tombés depuis notre dernière visite. Le nombre a grossi de ceux qui font cliquer leur tête d'avant en arrière, inlassablement, comme pour essayer d'apercevoir les cavaliers qui viendront les détacher. Mais cela ne se produira jamais, car les Briseurs ont été libérés et rendus à leur errance, et qu'il n'y a plus besoin d'enfants pour nourrir leurs esprits surdoués.

Et maintenant, regardez, vous ! Voici que se produit enfin ce que la dame attend depuis le début de cette longue journée, et depuis la veille aussi, et l'avant-veille aussi, lorsque Ted Brautigan, Dinky Earnshaw et quelques autres (mais pas Sheemie, qui a atteint la clairière au bout du sentier, dites grand merci) lui ont dit adieu. La porte du Dogan s'ouvre, et un homme en sort. La première chose qu'elle voit, c'est qu'il ne boite plus. Puis elle remarque sa chemise et son jean neufs. Des nippes plutôt classe, mais en dehors de ça il est aussi mal

protégé du froid qu'elle. Dans ses bras, le nouveau venu porte un animal à fourrure, aux oreilles dressées. C'est déjà bien, mais le garçon qui devrait porter l'animal n'est pas là. Pas de garçon, et le cœur de la jeune femme déborde soudain de chagrin. Elle n'est pas surprise, cependant, car elle savait, de même que cet homme-là (ce charyou d'homme-là) l'aurait su, si c'était elle qui avait quitté le sentier.

Elle glisse de son siège en s'aidant des mains, descend de la passerelle en bois et s'engage dans la rue. Elle brandit la main et l'agite au-dessus de sa tête.

— Roland ! s'écrie-t-elle. Hé ! Pistolero ! Je suis là !

Il la voit et lui rend son signe de la main. Puis il se penche pour déposer l'animal. Ote se précipite droit sur elle, d'un air très décidé, tête baissée, les oreilles aplaties en arrière sur le crâne, galopant avec la rapidité et la grâce bondissantes d'une belette sur une couche de neige gelée. Alors qu'il se trouve encore à plus de deux mètres de distance (à au moins deux mètres), il saute en l'air, faisant flotter son ombre comme un oiseau sur la poussière tassée de la rue. Elle l'attrape comme un joueur de rugby réceptionnant un drop en cloche. Dans la force de son élan, il percute la jeune femme et le choc lui coupe une seconde le souffle et la fait rouler à terre dans un nuage de sable, mais dès qu'elle réussit à respirer de nouveau, c'est pour éclater de rire. Et elle rit toujours en voyant les pattes avant courtaudes de l'animal reposer sur sa poitrine, et ses pattes arrière sur son ventre, les oreilles dressées, la queue en tire-bouchon battant frénétiquement, lui léchant les joues, le nez et les yeux.

— Laisse-moi respirer ! s'écrie-t-elle. Laisse-moi respirer, mon chou, ou bien tu vas m'tuer !

Elle s'entend prononcer ces paroles, pourtant si légères, et elle s'arrête brutalement. Ote s'écarte d'elle, s'assied, lève le nez vers le trou vide et bleu du ciel, et laisse échapper un long gémissement déchirant qui dit à la jeune femme tout ce qu'elle a besoin de savoir, si elle ne le savait déjà. Car Ote a des manières de s'exprimer bien plus éloquentes que ses quelques mots.

Elle se redresse, époussette sa chemise et une ombre s'abat sur elle. Elle lève les yeux et ne voit tout d'abord pas le visage de

Roland. Car sa tête est auréolée de la couronne sauvage du soleil qui se dessine derrière lui, et il est à contre-jour. Ses traits se perdent dans le noir.

Mais il tend les mains.

Une partie d'elle refuse de les prendre, et l'intuisez-vous ? Une partie d'elle a envie de tout plaquer là et de le laisser aller se faire pendre tout seul dans les Malterres. Peu importe ce que voulait Eddie. Et ce que voulait aussi Jake, sans doute. Cette silhouette sombre à la tête toute nimbée de lumière l'a arrachée à une vie presque confortable (oh oui, elle avait ses fantômes, et au moins un démon au cœur mauvais – mais qui parmi nous n'en a pas ?). Il lui a d'abord fait découvrir l'amour, puis la douleur, puis l'horreur et le deuil. Autant dire que c'est allé en s'arrangeant. C'est cette main aux sinistres talents qui a engendré le chagrin qu'elle porte en elle, la main de ce chevalier errant poussiéreux sorti du vieux monde dans ses vieilles bottes et une vieille machine de mort vissée à chaque hanche. Voilà des réflexions bien mélodramatiques, des images héroïques, et cette vieille Odetta, patronne des bouges et des coups à la sauvette, leur aurait certainement éclaté de rire au visage. Mais elle a changé, il l'a changée, et elle se dit que si quelqu'un a droit aux pensées mélodramatiques et aux images héroïques, c'est bien Susannah, fille de Dan.

Une partie d'elle voudrait le repousser, non pour mettre fin à sa quête ou briser son courage (seule la mort saurait accomplir de tels exploits), mais pour lui ôter du regard ces étincelles qui y pétillent toujours et le punir de son insatiable cruauté. Mais le *ka* est la roue à laquelle nous sommes tous attachés, et lorsque la roue tourne nous devons nécessairement tourner avec elle, d'abord le regard levé vers les cieux, puis de nouveau vers notre enfer intérieur, et le cerveau en feu, livré à ses brasiers. Et ainsi, au lieu de se détourner...

2

Au lieu de se détourner, comme le voulait une partie d'elle, Susannah prit les mains de Roland. Il la releva, non pas sur ses pieds (car elle n'en a point, même si pour un temps il lui en fut prêté une paire), mais pour la prendre dans ses bras. Et lorsqu'il voulut lui embrasser la joue, elle tourna la tête, aussi appuya-t-il les lèvres contre celles de la jeune femme. *Qu'il comprenne qu'il n'y a pas de demi-mesure*, se dit-elle en échangeant son souffle avec celui de Roland. *Qu'il comprenne que si j'en suis, c'est jusqu'à la fin. Dieu me vienne en aide, je suis avec lui jusqu'à la fin.*

3

Ils trouvèrent des vêtements chez Articles pour Dames, Mode et Chapeaux de Fedic, mais les frusques se désagrégèrent au premier contact de leurs doigts – les mites et les ans n'avaient rien laissé d'utilisable. Dans l'Hôtel Fedic (CHAMBRES CALMES, BONNS LITS), Roland découvrit un placard contenant des couvertures qui les protégeraient au moins du froid de l'après-midi. Ils s'enroulèrent dedans – la brise tomba à point pour dissiper et rendre juste supportable l'odeur de moisi qui les imprégnait – et Susannah posa des questions au sujet de Jake, pour assommer d'un grand coup la douleur immédiate.

— Encore cet écrivain, dit-elle avec amertume en essuyant ses larmes, lorsqu'il eut terminé son récit. Qu'il aille au diable.

— Ma hanche a lâché et le... et Jake n'a pas hésité une seule seconde.

Roland avait failli l'appeler *le garçon*, parce que c'était en ces termes qu'il pensait au fils d'Elmer, alors qu'ils traquaient

Walter. Lorsqu'il lui avait été donné une seconde chance, il s'était promis de ne jamais le refaire.

— Évidemment qu'il n'a pas hésité une seconde, dit-elle en souriant. Il n'a jamais hésité. Il en avait, du cran, notre Jake. Est-ce que tu as pris soin de lui ? Tu as fait ce qu'il fallait ? J'aimerais entendre cette partie-là.

Aussi lui raconta-t-il tout, sans oublier la promesse d'Irene Tassenbaum de planter une rose. Elle hocha la tête, puis dit :

— Je regrette qu'on n'ait pas pu faire la même chose pour ton ami Sheemie. Il est mort dans le train. Je suis désolée, Roland.

Roland opina. Il aurait rêvé d'avoir du tabac mais il était épuisé depuis longtemps. Il avait récupéré ses deux pistolets, et il restait sept Orizas, pour faire bonne mesure. En dehors de cela, ils se retrouvaient quasiment les mains vides.

— Est-ce qu'il a fallu qu'il le refasse, pour que vous veniez ici ? Je suppose que oui. Je savais bien qu'une tentative de plus pouvait le tuer. *Sai* Brautigan le savait, lui aussi. Ainsi que Dinky.

— Mais ce n'est pas ça qui l'a tué, Roland. C'est son pied.

Le Pistolero la regarda sans comprendre.

— Il s'est coupé sur un morceau de verre, pendant la bataille au Paradis Bleu, et l'air et la poussière, là-bas, c'était du *poison* !

C'est Detta qui avait aboyé les derniers mots, avec un accent tellement marqué que le Pistolero eut du mal à comprendre : *Pôzân*.

— Son foutu pied a doublé de volume... ses orteils avaient l'air de saucisses... et puis ses joues et son cou sont devenus tout noirs, comme s'il avait un bleu gigantesque... il a eu la fièvre...

Elle inspira profondément, resserrant autour d'elle ses deux couvertures.

— Il s'est mis à délirer, mais il a retrouvé ses esprits, sur la fin. Il a parlé de toi, et de Susan Delgado. Il en parlait avec tellement d'amour et de regret...

Elle marqua une pause, puis explosa :

— On va aller là-bas, Roland, on va y aller, et si elle n'en vaut pas la peine, ta Tour, on se débrouillera pour qu'elle vaille le coup !

— On va y aller, dit-il. On va trouver cette Tour Sombre, et

rien ne nous arrêtera, et avant d'entrer, nous prononcerons leur nom. Celui de tous les disparus.

— Ta liste sera plus longue, fit remarquer Susannah, mais la mienne le sera déjà bien assez.

Roland ne répondit rien. En revanche, le robot bonimenteur, sans doute tiré de son long sommeil par le son de leurs voix, ne s'en priva pas.

— Des filles, des filles, des filles se mit-il à brailler depuis l'intérieur d'un bar. Des humaines, des robots, on s'en fiche, qu'est-ce que ça peut faire, on voit pas la différence...

Il marqua une pause, puis il aboya son mot ultime – SATISFACTION ! – et se tut.

— Par les dieux, voici un endroit bien triste, dit Roland. Nous y passerons la nuit, et ensuite nous partirons pour ne jamais plus y revenir.

— Au moins le soleil est levé, et c'est un soulagement après Tonnefoudre, mais ce qu'il fait *froid* !

Il acquiesça, puis demanda des nouvelles des autres.

— Ils ont poussé plus loin, expliqua-t-elle, mais l'espace d'une seconde, j'ai cru qu'aucun de nous n'arriverait nulle part, si ce n'est au fond de cette crevasse là-bas.

Du doigt elle désigna l'extrémité de la rue principale de Fedic, au-delà des remparts du château.

— Il y a des écrans de télé encore en état de marche dans certaines voitures, et en montant vers la ville, on a eu une jolie vue sur le pont écroulé. On voyait les deux montants de chaque côté, mais le gouffre entre les deux devait mesurer plus de cent mètres de long. On apercevait aussi le chevalet du train, qui était resté intact. Le train commençait déjà à ralentir, mais pas assez pour qu'on puisse sauter en route. On n'avait pas le temps. Et le saut lui-même aurait sans doute été fatal. On avançait à... oh, je dirais quatre-vingts kilomètres heure. Et dès qu'on est arrivés sur le chevalet, ce foutu engin s'est mis à gémir et à grogner. Le train faisait de la musique. Comme Blaine, tu te rappelles ?

— Oui.

— Mais malgré le boucan, on entendait le chevalet prêt à lâcher. Puis tout s'est mis à trembler de droite à gauche. Et une

voix – très calme et apaisante – nous a dit : « Nous traversons actuellement une zone de turbulences mineures, veuillez regagner vos sièges. » Dinky tenait cette petite fille russe, Dani. Ted m'a pris la main en disant : « Je tiens à vous dire, madame, que ce fut un plaisir de vous connaître. » On a fait une embardée vers l'avant, tellement violente que j'ai bien failli me faire éjecter de mon siège – et c'est ce qui se serait produit si Ted ne m'avait pas retenue – et je me suis dit : « Ça y est, c'est fini, je vous en prie mon Dieu, faites que je meure avant que ce qu'il y a en dessous me plante ses dents dans le ventre », et pendant une seconde ou deux, on est allés en marche arrière. *En marche arrière*, Roland ! Je voyais tout le wagon – on se trouvait juste derrière la locomotive – trembler et bringuebaler. On a entendu un fracas de métal froissé. Puis ce bon vieux *Esprit de Topeka* nous a fait une petite pointe de vitesse. On pourra dire ce qu'on veut des Grands Anciens, je sais qu'ils ont fait pas mal de gaffes, mais il faut leur reconnaître qu'ils ont construit des machines qui ont des *couilles*.

» Ensuite, tout ce dont je me souviens, c'est de notre entrée en gare. Et cette même voix apaisante qui nous recommandait cette fois-ci de bien nous assurer que nous n'avions pas oublié d'effets personnels – notre *gunna*, tu intuites. Comme si on était sur un foutu vol de la TWA à destination de Pleuquezouilleles-oies ! Ce n'est qu'une fois sur le quai qu'on a pu constater que les neuf autres wagons avaient disparu. Dieu merci, ils étaient tous vides.

Elle lança un regard sévère (mais apeuré) en direction du bout de la rue.

— Si seulement cette chose au fond pouvait s'étouffer dessus. Puis son visage s'éclaira.

— Il y a un point positif – à une vitesse de quatre cent cinquante kilomètres heure (la voix synthétique « est-ce qu'on n'est pas bien, là ? » nous donnait régulièrement des infos sur les conditions de voyage), il y a de grandes chances qu'on ait laissé Maître l'Araignée le nez dans la poussière.

— Je ne compterais pas là-dessus, pour ma part, commenta Roland.

Elle roula les yeux avec lassitude.

— Ne me dis pas une chose pareille.
— Pourtant je te le dis. Mais on s'occupera de Mordred l'heure venue, et je ne crois pas que ce soit pour aujourd'hui.
— Bien.
— Est-ce que tu es retournée sous le Dogan ? J'imagine que oui.

Susannah écarquilla les yeux.

— C'est quelque chose, pas vrai ? À côté, la gare de Grand Central a l'air d'un passage à niveau dans un bled paumé. Combien de temps il t'a fallu pour réussir à remonter ?

— Si ça n'avait tenu qu'à moi, je serais encore en train d'errer là-dessous, reconnut Roland. C'est Ote qui a trouvé la sortie. Il suivait ta piste, j'imagine.

Susannah parut y réfléchir.

— Peut-être. Mais plutôt celle de Jake, je dirais. Est-ce que vous avez traversé un passage très large, avec un message au mur disant : *PASSES ORANGE SEULEMENT, PASSES BLEUS NON VALIDES*.

Roland fit oui de la tête, mais le message ne lui avait pas dit grand-chose. Il avait identifié ce passage comme étant celui emprunté par les Loups au début de leurs équipées en apercevant deux chevaux gris immobiles, plus loin, ainsi qu'un masque au rictus effrayant. Il avait aussi retrouvé un mocassin immédiatement reconnaissable, fait de chutes de caoutchouc. Celui de Ted ou de Dinky, s'était-il dit. Sheemie Ruiz avait sans doute été enterré avec les siens aux pieds.

— Alors, reprit Roland, vous êtes descendus du train – vous étiez combien ?

— Cinq, sans Sheemie. Moi, Ted, Dinky, Dani Rostov et Fred Worthington – tu vois qui est Fred ?

Roland acquiesça. L'homme en costume de banquier.

— Je leur ai fait une visite guidée du Dogan. Autant que j'ai pu, je veux dire. Les lits sur lesquels ils allongeaient les enfants pour leur récurer le cerveau, et celui où Mia a donné naissance à son monstre. Et la porte à sens unique entre Fedic et le Cochon du Sud à New York, celle toujours en état de marche. Et aussi les appartements de Nigel.

» Ted et ses amis ont été particulièrement impressionnés par la rotonde sur laquelle donnent toutes les portes, notamment

celle qui retourne à Dallas en 1963, quand le Président Kennedy s'est fait tuer. On a trouvé une autre porte, deux étages plus bas – c'est là que se trouvent la majorité des passages –, qui va au Ford's Theater, au moment de l'assassinat du Président Lincoln, en 1865. Il y a même une affiche de la pièce à laquelle il assistait, quand il s'est fait abattre par Booth. *Our American Cousin*, ça s'appelait. Quel genre de gens ont envie d'aller voir des choses pareilles ?

Roland se dit qu'il y en avait des tas, en fait, mais garda cette remarque pour lui.

— Tout est très vieux. Et il y fait très chaud. Et ça fout une putain de trouille, si tu veux savoir la vérité. La plupart du matériel est hors d'état, et il y a des flaques d'eau et d'huile et de Dieu sait quoi d'autre. Certaines étaient même fluorescentes et Dinky disait que c'était peut-être à cause des radiations. Je préfère ne pas réfléchir à ce que j'ai accumulé dans mes os, ou au moment où mes cheveux vont se mettre à tomber. Derrière certaines des portes, on entendait cet horrible carillon... celui qui fait grincer des dents.

— Le carillon du vaadasch.

— Ouais. Et il y avait des *choses*, derrière les portes, aussi. Des trucs glissants. C'est toi ou c'est Mia, qui m'a dit que les ténèbres vaadasch grouillent de monstres ?

— C'est peut-être moi.

Et les dieux savaient qu'il avait dit vrai.

— Il y a aussi des choses dans cette grosse crevasse, à la sortie de la ville. C'est Mia qui me l'a dit. « Des monstres qui cozent, qui entourloupent, qui se multiplient, et qui complotent pour s'échapper », elle a dit. Et alors Ted, Dinky et Dani se sont donné la main. Ils ont fait ce que Ted appelait le « petit bon esprit ». Je le ressentais, même si je n'étais pas dans leur cercle, et j'étais *heureuse* de le ressentir, parce que c'est franchement à faire froid dans le dos, ce coin.

Elle resserra une nouvelle fois ses couvertures autour d'elle.

— Je n'ai pas hâte d'y retourner.

— Mais tu penses qu'il le faut, qu'on doit y retourner.

— Il y a un passage qui court profond sous le château, et qui ressort de l'autre côté, dans la Discordia. Ted et ses amis l'ont

localisé en allant récolter de vieilles pensées, ce que Ted appelait des pensées-fantômes. Fred avait un morceau de craie dans la poche et il m'a tout écrit, mais ça reste difficile à retrouver. Là-bas en dessous, ça ressemble au labyrinthe dans une vieille histoire grecque, celle où ce monstre de taureau est censé galoper. Je *suppose* qu'on peut le retrouver...

Roland se baissa pour caresser la fourrure rêche d'Ote.

— On le trouvera. Ce bonhomme va remonter ta piste. Pas vrai, Ote ?

Ote leva vers lui ses yeux cerclés d'or, mais ne dit rien.

— Bref, reprit Susannah, Ted et ses compères sont entrés en contact avec l'esprit des choses qui vivent dans la crevasse, en dehors de la ville. Ils ne l'ont pas fait exprès, mais ça s'est produit. Ces choses ne sont ni du côté du Roi Cramoisi ni contre nous, elles ne luttent que pour elles-mêmes, mais elles *pensent*. Et elles sont télépathes. Elles savaient qu'on était là, et une fois le contact établi, elles étaient contentes de palabrer. Ted et ses amis disent qu'elles creusent leur galerie vers les catacombes situées sous la Gare Expérimentale depuis bien bien long, et aujourd'hui elles sont sur le point d'y arriver. Une fois qu'elles auront percé leur tunnel, elles seront libres d'errer où bon leur semblera.

Roland considéra cette hypothèse pendant quelques instants, en silence, se balançant d'avant en arrière sur les talons éculés de ses bottes. Il espérait que Susannah et lui seraient loin, quand ça se produirait... mais ce serait peut-être avant l'arrivée de Mordred, et ce bâtard devrait les affronter, s'il voulait poursuivre son chemin. Bébé Mordred contre les monstres ancestraux tapis sous terre – un vrai bonheur, rien que de l'imaginer.

D'un signe de tête, il finit par enjoindre Susannah de poursuivre.

— On a entendu le carillon du vaadasch monter de certains des passages, aussi. Non pas juste derrière les portes, mais de passages qui n'avaient même pas de portes ! Tu vois ce que ça veut dire ?

Roland voyait bien, oui. S'ils se trompaient – ou si Ted et ses amis s'étaient mépris sur le passage à emprunter et qu'ils

avaient marqué à la craie –, Susannah, Ote et lui disparaîtraient très vraisemblablement à tout jamais au lieu de ressortir de l'autre côté de Château Discordia.

— Ils ne voulaient pas me laisser en bas, ils m'ont raccompagnée jusqu'à l'infirmerie, avant de reprendre leur route à eux – et j'en étais fichtrement contente. Je n'avais pas hâte de me retrouver toute seule, même si j'imagine que je m'en serais sortie.

Roland lui passa le bras autour des épaules et la serra contre lui.

— Leur projet, c'était d'utiliser la porte empruntée autrefois par les Loups ?

— Hein-hein, celle au bout du couloir passes orange. Ils vont ressortir là où atterrissaient les Loups, ils chercheront la Whye, puis ils la traverseront et pousseront jusqu'à Calla Bryn Sturgis. Les *folken* de La Calla les accueilleront, pas vrai ?

— Oui.

— Et une fois qu'ils auront entendu toute l'histoire, ils ne vont pas... ils ne vont pas les lyncher, je ne sais pas ?

— Je suis certain que non. Henchick saura qu'ils disent la vérité, et il les défendra, même s'il doit être le seul.

— Ils espèrent pouvoir se servir de la Grotte des Voix pour retourner côté Amérique.

Elle soupira.

— Je leur souhaite que ça marche, mais j'ai des doutes.

Roland aussi en avait. Mais ils étaient puissants, tous les quatre, et Ted l'avait marqué. Il avait vu en lui un homme d'une détermination hors du commun, avec des ressources extraordinaires. Les Manni étaient puissants eux aussi, à leur manière, et c'étaient de grands voyageurs entre les mondes. Il pensait que, tôt ou tard, Ted et ses compagnons réussiraient bel et bien à retourner en Amérique. Il envisagea de répondre à Susannah que ça se produirait si telle était la volonté du *ka*... puis il se ravisa. *Ka* n'était pas son mot préféré, ces derniers temps, et il pouvait difficilement le lui reprocher.

— Maintenant écoute-moi bien et réfléchis attentivement, Susannah. Est-ce que le mot *Dandelo* t'évoque quoi que ce soit ?

Ote leva la tête les yeux brillants.

La jeune femme y réfléchit.

— Ça me rappelle très vaguement quelque chose. Mais je n'arrive pas à faire mieux que ça. Pourquoi ?

Roland lui dit ce qu'il en pensait : qu'alors qu'Eddie gisait mourant il avait reçu une sorte de vision, concernant une chose... ou un lieu... ou même une personne. Quelque chose du nom de Dandelo. Eddie a transmis ça à Jake, Jake l'a transmis à Ote, et Ote l'a transmis à Roland.

Susannah fronça les sourcils d'un air dubitatif.

— Il a peut-être un peu trop circulé. Ça me rappelle ce jeu, quand j'étais petite. Chuchoti-chuchota, ça s'appelait. Le premier gosse pensait à un mot ou à une expression, et il le chuchotait à l'oreille de son voisin. On ne pouvait l'entendre qu'une fois, pas le droit de le répéter. Le gamin faisait passer ce qu'il avait entendu, et ainsi de suite. Le temps que le mot arrive jusqu'au dernier, au bout de la rangée, c'était devenu complètement autre chose, et tout le monde était bon pour une sacrée rigolade. Mais si celui-ci n'est pas le bon, je ne suis pas sûre que ça nous fera mourir de rire.

— Eh bien, dit Roland, on gardera l'œil ouvert, en espérant que je ne me sois pas trompé. Il se peut que ça ne veuille rien dire du tout.

Mais il n'y croyait pas vraiment.

— Pour les vêtements, comment on va faire, s'il se met à faire plus froid ? demanda-t-elle.

— On fabriquera ce dont on aura besoin, je sais comment. C'est d'autre chose qu'il nous faut nous inquiéter aujourd'hui. Ce qui est vraiment urgent, c'est de se trouver quelque chose à manger. Au pire, on doit pouvoir dénicher le garde-manger de Nigel...

— Je ne veux retourner sous le Dogan que si on n'a vraiment pas d'autre solution, dit Susannah. Il doit y avoir des cuisines, près de l'infirmerie. Il fallait bien qu'ils donnent quelque chose à manger à ces pauvres enfants.

Roland y réfléchit, puis hocha la tête. C'était une bonne idée.

— Allons-y maintenant, dit-elle. Je ne veux même pas me retrouver au dernier étage de ce truc à la nuit tombée.

Sur le Chemin du Dos de la Tortue, au mois d'août de l'année 2002, Stephen King s'extirpe d'un rêve éveillé. Il pensait à Fedic. Il tape : « *Je ne veux même pas me retrouver au dernier étage de ce truc à la nuit tombée.* » Les mots apparaissent sous ses yeux, sur l'écran. C'est la fin de ce qu'il appelle un sous-chapitre, mais ça ne signifie pas forcément qu'il a terminé pour aujourd'hui. Tout dépend de ce qu'il entend. Ou, pour être plus précis, de ce qu'il n'entend pas. Il est à l'écoute du Ves'-Ka-Gan, le Chant de la Tortue. Cette fois, il semble que la musique (faible certains jours, tonitruante, presque assourdissante à d'autres moments) ait cessé. Elle reviendra demain. Jusqu'ici, du moins, elle est toujours revenue.

Il appuie en même temps sur les touches Contrôle et S. L'ordinateur fait son petit bip, pour indiquer que le travail d'aujourd'hui est sauvegardé. Alors Stephen King se lève en grimaçant à cause de la douleur dans sa hanche, et se rend à la fenêtre de son bureau. Il jette un œil à l'allée dehors, qui monte raide jusqu'à la route, où désormais il se promène rarement (et sur la route principale, la 7, plus jamais). Sa hanche le fait terriblement souffrir, ce matin, et les gros muscles de sa cuisse sont en feu. Debout près de la fenêtre, il se frotte la hanche d'un air absent.

Roland, espèce de salopard, tu m'as rendu la douleur, se dit-il. Elle court tout le long de sa jambe droite, comme un câble incandescent, faites-moi donc un petit amen, un petit Bombe Divine, et c'est lui qui se retrouve comme une andouille, maintenant. Il s'est passé trois ans, depuis l'accident qui a failli lui coûter la vie, et la douleur est toujours là. Moins vive à présent, car le corps humain abrite un moteur de guérison surpuissant (un *sur-moteur*, se dit-il en souriant), mais parfois c'est encore dur. Il n'y pense pas beaucoup tant qu'il écrit, écrire

est comme une sorte de vaadasch bienfaisant, mais il se retrouve tout raidi, après quelques heures assis à son bureau.

Il pense à Jake. Il est effondré que Jake ait dû mourir, et il se dit que, quand son dernier livre sera publié, les lecteurs vont être *furax*. Et ça se comprend, non ? Pour certains, ils connaissent Jake Chambers depuis vingt ans, soit presque deux fois la durée de vie du garçon. Oh ça, ils vont être furax, et quand il répondra à leurs lettres pour leur dire qu'il est aussi désolé qu'eux, aussi *surpris*, vont-ils seulement le croire ? Je parierais pas un kopeck là-dessus, comme aurait dit son grand-père. Il repense à *Misery* – quand Annie Wilkes traite Paul Sheldon de sale gosse gâté parce qu'il essaie de se débarrasser de cette crétine patentée de Misery Chastain. Annie qui hurle que c'est Paul l'*écrivain*, et que l'écrivain est Dieu, pour ses personnages, et qu'il n'est pas obligé d'en tuer un seul, s'il n'en a pas envie.

Sauf qu'il n'est *pas* Dieu, du moins pas dans ce cas précis. Il le sait fichtrement bien, que Jake Chambers n'était pas là, le jour de son accident, et Roland Deschain non plus, d'ailleurs – c'est risible, comme idée, ils ne sont pas réels, nom de Dieu – mais il sait aussi qu'à un moment, alors qu'il était assis derrière son Mac dernier cri, le chant qu'il entend est devenu le chant funèbre de Jake, et que s'il l'avait ignoré, il aurait totalement perdu le contact avec le Ves'-Ka-Gan, et il ne doit pas prendre ce risque. Pas s'il veut finir. Ce chant, c'est le seul fil directeur qu'il possède, la piste faite de miettes de pain qu'il lui faut suivre, s'il veut émerger de cette forêt déroutante d'intrigues qu'il a plantée, et...

Tu es bien sûr que c'est toi qui l'as plantée ?

Eh bien, pour tout dire, il n'est sûr de rien. Autant appeler directement les types en blouse blanche pour qu'ils viennent l'embarquer.

Et qu'est-ce qui te permet d'être absolument certain que Jake n'était pas là, ce jour-là ? Après tout, tu te rappelles quoi, exactement, de ce foutu accident ?

Pas grand-chose. Il revoit le toit de la camionnette de Bryan Smith qui apparaît à l'horizon, il se rappelle qu'il se dit qu'il ne roule pas sur la route, là où il devrait, mais sur le bas-côté

gauche. Après ça il se rappelle Smith assis sur un muret de pierre, en train de le regarder, lui disant qu'il a la jambe cassée au moins en six, peut-être même en sept. Mais entre ces deux souvenirs-là – celui de l'approche et celui juste après l'impact – la pellicule de sa mémoire a brûlé.

Ou *presque* brûlé.

Mais parfois, la nuit, lorsqu'il se réveille de rêves qu'il ne se rappelle pas complètement...

Parfois il y a... eh bien...

— Parfois il y a des voix, lâche-t-il. Pourquoi tu ne le dis pas simplement ?

Puis, en riant :

— C'est ce que je viens de faire, il me semble.

Il entend le cliquetis de griffes dans le couloir, et Marlowe pointe sa longue truffe par la porte du bureau. C'est un Welsh Corgi, court sur pattes avec de grandes oreilles, et plus tout jeune maintenant, avec ses douleurs et ses rhumatismes, sans parler de l'œil qu'il a perdu l'année dernière, des suites d'un cancer. Le véto avait dit qu'il ne s'en remettrait probablement pas, et pourtant si. Un sacré bon gars. Un sacré *dur*. Et lorsqu'il relève la tête de sa ligne de mire au ras du sol et qu'il regarde l'écrivain, il arbore son bon vieux rictus de filou. *Comment va, mec ?* semble dire ce regard. *Bien travaillé, aujourd'hui ? Ça boume ?*

— Ça va bien, répond-il à Marlowe. Je m'accroche. Et toi, comment va ?

Pour toute réponse, Marlowe (aussi connu sous l'appellation de Monsieur Museau) secoue son arrière-train perclus d'arthrite.

« Encore vous », voilà ce que je lui ai dit. Et il a demandé : « Vous vous souvenez de moi ? » Ou peut-être que c'était : « Vous vous souvenez de moi. » Je lui ai dit que j'avais soif. Il a répondu qu'il était désolé, mais qu'il n'avait rien à boire, et je l'ai traité de menteur. Et j'avais bien raison de le traiter de menteur, parce qu'il n'était pas désolé du tout. Il s'en foutait comme de sa première chemise, que je crève de soif, parce que Jake était mort et qu'il essayait de me mettre ça sur le dos, ce salopard a essayé de me mettre ça sur le dos...

— Sauf que tout ça n'est jamais arrivé, dit King à voix haute, en regardant Marlowe se diriger en se dandinant vers la cuisine, où il va faire une dernière inspection de sa gamelle avant de sombrer dans un de ses sommes de plus en plus longs. Ils ne sont que tous les deux, dans la maison, et dans ces cas-là, il parle souvent tout seul.

— Je veux dire, tu le *sais*, pas vrai ? Que tout ça n'est jamais arrivé ?

Oui, sans doute, mais c'était tellement *bizarre*, de voir Jake mourir comme ça. Jake apparaît dans toutes ses notes, et ça n'a rien de surprenant, parce que Jake était censé être là jusqu'à la dernière minute. Ils étaient tous censés être là, en fait. Évidemment, il n'y a pas d'histoire (hormis les mauvaises, celles qui sont grillées d'avance) qui soit *complètement* sous le contrôle de l'auteur, mais celle-là est tellement hors contrôle que ça en devient ridicule. C'est *vraiment* comme s'il assistait à une scène en train de se dérouler – ou qu'il écoutait un chant –, beaucoup plus que s'il était en train de l'inventer, cette fichue histoire.

Il décide de se faire un sandwich au beurre de cacahuètes et à la confiture, pour déjeuner, et d'oublier tout ce fichu bazar pour aujourd'hui. Ce soir il ira voir le dernier film de Clint Eastwood, Créance de sang, et il se réjouit de pouvoir sortir et faire quelque chose. Demain il sera de retour à son bureau, et un détail du film se glissera peut-être dans son récit – parce que Roland avait quelque chose de Clint Eastwood, dès le départ, l'Homme sans nom de Sergio Leone.

Et... en parlant de livres...

Sur la table basse, il aperçoit celui qui est arrivé par Fedex de son bureau de Bangor, ce matin même : *Œuvres poétiques complètes de Robert Browning*. On y trouve évidemment « Le Chevalier Roland s'en vint à la Tour Noire », le poème narratif qui a inspiré cette longue (et éprouvante) histoire. Il lui vient souvent une idée, qui lui met sur le visage une expression à deux doigts du fou rire. Comme s'il lisait dans ses pensées (ce qui est plausible : King a toujours pensé que les chiens sont des émigrés plutôt récents de cette grande terre d'Empathica, aussi surnommée je-vois-très-bien-ce-que-tu-ressens), Marlowe

découvre un peu plus les dents en un grand sourire taquin.

— Une seule place pour ce poème, mon vieux, dit-il en lançant le livre sur la table basse.

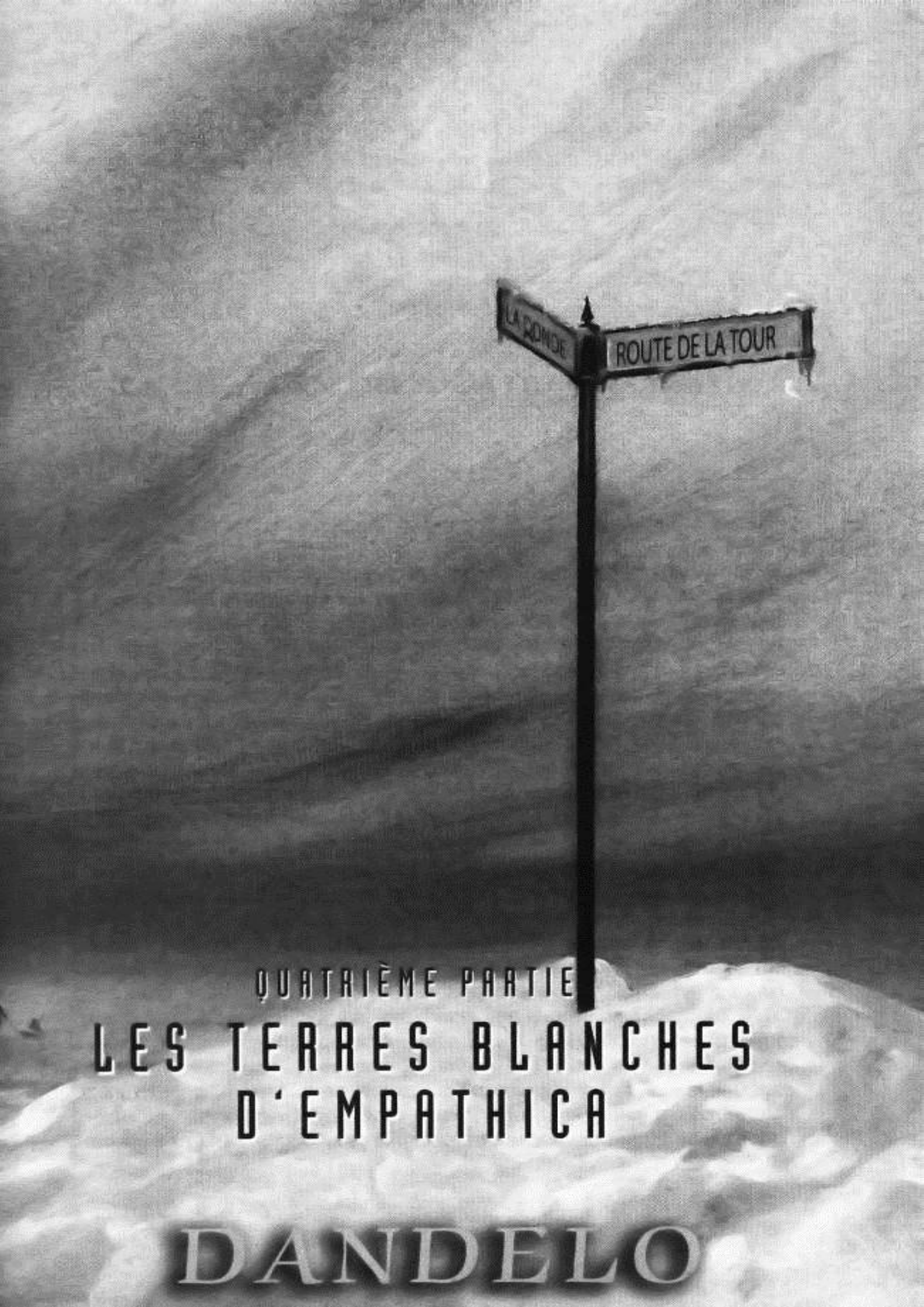
C'est un pavé, et il atterrit avec un bruit mat.

— Une place et une seule.

Puis il se cale plus confortablement dans son fauteuil et ferme les yeux. *Je vais juste rester assis une minute ou deux*, se dit-il en sachant parfaitement qu'il se leurre lui-même, en sachant qu'il va très probablement se mettre à somnoler.

Et c'est ce qu'il fait.





LA BOMBE
ROUTE DE LA TOUR

QUATRIÈME PARTIE

LES TERRES BLANCHES
D'EMPATHICA

DANDELO

Chapitre I

LA CHOSE EN DESSOUS DU CHÂTEAU

1

Ils trouvèrent effectivement une cuisine de bonne taille et un office attenant, au rez-de-chaussée de la Gare Expérimentale de l'Arc 16, pas très loin de l'hôpital. Ce ne fut pas leur seule trouvaille : ils tombèrent sur le bureau de *sai* Richard P. Sayre, jadis Chef des Opérations du Roi Cramoisi, et présentement dans la clairière au bout du sentier, grâce à la rapidité de la main droite de Susannah Dean. Posés sur le dessus du bureau se trouvaient des dossiers étonnamment complets, sur eux quatre. Ils les engouffrèrent dans la déchiqueteuse. Il y avait des photos d'Eddie et de Jake dans ces dossiers qu'ils eurent tout bonnement trop de mal à regarder. Mieux valait garder les souvenirs.

Au mur étaient accrochés deux tableaux encadrés. L'un d'eux représentait un garçon fort et beau. Il était torse nu, pieds nus, les cheveux ébouriffés, le sourire aux lèvres, seulement vêtu d'un jean et d'un croc de débardeur. Il paraissait avoir l'âge de Jake, ou à peu près. Ce tableau avait une dimension sensuelle un peu dérangement. Susannah pensait que le peintre, *sai* Sayre, ou bien les deux, avaient dû être à voile et à vapeur, comme elle avait parfois entendu dire des homosexuels. Le garçon avait les cheveux noirs. Ses yeux étaient bleus. Ses lèvres, d'un rouge vif. Une cicatrice livide se découpait sur son flanc, ainsi qu'une

marque de naissance, du même vermillon que sa bouche, sur son talon gauche. Un cheval blanc immaculé gisait mort à ses pieds, du sang tachant ses dents sous ses lèvres retroussées. Le pied marqué du garçon reposait sur le flanc de l'animal, et il arborait un sourire de triomphe.

— C'est Llamrei, le cheval d'Arthur l'Aîné, dit Roland. Son effigie ornait les bannières et les banderoles de Gilead, dans la bataille, et il était le *sigleu* de tout le Monde de l'Intérieur.

— Alors si on en croit ce tableau, c'est le Roi Cramoisi qui gagne ? demanda-t-elle. Sinon lui, du moins Mordred, son fils ?

Roland haussa les sourcils.

— Grâce à John Farson, les hommes du Roi Cramoisi ont gagné les terres du Monde de l'Intérieur il y a bien bien long.

Mais il sourit. Son visage s'illumina d'une expression tellement différente de son air habituel que, comme à chaque fois, cette vision donna le vertige à Susannah.

— Mais je crois que nous avons gagné la seule bataille qui compte. Ce qui est représenté dans ce tableau, c'est seulement le rêve d'une pauvre créature prenant ses désirs pour des réalités.

Puis, avec une sauvagerie qui la fit sursauter, il donna un coup de poing dans le verre qui protégeait la toile, et la dégagea sans ménagement, la déchirant au milieu sur presque toute la longueur. Avant qu'il ait pu le réduire en morceaux, comme c'était visiblement son intention, Susannah l'arrêta et lui désigna le bas de la toile. Écrit là, en petit mais d'une calligraphie extravagante, ils lurent le nom de l'artiste : *Patrick Danville*.

L'autre toile montrait la Tour Sombre, cylindre noir de suie effilé vers le haut. Elle se dressait tout au bout de Can'-Ka No Rey, le champ de roses. Dans leurs rêves, la Tour leur avait semblé plus haute que le plus haut gratte-ciel de New York (pour Susannah, ça signifiait l'Empire State Building). Dans ce tableau elle ne paraissait pas mesurer plus de deux cents mètres, ce qui pourtant ne lui retirait rien de sa majesté onirique. Les étroites meurtrières s'étagaient en une spirale ascendante, exactement comme dans leurs songes. Au sommet se trouvait une fenêtre en oriel multicolore : de chacune des couleurs de l'Arc-en-Ciel du Magicien, Roland le savait. L'avant-

dernier cercle au milieu était le rose de la boule laissée pour un temps à la garde d'une femme-sorcière du nom de Rhéa. Au centre rayonnait l'ébène infernale de la Treizième Noire.

— C'est dans la chambre derrière cette fenêtre que je voudrais aller, dit Roland en tapotant le morceau de verre qui recouvrait cette partie de la toile.

Il parlait d'une voix sourde et frappée de terreur.

— Cette toile n'a pas été peinte à partir d'un rêve, Susannah. C'est comme si je pouvais toucher la texture de chaque brique. Tu vois ce que je veux dire ?

— Oui, dit-elle, et elle fut incapable d'ajouter un mot.

La regarder ainsi, dans le bureau de feu Richard Sayre, voilà qui lui coupait le souffle. Soudain tout paraissait possible. Le but de toute cette histoire était désormais presque en vue.

— Celui qui l'a peinte a dû aller là-bas, pensa Roland à voix haute. Il a dû planter son chevalet au beau milieu des roses.

— Patrick Danville. C'est la même signature que sur celui représentant Mordred avec le cheval mort, tu as vu ?

— Oui, je vois très bien.

— Et tu vois ce chemin qui traverse le champ de roses jusqu'au bas des marches ?

— Oui. Dix-neuf marches, je n'ai aucun doute. Voll. Et ces nuages au-dessus...

Elle les voyait, elle aussi. Ils formaient une sorte de tourbillon, avant de jaillir loin de la tour comme un flot se précipitant vers le Lieu de la Tortue, à l'autre bout du Rayon qu'ils avaient suivi jusqu'ici. Et elle vit autre chose. Sur la partie externe de la Tour, à environ quinze mètres d'intervalle, se trouvaient des balcons cerclés d'une rambarde de fer forgé, à hauteur de la taille. Sur le deuxième on distinguait une tache rouge et trois têtes d'épingles blanches : un visage miniature, et deux mains levées.

— Est-ce que c'est le Roi Cramoisi ? demanda Susannah en le montrant du doigt.

Elle n'osa pas poser franchement l'extrémité de son doigt sur le verre qui recouvrait cette silhouette minuscule. C'était comme si elle s'attendait à ce qu'il prenne vie et l'aspire dans l'image.

— Oui. Enfermé à l'intérieur de la seule chose qu'il ait

vraiment voulu posséder.

— Alors peut-être qu'on pourrait directement prendre les escaliers, à côté de lui. Et le faire bisquer, au passage.

Et, voyant l'air perplexe de Roland, elle mima en tirant la langue.

Cette fois-ci, le sourire du Pistolero était plus léger et distrait.

— Je ne pense pas que ce soit aussi facile que ça.

Elle soupira.

— Moi non plus, en fait.

Ils avaient trouvé ce pour quoi ils étaient venus – et même un peu plus – pourtant ils eurent du mal à quitter le bureau de Sayre. Ce tableau les y retenait. Susannah demanda à Roland s'il ne voulait pas l'emporter. Il serait assez simple de le découper de son cadre avec le coupe-papier posé sur la table, et d'en faire un rouleau. Roland parut y réfléchir puis hocha la tête. Il y avait comme une aura malfaisante dans cette toile, qui pourrait attirer l'attention sur eux, comme la lumière vive les papillons de nuit. Et même dans le cas contraire, il craignait que tous les deux ils ne passent trop de temps à le contempler. Le tableau pourrait les distraire ou, pire, les hypnotiser.

En fait, il s'agit peut-être tout simplement d'un autre esprison, se dit-il. Tout comme dans Insomnie.

— Mieux vaut le laisser. Car bien assez tôt – c'est une question de mois, peut-être même de semaines – c'est le modèle que nous aurons sous les yeux.

— Tu dis ainsi ? demanda-t-elle d'une voix sourde. Roland, dis-tu vraiment ainsi ?

— Oui, je le dis.

— Tous les trois ? Ou bien est-ce qu'Ote et moi nous devons aussi mourir, pour ouvrir la voie de la Tour ? Après tout, tu as démarré *tout seul*, n'est-ce pas ? Peut-être que c'est également ainsi que tu dois finir. Est-ce qu'un écrivain ne trouverait pas ça meilleur ?

— Ça ne veut pas dire qu'il *puisse* le faire, dit Roland. Stephen King n'est pas la rivière, Susannah. Il n'est que le tuyau dans lequel elle s'écoule.

— Je comprends ce que tu veux dire, mais je ne suis pas

certaine de le croire totalement.

Roland n'était pas certain de le croire complètement lui-même. Il songea à rappeler à Susannah que Cuthbert et Alain étaient avec lui, au commencement de sa quête, à Mejis, et quand ils avaient quitté Gilead, la fois suivante, Jamie DeCurry s'était joint à eux, transformant le trio en quatuor. Mais sa quête n'avait réellement débuté qu'après la bataille de Jéricho Hill, et oui, à l'époque, il était déjà tout seul.

— J'ai commencé en solitude, mais ce n'est pas ainsi que je finirai.

Elle s'était déplacée avec dextérité dans la pièce sur une chaise de bureau à roulettes. Il l'en souleva et l'installa en appui sur sa hanche droite, celle-là même qui ne le faisait plus souffrir.

— Toi et Ote serez avec moi lorsque je gravirai les marches et que je passerai la porte, vous serez avec moi pour monter cet escalier, et vous serez avec moi quand je réglerai son compte à ce lutin rouge qui cabriole, et vous serez avec moi pour pénétrer dans la pièce au sommet.

Susannah n'en dit rien, pourtant cette promesse sonnait à ses oreilles comme un mensonge. En fait, il sonnait comme un mensonge pour chacun d'eux.

2

Ils rapportèrent des boîtes de conserve, un poêlon, deux gobelets, deux assiettes et deux jeux de couverts à l'Hôtel Fedic. Roland s'était aussi muni d'une lampe torche, dont la batterie presque à plat ne permettait qu'une lueur faible, un couteau de boucher, et une petite hachette bien pratique, à manche en caoutchouc. Susannah avait déniché deux poches en filet pour transporter ce petit *gunna* comestible. Elle avait aussi trouvé trois boîtes de matière gélatineuse sur une étagère en hauteur,

dans l'office adjacent à l'infirmerie.

— C'est du méta, expliqua-t-elle au Pistolero qui se renseignait. C'est pratique, ce truc. On peut l'allumer. Ça brûle lentement en produisant une flamme bleue sur laquelle on peut faire cuire des choses.

— Je pensais qu'on ferait un petit feu devant l'hôtel, dit Roland. Je n'ai pas besoin d'empuantir toute la ville pour allumer un feu, dit-il avec une pointe de mépris.

— Non, j' imagine. Mais ça peut toujours servir.

— À quoi ?

— Je ne sais pas, mais...

Elle haussa les épaules.

Près de la porte vers la rue, ils passèrent devant ce qui ressemblait à un placard pour l'entretien, dans lequel s'empilaient toutes sortes d'ustensiles. Susannah avait assez vu du Dogan pour la journée et n'avait qu'une hâte, c'était d'en sortir, mais Roland insista pour jeter un œil. Il laissa de côté les seaux et les balais à franges, et s'intéressa de plus près à un méli-mélo de cordes et de courroies entassées dans un coin. Les planches en bois posées dessus suggéraient à Susannah qu'il s'agissait là d'un échafaudage bricolé. Elle avait aussi une petite idée de ce que Roland comptait faire des courroies, et elle eut un pincement au cœur. C'était comme se retrouver d'un seul coup à la case départ.

— Je croyais que j'en avais fini avec le mode sac à dos, dit-elle avec humeur, et une bonne dose de Detta dans la voix.

— C'est le seul moyen, j' imagine. Je me réjouis juste d'être à nouveau en état de porter ton poids.

— Et ce passage souterrain est la seule voie ? Tu en es bien sûr ?

— On doit pouvoir traverser le château..., commença-t-il, mais déjà Susannah secouait la tête.

— Je suis allée jusqu'en haut, avec Mia, ne l'oublie pas. De l'autre côté, la dénivellation vers Discordia est d'au moins cent cinquante mètres. Sans doute plus. Il devait y avoir un escalier, il y a bien bien long, mais plus maintenant.

— Alors on est bons pour le passage, résuma Roland, et le passage est bon pour nous. Il se peut qu'on trouve un engin

pour toi, de l'autre côté. Dans une ville ou un village.

Susannah secouait de nouveau la tête.

— Je crois qu'on est à la fin de la civilisation, Roland. Et je suggère qu'on s'emmitoufle autant qu'on le pourra, parce qu'il va se mettre à faire *très* froid.

Il semblait cependant ne pas y avoir grand-chose dans quoi s'emmitoufler, alors que la nourriture était en abondance. Personne n'avait pensé à prévoir des pulls supplémentaires ou des blousons doublés, dans les boîtes sous vide. Il y avait des couvertures, mais avec le temps elles étaient devenues minces et fragiles, presque inutilisables.

— Je m'en fiche comme d'une guigne, dit-elle d'une voix éteinte. Du moment qu'on sort d'ici.

— C'est ce qu'on va faire, répondit-il.

3

Susannah est à Central Park, et avec le froid elle fait de la vapeur en respirant. Au-dessus d'elle le ciel est blanc d'un bout à l'autre, un ciel de neige. Elle est en train de regarder l'ours blanc (qui se roule par terre sur sa petite île rocheuse, visiblement très à l'aise avec le froid), quand une main la saisit par la taille. Des lèvres chaudes embrassent sa joue fraîche. Elle se retourne et voit Eddie et Jake. Ils ont tous les deux le sourire jusqu'aux oreilles et sur la tête des bonnets de laine rouges quasiment identiques. Celui d'Eddie porte l'inscription JOYEUX, et celui de Jake, NOËL. Elle s'apprête à leur dire : « Vous ne pouvez pas être ici, les garçons, vous êtes morts », et alors elle se rend compte, avec un soulagement indescriptible, que tout ce bazar, depuis le début, n'était qu'un long rêve. Et comment a-t-elle pu en douter une seconde ? Des animaux parlants qui s'appellent les bafou-bafouilleux, ça n'existe pas, ni les créatures tahines à corps d'homme et à tête d'animal, ni

des lieux du nom de Fedic ou Château Discordia.

Et surtout, les pistoleros c'est du pipeau, c'était John Kennedy le dernier, et son chauffeur Andrew avait raison, à ce sujet.

« On t'a apporté du chocolat chaud », dit Eddie en lui tendant la tasse. C'est le chocolat parfait, mit schlag sur le dessus, et une pluie de noix de muscade râpée pailletant la crème. Elle en sent le parfum, et en le prenant elle sent les doigts d'Eddie dans ses gants, et le premier flocon de neige descend entre eux en se balançant. Elle savoure comme il est bon d'être vivant dans ce bon vieux New York, comme il est bon que cette réalité-là soit vraiment le réel, et qu'ils soient tous ainsi réunis, en l'an de grâce...

Quel an de grâce ?

Elle fronce les sourcils, parce que c'est une question d'importance, n'est-ce pas ? Après tout, Eddie est un homme des années quatre-vingt et elle n'a jamais dépassé 1964 (ou est-ce que c'était 1965 ?). Quant à Jake, Jake Chambers avec son NOËL imprimé sur le front, ne vient-il pas des années soixante-dix ? Et si à eux trois ils représentent trois décennies différentes de la seconde moitié du ^{xx}e siècle, qu'ont-ils en commun ? En quelle année est-on ?

— DIX-NEUF, dit une voix sortie de nulle part (c'est peut-être celle de Bango Skank, le Grand Personnage Perdu), on est en DIX-NEUF, on est VOLL. Tous tes amis sont morts.

Et à chacune de ses paroles le monde se fait moins réel. Elle voit à travers Eddie et Jake. Quand elle baisse les yeux, elle voit l'ours polaire étendu mort sur son île rocheuse, les quatre pattes en l'air. La bonne odeur de chocolat chaud se dissipe, remplacée par un relent de moisi : le vieux plâtre, le bois ancien. L'odeur d'une chambre d'hôtel dans laquelle plus personne n'a dormi depuis des années.

Non, gémit son esprit. Non, je veux Central Park, je veux M. JOYEUX et M. NOËL, je veux le parfum du chocolat chaud et les premiers flocons hésitants de décembre, j'en ai assez de Fedic, du Monde de l'Intérieur, de l'Entre-Deux-Mondes et du Monde Ultime. Je me fiche de voir un jour la Tour Sombre.

Les lèvres d'Eddie et de Jake bougent à l'unisson, comme

s'ils chantaient une chanson qu'elle n'entend pas, sauf que ce n'est pas une chanson. Les mots qu'elle lit sur leurs lèvres juste avant que le rêve ne s'effondre sont

4

— Surveillance Dandelo.

Elle s'éveilla avec ces paroles sur les lèvres, frissonnant dans la lumière juste avant l'aube. Et là aussi elle vit la vapeur de son souffle, cette partie-là au moins de son rêve était vraie. Elle se toucha les joues et les essuya. Il ne faisait pas tout à fait assez froid pour geler les larmes sur sa peau, mais c'était tout juste.

Du regard elle balaya la chambre morne de l'Hôtel Fedic, et elle aurait donné très cher pour que son rêve de Central Park fût la réalité. Pour commencer, elle avait dû dormir par terre – le lit n'était en gros qu'une sculpture de rouille sur le point de tomber en poussière – et elle avait le dos raide. Ensuite, les couvertures dont elle s'était fait un matelas de fortune et celles qu'elle avait enroulées autour d'elle étaient toutes parties en lambeaux, quand elle avait bougé au cours de la nuit. L'air chargé de poussière lui chatouillait le nez et lui tapissait la gorge, et elle avait l'impression d'avoir attrapé le pire rhume de l'univers. Et elle tremblait. Et elle avait envie de faire pipi, ce qui signifiait se traîner tout le long du couloir sur ses moignons et ses mains à demi engourdis.

Mais ce n'était pas vraiment tout ça, le problème de Susannah Odetta Holmes Dean, par ce beau matin, pas vrai ? Son problème, c'est qu'elle sortait d'un rêve merveilleux, pour se retrouver dans un monde

(on est en DIX-NEUF tous tes amis sont morts)

dans lequel elle se sentait si seule qu'elle en devenait à moitié folle. Son problème, c'est que le point où le soleil se levait n'était pas nécessairement l'est. Son problème, c'est qu'elle était

triste et fatiguée, qu'elle avait le mal du pays et le cœur en bandoulière, que le chagrin et la déprime la frappaient de plein fouet. Son problème, à une heure de voir le jour se lever dans cette chambre d'hôtel de musée saturée de poussière et de fibres de laine en suspension, c'est qu'elle avait vraiment l'impression qu'elle venait de se faire baiser dans les grandes largeurs. Elle voulait qu'on lui rende son rêve.

Elle voulait qu'on lui rende Eddie.

— Je vois que tu es réveillée, toi aussi, fit une voix.

Susannah pivota sur les mains si rapidement qu'elle récolta une grosse écharde du parquet.

Le Pistolero était appuyé contre la porte, entre la chambre et le couloir. Il avait tissé les courroies en une sorte de harnais qui n'était que trop familier à la jeune femme, et qu'il s'était passé à l'épaule gauche. À droite il portait le sac de cuir contenant leur nouveau butin et les Orizas restants. Ote était assis aux pieds de Roland, et la regardait d'un air solennel.

— Vous venez de me faire une trouille bleue, *sai* Deschain, dit-elle.

— Tu as pleuré.

— Je ne vois pas ce que ça peut te faire, que j'aie pleuré ou pas.

— On se sentira mieux quand on sera partis d'ici. Fedic est figé.

Elle voyait exactement ce qu'il voulait dire. Le vent avait soufflé avec fureur toute la nuit, et en l'entendant gémir dans l'entretoise de l'hôtel et du saloon adjacent, elle avait cru entendre des cris d'enfants – des petits tellement perdus dans le temps et l'espace qu'ils ne retrouveraient plus jamais le chemin de la maison.

— D'accord, mais Roland... avant qu'on traverse cette rue et qu'on entre dans le Dogan, je veux que tu me promettes une chose.

— Quelle promesse attends-tu de moi ?

— Si quelque chose fait mine de nous avoir – un monstre sorti tout droit du Cul du Diable ou des entre-terres vaadasch – promets-moi de me mettre une balle dans la tête avant que ça se produise. En ce qui te concerne tu peux faire ce que tu veux,

mais... Quoi ? Pourquoi tu me tends ce truc ?

C'était l'un de ses pistolets.

— Parce que ces derniers temps, je m'en sors beaucoup mieux avec un seul. Et parce que ce n'est pas moi qui prendrai ta vie. Mais si jamais tu décides de le faire toi-même...

— Roland, tes putains de scrupules me fascineront toujours.

Puis elle s'empara de l'arme d'une main, et de l'autre désigna le harnais.

— Quant à ce truc, si tu crois un instant que je vais me faire balader dedans, c'est que tu as viré fou à lier.

Un léger sourire vint aux lèvres du Pistolero.

— C'est mieux, quand on est tous les deux, non ?

Elle soupira, puis hocha la tête.

— Un peu mieux, ouais, mais c'est loin d'être parfait. Allez, mon grand, tirons-nous d'ici. J'ai le cul comme un glaçon et cette odeur est en train de me tuer les sinus.

5

Une fois qu'ils furent de retour dans le Dogan, Roland replaça Susannah sur la chaise de bureau à roulettes, et la poussa dedans jusqu'au premier escalier, tandis qu'elle tenait sur ses genoux leur *gunna* et le sac d'Orizas. Arrivé aux escaliers, le Pistolero flanqua un coup de pied dans la chaise, la faisant basculer dans le vide, et reprit Susannah en appui sur sa hanche. Ils grimacèrent tous deux en entendant le fracas de la chaise qui culbutait jusqu'en bas.

— C'est terminé, avec ce truc, dit-elle quand le brouhaha cessa enfin. Tu peux aussi bien la laisser là, parce qu'il y a peu de chances qu'elle resserve.

— On verra bien, dit Roland en commençant à descendre les marches. Tu auras peut-être des surprises.

— Ça va pas ma'cher, c'est d'la me'de ton t'uc, et on l'sait tous

les deux, lança Detta.

Ote lâcha un aboiement bref et catégorique, comme pour dire *ça c'est bien vrai*.

6

La chaise survécut bel et bien à la chute. Et à la suivante aussi. Mais lorsque Roland s'accroupit pour examiner cette pauvre chose cabossée après sa troisième cascade (extrêmement longue, celle-là), il constata que l'une des roulettes était méchamment voilée. Ce qui lui rappela l'état dans lequel ils avaient retrouvé le fauteuil abandonné de Susannah, après la bataille des Loups, sur la Route de l'Est.

— Voilà, qu'est-ce que j't'avais dit ? demanda-t-elle en jacassant. J'c'ois bien qu'l'heu'est v'nue d't'imballer la péniche, Roland !

Il lui adressa un regard en coin.

— Tu peux faire partir Detta ?

Elle le regarda à son tour, surprise, puis fit un effort de mémoire pour se repasser sa dernière réplique. Elle rougit.

— Oui, dit-elle d'une toute petite voix. Je dis grand pardon, Roland.

Il la prit dans ses bras et l'installa dans le harnais. Puis ils reprirent leur chemin. Le décor avait beau ne pas être riant sous le Dogan – il était même à donner la chair de poule – Susannah était heureuse de quitter Fedic. Parce que ça signifiait qu'ils laissaient aussi derrière eux tout le reste : Lud, les Callas, Tonnefoudre, Algul Siento. New York et le Maine Occidental, aussi. Le château du Roi Rouge les attendait, mais elle ne pensait pas qu'ils aient beaucoup à s'en inquiéter, parce que son hôte le plus remarquable était devenu fou et avait fichu le camp vers la Tour Sombre.

Tout l'accessoire était en train de s'évanouir peu à peu. Ils se

rapprochaient de l'issue de leur long périple, et c'était la seule chose qui comptait vraiment, désormais. C'était une bonne chose. Et si elle devait tomber, en poursuivant l'obsession de Roland ? Eh bien, s'il n'y avait que les ténèbres, de l'autre côté de l'existence (comme elle l'avait cru pendant la majorité de sa vie d'adulte), alors rien n'était perdu – tant qu'il ne s'agissait pas de ténèbres vaadasch, remplies de monstres rampants. Et puis, hé ! Peut-être qu'il y avait une vie après la mort, un paradis, la réincarnation, peut-être même la résurrection, dans la clairière au bout du sentier. Elle aimait bien cette dernière hypothèse, et elle avait vu assez de choses extraordinaires pour la croire plausible. Peut-être qu'Eddie et Jake l'attendraient là-bas, bien emmitouflés, avec les premiers flocons de neige s'accrochant à leurs sourcils. M. JOYEUX et M. NOËL, qui lui offrirait un bon chocolat chaud. *Mit schlag*.

Un chocolat chaud à Central Park ! Quel intérêt avait donc la Tour Sombre, comparée à ça ?

7

Ils traversèrent la rotonde avec ses portes menant partout, et finirent par déboucher sur le large passage avec l'inscription disant MONTRER PASSES ORANGE SEULEMENT, PASSES BLEUS NON VALIDES. Un peu plus bas, à la lueur d'un des rares tubes fluorescents encore en état de marche (et près du mocassin en caoutchouc abandonné), ils aperçurent un message imprimé sur le mur carrelé et firent un détour pour le déchiffrer.

Roland, Susannah, nous sommes en route !
Souhaitez-nous bonne chance !
Bonne chance à VOUS !
Que Dieu vous bénisse !
Nous ne vous oublierons jamais !

Et sous le texte, ils avaient signé de leurs noms : Fred Worthington, Dani Rostov, Ted Brautigan et Dinky Earnshaw. Sous les noms apparaissaient deux lignes supplémentaires, écrites d'une autre main. Susannah se dit que c'était l'écriture de Ted, et elle sentit les larmes lui monter aux yeux :

Nous partons en quête d'un monde meilleur.
Puissiez-vous en trouver un, vous aussi.

— Que Dieu les aime, dit Susannah d'une voix rauque. Que Dieu les aime et les protège tous.

— Tèj'tous, reprit une petite voix plutôt timide, aux pieds de Roland.

Ils baissèrent les yeux.

— On a décidé de se remettre à parler, trésor ? demanda Susannah.

Mais cette fois-ci, Ote ne répondit rien. Et il ne devait plus reparler avant des semaines.

8

Ils se perdirent à deux reprises. Ote retrouva le chemin à travers le labyrinthe de tunnels et de passages – certains balayés

par des courants d'air lointains, d'autres agités de sons vivants, de plus en plus proches et menaçants – et Susannah récupéra même l'itinéraire d'elle-même, en repérant l'emballage d'une barre chocolatée, laissé par Dani. L'Algul était bien approvisionné en friandises, et la petite en avait emporté des tas (« Mais pas une seule tenue de rechange », avait dit Susannah en riant et en secouant la tête). Arrivés en face d'une vieille porte en bois de fer qui rappela à Roland celles qu'il avait vues sur la plage, ils entendirent un bruit déplaisant de *mastication*. Susannah essaya d'imaginer quel genre de créature pouvait faire ce genre de bruit, et ne pensa à rien d'autre qu'une bouche géante remplie de crocs jaunâtres striés de crasse. Sur la porte apparaissait un symbole indéchiffrable. Le simple fait de le regarder mit Susannah mal à l'aise.

— Tu sais ce que ça dit ? demanda-t-elle.

Roland – bien que maîtrisant couramment une petite dizaine de langues, et ayant des notions dans au moins le double – secoua la tête. Susannah se sentit soulagée. Elle avait dans l'idée que, si on connaissait la signification de ce symbole, on ne pouvait pas s'empêcher de le dire. Que peut-être même il *fallait* le dire. Et qu'alors la porte s'ouvrirait. Est-ce qu'on aurait envie de fuir, en voyant la chose produisant ce bruit, de l'autre côté ? Probablement. Mais pourrait-on seulement fuir ?

Peut-être pas.

Peu après avoir dépassé cette porte, ils descendirent à nouveau un escalier, mais plus court, celui-là.

— J'imagine que j'ai oublié celui-ci, en t'en parlant, hier, mais à présent je me le rappelle, dit-elle en montrant du doigt la contremarche, recouverte d'une couche de poussière striée de marques. Regarde, ce sont nos traces. Fred m'a portée, à la descente, et Dinky pour remonter. On y est presque, maintenant, Roland, je te le promets.

Mais elle se perdit une nouvelle fois dans le dédale de passages divergents au pied des escaliers, et c'est alors qu'Ote trancha, s'engageant en trotinant dans un passage mal éclairé aux allures de tunnel, dans lequel le Pistolero dut marcher courbé, Susannah accrochée à son cou.

— Je ne sais pas..., fit Susannah lorsque Ote déboula dans un

couloir illuminé (enfin, *relativement* plus illuminé : la moitié des tubes fluorescents au-dessus d'eux avaient lâché, et bon nombre de carreaux étaient tombés du mur, découvrant une couche de terre noire et suintante). Le bafouilleux s'assit sur un nœud confus de pistes mêlées et les contempla d'un air de dire : *C'est ça que vous cherchiez ?*

— Ouais, fit-elle, visiblement soulagée. Okay. Regarde, c'est comme je t'ai dit.

Elle lui indiqua une porte affublée d'un écriteau : FORD'S THEATER, 1865, VENEZ ASSISTER À L'ASSASSINAT DE LINCOLN. À côté, sous verre, on voyait une affiche pour la pièce *Our American Cousin*, qui avait l'air d'avoir été imprimée la veille.

— Ce qu'on cherche est juste un peu plus loin. On tourne deux fois à gauche et une fois à droite si je me rappelle bien. De toute manière, je reconnaîtrai quand j'y serai.

Pendant tout leur périple, Roland se montra d'une grande patience. Il avait un mauvais pressentiment, mais qu'il ne partagea pas avec Susannah : celui que le labyrinthe de couloirs et de passages était peut-être fluctuant, exactement comme l'étaient les points cardinaux, dans ce qu'il considérait déjà comme « le monde du dessus ». Si tel était le cas, ils étaient dans de sales draps.

Il faisait chaud là-dessous, et bientôt ils se mirent tous les deux à transpirer abondamment. Ote haletait avec régularité, comme un petit moteur rauque, mais suivait le Pistolero à bon rythme, vissé à son talon gauche. Il n'y avait pas de poussière par terre, et les traces qu'ils avaient vues plus tôt avaient disparu. Derrière les portes les bruits se faisaient plus puissants, et tandis qu'ils en passaient une, quelque chose de l'autre côté frappa avec une telle force que le panneau trembla dans son chambranle. Ote lâcha un aboiement, aplatissant les oreilles en arrière sur le crâne, et Susannah ne put retenir un petit cri.

— Tout doux, dit Roland. Ça ne peut pas traverser. Aucun d'eux ne peut traverser.

— Tu es certain de ça ?

— Oui, affirma le Pistolero sur un ton ferme.

Il n'en était pas certain du tout. Il lui vint une expression d'Eddie : *Les jeux sont faits, rien ne va plus.*

Ils contournèrent les flaques, veillant bien à ne pas même toucher celles qui diffusaient une lueur qui pouvait être des radiations ou de la lumière-sorcière. Ils dépassèrent un tuyau brisé qui laissait échapper un panache mou de vapeur verte, et Susannah suggéra qu'ils retiennent leur respiration jusqu'à ce qu'ils soient hors de portée. Ce que Roland considéra comme une excellente idée.

Trente ou quarante mètres plus loin, elle lui demanda de s'arrêter.

— Je ne sais pas, Roland, dit-elle, et il entendit dans sa voix la lutte pour ne pas céder à la panique. J'ai cru qu'on avait rattrapé notre ombre quand j'ai vu la porte de Lincoln, mais maintenant... là...

Sa voix se mit à trembler et il la vit prendre une grande inspiration, luttant pour ne pas perdre le contrôle.

— Là tout a l'air différent. Et ces *bruits...* qui vous martèlent le cerveau...

Il voyait bien ce qu'elle voulait dire. À leur gauche se dressait une porte vierge qui s'était bizarrement penchée dans ses gonds, et de l'espace qui apparaissait au-dessus s'échappait la mélodie atonale du carillon du vaadasch, cet air à la fois terrible et fascinant. Accompagnant le carillon, ils sentirent comme une haleine fétide. Roland avait l'impression que Susannah était sur le point de suggérer qu'ils fassent demi-tour, tant qu'il était encore temps, peut-être même qu'ils reconsidèrent complètement cette histoire de passage-sous-le-château, et alors il dit :

— Allons voir un peu ce qu'il y a là-haut. C'est un peu plus éclairé, en tout cas.

Alors qu'ils atteignaient une intersection depuis laquelle passages et couloirs carrelés rayonnaient en étoile dans toutes les directions, il sentit la jeune femme se tortiller contre lui et se redresser.

— Là ! s'écria-t-elle. On l'a pris, celui-là ! On est passés par là, Roland, *je m'en souviens* !

Une partie du plafond s'était effondrée au milieu de l'intersection, créant un véritable chaos de carreaux cassés en bataille, de verre brisé, de câbles et de fils, et de bonne vieille

poussière. Le long de ce chantier couraient des rails.

— Là, en bas ! Droit devant ! Ted a dit : « Je crois que c'est celle qu'on appelait la Rue Principale », et Dinky a dit que c'était ce qui lui semblait, à lui aussi. Dani Rostov a dit qu'il y a bien bien long, du temps où le Roi Cramoisi faisait son petit manège pour plonger Tonnefoudre dans les ténèbres, tout un groupe a utilisé cette voie-là pour s'échapper. Sauf qu'ils ont laissé derrière eux une partie de leurs pensées. Je lui ai demandé quelle sensation ça lui donnait, et elle m'a répondu que c'était un peu comme voir les dépôts de mousse sale au fond de la baignoire, après avoir vidé l'eau savonneuse.

« Pas agréable », elle a dit simplement.

Fred a fait une marque et on est retournés jusqu'à l'infirmerie. Je ne voudrais pas me vanter et vendre la peau de l'ours, mais je pense qu'on est sur la bonne voie.

Et ils l'étaient en effet, du moins pour le moment. À quatre-vingts pas après l'intersection, ils débouchèrent sur une ouverture, sous une arche. Au-delà on apercevait des boules blanches étincelantes pendant du plafond, selon une courbe descendante. Au mur, tracé en quatre gros traits à la craie, déjà en partie effacé par l'humidité qui suintait à travers les carreaux, ils lurent le dernier message laissé par les Briseurs affranchis :



Ils se reposèrent là pendant un moment, à piocher des poignées de raisins secs dans une boîte de conserve et à les manger. Même Ote en grignota quelques-uns, bien qu'à sa tête il parût assez clair que ce n'était pas là son mets préféré. Quand ils se sentirent tous rassasiés et que Roland eut rangé la boîte dans le sac en cuir qu'il avait trouvé en chemin, il demanda à la jeune femme :

— Tu te sens prête à repartir ?

— Oui, tout de suite, je pense, avant que je perde mon... *mon*

Dieu, Roland, qu'est-ce que c'était que ça ?

De derrière eux, sans doute de l'un des passages partant de l'intersection en chantier, un coup sourd les avait fait sursauter. Un son avec quelque chose de liquide, comme si un géant en bottes en caoutchouc remplies d'eau venait de faire un pas.

— Je ne sais pas, admit Roland.

Susannah jeta un regard inquiet derrière elle, mais ne vit que des ombres. Mouvantes, pour certaines, mais c'était peut-être dû au clignotement de certaines des lampes.

Peut-être.

— Tu sais, suggéra-t-elle, je crois que ça pourrait être une bonne idée d'évacuer les lieux aussi vite que possible.

— Je pense que tu as raison, dit-il en s'appuyant sur son genou et ses doigts écartés posés au sol, comme un coureur prêt à bondir des starting-blocks. Lorsqu'elle fut de nouveau en position dans le harnais, il se releva et passa devant la flèche au mur, à un rythme proche de la course.

9

Ils avançaient ainsi au pas de course depuis environ quinze minutes lorsqu'ils tombèrent sur un squelette vêtu des lambeaux d'un uniforme militaire pourrissant. Il lui restait une bande de cuir chevelu sur la tête, duquel sortaient des touffes de cheveux noirs et mous. La mâchoire ouverte dessinait un rictus, comme pour leur souhaiter la bienvenue dans le monde souterrain. Près du bassin nu du squelette gisait au sol un anneau qui avait fini par glisser de l'un des doigts de la main droite en décomposition. Susannah demanda à Roland si elle pouvait y jeter un œil. Il ramassa le bijou et le lui tendit. Elle l'examina juste le temps de confirmer son intuition, puis le jeta par terre. Il émit un petit tintement métallique, puis ils n'entendirent plus que le compte-gouttes de l'eau qui ruisselait

et le carillon du vaadasch, affaibli maintenant, mais incessant.

— C'est ce que je pensais, dit-elle.

— Quoi donc ? demanda-t-il en reprenant leur chemin.

— Ce type était un Original. Mon père avait la même fichue bague.

— Un original ? Je ne comprends pas.

— C'est une fraternité universitaire. Une sorte de *ka-tet* de joyeux camarades. Mais qu'est-ce qu'un Original pourrait bien faire dans les parages ? Un Pèlerin, encore, je pourrais comprendre.

Et elle partit d'un rire un tantinet hystérique.

Les ampoules accrochées au plafond étaient remplies d'un gaz brillant qui palpitait sur un rythme défini mais non régulier. Susannah savait qu'il y avait quelque chose à comprendre, ce qu'elle fit au bout d'un temps. Tant que Roland se pressait, le rythme de pulsation était rapide. Lorsqu'il ralentissait (sans s'arrêter vraiment, mais dans le but d'économiser son énergie), le battement dans les globes se faisait lui aussi plus lent. Elle ne croyait pas vraiment qu'ils réagissaient au rythme cardiaque du Pistolero, ni au sien à elle, mais il y avait un lien (si elle avait connu le terme *biorythme*, c'est celui qu'elle aurait employé). À une cinquantaine de mètres du point où ils se trouvaient à un moment M, la Rue Principale était toujours plongée dans le noir. Puis, une par une, les lampes s'allumaient à leur approche. Le phénomène avait quelque chose de fascinant. Elle se retourna – une seule fois, car elle ne voulait pas déséquilibrer la course de Roland – et constata que oui, les lumières s'éteignaient bien à tour de rôle, dès qu'ils avaient parcouru quelque cinquante mètres. Ces projecteurs-ci étaient beaucoup plus éclatants que les globes clignotants à l'entrée de la Rue Principale, et elle les soupçonnait de fonctionner à une énergie différente, une énergie qui (comme tout le reste ou presque dans ce monde) était en train de péricliter. Puis elle remarqua que l'un des globes ne s'allumait pas. Lorsqu'ils s'en rapprochèrent et passèrent à côté, elle put voir qu'il n'était pas complètement éteint ; un faible cœur incandescent se consumait toujours au centre, se convulsant au rythme de leurs deux corps et de leurs deux cerveaux. Ce qui lui rappela ces enseignes au

néon, quand une lettre ou deux tombent en panne et transforment SUCRE CANDY en SUCE CANDY. Environ vingt-cinq mètres plus loin, ils croisèrent une nouvelle ampoule hors service, puis deux consécutives.

— À mon avis, on risque de se retrouver dans le noir d'ici peu de temps, dit-elle d'un ton morose.

— Je sais, acquiesça Roland, qui commençait à se sentir un chouia essoufflé.

L'air était toujours humide, et un fond froid remplaçait progressivement la chaleur. Il y avait des affiches au mur, pour la plupart déjà trop pourries pour être encore lisibles. Sur un pan sec elle en vit une représentant un gladiateur qui venait juste de perdre son combat contre un tigre, dans l'arène. Le gros félin arrachait avec délectation un chapelet de viscères du ventre ouvert de l'homme, sous les yeux de la foule en liesse. Une légende apparaissait en dessous, déclinée en une demi-douzaine de langues différentes. En français, en deuxième position, elle lut : VISITEZ CIRCUS MAXIMUS ! VOUS ALLEZ ADORER !

— Doux Jésus, Roland, chuchota Susannah. Dieu tout-puissant, mais qu'étaient ces gens ?

Roland ne souffla mot, bien qu'il sût la réponse : c'étaient tout simplement des *folken* devenus fous.

10

À intervalles de cent mètres environ, de petits escaliers – dont le plus long devait compter dix marches – les emmenèrent progressivement de plus en plus profond dans les entrailles de la terre. Lorsqu'ils eurent parcouru ce que Susannah estima être trois cents mètres, ils arrivèrent près d'une sorte de barrière qui s'était fait arracher, sans doute par un véhicule quelconque, et réduire en miettes. D'autres squelettes apparurent, tellement nombreux que Roland dut en écraser certains, pour se frayer un

chemin. Les os ne craquèrent pas sous ses bottes, mais produisirent un *pop* visqueux encore plus répugnant. L'odeur qui s'en échappait était doucereuse et humide. Au-dessus de ces cadavres, les carreaux avaient sautés et ceux encore accrochés au mur étaient criblés d'impacts de balles. Une fusillade, donc. Susannah s'apprêtait à faire un commentaire, mais c'est alors qu'elle fut interrompue par le martèlement sourd qu'ils avaient entendu plus tôt. Elle eut l'impression qu'il était un peu plus fort, cette fois-ci. Un peu plus proche. Elle jeta de nouveau un regard derrière elle et ne vit rien. Cinquante mètres derrière eux les lumières continuaient de s'éteindre une à une.

— Je ne voudrais pas te paraître paranoïaque, Roland, mais je crois bien qu'on est suivis.

— Je sais qu'on est suivis.

— Tu veux que je tire une balle ou deux ? Ou que je lance un plat ? Rien que le sifflement peut filer la chair de poule.

— Non.

— Pourquoi ?

— Cette chose ne sait peut-être pas qui nous sommes. Si tu tires... elle le saura.

Il fallut à Susannah un petit moment pour comprendre ce qu'il voulait réellement dire : il n'était pas sûr que des balles – ou un Oriza – arrêteraient ce qui se trouvait derrière eux. Ou, pire encore, il était sûr du contraire.

Lorsqu'elle reprit la parole, elle fit tout son possible pour avoir l'air calme, et eut l'impression de s'en sortir pas trop mal.

— C'est sorti de cette crevasse, tu crois ?

— C'est possible, dit Roland. Ou peut-être que ça s'est échappé des ténèbres vaadasch. Maintenant, chut.

Le Pistolero accéléra la cadence, se mettant d'abord à trotter, puis vraiment à courir pour de bon. Elle était ébahie par sa mobilité, à présent que sa douleur à la hanche avait disparu, mais elle entendait sa respiration forte et sentait sa poitrine et son dos se soulever – des inspirations brèves et rauques suivies d'expirations rudes qui ressemblaient à des grognements de contrariété. Elle aurait donné n'importe quoi pour pouvoir courir à côté de lui, sur ses propres jambes, ces jambes vigoureuses que lui avait volées Jack Mort.

Les globes au-dessus d'eux palpitaient plus rapidement, et leurs pulsations étaient plus flagrantes, à présent que les ampoules se raréfiaient. Entre deux lampes, leurs ombres mêlées se projetaient loin en avant, puis se raccourcissaient petit à petit, à mesure qu'ils approchaient de la lumière suivante. L'air était plus frais, le revêtement en céramique au sol, de plus en plus inégal. Par endroits il avait éclaté et des tessons gisaient éparpillés, jonchant le parcours de pièges, pour le visiteur non averti. Ote les évitait sans peine, et jusqu'ici Roland aussi y était parvenu.

Elle allait lui faire remarquer qu'ils n'avaient plus entendu leur espion depuis un moment, lorsque derrière eux quelque chose poussa un gros soupir de surprise. Elle sentit l'air autour d'elle faire marche arrière. Elle sentit ses boucles serrées se dresser sur son crâne, tandis que l'air se faisait aspirer. Puis résonna un gigantesque bruit baveux qui lui donna envie de hurler. Quelle que fût cette chose qui les suivait, elle était grosse.

Non.

Énorme.

11

Ils déboulèrent à bride abattue dans un autre de ces petits escaliers. Quarante mètres plus loin, trois derniers globes dardaient leur éclat incertain, puis c'était la pénombre. Les éclats de carreaux et le sol inégal et pourrissant se mêlaient en un trou noir tellement profond qu'il avait l'air composé d'une substance physique : de gros nuages de feutre noir entassé en balles. Ils allaient s'y engouffrer en courant, se dit-elle, et pendant un temps leur élan les porterait encore un peu. Puis cette matière les engluerait et les tirerait en arrière comme un ressort, et ils se retrouveraient nez à nez avec la créature. Elle

l'apercevrait, cette chose si monstrueuse et inhumaine que son esprit ne saurait la reconnaître, et ce serait peut-être une bénédiction. Et alors elle bondirait, et...

Roland se jeta dans les ténèbres sans ralentir, et bien entendu, ils ne furent pas aspirés en arrière. Il y eut d'abord un peu de lumière, une vague lueur derrière eux, et les derniers feux des globes au-dessus de leurs têtes (certains luttèrent pour ne pas s'éteindre à tout jamais). Juste assez de lumière pour apercevoir un autre escalier, dont le sommet était encombré de squelettes tombant en ruine, vêtus de lambeaux de tissu rouge. Roland descendit les marches aussi vite que possible – neuf marches – et sans s'arrêter. Ote courait à ses pieds, ou plutôt dansait presque, les oreilles aplaties en arrière et la fourrure ondulant comme une onde. Puis ils se retrouvèrent dans le noir total.

— Aboie, Ote, pour qu'on ne se rentre pas dedans ! lança Roland. Aboie !

Ote obéit. Trente secondes plus tard, le Pistolero le lui ordonna de nouveau, et Ote aboya encore.

— Roland, et si on débouche sur un autre escalier ?

— C'est le cas, dit-il.

Et au bout de quatre-vingt-dix secondes, l'escalier apparut. Elle le sentit trébucher et basculer en avant. Les muscles de ses épaules tressautèrent tandis qu'il projetait les mains devant lui, pourtant ils ne tombèrent pas. Susannah s'émerveilla une fois encore de ses réflexes. Ses bottes bondissaient sans la moindre hésitation. Douze marches, cette fois-ci ? Quatorze ? Ils arrivèrent sur le sol plat du passage avant qu'elle ait pu recompter mentalement. Elle savait à présent qu'il était capable de négocier les descentes d'escaliers même dans le noir, en courant comme un dératé. Mais s'il se prenait le pied dans un trou ? Dieu savait que c'était possible, vu l'état de décomposition avancée du sol. Ou bien s'ils percutaient un tas de squelettes barrant le passage, en haut d'un de ces petits escaliers ? Elle essaya de ne pas s'imaginer Roland en train de faire le saut de l'ange dans les ténèbres comme un plongeur mutilé, mais l'image s'imposa d'elle-même. Combien de leurs os à eux seraient fracassés par la chute, en arrivant en bas ? *Merde,*

bébé, choisis un chiffre, aurait pu dire Eddie. Toute cette cavalcade, c'était de la folie pure.

Mais ils n'avaient pas le choix. Elle entendait de plus en plus distinctement cette chose dans leur dos, plus seulement son souffle baveux, mais aussi le crissement du papier de verre qu'on gratte, quand la chose se frottait aux parois carrelées du couloir. De temps à autre elle percevait aussi le bruit d'un carreau arraché au mur. Il lui était impossible de ne pas associer des images à ces sons, et ce que Susannah commença à visualiser, c'est un ver noir et géant dont le corps articulé remplissait tout le diamètre du couloir, déracinant parfois un pan de céramique branlant et l'écrasant sous son ventre gélatineux, tandis qu'il se précipitait, affamé, réduisant à vue d'œil l'écart entre lui et eux.

Le réduisant même de plus en plus vite. Susannah croyait savoir pourquoi. Ils couraient auparavant dans un îlot de lumière mouvant. Et quelle que fût cette chose lancée à leur poursuite, elle n'aimait pas la lumière. Elle repensa à la lampe torche que Roland avait glissée dans leur *gunna*, mais sans piles neuves, elle leur serait pour ainsi dire inutile. Vingt secondes après qu'elle aurait poussé le petit bouton, cette fichue lampe serait morte.

Sauf si... attendez une minute.

Son manche.

Son long manche !

Susannah fouilla dans le sac en cuir qui rebondissait sur la hanche de Roland, trouva des boîtes de conserve, mais pas les boîtes qu'elle cherchait. Elle trouva enfin ce qu'elle voulait, la reconnaissant à la gouttière circulaire qui courait juste sous le couvercle. Elle n'avait pas le temps de se demander pourquoi ce contact lui parut immédiatement tellement familier. Detta avait ses secrets, et l'un d'eux avait probablement à voir avec le méta. Elle leva la boîte à hauteur de ses narines pour en vérifier l'odeur, puis se cogna l'arête du nez lorsque Roland trébucha – sur un tessou de céramique, ou peut-être un autre squelette – et dut lutter un peu pour retrouver son équilibre. Cette fois-ci, il remporta la bataille, mais il finirait bien par perdre la guerre, et cette chose derrière serait sans doute sur eux avant qu'il puisse

se relever. Susannah sentit du sang chaud lui dégouliner sur le visage, et la créature, en reniflant peut-être l'odeur, émit un puissant cri humide. Susannah pensa à un alligator géant dans un marécage de Floride, sortant de la vase sa tête couverte d'écaillés pour bâiller à la lune. Et il était tellement *près*.

Oh mon Dieu, donnez-moi du temps, se dit-elle. *Je ne veux pas partir comme ça, se faire abattre c'est une chose, mais se faire dévorer vivant dans le noir...*

C'en était une autre.

— *Accélère !* rugit-elle à Roland, en lui tambourinant les côtes de ses cuisses, comme un cavalier aiguillonnant à l'éperon son cheval récalcitrant.

Et Dieu sait comment, Roland y parvint. Sa respiration était devenue une véritable torture, à l'oreille. Il n'avait jamais autant haleté, même après son commala endiablé. Si le Pistolero poursuivait à ce rythme, son cœur allait exploser dans sa poitrine. Mais...

— *Plus vite, Tex ! Lâche tout, nom de Dieu !* Je vais peut-être nous sortir un lapin de mon chapeau, mais en attendant tu as intérêt à me donner tout ce que tu as, bon sang !

Et là, dans les ténèbres sous le Château Discordia, Roland donna tout ce qu'il avait.

12

Elle plongea sa main libre une fois encore dans le sac et la referma sur le manche de la lampe torche. Elle la sortit et se la cala sous l'aisselle (sachant que si elle la lâchait, ils étaient fichus pour de bon), puis arracha la patte de protection de la boîte de méta, soulagée d'entendre le sifflet qui indiquait la rupture du sceau sous vide. Soulagée, mais pas surprise – si le sceau avait été brisé, la gelée inflammable à l'intérieur se serait évaporée depuis longtemps, et la boîte aurait été beaucoup plus

légère.

— Roland ! s'écria-t-elle. Roland, j'ai besoin d'allumettes !

— Chemise... poche ! haleta-t-il. Prends-les !

Mais elle commença par lâcher la lampe torche dans le pli de son entrejambe, collé contre le dos de Roland ; elle la récupéra juste avant qu'elle bascule pour de bon. La tenant cette fois-ci bien en main, elle en plongea le manche dans la boîte de méta. Pour attraper une allumette tout en retenant la boîte et la lampe torche enduite de gélatine, il lui aurait fallu une troisième main, aussi jeta-t-elle la boîte par-dessus bord. Il y en avait deux de plus dans le sac, mais si ça ne marchait pas, elle n'aurait jamais l'occasion d'aller en chercher une autre.

La chose poussa un nouveau rugissement et, à l'entendre, Susannah eut l'impression qu'elle était *juste derrière eux*. Elle en sentait maintenant l'odeur, qui lui évoqua un tas de poissons avariés en train de pourrir au soleil.

Elle passa la main par-dessus l'épaule de Roland et extirpa une unique allumette de sa poche de chemise. Elle aurait peut-être le temps d'en allumer une, mais pas deux. Roland et Eddie savaient les gratter sur leur ongle de pouce, mais Detta Walker connaissait une ruse deux fois meilleure, et s'en était servi en maintes occasions, pour impressionner ces jeunots blancs dont elle se repaissait, dans les bouges où elle allait traîner. Dans le noir, elle fit la grimace, découvrant ses gencives et ses dents, et coinça l'allumette entre ses deux incisives centrales du haut.

Eddie, si tu es là, aide-moi, trésor – aide-moi à faire ça bien.

Elle gratta l'allumette. Une onde de chaleur lui chauffa le palais et elle sentit sur sa langue la saveur du soufre. La tête de l'allumette faillit l'aveugler, tant ses yeux s'étaient adaptés à l'obscurité, mais elle y vit assez clair pour la faire entrer en contact avec le manche de la lampe, enduit de gélatine. Le méta s'enflamma instantanément, transformant le manche en torche. C'était peu, mais c'était déjà *quelque chose*.

— *Retourne-toi !* hurla-t-elle.

Roland s'immobilisa immédiatement – aucune question, aucune protestation – et pivota sur les talons. Elle brandit la lampe en feu devant elle, et l'espace d'une seconde, ils

aperçurent tous deux la tête d'une chose humide et recouverte d'yeux d'albinos roses. En dessous apparaissait une bouche de la taille d'une trappe, grouillant de tentacules qui gigotaient. Le méta ne brûlait pas à grosses flammes, mais dans ce noir absolu, la lueur suffit à faire reculer la chose. Avant que la créature disparaisse de nouveau dans les ténèbres, Susannah vit tous ces yeux se refermer brusquement et eut juste le temps de se dire qu'ils devaient être très sensibles, pour qu'une petite flamme ridicule comme celle-là...

Jalonnant le sol du passage de part et d'autre, elle aperçut des tas d'ossements. Contre sa paume, l'extrémité de la lampe chauffait déjà. Ote aboyait comme un fou, scrutant l'obscurité la tête baissée, ses pattes courtaudes écartées, tous les poils dressés sur le dos.

— Accroupis-toi, Roland, accroupis-toi !

Il s'exécuta et elle lui tendit sa torche de fortune qui commençait déjà à gouter, les petites flammes jaunes parcourant le manche d'acier, virant déjà au bleu. La chose dans le noir émit un ultime rugissement assourdissant, et Susannah aperçut de nouveau sa silhouette, qui vacillait de droite à gauche. Elle rampait vers eux à mesure que la lumière déclinait.

Si le sol est humide, on est faits comme des rats, c'est certain, se dit-elle, mais au contact, lorsque ses doigts se refermèrent sur un fémur, elle eut l'impression que ce n'était pas le cas. Peut-être n'était-ce là qu'une illusion envoyée par ses sens désespérés – car elle entendait bel et bien de l'eau gouter du plafond, un peu plus loin – mais il lui fallut bien s'y fier.

Elle fouilla dans le sac à la recherche d'une autre boîte de méta, mais la bague d'ouverture commença par lui résister. La créature se rapprochait, et elle voyait un nombre incalculable de jambes trapues et déformées sous la bosse de la tête. Ce n'était finalement pas un ver, mais plutôt un mille-pattes géant. Ote vint se placer devant Susannah, aboyant toujours furieusement, toutes dents dehors. C'est Ote que cette chose avalerait en premier, si jamais elle ne...

Puis elle réussit à glisser le doigt dans la bague écrasée contre le couvercle de la boîte. Elle entendit un *pop* suivi d'un sifflement. Roland secouait la torche d'avant en arrière,

essayant d'insuffler un peu de vie dans les flammes déclinantes (ce qui aurait pu fonctionner, s'il leur restait du carburant) et elle vit leurs ombres affaiblies bondir sauvagement sur les murs carrelés pourrissants.

La circonférence de l'os était trop importante pour entrer dans la boîte. Allongée maladroitement, encore à moitié engagée dans le harnais, elle plongeait la main dans la gelée, en retira une poignée et l'étala grossièrement sur l'os. Si l'os était humide, cela ne ferait que leur épargner l'horreur pour quelques secondes. S'il était sec, en revanche, alors peut-être... peut-être que...

La chose se rapprochait en rampant. Au milieu des tentacules qui s'agitaient dans sa bouche, Susannah distingua une série de crocs acérés. Encore une seconde et la créature serait assez près pour s'emparer d'Ote avec la vitesse d'un gecko gobant une mouche en plein vol. Son odeur de poisson avarié, de plus en plus forte, donnait la nausée. Et que pouvait-il bien y avoir derrière ? Quelles autres abominations les guettaient ?

Mieux valait ne pas y penser, pour le moment.

Elle approcha sa torche en fémur des flammes mourantes qui léchaient le manche de la lampe. Le brusque éclat enflammé fut plus vif qu'elle s'y attendait – beaucoup plus vif – et cette fois le cri de la bête vibra non seulement de surprise, mais aussi de douleur. Il y eut un bruit de succion ignoble, comme de la vase qu'on écrase dans un imperméable en vinyle, et la créature recula dans un claquement de fouet.

— Trouv'moi d'aut'os, lança-t-elle à Roland lorsqu'il jeta de côté la lampe devenue inutile. Et qu'i soient sics, su'tout.

Et elle éclata d'un rire gras à la Detta, comme gloussant à l'une de ses propres blagues, incompréhensible.

Toujours essoufflé, Roland fit ce qu'on lui ordonnait.

Ils reprirent leur progression le long du passage, et Susannah était à présent à califourchon sur le dos de Roland, position difficile à tenir pour tous les deux. S'ils se sortaient de là, elle aurait le dos en compote pendant un jour ou deux. *Et je vais pouvoir déguster la moindre crampe*, se rappela-t-elle. Roland avait toujours le T-shirt de la Maison de Retraite de Bridgton que lui avait acheté Irene Tassenbaum. Il le tendit à Susannah. Elle l'enroula à l'extrémité de l'os et le brandit aussi loin qu'elle put, sans perdre l'équilibre. Roland n'arrivait plus à courir – et elle aurait sans doute basculé du harnais, s'il s'y était essayé – mais il gardait une allure soutenue, s'arrêtant de temps à autre pour ramasser un tibia ou un humérus qui lui paraissait de la bonne taille. Ote comprit vite le principe et se mit lui aussi à en rapporter au Pistolero, dans sa gueule. La chose les suivait toujours. Susannah apercevait parfois sa peau glissante et miroitante et à chaque fois que la créature reculait devant la torche que brandissait la jeune femme, ils entendaient cet innommable bruit liquide, comme si un géant en bottes débordantes de boue courait à leurs trousses. Elle se dit soudain que c'était peut-être le bruit de la queue de la bête. Cette idée la remplit d'un sentiment d'horreur, irrationnel, intime, et tellement puissant qu'elle aurait pu en perdre l'esprit.

L'idée même que cette monstruosité ait une queue ! s'écria son esprit presque en transe. Une queue qui au bruit a l'air remplie d'eau ou de gélatine, ou de sang à moitié coagulé ! Doux Jésus ! Mon Dieu ! Mon Dieu !

Ce n'était pas la lumière seule qui empêchait la bête de les attaquer, comprit-elle bientôt. C'était aussi la peur du feu. La chose devait être restée tapie dans l'ombre, sur tout le segment de couloir éclairé par les globes lumineux, à se dire (si elle était seulement capable de la moindre pensée cohérente) qu'elle attendrait qu'ils se trouvent dans le noir pour leur sauter dessus. Susannah avait le sentiment que, si la chose avait pu savoir qu'ils avaient accès au feu, elle aurait sans doute choisi de

fermer tout ou partie de ses yeux pour plonger sur eux alors qu'ils se trouvaient encore dans le couloir, dans un secteur moins éclairé. Pour l'instant elle était en déveine, du moins temporairement, car les os faisaient des torches étonnamment efficaces (l'idée que le Rayon en plein rétablissement pût leur être utile sur ce plan ne lui traversa pas l'esprit). La seule question était de savoir si le méta tiendrait ou non. Elle avait réussi à en garder de côté, car une fois allumés, les os brûlaient tout seuls – sauf un ou deux, trop humides, qu'elle dut jeter après s'en être servi pour allumer les suivants –, mais il fallait bien entretenir la flamme, et elle avait déjà largement entamé la troisième et dernière boîte. Elle regretta amèrement d'en avoir jeté une alors que la chose se rapprochait dangereusement, mais elle ne voyait pas comment elle aurait pu faire autrement. Elle aurait aussi voulu que Roland puisse aller plus vite, bien qu'elle se doutât qu'à présent il ne pourrait tenir très longtemps la cadence, même si elle avait été correctement installée et qu'elle avait réussi à se cramponner. Peut-être un petit sprint, mais guère plus. Elle sentait ses muscles trembler, sous sa chemise. Il n'était pas loin de l'épuisement.

Cinq minutes plus tard, alors qu'elle attrapait une poignée de chaleur en boîte en vue de l'étaler sur une rotule encore accrochée à son fémur, elle toucha du bout des doigts le fond de la boîte de méta. Des ténèbres monta un autre martèlement liquide. La queue de ton amie, lui répéta son esprit. Elle ne se laissait pas distancer. Elle attendait qu'ils se retrouvent à court de carburant et se fassent à nouveau engloutir par les ombres. Alors elle bondirait.

Alors elle bâfrerait.

14

Bientôt il leur faudrait une position de repli. Elle en prit

conscience quasiment dès qu'elle sentit sous ses doigts le fond de la boîte. Dix minutes et trois torches plus tard, Susannah s'apprêtait à dire au Pistolero de s'arrêter quand ils arriveraient dans un ossuaire particulièrement fourni – si l'occasion devait se présenter. Ils pourraient faire un bûcher d'os et de chiffons, et une fois qu'il flamberait haut et fort, ils détaleraient à bride abattue. Quand ils entendraient la chose (si l'occasion devait se présenter) passer de leur côté de la barrière de feu, Roland pourrait allumer son chargement et s'alléger en la laissant derrière. Elle ne considérerait pas cette perspective comme du sacrifice, mais comme de la logique – il n'y avait aucune raison de laisser cette vermine de mille-pattes les avoir tous les deux s'ils pouvaient l'en empêcher. Elle n'avait absolument pas l'intention de le laisser l'avoir elle, si on devait en arriver là. Du moins, pas vivante. Elle avait l'arme de Roland, et elle était bien décidée à s'en servir. Cinq coups pour sa Mille-pattes. Si après ça il avançait toujours, le sixième serait pour elle.

Avant qu'elle ait pu exprimer ces idées, Roland lâcha trois mots qui firent taire tous les siens :

— Lumière, fit-il, haletant. Droit devant.

Elle se contorsionna pour regarder et ne vit d'abord rien, sans doute à cause de la torche qu'elle brandissait. Puis elle l'aperçut : une faible lueur blanche.

— Encore des globes, tu crois ? demanda-t-elle. Une rampe encore en état ?

— Peut-être. Mais je ne crois pas.

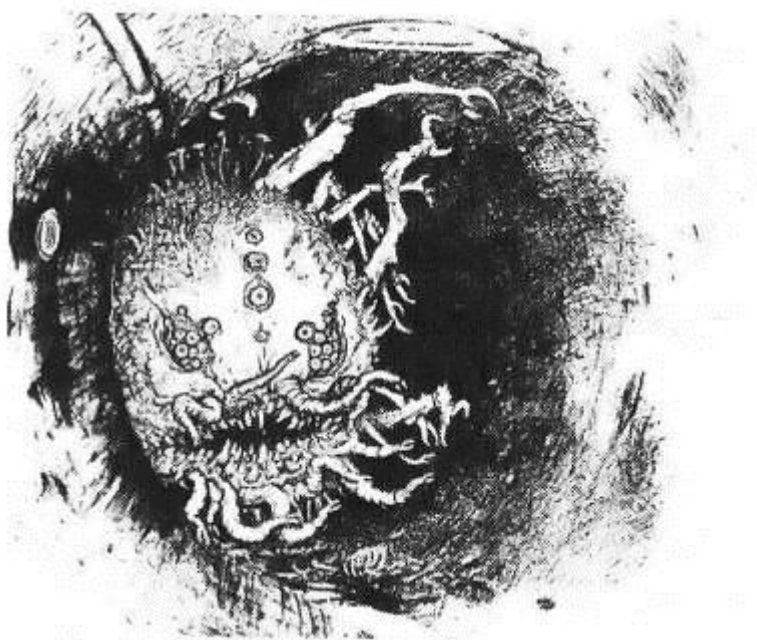
Quelques minutes plus tard, elle se rendit compte qu'elle distinguait le sol et les murs, à la lueur de la dernière torche. Le sol était recouvert d'une fine couche de poussière et de petits cailloux, qui n'avait pu être apportée que de l'extérieur, par le vent. Susannah tendit les bras au-dessus de sa tête, tenant d'une main un os en flammes emmailloté dans un T-shirt, et poussa un hurlement de triomphe. La chose derrière elle réagit par un mugissement de fureur et de frustration qui réjouit le cœur de Susannah, mais n'empêcha pas sa peau de se couvrir de chair de poule.

— Adieu, chérie ! s'écria-t-elle. Adieu, espèce d'enculé couvert d'yeux !

La chose rugit de nouveau et se jeta en avant. L'espace d'une seconde, Susannah la vit clairement : l'énorme masse ronde qu'on ne pouvait appeler visage, en dépit de sa bouche pendante ; le corps segmenté, éraflé et suintant, là où il avait frotté contre les aspérités des murs ; et quatre appendices boudinés en guise de bras, deux de chaque côté. Au bout s'agitaient des pinces claquant dans l'air. Susannah poussa un hurlement et brandit la torche à la tête de la créature, qui recula une nouvelle fois, dans un grondement assourdissant.

— Ta mère ne t'a jamais dit que c'était mal d'embêter les animaux ? demanda Roland, avec une telle sécheresse qu'il fut impossible à Susannah de savoir s'il blaguait ou pas.

Cinq minutes plus tard, ils étaient dehors.



Chapitre 2

AVENUE DES MALTERRES

1

Ils émergèrent sous une arcade à demi effondrée, creusée à flanc de colline, à côté d'une baraque en préfabriqué, sorte de reproduction à plus petite échelle de celle de la Gare Expérimentale de l'Arc 16. Le toit de cette petite bâtisse était piqueté de rouille sur toute sa surface. Des os éparpillés s'entassaient devant, en un cercle grossier. Les rochers alentour étaient noircis et ébréchés par endroits. Un bloc de la taille de la maison Reine Anne où étaient retenus les Briseurs était fendu en deux, révélant un cœur pailleté de minéraux étincelants. L'air était froid et on entendait la plainte incessante du vent, même si les rochers en arrêtaient le plus gros. Roland et Susannah tournèrent le visage vers le ciel d'un bleu vif, avec une indicible gratitude.

— Il y a eu un combat, ici, non ? demanda-t-elle.

— Oui, c'est ce que je dirais. Une grosse bataille, il y a bien bien long.

Il avait l'air complètement éreinté.

Un panneau retourné gisait au sol, devant la porte entrouverte de la baraque. Susannah insista pour être déposée à terre, afin de pouvoir le ramasser et le lire. Roland s'exécuta et s'assit le dos appuyé à un rocher, scrutant le Château Discordia, qui se trouvait maintenant derrière eux. Deux tours se

dressaient sur fond de ciel bleu, une intacte, et l'autre tronquée assez près du sommet, à l'œil. Il s'appliqua à reprendre son souffle. Il sentait sous lui le sol froid, et il sut d'emblée que leur randonnée à travers les Malterres serait difficile.

Pendant ce temps, Susannah avait retourné le panneau. Tout en le tenant d'une main, de l'autre elle époussetait la croûte de crasse accumulée au cours des ans. Les mots qu'elle découvrit étaient écrits en français, et elle frissonna violemment en les déchiffrant :

**CE POSTE DE CONTRÔLE EST FERMÉ.
DÉFINITIVEMENT.**

Et dessous, en rouge, semblant darder sur elle son regard furieux, était dessiné l'Œil du Roi.

2

Ils ne trouvèrent rien d'autre dans la pièce principale de la baraque qu'un fouillis de matériel réduit en miettes et encore des squelettes, dont pas un seul complet. Dans la réserve attenante, cependant, elle dénicha quelques délicieuses surprises : des étagères entières de boîtes de conserve – plus qu'ils n'en pourraient transporter – ainsi que du méta (elle se dit que Roland ne ferait plus son bougon sarcastique quand elle s'équiperait de combustible, et elle avait raison). Elle passa la tête par l'embrasure de la porte de la réserve par acquit de conscience, n'espérant pas vraiment trouver quoi que ce fût à côté, à part peut-être quelques squelettes supplémentaires, et il y en avait effectivement un. Le gros lot, c'était le véhicule dans lequel reposait cet amas d'ossements difforme : un dogcart rappelant un peu celui qu'elle avait en haut du château, au cours de sa palabre avec Mia. Celui-ci était à la fois plus petit et en

bien meilleur état. Les roues n'étaient pas en bois mais en métal recouvert d'une fine peau synthétique. Des poignées saillaient sur les côtés, et c'est alors qu'elle comprit qu'il ne s'agissait pas du tout d'un dogcart, mais d'une sorte de pousse-pousse.

P'épa'e-toi à dégager d'là, l'macchabée !

C'était là une pensée typiquement à la Detta Walker, acerbe et grossière, mais elle lui arracha un petit rire, malgré elle.

— Qu'as-tu trouvé d'amusant ? lança Roland d'une voix forte, depuis l'autre pièce.

— Tu verras, dit-elle en s'évertuant d'écarter tout accent de Detta, au moins – ce à quoi elle ne parvint pas complètement. Tu verras bien assez tôt, j'peux t'dire.

3

Il y avait un petit moteur, à l'arrière du pousse-pousse, mais ils comprirent tous les deux au premier coup d'œil qu'il n'avait plus servi depuis une éternité. Dans la réserve, Roland trouva quelques outils simples, notamment une clé anglaise réglable. Elle était coincée la mâchoire ouverte, mais quelques gouttes d'huile (tirée d'une boîte rouge et blanche 3-en-1 tout à fait familière à Susannah) la remit en état en un clin d'œil. Roland l'utilisa pour décrocher le moteur de son axe, puis il le fit basculer à terre. Tandis qu'il bricolait et que Susannah jouait ce que Pop Mose aurait appelé l'inspecteur des travaux finis, Ote restait assis à une quarantaine de pas de l'arcade par laquelle ils avaient surgi, montant ostensiblement la garde pour intercepter la chose qui les avait poursuivis dans le noir.

— Quinze livres à peine, commenta Roland en s'essuyant les mains sur son jean et en contemplant le moteur désossé. Mais j' imagine que, le moment venu, je serai heureux de m'en être débarrassé.

— On repart quand ?

— Dès qu'on aura stocké autant de boîtes de conserve que j'estime pouvoir en porter, dit-il en poussant un profond soupir.

Il était pâle et mal rasé. Des cernes noirs se dessinaient sous ses yeux, de nouvelles rides lui striaient les joues, des coins de la bouche au menton. Il était maigre comme un coup de fouet.

— Roland ! Tu ne peux pas faire ça ! Pas déjà ! Tu es épuisé !

D'un geste vague il désigna Ote, patiemment assis devant les ténèbres béantes.

— Tu veux te retrouver aussi près du tunnel, quand il fera noir ?

— On peut faire un feu...

— Cette chose a peut-être des amis, des amis qui n'ont pas peur du feu. Tant qu'on était dans ce conduit, la chose n'aurait pas voulu nous partager, parce qu'elle n'y était pas forcée. Mais une fois la nuit tombée elle s'en moquera, surtout si elle veut se venger.

— Une créature pareille ne réfléchit pas. C'est impossible.

C'était plus facile à croire à présent qu'ils étaient dehors. Mais elle savait qu'elle changerait peut-être d'avis, une fois que leurs ombres s'allongeraient et se mêleraient.

— Je ne pense pas qu'on puisse se permettre de courir le risque.

À contrecœur, elle dut bien admettre qu'il avait raison.

4

Heureusement pour eux, la première portion de sentier étroit s'engageant dans les Malterres était assez plate, et lorsqu'ils arrivèrent bel et bien au pied d'une côte, Roland ne vit pas d'objection à ce que Susannah descende à terre et sautille hardiment derrière l'engin qu'elle avait baptisé le Taxi de Luxe de Ho Fat, jusqu'à ce qu'ils atteignent le sommet de la crête. Petit à petit, le Château Discordia s'enfonça derrière eux.

Roland poursuivit son chemin quand les rochers leur masquèrent la première tour, mais lorsque la deuxième disparut, il désigna du doigt une tonnelle en pierre sur le bord du chemin et dit :

— C'est ici que nous établirons le campement pour cette nuit, sauf si tu as une objection.

Elle n'en avait pas. Ils avaient réuni assez d'os et de lambeaux d'uniformes kaki pour allumer un feu, mais Susannah savait que leur réserve de combustible était maigre. Les morceaux de tissu brûleraient aussi vite que du papier journal et les os disparaîtraient avant que les aiguilles de la montre chic de Roland (qu'il avait exhibée avec une émotion proche de la vénération) ne se rejoignent pour minuit. Et la nuit suivante, il n'y aurait très vraisemblablement pas de feu, et de la nourriture froide mangée à même les boîtes de conserve. Elle avait bien conscience de ce que les choses auraient pu être bien pires – dans la journée il faisait autour de quinze degrés, plus ou moins, et au moins ils avaient de quoi manger – mais elle aurait donné très cher pour un pull. Encore plus pour une paire de gants.

— On trouvera sans doute des trucs à brûler, sur le chemin, dit-elle avec espoir, quand le feu eut démarré.

En brûlant, les os dégageaient une odeur répugnante, et ils veillèrent à ne pas s'asseoir face au vent.

— Des herbes... des buissons... d'autres os... peut-être même du bois mort.

— Je ne pense pas, corrigea Roland. Pas de ce côté-ci du château du Roi Cramoisi. Pas même de l'herbe du diable, qui pourtant pousse dans tous les fichus recoins de l'Entre-Deux-Mondes.

— Tu n'en sais rien. Tu n'en es pas certain.

Elle ne supportait pas la perspective de jours et de jours entiers d'un froid monotone, contre lequel ils seraient vêtus d'une tenue plus appropriée à une balade printanière dans Central Park.

— Je crois qu'il a assassiné cette terre, lorsqu'il a plongé Tonnefoudre dans les ténèbres, songea Roland à voix haute. Au début ça n'a pas dû être bien méchant, mais maintenant tout est stérile. Mais on peut s'estimer heureux.

Il se pencha vers elle pour toucher un bouton qui avait éclos à côté de sa lèvre inférieure charnue.

— Il y a cent ans, il serait devenu noir, ça se serait étendu et ça t'aurait rongé la peau jusqu'à l'os. Ensuite ça aurait attaqué le cerveau et tu serais devenue folle avant de mourir.

— D'un cancer ? De l'irradiation ?

Roland haussa les épaules, comme pour signifier que peu importait.

— Quelque part au-delà du château du Roi Cramoisi, on tombera peut-être à nouveau sur des collines verdoyantes, voire des forêts. Mais l'herbe sera sans doute enfouie sous la neige, quand on arrivera, vu la saison. Je le sens dans l'air, je le vois à cette façon qu'a le jour de s'obscurcir.

Elle grogna, cherchant désespérément à produire un effet comique, mais tout ce qui vint, c'est un mélange de peur et de lassitude qui l'effraya elle-même. Ote dressa les oreilles et les regarda tous les deux.

— Pourquoi tu n'essaies pas plutôt de me remonter un peu le moral, Roland ?

— Il faut que tu saches la vérité. On peut continuer comme on le fait là pendant un moment, Susannah, mais ça ne sera pas une partie de plaisir. On a assez de nourriture dans ce chariot-là pour tenir un mois ou plus, si on fait durer les réserves... et on y veillera. Quand on arrivera de nouveau en vue d'une terre vivante, on trouvera des animaux, même s'il y a bien de la neige. Et c'est ça que je cherche. Non pas parce qu'on aura faim, même si la chair fraîche sera la bienvenue, mais parce qu'on aura besoin des peaux. J'espère qu'on ne se retrouvera pas dans une situation dramatique, mais...

— Mais tu as peur qu'on en arrive là.

— Oui, dit-il. J'en ai peur. Quand il dure, il n'y a presque rien de plus décourageant que le froid constant – pas assez violent pour tuer, peut-être, mais toujours tapi là, à voler ton énergie et tes réserves de graisse, petit à petit. J'ai bien peur qu'on se prépare un périple très éprouvant. Tu verras.

Quand il dure, il n'y a presque rien de plus décourageant que le froid constant.

Le jour, ça allait encore. Ils étaient en mouvement, au moins, ils faisaient fonctionner leurs muscles et circuler leur sang. Pourtant, même dans la journée, elle se mit à redouter les zones dégagées qu'il leur arrivait de traverser, balayées par le vent qui avait parcouru en hurlant des kilomètres de roche nue et crevassée, parfois hérissée d'une butte ou interrompue par une mesa. Les promontoires surgissaient sur fond de ciel bleu et monotone comme les doigts rouges de géants de pierre ensevelis. Le vent semblait se faire plus vif encore alors que Roland et Susannah se traînaient sous les tourbillons laiteux des nuages qui dérivait le long du Sentier du Rayon. Elle levait ses mains crevassées pour s'en protéger le visage, et elle maudissait cette sensation dans ses doigts, qui ne s'engourdisaient jamais complètement, mais se mettaient à fourmiller et à picoter en profondeur. Ses yeux se remplissaient d'eau sans discontinuer, jusqu'au moment où les larmes jaillissaient sur ses joues. Le sillage des larmes ne gelait jamais, le froid n'était pas suffisamment mordant. Il l'était juste assez pour leur rendre doucement la vie de plus en plus misérable. Pour quelle somme dérisoire aurait-elle été prête à vendre son âme immortelle, durant ces jours détestables et ces nuits effroyables ? Parfois elle se disait qu'un simple pull aurait suffi ; ou bien elle pensait : *Non, chérie, tu as trop d'amour-propre pour ça, même en cet instant. Tu serais vraiment prête à passer l'éternité en enfer – voire dans les ténèbres vaadasch – pour un simple pull, certainement pas !*

Eh bien, *peut-être* pas. Mais si le diable qui la tentait devait lui tendre une paire de cache-oreilles...

Et il aurait suffi de tellement peu de chose pour leur rendre la vie plus confortable. Elle y pensait sans relâche. Ils avaient de la nourriture, et de l'eau, aussi, car tous les vingt kilomètres environ, ils étaient tombés sur des pompes encore en état de

marche, et qui tiraient de grands flots jaillissants d'eau froide au goût minéral des profondeurs des Malterres.

Les Malterres. Elle eut des heures, des jours et bientôt des semaines pour méditer sur ce terme. Qu'est-ce qui faisait que des terres étaient mauvaises ? L'eau empoisonnée ? L'eau d'ici n'était pas douce, loin de là, mais elle n'était pas non plus empoisonnée. Le manque de nourriture ? Ils avaient de la nourriture, même si elle se doutait que le problème de la pénurie se poserait peut-être plus tard, s'ils n'en trouvaient pas assez vite. En attendant elle n'en pouvait plus du hachis de bœuf en boîte, sans parler des petits déjeuners à base de raisins secs et des desserts à base de... raisins secs. Pourtant ça restait de la nourriture. Du carburant pour le corps. Qu'est-ce qui faisait que des terres étaient mauvaises, quand on avait à manger et à boire ? Regarder le ciel virer à l'or, puis au brun-roux à l'ouest ; le regarder virer au pourpre puis au noir piqueté d'étoiles à l'est. Elle voyait finir le jour avec une angoisse croissante : la perspective d'une nouvelle nuit interminable, qu'ils affronteraient blottis tous les trois l'un contre l'autre, tandis que le vent gémissait à travers les rochers et que les étoiles dardaient sur eux leur regard glacial. Des étendues infinies de purgatoire gelé, et leurs mains et leurs pieds qui vibraient, et elle se disait : *Si seulement j'avais un pull et une paire de gants, ça pourrait aller. Il suffirait de ça, un pull et une paire de gants. Parce qu'il ne fait pas si froid, en fait.*

D'ailleurs, à combien descendait réellement la température, à la nuit tombée ? Jamais en dessous de zéro, car l'eau qu'elle avait versée pour Ote ne gelait pas. Elle supposait que la température baissait autour de dix degrés, entre minuit et l'aube ; une nuit ou deux ça avait sans doute approché des cinq degrés, car elle avait remarqué que de petites particules de glace s'étaient formées sur les bords du pot qui servait d'écuelle à Ote.

Elle regarda de plus près sa fourrure. Elle se dit d'abord que ce n'était là qu'un exercice spéculatif, pour passer le temps – comment le métabolisme d'un bafouilleux fonctionnait-il, exactement ? Et cette fourrure (cette fourrure épaisse, d'une épaisseur *indécente*, d'une épaisseur presque *intolérable*) lui tenait-elle vraiment chaud ? Petit à petit, elle dut bien admettre

que ce qu'elle ressentait était de la jalousie pure et simple, susurrée par la voix de Detta : *ce p'tit salopa'd-là, l'a pas f'oid quand i'fait nuit, hein ? Nan, pas lui ! Tu c'ois qu'on pou'ait s'tailler une paï'e de moufles, dans c'te peau-là ?*

Elle écartait ces pensées avec véhémence, le cœur malheureux et horrifié, se demandant s'il existait des limites à la méchanceté, au calcul et à la veulerie de l'esprit humain, puis décida qu'elle ne voulait pas vraiment savoir.

Le froid pénétrait de plus en plus profondément en eux, jour après jour, nuit après nuit. Comme une écharde glacée. Ils se serraient l'un contre l'autre, Ote blotti entre eux, puis se retournaient pour changer le côté qui affrontait le froid de la nuit. Le sommeil réellement réparateur ne durait jamais longtemps, quelle que fût leur fatigue. Lorsque la lune fut de nouveau croissante, illuminant les ténèbres, ils passèrent les deux semaines suivantes à marcher de nuit et à dormir le jour. Ce fut un peu mieux.

Les seules traces de vie sauvage qu'ils aperçurent furent de grands oiseaux noirs volant à l'horizon, au sud-est, ou tenant congrès en haut des mesas. Quand le vent était clément, Roland et Susannah entendaient leur conversation stridente et incessante.

— Tu crois que ces trucs auraient bon goût ? demanda un jour Susannah au Pistolero.

La lune avait presque disparu et ils avaient repris leur ancien rythme, avançant de jour pour anticiper certains dangers (notamment des crevasses profondes en travers de leur chemin, ainsi qu'un puits de carbone qui leur parut sans fond).

— Qu'est-ce que tu en penses, toi ? rétorqua Roland.

— Je pense que non. Mais je dirais pas non à un petit essai.

Elle marqua une pause.

— De quoi tu crois qu'ils vivent ?

Roland ne put que secouer la tête. Le chemin ondulait au milieu d'un fantastique jardin pétrifié de formations rocheuses escarpées et affûtées comme des lames. Plus loin, une centaine d'autres oiseaux noirs rappelant des corbeaux décrivaient des cercles au-dessus du sommet plat d'une mesa, ou bien s'étaient posés sur le bord et contemplaient Roland et Susannah, comme

un jury aux yeux noirs en boutons de bottine.

— On devrait peut-être faire un détour, suggéra-t-elle. Histoire de voir ce qu'on trouve.

— Si on perd la piste, il se peut qu'on ne la retrouve pas, fit remarquer Roland.

— C'est des conneries ! Ote pourra...

— Susannah, je ne veux plus en entendre parler ! lança-t-il sur un ton cassant et en colère qu'elle ne lui avait jamais entendu auparavant.

En colère, oui, elle l'avait entendu maintes fois en colère. Mais cette fois-ci elle entendit une pointe de mesquinerie, de bouderie qui l'inquiéta. Et qui lui fit aussi un peu peur.

Ils poursuivirent en silence pendant la demi-heure qui suivit, Roland tirant le Taxi de Luxe de Ho Fat, et Susannah en selle. Puis l'étroit sentier (l'Avenue Malterres, comme elle l'avait rebaptisé) se mit à monter et elle sauta à terre, le rattrapant en route et se calquant sur sa marche. Pour ce genre d'expédition, elle avait déchiré son T-shirt de la Maison de Retraite en lambeaux, qu'elle s'était enroulés autour des mains. Ce qui la protégeait des pierres tranchantes, tout en la réchauffant un petit peu.

Il baissa le regard vers elle, puis se concentra de nouveau sur le chemin. Sa lèvre inférieure saillait légèrement, et Susannah se dit qu'il ne devait pas imaginer combien cette expression lui donnait un air têtue et ridicule – celle d'un gamin de trois ans à qui on a refusé d'aller faire des pâtés sur la plage. Il n'en avait aucune idée, et elle n'avait pas l'intention de le lui dire. Plus tard, peut-être, quand ils pourraient se remémorer ce cauchemar en riant. Quand ils ne se rappelleraient vraiment pas ce qu'il y avait de si terrible à passer la nuit, par dix degrés, à grelotter sur le sol glacé, les yeux grands ouverts, et à voir de temps à autre la traîne de feu d'une météorite érafler le ciel. Le tout en se disant : *un pull, c'est tout. Avec un pull je serais heureuse comme une perruche à l'heure de la becquée*. Et à se demander s'il y avait assez de fourrure sur le dos d'Ote pour leur faire une paire de chaussettes à chacun, et même si tuer cette petite bête ne serait pas lui rendre service, finalement. Il était tellement *triste* quand Jake était entré dans la clairière.

— Susannah, dit Roland, j'ai été dur avec toi, à l'instant, j'implore ton pardon.

— Pas la peine.

— Si, je crois que si. Nous avons assez d'ennuis comme ça sans créer de problèmes entre nous. Sans créer de ressentiment ou d'amertume entre nous.

Elle ne répondit rien. Elle leva les yeux vers lui, tandis qu'il scrutait l'horizon, en direction du sud-est, et les oiseaux qui tournaient.

— Ces corbeaux, dit-il.

Elle attendit.

— Dans mon enfance, on les appelait parfois les Merles de Gan. Je vous ai raconté, à Eddie et à toi, que mon ami Cuthbert et moi, nous avons répandu des miettes de pain pour les oiseaux, après la pendaison du cuisinier, n'est-ce pas ?

— Oui.

— C'étaient des oiseaux exactement comme ceux-là, on les appelait aussi les Corbeaux du Château. Jamais les Corbeaux Royaux, cependant, parce que c'étaient des charognards. Tu demandais de quoi vivaient ces oiseaux là-bas. Peut-être qu'ils vont faire les charognards dans les arrière-cours et les rues de son château à lui, maintenant qu'il est parti.

— Le Casse Roi Russe, ou Roi Rouge, quel que soit le nom qu'on lui donne.

— Si fait. Je ne peux pas le garantir, mais...

Roland suspendit sa phrase. Il laissa son regard vagabonder encore quelques instants vers les oiseaux, et oui, il avait bien l'impression qu'ils faisaient des allers et retours en direction du sud-est. Ce mouvement des oiseaux indiquait peut-être qu'ils avançaient dans leur périple, après tout. Ce n'était pas grand-chose, mais ça suffit à remonter le moral de Susannah pour la journée et même au plus noir de sa nuit glaciale et désespérante.

Le matin suivant, alors qu'ils savouraient un énième petit déjeuner froid dans un énième campement sans feu (Roland avait promis que ce soir-là ils utiliseraient un peu du méta, pour prendre au moins un repas tiède), Susannah demanda si elle pouvait jeter un œil à la montre qu'on lui avait offerte, à la Tet Corporation. Roland la lui donna bien volontiers. Elle observa longuement les trois *sigleus* sur le clapet, notamment la Tour ornée de sa spirale de meurtrières. Puis elle l'ouvrit et contempla l'intérieur. Sans lever les yeux vers Roland, elle dit :

— Répète-moi ce qu'ils t'ont dit, déjà ?

— Ils m'ont informé de ce que leur avait rapporté un de leurs bons-esprits. Un homme particulièrement doué, d'après ce qu'ils disaient, bien que je ne me rappelle pas son nom. Selon lui, la montre pourrait s'arrêter quand on approchera de la Tour Sombre, ou même se mettre à tourner en sens inverse.

— J'imagine mal une Patek Philippe se mettre à remonter le temps. Si on se fie à ce qu'elle indique, il est huit heures seize du matin, ou du soir, à New York. Ici on dirait qu'il est dans les six heures et demie du matin, mais je suppose que ça ne veut pas dire grand-chose. Comment on est censés se rendre compte que cette beauté avance ou retarde ?

Roland s'interrompit dans le rangement des provisions dans son *gunna* et réfléchit à sa question.

— Tu vois l'aiguille minuscule en bas ? Celle qui est toute seule dans son cadran ?

— La trotteuse, oui.

— Dis-moi quand elle sera à zéro.

Elle regarda la trotteuse terminer son tour de cadran, et lorsqu'elle arriva à midi, elle fit :

— Ça y est.

Roland était accroupi, position très aisée pour lui, maintenant qu'il n'avait plus mal à la hanche. Il ferma les yeux et s'entoura les genoux de ses bras. À chacune de ses expirations, un petit voile de vapeur s'élevait dans l'air froid.

Susannah s'efforça de ne pas regarder ; c'était comme si ce froid détestable était devenu assez fort pour apparaître devant eux, toujours fantomatique, mais visible.

— Roland, qu'est-ce que tu f...

Il leva la main, la paume tournée vers elle, sans ouvrir les yeux. La jeune femme se tut.

La trotteuse reprit sa course circulaire, d'abord vers le bas, puis remontant avec constance vers son apogée. Lorsqu'elle fut de nouveau droite, Roland rouvrit les yeux et dit :

— C'est une minute, une *vraie* minute, je me suis calqué sur le Rayon.

Susannah resta bouche bée.

— Comment tu as fait ça, bon sang ?

Roland secoua la tête. Il n'en savait rien. Tout ce qu'il savait, c'est que Cort leur avait enseigné qu'il fallait qu'ils soient toujours capables de garder une juste notion du temps, parce qu'ils ne pourraient pas se fier aux montres et qu'un cadran solaire ne leur serait pas bien utile, par temps nuageux. Ou à minuit, d'ailleurs. Un été, il les avait envoyés dans la Pépinière, à l'ouest de la forteresse, nuit après nuit (et ça faisait peur, en plus, au moins quand on était tout seul, même si bien sûr aucun d'eux n'aurait avoué une chose pareille à voix haute, même à son meilleur ami), jusqu'à ce qu'ils soient capables de revenir dans la cour située derrière le Grand Hall à la minute précise qu'avait désignée Cort. Incroyable comme ça fonctionnait, cette histoire d'horloge dans la tête. Le problème, c'est qu'au début, ça ne marchait pas. Et toujours pas. Et toujours pas. Cort baissait sa main calleuse, il les rouait un bon coup, et se mettait à rugir *Arrrr, asticot, j'en connais un qui est bon pour retourner dans les bois demain soir ! Faut croire que t'aimes ça !* Mais une fois que la montre interne se mettait à faire tic-tac, elle avait l'air assez infaillible. Pendant un temps, Roland l'avait perdue, comme le monde avait perdu ses points cardinaux, mais il l'avait maintenant retrouvée, ce qui le réjouissait profondément.

— Tu as compté seconde à seconde ? demanda-t-elle. Mississippi-un, Mississippi-deux, et ainsi de suite ?

Il secoua la tête.

— Je le sens, c'est tout. Quand une minute se termine. Ou

une heure.

— Saperlipo-petta ! se moqua-t-elle. C'était un coup de chance !

— Si c'était un coup de chance, est-ce que je serais tombé pile à la fin de la minute ?

— Ouais, t'au'ais pu, s'exclama Detta, en lui lançant un regard plein d'astuce, en fermant presque un œil, expression que Roland détestait (il ne le lui avait jamais dit, cependant, car ç'aurait eu pour seul effet de titiller Detta, qui n'aurait pas raté une occasion de le regarder de travers).

— Tu veux refaire une tentative ? proposa-t-il.

— Non, fit Susannah dans un soupir. Je te crois sur parole, ta montre marche parfaitement. Ce qui signifie qu'on n'approche pas de la Tour Sombre. Pas encore.

— On n'est peut-être pas assez près pour que la montre s'arrête, mais jamais je n'ai été plus proche, dit le Pistolero d'une voix calme. En comparaison, on est presque dans son ombre, en ce moment. Crois-moi, Susannah – je sais ce que je dis.

— Mais...

Au-dessus d'eux résonna un croassement à la fois rauque et bizarrement étouffé : plutôt *crou, crou !* que *crôa, crôa !* Susannah leva la tête et vit l'un de ces énormes merles – ceux que Roland appelait les Corbeaux de Château – passer tellement bas qu'ils entendirent la caresse vigoureuse de ses ailes. Un filament mou d'un jaune verdâtre pendait de son long bec crochu. Susannah crut reconnaître un morceau d'algue. Sauf qu'elle bougeait encore, l'algue.

Elle se tourna vers Roland, les yeux remplis d'excitation.

Il hocha la tête.

— De l'herbe du diable. Il doit la rapporter pour le nid, sans doute pas pour la faire manger aux petits. Pas ça. Mais l'herbe du diable, c'est toujours la dernière chose que tu vois quand tu rentres dans les Terres de Nulle Part, et la première quand tu en sors, ce que nous sommes en train de faire. Enfin. Maintenant écoute-moi, Susannah, je voudrais que tu m'écoutes vraiment, et je veux que tu écarteres cette garce de Detta Walker aussi loin que possible, parce qu'elle devient pénible. Et ne me fais pas

perdre mon temps en me racontant qu'elle est partie, quand je la vois danser le commala dans tes yeux.

Susannah eut l'air surpris, puis piqué, comme si elle s'apprêtait à protester. Puis elle détourna le regard sans un mot. Lorsqu'elle le posa de nouveau sur lui, elle ne sentait plus la présence de celle que Roland avait appelée la garce pénible. Et Roland dut constater lui aussi qu'elle n'était plus là, car il poursuivit.

— Je pense qu'on aura bientôt l'impression de quitter les Malterres, mais je te conseillerai de ne pas te fier à ce que tu vois – quelques bâtisses et quelques ruelles pavées ne suffisent pas à se sentir en sécurité, ou de retour dans la civilisation. Et avant longtemps, nous allons arriver à son château, celui du Casse Roi Russe. Le Roi Cramoisi en est parti, c'est presque certain, mais il a pu nous laisser un piège. Je veux que tu ouvres les yeux et les oreilles. S'il faut palabrer, je veux que tu me laisses faire.

— Que sais-tu que je ne sache pas ? demanda-t-elle. Qu'est-ce que tu ne me dis pas ?

— Rien, dit-il avec une sincérité qui pour lui était très rare. C'est juste une impression, Susannah. Nous approchons de notre but, à présent, peu importe ce qu'en dit la montre. On est près de gagner notre ascension de la Tour Sombre. Mais mon professeur Vannay disait qu'il n'y a qu'une seule règle qui ne souffre aucune exception : *avant la victoire vient la tentation*. Et plus la victoire est capitale à remporter, plus la tentation sera difficile à déjouer.

Susannah frissonna et serra les bras autour de son buste.

— Tout ce que je veux, c'est avoir chaud, dit-elle. Tant que personne ne m'offre un grand feu crépitant et une combinaison en flanelle en échange de mon reniement, je pense qu'on est tranquilles pour un petit moment.

Roland se remémora l'une des maximes les plus sérieuses de Cort – *Ne prononce jamais le pire à voix haute !* – mais se garda d'en faire part à la jeune femme. Il rangea soigneusement sa montre puis se leva, prêt à changer de décor.

Mais Susannah demeura un moment pensive.

— J'ai rêvé de l'autre.

Elle n'avait pas besoin de préciser de qui il s'agissait.

— Trois nuits de suite, j'ai rêvé qu'il suivait notre piste. Tu penses qu'il est vraiment là ?

— Oh oui, dit Roland. Et je crois qu'il a l'estomac vide.

— Lô faim, Mordred lô faim, dit-elle, car c'étaient des mots qu'elle avait entendus en rêve.

Elle fut secouée d'un nouveau frisson.

7

Le sentier sur lequel ils avançaient s'élargit, et l'après-midi, les premiers pavés délabrés commencèrent à apparaître. La route s'élargit encore, et peu avant la tombée de la nuit ils débouchèrent sur un croisement avec un autre sentier (qui avait dû être une route, il y avait bien bien long). Un piquet rouillé qui avait sans doute supporté un panneau marquait l'embranchement, mais l'éventuel panneau avait disparu. Le lendemain, ils rencontrèrent leur premier bâtiment de ce côté de Fedic, une épave à demi effondrée, avec une enseigne à l'envers, accrochée aux restes du porche. À l'arrière ils aperçurent une grange écroulée. Avec l'aide de Roland, Susannah retourna l'enseigne, et ils déchiffrèrent le mot ÉCURIE. Flanqué en dessous de l'œil rouge qu'ils avaient appris à reconnaître.

— Je pense que la piste qu'on suit était autrefois un parcours de diligence, entre Château Discordia et le Casse Roi Russe, suggéra Roland. Ce qui s'expliquerait.

Ils dépassèrent d'autres bâtisses, d'autres intersections. Ils se trouvaient à l'entrée d'un village ou d'une ville – peut-être même d'une cité qui avait fleuri dans l'ombre du château du Roi Cramoisi. Mais à la différence de Lud, il n'en restait pas grand-chose. Des brins d'herbe du diable poussaient en touffes molles dans les interstices de certains bâtiments, mais ils étaient la

seule trace de vie. Et le froid mordait plus que jamais. La quatrième nuit après avoir vu les corbeaux, ils essayèrent d'établir leur campement entre les murs d'une bâtisse qui tenait encore à peu près debout, mais ils entendirent tous deux des voix murmurer dans l'ombre. Roland lui expliqua – avec un détachement qui lui fit froid dans le dos – qu'il s'agissait des voix de fantômes qu'on appelait des « démons domestiques », puis suggéra de retourner plutôt dans la rue.

— Je ne pense pas qu'ils pourraient grand-chose contre nous, mais ils pourraient faire mal au petit bonhomme, dit Roland en caressant Ote, qui s'était réfugié sur ses genoux avec un air craintif qui ne lui ressemblait vraiment pas.

Susannah ne se fit pas prier pour battre en retraite. Cette maison dans laquelle ils étaient entrés lui donnait un frisson étrange, bien pire que ceux causés par le froid physique. Ces choses qu'ils avaient entendu chuchoter étaient peut-être vieilles, mais elle pensait pour sa part qu'elles avaient toujours faim.

Ils se blottirent donc tous les trois une fois de plus au milieu de l'Avenue des Malterres, à côté du Taxi de Luxe de Ho Fat, en attendant que l'aube fasse remonter la température de quelques degrés. Ils tentèrent de faire du feu avec les planches d'une maison effondrée, mais ils ne réussirent qu'à gaspiller deux bonnes poignées de méta. La gélatine gouttait des éclats de bois de la chaise dont ils s'étaient servis comme petit bois d'allumage, puis plus rien. Le bois ne voulait tout simplement pas brûler.

— Pourquoi ? lança Susannah en voyant s'évanouir les dernières petites volutes de fumée. *Pourquoi ?*

— Ça te surprend, Susannah de New York ?

— Non, je veux simplement savoir pourquoi. Est-ce que le bois est trop vieux ? Pétrifié, ou quelque chose dans le genre ?

— Il ne veut pas brûler parce qu'il nous hait, dit Roland comme si c'était une évidence, même pour elle. C'est *son* territoire, ça l'est toujours, bien qu'il ait changé de décor. Tout ici nous hait. Mais... écoute, Susannah. Maintenant qu'on se trouve sur une vraie route, et que le revêtement est correct, que dirais-tu de nous remettre à marcher de nuit ? Tu veux bien

essayer ?

— Bien sûr, tout plutôt que de rester allongée là comme un chaton qui vient de faire un plongeon dans un tonneau d'eau.

C'est donc ce qu'ils firent – dès cette nuit-là, puis celle d'après, et les deux suivantes. Elle n'arrêtait pas de se dire : *Je vais être malade, je ne peux pas continuer comme ça sans attraper quelque chose*. Pourtant elle n'attrapa rien. Aucun d'eux n'attrapa quoi que ce soit. Il y avait juste ce bouton à gauche de sa lèvre inférieure, qui parfois éclatait et laissait suinter un petit filet de sang avant de se refermer et de faire une croûte. Leur seul mal, c'était ce froid constant qui les rongeaient de plus en plus profondément, visant le cœur. La lune se remit à grossir de nouveau, et une nuit elle calcula qu'ils faisaient route vers le sud-est depuis presque un mois.

Lentement, un village déserté remplaça le fantastique jardin de flèches rocheuses, mais Susannah avait pris à cœur ce que Roland lui avait dit : ils étaient toujours en pleines Malterres et s'il leur arrivait maintenant de rencontrer parfois un panneau proclamant qu'ils suivaient la voie du roi (avec l'œil, évidemment, toujours avec l'œil rouge), elle comprenait qu'en réalité ils étaient toujours sur l'Avenue des Malterres.

C'était là un village surnaturel, et elle ne voulait même pas essayer d'imaginer quel genre d'autochtones monstrueux avaient pu l'habiter autrefois. Les rues latérales étaient pavées. Les maisonnettes serrées étaient surmontées de toits pentus, les portes étaient anormalement hautes et étroites, comme taillées pour des silhouettes comme celles qu'on voyait dans les miroirs déformants, à la foire. Il y avait des maisons Lovecraft, des maisons Clark Ashton Smith, des maisons William Hope Hodgson des terres frontalières, toutes entassées à la lueur d'une lune à la Lee Brown Coye, toutes ces maisons penchées sur les collines qui ondulaient progressivement de part et d'autre du chemin. De loin en loin ils en apercevaient une effondrée, et ces ruines avaient un air malsain, un air *organique*, comme si elles étaient constituées de chair arrachée et pourrissante au lieu de vieilles planches et de verre. Et elle se surprenait à distinguer des têtes de cadavres en train de les observer, tapies dans l'ombre, des visages qui semblaient

tournoyer dans les décombres, avant de poursuivre leur chemin, avec leurs yeux terribles de zombies. Ils lui faisaient penser au Gardien du Manoir de Dutch Hill, et ce souvenir lui donnait la chair de poule.

Au cours de leur quatrième nuit le long de la Voie du Roi, ils arrivèrent à un gros carrefour : la route principale décrivait un tournant abrupt, pointant plus vers le sud que vers l'est, se dissociant par là de la trajectoire du Rayon. Devant eux, à moins d'une nuit de marche (ou en selle sur le Taxi de Luxe de Ho Fat), se dressait une colline gigantesque surplombée d'une énorme château noir creusé dans la terre. Au clair de lune, Susannah lui trouva un vague air oriental. Les tours étaient bombées au sommet, comme pour ressembler à des minarets. De formidables passages suspendus reliaient les deux tours, se croisant au-dessus de la cour située devant le château proprement dit. Certaines de ces passerelles s'étaient effondrées, mais la plupart tenaient encore. Elle entendait également un grondement sourd. Pas celui d'une machine quelconque. Elle interrogea Roland.

— De l'eau.

— Quelle eau ? Tu as une idée ?

Il secoua la tête.

— Mais je ne boirais rien qui coule si près du château, même si je devais mourir de soif au bord du ruisseau.

— Cet endroit est mauvais, marmonna-t-elle, ne parlant pas uniquement du château, mais aussi du village sans nom avec ses maisons penchées

(hantées)

qui avait poussé autour.

— Et, Roland... il n'est pas vide.

— Susannah, si tu sens des esprits frapper à la porte de ton cerveau pour essayer d'y pénétrer – frapper ou ronger –, alors chasse-les.

— Est-ce que ça marchera ?

— Je n'en suis pas certain, admit-il. Mais j'ai entendu dire que ces créatures-là ne peuvent entrer sans y être invitées, et que par conséquent elles déploient des ruses et des supplications infernales pour y parvenir.

Elle avait lu *Dracula*, et elle avait aussi entendu l'histoire du Père Callahan, à Jerusalem's Lot, aussi ne comprenait-elle que trop bien ce que Roland voulait dire.

Il la prit doucement par les épaules et la fit pivoter, afin qu'elle tourne le dos au château – dont elle avait finalement décidé qu'il n'était peut-être pas tant noir que terni par les ans. Il lui faudrait attendre la lumière du jour pour le savoir. Pour le moment, leur chemin n'était éclairé que par un croissant de lune ourlé de nuages.

Plusieurs autres routes partaient en étoile du carrefour où ils s'étaient arrêtés, pour la plupart tordues comme des doigts cassés. Celle que lui indiqua Roland était droite, cependant, et Susannah se rendit compte que c'était la première route droite qu'elle voyait depuis qu'ils avaient aperçu les premiers signes du village déserté. Elle était recouverte d'un revêtement plus lisse que les pavés, et pointait au sud-est, le long du Sentier du Rayon. Au-dessus, les nuages à doublure argentée le suivaient comme une procession de navires.

— Aperçois-tu une tache noirâtre à l'horizon, ma chère ? murmura-t-il.

— Oui. Une tache sombre avec une bande blanchâtre devant. Qu'est-ce que c'est ? Tu le sais ?

— J'en ai une idée, mais je n'en suis pas certain, dit le Pistolero. Reposons-nous un peu ici. L'aube ne tardera plus, et alors nous y verrons tous les deux plus clair. De plus, je ne veux pas approcher de ce château-là de nuit.

— Si le Roi Cramoisi est parti, et si le Sentier du Rayon va dans cette direction... dit-elle en tendant le bras. Pourquoi est-ce qu'on doit y aller tout court, dans cette foutue baraque ?

— Pour vérifier qu'il en est bien parti, pour commencer. Et peut-être qu'on réussira à piéger celui qui nous suit. J'en doute – car il est rusé – mais il y a une chance. Il est jeune, aussi, et les jeunes sont parfois insouciantes.

— Tu serais prêt à le tuer ?

Le sourire qui se dessina sur les lèvres de Roland était glacial, sous l'éclat blafard de la lune. Sans pitié.

— Sans une seconde d'hésitation, assena-t-il.

Au matin Susannah se réveilla d'une somnolence inconfortable au milieu des vivres entassés à l'arrière du pousse-pousse, et vit Roland déjà debout, planté au milieu du carrefour, regardant dans la direction que suivait le Sentier du Rayon. Elle descendit avec beaucoup de précaution, car elle se sentait raidie et ne voulait pas tomber. Elle imagina ses os, glacés et endoloris sous sa chair, prêts à se briser comme du verre.

— Qu'est-ce que tu vois ? lui demanda Roland. Maintenant qu'il fait jour, que vois-tu, dans cette direction ?

La bande blanchâtre était de la neige, ce qui ne la surprit pas outre mesure, étant donné qu'ils étaient en altitude. Ce qui en revanche la surprit plus – et lui réchauffa le cœur à un point qu'elle n'aurait pas imaginé possible – ce furent les arbres au-delà de la neige. Des pins verts. *De la vie.*

— Oh, Roland, comme ils sont jolis ! Même les pieds dans la neige, ils ont l'air ravissants, n'est-ce pas ?

— Oui.

Il la souleva en hauteur et la plaça dans la direction de laquelle ils étaient venus. Au-delà de l'amas lugubre de masures mortes, elle voyait encore une partie des Malterres qu'ils avaient traversées pour arriver jusqu'ici, toutes ces arêtes rocheuses entassées les unes derrière les autres, interrompues seulement de loin en loin par une butte ou une mesa.

— Imagine un peu, dit Roland. Là-bas, dans la direction où porte ton regard, c'est Fedic. Au-delà de Fedic, Tonnefoudre. Au-delà de Tonnefoudre, les Callas, et la forêt qui délimite les terres frontalières entre l'Entre-Deux-Mondes et le Monde Ultime. Lud est encore plus loin, et ensuite c'est River Crossing. Puis la Mer Occidentale et le Désert Mohaine. Et quelque part derrière, perdu à des lieues et perdu dans le temps aussi, il y a

ce qu'il reste du Monde de l'Intérieur. Les Baronnie. Gilead. Des lieux où aujourd'hui encore il existe des gens pour se rappeler l'amour et la lumière.

— Oui, dit-elle sans comprendre.

— C'est par là que le Roi Cramoisi s'est tourné, pour faire jaillir son courroux. Il avait l'intention d'aller dans la direction inverse, tu dois l'intuiter, vers la Tour Sombre, et même dans sa grande démenche il n'était pas assez fou pour tuer tout ce qu'il rencontrait, toute la terre qu'ils traversaient, lui et sa bande de fidèles.

Il l'attira à lui et lui déposa sur le front un baiser d'une telle douceur qu'elle en eut les larmes aux yeux.

— Tous les trois, nous allons visiter son château, et piéger Mordred à l'intérieur, si la chance est de notre côté et pas du sien. Puis nous reprendrons la route, vers des terres vivantes. Il y aura du bois pour faire du feu, du gibier pour nos repas, et des peaux pour se couvrir. Peux-tu poursuivre encore un peu, mon amie ? Le peux-tu ?

— Oui, dit-elle simplement. Merci, Roland.

Elle le prit dans ses bras et, ce faisant, elle regarda en direction du château rouge. Dans la lumière naissante, elle voyait que la pierre dont il était fait, bien qu'obscurcie par les ans, avait dû avoir autrefois la couleur du sang versé. Ce qui invoqua un souvenir, celui de la palabre avec Mia sur l'allure du Château Discordia, un souvenir de lumière écarlate, puisant régulièrement au loin. De là où ils se trouvaient en ce moment, ou à peu près, d'ailleurs.

Viens à moi maintenant, si tu dois venir, lui avait dit Mia. Car le Roi peut fasciner, même de loin.

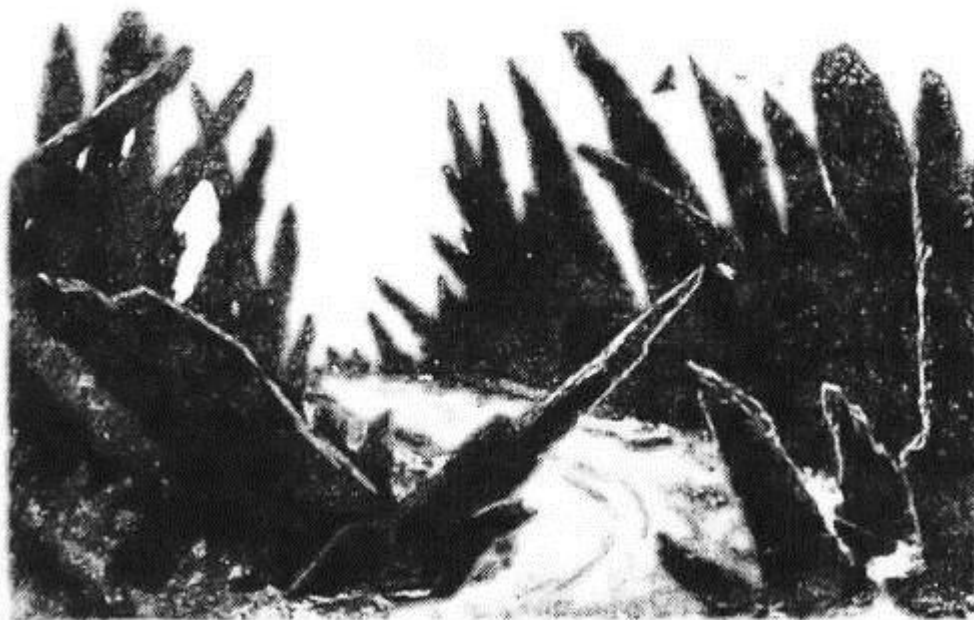
Elle parlait de cette lumière rouge, mais...

— Elle a disparu ! s'exclama-t-elle. La lumière rouge qui s'élevait du château – la Forge du Roi, comme elle l'appelait ! Elle a disparu ! *On ne l'a pas vue une seule fois, de tout ce temps !*

— Non, dit-il avec un sourire plus chaleureux. J'imagine qu'elle s'est arrêtée au moment où nous avons mis fin au labeur des Briseurs. La Forge du Roi s'est éteinte, Susannah. Pour toujours, si les dieux se montrent cléments. Nous aurons au

moins accompli cela, même si nous l'avons payé très cher.

Dans l'après-midi, ils arrivèrent au Casse Roi Russe, qui ne se révéla pas tout à fait désert, finalement.



Chapitre 3

LE CHÂTEAU DU ROI CRAMOISI

1

Ils se trouvaient à un kilomètre et demi du château, et le grondement du fleuve encore invisible était devenu presque assourdissant, lorsque banderoles et affiches commencèrent à apparaître. Les banderoles étaient faites de bandes bleues, blanches et rouges, du genre de celles que Susannah associait aux défilés de Memorial Day et aux rues principales de petites villes, le 4 Juillet. Accrochées aux façades de ces maisons étroites et frileuses, et aux devantures de boutiques fermées depuis longtemps et vides de la cave au grenier, ces décorations prenaient des airs de rouge à lèvres sur la bouche d'un cadavre en décomposition.

Quant aux visages sur les affiches, Susannah ne les connaissait que trop bien. Richard Nixon et Henry Cabot Lodge brandissaient le V de la victoire et arboraient un sourire de vendeurs de voitures (NIXON/LODGE, PARCE QU'IL RESTE DU PAIN SUR LA PLANCHE, disait le slogan). John Kennedy et Lyndon Johnson se tenaient par l'épaule, tout en levant leur main libre. En dessous de leurs pieds apparaissait cette proclamation pleine d'audace : NOUS SOMMES DEVANT UNE NOUVELLE FRONTIÈRE.

— Une idée du gagnant ? demanda Roland par-dessus son épaule.

Susannah était à bord du Taxi de Luxe de Ho Fat et observait

le décor (tout en se languissant d'un pull : même un petit gilet lui irait très bien, sacrebleu).

— Oh oui.

Elle n'avait aucun doute sur le fait que ces affiches avaient été placées là à son intention à elle.

— C'est Kennedy qui a gagné.

— Il est devenu votre dinh ?

— Le dinh de tous les États-Unis d'Amérique. Et c'est Johnson qui a pris le relais, quand Kennedy s'est fait abattre.

— Tué par balle ? Tu dis ainsi ? demanda Roland, l'air intéressé.

— Si fait. Abattu par un lâche planqué du nom d'Oswald.

— Et vos États-Unis étaient le pays le plus puissant du monde.

— Eh bien, la Russie nous donnait du fil à retordre, au moment où tu m'as chopée par le col pour me traîner dans l'Entre-Deux-Mondes, mais je dirais que oui, pour résumer.

— Et les gens de ton pays ont choisi leur dinh eux-mêmes. Ça ne se faisait pas par les liens du sang.

— C'est exact, dit-elle avec une pointe de méfiance.

Elle s'attendait presque à voir Roland tirer à boulets rouges sur le système démocratique. Ou à s'en moquer.

Mais il la surprit en répondant simplement :

— Pour citer Blaine le Mono, qu'est-ce qu'on se marre.

— Fais-moi plaisir, ne le cite pas, Roland. Ni maintenant ni plus jamais. D'accord ?

— Comme tu voudras, dit-il, et sans transition, mais à voix beaucoup plus basse, il enchaîna : Tiens mon pistolet prêt, si ça te sied.

— Ça me sied parfaitement, répondit-elle immédiatement, à voix tout aussi basse.

Mais ce qui sortit ressemblait plus à *ça m'sied p'fai'tment*, car elle ne voulait pas même bouger les lèvres. Elle sentait à présent qu'on les observait, depuis les bâtiments qui s'agglutinaient à cette extrémité de la Voie du Roi comme des échoppes et des auberges dans un village médiéval (ou un décor de cinéma représentant un village médiéval). Elle ne savait pas si les espions étaient des humains, des robots, ou simplement

des systèmes de surveillance vidéo toujours en état de marche, mais l'intuition de leur présence ne lui avait pas échappé, avant même que Roland vînt confirmer son soupçon en la mettant en garde. Et elle n'eut qu'à regarder la tête d'Ote, qui oscillait d'avant en arrière comme le pendule dans une vieille horloge de grand-père, pour savoir que lui aussi sentait quelque chose.

— Et c'était un bon dinh, ce Kennedy ? demanda Roland en reprenant une voix normale.

Elle portait bien, dans ce silence. Susannah se rendit compte d'un changement tout à fait délectable : pour une fois elle n'était pas frigorifiée, même si aussi près du fleuve vrombissant l'air était chargé d'humidité et glacial. Elle était trop concentrée sur le monde qui l'entourait pour avoir froid. Du moins pour l'instant.

— Eh bien, tout le monde n'était pas de cet avis, et en tout cas sûrement pas le malade qui l'a tué, mais moi je trouvais que oui. Pour sa campagne, il a expliqué aux gens qu'il voulait faire changer les choses. Probablement moins de la moitié des électeurs l'ont cru, parce que la plupart des hommes politiques mentent, pour la même raison que le singe se balance au bout de sa queue : tout simplement parce qu'il le peut. Mais une fois élu, il a bel et bien commencé à accomplir ce qu'il avait promis. Il y avait un vrai combat de titans au sujet d'un endroit qui s'appelle Cuba, et il a montré autant de courage que... enfin, disons que tu aurais été heureux de chevaucher avec lui. Quand certains se sont rendu compte qu'il était vraiment sérieux, ces enfoirés ont engagé un taré pour le tuer.

— Oz-valde.

Elle opina sans prendre la peine de corriger, parce que en fait il n'y avait rien à corriger. *Oz-valde. Oz.* On bouclait une nouvelle fois la boucle, pas vrai ?

— Et Johnson a repris le flambeau là où Kennedy l'avait lâché.

— Ouaiip.

— Et comment il s'en est tiré, lui ?

— Il était encore trop tôt pour le dire, quand je suis partie, mais c'était plus le genre de gars à suivre les règles du jeu. « Pas de vagues, rien qui dépasse », on disait. Tu intuites ?

— Oui, tout à fait. Et, Susannah, je crois que nous sommes arrivés.

Roland immobilisa le Taxi de Luxe de Ho Fat. Il se tint là, enveloppant les poignées de ses poings, à contempler le Casse Roi Russe.

2

Là s'achevait la Voie du Roi, se fondant dans une vaste avant-cour pavée où devaient autrefois monter la garde avec zèle les hommes du Roi Cramoisi, pareils aux hallebardiers de la Reine Élisabeth devant Buckingham Palace. Un œil qui n'avait presque pas pâli avec les ans était peint en écarlate sur les pavés. Au niveau du sol, on ne pouvait que deviner sa forme, mais du haut du château même, se dit Susannah, l'œil devait occuper toute la cour nord-ouest.

Ils ont dû coller ce foutu truc à tous les points cardinaux, pensa-t-elle.

Au-dessus de cette cour extérieure, une bannière qui avait l'air fraîchement peinte était tendue entre deux tours de garde désertes. Au pochoir, toujours en bleu, blanc et rouge, apparaissait le message suivant :

BIENVENUE, ROLAND ET SUSANNAH !
(ET OTE, AUSSI !)
ÇA BOUGE TOUJOURS DANS LE MONDE LIBRE !

Le château au-delà de la cour intérieure (et de la rivière en cage qui faisait ici office de douves) était en effet constitué de blocs de pierre rouge foncé qui avec le temps avaient presque viré au noir. Des tours et des tourelles jaillissaient du corps du château, dans une profusion qui heurtait l'œil et semblait défier les lois de la gravité. Le château ceint par cette armature violente était épuré et sans fioritures, à l'exception de l'œil taillé

dans la clé de voûte, sur l'arcade en pierre de l'entrée principale. Deux des passerelles suspendues s'étaient effondrées, jonchant le sol de la cour d'honneur de blocs de pierre fracassés, mais il en restait six autres, se croisant à différentes hauteurs, et cet enchevêtrement rappela à Susannah des bretelles d'autoroute. Comme c'était le cas avec les maisons, les portes et les fenêtres étaient étrangement étroites. Des corbeaux noirs et gras étaient perchés sur les rebords, ou alignés le long des passerelles, à contempler les visiteurs.

Susannah se dégagea d'un bond du pousse-pousse, l'arme de Roland glissée dans sa ceinture, à portée de main. Elle le rejoignit, et observa elle aussi la grille principale, de leur côté des douves. Elle était ouverte. Derrière, un pont de pierre en ogive enjambait la rivière. Sous ce pont, l'eau sombre jaillissait d'une gorge de pierre d'une dizaine de mètres de profondeur. Il en montait un relent âpre et désagréable, et les rochers noirs et pointus qui filtraient le flot étaient ourlés d'une écume jaunâtre.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? demanda-t-elle.

— On commence par écouter ces gars-là, dit le Pistolero avec un mouvement de tête en direction des grandes portes, de l'autre côté de la cour pavée. Les portails étaient entrouverts et deux hommes apparurent – deux hommes parfaitement ordinaires, pas des types tout maigrichons pour entrer par ces portes ridicules, comme elle s'y serait attendue. Lorsqu'ils furent arrivés au milieu de la cour, un troisième se glissa par le portail et les rattrapa au pas de course. Ils n'avaient pas l'air armés, et quand les deux premiers atteignirent le pont, Susannah ne fut pas sidérée de constater qu'il s'agissait de jumeaux parfaits. Et le dernier leur ressemblait comme un frère : blanc, plutôt grand, avec de longs cheveux noirs. Des triplés, donc : deux pour faire symétrique, le troisième juste au cas où, comme remplaçant. Ils étaient vêtus de jeans et de gros cabans dont elle fut immédiatement (et douloureusement) jalouse. Les deux de devant portaient de volumineux paniers d'osier avec des poignées en cuir.

— Mets-leur des lunettes et une barbe, et ils ressembleraient à s'y méprendre à Stephen King, à l'époque où Eddie et moi l'avons rencontré, dit Roland à voix basse.

- Vraiment ? Tu dis vrai ?
- Oui. Tu te rappelles ce que je t'ai dit ?
- Je te laisse conduire la palabre.
- Et avant la victoire vient la tentation. Ne l'oublie pas.
- Je te le promets. Roland, est-ce que tu as peur d'eux ?
- Je pense qu'il n'y a pas grand-chose à craindre de ces trois-là. Mais tiens-toi prête à faire feu.
- Ils ne m'ont pas l'air armés.
- Bien sûr, il y avait ces paniers d'osier qu'ils portaient. Ils pouvaient contenir tout et n'importe quoi.
- Quand même, tiens-toi prête.
- Tu peux compter sur moi.

3

Malgré le vacarme de la rivière rugissant à gros bouillons sous le pont, le toc-toc régulier des talons des inconnus était audible. Les deux affublés de paniers avancèrent jusqu'à mi-pont et s'arrêtèrent au point culminant. Là ils déposèrent leur chargement. Le troisième homme ne s'aventura pas au-delà du bout du pont, côté château, et se tint là, ses mains vides poliment croisées devant lui. Susannah sentait à présent l'odeur de la viande cuite que devait contenir au moins l'un des paniers. Pas du porc long. Elle aurait plutôt dit un mélange de bœuf et de poulet rôtis, parfum divin à ses narines. Elle se mit à saliver.

— Aïe, Roland de Gilead ! lança l'homme à cheveux noirs situé à leur droite. Aïe, Susannah de New York ! Aïe, Ote de l'Entre-Deux-Mondes ! Que vos journées soient longues et vos nuits plaisantes !

— Lui il est moche et les deux autres sont pires, fit remarquer son compagnon.

— Ne vous occupez pas de lui, reprit le sosie de King situé à droite.

— Ne vous occupez pas de lui, répéta l'autre comme un perroquet, improvisant une grimace tellement laide qu'elle en était drôle.

— Et le double pour vous, répondit Roland au plus poli des deux.

Il planta le talon devant lui et effectua un petit salut indifférent au-dessus de sa jambe tendue. Susannah fit la révérence à la mode de La Calla, en écartant des jupons imaginaires. Quant à Ote, il s'assit au talon gauche de Roland et se contenta de regarder ces deux hommes identiques plantés au milieu du pont.

— Nous sommes des uffis, dit celui de droite. Vous intuitez, uffi, Roland ?

— Oui.

Puis, en aparté, à Susannah :

— C'est un vieux mot... très ancien, en fait. Il prétend qu'ils sont capables de se transformer.

Et il ajouta, à voix tellement basse qu'il était peu probable qu'ils pussent l'entendre avec le brouhaha de l'eau :

— Mais j'en doute.

— C'est pourtant vrai, répliqua celui de droite d'une voix plutôt aimable.

— Les menteurs voient des menteurs partout, fit remarquer celui de gauche, en faisant rouler un œil bleu et cynique – un seul de ses yeux. Susannah ne croyait pas l'avoir vu faire à qui que ce soit auparavant.

— Nous pouvons prendre la forme que nous voulons, reprit celui de droite, mais nous avons pour consigne de prendre l'apparence de quelqu'un que vous connaissiez, et en qui vous auriez confiance.

— Je ne ferais pas confiance à *sai* King plus que le temps de faire faire un salto arrière au plus lourd de ses deux grands-pères, commenta Roland. Il est encore plus énervant qu'une chèvre qui vient vous manger le pantalon.

— Nous avons fait de notre mieux, expliqua le Stephen King de droite. Nous aurions pu prendre la forme d'Eddie Dean, mais nous avons craint que ce soit trop douloureux pour la dame.

— On dirait plutôt que la « dame » serait contente de se

taper une corde, si elle pouvait la faire tenir droite entre ses cuisses, balança le sosie de gauche, avec un regard concupiscent.

— Ça n'était pas nécessaire, commenta celui de derrière, celui aux mains croisées devant lui.

Il s'exprimait avec les accents doucereux d'un arbitre en plein match. Susannah s'attendait presque à l'entendre condamner King le Comique à cinq minutes dans la surface de réparation. Non qu'elle s'en serait plainte, d'ailleurs, car les saillies du Comique l'avaient blessée ; elles lui rappelaient trop Eddie.

Roland laissa passer toute la petite scène sans broncher.

— Vous pourriez prendre chacun une forme différente ? demanda Roland à King le Sérieux.

Susannah entendit le Pistolero déglutir de manière très audible, avant de poser sa question, et elle en déduisit qu'elle n'était pas la seule à saliver du fait de l'odeur prégnante de viande qui s'élevait des paniers.

— Est-ce que l'un de vous pourrait prendre l'apparence de *sai* King, un autre celle de *sai* Kennedy, et le dernier celle de *sai* Nixon, par exemple ?

— Bonne question, fit le Sérieux à droite.

— Question ridicule, répliqua le Comique à gauche. Rien à voir avec le sujet. Là on part complètement dans l'espace. Et puis, est-ce que vous pouvez me citer un héros, un vrai, qui était aussi un intellectuel ?

— Le Prince Hamlet du Danemark, dit King l'Arbitre d'une voix calme, dans leur dos. Mais comme c'est le seul qui me vienne spontanément à l'esprit, peut-être n'est-il que l'exception qui confirme la règle.

Le Sérieux et le Comique se tournèrent tous les deux vers lui. Lorsqu'il parut clair qu'il avait terminé, ils pivotèrent de nouveau vers Roland et Susannah.

— Sachant que nous sommes un seul et même être, dit le Sérieux, ce qui par conséquent limite nos facultés, la réponse est non. Nous pourrions tous nous convertir en Kennedy, ou en Nixon, mais...

— Y en avait hier, y en aura demain, mais aujourd'hui on est

en rupture de stock, résuma Susannah.

Elle était incapable de dire pourquoi cette réplique lui était venue à l'esprit (et encore moins pourquoi elle l'avait prononcée à voix haute), mais King l'Arbitre lui lança un « exactement ! » satisfait, en accompagnant d'un mouvement de la tête qui voulait dire « va donc t'asseoir au premier rang, petite ».

— Bouge-toi, au nom de ton père, ordonna le Comique. Rester là à regarder ces traîtres au Seigneur du Rouge, ça me donne envie de gerber.

— Très bien. Bien que les appeler « traîtres » me paraisse assez injuste, du moins si on inclut le *ka* à cette équation. Puisque le nom que nous nous donnons serait pour vous imprononçable...

— C'est comme pour le rival de Superman, M. Mxyzptlk, glissa le Comique.

— ... autant utiliser ceux dont se servait Los'. Celui que vous appelez le Roi Cramoisi. Je suis l'ego, pour simplifier, et je réponds au nom de Feemalo. Ce gaillard, à mes côtés, c'est Fumalo. Il est notre « ça ».

— Alors celui qui est resté derrière vous doit être Fimalo, dit Susannah, en le prononçant *fie-ma-lo*. Et c'est quoi ? Votre surmoi ?

— Oh, brillant ! s'exclama Fumalo. Je suis même sûr que tu sais dire Sigmund sans que ça rime avec foufoune !

Il se pencha en avant et adressa à Susannah son sourire concupiscent.

— Mais est-ce que tu sais l'*épeler*, espèce de merlette sans pattes de New York ?

— Ne vous occupez pas de lui, répéta Feemalo. Il s'est toujours senti menacé par les femmes.

— Vous êtes donc l'ego, le ça et le surmoi de Stephen King ? récapitula Susannah.

— Quelle bonne question ! s'exclama Feemalo d'un ton approbateur.

— Quelle question *stupide* ! s'exclama Fumalo d'un ton désapprobateur. Est-ce que tes parents ont eu des gosses qui ont survécu, Merlette ?

— Ne jouez pas à ce petit jeu avec moi, l'avertit Susannah.

Sinon je ramène Detta Walker, et elle saura vous claquer le beignet.

King l'Arbitre reprit :

— Je n'ai rien à voir avec *sai* King, si ce n'est que je me suis approprié certains de ses traits physiques pour un court moment. Et j'ai cru comprendre que c'est tout ce dont vous disposiez, un court moment. Je ne ressens pas d'élan particulier pour votre cause, et je n'ai pas l'intention de m'écarter de mon chemin pour vous venir en aide – pas de m'en écarter de beaucoup, du moins –, pourtant je comprends que vous êtes tous les deux largement responsables du départ de Los'. Sachant qu'il me retenait prisonnier et me traitait avec à peine plus de considération que son bouffon – voire son singe domestique – je ne suis pas du tout désolé de le voir partir. Je vous aiderai bien, si ça se présente – un petit peu, du moins –, mais non, je ne m'écarterai pas de mon chemin pour vous. « Que les choses soient bien claires », comme aurait dit feu votre ami Eddie Dean.

Susannah essaya de ne pas tressaillir, mais ça faisait mal. Ça faisait mal.

Comme auparavant, Feemalo et Fumalo s'étaient tournés vers Fimalo, dès qu'il avait pris la parole. Ils firent de nouveau face à Roland et Susannah.

— La franchise est la meilleure politique qui soit, dit Feemalo avec un air hypocrite. Cervantès.

— Les menteurs prospèrent, répliqua Fumalo avec un rictus cynique. Anonyme.

C'est alors que Feemalo intervint.

— Il arrivait que Los' nous divise en six, voire en sept, et cela pour la seule raison que ça faisait *mal*. Pourtant nous ne pouvions pas partir, pas plus que quiconque dans ce château, parce qu'il avait dressé une ligne de mort autour des remparts.

— Nous avons cru qu'il allait nous tuer avant de partir, fit Fumalo, cette fois-ci sans son rictus cynique à la « va te faire foutre ».

Il arborait une expression de gravité et d'introspection, celle d'un homme qui jette les yeux en arrière sur une situation qui aurait pu tourner au désastre. À très peu de chose près.

Feemalo : Il en a tué bon nombre, d'ailleurs. Il a fait décapiter son Ministre d'État.

Fumalo : Qui était atteint d'une syphilis bien avancée et n'avait aucune idée de ce qui était en train de lui arriver, pas plus qu'un goret qu'on amène à l'abattoir, une vraie pitié.

Feemalo : Il a fait mettre en ligne les employés de cuisine et les domestiques...

Fumalo : ... qui tous lui avaient été fidèles, très fidèles, même...

Feemalo : Et il leur a fait ingurgiter du poison, là, sous ses yeux. Il aurait pu les faire tuer dans leur sommeil, s'il avait voulu...

Fumalo : Il aurait simplement suffi qu'il le *désire* en pensée.

Feemalo : Pourtant il a choisi de leur faire avaler du poison. De la *mort-aux-rats*. Ils en ont avalé de grosses bouchées marron et ils sont morts dans d'atroces convulsions, sous ses yeux, au pied de son trône...

Fumalo : Un trône fait de crânes, vous intuïtez...

Feemalo : Il est resté assis là, le coude posé sur le genou, le menton en appui sur le poing, comme un homme perdu dans ses pensées, essayant de résoudre la quadrature du cercle, ou en quête du Nombre premier absolu, le tout en les regardant se tordre et vomir leurs tripes sur le carrelage de la Chambre d'Audience.

Fumalo (avec une pointe d'excitation pleine de lascivité que Susannah trouva particulièrement déplaisante) : Certains sont morts en suppliant qu'on leur donne à boire. C'est un poison qui donne *soif*, si fait ! Et nous étions persuadés d'être les prochains !

Sur ces paroles, Feemalo finit par laisser paraître une pointe, sinon de colère, d'offuscation.

— Vous allez me laisser raconter et en finir, qu'ils puissent décider s'ils avancent ou reculent ?

— Toujours à faire le petit chef, commenta Fumalo, avant de sombrer dans un silence boudeur.

Au-dessus d'eux, les Corbeaux de Château s'ébrouèrent un peu pour mieux s'installer, et se remirent à les inspecter de leurs yeux noirs et brillants. *Dans l'espoir évident de se repaître de*

ceux qui ne repartiraient pas, pensa Susannah.

— Il possédait six des Cristaux du Magicien encore vivants, reprit Feemalo. Et alors que vous étiez toujours à Calla Bryn Sturgis, il a vu dans les boules quelque chose qui a achevé de le rendre fou. Nous ne savons pas avec certitude de quoi il s'agissait, car nous n'avons rien vu par nous-mêmes, mais nous avons comme l'impression que c'était votre victoire, non seulement à La Calla, mais aussi plus tard, à Algul Siento. De telles victoires signaient l'arrêt de mort de sa stratégie d'abattre la Tour à distance, en brisant les Rayons.

— Bien sûr que c'était ça, dit Fimalo d'une voix douce, et une fois encore, les deux Stephen King sur le pont se tournèrent vers lui. Ça ne pouvait être que ça. Ce qui l'a amené au bord de la démence au départ, c'étaient deux pulsions contradictoires dans son esprit : celle de mettre la Tour à bas, et celle d'y arriver avant que *vous* y arriviez, Roland, et de la gravir jusqu'au sommet. Pour la détruire... ou pour la gouverner. Je ne pense pas qu'il ait eu un jour le souci réel de la *comprendre* – son seul but était de vous vaincre, d'arriver avant vous auprès de cette chose que vous désiriez vraiment, et de vous l'arracher des mains. C'était surtout ça qui lui importait vraiment.

— Vous serez sans doute ravi d'apprendre combien vous l'avez fait divaguer, combien il a maudit votre nom, les dernières semaines, avant de casser ses précieux jouets, dit Fumalo. Combien il en est venu à vous craindre, pour autant qu'il soit capable de crainte.

— Pas lui, le contredit Feemalo, et Susannah lui trouva un air abattu. Lui, ça ne le ravirait pas plus que ça. Il gagne avec autant de mauvaise grâce qu'il perd.

— Quand le Roi Rouge a vu que l'Algul allait tomber entre vos mains, intervint Fimalo, il a compris que les Rayons encore en état allaient se régénérer. Plus encore ! Que pour finir ces deux Rayons encore valides allaient recréer les *autres* rayons, les retisser kilomètre par kilomètre, roue par roue. Si cela finit par se produire, alors...

Roland hochait la tête. Et Susannah lut dans ses yeux une expression totalement inédite : un mélange de joie et de surprise. *Peut-être qu'il sait gagner, après tout*, se dit-elle.

— ... alors ce qui a changé pourra peut-être reprendre sa place, compléta le Pistolero. Peut-être l'Entre-Deux-Mondes et le Monde de l'Intérieur.

Il marqua une pause.

— Peut-être même Gilead. La lumière. Le *Blanc*.

— Pas de peut-être qui tienne, dit Fimalo. Car le *ka* est une roue, et tant qu'une roue n'est pas brisée, elle roulera toujours. Sauf si le Roi Cramoisi réussit à devenir soit le Seigneur de la Tour Sombre, soit le Seigneur Bourreau, tout ce qui fut sera de nouveau.

— Folie ! dit Fumalo. Et une folie destructrice, avec ça. Mais évidemment, le Grand Rouge a toujours été le côté fou de Gan.

Il adressa à Susannah un petit sourire narquois et ignoble.

— Encore *Sigmuuuuuund*, Dame Merlette.

Feemalo reprit son explication.

— Et après avoir fracassé les Cristaux et achevé le massacre...

— C'est ce qu'on aimerait bien comprendre, glissa Fumalo. Si, bien sûr, vous avez encore un semblant de cerveau pour réussir à démêler un peu tout ça.

— Une fois toutes ces tâches terminées, il s'est donné la mort, dit Fimalo, et une fois encore les deux autres se tournèrent vers lui, comme s'ils ne pouvaient s'en empêcher.

— L'a-t-il fait avec une petite cuillère ? demanda Roland. Car c'est la prophétie dans laquelle nous avons grandi, mes amis et moi. Répétée dans un petit vers de mirliton.

— En effet, acquiesça Fimalo. J'ai cru qu'il allait se trancher la gorge avec, car il avait fait affûter le bord de la cuillère (comme on le fait avec certains plats, vous intuisez – le *ka* est une roue, et il revient toujours à son point de départ), au lieu de quoi il l'a avalée, il l'a *avalée*, vous imaginez ça ? De grosses gouttes de sang se sont mises à couler de sa bouche. *Une inondation !* Puis il a enfourché le plus grand de ses chevaux gris – il l'appelle Nis, du nom de la terre du sommeil et des rêves – et il a chevauché vers le sud-est, dans les terres blanches d'Empathica, avec son petit bout de *gunna* près de lui, à l'avant de sa selle.

Il sourit.

— Il y a des réserves gigantesques de nourriture, ici, mais lui

n'en a aucun besoin, comme vous l'intuïtez peut-être. Los' ne mange plus.

— Attendez une minute, temps mort, demanda Susannah en levant les mains et en les plaçant en forme de T (geste qu'elle avait emprunté à Eddie, sans même s'en rendre compte). S'il a avalé une petite cuillère tranchante, et qu'il s'est ouvert la gorge en s'étouffant...

— Dame Merlette commence à voir de la lumière ! exulta Fumalo en secouant les mains vers le ciel.

— ... alors comment est-ce qu'il pouvait faire *quoi que ce soit* ?

— Los' ne peut mourir, expliqua Feemalo, comme s'il s'adressait à une enfant de trois ans qui fait exprès de ne pas comprendre. Et *vous*...

— Vous, pauvres *andouilles*..., ajouta son double avec une méchanceté pleine de bonne humeur.

— Vous ne pouvez tuer un homme qui est déjà mort, termina Fimalo. À l'époque, Roland, vos pistolets auraient pu avoir raison de lui...

Roland opina.

— Transmis de père en fils, avec leurs barillets faits du métal de la grande épée d'Arthur l'Aîné, Excalibur. Oui, ça fait aussi partie de la prophétie. Comme il le sait parfaitement.

— Mais à présent il est à l'abri, même de vos pistolets. Il s'est mis hors d'atteinte, *au-delà*. Il est Non-mort.

— Nous avons des raisons de croire qu'il s'est fait expédier dans une galerie à l'extérieur de la Tour, dit Roland. Non-mort ou pas, il n'aurait jamais pu atteindre le sommet sans un *sigleu* de l'Aîné. S'il en savait autant de la prophétie, il n'a pas pu ignorer ce détail.

Un sourire acerbe se dessina sur les lèvres de Fimalo.

— Si fait, mais comme Horatio a tenu le pont, dans une histoire qu'on raconte dans le monde de Susannah, Los', le Roi Cramoisi tient maintenant la Tour Sombre. Il en a trouvé l'entrée et s'est précipité dans sa gueule ; seulement il ne peut en atteindre le sommet, c'est vrai. Mais tant qu'il la tiendra avec une force pareille, vous non plus.

— Il semble que ce bon vieux Roi Rouge ne soit pas aussi fou

qu'il y paraît, finalement, commenta Feemalo.

— L'est taré dans sa tête, ajouta Fumalo.

Il se tapota la tête d'un air grave, puis explosa de rire.

— Mais si vous persistez, dit Fimalo, vous lui apportez les *sigleus* de la lignée d'Eld dont il a besoin, pour prendre possession de ce qui pour l'instant le retient prisonnier.

— Il faudrait d'abord qu'il me les prenne à moi, dit Roland. À nous.

Il parlait sans chercher à se montrer théâtral, comme s'il commentait le temps qu'il faisait.

— Exact, acquiesça Fimalo, mais réfléchissez un peu, Roland. Vous ne pouvez pas le tuer avec ces *sigleus*, mais il reste possible qu'il réussisse à vous les dérober, car il a l'esprit retors et le bras long. Et s'il devait y parvenir... eh bien ! Imaginez un roi mort, et dément, au sommet de la Tour Sombre avec en sa possession une paire de grands pistolets antiques ! De là-haut il pourrait gouverner, mais étant donné sa folie je pense qu'il choisirait d'abattre la Tour. Ce qu'il réussira peut-être à faire, avec ou sans les Rayons.

Depuis l'autre côté du pont, Fimalo les examina tous deux d'un air grave.

— Et alors, tout ne serait plus que ténèbres.

4

Il y eut comme un moment suspendu, pendant lequel ceux réunis en ce lieu réfléchirent à cette hypothèse. Puis Feemalo hasarda, en s'excusant presque :

— Le prix à payer ne serait pas si exorbitant, si on s'en tenait à ce monde-ci, appelons-le La Tour Clé, puisque ici la Tour existe non pas sous la forme d'une rose, comme dans beaucoup de mondes, ou d'un tigre immortel, comme dans certains, ou encore sous celle du chien Vagabond, comme dans au moins

un...

— Un chien qui s'appelle *Vagabond* ? demanda Susannah, perplexe. Vous dites ainsi ?

— Ma fille, tu as autant d'imagination qu'une branche à moitié cramée, commenta Fumalo sur un ton de profond dégoût.

Feemalo n'en tint pas compte.

— Dans ce monde-ci, la Tour est elle-même. Dans le monde où vous, Roland, avez passé ces derniers temps, la plupart des espèces sont encore de bon aloi, et la vie peut être douce. Il reste de l'énergie et de l'espoir. Prendriez-vous le risque de détruire ce monde-là, en plus de celui-ci, et tous ceux que *sai* King a touchés de son imagination, et dont il s'est inspiré ? Car ce n'est pas lui qui les a créés, vous savez. Pouvoir jeter un coup d'œil furtif dans le nombril de Gan ne fait pas de vous Gan lui-même, bien que beaucoup de créateurs semblent le croire. Vous prendriez un risque de cette envergure ?

— Nous ne faisons que poser la question, nous n'essayons pas de vous convaincre, précisa Fimalo. Mais la vérité est très simple : à présent, c'est votre quête à vous seul, Pistolero. Et ce n'est *que ça*. Plus rien ne vous pousse. Une fois passé ce château, une fois dans les Terres Blanches, vous et vos amis serez passés au-delà du *ka* même. Et rien ne vous y force. Tout ce que vous avez traversé a été mis en branle afin que vous puissiez sauver les Rayons et, ce faisant, assurer la survie éternelle de la Tour, l'axe autour duquel s'articulent tout monde et toute vie. C'est fait. Si vous faites machine arrière maintenant, le Roi mort sera enfermé là où il est à tout jamais.

— C'est toi qui l'dis, lança Susannah, avec une grossièreté tout à fait digne d'un *sai* Fumalo.

— Que vous disiez vrai ou faux, fit Roland, je poursuivrai ma route. Car j'en ai fait la promesse.

— Et à *qui* avez-vous fait pareille promesse ? explosa subitement Fimalo.

Pour la première fois depuis qu'il s'était immobilisé à l'autre bout du pont, il sépara ses mains et s'en servit pour repousser ses cheveux en arrière. Ce petit geste simple exprimait avec une parfaite éloquence toute la frustration qu'il ressentait.

— Car il n'existe aucune prophétie qui mentionne cette promesse. Je vous le dis !

— Et pour cause. Car c'est là une promesse que je me suis faite à moi-même, et que j'ai bien l'intention de tenir.

— Cet homme est aussi fou que Los' le Rouge, lança Fumalo, non sans respect.

— Très bien, dit Fimalo.

Avec un soupir, il croisa de nouveau les mains devant lui.

— J'ai fait tout ce qui était en *mon* pouvoir.

Il adressa un signe de tête à ses deux autres tiers, qui le fixaient attentivement.

Feemalo et Fumalo mirent chacun un genou en terre : le droit pour Feemalo, le gauche pour Fumalo. Ils soulevèrent les couvercles des paniers en osier qu'ils avaient apportées, et les poussèrent devant eux (Susannah se remémora soudain comment les présentatrices du *Juste Prix* et autres jeux télévisés exhibaient les lots gagnants).

Dans l'un des paniers se trouvait de la nourriture : du poulet et du porc grillés, du rôti de bœuf, et de grandes tranches de jambon bien rose. Susannah sentit son estomac doubler de volume, comme se préparant à avaler tout ça, et ce n'est qu'au prix d'un effort surhumain qu'elle arrêta le gémissement sensuel qui montait dans sa gorge. Sa bouche se remplit instantanément de salive et elle leva une main pour l'essuyer. Ils sauraient ce qui lui arrivait, ce qui lui paraissait inévitable, mais elle pouvait au moins leur épargner la satisfaction de voir la preuve physique de sa faim lui faire briller les lèvres et le menton. Ote aboya, mais demeura assis à côté du pied gauche du Pistolero.

À l'intérieur du second panier, elle aperçut de gros pulls à torsades, un rouge et un vert : les couleurs de Noël.

— Il y a aussi des caleçons longs, des manteaux, des bottillonnes fourrées de flanelle, et des gants, expliqua Feemalo. Parce qu'il fait un froid mortel à Empathica, à cette période de l'année, et que des mois de marche vous attendent.

— À la sortie de la ville, nous vous avons laissé une luge légère en aluminium, ajouta Fimalo. Vous pouvez la jeter à l'arrière de votre petit chariot et l'utiliser pour porter la dame et

vosre *gunna*, quand vous atteindrez les terres de neige.

— Vous vous demandez forcément pourquoi nous faisons tout ça, puisque nous n'approuvons pas ce voyage, dit Feemalo. Eh bien, pour tout vous dire, nous sommes reconnaissants d'avoir survécu...

— Nous avons vraiment cru que notre heure était venue, l'interrompt Fumalo. « Les carottes sont cramées », comme aurait pu dire Eddie.

Et là encore, elle eut mal... mais pas autant qu'en voyant toute cette nourriture. Pas autant qu'en imaginant l'effet que ça ferait, d'enfiler l'un de ces gros pulls, de le passer par-dessus sa tête et de le laisser descendre jusqu'à mi-cuisse.

— J'avais décidé d'essayer de vous convaincre de ne pas y aller, si je le pouvais, dit Fimalo — le seul à parler de lui-même à la première personne du singulier, avait remarqué Susannah. Et que, dans le cas contraire, je vous fournirais les vivres dont vous auriez besoin pour poursuivre votre route.

— Tu ne pourras pas le tuer ! s'indigna Fumalo. Tu ne vois donc pas ça, espèce de tête de nœud de machine à tuer ? Tu ne le vois pas ? Tout ce que tu vas réussir à faire, par excès de zèle, c'est à devenir le jouet de ses mains mortes ! Comment peut-on se montrer aussi *stu*...

— Chut, dit Fimalo d'une voix douce, et Fumalo se tut immédiatement. Sa décision est prise.

— Qu'allez-vous faire ? demanda Roland. Une fois que nous serons repartis, je veux dire ?

Ils haussèrent tous les trois les épaules parfaitement à l'unisson, mais c'est Fimalo — le soi-disant surmoi d'uffi — qui répondit.

— Nous allons attendre ici. Pour voir si la matrice de la Création survit ou périt. En attendant, nous essaierons de remettre Le Casse à flot et de lui rendre sa gloire passée. C'était un lieu splendide, autrefois. Il peut le redevenir. Et je crois que notre palabre est maintenant terminée. Prenez vos cadeaux, avec nos remerciements et tous nos bons vœux.

— Nos bons vœux à *contrecœur*, précisa Fumalo, avec un grand sourire.

Venant de lui, ce sourire avait quelque chose d'inattendu et

d'éblouissant.

Susannah s'apprêta à bondir. Affamée comme elle l'était, affamée de nourriture fraîche (de *viande* fraîche), c'étaient pourtant les pulls et les dessous en Thermolactyl qui la fascinaient. Leurs vivres se faisaient maigres (et ils en viendraient sans doute à bout avant d'avoir passé le lieu que l'uffi appelait Empathica), mais il leur restait quand même des boîtes de haricots, de thon et de viande en gelée à l'arrière du Taxi de Luxe de Ho Fat, et ils avaient présentement l'estomac plein. C'était le froid qui était en train de la tuer. C'était l'impression qu'elle avait, en tout cas. L'impression que le froid creusait son sillon jusqu'à son cœur, et chaque centimètre était une torture.

Deux choses l'arrêtèrent dans son élan. La première fut de se rendre compte qu'un simple pas en avant suffirait à détruire le peu de volonté qu'il lui restait. Elle courrait jusqu'au milieu du pont, tomberait à genoux devant le grand panier plein de vêtements et se plongerait dedans comme une ménagère le premier jour des soldes. Une fois qu'elle aurait fait ce premier pas, plus rien ne pourrait l'arrêter. Et la perte de sa volonté ne serait pas le pire dégât. Elle perdrait aussi cette dignité qu'Odetta Holmes avait mis toute une vie à conquérir, en dépit de l'espion saboteur et invisible qui rampait dans son cerveau.

Pourtant, même cette évidence n'aurait pas suffi à la retenir. Ce qui en revanche l'arrêta net, c'est le souvenir du jour où ils avaient vu ce corbeau avec un filament vert dans son bec, le corbeau qui faisait *crou, crou !* au lieu de *crôa, crôa !* Rien de plus que de l'herbe du diable, c'est vrai, mais du vert, quand même. Du vivant. C'est ce jour-là que Roland lui avait recommandé de tenir sa langue, qu'il lui avait dit – quoi, déjà ? *Avant la victoire vient la tentation.* Elle n'aurait jamais soupçonné que la plus grande tentation de sa vie serait un pull marin à torsades, mais...

Elle comprit soudain ce que le Pistolero devait déjà savoir, sinon depuis le tout début, du moins peu de temps après qu'étaient apparus les trois Stephen King : tout ça n'était qu'un cheval de Troie. Elle ne savait pas ce qui se cachait au fond de ces paniers, exactement, mais il aurait fallu la payer très cher

pour lui faire croire qu'il s'agissait de nourriture et de vêtements.

Elle s'efforça de se calmer.

— Eh bien ? s'enquit Fimalo d'un ton patient. Voulez-vous venir chercher ces présents que je vous offre ? Si vous les voulez, il vous faut venir, car je ne peux moi-même m'aventurer au-delà sur le pont. Juste devant Feemalo et Fumalo se trouve la ligne de mort du Roi. Elle et vous, vous pourrez passer dans les deux sens. Nous sans doute pas.

— Nous vous remercions pour votre bonté, *sai*, dit Roland, mais nous allons devoir refuser. Nous avons de la nourriture, et pour ce qui est des vêtements, ils nous attendent plus loin, encore sur leurs sabots. De plus, il ne fait vraiment pas si froid.

— Non, approuva Susannah, souriant aux trois visages pareils – et pareillement abasourdis. Vraiment pas si froid.

— Nous allons poursuivre notre chemin, fit Roland en se penchant de nouveau par-dessus sa jambe fléchie.

— Grand merci, si cela vous sied, ajouta Susannah en écartant une fois encore ses jupons imaginaires en une révérence de La Calla.

Roland et elle entreprirent de se retourner. Et c'est à cet instant que Feemalo et Fumalo, toujours à genoux, plongèrent la main à l'intérieur des paniers posés devant eux.

Susannah n'eut pas à attendre les instructions de Roland, pas même un cri d'alarme. Elle dégaina le pistolet glissé dans sa ceinture et abattit l'homme situé à sa gauche – Fumalo – au moment où il extirpait une carabine à canon d'argent de la panetière. Ce qui ressemblait à un foulard y était accroché. Roland dégaina l'arme suspendue dans son holster, avec la même rapidité surnaturelle que d'habitude, et tira un seul coup. Au-dessus d'eux les corbeaux prirent leur envol en poussant des croassements affolés, noircissant un instant le ciel bleu. Feemalo, qui tenait lui aussi une carabine argentée, s'effondra lentement en avant, en travers de son panier regorgeant de nourriture, avec sur le visage une expression de surprise figée par la mort, et un trou de balle en plein milieu du front.

Fimalo resta planté là où il était, de l'autre côté du pont, les mains toujours croisées devant lui, mais il ne ressemblait plus du tout à Stephen King. Il avait à présent le visage jaunâtre en lame de couteau d'un vieil homme mourant lentement, et pas de belle manière. Le peu de cheveux qu'il avait n'étaient plus de jais miroitant mais d'un gris sale. Son crâne n'était qu'un jardin d'eczéma en train de desquamer. Ses joues, son front et son menton étaient recouverts de furoncles et de plaies béantes, dont certaines purulentes, et d'autres dégorgeant du sang.

— Qu'es-tu, en réalité ? lui demanda Roland.

— Rien qu'un hume, comme vous, dit Fimalo d'un air résigné. Je m'appelais Rando Pensif, le temps où j'ai été Ministre d'État du Roi Cramoisi. Mais jadis, j'ai été ce bon vieux Austin Cornwell, du nord de l'État de New York. Pas dans le Monde Clé, à mon grand regret, mais dans un autre. J'ai dirigé le Centre commercial de Niagara, pendant un moment, et avant ça j'ai fait une brillante carrière dans la publicité. Vous serez sans doute intéressés d'apprendre que j'ai travaillé sur les campagnes Nozz-A-La et Takuro Spirit.

Susannah ignore ce petit CV étrange et incongru.

— Alors il n'a pas vraiment fait décapiter son bras droit, dit-elle. Et ces trois Stephen King ?

— Rien que du *glam*, dit le vieil homme. Vous allez me tuer ? Allez-y. Tout ce que je vous demande, c'est de faire vite. Je ne me sens pas bien, comme vous pouvez le constater.

— Y avait-il une once de vérité, dans tout ce que vous nous avez raconté ? demanda la jeune femme.

Il posa sur elle ses yeux humides et stupéfaits.

— *Tout* était vrai, dit-il en avançant sur le pont, où deux autres vieillards – ses anciens secrétaires, soupçonna-t-elle – gisaient morts, les bras en croix. Tout, absolument tout, à l'exception d'un mensonge... et de ceci.

Il donna un coup de pied dans chacun des paniers, en déversant le contenu sur le pont.

Susannah ne put retenir un cri d'horreur. Ote bondit en un éclair et s'interposa devant elle pour la protéger, ses pattes courtaudes écartées, tête baissée.

— Tout va bien, dit-elle, la voix cependant encore tremblante. Ça m'a... surprise, c'est tout.

Le panier censé contenir toutes sortes de mets délicatement cuisinés regorgeait en réalité de membres humains en décomposition – du porc long, finalement, et dans un sale état. La chair avait pris une teinte bleu-noir et grouillait d'asticots.

Et point de vêtements dans l'autre panier. Ce que Fimalo leur offrit dans celui-là, c'est un amas de serpents miroitants en train de mourir. Leurs yeux noirs et vides étaient vitreux, leurs langues fourchues pointaient mollement dans d'ultimes petits à-coups. Plusieurs ne bougeaient déjà plus.

— Vous leur auriez redonné un coup de fouet, en les posant simplement sur votre peau, dit Fimalo avec dans la voix une pointe de regret.

— Tu ne t'attendais pas vraiment à ça, n'est-ce pas ? demanda Roland.

— Non, admit le vieillard.

Il s'assit sur le pont dans un soupir las. L'un des serpents tenta de ramper sur ses genoux, et il le repoussa d'un geste à la fois distrait et impatient.

— Mais j'avais des ordres. J'ai obéi.

Susannah contemplait les cadavres des deux autres avec une fascination horrifiée. Feemalo et Fumalo, qui n'étaient plus désormais que deux vieillards morts, pourrissaient à une vitesse hallucinante. Leur peau parcheminée se rétractait vers l'os et des filets de pus noir suintaient de partout. Sous les yeux de la jeune femme, les orbites dans le crâne de Feemalo pointèrent comme des télescopes jumeaux, donnant momentanément au cadavre un air choqué. Des serpents commençaient déjà à se tordre et à ramper autour des cadavres. D'autres avaient préféré le panier de membres infestés d'asticots, en quête de zones plus chaudes, tout au fond. La décomposition engendrait ses propres fièvres, furtives mais réelles, et elle se dit qu'elle aussi serait tentée de s'en délecter tant qu'elle le pouvait. Enfin, si elle était un serpent, bien entendu.

— Vous allez me tuer ? demanda Fimalo.

— Nenni, dit Roland. Car tu n'as pas encore accompli ton devoir. Une autre tâche t'attend.

Fimalo releva la tête, une lueur d'intérêt faisant pétiller ses yeux chassieux.

— Votre fils ?

— Le mien, et celui de ton maître. Voudrais-tu lui transmettre un mot de ma part, pendant votre palabre ?

— Si je suis encore vivant pour le faire, bien sûr.

— Dis-lui que je suis vieux et malin, alors que lui n'est qu'un petit jeune. Dis-lui que s'il s'arrête, il survivra encore un moment avec ses rêves de vengeance... bien que je ne sache pas ce que je lui ai fait qui suscite sa soif de vengeance. Et dis-lui que s'il vient de l'avant, je le tuerai, tout comme j'ai l'intention de tuer son Père Rouge.

— Ou bien vous écoutez sans entendre, ou bien vous entendez sans croire, dit Fimalo.

À présent que sa propre ruse avait été révélée (rien de bien exotique, finalement, se dit Susannah ; en fait d'uffi, ils se retrouvaient avec un malheureux publicitaire du nord de l'État de New York), il avait l'air incroyablement las.

— Vous ne pouvez tuer une créature qui s'est donné la mort. Vous ne pouvez non plus pénétrer dans la Tour Sombre, car il n'y a qu'une entrée, et elle est commandée du balcon sur lequel est enfermé Los'. Et il est suffisamment armé. Rien que les vifs d'argent vous détecteraient et viendraient vous massacrer avant que vous ayez traversé la moitié du champ de roses.

— C'est ce qui nous inquiète, dit Roland, et Susannah se fit la remarque qu'il avait rarement parlé avec autant de sincérité : elle s'en inquiétait effectivement déjà. Pour ce qui te concerne, transmettras-tu mon message à Mordred, quand tu le verras ?

Fimalo eut un geste de consentement.

Roland secoua la tête.

— Ne te contente pas d'agiter la main ainsi vers moi, goujat – je veux l'entendre de ta bouche.

— Je transmettrai votre message, dit Fimalo, avant d'ajouter : si je le vois, et si on palabre.

— Ce sera le cas. Bonne journée à vous, monsieur, conclut

Roland en se retournant, mais Susannah le saisit par le bras et le fit pivoter.

— Jurez-moi que tout ce que vous nous avez dit était vrai, supplia-t-elle en regardant l'hideux vieillard assis sur ce pont pavé, sous le regard froid des corbeaux, qui commençaient à reprendre leurs anciennes positions. Ce qu'elle voulait apprendre ou prouver par cette question, elle n'en avait pas la moindre idée. Saurait-elle reconnaître les mensonges de cet homme, même maintenant ? Sans doute pas. Pourtant elle n'en insista pas moins.

— Jurez-le sur le nom de votre père, et sur son visage, aussi.

Le vieil homme leva la main droite vers elle, paume tournée vers l'extérieur, et Susannah constata que ses mains non plus n'avaient pas été épargnées par les plaies.

— Je le jure sur le nom d'Andrew John Cornwell de Tioga Springs, dans l'État de New York. Et sur son visage, aussi. Le Roi de ce château est vraiment devenu fou, et il a vraiment brisé les Cristaux de l'Arc-en-Ciel du Magicien en sa possession. Il a réellement forcé les membres du personnel à avaler du poison et les a tous regardés mourir.

D'un geste vif de la main qu'il avait levée pour promettre, il désigna la panier remplie de membres humains.

— Où croyez-vous que j'aie récupéré tout ça, Dame Merlette ? Chez Plaies Mobiles ?

Elle ne comprit pas la référence, et ne bougea pas.

— Il est vraiment parti pour la Tour Sombre. Il est comme ce chien dans je ne sais plus quelle vieille fable, qui veut s'assurer que, s'il n'arrive pas à avoir le bout de viande, personne d'autre ne l'aura. Je ne vous ai même pas menti sur le contenu de ces paniers, pas vraiment. Je vous ai simplement montré la marchandise, et je vous ai laissés en tirer vos propres conclusions.

Son sourire cynique trahissait un tel plaisir que Susannah se demanda si elle se devait de lui rappeler que Roland au moins avait vu clair dans son petit jeu. Puis elle décida que ça n'en valait pas la peine.

— Je ne vous ai fait qu'un seul véritable mensonge, avoua l'ancien Austin Cornwell. C'est qu'il m'avait fait décapiter.

— Es-tu satisfaite, Susannah ? lui demanda Roland.
— Oui, répondit-elle, alors qu'elle ne l'était pas – pas vraiment. Allons-y.
— Alors grimpe dans le Ho Fat, et ne lui tourne pas le dos quand il fera mine de s'éloigner. Il est sournois.
— Tu m'en diras tant, conclut Susannah, avant de s'exécuter.
— Que vos jours soient longs et vos nuits plaisantes, dit l'ancien *sai* Cornwell, assis au milieu des serpents mourants qui se tortillaient. Que l'Homme Jésus veille sur vous et sur tout votre clan-fam. Et je vous souhaite de retrouver vos esprits tant qu'il est temps, et de *ne pas vous approcher de la Tour Sombre !*

6

Ils revinrent sur leurs pas jusqu'à l'intersection qui les avait éloignés du Sentier du Rayon pour les mener au château du Roi Cramoisi, et là Roland décida de s'arrêter quelques minutes. Un petit filet de brise s'était levé, et la bannière patriotique claquait au vent. Susannah constata qu'elle avait à présent l'air vieux et passé. Les photos de Nixon, Lodge, Kennedy et Johnson avaient été défigurées par des graffitis, anciens eux aussi. Tout le *glam* – ce *glam* délabré que le Roi Cramoisi avait réussi à créer, il fallait le reconnaître – avait disparu.

Bas les masques, tombez les masques, se dit-elle avec lassitude. *C'était une fête magnifique, mais elle est à présent terminée... et la Mort Rouge plane au-dessus de tous.*

Elle toucha le bouton qu'elle sentait à côté de sa bouche, puis inspecta le bout de son doigt. Elle s'attendait à y voir du sang ou du pus, voire les deux. Mais son doigt était propre. Elle en éprouva un grand soulagement.

— Tu crois un mot de tout ça ? demanda Susannah au Pistolero.

— Je crois même presque tout, répondit-il.

— Alors il est là-haut. Dans la Tour.

— Pas *dedans*. Enfermé *dehors*.

Il sourit.

— Ça change tout.

— Vraiment ? Et qu'est-ce que tu vas lui faire ?

— Je ne sais pas.

— Est-ce que tu crois qu'en prenant le contrôle de nos armes, il pourrait pénétrer à l'intérieur et monter jusqu'au sommet ?

— Oui.

Pas une seconde d'hésitation.

— Et qu'est-ce que tu vas y faire ?

— L'empêcher de mettre la main dessus.

On aurait dit qu'il énonçait des évidences, et Susannah se dit que c'en étaient probablement. Ce qu'elle avait une fâcheuse tendance à oublier, c'est que Roland était un foutu *prosaïque*. Pour tout.

— Tu avais l'intention de piéger Mordred, au château.

— Oui, acquiesça Roland. Mais étant donné ce qu'on y a trouvé – et ce qu'on y a entendu – il m'a paru plus sage de changer de décor. Plus simple. Regarde.

Il sortit la montre et fit sauter le clapet d'une pichenette. Ils constatèrent que la trotteuse courait toujours en solitaire. Mais allait-elle à la même vitesse qu'auparavant ? Susannah n'en était pas certaine, mais il lui semblait que non. Elle leva les yeux vers Roland, les sourcils arqués d'un air interrogateur.

— La plupart du temps, elle marche normalement, dit le Pistolero. Mais plus *tout* le temps. Je pense qu'elle perd au moins une seconde tous les six ou sept tours. Peut-être de trois à six minutes par jour, tout compris.

— Ça n'est pas beaucoup.

— Non, reconnut Roland en rangeant la montre. Mais c'est un début. Que Mordred fasse comme bon lui semble. La Tour Sombre se dresse non loin de la limite des terres blanches, et j'ai la ferme intention de l'atteindre.

Susannah comprenait son impatience. Elle espérait seulement qu'elle ne le rendrait pas négligent. Car, dans ce cas, la jeunesse de Mordred Deschain n'aurait subitement plus

aucune importance. Si Roland commettait la bonne erreur au mauvais moment, lui, elle et Ote pourraient bien ne jamais voir la Tour Sombre du tout.

Le bruit d'un large battement d'ailes derrière eux vint interrompre ses pensées. Et en arrière-plan, un cri humain qui commençait comme un mugissement et se terminait en hurlement perçant. La distance avait beau étouffer ce cri, l'horreur et la douleur qu'il exprimait n'étaient que trop flagrantes. Dieu merci, il finit par s'évanouir.

— Le Ministre d'État du Roi Cramoisi est entré dans la clairière, commenta le Pistolero.

Susannah jeta un regard en arrière, en direction du château. Elle en vit les remparts d'un rouge noir, mais rien de plus. Et elle se *réjouissait* de ne pas en voir plus.

Mordred lô faim, se dit-elle. Son cœur battait à tout rompre et elle se dit qu'elle n'avait jamais eu aussi peur de toute sa vie – ni allongée aux côtés de Mia pour accoucher, pas même dans les ténèbres sous le Château Discordia.

Mordred lô faim... mais maintenant il va manger.

7

Le vieil homme qui avait débuté sa vie en tant qu'Austin Cornwell et qui devait la terminer sous le nom de Rando Pensif était assis au bout du pont, côté château. Les corbeaux patientaient au-dessus de sa tête, pressentant peut-être que le spectacle n'était pas fini, pour aujourd'hui. Pensif avait assez chaud, grâce au caban qu'il portait, et il s'était offert une rasade de cognac, avant de se rendre à la rencontre de Roland et de son amie la Dame Merlette. Enfin... ce n'était peut-être pas *tout à fait* vrai. C'étaient peut-être Brass et Compson (aussi connus sous le nom de Feemalo et de Fumalo) qui avaient avalé une gorgée du meilleur cognac du Roi, et l'ancien Ministre d'État de

Los' qui avait descendu le dernier tiers de la bouteille.

Quelle qu'en fût la cause, toujours est-il que le vieil homme s'assoupit, et que la venue de Mordred-Talon Rouge ne le réveilla point. Il était assis, le menton posé sur la poitrine, de la bave dégoulinant entre ses lèvres pincées, avec l'air d'un bébé qui s'est endormi dans sa chaise haute. Sur les parapets et les passerelles, les oiseaux s'agglutinaient plus nombreux que jamais. Ils auraient dû s'envoler à l'approche du jeune prince, mais ce dernier leva les yeux vers eux et décrivit un geste, dans l'air : sa main droite ouverte passa furtivement devant son visage, puis il la referma et baissa le poing. *Attendez*, signifiait ce geste.

Mordred s'immobilisa au bout du pont, côté ville, reniflant délicatement l'odeur de viande pourrissante. Cette odeur délicieuse aurait suffi à elle seule à l'amener jusqu'ici, même en sachant que Roland et Susannah avaient repris la route le long du Sentier du Rayon. Qu'ils se remettent gentiment dans la bonne direction, les deux pistoleros flanqués de leur bafouilleux domestique, voilà ce que pensait le garçon. L'heure n'était pas venue de refermer le gouffre. Plus tard, peut-être. Plus tard son Papa Blanc baisserait la garde, ne serait-ce qu'un instant, et alors Mordred ne le raterait pas.

Pour le dîner, ce serait parfait. Mais au petit déjeuner ou au déjeuner, ce serait presque aussi bien.

La dernière fois que nous avons croisé ce gaillard, il n'était qu'un

(Petit oiseau, bébé adoré, amène donc ici ton panier)

nourrisson. La créature qui se tenait à présent derrière les grilles du château du Roi Cramoisi avait la taille d'un garçon d'environ neuf ans. Pas un beau garçon. Pas le genre de garçon qu'on aurait dit ravissant (sauf sa propre mère, totalement démente). La cause n'en était pas tant son héritage génétique complexe qu'une sous-alimentation pure et simple. Sous la chevelure noire et sèche, le visage était blême et bien trop maigre. Sous les yeux bleus de bombardier de Mordred, la chair boursouflée était d'un mauve diaphane. Son teint rouge enflammé était criblé de plaies et de bleus. Tout comme le bouton près de la bouche de Susannah, ces stigmates pouvaient

résulter de son voyage dans les terres empoisonnées, mais son régime alimentaire devait aussi y être pour quelque chose. Il aurait pu emmagasiner des boîtes de conserve avant de quitter le poste de contrôle au bout du tunnel – Roland et Susannah en avaient laissé à profusion –, mais il n’y avait tout bonnement pas pensé. Comme Roland le savait, Mordred n’en était encore qu’à l’apprentissage des règles de survie. La seule chose qu’il avait emportée de la baraque en préfabriqué du poste de contrôle, c’était un blouson de cheminot jaune et pourrissant, ainsi qu’une paire de bottes. La trouvaille des bottes avait été une véritable aubaine, bien qu’elles soient pratiquement tombées en morceaux au cours de sa longue marche.

S’il avait été un hume – ou même une créature mutante un peu moins résistante, d’ailleurs – Mordred serait mort dans les Malterres, manteau ou pas manteau, bottes ou pas bottes. Parce qu’il était ce qu’il était, il avait appelé les corbeaux à lui lorsqu’il avait faim, et les corbeaux n’avaient eu d’autre choix que de venir. Ils ne faisaient pas un repas très savoureux, et les insectes qu’il faisait affleurer des rochers desséchés (et toujours légèrement radioactifs) étaient encore pires, mais il les avait courageusement avalés. Un jour il était entré en contact par le *shining* avec l’esprit d’une belette, et il lui avait ordonné de venir. Une bête misérable et rachitique, tout près de mourir de faim elle aussi, mais après les oiseaux et les insectes, il lui avait trouvé la saveur du meilleur steak du monde. Mordred avait repris son autre apparence et avait enlacé la belette de ses sept pattes, suçant et aspirant jusqu’à ne laisser qu’un lambeau de fourrure déchiqueté. Il en aurait volontiers mangé une bonne douzaine, mais il n’avait que celle-là.

Et voilà qu’il trouvait devant lui un plein panier de victuailles. Un peu faisandées, certes, mais quelle importance ? Même les asticots seraient nourrissants. Tout ça suffirait largement à tenir jusqu’aux bois enneigés au sud-est du château, bois qui regorgeaient de gibier.

Mais avant ça, il y avait ce vieil homme.

— Rando, dit-il. Rando Pensif.

Le vieil homme sursauta, marmonna puis ouvrit les yeux. Pendant quelques secondes il contempla sans comprendre le

garçon efflanqué qui se tenait devant lui. Puis ses yeux chassieux se remplirent d'effroi.

— Mordred, fils de Los', dit-il en s'efforçant de sourire. Aïe à vous, Roi-qui-sera !

Il se mit vaguement à agiter les jambes, puis parut se rappeler qu'il était assis, et que son salut ne donnerait rien, dans cette position. Il essaya tant bien que mal de se remettre debout, retomba en arrière avec un *boum* qui fit rire le garçon (les occasions de rire n'avaient pas été légion, dans les Malterres, aussi accueillit-il celle-là de bon cœur), puis tenta un nouvel essai. Fructueux, celui-là.

— Je ne vois d'autres cadavres que ces deux-là, qui ont l'air d'être morts plus vieux encore que tu ne l'es, lança Mordred en regardant autour de lui avec une surprise surjouée. Je ne vois en tout cas aucun pistolero mort, que ce soit à jambes longues ou court-jambes.

— Vous dites vrai – et je dis grand merci, cela va de soi – mais je peux expliquer cela, *sai*, et très facilement...

— Oh, mais attends ! Retiens donc ton explication, bien que je ne doute pas qu'elle soit excellente ! Laisse-moi plutôt deviner ! Serait-ce que les serpents ont ligoté le Pistolero et sa dame, des serpents longs et gras, et que tu les as fait mettre à l'abri dans ce château-là ?

— Mon Seigneur...

— Si tel est le cas, il devait y avoir une énorme quantité de serpents dans ton panier, car j'en vois encore un certain nombre ici. Certains ont même l'air de se repaître de ce qui aurait dû faire mon souper.

Même si à l'évidence une partie des membres pourrissants feraient bel et bien son repas – au moins les amuse-gueule – Mordred adressa au vieillard un regard plein de reproche.

— Les pistoleros ont-ils été enfermés, alors ?

Au regard d'effroi du vieil homme succéda une expression de profonde résignation. Mordred en conçut une rage incroyable. Ce qu'il souhaitait lire sur le visage du vieux *sai* Pensif, ce n'était pas de l'effroi, encore moins de la résignation, mais de l'espoir. Espoir que Mordred se délecterait à déchiqueter. Sa forme se mit à trembler. Pendant une seconde, l'homme vit l'ombre noire

et changeante tapie dessous, avec ses nombreuses pattes. Puis tout s'estompa et l'enfant réapparut. Pour l'instant, du moins.

Faites que je ne meure pas en hurlant, supplia l'ancien Austin Cornwell. *Accordez-moi au moins cela, vous autres dieux, qui que vous soyez. Que je ne meure pas en hurlant dans les bras de cette monstruosité.*

— Vous savez ce qui s'est produit ici, jeune *sai*. C'est dans mon esprit, donc dans le vôtre. Pourquoi ne pas emporter cette saleté dans son panier – ainsi que les serpents, s'ils sont à votre goût – et laisser un vieil homme à la courte vie qu'il lui reste ? Au nom de votre père, sinon au vôtre. Je l'ai bien servi, même à la fin. J'aurais pu tout simplement me tapir dans le château et les laisser passer leur chemin. Mais je n'en ai rien fait. J'ai *essayé*.

— Tu n'avais pas le choix, répliqua Mordred depuis son bout du pont.

Sans savoir si c'était vrai. Sans même s'en soucier. La chair morte n'était que de la nourriture. La chair vivante et le sang encore chargé du dernier souffle d'un homme... ah, ça c'était autre chose. C'était un *mets fin* !

— A-t-il laissé un message ?

— Si fait. Vous savez bien que oui.

— Dis-le-moi.

— Pourquoi ne le prenez-vous pas dans mon esprit ?

De nouveau cette palpitation, l'amorce de métamorphose. Pendant une seconde il n'y eut plus ni jeune garçon ni araignée géante à l'autre bout du pont, mais un étrange hybride qui tenait des deux. *Sai* Pensif se sentit soudain la bouche très sèche, malgré la bave qui lui avait coulé sur le menton pendant son petit somme et qui miroitait toujours. Puis la version garçon de Mordred se stabilisa de nouveau, dans son manteau déchiré et pourrissant.

— Parce qu'il me plaît de l'entendre de ton trou de soûlard ratatiné.

Le vieillard s'humecta les lèvres.

— Très bien. Si cela vous sied. Il a dit qu'il était malin, alors que vous étiez jeune, sans une once de ruse. Il a dit que si vous ne restiez pas à votre place, il vous ferait sauter la tête. Il a aussi

dit qu'il aimerait la brandir comme trophée à la face de votre Père Rouge, enfermé sur son balcon.

Il avait un peu étoffé le message de Roland (comme nous le savons, puisque nous étions là), et c'était plus qu'il n'en fallait, pour Mordred.

Mais toujours pas assez pour Rando Pensif. Seulement dix jours auparavant, cela aurait peut-être suffi à exaucer le souhait du vieil homme, qui était de provoquer le garçon afin qu'il le tue rapidement. Mais Mordred avait mûri en accéléré, et était désormais en mesure de résister à ses pulsions, comme celle de bondir sur le pont en se métamorphosant, et de débouler dans la cour du château pour arracher la tête de Rando Pensif du reste de son corps, d'un coup de patte poilue.

Au lieu de quoi il leva les yeux vers les corbeaux – ils étaient des centaines, maintenant – et ils lui rendirent son regard, aussi concentrés que des élèves dans une classe. Le garçon agita les bras pour mimer un battement d'ailes, puis désigna le vieil homme. L'air se remplit instantanément d'ailes tourbillonnantes. Le Ministre du Roi fit mine de s'enfuir, mais avant qu'il ait pu faire un pas, le nuage d'encre des corbeaux s'abattit sur lui. Il leva les bras en l'air pour se protéger le visage tandis qu'ils piquaient sur sa tête et ses épaules, le transformant en véritable épouvantail. Mais ce geste instinctif ne lui fut pas d'un grand secours : d'autres oiseaux se posèrent sur ses bras levés, jusqu'à ce qu'ils plient sous le poids des volatiles. Les becs se mirent à picorer et à piquer la figure du vieillard, faisant perler le sang en minuscules pointes tatouées.

— *Non !* s'écria Mordred. Laissez-moi la peau... mais vous pouvez prendre les yeux.

C'est à ce moment précis, alors que les corbeaux arrachaient les yeux de Rando Pensif de leurs orbites vivantes, que l'ancien Ministre d'État émit ce hurlement que Roland et Susannah entendirent monter en puissance, en approchant de la ville fortifiée. Les oiseaux qui ne trouvèrent pas où se poser continuèrent de tourner autour de lui comme un cumulonimbus en plein orage. Ils le firent pivoter sur ses talons en lévitation et le soulevèrent, le transportant vers l'enfant, qui s'était à présent approché au centre du pont, pour s'y accroupir. Il avait

abandonné les bottes et le manteau pourrissant de l'autre côté du pont, à qui serait intéressé. Ce qui attendait *sai* Pensif, debout sur ses pattes arrière, battant l'air de ses pattes avant, avec sa marque rouge clairement visible sur le ventre poilu, c'était Dan-tete, le Petit Roi Rouge.

L'homme s'avança vers son destin en flottant dans l'air, les yeux arrachés et poussant des hurlements. Il brandit les mains devant lui, tentant d'écarter son assaillant. D'une patte habile, l'araignée en attrapa une et la dirigea délicatement jusqu'à sa gueule hérissée de poils, et la croqua comme un sucre d'orge.

Miam !

8

Cette nuit-là, au-delà des dernières mesures bizarrement étroites qui le mettaient mal à l'aise, Roland s'arrêta devant ce qui avait dû être une petite ferme de tenancier. Planté face au bâtiment principal, il renifla.

— Quoi, Roland ? Quoi ?

— Sens-tu le bois de cet endroit, Susannah ?

Elle renifla à son tour.

— Oui, en fait. Et alors ?

Il se tourna vers elle, un sourire aux lèvres.

— Si on peut le sentir, c'est qu'on peut le brûler.

Dicton qui se révéla vrai. Ils eurent du mal à allumer le feu, même avec l'aide des ruses les plus rouées de Roland, et une demi-boîte de méta, mais ils finirent par y arriver. Susannah s'assit aussi près qu'elle put des flammes, se retournant à intervalles réguliers pour griller uniformément des deux côtés, savourant la sensation de la sueur perlant d'abord sur son visage et sa poitrine, puis sur son dos. Elle avait oublié ce qu'on ressentait quand on avait chaud, et elle ajouta du bois jusqu'à obtenir un véritable feu de joie rugissant. Pour les animaux des

terres plus éloignées le long du Sentier du Rayon en voie de guérison, ce feu devait ressembler à une comète tombée du ciel, encore enflammée. Ote était assis à côté d'elle, les oreilles dressées, scrutant le feu, comme hypnotisé. Susannah s'attendait à tout moment à entendre Roland objecter quelque chose – lui ordonner d'arrêter de rajouter du bois dans ce foutu feu et de le laisser un peu brûler, au nom de son père – mais il n'en fit rien. Il était assis là, ses pistolets démontés devant lui, à en huiler les pièces. Lorsque le feu devint trop chaud, il se recula d'un mètre ou deux. Son ombre maigre et tremblotante dansait le commala à la lueur des flammes.

— Pourras-tu supporter encore une ou deux nuits de froid ? finit-il par lui demander.

Elle hocha la tête.

— S'il le faut, oui.

— Quand on commencera à monter vers les terres de neige, il se mettra à faire *vraiment* froid. Et si je ne peux te promettre que nous ne passerons qu'une seule nuit sans feu, je pense pouvoir dire que ce ne sera pas plus de deux.

— Tu crois qu'il sera plus facile d'attraper du gibier sans faire de feu, n'est-ce pas ?

Roland acquiesça et se mit à réassembler ses pistolets.

— Et il y aura du gibier dès après-demain ?

— Oui.

— Comment le sais-tu ?

Il y réfléchit, puis secoua la tête.

— Je ne peux le dire – mais je le sais.

— Tu en sens l'odeur ?

— Non.

— Tu touches leur esprit par le *shining* ?

— Non plus.

Elle abandonna le sujet.

— Roland, et si Mordred envoie les oiseaux contre nous, cette nuit ?

Il sourit et désigna les flammes du doigt. En dessous, le lit de braises rougeoyantes palpitait comme sous le souffle d'un dragon.

— Ils ne s'approcheront pas de ton feu de joie.

— Et demain ?

— Demain nous serons plus loin du Casse Roi Russe, même Mordred ne pourrait les convaincre de s'aventurer si loin.

— Et ça, comment le sais-tu ?

Il se contenta de secouer de nouveau la tête, même s'il croyait connaître la réponse à cette question. Ce qu'il savait lui venait de la Tour. Il en sentait le pouls gronder en lui, se réveiller à l'intérieur de son crâne. C'était comme une pousse en train de s'extraire d'une graine desséchée. Mais il était encore trop tôt pour le dire.

— Couche-toi, Susannah. Prends du repos. Je monterai la garde jusqu'à minuit, puis je te réveillerai.

— Alors maintenant, on monte la garde.

Il opina.

— Et lui, il nous surveille ?

Roland n'en était pas certain, mais il pensait que Mordred les épiait effectivement. En imagination, il voyait un garçon maigrelet (mais avec un bidon saillant devant lui en cet instant, car il avait bien mangé), nu sous les haillons d'un manteau sale et déchiré. Un garçon maigrelet installé dans une de ces étranges maisons maigrelettes, sans doute au troisième étage, pour avoir une vue dégagée. Il est assis à la fenêtre, les genoux remontés contre la poitrine pour se tenir chaud, sa cicatrice au flanc devenue douloureuse avec le froid qui lui pénètre les os. Son regard est captivé par leur feu, la jalousie le dévore. Il est jaloux de leur amitié, aussi. Sa Demi-Mère et son Père Blanc, qui lui tournent le dos.

— C'est probable, répondit Roland.

Elle s'apprêta à s'allonger, puis quelque chose l'arrêta. Elle toucha la plaie près de sa bouche.

— Ce n'est pas un bouton, Roland.

— Ah non ?

Il la regardait avec attention, assis calmement.

— J'avais une amie au lycée qui avait exactement la même chose. Ça saignait, puis ça s'arrêtait, ça cicatrisait presque, puis ça fonçait et ça se remettait à saigner. Elle a fini par aller voir un médecin – un spécialiste de la peau, un dermatologue comme on les appelle – et il a dit que c'était un angiome. Une tumeur

du sang. Il lui a fait une injection de novocaïne et il l'a retirée au scalpel. Il a dit qu'elle avait bien fait de venir le voir si vite, car chaque jour cette chose plantait ses racines un peu plus profond. Il lui a dit qu'elle aurait fini par percer le palais, voire ses sinus.

Roland attendait en silence. L'expression qu'elle avait utilisée tournait dans sa tête : *tumeur du sang*. Il se dit qu'elle aurait pu être inventée pour désigner le Roi Cramoisi lui-même. Et Mordred, aussi.

— On n'a pas d'novocaïne, mon biquet, lança Detta Walker, ça j'peux t'le di'e ! Mais si l'moment vient, faud'a qu'tu dégaines ton couteau et qu'tu m'a'aches c'foutu enculé. T'au'as inté'et à l'fai'e plus vite que l'bafouilleux gobe une mouche. Pigé ?

— Oui. Maintenant repose-toi.

Elle s'allongea. Cinq minutes après qu'elle se fut endormie, Detta Walker ouvrit un œil et lui lança un

(J'te su'veille, p'tit Blanc)

regard en coin. Roland lui adressa un signe de tête et elle referma les yeux. Une minute plus tard, elle les rouvrit, et c'est Susannah qui le regarda. Quand elle se rendormit, elle ne bougea plus.

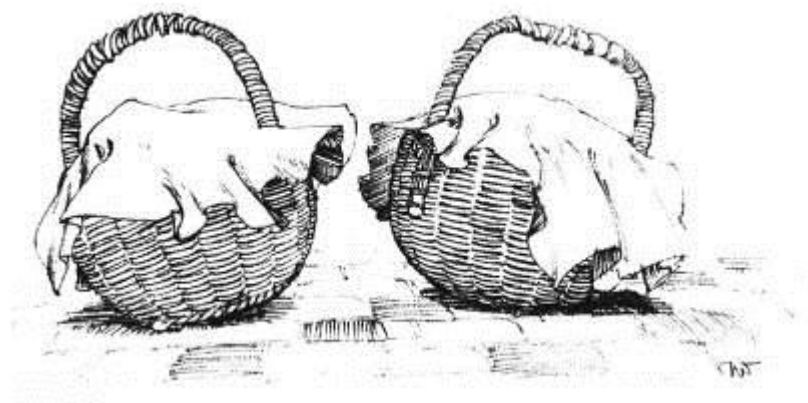
Il avait promis de la réveiller à minuit, mais il préféra la laisser dormir deux heures de plus, sachant qu'à la chaleur du feu son corps se reposait *vraiment*, pour cette nuit-ci au moins. Lorsque sa montre flambant neuve annonça une heure, il sentit enfin le regard de leur poursuivant filer. Mordred avait perdu son combat contre la fatigue des heures les plus noires de la nuit, comme d'innombrables enfants avant lui. Où que se trouvât sa chambre, l'enfant non désiré et solitaire dormait à présent, enroulé tant bien que mal dans son manteau crasseux et déchiré, la tête dans les bras.

Et sa bouche, encore souillée du sang séché de sai Pensif, tremblote-t-elle comme s'il rêvait du sein qu'il a connu, du lait qu'il a goûté ?

Roland n'aurait su le dire. Et il n'avait pas particulièrement envie de le savoir. Il se réjouissait simplement d'être éveillé pour son tour de garde nocturne, jetant de temps à autre un morceau de bois dans le feu déclinant. Il se dit qu'il mourrait

bientôt. Le bois était plus vert que celui dont étaient faites les maisons, mais il n'en restait pas moins ancien, durci au point de ressembler à de la pierre.

Le lendemain, ils verraient des arbres. Les premiers depuis Calla Bryn Sturgis, sans compter ceux poussant sous le soleil artificiel de l'Algul Siento et ceux qu'il avait vus dans le monde de Stephen King. Ce serait une bonne chose. En attendant, les ténèbres tenaient bon. Au-delà du halo lumineux du feu mourant, le vent gémissait, soulevant les cheveux sur les tempes de Roland et l'entourant d'une douce odeur ouatée de neige. Il renversa la tête en arrière et regarda tourner l'horloge des étoiles sur le grand cadran noir au-dessus de lui.



Chapitre 4

PEAUX

1

Il leur fallut faire sans feu non pas pendant une ou deux nuits, mais pendant trois nuits d'affilée. La dernière fut la plus longue, les douze heures les plus misérables de la vie de Susannah. *Est-ce pire que la nuit de la mort d'Eddie ?* se demanda-t-elle, au plus dur de l'épreuve. *Tu es vraiment en train de dire que ce que tu vis en ce moment est pire que de rester allongée éveillée dans un de ces dortoirs, sachant qu'il en serait ainsi pour toujours ? Pire que de lui laver le visage et les mains et les pieds ? Que de les lui laver pour le mettre en terre ?*

Oui. C'était pire. Elle détestait la conscience qu'elle en avait, et ne pourrait jamais l'admettre à qui que ce soit d'autre qu'à elle-même, mais le froid intense et infini de cette dernière nuit était bien pire. Elle en venait à redouter le moindre souffle de la brise montant des terres de neige, vers l'est et le sud. C'était un constat à la fois terrible et qui forçait l'humilité, de mesurer combien le malaise physique pouvait empiéter sur tout le reste, se répandant comme un gaz mortel jusqu'à occuper tout l'espace, jusqu'à prendre possession de tout le terrain de jeu. Le chagrin ? Le deuil ? Qu'étaient ces sentiments, quand on les comparait au froid en marche, partant de vos doigts et de vos orteils, rampant le long de votre putain de *nez*, pour aller où ?

Vers le cerveau, si cela vous sied. Et vers le cœur. Sous la main glacée d'un froid pareil, le chagrin et le deuil n'étaient que des mots. Non, même pas. Que des sons. Rien que du bruit vide de sens, quand on était assis là à grelotter sous les étoiles, à attendre un matin qui ne viendrait jamais.

Ce qui rendait les choses pires encore, c'était de sentir la présence autour d'eux de tous ces feux de joie potentiels, car ils avaient atteint cette région vivante que Roland appelait l'« Entre-neige ». Il s'agissait d'une enfilade de longues pentes herbeuses (même si l'herbe était surtout blanche et morte, en cette saison) et de vallées peu profondes où apparaissaient des bosquets d'arbres isolés, et des ruisseaux à présent figés dans la glace. Plus tôt, alors qu'il faisait encore jour, Roland lui avait montré plusieurs trous dans la glace, en lui racontant que c'était l'œuvre des cerfs. Il avait aussi repéré des tas d'excréments. À la lumière du jour, ces signes avaient leur intérêt, ils étaient même des signes d'espoir. Mais dans le fossé sans fond de la nuit, alors qu'elle écoutait le cliquetis régulier de ses dents qui claquaient, ils n'avaient plus aucun sens. Eddie ne signifiait rien. Jake non plus. La Tour Sombre n'avait aucun sens, ni le feu de joie qu'ils avaient fait brûler à la sortie de la ville fortifiée. Elle se rappelait de quoi il avait l'air, mais le souvenir de cette chaleur qui l'avait fait transpirer si fort, celui-là était totalement perdu. Comme quelqu'un qui est mort quelques instants et a eu un aperçu d'une autre vie lumineuse et fantastique, elle ne pouvait que dire que ç'avait été merveilleux.

Roland était assis à ses côtés et l'entourait de ses bras, laissant parfois échapper une toux rauque et sèche. Susannah se dit qu'il était peut-être en train de tomber malade, mais même cette idée n'avait aucune emprise sur elle. Le néant, hormis le froid.

À un moment – juste avant que l'aube ne vienne finalement allumer le ciel à l'est – elle vit des étincelles orange virevolter au loin, droit devant eux, au-delà de l'endroit où la neige se mettait à tomber. Elle demanda à Roland s'il avait la moindre idée de ce que c'était. Ce qui ne l'intéressait pas vraiment, mais entendre sa propre voix la rassura en lui confirmant qu'elle n'était pas morte. Pas encore, du moins.

— Je pense que ce sont des hobs.

— Qqqqqqu'est-ce qqque c'est ?

Maintenant elle ne pouvait plus articuler un son sans bégayer et claquer des dents.

— Je ne sais comment te l'expliquer. Et ce n'est vraiment pas la peine. Tu verras bien, l'heure venue. Pour l'instant, si tu écoutes attentivement, tu entendras quelque chose plus près, quelque chose de plus intéressant.

Elle n'entendit d'abord que le soupir du vent. Puis il se tut, et elle perçut le bruissement sec de l'herbe sous le pas d'un animal. Puis un craquement sourd. Et Susannah sut exactement de quoi il s'agissait : d'un sabot perforant la fine pellicule de glace, révélant l'eau vive au monde glacé de la surface. Elle savait aussi que dans les trois ou quatre jours, elle porterait sans doute un manteau fait de l'animal qui buvait en ce moment même non loin d'eux, mais cette idée n'avait aucun sens, elle non plus. Le temps n'était qu'un concept inutile, quand on était assis dans le noir, dans une douleur lancinante.

Elle croyait avoir eu froid, auparavant ? Drôle d'idée, pas vrai ?

— Et Mordred ? demanda-t-elle. Tu penses qu'il est dans le coin ?

— Oui.

— Et qu'il ressent le froid, comme nous ?

— Je ne sais pas.

— Je n'en peux plus, Roland – vraiment, je n'en peux plus.

— C'est terminé. L'aube est proche, et je pense que demain nous aurons un feu, à la tombée de la nuit.

Il toussa dans son poing, puis repassa le bras autour de la jeune femme.

— Tu te sentiras mieux quand on sera debout et occupés. En attendant, au moins on est ensemble.

Mordred avait effectivement aussi froid qu'eux, jusque dans ses os, et lui n'avait personne.

Il était assez près pour les entendre, cependant : pas les mots précis, mais le son de leurs voix. Il tremblait sans pouvoir se maîtriser et il s'était tapissé l'intérieur de la bouche d'herbe, car il craignait qu'avec son ouïe subtile, Roland perçoive le claquement de ses dents. La veste de cheminot n'était d'aucune utilité ; il l'avait jetée quand elle était tombée en morceaux, en commençant par les coudes, et il avait balancé le tout dans l'herbe basse près de la vieille route avec un juron de colère. Il ne portait encore les bottes que parce qu'il avait réussi à tisser de la ficelle à partir d'herbes hautes. Il en avait saucissonné ce qui restait des godillots, les soudant à ses pieds.

Il avait envisagé de reprendre sa forme d'araignée, sachant que ce corps-là supporterait mieux le froid, mais sa courte vie tout entière avait été hantée par le spectre de la famine, et il supposait qu'une partie de lui la craindrait toujours, peu importait la quantité de nourriture qu'il aurait sous la main. Les dieux savaient qu'il n'y en avait pas beaucoup, en ce moment, trois bras coupés, quatre jambes (dont deux en partie mangées) et un morceau de torse tiré du panier en osier, et c'était tout. Et s'il se transformait, l'araignée goberait cette maigre pitance avant l'aube. Et bien qu'il y eût du gibier tout autour – il entendait les mouvements du cerf aussi clairement que son Papa Blanc – Mordred n'avait pas entièrement confiance en ses capacités à le piéger, ou à l'attraper.

Aussi restait-il assis à grelotter, en écoutant le son de leurs voix, jusqu'à ce que les voix se taisent. Peut-être dormaient-ils. Il aurait pu somnoler un peu lui-même. Et la seule chose qui le retenait de céder et de faire demi-tour, c'était la haine qu'il ressentait pour eux. La haine de les savoir ensemble, quand lui n'avait personne. Jamais personne.

Mordred lô faim, pensa-t-il, malheureux. Mordred lô froid. Et Mordred lô personne. Mordred est seul.

Il s'enfonça le poignet dans la bouche, mordit très profond et aspira le flot chaud qui coulait. Dans ce sang il savoura le dernier souffle de Rando Pensif... mais si faible ! Si vite évanoui ! Et il ne lui resta bientôt plus que le goût inutile et recyclé de sa propre chair.

Et dans le noir, Mordred se mit à pleurer.

3

Quatre heures après le lever du jour, sous un ciel blanc qui promettait de la pluie ou de la neige (peut-être les deux en même temps), Susannah Dean était allongée derrière un tronc d'arbre mort, grelottante, à scruter l'une des petites vallées. *Tu entendras Ote*, lui avait dit le Pistolero. *Et tu m'entendras, moi aussi. Je ferai de mon mieux, mais je les repousserai devant moi, pour que tu aies le meilleur angle de tir. Fais en sorte que chaque coup porte.*

Ce qui compliquait les choses, c'était cette intuition sourde que Mordred était tout près, à présent, et qu'il pourrait essayer de lui tendre une embuscade, pendant qu'elle avait le dos tourné. Elle regardait constamment autour d'elle, mais ils avaient choisi un lieu relativement dégagé et elle n'avait rien vu dans l'herbe derrière elle, sauf une fois un gros lapin brun galopant gauchement, ses grandes oreilles traînant au sol.

Elle finit par entendre les aboiements haut perchés d'Ote, dans le bosquet d'arbres à sa gauche. Une seconde plus tard, Roland se mit à hurler.

— H'yah ! H'yah ! Hardi là ! Hardi là, te dis-je ! Ne tarde jamais ! Ne tarde pas une seule...

Puis il eut une quinte de toux. Elle n'aimait pas cette toux. Non, pas du tout.

Elle discernait à présent du mouvement dans les arbres, et pour l'une des rares occasions depuis que Roland lui avait fait

admettre qu'il y avait quelqu'un d'autre se cachant à l'intérieur d'elle, elle convoqua Detta Walker.

J'ai besoin de toi. Si tu veux avoir chaud un jour, tu as intérêt à calmer mes mains, que je puisse tirer droit.

Et le tremblement incontrôlable de son corps cessa. Lorsque la harde de cervidés surgit des arbres – et pas une petite harde, il y en avait bien dix-huit, menés par un mâle avec une ramure somptueuse –, ses mains elles aussi s'arrêtèrent de trembler. De celle de droite elle tenait le pistolet de Roland, à crosse de bois de santal.

Ote surgit soudain, talonnant le dernier traînard. C'était une biche mutante, qui courait (avec une grâce étrange) sur quatre jambes de longueurs inégales, tandis qu'une cinquième lui pendait mollement au milieu du ventre, comme un pis. Et enfin apparut Roland, sans plus courir vraiment, plus maintenant, mais plutôt trottinant en titubant. Elle l'ignore, visant le mâle et attendant qu'il se trouve dans sa ligne de mire.

— Par ici, murmura-t-elle. Tourne à droite, mon biquet, que je te voie faire. Comme-à-commala.

Et bien qu'il n'eût aucune raison de la faire, le mâle guidant sa petite harde en fuite vira légèrement en direction de Susannah. Elle se sentait à présent remplie de ce froid bienvenu. Sa vision parut s'affiner, jusqu'à voir la tension des muscles sous la peau de l'animal, le croissant blanc quand ses yeux roulèrent, la blessure ancienne à l'antérieur de l'une des biches voisines, là où la fourrure n'avait jamais repoussé. Elle regretta une seconde qu'Eddie et Jake ne fussent pas à ses côtés, ressentant ce qu'elle ressentait, voyant ce qu'elle voyait, puis ce sentiment s'évanouit, lui aussi.

Je ne tue pas avec mon arme ; celle qui tue avec son arme a oublié le visage de son père.

— Je tue avec mon cœur, murmura-t-elle avant de faire feu.

Sa première balle toucha le dix-cors et il s'effondra sur le flanc gauche. Les autres filèrent de part et d'autre de son cadavre. Une biche l'enjamba d'un bond et la deuxième balle de Susannah la frappa à l'apogée de son saut, de sorte qu'elle tomba raide de l'autre côté, une patte cassée et tordue à angle droit, sans plus aucune grâce.

Elle entendit Roland faire feu à trois reprises, mais ne le chercha pas du regard. Elle avait assez de pain sur la planche de son côté, et elle comptait s'en occuper correctement. Chacune des quatre balles restant dans le barillet cueillit un cerf, et un seul bougeait encore au moment de sa chute à terre. Il ne vint pas une seconde à l'idée de la jeune femme que c'était là une série de tirs exceptionnels, surtout avec un pistolet. Elle était pistolero, après tout, et tirer était son boulot.

De plus, c'était un matin sans vent. La moitié de la harde gisait à présent à terre dans la vallée herbeuse en contrebas. Tous les rescapés sauf un obliquèrent vers la gauche et se mirent à dévaler la pente, en direction du ruisseau. Une seconde plus tard, ils étaient à couvert du rideau de saules. Le dernier, un faon de l'année, fonça directement vers elle. Susannah ne prit pas la peine de recharger avec le petit tas de balles posé près d'elle sur un carré de peau de cerf, mais s'empara d'un des Rizas, sa main trouvant à l'instinct le point de prise idéal.

— *Riza !* s'écria-t-elle en lançant.

Le plat s'éleva au-dessus de l'herbe brûlée, dans son étrange gémissement. Il frappa le faon en pleine course, à hauteur du garrot. Des gouttelettes de sang volèrent en guirlande autour de la tête de l'animal, noire sur fond de ciel blanc. Un couperet de boucher n'aurait pas fait entaille plus nette. Le faon continua de courir pendant quelques instants, sans tête et sans but, le sang jaillissant du moignon de son cou, tandis que son cœur épuisait ses derniers battements. Puis il tomba à genoux sur ses antérieurs écartés à moins de dix mètres de la cachette de Susannah, souillant de rouge vif l'herbe jaune et drue.

Le long calvaire de la nuit précédente était oublié. L'engourdissement de ses mains et de ses pieds avait disparu. Elle ne ressentait ni chagrin, ni poids du deuil, ni peur. Susannah était en cet instant exactement la femme que le *ka* avait fait d'elle. L'odeur de poudre et de sang mêlés s'élevant du cerf était aigre. C'était aussi le plus doux parfum au monde.

Se redressant sur ses moignons, Susannah tendit les bras, serrant fermement le pistolet de Roland dans son poing droit, et décrivit un Y dans le ciel. Puis elle poussa un hurlement. Il n'y avait pas de mots, car aucun ne lui vint. Nos plus grands

moments de triomphe sont toujours inexprimables.

4

Roland avait insisté pour qu'ils prennent un énorme petit déjeuner, et l'argument de Susannah selon lequel la viande en gelée avait à peu près le même goût que de la bouillie aux grumeaux ne fut d'aucun effet sur lui. Lorsque arriva deux heures de l'après-midi, à en croire sa montre gousset de chochette – à peu près au moment où la pluie froide et continue avait tourné au gros crachin de neige fondue, en somme – elle se sentait heureuse. Jamais elle n'avait connu une journée aussi éprouvante d'un point de vue physique, et la journée n'était pas finie. Roland était à ses côtés tout le long, lui rendant effort pour effort en dépit de sa mauvaise toux. Elle eut l'occasion (au cours de leur bref mais divin repas de midi, composé de steaks de cerf grillés) de constater combien cet homme était étrange et remarquable. Après tout ce temps et toutes ces aventures, elle était encore loin de connaître le fin mot de son caractère. Très loin. Elle l'avait vu rire et pleurer, tuer et danser, elle l'avait vu dormir et s'accroupir derrière un bouquet de buissons, le pantalon aux chevilles et le derrière au-dessus de ce qu'il appelait le Tronc d'Aisance. Elle n'avait jamais couché avec lui comme une femme avec un homme, mais elle croyait l'avoir vu dans presque toutes les autres circonstances, et... non. Elle n'en connaissait toujours pas le fin mot.

— Cette toux... pour moi ça ressemble de plus en plus à une pneumonie, fit-elle remarquer, peu de temps après que la pluie se fut mise à tomber.

Ils se livraient alors aux activités du jour que Roland appelait *aven-car* : emporter le gibier tué et le préparer pour la transformation.

— Que ça ne t'inquiète pas. J'ai ce qu'il faut ici pour la

soigner.

— Tu dis vrai ? demanda-t-elle sur un ton dubitatif.

— Oui-là. Et ces choses-là, que je veille à ne pas perdre.

Il fouilla dans sa poche et en sortit une poignée de cachets d'aspirine, qu'il lui exhiba. Elle lut sur son visage une expression de véritable vénération. Et pourquoi pas, après tout ? Il n'était pas impossible qu'il dût la vie à ce qu'il appelait l'*astine*. À l'*astine* et au *cheflet*.

Ils chargèrent leur butin à l'arrière du Taxi de Luxe de Ho Fat et le traînèrent jusqu'au ruisseau. Il leur fallut trois voyages en tout. Après avoir entassé les carcasses, Roland plaça soigneusement la tête du dernier faon sur la pile, d'où elle contempla les deux pistoleros avec des yeux hébétés.

— Qu'est-ce que tu fais, avec ça ? demanda Susannah, avec une pointe de Detta dans la voix.

— On va avoir besoin d'un maximum de cervelle, tout ce qu'on pourra trouver, dit Roland, avant de tousser une nouvelle fois dans son poing. Ça n'est pas le moyen le plus propre de faire le boulot, mais c'est rapide, et ça marche.

5

Une fois qu'ils eurent empilé leurs prises au bord du ruisseau gelé (« au moins on n'aura pas à s'inquiéter des mouches », avait fait remarquer Roland), le Pistolero entreprit de ramasser du bois mort. Susannah avait hâte de pouvoir se retrouver près du feu, mais le besoin impérieux qu'elle avait ressenti la nuit précédente avait disparu. Elle avait travaillé dur et, pour le moment du moins, elle avait assez chaud. Elle essaya de se remémorer la profondeur de son désespoir, la manière qu'avait eue le froid de ramper jusqu'à sa moelle, transformant ses os en glace, et elle n'y parvint pas. Car le corps avait cette faculté d'oublier le pire, supposait-elle, et sans la coopération du corps,

tout ce dont disposait le cerveau, c'était de souvenirs semblables à des photos jaunies.

Avant de se mettre à la récolte du bois, Roland inspecta la rive du ruisseau gelé et déterra un morceau de roche. Il le lui tendit, et Susannah passa le pouce sur sa surface laiteuse, lissée par l'eau.

— Du quartz ? demanda-t-elle.

Mais il lui semblait que non. Pas tout à fait du quartz.

— Je ne connais pas ce mot, Susannah. Nous l'appelons chert. Il permet de faire des instruments primaires mais très utiles : des têtes de haches, des couteaux, des broches, des grattoirs. Ce sont les grattoirs dont nous avons besoin. Et au moins un marteau à main.

— Je sais ce qu'on va gratter, mais qu'est-ce qu'on va marteler ?

— Je te montrerai, mais tu veux bien me rejoindre ici un moment, tout d'abord ?

Roland se mit à genoux, et prit la main froide de Susannah dans la sienne. Tous deux, ils se placèrent en face de la tête de cerf.

— Nous te remercions pour ce que nous allons recevoir, dit Roland à la tête, et Susannah frissonna.

C'est exactement ainsi que son père commençait à rendre les grâces avant un grand repas, où toute la famille se trouvait réunie.

Notre propre famille est brisée, se dit-elle, mais elle n'en dit rien. Ce qui était fait était fait. La réponse qu'elle donna fut celle qu'elle avait apprise petite fille :

— Père, nous te louons.

— Guide nos mains et guide nos cœurs, alors que nous prenons la vie dans la mort, poursuivit Roland.

Puis il la regarda, les sourcils arqués, lui demandant sans prononcer un mot si elle avait quelque chose à ajouter.

Susannah se rendit compte que oui.

— Notre Père, qui es aux cieux, que Ton nom soit sanctifié, que Ton règne vienne, que Ta volonté soit faite, sur la Terre comme au ciel. Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés. Et ne nous

soumets pas à la tentation, mais délivre-nous du mal. Car c'est à Toi qu'appartiennent le règne, la puissance et la gloire, pour les siècles des siècles.

— C'est une jolie prière, dit-il.

— Oui, acquiesça-t-elle. Je ne l'ai pas dite exactement comme il faut – c'est loin, tout ça – mais ça reste la meilleure prière. Maintenant mettons-nous à la tâche, tant que je sens encore mes mains.

Roland lui donna un amen.

6

Roland reprit la tête coupée du jeune cerf (les bois naissants facilitèrent la prise), la déposa en face de lui, puis frappa le crâne avec le caillou de la taille du poing. Il y eut un craquement étouffé qui fit se rétracter l'estomac de Susannah. Roland agrippa les bois et se mit à tirer, d'abord vers la gauche, puis vers la droite. Lorsque Susannah vit le crâne brisé onduler sous la peau, son estomac fit plus que se rétracter : il décrivit au ralenti tout le parcours du grand huit.

Roland frappa encore deux fois, maniant le morceau de chert avec une précision presque chirurgicale. Puis il se servit de son couteau pour découper un disque dans la peau du crâne, qu'il retira comme une cagoule. La tête fracassée apparut. Il inséra la lame de son couteau dans la fissure la plus large et fit levier. Lorsque les méninges du cerf furent visibles, il les sortit de la boîte crânienne, les mit de côté avec précaution, et regarda Susannah.

— Nous aurons besoin de la cervelle de tous les cerfs que nous avons tués, et c'est à ça que nous servira le marteau.

— Oh, dit-elle d'une voix entrecoupée. La cervelle.

— Pour la pâte de tannage. Mais le chert ne sert pas qu'à ça. Tu vas voir.

Il lui montra comment cogner deux cailloux l'un contre l'autre pour en casser un ou les deux, en gros segments lisses plutôt qu'en éclats grossiers. Elle savait que les roches métamorphiques se brisaient de cette manière, mais les schistes étaient en général trop fragiles pour faire de bons instruments. Alors que cette roche-là était *solide*.

— Quand tu obtiendras des fragments assez larges sur une tranche pour être tenus dans le creux de la main, et fins comme une lame de couteau sur l'autre, mets-les de côté. Ils feront de bons grattoirs. Avec plus de temps on aurait pu confectionner des poignées, mais on ne le peut pas. Au coucher nous aurons les mains bien abîmées.

— Combien de temps crois-tu qu'il faudra, pour avoir assez de grattoirs ?

— Pas si longtemps que ça, répondit Roland. Le chert se brise bien, d'après ce que j'ai entendu.

Tandis que le Pistolero ramassait du bois mort pour leur feu dans un bosquet mélangé de saules et d'aulnes, au bord de la rivière gelée, Susannah longea la rive en quête de chert. Lorsqu'elle eut trouvé une douzaine de cailloux de bonne taille, elle dénicha un morceau de granit saillant du sol en une courbe polie par les intempéries. Elle se dit qu'il ferait une enclume parfaite.

Le chert se brisait en effet comme il fallait, et le temps que Roland rapporte son troisième gros chargement de bois, elle avait taillé une trentaine de grattoirs potentiels. Il confectionna un tas de petit bois, que Susannah protégea en faisant écran avec ses mains. Il tombait désormais de la neige fondue, et bien qu'ils fussent en train de s'activer sous une épaisse couverture de feuillage, elle se dit qu'il ne faudrait pas longtemps avant d'être tous les deux trempés.

Une fois le feu allumé, Roland s'écarta de quelques pas, tomba de nouveau à genoux, et joignit les mains.

— Tu pries encore ? demanda-t-elle, amusée.

— C'est drôle comme ce qu'on apprend dans l'enfance nous reste, dit-il simplement.

Il ferma les yeux quelques secondes, puis leva les mains à hauteur de sa bouche et les embrassa. Le seul mot qu'elle

l'entendit prononcer fut *Gan*. Puis il rouvrit les yeux et tendit les bras vers le haut, ouvrant les mains en un geste ravissant qui rappela à Susannah des oiseaux en train de prendre leur envol. Lorsqu'il reprit la parole, ce fut d'une voix sèche et factuelle : celle de M. Je Gère.

— C'est très bien, donc. Mettons-nous au travail.

7

Ils tissèrent de la ficelle à l'aide d'herbes hautes, exactement comme l'avait fait Mordred, et ils suspendirent le premier cerf – le décapité – par les membres arrière, à la branche la plus basse d'un saule. À l'aide de son couteau, Roland ouvrit le ventre, puis fouilla abondamment dans les entrailles et en retira deux organes rouges et dégoulinants que Susannah prit pour les reins.

— Contre la fièvre et la toux, dit-il en croquant dans le premier comme dans une pomme mûre.

Susannah laissa échapper un gargouillis et se détourna pour contempler la rivière, en attendant qu'il eût fini. Quand ce fut fait, elle le regarda découper des cercles à la naissance des pattes qui pendaient, à l'articulation.

— Tu te sens mieux ? lui demanda-t-elle, un peu mal à l'aise.

— Ça va venir, répondit-il. À présent aide-moi à déshabiller ce gaillard. Il faudra garder les poils de la première peau – il va nous falloir un bol pour notre pâte. Maintenant observe.

Il enfourna les doigts là où la peau tenait encore au corps par la fine membrane de graisse et de muscles, et il tira. La peau se déchira sans encombre jusqu'en dessous du ventre du cerf.

— Maintenant, fais pareil de ton côté, Susannah.

La seule difficulté consista à glisser les doigts à l'intérieur de l'animal. Cette fois-ci ils tirèrent tous les deux ensemble, et lorsque la peau fut redescendue jusqu'aux jambes pendantes,

elle avait vaguement la forme d'une chemise. Roland la découpa avec son couteau, puis creusa un trou à l'écart du feu crépitant, mais toujours à couvert des arbres. Elle lui prêta main forte, se délectant de sentir la sueur lui couler sur le visage et le corps. Lorsqu'ils obtinrent un creux en forme de bassine d'environ soixante centimètres de diamètre et d'une quarantaine en profondeur, Roland le tapissa de la peau.

Tout l'après-midi ils se relayèrent pour dépecer les huit autres cerfs qu'ils avaient abattus. Il importait de le faire aussi vite que possible, car lorsque la sous-couche de gras et de muscles sécherait, la tâche deviendrait plus lente et plus ardue. Le Pistolero entretenait le feu qui brûlait haut et fort, la laissant ratisser les cendres. Lorsqu'elles avaient assez refroidi pour ne pas trouser la doublure de leur saladier, il les versait dans le trou. Depuis cinq heures de l'après-midi, Susannah souffrait cruellement du dos et des bras, mais elle ne ralentit pas la cadence pour autant. Roland avait le visage, le cou et les mains couverts de cendres, ce qui avait un petit côté comique.

— On dirait un joueur de jazz blanc déguisé en noir, lui lança-t-elle à un moment. Rastus Coon.

— Qui est-ce ?

— Rien que le bouffon des Blancs. Tu crois que Mordred est encore dans les parages, à nous regarder trimer ?

Toute la journée, elle avait gardé un œil dans le dos, au cas où.

— Non, dit-il en s'arrêtant pour souffler quelques instants.

De la main il écarta ses cheveux de son front, rajoutant une zébrure cendrée à l'ensemble, évoquant cette fois-ci à Susannah les pénitents du Mercredi des Cendres.

— M'est avis qu'il est allé chasser pour son compte.

— Mordred lô faim, dit-elle, avant d'ajouter : tu dois pouvoir entrer un peu en contact avec lui, n'est-ce pas ? Assez du moins pour savoir s'il est là ou s'il est parti.

Roland y réfléchit, et dit simplement :

— Je suis son père.

Quand la nuit tomba, ils avaient devant eux un haut tas de peaux de cerfs et une pile de carcasses décapitées et dépecées qui auraient sans doute été noires de mouches, si le temps avait été plus clément. Ils se régalerent à nouveau d'un repas pantagruélique de steaks de venaison grésillants et absolument délicieux, et Susannah eut une nouvelle pensée pour Mordred, quelque part dans l'obscurité, sans doute à manger son propre souper cru. Il avait peut-être des allumettes, mais il n'était pas idiot. S'ils apercevaient un autre feu dans les ténèbres, ils lui tomberaient dessus à la seconde. Et alors, pan-pan-pan, adieu mon p'tit gars l'araignée. Elle sentit monter un étrange élan de compassion pour lui et se dit qu'il fallait qu'elle s'en méfie. À l'évidence il n'en aurait pas eu autant pour elle et Roland, si la situation avait été inversée.

À la fin du repas, Roland essuya ses doigts grasseyés sur sa chemise et dit :

— C'était bon.

— Ça, tu peux le dire.

— Maintenant allons sortir les cerveaux. Ensuite on dormira.

— Un à la fois ?

— Oui. Pour autant que je sache, on ne reçoit pas de cerveau par paquet de dix, à la naissance.

Pendant une seconde, elle fut trop surprise d'entendre l'expression d'Eddie

(par paquet de dix)

pour bien mesurer que Roland venait de faire de l'humour. Bancal, d'accord, mais de l'humour *authentique*. Puis elle réussit à feindre un petit rire.

— Très drôle, Roland. Tu vois ce que je veux dire.

Roland hocha la tête.

— On dormira à tour de rôle et on fera un tour de garde, oui. Je pense que ça vaut mieux.

Le temps et la répétition finissaient toujours par payer : elle avait désormais trop vu de boyaux à l'air pour s'émouvoir de la

vision d'un peu de cervelle. Ils fracassèrent les têtes et se servirent du couteau de Roland (dont la lame était maintenant émoussée) pour écarter les segments de boîtes crâniennes et extraire les cerveaux de leurs prises. Ils les mirent soigneusement de côté, comme un panier de gros œufs gris. Lorsqu'ils eurent fini de décerveler le dernier cerf, Susannah avait les doigts tellement enflés et douloureux qu'elle pouvait à peine les plier.

— Allonge-toi, lui dit Roland. Dors. Je prends le premier tour de garde.

Elle ne protesta pas. Étant donné son estomac plein et la chaleur du feu, elle savait que le sommeil ne se ferait pas attendre. Elle savait aussi qu'en se réveillant le lendemain, elle serait tellement courbatue que même s'asseoir lui serait difficile et douloureux. Mais pour l'instant, elle s'en moquait. Un vaste sentiment de satisfaction l'envahissait. Il était en partie dû au fait d'avoir un repas chaud dans le ventre, mais il n'y avait pas que ça, loin de là. L'essentiel de son bien-être provenait d'une bonne journée de travail acharné, rien de plus, rien de moins. Cette sensation qu'ils n'étaient plus en train de flotter à la dérive, mais qu'ils *agissaient par eux-mêmes*.

Doux Jésus, se dit-elle. *Je crois que je vire Républicaine, avec l'âge.*

Une autre chose la frappa : le calme. Aucun bruit hormis le souffle du vent, le murmure ouaté de la neige fondue (qui commençait à s'apaiser) et le crépitement de ce feu béni.

— Roland ?

Assis à côté du feu, il se tourna vers elle en haussant les sourcils, l'air interrogateur.

— Tu ne tousses plus.

Il sourit et hocha la tête. Elle emporta ce sourire dans le sommeil, mais c'est d'Eddie qu'elle rêva.

Ils demeurèrent trois jours dans ce campement près de la rivière, et pendant tout ce temps Susannah en apprit plus sur la peausserie qu'elle croyait jamais devoir en savoir (et bien plus qu'elle souhaitait réellement découvrir).

En inspectant les alentours sur environ deux kilomètres en amont et en aval du ruisseau, ils trouvèrent deux bûches, une pour chacun d'eux. Ils trempèrent leurs peaux dans leur marmite de fortune, les imprégnant d'une soupe noire d'eau et de cendres. Puis ils placèrent leurs bûches à angle droit de deux troncs de saules (assez proches, afin de pouvoir travailler côte à côte) et raclèrent les poils à l'aide de leurs grattoirs en chert. Ils y passèrent la journée. Quand ce fut fait, ils écopèrent le contenu de leur « marmite », retournèrent la doublure en peau et la remplirent de nouveau, cette fois d'un mélange d'eau et de cervelle écrasée. Cette « doublure spécial frimas » était une nouveauté, pour elle. Ils laissèrent les peaux tremper dans cette mixture toute la nuit et, tandis que Susannah tissait du fil à coudre à partir de nerfs et de tendons, Roland aiguisa la lame de son couteau, puis tailla une demi-douzaine d'aiguilles dans de l'os. Il se retrouva les doigts en sang, à cause de dizaines de petites coupures. Il se posa des cataplasmes de cendre et d'écorce et dormit ainsi, avec l'air d'avoir de grosses moufles gris-noir. Lorsqu'il les rinça le lendemain dans un ruisselet, Susannah fut ébahie de constater que les coupures commençaient déjà à cicatriser. Elle tenta de tamponner de cette mixture la plaie qui persistait au coin de sa bouche, mais le bouton se mit à piquer effroyablement, aussi s'empressa-t-elle d'aller le nettoyer.

— Je veux que tu m'arraches ce foutu truc.

Roland secoua la tête.

— Laissons-lui encore un peu de temps pour cicatriser de lui-même.

— Pourquoi ?

— Inciser une plaie n'est jamais une bonne idée, à moins

d'être absolument certain qu'il n'y a pas d'autre solution. Surtout par ici, dans ce que Jake aurait appelé un blette pareil.

Elle acquiesça (sans prendre la peine de corriger son « blette » en « bled »), mais des images ignobles lui vinrent à l'esprit, lorsqu'elle se coucha. Des visions de son bouton en train de s'étendre, lui effaçant le visage centimètre par centimètre, transformant toute sa tête en une tumeur noire, sanguinolente et recouverte de croûtes. Dans la pénombre, de telles visions étaient monstrueusement convaincantes, mais elle était heureusement trop épuisée pour qu'elles la maintiennent éveillée bien longtemps.

Lors de leur deuxième jour dans ce que Susannah devait bientôt appeler le Camp des Peaux, Roland bâtit une sorte de grande carcasse branlante autour du nouveau feu, bas et brûlant lentement. Ils firent fumer les peaux deux par deux, puis les mirent de côté. L'odeur du produit fini était étonnamment agréable. *Ça sent le cuir*, pensa-t-elle en levant une à hauteur de son visage, puis elle éclata de rire. Parce que, après tout, c'était exactement ça : du cuir.

Ils passèrent le troisième jour à « monter » et c'est là que le Pistolero dut s'avouer vaincu. Roland cousait à gros points à peine utilisables. Elle se fit la réflexion que les gilets et les jambières qu'il confectionnait tiendraient à peine un mois, deux tout au plus, avant de commencer à tomber en morceaux. Elle était beaucoup plus douée. L'art de la couture lui avait été transmis par sa mère et ses deux grand-mères. Elle avait commencé par trouver les aiguilles d'os de Roland effroyablement peu maniables, et elle avait pris le temps de se couvrir le bout du pouce et de l'index droits de petits morceaux de cuir noués. Elle put ensuite accélérer la cadence, et au milieu de l'après-midi de leur journée « montage », elle prenait des vêtements de la pile de Roland et doublait les coutures du Pistolero par les siennes, plus fines et plus serrées. Elle se dit qu'il y verrait peut-être une objection – les hommes étaient fiers – mais il s'abstint, ce qui valait sans doute mieux. Il aurait vraisemblablement récolté une réponse de Detta à ses jérémiades et ses scrupules.

Quand arriva leur troisième nuit au Camp des Peaux, ils

avaient chacun un gilet, une paire de jambières et un manteau. Ils disposaient aussi d'une paire de moufles. Des engins énormes et assez ridicules, mais qui leur garderaient les mains au chaud. Et en parlant de mains, Susannah arrivait de nouveau à plier les doigts. Elle jeta un regard dubitatif aux peaux restantes et demanda à Roland s'il comptait passer une journée de plus à monter.

Le Pistolero réfléchit à la question, puis secoua la tête.

— Nous allons charger celles qui restent dans le Tac-scie, je pense, avec une partie de la viande et des blocs de glace qu'on tirera de la rivière, pour la conserver au frais.

— Le Taxi ne nous servira plus à rien, quand on arrivera dans les zones enneigées, pas vrai ?

— Non, en effet. Mais d'ici là on aura transformé les peaux en vêtements et mangé la viande.

— Tu ne peux pas rester ici plus longtemps, c'est ça, n'est-ce pas ? Tu l'entends appeler. La Tour.

Le regard de Roland se perdit dans le feu qui craquait, et il ne répondit rien. Il n'avait pas besoin de le faire.

— Comment on va tracter notre *gunna*, une fois dans les terres blanches ?

— On fera un travois. Et il y aura plein de gibier.

Elle hocha la tête et s'allongea. Il la prit par les épaules et la fit pivoter vers le feu. Il approcha son visage de celui de la jeune femme, et pendant un instant elle crut qu'il allait l'embrasser pour lui souhaiter bonne nuit. Au lieu de quoi il observa longuement sa plaie près de la bouche, surmontée d'une croûte épaisse.

— Alors ? finit-elle par demander.

Elle aurait pu se montrer plus loquace, mais il aurait entendu le tremblement de sa voix.

— Je crois qu'il est un peu plus petit. Une fois que nous aurons laissé les Malterres derrière nous, il se peut qu'il guérisse de lui-même.

— Tu dis ainsi ?

Le Pistolero secoua instantanément la tête.

— J'ai dit *il se peut*. Maintenant allonge-toi, Susannah. Repose-toi.

— D'accord, mais ne me laisse pas dormir plus longtemps que prévu, cette fois-ci. Je veux faire ma part du tour de garde.

— Oui. Dors, maintenant.

Elle obéit et s'endormit avant même que ses yeux ne se ferment.

10

Elle est à Central Park, et avec le froid elle fait de la vapeur en respirant. Au-dessus d'elle le ciel est blanc d'un bout à l'autre, un ciel de neige, mais elle n'a pas froid. Non, pas avec son nouveau manteau en daim, ses jambières, son gilet et ses moufles rigolotes en peau. Elle a aussi quelque chose sur la tête, qui lui couvre les oreilles et les garde bien au chaud. Furieuse, elle retire le bonnet et voit qu'il n'est pas en cuir comme le reste de sa panoplie toute neuve, mais en laine rouge et verte. Devant est inscrit JOYEUX NOËL.

Elle le regarde, alarmée. Peut-on avoir un sentiment de déjà-vu, dans un rêve ? Apparemment, oui. Elle regarde autour d'elle et voit Eddie et Jake, qui lui sourient de toutes leurs dents. Ils sont tête nue, et elle comprend que ce qu'elle avait sur la sienne était un mélange des deux bonnets qu'eux portaient, dans un autre de ses rêves. Elle ressent comme un immense élan de joie, comme si elle venait juste de trouver la solution à un problème censément insoluble : la quadrature du cercle, disons, ou la découverte du Nombre Premier Absolu (prends ça, Blaine le Mono, que ça t'explose le cerveau, espèce de tchou-tchou carrément barjo).

Eddie porte un sweat-shirt qui dit : JE BOIS DU NOZZ-A-LA !

Sur celui de Jake apparaît le slogan : JE CONDUIS UNE TAKURO SPIRIT !

Ils tiennent tous deux une tasse de chocolat chaud. C'est le chocolat parfait, mit schlag sur le dessus, et une pluie de noix

de muscade râpée pailletant la crème.

— Dans quel monde est-on ? demande-t-elle, et elle se rend compte que quelque part au loin, une chorale est en train de chanter What Child Is This ?

— Tu dois le laisser faire son chemin seul, explique Eddie.

— Oui-là, et tu dois te méfier de Dandelo, ajoute Jake.

— Je ne comprends pas, dit Susannah, en leur tendant son bonnet de laine. Ce n'était pas à vous ? Vous le partagiez, non ?

— Ça peut être ton bonnet à toi, si tu le veux, propose Eddie en lui tendant sa tasse. Tiens, je t'ai apporté du chocolat.

— Plus de jumeaux, dit Jake. Il n'y a qu'un bonnet, ne vois-tu pas ?

Avant qu'elle ait pu répondre, une voix s'élève dans l'air, et le rêve commence à partir à vau-l'eau.

— DIX-NEUF, dit la voix sortie de nulle part (c'est peut-être celle de Bango Skank, le Grand Personnage Perdu), on est en DIX-NEUF, on est VOLL.

À chaque mot le monde se fait de plus en plus irréel. Elle voit à travers Eddie et Jake. La bonne odeur de chocolat chaud s'évanouit, pour être remplacée par une odeur de

(mercredi des)

cendres, et de cuir. Elle voit les lèvres d'Eddie qui bougent, elle pense qu'il prononce un nom, et alors

11

— Il est temps de se réveiller, Susannah, dit Roland. C'est ton tour.

Elle se redressa et regarda autour d'elle. Le feu de camp avait brûlé doucement.

— Je l'ai entendu bouger, par là-bas, mais c'était il y a un moment. Susannah, tu vas bien ? Tu étais en train de rêver ?

— Oui. Il n'y avait qu'un bonnet dans le rêve, et c'est moi qui

le portais.

— Je ne comprends pas ce que tu dis.

Elle-même ne comprenait pas ce qu'elle disait. Le rêve se dissipait déjà, comme se dissipent les rêves. Tout ce qu'elle savait avec certitude, c'est que le nom qu'Eddie avait sur les lèvres juste avant qu'il disparaisse pour de bon était celui de Patrick Danville.



Chapitre 5

JOE COLLINS DE LA RONDE

1

Trois semaines après le rêve du bonnet unique, trois silhouettes (deux grosses et une petite) émergèrent un jour d'un bosquet surélevé et se mirent à traverser lentement le grand champ à découvert qui descendait vers un autre pan de forêt, en contrebas. L'une des grandes silhouettes portait l'autre sur un véhicule qui tenait plus de la luge que du travois.

Ote fit des allers et retours surexcités de Roland à Susannah, comme montant une garde infailible. Avec le froid et le régime exclusivement à base de viande de cerf, il avait la fourrure épaisse et brillante. La zone qu'ils parcouraient tous les trois devait être un pré, à la belle saison, mais à cette époque le sol était enfoui sous un mètre cinquante de neige. Tirer l'engin de Susannah était devenu plus facile, car le terrain commençait enfin à descendre. Roland se prenait réellement à espérer que le pire était derrière eux. Et la traversée des Terres Blanches n'avait pas été si terrible – jusqu'ici, du moins. Il y avait du gibier à profusion, du bois à profusion pour leur feu nocturne, et lors des quatre occasions où le temps avait mal tourné et où le blizzard s'était levé, ils s'étaient tout simplement terrés dans un trou en attendant que les orages aillent mourir sur les crêtes boisées qui pointaient vers le sud-est. Le temps avait fini par s'apaiser, même si le plus fort du blizzard avait duré deux jours

pleins, et en reprenant le Sentier du Rayon, ils avaient constaté qu'il était encore tombé un mètre de neige fraîche. Dans les espaces dégagés où le vent hurlant du nord-est avait eu tout loisir de se déchaîner, les rafales de neige balayaient la terre comme des vagues au large de l'océan. Elles avaient enseveli certains pins quasiment jusqu'à la cime.

À l'issue de leur première journée dans les Terres Blanches, durant laquelle Roland avait bataillé pour tirer le taxi de Susannah (et alors il n'y avait pas plus de vingt centimètres de neige), la jeune femme comprit soudain qu'ils pourraient mettre des mois à traverser ces crêtes boisées, à moins que Roland ne se dégoté des après-skis. Aussi la nuit suivante s'était-elle relevée pour lui en confectionner une paire. Le processus fut long et difficile (« un peu de chance et un peu de métier », comme le résuma Susannah), mais à la troisième tentative, le Pistolero proclama sa victoire. Elle en bâtit la structure avec des baguettes de bouleau souple, qu'elle entoura de bandes de peaux se chevauchant. Roland trouva que le résultat ressemblait à deux grandes larmes.

— Où as-tu appris à faire ça ? lui demanda-t-il au bout d'une journée avec ses nouvelles bottes aux pieds.

Il constata une augmentation notoire de la distance parcourue, maintenant qu'il les portait. C'en était même incroyable, surtout lorsqu'il maîtrisa une démarche chaloupée qui empêchait la neige de s'amonceler dans les interstices.

— À la télévision, dit Susannah. Il y avait une émission, je la regardais quand j'étais petite, ça s'appelait *Sergent Preston*. Le Sergent Preston n'avait pas de bafou-bafouilleux pour lui tenir compagnie, mais il avait son chien fidèle, King. Bref, j'ai fermé les yeux et j'ai essayé de me rappeler à quoi ressemblaient les après-skis de ce type-là.

Du doigt elle désigna les bottes de Roland.

— C'est ce que j'ai pu faire de plus ressemblant.

— Tu as fait du beau travail, dit-il simplement, et la sincérité qu'elle entendit dans sa voix la fit frissonner de la tête aux pieds.

Ce n'était pas forcément ce qu'elle attendait que Roland (ou n'importe quel autre homme, d'ailleurs) lui fasse ressentir, mais le mal était fait. Elle se demanda si c'était de l'inné ou de

l'acquis, et ne fut pas certaine d'avoir envie de savoir.

— Tout ira bien, tant qu'elles ne tomberont pas en morceaux, admit-elle – ce qui avait mis un terme à sa première tentative.

— Je n'ai pas l'impression que les attaches se desserrent, dit-il. Elles s'étirent peut-être un peu, mais c'est tout.

Et tandis qu'ils traversaient les grands espaces à découvert, cette troisième paire de bottes tenait bon, et parce qu'elle avait l'impression diffuse d'avoir apporté sa contribution, Susannah put laisser Roland tirer le pousse-pousse sans trop se sentir coupable. Elle se posait bien la question de temps à autre de savoir ce que faisait Mordred, et une nuit, une dizaine de jours après qu'ils eurent franchi la frontière neigeuse, elle demanda de but en blanc à Roland de lui dire ce qu'il savait. Ce qui la poussa à le faire, c'est d'entendre le Pistolero proclamer qu'il n'y avait nul besoin de consulter sa montre, du moins pour le moment. Qu'ils pouvaient tous deux prendre une bonne nuit de dix heures de sommeil, si c'était ce que réclamait leur corps. Ote les réveillerait, si besoin était.

Roland avait soupiré et fixé le feu pendant une minute entière, les bras lui ceignant les genoux, les mains pendant entre les jambes. Elle en avait conclu qu'il n'avait aucune intention de lui répondre, lorsqu'il avait pris la parole.

— Il suit toujours, mais avec de plus en plus de retard. Il lutte pour manger, il lutte pour nous rattraper, mais surtout il lutte pour ne pas mourir de froid.

— Pour ne pas mourir de *froid* ?

Susannah avait du mal à le croire, avec tous ces arbres autour d'eux.

— Il n'a pas d'allumettes et pas de ce méta, non plus. Je pense qu'une nuit – il y a quelque temps, je dirais – il est tombé sur un de nos feux, il restait des braises sous les cendres. Il en a emporté, et il les a gardées quelques jours avec lui, pour se faire un feu le soir. C'est ainsi que les hommes des cavernes transportaient le feu quand ils se déplaçaient. Du moins c'est ce qu'on m'a dit.

Susannah hocha la tête. Elle avait appris approximativement la même chose au lycée, en sciences, même si le professeur avait avoué que la majeure partie de ce qu'ils savaient de l'Âge de

Pierre tenait plus de la devinette et du tâtonnement que de la certitude scientifique. Elle se demanda également si ce que venait de lui raconter Roland tenait aussi de la devinette. Elle lui posa la question.

— Ce n'est pas de la devinette, même si je ne peux pas l'expliquer. Si c'est le *shining*, Susannah, ça n'a rien à voir avec ce que Jake avait. Je ne vois pas, je n'entends pas. Je ne rêve même pas. Encore que... crois-tu qu'on puisse faire des rêves qu'on ne se rappelle pas au réveil ?

— Oui.

Elle songea à lui parler de sommeil paradoxal, des articles qu'elle avait lus sur le sujet dans le magazine *Look*, puis elle décida que c'était trop complexe. Elle se contenta de lui affirmer qu'elle était certaine que les gens rêvaient toutes les nuits et ne se rappelaient rien.

— Alors peut-être que je le vois et l'entends en rêve. Tout ce que je sais, c'est qu'il bataille pour tenir le rythme. Il sait tellement peu de chose de ce monde que c'est déjà incroyable qu'il soit même encore en vie.

— Tu as de la peine pour lui ?

— Non. Je ne peux pas me permettre la pitié, et toi non plus.

Mais à ces mots il avait détourné le regard du sien, et elle se dit qu'il mentait. Peut-être ne *voulait-il* pas éprouver de la pitié pour Mordred, mais elle était certaine que c'était pourtant le cas, du moins un peu. Peut-être voulait-il espérer que Mordred mourrait à leurs trousses – et il y avait de grandes chances que ça se produise, ne serait-ce que par hypothermie – mais Susannah pensait qu'il n'en était pas tout à fait capable. Ils avaient peut-être pris le *ka* de vitesse, mais force était de constater que les liens du sang demeuraient incontournables.

Il y avait autre chose, cependant, quelque chose de plus puissant que les liens du sang. Elle le savait pour le sentir battre en ce moment même dans sa tête, à la fois vivant et en sommeil. C'était la Tour Sombre. Elle pensait qu'ils en étaient à présent très proches. Elle n'avait aucune idée de ce qu'ils feraient contre son gardien fou, quand ils arriveraient là-bas (s'ils devaient jamais y arriver), mais elle se rendit compte qu'elle ne s'en souciait plus du tout. Pour le moment, tout ce qu'elle voulait,

c'était la voir. L'idée d'y pénétrer était encore trop abstraite pour son imagination, mais la voir ? Oui, elle pouvait l'imaginer. Et elle se disait que cette simple vision lui suffirait.

2

Ils se mirent à descendre lentement la vaste pente blanche, Ote trotinant aux pieds de Roland, faisant de temps à autre un petit crochet en arrière pour s'assurer que tout allait bien pour Susannah, puis retournant auprès de Roland. Des trous d'un bleu vif s'ouvraient parfois au-dessus d'eux. Roland savait que c'était là l'œuvre du Rayon qui s'était remis au travail, repoussant continuellement la couche de nuages vers le sud-est. Hormis ces interférences, le ciel était blanc à perte de vue et avait à présent un air bas et *plein* qu'ils reconnaissaient désormais tous les deux. De la neige s'annonçait, et le Pistolero avait comme l'intuition que cette tempête-là serait la pire de toutes celles qu'ils avaient eu à affronter. Le vent se levait, et l'humidité dont il était imprégné suffisait à engourdir le moindre centimètre de peau qu'il trouvait (après trois semaines de travaux de couture opiniâtres, la zone exposée se résumait à son front et au bout de son nez). Les rafales soulevaient de longues écharpes blanches et diaphanes. Elles glissaient à vive allure de part et d'autre des voyageurs pour descendre la pente comme des ballerines fantastiques, à la silhouette changeante.

— C'est beau, n'est-ce pas ? fit Susannah dans son dos, sur un ton presque mélancolique.

Roland de Gilead, bien piètre juge de la beauté (sauf une fois, à la périphérie de Mejis), émit un grognement. Il savait ce qui serait beau, à ses yeux : une cachette digne de ce nom lorsque la tempête les submergerait, un peu plus qu'un simple bouquet d'arbres. Aussi eut-il du mal à en croire ses yeux lorsque le vent tomba net au milieu d'une rafale et que la neige

s'immobilisa. Il lâcha la lanière de remorquage, se dégagea du harnachement et se rendit auprès de Susannah (leur *gunna*, à nouveau bien fourni, était ligoté sur la luge derrière elle). Il tomba sur un genou, près de la jeune femme. Habillé de peaux de bêtes des pieds à la tête, il avait plus l'air d'un yéti galeux que d'un homme.

— Qu'est-ce que tu dis de ça ? demanda-t-il.

Le vent poussa une nouvelle rafale, plus forte que jamais, commençant par obscurcir la vision qu'il avait eue. Lorsqu'il s'apaisa, un trou s'ouvrit au-dessus d'eux et le soleil fit une percée furtive à travers les nuages, illuminant le champ enneigé de millions d'étincelles en diamants. Susannah se couvrit les yeux d'une main et scruta la pente. Elle y découvrit un T renversé creusé dans la neige. La barre du T, plus proche d'eux (mais distante d'encore au moins trois kilomètres), était relativement courte, avec soixante mètres de part et d'autre de l'intersection. Le bras le plus long, cependant, était *très* long et s'étendait jusqu'à l'horizon, et au-delà.

— Ce sont des routes ! s'exclama-t-elle. Quelqu'un a creusé des routes en bas, Roland !

Il hocha la tête.

— C'est ce que je pensais, mais je voulais te l'entendre dire. Je vois aussi autre chose.

— Quoi ? Tu as la vue bien plus perçante que la mienne.

— Quand on s'approchera un peu, tu verras mieux.

Il fit mine de se relever, et Susannah le secoua par la manche avec impatience.

— Ne joue pas à ce petit jeu avec moi. Qu'est-ce que c'est ?

— Des toits, céda-t-il. Je dirais qu'il y a des maisons, en bas. Peut-être même une ville.

— Des gens. C'est ce que tu dis ? Des *gens* ?

— Eh bien, on dirait qu'il y a de la fumée, montant d'un des toits. Bien que ce soit difficile à dire, sur un ciel aussi blanc.

Elle ne savait pas si elle avait envie ou non de voir du monde. Il était certain que ça compliquerait les choses.

— Roland, il va falloir qu'on soit très prudents.

— Oui, dit-il en retournant à son harnachement.

Avant de se sangler à nouveau, il prit le temps de réajuster

son ceinturon, descendant le holster afin qu'il soit plus à portée de sa main gauche.

Une heure plus tard, ils débouchèrent sur l'intersection de la route et de la bretelle. Elle était marquée par un remblai de neige d'au moins trois mètres de haut, comme creusé par une sorte de charrue. Susannah aperçut des traces de chenilles rappelant celles d'un bulldozer, imprimées sur la neige tassée. De ce talus surgissait un poteau. Le panneau fixé au bout ne différait pas beaucoup de ceux qu'elle avait vus dans toutes sortes de villes : aux carrefours des rues new-yorkaises, par exemple. Celui désignant la petite branche disait :

LA RONDE

Mais c'est l'autre qui transporta son cœur de joie.

ROUTE DE LA TOUR

disait le panneau.

3

À l'exception d'une seule, toutes les maisonnettes agglutinées autour de l'intersection étaient désertes, et bon nombre étaient à demi ensevelies, pliant et rompant sous le poids de la neige qui s'accumulait. L'une d'elles, cependant (située dans le dernier quart de la branche gauche de La Ronde), était très différente des autres. On avait retiré du toit le plus gros de la neige susceptible de le faire céder, et un chemin

avait été déblayé, depuis la route jusqu'à la porte d'entrée. C'était de la cheminée de cette maisonnette vieillotte et entourée d'arbres que s'élevait un fin panache de fumée blanche. D'une fenêtre s'échappait également une lueur d'un jaune laiteux, mais c'est la fumée qui retint l'œil de Susannah. En ce qui la concernait, c'était le petit détail qui change tout. La seule question qu'elle se posait, c'était de savoir qui viendrait ouvrir la porte, quand ils frapperaient. Serait-ce Hansel, ou sa sœur Gretel (d'ailleurs, ces deux-là étaient-ils jumeaux ? Est-ce que quelqu'un s'était un jour posé la question ?) ? Ou bien le Petit Chaperon Rouge, ou Boucles-d'Or, des moustaches coupables de bouillie autour de la bouche ?

— Peut-être qu'on ferait mieux de ne pas s'arrêter, suggéra-t-elle, consciente de parler maintenant à voix quasiment inaudible, alors qu'ils ne se trouvaient encore que sur le talus de neige. On fait comme si de rien n'était, grand merci.

D'un geste nerveux elle désigna le panneau indiquant la ROUTE DE LA TOUR.

— La voie est libre, Roland – peut-être qu'on devrait la prendre.

— Si on fait comme tu le suggères, penses-tu que Mordred en fera autant ? Penses-tu qu'il se contentera de passer à côté et de laisser en paix quiconque vit ici ?

C'était là une question qui ne lui était pas même venue à l'esprit, et à laquelle la réponse était non, bien entendu. Si Mordred décidait qu'il pouvait tuer les habitants de cette maison, il le ferait. Pour se nourrir si lesdits habitants étaient comestibles, mais la nourriture n'était qu'une préoccupation secondaire. Les bois derrière eux regorgeaient de gibier, et même si Mordred s'était révélé incapable d'attraper son dîner tout seul (Susannah doutait que ça lui pose le moindre problème, sous sa forme d'araignée), ils avaient eux-mêmes laissé plus d'une fois les restes de leur repas dans les campements qu'ils quittaient. Non, c'est repu qu'il surgirait des plateaux enneigés. Repu... mais pas content. Pas content du tout. Et malheur à quiconque se trouverait alors sur son chemin.

D'un autre côté, se dit-elle... sauf qu'il n'y avait pas d'autre

côté. Et tout à coup il fut trop tard. La porte d'entrée de la maison s'ouvrit, et un vieil homme s'avança sur le seuil. Il portait des bottes, un jean et un lourd anorak au col doublé de fourrure. Ce dernier vêtement donna à Susannah l'impression d'avoir été acheté dans un surplus de l'Armée de Greenwich Village.

Le vieil homme avait les joues roses – le cliché du bon air de l'hiver – mais il boitait lourdement, et devait s'appuyer sur le gros bâton qu'il tenait de la main gauche. De derrière sa maisonnette de conte de fées avec son plumet de fumée blanche s'éleva le hennissement perçant d'un cheval.

— Mais oui, Insolente, je les vois ! s'écria le vieil homme en se tournant dans la direction de l'animal. I'm'reste au moins encore un bon œil, pas vrai ?

Puis il pivota vers Roland, debout sur le rebord de neige, flanqué de Susannah et d'Ote. Il leva son bâton en signe de bonjour, en un salut joyeux, sans aucune trace de peur. Roland leva la main en réponse.

— On dirait bien qu'on est partis pour une petite palabre, qu'on le veuille ou non, glissa le Pistolero.

— Je sais, répondit-elle.

Puis, au bafouilleux :

— Ote, tiens-toi bien, maintenant, hein ?

Ote la considéra une seconde, puis le vieil homme, sans émettre un son. En ce qui concernait les bonnes manières, il avait visiblement décidé de garder son opinion pour lui.

La patte folle du vieillard était indéniablement très mal en point – « encore un peu et on coupe », aurait dit Pop Mose Carver – mais il s'en sortait plutôt bien, avec sa canne, se déhanchant en une démarche bancale et sautillante que Susannah trouvait à la fois amusante et admirable. « Alerte comme un grillon », voilà une autre des nombreuses expressions de Pop Mose qui aurait sans doute le mieux convenu à ce vieux bougre-là. Elle ne vit aucun signe de danger chez ce bonhomme à cheveux blancs (il avait une longue chevelure de bébé, qui pendait jusqu'aux épaules de son anorak), obligé de se traîner sur son bâton. Et, tandis qu'il s'approchait, elle vit qu'un de ses yeux était recouvert d'une

pellicule blanche, une cataracte, à l'évidence. La pupille, encore vaguement visible et inerte, semblait fixée sur un point indéterminé, à leur gauche. L'autre en revanche ne lâchait pas les nouveaux venus, et c'est avec beaucoup d'intérêt que le maître des lieux les observait, en remontant La Ronde vers eux, de son pas saccadé.

Le cheval hennit de nouveau et le vieillard agita sauvagement son bâton vers le ciel blanc et bas.

— Tais-toi, boîte à foin, espèce d'usine à merde et de clapet à foutre, t'as donc jamais eu d'la visite avant ça ? T'es né dans une grange, ou quoi ? Hé hé ! Parce que sinon, moi j'suis un babouin à z'yeux bleus, alors que ça existe pas, comme bestiole !

Roland partit d'un éclat de rire sincère, et les derniers vestiges d'appréhension de Susannah s'envolèrent. Dans la remise à l'arrière – c'était loin de pouvoir s'appeler une grange –, la jument poussa un ultime hennissement et le vieillard secoua une nouvelle fois son gourdin, se mettant presque par terre dans l'élan de son mouvement. Sa démarche maladroite mais néanmoins rapide l'avait mené à mi-chemin de Roland et Susannah. Il évita de justesse la mauvaise chute, fit un bond de côté en se servant du bâton comme appui, puis l'agita dans leur direction d'un air réjoui.

— Aïle, pistoleros ! s'écria l'homme – ses poumons, du moins, avaient une santé admirable –, des pistoleros en pèlerinage vers la Tour Sombre, voilà ce que vous êtes, oui-là, car est-ce que je ne vois pas là les gros fers à manche jaune ? Et le Rayon qu'est revenu, tout beau et costaud, ça je l'sais, et l'Insolente aussi ! Fraîche comme une pouliche, qu'elle est, depuis Noël, ou ce que moi j'appelle Noël, parce que j'ai pas d'calendrier et j'ai pas vu l'Papa Noël. C'est pas que j'm'en étonne, hein, parce que est-ce que j'ai été sage ? Jamais ! Jamais ! Les enfants sages ça va au Paradis, et tous mes amis à moi i'sont d'l'autre côté, à faire frire des chamallows dans l'feu en sirotant un p'tit whisky-Nozza dans la tanière du diable ! Aaaaah, oubliez ça, j'ai la langue collée au milieu et elle part dans tous les sens ! Aïle à l'un, aïle à l'autre, et aïle à la p'tite boule de poils entre les deux ! Un bafou-bafouilleux, si on m'avait dit ça ! Bond'là, qu'est-ce que ça fait plaisir d'vous voir !

Mon nom c'est Joe Collins, Joe Collins de La Ronde, faut dire que j'tourne pas très rond moi-même, j'ai qu'un œil et une patte folle, mais à votre service !

Il avait atteint le remblai de neige marquant la fin de la Route de la Tour... ou son début, selon le point de vue et le sens de la marche, se dit Susannah. Il leva les yeux vers eux, dont l'un vif comme celui d'un oiseau, et l'autre fixant les étendues blanches avec une fascination éteinte.

— Que vos jours soient longs et vos nuits plaisantes, oui-là, je dis ainsi, et ceux qui disent aut'chose, ben i'sont pas là, de toute manière, alors qu'est-ce qu'on en a à faire de ce qu'i'disent ?

Il tira de sa poche ce qui ressemblait à une boule de gomme, et la lança en l'air. Ote la happa sans peine en plein vol. *Clac !* et voilà le travail.

Roland et Susannah éclatèrent de rire, tous les deux cette fois-ci. C'était étrange de rire, mais c'était une sensation agréable, comme de tomber sur un objet auquel on tient, longtemps après avoir abandonné tout espoir de jamais le retrouver. Même Ote avait l'air de sourire et si les cris du cheval le dérangeaient (il se remit à trompeter tandis que le dialogue s'amorçait entre *sai* Collins et eux), il n'en montra rien.

— J'ai bien un million d'questions à vous poser, les prévint Collins. Mais je vais commencer par celle-ci : comment diable vous allez faire pour descendre de c'te talus ?

4

Il se trouva que Susannah réussit à glisser en se servant de leur travois comme d'une luge. Elle choisit le point précis où l'extrémité nord-ouest de La Ronde disparaissait sous la neige, parce que le remblai était un peu moins bombé, à cet endroit. Le trajet fut bref, mais pas de tout repos. Aux trois quarts de la descente, elle percuta un gros bloc de neige durcie, bascula du

travois, et finit la traversée en deux soubresauts acrobatiques, le tout dans un fou rire incontrôlable. Le travois se retourna – il fit le coup de la tortue, si cela vous sied –, propulsant leur *gunna* tous azimuts.

Roland et Ote bondirent derrière elle. Roland se pencha immédiatement vers la jeune femme, visiblement inquiet, et Ote lui renifla anxieusement le visage, mais Susannah riait toujours. De même que l'homme au gourdin. Pop Mose aurait dit de son rire qu'il était « aussi gai que le bon vieux P'pa qu'aurait fêté ça entre amis ».

— Tout va bien, Roland – j'ai pris des pelles bien pires sur mon tricycle, gamine, tu peux me croire.

— Tout est bien qui finit bien, conclut Joe Collins.

Il lui lança un regard de son bon œil pour vérifier qu'elle n'avait effectivement rien de cassé, puis entreprit de ramasser les vivres éparpillés, se penchant laborieusement sur son bâton, ses fins cheveux blancs voletant en corolle autour de son visage rose.

— Nenni, nenni, fit Roland en l'agrippant par le bras. C'est à moi de le faire, tu risques de tomber sur tes spignoies.

En entendant ces mots, le vieillard partit d'un rire tonitruant, et Roland se joignit bien volontiers à lui. De derrière la maison, la jument donna de nouveau de la voix, comme pour protester contre toute cette bonne humeur.

— Tomber sur mes spignoies ! Mon vieux, elle est bien bonne, celle-là ! J'ai déjà pas la moindre idée de c'que c'est, des spignoies, mais en v'là une bien bonne ! Pour sûr !

D'un geste vigoureux il épousseta la neige du manteau de peau de Susannah, tandis que Roland ramassait leurs affaires et les entassait de nouveau sur leur traîneau de fortune. Ote lui prêta patte forte, rapportant plusieurs paquets de viande entre ses mâchoires et les lâchant à l'arrière du travois.

— En voilà une bestiole finaude ! fit Joe Collins d'un air admiratif.

— C'est un excellent compagnon de route, confirma Susannah.

Elle était très heureuse de cette halte providentielle. Pour rien au monde elle n'aurait voulu rater la bonne humeur de ce

vieux bonhomme. Elle lui tendit sa main droite bizarrement gantée.

— Je suis Susannah Dean – Susannah de New York. Fille de Dan.

Il prit sa main et la serra. Lui-même ne portait pas de gants, et bien qu'il eût les doigts tordus par l'arthrite, la poigne était ferme.

— New York, vraiment ! J'étais de là-bas, autrefois. Et d'Aklon, Omaha et de San Francisco. Fils d'Henry et de Flora, si ça vous importe.

— Vous êtes du côté Amérique ? demanda Susannah.

— Mon Dieu oui, mais d'il y a bien bien long. Delah, comme vous diriez.

Son bon œil étincelait ; le mauvais continuait de fixer l'infini blanc avec le même manque flagrant d'intérêt. Il se tourna vers Roland.

— Et qui êtes-vous, mon ami ? Car je vous appellerai mon ami comme je le ferais avec tout le monde, sauf si on me prouve que j'ai tort, et dans ce cas-là je leur fiche une raclée avec Bessie – c'est comme ça que j'appelle mon bâton.

Roland souriait de toutes ses dents. Il ne pouvait s'en empêcher, remarqua Susannah.

— Roland Deschain, de Gilead. Fils de Steven.

— Gilead ! *Gilead* !

L'œil valide de Collins s'arrondit de surprise.

— Voilà un nom du passé, pas vrai ? Un nom comme on en trouve dans les livres ! Par saint Pierre, tu dois être plus vieux que Dieu Lui-même !

— D'aucuns pourraient le dire, en effet, acquiesça Roland, non seulement en souriant, mais... avec chaleur.

— Et ce p'tit gars ? demanda-t-il en se baissant.

Il sortit de sa poche deux autres boules de gomme, une rouge et une verte. Les couleurs de Noël, et Susannah ressentit de nouveau cette impression de *déjà-vu*. Elle balaya son esprit comme une aile, puis s'évanouit.

— C'est comment, ton nom, mon p'tit bonhomme ? Comment ils t'appellent, quand c'est l'heure de rentrer ?

— Il ne...

... parle plus, bien qu'autrefois il ait été du genre bavard, faillit compléter Susannah, mais le bafouilleux ne lui en laissa pas le temps.

— Ote ! lança-t-il à haute et distincte voix, comme du temps de sa splendeur, auprès de Jake.

— Bon p'tit bonhomme ! fit Collins en lâchant les boules de gomme dans la gueule d'Ote. Puis il tendit la même main tordue, et l'animal posa la patte sur la paume du vieil homme. Ils se serrèrent la pogne, belle rencontre que la leur au croisement de La Ronde et de la Route de la Tour.

— Je veux bien être pendu, dit Roland d'une petite voix.

— Est-ce qu'on ne le sera pas tous, finalement, Rayon ou pas Rayon, fit remarquer Joe Collins en lâchant la patte d'Ote. Mais pas aujourd'hui. Maintenant, c'que j'dis, c'est qu'on f'rait mieux de rentrer à l'intérieur, où il fait chaud, pour palabrer autour d'une tasse de café – parce que j'en ai, oui-là – ou un pichet de bière. J'ai même c'que j'appelle du lait de poule, si ça vous sied. Ça me réussit plutôt bien, surtout avec une ch'tite goutte de rhum pour remonter l'tout, mais qui sait ? J'ai plus du tout le goût depuis au moins cinq ans. Cet air de Discordia, il m'a bousillé les papilles et le nez. Mais bon, qu'est-ce que vous en dites ? fit-il, le regard pétillant.

— Je dirais que ça me paraît fichtrement bien, dit Susannah. Elle avait rarement été aussi sincère.

Il lui donna une claque joviale sur l'épaule.

— Une femme de qualité est une perle sans prix ! Je sais pas si ça vient de Shakespeare, de la Bible, ou bien un mélange des... Bon d'là, Insolente, qu'est-ce que t'as fait de tes foutus yeux, où est-ce que tu crois aller comme ça ? Tu voulais dire bonjour à nos invités, c'est ça ?

Sa voix avait pris les accents chantants et indignés qui sont l'apanage des gens qui vivent seuls, avec un ou deux animaux familiers. Son cheval avançait d'un pas maladroit vers eux, et Collins l'attrapa par le col, le flattant avec une affection un peu brute – pourtant Susannah ne croyait pas avoir jamais vu de sa vie quadrupède plus laid. Elle sentit un peu de sa bonne humeur s'éteindre à la vue de la créature. Insolente était aveugle – pas seulement d'un œil, mais des deux, et maigre comme un

épouvantail. Lorsqu'elle marchait, le mécanisme de ses os était tellement visible sous sa robe miteuse que Susannah s'attendait presque à en voir un ou deux percer la peau. L'espace d'une seconde elle se remémora le couloir noir sous Château Discordia avec une clarté totalement cauchemardesque : le bruit de glissement produit par cette chose qui les suivait, et les os. Tous ces os.

Collins dut déchiffrer quelque chose dans son expression, car lorsqu'il reprit la parole, ce fut presque sur la défensive.

— Elle est pas bien belle, je sais, mais quand vous arriverez à son âge, je pense pas que vous gagnerez beaucoup de concours de beauté non plus !

Sur ces paroles il flatta l'encolure usée et courbée de la bête, puis agrippa sa maigre crinière assez fort pour l'arracher par la racine (bien qu'Insolente ne parût pas souffrir le moins du monde) et la fit pivoter sur la route pour la placer face à la maison. Et c'est alors que les premiers flocons de la tempête se mirent à descendre.

— Allez, Insolente, espèce de vieille ki'-boîte et clapet à foutre, espèce de canasson lépreux à quatre pattes ! Tu sens donc pas la neige dans l'air ? Parce que moi si, et ça fait un bail que j'ai plus d'nez !

Il se tourna vers Roland et Susannah :

— J'espère que vous allez aimer ma cuisine, pour sûr, parce qu'il m'semble bien qu'on est partis pour trois jours. Si fait, au moins trois avant que la Lune du Démon montre à nouveau sa tête ! Mais c'est une heureuse rencontre que la nôtre, oui-là, j'en jurerais, par ma montre et mon billet ! Je voudrais seulement pas que vous me jugiez à mon cheval plutôt qu'à ma chevalerie. Hé !

Il vaudrait mieux, en effet, se dit Susannah, en frissonnant légèrement. Le vieillard s'était retourné, mais Roland adressa à la jeune femme un regard interrogateur. Elle secoua la tête en souriant comme pour lui dire *rien, rien* – sauf que si, il y avait quelque chose. Mais elle n'allait pas dire au Pistolero qu'une vieille bourrique avec des cataractes sur les yeux et les côtes saillantes avait suffi à la rendre toute flagada. Roland ne l'avait jamais traitée de cruche et bon sang elle n'avait pas l'intention

de lui donner l'occasion de commencer maint...

Comme lisant dans ses pensées, la vieille rosse tourna la tête et découvrit les dents à l'intention de la jeune femme. Les yeux plantés dans sa tête osseuse étaient deux trous aveugles bordés de pus, surmontant un rictus épouvantable. Elle émit un hennissement aigre, comme pour dire : *Tu peux bien penser ce que tu veux, ma merlette ; je serai encore là bien longtemps après que tu auras passé l'arme à gauche et rencontré la mort.* Le vent se fit plus rageur, leur fouettant le visage de flocons, murmurant dans les pins pliant sous le poids de la neige, et mugissant sous l'avant-toit de la maisonnette de Collins. Il parut faiblir un instant puis se releva de plus belle en un hurlement bref et triste qui paraissait presque humain.

5

Les dépendances situées à l'arrière consistaient en un poulailler d'un côté, le box d'Insolente de l'autre, ainsi qu'un petit grenier rempli de foin.

— Je peux monter là-haut et le descendre à la fourche, mais je risque ma vie à chaque fois, à cause de cette fichue hanche. Je ne veux pas vous forcer à aider un vieillard, *sai* Deschain, mais si vous aviez la gentillesse de...

Roland escalada l'échelle appuyée de travers contre le rebord de la porte du grenier et fit basculer des fourches de foin jusqu'à ce que Collins lui dise que ça suffisait, que ça suffisait même largement pour faire tenir Insolente, même si la tempête devait souffler pendant quatre jours (« parc'qu'elle mange même pas ce que j'appellerai une merde de Polack, comme vous le voyez à l'œil nu en la regardant », avait-il commenté). Puis le Pistolero redescendit de l'échelle et Collins remonta avec eux la courte allée qui menait à la maison. La neige empilée sur les côtés s'élevait à hauteur de la tête de Roland.

— C'est tout simple, je vous préviens, dit Joe en les faisant entrer dans la cuisine. Elle était lambrissée de pin – dont Susannah comprit en s'approchant que c'était en fait du plastique – et il y faisait délicieusement bon. Le nom inscrit sur le poêle électrique était Rossco, marque dont elle n'avait jamais entendu parler. Le réfrigérateur était un Amana, avec une petite porte spéciale sur le devant, au-dessus de la poignée. Elle se pencha et lut les mots GLACE MAGIQUE.

— Cette chose fait des glaçons ? demanda-t-elle, ravie.

— Eh bien, non, pas exactement, dit Joe. C'est le *congélateur* qui les fabrique, beauté. Ce truc sur le devant sait juste les faire tomber dans ton verre.

Elle trouva ça très drôle, et éclata de rire. En baissant les yeux, elle vit Ote qui la regardait avec son bon vieux rictus diabolique, ce qui la fit rire plus fort encore. Hormis l'équipement moderne, cette cuisine avait quelque chose de merveilleusement nostalgique – ses odeurs, notamment : du sucre, des épices, rien que du bon.

Roland contemplait les tubes fluorescents au-dessus de leurs têtes, et Collins hocha la tête.

— Oui-là, oui-là, tout marche à l'électrique. J'ai même un four à chaleur tournante, si c'est pas coquet ? Et personne m'envoie jamais une facture ! Le générateur est dans un cabanon, de l'autre côté. C'est un Honda, et discret comme une jeune vierge, avec ça. Même en se collant au mur du cabanon, on n'entend rien d'autre qu'un *mmmmmm*. Bill le Bègue vient me changer le propane et réparer quand il y a une panne, ce qui a dû arriver deux fois, depuis que je suis là. Nan, Joey vient de mentir, en enfer il ira rôtir. Trois fois. Trois fois en tout.

— Qui est Bill le Bègue ? demanda Susannah, tandis que Roland demandait au même instant : Vous êtes là depuis combien de temps ?

Joe Collins eut un petit rire.

— Chacun son tour, mes moult nouveaux amis, un seul à la fois !

Il avait déposé sa canne pour retirer tant bien que mal son manteau, plaçant le poids sur sa mauvaise jambe. Il poussa un grognement sourd et faillit basculer par terre. Et *aurait* basculé

par terre, si Roland ne l'avait pas rattrapé.

— Merci, grand merci beaucoup-beaucoup, fit Joe. Même si, je vais vous dire, ça n'aurait pas été la première fois que je me serais collé le nez sur le lino ! Mais puisque vous m'avez épargné une culbute, c'est à vous que je répondrai en premier. Ce vieux Joe de La Ronde, rond comme une queue de pelle, votre serviteur, habite ici depuis environ dix-sept ans. Si je peux pas me montrer plus précis, c'est parce que, depuis un moment, le temps est devenu foutrement bizarre. Si vous voyez ce que je veux dire.

— Nous voyons, oui, commenta Susannah. Croyez-moi, nous voyons très bien.

Collins se dépouillait à présent de son pull, sous lequel apparut un autre pull. Il leur avait d'abord fait l'impression d'un vieil homme costaud, presque gras. Maintenant elle comprenait que la majeure partie de ce qu'elle avait pris pour de la graisse n'était que du remplissage. Il n'était pas aussi désespérément maigre que sa monture, mais il était bien loin d'être corpulent.

— Maintenant, Bill le Bègue, reprit le vieil homme en retirant le deuxième pull. C'est un robot. Il nettoie la maison et il fait tourner mon générateur... et, bien sûr, c'est lui qui laboure. Quand je suis arrivé ici, il ne bégayait qu'une fois de temps en temps. Maintenant c'est tous les deux ou trois mots. Je ne sais pas ce que je ferai, quand il va finir par lâcher.

Susannah se fit la réflexion qu'il n'avait pas l'air particulièrement inquiet à cette perspective.

— Peut-être que ça va aller mieux, maintenant que le Rayon a retrouvé la forme, dit-elle.

— Il tiendra peut-être un peu plus longtemps, mais je pense vraiment pas qu'il aille *mieux*. Les machines, ça guérit pas comme les êtres vivants.

Il finit par atteindre son T-shirt en Thermolactyl, et c'est là qu'il arrêta l'effeuillage. Susannah en fut reconnaissante. La vision de la cage thoracique décharnée du cheval, saillant sous la fine fourrure grise, lui avait largement suffi. Elle n'avait aucune envie de voir celle du maître, en prime.

— Retirez donc vos manteaux et vos guêtres, suggéra Joe. J'veis vous faire un p'tit lait de poule, ou ce qui vous fera plaisir,

d'ici une minute. Mais d'abord je voudrais vous montrer mon salon, parce que c'est ma grande fierté. Ça oui.

6

Le tapis dudit salon aurait eu tout à fait sa place chez Mamie Holmes, ainsi que le fauteuil à dossier inclinable et la petite table à côté. Elle croulait sous les magazines, les livres de poche, une paire de lunettes et une bouteille marron contenant Dieu savait quelle sorte de médicament. Il y avait un poste de télévision – bien que Susannah eût du mal à imaginer ce que ce bon vieux Joe pouvait bien regarder (Eddie et Jake auraient quant à eux reconnu le magnétoscope posé sur la tablette en dessous). Mais ce qui retint toute l'attention de Susannah – et celle de Roland, aussi –, ce fut la photographie accrochée à l'un des murs. Elle avait été collée là un peu de travers, d'une manière désinvolte qui paraissait (à Susannah, du moins) presque sacrilège.

C'était une photographie de la Tour Sombre.

Elle se retrouva le souffle coupé. Elle avança jusqu'au mur, sentant à peine les nœuds et les trous du tapis sous ses paumes, puis elle leva les bras.

— Roland, soulève-moi !

Il s'exécuta, et elle vit qu'il avait soudain pâli, à l'exception de deux taches rondes d'un rouge brûlant, sur ses pommettes maigres. Ses yeux étincelaient. La Tour se dressait sur fond de ciel voilé, avec la lumière du coucher de soleil bariolant d'orange les collines en arrière-plan, les meurtrières escaladant les murs en une spirale éternelle. De certaines de ces fenêtres fusait une lueur sourde. Susannah voyait les balcons qui saillaient des flancs de pierre sombre tous les deux ou trois étages, ainsi que les portes trapues qui y menaient, toutes closes. Verrouillées, même, elle n'en doutait pas. Devant la Tour s'étendait le champ

de roses, Can'-Ka No Rey, flou mais toujours ravissant, baigné par les ombres. La plupart des roses s'étaient refermées à l'approche de la nuit, mais quelques-unes dressaient toujours leur œil endormi.

— Joe ! appela-t-elle.

Sa voix résonna dans un doux murmure. Elle se sentait toute légère, et elle avait l'impression d'entendre des voix chanter, distantes et douces.

— Oh, Joe ! Cette *photo*... !

— Si fait, m'dame, fit-il, visiblement ravi de sa réaction. Elle est bonne, pas vrai ? C'est pour ça que je l'ai accrochée. J'en ai d'autres, mais celle-là, c'est la meilleure. Pile au coucher du soleil, comme ça on dirait que les ombres vont rester là pour toujours, le long du Sentier du Rayon. Ce qui est le cas, d'une certaine façon, comme vous l'savez tous les deux, j'en suis sûr.

Dans l'oreille droite de Susannah, le souffle de Roland était rauque et rapide, comme s'il venait de faire un sprint, mais Susannah le remarqua à peine. Car ce n'était pas seulement le *sujet* de la photo qui venait de la plonger dans une sorte de vénération fascinée.

— C'est un *Polaroid* !

— Eh bien... oui-là, dit-il, surpris par la vive excitation de la jeune femme. J'imagine que Bill le Bègue m'aurait apporté une pellicule Kodak, si je lui avais demandé, mais je vois pas comment je l'aurais fait développer ? Et le temps que je pense à une caméra – parce que le gadget sous la télé peut lire ces trucs-là – j'étais trop vieux pour revenir en arrière, et c'te vieille rosse était trop vieille pour me porter. Je le ferais, si je pouvais, parce que c'est joli, là-bas, c'est le lieu des fantômes chaleureux. J'ai entendu chanter les voix d'amis depuis longtemps disparus ; mon Pa et ma Ma, aussi. J'ai...

Roland venait d'être frappé de paralysie. Elle le sentit dans la soudaine immobilité de ses muscles. Puis il se relâcha et il se retourna si vite qu'elle en eut le tournis.

— Vous y êtes allé ? *Vous êtes allé jusqu'à la Tour Sombre ?*

— Pour sûr que oui, dit le vieillard. Qui c'est qui a pris c'te

photo, d'après vous ? Ce putain d'Ansel Adams²⁸ ?

— *Quand* l'avez-vous prise ?

— C'était pendant mon dernier voyage. Il y a deux ans, l'été – bien que ce soient les basses terres, comme vous l'savez. Et si la neige va jusque-là, en tout cas je l'ai jamais vue.

— Combien de temps, d'ici ?

Joe ferma son mauvais œil et se lança dans des calculs. Il ne lui fallut pas longtemps, mais cette attente parut une éternité à Roland et Susannah. Dehors, le vent faisait rage. Le vieux cheval hennissait, comme pour protester contre ce vacarme. Au-delà des fenêtres ourlées de gel, la neige commençait à danser et à se balancer.

— Eh bien, vous êtes dans la descente, maintenant, et Bill le Bègue entretient la Route de la Tour, sur la portion qui vous intéresse. Mais qu'est-ce qu'il a d'autre à faire de son temps, aussi, c't'espèce d'énergumène ? Bon, il vous faudra attendre la fin de ce vieux schnock de blizzard...

— Combien de temps, une fois qu'on se sera remis en route ? demanda Roland.

— Vous en pouvez plus, pas vrai ? Si fait, sur des braises, qu'vous êtes. Mais ça s'comprend, si vous v'nez d'l'Entre-Deux-Mondes, il vous a fallu de longues années, pour arriver jusqu'ici. D'ailleurs je préfère pas y penser. Je dirais qu'il vous faudra six jours pour sortir des Terres Blanches, peut-être sept...

— Ces terres, vous les appelez Empathica ? demanda Susannah.

Il cligna des yeux, puis lui adressa un regard perplexe.

— Euh, non, m'dame – j'ai jamais entendu donner d'autre nom à ce coin d'la Création que les Terres Blanches.

Le regard perplexe était de l'esbroufe. Elle en était presque certaine. Ce bon vieux Joe Collins, jovial comme le Père Noël dans une pièce pour enfants, venait de lui faire un gros mensonge. Elle n'en voyait pas bien la raison, et avant qu'elle ait pu pousser la réflexion plus avant, Roland demanda d'un ton cassant :

²⁸ Ansel Adams (1902-1984) : photographe américain spécialisé dans les paysages désertiques et de western. (N.d.T.)

— Tu veux bien laisser ça pour l’instant ? Tu veux bien, au nom de ton père ?

— Oui, Roland, répondit-elle docilement. Bien sûr.

Susannah toujours en appui contre sa hanche, Roland se tourna de nouveau vers Joe.

— Ça peut vous prendre neuf jours, je dirais, dit Joe en se grattant le menton, parce que c’tte route peut être glissante, surtout quand Bill vient d’entasser la neige, mais on peut pas l’en empêcher. Il a des ordres. C’est dans son *programme*, comme il dit.

Le vieil homme vit que Roland s’apprêtait à l’interrompre, aussi leva-t-il la main.

— Nenni, nenni, je m’écarte pas du sujet pour vous irriter, monsieur, ou *sai*, ou tout c’que vous voudrez – c’est juste que je suis pas bien habitué à avoir d’la compagnie.

Une fois que vous serez descendus en dessous de la limite des neiges, il y en aura p’t-être pour encore dix ou douze jours de marche, mais pas besoin de marcher, sauf si c’est vraiment c’que vous voulez. Parce qu’il reste une de ces cabanes Positronics, en bas, avec toutes sortes de véhicules entassés dedans. Comme des voiturettes de golf, un peu. Les batt’ries sont toutes à plat, forcément – plates comme des limandes, elles sont – mais y a un générateur, là-bas aussi, un Honda comme le mien, et il fonctionnait la dernière fois qu’j’suis descendu là-bas, car ce vieux Bill mène tout à la baguette. Si vous pouviez recharger une de ces beautés, ça vous f’rait gagner au moins quatre jours. Alors voici ce que j’en dis : si vous deviez le faire à pincés tout le long, ça vous prendrait sans doute dix-neuf jours. Si vous faites la dernière étape sur roues, dans un de ces bourdonnants – c’est comme ça que je les appelle, des bourdonnants, parce que c’est le bruit qu’ils font en avançant –, je dirais dix jours. Peut-être onze.

Le silence envahit la pièce. Le vent soufflait en rafales, jetant de la neige contre les murs de la maison, et Susannah fut à nouveau surprise de la ressemblance avec des cris humains. Une ruse des angles et des sous-pentes, sans doute.

— Moins de trois semaines, même s’il nous fallait marcher tout le long, dit Roland. Il tendit la main vers la photo Polaroid

de la tour de pierre sombre dressée contre le coucher de soleil, mais sans vraiment la toucher. C'était comme s'il avait peur de son contact, se dit Susannah.

— Après toutes ces années et tous ces kilomètres.

Sans parler des litres de sang versés, pensa la jeune femme, mais jamais elle n'aurait dit une chose pareille à haute voix, même s'ils avaient été seuls tous les deux. Ce n'était pas nécessaire : il savait aussi bien qu'elle que trop de sang avait été versé. Mais il y avait quelque chose de faux dans tout ça. De faux ou de carrément mauvais. Et le Pistolero n'avait pas l'air de s'en rendre compte le moins du monde.

La sympathie consistait à respecter les sentiments de l'autre. L'empathie, à les *partager* bel et bien. Pourquoi appellerait-on un pays Empathica ?

Et pourquoi ce vieil homme charmant mentirait-il à ce sujet ?

— Dites-moi une chose, Joe Collins, fit Roland.

— Si fait, Pistolero, si je peux.

— Vous êtes allé *jusqu'à* la Tour ? Vous avez posé la main sur la pierre ?

Le vieil homme dévisagea Roland, pensant d'abord qu'il le mettait en boîte. Lorsqu'il se fut assuré que tel n'était pas le cas, il prit un air choqué.

— Non, dit-il, et pour la première fois, il parut aussi américain que Susannah elle-même. J'ai pas osé aller plus loin que ce que montre la photo. Au bord du champ de roses. Je vais dire à deux cents, deux cent cinquante mètres. Ce que le robot appellerait cinq cents arcs de roue.

Roland hocha la tête.

— Pourquoi pas plus près ?

— Parce que j'ai eu peur que ça me tue, mais je voulais pas m'arrêter. Les voix m'attiraient. C'est ce que j'ai pensé alors, et c'est toujours ce que je pense, encore aujourd'hui.

Après le dîner – sans doute le meilleur repas de Susannah depuis qu'elle s'était fait prendre en otage dans cet autre monde, et peut-être même de sa vie entière – la plaie sur son visage éclata subitement. Ce fut en partie la faute de Joe Collins, mais même plus tard, quand ils auraient beaucoup de ressentiment à l'encontre de l'unique habitant de La Ronde, elle ne lui en voudrait pas pour ça. C'est la dernière chose qu'il aurait souhaitée, assurément.

Il leur servit du poulet, rôti à point et particulièrement goûteux, après tout ce gibier. Il l'accompagna de purée de pommes de terre à la sauce, de confiture d'airelles disposée en gros cercles rouges, de petits pois (« en boîte, grand pardon », s'excusa-t-il), ainsi que d'un plat d'oignons grelots bouillis, baignant dans du lait concentré sucré. Et le lait de poule. Roland et Susannah le dégustèrent avec une gourmandise toute enfantine, même en ayant opté pour la version sans la « ch'tite goutte de rhum pour remonter le tout ». Ote eut droit à son propre dîner. Joe lui prépara une assiette de poulet et de pommes de terre et la posa par terre dans le salon, près du poêle. Ote régla vite son compte au repas, puis alla s'allonger sur le pas de la porte entre la cuisine et le salon-salle à manger, se léchant les bajoues pour être bien sûr de ne pas perdre une goutte de sauce dans ses moustaches, le tout en observant les humes, les oreilles dressées.

— Je ne pourrai plus rien avaler, alors désolée pour le dessert, dit Susannah lorsqu'elle eut fini de nettoyer sa deuxième assiettée, saçant les derniers reliquats de jus avec un morceau de pain. Je ne suis même pas certaine de pouvoir descendre de cette chaise.

— Eh bien, ça n'est pas grave, dit Joe, l'air déçu. Plus tard, peut-être. J'ai fait un fondant au chocolat et un gâteau au caramel.

Roland se couvrit la bouche de sa serviette pour étouffer un rot.

— Je prendrais bien une lchette de chaque, quant à moi.

— Bon, si c'est comme ça, je ne dis pas non, rétorqua Susannah.

En quelle année avait-elle mangé du gâteau au caramel pour la dernière fois ?

Lorsqu'ils eurent terminé avec le fondant au chocolat, Susannah proposa son aide pour le rangement, mais Joe la repoussa d'un geste de la main, prétextant qu'il se contenterait de mettre les assiettes et les casseroles dans le lave-vaisselle, et qu'il « ferait le grand nettoyage de printemps » plus tard. Il leur parut plus vif, à elle et à Roland, dans ses allées et venues entre la salle à manger et la cuisine, moins dépendant de sa canne. Susannah se dit que la ch'tite goutte de rhum (accompagnée éventuellement de ses petites sœurs, sans oublier la grand-tante à la fin du repas) devait y être pour quelque chose.

Il leur servit du café et ils restèrent assis tous les trois (tous les quatre, en comptant Ote) dans le salon. Dehors la nuit tombait, et le vent tempêtait plus fort que jamais. *Mordred est là dehors, quelque part, accroupi dans un trou ou un bosquet d'arbres*, se dit-elle, et une fois encore elle dut lutter contre une vague de compassion. Ce qui lui aurait été plus facile si elle n'avait pas su que, meurtrier ou pas, il n'était encore qu'un enfant.

— Dites-nous comment vous êtes arrivé ici, Joe, lui demanda Roland.

Joe eut un grand sourire.

— C'est une histoire à vous faire dresser les cheveux sur la tête, mais si vous voulez vraiment l'entendre, ça me pose pas de problème de la raconter.

Le grand sourire glissa vers la moue mélancolique.

— C'est chouette, d'avoir des gens à qui parler, pendant un p'tit moment. Insolente, elle sait très bien écouter, mais elle répond jamais grand-chose.

Il avait commencé par essayer d'être instituteur, mais il s'était vite rendu compte que ce n'était pas une vie pour lui. Il aimait les gosses – il les adorait, même – mais il détestait toute ces conneries administratives et ce foutu système qui veillait à ce qu'il n'y ait jamais rien qui dépasse du moule. Au bout de

trois ans seulement, il avait démissionné pour entrer dans le monde du spectacle.

— Vous chantiez, ou vous dansiez ? voulut savoir Roland.

— Ni l'un ni l'autre. Je leur servais un one man show.

— Un one man show ?

— Il faisait le comique, expliqua Susannah. Il racontait des blagues.

— Exact ! dit Joe d'une voix joviale. Et il y avait même des gens pour les trouver drôles. Bon d'accord, c'était une minorité.

Il avait pris un agent dont l'entreprise précédente, une boutique de vêtements dégriffés pour hommes, avait fait faillite. De fil en aiguille, et de *bœuf* en *fiasco*, il s'était retrouvé à jouer dans des cabarets de deuxième et troisième zones, en sillonnant le pays au volant de son increvable pick-up Ford, débarquant là où Shantz, son agent, voulait bien l'envoyer. Il ne travaillait presque jamais le week-end. Le week-end, même les boîtes de troisième zone préféraient les groupes de rock.

C'était à la fin des années soixante et au début des années soixante-dix, et la société regorgeait de ce que Joe appelait les « sujets chauds » : hippies, yippies, féministes militantes et Black Panthers, vedettes de cinéma et, comme toujours, hommes politiques – mais il précisa qu'il était plutôt orienté vers les blagues plus « traditionnelles ». Que les plus vaillants se chargent des numéros d'actualité, si ça leur faisait plaisir. Lui s'en tenait aux *L'autre jour, ma belle-mère* et autres *On dit que nos amis polonais sont pas bien malins, mais attendez que je vous parle de cette Irlandaise que j'ai rencontrée*.

Au cours de ce récit, il se produisit une chose étrange (et, pour Susannah du moins, assez poignante). L'accent de l'Entre-Deux-Mondes de Joe Collins, avec ses « oui-là » et ses « nenni » et ses « si ça vous sied » se dissipa progressivement, pour se fondre dans ce qu'elle identifia comme l'accent de l'Américain typique. Elle s'attendait à tout moment à l'entendre lâcher un « ma poule » ou un « cherche pas l'embrouille », mais elle devait sans doute avoir passé trop de temps avec Eddie. Elle voyait en Joe Collins un de ces imitateurs naturels, capables d'attraper des intonations et des tournures au quart de tour. Dans un club de Brooklyn, il devait y aller de son « ma

poulette », à Pittsburgh c'était « ma cocotte » ou éventuellement « ma caille », et partout il faisait le bonheur des ménagères dans la salle.

Roland l'interrompit assez vite pour lui demander si un comique était l'équivalent d'un bouffon de cour, et le vieil homme éclata de rire de bon cœur.

— C'est ça. Mais à la place du roi et de sa cour, vous avez qu'à imaginer un groupe de types assis là dans une salle enfumée avec un verre à la main.

Roland hocha la tête en souriant.

— Mais il y a des avantages à faire le pitre dans le Midwest, en changeant de port tous les soirs, précisa-t-il. Si vous échouez à Dubuque, vous vous retrouvez juste à faire vingt minutes au lieu de quarante-cinq, et puis c'est direct la ville suivante. Il y a sans doute des endroits dans l'Entre-Deux-Mondes où on se ferait couper sa foutue tête, pour avoir fait un bide total.

Le Pistolero éclata de rire, son qui avait toujours le pouvoir de faire sursauter Susannah (bien qu'elle fût elle-même en train de rire).

— Vous dites vrai, Joe.

Au cours de l'été 1972, Joe était passé dans un club appelé Chez Jango, à Cleveland, non loin du ghetto. Roland l'interrompit de nouveau, cette fois pour demander ce qu'était un ghetto.

— Dans le cas de Hauck, expliqua Susannah, c'est une partie de la ville dont la plupart des habitants sont noirs et pauvres, et où les flics ont pour habitude de balancer la matraque d'abord, et de poser des questions ensuite.

— Pan ! s'exclama Joe en se donnant un coup sec sur le dessus de la tête. J'aurais pas pu dire mieux !

On entendit de nouveau cet étrange gémissement rappelant un cri de bébé, à l'avant de la maison, mais cette fois le vent s'était relativement calmé. Susannah jeta un regard à Roland, se demandant s'il l'entendait, lui aussi. Si tel était le cas, le Pistolero n'en montrait rien.

C'était bien le vent, se raisonna Susannah. Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ?

Mordred, lui murmura une voix dans sa tête. Mordred,

dehors, en train de mourir de froid. Mordred, dehors, en train de mourir pendant qu'on sirote notre café chaud.

Mais elle ne dit rien.

Il y avait eu des problèmes, à Hauck, pendant quelques semaines, expliqua Joe, mais comme à l'époque il buvait comme un trou (« J'avais une solide descente », fut son expression exacte), il s'était à peine rendu compte que le public à son deuxième spectacle était cinq fois moins nombreux qu'au premier.

— Bon sang, j'étais en grande forme. Je ne sais pas pour les autres, mais moi je me tordais de rire, à m'en faire péter le ventre.

Et puis quelqu'un avait balancé un cocktail Molotov par la vitrine du club (Roland comprit bien l'expression *cocktail Molotov*) et avant qu'il ait pu dire *Prenez ma belle-mère... s'il vous plaît*, toute la boîte était en flammes. Joe s'était éclipsé par l'arrière, par la sortie des artistes. Il était presque arrivé dans la rue quand trois types (« tous très noirs, avec des gabarits de joueurs de la NBA ») l'avaient alpagué. Pendant que les deux premiers le tenaient, le troisième avait cogné. Puis quelqu'un avait balancé une nouvelle bouteille. Boum-boum, plus de lumières. Il s'était réveillé sur l'herbe, à flanc de colline, près d'une ville désertée du nom de Chaîne de Pierre, à en croire les enseignes des boutiques vides de la Rue Principale. Joe Collins avait trouvé à la ville des airs de décor de western, après que tous les acteurs sont rentrés à la maison.

C'est à partir de cet instant que Susannah décida qu'elle ne croyait pas beaucoup à l'histoire de *sai* Collins. Elle était divertissante, certes, et étant donné l'aventure de Jake, arrivé dans l'Entre-Deux-Mondes après s'être fait écraser dans la rue en allant à l'école, elle n'était pas totalement invraisemblable. Pourtant, elle n'y croyait pas beaucoup. La question était de savoir si ça avait de l'importance.

— On pouvait pas appeler ça le Paradis, parce qu'il y avait ni nuages ni chœurs d'anges, dit Joe, mais j'ai décidé que c'était quand même une sorte de vie après la mort.

Il avait erré. Il avait trouvé de la nourriture, un cheval (Insolente), et il avait changé de décor. Il avait croisé diverses

bandes vagabondes, certaines amicales, d'autres beaucoup moins, certaines de bon aloi, d'autres mutantes. Il avait attrapé certaines tournures du parler du coin, et appris un peu de l'histoire de l'Entre-Deux-Mondes. Il connaissait l'existence des Rayons et de la Tour. Il avait essayé de traverser les Malterres, dit-il, mais il avait eu peur et avait préféré faire demi-tour quand des tas de plaies et de bleus bizarres étaient apparus sur sa peau.

— Je me suis retrouvé avec un furoncle sur le cul, et ça a été le coup de grâce. Il y a six ou huit ans, c'était. Insolente et moi on s'est dit : rien à foutre, on va pas plus loin. Et c'est là que j'ai déniché c't'endroit, qui s'appelle l'Anneau ouest et que Bill le Bègue m'a trouvé, moi. Il a deux trois connaissances en médecine, il m'a soigné mon furoncle.

Roland voulut savoir si Joe avait assisté au passage du Roi Cramoisi, lors du dernier pèlerinage de cette créature démente vers la Tour Sombre. Joe répondit que non, mais que six mois plus tôt il y avait eu un terrible ouragan (« un vrai chaudronnier ») qui l'avait fait se réfugier dans la cave. Pendant qu'il était là-dedans, l'électricité avait lâché, générateur ou pas générateur, et tandis qu'il se tapissait dans le noir, il lui était venu le pressentiment qu'une créature monstrueuse rôdait dans les parages, et qu'elle pourrait à tout moment entrer en contact avec l'esprit de Joe, et deviner où il se cachait.

— Et vous savez comment je me suis senti ? demanda-t-il.

Roland et Susannah firent non de la tête.

— Comme une sucrerie. Une sucrerie qui attend dans son emballage.

Cette partie de l'histoire est vraie, se dit Susannah. *Il l'a peut-être un peu modifiée par-ci par-là, mais sur le fond elle est vraie.* Et si elle avait toutes les raisons de le croire, c'est que l'image du Roi Cramoisi voyageant dans son propre ouragan portatif paraissait effroyablement plausible.

— Et qu'avez-vous fait ? demanda Roland.

— Je me suis couché. C'est un talent que j'ai toujours eu, comme les imitations – même si je ne fais pas de voix célèbres dans mon numéro, parce que ça ne prend pas, dans les bleds en

pleine cambrousse. À moins d'être Rich Little²⁹, au moins. C'est bizarre mais c'est la vérité. Je peux dormir sur commande ou presque, alors c'est ce que j'ai fait dans la cave. Quand je me suis réveillé, la lumière était revenue et la... le quel-que-soit-son-nom avait disparu. J'ai entendu parler du Roi Cramoisi, bien sûr, il m'arrive d'avoir de la visite – des nomades comme vous trois, pour la plupart – et on me parle de lui. Souvent ils font le signe du mauvais œil en crachant entre leurs doigts. Vous pensez que c'était lui, hein ? Vous pensez que le Roi Cramoisi est vraiment passé par La Ronde, en allant à la Tour ?

Et, sans leur laisser l'occasion de répondre :

— Eh bien, pourquoi pas ? La Route de la Tour est la voie la plus directe, après tout. Elle y va tout droit.

Tu sais très bien que c'était lui, se dit Susannah. *À quoi est-ce que tu joues, Joe ?*

Le cri affaibli (pas le vent, c'était maintenant une certitude) résonna de nouveau. Cependant, elle ne croyait plus qu'il s'agissait de Mordred. Elle se dit que ça venait peut-être de la cave où Joe s'était caché du Roi Cramoisi... ou du moins où il avait raconté s'en être caché. Qui se trouvait en bas, maintenant ? Se cachait-il, comme Joe l'avait fait, ou bien était-il retenu prisonnier ?

— C'est une mauvaise vie, conclut Joe. Pas la vie que j'attendais, ça non, mais j'ai une théorie, à ce sujet – les gens qui se retrouvent à vivre la vie qu'ils attendaient sont le plus souvent ceux qui avalent des cachetons pour dormir, ou qui se collent le canon de leur pistolet dans la bouche et appuient sur la détente.

Roland semblait avoir quelques wagons de retard, car il murmura :

— Vous étiez bouffon de cour, et les clients de ces auberges étaient vos courtisans.

Joe sourit, exhibant une rangée de dents blanches. Susannah fronça les sourcils. Avait-elle aperçu ses dents, auparavant ? Ils avaient beaucoup ri, et elle aurait *dû* les voir, mais elle ne s'en

²⁹ Rich Little : célèbre imitateur américain, notamment réputé pour ses imitations des Présidents successifs. (N.d.T.)

souvenait pas. En tout cas il n'avait pas le râtelier moussu d'un édenté (comme ceux qui venaient souvent consulter son père, la plupart du temps pour tout remplacer par des dents artificielles). Si on lui avait posé la question un peu plus tôt, elle aurait répondu que oui, il avait des dents, mais seulement quelques chicots minuscules, et...

Et qu'est-ce qui te prend, ma fille ? Peut-être bien qu'il bricole un peu la vérité, mais il ne s'est sans doute pas fait pousser toute une nouvelle denture pendant le dîner ! Tu es en train de laisser ton imagination s'emballer.

Vraiment ? Eh bien, c'était possible. Et ce gémississement n'était peut-être rien d'autre que le vent sous le toit à l'avant de la maison, voilà tout.

— J'aimerais bien entendre certaines de vos blagues et de vos histoires, demanda Roland. De celles que vous racontiez sur la route, si ça vous sied.

Susannah l'observa attentivement, se demandant s'il y avait une raison cachée à cette requête, mais il avait l'air réellement intéressé. Même avant de voir le Polaroid de la Tour Sombre punaisé au mur (ses yeux s'y reportaient fréquemment, tandis que Joe racontait son histoire), Roland avait été gagné par une sorte de bonne humeur fébrile qui ne lui ressemblait vraiment pas du tout. C'était presque comme s'il était malade, frôlant en permanence les limites du délire.

Joe Collins parut surpris par la demande du Pistolero, mais pas le moins du monde incommodé.

— Grand Dieu. J'ai plus fait mon numéro depuis au moins mille ans... d'ailleurs vu comme le temps s'étire par ici, ça fait p't-être bien *vraiment* mille ans. Pas sûr que je saurais par où commencer.

Susannah s'étonna elle-même en répondant :

— Essayez.

Joe y réfléchit un moment puis se leva et épousseta sa chemise, pour en déloger quelques miettes vagabondes. Il avança en boitillant jusqu'au milieu de la pièce, laissant sa béquille derrière lui, appuyée contre sa chaise. Ote leva la tête vers lui, les oreilles dressées, son vieux rictus coquin sur les babines, comme anticipant le divertissement à venir. Pendant un instant, Joe eut l'air peu sûr de lui. Puis il inspira profondément, expira et leur adressa un sourire.

— Promettez de ne pas m'envoyer de tomates si je fais un bide total. N'oubliez pas que ça fait un bail.

— Nous n'oserions pas, alors que vous nous avez accueillis et nourris, dit Susannah. Jamais de la vie.

— D'accord, d'accord. Au cas où, il y en a quelques boîtes, dans le garde-manger... Oubliez ce que je viens de dire !

Susannah sourit. Roland se joignit à elle.

Encouragé par leur réaction, Joe se lança :

— Okay, retournons dans ce lieu magique appelé Chez Jango, dans cette ville magique que certains appellent la verrue du lac. J'ai nommé Cleveland, dans l'Ohio. Deuxième spectacle. Celui que j'ai jamais pu finir, et je tenais la grande forme, vous pouvez me croire sur parole. Donnez-moi juste une seconde...

Il ferma les yeux. Parut se concentrer. Lorsqu'il les rouvrit, il avait bizarrement l'air dix ans plus jeune. L'effet était sidérant. Et lorsqu'il prit la parole, il n'avait pas seulement un *accent* américain, mais un *air* américain. Susannah n'aurait pas su le décrire avec des mots, mais elle savait que c'était vrai : c'était le nouveau Joe Collins, fabriqué aux États-Unis.

— Bonsoir, Mesdames et Messieurs, bienvenue chez Jango. Moi je m'appelle Joe Collins. D'ailleurs vous aussi, vous pouvez m'appeler comme ça, si ça vous chante.

Roland gloussa et Susannah eut un petit sourire, surtout de politesse – elle était plutôt rebattue, celle-là.

— La direction m'a demandé de vous rappeler que c'est la soirée « deux bières pour un dollar ». Pigé ? Bien. Parce que

c'est l'intérêt de tout le monde, cette opération : eux ils s'en mettent plein les poches, et moi, plus vous buvez, plus je suis drôle.

Le sourire de Susannah s'élargit. Le comique avait un tempo bien particulier, même *elle* savait ça, même si elle n'aurait pas pu tenir cinq minutes à ce régime, face à un public bruyant de cabaret enfumé, même si sa vie en dépendait. Il y avait un *rythme* à respecter, après un début incertain. Joe était en train de trouver son rythme. Il avait les yeux mi-clos, et elle s'imagina qu'il voyait les couleurs mêlées des robes et des foulards, au-delà de la scène – tellement semblables à celles des Cristaux de l'Arc-en-Ciel du Magicien, maintenant qu'elle y pensait – et qu'il respirait la fumée de cinquante cigarettes rougeoyantes. Une main sur le pied chromé du micro ; l'autre libre d'esquisser tous les mouvements qui lui paraîtraient opportuns. Joe Collins, Chez Jango, un vendredi soir...

Non, pas un vendredi. Il a dit que tous les cabarets prenaient des groupes de rock, le week-end.

— Peu important toutes ces foutaises de verrue sur le lac, Cleveland, c'est une belle ville, dit Joe.

Il accélérât un peu la cadence, maintenant. Il se mettait une pile, comme aurait dit Eddie.

— Mes vieux sont de Cleveland, mais à soixante-dix ans, ils ont déménagé en Floride. C'est pas qu'ils voulaient, mais merde c'est la règle. Pan !

Joe se tapa de nouveau la tête de la main, puis loucha. Roland gloussa, même s'il n'avait aucune idée de ce qu'était la Floride, ni même d'où ça se trouvait. Susannah sentit son sourire gagner du terrain.

— La Floride, c'est l'Paradis. Le *Paradis*, j'vous dis. Le berceau des jeunes mariés et des vieux croûtons. Mon grand-père est parti faire sa retraite en Floride, Dieu ait son âme. Quand je mourrai, je veux partir paisiblement, dans mon sommeil, comme mon Pépé Fred. Pas en hurlant, comme les autres passagers dans sa voiture.

Roland explosa de rire, et Susannah ne se fit pas prier non plus. Ote souriait de toutes ses dents.

— Ma mamie, c'était quelqu'un, elle aussi. Elle disait qu'elle

avait appris à nager quand on l'avait emmenée à Cuyahoga, et balancée par-dessus bord. Alors je lui ai fait comme ça : « Eh, Nana, ils essayaient pas de t'apprendre à nager. »

Roland renifla, s'essuya le nez, puis renifla encore une fois. Les couleurs lui étaient montées aux joues. Le rire stimulait tout le métabolisme, le mettait à fleur de peau. Susannah avait lu ça quelque part. Ce qui signifiait qu'elle devait être à peu près dans le même état elle-même, parce qu'elle riait aussi. C'était comme si toute l'horreur et tout le chagrin qu'elle avait affrontés jaillissaient d'une plaie ouverte, jaillissaient comme...

Eh bien, comme du sang.

Elle entendit comme une petite alarme se déclencher, dans un recoin reculé de son esprit, mais elle choisit de l'ignorer. Quelles raisons pouvait-il y avoir de s'alarmer ? Ils *riaient*, au nom du ciel ! Ils passaient juste un bon moment !

— Je peux être sérieux une minute ? Nan ? Allez vous faire foutre, et emmenez votre canasson avec vous ! — moi, demain matin, au réveil, j'aurai dessaoulé... mais vous vous serez toujours aussi moches.

Et chauves.

(Roland se plia en deux de rire.)

— Je vais être sérieux une minute, d'accord ? Si ça vous plaît pas, vous aurez qu'à faire un signe. Ma Mamie Nana, c'était une grande dame. Les femmes sont super, en général, vous savez tous ça ? Mais elles ont leurs petits défauts, hein, comme les hommes. Si une femme devait choisir entre attraper un ballon et sauver la vie d'un bébé, par exemple, eh bien elle sauverait le bébé sans même se demander combien il y a de types sur la base. Pan !

Il se tapa sur la tête et fit rouler ses yeux avec une telle loufoquerie qu'ils éclatèrent tous les deux de rire. En essayant de reposer sa tasse à café sur la table, Roland la renversa. Il se tenait l'estomac à pleines mains. L'entendre rire aussi fort — s'abandonner aussi complètement au rire — avait quelque chose de drôle en soi, et Susannah gloussa de plus belle.

— Les hommes, c'est une chose, les femmes, c'en est une autre. Mettez-les ensemble et ça a plus du tout le même goût, c'est complètement autre chose. Comme les biscuits Oréo. Ou

les barquettes à la fraise. Ou le gâteau au chocolat avec de la sauce à la morve. Montrez-moi un homme et une femme, et moi je vous montrerai le fléau en « âge » : non pas l'esclavage... le mariage ! Bon, d'accord, ça revient un peu au même... Mais je me répète. Pan !

Il se frappa le crâne. Roula des yeux. Cette fois on aurait dit qu'ils sautaient à moitié de leurs orbites

(mais comment il fait ça)

et Susannah s'agrippa le ventre à son tour, car elle commençait à avoir des crampes, à force de se tordre de rire. Et le sang lui battait aux tempes. Ça faisait un mal de chien, mais c'était de la *bonne* douleur.

— Le mariage, ça consiste à prendre un mari ou une femme. Vérifiez dans l'dico ! La bigamie, c'est avoir un mari ou une femme de trop. Remarquez, la monogamie aussi. Pan !

Susannah se dit que, si Roland se mettait à rire plus fort, il glisserait de sa chaise et irait s'affaïsser dans la flaque de café renversé.

— Et puis il y a le divorce, un terme latin qui signifie « arracher les couilles d'un type avec son chéquier ». Mais je vous parlais de Cleveland, ça vous revient ? Vous savez comment est née Cleveland ? C'est deux trois types à New York qui se sont dit : « Bon sang, j'commence à bien aimer l'crime et la pauvreté, moi, mais il fait pas assez froid, par ici. Si on allait vers l'ouest ? »

Susannah devait se dire plus tard que le rire était comme une tornade : une fois qu'il atteignait une certaine puissance, il se nourrissait de lui-même, s'entretenait de lui-même. On ne riait plus parce que les *blagues* étaient bonnes, mais parce que c'était l'*état* dans lequel on se trouvait, qui était drôle. Et c'est avec la saillie suivante que Joe Collins les mena à ce point de non-retour.

— Hé, vous vous rappelez qu'en primaire, on vous a appris qu'en cas d'incendie, il fallait se mettre sagement en rang avec les plus petits devant et les plus grands derrière, à la queue ? C'est quoi, la logique, exactement ? Les grands brûlent moins vite, c'est ça ?

Susannah hurla de rire et se mit une claque sur la joue. Ce

qui provoqua une douleur vive et inattendue qui lui coupa net l'envie de rire. Le bouton près de sa bouche avait de nouveau gonflé, mais n'avait plus saigné depuis deux ou trois jours. En le touchant par inadvertance de la main, elle avait arraché la croûte noire rougeâtre qui le recouvrait. La plaie ne se mit pas seulement à saigner : elle explosa littéralement.

Pendant une seconde elle ne se rendit pas compte de ce qui venait de se produire. Tout ce qu'elle sentait, c'est que cette petite claque lui faisait *beaucoup* plus mal qu'elle n'aurait dû. Joe non plus ne semblait pas s'en être rendu compte (il avait à nouveau les yeux presque clos), il ne *devait* pas s'en être rendu compte, car il se lâchait plus que jamais.

— Hé, et qu'est-ce que vous dites de ce restaurant de fruits de mer, en plein parc d'Oceanopolis ? « Les Dents de la Mer », qui s'appelle. J'en étais à la moitié de mon steak de la mer quand je me suis demandé si j'étais pas en train de bouffer un des orques qui avait raté son numéro ! Pan ! Et en parlant de poisson...

Ote poussa un aboiement d'alarme. Susannah sentit un flot chaud et humide lui couler le long du cou, et sur l'épaule.

— Joe, arrêtez, dit Roland.

Il avait l'air essoufflé. Affaibli. D'avoir trop ri, se dit Susannah. Oh, mais qu'elle avait mal à la joue, et...

Joe ouvrit les yeux, piqué.

— Quoi ? Doux Jésus, vous me l'avez demandé, et qu'est-ce que j'étais en train de vous *servir* !

— Susannah s'est blessée.

Le Pistolero s'était levé et la regardait, le rire totalement éclipsé par l'inquiétude.

— Je ne suis pas blessée, Roland, je me suis juste donné une claque un peu plus fort que prév...

Et alors elle regarda sa main et fut consternée de constater qu'elle portait un gant rouge.

Ote aboya de nouveau. Roland attrapa la serviette posée à côté de sa tasse à café renversée. Un des côtés était marron de café, mais l'autre était sec. Il l'appuya contre le flot qui jaillissait de la plaie et Susannah commença par reculer à cause de la douleur, les yeux se remplissant de larmes.

— Nenni, laisse-moi au moins arrêter le saignement, murmura Roland, et il lui saisit la tête, en glissant doucement les doigts dans le treillis serré de ses boucles.

— Ne bouge pas.

Et pour lui, elle réussit à se maîtriser.

À travers le miroitement de ses larmes, Susannah vit que Joe avait l'air vexé d'avoir dû mettre fin à son petit numéro de manière aussi dramatique (sans parler du bazar), et en un sens elle le comprit. Il avait vraiment fait du bon boulot ; et elle avait débarqué et tout gâché. En plus de la douleur, qui à présent s'apaisait quelque peu, elle se sentait horriblement embarrassée ; ça lui rappelait ce jour où elle avait eu ses règles en plein cours de gym, et qu'un petit filet de sang lui avait coulé le long de la cuisse, au vu et au su de tout le monde – du moins de tous ceux avec qui elle devait passer tout le troisième trimestre en gym. Certaines des filles s'étaient mises à chanter *Remets l'bouchon !* comme si c'était vraiment la blague la plus hilarante du siècle.

À ce souvenir venait se mêler l'inquiétude concernant la plaie elle-même. Et si c'était un cancer ? Auparavant, elle avait toujours réussi à écarter cette idée avant qu'elle se forme clairement dans son esprit. Cette fois-ci, impossible de l'éluder. Et si comme une idiote elle avait attrapé un cancer, dans les Malterres ?

Son estomac se noua, puis elle eut un haut-le-cœur. Elle réussit à maintenir son bon dîner en place, mais la victoire n'était peut-être que provisoire.

Soudain elle eut envie d'être seule, *besoin* d'être seule. Si elle devait vomir, elle ne voulait pas le faire devant Roland et devant

cet inconnu. Et même dans le cas contraire, elle avait besoin d'un petit moment pour retrouver ses esprits. Une rafale assez puissante pour faire trembler toute la maison passa en trombe comme un sur-moteur en plein vol. Les lumières se mirent à papillonner, puis tout se stabilisa de nouveau. Dans l'âtre un nœud de bois éclata, faisant jaillir une traîne d'étincelles écarlates dans le conduit de la cheminée.

— Vous êtes sûr ? demanda Joe.

Il n'était plus en colère (s'il l'avait jamais été), mais il la considérait d'un air dubitatif.

— Laissez-la, dit Roland. Elle a besoin de se remettre un peu, je pense.

Susannah tenta un sourire de gratitude, mais un élanement lui déchira la joue et le sang se remit à couler. Elle ne savait pas bien ce qui allait lui arriver à cause de cette blessure, mais ce qui était certain, c'est qu'elle en avait fini avec les blagues pour un moment. Si elle se remettait à rire, c'est une transfusion qu'il lui faudrait bientôt.

— Je reviens, dit-elle. Ne mangez pas tout le reste du gâteau pendant que j'ai le dos tourné, les gars.

L'idée même de manger quelque chose lui donna une violente nausée, mais c'était pour se donner une contenance.

— Pour ce qui est du gâteau, je ne peux rien promettre, dit Roland.

Puis, alors qu'elle s'éloignait :

— Si ça se met à tourner, appelle-moi.

— Oui. Merci, Roland.

10

Bien que Joe Collins fût un célibataire endurci, sa salle de bain avait un petit air féminin bien agréable. Susannah s'en était rendu compte la première fois qu'elle y était entrée. Le

papier peint était rose, avec des motifs verts en forme de feuilles et – évidemment ! – de roses sauvages. Les toilettes avaient tout le confort moderne, si ce n'est que la lunette n'était pas en plastique, mais en bois. L'avait-il taillée lui-même ? Ça ne lui paraissait pas impossible, même si c'était sans doute plutôt le robot qui l'avait rapportée d'une boutique oubliée. Cari le Bègue ? C'était comme ça que l'appelait Joe ? Non, Bill. Bill le Bègue.

À côté de la cuvette se trouvait un tabouret, et de l'autre une baignoire à pieds de griffon, avec un tuyau de douche qui lui rappela le *Psychose* d'Hitchcock (mais *toutes* les douches lui faisaient penser à ce foutu film, depuis qu'elle était allée le voir à Times Square). Il y avait aussi une tablette en porcelaine fichée dans un petit meuble haut d'un mètre environ – non pas du bois de fer, mais du bon vieux chêne massif, lui sembla-t-il. Un miroir trônait au-dessus. Elle se doutait qu'en le faisant pivoter, elle révélerait une armoire à pharmacie remplie de tout le nécessaire. Rien à ajouter.

Elle souleva la serviette en grimaçant et avec un petit cri sifflant. Elle s'était soudée à la plaie, et la décoller était douloureux. Elle était consternée par la quantité de sang sur ses joues, ses lèvres et son menton – sans parler du col et des épaules de sa chemise. Elle s'exhorta aussi à ne pas s'affoler. On retire une croûte, ça saigne. Surtout si comme une crétine on *arrache* littéralement la croûte, et sur le *visage*.

Dans la pièce à côté, elle entendit Joe dire quelque chose qu'elle ne comprit pas, et la réaction de Roland : quelques mots suivis d'un gloussement. *C'est tellement bizarre de l'entendre comme ça*, pensa-t-elle. *On dirait presque qu'il est saoul*. Avait-elle jamais vu Roland saoul ? Elle prit conscience que non. Jamais complètement beurré, jamais nu comme un ver, jamais hilare... jusqu'à aujourd'hui.

C'est pas tes oignons, femme, lança Detta.

— D'accord, marmonna-t-elle. D'accord, d'accord.

Saoul. Nu. Plié de rire. Elle se dit que ce n'était pas loin d'être la même chose.

Peut-être même que *c'était* la même chose.

Puis elle grimpa sur le tabouret et alluma le robinet. L'eau

jaillit à gros bouillons, couvrant momentanément les sons en provenance de l'autre pièce.

Elle opta pour l'eau froide et s'en aspergea doucement le visage, puis, à l'aide d'un gant de toilette (et avec plus de douceur encore), elle nettoya la peau autour de la plaie. Lorsqu'elle eut terminé, elle tapota le bouton lui-même. La douleur ne fut pas aussi vive qu'elle l'avait redouté. Elle s'en sentit un peu revigorée. Puis elle rinça le gant de toilette de Joe avant que les traces de sang ne marquent et s'approcha du miroir. La vision qu'elle y entrevit lui fit pousser un soupir de soulagement. Cette claque idiote avait arraché l'intégralité de la croûte, mais ce n'était peut-être finalement pas plus mal. Il y avait en tout cas une certitude : si Joe avait une bouteille d'eau oxygénée ou une quelconque pommade antibiotique dans son armoire à pharmacie, elle avait l'intention de faire le grand nettoyage de printemps à ce fichu bouton, tant qu'il était ouvert. Et peu importait si ça piquait à s'en arracher la joue. Elle avait bien besoin d'un bon récurage. Et une fois que ce serait fait, elle se poserait un gros pansement sur la figure et prierait pour que tout aille bien.

Elle mit le gant à sécher bien à plat sur le rebord du lavabo, puis s'empara d'une serviette (dans le même camaïeu de rose que le papier peint) dans un tas bien rembourré, posé sur une étagère. Elle la porta à son visage, et s'immobilisa soudain en plein mouvement. Sur la serviette suivante de la pile, elle vit un petit morceau de papier. L'en-tête était une banderole fleurie, que tenaient deux angelots réjouis. Au-dessous apparaissait le message suivant, en caractères gras :

😊 😞 ON SE DÉTEND ! 😊 😞
VOICI VENIR LE DEUS EX MACHINA !

Puis, à l'encre déjà passée :

LA RONDE
LA DONDE

Retourne-le une fois que tu y auras réfléchi.

Fronçant les sourcils, Susannah prit le petit mot. Qui l'avait laissé là ? Joe ? Elle en doutait fortement. Elle retourna le papier. Au verso, la même main avait inscrit :

*TU n'y as pas réfléchi !
Quelle vilaine fille !
J'ai laissé quelque chose pour toi
dans l'armoire à pharmacie,
mais avant,
** RÉFLÉCHIS-Y ! ***

(Indice : comédie + tragédie = CHIMÈRES)

Dans l'autre pièce, Joe parlait toujours, et cette fois-ci, Roland ne se contenta pas de glousser, mais éclata carrément de rire. Susannah avait l'impression que le vieux bonhomme avait repris son monologue. En un sens elle le comprenait – il faisait quelque chose qu'il aimait, et qu'il n'avait plus eu l'occasion de faire depuis bon nombre d'années – mais une partie d'elle n'aimait pas du tout cette idée. Que Joe reprenne son sketch alors qu'elle était en train de se soigner à la salle de bain, et que Roland le *laisse* reprendre... qu'il l'écoute et rie alors qu'elle se vidait de son sang... C'était vraiment un sale coup de mecs. Elle se dit qu'Eddie avait dû l'habituer à mieux.

Pourquoi tu n'oublieras pas les gars une minute, histoire de te concentrer sur ce que tu as sous les yeux ? Qu'est-ce que ça signifie ?

Une chose au moins paraissait évidente : quelqu'un

s'attendait à ce qu'elle vienne ici et trouve ce mot. Ni Roland ni Joe. *Elle. Quelle vilaine fille, ça disait. Fille.*

Mais qui avait pu savoir ? Qui avait pu savoir avec certitude ? Ce n'est pas comme si elle avait l'habitude de venir s'asperger le visage (ou le torse, ou le genou) dès qu'elle éclatait de rire. Elle ne se rappelait pas avoir une seule fois...

Mais si. Une fois. Au cinéma, un film avec Dean Martin et Jerry Lewis. *La Croisière s'amuse*, ou quelque chose dans ce goût-là. Elle s'était retrouvée dans le même état, à rire simplement parce que le rire avait atteint ce point crucial où il s'auto-entretient. Tout le public – au Clark, à Times Square, pour autant qu'elle se rappelait – était transporté, à se balancer, à se rouler par terre, et le pop-corn qui jaillissait de bouches qui ne répondaient plus. Des bouches qui, au moins pour quelques minutes, n'obéissaient qu'à Martin et Lewis, qui eux s'amusaient comme des petits fous. Mais ça ne lui était arrivé qu'une seule fois.

Comédie plus tragédie égalent chimères. Mais il n'y a pas de tragédie, ici, pas vrai ?

Elle ne s'attendait pas à une réponse, pourtant elle en reçut une. Elle vint de la voix froide de l'intuition.

Pas encore, non.

Pour une raison inconnue, elle se surprit à penser à Insolente. L'horrible Insolente, avec son rictus épouvantable. Est-ce que les *folken* riaient, en enfer ? Susannah en était certaine, sans savoir pourquoi. Ils avaient ce même rictus, celui d'Insolente le Canasson Magique, quand Satan commençait son

(prenez mon cheval... s'il vous plaît)

petit numéro, et alors ils riaient. Désespérément. Inexorablement. Pour l'éternité, si ça vous sied, et sinon c'est tant pis pour vous.

Mais qu'est-ce qui cloche chez toi, femme ?

Dans la pièce à côté, Roland rit de nouveau. Ote aboya, ce qui ressemblait aussi à un rire.

La Ronde, La Donde... réfléchis-y.

À quoi fallait-il réfléchir ? Le premier était un nom de lieu, le second était la même chose, sauf que...

— Ouhahou, une minute, s'exclama-t-elle à voix basse.

À peine un chuchotement, et qui pourrait bien l'entendre, de toute façon ? Joe papotait – c'était même la logorrhée, visiblement – et Roland riait. Alors qui pourrait bien l'écouter, elle ? Le prisonnier de la cave, s'il existait bien ?

— Ouh la, une minute, juste une minute.

Elle ferma les yeux, et vit de nouveau les deux panneaux sur leur poteau, des panneaux suspendus un peu au-dessous des pèlerins, car les nouveaux venus se tenaient sur le remblai de neige haut de trois mètres. ROUTE DE LA TOUR, disait l'un des deux panneaux – celui pointant vers la route creusée qui disparaissait à l'horizon. L'autre, celui indiquant la route plus courte bordée de maisonnettes, portait la mention LA RONDE, sauf que...

— Sauf que *non*, murmura-t-elle en crispant la main qui tenait le papier, l'écrasant dans son poing. Sauf que non.

Elle le revoyait clairement, dans son souvenir : LA RONDE, avec des jambes *ajoutées* au D pour le transformer en R, et pourquoi quelqu'un ferait-il une chose pareille ? Est-ce qu'il s'agissait d'une espèce de maniaque de l'ordre qui ne supportait pas...

Quoi ? Qui ne supportait pas quoi ?

De l'autre côté de la porte close de la salle de bain, Roland hurlait plus que jamais de rire. Elle entendit un objet tomber et se briser au sol. *Il n'a pas l'habitude de rire comme ça*, pensa Susannah. *Tu ferais bien de faire attention, Roland, ou tu vas finir par te coller une hernie, ou quelque chose.*

Réfléchis-y, lui avait conseillé son correspondant mystère, et c'est ce qu'elle essayait de faire. Y avait-il un détail dans les mots *La* et *Donde* que quelqu'un ne voulait pas qu'ils voient ? Auquel cas, ce quelqu'un n'avait vraiment pas à s'inquiéter, car le fait est qu'elle ne voyait *rien du tout*. Elle aurait voulu qu'Eddie soit là. C'était Eddie, qui était bon avec tous ces trucs un peu tordus : les blagues, les devinettes, et... et...

Elle s'arrêta de respirer. Ses yeux s'écarquillèrent sous l'effet de la compréhension, et elle lut l'illumination soudaine sur le visage jumeau, dans le miroir. Elle n'avait pas de stylo sur elle, et n'excellait pas dans toutes ces histoires de lettres mélangées qu'il fallait remettre dans l'ordre...

En équilibre sur le tabouret, Susannah se pencha au-dessus du lavabo et souffla sur le miroir, le recouvrant de buée. Elle écrivit LA DONDE. Elle scruta les lettres avec un effroi grandissant. Dans l'autre pièce, Roland riait à s'en décrocher la mâchoire, et elle comprit en un éclair ce qu'elle aurait dû entendre trente secondes plus tôt, trente secondes tellement précieuses. Ce rire n'avait rien de joyeux. Il était débridé, incontrôlable, hoquetant. C'était le rire d'un homme qui perd son souffle et qui lutte. Roland riait comme les *folken*, lorsque la comédie vire à la tragédie. Comme les *folken* riaient en enfer.

Sous les mots LA DONDE, du bout du doigt, elle écrivit DANDELO, l'anagramme qu'Eddie aurait immédiatement repérée, surtout dès qu'il aurait vu que des jambes avaient été rajoutées au D sur le panneau, pour détourner leur attention.

Dans l'autre pièce le rire tomba et changea de nature, se transformant en un son non plus amusant, mais alarmant. Ote aboyait furieusement, et Roland...

Roland étouffait.



Chapitre 6

PATRICK DANVILLE

1

Elle n'avait pas son arme sur elle. Joe avait insisté pour qu'elle prenne le fauteuil inclinable, quand ils étaient passés au salon, après le dîner, et elle avait déposé le revolver sur la petite table recouverte de magazines, après avoir vidé le barillet de ses balles.

Balles qu'elle avait toujours dans sa poche.

Susannah ouvrit la porte de la salle de bain à la volée et se précipita en rampant dans le salon. Roland gisait à terre entre le canapé et le poste de télévision, et son visage avait pris une teinte violette effroyable. Il tenait sa gorge enflée à pleines mains, en riant toujours. Leur hôte se tenait penché au-dessus de lui, et la première chose qu'elle remarqua, c'est que ses cheveux – ses cheveux de bébé, blancs et fins, lui tombant sur les épaules – étaient à présent presque entièrement noirs. Les rides autour de ses yeux et de sa bouche s'étaient comblées. Joe Collins n'avait pas l'air plus jeune de dix ans, mais de vingt ou trente.

Ce salopard.

Ce salopard de *vampire*.

Ote bondit et attrapa la jambe de Joe juste en dessous du genou.

— Vingt-cinq, soixante-quatre, dix-neuf, *et ça y va !* s'écria

Joe, plein de bonne humeur, en secouant violemment la jambe avec la souplesse de Fred Astaire.

Ote vola dans l'air et alla s'écraser contre le mur, avec une telle force qu'il fit tomber au sol une plaque portant l'inscription DIEU BÉNISSE CE FOYER... Joe se retourna vers Roland.

— Moi, c'que je crois, c'est que les femmes, il leur faut une bonne raison pour faire l'amour, dit-il en posant le pied sur la poitrine de Roland – comme un grand chasseur blanc avec son trophée de chasse, se dit Susannah. Alors que les hommes, il leur faut juste un *endroit* ! Pan !

Il loucha.

— Le truc, avec le sexe, c'est que Dieu a donné aux hommes un cerveau et une bite, mais juste assez de sang pour en alimenter un seul à la f...

Il ne l'entendit pas approcher, ni se hisser sur le fauteuil inclinable pour se mettre à hauteur suffisante ; il était trop absorbé par ce qu'il était en train de faire. Susannah noua les mains en poing, les leva à hauteur de son épaule droite, puis l'abattit de côté avec toute la force qu'elle put mobiliser. Le premier coup cueillit Joe à la tempe, et suffit à l'abrutir. Elle avait frappé directement sur de l'os, et la douleur qui lui traversa la main était une torture.

Joe vacilla en agitant les bras pour retrouver son équilibre, et lui lança un regard de côté. Sa lèvre supérieure se souleva, découvrant ses dents – des dents parfaitement ordinaires, et qu'y avait-il là de surprenant ? Il n'était pas de ce genre de vampires qui se nourrissent de sang. On était à Empathica, après tout. Et le visage de l'homme était en pleine transformation : il prenait une teinte sombre, se contractait, perdait toute apparence humaine. C'était le visage d'un clown psychotique.

— *Toi*, lança-t-il.

Mais sans lui laisser le temps d'ajouter quoi que ce soit, Ote se précipita de nouveau. Cette fois-ci, le bafouilleux n'eut pas à montrer les dents, car Joe titubait toujours. L'animal s'accroupit derrière lui, et Dandelo bascula tout bonnement en arrière – ses injures cessèrent net lorsque sa tête heurta le sol. Sans le tapis qui recouvrait le bois du plancher, le choc aurait sans doute suffi

à l'assommer. Au lieu de quoi il se força presque immédiatement à se rasseoir, et balaya les alentours du regard, l'air sonné.

Susannah s'agenouilla auprès de Roland, qui tentait lui aussi de s'asseoir, mais sans grand succès. Elle attrapa l'arme dans le holster du Pistolero, mais il referma la main sur son poignet avant qu'elle ait pu l'en extraire. Par instinct, bien sûr, et il fallait s'y attendre, mais Susannah sentit la panique la gagner lorsque l'ombre de Dandelo se dessina au-dessus d'eux.

— Espèce de chienne, je vais t'apprendre à interrompre un homme en plein...

— *Roland, lâche-le !* hurla-t-elle.

Et c'est ce qu'il fit.

Dandelo plongeait, avec l'intention de leur tomber dessus et d'écraser l'arme entre les deux pistoleros, mais elle fut trop rapide d'une seconde. Elle roula sur le côté et il atterrit sur Roland seul. Susannah entendit un *Ouuuuf* de torture, alors que le Pistolero perdait à nouveau son souffle. Haletante, elle se souleva sur un bras, et pointa son arme sur l'homme au-dessus, celui qui sous ses yeux était sujet à une mutation laborieuse et spectaculaire. Dandelo leva ses mains, qui étaient vides. Bien sûr qu'elles l'étaient, puisqu'il ne se servait pas de ses mains, pour tuer. Et c'est alors que ses traits se rejoignirent, comme des dessins à la surface de l'eau – non plus les traits d'un visage, mais les motifs sur la peau d'un animal ou la carapace d'un insecte.

— Arrêtez ! hurla-t-il d'une voix suraiguë qui rappelait le bourdonnement d'une cigale. Il faut que je vous raconte celle de l'archevêque et de la chanteuse !

— On la connaît, assena-t-elle avant de tirer deux fois, lui envoyant coup sur coup deux balles droit dans la cervelle, juste au-dessus de ce qui avait été son œil droit.

Roland se remit sur pied tant bien que mal. Sa chevelure collait à son visage enflé. Lorsqu'elle essaya de lui prendre la main, il la repoussa d'un geste et se dirigea en titubant jusqu'à la porte de la maisonnette, qui paraissait à présent miteuse et baignée d'une lumière trop blanche. Susannah aperçut des taches de nourriture sur le tapis, et une large auréole humide sur un mur. Est-ce que tout ça était déjà là, avant ? Et, grands dieux, qu'avaient-ils mangé exactement, pour le dîner ? Elle préférait ne pas savoir, du moment que ça ne la rendait pas malade. Du moment que ce n'était pas empoisonné.

Roland de Gilead ouvrit la porte. Le vent la lui arracha des mains et l'envoya percuter le mur dans un grand boum. Il fit deux pas hésitants dans la tempête de neige mugissante, se pencha en avant, les mains sur les cuisses, et vomit. Elle vit jaillir le jet de nourriture, et le vent le disperser dans le noir. Lorsque Roland rentra dans la pièce, le côté de son visage et sa chemise étaient constellés de neige. À l'intérieur, c'était une véritable fournaise ; encore une chose que leur avait cachée le *glam* de Dandelo. Elle vit un thermostat sur le mur – un vieil Honeywell, assez semblable à celui qu'elle avait dans son appartement new-yorkais. Elle constata qu'il avait été poussé à fond, au-delà de la marque des trente degrés. Du bout du doigt, elle le baissa à vingt, puis se retourna pour balayer la pièce du regard. La cheminée était en fait deux fois plus grande qu'elle leur était d'abord apparue, et remplie d'assez de bûches pour faire rugir un haut-fourneau. Elle ne pouvait rien y faire pour l'instant ; mais le feu finirait bien par s'éteindre.

La chose morte sur le tapis avait presque littéralement explosé hors de ses vêtements. Susannah lui trouvait à présent des airs de gros insecte recouvert d'appendices tordus – qui auraient pu ressembler à des bras et à des jambes – jaillissant des manches de chemise et du jean. Le dos de la chemise s'était déchiré au milieu et ce qu'elle vit dans la fente du tissu, c'est une sorte de coquille sur laquelle s'imprimaient des traits humains

grossiers. Elle ne croyait pas qu'il pût exister plus horrible que Mordred sous sa forme araignée, mais cette chose était indéniablement pire. Dieu merci, elle était morte.

La maisonnette bien éclairée et bien ordonnée – comme sortie d'un conte de fées, comment n'y avait-elle pas vu plus clair dès le début ? – n'était plus qu'une cabane de paysan sombre et enfumée. Les lumières électriques fonctionnaient toujours, mais elles paraissaient fatiguées et blafardes, comme ces appliques qu'on trouve dans les asiles de nuit. Le tapis était noir de crasse et constellé de taches de nourriture, et s'effiloçait par endroits.

— Roland, tu vas bien ?

Roland la regarda, puis, doucement, s'agenouilla devant elle. Pendant une seconde elle crut qu'il était en train de s'évanouir, et en fut alarmée. Lorsqu'un instant plus tard elle prit conscience de ce qui était réellement en train de se passer, elle en fut encore plus alarmée.

— Pistolero, j'ai été stupéfié, dit Roland d'une voix rauque et tremblante. Je me suis fait piéger comme un enfant, et j'implore ton pardon.

— 'oland, non, lèv'toi !

C'était Detta, comme à chaque fois que Susannah se retrouvait dans une situation très éprouvante. Elle pensa : *C'est un miracle que je ne lui aie pas lancé un « Lèv'toi, sale Blanc ! »*, et elle dut réprimer un éclat de rire hystérique. Il n'aurait pas compris.

— Accorde-moi d'abord ton pardon, dit Roland sans la regarder.

Elle farfouilla dans sa mémoire et finit par y trouver la formule consacrée, ce qui fut un réel soulagement. Elle ne supportait pas de le voir agenouillé de la sorte.

— Lève-toi, pistolero, je t'accorde le pardon de bon cœur.

Elle fit une pause, puis ajouta :

— Si je te sauve la vie à nouveau neuf fois, nous serons presque quittes.

— À côté de ton cœur généreux, le mien me fait honte, dit-il en se levant.

L'horrible couleur violette disparaissait progressivement de

ses joues. Il jeta un œil à la chose sur le tapis, qui à la lueur des flammes projetait son ombre grotesque et difforme sur le mur. Il balaya du regard l'intérieur de la petite cabane, avec son aménagement vieillot et ses ampoules défaillantes.

— Ce qu'il nous a servi n'était pas empoisonné, dit-il comme s'il avait lu dans les pensées de la jeune femme et y avait découvert sa pire peur. Il n'aurait jamais empoisonné ce qu'il avait l'intention de... manger.

Elle lui tendait son arme, crosse en avant. Il s'en empara et remplit les deux chambres vides, avant de la rengainer dans son holster. La porte d'entrée était toujours ouverte et la neige s'engouffrait à l'intérieur en tourbillons. Elle avait déjà dessiné un delta blanc dans le petit vestibule, où étaient suspendus leurs manteaux de peaux faits maison. La pièce s'était déjà un peu refroidie, et faisait moins penser à un sauna.

— Comment as-tu su ? demanda-t-il.

Elle repensa à l'hôtel où Mia avait laissé la Treizième Noire. Plus tard, après leur départ, Jake et Callahan avaient pu pénétrer dans la chambre 1919 parce que quelqu'un leur avait laissé un message et

(A-ce que châte)

une clé. Le nom de Jake, ainsi que la phrase *C'est la vérité* étaient inscrits sur l'enveloppe, en partie à la main et en partie tapés à la machine. Elle était certaine que, si elle tenait en ce moment ladite enveloppe et qu'elle la comparait au message qu'elle avait trouvé dans la salle de bain, elle constaterait que c'était la même main qui avait rédigé les deux.

Selon Jake, l'employée au guichet du Plaza-Park de New York leur avait dit que c'était un certain Stephen King qui avait déposé la lettre.

— Suis-moi. Dans la salle de bain.

Comme le reste de la cabane, la salle de bain était plus petite, à présent, à peine plus spacieuse qu'un placard. La baignoire était vieille et rouillée, recouverte d'une fine couche de crasse, au fond. On aurait dit qu'elle n'avait plus servi depuis...

À dire vrai, Susannah aurait presque juré qu'elle n'avait *jamais* servi. La pomme de douche était constellée de rouille. Le papier peint rose était terne et sale, et se décollait par endroits. Les motifs de roses avaient disparu. Le miroir était toujours là, mais une fissure le zébrait de haut en bas, et elle se dit que c'était un miracle qu'elle ne se soit pas ouvert le doigt, en écrivant dessus. La vapeur de son souffle s'était dissipée, mais les mots étaient toujours visibles, se détachant sur fond de crasse : **LA DONDE** et, en dessous... **DANDELO**.

— C'est une anagramme, dit-elle. Tu vois ?

Il examina le miroir, puis secoua la tête, l'air un peu honteux.

— Ce n'est pas ta faute, Roland. Ce sont nos lettres à nous, pas celles que tu connais. Mais tu peux me croire sur parole, c'est bien une anagramme. Eddie l'aurait vue tout de suite, je serais prête à le parier, je ne sais pas si c'est ce que Dandelo considère comme une bonne blague, ou bien s'il existe des règles que les créatures du *glam* telles que lui sont censées suivre, mais le fait est qu'on a fini par découvrir le pot aux roses, avec un peu d'aide de Stephen King.

— C'est *toi* qui l'as découvert. Moi j'étais trop occupé à me rouler par terre à en mourir.

— Nous aurions fait pareil tous les deux, rectifia-t-elle. Tu étais juste un peu plus vulnérable, à cause de ton sens de l'humour plus... moins... pardonne-moi, Roland, mais on va dire qu'en général tu as un humour plutôt vaseux.

— Je le sais très bien, dit-il d'un air désolé.

Puis il pivota brusquement et quitta la pièce.

Une idée effroyable traversa l'esprit de Susannah, et l'absence du Pistolero lui parut durer une éternité.

— Roland, est-ce qu'il est toujours... ?

Il hocha la tête, un léger sourire aux lèvres.

— Aussi mort qu'on peut l'être. Tu as bien tiré, Susannah, mais tout à coup j'ai eu besoin de m'en assurer.

— J'en suis contente, dit-elle simplement.

— Ote monte la garde. S'il devait se passer quoi que ce soit, je suis certain qu'il nous en avertirait.

Il ramassa le petit mot sur le sol de la salle de bain et étudia attentivement l'inscription au verso. La seule expression qui requit l'aide de Susannah fut *armoire à pharmacie*.

— « J'ai laissé quelque chose pour toi. » Tu sais ce que c'est ?

— Je n'ai pas eu le temps de regarder, dit-elle en secouant la tête.

— Où se trouve l'armoire à pharmacie ?

Elle désigna le miroir, et Roland le fit pivoter. Il grinça sur ses gonds. Il découvrit effectivement des étagères derrière, mais au lieu d'une enfilade soignée de boîtes de cachets et de bouteilles de remèdes comme Susannah l'avait imaginé, ils ne virent que deux bouteilles marron, comme celle sur la petite table près du fauteuil inclinable, et ce qui sembla à Susannah la plus vieille boîte de pastilles contre la toux à la cerise des Frères Smith. Il y avait également une enveloppe, cependant, et Roland la lui tendit. Sur le recto, de ce même mélange d'écriture et de mots tapés à la machine, apparaissait le message suivant :

*Chevalier Roland, de Gilead
Susannah Dean, de New York*

*vous m'avez sauvé la vie
J'ai sauvé les vôtres,
Nous sommes quittes.*

SK.

— Chevalier ? demanda-t-elle. Est-ce que ça veut dire

quelque chose, pour toi ?

Il hocha la tête.

— C'est un terme qu'on utilise, en parlant des pistoleros en quête. C'est un terme de cérémonie, et très ancien. Nous ne l'utilisons jamais entre nous, intuïte-le bien, car il signifie saint, choisi par le *ka*. Nous n'aimions pas nous considérer en ces termes-là, et je n'ai plus repensé à ce mot depuis de nombreuses années.

— Pourtant tu es bien Chevalier Roland ?

— Je l'ai peut-être été, autrefois. Nous sommes au-delà de ces choses-là, à présent. Au-delà du *ka*.

— Mais toujours sur le Sentier du Rayon.

— Si fait.

Du doigt il suivit la dernière ligne inscrite sur l'enveloppe : *Nous sommes quittes*. Ouvre-la, Susannah, car j'aimerais voir ce qu'elle contient.

Elle s'exécuta.

4

Il s'agissait d'une photocopie d'un poème de Robert Browning. King avait écrit le prénom du poète à la main, et son nom, à la machine, juste au-dessus du titre. Susannah avait lu des monologues de théâtre de Robert Browning, à la fac, mais elle ne connaissait pas ce poème-ci. Elle en maîtrisait néanmoins *parfaitement* le sujet. Le titre en était : « Le Chevalier Roland s'en vint à la Tour Noire. » La structure en était narrative, le schéma des rimes était celui de la ballade (a-b-b-a-a-b), et il se composait de trente-quatre strophes. Chacune était numérotée en chiffres romains. Quelqu'un – King, sans doute – avait entouré les strophes I, II, XIII, XIV et XVI.

— Lis celles qui sont cochées, dit-il d'une voix rauque, parce que je n'arrive à déchiffrer qu'un mot par-ci, par-là, et que

j'aimerais savoir ce qu'elles disent, j'y tiens beaucoup.

— Strophe Première, dit-elle, puis elle dut s'éclaircir la gorge, car elle était sèche.

Dehors, le vent mugissait et la lumière de l'ampoule nue se mit à trembloter dans son applique incrustée de mouches.

*Je pensais, il a menti en chaque mot,
L'hideux infirme, de son œil qu'il disait voilé par le songe
De biais contemplait l'effet de ses mensonges
Sur moi, et sa bouche incapable de masquer les cahots
De sa liesse, qui secouait et tordait son corps bot
Devant l'agonie de la victime que la mort ronge*

— Collins, dit Roland. Quel que soit l'auteur de ce poème, il parlait de Collins, aussi sûrement que King parle de notre *katet*, dans ses histoires ! « Il a menti en chaque mot » ! Si fait, c'est bien ainsi !

— Pas Collins, corrigea-t-elle. Dandelo.

Roland opina.

— Dandelo, tu dis vrai. Poursuis, je te prie.

— Okay. Strophe Deuxième.

*Quel autre dessein eût pu animer ce menteur diabolique ?
De son bâton dressé tel un attrape-foudre furieux
Il leurre, menace, et séduit le curieux
Qui demande son chemin. Et ce rire satanique
Graverait je n'en doute l'épithaphe véridique
Relatant ma venue en ces maudits lieux*

— Est-ce que ça ne te rappelle pas son bâton, et sa façon de l'agiter ? lui demanda Roland.

Bien sûr que si. Et notre voie enneigée est bien le chemin dont il parle. *C'était une description de ce qui venait juste de leur arriver.* Cette idée la fit frissonner.

— C'était un poète de ton temps ? demanda Roland. De ton quand ?

Elle secoua la tête.

— Il n'était même pas de mon pays. Il est mort au moins

soixante ans avant mon *quand*.

— Pourtant il a dû voir ce qui s'est passé. Une version de ce qui s'est passé, au moins.

— Oui. Et Stephen King connaissait ce poème.

Elle eut soudain une intuition tellement aveuglante qu'elle ne pouvait être que la vérité. Elle contempla Roland avec des yeux écarquillés, contenant difficilement son excitation.

— C'est ce poème qui a incité King à écrire. Qui l'a *inspiré* !

— Tu dis ainsi, Susannah ?

— Oui !

— Pourtant ce Browning a bien dû nous voir, nous.

Elle n'en savait rien. C'était trop troublant. Comme essayer de déterminer qui était venu en premier, de l'œuf et de la poule. Ou comme se retrouver perdu dans un labyrinthe de miroirs. Elle avait la tête qui tournait.

— Lis le texte suivant, Susannah ! Lis Croix, I, I, I.

— C'est la Strophe Treize, dit-elle.

Quant à l'herbe, elle poussait il est vrai aussi maigre que son pelage

Frappé de lèpre ; des brins épars perçaient la boue

Qui paraissait pétrie de sang par-dessous

Une rosse aveugle, dont chaque os saillait comme après le carnage

Se tenait en stupeur, frappée par un mirage,

Chassée du haras du Diable même, à grand renfort de coups !

— À présent s'il te sied, la Strophe Quatorzième je livre à ta perspicacité.

Vivant ? L'animal à mes yeux pouvait avoir péri sans un pleur

Décharné, la carcasse saignant, et d'un spectre ayant l'air

Il gardait les yeux clos sous une immonde crinière

Alliance incongrue du ridicule et de pareille douleur

Jamais je ne vis brute aussi digne d'être frappée de malheur

Il fallait qu'il fût bien maléfique pour mériter tel salaire.

— Insolente, dit le Pistolero, avec un mouvement du pouce par-dessus l'épaule. Cette vieille carcasse, avec son immonde crinière, tout est là, sauf qu'elle est femelle au lieu de mâle.

Elle ne répondit rien – nul besoin de répondre. C'était bien Insolente, à l'évidence. Aveugle et osseuse, le cou brûlé par endroits, découvrant la peau rose. *Elle est pas bien belle, je sais*, avait dit le vieillard... enfin, cette chose qui avait l'apparence d'un vieillard. *Espèce de vieille ki'-boîte et de clapet à foutre, espèce de canasson lépreux à quatre pattes !* Et voilà qu'elle apparaissait noir sur blanc, dans ce poème écrit bien avant la naissance même de *sai King*, peut-être même quatre-vingts ou cent ans avant qu'il voie le jour. ... *son pelage/Frappé de lèpre*.

— Chassée du haras du Diable même ! dit Roland avec un sourire amer. Et même si elle n'a jamais couru et ne courra jamais, il se pourrait bien qu'on la voie revenir avec le Diable avant notre départ !

— Non, dit-elle. Ça n'arrivera pas.

Elle avait la voix plus sèche que jamais. Elle avait besoin d'un verre, mais maintenant elle avait peur d'ingurgiter quoi que ce soit coulant des robinets de cet horrible bouge. Elle irait chercher de la neige et la ferait fondre, plutôt. Et alors elle pourrait boire, mais pas avant.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Parce qu'elle est partie. Elle est sortie dans la tempête, quand on a réglé son compte à son maître.

— Comment le sais-tu ?

Susannah secoua la tête.

— Je le sais, c'est tout.

Elle tourna la page, cherchant la strophe suivante parmi ces deux cents lignes.

— Strophe Seizième.

Elle s'interrompit.

— Susannah ? Pourquoi est-ce que tu...

Puis ses yeux se posèrent sur les mots suivants, qu'il parvenait à déchiffrer, même dans ces lettres-ci.

— Lis, dit-il, dans un murmure à peine audible.

— Tu es certain ?

— Lis, car je veux entendre.
Elle se racla la gorge.
— Strophe Seizième.

*Pas cela ! Je ne pus détacher mon regard incertain
De la face rougie de Cuthbert, sous les boucles d'or
Cher compagnon, qui jadis fâché dans un ultime effort,
Glissa, je le sentis, son beau bras sous le mien
Car ainsi il était, tout sourire, même quand périt le Bien
Et avec lui mon cœur à peine éveillé, dans le souffle du cor.*

— Il parle de Mejis, dit Roland.

Il serrait les poings, mais elle doutait qu'il s'en rendît compte.

— Il raconte notre brouille, au sujet de Susan Delgado. Car ensuite, plus rien n'a été comme avant, entre nous. Nous avons réparé notre amitié de notre mieux, mais non, ça n'a jamais plus été pareil.

— Après que la femme vient à l'homme ou l'homme à la femme, je crois que plus rien ne peut plus être pareil, dit-elle en lui tendant les feuilles photocopiées. Prends ça. J'ai lu toutes celles qu'il avait soulignées. Si dans le reste il parle d'arriver à la Tour Sombre – ou pas, justement – tu n'as qu'à chercher par toi-même. Tu y arriveras, avec quelques efforts, j'en suis sûre. En ce qui me concerne, je ne veux pas savoir.

Mais Roland si, visiblement. Il parcourut les pages, puis se rendit à la dernière strophe. Les pages n'étaient pas numérotées, mais il trouva la fin sans trop de difficulté, car un espace blanc suivait la strophe xxxiv. Néanmoins, avant qu'il se mette à la lecture, ils entendirent de nouveau résonner le gémissement. Entre-temps, le vent était complètement tombé, et la provenance du bruit ne faisait plus aucun doute.

— Il y a quelqu'un en dessous de nous, dans la cave, dit Roland.

— Je sais. Et je crois savoir qui c'est.

Il hocha la tête.

Elle le regardait sans ciller.

— Tout colle, pas vrai ? C'est comme un puzzle, et il ne nous

manque que les dernières pièces.

Le gémissement monta de nouveau, égaré, affaibli. C'était le gémissement de quelqu'un à l'article de la mort. Ils sortirent de la salle de bain en dégainant leurs armes. Mais Susannah ne pensait pas qu'ils en auraient besoin, cette fois-ci.

5

L'insecte qui avait volé l'apparence d'un vieux comique du nom de Joe Collins était toujours étendu au même endroit, mais Ote avait reculé d'un pas ou deux. Et Susannah ne pouvait l'en blâmer. Dandelo commençait à puer, et de petits ruisselets de matière blanche suintaient de sa carapace en décomposition. Roland ordonna cependant au bafouilleux de rester où il était et de continuer à monter la garde.

Le cri résonna de nouveau alors qu'ils atteignaient la cuisine, plus fort cette fois-ci, mais ils ne virent d'abord pas comment descendre à la cave. Susannah parcourut lentement toute la surface de linoléum sale et craquelé, à la recherche d'une trappe. Elle allait dire à Roland qu'il n'y avait rien, quand il s'exclama :

— Ici. Derrière la boîte à froid.

Le réfrigérateur n'était plus un Amana dernier cri, avec compartiment à glaçons dans la porte, mais un vieil appareil sale et trapu avec circuit de refroidissement externe, posé sur le dessus dans un caisson en forme de tambour. La mère de Susannah en avait un pareil, quand elle était encore une petite fille répondant au prénom d'Odetta, mais sa mère serait morte plutôt que d'avoir laissé s'accumuler le dixième de la crasse qui recouvrait celui-ci. Le centième, même.

Roland le déplaça sans mal, car Dandelo, ce monstre fourbe, l'avait placé sur une petite plate-forme à roulettes. Elle doutait qu'il ait eu beaucoup de visite, pas ici, au fin fond du Monde

Ultime, mais il s'était préparé à garder ses secrets, si quelqu'un venait bel et bien à passer par là. Et elle était sûre qu'il y avait quelques *folken*, de temps à autre. Peu d'entre eux, aucun même, devaient poursuivre leur route après avoir croisé la petite cabane sur La Ronde.

Les escaliers étaient raides et étroits. Roland palpa le mur près de la porte et trouva un interrupteur. Deux ampoules nues s'allumèrent, l'une à mi-descente, l'autre plus bas. Comme en réponse à la lumière, le gémissement se fit de nouveau entendre. Une complainte remplie de douleur et de peur, mais aucun mot distinct. Le son la fit frissonner.

— Venez au pied de l'escalier, qui que vous soyez ! lança Roland.

Aucune réaction venant d'en bas. Dehors le vent faisait rage et poussait des hurlements, jetant des rafales gorgées de neige, avec une telle force que ç'aurait pu être du sable.

— Montrez-vous à notre vue, ou bien nous vous laisserons là où vous êtes ! reprit Roland.

L'occupant de la cave ne vint pas dans la lumière maigre mais poussa un nouveau cri, une litanie chargée de malheur, de terreur et – craignit Susannah – de démence.

Le Pistolero lui lança un regard. Elle opina et répondit, dans un chuchotement :

— Passe en premier. Je te couvrirai, si nécessaire.

— Fais attention aux marches, ne tombe pas, dit-il à voix tout aussi basse.

Elle opina de nouveau et lui emprunta son moulinet impatient de la main, qui voulait dire : *allons-y, allons-y*.

L'ombre d'un sourire passa sur les lèvres du Pistolero. Il se mit à descendre les escaliers, le canon de son arme calé sous son aisselle droite, et pendant une seconde il ressembla tellement à Jake Chambers qu'elle en aurait pleuré.

La cave était un labyrinthe de cartons et de barils, et une ribambelle de crochets pendaient du plafond. Susannah n'avait aucune envie de savoir ce qui y était suspendu. Le gémissement se fit plus présent, entre sanglots et hurlement. Au-dessus d'eux, maintenant assourdi, le chant haletant du vent tourbillonnait toujours autour de la maison.

Roland tourna à gauche et se fraya un chemin dans un couloir encombré de piles de cageots couvrant les deux murs. Susannah le suivait, laissant une bonne distance entre eux, vérifiant sans arrêt par-dessus son épaule. Elle restait attentive à une éventuelle intervention d'Ote. Elle aperçut une pile de cageots avec l'inscription TEXAS INSTRUMENTS tracée au feutre, et une autre, HO FAT BISCUITS-SURPRISE CHINOIS. Elle ne fut pas étonnée de reconnaître le nom comique de leur taxi abandonné depuis longtemps ; elle avait passé de très loin le cap de l'étonnement.

Devant elle, Roland s'immobilisa.

— Par les larmes de ma mère, laissa-t-il échapper à voix basse.

Elle ne l'avait entendu utiliser cette expression qu'une seule fois auparavant, lorsqu'ils avaient croisé un cerf tombé dans un ravin, allongé là avec les postérieurs et un antérieur brisés, mourant de faim et les fixant de son regard mort, car les mouches lui avaient mangé les yeux vivant.

Elle demeura où elle était jusqu'à ce qu'il lui fît signe de s'approcher, et s'empressa de le rejoindre, se tractant sur les paumes.

Dans le coin du mur de pierre de la cave de Dandelo – le coin sud-est, si elle avait gardé le sens de l'orientation – se trouvait une cellule de prison improvisée. La porte était composée de barres d'acier entrecroisées. Non loin elle aperçut la table de soudure dont Dandelo avait dû se servir pour la réaliser... mais bien longtemps auparavant, à en juger par l'épaisse couche de poussière qui s'était déposée sur le réservoir d'acétylène.

Accrochée à un large crochet en forme de S planté dans le mur de pierre, juste hors de portée du prisonnier – mais assez près pour le narguer, Susannah en fut certaine – pendait une grosse et vieille

(Eut-ce que chule ? I-ce que chic ?)

clé en argent. Le prisonnier en question se tenait juste derrière les barreaux de sa prison, tendant vers eux ses mains répugnantes. Il était si squelettique qu'il rappela à Susannah ces effroyables photos de camps de concentration qu'elle avait vues autrefois, les images des survivants d'Auschwitz, de Bergen-Belsen et de Buchenwald, accusations vivantes, *survivantes* de l'humanité dans son ensemble, avec leurs uniformes rayés flottant autour de leurs corps décharnés et leurs effrayantes calottes de portier, et ces yeux terriblement brillants et vifs, remplis d'une conscience implacable. *Nous aurions voulu ne jamais voir ce que nous sommes devenus*, disaient ces yeux, *pourtant il le faut*.

Il y avait une lueur de ce genre dans les yeux de Patrick Danville, tandis qu'il tendait les mains vers eux en poussant sa plainte indicible. En écoutant plus attentivement, elle trouva que ces cris ressemblaient aux gloussements moqueurs d'un oiseau tropical de dessin animé ou de bande originale de film : *I-yiiii, I-yiiii, I-yooook, I-yooook !*

Roland décrocha la clé de son piton et se dirigea vers la porte. L'une des mains de Danville s'accrocha à sa chemise, et le Pistolero la repoussa. Nulle colère dans ce geste, remarqua-t-elle, pourtant l'être famélique dans la cellule recula, les yeux saillant de leurs orbites. Il avait les cheveux longs – ils pendaient jusqu'en dessous des épaules – mais quasiment pas de barbe, hormis un très léger duvet sur les joues. Il devenait un peu plus dense sur le menton et au-dessus de la lèvre supérieure. Susannah lui donnait environ dix-sept ans, mais guère plus.

— Il n'y a pas de mal, Patrick, dit Roland sur le ton de la conversation, en enfonçant la clé dans la serrure. Es-tu Patrick ? Es-tu Patrick Danville ?

La chose squelettique en jean sale et chemise grise beaucoup trop large (elle lui pendait quasiment aux genoux) recula sans

répondre jusque dans le coin de sa cellule triangulaire. Lorsque son dos heurta le mur, il glissa lentement en position assise, contre ce que Susannah identifia comme son seau à excréments. Le tissu de sa chemise flotta puis lui glissa entre les jambes comme de l'eau lorsqu'il remonta les genoux quasiment à hauteur de sa tête, encadrant son visage émacié et terrifié. Quand Roland ouvrit la porte de la cellule, et la tira vers lui aussi loin que possible (elle n'avait pas de gonds), Patrick Danville reprit ses piailllements d'oiseau, mais cette fois beaucoup plus fort : *I-YIII ! I-YOOK ! I-YIIII !* Susannah grinça des dents. Roland fit alors mine de pénétrer dans la cellule, et le garçon émit un hurlement encore plus perçant, et se mit à se taper l'arrière du crâne contre le mur de pierre. Roland recula hors de la cellule. L'horrible va-et-vient cessa, mais Danville posait toujours sur l'inconnu un regard rempli de méfiance et de peur. Puis il tendit de nouveau devant lui ses mains crasseuses aux longs doigts fins, comme pour demander assistance.

Roland se tourna vers Susannah.

Elle s'avança en appui sur les mains, jusqu'à la porte de la cellule. Le garçon décharné tapi dans son coin poussa un nouveau cri d'oiseau et replia ses mains suppliantes, les croisant sur son torse en un geste de défense pathétique.

— Non, t'éso'.

C'était là une Detta Walker que Susannah n'avait jamais entendue auparavant, dont elle n'avait même pas soupçonné l'existence.

— Non, t'éso', on va pas t'fai'r de mal. Si j'voulais t'fai'e du mal, j't'en colle'ais deux dans la tête, comme j'ai fait avec c't'enculé là-haut.

Elle décela quelque chose dans ses yeux – peut-être les écarquilla-t-il un instant, révélant le blanc injecté de sang. Elle sourit et hocha la tête.

— Ouais ! Missi Collins, lui *mo't* ! I'descend'a plus jamais ici pou'te... pou'te quoi ? Qu'est-ce qu'i't'a fait, Pat'ick ?

Au-dessus de leurs têtes, assourdi par les pierres, le vent tambourinait. Les lumières vacillèrent. Toute la maison craqua et gémit en signe de protestation.

— Qu'est-ce qu'i't'a fait, mon ga'çon ?

Peine perdue. Il ne comprit pas. Elle cherchait déjà un autre angle d'approche quand Patrick Danville porta les mains à son estomac et le serra. Ses traits se tordirent comme en une crampe dont elle comprit qu'elle était censée symboliser le rire.

— I't'fait'i'e ?

Accroupi dans son coin, Patrick fit oui de la tête. Son visage se tordit encore plus. Il serra les poings et les porta à son visage. Il se lissa les joues, puis fit mine de se frotter les yeux et leva le regard vers elle. Susannah remarqua qu'il avait une petite cicatrice sur l'arête du nez.

— I't'fait pleu'er, aussi.

Le garçon hocha de nouveau la tête. Il rejoua la mimique du rire, en se tenant l'estomac dans un oh-oh-oh muet. Puis il refit la mimique des pleurs, essuyant des larmes imaginaires roulant sur ses joues duveteuses. Cette fois-ci, il ajouta un troisième élément à sa momerie, mettant les mains en coupe et les portant à sa bouche avec un bruitage ressemblant vaguement à *miam-miam*.

De derrière elle, légèrement en hauteur, elle entendit la voix de Roland qui récapitulait :

— Il t'a fait rire, il t'a fait pleurer, et il t'a fait manger, aussi.

Patrick secoua la tête avec une telle violence qu'elle alla heurter le mur qui délimitait le coin dans lequel il se tapissait.

— *Lui* il mangeait, fit Detta. C'est ça qu't'essaies d'di'e, pas v'ai ? *Dandelo* mangeait.

Patrick acquiesça avec empressement.

— I't'a fait'i'e, i't'a fait pleu'er, et pis il a mangé ce qui so'tait. Pa'ce que c'est comme ça qu'i'fait !

Patrick opina de nouveau et fondit en larmes. Il émit une série de geignements inarticulés. Susannah s'avança doucement à l'intérieur de la cellule, s'aidant de ses paumes, prête à battre en retraite si Patrick recommençait à se taper la tête sur le mur. Ce ne fut pas le cas. Lorsqu'elle arriva près du garçon recroquevillé dans son coin, ce dernier posa la tête contre sa poitrine et se mit à sangloter. Susannah tourna la tête vers Roland, et lui indiqua du regard qu'il pouvait maintenant entrer.

Lorsque Patrick leva les yeux vers elle, c'était avec un air

d'adoration muette, comme un chien regardant son maître.

— Ne t'inquiète pas, dit Susannah — Detta était repartie, sans doute dégoûtée par tous ces bons sentiments, il ne te fera plus de mal, Patrick, parce qu'il est aussi mort qu'une brique au fond de la rivière. Maintenant je voudrais que tu fasses quelque chose pour moi. Je veux que tu ouvres la bouche.

Patrick secoua immédiatement la tête. La peur était revenue dans ses yeux, mais elle y vit surtout quelque chose qui la révolta encore plus. Elle y vit de la honte.

— Si, Patrick, si. Ouvre la bouche.

Il secoua de nouveau violemment la tête, ses longs cheveux grasseyant lui fouettant les épaules de droite et de gauche, comme l'extrémité d'un balai à franges.

— Qu'est-ce que... fit Roland.

— Chut. Ouvre la bouche, Patrick, et montre-nous. Ensuite nous t'emmènerons loin d'ici et tu n'auras plus jamais à y revenir. Tu ne seras plus jamais le dîner de Dandelo.

Patrick la considéra d'un air suppliant, mais Susannah se contenta de lui rendre son regard. Il finit par fermer les yeux et par ouvrir lentement la bouche. Ses dents étaient bien là, mais pas sa langue. Il avait dû venir un moment où Dandelo s'était lassé d'entendre la voix de son prisonnier — ou les mots qu'il était capable d'articuler, du moins — et il lui avait arraché la langue.

7

Vingt minutes plus tard, ils se tenaient tous les deux sur le seuil de la porte de la cuisine, à regarder Patrick Danville ingurgiter un bol de soupe. La moitié au moins se déversait sur la chemise grise du garçon, mais Susannah ne s'en inquiétait pas. Il restait de la soupe, et il y avait toute une cargaison de chemises, dans l'unique chambre de la maisonnette. Sans parler

du gros anorak de Joe Collins, dont elle pensait vêtir Patrick pour quitter les lieux. Pour ce qui était des restes de Dandelo – Joe Collins-qui-fut –, ils les avaient enveloppés dans trois couvertures et balancés sans cérémonie dans la neige.

Susannah prit la parole.

— Dandelo était un vampire se nourrissant d'émotions au lieu de sang. Patrick, ici... Patrick était sa vache à lait. Il y a deux moyens de se nourrir d'une vache : pour son lait ou pour sa viande. Le problème avec la viande, c'est qu'une fois qu'on a prélevé les morceaux de premier choix, puis les morceaux de second choix, et enfin le ragoût, c'est terminé. Si on se contente du lait, en revanche, on peut tenir ad vitam... à condition de donner quelque chose à manger à la vache, de temps à autre.

— Combien de temps penses-tu qu'il l'ait retenu enfermé ainsi, dans ce sous-sol ? demanda Roland.

— Je ne sais pas.

Mais elle se rappela la couche de poussière sur la bouteille d'acétylène, ne se la rappela que trop bien.

— Une très longue période, en tout cas. Qui a dû lui paraître une éternité.

— Et la souffrance.

— Une torture. Même si ce pauvre gosse a dû endurer le martyre quand Dandelo lui a arraché la langue, ça ne devait pas être grand-chose, en comparaison de ce supplice émotionnel. Tu vois dans quel état il est.

Roland le voyait très clairement. Et il voyait également autre chose.

— On ne peut pas le faire sortir par une tempête pareille. Même en le recouvrant de trois couches de vêtements, je suis sûr que ça pourrait le tuer.

Susannah acquiesça. Elle en était elle aussi convaincue. De ça et d'autre chose : elle ne pouvait pas rester plus longtemps dans cette maison. C'est *elle* que ça risquait de tuer.

Lorsqu'elle fit part de ce constat à Roland, il hocha la tête.

— Nous allons camper dans la grange là-bas, jusqu'à la fin de la tempête. Il fera froid, mais j'y vois deux avantages potentiels : il se peut que Mordred vienne, et qu'Insolente revienne.

— Tu les tuerais tous les deux ?

— Si fait, si je le peux. Est-ce que ça te pose un problème ?
Elle y réfléchit un instant, puis fit non de la tête.

— Très bien. Rassemblons ce que nous voulons emporter là-bas, car nous n'aurons pas de feu pendant les deux jours à venir, au moins. Peut-être même jusqu'à quatre jours.

8

Il se trouva qu'il fallut finalement trois nuits et deux jours au blizzard pour s'étouffer de rage et tomber. Le deuxième jour, juste avant le crépuscule, Insolente surgit en boitant de la tornade de neige et Roland logea une balle dans sa tête aveugle. Mordred ne se décida pas à se montrer, bien que Susannah sentît nettement sa présence rampante, notamment la deuxième nuit. Ote aussi la sentit peut-être, car il se tint à l'entrée de la grange, à aboyer comme un furieux dans la neige tourbillonnante.

Pendant ce temps, Susannah découvrit bien plus de choses qu'elle s'y serait attendue, au sujet de Patrick Danville. Il avait eu l'esprit salement endommagé par cette période de captivité, ce qui ne fut pas pour la surprendre. Ce qui en revanche la prit au dépourvu, c'est l'incroyable faculté de rétablissement du garçon. Elle se demanda si elle aurait même réussi à revenir, après un calvaire pareil. Peut-être son talent l'y aida-t-il. Talent qu'elle avait vu de ses yeux, dans le bureau de Sayre.

Dandelo avait donné à son prisonnier le strict minimum pour le maintenir en vie, en termes de nourriture ; et il lui avait volé ses émotions très régulièrement. Deux fois par semaine, voire trois, parfois jusqu'à quatre. Chaque fois que Patrick était convaincu que la suivante le tuerait, il débarquait quelqu'un. Récemment, Patrick avait échappé aux pires ravages de l'appétit de Dandelo, car « la compagnie » avait été plus fréquente que jamais. Plus tard dans la nuit, alors qu'ils étaient couchés dans

le grenier à foin, Roland dit à Susannah que, selon lui, la plupart des victimes les plus récentes de Dandelo avaient sans doute été des exilés fuyant le Casse Roi Russe ou la ville environnante. Susannah compatissait de bon cœur avec le raisonnement qu'avaient dû tenir ces réfugiés : *Le Roi est parti, alors tirons-nous d'ici tant qu'on le peut. Après tout, le Grand Rouge pourrait bien se mettre en tête de revenir, or il a carrément perdu la boule, il est complètement siphonné, il a un petit vélo dans la tête.*

Il était parfois arrivé que Joe se présente sous sa forme de Dandelo à son prisonnier, afin de manger la terreur qu'il inspirait au garçon. Mais ce qu'il voulait de sa vache à lait, c'était bien plus que de la terreur. Susannah avait l'intuition que les émotions avaient des goûts différents : du porc un jour, du poulet le lendemain, et on termine sur du poisson.

Patrick ne pouvait parler, mais il pouvait faire des gestes. Il fit même bien plus que ça, une fois que Roland leur eut montré la trouvaille bizarre qu'il avait faite dans l'office. Sur l'une des étagères les plus hautes, il avait déniché une pile de grands papiers à dessin portant la mention MICHEL-ANGE, PARFAIT POUR LE FUSAIN. Ils n'avaient pas de fusain, mais à côté du papier se trouvait une poignée de crayons à papier Aberhard Faber #2 tout neufs, entourés d'un élastique. Ce qui rendait cette trouvaille particulièrement insolite, c'est le fait que quelqu'un (Dandelo, sans doute) s'était évertué à couper soigneusement la petite gomme à l'extrémité de chacun des crayons. Elles étaient stockées dans un pot juste à côté, avec quelques trombones et un taille-crayon qui ressemblait au sifflet situé sous le ventre des quelques Orizas qui leur restaient de Calla Bryn Sturgis. Lorsque Patrick avait vu les papiers, ses yeux d'habitude éteints s'étaient soudain illuminés, et il avait tendu vers eux ses mains pleines de désir, en produisant des jappements impatients.

Roland s'était tourné vers Susannah, qui avait haussé les épaules en disant :

— Voyons ce qu'il sait faire. J'en ai déjà une idée assez précise, pas toi ?

Il se révéla qu'il savait faire beaucoup. Le talent de dessinateur de Patrick Danville était tout bonnement stupéfiant.

Et ses dessins lui procuraient la voix qui lui manquait. Il les produisait à un rythme soutenu, et avec un plaisir évident. Il n'avait pas l'air du tout perturbé par leur précision, extrêmement pénible. L'un d'eux montrait Joe Collins en train de planter un couperet dans la nuque d'un visiteur trop confiant, les lèvres retroussées sur les babines en un immonde rictus de jouissance. À côté du point d'impact, le garçon avait écrit *CHLA !* et *SPLASH !*, en grosses lettres humoristiques. Au-dessus de la tête de Collins, il avait dessiné une bulle en forme de nuage, contenant les mots « prends ça, crétin ! ». Un autre dessin montrait Patrick lui-même, allongé au sol, réduit à l'impuissance totale par le rire, lequel était représenté avec une précision frappante (pas besoin de ah ! ah ! ah ! explicite au-dessus de sa tête à lui), tandis que Collins se tenait penché sur lui, les deux mains sur les hanches, à le regarder. Patrick avait ensuite écarté vivement ce dessin-là pour s'empresse de griffonner une scène représentant Collins à genoux, une main accrochée aux cheveux de Patrick et la tête en face de la bouche béante et agonisante du jeune garçon. Avec dextérité et d'un seul mouvement très sûr (le crayon n'avait pas quitté le papier une seconde), il avait exécuté un autre nuage de bande dessinée au-dessus de la tête du vieillard, et y avait inscrit sept lettres entrecoupées de deux points d'exclamation.

— Qu'est-ce que ça dit ? avait demandé Roland.

— « MIAM ! Bon ! » avait répondu Susannah, d'une voix faiblarde et écoeurée.

Sans tenir compte du sujet des dessins, elle aurait pu le regarder œuvrer pendant des heures. C'est d'ailleurs ce qu'elle fit. La rapidité du crayon était fascinante et il ne vint à l'esprit d'aucun d'eux de donner à Patrick l'une des gommages amputées, car elles leur paraissaient bien inutiles. Car pour ce que Susannah pouvait en juger, ou bien il ne faisait jamais d'erreur, ou bien il trouvait le moyen de l'incorporer dans le dessin, le transformant – pourquoi chipoter, si les mots étaient les bons – en véritables petits morceaux de génie. Et les œuvres produites n'avaient rien d'esquisses, mais tenaient du tableau achevé. Elle savait ce dont Patrick – celui-ci, ou un autre venu d'un autre monde le long du Sentier du Rayon – serait plus tard capable,

avec la peinture, et le savoir lui donnait à la fois chaud au cœur et froid dans le dos. Qu'avaient-ils devant eux ? Un Rembrandt sans langue ? Il lui traversa l'esprit qu'ils venaient de croiser leur deuxième idiot de génie. Le troisième, même, si on comptait Ote au même titre que Sheemie.

Une seule fois elle s'interrogea sur son manque d'intérêt pour les gommes, et elle le plaça sur le compte de l'arrogance du génie. Pas une seule fois il ne lui vint à l'esprit – ni à celui de Roland, d'ailleurs – que cette version jeune de Patrick Danville ne savait peut-être pas encore qu'il existait même des gommes.

9

Près de la fin de la troisième nuit, Susannah se réveilla dans le grenier, regarda Patrick endormi près d'elle et descendit l'échelle. Roland était debout devant la porte de la grange, à fumer une cigarette en scrutant la nuit. La neige s'était arrêtée de tomber. Une lune tardive s'était levée, transformant le tapis de neige fraîche sur la Route de la Tour en paysage étincelant, dont la splendeur était nimbée de silence. L'air immobile était si froid qu'elle en sentait l'humidité lui craqueler l'intérieur du nez. Elle entendit au loin le bruit d'un moteur. Elle écouta attentivement, et il lui sembla qu'il se rapprochait. Elle demanda à Roland s'il avait la moindre idée de ce que ça pouvait être, ou signifier pour eux.

— À mon avis, c'est sans doute ce robot qu'il appelait Bill le Bègue, en train de déblayer la route après la tempête. Il a dû se mettre sur la tête un de ces engins à antenne, comme en avaient les Loups. Tu te rappelles ?

Elle se rappelait très bien, et le lui dit.

— Il se peut qu'il ait prêté une allégeance particulière à Dandelo, suggéra Roland. Ça me paraît peu probable, mais ce ne serait pas la chose la plus étonnante que j'aie vue. Tiens-toi

prête avec un de tes plats, s'il se montre et qu'il voit rouge. Et je me tiendrai prêt avec mon arme.

— Mais tu n'y crois pas.

Elle voulait être certaine à cent pour cent.

— Non, confirma Roland. Il se peut qu'il nous dépose, peut-être même à la Tour même. Sinon, jusqu'aux limites des Terres Blanches. Ce serait une bonne chose, car le garçon est encore faible.

Ce qui souleva une question dans l'esprit de Susannah.

— On l'appelle le garçon, parce qu'il a l'air d'un garçon. Quel âge crois-tu qu'il ait ?

Roland secoua la tête.

— Pas moins de seize ou dix-sept ans, je pense, mais il peut avoir jusqu'à trente ans. Le temps était bizarre, quand les Rayons étaient attaqués, et il faisait des sauts et des raccourcis étranges. Je peux en témoigner moi-même.

— Est-ce Stephen King qui l'a placé sur notre route ?

— Je ne saurais le dire, mais il a tiré sa carte, c'est certain.

Il marqua une pause.

— La Tour est tellement proche. Tu la sens ?

Elle la sentait, en permanence. Parfois c'était une pulsation, parfois un chant, souvent les deux mêlés. Et ce Polaroid était toujours accroché au mur, dans la cabane de Dandelo. Voilà au moins qui ne faisait pas partie du *glam*. Chaque nuit, dans ses rêves, au moins une fois, elle voyait cette photographie de la Tour, la Tour se dressant au bout de son champ de roses, la Tour en pierre noire de suie sur fond de ciel tourmenté, les nuages fusant aux quatre points cardinaux, le long des deux Rayons qui subsistaient. Elle savait ce que chantaient les voix – *commala ! commala ! comme-à-commala !* – mais elle n'avait pas le sentiment qu'elles chantaient pour elle, à son intention. Non, grand non, jamais de la vie. C'était le chant de Roland, et de Roland seul. Mais elle s'était mise à espérer que ça ne signifiait pas nécessairement qu'elle allait mourir entre maintenant et la fin de sa quête. Car elle avait elle aussi ses rêves.

Moins d'une demi-heure après le lever du soleil (bien à l'est, disons tous grand merci), un véhicule orange – un mélange de camion et de bulldozer – apparut à l'horizon et se dirigea vers eux, lentement mais sûrement, poussant devant lui une grande rafale de neige fraîche sur sa droite, qui alla encore surélever le remblai de ce côté. Susannah s'imagina que, lorsque l'engin atteindrait le croisement de la Route de la Tour et de La Ronde, Bill le Bègue (très vraisemblablement aux commandes de la pelleteuse) ferait un demi-tour et reprendrait le déblaiement dans l'autre sens. Peut-être qu'il avait pour habitude de faire une halte ici, non pas pour prendre un café, mais plutôt une bonne rasade d'huile de moteur. Cette idée la fit sourire. Autre chose la fit également sourire. Elle aperçut un haut-parleur, monté sur le toit du véhicule, diffusant à plein régime une chanson rock qu'elle connaissait très bien. Enchantée, Susannah éclata de rire.

— *California Sun ! Les Riviéras !* Oh, est-ce que ça n'est pas *super !*

— Si tu le dis, acquiesça Roland. Veille bien à ton plat, c'est tout.

— Tu peux compter là-dessus, dit-elle.

Patrick les avait rejoints. Comme toujours depuis que Roland les avait découverts dans l'office, il se promenait avec un papier et un crayon. Il y écrivit un seul mot en majuscules qu'il tendit vers Susannah, sachant que Roland ne pourrait pas déchiffrer grand-chose de ce qu'il écrirait, même en grandes lettres. Le mot inscrit au bas de la grande feuille était BILL. Patrick l'avait placé sous un dessin incroyable d'Ote surmonté d'une bulle de dialogue de bande dessinée qui disait **YARK ! YARK !** Il avait barré cette dernière partie d'un trait désinvolte, pour qu'elle comprenne que ce n'était pas ce qu'il voulait qu'elle regarde. Mais cette croix lui brisa en quelque sorte le cœur, car sous le couperet de ces deux lignes, c'était Ote tout craché.

La pelleteuse s'arrêta devant la cabane de Dandelo, et bien que le moteur continuât de tourner, la musique s'était tue. Du siège conducteur se désencastra un robot à tête rutilante et de très grande taille (il mesurait au moins deux mètres), qui ressemblait beaucoup à Nigel de la Gare Expérimentale de l'Arc 16, et à Andy de Calla Bryn Sturgis. Il arrondit ses bras de métal et alla poser les mains sur ses hanches d'une manière qui aurait rappelé à Eddie le Z6PO de George Lucas – si Eddie avait été là. Le robot se mit à tempêter d'une voix qui résonna sur les champs de neige.

— BONJOUR, J-J-JOE ! C-C-COMMENT ÇA VA ? ÇA BOUME, À KO-KO-KOKOMO ?

Roland sortit du couvert de la grange.

— Aïe, Bill, dit-il d'une voix douce. Que tes journées soient longues et tes nuits plaisantes.

Le robot se retourna. Ses yeux lancèrent des éclairs bleu vif, et Susannah prit ça pour de la surprise. Elle ne vit cependant aucune trace d'alarme, et il ne semblait pas armé, mais elle avait déjà remarqué l'antenne qui saillait du milieu de son crâne – qui tournait et tournait dans la lumière vive du matin – et elle se sentait en mesure de la trancher net au moyen d'un Oriza, en cas de nécessité. Cool-cool-ça roule, aurait dit Eddie.

— Ah ! fit le robot. Un pipi- un pipo-

Il leva un bras doté non pas d'un coude, mais de deux, et se frappa violemment la tête. De son crâne monta un léger sifflement – *wiiiiip* – puis il réussit à achever :

— Un pistolero !

Susannah éclata de rire. Elle ne put s'en empêcher. Ils avaient fait tout ce chemin pour se retrouver en face d'une version géante et électronique de Porcinet. *That's all, folks !*

— J'avais entendu des rumeurs, dans le p-p-p-pays, dit le

robot en ignorant l'intervention de la jeune femme. Vous êtes R-R-Roland de G-Gilead ?

— C'est bien moi. Et toi ?

— William, D-46541-M, Robot d'Entretien, Nombreuses Autres Fonctions. Joe Collins m'appelle Bi-Bi-Bill le Bè-bgue. Je dois avoir un circccc-cuit gri-ii-illé, quelque part là-dedans. J'aurais pu le réparer, mais il me l'a int-t-terdit. Et comme il est le seul hum-m-main dans les p-p-parages... ou qu'il l'était...

Il s'interrompit. Susannah entendait clairement le cliquetis des relais, quelque part à l'intérieur de la machine, et ce n'est plus à Z6PO qu'elle se mit à penser (car elle ne l'avait jamais vu), mais à Robby le Robot, dans *Planète interdite*³⁰.

Puis Bill le Bègue la toucha presque en portant son poing de métal à son front et en s'inclinant... mais pas vers elle ou Roland.

— Aïe, Patrick D-d-danville, fils de S-s-sonia ! C'est bon de vous voir dehors, au g-g-grand air, oui-là !

Et Susannah entendit toute l'émotion dans la voix de Bill le Bègue. C'était une joie véritable, et il lui parut temps de baisser son plat.

12

Ils palabrerent dans la cour. Bill serait volontiers entré dans la cabane, car il n'avait qu'un système olfactif rudimentaire. Les humes, mieux équipés quant à eux, avaient une conscience aiguë de la puanteur ambiante. En outre il n'y faisait plus chaud, car la chaudière et le feu étaient éteints. Quoi qu'il en soit, la palabre ne prit pas longtemps. William le Robot d'Entretien (Nombreuses Autres Fonctions) avait considéré l'être qui se faisait parfois appeler Joe Collins comme son

³⁰ *Planète interdite* : film de Fred M. Wilcox, réalisé en 1956. (N.d.T.)

maître, car il n'y avait plus personne pour revendiquer ce rôle. En outre, Collins/Dandelo possédait les codes nécessaires.

— Je n'ai pas su lui d-d-d-donner les codes, quand il me les a d-d-d-emandés, expliqua Bill le Bègue, mais ma programmation ne m'empêchait pas de lui fournir c-c-certains ma-ma-a-uels contenant les inf-f-f-ormations dont il avait besoin.

— La bureaucratie, quelle merveille ! fit Susannah.

Bill le Bègue leur raconta qu'il s'était tenu à l'écart de J-j-Joe aussi souvent (et aussi longtemps) qu'il l'avait pu, bien qu'il fût obligé de venir lorsqu'il fallait déblayer la Route de la Tour – ce qui faisait aussi partie de sa programmation –, ainsi qu'une fois par mois, pour le ravitaillement (des boîtes de conserve, essentiellement) en provenance de ce qu'il appelait « la Réserve fédérale » (ou simplement « la Fédérale »). Il aimait aussi venir voir Patrick, qui avait un jour donné à Bill un merveilleux portrait de lui, qu'il contemplait souvent (et duquel il avait fait de nombreuses copies). Pourtant à chaque fois qu'il venait, confia-t-il, il était certain de retrouver Patrick mort – tué et jeté négligemment dans les bois, quelque part à l'arrière, vers ce que Bill appelait « les Mau-au-auvaises », comme une vieille poubelle. Mais voilà qu'il le retrouvait vivant et libre, et qu'il s'en réjouissait.

— Car je n-n-n-ne s-s-s-suis pas d-d-d-dépour-v-v-v-u d'émotions rudimentaires, dit-il sur un ton qui rappela à Susannah celui de quelqu'un qui avoue un vice caché.

— As-tu besoin des mots de code, pour accepter nos ordres ? demanda Roland.

— Oui, *sai*, répondit Bill le Bègue.

— *Et merde*, marmonna Susannah.

Ils s'étaient retrouvés confrontés au même problème avec Andy, à Calla Bryn Sturgis.

— C-c-c-ependant, poursuivit Bill le Bègue, si vous aviez l'obligeance de me soumettre vos ordres et su-u-u-uggestions, il est certain que je serais heu-heu-heu...

Il leva le bras et se tapa une nouvelle fois sur la tête. Le *wiiiiip* ! siffla de nouveau, non pas en provenance de sa bouche mais de son torse, estima Susannah.

— Heureux de vous satisfaire, conclut-il.

— Ma première suggestion, c'est que tu ré pares ce foutu bégaïement, dit Roland avant de se retourner, stupéfait.

Patrick venait de s'affaler sur la neige, se tenant le ventre et laissant échapper de violents éclats de rire encore voilés. Ote dansait autour de lui en aboyant, mais Ote était inoffensif. Cette fois-ci, il n'y avait personne pour voler la joie de Patrick. Elle lui appartenait à lui seul. Et aux rares élus qui pouvaient l'entendre.

13

Dans les bois au-delà de l'intersection, vers ce que Bill appelait « les Mauvaises », un adolescent tremblant drapé de peaux puantes et à moitié grattées observait le quatuor planté devant la cabane de Dandelo. *Mourez*, ruminait-il intérieurement. *Mourez, pourquoi vous ne me feriez pas tous plaisir, en mourant une fois pour toutes ?* Mais ils ne moururent pas, et le son joyeux de leurs rires le transperçait comme autant de lames de couteaux.

Plus tard, quand ils se furent tous entassés dans la cabine de la pelleteuse de Bill et qu'ils eurent pris le large, Mordred rampa jusqu'à la cabane. Il y resterait au moins deux jours, bâfrant les boîtes de conserve de la réserve de Dandelo – et mangeant aussi ailleurs, ce qu'il regretterait sa vie entière. Il passa ces deux jours à recouvrer des forces, car cette énorme tempête avait bien failli le tuer pour de bon. Il pensait que c'était sa haine qui l'avait maintenu en vie, sa haine et rien d'autre.

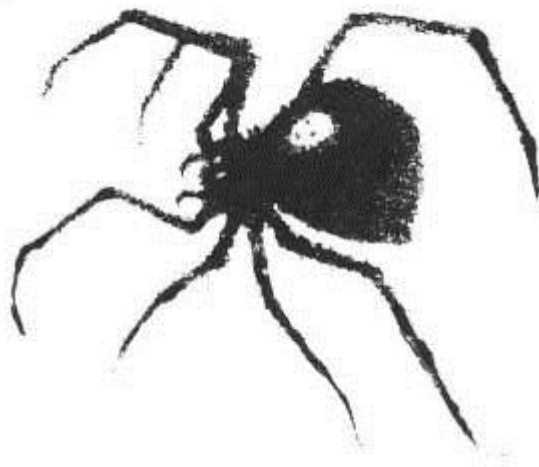
Ou peut-être était-ce la Tour.

Car il la sentait, lui aussi – cette pulsation, ce chant. Mais ce que Roland, Susannah et Patrick entendaient sur un mode majeur, Mordred l'entendait en mineur. Et là où ils entendaient une kyrielle de voix, lui n'en entendait qu'une. C'était la voix de son Père Rouge, l'appelant à lui. Lui ordonnant de tuer le jeune

muet, et cette garce de merlette, et surtout le pistolero de Gilead, ce Papa Blanc négligent qui l'avait abandonné (bien sûr, son Papa Rouge l'avait abandonné, lui aussi, mais cette évidence ne traversa jamais l'esprit de Mordred).

Et lorsque la tuerie serait terminée, promit la voix dans un murmure, ils détruiraient la Tour Sombre et régneraient vaadasch ensemble, pour l'éternité.

Aussi Mordred mangea, car Mordred, lovait faim. Et Mordred dormit, car Mordred, lovait sommeil. Et lorsque Mordred se vêtit des vêtements chauds de Dandelo et qu'il s'engagea sur la Route de la Tour fraîchement déblayée, traînant derrière lui un *gunna* bien fourni et une luge – des boîtes de conserve, essentiellement – il était devenu un jeune homme de vingt ans environ en apparence, grand et bien bâti, dans la pleine force de sa jeunesse, avec pour seul défaut la cicatrice au flanc laissée par la balle de Susannah, et la tache rouge sang ornant son talon gauche. Ce talon, il se l'était promis, reposerait un jour sur la gorge de Roland. Un jour prochain.



CINQUIÈME PARTIE

LES CHAMPS ÉCARLATES DE
CAN'-HA NO REY

WOLF

Chapitre 1

LA PLAIE ET LA PORTE (AU REVOIR, MON AMIE)

1

Dans les derniers jours de leur long périple, après que Bill – seulement Bill, désormais, non plus Bill le Bègue – les eut déposés à la Fédérale, aux limites des Terres Blanches, Susannah Dean fut soudain sujette à des crises de larmes imprévisibles. Elle sentait monter ces averses intempestives et prenait congé des autres, prétextant devoir s'isoler dans les buissons pour ses besoins naturels. Et là, elle s'asseyait sur un tronc d'arbre mort, se plongeait la tête dans les mains et laissait couler ses larmes. Si Roland se rendit compte de ce qui se passait – et il n'avait pu que remarquer ses yeux rouges, lorsqu'elle revenait sur la route – il ne fit aucun commentaire. Elle supposa qu'il avait vu clair dans son manège.

Le temps de Susannah dans l'Entre-Deux-Mondes – et dans le Monde Ultime – touchait presque à sa fin.

Bill les emmena dans sa jolie pelleteuse orange jusqu'à une baraque isolée en préfabriqué, avec un panneau fatigué qui indiquait :

**ANTENNE FÉDÉRALE 19
SURVEILLANCE DE LA TOUR
INTERDICTION ABSOLUE
DE DÉPASSER CETTE ZONE**

Elle supposait que, d'un point de vue technique, l'Antenne Fédérale 19 se situait toujours sur les Terres Blanches d'Empathica, pourtant l'air s'était considérablement réchauffé à mesure que la Route de la Tour descendait, et la neige au sol ne formait plus qu'un voile léger. Des bosquets d'arbres constellaient le paysage, mais Susannah avait l'intuition que le terrain serait bientôt complètement dégagé, comme les prairies du Midwest américain. Ils virent des buissons qui par temps plus clément devaient se recouvrir de baies – peut-être même de maquereines – mais pour l'heure ils étaient encore dénudés et claquaient dans le vent incessant. De part et d'autre de la Route de la Tour – qui autrefois avait été pavée, mais se réduisait aujourd'hui à deux ornières cabossées –, ils voyaient essentiellement des herbes hautes perçant la fine pellicule de neige. Elles chuchotaient dans le vent et Susannah reconnaissait leur chant : *Comme-à-commala, la fin du voyage est presque là.*

— Il se peut que je n'aille pas plus loin, leur dit Bill en coupant le moteur de la pelleteuse et en interrompant Little Richard en plein délire. Je dis pardon beaucoup beaucoup, comme on dit dans l'Arc des Terres Frontalières.

Le voyage leur avait pris une journée entière et la moitié d'une autre, et durant tout ce temps il les avait divertis avec ce qu'il appelait des « vieux succès ». Certains n'étaient pas vieux du tout, pour Susannah ; des chansons telles que *Sugar Shack*

et *Heat Wave* passaient régulièrement à la radio, quand elle était rentrée de son escapade dans le Mississippi. Parmi les autres, certaines lui étaient totalement inconnues. La musique n'était plus stockée sur des vinyles ou des cassettes, mais sur de beaux disques argentés que Bill appelait des « cédés ». Il les poussait dans une fente dans le tableau de bord suréquipé de la pelleteuse et la musique était diffusée par au moins huit haut-parleurs différents. N'importe quelle musique lui aurait fait plaisir, du moins c'est ce qu'elle se disait, mais elle se sentit particulièrement transportée par deux morceaux qu'elle ne connaissait pas. Le premier était un petit rock surexcité et diablement joyeux intitulé *She Loves You*. L'autre, plus triste et pensif, avait pour titre *Hey Jude*. Roland avait l'air de connaître cet air, car il chantait en même temps, bien que ses paroles à lui fussent différentes de celles du groupe, qui s'élevaient dans les multiples baffles. Lorsqu'elle posa la question, Bill répondit à Susannah que le groupe s'appelait Les Biteul's.

— Drôle de nom, pour un groupe de rock, fit-elle remarquer.

Assis à l'arrière avec Ote sur la minuscule banquette de la pelleteuse, Patrick lui tapota l'épaule. Elle se retourna et il tendit à hauteur des yeux de la jeune femme le dessin auquel il était en train de travailler. En dessous d'un portrait de Roland de profil, il avait inscrit : **LES BEATLES, pas les Biteul's.**

— Ça reste un drôle de nom pour un groupe de rock, quelle que soit la manière dont tu l'écris, répéta Susannah, et une idée lui traversa l'esprit.

— Patrick, as-tu le don du *shining* ?

Lorsqu'il fronça les sourcils en levant les mains – geste qui signifiait *je ne comprends pas* – elle reformula sa question.

— Est-ce que tu peux lire dans mes pensées ?

Il haussa les épaules en souriant. Ce geste signifiait quant à lui *je ne sais pas*, mais elle avait dans l'idée que Patrick savait. Qu'il savait même très bien.

Ils atteignirent « la Fédérale » vers midi, et Bill leur servit un très bon déjeuner. Patrick engouffra le sien et alla s'asseoir à l'écart, Ote roulé en boule à ses pieds, et se mit à dessiner les autres, assis autour de la table de ce qui avait dû être la salle commune. Les murs de cette pièce étaient tapissés d'écrans de télé – plus de trois cents, estima Susannah. Ils avaient dû être conçus pour durer, car certains étaient toujours en état de marche. Ils diffusaient des images des collines et des environs vallonnés de la baraque, ou bien, pour la plupart, de la neige. Sur l'un des écrans, des lignes s'entrecroisaient en ondulant, ce qui donna mal au cœur à Susannah, à force de les fixer. Les écrans de neige, leur expliqua Bill, montraient autrefois des prises de vue en provenance de satellites en orbite autour de la Terre, mais les caméras embarquées avaient lâché longtemps auparavant. Celui aux ondulations capricieuses était plus intéressant, cependant. Bill leur raconta que, encore quelques mois plus tôt, on pouvait y voir la Tour Sombre. Puis, d'un seul coup, l'image avait disparu et il n'était resté que ces lignes.

— Ça n'a pas dû plaire au Roi Rouge, de passer à la télévision, commenta Bill. Surtout s'il savait qu'il allait y avoir de la visite. Vous ne revoulez pas un petit canapé ? Il y en a toute une cargaison, je vous assure. Non ? Un peu de soupe, peut-être ? Et toi, Patrick ? Tu es trop maigre, tu sais – beaucoup, *beaucoup* trop maigre.

Patrick tourna sa feuille vers eux, leur dévoilant un dessin de Bill s'inclinant devant Susannah, un plateau de petits canapés parfaitement ciselés dans une de ses mains d'acier, et dans l'autre une carafe de thé glacé. Comme toutes les œuvres de Patrick, celle-ci allait bien au-delà de la caricature, pourtant il l'avait réalisée avec une célérité et une vivacité dans le trait presque surnaturelles. Susannah applaudit. Roland sourit en opinant. Patrick eut un rictus ravi, serrant les dents afin que nul ne voie le trou derrière. Puis il lança le dessin par-dessus son épaule et en entama immédiatement un autre.

— Il y a tout un parc de véhicules, à l'arrière, leur signala Bill. Et bien que la plupart ne soient plus en état de fonctionner, certains marchent encore. Je peux vous donner un camion tout-terrain, et même si je ne peux garantir un trajet des plus reposants, je pense que vous pouvez compter sur lui pour vous emmener jusqu'à la Tour Sombre, qui ne se situe qu'à cent vingt roues d'ici.

Susannah sentit son estomac faire un grand looping. Cent vingt roues, ce qui représentait environ cent cinquante kilomètres, peut-être un peu moins. Ils étaient bel et bien proches. Tellement proches que c'en était effrayant.

— Je vous conseille de ne pas arriver à la Tour à la nuit tombée, poursuivit Bill. Du moins c'est ce que je pense, compte tenu du nouveau locataire. Mais qu'est-ce qu'une nuit de plus à camper au bord de la route, pour des voyageurs tels que vous ? Pas grand-chose, je dirais ! Mais même en tenant compte de cette dernière nuit sur la route (et sauf en cas de panne, ce qui est toujours possible, les dieux savent), vous devriez arriver en vue de votre but en milieu de matinée, au jour de demain.

Roland réfléchit longuement et posément. Susannah dut s'exhorter à respirer pendant l'attente, car une partie d'elle ne voulait pas.

Je ne suis pas prête, pensait cette partie d'elle. Et il y avait aussi cette partie plus profonde – la partie qui se rappelait dans les moindres détails et nuances ce qui était devenu un rêve récurrent (et évolutif) – qui pensait autre chose : *Je ne suis pas censée y aller. Pas jusqu'au bout.*

Roland finit par répondre.

— Je te remercie, Bill – nous disons tous grand merci, j'en suis certain –, mais nous allons devoir décliner cette aimable proposition. Si tu devais me demander pour quelle raison, je ne saurais quoi répondre. Hormis qu'une partie de moi pense que le jour de demain, c'est trop tôt. Cette partie de moi pense que nous devrions parcourir le reste du trajet à pied, comme nous l'avons fait jusqu'à présent.

Il inspira profondément, puis souffla.

— Je ne suis pas encore prêt à me retrouver là-bas. Pas tout à fait prêt.

Toi non plus, constata Susannah, sidérée. *Toi non plus*.

— Il me faut encore un peu de temps pour y préparer mon esprit et mon cœur. Peut-être même mon âme.

Il fouilla dans la poche arrière de son jean et en sortit la photocopie du poème de Robert Browning, laissé pour eux dans l'armoire à pharmacie de Dandelo.

— Il est écrit ici qu'il faut se rappeler les temps anciens, avant de s'engager dans une nouvelle bataille... ou dans le dernier combat. C'est bien dit. Et peut-être que tout ce dont j'ai vraiment besoin, c'est de ce dont parle ce poète – une bonne rasade de visions anciennes et heureuses. Je ne sais pas. Mais à moins que Susannah ait une objection, je pense que nous irons à pied.

— Susannah n'a pas d'objection, dit-elle calmement. Susannah dit qu'il faut faire ce que recommande le médecin. Là où Susannah pourrait avoir une objection, c'est si on la traîne derrière comme un vieux pot d'échappement foutu.

Roland lui adressa un sourire reconnaissant (et distrait) – il semblait s'être isolé d'elle, bizarrement, au cours des derniers jours – puis il se tourna vers Bill.

— Je me demandais si tu aurais un chariot, que je pourrais tirer ? Car il nous faudra prendre au moins un petit *gunna*... et il y a Patrick. Il ne pourra pas marcher tout le long.

Patrick afficha un air indigné. Il tendit un bras devant lui, serra le poing et banda les muscles. Le résultat – un minuscule œuf de caille saillant à hauteur du biceps – dut lui faire honte, car il baissa le bras sur-le-champ.

Susannah sourit et tendit la main pour lui tapoter le genou.

— Ne fais pas cette tête-là, trésor. Ce n'est pas ta faute, si tu t'es retrouvé enfermé pendant Dieu sait combien de temps comme Hansel et Gretel dans la cabane de l'horrible sorcière.

— Je suis sûr de pouvoir trouver ce genre de chose, le rassura Bill. Et ce que je n'ai pas, je peux le fabriquer. Ça me prendra une heure ou deux, tout au plus.

Roland fit un calcul rapide.

— Si nous partons d'ici avec encore cinq heures de lumière devant nous, nous serons peut-être en mesure de parcourir douze roues. Ce que Susannah appellerait treize ou quatorze

kilomètres. Encore cinq jours à ce rythme raisonnablement soutenu, et nous atteindrons cette Tour que j'ai passé ma vie à chercher. J'aimerais y arriver au moment du coucher du soleil, si je le peux, car c'est l'heure à laquelle je l'ai toujours vue dans mes rêves. Susannah ?

Et la voix à l'intérieur – cette voix profonde – chuchota : *Quatre nuits. Quatre nuits à rêver. Ça devrait être assez. Peut-être même plus qu'assez.* Bien sûr le *ka* voudrait intervenir. S'ils s'étaient bel et bien placés hors de son influence, ça n'arriverait pas – ça ne *pourrait pas* arriver. Mais Susannah pensait à présent que le *ka* influait sur tout, même sur la Tour Sombre. Peut-être même était-il incarné par la Tour Sombre.

— Ça me va, dit-elle d'une toute petite voix.

— Patrick ? demanda Roland. Qu'en dis-tu ?

Patrick haussa les épaules et agita une main dans leur direction, en levant à peine les yeux de son bloc. Tout ce que vous voudrez, signifiait ce geste. Susannah avait l'impression que Patrick ne comprenait pas grand-chose à cette histoire de Tour Sombre, et qu'il s'en moquait. Et pourquoi s'en serait-il soucié ? Il était libéré du monstre, et il avait le ventre plein. Voilà qui lui suffisait. Il avait perdu sa langue, mais il pouvait dessiner tout son soûl. Elle était persuadée que pour Patrick ça paraissait un marché équitable. Et pourtant... et pourtant...

Lui non plus n'est pas censé y aller. Ni lui, ni Ote, ni moi. Mais qu'advient-il de nous, alors ?

Elle n'en savait rien, mais elle ne s'en inquiétait bizarrement pas. Le *ka* le dirait. Le *ka*, et ses rêves.

4

Une heure plus tard, les trois humes, le bafouilleux et Bill le robot se tenaient agglutinés autour d'un chariot découpé en deux qui évoquait une version légèrement plus grande du Taxi

de Luxe de Ho Fat. Les roues étaient hautes mais étroites, et tournaient magnifiquement. Susannah se dit que, même chargé à ras bord, il serait aussi léger à tracter qu'une plume. Du moins tant que Roland serait en forme. Il dépenserait indéniablement de l'énergie à le tirer à flanc de colline, mais dans la mesure où ils mangeraient les vivres qu'ils transportaient, le Ho Fat II serait bientôt de plus en plus léger... et elle ne pensait pas qu'ils rencontreraient beaucoup de collines, de toute manière. Ils étaient arrivés sur les terres dégagées, les terres de prairie. Les crêtes enneigées et boisées étaient derrière eux. Bill lui avait dégoté un petit véhicule électrique qui tenait plus du scooter que de la voiturette de golf. C'en était fini pour elle d'être traînée « comme un vieux pot d'échappement foutu ».

— Si vous me donnez encore une demi-heure, je peux lisser ça, dit Bill en passant sa main à trois doigts d'acier sur le bord inégal, là où il avait découpé en deux le wagon pour en faire le Ho Fat II.

— Nous disons grand merci, mais ce ne sera pas nécessaire, intervint Roland. Nous poserons une ou deux peaux par-dessus, ça ira très bien.

Il est impatient de repartir, se dit Susannah, et après tout ce temps, comment ne pas l'être ? Moi-même je ne demande qu'à m'en aller.

— Eh ben, si vous le dites, répondit Bill d'un air mécontent. J'imagine que je déteste l'idée de vous voir partir. Quand reverrai-je des humes ?

Aucun d'eux ne répondit à cette question. Ils n'en savaient rien.

— Il y a une sirène très puissante, sur le toit, reprit Bill en désignant la Fédérale. Je ne sais pas quel genre de danger elle était censée signaler – des fuites radioactives, peut-être bien, ou une attaque quelconque – mais ce que je sais, c'est que le son portera sur cent roues au moins. Voire plus, si le vent souffle dans la bonne direction. Si je devais voir ce gaillard qui vous suit, ou si les détecteurs de mouvement encore en état devaient le repérer, je déclencherai l'alarme. Vous l'entendrez peut-être.

— Merci, dit Roland.

— En y allant en camion, vous le distanceriez sans difficulté,

fit remarquer Bill. Vous arriveriez à la Tour sans avoir eu à le revoir.

— C'est assez vrai, admit Roland, mais sans faire mine une seconde de changer d'avis, ce qui réjouit Susannah.

— Que ferez-vous de celui que vous appelez son Père Rouge, si c'est bien lui qui commande Can'-Ka No Rey ?

Roland secoua la tête, bien qu'il eût évoqué ce cas de figure avec Susannah. Il pensait qu'il leur serait peut-être possible d'encercler la Tour de loin, et de s'approcher de sa base en choisissant un angle invisible depuis le balcon où était retenu le Roi Cramoisi. Alors ils pourraient se frayer un chemin jusqu'à la porte située en dessous de lui. Ils ne sauraient si ce plan était réalisable qu'une fois qu'ils verraient la Tour et la configuration des alentours, bien sûr.

— Eh bien, il y aura de l'eau, si Dieu le veut, dit le robot anciennement connu sous le nom de Bill le Bègue, en tout cas c'est ce que disaient les anciens. Et peut-être vous re-verrai-je, du moins dans la clairière au bout du sentier. Si les robots sont autorisés à s'y rendre. J'espère que ce sera le cas, car il y a tant de gens que j'ai connus, que j'aimerais revoir.

Il avait l'air si triste et délaissé que Susannah s'approcha de lui et tendit les bras pour qu'il la soulève, sans penser une seconde à ce qu'avait d'absurde l'envie de câliner un robot. Mais il la souleva, et elle le câlina – et avec une certaine ardeur. Bill compensait le mauvais souvenir laissé par le vicieux Andy, de Calla Bryn Sturgis, et rien que pour cette raison il méritait une bonne embrassade. Tandis que ses bras se refermaient autour de la jeune femme, il vint à l'esprit de cette dernière que Bill pouvait la briser en deux, avec ces bras en acier et titane, s'il lui en prenait l'envie. Mais l'envie ne lui en prit pas. Il fut très doux.

— Que tes journées soient longues et tes nuits plaisantes, Bill, dit-elle. Que tout aille bien pour toi, et nous le souhaitons tous.

— Merci, madame, répondit-il en la reposant. Je dis grand-mère, je dis grand-mère, je dis – *wiiiiip* ! fit-il en se frappant la tête, dans un grand fracas métallique – Je dis grand merci bien sincèrement.

Il marqua une pause.

— J’ai pourtant réparé ce bégaiement, je dis vrai, mais comme je vous l’ai peut-être déjà dit, je ne suis pas dépourvu d’émotions.

5

Patrick les surprit tous les deux en choisissant de marcher pendant près de quatre heures à côté de la voiturette électrique de Susannah, au bout desquelles il se sentit fatiguer et monta à bord de Ho Fat II. Ils écoutèrent attentivement, s’attendant à tout moment à entendre résonner la sirène les avertissant que Bill avait vu Mordred (ou que les instruments de la Fédérale l’avaient détecté), mais rien ne se produisit... et pourtant le vent soufflait dans leur direction. Lorsque arriva le crépuscule, ils avaient laissé derrière eux les dernières traces de neige. Le paysage continuait de s’aplanir, et leurs ombres s’y projetaient de plus en plus longues.

Lorsqu’ils finirent par établir leur campement pour la nuit, Roland ramassa suffisamment de buissons pour allumer un feu et Patrick, qui s’était assoupi, se réveilla cependant assez longtemps pour engouffrer un énorme repas à base de grosses saucisses et de haricots blancs (en voyant les fayots disparaître dans la bouche sans langue de Patrick, Susannah nota mentalement de penser à ne pas poser sa peau de cerf sous le vent, et derrière Patrick, quand viendrait l’heure de dormir). Elle et Ote mangèrent de bon cœur, mais Roland toucha à peine au contenu de son assiette.

Lorsque le dîner fut terminé, Patrick s’empara de son bloc et se remit à dessiner, fronça les sourcils en constatant l’état de son crayon, puis tendit la main vers Susannah. Elle savait ce qu’il voulait, et sortit le bocal en verre du petit sac d’effets personnels qu’elle gardait sur l’épaule. Elle y tenait car s’y trouvait l’unique taille-crayon de leur *gunna*, et qu’elle craignait

que Patrick le perde. Bien sûr, Roland pourrait aiguïser ses crayons de la pointe de son couteau, mais cela altérerait la qualité des mines. Elle renversa le bocal, faisant rouler dans le creux de sa paume les gommes et les trombones, ainsi que l'objet de sa recherche. Puis elle le tendit à Patrick, qui aiguïsa son crayon de quelques tours de poignet brefs et précis, puis lui rendit son bien et s'empressa de retourner au travail. Susannah contempla pendant quelques instants les petites gommes de caoutchouc rose et se demanda une nouvelle fois ce qui avait bien pu pousser Dandelo à prendre la peine de toutes les couper. Pour narguer le garçon ? Ça n'avait visiblement pas marché. Plus tard dans sa vie, peut-être, lorsque les connexions sublimes entre son cerveau et ses mains de génie se rouilleraient quelque peu (lorsque le monde minuscule mais indéniable de son talent aurait changé), Patrick aurait peut-être besoin de gommes. Pour l'heure, même ses erreurs persistaient à être des sources d'inspiration.

Il ne dessina pas longtemps. Lorsque Susannah le vit dodeliner de la tête au-dessus de son œuvre, dans l'éclat orange du coucher de soleil finissant, elle retira la feuille de ses doigts consentants et coucha le jeune garçon à l'arrière du chariot (calé contre un rocher providentiel qui saillait du sol). Puis elle le recouvrit de peaux de cerfs et l'embrassa sur la joue.

Tout engourdi de sommeil, Patrick tendit le bras et toucha la plaie près de la bouche de Susannah. Elle grimaça, mais ne recula pas sous la caresse. Le bouton avait de nouveau fait une croûte, mais les élancements étaient terribles. Même sourire la faisait souffrir, ces derniers jours. La main retomba et Patrick se rendormit.

Les étoiles s'étaient levées. Roland scrutait le ciel d'un air captivé.

— Qu'est-ce que tu vois ? lui demanda-t-elle.

— Qu'est-ce que toi, tu vois ? répondit-il.

Elle leva la tête vers la voûte céleste étincelante.

— Eh bien, dit-elle, nous avons le Vieil Astre et la Vieille Mère, mais on dirait qu'ils se sont déplacés à l'ouest. Et là – oh mon Dieu !

Elle posa les mains sur les joues mal rasées du Pistolero (il

semblait ne jamais avoir de vraie barbe, il piquait juste un peu) et lui tourna le visage.

— Cette constellation n'était pas là, quand on a quitté le rivage de la Mer Occidentale, je sais qu'elle n'était pas là. Cette constellation-là, elle vient de *notre* monde, Roland – on l'appelle la Grande Ourse !

Il hocha la tête.

— Et autrefois, si l'on en croit les plus vieux livres de la bibliothèque de mon père, elle apparaissait également dans le ciel de notre monde. On l'appelait l'Ourse de Lydia. Et voici qu'elle est de retour.

Il se tourna vers Susannah, le sourire aux lèvres.

— Encore un signe de vie et de renouveau. Comme le Roi Cramoisi doit détester lever les yeux de sa prison, pour la voir de nouveau chevaucher les cieux !

6

Peu de temps après, Susannah s'endormit. Et rêva.

7

Elle est de nouveau à Central Park, sous un ciel gris et lumineux, d'où se mettent à tourbillonner les premiers flocons de neige. Non loin, une chorale chante non pas Ô Douce Nuit, cette fois-ci, ou What Child Is This, mais la Chanson du Riz : « Le riz nous tombe dans les bras, dans nos poches tout droit, Mam'zelle et son dam'zeau, couchés dans les roseaux. » Elle retire son bonnet, avec la peur irrationnelle qu'il ne soit plus le

*même, mais il est toujours écrit JOYEUX NOËL ! et
(pas de jumeaux ici)
elle en est soulagée.*

Elle regarde autour d'elle, et voit Eddie et Jake debout là, lui souriant de toutes leurs dents. Ils sont tête nue ; c'est elle qui a leurs bonnets. Elle qui a fait un mélange de leurs bonnets.

*Eddie est vêtu d'un sweat-shirt qui dit JE BOIS DU NOZZ-A-LA !
Jake en porte un qui dit JE CONDUIS UNE TAKURO SPIRIT !*

Rien de tout ça n'est vraiment nouveau. Mais ce qu'elle aperçoit derrière eux, près d'une ruelle débouchant sur la 5^e Avenue, est en revanche tout à fait nouveau. Il s'agit d'une porte d'environ deux mètres de haut, taillée dans du bois de fer massif, à première vue. Le bouton est d'or massif, et est orné en filigrane d'un motif que la dame pistolero finit par reconnaître : deux crayons en croix. Des Eberhard-Faber #2, à n'en pas douter. Et dont les gommes ont été coupées.

Eddie lui tend un gobelet de chocolat chaud. C'est le chocolat parfait, mit schlag sur le dessus, et une pluie de noix de muscade râpée pailletant la crème.

— Tiens, dit-il, je t'ai apporté du chocolat chaud.

Elle ignore son offre. Elle est fascinée par la porte.

— C'est la même que celles qu'on a vues sur la plage, n'est-ce pas ? demande-t-elle.

— Oui, répond Eddie.

— Non, répond Jake, d'une même voix.

— Tu verras par toi-même, disent-ils à l'unisson, et ils se sourient, ravis.

Elle passe devant eux. Sur les portes par lesquelles Roland les avait tirés à lui, étaient respectivement gravées les inscriptions LE PRISONNIER, LA DAME D'OMBRES et LE POUSSEUR. Sur celle-ci, elle lit   . Et en dessous :

L'ARTISTE

Elle se retourne vers eux, mais ils ont disparu.

Central Park a disparu.

Elle contemple la décrépitude de Lud, elle contemple les terres perdues.

Et, portés par une brise glaciale et amère, elle entend sept mots murmurés : « La fin est presque là... dépêche-toi... »

8

Elle se réveilla dans un état proche de la panique, se répétant *Il faut que je le quitte... et je ferais mieux de le faire avant même qu'apparaisse sa Tour Sombre à l'horizon. Mais où irai-je ? Et comment le laisser affronter seul à la fois Mordred et le Roi Cramoisi, avec Patrick pour seule aide ?*

Cette perspective met au jour une amère certitude : s'il devait y avoir une épreuve de force, Ote se révélerait sans doute plus précieux pour Roland que Patrick. Le bafouilleux avait prouvé de quel métal il était fait en maintes occasions et aurait été digne du titre de *pistolero*, s'il avait eu un pistolet... et la main pour dégainer ledit pistolet. Alors que Patrick... Patrick était un... eh bien, un *pastelero*. Plus rapide que les flammes bleues, il est vrai, mais on ne tuait pas grand monde avec un Eberhard-Faber, à moins qu'il soit *très* bien taillé.

Elle s'était assise. Appuyé contre son petit scooter et montant la garde, Roland n'avait rien remarqué. Et elle ne *voulait pas* qu'il remarque quoi que ce soit. Il y aurait des questions. Elle se rallongea, tirant ses peaux contre elle et repensant à leur première chasse. Elle se rappela comment le jeune cerf avait viré de trajectoire pour venir droit sur elle, et comment elle l'avait décapité avec un Oriza. Elle se remémora le sifflement dans l'air frais, ce sifflement produit par le vent qui venait se glisser à travers la petite attache située sous le plat, cette petite attache qui ressemblait tellement au taille-crayon de Patrick. Elle se dit que son esprit essayait d'établir un lien, mais elle était trop épuisée pour deviner de quel lien il pouvait s'agir. Et peut-être aussi qu'elle essayait trop fort. Et si tel était le cas, qu'est-ce qu'elle pouvait bien y faire ?

Il y avait au moins une chose qu'elle savait, qu'elle avait retenue de leur séjour à Calla Bryn Sturgis. Le sens des symboles inscrits sur la porte était : DÉROBÉE.

La fin est presque là. Dépêche-toi.

C'est le lendemain que vinrent ses premières larmes.

9

Il y avait encore au bord de la route des tas de buissons derrière lesquels elle pouvait aller se réfugier pour ses besoins naturels (et pleurer tout son soûl, quand elle ne parvenait plus à se retenir), mais le terrain continuait de s'aplanir et de se dégager. Lors de leur deuxième jour de route, vers midi, Susannah aperçut ce qu'elle prit d'abord pour l'ombre d'un nuage qui se déplaçait sur la terre, loin devant, à ce détail près que le ciel était d'un bleu limpide, d'un bout à l'autre. Puis la grande tache noire se mit à virer de bord, pas du tout à la manière d'un nuage. Elle retint son souffle et immobilisa son petit scooter électrique.

— Roland ! appela-t-elle. J'aperçois là-bas un troupeau de buffles, peut-être même de bisons ! Aussi sûr que un et un font deux !

— Si fait, tu dis ainsi ? répondit Roland, avec un intérêt très fugitif. On les appelait des bannocks, il y a bien bien long. C'est un troupeau de belle taille.

Patrick était assis à l'arrière du Ho Fat II, à dessiner comme un fou. Il changea sa prise sur le crayon qu'il tenait, le glissant à l'intérieur de sa paume et ombrant le dessin avec le bout. Elle sentait presque la poussière que soulevait le troupeau, tandis qu'il l'estompait du doigt, frottant le voile de graphite. Il sembla néanmoins à Susannah qu'il avait pris la liberté de rapprocher les animaux de dix ou quinze kilomètres par rapport à la réalité, à moins que la vision du jeune garçon ne fût bien plus perçante

que la sienne. Ce qui, se dit-elle, était tout à fait possible. Quoi qu'il en soit, ses yeux à elle s'étaient habitués, et elle les voyait désormais beaucoup plus distinctement. Leurs grosses têtes à longs poils. Et même leurs yeux noirs.

— On n'a pas vu de troupeau de buffles de cette taille en Amérique depuis presque un siècle, dit-elle.

— Si fait ? fit-il du même ton poli. Pourtant il y en a pléthore, ici, je dirais. Si un petit tet vient à notre portée, tirons-en un ou deux. J'aimerais bien goûter un peu de viande fraîche qui ne soit pas du cerf. Pas toi ?

Elle laissa son sourire répondre pour elle. Roland le lui rendit. Et il traversa de nouveau l'esprit de Susannah que bientôt elle ne le verrait plus, cet homme dont elle avait d'abord cru qu'il s'agissait d'un mirage ou d'un démon, avant d'apprendre à le connaître à la fois an-tet et dan-dinh. Eddie était mort, Jake était mort, et bientôt elle ne verrait plus Roland de Gilead. Serait-il mort, lui aussi ? Et elle ?

Elle leva les yeux pour croiser le regard du soleil, afin que Roland se méprenne sur l'origine de ses larmes, s'il devait les voir. Et ils progressèrent vers le sud-est de cette grande terre vide, vers ce poulx croissant qu'était la Tour, pivot de tous les mondes et du Temps même.

Poum-poum-poum.

Comme-à-commala, la fin du voyage est presque là.

Cette nuit-là elle prit le premier tour de garde, puis réveilla Roland à minuit.

— Je crois qu'il est là, quelque part, dit-elle en indiquant le nord-ouest.

Nul besoin de se montrer plus précis. Il ne pouvait s'agir que de Mordred. Tous les autres avaient disparu.

— Surveillance bien.

— Ne t'inquiète pas, répondit Roland. Quant à toi, si tu entends un coup de feu, *réveille-toi* bien. Et vite.

— Tu peux compter là-dessus, dit-elle en s'allongeant dans l'herbe sèche de l'hiver, derrière Ho Fat II.

Elle crut d'abord qu'elle n'arriverait pas à dormir. Elle était toujours perturbée par cette présence hostile qu'elle sentait dans les parages. Mais elle dormit bel et bien.

Et elle rêva.

10

Le rêve de la deuxième nuit est à la fois semblable et différent de celui de la nuit précédente. Les éléments principaux sont exactement les mêmes : Central Park, le ciel gris, les flocons de neige, les voix qui chantent (cette fois-ci, c'est Come Go With Me, le vieux succès des Del-Vikings), Jake (JE CONDUIS UNE TAKURO SPIRIT !) et Eddie (mais avec un sweat-shirt « CLIC ! C'EST UN APPAREIL PHOTO SHINNARO ! »). Eddie a toujours son chocolat chaud, mais il ne le lui propose pas, cette fois. Elle lit l'inquiétude non seulement sur leurs visages, mais dans la tension de tout leur corps. C'est la particularité principale de ce rêve : il y a quelque chose à voir, ou à faire, ou peut-être les deux. Quoi que ce soit, ils attendent d'elle qu'elle le voie ou le fasse, et elle est à la traîne.

Une question assez terrible lui vient à l'esprit : est-ce volontairement, qu'elle est à la traîne ? Y a-t-il ici quelque chose qu'elle ne veut pas affronter ? Serait-il même possible que la Tour Sombre soit en train de foutre la merde dans la communication ? C'est une idée stupide, bien sûr – ces gens qu'elle voit là ne sont que les fruits de son imagination pleine de nostalgie, après tout. Ils sont morts ! Eddie, tué par une balle, et Jake écrasé par une voiture – une fois dans ce monde-ci, et une autre dans le Monde Clé, où on ne rigole pas, et où ce qui est fait est fait (et c'est logique, puisque le temps ne s'écoule que dans un sens) et où Stephen King est leur poète lauréat.

Pourtant elle ne peut ignorer cet air sur leurs visages, cet air de panique qui semble lui dire C'est toi qui l'as, Suze – C'est toi qui as ce qu'on veut te montrer, tu as ce que tu as besoin de savoir. Tu vas le laisser te filer entre les doigts ? C'est le dernier quart. C'est le dernier quart et le compteur continue son tic-tac,

et il ne s'arrêtera pas, il *doit* continuer, parce que tous tes temps morts sont écoulés. Tu dois te dépêcher... dépêche-toi...

11

Elle se réveilla en sursaut, essoufflée. L'aube était presque là. Elle se passa la main sur le front, et elle revint couverte de sueur.

Que veux-tu que je sache, Eddie ? Qu'est-ce que tu cherches à me faire savoir ?

À cette question, point de réponse. Et comment aurait-il pu y en avoir ?

Missi Dean, lui mort, se dit-elle en se rallongeant. Elle resta ainsi encore une heure, mais sans pouvoir se rendormir.

12

Tout comme Ho Fat I, Ho Fat II était équipé de poignées. Mais à la différence de celles de Ho Fat I, celles-ci étaient réglables. Lorsque Patrick avait envie de marcher, on pouvait dissocier les poignées, de sorte qu'il en tirât une, et Roland l'autre. Lorsque Patrick ne voulait plus marcher, Roland ajustait de nouveau les poignées et les tirait tout seul.

Vers midi, ils s'arrêtèrent pour déjeuner. Quand ils eurent terminé, Patrick rampa à l'arrière de Ho Fat II, pour faire un somme. Roland attendit que le garçon (car c'est ainsi qu'ils continuaient de penser à lui, quel que fût son âge) se mît à ronfler pour se tourner vers Susannah.

— Qu'est-ce qui t'esgraigne, Susannah ? Je voudrais que tu

m'en fasses part. Que tu me le dises dan-dinh, même si notre tet n'est plus, et que je ne puis plus être appelé ton dinh.

Il sourit. La tristesse dans ce sourire brisa le cœur de la jeune femme et elle ne parvint plus à retenir ses larmes. Ni la vérité.

— Si je suis encore avec toi au moment où tu atteindras ta Tour, Roland, c'est que tout aura mal tourné.

— Comment ça, mal tourné ?

Elle secoua la tête, sanglotant ouvertement.

— Il est censé y avoir une porte. C'est la Porte Dérobée. Mais je ne sais pas comment la trouver ! Eddie et Jake viennent à moi en rêve me dire que je sais – ils me le disent avec le regard – mais je ne le sais pas ! *Je jure que je ne le sais pas !*

Il la prit dans ses bras, la serra contre lui et l'embrassa sur la tempe. Au coin de sa bouche, Susannah sentait le feu et les élancements dans la plaie. Elle ne saignait plus, mais enflait de nouveau.

— Qu'il en soit ainsi qu'il se doit, dit le Pistolero, comme le lui avait dit autrefois sa mère. Qu'il en soit ainsi, et chut, laissons le *ka* œuvrer.

— Tu disais que nous étions au-delà du *ka*.

Il la berça dans ses bras, la berça encore, et cela lui fit du bien. Elle s'en sentit apaisée.

— J'avais tort, dit Roland. Comme tu le sais.

13

C'était son tour de prendre la première garde, la troisième nuit. Elle scrutait les alentours derrière eux, au nord-ouest le long de la Route de la Tour, lorsqu'une main lui agrippa l'épaule. La terreur bondit dans son esprit comme un diable jaillissant d'une boîte

(il est dans mon dos oh mon Dieu Mordred m'a surprise par-derrière et il est en araignée !)

et sa main sauta sur son arme et la dégagea du holster.

Patrick se recula vivement, son propre visage tordu par la terreur, levant les mains devant lui. S'il avait crié, il aurait sans doute réveillé Roland, et tout aurait été différent. Mais il avait trop peur pour crier. Il émit un son de gorge grave, rien de plus.

Elle abaissa son pistolet, lui montra ses mains vides, puis l'attira contre elle et le serra dans ses bras. Elle le sentit d'abord se raidir – encore affolé – puis se détendre, au bout de quelques instants.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon chéri ? demanda-t-elle, *sotto voce*.

Puis, reprenant inconsciemment à son compte l'expression de Roland, elle ajouta :

— Qu'est-ce qui t'esgraigne ?

Il s'écarta d'elle et pointa la main plein nord. Au début elle ne comprit pas, puis aperçut les lumières orange qui dansaient et fusaient tous azimuts. Elle estima qu'elles se trouvaient à sept ou huit kilomètres au moins, et elle se demanda comment elle avait pu ne pas les voir plus tôt.

Toujours à voix basse, afin de ne pas réveiller Roland, elle dit :

— Ce sont juste des loupiotes, trésor – ils ne peuvent pas te faire de mal. Roland les appelle des hobs. C'est comme des feux follets, en quelque sorte.

Mais il n'avait aucune idée de ce qu'étaient des feux follets ; elle le lut dans son regard incertain. Elle décida de lui répéter qu'ils ne lui feraient aucun mal, et que jamais les hobs ne s'étaient approchés plus près. Et lorsqu'elle les contempla de nouveau, ils s'éloignèrent en sautillant, et bientôt la plupart eurent disparu. Peut-être les avait-elle écartés par la *pensée*. Autrefois cette idée l'aurait fait hurler, mais plus maintenant.

Patrick se détendit peu à peu.

— Pourquoi tu ne retournerais pas dormir, mon chou ? Il faut que tu te reposes.

Et elle aussi avait besoin de repos, mais elle le craignait, en même temps. Bientôt elle réveillerait Roland, et irait dormir, et alors le rêve viendrait. Les fantômes de Jake et d'Eddie la fixeraient de ce regard frénétique, plus anxieux que jamais. Voulant qu'elle sache quelque chose qu'elle ne savait pas, et ne

pouvait savoir.

Patrick secoua la tête.

— Pas encore sommeil ?

Il secoua de nouveau la tête.

— Alors pourquoi tu ne dessinerais pas un peu ?

Dessiner le détendait toujours.

Patrick opina en souriant, puis se rendit jusqu'au Ho Fat II pour prendre son bloc en cours, marchant à grands pas de loup un peu exagérés, pour ne pas réveiller Roland. Ce qui fit sourire Susannah. Patrick avait toujours envie de dessiner. Elle se disait que c'était une des choses qui l'avaient maintenu en vie, dans la cave de la cabane de Dandelo, de savoir que de temps à autre cette vieille ordure allait lui donner une feuille et un de ces crayons. Il était aussi accro au dessin qu'Eddie l'avait été à l'héroïne, dans ses pires années – sauf que la drogue de Patrick était une ligne... de graphite.

Il s'assit et se mit à dessiner. Susannah reprit son tour de garde, mais sentit bientôt un fourmillement lui parcourir tout le corps, comme si c'était *elle* qui était surveillée. Elle repensa à Mordred, puis sourit (ce qui lui fit mal ; avec cette plaie de nouveau en train de gonfler, sourire lui faisait toujours mal). Pas Mordred ; Patrick. C'était Patrick qui l'observait.

Patrick qui la *dessinait*.

Elle resta assise, immobile, pendant une vingtaine de minutes, puis la curiosité l'emporta. Pour Patrick, vingt minutes suffiraient pour refaire *La Joconde*, peut-être même avec toutes les fresques de la Basilique Saint-Pierre en fond, pour faire bonne mesure. Ce fourmillement était tellement *étrange*, c'était une sensation presque plus physique que mentale.

Elle s'approcha de lui, mais Patrick commença par serrer la feuille contre son torse, avec une timidité inhabituelle. Pourtant il *voulait* qu'elle regarde ; c'était là, dans ses yeux. C'était presque un regard d'amour, mais elle se dit que c'était de la Susannah qu'il avait dessinée qu'il était tombé amoureux.

— Allez, trésor, dit-elle en posant la main sur le bloc.

Mais elle n'avait pas l'intention de le lui retirer contre son gré, même si c'était peut-être ce qu'il souhaitait, au fond. C'était lui, l'artiste. C'est à lui que revenait entièrement la décision de

montrer ou pas son travail.

— S'il te plaît ?

Il garda le dessin contre sa poitrine un petit moment. Puis, timidement, sans la regarder – il le lui tendit. Elle le prit et se regarda. Pendant une seconde, elle eut le souffle coupé, tant le dessin était bon. Les yeux larges. Les pommettes hautes, que son père appelait « les bijoux d'Éthiopie ». Les lèvres pleines, qu'Eddie aimait tant embrasser. C'était elle, elle tout craché... mais c'était aussi *plus* qu'elle. Elle n'aurait jamais cru que l'amour pût rayonner avec une telle transparence des lignes tracées par un crayon, pourtant cet amour était là, oh, elle disait vrai, elle disait tellement vrai et sincère. L'amour de ce garçon pour la femme qui l'avait sauvé, qui l'avait tiré de ce trou noir où il serait probablement mort. L'amour pour elle en tant que mère, l'amour pour elle en tant que femme.

— Patrick, c'est merveilleux ! s'exclama-t-elle.

Il la considéra d'un air inquiet. Dubitatif. *Vraiment ?* lui demandaient ces yeux, et elle comprit soudain que lui seul – le pauvre petit Patrick incertain à l'intérieur, lui qui avait toujours vécu avec ce don et le considérait par conséquent comme acquis – doutait de la beauté simple et limpide de ce qu'il avait fait. Dessiner le rendait heureux, lui. Il l'avait toujours su. Mais que ses dessins puissent rendre *d'autres* heureux... il lui faudrait un moment pour se faire à cette idée-là. Elle se demanda une nouvelle fois combien de temps Dandelo l'avait retenu ainsi, et comment cette vieille pourriture avait rencontré Patrick, la première fois. Elle imaginait qu'elle ne le saurait jamais. En attendant, il lui paraissait très important de convaincre le garçon de sa valeur.

— Oui, confirma-t-elle. Oui, c'est effectivement merveilleux. Tu es un artiste de grand talent, Patrick. Regarder ce dessin me procure beaucoup de bonheur.

Cette fois-ci, il oublia de serrer les dents. Et ce sourire, avec ou sans langue, était si splendide qu'elle aurait pu le manger. À côté de ce sourire, toutes ses peurs et ses angoisses lui parurent soudain dérisoires.

— Je peux le garder ?

Patrick hocha la tête avec empressement. D'une main il

esquissa un moulinet dans sa direction qui signifiait : *Vas-y, déchire-le du bloc ! Prends-le ! Garde-le !*

Elle le prit, puis s'immobilisa. L'amour de Patrick (et son crayon) l'avait rendue belle. La seule chose venant gâcher cette beauté était cette excroissance noire près de sa bouche. Elle fit pivoter le dessin vers lui, tapota l'emplacement de la plaie, puis la toucha sur son propre visage. Et fit la grimace. Le moindre effleurement la faisait souffrir.

— C'est la seule chose qui cloche, dit-elle.

Il haussa les épaules, levant ses mains ouvertes à hauteur des épaules, et elle ne put s'empêcher de rire. Une réplique tirée d'un vieux film lui vint à l'esprit : *Je peins ce que je vois*.

Sauf qu'il ne s'agissait pas de peinture, et elle se rendit soudain compte qu'il pouvait se débarrasser de cette fichue horreur. Sur le papier, du moins.

Alors elle sera ma jumelle, se dit-elle dans un élan d'affection. *Ma bonne moitié. Ma jolie sœur jum...*

Et soudain elle comprit...

Tout ? Comprit *tout* ?

Oui, se dirait-elle bien plus tard. Pas de manière cohérente, pas sous forme d'équation – si $a+b=c$, alors $c-b=a$ et $c-a=b$ – mais oui, elle comprit tout. Elle *intuita* tout. Pas étonnant que l'Eddie et le Jake de son rêve se soient montrés impatients. C'était tellement évident.

Patrick, qui lui tirait le portrait.

Et ce n'était pas la première fois qu'elle se retrouvait tirée.

Roland l'avait tirée dans son monde... par la magie.

Eddie l'avait tirée à lui par l'amour.

Tout comme Jake.

Doux Jésus, avait-elle cheminé si longtemps, et traversé tant d'épreuves, sans savoir ce qu'était réellement le *ka-tet*. Ce qu'il signifiait ? Le *ka-tet*, c'était la famille.

Le *ka-tet*, c'était l'amour.

Tirer le portrait, c'était dessiner avec un crayon, ou du fusain.

Tirer au pistolet, c'était leur voie à tous, depuis que Roland les avait *tirés* de leurs mondes respectifs.

Attirer, c'était aussi fasciner, envoûter, tirer en avant. *Sortir*

quelqu'un de soi.

Les *Drawers* (et il lui apparut soudain clairement que ce terme signifiait « tireur », mais aussi « dessinateur », en anglais), c'était là que Detta allait se satisfaire. Là qu'elle *attirait* les hommes.

Patrick, ce jeune génie sans langue, enfermé dans le désert. Libéré par son art. Patrick le « drawer ». Et maintenant ? Maintenant ?

Maintenant, voici venue l'heure des grandes occasions, se dit Susannah/Odetta/Detta, et elle alla chercher dans sa poche le petit bocal, sachant exactement ce qu'elle faisait, et pour quoi elle le faisait.

Lorsqu'elle retendit le bloc à Patrick sans en avoir arraché son portrait, Patrick eut un air très déçu.

— Nenni, nenni, dit-elle (et d'une voix qu'elles partageaient toutes). C'est juste que je voudrais que tu fasses quelque chose, avant de le prendre pour ma ravissante, pour ma précieuse, pour mon éternelle, pour le garder et me rappeler à quoi je ressemblais, dans ce *où* et dans ce *quand*.

Elle lui tendit l'un des petits morceaux de caoutchouc rose, comprenant maintenant pourquoi Dandelo les avait découpés. Car il avait une excellente raison à cela.

Patrick prit ce qu'elle lui donnait, et fit tourner le petit bout moelleux entre ses doigts, en fronçant les sourcils, comme s'il n'avait jamais vu de sa vie une chose pareille. Susannah était sûre que si, pourtant, mais combien d'années auparavant ? Savait-il combien il avait été près de se débarrasser de son bourreau, une fois pour toutes ? Et pourquoi Dandelo ne l'avait-il pas tué tout simplement, à l'époque ?

Parce qu'une fois qu'il lui avait retiré les gommages, il pensait être à l'abri, en conclut-elle.

Patrick l'observait, perplexe. Bouleversé, même.

Susannah s'assit à ses côtés et désigna la plaie, sur le dessin. Puis elle plaça délicatement les mains autour du poignet de Patrick et l'approcha du papier. Il commença par résister, puis la laissa guider la main qui tenait la petite gomme rose.

Elle repensa à l'ombre sur la terre, cette ombre qui n'était pas une ombre du tout, mais un troupeau de grandes bêtes

hirsutes que Roland appelait bannocks. Elle se rappela cette impression qu'elle pouvait sentir la poussière... au moment précis où Patrick s'était mis à *dessiner* la poussière. Et elle se rappela également que, quand Patrick avait dessiné le troupeau de plus près (ah, la licence artistique, disons tous grand merci), il avait *paru* plus près. Elle se rappela s'être dit que ses yeux s'étaient habitués et avaient vu plus clairement, et sa propre stupidité la stupéfia. Comme si les yeux pouvaient s'adapter à la distance comme ils s'adaptaient à l'obscurité.

Non, c'est Patrick qui les avait rapprochés. Il les avait rapprochés en les *dessinant* plus près.

Lorsque la main tenant la gomme fut sur le point d'entrer en contact avec le papier, elle retira sa propre main – il fallait que ce soit l'œuvre de Patrick, et de Patrick seul, elle en était convaincue. Elle fit un mouvement de va-et-vient avec ses doigts, mimant ce qu'elle voulait. Il ne comprit pas. Elle mima de nouveau, puis désigna la plaie près de sa lèvre charnue.

— Fais-la disparaître, Patrick, dit-elle, surprise par la fermeté de sa propre voix. C'est laid, fais-la disparaître.

Elle esquaissa de nouveau un mouvement de va-et-vient dans l'air.

— Efface-la.

Cette fois-ci, il comprit. Elle vit une lueur passer dans ses yeux. Il tendit le moignon rose vers elle. Il était d'un rose *parfait* – sans une souillure de graphite. Il la fixa, les sourcils arqués, comme pour demander si elle était sûre.

Elle hocha la tête.

Patrick posa la gomme sur le point noir sur la feuille et se mit à gommer, d'abord avec précaution. Puis, voyant ce qui se produisait, il s'affaira avec plus d'entrain.

Elle ressentit la même sensation de fourmillement, à la différence près que, lorsqu'il dessinait, elle parcourait tout son corps. Cette fois-ci, elle était localisée en un point précis, à droite de sa bouche. Quand Patrick se mit à gommer avec plus d'énergie, le fourmillement se transforma en monstrueuse démangeaison. Elle dut enfoncer les mains profondément dans la poussière pour s'empêcher de les porter à son visage et de gratter sauvagement, quitte à se déchirer la joue et à inonder les alentours de sang bouillonnant.

Encore quelques secondes et c'est fini, forcément, il faut que ça s'arrête, oh mon Dieu je Vous en supplie FAITES QUE ÇA S'ARRÊTE...

Pendant ce temps, Patrick semblait avoir complètement oublié la jeune femme. Les cheveux pendant de part et d'autre du visage et le cachant en grande partie, il contemplait son dessin, totalement absorbé par son nouveau jouet tellement merveilleux. Il effaçait délicatement... puis un peu plus fort (la démangeaison s'intensifiait nettement), puis à nouveau doucement. Susannah eut envie de hurler. Tout à coup, la démangeaison était partout. Elle lui brûlait le front, galopait sur les globes humides de ses yeux comme deux nuages jumeaux de moucheron, elle frissonnait sur ses tétons, les durcissant instantanément.

Je vais hurler, je ne peux pas m'en empêcher, il faut que je hurle...

Elle venait d'inspirer pour pousser un cri sauvage lorsque, subitement, la démangeaison cessa. La douleur avait disparu, elle aussi. Elle leva la main en direction de sa joue, puis hésita.

Je n'ose pas.

Tu fe'ais mieux d'oser, ma fille ! lança Detta avec indignation. *Ap'ès tout c'que t'as encaissé – tout c'qu'on a encaissé – i'doit bien t'ester assez de moelle pour toucher ton p'op'e visage, espèce de ga'ce !*

Elle posa les doigts sur la peau. La peau lisse. Cette plaie qui

l'avait tant tourmentée depuis Tonnefoudre avait maintenant disparu. Et elle savait qu'en se regardant dans un miroir ou une flaque d'eau immobile, elle ne verrait même pas trace d'une quelconque cicatrice.

15

Patrick travailla encore un peu – d'abord avec la gomme, puis avec le crayon, puis à nouveau avec la gomme – mais Susannah ne ressentit aucune démangeaison, pas même le plus léger fourmillement. C'était comme si, passé un certain point critique, les sensations disparaissaient tout bonnement. Elle se demanda quel âge pouvait avoir Patrick quand Dandelo avait décapité tous les crayons, quatre ans ? Six ans ? Jeune, en tout cas. Elle était certaine que ce regard d'étonnement qu'il avait porté sur la gomme n'était pas feint ; pourtant, dès qu'il en eut une en main, il s'en servit très vite comme un vieux professionnel.

Peut-être que c'est comme le vélo, se dit-elle. Une fois qu'on a appris, on n'oublie jamais complètement.

Elle se montra aussi patiente que possible ; au bout de cinq minutes interminables, sa patience fut récompensée. Le sourire aux lèvres, Patrick retourna la feuille et lui montra le dessin. Il avait complètement effacé la plaie et estompé la zone alentour, de sorte que la peau était parfaitement uniforme. Il avait pris soin de bien nettoyer tous les petits dépôts de caoutchouc.

— Très joli, dit-elle – mais c'était plutôt merdique, comme compliment à un génie, pas vrai ?

Aussi se pencha-t-elle en avant, passa-t-elle les bras autour du garçon, puis l'embrassa-t-elle fermement sur la bouche.

— Patrick, c'est *magnifique*.

Le rouge lui monta si vite et si fort aux joues qu'elle en fut d'abord un peu alarmée, se demandant s'il n'était pas en train

de faire une attaque, en dépit de son jeune âge. Mais il avait le sourire en lui tendant le bloc d'une main, et en lui faisant signe de l'autre de déchirer la feuille, à grand renfort de moulinets. Il voulait qu'elle la prenne. Il voulait qu'elle l'ait près d'elle.

Susannah détacha le dessin avec beaucoup de précautions, se demandant dans un recoin sombre de son esprit ce qui arriverait si elle le déchirait – si elle se déchirait – en plein milieu. Elle remarqua alors qu'il n'y avait sur son visage à lui ni étonnement, ni surprise, ni peur. Il n'avait pu que voir ce furoncle près de sa bouche, car cette saleté lui avait mangé la moitié du visage depuis qu'il la connaissait, et qu'il l'avait dessinée avec une précision quasi photographique. À présent elle avait disparu – ce que lui avaient révélé ses doigts inquisiteurs – pourtant Patrick ne montrait aucune émotion, du moins concernant ce détail. La conclusion à en tirer lui parut limpide. En l'effaçant de son dessin, il l'avait aussi effacée de son esprit et de son souvenir.

— Patrick ?

Il la regarda en souriant. Heureux de la voir heureuse. Et Susannah était en effet *très* heureuse. Le fait qu'elle fût aussi morte de peur n'y changeait absolument rien.

— Tu voudrais bien me dessiner autre chose ?

Il fit oui de la tête. Il écrivit quelque chose sur son bloc, et le tourna vers elle afin qu'elle le vît.

?

Elle considéra le point d'interrogation pendant un instant, puis leva les yeux vers lui. Le vit qui serrait la gomme, son nouveau jouet tellement merveilleux, qu'il la serrait même très fort.

— Je voudrais que tu me dessines quelque chose qui n'est pas là.

Il pencha la tête de côté d'un air interrogateur. Elle sourit légèrement, en dépit du martèlement assourdissant de son cœur dans sa poitrine – Ote faisait parfois cette tête-là, quand il n'était pas certain à cent pour cent de ce qu'elle voulait.

— Ne t'inquiète pas, je vais t'expliquer.

Et c'est ce qu'elle fit, avec beaucoup de soin. Patrick écoutait. À un moment, Roland entendit la voix de Susannah et se réveilla. Il s'approcha d'elle dans la lumière rouge diffuse des braises de leur feu de camp. Au bout de quelques secondes, il regarda ailleurs, avant de tourner la tête vers elle en un éclair, les yeux écarquillés. Jusqu'à cet instant, elle n'était pas certaine que Roland se rendrait compte qu'il manquait quelque chose. Elle se disait que la magie de Patrick avait peut-être le pouvoir de l'effacer de la mémoire du Pistolero, également.

— Susannah, ton visage ! Qu'est-ce qui est arrivé à ton...

— Chut, Roland, si tu m'aimes.

Le Pistolero se tut. Susannah dirigea de nouveau son attention vers Patrick et se remit à lui parler, doucement mais avec une certaine urgence dans la voix. Patrick écoutait, et elle vit la lueur de la compréhension gagner lentement son regard.

Roland remit du bois dans le feu sans qu'on ait à le lui demander, et bientôt les flammes s'élevèrent de nouveau gaiement sous l'éclat des étoiles.

Patrick écrivit une question, la disposant artistiquement à gauche du point d'interrogation qui l'attendait.

Grande comment ?

Susannah prit Roland par le coude et le positionna en face de Patrick. Le Pistolero mesurait environ un mètre quatre-vingt-cinq. Elle lui fit signe de la prendre dans ses bras, puis mit la main une dizaine de centimètres au-dessus de la tête du Pistolero. Patrick hocha la tête en souriant.

— Et fais attention à ce qu'il faut mettre dessus, dit-elle en prenant une branche sur la petite pile de brindilles près du feu. Elle la brisa sur son genou, afin de faire une pointe. Elle se rappelait les symboles, mais il vaudrait mieux qu'elle n'y repense pas trop. Elle sentait qu'il fallait les reproduire à la perfection ou bien la porte qu'elle voulait lui faire dessiner s'ouvrirait sur un lieu où elle ne souhaitait pas aller, ou bien ne s'ouvrirait pas du tout. Ainsi, une fois qu'elle avait commencé à dessiner dans le mélange de poussière et de cendres, elle le fit avec autant de célérité que Patrick lui-même, ne prenant pas le

temps de revenir en arrière sur aucun des symboles. Car si elle regardait en arrière, elle n'en vérifierait pas un, mais tous, et elle verrait un détail qui cloche, et l'incertitude s'installerait en elle comme une épidémie. Detta – Detta l'effrontée, jurant comme un charretier, qui s'était transformée en sauveur en maintes occasions – pouvait très bien passer devant et prendre les rênes, et terminer pour elle, mais elle ne pouvait compter là-dessus. Au plus profond de son cœur, elle ne faisait toujours pas entièrement confiance à Detta, elle la soupçonnait encore vaguement de vouloir tout envoyer en l'air au moment crucial, par simple goût de la noirceur, pour le seul plaisir de détruire, purement et simplement. Elle ne se fiait pas complètement non plus à Roland, qui voudrait peut-être la garder près de lui pour des raisons qu'il ne comprenait pas bien lui-même.

Aussi dessina-t-elle le plus rapidement possible dans la poussière et les cendres, sans regarder en arrière, et voici les symboles qui jaillirent sous la pointe bondissante de son crayon improvisé :



— Dérobée, décrypta Roland dans un souffle. Susannah, qu'est-ce que... comment...

— Chut, répéta-t-elle.

Patrick se pencha sur son bloc et se mit à dessiner.

16

Elle regarda autour d'elle, cherchant la porte des yeux, mais le cercle de lumière diffusé par le feu était trop resserré, même après que Roland eut remis du bois dans les flammes. Dérisoire face à l'immensité de la prairie plongée dans la pénombre, du

moins. Elle ne vit rien. En se tournant vers Roland, elle lut la question muette dans son regard ; aussi, tandis que Patrick continuait de travailler, elle lui montra le dessin que le jeune homme avait fait d'elle. Elle lui indiqua l'ancien emplacement de la plaie. En rapprochant la feuille de son visage, Roland vit enfin les coups de gomme. Patrick avait camouflé l'artifice avec une habileté hors du commun, et Roland ne l'avait décelé qu'au prix d'une observation très précise. C'était comme chercher une piste après plusieurs jours de pluie.

— Pas étonnant que le vieux lui ait retiré ses gommes, dit-il en rendant le dessin à Susannah.

— C'est aussi ce que je me suis dit.

De là, elle n'avait eu aucun mal à franchir le dernier pas de l'intuition : si Patrick pouvait (dans ce monde, du moins) décréer les choses en les effaçant, il était peut-être en mesure de les créer en les dessinant. Lorsqu'elle mentionna le troupeau de bannocks qui leur avait paru plus près, Roland se frotta le front comme un homme pris d'une mauvaise migraine.

— J'aurais dû m'en rendre compte. J'aurais dû comprendre ce que ça signifiait, aussi. Susannah, je me fais vieux.

Elle ignore sa dernière réplique – ce n'était pas la première fois qu'elle l'entendait – et lui raconta ses rêves avec Eddie et Jake, en n'oubliant pas de mentionner les marques de produits sur leurs vêtements, les chorales de chanteurs, le chocolat chaud offert par Eddie, et la panique croissante qu'elle avait lue dans leurs yeux au fil des nuits, à mesure que son incompréhension grandissait et qu'elle ne voyait pas ce que le rêve était censé lui montrer.

— Pourquoi ne m'as-tu pas parlé plus tôt de ces rêves ? lui demanda Roland. Pourquoi n'as-tu pas fait appel à moi, pour t'aider à les interpréter ?

Elle le regarda sans ciller, se confirmant intérieurement qu'elle avait bien fait de ne pas lui demander son aide. Oui – peu importe si ça devait lui faire mal.

— Tu en as déjà perdu deux. Tu as tellement hâte de me perdre, moi aussi ?

Il rougit violemment. Même à la faible lueur du feu, sa réaction n'échappa pas à la jeune femme.

— Tu parles mal de moi, Susannah, et tu as pensé bien pire encore.

— Peut-être, acquiesça-t-elle. Si tel est le cas, j'en suis désolée. Je n'étais pas sûre de ce que je voulais moi-même. Une partie de moi veut voir la Tour, tu sais. Une partie de moi le veut plus que tout. Et même si Patrick peut dessiner la Porte Dérobée et l'appeler à la vie, et même si je peux l'ouvrir, ce n'est pas sur le monde réel qu'elle donne. C'est ce que veulent dire les noms sur leurs pulls, j'en suis certaine.

— Tu ne dois pas penser ainsi, dit le Pistolero. Le réel est rarement tout blanc ou tout noir, selon moi, c'est rarement une histoire d'être ou ne pas être.

Patrick émit une sorte de mugissement et ils tournèrent tous deux la tête. Il tenait son bloc en hauteur, tourné vers eux afin qu'ils voient ce qu'il avait dessiné. C'était une représentation parfaite de la Porte Dérobée, comme le constata Susannah. L'ARTISTE était inscrit au-dessus, et le bouton était de métal brillant tout simple – pas d'ornement en forme de crayons croisés – mais ça correspondait. Elle n'avait pas pris la peine de lui préciser ces détails, qui n'étaient destinés qu'à son bénéfice et à sa compréhension à elle.

Ils ont tout fait pour me dessiner une carte, se dit-elle. Elle se demanda aussi pourquoi tout devait absolument être aussi difficile, aussi

(Tradéridéra)

mystérieux et elle sut que c'était une question à laquelle elle ne trouverait jamais de réponse satisfaisante... à part peut-être admettre que c'était là le lot de la condition humaine, n'est-ce pas ? Les réponses qui comptaient vraiment ne venaient jamais facilement.

Patrick émit de nouveau un de ses bruits de klaxon. Cette fois, l'intonation était clairement interrogative. Elle se rendit soudain compte que ce pauvre enfant était presque mort d'angoisse, et quoi de plus naturel ? Il venait d'effectuer sa première commande, et désirait connaître la sanction de son *patrono d'arte*.

— C'est parfait, Patrick – Splendide.

— Oui, acquiesça Roland en prenant le bloc.

La porte lui paraissait totalement identique à celles qu'il avait trouvées alors qu'il errait sur la plage, au bord de la Mer Occidentale, secoué par la fièvre et mourant, après la morsure fatale et empoisonnée des homarstruosités. On aurait dit que cette pauvre créature sans langue était allée rechercher dans sa tête une image précise de cette porte – une fauteur-graffie.

Pendant ce temps, Susannah regardait désespérément autour d'elle. Et alors qu'elle s'aventurait sur les mains en dehors du périmètre éclairé par le feu, Roland dut la rappeler d'un ton cassant, et lui répéter que Mordred pouvait être à peu près n'importe où dans les parages, et que la pénombre était l'amie de Mordred.

Malgré sa grande impatience, elle battit en retraite et revint à la lumière du feu ; elle ne se rappelait que trop bien ce qui était arrivé à la mère porteuse de Mordred, et avec quelle rapidité c'était arrivé. Pourtant reculer lui coûta, la fit souffrir presque physiquement. Roland lui expliqua qu'il espérait apercevoir la Tour Sombre vers la fin du jour qui se lèverait bientôt. Si elle se trouvait toujours à ses côtés, si elle la voyait à ses côtés, elle pensait que le pouvoir de la Tour serait trop fort pour elle et qu'elle ne pourrait le supporter. Son *glam*. À présent, si elle avait le choix entre la porte et la Tour, elle savait qu'elle pouvait encore choisir la porte. Mais à mesure qu'ils s'en approchaient et que le pouvoir de la Tour se faisait plus prégnant, son pouls plus profond et plus envoûtant dans l'esprit de Susannah, le chant des voix de plus en plus doux, le choix de la porte se révélerait plus difficile.

— Je ne la vois pas, dit-elle, du désespoir dans la voix. Peut-être que je me suis trompée. Peut-être que cette fichue porte n'existe pas. Oh, Roland...

— Je ne pense pas que tu te sois trompée.

Il parlait avec une réticence évidente, comme un homme qui a un travail à faire, ou une dette à acquitter. Et il avait une dette envers cette femme, il le savait, car ne l'avait-il pas tout bonnement attrapée par la peau du cou et hissée de force dans ce monde, où elle avait appris l'art de tuer, où elle était tombée amoureuse, puis avait perdu tout ce qu'elle aimait, pour se retrouver en deuil ? Ne l'avait-il pas kidnappée, prise en otage et

livrée au chagrin qui était le sien aujourd'hui ? S'il pouvait s'acquitter de cette dette, il avait l'obligation de le faire. Son désir de la garder auprès de lui – et au risque de sa vie à elle – était de l'égoïsme à l'état pur, indigne de son apprentissage.

Plus important encore, c'était indigne de l'amour et du respect qu'il était venu à ressentir pour elle. Et ce qui restait de son cœur se brisa lorsqu'il songea aux adieux, à l'au revoir au dernier membre de cet étrange et merveilleux *ka-tet*, mais si c'était là ce qu'elle souhaitait, ce dont elle avait *besoin*, alors il devait le faire. Et il pensait *pouvoir* le faire, car il avait remarqué dans le dessin du jeune homme un détail qui avait échappé à Susannah. Non pas un détail présent ; un détail manquant.

— Regarde, veux-tu ? dit-il d'une voix douce, en lui montrant le dessin. Vois-tu combien il a essayé de te faire plaisir, Susannah ?

— Oui ! s'exclama-t-elle. Oui, bien sûr que je le vois, mais...

— Il lui a fallu dix minutes pour le réaliser, je dirais, alors que la plupart de ses dessins ne lui en prennent que trois ou quatre, même les meilleurs d'entre eux. Ne crois-tu pas ?

— Je ne te comprends pas ! hurla-t-elle presque.

Patrick attira Ote contre lui et enroula un bras autour du bafouilleux, sans quitter des yeux Susannah et Roland, l'air surpris et malheureux.

— Il a travaillé tellement dur pour te donner ce que tu veux qu'il n'y a que la Porte. Elle tient toute seule, au milieu de la feuille. Elle n'a pas de... pas de...

Il chercha le mot juste. Le fantôme de Vannay vint le lui murmurer sèchement à l'oreille.

— Elle n'a pas de *contexte* !

Pendant quelques secondes, Susannah eut toujours l'air aussi perplexe, puis une lueur de compréhension lui éclaira progressivement le regard. Roland n'attendit pas. Il posa simplement sa main gauche valide sur l'épaule de Patrick et lui dit de placer la porte derrière la voiturette électrique de Susannah, qu'elle s'était mise à appeler Ho Fat III.

Patrick se trouva ravi de pouvoir rendre service. Pour commencer, placer Ho Fat III devant la porte lui donnait une

bonne raison d'utiliser sa gomme. Il travailla beaucoup plus rapidement, cette fois-ci – presque négligemment, aurait pu dire un observateur –, pourtant le Pistolero, assis juste à côté de lui, n'eut pas le sentiment que Patrick laissait passer le moindre détail, dans sa représentation de la voiturette. Il termina par la roue avant, et peaufina même un reflet du feu sur l'enjoliveur. Puis il posa son crayon et à cet instant précis il y eut comme une turbulence, dans l'air. Roland sentit le souffle lui écraser le visage. Les flammes du feu de camp, qui brûlaient bien droit dans les ténèbres immobiles, se penchèrent brièvement de côté. Puis la sensation s'évanouit. Les flammes se redressèrent. Et, à moins de trois mètres du feu, derrière la voiturette électrique, se dressait une porte que Roland avait aperçue pour la dernière fois à Calla Bryn Sturgis, dans la Grotte des Voix.

17

Susannah attendit l'aube, passant d'abord le temps en préparant son *gunna*, puis le laissant de nouveau de côté – de quelle utilité pourraient lui être ses quelques effets (sans parler du petit sac de peau dans lequel ils étaient entassés), à New York ? Les gens se moqueraient d'elle. Ils se moqueraient de toute façon, sans doute... ou bien ils pousseraient un hurlement avant de s'enfuir en courant, à sa simple vue. La Susannah Dean qui apparaîtrait soudain en plein Central Park n'aurait pas l'air pour la plupart des gens d'une jeune étudiante ou de l'héritière d'une fortune colossale ; elle n'aurait pas même l'air de Sheena, Reine de la Jungle, grand pardon. Non, pour les habitants civilisés de la grande ville, elle ressemblerait sans doute à un monstre de foire échappé de sa cage. Et une fois qu'elle serait passée à travers *cette* porte-ci, pourrait-elle revenir en arrière ? Jamais. Jamais de la vie.

Aussi repoussa-t-elle son *gunna* et se contenta-t-elle

d'attendre. Lorsque l'aube fit fuser les premiers rayons de lumière blanche à l'horizon, elle appela Patrick auprès d'elle et lui demanda s'il voulait l'accompagner. Retourner dans le monde d'où tu viens, ou dans un monde qui lui ressemble beaucoup, lui dit-elle, bien qu'elle sût qu'il ne se rappelait pas du tout ce monde-là – ou bien on l'en avait retiré très jeune, ou bien le traumatisme de l'enlèvement l'avait effacé de sa mémoire.

Patrick la considéra attentivement, puis Roland, qui s'était accroupi sur les talons, et le regardait également.

— Tu choisis, fiston, dit le Pistolero. Dans les deux mondes, tu pourras dessiner, je dis vrai. Mais là où elle va, il y aura plus de spectateurs pour l'apprécier.

Il veut qu'il reste, se dit-elle, et elle en ressentit de la colère. Puis le Pistolero la regarda elle, et eut un minuscule hochement de tête. Elle n'en était pas sûre, mais elle pensait qu'il signifiait...

Non, elle ne pensait pas seulement. Elle savait ce que ça signifiait. Roland voulait qu'elle sache qu'il dissimulait ses vraies pensées à Patrick. Ses désirs. Et même si elle avait déjà vu le Pistolero mentir (l'exemple le plus spectaculaire avait été son discours sur la Pelouse de Calla Bryn Sturgis, juste avant l'attaque des Loups), elle ne l'avait jamais vu lui mentir, à *elle*. À Detta, peut-être, mais pas à elle, ou à Eddie. Ou à Jake. Il y avait eu des jours où il ne leur avait pas dit tout ce qu'il savait, mais un vrai mensonge... ? Non. Ils formaient un *ka-tet*, et Roland avait respecté les règles. Il fallait rendre au diable ce qui était au diable.

Patrick se saisit soudain de son bloc et se mit à écrire à toute vitesse, sur une feuille propre. Puis il leur montra le message :

Je reste. Peur d'aller quelque part inconnu.

Et comme pour mettre l'accent sur ce qu'il pensait, il ouvrit la bouche et pointa le doigt vers sa langue manquante.

Vit-elle du soulagement dans l'expression de Roland ? Si oui, elle le détesta pour ça.

— D'accord, Patrick, dit-elle en veillant à ne pas laisser ses

sentiments transparaître dans sa voix.

Elle réussit même à se pencher vers lui et à lui tapoter la main.

— Je comprends ce que tu ressens. Et même s'il est vrai que les gens peuvent se montrer cruels... cruels et méchants... il y a aussi beaucoup de gentils. Écoute-moi, veux-tu ? Je ne partirai pas avant l'aube. Si tu changes d'avis, mon offre tient toujours.

Il hocha vivement la tête. *T'op content que j'insiste pas t'op pour'l'fai'e changer d'avis*, marmonna Detta dans sa tête, sur le ton de la colère. *Et l'bon vieux Blanc, l'est t'op content, lui aussi !*

La ferme, lui répliqua Susannah et, ô surprise, Detta se tut.

18

Mais alors que le jour s'éclairait (révélant à leurs yeux un troupeau moyen de bannocks en train de paître à moins de trois kilomètres de là), elle laissa Detta revenir dans son esprit. Mieux : elle laissa Detta aux commandes. C'était plus facile ainsi, moins douloureux. C'est Detta qui fit une dernière fois le tour du campement, prenant pour elles deux de ses dernières inspirations dans ce monde, et liquidant les souvenirs. C'est Detta qui s'approcha de la porte, en inspectant les deux côtés en se balançant sur les paumes durcies de ses mains, pour mesurer le néant de l'autre côté. Patrick et Roland marchèrent près d'elle l'encadrant. En constatant que la porte avait disparu, Patrick poussa un mugissement de surprise. Roland ne dit rien. Ote s'avança jusqu'à l'emplacement de la porte, renifla l'air... et la traversa, si on se plaçait de l'autre côté. *Si on était là-bas*, se dit Detta, *on l've'ait passer comme dans un tou'de magie*.

Elle retourna auprès du Ho Fat III, sur lequel elle avait décidé de passer cette porte. En supposant qu'elle s'ouvrirait, bien entendu. Tout ça se révélerait une bonne blague, si ça

devait ne pas marcher. Roland fit mine de l'aider à grimper sur le siège ; elle le repoussa d'un geste brusque et s'y hissa par ses propres moyens. Elle appuya sur le bouton rouge situé à côté du volant, et le moteur électrique démarra dans un léger bourdonnement. L'aiguille du cadran des gaz se balançait toujours dans la zone verte. Elle pressa l'accélérateur sur la poignée de droite et avança lentement jusqu'à la porte estampillée des symboles signifiant DÉROBÉE. Elle s'arrêta juste devant, le museau de la voiturette touchant presque le panneau de bois.

Elle se tourna vers le Pistolero avec un semblant de sourire vissé sur les lèvres.

— Ben voilà, Roland – maint'nant j'veis t'di'e au'evoi'. Que tes jou'nées soient longues et tes nuits plaisantes. J'te souhaite de t'ouver ta foutue Tou', et...

— Non, dit-il simplement.

Elle le regarda, *Detta* le regarda, de ses yeux furibonds et riants à la fois. Le défiant de transformer ces adieux en quelque chose qu'elle ne souhaitait pas. Le défiant de la dissuader de partir, maintenant qu'elle était sur le départ. *Allez, p'tit Blanc, mont'-nous un peu c'que tu sais fai'e.*

— Quoi ? Qu'est-ce qui t'chag'ine, mon g'and ?

— Je ne te dirai pas au revoir de cette manière, pas après tout ce temps, dit-il.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Mais « à la Detta », ce mélange de colère et de provocation burlesque : *Qu'es'-tu veux di'e ?*

— Tu le sais.

Elle secoua la tête d'un air de défi. *Nan.*

— Pour commencer, dit-il en prenant doucement dans sa main droite mutilée celle calleuse et durcie de la jeune femme, il y a quelqu'un d'autre à qui il faut donner le choix de partir ou de rester, et je ne parle pas de Patrick.

D'abord elle ne comprit pas. Puis son regard se posa sur une certaine paire d'yeux cerclés d'or, sur une certaine paire d'oreilles dressées, et alors elle comprit. Elle avait oublié Ote.

— Si c'est Detta qui lui pose la question, il restera sûrement, parce qu'elle n'a jamais vraiment été à son goût. Si c'est

Susannah qui lui pose la question... alors, je ne sais pas.

Et en un clin d'œil, Detta disparut. Elle reviendrait – Susannah comprenait à présent qu'elle ne serait jamais totalement libérée de Detta Walker, et c'était une bonne chose, car elle ne désirait plus l'être – mais pour l'instant, elle s'était retirée.

— Ote ? appela-t-elle d'une voix douce. Tu veux venir avec moi, trésor ? Peut-être qu'on retrouvera Jake. Pas tout à fait le même Jake, mais quand même...

Ote, qui n'avait pratiquement pas bronché au cours de leur périple dans les Malterres, dans les Terres Blanches d'Empathica et dans la vaste prairie, prit la parole.

— Ake ? dit-il.

Mais sur un ton dubitatif, comme s'il se rappelait à peine, et le cœur de Susannah se brisa. Elle s'était promis de ne pas pleurer, et Detta s'était *juré* qu'elle ne pleurerait pas, mais Detta était partie et les larmes étaient revenues.

— *Jake*, répéta-t-elle. Tu te rappelles Jake, mon chou, je sais que oui. Jake et Eddie.

— Ake ? Ed ?

Avec un peu plus d'assurance, cette fois-ci. Il se rappelait.

— Viens avec moi, le pressa-t-elle, et Ote s'approcha d'un pas vif, comme prêt à sauter sur le siège à côté d'elle.

Puis, sans la moindre idée de la raison pour laquelle elle disait une chose pareille, Susannah entendit sa propre voix prononcer :

— Il existe d'autres mondes que ceux-ci.

En entendant ces mots, Ote s'arrêta net. Il s'assit. Puis il se releva, et elle eut un instant d'espoir ; peut-être pouvait-il rester un petit *ka-tet*, un dan-tete-tet, dans une version quelconque de New York, où les gens conduisaient des Takuro Spirit et prenaient des photos d'autres gens en train de boire du Nozz-A-La, avec leurs appareils photo Shinnaro.

Mais Ote retourna en trotinant auprès du Pistolero et s'assit à côté d'une de ses bottes éculées. Elles avaient beaucoup marché, ces bottes, et loin. Des kilomètres et des roues. Mais à présent elles avaient presque terminé leur route.

— Olan, fit Ote, et la détermination qu'elle entendit dans son

étrange petite voix fut comme un coup de poignard en plein cœur.

Elle se tourna pleine d'amertume vers le vieil homme avec son feu de fer sur la hanche.

— Voilà, lança-t-elle. Tu as ton propre *glam*, n'est-ce pas ? Depuis toujours. Tu as conduit Eddie à la mort, et Jake aussi, deux fois, même. Maintenant Patrick, et même le bafouilleux. Tu es heureux ?

— Non, dit-il, et elle vit qu'il était sincère.

Elle se dit qu'elle n'avait jamais vu une telle tristesse et une telle solitude sur un visage humain.

— Je n'ai jamais été aussi malheureux, Susannah de New York. Veux-tu bien changer d'avis, et rester ? Veux-tu bien parcourir le dernier petit morceau de chemin avec moi ? Voilà qui me rendrait heureux.

L'espace d'une seconde de folie, elle se dit qu'elle le voulait. Qu'elle allait tout simplement faire reculer sa petite voiturette électrique et s'éloigner de cette porte – un geste unilatéral, qui n'engageait à rien – et qu'elle le suivrait jusqu'à la Tour Sombre. Il suffirait d'une journée. En milieu d'après-midi, ils établiraient leur campement, pour arriver le lendemain au coucher du soleil, comme il le souhaitait.

Puis elle se remémora le rêve. Le chœur des voix. Le jeune homme lui tendant une tasse de chocolat chaud – le parfait chocolat, *mit schlag*.

— Non, dit-elle d'une voix douce. Je vais saisir ma chance. Je m'en vais.

Elle crut d'abord qu'il allait lui faciliter la tâche, se contenter d'acquiescer et la laisser partir. Et soudain sa colère – non, son *désespoir* – éclata en un cri de douleur.

— Mais tu ne peux pas être *sûre* ! Susannah, et si ce rêve était lui-même une ruse, un *glam* ? Et si toutes les choses que tu vois, même quand la porte est ouverte, si tout ça n'était que ruses et *glams* ? Et si tu te précipites tout droit dans les ténèbres vaadasch ?

— Alors j'illuminerai les ténèbres des souvenirs de ceux que j'aime.

— Et ça pourrait marcher, dit-il, la voix vibrant d'une

amertume qu'elle ne lui avait jamais entendue. Pour les dix, vingt... ou même cent ans à venir. Et ensuite ? Que feras-tu, pendant le reste de l'éternité ? Pense à Ote ! Tu crois vraiment qu'il a oublié Jake ? Jamais ! Jamais ! Jamais de la vie ! Jamais de la vie ! Il sent bien que quelque chose ne va pas ! Susannah, n'y va pas. Je t'en supplie. Je veux bien te le demander à genoux, si ça peut aider.

Et, à la grande horreur de Susannah, c'est exactement ce qu'il fit.

— Ça n'aidera pas, dit-elle. Et si ça doit être la dernière vision que j'emporterai de toi – mon cœur me dit que oui – alors je ne veux pas que tu sois à genoux. Tu n'es pas un homme à genoux, Roland, fils de Steven, tu ne l'as jamais été, et je ne veux pas me souvenir de toi dans cette posture. Je veux te voir sur tes pieds, comme tu l'étais à Calla Bryn Sturgis. Comme tu l'étais avec tes amis, à Jéricho Hill.

Il se releva et s'approcha d'elle. Elle crut un instant qu'il essaierait de la retenir par la force, et elle eut peur. Mais il posa seulement la main sur son bras pendant un moment, puis la retira.

— Je te repose la question, Susannah. *Es-tu sûre ?*

Elle sonda son cœur et constata qu'elle l'était. Elle mesurait les risques, mais oui – elle l'était. Et pourquoi ? Parce que la voie de Roland était la voie du fusil. La voie de Roland, c'était la mort pour ceux qui chevauchaient ou cheminaient à ses côtés, il l'avait prouvé maintes et maintes fois, depuis les tout premiers jours de sa quête – non, avant, même, depuis qu'il avait surpris Hax le cuisinier en train de fomenter un complot et qu'il avait précipité sa mort, au bout d'une corde. C'était toujours pour le bien (pour ce qu'il appelait le Blanc), elle n'en doutait pas, mais Eddie n'en reposait pas moins dans sa tombe dans un monde, et Jake dans la sienne, dans un autre. Elle n'avait pas d'illusions sur le fait que le même sort attendait Ote, et ce pauvre Patrick.

Et leur mort ne se ferait pas attendre bien longtemps.

— Je suis sûre, répondit-elle.

— Très bien. Me donneras-tu un baiser ?

Elle le prit par le bras et l'attira à elle. Elle posa ses lèvres sur celles de Roland. Lorsqu'elle inspira, ce fut le souffle de mille

ans, et de dix mille lieues. Et oui, elle sentit le goût de la mort.

Mais pas pour toi, Pistolero, se dit-elle. Pour d'autres, mais jamais pour toi. Que j'échappe à ton glam, et que tout aille bien pour moi.

C'est elle qui brisa leur baiser.

— Peux-tu ouvrir la porte pour moi ? demanda-t-elle.

Roland s'en approcha, saisit le bouton, lequel tourna sans difficulté entre ses doigts.

De l'air froid s'engouffra, en une rafale assez puissante pour faire voler les longs cheveux de Patrick en arrière, et quelques flocons de neige se glissèrent de leur côté. Sous une fine couche de gel, elle apercevait de l'herbe encore verte, ainsi qu'une allée, et une rambarde en fer forgé. Des voix chantaient *What Child Is This*, exactement comme dans son rêve.

Ce pouvait être Central Park. Oui, c'était *possible*. Le Central Park d'un autre monde situé autour de l'axe, peut-être, pas celui d'où elle venait, mais assez proche pour qu'avec le temps elle ne voie plus la différence.

Ou peut-être n'était-ce qu'un *glam*, comme il disait.

Peut-être étaient-ce les ténèbres vaadasch.

— C'est peut-être une ruse, dit-il, lisant certainement dans ses pensées.

— *La vie* même est une ruse, et l'amour, un *glam*, répondit-elle. Peut-être nous reverrons-nous, dans la clairière au bout du sentier.

— Si tu dis ainsi, qu'il en soit ainsi, dit-il.

Il tendit une jambe, planta le talon éculé de sa botte dans le sol, et s'inclina devant elle. Ote se mit à sangloter, mais resta fermement assis au pied gauche du Pistolero.

— Au revoir, mon amie.

— Au revoir, Roland.

Puis elle se retourna pour faire face à la porte, inspira profondément, et appuya sur l'accélérateur de la petite voiture. L'engin glissa doucement vers l'avant.

— *Attends !* s'écria Roland, mais elle ne se retourna pas, et ne jeta pas un regard en arrière, vers lui.

Susannah traversa la porte. Elle claqua instantanément derrière elle dans un bruit sec et définitif qu'il ne connaissait

que trop bien, dont il rêvait depuis sa longue déambulation fiévreuse sur les bords de la Mer Occidentale. Le chant avait disparu et il n'entendait plus que le gémissement solitaire du vent dans la prairie.

Roland de Gilead s'assit devant la porte, qui déjà avait repris un air fatigué et insignifiant. Plus jamais elle ne s'ouvrirait. Il plongea la tête dans ses mains. Il lui vint à l'esprit que, s'il ne les avait jamais aimés, il ne se sentirait pas aussi désespérément seul. Cependant, parmi ses nombreux regrets, il ne mettait pas le réveil de son cœur, même en cet instant.

19

Plus tard – parce qu'il y a toujours un plus tard, n'est-ce pas ? – il prépara un petit déjeuner et se força à manger sa part. Patrick avala la sienne de bon cœur, puis se retira pour ses besoins, tandis que Roland remballait leurs affaires.

Il y avait une troisième assiette, et elle était toujours pleine.

— Ote ? fit Roland en poussant l'assiette vers le bafou-bafouilleux. Tu ne veux pas prendre au moins une petite bouchée ?

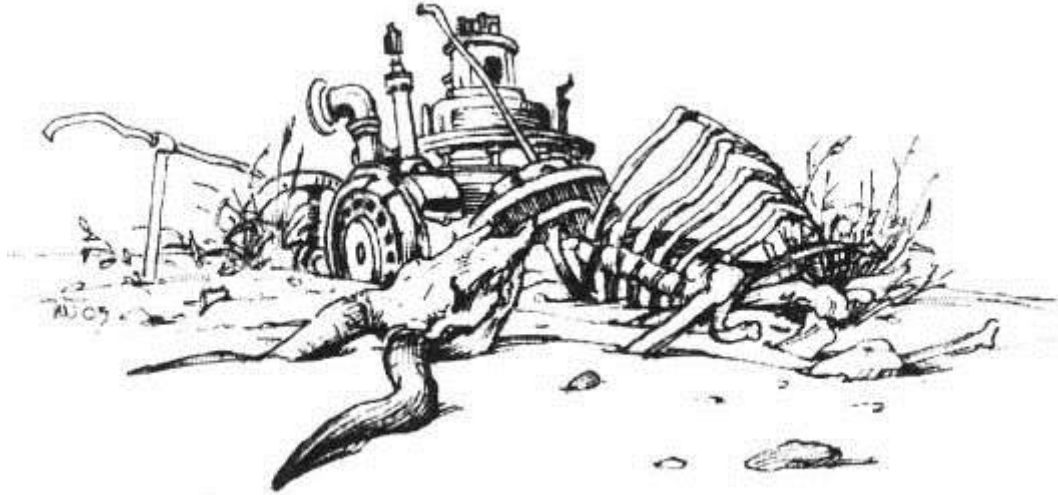
Ote considéra l'assiette, puis recula fermement de deux pas. Roland hocha la tête et jeta la nourriture intacte, l'éparpillant dans l'herbe. Peut-être Mordred passerait-il par là, et trouverait-il là de quoi faire son bonheur.

En milieu de matinée ils changèrent de décor, Roland tirant Ho Fat II et Patrick marchant à côté, la tête basse. Et bientôt le poulx de la Tour emplît de nouveau la tête du Pistolero. Très proche, à présent. Cette puissance sourde qui battait en lui écarta toute pensée de Susannah, et il en fut heureux. Il se livra corps et âme à la pulsation et la laissa éclipser toutes ses pensées et tout son chagrin.

Comme-à-commala, chantait la Tour Sombre, à présent

cachée juste derrière l'horizon. *Comme-à-commala, Pistolero te voilà.*

Commala vienne Roland, la fin du voyage est bientôt là.



Chapitre 2

MORDRED

1

Le dan-tete les observait, lorsque le gars à longs cheveux avec lequel ils cheminaient désormais avait attrapé Susannah par l'épaule pour lui montrer les hobs orange qui dansaient au loin. Mordred l'avait vue se retourner en un éclair, et dégainer l'un des gros revolvers du Papa Blanc. Pendant une seconde, les porte-loin qu'il avait trouvées dans la maison de La Ronde s'étaient mises à trembler dans la main de Mordred, tant il espérait que sa Maman Merlette descendrait l'Artiste. Comme elle aurait été dévorée de culpabilité ! La culpabilité, tranchante comme la lame émoussée d'un couperet, oui-là ! Il aurait même été possible que, anéantie par l'horreur de ce qu'elle venait de faire, elle ait retourné l'arme contre sa tempe et appuyé sur la détente une seconde fois, mettant ainsi fin à sa pitoyable existence. Ça lui ferait quel effet, au bon Vieux Papa Blanc, de se réveiller avec cette vision-là ?

Ah, les enfants, toujours en train de rêver.

Rien de tout ça ne s'était produit, bien sûr, mais il y avait eu encore bien plus à regarder. Il avait parfois du mal à voir. Car ce n'était pas seulement l'excitation qui faisait trembler les jumelles. Il était à présent chaudement vêtu, de plusieurs couches des vêtements d'hume de Dandelo, pourtant il avait toujours froid. Sauf quand il avait chaud, bien sûr. Et quel que

fût le cas de figure, chaud ou froid, il tremblait comme un vieux bonhomme édenté posé au coin du feu. Cet état de fait s'était progressivement aggravé depuis qu'il avait quitté la maison de Joe Collins. La fièvre grondait dans ses os comme le blizzard. Mordred, i lovait plus faim (car Mordred avait perdu l'appétit), mais Mordred, lovait mal, l'était môle, môle, môle.

En réalité, Mordred i l'ôvait même peur de mourir.

Néanmoins il observait le petit monde de Roland avec grand intérêt, et une fois que le feu fut reparti, il le vit même encore plus clairement. Il vit la porte venir au monde, bien qu'il ne pût déchiffrer les symboles écrits sur le bois. Il comprit que l'Artiste l'avait fait apparaître en la dessinant – quel talent divin que celui-là ! Mordred avait hâte de le manger, juste au cas où ce talent aurait été contagieux ! Il en doutait, on surestimait beaucoup la dimension spirituelle du cannibalisme, mais quel mal y avait-il à aller vérifier par soi-même ?

Il surveilla leur palabre. Il la vit, elle – et comprit également –, supplier l'Artiste et le Clébard, il vit ses jérémiades et ses attermolements

(viens avec moi, que je ne sois pas seule, allez, sois sympa, soyez sympas, tous les deux, bou-hou)

et il se délecta de son chagrin et de sa rage, lorsque ses arguments furent rejetés aussi bien par le garçon que par la bête. Mordred se délecta de leur refus, même s'il savait que ça lui rendrait la tâche plus difficile (*un peu plus difficile*, du moins ; mais quel mal pouvaient réellement lui donner un jeune muet et un bafou-bafouilleux, une fois qu'il aurait changé de forme et lancé l'assaut ?). Pendant une seconde il avait craint que, dans sa colère, elle descende ce bon Vieux Papa Blanc avec son propre pistolet, et il ne voulait pas de ça. Le Vieux Papa Blanc, il était à *lui*. C'est la voix de la Tour Sombre qui le lui avait dit. Sûr qu'il était môle, peut-être même en train de mourir, mais le Vieux Papa Blanc n'en restait pas moins son repas à lui, pas celui de Maman Merlette. Car enfin, elle laisserait la viande pourrir sans même en goûter une bouchée ! Mais elle n'avait pas tiré. Elle l'avait *embrassé*, à la place. Mordred n'avait pas voulu voir ça, ça lui donnait la nausée, et il avait préféré poser les jumelles. Il était étendu dans l'herbe, au

milieu d'un petit bosquet d'aulnes, à trembler, entre chaud et froid, à essayer de ne pas vomir (il avait passé la veille à gerber et à chier, toute la journée, lui semblait-il, jusqu'à s'en faire mal aux muscles du ventre, à force d'envoyer la purée dans deux directions à la fois, et il ne lui sortait rien d'autre de la gorge que des filets de bave épais, et de son derrière que du jus marron et de longs pets rauques). Lorsqu'il avait repris les jumelles, c'était juste à temps pour voir l'arrière de la voiturette passer la porte et disparaître, emmenant Maman Merlette. Il y avait eu comme un tourbillon, autour. De la poussière, peut-être, pourtant il pensait plutôt à de la neige. Et il y avait des voix qui chantaient, aussi. Ce chant l'avait rendu presque aussi malade que de la voir embrasser le Vieux Papa Blanc Pistolero. Puis la porte avait claqué, le chant s'était tu et le Pistolero était resté assis à côté, le visage dans les mains, bou-hou, snif-snif. Le bafouilleux était venu le voir et avait posé sa longue truffe sur l'une des bottes du vieux, sans doute pour le réconforter. C'était trop mignon, c'était mignon à gerber. L'aube s'était levée, et Mordred avait somnolé un peu. Lorsqu'il s'était réveillé, c'était au son de la voix de Vieux Papa Blanc. Mordred avait trouvé une cachette sous le vent, et les paroles lui étaient parvenues clairement : « Ote ? Tu ne veux pas prendre au moins une petite bouchée ? » Mais le bafouilleux ne voulait pas, et le Pistolero avait éparpillé la nourriture qu'aurait dû manger le petit houken à fourrure. Plus tard, après qu'ils avaient changé de décor (le Vieux Papa Blanc tirant le chariot que leur avait fait le robot, avançant à pas lourds entre les ornières de la Route de la Tour, la tête basse et les épaules courbées), Mordred avait rampé jusqu'à leur campement. Il avait effectivement mangé une partie de la nourriture jetée par terre – elle ne pouvait pas être empoisonnée, si Roland avait l'intention de la faire boulotter au bafouilleux – mais il s'était arrêté au bout de trois ou quatre bouchées de viande, sachant que, s'il persévérait, ses boyaux renverraient tout dehors illico, par le nord et par le sud. Et ça ne devait pas arriver. Mais s'il ne se nourrissait pas d'une manière ou d'une autre, il serait trop faible pour les suivre. Et il *fallait* qu'il suive, qu'il reste tout près pendant encore un petit moment. Ce serait ce soir. C'était la seule solution, car demain

Vieux Papa Blanc atteindrait la Tour Sombre, et alors il serait certainement trop tard. Son cœur le lui dictait. Mordred prit la Route de la Tour comme Roland l'avait fait, mais encore plus lentement. De temps à autre il se pliait en deux lorsque les crampes le prenaient par surprise et sa forme humaine se mettait à trembler, la noirceur pointait puis reculait sous sa peau, son lourd manteau se tendait et gonflait là où les autres pattes essayaient de surgir, puis le tissu retombait quand sa volonté triomphait et qu'il les faisait rentrer dans son abdomen, en grinçant des dents et en grognant sous l'effort. Une fois il chia au moins un litre de fluide brun dans son pantalon, et une autre fois il réussit à le baisser, mais peu lui importait où il se soulageait. Il n'avait pas été invité au Bal des Semailles, ha-ha ! Le carton avait dû se perdre en route, c'est sûr ! Plus tard, quand viendrait l'heure de l'assaut, il libérerait le petit Roi Rouge. Mais s'il le faisait maintenant, il était presque certain qu'il ne serait plus en mesure de se transformer. Il n'en aurait pas la force. Le métabolisme plus rapide de l'araignée décuplerait la maladie, comme une bourrasque violente transformant un feu de broussailles en brasier, engloutissant une forêt. Ce qui le tuait à petit feu le tuerait en un éclair. Aussi décida-t-il de se débattre, et dans l'après-midi, il commença à se sentir mieux. Le pouls de la Tour se faisait de plus en plus puissant, gagnant en force et en urgence. Il en allait de même avec la voix de son Papa Rouge, qui l'exhortait à approcher, qui l'exhortait à rester à portée de coups. Le Vieux Papa Blanc n'avait pas dormi plus de quatre heures par nuit depuis maintenant des semaines, car il montait la garde avec Maman Merlette, aujourd'hui disparue. Mais Maman Merlette n'avait pas eu à tirer ce chariot, elle, pas vrai ? Non, elle s'était juste fait porter dedans, son Altesse la Reine Merdeuse du Royaume de la Bouse ! Ben voyons ! Ce qui voulait dire que le Vieux Papa Blanc était bien fatigué, même avec le pouls de la Tour Sombre pour le requinquer et le tirer de l'avant. Ce soir le Vieux Papa Blanc devrait ou bien compter sur l'Artiste et le Clébard pour monter la garde en premier, ou bien décider de faire le tour du cadran tout seul. Mordred pensait pouvoir supporter une autre nuit de veille lui-même, du simple fait qu'il savait que ce serait la

dernière. Il ramperait le plus près possible, comme il l'avait fait la nuit précédente. Il observerait leur campement avec les lunettes porte-loin du vieil homme-monstre. Et quand ils seraient tous endormis, il se transformerait pour la dernière fois et se jetterait sur eux. Hip-hip-hip-hourra c'est moi que v'là ! Le Vieux Papa Blanc ne se réveillerait peut-être même pas, mais Mordred espérait que si. À la toute fin. Juste à temps pour se rendre compte de ce qui lui arrivait. Juste à temps pour comprendre que son fils le précipitait au pays des morts quelques heures seulement avant qu'il atteigne sa précieuse Tour Sombre. Mordred serra les poings et regarda ses doigts virer au noir. Il sentit cette démangeaison terrible mais jouissive sur ses flancs, tandis que les pattes de l'araignée tentaient de percer la peau – non pas huit pattes, mais sept, grâce à cette espèce de vermine de Maman Merlette très méchante qui était à la fois en cloque et pas en cloque, et qu'elle aille pourrir en hurlant dans l'espace vaadasch pour toujours (ou du moins jusqu'à ce que l'un des Grandioses qui rampaient là-bas la trouve et lui règle son compte). Il combattait et encourageait sa métamorphose avec une égale férocité. Il finit par ne faire que la combattre, et la pulsion de se transformer s'évanouit. Il lâcha un pet de victoire, mais bien que long et nauséabond, celui-là fut silencieux. Son trou du cul était devenu un accordéon cassé qui ne pouvait plus faire de musique mais produisait seulement des soupirs. Ses doigts reprirent leur teinte normale d'un blanc rosé et la démangeaison sur ses flancs cessa. Il avait la tête qui tournait et la fièvre lui brouillait la vue. Ses bras fins (à peine plus que des brindilles) étaient secoués de frissons douloureux. La voix de son Papa Rouge résonnait, parfois puissante, parfois affaiblie, mais toujours présente : *Viens à moi. Cours vers moi. Hâte donc ton doubleton de corps. Vienne commala, mon bon fils. Nous mettrons la Tour à bas, nous détruirons toute lumière, puis nous gouvernerons ensemble les ténèbres.*

Viens à moi.

Viens.

À l'évidence, à eux trois, les trois rescapés (quatre, en se comptant lui-même), ils étaient sortis du cyclone du *ka*. Depuis que le *Prim* s'était retiré, on n'avait plus vu de créature comparable à Mordred Deschain, en partie hume et en partie issue de cette soupe riche et forte. Une créature de cet acabit ne pouvait avoir été créée par le *ka* pour subir une mort aussi insignifiante que celle qui la menaçait présentement : une fièvre fatale, résultat d'un empoisonnement.

Roland lui-même aurait pu lui dire que manger ce qu'il avait trouvé dans la neige près de la grange de Dandelo n'était pas une bonne idée. Robert Browning aussi aurait pu l'en avertir, d'ailleurs. Vicieuse ou pas, vrai cheval ou innommable mutant, Insolente était elle-même malade lorsque Roland avait mis fin à ses jours d'une balle dans la tête. Mais Mordred était sous sa forme araignée lorsqu'il était tombé sur le cadavre de ce qui du moins *ressemblait* à un cheval, et rien ou presque n'aurait pu l'empêcher de manger cette viande. Ce n'est qu'en reprenant forme humaine qu'il s'était demandé avec une pointe d'angoisse comment il avait pu y avoir autant de viande sur le corps squelettique du vieux canasson de Dandelo, et pourquoi cette viande était encore si chaude et moelleuse, pourquoi le sang n'avait pas coagulé. Elle était restée en pleine tempête de neige, après tout, et ce depuis plusieurs jours. Les restes de la jument auraient dû être complètement congelés.

C'est alors qu'avaient commencé les vomissements. Puis était venue la fièvre, et avec elle la lutte contre la métamorphose, la lutte jusqu'au moment où il serait assez près de son Vieux Papa Blanc pour l'écarteler, un membre à la fois. L'être dont la venue était chantée par les prophéties depuis des millénaires (essentiellement par le peuple Manni, et le plus souvent à travers des chuchotements remplis d'effroi), cet être qui grandirait à moitié humain et demi-dieu, cet être qui surveillerait et assisterait la fin de l'humanité et le retour du *Prim*... cet être était finalement arrivé sous la forme d'un enfant

naïf et plein de rancœur en train de mourir d'une indigestion de viande empoisonnée.

Le *ka* ne pouvait être mêlé à cela.

3

Roland et ses deux compagnons ne firent pas beaucoup de chemin, le jour où Susannah les laissa. Même s'il avait projeté de parcourir toute la distance avant le lendemain au coucher du soleil, Roland n'aurait pu aller bien loin. Il se sentait découragé, seul et mort de fatigue. Patrick aussi était fatigué, mais lui au moins pouvait monter à bord du chariot s'il le choisissait, et c'est ce qu'il choisit de faire pendant la plus grande partie de la journée, somnolant à certains moments, dessinant à d'autres, ou encore marchant un petit peu avant de se hisser de nouveau dans Ho Fat II, afin de refaire un petit somme.

Le pouls de la Tour battait fort dans la tête et dans le cœur de Roland, et son chant, puissant et ravissant, et composé à présent de mille voix ; mais même tout ça ne suffit pas à soulager le poids qui plombait ses os. Et c'est alors, tandis qu'il cherchait un coin ombragé où ils pourraient s'arrêter et prendre un léger repas (c'était déjà le milieu de l'après-midi), qu'il aperçut quelque chose qui lui fit momentanément oublier sa lassitude et son chagrin.

Sur le bord de la route poussait une rose sauvage, en apparence la jumelle parfaite de celle du terrain vague. Elle poussait en défiant la loi des saisons – le tout début du printemps, estimait Roland. Elle était d'un rose pâle sur les pétales extérieurs, puis fonçait progressivement jusqu'au rouge profond, au centre. La couleur exacte des désirs du cœur, pensa Roland. Il tomba à genoux devant elle, et pencha l'oreille vers la coupe de corail. Et il écouta.

La rose chantait.

La lassitude demeura, comme c'est le lot de l'homme harassé de fatigue (de ce côté-ci de la tombe, du moins), mais la solitude et le chagrin disparurent, du moins pour un moment. Il scruta le centre de la rose et aperçut un cœur d'un jaune si vif qu'il ne put le regarder sans en être ébloui.

La porte de Gan, songea-t-il, sans trop savoir de quoi il s'agissait, mais certain d'avoir raison. *Si fait, la porte de Gan, voici ce qu'elle est !*

Cette rose-là différait de celle du terrain vague par un aspect crucial : l'impression de maladie et les faibles voix de la discorde avaient disparu. Cette rose était éclatante de santé et gorgée de lumière et d'amour. Elle et toutes les autres... elles... elles devaient...

Elles nourrissent les Rayons, n'est-ce pas ? De leurs chants et de leur parfum. Tout comme les Rayons les nourrissent. C'est un champ de force vivant, de don et de partage, diffusé par la Tour. Et ce n'est que la première, la pionnière qui s'est aventurée au loin. Dans Can'-Ka No Rey il y en a des dizaines de milliers, exactement comme celle-ci.

Cette idée lui donna le vertige. Puis une autre pensée le remplit de colère et de peur : le seul à l'avoir vue sur ce splendide manteau écarlate était dément. Il les anéantirait toutes en un instant, dès lors qu'il en aurait la liberté.

Une main hésitante lui tapota l'épaule. C'était Patrick, Ote à ses talons. Le garçon pointa le doigt en direction de l'étendue herbeuse autour de la rose, puis à grand renfort de gestes, mima un repas. Il désigna ensuite la rose et fit mine de dessiner. Roland n'avait pas très faim, mais l'autre idée du garçon l'enchantait beaucoup plus.

— Oui, dit-il. Nous allons manger un morceau ici, et je ferai peut-être une petite sieste, pendant que tu dessines la rose. Tu voudras bien en faire deux, Patrick ?

Il tendit les deux doigts restants de sa main droite, pour s'assurer que Patrick avait compris.

Le jeune garçon fronça les sourcils et pencha la tête, ne comprenant visiblement toujours pas. Ses cheveux reposaient à présent sur une de ses épaules, en un bandeau luisant. Roland se remémora Susannah en train de laver cette chevelure dans un

ruisseau, malgré les cris de protestation de Patrick. C'était exactement le genre de choses que Roland lui-même n'aurait pas pensé à faire, mais il lui fallait admettre que le gaillard avait bien plus belle allure, ainsi. Tandis qu'il contemplait la chevelure brillante, il sentit combien Susannah lui manquait, en dépit du chant de la rose. Elle avait mis de la grâce dans la vie de Roland. Et ce mot ne lui était venu qu'une fois qu'elle était partie.

Et voilà qu'il se retrouvait en face de Patrick, artiste de génie, mais animal terriblement lent au démarrage.

Roland désigna son bloc, puis la rose. Patrick hocha la tête – jusque-là, il saisissait le principe. Puis Roland leva deux des doigts de sa main valide et les pointa de nouveau vers le bloc. Cette fois-ci, une lueur éclaira le visage de Patrick. Il pointa le doigt vers la rose, vers le bloc, vers Roland, et enfin vers lui-même.

— C'est ça, mon grand, acquiesça le Pistolero. Un dessin de la rose pour toi et un pour moi. C'est une bonne idée, non ?

Patrick opina avec enthousiasme, se mettant au travail pendant que Roland préparait la boustifaille. Une fois encore, Roland servit trois assiettes, et une fois encore, Ote refusa sa part. Lorsque Roland planta son regard dans les yeux cerclés d'or du bafouilleux, il y vit un vide affreux – comme un deuil – qui le blessa cruellement. Et Ote ne pouvait pas se permettre de sauter trop de repas ; il était déjà bien maigre. Effiloché jusqu'à la corde, aurait dit Cuthbert, sans doute avec le sourire. Il lui aurait fallu des sassafras chauds et des sels. Mais le Pistolero n'avait pas de ça sur lui.

— Pourquoi fais-tu cet air-là ? demanda sèchement Roland au bafouilleux. Si tu voulais partir avec elle, tu aurais dû le faire quand tu en avais l'occasion ! Pourquoi poser sur moi ce regard de houken triste, maintenant ?

Ote le considéra pendant quelques secondes encore, et Roland vit qu'il avait blessé le petit bonhomme ; c'était ridicule, pourtant on ne peut plus vrai. Ote s'éloigna, sa petite queue en tire-bouchon entre les jambes. Roland eut envie de le rappeler, mais ç'aurait été encore plus ridicule, n'est-ce pas ? Qu'avait-il l'intention de faire ? Présenter ses excuses à un bafou-

bafouilleux ?

Il se sentait en colère contre lui-même et mal à l'aise, sentiments qu'il n'avait jamais éprouvés avant d'arracher Eddie, Susannah et Jake du côté Amérique, pour les tirer dans sa vie. Avant leur venue, il ne ressentait presque rien, et si c'était une façon étroite de vivre, par certains aspects elle n'était pas si mal. Au moins ne perdait-on pas son temps à se demander s'il fallait présenter ses excuses à des animaux pour leur avoir parlé un peu durement, par les dieux.

Roland s'accroupit près de la rose, se fondant dans le flot puissant et apaisant de son chant, et dans l'éclair brillant – brillant et *sain* – de son cœur. Puis Patrick lui lança un coup de klaxon et lui fit signe de s'écarter, afin que le jeune garçon pût voir et dessiner la fleur. Ce qui ne fit qu'ajouter au sentiment de dislocation et de mécontentement du Pistolero, mais il changea de position sans un mot de protestation. Après tout, n'avait-il pas demandé lui-même à Patrick de la dessiner ? Il ne put s'empêcher de penser que, si Susannah avait été là, leurs regards se seraient croisés, et qu'ils auraient souri avec cet air de compréhension amusée qu'ont les parents devant le petit manège de leur jeune enfant. Mais elle n'était pas là, bien sûr. Elle était la dernière d'entre eux, et à présent elle avait disparu, elle aussi.

— D'accord, maint'nant tu la vois-t-y un tantinet mieux, ta p'tite rose ? demanda-t-il en essayant d'avoir l'air comique, mais en réussissant seulement à avoir l'air en colère – en colère et épuisé.

Patrick, au moins, ne réagit pas au ton sec du Pistolero : *Il n'a probablement même pas intuité ce que je viens de dire*, en conclut Roland.

Le jeune muet s'assit les pieds croisés, le bloc en appui sur les cuisses, son assiette encore à moitié pleine posée à côté de lui.

— N'en oublie quand même pas de manger, recommanda Roland. Écoute ce que je te dis, maintenant.

Il ne reçut pour toute réponse qu'un regard distrait, et abandonna la bataille.

— Patrick, je vais somnoler un peu. L'après-midi sera long.

Et la nuit encore plus, ajouta-t-il en pensée... et pourtant sa consolation était la même que celle de Mordred : la nuit prochaine serait sans doute la dernière. Il ne savait pas avec certitude ce qui l'attendait dans la Tour Sombre au bout de son champ de roses, mais même s'il réussissait à venir à bout du Roi Cramoisi, il avait l'intuition que c'était là sa dernière marche. Il ne pensait pas devoir un jour quitter Can'-Ka No Rey, et ça lui allait. Il était très fatigué. Et, en dépit du pouvoir de la rose, il était triste.

Roland de Gilead posa un bras sur ses yeux et s'endormit immédiatement.

4

Il ne dormit pas longtemps, avant de se faire réveiller par les cris enthousiastes de Patrick, qui comme un gosse voulait lui montrer le premier dessin qu'il avait fait de la rose – à en juger par la position du soleil, il s'était écoulé à peine dix minutes, quinze tout au plus.

Comme tous ses dessins, celui-ci détenait un pouvoir étrange. Patrick avait capturé l'essence même de la rose, bien qu'il n'eût pour tout outil qu'un crayon. Pourtant, Roland aurait largement préféré une heure de sommeil supplémentaire à cet exercice de critique d'art. Il hocha néanmoins la tête pour signifier son approbation – fini de râler et de ronchonner, en présence d'une telle beauté, se promit-il – et un sourire illumina le visage de Patrick, heureux de si peu de chose. Il écarta le dessin et en recommença un autre. Un dessin pour chacun d'eux, exactement comme Roland le lui avait demandé.

Roland aurait pu s'assoupir encore quelques instants, mais à quoi bon ? Le muet aurait fini le second dessin en quelques minutes, et le réveillerait très vite. Il décida donc d'aller trouver Ote, et caressa la fourrure dense du bafouilleux, chose qu'il

faisait rarement.

— Je suis désolé de t'avoir parlé durement, petit bonhomme, dit le Pistolero. Tu ne veux pas me dire un mot, pour faire la paix ?

Mais Ote ne voulait pas.

Quinze minutes plus tard, Roland emballa de nouveau les quelques affaires qu'il avait sorties du chariot, se cracha dans les paumes et s'empara de nouveau des poignées. Le chariot était plus léger, à présent, forcément, pourtant il lui paraissait plus lourd.

Bien sûr qu'il est plus lourd, se dit-il. Il y a ma peine, dedans, maintenant. Je le tire derrière moi partout où je vais, je dis vrai.

Bientôt Patrick Danville monta également à bord d'Ho Fat II. Il se hissa à l'arrière, se confectionna un petit nid et s'endormit presque immédiatement. Roland se remit en marche de son pas lourd, tête baissée, son ombre de plus en plus longue, à ses talons. Ote marchait à ses côtés.

Plus qu'une nuit, pensa le Pistolero. Plus qu'une nuit, une journée ensuite, et tout sera fini. D'une manière ou d'une autre.

Il laissa le pouls de la Tour et le chant de ses multiples voix lui envahir l'esprit et mettre des ailes à ses bottes... un petit peu, du moins. Il commençait à y avoir plus de roses, des dizaines éparpillées de part et d'autre de la route, illuminant le paysage plutôt morne. Quelques-unes poussaient sur la route même, et il veilla à les contourner. Il avait beau être épuisé, il n'aurait pas voulu par négligence en écraser une seule, ou ne serait-ce que rouler sur un pétale tombé.

5

Il s'arrêta pour la nuit alors que le soleil était encore haut au-dessus de l'horizon, trop épuisé pour aller plus loin, bien qu'il

leur restât au bas mot deux heures de lumière. Il trouva un cours d'eau asséché, dans le lit duquel poussait un essaim sauvage de ces roses splendides. Leur chant ne soulagea pas sa fatigue, mais dans une certaine mesure il lui remonta un peu le moral. Il eut le sentiment qu'il en allait de même pour Patrick et Ote, et c'était une bonne chose. Lorsque Patrick s'était réveillé, il avait commencé par jeter des regards fascinés alentour. Puis son visage s'était assombri, et Roland avait compris qu'il se remémorait subitement que Susannah était partie. Sur le coup le garçon avait un peu pleuré, mais peut-être ne pleurerait-il plus.

Il y avait un bosquet de peupliers sur la rive – du moins le Pistolero pensait qu'il s'agissait de peupliers – mais ils étaient morts lorsque le cours d'eau qui baignait leurs racines avait disparu. Leurs branches faméliques brandissaient leurs entrelacs dénudés sur fond de ciel. Dans leurs silhouettes il voyait se dessiner le nombre dix-neuf encore et encore, dans les chiffres de son monde à lui, mais aussi dans ceux du monde de Susannah. À un endroit, les branches avaient même l'air d'écrire VOLL sur le ciel qui s'obscurcissait.

Avant de faire le feu et de leur préparer un souper précoce – les boîtes de conserve récupérées dans le garde-manger de Dandelo feraient bien l'affaire, ce soir, se dit-il – Roland descendit dans le lit asséché de la rivière pour aller respirer les roses, vagabondant lentement le long des arbres morts en écoutant leur chant. Tant le parfum que le chant le revigorèrent.

Se sentant un peu mieux, il partit ramasser du bois au pied des arbres (cassant certaines des branches basses de belle taille, faisant voler des éclats qui lui rappelaient un peu les crayons à papier de Patrick) et empila le petit bois au centre. Puis il gratta une allumette, en entonnant ce vieux catéchisme presque sans l'entendre : « Fuse, fuse, belle étincelle, que ton feu réchauffe ma tanière. »

Tandis qu'il attendait que le feu prenne, puis se réduise à un lit de braises rosées, Roland sortit la montre qu'on lui avait donnée à New York. La veille elle s'était arrêtée, bien qu'on lui ait assuré que la pile qui la faisait marcher durerait au moins cinquante ans.

À présent, alors que la fin d'après-midi avançait sereinement vers le soir, les aiguilles s'étaient doucement mises à tourner à l'envers.

Fasciné, il observa le phénomène pendant un petit moment, puis referma le clapet et examina les *sigleus* gravés dessus : clé, rose et Tour. Une faible lueur bleu cobalt s'était mise à scintiller des fenêtres qui escaladaient la Tour en spirale.

Ils ne savaient pas que ça se produirait, se dit-il, puis il replaça soigneusement la montre dans la poche avant gauche de son pantalon, vérifiant d'abord (comme il le faisait toujours) qu'il n'y avait pas de trou au fond. Puis il cuisina. Lui et Patrick mangèrent de bon cœur.

Ote n'avalait pas une seule bouchée.

6

Mis à part la nuit de palabre passée avec l'homme en noir – cette nuit durant laquelle Walter lui avait tiré les cartes avec son jeu de tarots sans doute truqué – ces douze heures d'obscurité près du ruisseau asséché furent les plus longues de la vie de Roland. La lassitude s'abattit sur lui, plus profonde et plus sombre que jamais, jusqu'à peser comme un manteau de pierre. D'anciens visages et d'anciens lieux défilaient devant ses yeux lourds : Susan, galopant à bride abattue le long de l'Aplomb, ses cheveux blonds flottant derrière elle ; Cuthbert dévalant la colline de Jéricho Hill, à un train d'enfer lui aussi, en vociférant et en riant ; Alain Johns, levant son verre pour porter un toast ; Eddie et Jake se battant dans l'herbe en hurlant de rire, tandis qu'Ote dansait autour d'eux en jappant.

Mordred était là quelque part, non loin, pourtant Roland se sentait sans arrêt glisser vers le sommeil. À chaque fois qu'il se réveillait en sursaut, les yeux écarquillés, scrutant fébrilement les ténèbres, il savait qu'il avait frôlé de plus près l'inconscience.

À chaque fois il s'attendait à voir l'araignée avec sa marque rouge sur le ventre fondre sur lui, mais il ne voyait rien d'autre que les hobs, et leur halo orange dansant au loin. Il n'entendait rien d'autre que le murmure du vent.

Mais il est là. Il attend son heure. Et si je dors – quand je dormirai – il s'abattra sur nous.

Vers trois heures du matin, par la seule force de sa volonté, il s'obligea à se tirer d'une somnolence qui s'apprêtait à basculer dans le sommeil profond. Il scruta désespérément les alentours, se frottant les yeux avec la base du poignet, assez fort pour faire exploser des miarces, des flambilles et des saintes-fites dans son champ de vision. Le feu avait beaucoup baissé. Patrick était étendu à cinq ou six mètres de lui, au pied tordu d'un peuplier. De là où Roland était assis, le garçon n'était qu'une bosse recouverte d'une peau de cerf. Il ne vit pas trace d'Ote. Le Pistolero appela le bafouilleux, mais ne reçut pas de réponse. Roland s'apprêtait à aller inspecter les lieux lorsqu'il aperçut le vieil ami de Jake juste à la limite de la zone éclairée par le feu mourant – ou du moins aperçut-il la lueur dorée de ses yeux. Ces yeux fixèrent Roland pendant quelques secondes, puis disparurent, sans doute lorsque Ote glissa sa truffe entre ses pattes avant.

Il est fatigué, lui aussi, se dit Roland. Et quoi d'étonnant ?

La question de savoir ce qu'Ote allait devenir après le lendemain commença à se faire jour à la surface de la conscience du Pistolero, de sa conscience épuisée, et il l'écarta. Il se leva (dans sa grande fatigue, il sentit qu'il portait instinctivement les mains à la hanche qui le faisait autrefois souffrir, comme s'il s'attendait à ce que la douleur renaisse), s'approcha de Patrick et le secoua pour le réveiller. Il lui fallut un moment, mais le garçon finit par ouvrir les yeux. Ça ne suffisait pas au Pistolero, qui l'attrapa par les épaules et le tira en position assise. Lorsque le jeune garçon essaya de se rallonger, Roland le secoua. *Fort.* Patrick posa sur Roland un regard lourd d'incompréhension.

— Aide-moi à refaire du feu, Patrick.

Cette tâche le réveillerait un peu. Et une fois que le feu brûlerait à nouveau haut et fort, il ferait monter brièvement la

garde à Patrick. Roland n'aimait pas beaucoup cette idée, et il savait pertinemment que laisser Patrick responsable du tour de guet était dangereux, mais essayer de tenir lui-même tout le reste de la nuit était plus dangereux encore. Il avait besoin de sommeil. Une heure ou deux suffiraient, et Patrick pouvait à n'en pas douter rester réveiller ce temps-là.

Patrick contribua volontiers à ramasser du bois et à le jeter dans le feu, bien qu'il eût la rapidité d'une bougie – un corps ranimé, dans le jargon de Gilead. Et lorsque le feu fut de nouveau vaillant, il se recroquevilla dans son coin, ses jeunes bras pendant entre ses genoux cagneux remontés à hauteur du menton, déjà plus endormi qu'éveillé. Roland se dit qu'il lui faudrait peut-être gifler le garçon pour le ramener à lui, et il devait bientôt regretter – amèrement – de ne l'avoir pas fait.

— Patrick, écoute-moi, dit-il en secouant le garçon par les épaules, assez fort pour faire voler ses cheveux autour de son visage, mais une partie lui retomba dans la figure.

Roland les écarta d'un geste de la main.

— J'ai besoin que tu restes éveillé et que tu montes la garde. Rien qu'une heure... juste le temps que je... Lève les yeux, Patrick ! Regarde-moi ! Par les dieux, ne *t'avise* pas de te rendormir comme ça ! Est-ce que tu la vois ? L'étoile la plus brillante, parmi celles qui sont près de nous !

C'était de la Vieille Mère que parlait Roland, et Patrick hocha immédiatement la tête. Une lueur d'intérêt pointait désormais dans ses yeux, ce que le Pistolero trouva encourageant. C'était le regard « je veux dessiner » de Patrick. Et s'il restait assis là à dessiner la Vieille Mère qui scintillait entre deux branches du plus gros peuplier mort, alors il y avait de bonnes chances pour qu'il restât éveillé. Peut-être même jusqu'à l'aube, s'il s'impliquait vraiment.

— Là, Patrick.

Il fit asseoir le garçon contre la base du tronc. Il était osseux et noueux et – espéra Roland – la posture était assez inconfortable pour ne pas lui donner envie de se rendormir. Et Roland avait l'impression de faire tous ces mouvements comme sous l'eau. Dieux, qu'il était fatigué. *Tellement* fatigué.

— Tu la vois toujours ? L'étoile ?

Patrick hocha la tête avec gourmandise. Il semblait avoir jeté son envie de dormir aux orties, et le Pistolero remercia les dieux de cette faveur inattendue.

— Lorsqu'elle passera derrière cette grosse branche, et que tu ne la verras plus, ou que tu ne pourras plus la dessiner sans te lever... alors viens me réveiller. Réveille-moi, même si c'est très difficile. Tu comprends ?

Patrick hocha nouveau vigoureusement la tête, mais Roland voyageait avec lui depuis assez longtemps maintenant pour savoir que ce hochement de tête pouvait signifier tout et son contraire. Il avait envie de faire plaisir, ça oui. Si on lui demandait si neuf et neuf faisaient dix-neuf, il opinerait avec le même enthousiasme.

— Quand tu ne pourras plus la voir de là où tu es assis...

À présent même ses propres paroles semblaient venir de très loin. Il lui faudrait juste espérer que Patrick avait compris. Le garçon sans langue avait sorti son bloc, du moins, et un crayon fraîchement taillé.

Voilà ma meilleure protection, murmura l'esprit de Roland alors qu'il retournait à son petit tas de peaux entre le feu de camp et Ho Fat II. *Il ne s'endormira pas tant qu'il dessinera, pas vrai ?*

Il espérait que non, mais en fait il n'en savait rien. Et ça n'avait pas d'importance, parce que Roland de Gilead allait dormir, de toute façon. Il avait fait de son mieux, et il faudrait bien que ça suffise.

— Une heure, marmonna-t-il, et sa voix était petite et lointaine à ses oreilles. Réveille-moi dans une heure... quand l'étoile... quand la Vieille Mère passera derrière...

Mais Roland ne put terminer. Il ne savait même plus ce qu'il disait. L'épuisement s'empara de lui et le transporta en un éclair au plus profond d'un sommeil sans rêves.

Mordred assista à toute la scène, à travers les lunettes porte-loin. Sa fièvre était montée en flèche et dans cette flamme vive et soudaine, son épuisement à lui avait momentanément disparu. C'est avec grand intérêt qu'il vit le Pistolero réveiller le muet – l'Artiste – et le malmener pour qu'il l'aide à refaire du feu. Il regardait le muet, attendant impatiemment qu'il ait fini sa corvée et retourne dormir avant que le Pistolero ait pu l'en empêcher. Mais ce ne fut pas le cas, malheureusement. Ils avaient établi leur campement près d'un bosquet de peupliers morts, et Roland avait conduit l'Artiste près du plus gros arbre. Il avait tendu le bras vers le ciel. Il était constellé d'étoiles, mais Mordred supposa que le Vieux Papa Blanc Pistolero désignait la Vieille Mère, parce que c'était l'astre le plus brillant. L'Artiste, qui n'avait pas l'air bien gâté par la Nature (du moins au niveau du cerveau), avait fini par comprendre. Il avait sorti son bloc et s'était déjà mis au travail quand Vieux Papa Blanc était allé s'isoler un peu plus loin d'un pas trébuchant, marmonnant toujours ses instructions et ses ordres, auxquels il était évident que l'Artiste ne prêtait strictement aucune attention. Vieux Papa Blanc s'était effondré avec une telle rapidité que Mordred avait craint un instant que le vieux bout de lard qui servait de cœur à ce vieux salaud ait finalement lâché. Puis Roland s'était retourné dans l'herbe, se calant plus à son aise, et Mordred, allongé sur un monticule à une centaine de mètres à l'est du lit asséché, avait senti son propre rythme cardiaque ralentir. Et quel que fût l'épuisement du Vieux Papa Blanc Pistolero, son apprentissage et sa longue lignée, qui remontait aussi loin qu'Arthur l'Aîné lui-même, suffiraient à le faire s'éveiller en sursaut, l'arme à la main, à la seconde où l'Artiste vociférerait un de ses cris indistincts mais infernaux. Mordred fut saisi de crampes, les plus fortes jusqu'à maintenant. Il se courba en deux, luttant pour garder sa forme humaine, luttant pour ne pas hurler, luttant pour ne pas mourir. Il entendit un autre de ces longs gargouillis venus d'en bas et sentit un flot de liquide brun

et grumeleux lui dégouliner le long des jambes. Mais son odorat surnaturel ne sentit pas que l'odeur d'excréments dans cet amas désastreux ; cette fois-ci, il sentit l'odeur du sang se mêler à celle de la merde. Il se dit que la douleur ne cesserait jamais, qu'elle irait croissant jusqu'à le déchirer en deux, mais elle finit par se relâcher quelque peu. Il jeta un œil à sa main gauche et ne fut pas totalement surpris de constater que les doigts en avaient noirci et s'étaient soudés les uns aux autres. Ils ne reprendraient jamais allure humaine, ces doigts-là. Il avait l'intuition qu'il ne lui restait plus qu'une métamorphose, en lui. De la main droite, Mordred essuya la sueur sur son front et porta de nouveau les bi-lunettes à ses yeux, priant son Papa Rouge que cet idiot de muet se soit endormi. Mais non. Il était appuyé contre son peuplier et observait la Vieille Mère, baissant la tête toutes les trois ou quatre secondes pour compléter son dessin. C'est à cet instant que Mordred Deschain s'approcha le plus près du désespoir. Tout comme Roland, il pensait que dessiner était la chose qui avait le plus de chances de garder cet idiot éveillé. Alors pourquoi ne pas céder à la métamorphose alors qu'il pouvait encore profiter de l'énergie destructive de sa dernière poussée de fièvre, et l'utiliser comme carburant ? Pourquoi ne pas tenter sa chance ? C'était Roland qu'il voulait, après tout, pas le gosse. Sous sa forme araignée, il pouvait sans doute se jeter sur le Pistolero assez rapidement pour l'arracher au sol et le précipiter dans sa bouche avide. Vieux Papa Blanc lâcherait peut-être un coup de feu, voire deux, mais Mordred pensait pouvoir en encaisser un ou deux, si les petits missiles de plomb ne dénichaient pas l'excroissance blanche sur le dos de l'araignée : le cerveau de son corps double. *Et une fois que je le tiendrai, je ne le lâcherai que quand il sera saigné à blanc, plus qu'une momie desséchée, comme l'autre, Mia.*

Il se détendit, s'apprêta à laisser la métamorphose s'emparer de lui, puis une autre voix s'éleva à l'intérieur de sa tête. C'était la voix de son Papa Rouge, celui emprisonné sur le flanc de la Tour Sombre, qui avait besoin de Mordred vivant, du moins pour encore un jour, pour que Mordred vienne libérer son père.

Attends encore un peu, conseilla la voix. Encore un petit peu. Je n'ai peut-être pas encore abattu toutes mes cartes, je lui

réserve une surprise. Attends... attends encore un peu...

Mordred attendit. Et au bout de quelques secondes, il sentit la pulsation de la Tour Sombre se transformer.

8

Patrick sentit ce changement, lui aussi. Le pouls se fit apaisant. Et des mots voguaient sur l'onde, des mots qui émoussaient son désir de dessiner. Il traça encore un trait, puis s'interrompit. Il posa son crayon par terre et se mit à fixer la Vieille Mère, qui semblait puiser en cadence avec les mots dans son esprit, ces mots que Roland aurait reconnus. Sauf qu'ils étaient chantés par une voix de vieillard, chevrotante mais douce.

*Petit oiseau, mon doux chéri,
Voilà qu'un autre jour finit,
Que tes rêves soient doux et gais
Que tu rêves de champs et de baies*

*Petit oiseau, bébé adoré,
Amène donc ici ton panier,
Va, cours, vole
Et rapporte de quoi remplir ton panier.*

La tête de Patrick se mit à dodeliner. Ses yeux se fermèrent... se rouvrirent... puis ses paupières glissèrent de nouveau.

De quoi remplir mon panier, se dit-il, avant de s'endormir à la lueur du feu.

Maintenant, mon cher fils, chuchota la voix froide dans le cerveau en ébullition de Mordred. Maintenant. Empare-toi de lui, et assure-toi qu'il ne se réveille jamais de son sommeil. Massacre-le au milieu des roses, et nous gouvernerons ensemble.

Mordred sortit de sa cachette, laissant tomber les jumelles d'une main qui n'avait plus rien d'une main. Et tandis qu'il se transformait, un immense sentiment de confiance l'envahit. Dans une minute, il en aurait fini. Ils dormaient tous les deux, et il était impossible qu'il manque son coup.

Il se précipita vers le campement et les hommes assoupis, cauchemar noir sur sept pattes, la bouche claquant dans l'air.

10

Quelque part, à mille kilomètres de là, Roland entendit un aboiement, puissant et impérieux, plein de fureur et de sauvagerie. Son esprit épuisé tenta de s'en détourner, de l'effacer et de s'enfoncer plus profond. Puis il y eut un effroyable cri de souffrance, qui le réveilla en sursaut. Il reconnaissait cette voix, même à ce point transformée par la douleur.

— *Ote !* hurla-t-il en bondissant. *Ote, où es-tu ? À moi ! À m...*

C'est alors qu'il le vit, se débattant dans l'étreinte de l'araignée. Ils étaient tous deux clairement visibles, dans l'éclat des flammes. Derrière eux, toujours assis contre son tronc d'arbre, Patrick jetait un regard stupide à travers le rideau de ses cheveux qui seraient bientôt sales à nouveau, à présent que Susannah était partie. Le bafouilleux se tordait vigoureusement

d'avant en arrière, plantant les crocs dans le corps de l'araignée, l'écume volant de ses babines alors même que Mordred faisait plier son dos selon un angle totalement contre nature.

S'il n'avait pas bondi des hautes herbes, se dit instantanément Roland, C'est moi qui serais entre les griffes de Mordred.

Ote planta les crocs au plus profond d'une des pattes de Mordred. À la lueur du feu, Roland vit les muscles de la mâchoire du bafouilleux se gonfler comme deux petits œufs de caille, lorsqu'il ajusta son emprise pour mordre plus profond encore. La chose poussa un mugissement et relâcha son emprise. À cet instant Ote aurait pu se libérer, si tel avait été son choix. Il en décida autrement. Au lieu de sauter à terre et de s'enfuir en cette seconde de liberté qui lui était accordée avant que Mordred reprenne ses esprits et se venge, Ote choisit ce moment pour tendre son long cou et aller mordre l'endroit précis où l'une des pattes de la créature se rattachait à son corps démesuré, il mordit au cœur de la chair, faisant jaillir un jet de liqueur d'un noir rougeâtre, qui gicla de chaque côté de son museau. À la lumière du feu, le jet étincelait de flammèches orange. Mordred poussa un hurlement de douleur. Il n'avait pas tenu compte d'Ote, dans ses savants calculs, et il en payait à présent le prix. Dans la lumière orangée, les deux formes se tordaient comme des silhouettes de cauchemar.

Tout près Patrick poussait des hennissements de terreur.

Cette espèce de fils de catin bon à rien s'est finalement endormi, se dit Roland avec amertume. Mais qui lui avait confié ce tour de garde, pour commencer ?

— Lâche-le, Mordred ! brailla-t-il. Lâche-le et je t'épargnerai encore un jour ! Je le jure sur le nom de mon père !

Des yeux rouges, pleins de folie et de malveillance, étincelant au-dessus du corps contorsionné d'Ote, le fusillèrent. Et plus haut, suspendus au-dessus de la courbe de l'échine de l'araignée, il aperçut de minuscules yeux bleus, à peine plus gros que des têtes d'épingles. Et ces yeux-là fixaient le Pistolero avec une haine on ne peut plus humaine.

Ce sont mes propres yeux, songea Roland avec consternation, puis il entendit un craquement sec. La colonne

vertébrale d'Ote. Mais malgré ce coup mortel, le bafouilleux ne desserra pas une seconde l'étau qui emprisonnait l'articulation de Mordred, bien que les poils durs comme l'acier lui aient déjà arraché une bonne partie du museau, dénudant ces dents affûtées qui s'étaient parfois refermées avec douceur sur le poignet de Jake, attirant le jeune garçon vers quelque chose que le bafouilleux voulait lui montrer. *Ake ! jappait-il dans ces moments-là. Ake-Ake !*

La main droite de Roland bondit sur son holster et le trouva vide. Ce n'est qu'alors, des heures après son départ, qu'il se rendit compte que Susannah avait emporté une de ses armes avec elle, dans l'autre monde. *Bien, se dit-il. Très bien. Car si ce sont bien les ténèbres qu'elle a trouvées, il y aura cinq balles pour ce qu'elle y rencontrera, et une pour elle. Très bien.*

Mais cette pensée avait aussi quelque chose de lointain et d'assourdi. Il dégaina l'autre revolver au moment où Mordred s'accroupissait sur son arrière-train et dégageait la patte du milieu (la seule qui lui restait), l'enroulant autour du ventre d'Ote et arracha l'animal, toutes dents dehors, de sa patte sanguinolente. L'araignée fit tourner le petit corps en une spirale effroyable. Pendant un instant il voila l'éclat vif de la Vieille Mère. Puis il lança violemment Ote au loin et Roland eut une sensation fugitive de *déjà-vu*, se rappelant qu'il avait entrevu cette fin bien longtemps auparavant, dans le Cristal du Magicien. Ote décrivit un arc dans la pénombre injectée d'étincelles et alla s'empaler sur une des branches de peuplier que le Pistolero lui-même avait cassée pour le feu. Il émit un jappement déchirant – un cri de mort – puis resta suspendu, désarticulé et immobile, au-dessus de la tête de Patrick.

Mordred se jeta immédiatement sur Roland, mais son assaut se fit en une course lente et confuse. Il s'était fait arracher une patte d'une balle peu après sa naissance, et à présent une autre pendait, flasque et brisée, les pinces s'ouvrant et se refermant en spasmes involontaires, en traînant dans l'herbe. L'œil de Roland n'avait jamais été plus vif, jamais plus profond le halo glacial qui l'entourait dans ces instants-là. Il vit l'excroissance blanche et les yeux bleus de bombardier, ses yeux *à lui*. Il vit le visage de son fils unique l'observer du haut de cette

abomination qu'il était, puis disparaître dans une gerbe de sang lorsque la première balle le transperça. L'araignée se redressa, brandissant ses pattes monstrueuses vers le ciel noir constellé d'étoiles. Les deux balles suivantes allèrent se planter dans son ventre découvert et ressortirent dans le dos, faisant jaillir un sillage liquide et sombre. L'araignée bascula sur le côté, essayant peut-être de s'enfuir, mais ses pattes ne pouvaient plus la porter. Mordred Deschain s'effondra dans le feu, soulevant une gerbe d'étincelles orange et écarlates. Il se tordit au milieu des braises, les poils raides de son ventre prirent feu et Roland, un rictus plein d'amertume aux lèvres, lui tira de nouveau dessus. L'araignée mourante roula sur le dos hors du feu éparpillé sur le sol, ses pattes restantes s'enroulant en un nœud avant de s'écarter violemment en croix. L'une d'elles tomba dans le feu et s'enflamma. L'odeur était atroce.

Roland se précipita en avant, dans le but d'étouffer le petit feu qui avait démarré dans les broussailles, et c'est alors qu'un mugissement de rage éclata dans sa tête.

Mon fils ! Mon seul fils ! Tu l'as assassiné !

— C'était aussi le mien, dit Roland en regardant le monstre en train de se consumer. Il pouvait reconnaître cette vérité. Oui, il pouvait au moins faire ça.

Viens donc ! Viens donc, tueur de fils, voir ta Tour, mais sache une chose – tu mourras de vieillesse au bord du Can'-Ka avant d'avoir pu en toucher ne serait-ce que la porte ! Jamais je ne te laisserai passer ! Les ténèbres du vaadasch me frapperont avant que je te laisse passer, toi ! Assassin ! Meurtrier de ta mère, meurtrier de tes amis – si fait, de tous, car Susannah baigne dans son sang, la gorge tranchée, de l'autre côté de cette porte par laquelle tu l'as renvoyée – et à présent, meurtrier de ton propre fils !

— Qui me l'a envoyé ? demanda Roland à la voix dans sa tête. Qui a envoyé cet enfant là-bas – car c'est ce qu'il est, sous cette carapace noire –, qui l'a envoyé droit à sa mort, espèce de rat vicieux écarlate ?

Roland ne reçut aucune réponse, aussi rengaina-t-il son arme et éteignit-il le début de feu avant qu'il pût s'étendre. Il repensa à ce que la voix avait dit au sujet de Susannah, et décida

de ne pas y croire. Elle était peut-être morte, si fait, c'était possible, mais selon lui le Père Rouge de Mordred n'en savait pas plus que lui, à ce sujet.

Le Pistolero laissa cette pensée vagabonder et se dirigea vers l'arbre auquel pendait le reste de son *ka-tet*, empalé... mais toujours vivant. Les yeux cerclés d'or regardèrent Roland avec ce qui ressemblait presque à de l'amusement las.

— Ote, murmura Roland en tendant la main, sachant qu'il se ferait peut-être mordre, mais s'en moquant totalement.

Il se dit qu'une partie de lui – une partie conséquente, qui plus est – voulait qu'il se fasse mordre.

— Ote, nous te disons tous grand merci. *Je* te dis grand merci, Ote.

Le bafouilleux ne le mordit pas, et prononça son dernier mot.

— *Olan*, dit-il simplement.

Puis il poussa un soupir, lécha la main du Pistolero une seule fois, baissa la tête, et mourut.

11

Les faibles lueurs de l'aube blanchirent et s'épanouirent, et c'est alors que Patrick s'approcha, hésitant, de l'endroit où était assis le Pistolero. Dans le lit asséché de la rivière, entouré de roses, il avait déposé le corps d'Ote sur ses genoux comme une étoile. Le jeune homme émit un couinement doux et interrogateur.

— Pas maintenant, Patrick, dit Roland d'un air absent, en caressant la fourrure d'Ote.

Elle était dense, mais douce au toucher. Il eut du mal à croire que la créature qu'elle recouvrait n'était plus, en dépit des muscles raidis et des amas de poils collés par le sang coagulé. Il les lissa de ses doigts du mieux qu'il put.

— Pas maintenant. Nous avons toute la journée pour aller là-bas, et nous y arriverons sans peine.

Non, il n'y avait aucun besoin de se dépêcher. Aucune raison de ne pas pleurer le dernier de ses morts autant qu'il le voulait. La voix du vieux Roi était catégorique, lorsqu'il avait juré que Roland mourrait de vieillesse sans avoir pu toucher la porte au pied de la Tour. Ils iraient là-bas, bien sûr, et Roland étudierait le terrain, mais il savait dès à présent que son plan de s'approcher de la Tour à l'insu du vieux monstre et de se frayer ensuite un chemin jusqu'à lui n'était pas un plan du tout, mais une douce illusion. Pas l'ombre d'un doute dans la voix de ce vieux traître. Pas de doute se cachant non plus derrière.

Et pour l'instant, rien de tout ça n'avait la moindre importance. Il tenait là encore un autre de ses amis, encore un ami qu'il avait tué, et la seule consolation qu'il put en tirer fut la suivante : Ote serait le dernier. À présent il se retrouvait seul avec Patrick, mais le Pistolero avait dans l'idée que le jeune homme était immunisé contre ce microbe terrible qu'il portait en lui, car jamais il n'avait fait partie d'un *ka-tet*.

Je ne tue que ma famille, songea Roland en caressant le bafou-bafouilleux mort.

Ce qui lui fit le plus mal fut de se remémorer la méchanceté avec laquelle il s'était adressé à Ote, la veille encore. *Si tu voulais partir avec elle, tu aurais dû le faire quand tu en avais l'occasion !*

Était-il resté parce qu'il savait que Roland aurait besoin de lui ? Que venue l'heure critique, quand il faudrait se mettre une pile (pour reprendre l'expression d'Eddie), Patrick faillirait ?

Pourquoi poser sur moi ce regard de bouken triste, maintenant ?

Parce qu'il savait que c'était son dernier jour, et que sa mort serait atroce ?

— Je crois que tu savais tout, dit Roland, en fermant les yeux pour mieux sentir le contact de la fourrure entre ses doigts. Je suis tellement désolé de t'avoir parlé ainsi – je donnerais les doigts de ma bonne main pour retirer ces paroles. Si fait, tous mes doigts, je dis vrai.

Mais ici, comme dans le Monde Clé, le temps ne s'écoulait

que dans un sens. Impossible de revenir en arrière, et de retirer ces paroles.

Roland aurait dit qu'il ne ressentait plus de colère, qu'elle avait brûlé jusqu'à la dernière étincelle, mais lorsqu'il ressentit le fourmillement sur sa peau et comprit ce qu'il signifiait, il sentit une vague de fureur toute neuve le terrasser. Et il sentit ce halo glacial s'installer dans ses mains fatiguées, mais toujours dotées d'un talent hors du commun.

Patrick était en train de le *dessiner* ! Assis sous son peuplier comme si une petite créature courageuse qui en valait dix comme lui – non, cent ! – ne venait pas de mourir dans cet arbre même, et pour les sauver tous les deux.

C'est sa voie, dit Susannah d'une voix douce et calme, au cœur de son esprit. *C'est tout ce qu'il a, on lui a retiré tout le reste – son monde, sa maison, sa mère et même sa langue, et aussi le peu de cervelle qu'il avait peut-être, autrefois. Lui aussi est en deuil, Roland. Et il a peur, lui aussi. C'est le seul moyen qu'il ait de s'apaiser un peu.*

La voix de la vérité, à n'en pas douter. Mais la vérité de ces propos, loin de calmer sa colère, ne fit que l'embraser. Il posa le revolver qui lui restait à côté de lui (il renvoyait ses reflets métalliques entre deux roses chantantes) car l'avoir à portée de main était risqué, dans son état d'esprit présent. Puis il se remit debout, dans l'intention d'aller passer à Patrick le savon de sa vie, ne serait-ce que pour la bonne et simple raison que le Pistolero se sentirait un peu mieux, après. Il se répétait déjà intérieurement les premiers mots qu'il prononcerait :

Tu aimes dessiner ceux qui te sauvent la vie, ta vie insignifiante, espèce de crétin ? Ça te fait chaud au cœur ?

Il les avait sur le bout de la langue et s'apprêtait à les laisser échapper lorsque Patrick posa son crayon pour s'emparer de son nouveau jouet. Il ne restait déjà plus que la moitié de la gomme, et il n'y en avait pas d'autre. Tout comme l'autre pistolet de Roland, Susannah avait emporté les petites boules de caoutchouc rose, sans autre raison que le simple fait qu'elle gardait sur elle le bocal en verre. Son esprit était occupé par des sujets bien plus importants que ces gommes, alors. Patrick abaissa la gomme sur sa feuille, puis leva les yeux – peut-être

pour vérifier qu'il souhaitait vraiment effacer – et aperçut le Pistolero, debout dans le lit de la rivière, qui le regardait en fronçant les sourcils. Patrick sut immédiatement que Roland était en colère, même s'il aurait sans doute été bien en peine de deviner *pourquoi*, et son visage se tordit de peur et de tristesse. Roland le vit alors tel que Dandelo avait dû le voir, encore et encore, et sa colère retomba subitement. Il n'était pas question que Patrick le craigne – ne serait-ce qu'au nom de Susannah, il ne tolérerait pas que Patrick le craigne.

Et il se rendit soudain compte que c'était en son nom à *lui*.

Pourquoi ne pas le tuer, alors ? lança la voix vicieuse qui battait sous son crâne. *Tue-le et mets fin à ses souffrances, si tu as de tels accès de tendresse à son égard ! Lui et le bafouilleux pourraient pénétrer ensemble dans la clairière. Et te préparer une place, Pistolero.*

Roland secoua la tête et essaya de sourire.

— Nenni, Patrick, fils de Sonia, dit-il (car c'est ainsi que Bill le robot avait appelé le garçon). Nenni, j'avais tort – une fois encore – et je ne te gronderai pas. Mais...

Il rejoignit le garçon. Patrick se recula loin avec un sourire de chien battu qui fit monter une nouvelle vague de colère dans le cœur de Roland, mais cette fois-ci il réprima cette émotion sans trop de mal. Patrick aussi avait aimé Ote, et dessiner était son seul moyen de faire face au chagrin.

Mais Roland s'en souciait peu, pour l'instant.

Il se pencha et prit doucement la gomme des mains de Patrick. Le jeune garçon lui adressa un regard interrogateur puis tendit sa main vide, suppliant des yeux qu'on lui rende son jouet merveilleux (et tellement utile).

— Nenni, dit Roland aussi gentiment qu'il put, tu t'es débrouillé pendant les dieux savent combien de temps, sans même soupçonner l'existence de ces choses-là ; tu pourras bien tenir jusqu'à la fin de la journée, je pense. Et il se peut que tu aies quelque chose à dessiner – puis à effacer –, plus tard. Est-ce que tu intuits, Patrick ?

Patrick n'intuait pas, mais une fois la gomme rangée à l'abri dans la poche du Pistolero, il parut l'oublier et se remit tout bonnement à dessiner.

— Mets aussi ton bloc de côté, pendant un petit moment, lui dit Roland.

Patrick s'exécuta sans se faire prier. Il tendit le doigt vers le chariot, puis vers la Route de la Tour, et émit un de ses coups de klaxon interrogatifs.

— Si fait, acquiesça Roland. Mais d'abord, nous devons inspecter le *gunna* de Mordred – nous y trouverons peut-être quelque chose d'utile – et enterrer notre ami. Veux-tu bien m'aider à mettre Ote en terre, Patrick ?

Patrick était tout disposé à l'aider, et l'enterrement ne prit pas longtemps. Ce corps était bien plus petit que le cœur qu'il contenait. En milieu de matinée, ils avaient repris la route, et parcouraient les derniers kilomètres qui les séparaient encore de la Tour Sombre.



Chapitre 3

LE ROI ÉCARLATE ET LA TOUR SOMBRE

1

La route autant que le récit ont été longs, vous ne trouvez pas ? Le voyage a été long, et le prix à payer, élevé... mais les grandes choses ne se gagnent pas facilement. Un long récit, comme une haute Tour, se construit une pierre à la fois. À présent, néanmoins, à mesure qu'approche la fin, regardez avec attention ces deux voyageurs, cheminant vers nous avec grand soin. L'homme le plus âgé – celui au visage ridé et tanné par le soleil, et le pistolet à la hanche – tire le chariot qu'ils appellent Ho Fat II. Le plus jeune – celui avec cet énorme bloc de feuilles à dessin calé sous l'aisselle, qui lui donne des airs d'étudiant des temps anciens – marche à ses côtés. Ils escaladent une colline en pente douce, qui ressemble à s'y méprendre aux centaines de collines qu'ils ont déjà gravies. La route qu'ils suivent est envahie par les herbes folles, et jalonnée de part et d'autre de murs de pierre en ruine. Des roses sauvages poussent à profusion au milieu des gravats, formant un ensemble charmant. Dans le vaste paysage parsemé de buissons qui s'étend à perte de vue au-delà de ces murs, surgissent çà et là d'étranges édifices de pierre. Certains rappellent des châteaux effondrés ; d'autres ont des airs d'obélisques égyptiens ; quelques-uns encore sont de toute évidence des Anneaux de

parole, de ceux dans lesquels on convoque les démons. Plus loin, des ruines de menhirs et de dolmens font penser à Stonehenge. On s'attendrait presque à voir apparaître des Druides en robes à capuche, assemblés au centre du grand cercle, interrogeant les runes... pourtant les premiers gardiens de ces monuments, précurseurs des Grands Monuments, ont tous disparu. Seuls de petits troupeaux de bannocks paissent là où autrefois on priait.

Quelle importance ? Ce ne sont pas de vieilles ruines que nous sommes venus contempler, à la fin de notre long voyage, mais ce vieux pistolero tirant les poignées de son chariot. Nous nous tenons au sommet de cette colline, à l'attendre, tandis qu'il monte vers nous. Il vient. Il avance. Plus impitoyable que jamais, cet homme apprend toujours le langage de la terre (du moins en partie) et les us du pays. Il est toujours le genre d'homme à redresser les tableaux dans des chambres d'hôtel inconnues. Beaucoup de choses en lui ont changé, mais pas ça. Il gravit la colline, tellement près de nous à présent qu'on peut sentir l'arôme acide de sa sueur. Il lève les yeux, lançant ce regard absent et machinal à chaque sommet de colline, devant, puis de chaque côté – *Inspectez toujours le paysage alentour*, c'était un des mots d'ordre de Cort, et le dernier de ses élèves ne l'a toujours pas oublié. Il regarde sans la moindre lueur d'intérêt, baisse les yeux... et s'arrête. Au bout de quelques secondes passées à scruter les pavés brisés et infestés de mauvaises herbes de la route, il lève de nouveau le regard, plus lentement, cette fois-ci. Beaucoup plus lentement. Comme effrayé par ce qu'il croit avoir aperçu.

Et c'est ici qu'il nous faut le rejoindre – sombrer en lui – même si ce pauvre bougre qui se croit écrivain serait à présent bien en peine d'inspecter le paysage du cœur de Roland dans un tel moment, quand apparaît enfin à l'horizon le seul et unique but de toute son existence. Il est de ces moments au-delà même de l'imagination.

Roland leva rapidement les yeux en atteignant le haut de la colline, non pas par crainte du moindre problème, mais parce que cette habitude était trop bien ancrée en lui pour l'abandonner aujourd'hui. *Inspectez toujours le paysage alentour*, leur disait Cort, leur martelant cette consigne depuis qu'ils étaient babés, ou presque. Il jeta un œil à la route en contrebas – il devenait de plus en plus difficile de slalomer entre les roses sans en écraser aucune, bien qu'il y soit parvenu jusqu'ici – et c'est alors, bien tardivement, qu'il prit conscience de ce qu'il avait vu.

Ce que tu as cru voir, se dit Roland à lui-même, en scrutant toujours la route. *C'est sans doute une autre de ces ruines étranges que nous croisons depuis que nous nous sommes remis en route.*

Mais alors, Roland lui-même savait qu'il n'en était rien. Ce qu'il venait de voir ne se situait pas sur le côté de la Route de la Tour, mais en plein milieu.

Il releva les yeux, entendit craquer ses vertèbres comme les gonds d'une vieille porte, et là, encore à quelques kilomètres mais visible à l'horizon, aussi réelle que toutes ces roses, se dressait le sommet de la Tour Sombre. Celle-là même qu'il avait vue dans ces milliers de rêves, il la voyait à présent de ses yeux. À cinquante ou soixante mètres devant eux, la route montait de nouveau à flanc de colline, une colline plus haute ornée d'un ancien Anneau de parole bordé de lierre et de chèvrefeuille d'un côté, et d'un bosquet d'arbres de fer de l'autre. Au centre de cet horizon proche, la forme noire se dressait, obscurcissant une petite portion de ciel bleu.

Patrick vint s'immobiliser aux côtés de Roland et émit un de ses bruits de klaxon.

— Tu la vois ? demanda Roland d'une voix rauque et brisée par la stupéfaction.

Et alors, sans laisser à Patrick le temps de répondre, le Pistolero tendit la main vers ce que le jeune homme portait

autour du cou. Car, pour finir, les jumelles avaient été le seul élément du *gunna* de Mordred qu'ils avaient estimé digne d'intérêt.

— Passe-les-moi, Pat.

Patrick les lui tendit volontiers. Roland les porta à ses yeux, procéda à un infime réglage puis retint son souffle en voyant surgir le sommet de la Tour dans son champ de vision, comme s'il pouvait la toucher. Et au-delà de l'horizon, est-ce qu'on la voyait entièrement ? Quelle portion observait-il en ce moment même ? Cinq mètres ? Peut-être même dix ou quinze ? Il n'en savait rien, mais il apercevait au moins trois des meurtrières qui escaladaient le corps de la Tour en spirale et il distinguait la fenêtre en oriel, tout en haut, avec toutes ses couleurs qui se reflétaient dans le soleil printanier, et le cœur noir qui semblait le foudroyer à travers les jumelles, comme l'œil même du Vaadasch.

Patrick couina et fit signe à Roland de lui prêter les jumelles. Il voulait regarder par lui-même, et Roland les lui tendit sans broncher. Il se sentait la tête qui tournait, il était ailleurs. Il lui revint à l'esprit qu'il s'était parfois senti dans cet état dans les semaines qui avaient précédé son combat avec Cort, comme s'il était un rêve, ou un rayon de lune. Il avait senti un bouleversement imminent, un vaste changement, et c'était ce qu'il ressentait en cet instant.

Le voilà, là-bas, songea-t-il. Le voilà, mon destin, la fin de la route de ma vie. Et pourtant mon cœur bat toujours (un peu plus vite qu'auparavant, à dire vrai), mon sang court toujours dans mes veines, et nul doute que quand je me pencherai pour reprendre les poignées de ce maudit chariot, mon dos grognera toujours et je lâcherai peut-être un petit pet. Rien n'a changé du tout.

Il attendit la déception que cette conclusion ne manquerait pas de provoquer – l'appel d'air. Il ne vint pas. Il ressentit à la place une vivacité étrange et galopante qui naquit dans sa tête et se répandit dans ses muscles. Pour la première fois depuis qu'ils étaient repartis en milieu de matinée, le souvenir d'Ote et de Susannah quitta son esprit. Il se sentait libre.

Patrick abaissa les jumelles. Lorsqu'il se tourna vers Roland,

l'excitation se lisait sur son visage. Il tendit la main en direction du pouce noir qui se dressait au-delà de l'horizon et poussa un petit cri.

— Oui, acquiesça Roland, un jour, dans un monde quelconque, une version de toi la peindra, ainsi que Llamrei, le destrier d'Arthur l'Aîné. Je le sais, car je l'ai vu de mes yeux. Et pour l'heure, c'est là qu'il nous faut aller.

Patrick couina de nouveau, puis son visage se rembrunit. Il porta les mains à ses tempes et secoua sa tête d'avant en arrière, comme quelqu'un pris d'une terrible migraine.

— Oui. Moi aussi j'ai peur. Mais on ne peut pas l'empêcher. Je dois y aller. Préfères-tu rester ici, Patrick ? Rester ici à m'attendre ? Si tel est ton désir, je t'y autorise.

Patrick secoua instantanément la tête. Et, juste au cas où Roland n'aurait pas saisi, le jeune muet lui saisit fermement le bras. Sa main droite, celle avec laquelle il dessinait, avait une poigne de fer.

Roland hocha la tête. Tenta même un sourire.

— Oui, ça me va. Reste avec moi aussi longtemps que tu le voudras. Tant que tu comprends bien qu'à la fin, je devrai y aller seul.

3

Maintenant, après chaque déclivité, à chaque colline qu'ils franchissaient, la Tour paraissait plus proche. Les fenêtres s'enroulant autour de sa large circonférence apparaissaient en plus grand nombre. Roland apercevait deux poteaux métalliques saillant du sommet. Les nuages qui dérivaien le long des Sentiers des deux Rayons en état de marche semblaient s'élever comme des panaches de fumée du sommet de la Tour même, formant un grand X au milieu du ciel. Les voix gagnaient en puissance, et Roland se rendit compte qu'elles chantaient les

noms des mondes. De *tous* les mondes. Il ne savait pas d'où lui venait cette intuition, pourtant elle était indiscutable. Cette légèreté de l'être continua de l'habiter. Alors qu'ils franchissaient la crête d'une colline avec à leur gauche de grands hommes de pierre marchant vers le nord (ce qu'il restait de leurs visages, peints d'une matière rouge vif qui rappelait du sang, leur lançait des regards furieux), Roland finit par dire à Patrick de grimper à bord du chariot. Patrick eut l'air surpris. Il se mit à pousser une série de petits cris dont Roland supposa qu'ils signifiaient : *Mais tu n'es pas fatigué ?*

— Si, mais j'ai besoin d'un ancrage. Sinon je suis capable de partir en courant vers cette Tour là-bas, même si une partie de moi sait que ce serait idiot. Et si ce n'est pas l'épuisement total qui me fait exploser le cœur, le Roi Rouge sera ravi de me décapiter avec un de ses jouets. Grimpe, Patrick.

Patrick s'exécuta. Il s'assit, penché vers l'avant, les jumelles collées aux yeux.

4

Trois heures plus tard, ils se retrouvèrent au pied d'une colline nettement plus abrupte. Et le cœur de Roland lui dicta que c'était la dernière. Can'-Ka No Rey se trouvait juste derrière. Au sommet, sur la droite, se détachait un cairn de rochers qui avait dû être une petite pyramide. Ce qu'il en restait mesurait environ dix mètres de haut. Des roses avaient poussé à sa base, formant un anneau rouge écarlate. Roland l'établit comme point de fuite et se mit à escalader lentement la colline, en tirant le chariot par les poignées. Tandis qu'il grimpait, le sommet de la Tour réapparut, puis s'allongea. Chaque pas élargissait la vision. Il voyait à présent les balcons, avec leur rambarde à hauteur de la taille. Nul besoin des jumelles. L'air était d'une transparence surnaturelle. Il évalua la distance le

séparant encore de la Tour à sept kilomètres tout au plus. Peut-être même cinq. Les niveaux successifs apparaissaient sous ses yeux qui n'y croyaient pas encore tout à fait.

À quelques mètres du sommet, alors que la pyramide effondrée ne se trouvait plus qu'à une vingtaine de pas sur la droite, Roland s'arrêta, se penchant posa les poignées du chariot sur la route pour la dernière fois. Chaque nerf dans son corps tremblait, anticipant le danger.

— Patrick ? Descends.

Patrick mit pied à terre en poussant un gémissement, son visage anxieux tourné vers Roland.

Le Pistolero secoua la tête.

— Je ne peux pas te dire pourquoi, pour l'instant. Sauf qu'on est en danger.

Les voix formaient un grand chœur, mais l'air autour d'eux était immobile. Pas un oiseau ne traversait le ciel, aucun gazouillis ne venait troubler le silence. Ils avaient laissé derrière eux les bannocks vagabonds. Une brise légère murmurait autour d'eux, et les brins d'herbe ondulaient doucement. Les roses dodelinaient de leurs têtes carmin.

Ils avancèrent tous deux côte à côte et, chemin faisant, Roland sentit un frôlement timide contre les deux doigts de sa main droite. Il se tourna vers Patrick. Le garçon lui rendit un regard angoissé, accompagné d'un pauvre sourire. Roland lui prit la main, et c'est ainsi qu'ils gravirent les derniers mètres de cette colline.

En contrebas apparut un gigantesque manteau rouge, qui s'étendait jusqu'à l'horizon, quelle que fût la direction où portait leur regard. La route tranchait dans le vif, ligne blanche poussiéreuse parfaitement rectiligne, d'environ trois mètres de large. Au milieu du champ de roses se dressait la Tour noire de suie, exactement telle qu'il se la représentait en rêve. Ses fenêtres scintillaient à la lumière du soleil. Là la route se scindait en deux, dessinant un cercle blanc parfait autour de la base de l'édifice, pour reprendre de l'autre côté, en direction de ce que Roland identifia comme le plein est, et non plus le sud-est. Une autre route partait à angle droit du pied de la Tour, au nord et au sud, s'il avait raison de croire que les points

cardinaux étaient rétablis. D'en haut, la Tour Sombre devait ressembler au cœur noir d'un viseur de carabine écarlate.

— C'est...

Mais avant que Roland ait pu poursuivre, un hurlement de démente leur arriva, porté par la brise, bizarrement intact malgré la distance. *C'est le Rayon qui l'amène jusqu'à nous*, se dit Roland. *Ainsi que les roses.*

— *PISTOLERO !* tonnait le Roi Cramoisi. *L'HEURE EST VENUE POUR TOI DE MOURIR !*

Il y eut un sifflement, d'abord faible, puis allant croissant, tranchant le chant combiné de la Tour et des roses comme le diamant le plus précis et le plus affûté qu'on ait vu de mémoire d'homme. Patrick resta pétrifié, à fixer bêtement la Tour. Il se serait fait arracher de ses bottes sans l'intervention de Roland, dont les réflexes étaient plus prompts que jamais. Il tira le jeune muet par la main jusque derrière le tas de pierres de la pyramide. D'autres pierres se cachaient dans les patiences et les stramoines hautes ; ils trébuchèrent sur l'une d'entre elles et s'affalèrent. Roland sentit un coin acéré se planter dans ses côtes.

Le sifflement continua de prendre de l'ampleur, se muant en gémissement assourdissant. Roland vit un éclair métallique voler dans l'air – un vif d'argent. Il alla percuter le chariot et explosa, éparpillant leur *gunna* aux quatre vents. Une bonne partie retomba sur la route, les boîtes de conserve roulèrent et rebondirent, certaines éclatèrent dans la poussière.

Puis ils entendirent un rire haut perché, qui fit grincer les dents de Roland. À ses côtés, Patrick s'était couvert les oreilles de ses paumes. La folie de ce rire était presque insupportable à entendre.

— *MONTRE-TOI !* l'exhortait la voix démente et lointaine, entre deux éclats de rire. *MONTRE-TOI ET VIENS DONC JOUER, ROLAND ! VIENS À MOI ! VIENS À TA TOUR, APRÈS TOUTES CES ANNÉES, NE VEUX-TU PAS VENIR ?*

Patrick le considéra d'un regard effrayé et désespéré. Il serrait son bloc de feuilles contre sa poitrine comme un bouclier.

Roland jeta un regard prudent au-delà de la pyramide, et là,

sur un balcon au deuxième niveau en partant de la base de la Tour, il vit exactement ce que représentait le tableau dans le bureau de *sai* Sayre : une tache rouge et trois petites taches blanches. Un visage et deux mains levées. Seulement il ne s'agissait pas d'un tableau, et l'une des mains eut un geste vif, celui de lancer quelque chose, bientôt suivi d'un autre de ces gémissements infernaux. Roland roula en arrière, se mettant à nouveau à couvert de la pyramide. Après un silence qui lui parut interminable, un deuxième vif d'argent percuta l'autre côté de la pyramide, puis explosa. La déflagration les projeta face contre terre. Patrick poussa un hurlement de terreur. Des rochers volèrent de toutes parts. Certains atterrirent sur la route, mais Roland ne vit pas un seul éclat toucher une rose.

Le garçon se remit à genoux en rampant et il se serait enfui en courant – sans doute par la route – si Roland ne l'avait pas rattrapé par le col de son manteau de peau, le plaquant de nouveau au sol.

— On est à l'abri, ici, murmura-t-il à l'intention du garçon. Regarde.

Il plongea la main dans un trou que venait de mettre au jour la chute de pierres, et en cogna l'intérieur avec ses phalanges, produisant un écho métallique qui lui fit découvrir les dents en un rictus amer.

— De l'acier ! Oui-là ! Il peut bien frapper avec une douzaine de ses sales bêtes volantes, ça ne la mettra pas par terre. Tout ce qu'il réussira à faire, c'est à faire voltiger des cailloux et à découvrir la couche située dessous. Tu intuites ? Et je ne crois pas qu'il ait l'intention de gâcher ses munitions. Il ne doit pas avoir bien plus qu'un chargement de mulet.

Avant que Patrick ait pu réagir, Roland jeta une nouvelle fois un regard par-dessus le rebord déchiqueté de la pyramide. Il plaça les mains en coupe autour de sa bouche et se mit à hurler.

— *ESSAIE ENCORE UNE FOIS, SAI ! ON EST TOUJOURS LÀ, MAIS TU AURAS PEUT-ÊTRE PLUS DE CHANCE AU PROCHAIN COUP !*

Un silence, puis un nouveau cri de démence.

— *IIIIII ! COMMENT OSES-TU RIRE DE MOI ! COMMENT OSES-TU ! IIIIIIIII !*

Un autre sifflement suivit. Roland attrapa Patrick et le

couvert de son corps, à l'abri de la pyramide, mais sans s'y adosser. Il craignait que les vibrations au moment de l'impact du vif d'argent ne provoquent des commotions, ou ne leur réduisent les viscères en bouillie.

Seulement, cette fois-ci, le vif d'argent ne percuta pas la pyramide. Il vola près de leurs têtes et monta en flèche au-dessus de la route. Roland fit rouler Patrick sur le dos. Des yeux il repéra l'éclat doré et attendit le moment exact où il amorçait la boucle qui le ramènerait vers ses cibles. Il le fit exploser en plein vol comme une assiette d'argile. Il y eut un éclair aveuglant, puis l'engin disparut.

— *BON SANG, TOUJOURS LÀ !* mugit Roland, veillant à insuffler juste la bonne dose de moquerie dans sa voix – ce qui n'était pas chose aisée, quand on hurlait à tue-tête.

Un nouveau cri lui répondit.

— *IIIIIIIIIIIIIIIIIIII !*

Roland s'étonnait que le Roi Rouge ne se soit pas fait éclater le cerveau en deux, à force de pousser des cris aussi perçants. Il rechargea la chambre qu'il avait vidée – il avait l'intention de garder un pistolet plein aussi longtemps que possible – et cette fois-ci le sifflement fut double. Patrick gémit, roula sur le ventre et plongea le visage dans l'herbe criblée de cailloux, se couvrant la tête de ses mains. Roland s'adossa à la pyramide de pierre et d'acier, le long canon de son six-coups posé sur sa cuisse, dans l'attente et détendu. En même temps, il dirigea toute sa volonté vers un seul objet. Ses yeux se mirent à larmoyer, en réaction à ce sifflement aigu qui approchait, mais il ne pouvait se permettre de les laisser s'embuer. S'il avait besoin de cette vue exceptionnelle qui avait fait sa renommée en son temps, c'était maintenant.

Ces yeux bleus n'avaient rien perdu de leur précision lorsque les vifs d'argent passèrent en flèche au-dessus de la route. Cette fois-ci, l'un d'eux obliqua à gauche, tandis que l'autre bifurquait à droite. Ils eurent quelques manœuvres aléatoires, oscillant follement dans un sens puis dans l'autre. Ce qui ne fit aucune différence. Roland attendait, assis les jambes allongées et ses vieilles bottes éculées réunies en V, son cœur battant lentement et régulièrement, l'œil empli de toute la clarté et de toutes les

couleurs du monde (s'il avait pu voir plus clairement en ce jour ultime, il se dit qu'il aurait vu le vent). Puis il leva son arme en un éclair pour faire exploser les deux vifs d'argent en plein vol, et rechargea une nouvelle fois les chambres vides, tandis que les images rémanentes battaient devant ses yeux en rythme avec son cœur.

Il s'appuya contre le coin de la pyramide, s'empara des jumelles, les cala sur un éperon rocheux de taille adaptée et chercha son ennemi du regard. Le Roi Cramoisi lui sauta presque aux yeux, et pour une fois dans sa vie, Roland vit exactement ce qu'il s'attendait à voir : un vieillard doté d'un énorme nez, crochu et cireux ; des lèvres rouges écloses dans la neige d'une barbe luxuriante ; une chevelure blanche et vaporeuse qui tombait dans le dos du Roi, presque jusqu'à ses fesses maigres. Il tendait son visage rosi en direction des pèlerins. Il portait une robe d'un rouge éclatant, décorée çà et là d'éclairs et de symboles cabalistiques. À Susannah, Eddie et Jake, il aurait rappelé le Père Noël. Aux yeux de Roland, il avait exactement l'air de ce qu'il était : l'Enfer incarné.

— *COMME TU ES LENT !* s'écria le Pistolero sur un ton de consternation amusée. *ESSAIE AVEC TROIS, PEUT-ÊTRE QUE TROIS À LA FOIS TE SIÉRONT !*

Observer par les jumelles, c'était comme regarder à travers un sablier magique, qu'on aurait incliné. Le Pistolero voyait le Gros Roi Rouge sauter en l'air, agiter les mains près de son visage de manière presque comique. Roland crut voir un cageot aux pieds de la silhouette en robe, mais il ne put en être certain. Les volutes de fer forgé entre le sol du balcon et la rambarde les lui cachaient.

Sans doute son stock de munitions, pensa le Pistolero. *Ça doit être son stock de munitions. Combien peut-il en avoir, dans un cageot de cette taille ? Vingt ? Cinquante ?* Peu importait. À moins que le Roi Rouge se mît à les lancer par douze, Roland n'avait aucune inquiétude quant à sa capacité d'abattre en plein vol tout ce que le vieux démon lui enverrait. Après tout, c'était pour ça qu'il était fait.

Malheureusement, le Roi Cramoisi le savait aussi bien que Roland lui-même.

La chose perchée sur son balcon lança un nouveau hurlement strident et épouvantable (Patrick enfonça ses doigts sales dans ses oreilles sales) et fit mine de refaire le plein de munitions. Cependant, il s'interrompit en plein mouvement. Roland le vit s'approcher de la rambarde du balcon... et fixer le Pistolero droit dans les yeux. Son regard furieux était rouge et brûlant. Roland abaissa immédiatement les jumelles, de crainte de se laisser fasciner.

L'appel du Roi dérivait jusqu'à lui.

— *ATTENDS UN PEU — ET MÉDITE SUR CE QUE TU AURAS À GAGNER, ROLAND ! SONGE COMBIEN ELLE EST PROCHE ! ET... ÉCOUTE ! ÉCOUTE LE CHANT DE TA CHÉRIE !*

Puis il se tut. Plus de sifflements ; plus de gémissements ; plus de vifs d'argent lancés à pleine vitesse. Roland n'entendit plus que le murmure du vent... et ce que le Roi voulait qu'il entende.

L'appel de la Tour.

Viens, Roland, chantaient les voix. Elles provenaient des roses de Can'-Ka No Rey, elles provenaient des Rayons au-dessus d'eux, en train de se reconstituer, et surtout elles provenaient de la Tour même, celle-là même qu'il avait cherchée toute sa vie, et qui était à présent à sa portée... pour qu'il s'en voie finalement refuser l'accès, au tout dernier moment. S'il allait jusqu'à elle, il se ferait tuer à découvert. Pourtant cet appel était comme un hameçon dans son esprit, qui l'attirait. Le Roi Cramoisi savait qu'il ferait son travail, avec un peu de patience. Et à mesure que le temps passait, Roland en fut lui aussi convaincu. Car les voix qui l'appelaient n'étaient pas constantes. À leur niveau moyen, il pouvait leur résister. Mais lorsque l'après-midi tendit vers le soir, l'appel gagna en intensité. Il comprit progressivement – et avec un sentiment croissant d'horreur – pourquoi dans ses rêves et dans ses visions il s'était toujours vu arriver à la Tour au coucher du soleil, alors que la lumière qui éclairait l'ouest semblait refléter le champ de roses, transformant le monde entier en une mare de sang de laquelle saillait un phare unique, d'un noir aussi profond que la nuit, se détachant sur l'horizon en flammes.

Il s'était vu y arriver au crépuscule car c'était le moment où

l'appel intense de la Tour finirait par avoir raison de sa volonté. Il irait. Aucune puissance dans l'univers ne serait en mesure de l'en empêcher.

Viens... viens... devint *VIENS... VIENS...* puis *VIENS ! VIENS !* Sa tête en était douloureuse. Sa tête douloureuse en voulait plus. Il se retrouva à genoux, encore et encore, se forçant à chaque fois à se rasseoir, le dos appuyé à la pyramide.

Patrick l'observait avec un effroi croissant. Il était partiellement ou complètement immunisé contre l'appel – ce que Roland comprenait – mais il mesurait ce qui était en train de se produire.

5

Ils étaient coincés depuis environ une heure (évalua Roland), lorsque le Roi tenta un nouvel envoi de vifs d'argent. Cette fois-ci, les deux engins piquèrent de part et d'autre de la pyramide et firent presque immédiatement demi-tour, fonçant sur lui avec un parfait ensemble, à environ cinq mètres l'un de l'autre. Roland cueillit le premier par la droite, cassa le poignet vers la gauche, et fit exploser l'autre sur fond de ciel. L'explosion du second vif d'argent lui balaya le visage d'un souffle chaud, mais au moins n'y eut-il pas d'éclats ; lorsqu'ils explosaient, les vifs d'argent explosaient complètement, semblait-il.

— *ESSAIE ENCORE !* cria-t-il.

Il avait à présent la gorge sèche et râpeuse, mais il savait que ses mots portaient – l'air de cet endroit était fait pour ce genre de communication. Et il savait que chacune de ses paroles était une dague dont la lame venait piquer la chair du vieux fou. Mais il avait lui aussi ses problèmes. L'appel de la Tour devenait de plus en plus insoutenable.

— *VIENS, PISTOLERO !* l'exhorta la voix enjôleuse du dément.
PEUT-ÊTRE TE LAISSERAI-JE APPROCHER, APRÈS TOUT ! NOUS

POURRIONS AU MOINS PALABRER SUR LE SUJET, NE CROIS-TU PAS ?

Et à sa grande horreur, Roland crut percevoir des accents de sincérité dans cette voix.

Oui, se dit-il avec amertume. Et on boira un petit café. Peut-être même qu'on se fera un petit casse-croûte.

Il sortit maladroitement la montre de sa poche et l'ouvrit d'une chiquenaude. Les aiguilles couraient vivement à l'envers. Il s'appuya contre la pyramide et ferma les yeux, mais c'était pire. L'appel de la Tour

(viens, Roland, Pistolero, comme-à-commala, la fin du voyage est là)

avait gagné en puissance, plus insistant que jamais. Il rouvrit les yeux et les leva vers le ciel impitoyable et les nuages qui défilaient à la queue leu leu jusqu'à la Tour, au bout du champ de roses.

Et la torture continua.

6

Il tint bon une heure de plus, tandis que s'allongeaient les ombres des buissons et des roses qui poussaient près de la pyramide, espérant sans y croire qu'il lui arriverait quelque chose, qu'il aurait une idée brillante qui le sauverait, lui évitant de remettre sa vie et son destin entre les mains du jeune garçon talentueux mais peu vif à ses côtés. Mais lorsque le soleil se mit à glisser derrière la ligne d'horizon à l'ouest et qu'au-dessus d'eux le bleu vira au noir, il sut qu'il n'y avait plus rien. Les aiguilles de sa montre gousset tournaient à l'envers, de plus en plus vite. Bientôt elles feraient l'hélice. Et quand ce serait le cas, il irait. Vifs d'argent ou pas (et qu'est-ce que ce vieux fou pouvait encore lui réserver ?), il irait. Il irait en courant, en zigzaguant, il ramperait au sol, s'il le fallait, et peu importe ce qu'il ferait, il savait qu'il pourrait s'estimer heureux de réussir à

parcourir la moitié de la distance qui le séparait de la Tour Sombre avant de se faire truchider.

Il mourrait au milieu des roses.

— Patrick, dit-il d'une voix enrouée.

Patrick leva vers lui un regard chargé d'un intense désespoir. Roland baissa les yeux sur les mains du garçon – sales, galeuses, mais à leur façon porteuses d'un talent aussi extraordinaire que le sien – et céda. Il lui apparut clairement qu'il n'avait tenu aussi longtemps que par orgueil ; il avait voulu tuer le Roi Cramoisi, pas seulement l'envoyer dans le néant. Et bien sûr il n'avait aucune garantie que Patrick pourrait réserver au Roi le sort de la plaie de Susannah. Mais l'appel de la Tour serait bientôt trop fort pour qu'il puisse résister plus longtemps, et il n'avait plus d'autre choix, désormais.

— Change de place avec moi, Patrick.

Patrick obéit, en enjambant Roland avec précaution. Il se trouvait à présent au bord de la pyramide, côté route.

— Regarde par les lunettes porte-loin. Cale-les dans ce trou, là – oui, comme ça – et regarde.

Patrick s'exécuta à nouveau, pendant ce qui parut à Roland une éternité. Pendant ce temps, la voix de la Tour chantait et carillonnait, enjôleuse. Patrick finit par se tourner vers le Pistolero.

— Maintenant prends ton bloc, Patrick. Dessine cet homme là-bas.

Non pas qu'il fût *vraiment* un homme, mais il en avait l'apparence.

Mais Patrick se contenta tout d'abord d'examiner attentivement Roland, en se mordant la lèvre. Puis il finit par saisir la tête du Pistolero entre ses mains, et à l'approcher de la sienne, jusqu'à ce qu'ils fussent front contre front.

Très difficile, murmura une voix au plus profond de l'esprit de Roland. Ce n'était pas du tout une voix de garçon, mais d'homme. D'homme puissant. *Il n'est pas complètement là. Il s'ombröie. Il se caméléone.*

Où Roland avait-il déjà entendu ces mots ?

Pas le moment d'y réfléchir.

— Tu veux dire que tu ne peux pas ? demanda le Pistolero en

injectant (avec un effort) une pointe d'incrédulité et de déception dans sa voix. Que *toi*, tu ne peux pas ? Que *Patrick* ne peut pas ? Que *L'Artiste* ne peut pas ?

Le regard de Patrick changea. L'espace d'une seconde, Roland vit passer une expression qui deviendrait constante, s'il devait atteindre l'âge adulte... et le tableau dans le bureau de Sayre confirmait qu'il deviendrait un homme, du moins dans un temps donné, dans un des mondes. Qu'il deviendrait assez vieux, du moins, pour peindre ce qu'il avait vu ce jour-là. Cette expression serait un jour de la morgue, s'il devait devenir un vieil homme doué d'un peu de sagesse pour accompagner son talent ; pour l'instant ce n'était que de l'arrogance. C'était le regard d'un gamin qui sait qu'il dégaine plus vite que la flamme bleue, qu'il est le meilleur et qui ne se soucie pas d'apprendre autre chose. Roland reconnaissait ce regard, car ne l'avait-il pas vu, renvoyé par des centaines de miroirs et d'étendues d'eau immobile, lorsqu'il avait l'âge de Patrick Danville ?

Je le peux, reprit la voix dans le cerveau de Roland. *Je dis seulement que ce ne sera pas facile. J'aurai besoin de la gomme.*

Roland secoua immédiatement la tête. Dans sa poche, ses doigts se refermèrent autour de ce qui restait de caoutchouc rose, et le serrèrent fort.

— Non. Tu dois dessiner à froid, Patrick. Que chaque ligne soit la bonne, dès le premier coup. C'est plus tard que tu effaceras.

Pendant une seconde, l'arrogance dans son regard vacilla, mais rien qu'une seconde. Et lorsqu'elle reparut, ce fut accompagnée d'une émotion que le Pistolero apprécia grandement, et qui le mit quelque peu à l'aise, aussi. C'était l'étincelle d'une vive excitation. L'étincelle qu'on retrouve dans l'œil de ceux qui possèdent un don, quand après des années passées à le gaspiller, ils se trouvent enfin défiés de mettre en œuvre leurs facultés, d'en éprouver les limites. Peut-être même de les dépasser.

Patrick se cala de nouveau derrière les jumelles, qu'il avait laissées de travers dans leur encoche. Il scruta de nouveau la Tour, tandis que les voix ressassaient leur couplet impérieux

dans la tête de Roland.

Et enfin, il bascula sur le côté, prit son bloc et s'attaqua au dessin le plus important de toute sa vie.

7

Ce fut un travail de lenteur, comparé à la méthode habituelle de Patrick – des traits rapides qui constituaient en quelques minutes à peine un portrait vivant et fascinant. Roland dut se retenir à maintes reprises de hurler au garçon : *Dépêche-toi ! Au nom de tous les dieux, dépêche-toi ! Ne vois-tu pas que je suis au supplice ?*

Mais Patrick ne voyait rien, et ne s'en serait pas soucié, l'eût-il vu. Il était totalement absorbé dans son travail, transporté par cette avidité inconsciente, ne s'interrompant que pour jeter de nouveau un long regard dans les jumelles, afin de mieux s'imprégner de son modèle en robe rouge. Parfois il penchait le crayon pour affiner les ombres, puis il frottait du pouce pour estomper le trait. D'autres fois il roulait les yeux en arrière, ne montrant à Roland qu'un voile blanc cireux. On aurait dit qu'il restituait une version du Roi Rouge qui rayonnait dans son cerveau. Et qu'est-ce qui prouvait à Roland que tel n'était pas le cas ?

Je me moque du pourquoi et du comment. Qu'il termine avant que je devienne fou et parte en courant vers ce que le Vieux Roi Rouge appelle très justement « ma chérie ».

Une demi-heure longue de trois jours pleins s'écoula ainsi. Le Roi Cramoisi l'appela de nouveau, plus enjôleur que jamais, l'invitant à venir palabrer au pied de la Tour. Peut-être, ajouta-t-il, si Roland le libérait de sa prison sur ce balcon, ils pourraient enterrer la hache de guerre et monter ensemble au sommet, dans ce même esprit de franche cordialité. Ce n'était pas impossible, après tout. Une grosse averse réunissait

d'insolites compagnons de couche, dans les auberges. Roland n'avait-il jamais entendu ce dicton ?

Le Pistolero le connaissait bien, ce dicton. Il savait aussi que l'offre du Roi Rouge était aussi fausse que sa requête précédente, sauf qu'il l'avait cette fois-ci habillée en queue-de-pie et cravate. Et Roland entendit l'inquiétude ramper dans la voix du vieux monstre. Il ne gaspilla pas son énergie à répondre.

Comprenant que ses câlineries avaient échoué, le Roi Cramoisi envoya un autre vif d'argent. Celui-ci s'envola si haut au-dessus de la pyramide qu'il ne fut qu'une étincelle, puis il plongea droit sur eux avec un hurlement de bombe en pleine chute. Roland lui régla son compte d'une seule balle et rechargea, piochant dans ses abondantes munitions. Pour être honnête, il aurait voulu que le Roi lui envoie d'autres de ses grenades volantes, car elles occupaient momentanément son esprit et éclipsaient le redoutable appel de la Tour.

Elle m'attend, se dit-il avec désarroi. C'est ce qui rend toute résistance aussi difficile, je pense – c'est moi qu'elle appelle, moi en particulier. Pas Roland à proprement parler, mais la lignée d'Arthur l'Aîné tout entière... et de cette lignée, je suis le seul qui reste.

8

Alors que le soleil déclinant s'enveloppait de ses premiers voiles orangés et que Roland sentait qu'il ne pouvait plus résister, Patrick posa son crayon et tendit sa feuille à Roland, en fronçant les sourcils. Son regard fit peur à Roland. Il n'avait jamais vu cette expression particulière dans l'œil du jeune muet. L'ancienne arrogance de Patrick avait disparu.

Roland prit néanmoins le bloc, et pendant une seconde, se retrouva tellement sidéré par ce qu'il avait devant lui qu'il dut détourner le regard, comme si les yeux dessinés avaient eux

aussi le pouvoir de le fasciner. De le forcer à poser son pistolet sur la tempe et à faire sauter sa cervelle douloureuse. C'était là l'expression du génie. Le visage avide et interrogateur était tout en longueur, les joues et le front marqués de rides si profondes qu'elles paraissaient s'enfoncer dans la chair même. Les lèvres encastrées dans la barbe moutonnante étaient charnues et cruelles. C'était la bouche d'un homme qui passerait sans peine du baiser à la morsure, si l'envie lui prenait, et l'envie lui en prenait souvent.

— *POUR QUI TE PRENDS-TU ?* hurla la voix de dément. *Tu N'ARRIVERAS À RIEN, QUEL QUE SOIT TON PLAN ! C'EST MOI QUI TIENS LA TOUR — Iiiiiiiiiii ! — JE SUIS COMME LE CHIEN, ROLAND ! ELLE EST À MOI, MÊME SI JE NE PEUX L'ESCALADER ! ET TU VIENDRAS ! Iiii ! JE DIS VRAI ! AVANT QUE L'OMBRE DE LA TOUR N'ATTEIGNE TA CACHETTE DE COUARD, TU VIENDRAS ! Iiiiiiii ! Iiiiiiii ! Iiiiiiii !*

Patrick se couvrit les oreilles en grimaçant. À présent qu'il avait fini de dessiner, il entendait de nouveau ces cris épouvantables.

Roland n'avait absolument aucun doute sur le fait que ce dessin serait la plus grande réussite de toute la carrière d'artiste de Patrick. Mis au défi, ce garçon avait fait plus que franchir ses limites. Il les avait tellement dépassées qu'il avait confiné au génie. Le portrait du Roi Cramoisi hantait quiconque le regardait par son absolue clarté. *Les lunettes porte-loin n'expliquent pas tout. C'est comme s'il avait un troisième œil, l'œil de son imagination, qui voit tout. C'est par cet œil qu'il regarde, quand il fait rouler les deux autres en arrière. Posséder un don de cette ampleur... et l'exprimer avec un instrument aussi humble qu'un crayon ! Par les dieux !*

Il s'attendait presque à voir le poulx se mettre à battre aux tempes du vieil homme, où l'entrelacs de veines était dépeint par quelques plumets ombrés. À la commissure de ces lèvres pleines et sensuelles, le Pistolero vit l'éclat furtif d'une unique
(défense)

dent acérée, et il eut l'impression que les lèvres du dessin allaient s'animer et s'entrouvrir sous ses yeux, révélant une rangée de crocs : un seul éclair blanc (qui n'était en fait qu'un fragment de papier vierge, après tout) suffisait à embraser

l'imagination et à lui laisser faire tout le reste, et même à faire sentir les relents de nourriture qui accompagneraient chaque souffle. Patrick avait su rendre à la perfection une petite touffe de poils s'échappant en tortillon d'une des narines du Roi Cramoisi, ainsi qu'une minuscule cicatrice qui serpentait comme un fil blanc moiré dans son sourcil droit. Il s'agissait d'un travail fantastique, bien meilleur que le portrait que le muet avait fait de Susannah. Si Patrick avait su ôter le bouton de ce portrait-là, nul doute qu'il saurait effacer le Roi Cramoisi du dessin qu'il venait de réaliser, ne laissant rien d'autre que la rambarde devant lui et la porte close dans son dos. Roland s'attendait presque à voir le Roi Cramoisi respirer et bouger, et c'était comme si c'était fait ! Aucun doute...

Mais non. Et toute sa volonté n'y changerait rien. Ce besoin impérieux n'y changerait rien.

Ses yeux, il y a quelque chose dans ses yeux, se dit Roland. De grands yeux terribles, les yeux d'un dragon sous une forme humaine. Ils étaient remarquablement représentés dans leur atrocité, pourtant quelque chose clochait. Roland ressentit comme une certitude désespérante, implacable, et frissonna des pieds à la tête, au point que ses dents se mirent à claquer. *Il y a quelque chose qui cl...*

Patrick le saisit par le coude. Le Pistolero était tellement concentré sur le dessin qu'il faillit pousser un cri. Il releva les yeux. Patrick lui adressa un hochement de tête, puis porta ses index au coin de ses propres yeux.

Oui. Ses yeux. Je le sais ! Mais qu'est-ce qui cloche dans ses yeux ?

Patrick continuait de se toucher le coin des yeux. Au-dessus d'eux, un vol de rouilleaux traversa un ciel qui serait bientôt plus violet que bleu, en lançant les cris grinçants et râpeux auxquels ils devaient leur nom. Ils se dirigeaient vers la Tour Sombre. Roland se leva pour les suivre, pour qu'eux n'aient pas ce qui se refusait à lui.

Patrick l'agrippa par son manteau de peau et le tira en arrière. Le garçon se mit à secouer violemment la tête, cette fois en désignant la route.

— *JE T'AI VU, ROLAND !* lança la voix infernale. *TU CROIS QUE CE*

QUI EST ASSEZ BON POUR LES OISEAUX EST ASSEZ BON POUR TOI, N'EST-CE PAS ? Iiiiiiii ! ET TU AS RAISON, POUR SÛR ! AUSSI SÛR QUE LE SUCRE EST SUCRÉ, AUSSI SÛR QUE LE SEL EST SALÉ, AUSSI SÛR QUE LE CAVEAU DU ROI DANDO EST TRUFFÉ DE RUBIS ! – Iiiiiiii, HA ! J'AURAIS PU T'AVOIR ? À L'INSTANT, MAIS À QUOI BON ? JE CROIS QUE JE PRÉFÉRERAI TE VOIR VENIR, EN TRAIN DE TE PISSER DESSUS, TREMBLANT DES PIEDS À LA TÊTE, INCAPABLE DE TE RETENIR !

Et c'est ce qui va se produire, pensa Roland. Je serai incapable de me retenir. Je vais peut-être tenir encore dix minutes, peut-être même vingt, mais à la fin...

Patrick interrompit le cours de ses pensées, en pointant une nouvelle fois la main vers la route. Par où ils étaient arrivés.

Roland secoua la tête avec lassitude.

— Même si je pouvais combattre cet appel – et je ne le pourrai pas, tout ce que je peux faire, c'est attendre ici –, battre en retraite ne nous serait d'aucune utilité. Une fois que nous serons à découvert, il fera usage de ce qu'il a. Parce qu'il a quelque chose, j'en suis certain. Et quoi que ce soit, les balles de mon revolver ne suffiront pas à l'arrêter.

Patrick secoua la tête avec véhémence, faisant voler furieusement ses cheveux en tous sens. L'emprise se resserra autour du bras de Roland, et les ongles du garçon s'enfoncèrent dans la chair du Pistolero, en dépit des trois couches de cuir qu'il portait. Ses yeux, toujours doux et généralement perplexes, fixaient présentement Roland avec ce qui ressemblait à de la fureur. Il tendit de nouveau sa main libre, trois soubresauts exaspérés de son index crasseux. Mais pas vers la route.

Patrick désignait les roses.

— Eh bien, quoi ? demanda Roland. Patrick, qu'est-ce qu'elles ont, ces roses ?

Cette fois-ci, Patrick désigna d'abord les roses, puis les yeux de son dessin.

Et cette fois-ci, Roland comprit.

Patrick ne voulut pas aller les cueillir. Lorsque Roland lui fit signe d'y aller, le garçon fit immédiatement non de la tête, balançant sa chevelure de droite à gauche, les yeux écarquillés. Il émit un sifflement entre ses dents, qui imitait remarquablement un vif d'argent à l'approche.

— Je tirerai sur tout ce qu'il envoie. Tu m'as vu faire. S'il y en avait une assez près pour que j'aie la cueillir moi-même, crois bien que j'irais. Mais ce n'est pas le cas. Alors il faut que ce soit toi qui y ailles, et moi qui te couvre.

Mais Patrick se recroquevilla contre la paroi inégale de la pyramide. Patrick ne voulait pas. Si sa peur n'était peut-être pas aussi grande que son talent, il s'en fallait de peu. Roland évalua la distance qui le séparait de la rose la plus proche. Elle se trouvait au-delà de la zone de sûreté, mais peut-être pas de beaucoup. Il examina brièvement sa main mutilée, qui devrait se charger de la cueillette, et se demanda quelle difficulté cela représenterait. Car il n'en savait rien, bien sûr. Il ne s'agissait pas de roses ordinaires. Pour autant qu'il sache, les épines ornant leur tige pouvaient bien être imprégnées de poison, qui le laisserait gisant paralysé dans l'herbe haute, faisant de lui une cible facile.

Et Patrick qui ne voulait pas. Patrick savait que Roland avait eu des amis, autrefois, et qu'aujourd'hui tous ces amis étaient morts, et Patrick ne voulait pas. Si Roland avait disposé de deux heures pour convaincre le garçon – peut-être même une seule – il aurait sans doute pu venir à bout de sa terreur. Mais il n'avait pas ce temps-là devant lui. Le crépuscule était presque là.

En outre, elle est assez près. Je peux le faire, s'il le faut... et je le dois.

Le fond de l'air s'était assez réchauffé pour rendre inutiles les moufles de peau que leur avait confectionnées Susannah, et qui l'auraient ralenti ; mais Roland les avait portées le matin même, et elles étaient toujours glissées dans sa ceinture. Il en prit une et coupa le bout des doigts, de sorte que ses deux doigts restants

puissent passer à travers. Ce qu'il en restait lui protégerait au moins la paume des épines. Il l'enfila, puis s'appuya sur son genou, son unique pistolet dans l'autre main, observant la rose la plus proche. Est-ce qu'une seule suffirait ? Il faudrait bien, décida-t-il. La suivante poussait plus de deux mètres plus loin.

Patrick lui attrapa l'épaule, en secouant frénétiquement la tête.

— Je dois y aller, dit Roland.

Et c'est ce qu'il fit, bien sûr. C'était son devoir à lui, pas celui de Patrick, et il avait eu tort d'essayer de persuader le garçon de s'en acquitter à sa place. S'il devait réussir, tant mieux. S'il échouait et se faisait massacrer au bord de Can'-Ka No Rey, au moins cet effroyable *appel magnétique* cesserait-il.

Le Pistolero inspira profondément, puis bondit à découvert, droit sur la rose. Au même instant, Patrick se pencha, tentant une dernière fois de retenir Roland. Il attrapa un coin de son manteau de peau, et le fit dévier de sa trajectoire. Roland atterrit maladroitement sur le flanc. Le pistolet jaillit de sa main et tomba dans l'herbe haute. Le Roi Cramoisi poussa un hurlement (le Pistolero décela fureur et triomphe, dans ce cri) qui fut suivi par le sifflement d'un vif d'argent en pleine course. Roland referma sa main droite gantée autour de la tige de la rose. Les épines traversèrent l'épaisse peau de cerf comme s'il s'agissait d'une simple toile d'araignée. Puis elles mordirent sa chair. La douleur fut monstrueuse, mais le chant de la rose toujours aussi doux. Il aperçut en son cœur l'éclat jaune aveuglant comparable à celui du soleil. Ou d'un million de soleils. Il sentait le flot chaud du sang remplir le creux de sa paume et courir entre ses doigts restants. Il imbibait la peau de cerf, faisant éclore une autre rose sur sa surface brune et éraflée. Et c'est alors que fondit sur lui le vif d'argent qui allait le tuer, faisant taire le chant de la rose, lui vrillant le crâne de son gémissement strident et menaçant de lui faire éclater le cerveau.

La tige ne voulut pas se casser. La rose finit par se dégager du sol, racines comprises. Roland roula sur la gauche, attrapa son arme dans la lancée et tira sans regarder. Son cœur lui dicta qu'il n'avait plus le temps de viser. Il y eut une explosion fracassante, et l'air chaud qui lui balaya cette fois-ci le visage

avait la puissance d'un ouragan.

Près. Très près, cette fois-ci.

Le Roi Cramoisi hurla sa frustration – *IIIIIIII* – et ce cri fut suivi par toute une série de sifflements. Patrick se pressa aussi fort qu'il put contre la pyramide, enfouissant le visage dans les anfractuosités de la pierre. Roland, s'accrochant fermement à la rose de sa main droite sanguinolente, roula sur le dos, leva son arme et attendit que les vifs d'argent bifurquent. Lorsqu'ils furent en vue, il se chargea de les mettre hors d'état de nuire : et un et deux et trois.

— *TOUJOURS LÀ !* hurla-t-il à l'intention du Vieux Roi Rouge. *TOUJOURS LÀ ? ESPÈCE DE VIEIL ENFOIRÉ, SI CELA TE SIED !*

Le Roi Cramoisi lâcha un autre de ses mugissements monstrueux, mais fit cesser la pluie de vifs d'argent.

— *AINSI TU AS MAINTENANT UNE ROSE ! ÉCOUTE-LA, ROLAND ! ÉCOUTE BIEN, CAR SON CHANT EST LE MÊME ! ÉCOUTE ET VIENS COMME-À-COMMALA !*

Le chant n'était plus seulement pressant dans sa tête, il brûlait le long de chacun de ses nerfs avec une ardeur indescriptible. Il attrapa Patrick par l'épaule et le fit pivoter.

— Maintenant. Pour ma vie, Patrick. Pour la vie de chaque homme et chaque femme mort à ma place, afin que je puisse poursuivre mon chemin.

Et pour chaque enfant, songea-t-il, en ressassant le souvenir du visage de Jake. Jake d'abord suspendu au-dessus des ténèbres, puis sombrant. Il planta son regard dans les yeux terrifiés du muet.

— Termine-le ! *Montre-moi que tu le peux.*

10

Et Roland fut témoin d'une chose étonnante : lorsque Patrick s'empara de la rose, il ne se coupa pas. Pas même une

égratignure. Roland se débarrassa de son gant lacéré en s'aidant de ses dents et constata que non seulement il avait la paume salement entaillée, mais qu'un de ses doigts restants pendait désormais au bout d'un unique tendon ensanglanté. Il s'affaissait mollement, comme s'il voulait s'endormir. Mais Patrick ne fut pas coupé, lui. Les épines ne le transpercèrent pas. Et la terreur avait quitté son regard. Ses yeux allaient et venaient entre la rose et sa feuille, avec une attention pleine de délicatesse.

— *ROLAND ! QU'EST-CE QUE TU FAIS ? VIENS, PISTOLERO, CAR LE CRÉPUSCULE SERA BIENTÔT LÀ !*

Et oui, il viendrait. D'une manière ou d'une autre. Le savoir l'apaisait quelque peu, lui permettait de rester là où il se trouvait sans trop trembler. Sa main droite était engourdie jusqu'au poignet, et quelque chose lui disait que plus jamais il ne la sentirait. Ce qui ne l'affecta pas vraiment : elle n'avait pas été d'une grande utilité, depuis l'intervention des homarstruosités.

Et la rose chantait *Oui, Roland, oui – tu la retrouveras. Tu retrouveras toutes tes facultés. Le renouveau se produira. Tu n'as qu'à venir.*

Patrick préleva un pétale sur la rose, l'examina, puis en cueillit un autre pour faire la paire. Et il les engouffra dans sa bouche. Pendant quelques instants, tous les traits de son visage se relâchèrent en une sorte d'extase singulière, et Roland se demanda quel goût pouvaient bien avoir ces pétales. Au-dessus d'eux, le ciel s'obscurcissait. L'ombre de la pyramide jusqu'ici dissimulée par les rochers s'étendait jusqu'à la route. Lorsque la pointe de cette ombre toucherait la voie qui l'avait amené ici, Roland se dit qu'il irait, que le Roi Cramoisi tînt toujours la Tour ou pas.

— *QUE FAIS-TU ? IHHHHH ! QUELLES RUSES DIABOLIQUES FOMENTES-TU DANS TON ESPRIT ET DANS TON CŒUR ?*

Tu es bien placé pour parler de ruses diaboliques, pensa le Pistolero. Il sortit sa montre et en fit basculer le clapet. Sous le globe de cristal, les aiguilles tournaient désormais à vive allure, toujours à l'envers, de cinq heures à quatre heures, puis de quatre à trois, de trois à deux, de deux à une, et d'une à minuit.

— Patrick, hâte-toi. Fais aussi vite que tu pourras, je te prie, car mon temps est presque écoulé.

Patrick mit la main en coupe près de sa bouche et cracha une pâte rouge, de la couleur du sang frais. De la couleur de la robe du Roi Cramoisi. Et de la couleur exacte de ses yeux de dément.

Patrick, qui s'apprêtait à utiliser la couleur pour la première fois de sa carrière d'artiste, fit mine de plonger le bout de son index droit dans cette pâte, puis hésita. Une étrange certitude se fit jour dans l'esprit de Roland : les épines de ces roses ne piquaient que tant que les racines de la plante la reliaient à Mim, la Terre Mère. S'il avait réussi à persuader Patrick, Mim aurait réduit les mains du génie à l'état de lambeaux sanguinolents, inutilisables, perdues à jamais.

Le ka, encore et toujours, pensa le Pistolero. Même ici, aux confins du Monde Ulti...

Patrick coupa court à ses pensées en lui saisissant la main droite. Il se mit à la contempler avec l'intensité d'une diseuse de bonne aventure. Du bout du doigt il récolta une goutte de sang et la mélangea avec précaution à sa pâte de pétales. Puis, avec beaucoup de soin, il préleva un peu de ce mélange. Il l'approcha doucement de sa page... hésita... regarda Roland. Roland hocha la tête et Patrick fit de même en réponse, avec la gravité d'un chirurgien sur le point de donner le premier coup de scalpel d'une opération dangereuse, puis il posa le doigt sur son dessin. L'extrémité effleura le papier avec la subtilité d'un bec de colibri chatouillant une fleur. Il colora l'œil gauche du Roi Cramoisi, puis se retira. Patrick pencha la tête, contemplant son œuvre avec une fascination que Roland n'avait jamais lue sur un visage humain jusqu'à ce jour, au cours de ses décennies d'errance. C'était comme si ce garçon était une sorte de prophète Manni, ayant enfin reçu l'illumination, un aperçu du visage de Gan, après vingt années passées à prêcher dans le désert.

Puis un gigantesque sourire ensoleilla son visage.

La réaction de la Tour fut plus immédiate et – pour Roland, du moins – plus gratifiante. La vieille créature enfermée sur son balcon poussa un hurlement de douleur qui fit trembler les cieux.

— *QUE FAIS-TU ? IIIIIIII ! IIIIIIIIII ! ARRÊTE ! ÇA BRÛLE !*

BRÛÛÛÛÛLE ! Iiiiiiiiiiii !

— Finis l'autre, à présent, ordonna Roland. Vite ! Pour ta vie et la mienne !

Patrick colora l'autre œil, d'un même effleurement du bout de son doigt. Deux yeux écarlates lançaient désormais leur regard furieux dans le dessin en noir et blanc de Patrick, des yeux colorés de la sève de la rose et du sang de l'Aîné. Des yeux qui brûlaient des flammes mêmes de l'Enfer.

C'était fait.

Roland extirpa enfin la gomme de sa poche, et la tendit à Patrick.

— Fais-le disparaître. Fais disparaître ce hob immonde, de ce monde et de tous les mondes. Fais-le disparaître, enfin.

11

Il n'y avait aucun doute quant au succès de l'entreprise. Dès l'instant où Patrick apposa la gomme sur son dessin – sur cette boucle de poils dans la narine, par une curieuse ironie – le Roi Cramoisi se mit à pousser des mugissements de douleur incandescente et d'horreur depuis sa redoute, sur son balcon. Et dans ces cris perçait la *compréhension*.

Patrick hésita, chercha l'aval de Roland dans son regard, et le Pistolero hocha la tête.

— Si fait, Patrick. Son heure est venue et c'est à toi qu'il revient d'être son bourreau. Procède, je te prie.

Le Vieux Roi envoya encore quatre vifs d'argent, dont Roland s'occupa avec la plus grande sérénité. Après quoi il ne lança plus rien, car il n'avait plus de mains pour le faire. Ses rugissements se muaient en jérémiades déchirantes, dont Roland sut que plus jamais elles ne quitteraient son oreille.

Le jeune muet effaça toute cette bouche pleine et sensuelle, lovée dans sa barbe d'écume, et les hurlements leur parvinrent

étouffés, puis se turent. Puis Patrick effaça tout sauf les yeux, que le petit bout de gomme ne parvint même pas à estomper.

Ils demeurèrent jusqu'à ce que le minuscule morceau de caoutchouc (à l'origine partie intégrante d'un crayon à papier acheté à Norwich dans le Connecticut, chez Woolworth, lors de la rentrée scolaire de 1958) fût réduit à l'état de miette microscopique que le garçon ne parvint même plus à tenir entre ses longs ongles crasseux. Aussi le jeta-t-il et montra-t-il au Pistolero ce qu'il restait : deux globes rouge sang et malveillants flottant en haut de la feuille.

Tout le reste du Roi Cramoisi avait disparu.

12

La pointe de l'ombre de la pyramide vint toucher la route. À l'ouest, le ciel passa de l'orange d'un bûcher de Fête de la Moisson au vermillon de ce chaudron de sang que Roland voyait en rêves depuis l'enfance. Dans le même temps, l'appel de la Tour doubla de puissance, tripla, même. Roland le sentit tendre vers lui ses mains invisibles et l'attraper. L'instant décisif de son destin était arrivé.

Pourtant il y avait ce garçon. Ce garçon sans amis. Roland ne voulait pas le laisser mourir ici au bout du Monde Ultime, s'il pouvait l'empêcher. Il n'avait aucun goût pour l'expiation, pourtant Patrick incarnait désormais tous les meurtres et toutes les trahisons qui l'avaient finalement mené à la Tour Sombre. La famille de Roland était morte ; son fils déchu avait été la dernière victime. À présent la Tour et la lignée d'Eld allaient se rejoindre.

D'abord – ou pour finir – ce dernier dilemme.

— Patrick, écoute-moi, dit-il en prenant l'épaule du garçon entre sa main valide et sa main mutilée. Si tu veux vivre assez longtemps pour faire tous les tableaux que le *ka* te destine à

peindre dans l'avenir, ne me pose aucune question, et ne me fais pas répéter.

Le garçon posa sur lui ses grands yeux silencieux, dans la lumière rouge mourante. Et le Chant de la Tour montait autour d'eux jusqu'au cri, un cri qui n'était qu'un mot : *commala*.

— Retourne sur la route. Ramasses-y toutes les boîtes de conserve que tu pourras, celles qui sont intactes. Ça devrait suffire à te nourrir. Reprends le chemin dans l'autre sens. Ne quitte jamais la route. Tout ira bien.

Patrick hocha la tête, comprenant parfaitement. Roland vit qu'il le croyait, et c'était une bonne chose. La foi en ces paroles le protégerait bien plus sûrement qu'un revolver, même un revolver à crosse en bois de santal.

— Retourne à la Fédérale. Retourne auprès du robot, Bill le Bègue-qui-fut. Dis-lui de te mener à une porte qui ouvre côté Amérique. Si elle ne s'ouvre pas à la main, *dessine-la* en train de s'ouvrir, avec ton crayon. Comprends-tu ?

Patrick acquiesça de nouveau. Bien sûr qu'il comprenait.

— Si le *ka* devait finalement te mener à Susannah, dans un *où* ou un *quand* quelconque, dis-lui que Roland l'aime toujours, et de tout son cœur.

Il attira Patrick contre lui et l'embrassa sur la bouche.

— Donne-lui ça. Comprends-tu ?

Oui de la tête.

— Très bien. J'y vais. Que tes journées soient longues et tes nuits plaisantes. Puissions-nous nous revoir dans la clairière au bout du sentier, quand finiront tous les mondes.

Mais même en cet instant, il savait que cela ne se produirait pas, car jamais les mondes ne finiraient, pas maintenant, et que pour lui il n'y aurait pas de clairière. Pour Roland Deschain de Gilead, dernier de la lignée d'Arthur l'Aîné, le sentier prenait fin à la Tour Sombre. Et ça lui allait bien.

Il se releva. Le garçon leva vers lui de grands yeux interrogateurs, tout en s'accrochant fermement à son bloc. Roland se retourna. Il inspira profondément, remplissant ses poumons jusqu'à les faire exploser, et s'écria à tue-tête :

— *VOICI VENIR ROLAND À LA TOUR SOMBRE ! J'AI ÉTÉ SINCÈRE ET JE PORTE TOUJOURS L'ARME DE MON PÈRE, ET TU T'OUVRIRAS À MA*

MAIN !

Patrick le regarda s'éloigner à grands pas vers le bout de la route, silhouette noire sur fond de ciel sanglant et en feu. Il regarda Roland s'avancer au milieu des roses, et demeura assis à frissonner dans l'ombre, tandis que Roland entonnait les noms de ses amis et de ses chers disparus, de ses ka-mis. Ces noms qui portaient loin, haut et clair dans cet air étrange, comme s'ils devaient résonner en un écho éternel.

— Je viens au nom de Steven Deschain, homme de Gilead !
Je viens au nom de Gabrielle Deschain, femme de Gilead !
Je viens au nom de Cortland Andrus, homme de Gilead !
Je viens au nom de Cuthbert Allgood, homme de Gilead !
Je viens au nom d'Alain Johns, homme de Gilead !
Je viens au nom de Jamie DeCurry, homme de Gilead !
Je viens au nom de Vannay le Sage, homme de Gilead !
Je viens au nom de Hax le Cuisinier, homme de Gilead !
Je viens au nom de David le faucon, compagnon de Gilead et du ciel !

Je viens au nom de Susan Delgado, femme de Mejis !
Je viens au nom de Sheemie Ruiz, homme de Mejis !
Je viens au nom du Père Callahan, homme de Jerusalem's Lot, et de la Route !

Je viens au nom de Ted Brautigan, homme d'Amérique !
Je viens au nom de Dinky Earnshaw, homme d'Amérique !
Je viens au nom de Tantine Talitha, de River Crossing, et que sa croix repose à tes pieds, comme elle m'en a fait la requête !

Je viens au nom de Stephen King, homme du Maine !
Je viens au nom d'Ote le Brave, compagnon de l'Entre-Deux-Mondes !

Je viens au nom d'Eddie Dean, homme de New York !
Je viens au nom de Susannah Dean, femme de New York !
Je viens au nom de Jake Chambers, garçon de New York, que j'appelle mon fils véritable !

Je suis Roland de Gilead, et je viens en moi-même. *Tu t'ouvriras pour moi.*

Et résonna alors le son d'un cor. Il glaça le sang de Patrick en même temps qu'il le remplit d'exaltation. Les échos se fondirent

dans le silence. Puis, environ une minute plus tard, la terre trembla d'un énorme grondement qui se répercuta dans l'air pur : celui d'une porte qui claque, se refermant à tout jamais.

Et ensuite, le silence.

13

Patrick resta assis là où il était, au pied de la pyramide, à grelotter, jusqu'à ce que le Vieil Astre et la Vieille Mère s'élèvent dans le ciel. Le chant des roses et de la Tour n'avait pas cessé, mais il était devenu bas et somnolent, à peine plus qu'un murmure.

Il finit par retourner sur la route, ramassa autant de boîtes de conserve intactes qu'il put en trouver (et il y en avait un nombre surprenant, étant donné la force de l'explosion qui avait détruit le chariot) et dénicha même un sac de peau dans lequel les ranger. Il se rendit compte qu'il avait oublié son crayon et retourna le chercher.

À côté du crayon, scintillant à la lueur des étoiles, se trouvait la montre de Roland.

Le garçon la ramassa avec un petit couinement de joie (et d'angoisse). Il la mit dans sa poche. Puis il retourna sur la route et balança son petit sac de *gunna* sur son épaule.

Je peux vous dire qu'il marcha jusqu'à presque minuit, et qu'il regarda longuement la montre, avant de se reposer. Je peux vous dire que la montre s'était complètement arrêtée. Je peux vous dire que, lorsque vint midi le jour suivant, il l'ouvrit de nouveau et constata qu'elle s'était remise à fonctionner, les aiguilles tournant dans le bon sens, cette fois-ci, bien que très lentement. Mais de Patrick, je ne puis rien vous dire de plus, ni s'il réussit à regagner la Fédérale, ni s'il retrouva Bill le Bègue-qui-fut, ni s'il revit le côté Amérique. Je ne peux rien vous dire de tout cela, grand pardon. Car ici les ténèbres obscurcissent

mon œil de conteur, et Patrick doit poursuivre seul.



ÉPILOGUE

SUSANNAH À NEW YORK



Personne ne s'affole, lorsque la petite voiture électrique surgit de nulle part, centimètre par centimètre, jusqu'à se retrouver entièrement au beau milieu de Central Park ; personne d'autre que nous ne la voit. La plupart des gens présents lèvent la tête, car les premiers flocons de ce qui se révélera une gigantesque tempête de neige d'avant Noël descendent du ciel blanc en tourbillonnant. La Grande Tempête de 1987, comme l'appelleront ensuite les journaux. Les visiteurs du parc qui ne se promènent pas le nez en l'air regardent les chanteurs de Noël, venus des écoles privées des quartiers chics de la ville. Ils portent ou bien des blazers rouge sombre (pour les garçons), ou des pulls rouge sombre (pour les filles). C'est le Chœur de l'École de Harlem, qu'on appelle aussi les Roses de Harlem, dans le *Post*, ou son rival dans la presse populaire, le *New York Sun*. Ils chantent un de ces vieux hymnes sur un rythme « dou-wap » très harmonieux, en claquant des doigts à chaque changement de couplet, et on dirait un morceau des Spurs, des Coasters ou des Dark Diamonds, première époque. Ils se tiennent non loin du coin où les ours polaires mènent leur petite vie, dans ces contrées urbaines, et leur chanson du moment s'intitule *What Child Is This*.

L'un des passants le nez en l'air est un homme bien connu de Susannah, et son cœur bondit jusqu'au ciel à sa simple vue. De la main gauche il tient un gros gobelet en carton, et elle est certaine qu'il contient du chocolat chaud, le parfait chocolat *mit schlag*.

Pendant un instant elle est dans l'incapacité totale de toucher les commandes de la voiturette venue d'un autre monde. Les souvenirs de Roland et de Patrick ont quitté son esprit. Elle ne pense qu'à Eddie – Eddie, sous ses yeux, ici et maintenant. Eddie, ressuscité. Et si ce n'est pas le Monde Clé, pas tout à fait, qu'est-ce que ça peut faire ? Si Co-op City se trouve à Brooklyn (ou même dans le Queens !) et qu'Eddie

conduit une Takuro Spirit plutôt qu'une Buick Electra, qu'est-ce que ça peut faire ? Aucune importance. Une seule chose compte, et c'est cette question qui la retient d'appuyer sur l'accélérateur et de diriger la voiture vers lui.

Et s'il ne la reconnaît pas ?

Et si en se retournant il ne voit rien d'autre qu'une sans-abri noire dans un fauteuil électrique dont la batterie sera bientôt aussi plate qu'une limande, une Noire sans argent, sans vêtements, sans adresse (en tout cas, pas dans ce *où* et dans ce *quand*, grand merci *sai*), et sans jambes ? Une sans-abri noire sans aucun lien avec lui ? Et s'il la reconnaît bel et bien, dans un recoin reculé de sa mémoire, mais qu'il la renie complètement, comme Pierre a renié Jésus, parce que le souvenir fait trop mal ?

Pire encore, et s'il se retourne vers elle avec ce regard vide, cramé, bousillé du drogué de longue date ? Et si, et si, et voici venir la neige qui va vêtir le monde entier de blanc.

Arrête de pleurnicher et rejoins-le, lui dit Roland. *Tu n'as pas affronté Blaine et les tahines du Paradis Bleu et cette chose sous le Château Discordia pour battre en retraite maintenant, n'est-ce pas ? Tu as bien un tantinet plus de cran que ça.*

Mais elle n'en est pas si certaine, jusqu'au moment où elle voit sa propre main se diriger vers l'accélérateur. Mais avant qu'elle ait pu l'actionner, elle entend de nouveau la voix du Pistolero s'adresser à elle, avec cette fois-ci une pointe de lassitude amusée.

Il y a peut-être quelque chose dont tu souhaites te débarrasser, avant, Susannah ?

Elle baisse les yeux et voit l'arme de Roland accrochée à son ceinturon, comme un *pistola de bandido* mexicain, ou un sabre d'abordage de pirate. Elle le détache et se réjouit du contact dans sa main... de ce contact brutal, irremplaçable. Et elle se rend soudain compte que s'en séparer serait comme se séparer d'un amant. Et elle n'est pas *obligée*, si ? La vraie question est : qu'aime-t-elle le plus ? L'homme ou l'arme ? Tous les autres choix découleront de celui-ci.

Instinctivement, elle fait tourner le barillet et constate que les balles à l'intérieur paraissent vieilles et usées.

Elles ne partiront jamais, se dit-elle... et, sans savoir d'où lui vient cette certitude, ou quel en est le sens précis : *Elles sont mouillées*.

Elle examine le barillet en le soulevant devant la lumière, et une étrange tristesse la gagne – mais pas de surprise, cependant – lorsqu'elle constate qu'elle ne passe pas à travers. Tout est bouché. Et depuis des décennies, à l'œil. Cette arme ne tirera plus jamais. Le choix s'impose de lui-même, en fin de compte. Ce pistolet n'est plus.

La main toujours serrée autour de la crosse en bois de santal du revolver, Susannah enclenche la marche avant de l'autre main. La voiturette électrique – qu'elle a baptisée Ho Fat III, bien que déjà ce souvenir s'estompe – se met à avancer en silence. Elle passe devant une poubelle verte cylindrique portant l'inscription **NE PAS RENVERSER !** sur le côté. Elle jette le revolver de Roland dans cette poubelle. Ce geste lui fend le cœur, pourtant elle n'a pas une seconde d'hésitation. Il est lourd, aussi coule-t-il directement au fond, au milieu des emballages chiffonnés de hamburgers, des prospectus et des journaux périmés comme une pierre au fond d'une mare. Il reste en elle assez du pistolero pour regretter amèrement la perte d'une arme à l'histoire aussi riche (même si l'ultime voyage entre les mondes a finalement eu raison d'elle), mais elle est déjà assez imprégnée de la femme qu'elle va devenir et qui l'attend pour ne pas regarder en arrière, une fois la tâche accomplie.

Avant qu'elle soit arrivée à la hauteur de l'homme au gobelet, il se retourne. Il porte en effet un sweat-shirt arborant l'inscription JE BOIS DU NOZZ-A-LA !, mais elle le remarque à peine. C'est bien lui : voilà ce qu'elle remarque. C'est bien Edward Cantor Dean. Et même cette évidence devient secondaire, parce qu'elle voit dans ses yeux tout ce qu'elle redoute : la perplexité totale. Il ne la reconnaît pas.

Puis, d'un air timide, il sourit, et c'est le sourire qu'elle se rappelle, celui qu'elle a toujours aimé. Et il est clean, elle le voit immédiatement. Elle le voit à son visage. Elle le voit à ses yeux, surtout. Les chanteurs du Chœur de Harlem chantent, et lui tend son gobelet de chocolat chaud.

— Dieu merci, dit-il. Je venais juste de décider de le boire moi-même. Que les voix s'étaient trompées, et que j'étais vraiment en train de devenir fou. Que... eh bien...

Il ne sait comment poursuivre, il n'a pas seulement l'air perplexe. Il a l'air d'avoir peur.

— Écoutez, vous êtes venue *pour moi*, n'est-ce pas ? Je vous en prie, dites-moi que je ne suis pas en train de passer pour un imbécile complet. Parce que, mademoiselle, là je me sens aussi nerveux qu'un chat à longue queue dans une pièce remplie de rocking-chairs.

— Non, dit-elle. Vous n'êtes pas en train de passer pour un imbécile, je veux dire.

Elle se rappelle l'histoire de Jake, de ces voix qu'il entendait se battre dans sa tête, l'une criant qu'il était mort, l'autre qu'il était vivant. Toutes les deux absolument convaincues. Elle a une petite idée du calvaire que ce doit être, parce que côté voix dans la tête, elle en connaît un rayon. Côté voix étranges.

— Dieu merci. Vous vous appelez bien Susannah ?

— Oui. Je m'appelle bien Susannah.

Elle sent sa gorge terriblement sèche, mais au moins les mots finissent par sortir. Elle lui prend le gobelet des mains et avale une gorgée de chocolat, à travers la couche de crème. C'est doux et sucré, c'est un goût de ce monde. Les bruits de klaxon des taxis la réconfortent, eux aussi, tandis que les chauffeurs s'empressent d'aller chercher des courses avant que la neige les en empêche. Le sourire aux lèvres, il tend la main et lui essuie une touche de crème sur le bout du nez. Le contact de leurs peaux est électrique, et elle voit que lui aussi le ressent. Il lui vient à l'esprit qu'il va l'embrasser de nouveau pour la première fois, et faire de nouveau l'amour avec elle pour la première fois. Peut-être sait-il tout ça, car les voix le lui ont dit, mais elle le sait pour une bien meilleure raison : parce que tout ça s'est déjà produit. Le *ka* est une roue, disait Roland, et maintenant elle comprend qu'il disait vrai. Ses souvenirs

(de *l'Entre-Deux-Mondes*)

du *où* et du *quand* du Pistolero se font de plus en plus flous, mais elle pense pouvoir se rappeler juste ce qu'il faut pour

savoir que *tout* s'est déjà produit, et qu'il y a dans cette certitude une insondable tristesse.

Mais en même temps, c'est bien.

C'est un fichu miracle, voilà ce que c'est.

— Vous avez froid ? demande-t-il.

— Non, ça va. Pourquoi ?

— Vous avez frissonné.

— C'est la douceur de la crème.

Puis, tout en le regardant, elle sort le bout de sa langue et se lèche doucement la lèvre, essuyant un petit peu de crème saupoudrée de noix de muscade.

— Si vous n'avez pas froid maintenant, ça va venir. La chaîne météo annonce une chute de température de sept degrés, ce soir. Alors je vous ai acheté quelque chose.

De la poche arrière de son jean, il sort un bonnet de laine, du genre qu'on tire sur les oreilles pour se protéger du froid. Elle regarde le devant du bonnet et contemple les mots tricotés en rouge : JOYEUX NOËL.

— Je l'ai acheté chez Brendio's, sur la 5^e Avenue, dit-il.

Susannah n'a jamais entendu parler de Brendio's. De *Brentano's*, à la limite – la librairie – mais pas de Brendio's. Mais il est évident que dans l'Amérique où elle a grandi, elle n'a jamais entendu parler non plus de Nozz-A-La, ou de voitures Takuro Spirit.

— Ce sont tes voix qui t'ont dit de l'acheter ? dit-elle pour le titiller gentiment.

Il rougit.

— En fait, en quelque sorte, oui. Essaie-le, pour voir.

Il lui va parfaitement.

— Dis-moi une chose, demande-t-elle. Qui est président ? Tu ne vas pas me dire que c'est Ronald Reagan, pas vrai ?

Il la fixe d'un air totalement hébété pendant une seconde, puis affiche un grand sourire.

— Quoi ? Ce vieil acteur des *Jours de la Vallée de la Mort*, à la télé ? Tu plaisantes, pas vrai ?

— Nan. C'est moi qui ai toujours cru que tu blaguais, à propos de Reagan, Eddie.

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

— Peu importe, dis-moi juste le nom du président.

— Gary Hart, dit-il, comme s'il s'adressait à un enfant. Du Colorado. Il a bien failli quitter la course, en 1980 – tu es au courant, je suis sûr – à propos de cette histoire à bord du *Monkey Business*. Une croisière avec une mannequin bidon... Alors il a dit : « Qu'ils aillent se faire foutre, s'ils ne sont pas capables d'apprécier une bonne blague », et il a tenu bon. Et il a fini par remporter une victoire écrasante.

Son sourire se dissipe légèrement, tandis qu'il l'observe.

— Tu n'es pas en train de te moquer de moi, n'est-ce pas ?

— Et toi, tu te moques de moi, avec ces histoires de voix ? Celles que tu entends dans ta tête ? Celles qui te réveillent à deux heures du matin ?

Eddie prend presque un air choqué.

— Comment tu es au courant de ça ?

— C'est une longue histoire. Peut-être que je te raconterai, un jour. *Si je m'en souviens encore*, se dit-elle.

— Il n'y a pas que les voix, ajoute-t-il.

— Ah non ?

— Non. Je rêve de toi. Depuis des mois, maintenant. Je t'attends. Écoute, on ne se connaît pas... c'est de la folie... Mais tu as un endroit où aller ? Non, pas vrai ?

Elle secoue la tête. Elle tente une imitation assez convaincante de John Wayne (ou c'est peut-être Blaine le Mono, qu'elle imite) :

— J'ai qu'une caisse pour seule amie ici, mon gô.

Elle sent son cœur qui bat lentement et lourdement dans sa poitrine, mais une grande joie la gagne doucement. Tout ira bien. Elle ne sait pas par quel miracle, mais oui, tout ira bien. Cette fois-ci, le *ka* travaille pour elle, et la force du *ka* est incommensurable. Et ça, elle le sait d'expérience.

— Si je demandais d'où je te connais... ou d'où tu viens...

Il marque une pause, la regarde sans ciller, puis lâche le reste.

— Ou comment je peux t'aimer déjà... ?

Elle sourit. C'est bon de sourire, et ça ne lui fait plus mal à la joue, en dépit de ce qui lui est arrivé (une cicatrice, quelque chose dans ce genre-là – elle ne se rappelle pas vraiment). En

tout cas, ce qu'il y avait là a disparu.

— Trésor, lui répond-elle, comme je le disais : c'est une longue histoire. Tu en connaîtras un bout, toutefois... ce que je réussirai à me rappeler. Et il est bien possible qu'on ait encore du pain sur la planche. Pour une boîte du nom de la Tet Corporation.

Elle regarde autour d'elle et ajoute :

— On est en quelle année ?

— 1987.

— Et tu vis à Brooklyn ? Ou dans le Bronx, peut-être ?

Et ce jeune homme que ses rêves et ses voix intérieures qui se chamaillent l'ont conduit jusqu'ici – avec un gobelet de chocolat chaud à la main et un bonnet de laine JOYEUX NOËL dans la poche arrière de son pantalon – éclate d'un bon rire franc.

— Ouh là, non ! Je suis de White Plains ! Je suis venu en train, avec mon frère. Il est là, juste à côté. Il voulait voir les ours polaires de plus près.

Le frère. Henry. Le Grand Sage et Éminent Junkie. Son cœur se serra.

— Je vais vous présenter.

— Non, vraiment, je...

— Hé, si on doit être amis, il faut que tu sois amie avec mon petit frère. On est comme les deux doigts de la main. Jake ! Hé, Jake !

Elle n'avait pas remarqué le garçon debout près de la rambarde qui entoure la fosse des ours blancs, mais maintenant qu'il se retourne, le cœur de Susannah fait un looping vertigineux. Jake fait un signe de la main et s'approche d'eux d'un pas tranquille.

— Jake aussi rêve de toi, lui apprend Eddie. C'est la seule raison qui fait que je sais que je ne deviens pas fou. Pas plus fou que d'habitude, je veux dire.

Elle prend la main d'Eddie – cette main familière, qu'elle aime tant. Et lorsque ses doigts à lui se referment autour des siens, elle croit mourir de bonheur. Elle va avoir tout un tas de questions à leur poser – et eux aussi – mais pour l'instant une seule lui paraît importante. Et tandis que la neige commence à

tomber plus dru autour d'eux, venant se poser sur les cheveux d'Eddie, et sur ses cils et sur les épaules de son sweat-shirt, elle prend son élan et la pose.

— Quel est votre nom de famille – à toi et à Jake ?

— Toren, répond-il. C'est allemand.

Avant qu'ils aient pu ajouter quoi que ce soit, Jake est près d'eux. Et vous dirai-je que ces trois-là vécurent heureux pour toujours ? Non, je n'en ferai rien, car personne ne vit heureux pour toujours. Mais il y eut du bonheur, du vrai.

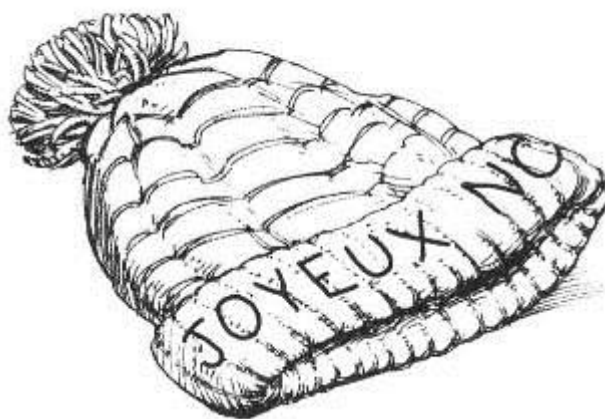
Et ils vécurent.

Sous le *glam* fluide et parfois éclipsé du Rayon qui relie Shardik l'Ours à Maturin la Tortue en passant par la Tour Sombre, ils *vécurent*.

C'est tout.

C'est assez.

Dites grand merci.



CODA (TROUVÉE)

1

J'ai dit mon récit, et je l'ai mené jusqu'à sa fin, et j'en suis satisfait. Il était du genre (et j'en jurerais, par ma montre et mon billet) que seul un Dieu magnanime pouvait sauver, un récit rempli de monstres et de miracles, et de voyages entre les mondes. À présent je peux m'arrêter, lâcher mon stylo et reposer ma main lasse (mais peut-être pas pour toujours ; la main qui raconte des récits a une volonté propre, et une tendance à ne pas tenir en place). Je peux refermer les yeux sur l'Entre-Deux-Mondes et tout ce qui s'étend au-delà de l'Entre-Deux-Mondes. Cependant, certains parmi vous qui ont tendu l'oreille, cette oreille sans laquelle nul récit ne survivrait un seul jour, n'ont probablement pas le même désir. Vous êtes de ceux, sinistres et intéressés, qui refusent de croire que le plaisir est plus dans le voyage que dans la destination, peu importe combien de fois on vous a prouvé le contraire. Vous, les malchanceux qui confondez encore le fait de faire l'amour et les misérables gouttes qui mettent fin à l'acte sexuel (après tout, l'orgasme n'est-il pas le moyen choisi par Dieu pour nous dire que c'est fini, du moins pour l'instant, et qu'on peut aller se coucher ?). Vous, les cruels qui reniez les Cieux Gris, où les personnages vont trouver repos. Vous dites vouloir savoir comment ça finit. Vous dites vouloir suivre Roland à l'intérieur de la Tour. Vous dites avoir payé pour ça, que c'est ce spectacle-là que vous êtes venus voir.

J'espère que la majorité d'entre vous a plus de bon sens. Plus d'ambition. J'espère que vous êtes venus entendre ce récit, et non pas vous tailler un chemin jusqu'à la fin de l'histoire, à coups de dents. Si c'est la fin que vous voulez, vous n'avez qu'à tourner la dernière page et voir ce qui est écrit dessus. Mais les fins sont cruelles. Une fin est une porte close, qu'aucun homme (ni aucun Manni) ne peut ouvrir. J'en ai écrit un grand nombre, mais pour résumer, guidé par la même impulsion qui fait que j'enfile un caleçon le matin avant de quitter ma chambre – parce que ça fait partie des usages.

Ainsi, mon cher Fidèle Lecteur, laissez-moi vous dire ceci : vous pouvez vous arrêter ici. Vous pouvez choisir que votre dernier souvenir soit une vision d'Eddie, de Susannah et de Jake au milieu de Central Park, à nouveau réunis pour la première fois, écoutant le chœur d'enfants chanter *What Child Is This*. Vous pouvez vous réjouir d'apprendre que tôt ou tard Ote (sans doute une version canine à long cou, avec de magnifiques yeux cerclés d'or et des aboiements qui ressemblent parfois étrangement à des mots) fera son apparition dans le tableau. C'est un beau tableau, n'est-ce pas ? *Moi* je trouve, en tout cas. Et on n'est pas loin du « ils vécurent heureux jusqu'à la fin de leurs jours ». Pas mal, ça peut le faire, comme dirait Eddie.

Si vous poursuivez votre lecture, vous serez certainement déçu, peut-être même aurez-vous le cœur brisé. Car il me reste une clé accrochée à la ceinture, mais tout ce qu'elle ouvre, c'est la porte ultime, celle portant les symboles . Ce qui se trouve derrière n'améliorera pas votre vie amoureuse, ne fera pas repousser des cheveux sur votre calvitie, et n'allongera pas votre espérance de vie de cinq ans (pas même de cinq minutes). Une fin heureuse, ça n'existe pas. Jamais je n'en ai vu une qui soit à la hauteur d'un « il était une fois ».

Les fins sont cruelles.

La fin, c'est juste un synonyme d'adieu.

2

Ainsi vous le voulez toujours ?

Très bien, venez donc, dans ce cas. (Vous avez entendu mon soupir ?)

Voici la Tour Sombre, aux confins du Monde Ultime. Voyez-la, je vous prie. Voyez-la bien.

Voici la Tour Sombre au crépuscule.

3

Il vint à elle avec un singulier sentiment de réminiscence. Ce que Susannah et Eddie appelaient le *déjà-vu*.

Les roses de Can'-Ka No Rey s'ouvrirent devant lui, formant un passage jusqu'à la Tour Sombre, les soleils jaunes lovés en leurs cœurs semblant le regarder comme des yeux. Et tandis qu'il cheminait vers cette colonne gris-noir, Roland se sentit glisser hors du monde tel qu'il l'avait toujours connu. Il appela le nom de ses amis et des êtres chers disparus, comme il s'était toujours promis de le faire. Il les énonça, dans le crépuscule, d'une voix forte et claire, car il n'y avait plus lieu de réserver cette énergie avec laquelle il devait combattre l'appel magnétique de la Tour. Céder – enfin – fut le plus grand soulagement de toute sa vie.

Il clama le nom de ses *compadres* et de ses *amores*, et bien que chacun fût monté du plus profond de son cœur, il se sentit aussi détaché d'eux tous. Sa voix cascada au loin, vers l'horizon rouge qui s'assombrissait, nom après nom. Il appela Eddie et Susannah. Il appela Jake, et pour finir, il clama son propre nom. Quand le son de sa voix se fut tu, l'appel tonitruant d'un énorme cor lui répondit, montant non pas de la Tour mais des roses qui

tapissaient le champ s'étendant à ses pieds comme un tapis rouge. Ce cor, c'était la *voix* des roses, qui lui souhaitaient la bienvenue dans la liesse, en un cri de roi.

Dans mes rêves, j'avais encore ce cor, il était encore mien, se dit-il. J'aurais dû me rappeler que le mien se perdit avec Cuthbert, à Jéricho Hill.

Une voix murmura au-dessus de lui : *Cela t'aurait pris trois secondes de te pencher pour le ramasser. Même au milieu de toute cette fumée et de toute cette mort. Trois secondes. Le temps, Roland – on en revient toujours à ça.*

C'était la voix du Rayon, se dit-il. De celui qu'ils avaient sauvé. Si c'était par gratitude qu'il s'exprimait, il aurait pu s'économiser cette peine, car quel bien de telles paroles pouvaient-elles faire au Pistolero, désormais ? Il se remémora un vers tiré du poème de Browning : *le goût furtif des temps anciens guérit de tout.*

Mais il n'en avait jamais été ainsi, pour lui. Dans son expérience à lui, les souvenirs n'apportaient que de la tristesse. Ils étaient le pain des poètes et des idiots, des friandises qui laissaient un arrière-goût amer dans la bouche et dans la gorge.

Roland s'immobilisa un instant, alors qu'il se trouvait encore à dix pas de la porte de bois fantôme au pied de la Tour, et il laissa la voix des roses – ce cor accueillant – se perdre en échos de plus en plus lointains. Le sentiment de *déjà-vu* était encore fort, presque comme s'il était déjà venu en ces lieux. Et bien sûr qu'il était déjà venu, dans dix mille rêves prémonitoires. Il leva les yeux vers le balcon sur lequel le Roi Cramoisi s'était tenu, prétendant défier le *ka* et lui bloquer le passage. Et là, environ deux mètres au-dessus des caisses contenant les derniers vifs d'argent (le vieux fou n'avait finalement pas d'autres armes, semble-t-il), il vit deux yeux rouges, flottant dans l'air assombri, l'écrasant de leur haine éternelle. Derrière les globes, le filament argenté du nerf optique (teinté de rouge orangé, à la lueur du soleil couchant) restait suspendu, ne se rattachant à rien. Le Pistolero songea que les yeux du Roi Cramoisi demeureraient sans doute ainsi jusqu'à la fin des temps, à surveiller Can'-Ka No Rey alors que leur propriétaire parcourrait le monde dans lequel l'avaient envoyé la gomme de Patrick et l'œil de cet

Artiste enchanté. Ou, plus vraisemblablement, dans l'espace *entre* les mondes.

Roland s'avança jusqu'à l'extrémité du chemin, où se dressait le bloc noir de bois fantôme cerclé d'acier. Gravé dans le bois, le *sigleu* qu'il connaissait désormais si bien se détachait dans le quart supérieur :



Là il déposa deux choses, ce qui restait de son *gunna* : la croix d'argent de Tantine Talitha, et le six-coups qu'il avait gardé. Lorsqu'il se releva, il vit que les deux premiers hiéroglyphes s'étaient effacés.



DÉROBÉE était devenu : ROBÉE, qui signifiait « trouvée ».

Il leva la main comme pour frapper, mais la porte s'ouvrit d'elle-même avant qu'il ait pu la toucher, révélant les premières marches d'un escalier en spirale qui disparaissait à perte de vue, dans les hauteurs de la Tour. Une voix soupira – *Bienvenue, Roland, descendant de la lignée de l'Aîné*. C'était la voix de la Tour. Cet édifice n'était pas de pierre, même s'il en avait l'apparence. La Tour était vivante, elle était Gan lui-même, sans doute, et cette pulsation qu'il avait sentie au plus profond de son cerveau, même à des milliers de lieues de là, était et avait toujours été la force de vie de Gan qui battait comme un cœur.

Commala, pistolero. Comme-à-commala.

Et il sentit une bouffée d'alcali, amère comme les larmes, lui effleurer les narines. L'odeur de... de quoi, exactement ? Avant qu'il ait pu la nommer, l'odeur s'était envolée, laissant Roland dans le doute, croyant qu'elle avait surgi de son imagination.

Il pénétra à l'intérieur et le Chant de la Tour, qu'il avait toujours entendu – à Gilead, déjà, où il s'était caché dans la voix de sa mère, lorsqu'elle lui chantait des comptines au berceau –, se tut enfin. Il y eut un autre soupir. La porte claqua derrière lui

dans un grand fracas, mais il ne fut pas laissé dans l'obscurité. La lumière qui baignait son visage fusait par les fenêtres qui serpentaient à flanc de Tour, et réverbérait l'embrasement du soleil couchant.

Des escaliers de pierre, un passage à peine assez large pour une personne, l'attiraient vers l'ascension.

— Voici venir Roland, claironna-t-il, et ses paroles parurent se perdre en spirale dans l'infini. Toi, au sommet, entends-moi et accueille-moi en ami, si tu le veux bien. Et si tu es mon ennemi, sache que je viens désarmé, et sans intention de nuire.

Il entama son ascension.

Les dix-neuf premières marches le menèrent à un palier (et ainsi de suite, toutes les dix-neuf marches). Une porte ouverte y apparut, et au-delà, une petite pièce ronde. Ses murs de pierre étaient gravés de milliers de visages se chevauchant les uns les autres. Il en reconnut bon nombre (l'un des personnages était Calvin Tower, jetant un regard narquois au-dessus d'un livre ouvert). Les visages étaient tournés vers lui, leurs yeux le fixaient, et il entendit leurs murmures.

Bienvenue, Roland homme de maintes lieues et de maints mondes. Bienvenue à toi de Gilead, à toi de la lignée de l'Aîné.

À l'autre bout de la pièce se dressait une porte et, à un mètre cinquante au-dessus de cette porte – à la hauteur exacte de ses yeux –, il vit une petite fenêtre ronde, à peine plus grande qu'un hublot de contrebandier. Il sentit une odeur sucrée, qu'il reconnut cette fois sans peine : le parfum de sève de pin du sachet que sa mère avait placé d'abord dans son berceau, puis plus tard dans son premier vrai lit de grand. L'odeur ramena ces jours anciens avec une clarté fulgurante, comme c'est le propre des odeurs du passé. S'il est bien un royaume qui sait nous transporter comme une machine à remonter le temps, c'est celui des parfums.

Puis, comme l'appel amer de l'alcali, celui-là s'évanouit à son tour.

Pas de meubles dans cette pièce, mais un seul objet, gisant sur le sol. Il s'en approcha et le ramassa. Il s'agissait d'une petite attache en bois de cèdre, accrochée à un petit ruban de soie bleue. Il en avait vu du même genre, bien des années

auparavant, à Gilead ; il avait même dû en porter une, à son époque. Lorsque le chirurgien coupait le cordon ombilical d'un nouveau-né, séparant mère et enfant, on plaçait ce genre d'attache au-dessus du nombril du bébé, où on la laissait jusqu'à ce que le reste du cordon tombe, et avec lui la petite pince (on appelait le nombril lui-même tet-ka can Gan). Le petit morceau de ruban de celui-ci indiquait qu'il avait appartenu à un garçon. Les anneaux destinés aux petites filles étaient ornés d'un ruban de soie rose.

C'est le mien, songea-t-il. Fasciné, il le contempla encore quelques secondes, puis le reposa soigneusement là où il l'avait trouvé. En se relevant, il vit le visage d'un bébé

(est-ce que ce serait mon bah-bo chéri ? Si tu le dis, qu'il en soit ainsi !)

parmi la multitude des visages. Ses traits étaient tordus, comme si sa première inspiration hors de la matrice ne lui avait pas plu, comme si l'air était déjà vicié par l'odeur de la mort. Bientôt il énoncerait sa sentence en poussant un braillement qui résonnerait dans les appartements de Steven et de Gabrielle, provoquant chez les amis et les domestiques qui l'entendraient un sourire de soulagement (seul Marten Largecape se renfrognerait). La mise au monde était achevée, et c'était un enfant vif, disons grand merci à Gan et à tous les dieux. La lignée d'Eld, la lignée d'Arthur l'Aîné, avait désormais son héritier, par conséquent il restait une chance infime que la course en avant du monde vers sa perte soit inversée.

Roland quitta cette pièce, l'impression de *déjà-vu* plus prégnante que jamais. De même que son impression d'avoir pénétré dans le corps même de Gan.

Il se tourna vers les escaliers et se remit à monter.

Dix-neuf marches plus haut, il déboucha sur un deuxième palier, et une deuxième chambre. Dans celle-ci, des lambeaux de vêtements étaient éparpillés sur le sol circulaire. Roland ne douta pas une seconde qu'il s'agissait là des restes de langes d'un nourrisson, réduits à l'état de chiffons par un certain intrus très véhément, qui s'était ensuite rendu sur le balcon pour contempler de nouveau le champ de roses, et qui s'était retrouvé piégé. C'était là une créature d'une fourberie magistrale, pleine d'une sagesse diabolique... mais elle avait fini par trébucher, et elle devrait le payer pour les siècles des siècles...

Si c'était seulement pour jeter un œil dehors, pourquoi aurait-il emporté ses munitions avec lui, en sortant ?

Parce que c'était son seul gunna, et qu'il le portait en bandoulière, sur le dos, murmura la voix d'un des visages gravés dans une courbe du mur. C'était le visage de Mordred. Roland n'y lut aucune trace de haine, mais la tristesse esseulée d'un enfant abandonné. Ce visage était celui d'un être aussi désolé que le sifflet d'un train par une nuit sans lune. Il n'y avait point eu d'anneau de cèdre pour le nombril de Mordred, lorsqu'il était venu au monde, rien d'autre que cette mère dont il avait fait son premier repas. Pas d'anneau, jamais de la vie, car Mordred n'avait jamais fait partie du tet de Gan. Non, pas lui.

Mon Père Rouge n'irait nulle part sans arme, chuchota le garçon de pierre. *Pas après avoir quitté son château. Il était peut-être fou, mais pas fou à ce point-là.*

Dans cette pièce l'odeur était celle du talc que sa mère lui appliquait sur la peau, alors qu'il était allongé nu sur une serviette, fraîchement sorti du bain, en train de s'amuser avec ce nouveau jouet tellement fascinant, ses propres doigts de pied. Elle adoucissait ainsi sa peau, chantant tout en le caressant : « *Petit oiseau, bébé adoré, amène donc ici ton panier, Va, cours, vole et rapporte de quoi remplir ton panier* »...

Une fois encore, l'odeur disparut aussi vite qu'elle était apparue.

Roland se rendit au petit œil-de-bœuf, se frayant un chemin entre les morceaux de couche, et regarda à travers. Les yeux désincarnés sentirent sa présence et roulèrent furieusement en arrière, pour le regarder. Ce regard était empoisonné par la

fureur et le deuil.

Viens donc, Roland, sors ! Sors et affronte-moi, à un contre un ! D'homme à homme ! Œil pour œil, si ça te sied !

— Je crains que non, répondit Roland, car j'ai encore une tâche à accomplir. Encore du travail, même en cet instant.

Telles furent ses dernières paroles au Roi Cramoisi. Bien que le vieux dément continuât de lui hurler ses pensées, il hurla dans le désert, car jamais Roland ne se retourna. Il avait encore des marches à gravir, d'autres pièces à inspecter, sur le chemin qui le menait au sommet.

5

Sur le troisième palier, il regarda par l'embrasure de la porte et aperçut une tenue en velours côtelé qui avait sans nul doute été la sienne, quand il n'avait qu'un an. Parmi les visages gravés sur ce mur, il vit celui de son père, mais en beaucoup plus jeune qu'il l'avait jamais connu. Plus tard, ce visage avait pris un air cruel – les événements et les responsabilités en avaient décidé ainsi. Mais pas ici. Ici, les yeux de Steven Deschain étaient ceux d'un homme qui regarde un spectacle qui lui plaît plus que tout ce qu'il a vu jusqu'ici, ou qu'il verra ensuite. À cet instant, Roland sentit un arôme doux et voilé, celui du savon à barbe de son père. Une voix fantomatique chuchota : *Regarde, Gabby, regarde donc ! Il sourit ! Il me sourit à moi ! Et il a une nouvelle dent !*

Sur le sol de la quatrième chambre, il trouva le collier de son premier chien, Ring-A-Levio. Ringo, pour les intimes. Il était mort quand Roland avait trois ans, ce qui avait été un cadeau, en un sens. À trois ans, un garçon peut encore pleurer la perte d'un animal familier, même un garçon avec le sang d'Arthur l'Aîné dans les veines. Et le Pistolero sentit une odeur merveilleuse mais impossible à nommer, et il sut que c'était

l'odeur du soleil de la Pleine Terre dans la fourrure de Ringo.

Environ deux douzaines d'étages au-dessus de la Pièce de Ringo, il tomba sur des miettes de pain éparpillées au sol, ainsi que sur un petit tas de plumes qui avaient autrefois appartenu à un faucon du nom de David – pas un animal familier, lui, mais bel et bien un ami. Le premier des nombreux sacrifiés de Roland à la Tour Sombre. Sur un pan de mur, Roland vit David sculpté en plein vol, ses ailes courtaudes éployées au-dessus de tous les membres de la cour de Gilead (à l'exception de Marten l'Enchanteur). Sur la gauche de la porte menant au balcon, David était à nouveau représenté. Cette fois-ci il avait les ailes repliées, alors qu'il fondait sur Cort comme une balle vivante, sans se soucier du gourdin brandi par le vieil instructeur.

Les temps anciens.

Les temps anciens et les crimes passés.

Non loin de Cort apparaissait le visage rieur de la prostituée avec laquelle le garçon s'était amusé, cette nuit-là. Ce parfum dans la Pièce de David, c'était le sien, sucré et bon marché. En en remplissant ses narines, le Pistolero se rappela avoir touché une boucle de la toison pubienne de la femme. Et le souvenir qui lui revint le choqua autant que l'avait choqué l'association d'images qu'il avait faite, tandis que ses doigts glissaient vers sa fente douce et humide : il s'était revu bébé, à la sortie du bain, entre les mains de sa mère.

Il sentit monter une puissante érection et, pris de peur, quitta la pièce.

6

La lumière rouge qui éclairait son chemin avait disparu, et ne demeurait que l'éclat bleu roi tombant des vitraux – des yeux de verre vivant, des yeux de verre qui observaient cet intrus désarmé. À l'extérieur, autour de la Tour Sombre, les roses de

Can'-Ka No Rey s'étaient refermées sur le jour finissant. Une partie de son esprit s'émerveillait de se trouver ici. D'avoir réussi à surmonter un à un tous les obstacles qui s'étaient dressés sur son chemin, avec cette inépuisable opiniâtreté. *Je suis comme un robot des Grands Anciens*, se dit-il. *Qui accomplit la tâche pour laquelle il a été programmé, ou bien qui se tuera à l'ouvrage en essayant.*

Cependant, une autre partie de lui n'était pas surprise du tout. C'était la partie qui rêvait comme devaient le faire les Rayons même, et cet être plus sombre repensa au cor tombé des mains de Cuthbert – Cuthbert qui était allé à la mort en riant. À ce cor qui devait aujourd'hui encore gésir là où il avait chu, sur la pente rocailleuse de Jéricho Hill.

Et j'ai déjà vu ces pièces, cela va de soi ! Après tout, c'est ma vie qu'elles racontent.

C'était sa vie, en effet. Étage après étage, histoire après histoire (sans oublier mort après mort), les pièces de la Tour, de plus en plus haut perchées, racontaient la vie et la quête de Roland Deschain. Chacune offrait un souvenir bien à elle, et son arôme qui en était comme la signature. Il avait souvent plus d'un étage consacré à une même année. Et après la trente-huitième pièce (trente-huit, soit le double de dix-neuf, si cela ne vous saute pas aux yeux, grand merci), il ne souhaita pas en voir plus. Car dans cette pièce se dressait le bûcher calciné sur lequel avait péri Susan Delgado. Il n'entra pas dans la pièce, mais il regarda le visage sur le mur. Il lui devait au moins ça. *Roland, je t'aime !* avait hurlé Susan Delgado, et il savait que c'était la vérité, car seul son amour la rendait reconnaissable. Et, amour ou pas, elle avait quand même brûlé.

Ceci est un lieu de mort, se dit-il. *Et pas que cette pièce. Toutes ces pièces. Tous les étages.*

Oui, Pistolero, murmura la Voix de la Tour. *Mais seulement parce que ta vie est faite de morts.*

Et passé le trente-huitième étage, Roland accéléra le pas.

De l'extérieur, Roland avait estimé la hauteur de la Tour à cent cinquante mètres environ. Mais en jetant un œil dans la centième, puis la deux centième pièce, il eut la conviction de les avoir déjà gravis huit fois. Bientôt il atteindrait ce que ses amis du côté Amérique appelaient un kilomètre. Mais un tel nombre d'étages était inconcevable – une tour d'un kilomètre de haut ! Impossible ! – pourtant il continua de grimper, de grimper jusqu'à se retrouver presque à courir, et pas une seconde il ne se sentit las. L'idée lui traversa l'esprit qu'il n'atteindrait peut-être jamais le sommet ; que la Tour Sombre était peut-être infinie en hauteur, et éternelle dans le temps. Mais après un moment de réflexion, il rejeta cette hypothèse, car c'était l'histoire de sa vie à lui que racontait la Tour, et même si cette vie avait été longue, elle n'était en aucun cas éternelle. Et dans la mesure où elle avait eu un début (marqué par l'attache en cèdre et le petit ruban de soie bleue), aussi aurait-elle une fin.

Elle était proche, maintenant, à n'en pas douter.

La lumière qu'il sentait derrière ses yeux était à présent plus vive, et plus aussi bleue. Il passa devant une pièce dans laquelle il aperçut Zoltan, l'oiseau du frontalier. Dans une autre il vit la pompe atomique du Relais. Il continua de gravir les marches, dépassa une pièce contenant une homarstruosité morte, et à ce stade la lumière lui parut *beaucoup plus* éclatante, et plus bleue du tout.

C'était...

Il était presque certain que c'était...

C'était la lumière du soleil. On devait être après le crépuscule, car le Vieil Astre et la Vieille Mère s'étaient levés, pourtant Roland était certain que ce qu'il voyait – ou sentait – c'était la *lumière du soleil*.

Il poursuivit son ascension sans plus regarder à l'intérieur des pièces, ni prendre la peine de sentir ces arômes du passé. L'escalier se rétrécit progressivement, jusqu'à ce que ses épaules en arrivent presque à toucher les parois de pierre incurvées.

Plus de chant à présent, sauf si on considérait le vent comme un chant, car il l'entendait murmurer.

Il franchit une ultime porte. Sur le sol de la pièce minuscule qui se trouvait derrière, il vit un dessin, un portrait dont le visage avait été effacé. Tout ce qui restait c'étaient deux yeux rouges, lançant un regard noir.

J'ai atteint le présent. J'ai atteint maintenant.

Oui, et il y avait bien du soleil, du soleil commala à l'intérieur de ses yeux, et qui l'attendait. Chaud, rude sur sa peau. Le vent soufflait plus fort, et ce son était rude, lui aussi. Implacable. Roland contempla l'escalier, sa courbe ascendante. Ses épaules allaient bel et bien toucher les murs, car le passage n'était pas plus large qu'un cercueil. Encore dix-neuf marches, et alors la pièce au sommet de la Tour Sombre serait sienne.

— Me voici ! s'écria-t-il. Si tu m'entends, entends-moi bien !
J'arrive !

Il gravit les marches une par une, avançant le dos droit et la tête relevée. Alors que les autres pièces étaient ouvertes, celle-ci était fermée, l'accès en était clos par une porte de bois fantôme, avec un seul mot gravé au milieu. Ce mot était

ROLAND.

Il saisit le bouton. Une rose sauvage enroulée autour d'un revolver – un des anciens revolvers de son père, et perdus pour toujours – apparaissait en filigrane sur le dessus.

— *Pourtant il sera tien de nouveau*, murmura la voix de la Tour et la voix des roses – ces voix n'étaient désormais plus qu'une.

Que veux-tu dire ?

Il ne reçut pas de réponse, mais le bouton tourna dans sa main, et c'était peut-être là sa réponse. Roland ouvrit la porte au sommet de la Tour Sombre.

Il vit et comprit instantanément, le savoir tomba sur sa conscience comme un coup de maillet, aussi brûlant que le soleil de ce désert qui était l'apothéose de tous les déserts. Combien de fois avait-il gravi cet escalier pour se retrouver décollé, calciné, rebuté ? Non pas renvoyé au tout début (où le

cours des choses aurait encore pu être modifié, et la malédiction du temps, levée), mais à ce jour dans le Désert Mohaine, quand il avait fini par comprendre que sa quête indiscutable et irrationnelle allait être menée à son terme, à sa réussite ? Combien de fois avait-il cheminé en boucle, comme sur cet anneau de cèdre autrefois pincé au-dessus de son nombril, son propre tet-ka can Gan ? Combien de fois *cheminerait-il* ainsi ?

— *Oh non !* hurla-t-il. *Je vous en prie, pas encore ! Pitié ! Un peu de pitié !*

Les mains l'attirèrent à elles, insensibles. Les mains de la Tour étaient sans pitié.

C'étaient les mains de Gan, les mains du *ka*, et elles étaient incapables de pitié.

Il sentit l'odeur d'alcali, aussi amère que les larmes. Au-delà de la porte, le désert était blanc ; aveuglant ; desséché ; sans aucun relief, hormis le labyrinthe nuageux des montagnes qui se détachaient sur l'horizon. L'odeur sous l'alcali était celle de l'herbe du diable, des cauchemars, et de la mort.

Mais pas pour toi, pistolero. Jamais pour toi. Toi, tu t'ombrões. Tu te caméléones. Je peux te dire les choses franchement ? Brutalement ? Tu vas de l'avant.

Et chaque fois, tu oublies la fois précédente. Pour toi, chaque fois est la première fois.

Il fit un ultime effort pour reculer : en vain. Le *ka* était le plus fort.

Roland de Gilead franchit la dernière porte, celle qu'il avait toujours cherchée, celle qu'il avait toujours trouvée. Elle se referma doucement derrière lui.

8

Vacillant sur ses pieds, le Pistolero s'immobilisa quelques instants. Il crut d'abord qu'il allait s'évanouir. C'était à cause de

la chaleur, bien sûr. Il y avait bien un souffle d'air, mais il était sec et ne lui apporta aucun réconfort. Il attrapa son outre, la soupesa pour jauger ce qu'il lui restait d'eau à l'intérieur, sut qu'il ferait mieux de ne pas boire – ce n'était pas l'heure de boire – et en prit néanmoins une gorgée.

Pendant une seconde, il avait eu la sensation d'être ailleurs. Dans la Tour même, peut-être bien. Mais le désert était retors, et jalonné de mirages. La Tour Sombre se trouvait encore à des milliers de roues de là. Cette sensation d'avoir gravi des millions de marches, d'avoir inspecté des pièces dans lesquelles tant de visages l'observaient, cette sensation s'estompait déjà.

J'y arriverai, se dit-il en plissant les yeux sous le soleil implacable. *Je le jure sur le nom de mon père, j'y arriverai.*

Et peut-être que cette fois-ci, si tu y arrives, il en sera autrement, chuchota une voix – la voix du délire du désert, sans aucun doute, car de quelle autre voix pouvait-il bien s'agir ? Il était ce qu'il était, là où il était, rien de plus que ça, rien de plus. Il n'avait aucun humour et très peu d'imagination, mais il était indéfectible. Il était pistolero. Et dans son cœur, bien caché, il ressentait toujours l'appel romantique et amer de la quête.

Tu es celui qui jamais ne change, lui avait dit Cort, par le passé, et dans sa voix Roland aurait juré entendre de la peur... quant à savoir pourquoi Cort aurait bien pu le craindre – lui, un gamin – Roland n'en avait aucune idée. *Je serai ta damnation, mon garçon. Tu useras une centaine de paires de bottes, à cheminer jusqu'à l'enfer.*

Et Vannay : *Ceux qui ne se souviennent pas de leur passé sont condamnés à le revivre.*

Et sa mère : *Roland, pourquoi faut-il toujours que tu sois si sérieux ? Ne peux-tu jamais te reposer ?*

Pourtant la voix se remit à chuchoter
(*ce sera peut-être différent, cette fois-ci, il en sera peut-être autrement*)

et Roland eut *réellement* l'impression de sentir autre chose, sous l'alcali et l'herbe du diable. Il crut sentir le parfum de fleurs.

Il lui sembla que c'étaient des roses.

Il balança son *gunna* d'une épaule sur l'autre, puis toucha le

cor qu'il portait à la ceinture, derrière le pistolet qui lui battait la hanche droite. Ce cor antique en cuivre, qu'avait fait sonner Arthur l'Aîné en personne, ou en tout cas c'est ce que racontait l'histoire. Ce cor, Roland l'avait donné à Cuthbert Allgood à Jéricho Hill, et lorsque Cuthbert était tombé, Roland avait pris juste le temps nécessaire pour le ramasser, repoussant la poussière de mort du carnage, qui rampait déjà dans sa gorge.

C'est ton sigleu, murmura la voix assourdie qui brassait dans son souffle le doux parfum des roses ombragées, le parfum de la maison, un soir d'été – ô perdu ! – une pierre, une rose, une porte dérobée ; une pierre, une rose, une porte.

C'est la promesse qui t'est faite que tout sera peut-être différent, Roland – qu'il y aura peut-être enfin le repos. Peut-être même le salut.

Il y eut une pause. Puis la voix conclut :

Si tu tiens droit. Si tu es sincère.

Il secoua la tête pour s'éclaircir l'esprit, songea à reprendre une gorgée d'eau, et se ravisa. Ce soir. Quand il bâtirait son feu de camp, sur les reliquats du feu de Walter. Alors il boirait. Mais pour l'instant...

Pour l'instant, il reprendrait sa route. Quelque part devant lui se dressait la Tour Sombre. Plus proche, cependant, beaucoup plus proche se trouvait l'homme (mais était-ce un homme ? Était-ce vraiment un homme ?) qui lui dirait peut-être comment s'y rendre. Roland le rattraperait, et alors cet homme parlerait – si fait, oui, oui-là, raconte-le sur la montagne tel que tu l'entendrais dans la vallée : Walter finirait par être pris, et Walter parlerait.

Roland porta de nouveau la main à son cor, et la réalité de ce contact lui procura un réconfort étrange, comme s'il ne l'avait jamais touché, auparavant.

Il est temps de se remettre en route.

L'homme en noir fuyait à travers le désert, et le Pistolero le suivait.

19 juin 1970-7 avril 2004
Je dis grand merci à Dieu.



FIN



APPENDICE

LE CHEVALIER ROLAND S'EN VINT À LA TOUR NOIRE » de Robert Browning

I

*Je pensais, il a menti en chaque mot,
L'hideux infirme, de son œil qu'il disait voilé par le songe
De biais contemplait l'effet de ses mensonges
Sur moi, et sa bouche incapable de masquer les cahots
De sa liesse, qui secouait et tordait son corps bot
Devant l'agonie de la victime que la mort ronge.*

II

*Quel autre dessein eût pu animer ce menteur diabolique ?
De son bâton dressé tel un attrape-foudre furieux
Il leurre, menace, et séduit le curieux
Qui demande son chemin. Et ce rire satanique
Graverait je n'en doute l'épitaphe véridique
Relatant ma venue en ces maudits lieux.*

III

*Si fort de ses conseils je devais me détourner
De ma route pour m'engager dans le sinistre chemin, où,
Comme chacun le sait, se cache la Tour Noire,
c'est pourtant sans remous,
Et docile, que je m'y aventurai. Sans nulle fierté
Ni impatience ravivée de jamais entrevoir mon but tant
convoité*

Ni même aucune fin – je n'avais cet espoir fou.

IV

*Car après avoir sillonné le vaste monde, en entier
Et cherché en vain toutes ces longues années, qu'était-il advenu
De ma quête, de ma foi déclinantes, ces fantômes abattus,
N'eussent pu porter le poids de cet espoir trop vif, plein de
témérité
Et c'est à peine si je sus réprimer le bond enchanté
Que fit mon cœur, sentant la défaite venue.*

V

*Et lorsque le malade approchant du trépas
Sent commencer et finir
Les larmes de peine, et qu'adieu aux amis il doit dire
Il entend l'un supplier l'autre de partir, retenir son souffle las,
Plus librement dehors (« puisque tout est achevé, que la fin est
là
Et que le coup porté, aucun chagrin ne viendra adoucir »)*

VI

*Quand d'aucuns débattent, cherchant si place ils trouveront
Entre les tombes moussues, pour celle de ce vaillant
Et si pour porter sa dépouille il est jour plus clément
Et si, ayant soin des bannières, des écharpes
et des tristes chansons
L'homme toujours entend tout
et une seule soif berce son cœur si bon
Celle de ne pas faillir et trahir un amour si tendre, en
demeurant.*

VII

*Ainsi, depuis si longtemps j'endurais cette quête insensée
Et voyais mon échec chanté dans poèmes et prophéties
Tant de fois, parmi la troupe, de ceux que choisit cet exil inouï,
Ces chevaliers qui à la Tour adressèrent leurs pas
et leurs rêves éthérés
Qu'échouer comme eux me paraissait galvaudé
Mais certain – car qui pourrait lutter contre ce doute assassin
et si j'étais honni ?*

VIII

*Et muet comme le désespoir qui m'étreignait, je me détournai
De cet odieux estropié, je quittai son chemin
Pour porter mes pas dans celui qu'il vantait. Car ce jour sans
fin
M'avait été bien lugubre, et avant que de voir le soir tomber
Et le clore, je souffris le regard écarlate et mauvais
Qui ensanglante la plaine, d'un éclat macabre et malin.*

IX

*Qu'on m'entende ! À peine m'étais-je promis le cœur loyal
À la plaine, au bout d'un pas ou deux
Alors que je me retournai pour lancer un regard d'adieu
Sur la route bien sûre qui m'avait mené en ce songe sans égal
Elle avait disparu ; plus rien d'autre que les plaines grises et
étales
À perte de vue : je ne pus que poursuivre, car quoi faire en ces
lieux ?*

X

Aussi je marchai. Je ne crois pas avoir jamais

*entrevu de mes yeux
Nature plus affamée et ignoble, rien n'y prospérait guère
Pas une fleur – comment rêver d'une cédrière !
Tandis que l'euphorbe et la chienlit, comme la loi le veut
Se propageaient à l'envi, si bien qu'au cœur ainsi un peu
De bardane égarée eût été une heureuse surprise, et bien légère*

XI

*Point ! Pénurie, langueur et grimace,
Bien étrange était le lot de cette affreuse terre.
« Vois ou ferme les yeux », disait Mère Nature, de son air
Maussade : « Rien ne veut fleurir, je ne puis même sauver la
face :
C'est le Jugement Dernier qui de ses flammes
lavera cette place
Qui en calcinera les mottes et de mes prisonniers
rompra les fers. »*

XII

*Et si un chardon tout éplumé poussait là par hasard,
Se dressant au-dessus du lot, c'était décapité,
car l'agrostide était jalouse ici.
Qui avait creusé ces trous et ces crevasses dans les orties
Et les feuilles bistrées et rêches de la patience, qui avait tout
réduit en friche chaotique, tuant tout espoir
De verdure ? Une brute, à n'en point douter, à l'âme noire
Soufflant toute vie comme une chandelle,
telle une bête sans merci.*

XIII

*Quant à l'herbe, elle poussait il est vrai aussi maigre
que son pelage*

*Frappé de lèpre ; des brins épars perçaient la boue
Qui paraissait pétrie de sang par-dessous
Une rosse aveugle, dont chaque os saillait comme
après le carnage
Se tenait en stupeur, frappée par un mirage,
Chassée du haras du Diable même, à grand renfort de coups !*

XIV

*Vivant ? L'animal à mes yeux pouvait avoir
péri sans un pleur
Décharné, la carcasse saignant, et d'un spectre ayant l'air
Il gardait les yeux clos sous une immonde crinière
Alliance incongrue du ridicule et de pareille douleur
Jamais je ne vis brute aussi digne d'être frappée de malheur
Il fallait qu'il fût bien maléfique pour mériter tel salaire.*

XV

*Je fermai les yeux et les ouvris sur mon cœur
Comme un homme commandant le vin avant d'aller guerroyer
J'appelai de mes vœux une rasade de visions
plus heureuses du passé
Afin de retrouver l'espoir de jouer mon rôle en vainqueur.
Penser d'abord, et puis combattre, tout l'art du soldat, sa
valeur,
Car le goût furtif des temps anciens guérit de tout, vrai !*

XVI

*Pas cela ! Je ne pus détacher mon regard incertain
De la face rougie de Cuthbert, sous les boucles d'or
Cher compagnon, qui jadis fâché dans un ultime effort,
Glissa, je le sentis, son beau bras sous le mien
Car ainsi il était, tout sourire, même quand périt le Bien*

Et avec lui mon cœur à peine éveillé, dans le souffle du cor.

XVII

*Et donc, l'âme de l'honneur – le voici debout là, si beau
Aussi franc que dix ans plus tôt, alors jeune chevalier,
Qu'un homme loyal vînt le défier (dit-il) il saurait l'affronter
Dans les bonnes règles – mais voilà que glisse la scène –
pouah !
Quel bourreau
A cloué sur son sein un vil parchemin ? Et ses propres
compagnons de fourreau
De le lire. Pauvre traître, jouet des crachats et des quolibets !*

XVIII

*Plutôt ce présent qu'un passé qui s'offre tel :
Me voilà de retour sur ma route assombrie !
Aucun son, nulle vision aussi loin que l'œil s'enquêt,
Un hibou ou une chauve-souris, la nuit m'enverra-t-elle ?
Implorais-je ; quand soudain sur la terre plane
et lugubre une image nouvelle
Arrêta mes pensées et le cours j'en perdis.*

XIX

*En travers de ma route, soudain, une rivière,
Tel le serpent surgit par surprise
Mais point de marée paresseuse et douce, dans les ténèbres
grises.
Celle-là écumait et eût pu satisfaire
Le démon venu y baigner son sabot rougeoyant – à voir
l'ardente colère,
De ses remous noirs éclaboussés d'écaillures et de mousse, où
l'on s'enlise.*

XX

*Si insignifiante, et pourtant si venimeuse, sur ses berges
austères
De bas aulnes rabougris venaient s'agenouiller
près de l'eau agitée
Et saules détrem্পés les jetant tête baissée
En un mouvement de muet désespoir, foule suicidaire :
Et le courant qui les torturait ainsi,
nullement ému par leur calvaire
Suivait sa route, pas un instant perturbé.*

XXI

*Et tandis que je passais à gué – par tous les saints,
comme je craignais
De poser pied sur la joue de quelque cadavre ou moribond
À chaque pas, ou de sentir la lance de laquelle je sondais les
fonds
Prévenant les écueils, prisonnier de sa chevelure
ou de sa barbe serrée
Un rat d'eau sans doute, que de mon bâton je réveillai
Mais Dieu ! Combien son cri rappelait le hurlement d'un
nourrisson.*

XXII

*Et je fus trop heureux de gagner la berge opposée
Le pays paraissait plus clément. Vain présage !
Qui étaient les combattants, quelle guerre menaient-ils, quel en
était le visage
Quel piétinement sauvage était venu écraser le sol détrem্পé
En un frais clapotis ? Crapauds en leur cuve empoisonnée
Ou chats sauvages dans leur rougeoyante cage –*

XXIII

Ainsi paraissaient les traces d'un antique combat
 en ce décor sauvage
 Qui les confinait là, quand toute la plaine s'offrait à eux ?
 Nulle trace de pas ne menait à ce miaulement vénéneux
 Aucune ne s'en éloignait. Immonde saumure à l'ouvrage
 Leur cerveau, nul doute, comme le Turc son galérien, qu'il a
 fait esclave
 Appelle son divertissement, Chrétiens contre Juifs, en un
 combat odieux.

XXIV

*Et plus que cela – à un furlong – si près, juste là, vraiment !
À quel funeste usage ce moteur, cette roue étaient-ils réservés ?
Ou plutôt ce frein – cette herse faite pour tourner,
Pour rouler et filer les cadavres comme la soie,
avec l'air insouciant
De l'outil du Tophet, laissé sur terre comme par égarement
Ou pour affûter ces dents rouillées d'acier.*

XXV

*Puis apparut une lande piétinée, jadis un bois étrange,
Puis marécage semblait-il, et enfin simple terre désolée
Et stérile (l'idiot y trouvera raison de se gausser
À créer une chose, puis à la gâter,
jusqu'à ce que d'humeur il change
Et le voilà reparti !) ; en un quart d'arpent, sombre mélange
De marais, d'argile et de décombres,
et de désolation amère et dépeuplée.*

*D'impudentes taches, d'un gris sinistre colorées
Des aplats où le sol ras, maigre pitance
Laissait place à la mousse, pareille à des furoncles,
 abjectes substances
Puis surgit un chêne paralysé, en son sein
 une profonde fissure creusée
Telle une bouche distordue, fendue, déchirée
Suffoquant, aspirant la mort, et mourant dans une ultime
 transe.*

*Et toujours aussi loin de la fin !
Rien d'autre à l'horizon que le crépuscule,
rien qui vienne l'œil rassurer
Ou le pas guider ! À cette pensée,
Je vis un grand corbeau, ami de cœur d'Apollyon,
l'ange de l'abîme sans fin
Passer au-dessus de moi, son aile vaste de dragon
dans son vol hautain
M'effleura le chef – peut-être cherchais-je à me faire inviter.*

*Car levant les yeux, malgré moi, je pus voir, je le pus !
En dépit des ténèbres, que la plaine avait cédé la place
Alentour aux montagnes – les appeler ainsi est trop de grâce
Ces hauteurs bien laides, vagues bosses vite dérobées à ma vue.
Pourtant combien elles m'avaient surpris – allez résoudre ce
mystère ardu !
Comment m'en échapper, pas d'indice, comment faire face ?*

XXIX

*Pourtant je crus reconnaître quelque ruse à demi
Quelque malice déjà survenue, Dieu seul savait quand
– En cauchemar peut-être. Cette malice prit fin,
et tout en la voyant
S'éloigner, je poursuivis ma route, mais bien près
de céder au renoncement et à l'oubli
Je fus une fois encore éveillé de cet insidieux ennui
Comme lorsque au bruit d'une trappe qui claque – vous vous
savez piégé, non plus dehors, mais dedans.*

XXX

*Tout m'assaillit à la fois en un embrasement mémorable
C'était bien là ce lieu ! Ces deux collines sur la droite couchées,
Accroupies tels deux taureaux, cornes soudées
en leur joute acharnée
Tandis qu'à gauche une haute montagne rasée...
je me trouvais pitoyable
Cancre, abasourdi, pétrifié par l'instant inestimable
Après toute une vie passée à esquisser cette vision, dans mon
œil entraîné !*

XXXI

*Et au centre, quoi d'autre que la Tour unique ?
Tourelle ronde et trapue, aussi aveugle que le cœur de l'idiot
ahuri,
Bâtie de pierre brune, et sans jumelle dressée à côté, seule
surgie
Seule au monde de son espèce. Ainsi l'elfe moqueur
de la tempête fatidique
Désigne au capitaine l'obstacle invisible, l'écueil dramatique
Sur lequel il viendra déchirer son navire,
au premier soubresaut ressenti.*

XXXII

*Nulle vision telle ? À cause de la nuit, peut-être ?
– pourtant le jour reparut
J'attendis la lumière ! Avant que de la voir pâlir, fugace
Le crépuscule mourant vint rougeoyer à travers une crevasse :
Les collines, tels des géants assistant à la chasse, bien repus
Le menton dans la paume, observaient le gibier aux abois,
perdu
« Que d'un coup de dague on achève la bête ! Droit au cœur,
qu'on la terrasse ! »*

XXXIII

*Aucun son ? Quand le bruit était partout ! Et j'entendis
Le carillon croître à mon oreille. Ces noms à mon oreille tendue
Ceux d'aventuriers perdus,
Mes pairs – celui-ci était si fort, celui-là si hardi,
Et l'autre si chanceux, et tous, vieux amis enfuis
Perdus, perdus ! Un instant sonna le glas du malheur des ans
déchus.*

XXXIV

*Tous, debout là, alignés le long des collines réunis,
Pour me voir avant le grand départ, cadre vivant et plein
d'espoir
D'un ultime tableau ! Sur une feuille en flammes dans le soir
Je les vis, tous je les reconnus. Et c'est alors qu'en un geste
infini
Intrépide je portai à mes lèvres mon cor béni
Et sonnai. « Le Chevalier Roland s'en vint à la Tour Noire »*

NOTE DE L'AUTEUR

J'ai parfois l'impression d'avoir plus écrit sur les *romans* de la *Tour Sombre* que sur la Tour Sombre elle-même. Ces commentaires corollaires incluent les synopsis de plus en plus volumineux (désignés par ce vieux terme étrange d'*argument*) en ouverture de chacun des cinq premiers volumes et les postfaces (pour la plupart totalement inutiles, et pour certaines, très embarrassantes, rétrospectivement) à la fin de tous les romans. Michael Wheelan, l'artiste hors pair qui a réalisé les illustrations du premier et du dernier volume, a prouvé qu'il n'était pas empoté non plus, pour ce qui était de la critique littéraire, quand, après la lecture d'un premier jet du Volume Sept, il a suggéré – dans des termes plutôt brusques au singulier pouvoir revigorant – que la postface plutôt légère que j'avais rédigée pour ce dernier opus était discordante et déplacée. J'y ai jeté un œil neuf, et me suis rendu compte qu'il disait vrai.

La première moitié de ce commentaire bien intentionné mais décalé se trouve désormais en introduction du premier volume de la série. Il s'intitule : « On n'est pas sérieux, quand on a dix-neuf ans. » J'avais pensé quitter le septième roman sans pirouette finale ; à laisser la découverte de Roland au sommet de sa Tour comme mon dernier mot sur le sujet. Puis j'ai compris que j'avais une dernière chose à ajouter, une chose qu'il *fallait* dire. Elle a à voir avec ma présence dans mes propres livres.

Il existe un terme obséquieux, en critique, pour désigner ce procédé : la « métafiction ». Je déteste ce mot. J'en déteste la prétention. Je ne suis présent dans ces histoires que parce que je sais depuis un certain temps maintenant (de manière consciente depuis l'écriture d'*Insomnie* en 1995, et plus inconsciente depuis que j'ai perdu la trace du Père Callahan vers

la fin de *Salem*) que bon nombre de mes récits de fiction se réfèrent au monde de Roland, à l'histoire de Roland. Puisque j'en étais l'auteur, il m'a paru logique d'en déduire que je faisais partie du *ka* du Pistolero. Mon idée maîtresse était de faire des romans de la *Tour Sombre* une sorte de récapitulation, un moyen d'unifier autant de mes récits passés que possible, sous l'égide de quelque *über*-récit. Je ne l'ai jamais envisagé comme un acte d'orgueil (et j'espère que ça ne l'est pas), mais seulement comme une manière de montrer comment la vie influence l'art (et inversement). Mon avis, c'est que, si vous avez lu les trois derniers volets de la *Tour Sombre*, vous comprendrez que les allusions au fait de prendre ma retraite prennent tout leur sens, dans un tel contexte. En un sens, il ne reste plus rien à raconter, à présent que Roland a atteint son but... et j'espère que le lecteur verra qu'en découvrant le Cor d'Eld, le Pistolero se retrouve peut-être enfin sur le chemin de sa propre résolution. Voire de sa rédemption, qui sait ? Voyez-vous, *tout* tourne autour du fait d'atteindre la Tour – la mienne et celle de Roland – et cela a finalement été accompli. Peut-être n'avez-vous pas aimé ce que Roland a trouvé au sommet, mais c'est une tout autre histoire. Et ne commencez pas à m'envoyer des lettres enragées à ce sujet, d'ailleurs, car je n'y répondrai pas. Le sujet est désormais clos. On ne peut pas dire que je raffole de cette fin, pour vous dire la vérité, mais c'est la *juste* fin. La *seule* fin, en fait. Il vous faut vous rappeler que je n'invente pas toutes ces choses, pas vraiment. Je ne fais qu'écrire ce que je vois, je peins d'après nature.

Des lecteurs débattront peut-être pour déterminer dans quelle mesure le Stephen King que je décris dans ces pages est réaliste. Je répondrais « pas très », bien que celui que Roland et Eddie rencontrent à Bridgton (dans *Le Chant de Susannah*) soit très proche du Stephen King que je me rappelle avoir été, à l'époque. Quant au Stephen King qui fait son apparition dans le volume final... eh bien, disons les choses comme elles viennent : ma femme m'a demandé de bien vouloir avoir l'obligeance de ne pas donner aux fans des indications trop précises quant à l'endroit où nous habitons, ou à notre mode de vie. Je m'y suis engagé. Pas exactement par choix – une partie de ce qui fait que

cette histoire se tient, selon moi, c'est cette façon qu'a le monde de la fiction de débouler dans le monde réel – mais parce que cette vie est celle de ma femme tout autant que la mienne, et qu'elle ne doit pas payer le fait de m'aimer ou de vivre à mes côtés. Aussi ai-je rendu en grande partie fictive la géographie du Maine Occidental, faisant confiance aux lecteurs pour saisir l'intention derrière cette prise de liberté et pour comprendre pourquoi j'ai écrit mon rôle de la sorte. Et si vous éprouvez le besoin de passer dire un petit bonjour, je vous prie d'y réfléchir à deux fois. Ma famille et moi jouissons beaucoup moins de notre intimité qu'auparavant, et je n'ai aucun désir d'en céder un peu plus, si cela vous sied. Mes livres sont ma manière à moi de venir à votre rencontre. Qu'ils soient aussi votre manière à vous de venir à ma rencontre. C'est suffisant. Et au nom de Roland et de tout son *ka-tet* – aujourd'hui dispersé, grand pardon – je tiens à vous remercier de nous avoir accompagnés, et d'avoir partagé cette aventure avec moi. Je n'ai jamais travaillé aussi dur sur un projet de toute ma vie, et je sais – je le sais mieux que quiconque, hélas – qu'il n'a pas été une réussite totale. Mais quelle œuvre d'art ou de faux-semblants peut prétendre l'être ? Et pourtant, malgré tout cela, je ne renierais pas une seule minute de tout ce temps que j'ai passé dans le *où* et dans le *quand* de Roland. Ces jours dans l'Entre-Deux-Mondes et dans le Monde Ultime ont été extraordinaires. Ce furent les jours où mon imagination était si limpide que je sentais l'odeur de la poussière et que j'entendais crisser le cuir.

Stephen KING
21 août 2003







NEW YORK-FEDIC

ENTRY
CODE
NO





















